Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/revue-de-litterature-comparee_1956_30

30

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ M. BATAILLON

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE,
ET, POUR LA BIBLIOGRAPHIE, DE L'U. N. E. S. C. O.

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

30e ANNÉE — 1956

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4-6, RUE DE LA SORBONNE (Ve)

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France).

LE STATUAIRE DAVID D'ANGERS

(1789-1856)

et ses contacts étrangers.

La littérature comparée ayant par essence plus de réceptivité, à l'égard des possibles ingérences internationales, que d'autres méthodes d'histoire littéraire, elle se doit d'accueillir maint élément imprévu d'action. La musique retrouve pour nous un peu de ses affinités initiales avec le verbe humain et, de Lulli à Wagner, on sait quelle part, après les *madrigalistes* du XVI^e^ siècle, des maîtres ont eue dans l'évolution de la sensibilité occidentale. Les arts figuratifs ont eu souvent besoin, en la matière, d'une première interprétation, et le « préraphaélitisme » aussi bien que la dévotion hellénique opèrent ainsi grâce à des intermédiaires qualifiés. Et voici un sculpteur associant à une technique méritoire une rare perception des supériorités humaines — surtout chez ses modèles — David d'Angers, qui, apprécié en tous pays, a pu maintenir hors de France, après le romantisme et en particulier sous le régime de Juillet, des contacts satisfaisants à tous égards.

Grâce à deux recueils documentaires [1] qu'il est nécessaire de compléter par des contre-parties étrangères, il y a profit à suivre dans ses pérégrinations un artiste dont les œuvres, éparses au hasard des musées et des collections, ne permettraient guère de reconstituer l'évolution intellectuelle. Comme le lui disait son ami Victor Hugo,

> La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien,
> Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée...

1. H. Jouin, *David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains*, Paris, 2 v., 1878 ; *David d'Angers et ses relations littéraires*. Paris, 1890. — Inutile de mentionner les biographies étrangères complétant les indications sommaires données au sujet des « modèles » du sculpteur, devenant ses correspondants. Pour l'épisode weimarien de 1829, l'un des plus « édifiants » assurément, cf. le tome IV des *Goethes Gespräche* de Biedermann (Leipzig, 1911), complétant les banalités d'Eckermann.

Pensionnaire en 1812 de l'École française de Rome, il trouve là, après Angers et Paris, son premier contact étranger : « deux maîtres, la nature et l'antique », l'antique « servant à faire voir les beautés qui existent dans la nature », continuent l'apprentissage commencé en France, mais appellent à n'en pas douter, chez David, le besoin de compléter « cette chimère ». Même Canova, qui lui fait bon accueil, ne semble pas le satisfaire de tout point. Un rapide dépaysement à Londres, un voyage en Belgique, où il se recueille à Waterloo, « de douloureuse mémoire », sont un début d'émancipation intellectuelle. Sa nomination, en 1826, à l'Académie des Beaux-Arts, le fixera-t-elle à une tradition surtout nationale ? Il se trouve au contraire que l'Irlandaise M^me^ Swanton Belloe, dont il fait le médaillon, contribue à lui faire connaître mainte personnalité étrangère, qu'il ne trouverait pas au jour de M^me^ Récamier ou parmi les réunions de ses amis les auteurs romantiques. Walter Scott passe quelque temps à Paris, mais le jeune statuaire ne peut modeler son visage. En revanche, Cooper, consul à Lyon, est plus saisissable, et en 1828 un séjour à Genève permet au statuaire de saisir la tête de l'explorateur Parry, puis celle de son émule John Franklin, « buste trop beau selon son épouse ».

Ici se place, en 1829, la plus importante assurément de ces découvertes de notabilités étrangères, celle aussi qui nous vaut les détails et les aveux les plus édifiants. La renommée de Goethe incite des Français à voir de près l'Allemand que Napoléon a jadis honoré, et que bien des curiosités sont prêtes à visiter dans son immortalité commençante. Pour un peu, Sainte-Beuve, encore indécis entre des appels contradictoires, et qui n'a pas encore appelé Goethe « le plus grand critique de tous les temps », accompagnerait le statuaire. « Mais j'étais amoureux alors, et cela m'a retenu à Paris. Maintenant, l'amour a passé et je n'ai pas vu Goethe »[1]. A défaut du Joseph Delorme indécis, de vocation incertaine autant que ses amours, David va s'assurer un compagnon qui est de ses amis, d'une famille liée avec la sienne, et ce sera sans doute tout bénéfice, à tout prendre, pour notre information et pour ses propres commodités.

Le 27 juillet 1829, David écrit au père de son ami Victor Pavie :

> Tu connais mon culte pour les grands hommes ; il en est un dont je veux étudier et contempler les traits, c'est Goethe. Dans peu de jours j'espère être auprés de lui. Veux-tu me permettre d'emmener avec moi mon jeune

1. *Lettres de Sainte-Beuve à Reuchlin*, publiées par E. Ritter. *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, 1891, p. 164.

ami ?... Voilà mon projet : 3 jours pour le voyage, 4 jours au plus pour mon travail, et 3 jours pour revenir à Paris...

Par bonheur, la prévision de l'artiste s'est trouvée insuffisante, quant aux quatre jours qu'il voulait consacrer à son « travail ». Et comme, dans les *Affiches d'Angers*, Victor Pavie devait relater les détails les plus marquants de cette aventure, rappelons-en d'après lui l'essentiel, car ce fut pour son ami, admirablement réceptif, une étape vitale s'il en fut. Il a éprouvé dans sa plénitude, grâce à une intimité imprévue, l'emprise d'une personnalité que son grand âge maintenait intacte ; en même temps, sa présence à Weimar coïncidant avec les visites qu'y faisaient à Goethe les poètes polonais A. E. Odyniec et Adam Mickiewicz, l'horizon intellectuel de notre Angevin bénéficiait d'une extension dépassant même la latitude de la Thuringe. Recommandé à Goethe par l'architecte français Coudray, employé par les services du grand-duché, offrant au « patriarche des lettres germaniques », outre la recommandation épistolaire de voyageurs français qui l'avaient précédé à Weimar [1], les médaillons par lui gravés de Delacroix, Cousin et Victor Hugo, David fut sans retard admis, non seulement à « étudier et contempler les traits » du grand homme, mais à les interpréter par son art. Et, comme de juste, la familiarité créée entre le modèle et l'artiste se retrouvait en dehors de ces séances, et le Cénacle improvisé de ces intellectuels, auxquels se joignit l'astronome belge Quételet, réalisait une façon d'aréopage présidé par l'octogénaire dont un grand sculpteur s'efforçait d'immortaliser les traits.

L'entente entre eux, selon Pavie, avait été immédiate. « A peine avaient-ils échangé quelques pensées, que déjà Goethe et David s'étaient compris. La mise sévère du sculpteur, l'aisance de sa tenue, son grand œil bleu, sa parole simple, ses aperçus élevés, une jeunesse d'âme qui lui donnait d'être promptement ému, tout en lui devait plaire à l'auteur de *Faust*. Ce fut Goethe qui fixa de lui-même le jour et l'heure de la première séance. Le mouleur apporta la terre et l'armature, et le buste fut commencé. »

Encore solennisé, s'il est possible, par l'anniversaire de naissance de Goethe et sa commémoration, douloureusement rappelé à des réalités politiques par les années de Sibérie du patriote Mickiewicz, cet été de 1829 pouvait assurément marquer, dans

1. Cf. dans ma *Bibliographie de Goethe en France*, pages 135 et 136, l'énumération des principaux « échos » suscités dans la presse et les livres par la présence de David à Weimar. Les *Tagebücher* de Goethe, 7 mars 1830 et suivants, concernent la réception d'une caisse envoyée par David et contenant, outre une série de médaillons, de nombreux hommages d'auteurs français. Eckermann constate la satisfaction du destinataire.

l'existence de notre Angevin, comme exceptionnellement riche en expériences intellectuelles. D'après Odyniec, c'était le jeune Français qui le plus souvent faisait rebondir l'entretien. On peut se demander s'il assista le 29 août à une représentation de *Faust* dans l'adaptation de Klingemann — ce qui lui assurerait une priorité sur ses compatriotes de Paris et même sur Gérard de Nerval, premier traducteur de *Faust*. Par bonheur, les *disjecta membra* épars dans les témoignages épistolaires de plusieurs de ses compagnons imprévus (outre Pavie) nous permettent de citer des textes mettant à leur plan authentique les échanges de vues de ces improvisateurs de la troisième décade du siècle.

« Le rôle de l'artiste est de transformer en une réalité sans lacunes ce qui dans la nature, par suite d'une faiblesse intime ou de quelque obstacle extérieur, est resté à l'état d'intention. » (Goethe, d'accord avec David).

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçois,
Profitons aujourd'hui de celui qu'il nous donne ;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

(Goethe, dans un message destiné à la femme de Quételet).

« La Nature a l'attrait et le charme de l'Infini. » (Tous d'accord).

Diese Richtung ist gewiss,
Immer schreite, schreite !
Finsternis und Hindernis
Bleiben dir beiseite —

(Vers que le Polonais Odyniec doit rapporter à sa femme ; de Mickiewicz, après le départ de ses hôtes polonais, il dit à David en parlant de l'auteur de *Conrad Wallenrod* : « On voit que c'est un homme de génie. »)

Et le buste de l'amphitryon ? Il va son train assurément, en dépit de quelques malencontres. David écrit vers la fin de son séjour :

J'ai travaillé à cet ouvrage avec toute l'ardeur que m'inspiraient mon admiration et ma vénération pour le grand homme qui m'avait reçu avec tant de bienveillance dans son intimité. C'est une belle et noble mission que celle de l'artiste de la statuaire qui par sa donnée parle à l'avenir le plus reculé. C'est aussi pour cela que l'art ne doit consacrer que les types qui honorent... Celui qui veut faire quelque chose d'idéal, a dit Goethe, doit avoir amené son développement intérieur à un point tel que, comme les Grecs, il puisse élever la réalité mesquine de la nature à la hauteur de son esprit.

On sait que le buste eut à subir mainte difficulté avant de pouvoir passer, sous l'outil génial de David d'Angers, de son modelage weimarien à sa destinée marmoréenne. Exposé en principe au Salon de 1831, il en sortit avant la clôture pour être offert à l'Allemagne, comme il semblait convenir.

Pour l'artiste lui-même, comment n'aurait-il pas éprouvé une

sorte de nostalgie lors de son retour à Paris, après les harmonieuses semaines de Weimar, en ressentant dès son retour les fâcheuses discordances qui rompaient la camaraderie romantique ? En particulier, à propos de l'*Othello* de Vigny et d'*Hernani*, une brouille allait-elle surgir entre ces deux poètes ? Le 1er octobre 1829, David écrit à son compagnon de voyage cette phrase qui sans doute témoigne d'une certaine méprise :

« De Vigny vient de nous lire son *Hamlet*. Admirable ! »

Gavroche ne dirait-il pas : « *Hamlet* toi-même », si c'est une lecture de *Stello*, destiné à paraître en 1832, qui est ainsi désigné ? Il est certain que l'artiste subit une sorte d'envoûtement, alimenté par ses souvenirs, et par la lecture des *Affiches d'Angers* (18 octobre 1829), où son compagnon de route publie un récit enthousiaste de leur commun séjour. Incertain du sort du plâtre qui devait lui permettre de terminer son œuvre par un travail approprié, il est d'autant plus hanté par les détails de l'inoubliable séjour. Quand le directeur de la *Revue encyclopédique* publie une lettre de Quételet, l'astronome belge, David insiste pour que ne soit pas oublié le passé héroïque de Mickiewicz, présent à Weimar en même temps que lui :

> Vous pourriez peut-être, dans votre article, dire que ce poète a été exilé en Sibérie pendant sept années, parce qu'il a osé élever la voix pour l'affranchissement de son pays ; vous pourriez dire que c'est le poète le plus remarquable de son pays, qu'il a plublié déjà plusieurs volumes, remplis de cette poésie toute d'âme.

Sans doute, cette obsession explique-t-elle à sa manière une certaine indifférence à l'égard de Lady Morgan, qui de Dublin va s'installer à Paris, ou des réceptions de Mme Récamier. Et puis David va épouser celle qui sera bientôt sa compagne de voyage, cette Emilie qui, meilleure linguiste que son mari, partagera le succès réservé en Allemagne à notre artiste. Pour l'instant, un voyage de noces dans le Midi enlève-t-il l'artiste à son atelier de la rue d'Assas ? Le présence à Paris d'Alexandre de Humboldt, grand voyageur pour son compte et parfait humaniste, en même temps que d'indispensables démarches à la Légation de Saxe à Paris pour l'envoi du fameux buste, ajoutent, à la réputation européenne de David, d'utiles contacts.C'est le retour de Humboldt à Berlin qui établit des rapports confraternels entre l'Angevin et Christian Daniel Rauch, déjà correspondant de l'Institut et bientôt élu associé étranger. Il écrit à David, de Berlin, le 28 juillet 1832 : « M. de Humboldt nous a laissé l'espérance de vous voir, un jour que vous viendrez à Berlin par Munich

et Vienne jusqu'à Berlin ; ce qui me rendra très heureux. »

Ce n'est cependant qu'en 1834 que ce projet s'accomplira. Peut-être quelque mécontentement éprouvé par David au sujet de tendances manifestées par nos écrivains, en pleine monarchie de Juillet, eut-il sa part dans cette nouvelle sorte d'exode. Car David écrivait à son ami Pavie au début de 1834 et à propos du *Mirabeau* de Victor Hugo :

Il me semble qu'un ouvrage de littérature doit ressembler à un monument qui tire sa beauté du grandiose des lignes, ou à une femme dont la beauté n'a pas besoin du secours des bijoux. C'est le défaut des modernes ; même le digne et admirable Michelet n'en est pas exempt. La musique de Rossini accentue, pour moi, ce défaut. Les modernes ont l'air de ces charlatans qui font beaucoup de bruit afin d'attirer l'attention des foules. N'est-ce pas que quand nous avons vu Walter Scott, seul, il nous a paru bien plus grand que si nous l'avions trouvé entouré d'emblèmes mis auprès de lui pour expliquer son génie ? Encore une fois, il faut être avare de détails...

Ne croyons point que, par opposition, un Français désabusé va prôner sans mesure les manifestations d'un pays différent de celui qu'il juge ainsi. Il écrira dès le 6 décembre à Pavie : « Il faut dire que la jeune littérature en Allemagne est remarquablement faible » : qu'il entende « das Junge Deutschland », ou qu'il veuille parler d'auteurs d'une nouvelle génération, il peut se dire que les insuffisances déplorées au sujet des lettres françaises sont un mal plutôt endémique, résultant d'un affaiblissement des suprêmes mérites allégués par un artiste exigeant en d'autres matières que les arts. Cependant ses rencontres lui permettent de faire le point dans cette Germanie dont, plus que lors du voyage de 1829, il se reproche de n'avoir pas assez apprécié les beautés naturelles. Un mois à Berlin, à l'époque du Salon, permet au couple français d'être excellemment accueilli par le confrère Rauch et son élève Rietschell et d'apprécier l'urbanisme de Berlin, conquise sur les sables de la Spree. On voudrait cependant un détail plus explicite dans la lettre qu'il écrit le 30 octobre, de Dresde, cette fois à Pavie père :

J'ai vu beaucoup de littérateurs distingués [à Berlin]. J'ai fait la connaissance de M. de Chamisso, émigré français, qui s'est fait naturaliser allemand ; c'est l'auteur de *Pierre Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre* ; il est aussi très grand poète.

Cette mention de Chamisso, directeur des herbiers royaux et qui devait mourir dès 1838, « Français en Allemagne et Allemand en France », comme seul littérateur à l'honneur de la capitale prussienne, ne laisse pas d'inquiéter. L'étape suivante, Dresde, est plus riche en rencontres intellectuelles, même si le Salon

berlinois avait procuré de multiples rencontres d'ordre artistique. En effet, Chamisso sera le seul correspondant allégué — et pour si peu de temps ! — alors que « Dresde est la ville la plus poétique que je connaisse », et que des liens authentiques témoigneront d'affinités à l'appui d'un compliment que bien d'autres ont faits à « Dresde la dorée, Florence d'Allemagne ». Tieck mérite de paraître en tête de cette cohorte, puisque l'auteur de *Sternbald*, réputé le successeur de Goethe, sera comme celui-ci gratifié d'un buste colossal, d'une statuette et d'un médaillon, et qu'une lettre en allemand témoignera de sa gratitude (en même temps que de son estime pour Émilie qui l'a traduite en français). Une indéniable modestie en ressort :

Ne me regardez pas comme un ingrat, si vous ne recevez en échange d'un si beau et si grand présent que cette lettre insignifiante. Je préfère l'écrire en allemand, parce que je me rappelle très bien avec quelle perfection votre aimable épouse parle notre langue ; elle sera donc assez bonne pour vous traduire cette épitre. Cette dame pleine d'instruction et de talents, en lisant ces lignes d'un ami, verra combien celui qui les a tracées l'estime et la respecte ; avec quelle joie et quelles délices il se rappelle les heures qu'elle a bien voulu passer avec lui et sa famille, et les lectures qu'elle lui a faites !

Plus explicite est la lettre que David recevra d'un autre romancier allemand, celui qui a signé du pseudonyme Wilibald : Alexis *Walladmor*, prétendu traduit de Walter Scott, et *Cabanis*, esquisse de la vie de Berlin au temps de Frédéric II. Est-ce dans cette ville que David l'a rencontré, et sous son nom de Wilhelm-Henri Haering ? Sa lettre de juillet 1836, venant d'une localité inconnue, témoigne d'une affection sincère pour « le premier sculpteur de France en même temps que d'une dépréciation explicite de la situation des choses indigènes. Il travaille à « embellir une masure achetée au bord de la Baltique » et constate à regret, à la fois la médiocrité de la « jeune Allemagne » et l'ineptie des rigueurs policières à son endroit.

Notre littérature est dans un état pitoyable. La jeune école de poésie s'élève avec une arrogance que ses produits ne justifient pas... Mais je ne puis lui accorder que l'incarnation de très antiques folies...

Personne n'approuve les mesures de police qu'emploie le Gouvernement contre cette jeunesse, parce que cela lui donne une importance qu'elle n'a pas. Mais leurs attaques contre les hommes dont l'Allemagne est vaine n'en sont pas moins révoltantes. Leurs sorties juvéniles contre Louis Tieck sont abominables. David, qui a tellement distingué le digne poète que nous lui en avons tous de la reconnaissance, éprouvera à ce sujet le même sentiment.

Après les romanciers, un critique. Auguste Wilhelm Schlegel, après sa longue collaboration avec M^me^ de Staël et malgré des fonctions passagères à l'Université de Bonn, avait repris une vie

errante quoique toujours studieuse. Le médaillon esquissé en 1834 d'après son profil de sexagénaire eut du mal à le rejoindre en 1841 et sa lettre à David regrette tout ensemble le retard de son remerciement et la défavorable application d'un « admirable talent » à un visage plus digne « il y a un demi-siècle ».

Après le séjour si plaisant de Dresde, c'est Ratisbonne sur le Danube qui reçoit la visite de nos voyageurs. La santé de Mme David laisse parfois à désirer : c'est tout seul que David, le 6 décembre 1834, va gravir la pente boisée qui le mène à la Walhalla en construction. Ce « temple de l'honneur allemand » ne devait être terminé qu'en octobre 1842 : il est d'autant plus intéressant de suivre le sculpteur français, un jour d'hiver, dans une excursion dont peu de curieux s'avisaient alors. Après la traversée d'une plaine sans arbres et un commencement de montée,

> On continue à gravir par des sentiers très étroits et extrêmement rapides et à travers une forêt de chênes dont les feuilles desséchées contrastent avec la verdure de quelques grands sapins qui sont là comme un symbole de l'espérance.
>
> Différents sentiers vont en descendant vers la plaine, c'est pour ceux qui n'ont pas le courage de persévérer. Enfin on arrive sur le sommet. La première chose qui frappe la vue, c'est le monument enveloppé, depuis la base jusqu'à la toiture d'une enceinte de planches de sapins très bien jointes. Ceci est pour empêcher la gelée de causer du dégât. Cette enceinte est le cercueil du temple en construction ; il en sortira un jour brillant comme l'âme sort du tombeau. Le temple est actuellement construit jusqu'à la corniche, et les colonnes qui l'entourent sont déjà sorties du sol à plus de huit pieds. Tout le monument est en marbre blanc tiré des carrières de Salzbourg. ... Les bustes en marbre se détacheront parfaitement bien (sur le fond en marbre rouge de Bavière).

Ce « Panthéon du Nord », qu'un technicien de la valeur de ce visiteur ne pouvait manquer d'expertiser avec soin, suscite-t-il chez David une sorte d'émulation patriotique ? Le post-scriptum de ce « croquis informe » dont il s'excuse à l'ami Victor est un rapide mais réconfortant résumé de l'estime constatée pour nos écrivains actuels :

> Tous nos littérateurs sont ici connus, lus et la plupart admirés. Hugo, Lamartine et Nodier, qui est la grande figure littéraire pour l'Allemagne ! Balzac est adoré, mais ce qui t'étonnera sans doute, c'est que Vitet a une réputation colossale pour son ouvrage sur les *Barricades*. On rend justice à notre jeune littérature, qui est, à la vérité, étincelante de talents...

Le lendemain de l'excursion à la Walhalla, le couple se met en route pour Munich (il a déjà passé à Nuremberg et rendu hommage à la mémoire d'Albert Dürer). Les huit jours envisagés pour Munich et le passage à Stuttgart ne comportent, avant le retour

en France, qu'une rencontre mémorable, et qu'un profil intellectuel à fixer : il s'agit du philosophe Schelling.

Le disciple de Fichte, le métaphysicien de l'idéalisme transcendental est gratifié d'un médaillon (où il faudra rectifier un *Schalling* erroné) ; il accusera réception fort courtoisement d'un double du buste davidien de Goethe, offert à l'Académie des Sciences munichoise dont il est membre.

C'est à Paris, où nos voyageurs sont de retour, que le chimiste suédois Berzélius aura buste et médaillon, sans doute aussi le fondateur de l'homéopathie Hahnemann, et que s'achèvera le buste du naturaliste Carus ; de nombreux hommages sont mis en forme, entre autres pour la célèbre romancière américaine Mrs Beecher Stowe ; et des travaux parisiens ont leurs exigences plus ou moins pressantes.

Mais en 1848 se place, pour notre homme, une de ces crises déterminées en apparence par des événements extérieurs, mais dont une conscience humaine est la clef authentique. « Avant d'être artiste, il faut être citoyen » est la maxime de David, élu représentant du peuple en Anjou, et nommé maire du XI^e^ arrondissement de Paris (futur VI^e^). Il abandonne à regret son atelier pour la Mairie de la rue Garancière ; et le généreux abandon de son indemnité parlementaire à des œuvres de bienfaisance de l'Anjou achève de faire valoir des vertus civiques exceptionnelles. Mais aussi, dès le coup d'État du 2 décembre 1851, il est emprisonné. Une sentence d'exil le relègue ensuite en Belgique, et lui permet enfin de connaître la Grèce. D'Athènes, au pied de l'Acropole, il évoquera des souvenirs glorieux que l'actualité hellénique, hélas ! ne réincarne point. Un buste de Canaris en marin, une statue ancienne du général Botzaris donnée au pays qu'il avait servi, n'empêchent pas Missolonghi d'être négligée par « les prétendus descendants de Thémistocle ». Aussi va-t-il sans regret faire route vers la France. A Milan il est reçu par Manzoni, « beau vieillard qui ressemble à Chateaubriand ». De retour parmi les siens et dans son atelier de la rue d'Assas, il projette un ultime voyage à Angers, mais c'est dans l'éternité qu'en janvier 1856 cet infatigable itinérant va faire route.

Joignons nos rétrospectives condoléances à celles de Victor Hugo, Ary Scheffer, Humboldt, et tant d'autres. Mais, sur un plan légitime dans cette revue, les contacts étrangers de David d'Angers appellent une conclusion terminale. Ce statuaire, si attaché à sa province natale et ne réprouvant rien d'essentiel en sa patrie française, donnant autant de soin à Mathieu de

Dombasle pour Nancy et à Gutemberg pour Strasbourg que pour René d'Anjou et J. du Bellay, poursuivait le rêve d'un groupe consacré à l'Humanité. Pour lui, son art était un *Hero Worship* aussi efficace, quoique moins explicite, que le Verbe humain. Il lui arrivait souvent d'alléguer une inspiration poétique ou oratoire dont son ciseau laisserait la charge à la voix ou à la plume. Mais il n'a jamais cédé à la tentation de faire de la statuaire un double de l'*ut pictura poesis* et du sophisme commode dont le « genre descriptif » avait été la fâcheuse conséquence [1]. Il y avait là, en même temps que les rencontres internationales suscitées par son talent et son renom et lui faisant connaître de près des personnalités de choix, un mérite dont la littérature comparée doit faire honneur à cet artiste.

Fernand BALDENSPERGER.

1. Cf. en particulier les études de Wl. Folkierski et sa communication au Congrès international de Florence, 27-31 mars 1951, publiée dans les *Actes* dudit Congrès, Firenze, 1955. Voir aussi son étude sur *Du Fresnoy en Angleterre*, dans la *RLC* d'oct.-déc. 1953, pp. 385-402.

LES ANGLAIS EN PROVENCE AU XVIII^e SIÈCLE [1]

Limitée à l'Est et au Nord-Est par des possessions italiennes — Savoie, comté de Nice, — la Provence du XVIII^e siècle offre pour accès aux voyageurs venant du Nord le petit centre cosmopolite d'Avignon, en territoire pontifical. Mais les Anglais accomplissant le traditionnel *Grand Tour* du Continent ne pénètrent guère en Provence. Des deux routes d'Italie, l'une passe plus au Nord, par Chambéry et Turin, traversant les Alpes au Mont-Cenis ; l'autre emprunte la vallée du Rhône jusqu'à Marseille, d'où l'on s'embarque pour Gênes [2]. De la Provence, les voyageurs anglais ne connaissent, pendant toute la première moitié du siècle, qu'une mince lisière limitrophe du Languedoc. Ceux qui ne prennent pas au Pont Saint-Esprit — dernier pont de pierre avant le delta du Rhône — la route de Nîmes et de Montpellier, ne traversent, après Avignon, qu'Aix et Marseille.

Aucun des motifs qui faisaient passer la Manche à de nombreux Britanniques ne justifiaient une incursion en Provence. Ceux qui cherchaient simplement dans une petite ville de province française une vie à bon marché et un abri contre leurs créanciers, n'avaient pas besoin de courir si loin. Les malades en quête d'un ciel plus clément, s'établissaient traditionnellement en Guyenne, en Gascogne ou en Languedoc. On en trouvait beaucoup à Montpellier, dont le Faculté de Médecine attirait toujours les étudiants de langue anglaise, tandis que les campagnes environnantes étaient parcourues par les botanistes [3]. Mais l'authentique objet du *Grand*

1. Cet article reprend les principaux éléments d'une conférence prononcée au Centre Universitaire Méditerranéen le 3 février 1955.

2. Cf. W. E. Mead, *The Grand Tour in the XVIIIth Century*, New York, 1914.

3. Très rares sont les herborisateurs qui, comme le Dr. Lister au XVII^e siècle, ne se contentent pas de prospecter la flore de notre Sud-Ouest, et poussent des incursions au delà du Rhône. Cf. Stoye, *English Travellers abroad*, 1604-1667, London, 1952, p. 411.

Tour était, on le sait, de couronner une éducation humaniste par un pèlerinage en terre classique. Or, la Provence n'offrait pas alors d'accès par voie de terre vers l'Italie. Nîmes et le Pont du Gard ne retenaient que quelques jours les amateurs d'archéologie, pressés d'aller admirer sur place les chefs-d'œuvre de l'architecture romaine [1].

A la veille de la Révolution, la situation sera toute différente : une liaison par route entre Nice et Coni, la découverte de notre Côte d'Azur en tant que « station climatique », une meilleure connaissance des richesses archéologiques de Fréjus, de Cimiez, de la Turbie, font traverser la Provence à des voyageurs qui la contournaient jusqu'alors, tandis que s'y installent malades et hivernants. Le goût récent pour les paysages de montagne, d'abord limité à la Suisse et à la Savoie, gagne les Alpes maritimes en même temps qu'il atteint les Pyrénées, et le retour en faveur de la poésie italienne vaut à Avignon et à la Fontaine de Vaucluse le pèlerinage de lettrés dévôts de Pétrarque.

Avant d'examiner cet épisode de l'histoire de la sensibilité esthétique, nous nous proposons d'en relever quelques signes avant-coureurs dans la première partie du siècle. L'attraction exercée par Nice après 1760 ne doit pas en effet nous faire oublier que Marseille n'a jamais cessé d'être la porte de l'Orient, ou plus modestement celle de l'Italie ; et qu'une ville située alors, de même que Nice, hors des frontières de la Provence, a été avant elle le siège d'une importante colonie britannique : Avignon, siège de la cour du légat pontifical, présentait, en un temps où le prestige de Pétrarque était encore éclipsé, une signification politique qui a valu aux lettres anglaises de ne pas ignorer tout à fait, dès 1740, le paysage provençal.

Addison n'est encore qu'un brillant latiniste de moins de trente ans lorsqu'une bourse lui permet de découvrir, ailleurs que dans les livres, l'antiquité classique. Descendant la vallée du Rhône pour s'embarquer à Marseille, il n'aurait jamais rien vu du paysage méditerranéen français s'il n'avait fait relâche dans la baie de Cassis :

1. Le Dr. Rigby, descendant la vallée du Rhône en 1789, poussera la naïve admiration de l'antiquité jusqu'à croire que le Pont Saint-Esprit fut édifié par les Romains il y a environ 2.000 ans, et que c'est peut-être ce qui nous reste de plus parfait en ce genre d'architecture. (*Letters from France*, éd. Eastlake, London, 1880). — En fait, Louis Dutens dans son *Itinéraire des routes* (1775) le donne comme le plus long pont connu à l'époque, construit vers 1300 : Rigby ne se trompe que d'une quinzaine de siècles ! On trouvera une brève analyse du guide de Dutens dans l'art. de F. Baldensperger, dans *Etudes anglaises*, août 1953, pp. 227-30.

On the twelfth of December, 1699, I set out from Marseilles to Genoa in a Tartane, and arrived late at a small French port called Cassis, where the next morning we were not a little surprised to see the mountains about the town covered with green olive-trees, or laid out in beautiful gardens, which gave us a great variety of pleasing prospects, even in the depth of winter. The most uncultivated of them produce abundance of sweet plants, as wild thyme, lavender, rosemary, balm, and myrtle. We were here shown the Deserts, which have been rendered so famous by the penance of Mary Magdalene, who after her arrival with Lazarus and Joseph of Arimathea at Marseilles, is said to have wept away the rest of her life among these solitary rocks and mountains. It is so romantic a scene, that it has always probably given occasion to such chimerical relations [...] [1].

Cette brève et charmante évocation fait malheureusement figure d'exception à l'époque. C'est que le début du XVIII^e siècle n'est guère favorable au tourisme dans ces régions. Addison était encore en Italie quand éclata la guerre de succession d'Espagne, au cours de laquelle Louis XIV fit raser le fort de Nice (1706). De 1720 à 1722, c'est la peste qui ravage Marseille, Aix, Arles, Toulon.

Nous ne connaissons pas les impressions de Thomson, qui, au lendemain de la publication de ses *Saisons*, emprunte en 1731 la même route dans son voyage d'Italie, où il accompagne un noble compatriote. Mais Lord Chesterfield, parcourant la France en 1741 après vingt ans d'absence, envoie de Marseille à son fils cette description :

The prospect for two leagues round this place, is the most pleasing that can be imagined, consisting of high hills, covered with vineyards, olive-trees, fig-trees, and almond-trees, with above six thousand little country-houses interspersed, which they call here *des bastides* [2].

On sait le rôle capital que joue pendant toute la première moitié du siècle, et dans la politique intérieure de la Grande-Bretagne, et sur l'échiquier diplomatique européen, l'opposition jacobite. Après l'échec de l'expédition écossaise de 1715, un accord franco-britannique chasse de Saint-Germain le Prétendant James Stuart, fils de Jacques II. Il transporte alors sa cour à Rome, où le suivent une partie de ses fidèles ; mais d'autres Jacobites,

1. *Remarks on Italy*, in *Works*, éd. Hurd, 1878, vol. I, pp. 358-9. — La tradition recueillie par Mistral, *Mirèio*, chant XI, situe, en effet, la grotte de Madeleine dans les hauteurs en arrière de Cassis ; l'Huveaume, qui passe à Aubagne et se jette à Marseille, serait née des pleurs de la pénitente. — Dans le remarquable emploi de l'adjectif *romantic*, on saisit bien le passage du sens intellectuel et plutôt péjoratif au sens pathétique qui sera en faveur à la fin du siècle. On rapprochera cette expression *(so romantic a scene)* des observations faites par C. de W. Thorpe sur le sentiment de la montagne chez Addison, dans un article de *Studies in Philology*, XXXII, 1935, p. 463.

2. Lettre du 22 sept. 1741, dans *Letters...*, éd. Dobrée, 1932, II, p. 475 ; reproduite par Rex Barrell dans sa thèse inédite sur *Chesterfield et la France*, soutenue à la Sorbonne en 1951.

parmi lesquels de nombreux Écossais ou Irlandais catholiques, trouvent à Avignon, où ils échappent à la juridiction française, un commode relais entre Paris et Rome, à l'embranchement de la route du Languedoc : d'autres encore, en effet, sont établis à Montpellier, autour de grandes familles comme les Fitz-James, et la cause du Prétendant possède en Espagne de puissants soutiens.

On peut donc imaginer que la vallée du Rhône voyait passer bien des exilés jacobites. Une anecdote connue des *Confessions* le confirme. Lorsque Jean-Jacques, voyageur de dix-huit ans, veut jouer les galants auprès de la peu farouche Mme de Larnage, sa compagne de route jusqu'à l'étape du Pont Saint-Esprit, il se trouve tout honteux de sa condition de nouveau converti, et a tôt fait d'inventer une identité plus fringante :

> On voyait que j'étais malade, on savait que j'allais à Montpellier [...]. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglais ; je me donnai pour jacobite, on me prit pour tel ; je m'appelai Dudding, et on m'appela M. Dudding. Un maudit marquis de Torignan qui était là, malade ainsi que moi, s'avisa de lier conversation avec M. Dudding. Il me parla du roi Jacques, du Prétendant, de l'ancienne cour de Saint Germain. J'étais sur les épines ; je ne savais de tout cela que le peu que j'en avais lu dans le comte Hamilton et dans les gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue anglaise, dont je ne savais pas un seul mot [1].

La colonie jacobite d'Avignon n'aura plus beaucoup d'importance après la défaite de Charles Stuart (« Bonnie Prince Charlie », le fils du Prétendant) à Culloden (1746). Elle a perdu l'année précédente son chef, le duc d'Ormonde — lequel d'ailleurs avait abandonné depuis quelque temps toute activité politique. James Butler, 2e duc d'Ormonde (1665-1745), est un Anglo-Irlandais qui descend des comtes d'Ossory. Ces lieutenants-gouverneurs de l'Irlande (de père en fils) firent de leur petite cour de Dublin, au XVIIe siècle, un foyer de culture française où l'on jouait et traduisait Corneille [2]. Envoyé à l'âge de dix ans à Orange pour y prendre l'accent et les manières françaises, James Butler est devenu lui-même lieutenant-gouverneur d'Irlande avant d'embrasser la cause jacobite. Ses compromissions politiques lui vaudront de s'exiler définitivement après 1715, pour s'établir principalement à Avignon.

On comprend aisément que l'entourage du ministre Robert Walpole ait vu une démarche politique dans la visite rendue au

1. J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, L. VI, éd. de La Pléiade, Paris, 1939, p. 246.
1. V. D. F. Canfield, *Corneille and Racine in England...*, New York, 1904.

vieux duc d'Ormonde par Lord Chesterfield dans son voyage de 1741. Mais Walpole se trompait, si l'on en croit Lady Mary Wortley Montagu :

All the English without exception see the Duke of Ormond. Lord Chesterfield [...] lay at his house during his stay in this town, and to say truth, nobody can be more insignificant. He keeps an assembly where all the best company go twice in the week : I have been there sometimes, nor is it possible to avoid it while I stay here [...] [1].

Lord Chesterfield ne nous a malheureusement pas donné ses impressions sur la campagne avignonnaise. Il ne s'étend pas non plus sur les beautés de la ville d'Aix qui constitue son étape suivante. Il faut avouer qu'il n'est pas de ces Anglais qu'ont conquis la Provence ; c'est sans regret, semble-t-il, qu'il quitte Marseille et traverse le Rhône pour rejoindre à Nîmes la route de Montpellier. Il écrira plus tard à son fils :

I remember when I was in those parts, I was surprised at the difference which I found between the people on one side and those on the other side of the Rhône. The *Provenceaux* [*sic*] were, in general, surly, ill-bred, ugly and swarthy ; the Languedocians the very reverse ; a cheerful, well-bred, handsome people [2].

Lady Montagu nous a renseignés sur la vie de la petite colonie britannique d'Avignon : elle y vécut de 1741 à 1746. La cour du légat pontifical était surtout fréquentée par des ecclésiastiques, mais quelque deux cents familles nobles étaient rassemblées autour des ducs de Crillon, d'Ormonde et de Guadagna : un Français, un Anglais et un Italien. Cette noblesse locale vit à bon compte du revenu de ses terres, qui ne sont pas taxées. Les dames anglaises « behave with decency, and give a good impression of our conduct, though their pale complexions and stiff stays do not give the French any inclination to imitate our dress » [3]. Lady Montagu passa là des années fort agréables, sans s'abandonner à l'habituelle indifférence hautaine des touristes pour les indigènes ; plusieurs de ses lettres de 1744 font état de ses efforts pour venir en aide aux protestants de la région de Nîmes. Si l'architecture

1. Lettre datée d'Avignon, 20 déc. 1743, éd. Moy Thomas, London, 1887, vol. II, pp. 122-3. Nos autres références renvoient à la même édition. Signalons qu'un universitaire américain, M. Robert Halsband, doit publier prochainement à Oxford une nouvelle édition de la correspondance de Lady Montagu ainsi qu'une biographie où il consignera le fruit de recherches en France et en Italie.

2. Ed. Dobrée, lettre du 12 avril 1750. — Tous les Anglais ne sont évidemment pas de l'avis de Lord Chesterfield, puisque Schaub, ministre de Grande-Bretagne à Paris vers 1720 (et connu pour ses relations avec M^me de Tencin) avait épousé une Nîmoise « fort galante ». Swinburne, en 1776, admirera fort la beauté des Arlésiennes, Young et Rigby, en 1789, celle des Avignonnaises.

3. A la C^esse de Pomfret, 1^er juin (1743), éd. Moy Thomas, II, 119.

d'Avignon ne l'intéresse guère —la ville était négligeable à l'époque romaine, et ne compte que des monuments « gothiques » ! — elle est assez sensible aux beautés du site pour désirer d'en jouir en toute propriété. Elle fait transformer en maison d'habitation un vieux moulin qui domine le rocher des Doms, au confluent de la Durance et du Rhône :

I know not whether you saw when you were at Avignon the rock of Donse [*sic*], at the foot of which is the Vice-Legate's palace ; from the top of it you may see the four provinces of Venaisin [*sic*], Provence, Languedoc and Dauphiné ; with the distant mountains of Auvergne, and the near meeting of the Durance and Rhône which flow under it ; in short, it is the most beautiful land prospect I ever saw [1].

L'heureux établissement de Lady Montagu en Avignon devait être malheureusement de courte durée. En 1744, les hostilités avaient repris entre la France et l'Angleterre ; deux ans plus tard, les Austro-Piémontais envahissaient la Provence. La situation est devenue intenable à Avignon, envahi par les réfugiés politiques et les espions, et elle part chercher un refuge en Vénétie [2]. C'est pourtant un épisode de cette guerre de succession d'Autriche qui fut l'occasion de la découverte par les Anglais de notre actuelle Côte d'Azur.

L'Angleterre avait envoyé en rade de Villefranche une petite flotte pour protéger le port franc de Nice [3] et les défenses environnantes, tenues par les troupes piémontaises, contre toute entreprise éventuelle des bâtiments français stationnés à Toulon. Les charmes du climat et de la campagne niçoise, les bons rapports entretenus avec les habitants, laissèrent aux officiers de marine britanniques de si agréables souvenirs que beaucoup de leurs compatriotes, une fois la paix revenue, décidèrent d'aller jouir eux-mêmes des douceurs de l'hiver méditerranéen sur cette belle côte [4]. Le court répit entre le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) et la guerre de Sept Ans (1755) ne permettait pas encore à une habitude de s'établir ; mais on sait que les routes françaises connurent avant

1. A la même, 12 juillet [1743], *ibid.*, II, 128. Cf. une description analogue du site dans une lettre à Mr. Wortley Montagu du 12 juin 1744, *ibid.*, II, 138. — Le compliment n'est pas mince de la part d'une telle voyageuse.

2. Avignon garda son prestige auprès des Anglais. C'est là par exemple que s'établit en 1769 Thomas Day, disciple de Rousseau, avec les deux orphelines qu'il vient d'adopter en Angleterre et qu'il se propose d'élever selon les principes de l'*Emile*. L'ouvrage de G. W. Gignilliat, Jr., *The Author of « Sandford and Merton », A Life of Thos. Day, Esq.* (New York, Col. Univ. Pr., 1932) cite plusieurs extraits de lettres adressées d'Avignon par Day à son ami Edgeworth et portant sur les manières et le caractère français.

3. S. M. britannique y entretient un consul depuis 1635.

4. V. l'introd. de Th. Seccombe à son éd. des *Travels* de Smollett, Oxford Univ. Press, 1907, p. xxxvii.

même la signature du traité de Paris une véritable invasion anglaise. C'est d'alors que date l'établissement régulier d'hivernants anglais dans la région niçoise.

Parmi ceux-ci, Smollett, écrivain déjà célèbre, et médecin par surcroît, a contribué plus que quiconque à cette immigration. Les *Travels through France and Italy* (1766) du grand romancier consacrent en effet au voyage de la vallée du Rhône à Nice et à la description de Nice une quinzaine de lettres, qui pour un bon demi-siècle serviront de guide à la plupart des voyageurs étrangers en Provence. La publication de ce livre prélude aux débuts de la prospérité de Nice — conséquence directe de l'arrivée des Anglais. Le contraste est frappant entre les impressions de Smollett (même compte tenu de son humeur dénigrante) et celles d'Arthur Young, un quart de siècle plus tard : au moment où éclate la Révolution française, Nice, enrichie et agrandie, supplante, comme ville de cure, les villes du Sud-Ouest traditionnellement fréquentées par les hivernants anglais — et un nouveau type de paysage méditerranéen, dont on n'appréciera pas tout de suite la beauté sévère, pénètre dans la littérature de voyage.

Le voyage de Smollett est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le retracer en détail [1]. Rappelons seulement qu'après avoir recueilli, sur la route de Lyon au Pont-Saint-Esprit, les anecdotes d'un voiturier qu'il soupçonne d'être l'ancien bourreau de Mandrin (ne s'agirait-il pas d'une simple *galéjade* ?), il visite Nîmes avant de gagner Montpellier où il obtient d'un grand spécialiste une consultation, rapportée en des pages moliéresques. C'est de Montpellier qu'il va gagner Nice, dont le séjour lui a été recommandé par un compatriote, poitrinaire comme lui, rencontré à Boulogne. Traversant le Rhône sur le pont de bateaux qui relie Beaucaire à Tarascon, il prend à Aix la route de Fréjus, laissant de côté Marseille qu'il ne visitera qu'à son retour. Dutens, qui fera le voyage un peu plus tard, prévoit dans son *Itinéraire des routes* dix postes et demi de Marseille à Nice, soit 28 h. 50 de route ! En fait il y a loin de la théorie à la pratique, comme le montrent les mésaventures de Smollett et surtout celles de Young après lui. Ne parlons pas des auberges provençales, que ces deux écrivains s'accordent à déclarer bien pires que celles du Languedoc. Smollett, qui n'y va pas par quatre chemins avec cette racaille d'aubergistes,

1. Nous renvoyons principalement au *Smollett et la France* d'E. Joliat, Paris, 1925. — Les *Travels in France and Italy* ont été réédités à Oxford, en 1951, avec une introduction d'Osbert Sitwell.

maîtres de poste, etc., ne se laisse pas intimider par le traiteur de Brignolles qui prétend lui imposer un menu maigre ; il inspecte lui-même le garde-manger et se fait préparer un gigot et un couple de perdreaux. Par contre, notre voyageur est sans défense contre le mistral, dont il fait la connaissance en pleine traversée des Maures. Ce vent glacial, qui pénètre toutes les couvertures, a-t-il mis le cocher de mauvaise humeur ? Toujours est-il que la chaise accroche un angle de mur et que l'essieu se brise, causant ainsi une journée de retard. Et le lendemain les voyageurs consternés découvrent de la fenêtre de l'auberge un paysage enneigé qui rappelle davantage à notre Écossais ses *Highlands* que le Midi ensoleillé qu'on lui avait promis.

Passé Fréjus, pourtant, la route s'améliore, bien que souvent dangereusement bordée de précipices. Il n'y a pas si longtemps, dit-on à Smollett, l'Estérel était encore infesté de bandits. Cette fois le relais, en pleine montagne, offre un étonnant spectacle. Sortant de la pièce glaciale où était servi le déjeuner, le voyageur entre par hasard dans une salle différemment exposée :

> Opening a window [I] perceived, within a yard of my hand, a large tree loaded with oranges, many of which were ripe. You may judge what my astonishment was to find Winter in all his rigour reigning on one side of the house, and Summer in all her glory on the other [1].

Passé Cannes, « petit port de pêche agréablement situé sur une plage », on atteint Antibes, ville fortifiée, où le gouverneur délivre les passeports pour l'Italie ; on traverse la rivière du Loup sur un pont de pierre, et c'est le poste-frontière de Saint-Laurent-du-Var. Les guerres ont eu raison des ponts de bois édifiés successivement au cours du siècle ; il faut passer à gué le Var. L'opération n'est pas facile en été, où les crues sont fréquentes ; à cette saison (Smollett voyage en décembre), la rivière est réduite à deux ou trois filets d'eau, mais profonds et rapides. Six solides gaillards, les vêtements retroussés et de longues gaffes en main, empoignent la chaise, et par de savants zig-zags lui font franchir le passage sans encombre. Il n'est pas mauvais cependant, précise Smollett, de s'assurer leur dextérité par un bon pourboire.

A Nice, où il est muni d'une lettre de recommandation pour le consul d'Angleterre [2], Smollett trouve à se loger convenablement, bien qu'en ville la plupart des maisons soient fort pauvres, avec du papier aux fenêtres en guise de vitres. Il passe là deux hivers

1. *Travels...*, éd. Seccombe, 1907, p. 111.
2. Un ancien officier des galères nommé Buchland, marié à une Niçoise.

(1763-4 et 1764-5), visitant l'Italie dans l'intervalle. Nous ne reproduirons pas, après tant de critiques et de commentateurs, le tableau riche et varié que donne son récit de voyage de la géographie, de l'histoire, des mœurs et des ressources de Nice. Nous ne répéterons pas ses éloges d'un ciel bleu presque en toute saison, d'un climat moins assujetti qu'aucun autre à la pluie et au vent (cet ancien chirurgien de la marine royale ne manque pas de termes de comparaison) ; nous n'évoquerons pas son émerveillement devant le spectacle qu'offrent au cœur de l'hiver à un observateur debout sur les remparts les potagers, les champs de fleurs, les vergers de citronniers et d'orangers. Rappelons seulement qu'il s'intéresse aux galères du roi de Sardaigne, aux antiquités de Cimiez, à l'élevage des vers à soie, à la culture des œillets : on est surpris de lire sous sa plume que dès cette époque les expéditions de fleurs se pratiquaient non seulement sur Turin, mais à l'occasion sur Paris et sur Londres ! Vingt autres questions retiennent son attention, et parmi elles le « patois » local, qui « avec quelques variantes, s'étend sur toute la Provence, le Languedoc et la Gascogne » : il recueille un cantique provençal à la Vierge, dont il donne le texte avec la traduction anglaise [1]. Serait-ce enfin Smollett qui aurait lancé Nice comme station balnéaire ?

The people here were much surprised when I began to bathe in the beginning of May. They thought it very strange, that a man seemingly consumptive should plunge into the sea, especially when the weather was so cold ; and some of the doctors prognosticated immediate death. But, when it was perceived that I grew better in consequence of the bath, some of the Swiss officiers tried the same experiment, and in a few days our example was followed by several inhabitants of Nice [2].

Non moins variées et non moins précieuses pour l'historien que les curiosités de Smollett sont celles d'Arthur Young — lesquelles ne se bornent pas, on le sait, à l'agronomie. C'est Young, habitué des tables d'hôte (il est moins difficile que Smollett, et sa bourse est moins bien garnie), qui notait paradoxalement à Montpellier et à Nîmes, lors de son voyage de 1787, le caractère taciturne des Méridionaux ! C'est lui qui nous donne un tableau peu édifiant

1. *Travels* [...], pp. 181-2. — On est encore loin à cette date d'une renaissance littéraire du Provençal. En 1773 pourtant l'abbé Papon, historien de la Provence, fait une communication à l'Académie de Marseille sur la langue provençale ; sept ans plus tard son *Voyage littéraire de Provence*, dont le titre et l'esprit sont significatifs d'un intérêt touristique tout neuf, contiendra en appendice des *Observations critiques sur les trovères* [sic] *et les troubadours*.

2. *Ibid.*, p. 192. — La suite contient des conseils aux baigneurs, que ne peut lire sans sourire le lecteur du XX[e] siècle : « There is, however, no convenience for this operation, from the benefit of which the fair sex must be intirely excluded, unless they lay aside all regard to decorum... »

de l'état des communications dans une Provence encore pauvre en routes en 1789. S'embarquant à Toulon pour Cavalaire où il espère trouver des mules de louage, il devra avoir recours, pour transporter ses bagages jusqu'à Antibes, aux services de deux matelots, puis d'une bonne femme avec son âne. Il est vrai qu'il ne craint pas, à la différence de ce parfait insulaire qu'est Smollett, de se mêler au petit peuple. Il compte aussi à l'étranger de nombreux correspondants distingués, comme l'abbé Raynal, auquel il n'a pas manqué de rendre visite à Marseille.

Les observations de ce voyageur sont d'autant plus intéressantes qu'il parcourt la Provence à la fin de l'été 1789. C'est ainsi qu'à son arrivée à Nice, il assiste, à l'*Hôtel des Quatre Nations*, à une conversation fort animée :

> Several Frenchmen, but more Italians, at the table d'hôte ; and the French Revolution only talked of. The Frenchmen all in favour of it, and the Italians all against it, and absolute victors in the argument [1].

Le nouveau quartier de la ville offre l'image de la prospérité ; alors que Smollett n'avait vu à Nice que rues étroites et fenêtres de papier, ce sont ici des rues droites et larges aux maisons neuves. L'industrie hôtelière prend naissance : Rigby, passant à Nice quelques semaines plus tôt, avait pu dîner à l'anglaise de *roast beef* arrosé de *porter* dans un hôtel tenu par un compatriote [2]. Young a le même menu, couronné d'un pudding, à la table du consul d'Angleterre Green. On commence à aménager le site à l'intention des visiteurs :

> The sea-view is fine, and for enjoying it in greater perfection, they have an admirable contrivance, which I have seen nowhere else. A row of low houses forming one side of a street, a quarter of a mile long, has flat roofs, which are covered with a stucco floor, forming a noble terrace, opens (*sic*) immediately to the sea, raised above the dirt and annoyance of a street, and equally free from the sand and shingle of a beach. At one end some finely situated lodging-houses open directly on to it. The walk this terrace affords in fine weather is delicious [3].

Young n'hésite pas à attribuer le développement de la ville à la fréquentation des étrangers, et surtout des Anglais qui y passent l'hiver :

1. *Travels in France in the Years 1787, 1788 et 1789...*, éd. Betham-Edwards, London, 1889, p. 272.
2. Edw. Rigby, *Letters from France*, ed. Eastlake, London, 1880.
3. A. Young, *o. c.*, p. 272. — La double rangée de maisons parallèle au quai des Etats-Unis, à l'ouest du Rocher des Ponchettes (*La Terrasse*), présente aujourd'hui encore cette disposition.

They [les Niçois] are dismally alarmed at present with the news that the disturbances in France will prevent many of the English from coming this winter ; but they have some consolation in expecting a great resort of French. Last winter, ther were 57 English and 9 French ; this winter, they think it will be 9 English, and 57 French [1].

Nombre d'Anglais de marque étaient en effet venus s'établir à Nice dans les années précédentes ; ils s'installaient dans ce que Young appelle *the new part of the town*, c'est-à-dire le faubourg de la Croix-de-Marbre, à l'ouest du Paillon. C'est dans ce quartier que Lady Rivers fit bâtir en 1787 l'actuelle Villa des Officiers, qu'on peut encore voir sur la Promenade des Anglais. Les visiteurs ne se recrutaient pas seulement dans l'aristocratie fortunée, mais jusque dans la famille royale. Les frères de George III, le duc d'York et le duc de Gloucester, hivernaient à Nice. Gloucester y remarqua un jeune ingénieur savoyard, Albanis Beaumont, qu'il engagea comme précepteur de ses enfants. Ce royal patronage allait être à l'origine d'un prestige nouveau, celui des paysages de Provence, qui vont commencer à séduire les artistes britanniques. Lointain prédécesseur sous ce rapport de Sir Winston Churchill, Albanis Beaumont, bon dessinateur, publiait en 1794 et 1795 à Londres deux beaux albums contenant des vues de Nice et des principaux ports de Provence, avec des notices historiques, géographiques et archéologiques en langue anglaise. Il y attirait aussi l'attention des voyageurs sur la nouvelle route d'Italie par les Alpes-Maritimes, route due à l'initiative de son ancien patron Victor-Amédée de Savoie, et ouverte en 1789 [2].

Ces témoignages incontestables de la popularité dont jouit désormais la Provence auprès des touristes britanniques, ne doivent

1. *Ibid.* — L'attraction exercée par Nice sur les malades anglais est notée, dans les années qui précèdent la Révolution, par plus d'un voyageur. Henry Swinburne remarque dès 1776 en passant à Montpellier : « Of late years, many sick persons have applied to other sources of health, and the consumptive English have been induced by fashion and the temptation of a milder climate, to breathe out their small remains of life on the warm shore of Nice. » (*Journey from Bayonne to Marseilles*, publ. à la suite de la 2[e] éd. de ses *Travels through Spain*, [...], London, 1787, vol. II, pp. 279-sqq.). — De même Lady Craven (Elizabeth Berkeley, baronne Craven, puis Margravine d'Anspach, 1750-1828), « découvrant » Hyères en 1785, note dans son journal de voyage, « I am extremely surprised that invalids, who fly to the South in winter, do not choose Hyères in preference to Montpellier or Nice. » (*Journey through the Crimea to Constantinople, in a Series of Letters*, [...], London, 1789, p. 52). Les lettres X à XVII de cet ouvrage, pp. 26 à 57, contiennent d'intéressants détails sur la route d'Avignon à Antibes.

2. *Select Views of the Antiquities and Harbours in the South of France* [...], London, 1794 ; *Travels through the Maritime Alps*, [...] London, 1795. — Les guides et descriptions en langue anglaise apparaîtront dans les premières années du XIX[e] siècle : l'*Ancient and Modern History of Nice* d'I. B. Davis est publiée à Londres en 1807. — M. J.-M. Carré a bien voulu nous signaler l'exposition organisée en 1934 par le Musée Masséna, à Nice, sur le thème *The British Colony on the Riviera from the XVIIIth Century to the Present Day* ; nous avons puisé là quelques renseignements.

pas nous faire illusion. Il s'en faut qu'on puisse parler d'une véritable découverte ; malgré les transformations du goût, deux des beautés les plus originales de la Provence demeurent méconnues : les richesses de l'art médiéval ou moderne dans des villes comme Avignon et Aix, et surtout la pure et dure lumière du paysage méditerranéen.

C'est encore, en effet, l'archéologie romaine qui monopolise les curiosités des touristes à la veille de la Révolution. Ni les industries d'art commanditées par l'aristocratie commerçante de Marseille depuis la Régence, ni la gracieuse architecture dont une aristocratie de parlementaires a enrichi Aix, ne retiennent leur attention : c'est à peine si la capitale de la Provence, avec son *Cours* et ses fontaines, a droit à deux ou trois lignes chez Smollett et chez Rigby. A plus forte raison des beautés « gothiques » comme le Palais des Papes d'Avignon sont-elles passées sous silence. Seul le regain de faveur dont bénéficie depuis 1760 la poésie italienne, vaut-il à la ville de Laure et de Pétrarque la visite de pèlerins lettrés : Young ne manque pas de se recueillir sur la tombe de l'église des Cordeliers, et de faire l'excursion de la fontaine de Vaucluse, près de laquelle des paysans lui montrent les ruines du château habité jadis « par M. Pétrarque et M^me^ Laure » !

En matière de paysages, le goût de la montagne rendra populaires les Alpes maritimes une fois qu'une bonne route les aura percées ; mais les lignes dures, l'austérité toute grecque de la côte sous le ciel méditerranéen déroutent et choquent les visiteurs qui voudraient ne voir partout que champs d'œillets et plantations d'orangers. Smollett, qu'enchantaient les jardins de Nice, est rebuté par les environs ; au retour, il est heureux de retrouver près de Marseille une plaine bien arrosée où alternent la vigne, le blé et la prairie ; quel soulagement après « les sables brûlants, les rochers déchirés et les montagnes abruptes des environs de Nice » ! Arthur Young éprouve la même déception devant le paysage que lui offrent la côte et les îles aux environs d'Hyères — paysage que lui recommandaient les *Lettres* de Lady Craven, son principal guide pour le voyage de Provence [1] :

The vale, though scattered with white *bastides* which animate the scene, yet betrays that poverty in the robe of nature, which always offends the eye where olives and fruit form the principal cloathing. Every view is meagre, on comparison with the rich foliage of our northern forests. [...] But as to the Isles of Hyeres, [...], they are, as well as the coast, miserably barren rocks and hills, with only pines to give an idea of any vegetation. If it was not for a few solitary houses, with here and there a square patch of cultivation to

1. Sur Lady Craven, cf. *supra*, p. 25, n. 1.

change the colour of the mountains, I should have imagined that this coast must have borne a near resemblance to those of New Zealand, or New Holland — dark, gloomy, and silent ; — a savage *sombre* air spread over the whole [1].

On ne saurait demander à une génération d'admirateurs de Rousseau (et Young est du nombre, qui s'arrêtera à Chambéry, au retour d'Italie, pour se procurer un certificat de décès de M^me de Warens et visiter les Charmettes) d'être en matière de goût plus révolutionnaires que leur maître : ils en sont encore, comme lui, à la nature verdoyante et variée, celle du pays de Vaud que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* se plaisait à opposer au Valais sauvage, sur la rive opposée du lac de Genève. Ce siècle qui a surtout connu l'antiquité par Horace et Virgile n'est pas encore prêt à apprécier ce préambule du *Phèdre* où Platon nous fait suivre, à travers la campagne brûlante, le maître et le disciple cheminant pieds nus dans le lit de l'Ilissos à la recherche d'un coin d'ombre. Si les contemporains de Young goûtent en Provence les charmes d'une nature « italienne », ces « monts couverts de citrons et d'olives » que chantera Lamartine, la grandeur sévère du paysage grec, telle qu'elle se retrouve dans les aspects moins complaisants de la Provence, leur est inaccessible ; elle ne commencera à se révéler qu'aux lecteurs de Keats et de Shelley. En 1789, on est encore bien près, malgré les apparences, de l'esthétique du XVII^e siècle. Le chemin est long de Racine (le plus grec pourtant de nos poètes) à la découverte romantique de la Provence. Racine à Uzès, « étourdi d'une infinité de cigales », se plaignait de ne pouvoir sortir que le soir tant la lumière l'accablait. C'est Mistral qui le premier fera de cela précisément sa poésie, et immortalisera le tremblement de l'air chaud sur la Crau et les cigales de la garrigue faisant cliqueter follement leurs petites cymbales [2].

J. VOISINE.

1. A. YOUNG, *o. c.*, pp. 264 et 266.
2. *Mirèio*, chant VIII, str. 29 :

(...) Li raiado
E lou dardai di souleiado
Empuravon dins l'èr un lusènt tremoulun ;
E di cigalo garrigaudo,
Que grasihavo l'erbo caudo,
Li cimbaleto fouligaudo
Repetavon sèns fin soun long cascarelun.

Nous venons d'avoir connaissance de l'article de James JOYCE paru dans la *Provence Historique* d'avril-juin 1955 (t. 5, fasc. 20) : *La Peste de Marseille de 1720-21 vue par les Anglais*. L'auteur montre notamment comment le fléau, auquel font allusion, douze ans après l'événement, deux vers de l'*Essay on Man* de Pope (IV, 107-8), a donné l'idée à De Foe de son récit (un de ses meilleurs livres) de la peste de Londres de 1665.

GLADSTONE ET MONTALEMBERT

Correspondance inédite

Le R. P. Lecanuet [1] et Mlle de Lallemand [2] ont déjà décrit la première rencontre de Gladstone avec Montalembert, et quelques-unes des lettres qui la suivirent ont été citées en partie. Cependant, puisque Mlle de Lallemand, dans cette partie de son travail, ne s'est fiée qu'aux documents publiés, et le R. P. Lecanuet n'ayant cité qu'en traduction, on a cru bon de publier *in extenso* les lettres ci-après, étant donné qu'elles reflètent les opinions de deux hommes d'état chrétiens sur plusieurs des problèmes les plus importants de leur époque, notamment sur les rapports entre l'Église et l'État. Les sujets traités dans ces lettres rendent d'autant plus étonnant le fait que D. C. Lathbury ne semble pas avoir su que les deux parties de la correspondance existaient encore dans des archives de famille [3] lorsqu'il fit imprimer sa *Correspondence on Church and Religion of William Ewart Gladstone* [4].

Montalembert fut présenté à Gladstone par un ami commun, Alexis-François Rio, qui avait épousé Miss Apollonia Jones de Llanarth Court, près Abergavenny, au Pays de Galles, et qui passait une grande partie de son temps à cultiver des personnalités littéraires et politiques de la société londonienne [5]. Il avait fait la connaissance de Gladstone en prenant avec lui le petit déjeuner chez le poète Samuel Rogers ; ils se lièrent vite d'amitié

1. R. P. Lecanuet, *Montalembert d'après son journal et sa correspondance*, Paris, 1919, t. II, pp. 84-88.
2. P. de Lallemand, *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840*, Paris, 1927, pp. 95-98.
3. Je voudrais exprimer ici toute ma reconnaissance au Comte de Montalembert pour sa permission d'utiliser des matériaux conservés dans les archives de la Roche-en-Brenil.
4. D. C. Lathbury, *Correspondence on Church and State of William Ewart Gladstone*, 2 vols, Londres, 1910.
5. Sœur Mary Camille Bowe, *François Rio, sa place dans le renouveau catholique en Europe (1797-1874)*. Paris, 1938.

et échangèrent des lettres pendant nombre d'années [1]. Comme Montalembert devait le faire plus tard, Rio ne cessa de faire bien comprendre à Gladstone l'extrême insularité des opinions de ce dernier en matière de religion, et de lui répéter qu'il devrait, pour élargir son horizon intellectuel, faire la connaissance de quelques écrivains du renouveau catholique en France, en Italie et en Allemagne. Gladstone accepta humblement ce conseil, et entreprit de faire assidûment les visites indiquées ; ce fut Rio qui obtint pour lui des lettres d'introduction — auprès de Wiseman, de Görres, de Döllinger, entre autres, — pour le voyage en Europe qu'il fit en 1838. Une occasion s'offrit plus tard d'approfondir sa connaissance de l'opinion catholique contemporaine en Europe, au moment où Montalembert vint en Angleterre, en 1839, pour assister aux obsèques de sa mère. Rio avait parlé de lui à Gladstone ; et le nom de Montalembert, ami de Lamennais et de Lacordaire, ayant écrit sur l'Irlande dans les pages de *l'Avenir*, champion de la cause catholique à la Chambre des Pairs, ne pouvait pas manquer, d'ailleurs, d'être bien connu de Gladstone, qui venait de publier un livre dont le sujet touchait de près aux travaux de l'orateur catholique : *The Church in its Relations with the State* [2].

La rencontre des deux personnages devait donc être d'un intérêt considérable ; de plus, si nous en croyons le P. Lecanuet, dont le compte rendu est fondé sur les souvenirs de Gladstone devenu vieux, elle fut, aussi, amicale. Il fit sur moi, écrit Gladstone,

> une profonde impression... Nous nous rencontrions à une époque de léthargie religieuse, dont l'un des caractères avait été de développer jusqu'à l'extravagance notre vice national d'exclusivisme en matière de religion... Nous paraissions à peine nous douter qu'il existait des chrétiens dans le monde en dehors de nous-mêmes. Personne ne pouvait mieux que ces deux esprits distingués [*Montalembert et Rio*] contribuer à nous tirer de cette apathie, parce qu'en même temps qu'ils nous éclairaient sur les autres pays, ils témoignaient d'une largeur d'esprit remarquable, et savaient apprécier à leur juste valeur les qualités du génie anglais et de nos institutions [3].

Le souvenir gardé par Rio, consigné dans son journal tout de suite après l'événement, est de nature quelque peu différente :

> Le premier abord a été assez froid de part et d'autre, et, pour arriver au sujet le plus intéressant de tous pour les deux interlocuteurs, ils ont mis un très long détour, qui m'a d'abord mis au désespoir. Enfin, de l'organisation

1. Les lettres de Rio à Gladstone se trouvent au *British Museum*, Add. Mss. 44356, 44359.
2. Londres, 1838.
3. Lecanuet. *loc. cit.*

politique on a passé, par une transition assez naturelle, à l'organisation religieuse, et j'ai vu, à plusieurs reprises, des symptômes assez inquiétants sur les deux physionomies. En parlant de l'autorité épiscopale dans l'Église anglicane et de l'intervention parlementaire dans l'arrangement des affaires ecclésiastiques depuis la Réforme, Montalembert a fort embarrassé Gladstone, qui ne pouvait ni nier le fait historiquement ni le justifier d'après les principes défendus dans son ouvrage. Montalembert n'a pas l'habitude de la controverse dans la société, qui doit se mener autrement que la controverse d'école ou de parlement et qui exclut tout ce qui ressemble à un ton ou à un accent de triomphe.

Il a pu ajouter, heureusement : « Du reste, ils se sont séparés très satisfaits l'un de l'autre »[1]. Gladstone confia leurs propos à son journal :

Le Comte de Montalembert vint me voir aujourd'hui (23 mars) et resta longtemps afin de contester d'une manière franche et bienveillante certaines propositions de mon livre, à savoir, 1 Que la tendance caractéristique de la politique du romanisme avant la Réforme aboutit à limiter devant la masse des hommes l'exercice de l'intelligence en matière de religion. 2 Que la doctrine du purgatoire ajourne jusqu'après la mort, plus ou moins, tout travail pratique dans la religion. 3 Que l'Église catholique restreint la lecture des Écritures par le peuple chrétien. Il souligna ce qu'il y avait de mal ; moi, je répondis que nous avions du bien à notre crédit, et que l'idée du devoir chez les individus était plus développée ici que dans les pays purement catholiques [2].

Avant de quitter l'Angleterre, Montalembert adressa à Gladstone la lettre suivante. Comme presque toutes ses lettres à des correspondants anglais, elle est écrite en anglais, langue dont il avait une maîtrise extraordinaire [3] : il devait composer plus tard une très longue lettre [4] à John Mason Neale, secrétaire de la *Cambridge Camden Society* [5], qui parut dans la *Dublin Review* sous forme d'article, sans besoin d'être traduit.

(British Museum
Add. Mss. 44356. f. 314)

July 4th 1839.

My dear Mr. Gladstone,

I regret very much having seen so little of you during my stay in London which I leave today, and the more so as I do not know if I shall ever return.

1. *Journal inédit de François Rio*, publié par Dom Louis Gougaud. *Revue d'Histoire ecclésiastique*, Louvain, 1934, t. 30, p. 333.

2. J. Morley, *Life of Gladstone*, Londres, 1905, t. I. pp. 178-179.

3. « Quand Charles de Montalembert quitte l'Angleterre, il en possède parfaitement la langue et il gardera toujours en anglais la plus grande facilité d'expression. Souvent les locutions anglaises se présentent à lui et il les enclave dans son journal ou dans ses lettres ; quand il n'avait pas encore l'habitude de la parole publique, il écrivait à un ami : « J'aimerais encore mieux improviser en anglais qu'en français. » De Lallemand, *op. cit.*, p. 7.

4. *A Letter to a Member of the Cambridge Camden Society*, *Dublin Review*, septembre 1844, pp. 241-252.

5. E. Towle, *John Mason Neale, D. D., A Memoir*, Londres, 1907, pp. 78-81.

But I trust that if ever you come over to Paris, you will allow me to claim the pleasure and honour of your acquaintance. It seems to me that amidst many *dissentimens*, and although you pass generally in this country for an enemy to my faith and my church, there is a link between us ; since, admitting every superiority of talent and influence on your side, we stand on the same ground in public life, that of the inalienable rights of spiritual power. I have therefore received your book with gratitude, and read it with the liveliest interest. I now take the liberty of offering you a portion of the work I have published [1], not on matters of actual controversy, but on an unknown and delightful subject of religious history — If you ever find leisure enough to throw a glance on *the history of St Elisabeth*, and more particularly on the *Introduction*, which is a rapid résumé of the XIIIth century, you will perhaps gain some slight information on what the Revd. Hugh McNeile so appropriately called " the filth and falsehood of the middle ages". in his splendid speech on Church extension, at Freemason's hall a few days ago [2]. And allow me to add, my dear Sir, with the utter frankness I cannot divest myself of, that what you seem to me to stand the most in need of at present, is a deeper and more original knowledge of the laws and events of Catholic Europe. Far be it from me to believe that a single page of that glorious history so imperfectly written as the life of St Elizabeth can be of use in this respect, but I would pray that it might induce you to turn over other pages of the same book, and study them deeper before you speak and judge again on the merits of the faith which was then exclusively the guide of mankind. Since you now wish and exhort the Protestants of England to take up, with regard to the independence of temporal power, their respect for ecclesiastical tradition, and their strict adherence to a symbol of faith, those positions which till now have been generally looked upon as exclusively belonging to the church of Rome — it is but justice that you should know to its fullest extent the manner in which this last mentioned church has acted up to the principles which you now advocate on behalf of the Church of England.

I hear you are going to be married and although you cannot look upon marriage as a sacrament, yet I am sure few can feel more deeply than you the Christian worth of such an union, and accept therefore the cordial prayers and hopes of a Christian brother. May your bride be to you what blessed Elizabeth was to her husband — I cannot form a happier wish for one in whose future life I shall always take the sincerest part. Beleeve me yrs most faithfully.

Ch. de Montalambert.

Gladstone répondit promptement :

(Note de Montalembert : Gladstone : un des chefs des *pieux* Anglicans au Parlement tr. intéress non rép)

Eccles]
Etrang]

Norton Priory, Warrington
Sunday Aug. 4, 1839.

My dear Count Montalembert,

When I received your note of July 4 in London, and the beautiful volume which accompanied it, it was easy to perceive upon the perusal of the former, that a hasty reply would prove me guilty of ingratitude, and I determined

1. *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*, par Montalembert, venait d'être traduite en anglais par Ambrose Lisle Phillipps.

2. Hugh McNeile (1793-1879), doyen de Ripon, auteur d'une quantité de pamphlets et de livres contre l'Église catholique.

to qualify myself for duly and warmly acknowledging your kindness by making myself master, as thoroughly as existing circumstances would permit, of the work which you had rendered yet more acceptable to me by the attending commentary. I was then in the immediate view of my marriage, as you know. Whether in France those occasions are attended with the same multitude of distracting details of arrangement, as besets them here, I know not : but besides their incapacitating effect upon the mind, there is, as I daresay you found in the like position, under the excitement of anticipating a great and wholly unknown change, a loss of that mental equilibrium which is so necessary for the patient and worthy consideration of every elevated and abstract subject. I read however the book before the 25th, when that change took effect, and I feel that I ought not any longer to leave you without positive evidence to prove that your most kind recollection of me, and your desire to find grounds of sympathy which we may occupy in common, are to me matters not of indifference but of deep and lively interest.

It is indeed difficult in the infinity of our nature to know, how far we may safely allow ourselves the delightful contemplation of fundamental agreements with persons from whom we appear outwardly to be in a state of total separation, lest we should insensibly acquire the vicious habit of drawing such distinctions between different articles of faith, as would tend to place them on different foundations ; because I apprehend you will agree with me, that when once we have accustomed ourselves to measure truth according to our human ideas of quantity, instead of regarding it in its absolute authoritative perfection as an emanation of God, we are in danger of letting slip its essential virtue. But there is another at least equally vicious, it is enough to say another vicious extreme to avoid, that namely in which we argue out from our differences as if there were no agreements, and as the habits of my country, and most of its great national questions, appear rather to predispose towards the cheering consciousness, that many of the principles, whose external forms are reciprocally hostile, and place those who hold them in the position of adversaries in controversy, are nevertheless substantially and ethically one. I mean for example that as you would argue for the doctrine and discipline of the Roman Church not on account of your own argumentative or imaginative preference, but because in them seems to be brought immediately to the door of your heart that scheme of salvation which God has appointed, so I fervently trust it is for the same reason, in the exercise of the same desire to come at the mind of that Catholic Church which is the pillar and ground of truth, that I do and shall God willing contend, publicly and privately, for the maintenance of that portion of the Church in which I have received the word of life, and which has, whatever her imperfections in detail on this side or on that, all the marks so far as I can discern which mark the Church of God : and which while those marks are seen I think you yourself would hardly think it justifiable to leave.

I thank you cordially for the frankness with which you observe on my deficiency in historical research ; without which quality indeed hardly any censure can be valuable. I am indeed sensible that my knowledge of all or most kinds, & certainly of that kind, is lamentably superficial : nor am I sanguine enough to hope that I, or even that any other man whose immediate duties lie among the innumerable details of British legislation, can ever acquire that range and that copiousness of knowledge, which alone can qualify him to act with entirely good conscience as a judge in the controversies of the middle ages and of the Reformation. No man however can be better aware than yourself, that the devotion of a life to that specific study affords no infallible guarantee for arriving at unity of conclusion. It has been my earnest desire to avoid the spirit of railing accusation, and

not to commit myself beyond my knowledge : and if I am conscious of having written anywhere under the influence of a morbid and querulous temper, it is when I have animadverted on the besetting sins and the impending dangers of the present age. This is no justification of any unfairness of which I have been guilty towards the Roman system, and I am not vain enough to suppose there is nothing of this kind which requires correction : but I have not yet seen any criticism written in that sense, which might set me on the right *scent* towards the direction and removal of such faults, while from the opposite side of the question, on the part of Dissenters, of Scotch Presbyterians, and of those among us who hold low views of the Church, I have been plentifully admonished and rebuked.

I have read with warm and almost unmixed delight your account of the Life of Saint Elizabeth of Hungary, so far as it is contained within the volume in my possession. It recals [*sic*] to my mind the sentiments of intense and rapt admiration, hardly ever interrupted by misgivings or questionings, with which I first read the Paradiso of Dante, known before to me by common rumour as a rhapsody of impalpable thinness, but then found by experience, in which joy was enhanced and sweetened by surprise, to be the sublimed essence of Christian truth [1] ; and I think that this wonderful book certainly gave me a new idea of the mind of the 13th century and left me with the sad conviction that such results can hardly be realized in an age like our own in which it is so inexpressibly and so much more than ever difficult to become like little children in order to enter the Kingdom of Heaven.

Now let me in most amicable retaliation say to you, I apprehend you have not found time to study those national records of our Church history, in which we islanders are I admit much too apt to shut ourselves up, or that you have studied them only on one of their various sides, when you speak of " respect for ecclesiastical tradition ", and of " strict adherence to a symbol of faith " as " positions which till now have been generally looked upon as exclusively belonging to the Church of Rome " — at least if by " *generally* " you mean to include England & to say that in the Church of England they have been so regarded. I should indeed admit that since the Revolution of 1688 a sort of bastard and fictitious standard of orthodoxy has been raised among us, in which principles of a secular cast have been continually tainting more or less the minds of a large portion of our clergy and our laity ; but even since that event the Church has done no act in contravention of its own principles which have ever been those above named, and before it, I apprehend that it would be difficult to find an individual writer, who could be regarded as in any sense representing her spirit or conversant with her laws, and who did not hold in the strictest manner by the principles of " respect for ecclesiastical tradition " & close " adherence to a symbol of faith " — doubtless you are aware that Cranmer for example, who does not at all pass amongst us for a High Chuch Divine, protested at the stake that his desire had been to believe and teach according to the sense of Christian antiquity alone, and that by his conformity with it he was willing unconditionally to be tried. I may be very wrong, but it is my fixed belief that the aim of the English Reformation was to realise by the changes which it affected as nearly as might be the primitive system of the Church. Such is certainly the Idea, on which my love of it is formed : I know how many difficulties came in from right and from left to mar the accomplishment of that glorious purpose and of course I cannot expect from you any other sentence than that the alterations made were false in principle : I speak however not for the truth of my position, but merely against its novelty.

1. « C'était dans le *Paradis* qu'il voyait, dans des rayons d'une splendeur cristalline, l'idéal de l'unité de l'esprit religieux, l'amour et l'admiration pour les choses hautes et invisibles dont l'Église chrétienne était l'incarnation souveraine. » Morley, *op. cit.*, t. I, p. 203.

It is painful in a letter whose main purpose is to express gratitude and esteem, to have gone at all into controverted matter : indeed all religious controversy with persons who love the Redeemer and give themselves to His Will is painful beyond expression, and is only rendered endurable by the reflection that it is an ordained means for the security of truth, and that a time will come when the grievous necessity now incumbent will cease to be laid upon us. The residue of my task is far more agreable [*sic.*] I wish to offer you my most cordial thanks for your kind wishes respecting my marriage : and I cannot abandon the hope that one day — now that London and Paris are so near & likely to be nearer — you will, by knowing the partner with whom God has blessed me, have an opportunity of perceiving that your wishes and prayers are realised. She is a person, who as Miss Glynn, together with her sister lately Miss Mary Glynn [1] received during a series of years a larger share of the world's admiration on the score of personal appearance than almost any other persons who adorn our London circles : but besides the trials of the flattery and fascination around her, it was her somewhat peculiar lot to undergo simultaneously some domestic and personal afflictions of the severest nature, and to be charged with no ordinary weight of responsabilities : so that she has though still young already almost exhausted the experience of life in its most acute and searching forms and though the furnace has been heated sevenfold it has not touched a hair of her head : she has gained the wisdom of the serpent, but has not lost the innocence of the dove : the world has done its best to woo and win her, but her heart is thoroughly with God, and her advance in the highest Christian graces is of no common kind. I use warm language, but it is not warmer than the universal testimony of the society in which she has been known : it is less emphatic than that which was voiced by the entire community of their neighbourhood to these two beloved sisters on the day of their marriages (the younger is now Lady Lyttelton) when they poured forth in thousands to greet them on their way, and the visit of a queen would not so have touched them to the quick nor have led to anything like the expenditure of time and labour bestowed by their free love on the arrangements necessary for the celebration. But enough of matters personal.

One topic yet remains. The religious character of marriage would be described by us under different names, yet I do not know that the idea would materially vary. I have no scruple in adopting the expression of Saint Augustine, when he calls it *quoddam Sacramentum*, which I may translate, a kind of Sacrament [2]. It is certainly a high religious mystery : divine commandment appears to me to be exclusively the foundation upon which it can be without presumption entered : and it has specific graces, together with an outward solemnity. As far as I understand the doctrine of our Church, it would not condemn the application of the term Sacrament to Matrimony, or to Ordination, or to Absolution, as intrinsically wrong, but only declines it as not sufficiently warranted by primitive usage, or as tending to obscure the glory of Baptism and the Eucharist. Indeed the term *is* applied by the Church to Ordination ; and the *five* are guardedly said in the 39 Articles not to have « *like* nature of Sacraments with Baptism and the Lord's Supper ».

I think you, with your strong sympathies on behalf of religion in this country, will be glad to hear that of 111,000 marriages celebrated within 12 months in England & Wales (under Lord John Russell's relaxed Marriage Act) about 1000 only have adopted the method of mere civil contract — 3000 &

1. Mary Glynne, fille cadette de Sir Stephen Glynne, beau-père de Gladstone, avait épousé George William, 4e baron Lyttelton.

2. St. Augustin, *De Bono Coniugali*, c. 17.

upwards have been celebrated according to the rites of the Church [1]. And this may surprise these who have lightly estimated the hold of the Church on the affections of the people.

My paper is exhausted : & I will not inquire what else. After the fatigue of reading so long a letter, I offer you but an equivocal comfort in begging you to interpret it as a mark of my desire to cultivate with you as far as your great kindness may allow it, the relations of friendship and esteem, on the basis of our common hopes in Christ.

Believe me my dear Count most sincerely yours

W. E. Gladstone.

Montalembert va garder le silence pendant trois années, au cours desquelles ses soucis de famille s'accrurent, sa femme étant devenue tuberculeuse. Pour qu'elle pût se rétablir, il renonça à ses travaux parlementaires et l'accompagna dans l'île de Madère, alors un des lieux les plus fréquentés pour le traitement de cette maladie. De là, il envoya sa réponse à la lettre de Gladstone, et en consacra une grande partie à l'attaque d'événements récemment survenus dans l'Église d'Angleterre. Il demande à Gladstone quelques lettres d'introduction pour un voyage aux Antilles, qu'il projetait, mais qu'il n'effectua jamais. En adressant ces lettres, Gladstone profitera de l'occasion pour défendre les positions anglicanes.

(British Museum
Add. Mss. 44359. f. 252)

Private Madeira, December 17th 1842.

My dear Sir,

I hope you will not deem it presumptuous on my part, if relying on the remembrance of your past kindness, I take the liberty of requesting a favour of you. The declining state of the Countess's health having obliged me to try the effect of the climate of this island, and to give up for this winter at least my parliamentary duties, I feel that I may be induced about the Spring, if she is better, to proceed further on to Trinidad where I have some property. But as I have no friends or relations in that colony, and have had greatly to complain of the mismanagement of our estates since the death of a former governor, Sir Ralph Woodford [2], who was a friend of my father's, I should be extremely obliged to you if you could favour me with an introduction to the governor or any other authority of the Island, or perhaps procure the same from Lord Stanley [3]. But if this demand of mine seem irregular or inconvenient, pray dismiss it from your mind, and only look on this subject as a pretext on my part for resuming a correspondence which I sincerely hope will never entirely drop between us. I am your debtor for a very friendly and interesting letter which you were good enough to write me a short time after your marriage. Many reasons which it would be too

1. Par le *Marriage Act* de Russell, décrété en 1836, les mariages purent désormais se contracter sans cérémonie religieuse, comme simple contrat devant un officier de l'état-civil.

2. Sir Ralph James Woodford (1785-1829), gouverneur de Trinidad de 1814 à sa mort.

3. Lord Edward Stanley (1799-1869), plus tard 14e earl de Derby, était Secrétaire des Colonies dans le ministère de Peel (1841-44).

long to enumerate and among others several family afflictions, prevented my answering you in due time, besides which I confess I am not without apprehension that your avocations are both too numerous and too important to allow you to find any gratification in letters from a foreign land. As it now is, and judging from what you yourself and others have told me, I am sure I do not come too late to congratulate you on such a happy union, and if you are already a father, I trust you have been spared, as I have *not* been, the loss of those early pledges of sacred love, so often snatched away from parental affection in order to people heaven with innocent souls [1].

Since the date of that letter many changes have taken place on both sides of the Channel. Your friends and yourself have been called to office in circumstances the most critical but at the same time most honorable. I need not tell you with what satisfaction I hailed your accession to power and a high influence in the councils of your country [2] : and that not only because of the natural pleasure it gives to see in one so young and so distinguished a noble and legitimate ambition crowned with success, but much more so because you are, I fear, the only statesman at present in the world really impressed with the supremacy of religion over every other consideration. And by religion, I do not mean that sort of vague and theoretic respect for Providence, which, even in our age, some political personages will now and then deign to profess : but the service of those rights and interests of the Church which you have so nobly *confess'd*, and so ably defended in your two works [3], the last of which our friend Milnes [4] was kind enough to send me over, and which I have read with almost unmingled gratification — I cannot refrain from seeing something particularly providential in the dispensation by which a man so imbued as you are with the incontestable superiority of spiritual things, should be so precisely invested with the care of those material concerns, the suggested development of which must certainly be ranked amongst the principal cause of the decline of Catholic institutions and Catholic ideas throughout the world ! — Undoubtedly you will not rest where you are : and at some future period you will ascend to some still more important station in political life : there you will have also stil more to struggle against that worldly wisdom which so often closes the heart to every generous feeling, and wipes out the pious and enthusiastic impressions of youth. But you will remember the beautiful lines of the German poet, applying them in a still better sense than he :

Sagen Sie
Ihm, dass er für die *Glaube* seiner Jugend
Soll Achtung tragen, wenn er Mann seyn wird ;
Nicht öffnen soll dem tödtenden Insekte
Gerühmter besserer Vernunft das Herz
Der zarten Götterblume — dass er nicht
Soll irre werden, wenn des Staubes Weisheit [5],
Begeisterung, die Himmelstochter, lästert.

1. Allusion à Rosalie, deuxième fille de Montalembert, enfant mort-né en février 1839.

2. Gladstone fut nommé vice-président au Ministère du Commerce *(Board of Trade)* en septembre 1841.

3. Outre l'ouvrage déjà mentionné, Gladstone publia en novembre 1840 *Church Principles considered in their Results.*

4. Richard Monckton Milnes (1809-1885), plus tard 1er baron Houghton, avait fait la connaissance de Montalembert à Rome en 1832.

5. Schiller, *Don Carlos*, IV, 21, 11.4289-4296. Cf. P. de Lallemand, *op. cit.*, p. 54, « Don Carlos fut peut-être l'œuvre de Schiller que Montalembert préfera toujours ; il copia plusieurs fois dans son journal ce passage, où le marquis de Posa, après s'être sacrifié pour son ami, Don Carlos, l'incite à rester dans l'âge mûr fidèle à l'idéal qu'ils avaient conçu ensemble dans leur jeunesse. »

— Of myself I have no such good account to give. I belong to no party. The Church, whose soldier I desire to be, belongs to none in France, and my object has always been to sever the natural but fatal ties that for a time seemed to bind up her fortunes with those of the House of Bourbon — The only political man of eminence amongst us with whom I sympathize *in politics*, M. Thiers [1], lost the opportunity of wielding the powerful resources of our country by those most *untoward events* which have destroyed the possibility of an intimate alliance between England and France, precisely under the admⁿ of the minister who was best calculated to understand the advantages and to bear out the consequences of such an alliance — Under his short administration I was happy enough to be chiefly instrumental in calling to the archiepiscopal see of Paris a man, who, with several faults, is a serious and intrepid champion of ecclesiastical science and ecclesiastical freedom, and who admirably [*sic*] this spirit in his last public harangue to the King, when he protested against the continual desecration of the Lord's day and the enslavement of our public education to the arbitrary and variable omnipotence of the State [2]. I suppose this speech met you eye, and elicited your approval as much as it did the fury and surprize of the radical deists in our parliament and press. As to the future prospects of religion in France, I dare not venture the slightest previsions nor indeed do I much dream about the *future :* my *present* duty I know, and will do my best to abide by it. There is certainly a move for the better amongst a part of the youth of the middle classes, but at the same time a spirit of brutal depravation and atheism is, thanks to the progress of *l'instruction primaire en dehors du clergé*, is infecting every day more and more the mass of the people. One thing is sure, that, to use the most true expression of Mr. Faber, " Gallicanism, that vile, unworthy and disloyal child of the selfish Sorbonne is now scattered for ever to the four winds of Heaven " [3] : and this is a great point. No servile bishop, no infidel lawyer will ever be able to revive that blot in our religious annals. But who can say whether the spirit of Truth will be strong enough to bear up any particular nation against the impure tide of democracy, rationalism, and *industrialisme ?* Or whether we shall ever deserve again to see our deeds emblazoned under the immortal title that they bear in the history of Catholic ages : *Gesta Dei per Francos !*

Need I tell you with what affectionate anxiety and attention I strive to follow up the religious progress of England : and I do so, believe me, not through the statements of the *popish* press, but by perusing the works and periodicals both of the authors and of the adversaries of the Oxford school — It is long since I have experienced so much pleasure as in reading Mr. Faber's delightful book, which I was just now quoting : " Sights and thoughts in foreign Churches ". What a difference, you must confess, between the mild eloquence of this author, and that pert, flippant and self sufficient ignorance of facts, that reckless profusion of falsehood and abuse, so generally displayed by English travellers, and I am afraid I must add, by English divines, if I am to judge of them by the innumerable extracts given in a most curious article of the Quarterly Review for last March, On the crowd of theological

1. Louis-Adolphe Thiers (1797-1877) alors président du conseil. Il avait envoyé Montalembert en mission officieuse dans le Proche-Orient au cours des « événements fâcheux » dont il est question ici, à savoir, la crise franco-anglaise au sujet de Méhémet-Ali.

2. Mgr Denis-Auguste Affre (1793-1848), coadjuteur de Strasbourg, dut à Montalembert d'être promu à l'archevêché de Paris en 1840. Ses relations avec Louis-Philippe furent très amicales jusqu'au jour où il fit un discours au trône le 1er mai 1842 pour réclamer le repos du dimanche et la liberté d'enseignement. Après cette occasion, le roi aurait dit de lui, « Où ai-je été prendre ce M. Affre ? C'est une pierre brute des montagnes. Je la briserais, si je n'en craignais les éclats ». Ph. Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, 5e éd., Paris, 1911, t. V, p. 524.

3. F. W. Faber, *Sights and Thoughts in Foreign Churches and among Foreign Peoples*, Londres, 1842, p. 623.

writers of the 17th century [1]. But after all, what is to be the result of this extraordinary contest ? Will you return to us and admire, with the Catholic world, the days of your St. Dunstan, your St. Anselm, your St. Thomas and your St. Edmund, or will you go on railing at the *brutish ignorance* of your forefathers, with Jackson, " that great man " according to the Quarterly Review ? Will you keep up the name of Protestant as a title of honor, or will you exclusively style yourselves Catholics although no other Catholics on earth, will acknowledge you as such — *Names* are great things, particularly in religion : and I sadly fear that the name of the Church of England will be the rock on which all this will split. There is no name without a concomitant idea : and I cannot help thinking that the idea of a Church of England will always enclose the Oxford divines in that small concentrated prejudice and pride which ought to be left to the Jews. Even the amiable Faber, after having so justly denounced " the narrow-minded idolatry of a national Church " [2], goes on constantly talking about *his* church, and the *churches* of the world — But what can this plural mean ? Either *the* Church or *no* Church : Truth is *one*, and the Church must be one also : there can be but one spouse of Christ ! It is to be conceived that the name of Church be given to a certain collection of Bishops and Christians living in the same country and speaking the same language, and that local churches may look upon each other as the branches of the same tree : but then all these branches must have the same *sap*, the same bark, the same foliage : this is the case with what is styled in Catholic language *the Gallican Church*, or the *Milanese Church*, &c ; but a church with different doctrines, different sacraments, different succession of orders, can never remain a branch of the parent stem. If the Church of England is right, she *alone* is right : if she is wrong, she must stand alone in her error. To talk of the *union of the Churches* is a fiction : truth does not require *union*, but *unity*, and so does the true church. « L'union est l'ombre trompeuse de l'unité, » says Father Lacordaire, and he adds : « qui a plus parlé de l'union que les protestans ? qui l'a plus souhaitée ? qui y a plus travaillé ? et cependant ils ont tout divisé. Sacrifier l'unité à l'union c'est briser l'Apollon du Belvédère pour que chaque morceau ait le plaisir d'être à part, tout en continuant de faire idéalement partie de la Statue... l'Église Catholique, qui est la Vérité et la Charité, procède par exclusion, tandis que toutes les hérésies ou schismes, procèdent par voie de réunion. L'Église exclut tout ce qui la contredit... Tout ce que pourront dire de mieux les schismatiques au tribunal de Dieu, c'est qu'ils ont sincèrement désiré l'union de leur Église particulière avec l'Église Romaine, et c'est cela même qui les condamne, parce qu'ils auront assez *vu*, pour comprendre qu'ils n'étaient pas à eux seuls toute l'Église, et qu'ils n'auront pas assez *voulu* pour se soumettre à l'Église qui *seule* se sent et se dit *toute* l'Église [3]. »

Besides what a paltry weak temporary *modern* thing is this nationality as a foundation for eternal and universal truths : and where can this be better felt than in England : — Every thing English is great, EXCEPT the Church of England — her constitution is admired and imitated throughout the world. Her fleets have carried her power and her glory (and NOT her church) to

1. Un compte rendu des trois premiers volumes de la *Library of Anglo-Catholic Theology* parut dans la *Quarterly Review*, t. 69, 1842. La collection visait à réimprimer les œuvres des théologiens anglicans du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, tels que Jackson, Jewel, Andrewes, etc.

2. FABER, *op. cit.*, p. 624.

3. Ce passage se trouve dans une lettre écrite par Lacordaire à la comtesse Edling, membre de l'église orthodoxe et amie de M^me^ Swetchine (cf. *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Madame Swetchine*, éd. de Falloux, Paris, 1864, pp. 216-220). Les observations de Lacordaire avaient beaucoup frappé Montalembert, qui les fit copier pour un autre ami anglais enthousiasmé pour la réunion de l'Église catholique avec l'Église anglicane, Ambrose Lisle Phillipps ; cf. *Letters of Phillipps de Lisle to Montalembert*, *The Dublin Review*, Londres, 1954, 2^e^ partie, p. 196.

the extremities of the Earth. Her armies have conquered those whom none could conquer before. Her poets, her philosophers and her statesmen are read, admired, translated by the enlightened spirits of every age and every country : even her *money* is a great thing, and much run after by everybody — But the *Church* of England : the world knows nothing of her, at least nothing good : the world turns in vain to *her* for a single book or a single name to be registered among those who have given light or strength or comfort to the human mind ; and when the world, remembering how many souls were conquered to the faith of Christ by Catholic Spain and Catholic Portugal, thinks of the Church of England, borne on the wings of empire and victory to a hundred millions of pagans, it is to enquire by what miracle of weakness and disease she has been unable to make out of them one poor million of Christians.

But enough, and even too much — although I do not crave your forgiveness for having gone so far, in a language not my own, but on a subject which if I mistake not is uppermost in your thoughts — Pray do not think that I pretend to enter into a controversial correspondence with you, and to make the weight of my atlantic solitude bear down on your innumerable occupations — Allow me to hope that I have not trespassed too much on your attention, and to remain your sincere friend and obedient servant

le C de Montalembert

If you are kind enough to answer about Trinidad, pray send your letter through the West India Steamer, and not by Lisbon.

(*Note de Montalembert :* W. Gladstone, Secrétaire d'État des Colonies, ministre du Commerce, &c.)

London, Sunday Jan 29. 1843.

My dear Count Montalembert,

I transmit to you a letter from Lord Stanley to the Governor of Trinidad, to which I have added one addressed to Mr. Burnley ; a person, whom I may briefly describe as one of the most intelligent and enterprising of all the British planters in the West Indies. It is my sincere hope that the cause of anxiety which has led you to Madeira may so far at least have been removed as to enable you to prosecute your intended voyage in the Spring.

Your letter brings to me an intense but tantalising pleasure, opening up all the subjects of the deepest interest upon earth, subjects which at any time it seems almost profane in me to handle, and more especially when my opportunities of application to them have become brief and rare. This day of rest however sets me free from the immediate pressure of official business, and I cannot force myself to silence, or refuse that exchange of sentiments which is so delightful where sympathies are strong and deep, although only revulsion and separation may appear on the surface. Perhaps the [*sic*] of those sympathies is more dear, because they exist and grow in spite of differences and of hindrances. That however I may arrive legitimately at the main topics of your letter, let me first dispose of those which occupy the earlier part of it. I am blessed in the marriage state to the utmost. We have a boy who will be three years old, if he live, in June, full of health and strength, more thoughtful and affectionate than forward — and a daughter of three months[1], whose short life, though she is now through God's grace perfectly well, has been abundantly impressed with the marks of care and suffering that belong to our common inheritance, and that are so needful to admonish us of our destiny and duty : for how few are those mortals " del miglior luto " that can advance without them. But as you are out of France, and especially if you go to the West Indies, I hope it is not

1. Le fils de Gladstone est né en 1840 et une fille, deux ans plus tard.

wholly visionary to calculate that you may soon again look at us in England, always remembering that she claims a part of you. Let me now turn to your own position in temporary withdrawal from public life, and say I can only regret it on your behalf in so far as it may have removed you from opportunities, such as you describe to have occurred to you upon the vacancy of the see of Paris, and which of course you cannot too highly value. These days seem to be the last (or the last until some great cycle shall have revolved) in which battles are to be fought and won upon the arena of politics directly for religion : they are doubtful and difficult even at this moment, but the hope attaching to them is that which I think alone relieves and softens that state of habitual strife and antagonism, filled with gross acts and motives, which would otherwise be so unhealthful, perhaps unendurable.

We have much to look forward to in the next few years, with respect to the dealings between the Church and the State. Even the questions connected with the management and the application of the great landed Estates still attached to our Sees and Cathedrals are of immense importance. But there are other matters that go much deeper — the adjustment of the laws and machinery of ecclesiastical discipline, not only for the good it is to do, but for the mischief it is to avoid — and the marking out due and definite courses for the proceedings of the State in the matter of education — these great subjects are near at hand. Another, more difficult I think, lies a little farther off ; that of constituting, or rather (as there is one constituted) of setting in action, the ordinary legislative government of the Church. Upon the issue of these questions depends the future form of the relation of the Church of England to its State.

But the terms I have just used remind me of what appears to me a contrast in your letter — I mean, your mode of dealing with England at large, which is more than liberal, and your view of this Church, which whatever England be, is really about the best of her. You complain however first of all that Mr Faber should be led by his position to speak of his Church, where as the Church is but one. So far as this is a form of speech, and with him I presume it to be wholly such, you cannot well forbid it : so far as it betokens a habit of mind dead or indifferent to the Unity of the Body of the Redeemer, of course it cannot be too severely censured. Our circumstances of estrangement compel us to employ the phrase, but I have not the same fears from its use as you appear to entertain. It may be true that in many cases our Catholic tendencies are fettered and cramped by insular notions : but on the other hand there is certainly a school among us, in whose view the national associations belonging to the phrase are altogether odious. Although they form a school (that specifically represented by the British Critic, indeed almost limited to its writers) that is very much alienated in heart from the Anglican Church, and although therefore they stand divided if not isolated from the great mass of those who have been influenced by the Oxford doctrines yet besides many other excellences I anticipate this benefit from them in particular, that their teaching will present a powerful barrier against any recurrence to that habit which has certainly been a besetting sin with us, and which you designate as nationality in religion.

It is totally impossible within the compass of a letter to give anything like a just description of the various moods and forms of religious feeling among us at this time. There are many difficulties and discouragements. It can be made no secret that there is much to repent, to purge, to invigorate, to renew. And yet upon the whole, looking back over the last ten or twelve years, I think it is undeniable, that year by year the Church has quickened in her inward life, increased her social strength, and has opened to her members deeper and truer views of the grounds of their own union within her pale, I mean that inward union which you describe as unity.

Believe me I feel both your praise and censure to be valuable, and yet

the latter more valuable than the former. It is more important to the Church to learn well the weaknesses and faults of those forms in which her immortal essence is enshrined, than to be told of her good deeds and qualities. We as a nation have gone to fulsomeness in this last mode, and we have been well nigh blinded by the dust of our own eulogies : you are are a kind friend who will undertake the other office. But I assure you, you have not accurately estimated the relative positions of this Church and nation. The best parts of the nation are those most attached to the Church. Whatever is unnational and disorganizing among us, is likewise hostile to the Church. You speak of our Colonies : but I am acquainted in some degree with many of them, and I do not know one of them in which the Church is not flourishing, beloved by her children, respected by the general community, and progressively enlarging her borders. In this country, it is the Church of England that constitutes the main support of our institutions — that has made the existing Parliament what it is — that broke and overthrew the Reform party which would not be at peace with her : these things are considered to be patent and notorious, I do not give them as my own individual opinions. I do not know any great country in which the Church has at this moment the same social strength, as in England. If this be so, how has it come about ? Can she be nothing else than the venal, secularized and powerless institution for which you take her ? You think the nation " great " but the nation thinks the Church great ; and the Church and the nation harmonize together more and more from year to year — so much so that those who six or eight years ago were writing to defend the Church against the attacks of Dissenters, now write that the attacks from without are insignificant from their weakness, and that the great danger lies in the aggressions, the silent and gradual advances, of Romish principles within — And what she has done, she has done I admit in weakness and faintness, in the midst of gross abuses, of cruel hindrances, with a great load of lethargy and indolence and ignorance in her bosom. All these things are in themselves causes for humiliation, and will make us I trust studious rather to mend ourselves rather than to find fault with our neighbours : but when taken in conjunction with the actual progress and strength of the Church they do but form additional foundation for our hopes and confident belief, that a high destiny is reserved for her in the coming years.

It is true that countries have copied our civil institutions, and have not followed the model of our Church. Before any argument is drawn from hence to her disadvantage, it should be shown that their imitation has been happy and congenial : if their character and tendencies were such as rendered our civil institutions inapplicable or mischievous to them, they had not the necessary predispositions for a real appreciation either of the one or of the other. The English Church however has not been wholly without appreciation abroad. In the seventeenth century she had it in a remarkable degree, and that from great men, such as Grotius and Casaubon. It is true that she has not Christianised India — have you ever read the work of a priest of your own, the Abbé Dubois, written to prove that the Hindoo system of Caste is *inexpugnable*, and the conversion of the country (do not suppose that by referring to him I intend to signify concurrence) absolutely and for ever hopeless ? [1] If I have written boastfully, it was not my intention : it is my duty of course to say on behalf of Her from whom I have received all, what truth seems to me to warrant : but be assured it is not on topics of congratulation that my mind habitually dwells ; I know it is not by such contemplations that we shall either preserve our blessings or unlearn our

1. L'abbé Jean-Antoine Dubois (1765-1848). Gladstone fait allusion à un livre publié en anglais sous le titre de *Letters on the State of Christianity in India, in which the conversion of the Hindoos is considered as impracticable. To which is added a vindication of the Hindoos, male and female*, Londres, 1823.

sins and errors. It is not easy to fulfil all the duties that belong to our position. If we defend the character of the Church we become insular : if we accustom ourselves to allow shortcomings and faults to be trumpeted aloud, without ever recalling to mind the blessings she has conveyed or the evils she has averted, we become disloyal and coldhearted towards the real and proper object of our best affections.

You ask whether we shall return to admire the days of our ancient saints, or rail at the " brutish ignorance " of our foregathers : whether we shall hold to Protestantism as a title of honour, or style ourselves Catholics against the universal sentence of the Catholic world. It is true that the two greatest communions of Christendom, the Roman and the Greek, both of which are in our sense comprehended under that designation, do not give us the name — I do not know that by any formal decree it is denied. Supposing however it were formally denied : it would be sad and painful ; as it is, it is sad and painful to break off from those whom in our hearts we cherish as brethren but before we proceed to conclude that the name is therefore inapplicable to us, we observe that these two great communions deny that name to one another as well as to us. Nor is there any sentence excluding us, to my knowledge which upon Catholic principles claims our submission. So that we shall continue, I trust, humbly to syle ourselves Catholics, *according to the only name which the English Church has ever assumed*, with a profound sense of the dignity and responsibilities of the title, of our unworthiness to bear it, & of the goodness and grace of God in having placed us under it. But as to the title of Protestant, that, without assuming it as an adequate Christian designation, we shall nevertheless I believe, with few exceptions, acknowledge, as a title of necessity, not without its own honour when it is understood as signifying a protest against what is calculated to destroy or deteriorate Catholic truth. The duties of loving and of learning come first, and far before this ; but yet the duty of protecting has its place, and I do not think it will be abandoned, even where we are more unanimous and clear than we now are in abhorring that " Protestantism " which means the right of individuals or bodies to tamper with the revelation of God and model it anew. As to your other inquiries I believe we shall less and less rail at our forefathers for " brutish ignorance " — & shall more and more love, admire, and realise the essential spirit of old times. The question is whether that can be done without renouncing and abjuring that of the last three hundred years, in matters of religion. My trust and belief is that it may, that a mixed good and evil is discernible in both, and that it is possible though I admit difficult to receive warning as well as example from the history of a particular age, and yet not proudly or coldly to pretend to sit in judgment upon men better than ourselves.

Pray forgive me if I write or even seem to write with presumption against what you revere as authority : remembering that I write according to the authority by which I have been brought up and trained. And let me add I have some consolation, while you are lamenting to think Churches are not one with different doctrines sacraments & succession, in the reflection that difference of doctrine is everywhere tolerable except where the integrity of faith is violated : and that, important as are the differences between the symbolic teaching we have received and that of the Church of Rome they do not reach to that height. As to the difference of succession I do not quite know how it can be averred : and as to difference of sacraments there are few points in controversy less afflicting to me than the question of two or seven for the reason that I am persuaded it is mainly a question of words. If for example you look to the English Ordinal you could see that it fully contains & conveys the sacramental idea — & even the name is applied to Ordination in our Homilies. But you must be weary although I am not ; and I will close. I do not despair of seeing a better humour gradually esta-

blished between our two countries, and I am very confident that as matters now stand wrath will not be fed from this side. Yet however that may be, and however unfavourable your judgment of the English Church, I know we shall share in your sympathies and in your prayers : and I trust on the other hand that we shall be enabled to feel for the throes and labours of religion in France and elsewhere even as if it were in our own land. I do not fear our making good our formal title to be Catholics : my anxiety only is upon the question whether we shall have the tempers and habits that belong to the members of Christ, the zeal, self-denial, discipline, patience, humility, love : the deadness to the world, the affections set upon things above and ever yearning for the day when voices shall no longer be raised in the controversy even of charity and truth, but only in the consenting and undying strain of praise.

But I beseech you when you write again do not mistake me for one endowed with that gift of heaven to be imbued with the superiority of religion to all concerns ; convinced of it you may truly call me : my theoretic mind is clear enough in it, but my whole practical life is at a far lower pitch and obliges me to warn my friends to be on their guard against me.

Parliament meets on Thursday : then the seven months din begins. The position of the Government is easy : but its moral responsibilities are great in proportion. Our suffering people are mending their condition. If your Chambres will allow it, we shall have a commercial treaty with you [1]. — Rio has broken faith with me : I have heard nothing of him since he left England.

Believe me always

Your obliged and sincere friend

W. E. Gladstone.

A M. le Comte de Montalembert.

Les relations furent reprises lorsqu'ils se revirent en Angleterre en 1855. Le 24 mai, Montalembert entendit Gladstone faire un discours à la Chambre des Communes, exhortant ses auditeurs à accepter la paix selon les conditions offertes par la Russie pour mettre fin à la guerre en Crimée.

Il avoua franchement, écrit Théodore Martin, qu'il avait approuvé la demande d'une limitation de la flotte russe formulée par ses collègues sous Lord Aberdeen ; mais il soutint que continuer la guerre, alors que la Russie avait abandonné les prétentions qui les y avaient conduits en premier lieu, ne pouvait plus se justifier. Ce que nous revendiquions comme limitation, plaidait-il, ferait affront à la Russie. Toutes les conditions que nous avions exigées à l'origine avaient été acceptées, et si nous nous battions non pas pour des conditions mais pour le succès militaire, et que la Chambre regardât ce sentiment avec les yeux de la raison, il apparaîtrait peu chrétien, immoral, inhumain [2].

Faisant ce discours, Gladstone risquait une grande impopularité à la Chambre et dans tout le pays, preuve d'un courage que Montalembert nota dans son journal :

1. Un traité commercial fut conclu beaucoup plus tard (1860) principalement à l'initiative de Cobden.

2. Theodore Martin, *Life of the Prince Consort*, 2e ed., Londres, 1880, t. III, pp. 281-307.

... Nous rentrons en séance pour entendre une magnifique harangue de *Gladstone*, où il proclame la nécessité de traiter avec la Russie, et l'obligation morale de ne pas tenter Dieu en continuant la guerre au delà du temps nécessaire. Il parle avec éloquence, noblesse, sérénité, comme M. Guizot, dans ses plus beaux jours : il brave l'impopularité, le courant de la passion du moment : enfin c'est l'homme supérieur à mon avis, de l'Angleterre actuelle [1].

Avant de quitter Londres pour Oxford, il écrivit la note suivante pour féliciter Gladstone de son discours :

(British Museum
Add. Mss, 44384 f. 56).

London, June 1st 1855.

My dear Mr. Gladstone,

For fear of appearing indiscreet I abstained from calling on you the day before you left London, althought I had the liveliest wish to thank you for the extreme gratification I had experienced in listening to your noble, courageous, serenely eloquent and really Christian speech of Friday last.

I have already Farini in Italian [2]. I have found in his work much that is honest and true, but at the same time too many remnants of that unjust and ungrateful spirit which has so irretrievably damaged the cause of freedom both in France and in Italy, and which has rendered the task of such Princes as Pius IX and Charles Albert [3] arduous and so useless.

I shall however look through your two volumes in the hope of finding some notes or commentaries by yourself, and I thank you cordially for the gift of your translation, although meant to be a memorial of what is perhaps the only political question on which we disagree.

I trust you will return to London before I leave and that I shall have the pleasure of expressing to you once more the sincere sympathies of your old friend and admirer,

le C. de Montalembert.

A Oxford, Montalembert devait recevoir le grade *honoris causa* de D. C. L. à la même cérémonie que Tennyson, le ministre américain Buchanan, son ami Monckton Milnes, et les généraux de Crimée, Burgoyne et de Lacy Evans. Après la cérémonie, qu'il décrira d'une façon amusante et détaillée dans son journal [4], il passa quelques jours au Magdalen College, où l'accueillit l'ami de Newman, John Rouse Bloxam [5]. Il partit ensuite pour le Leicestershire, chez Ambrose Lisle Phillipps (plus tard Phillipps de Lisle), ami de longue date qui, encouragé par Montalembert,

1. Journal inédit, archives de la Roche-en-Brénil.
2. Une traduction anglaise de l'ouvrage de Farini, historien et homme politique romain, parut en 1851, due en grande partie à Gladstone.
3. Charles-Albert, roi de Sardaigne, abdiqua en 1849 ; il attribua les divisions de l'Italie à l'influence de Gioberti et des libéraux. Cf. E. E. Y. Hales, *Pio Nono*, Londres 1954, p. 172.
4. Lecanuet, *op. cit.*, t. III, p. 147.
5. Un journal anglais, *The Leader*, commenta ainsi la réception de Montalembert à Oxford : « M. de Montalembert reçut un grade honorifique, nominalement comme membre de l'Académie Française, mais en réalité en tant qu'ultramontain, pour plaire aux puseyites ; les libéraux peuvent se consoler du fait qu'il représente l'opposition en France, et qu'il est le seul député indépendant dans le Corps Législatif du Second Empire » (23 juin 1855).

avait publié dans *l'Univers* des articles sur le mouvement tractarien [1]. Accompagné jusqu'à Rugby par Gladstone, Montalembert lui parla des hommes du mouvement d'Oxford, le prenant à partie en même temps à propos de quelques-unes de ses expressions touchant la situation en Italie :

21 juin, jeudi... Je fais le trajet jusqu'à Rugby, pendant deux heures... tête à tête avec *Gladstone*, qui m'ouvre son cœur sur ses anciens amis les Puseyites convertis, surtout Manning et Hope : il me dit que sa maison a été navrée par cette séparation : il se plaint de la disposition outrée de la plupart des convertis : mais avoue qu'ils n'ont laissé derrière eux dans l'Église anglicane [personne] qui les vaille [2].

Je lui reproche les amertumes de ses discours sur le gouvt. pontifical. Je suis en général très content de lui : je trouve en lui un cœur pur, une âme droite, une intelligence singulièrement élevée. Il ne me dissimule pas que sa principale objection contre la prolongation de la Guerre est puisée dans la répugnance que lui inspire l'adulation *lavished by England on so unworthy an object in France* [3].

Une visite à la famille d'Orléans en exil, un rendez-vous avec Beresford Hope, successeur de John Mason Neale comme secrétaire de la *Cambridge Camden Society*, empêchèrent Montalembert de revoir Gladstone avant son départ pour la France.

(British Museum
Add. Mss. 44384. f. 133)
(July 15th 1855.) — (Date notée par Gladstone).

Tuesday evening. 57 Jermyn St.

My dear Mr. Gladstone,

On my return from a visit to Queen Marie Amelie at Tunbridge I have just found your kind invitation to breakfast on Thursday. I much regret that a pre engagement at Mr. Beresford Hope's will prevent my having the pleasure of accepting this opportunity of meeting you — Your time must be so much taken up that I should not have thought of intruding on you, as in former days when you were not in office.

Believe me yours most faithfully.

Ch. de Montalembert.

Ce furent sans doute les rencontres de l'été 1855 qui rappelèrent Gladstone à l'esprit de Montalembert comme étant l'une des personnes en Angleterre qui s'intéresseraient le plus à ses discours. Son éloquence était dirigée maintenant contre le régime de Napoléon III, auquel il avait commencé par prêter son concours,

1. Cf. *Letters of Phillipps de Lisle to Montalembert*, dans *The Dublin Review*, mars 1954-juillet 1955.

2. « Les Manning, les Newman, les Faber, les Wilberforce étaient de l'aveu même de ceux qui ne les ont pas suivis dans leur glorieux exode, les premiers d'entre tous, les premiers par la vertu, comme par le talent, la science et l'éloquence. » *De l'Avenir Politique de l'Angleterre*, 2e éd., Paris, 1856, p. 180.

3. Journal inédit, archives de la Roche-en-Brénil.

pour le lui retirer après la confiscation des biens de la Maison d'Orléans. Rappelé en France par la nouvelle que les Chambres avaient été convoquées pour le 2 juillet 1855, il rentra pour se trouver de nouveau en conflit avec le pouvoir impérial et ses partisans dans le Corps Législatif. La presse française, sous la coupe de la police, n'hésitait pas à imprimer des comptes rendus tronqués ou mensongers de ses discours, ou même à les omettre tout à fait dans les procès-verbaux parlementaires. Il ne lui restait qu'à recourir aux journaux belges, et c'est dans *l'Étoile Belge* qu'il fit insérer son discours du 6 juillet 1855 en faveur d'une alliance avec l'Autriche au lieu de celle avec le Piémont. L'alliance autrichienne, disait-il, était le troisième élément fondamental de la politique française, les deux autres étant le lien avec l'Angleterre et la nécessité de contenir les usurpations russes. Au contraire de Gladstone un mois auparavant, il ne parla pas directement en faveur de la paix, mais fit entendre, comme l'avait fait l'orateur anglais, qu'une acceptation des conditions russes dégagerait la France des obligations contractées au début des hostilités : la guerre était en premier lieu une guerre sur des questions orientales, il ne fallait pas la laisser se prolonger à des fins tout à fait différentes au risque de compromettre l'équilibre européen :

> En présence des événements qui se pressent en Crimée, je n'émettrai pas un vœu en faveur de la paix, mais j'exprime formellement le vœu que la guerre ne change pas de caractère. Je tiens que la guerre à laquelle la France et l'Europe ont applaudi, doive être et rester une guerre d'Orient, non d'Occident ; une guerre d'équilibre, non une guerre de conquête ; une guerre politique, non une guerre révolutionnaire... Je crois et j'espère encore en la liberté ; mais je ne la désire ni ne l'espère par la voie révolutionnaire [1].

Ces affirmations atténuantes n'empêchèrent pas que son discours fût interprété comme soutien de la paix à tout prix. Le soir même, au palais de l'Élysée, Napoléon III faisait manifestement allusion à Montalembert lorsqu'il reçut les membres du Corps Législatif :

> L'Empereur y a exprimé à plusieurs reprises tout le regret qu'il éprouvait d'avoir été obligé de prolonger la guerre, ainsi que son chagrin de n'avoir pu éviter au peuple, qui s'est montré très dévoué, des mesures financières qui vont grever encore le crédit public ; mais Sa Majesté a exprimé aussi l'espoir d'arriver à une paix honorable qui ne sera point une tache à l'honneur militaire du pays et qui pourra satisfaire toutes les parties [2].

Un compte rendu du discours de Montalembert, dûment faussé pour le faire correspondre à l'interprétation qu'en avait donnée l'Empereur, parut dans le *Journal des Débats* le 8 juillet 1855. Le

1. *L'Étoile Belge*, 13 juillet 1855.
2. *L'Indépendance Belge*, 8 juillet 1855.

mardi 10 juillet, Montalembert se plaignait de cet emploi abusif et tendancieux de ses paroles, mais on lui répondit que la commission préposée à la censure des discours parlementaires pour la presse n'avait pas été créée aux fins de fournir des comptes rendus sténographiques des débats, mais seulement des résumés. La décision de cette commission — composée de sept membres choisis dans les sept bureaux du Corps Législatif — était d'ailleurs sans appel. Ce fut vraisemblablement après avoir reçu cette réponse que Montalembert donna un compte rendu textuel de son discours à *l'Étoile Belge* qui le publia le vendredi 13 juillet 1855. Le rédacteur fit observer la modération de l'orateur, et ajouta que le fait de censurer un tel discours prouvait sans le moindre doute l'extrême susceptibilité de l'Empereur, qui se montrait ainsi incapable de donner à l'étranger une impression durable de puissance et de stabilité. Une coupure prise dans le journal fut envoyée à Gladstone, accompagnée de la lettre suivante :

(British Museum
Add. Mss. 44384. f. 131)

Contrexéville, (Vosges) July 24th, 1855.

My dear Mr. Gladstone,

I have directed to be sent to you a Belgian newspaper, the only one in which I could obtain the insertion of an authentic report of the short speech I made in the *Corps Législatif* some weeks ago about the war and the Austrian Alliance — It may perhaps interest you from the fact that my observations, having been made in the most guarded language possible, did not meet with a dissentient voice amongst the *mutum et turpe pecus*, and that on the contrary most members came up, after I had done, and told me secretly they were quite of my opinion — But the *Corps* having been to Court the same evening in order to carry up the bills they had been voting to his Majesty, they got well scolded for having put up with such an unconstitutional act as an indirect answer to the Imperial Speech — and the consequence was that the seven members who are set apart to correct and arrange the only account which is allowed to be given to the public of our Legislative proceedings, were kind enough to cut out all the significant passages of my speech and leave but a garbled and falsified statement of what I had said for the satisfaction of the *universal suffrage* by which we have the advantage of being elected. I complained of this honest and gentlemanlike proceeding at the next meeting of the bureaux, but they answered Such was their right, and that they were there on purpose to put down imprudent language like mine — Such is the régime which freeborn Great Britons are unanimous in applauding, and such the policy of the man whom both Lord Derby and Lord Palmerston style *great*. The Freeborn Great British correspondents of the Times, Chronicle, and other London papers, not having even thought it worth their while to mention the fact of the debate in their well-paid *letter from Paris* to the British public, I have presumed to think that you at least would like to know something about this FIRST and feeble *public* symptom of the feeling for Peace which is so general in the hearts of the French people.

Among the many pleasing remembrances of my last journey to England, there are none that rank higher in my mind than those of your splendid

speech on the War, and of the two hours I passed with you on the railroad from Oxford to Rugby — I trust that, if our life is spared for some years longer, we shall meet again ; and *en attendant* believe me, with the most heartfelt wishes for your spiritual and temporal wellfare [*sic*], your attached friend and servant

le C. de Montalembert.

If ever you have occasion to write to me pray address to Paris, 40-Rue du Bac, as I wander about a great deal in summer and autumn.

Le dernier échange de lettres eut pour origine une citation puisée dans un discours prononcé par Gladstone le 8 août 1859 à la Chambre des Communes, sur la question italienne. Un an après ce discours, Montalembert, dans sa *Deuxième Lettre à M. de Cavour*[1], se servit de ce qu'il supposait en être l'extrait pour appuyer sa dénonciation de la politique hostile de l'Angleterre envers les États pontificaux. Développant sa première *Lettre à M. de Cavour*, parue dans le *Correspondant*, le 25 octobre 1860, il s'en prit au ministre italien personnellement, comme coupable de violer des traités, puis engloba dans sa censure tous ceux qui le soutenaient, parmi lesquels l'Angleterre, en la personne de plusieurs de ses hommes d'État :

C'est l'Angleterre, non plus, hélas ! cette glorieuse Angleterre, libérale et conservatrice, que nous avons vantée, aimée, admirée, imitée ; mais une Angleterre dégénérée, méconnaissable, au moins passagèrement, infidèle à ses vrais intérêts, à son bon sens, à son équité naturelle, à ses meilleures traditions, à ses plus pures gloires... qui en Italie sacrifie à la recrudescence de son vieux fanatisme protestant le droit des gens et tout ce qu'elle a elle-même garanti ou fondé ; qui applaudit et qui provoque chez nous à toutes les oppressions que ses lois interdisent chez elle ; qui fomente et encourage contre le Pape et les princes catholiques les actes et les idées qu'elle a noyés dans le sang des Irlandais, des Indiens et des Ioniens ; qui, dès qu'il s'agit de nuire à l'Église, a de l'argent pour tous les aventuriers, de la connivence pour toutes les invasions, de la sympathie pour tous les crimes ; un Palmerston pour mener, en s'en moquant, le deuil du droit européen comme de l'antique honneur britannique : et, je le constate avec le plus douloureux mécompte, un Gladstone pour insulter à la pudeur filiale de tous les catholiques, en qualifiant leur pontife et leur père de *mendiant sanguinaire* [2].

Bien que ses vues sur le maintien du pouvoir temporel des Papes fussent à l'opposé de celles de Montalembert, Gladstone lui écrivit que le ton, sinon le sens, de ses paroles avait été dénaturé :

1. Brochure publiée chez Lecoffre, Paris, 1861.
2. *Op. cit.*, pp. 16-17.

11 Downing Street
Whitehall

May 8. 61

My dear Count Montalembert,

I have to beg of you that when you reprint your second letter to Count Cavour, you will alter the passage in which you state that I have called the Pope, " a sanguinary mendicant ". I ask you to do this on the simple ground that it is an error of fact ; and I am sure, from your character as well as from the kindness I have always experienced at your hands, that you will be glad to be undeceived.

The expression is evidently founded on a passage in a speech delivered by me on the 7th of August 1859. No authentic report of that speech exists : and our ordinary reports, though on the whole wonderfully good, cannot be trusted for those niceties of expression, on which the real meaning and effect of a sentence often turns.

The report in Hansard's Debates, our principal record, at p. *1154* of Vol *155*, contains no such expressions as you ascribe to me.

I may venture to say it was not meant by me to contain anything offensive to the piety of members of the Roman Church, however sharp my conflict may be with those who think their piety requires them to uphold the temporal power of the Roman See and court, with all that it involves.

I do not think the word sanguinary ever passed my lips.

I am reported to have called the Pope " a mendicant " but I did not do so. I described him as mendicant at foreign courts, & mendicant for certan purposes which I described. Your knowledge of the English language will enable you to discern the distinction between the two expressions. I did not wish to apply a vulgar epithet to one whom I had just declared to be personally and officially an object of reverence.

I did wish to use the most forcible expression I could find in order to characterize the solicitations for foreign force, in order to coerce his subjects, in which at the time I understood & believed him to have been engaged.

Perhaps my expression may be criticized on grammatical grounds ; for the use of the word mendicant as a participle equivalent to " begging " is unusual, though it suggested itself to me at the moment as appropriate.

But the upshot of what I have said, is that I used neither part of the expression you have ascribed, and which I feel assured you will no longer ascribe to me.

Believe me always with much respect
Faithfully yours

W. E. Gladstone.

La lettre suivante confirme que Montalembert avait cité Gladstone, non d'après *Hansard*, le procès-verbal officiel du Parlement, mais d'après la *Rambler*, revue mensuelle rédigée par l'historien Sir John Acton, hôte de Montalembert à Aldenham en 1855, et plus tard ami et disciple de Gladstone. On trouve dans la *Rambler* cet extrait du discours :

I, however, lament as cordially as I could lament if I had the nearest interest in all that concerns him, when I see a sovereign who makes pretensions to represent in a peculiar sense the majesty of Heaven reduced to become a mendicant at foreign courts, — a mendicant, too, not for the purpose merely of obtaining the means of subsistence, but with the object of procuring military armaments whereby to carry the ravages of fire and sword

over the fair provinces which he governs, and to rivet chains on the necks of men, every one of whom it is his direct personal interest to defend [1].

L'usage fait par Montalembert des paroles de Gladstone semble dériver aussi, en partie, du commentaire de la *Rambler* :

... It can hardly have been from mere stress of rhetoric that Mr. Gladstone invented and uttered this stupid and impudent calumny. Nobody before him has ventured to represent Pius IX as a bloodthirsty and misanthropic tyrant... in his assumed bigotry and his radical politics he has neither the merit of sincerity nor the excuse of blindness [2].

(British Museum
Add. Mss. 44396. f. 76)

Paris, May 11th 1861. 40 Rue du Bac.

My dear Mr. Gladstone.

I deeply regret that your letter of the 8th should have come so late, as ten thousand copies of my letter to Count de Cavour were reprinted last week, and will most certainly be in the last edition.

I thank you for not having doubted that I should be most happy to correct or retract any error relating to you.

In referring to my notes, I find the following quotation taken down by me : " I lament when I see a sovereign who makes pretensions to represent in a peculiar sense the majesty of Heaven reduced to become a mendicant at foreign courts — a mendicant, too, not for the purpose of obtaining the means of subsistence, but with the object of procuring military armaments whereby to *carry the ravages of fire and sword* over the fair provinces which he governs, and to rivet chains on the necks of men, every one of whom it is his direct personal interest to defend (Loud cheers). " — I neglected to mention the source of this quotation, but if I am not greatly mistaken, it was from the *Rambler*, an English Catholic periodical of very moderate views particularly on the Roman question.

I submit that, being obliged to condense your language in a few words, I was authorized by the words " *to carry the ravages of fire and sword*, to employ the adjective *sanguinaire*, as an abridged but faithful expression of your idea.

I hope you will acquit me of any intention of giving pain to one whom I should so ardently have wished always to honour and always to praise, as I ever [*sic*] done till now in all I have written or spoke [*sic*] on English affairs.

I can imagine, in the present circumstances, no other way of correcting my mistake, than by writing a letter to the Paris Papers who have published part of my letter ; I have made a rough copy of what I might say in such a letter, and I inclose it to you, begging you to state whether you wish me to take this step, and if so, whether you have any objection to the proposed terms. Pray return the inclosed, which I have not time to copy, wishing to save today's post, and believe me, with sincere regret and esteem,

Your faithful servant,

le C. de Montalembert.

Gladstone répondit le 11 mai 1861 pour accuser réception de la lettre de rétractation que Montalembert avait offert d'envoyer

1. *The Rambler*, septembre 1859, p. 406.
2. *Ibid.*

aux journaux. Il faut noter qu'il y a une confusion de dates de part et d'autre : Gladstone avait dit que son discours avait été prononcé le 7 août 1859, mais il ne corrige pas pour autant la date (le 4 août) donnée par Montalembert dans son brouillon. En réalité, l'intervention de Gladstone dans le débat sur les affaires italiennes avait eu lieu le 8 août, selon le rapport de la *Rambler* et le *curriculum vitae* établi par le biographe de Gladstone dans son deuxième tome (Morley, *op. cit.*, pp. 846-876).

11 Downing Street
Whitehall

May 11. 61

My dear Count Montalembert,

Your letter is what I expected from you. That is to say it is everything that is kind and handsome.

On your draft I would only observe, that I think I have not clearly expressed the amount of difference between " mendicant " and " a mendicant ". King David danced before the Lord, but he was not a dancer, and to call him so, would be opprobrious. — The exact effect of my expression would be " playing the part of the beggar for the occasion ". This, I have no doubt you will think bad enough : I only wish you should know the truth. My object was to characterise with the utmost strength the particular act, but not to enter into its relation to the Pope's general character, a relation which I am not able to comprehend. In like manner I meant to give a description literally accurate of the purpose for which foreign force was asked, but again to avoid the question how far on has that affect Pope Pius IX in his personal or his spiritual character. So that the distinction between my own language and the use of the epithet " sanguinary " is to my eyes clear and broad.

As you have not seen " Hansard ", I send you the report, only striking out the Article, only before " mendicant " and one immaterial word. — I shall be satisfied with whatever, having seen this, you may be disposed to do, but I do not ask you to do on my behalf any general disclaimer, or to qualify any expressions of condemnation which you may think merited by the words imputed to me in " Hansard " being as they are, I have no doubt, in substance correct. I remain always

with much regard Sincerely yours

W. E. Gladstone.

L'Ami de la Religion et les autres journaux qui avaient remarqué dans leurs colonnes la *Deuxième Lettre à M. de Cavour* imprimèrent la rétractation le 16 mai 1861 :

Monsieur le Rédacteur,

Mr. Gladstone me fait l'honneur de m'écrire pour réclamer contre l'expression que je lui ai attribuée dans ma récente lettre à M. de Cavour, en citant un discours de lui du 4 Août 1859 où il aurait qualifié le Pape Pie IX de *mendiant sanguinaire.*

Le Chancelier de l'Échiquier constate qu'il n'y a pas de compte rendu *officiel* des discussions parlementaires, en Angleterre, et que celui auquel j'ai emprunté cette citation, n'est pas tout à fait exact. Le mot de « sanguinaire », n'est jamais sorti de ses lèvres, et, en employant le terme anglais de

« *mendicant* », il n'a prétendu signaler que les sollicitations du Pape pour obtenir des soldats étrangers destinés à réduire son peuple. Il ajoute que dans ce même discours il avait parlé du Pape, comme d'un personnage digne de respect, tant à cause de ses qualités personnelles que comme chef d'un grand corps de chrétiens. Il affirme enfin n'avoir jamais voulu blesser la piété filiale des membres de l'Église Romaine.

Je n'avais pas reconnu l'illustre homme d'État, dont l'amitié m'était chère, dans les paroles qui m'avaient révolté. Je le retrouve avec satisfaction dans l'honorable susceptibilité dont sa réclamation porte l'empreinte. Comme vous avez publié la portion de ma lettre où se trouve le passage en question, vous voudrez bien sans doute accueillir cette rectification. Elle sera, je l'espère, également reproduite, par les journaux de province et de l'étranger qui ont inséré ce fragment.

Agréez l'assurance de ma haute considération

Cte de Montalembert.

Après 1861, plus aucun échange de lettres entre les deux hommes, du moins autant qu'on peut en juger d'après les documents que nous avons sous la main. On ne manquera pas de remarquer qu'il y a certaines lacunes plutôt surprenantes dans les lettres que nous venons de donner. La série d'articles que Montalembert tira de son séjour en Angleterre en 1855 et de sa correspondance avec Gladstone et d'autres amis anglais, parut sous forme de livre, *De l'Avenir politique de l'Angleterre* [1], mais aucune discussion entre l'auteur et l'homme d'État anglais ne nous est parvenue. Le célèbre pamphlet de Montalembert sur la Chambre des Communes, *Un Débat sur l'Inde au Parlement anglais* [2], qui visait très directement le régime impérial en France et valut un procès à son auteur, n'évoqua, paraît-il, aucun commentaire de Gladstone, qui aurait dû s'intéresser, pourtant, à la fois au procès et à son origine, car il s'agissait d'une cause célèbre dont le bruit se répandit non seulement en France, mais aussi dans la presse anglaise.

Malgré ces lacunes évidentes, la correspondance nous fournit, telle qu'elle est, des détails précieux sur la mentalité de ces deux hommes si différents sous plusieurs rapports, si ressemblants toutefois quand il était question de défendre les intérêts de la chrétienté dans un monde qui, croyaient-ils, allait sombrer à tout instant dans le chaos de l'infidélité.

Louis Allen.

1. Paris, 1856.
2. Cet article parut dans le *Correspondant*, 1858, avant d'être édité en pamphlet.

BAUDELAIRE ET KENDALL

Parmi tant de projets avortés, est-il permis de regretter cette étude sur les peintres anglais qu'annonçait Baudelaire, dès 1855, dans un post-scriptum aussi confiant que prometteur ? Ce post-scriptum s'ajoute à l'article d'introduction sur l'Exposition universelle ; Baudelaire s'y excuse de commencer par l'étude des « principaux maîtres de l'école française », car, déclare-t-il,

> L'Exposition des peintres anglais est très-belle, très-singulièrement belle, et digne d'une longue et patiente étude. Je voulais commencer par la glorification de nos voisins, de ce peuple si admirablement riche en poëtes et en romanciers... Mais je veux les étudier encore ; ... c'est par une politesse extrême que je renvoie cette besogne si agréable. Je retarde pour mieux faire [1].

Mais Baudelaire, s'il ne tient pas cette promesse, ne perd pas pour autant sa volonté de « glorifier » l'école anglaise. C'est du moins ce que sembleraient attester, sur le tard, deux passages qu'il glisse dans des textes de 1859 et qui ne font en réalité, on le verra, qu'un seul. Le premier de ces passages se place au début du *Salon de 1859*. Baudelaire exprime sa déception de ne pas revoir l'Exposition anglaise, qu'on avait néanmoins annoncée pour ce même Salon ; il profite en même temps de l'occasion pour évoquer un à un, et par tel côté caractéristique de leur œuvre, « quelques-uns de ces charmants artistes » qu'avait « trop longtemps ignorés » le public parisien. Ainsi défilent devant nous Leslie, « les deux Hunt », Maclise, Millais, J. Chalon, Grant, Hook, Paton, Cattermole, et enfin, pour fermer le cortège,

> cet autre, si étonnant, dont le nom m'échappe, un architecte songeur, qui bâtit sur le papier des villes dont les ponts ont des éléphants pour piliers, et laissent passer entre leurs nombreuses jambes de colosses, toutes voiles dehors, des trois-mâts gigantesques ! [2]

1. *Curiosités esthétiques*, éd. J. Crépet, Conard, 1923, pp. 230-1. Le compte rendu de l'Exposition universelle se réduira en fait, on le sait, aux deux chapitres sur Ingres et sur Delacroix.
2. *Ibid.*, pp. 256-7.

Ce n'est cependant pas dans les pages du *Salon de 1859* que paraît pour la première fois cette longue et amoureuse énumération ; elle avait déjà figuré, sous une forme légèrement abrégée, dans l'étude sur Théophile Gautier publiée quelques mois auparavant. Là encore, mais sous prétexte de célébrer l'universalité du talent critique de Gautier, Baudelaire se complaît à promener son lecteur à travers la galerie des artistes anglais. Aussi nous rappelle-t-il que ce Gautier qui a « connu, aimé, expliqué... le beau asiatique, le beau grec, le beau romain », etc., est aussi celui qui, en 1855, « parla le premier et... parla le mieux » de l'école anglaise, qui « saisit tout de suite les mérites variés, essentiellement neufs », de Leslie, des deux Hunt, de Maclise... et la liste se poursuit de nouveau, comme dans le *Salon de 1859* — mais avec, cette fois, l'addition du nom de Landseer et, vers la fin, de l'intéressante parenthèse que l'on remarquera :

... cet autre, dont le nom m'échappe *(Cockerell ou Kendall?)*, un architecte songeur qui bâtit sur le papier des villes dont les ponts ont des éléphants pour piliers et laissent passer entre leurs jambes, toutes voiles dehors, des trois-mâts gigantesques [1].

C'est précisément ce trait final des deux passages que nous voudrions ici mettre en lumière : l'évocation, en des termes à la fois si vagues et si suggestifs qu'ils semblent appeler des efforts pour les cerner et préciser, de cet « architecte songeur » dont Baudelaire cherche à deux reprises à rappeler le nom. Nous avons cédé à la curiosité qu'éveillent de pareilles hésitations, au point d'amorcer la petite enquête dont nous présentons les résultats [2].

« Cockerell ou Kendall » ? Il ne peut s'agir en réalité, comme l'a bien vu Jacques Crépet, que de Kendall, dont la *Composition architecturale* « remplit certains critiques [de 1855] d'étonnement et d'admiration » ; Jacques Crépet en appelle notamment à Adolphe Lance [3]. La simple consultation du Catalogue bilingue des œuvres d'art britanniques de l'Exposition universelle n'est

1. *L'Art romantique*, éd. J. Crépet, Conard, 1925, pp. 172-3 ; c'est nous qui soulignons. Ce passage, ainsi que celui du *Salon de 1859*, pourrait bien avoir fait partie, primitivement, de l'étude amorcée en 1855 sur les peintres anglais ; voir Margaret Gilman, *Baudelaire the Critic*, New-York, 1943, p. 239, n. 63, et cf. Baudelaire. *Corresp. Gén.*, éd. J. Crépet, Conard-Lambert, I, 332, n. 2 et II, 374, n. 3.

2. A tous ceux qui nous ont aidé dans cette enquête, nous tenons à exprimer ici nos plus vifs remerciements : aux Conservateurs des Bibliothèques du Royal Institute of British Architects et de la Royal Academy, ainsi qu'à M. E. N. Moore, Conservateur de la Bibliothèque municipale de Gravesend ; à MM. H. M. Colvin, H. S. Goodhart-Rendel, T. R. Leigh-Hunt et D. Hamer ; à Mme Alida Monro ; et enfin à M. Jonathan Mayne, du Musée Victoria et Albert de Londres, dont la constante bienveillance nous a valu mainte information et mainte vérification précieuse.

3. *Art rom.*, pp. 500-1. Mais dans le commentaire de J. Crépet, Lance prend par erreur le prénom d' « Albert ».

pas moins concluante : là, sous la rubrique générale d' « Architecture », la mention « Kendall, H. E. jun. Composition architecturale » s'accompagne de ces trois vers placés en épigraphe et signalés du nom de leur auteur :

> A vast metropolis with glistering spires,
> With theatres, basilicas, adorned,
> A scene of light and glory. — Rogers [1].

On reconnaît dans cette « vaste métropole » la ville aux ponts et aux trois-mâts gigantesques de la description baudelairienne, que viennent d'ailleurs, confirmer, de façon plus précise, d'autres témoignages contemporains. Mais nous voudrions d'abord, et avant d'évoquer ces témoignages, fournir quelques renseignements sur Kendall lui-même.

Henry Edward Kendall fils est né en 1805, à Londres. Son père, qui meurt quasi-centenaire et auquel il ne survivra que de dix ans, est également architecte [2] ; et cette identité à la fois de nom, de profession et d'époque, prêtera parfois à d'excusables confusions [3] — d'autant plus que les carrières mêmes des deux Kendall présentent certaines analogies frappantes. Tous deux, par exemple, se voient nommés Inspecteurs (« District Surveyors ») pour des municipalités londoniennes — Kendall père, en 1823, pour le quartier de Saint Martin-in-the-Fields et de Sainte Anne, Soho ; Kendall fils, en 1844, pour celui de Hampstead. Il faut ajouter que ce parallélisme s'explique en partie par l'étroite association professionnelle — on dirait même la dépendance — qui unit au début de sa carrière le fils au père. C'est ainsi chez ce dernier que Kendall fils fait son apprentissage ; c'est en élève de son père qu'il expose, dès 1827, au salon d'architecture de la Royal Academy, et qu'il suit à partir de 1832 les cours de la Royal Academy, pour en remporter en 1833 une des deux médailles d'argent offertes chaque année au concours des étudiants [4]. Père et fils collaborent en outre à plusieurs projets de construction, dont notamment ceux de Kemp Town, Brighton (1829-30), et de

1. *Paris Universal Exhibition, 1855. Catalogue of the Works exhibited in the British Section of the Exhibition*, Londres, Chapman et Hall, 1855, p. 187.

2. Les sources principales des renseignements biographiques sur H. E. Kendall père et fils sont les suivantes : *The Builder*, XXXIII, 1875, 33 et XLVIII, 1885, 883-4, notices nécrologiques ; A. Graves, *The Royal Academy of Arts. A Complete Dictionary of Contributors and their Work*, Londres, 1905-06, IV, 311-12 ; H. M. Colvin, *A Biographical Dictionary of English Architects, 1660-1840*, Londres, John Murray, 1954, article sur Kendall père.

3. Cf., p. ex., A. Dale, *Fashionable Brighton, 1820-1860*, Londres, 1947, où des constructions dues en majeure partie à Kendall père sont attribuées au seul Kendall fils.

4. Voir, sur l'apprentissage des architectes à cette époque, la magistrale préface du *Dictionnaire* précité de H. M. Colvin, pp. 14-15.

Rosherville, Kent (environ 1835) ; vers 1834, ils se trouvent tous deux parmi les promoteurs du Royal Institute of British Architects, dont l'idée même reviendrait à Kendall fils et dont les premières réunions se tiennent dans la maison de ville de Kendall père. Par la suite, Kendall fils s'établit architecte à son propre compte ; il se crée rapidement une clientèle importante, et fait construire de nombreux bâtiments aux environs de Londres et ailleurs. Vers 1860, il prend comme associé un jeune architecte venu de l'île de Wight, Frederick Mew, et c'est du mariage de celui-ci avec la fille aînée de Kendall que naîtra, en 1869, Charlotte Mew, poète à la sensibilité nerveuse et fine dont la renommée ne tardera pas à éclipser celle de son grand-père [1]. Celui-ci meurt en 1885, à l'âge de 80 ans ; sa disparition passe plus ou moins inaperçue, et l'oubli qui commence à entourer son nom s'est depuis fait complet.

La *Composition architecturale*, inspirée, comme nous l'avons vu, d'un poème de Rogers, semble être le seul dessin « libre » que Kendall ait publié. Les descriptions contemporaines, sans apporter d'indications précises à cet égard, laissent deviner un ouvrage de dimensions assez importantes, exécuté non au simple crayon ou à l'encre, mais à l'aquarelle. C'est en 1851, au salon d'architecture de la Royal Academy, que fut exposée la *Composition* pour la première fois, donc quatre ans avant la « consécration » officielle qu'apportera l'Exposition universelle de Paris. Dans le livret de l'exposition londonienne, on remarque de nouveau l'épigraphe citée ci-dessus, mais dans une version beaucoup plus ample ; elle comprend maintenant sept vers supplémentaires extraits du poème de Rogers, dont cette fois-ci le titre, *Italy*, est indiqué [2]. Nous pensons qu'il y aurait intérêt à reproduire non seulement les vers qui figurent au livret de la Royal Academy (et que nous soulignons), mais l'ensemble du passage de l'*Italy* de Rogers où Kendall a puisé l'inspiration de son dessin :

VENICE.

There is a glorious City in the Sea.
The Sea is in the broad, the narrow streets,
Ebbing and flowing ; and the salt sea-weed
Clings to the marble of her palaces.

1. Voir l'excellente notice biographique par Alida MONRO, « Charlotte Mew : A Memoir », qui sert d'introduction à l'édition de 1953 (Londres, Duckworth) des *Collected Poems* de Charlotte MEW.

2. *The Exhibition of the Royal Academy of Arts, 1851* (catalogue des ouvrages exposés), Londres, 1851, p. 15.

No track of men, no footsteps to and fro,
Lead to her gates. *The path lies o'er the Sea,*
Invisible; and from the land we went,
As to a floating City — steering in,
And gliding up her streets as in a dream,
So smoothly, silently — *by many a dome*
Mosque-like, and many a stately portico,
The statues ranged along an azure sky;
By many a pile in more than Eastern pride,
Of old the residence of merchant-kings...
... Gliding on,
At length we leave the river for the sea.
At length a voice aloft proclaims « Venezia ! »
And, as called forth, she comes...
And, where the sands were shifting, as the wind
Blew from the north or south — where they that came
Had to make sure the ground they stood upon,
Rose, like an exhalation from the deep,
A vast Metropolis, with glistering spires,
With theatres, basilicas, adorned;
A scene of light and glory, a dominion
That has endured the longest among men [1].

Ajoutons que ce long poème topographique s'orne, dès sa première publication en 1830, d'une très belle série de gravures de Turner, et que parmi ces gravures l'on remarque précisément, en tête du chapitre sur Venise, une représentation en miniature d'une partie du rivage vénitien (palais des Doges, campanile, Bucentaure avec des gondoles alentour) [2]. Peut-être est-ce en contemplant cette charmante vignette que Kendall a conçu l'idée d'une illustration plus grandiose des vers de Rogers, illustration qui dépasserait les données de la simple topographie.

Nous n'avons pu retrouver qu'un seul compte rendu de l'exposition de 1851 qui fasse état du dessin de Kendall. Il s'agit d'un article paru au *Builder* du 17 mai 1851 (IX, 307), et consacré exclusivement au salon d'architecture de l'exposition. On verra que l'ouvrage de Kendall vient en première place dans ce compte rendu, et que le jugement du critique (anonyme) est en somme favorable :

The most important drawing, and a very cleverly executed drawing it is, is 250, « A Composition », by H. E. Kendall, jun., founded on a quotation from Roger's « Italy »... This is an attempt to give examples of a certain style (in this case Italian) as applied to bridge, town-hall, and other buildings, disposed pictorially ; and, though it may remind us at times of « Rosherville », and be more noticeable for playful fancy than dignified beauty, it has many claims for praise.

1. Samuel Rogers, *Italy. A Poem*, Londres, 1830, pp. 47-50.
2. *Ibid.*, p. 47. Voir la description fournie par W. G. Rawlinson, *The Engraved Work of J. M. W. Turner*, Londres, Macmillan, 1913, II, 235 (n° 358).

Ce qui déroute de prime abord dans cette appréciation, c'est l'allusion laconique à « Rosherville ». Ce nom est celui d'une petite ville établie en 1837 aux bords de la Tamise, près de Gravesend, et dont les architectes ne furent autres que Kendall père et fils. Était-ce le souvenir de ce Rosherville actuel et existant qu'avait ranimé, chez le critique du *Builder*, la *Composition* de Kendall ? L'analogie serait alors peu flatteuse : ce qui faisait à cette époque la grande célébrité de Rosherville, c'étaient les « Jardins Zoologiques et Botaniques » qu'un habile entrepreneur avait fait fleurir dans une ancienne crayère, et que la foule des excursionnistes venus de Londres transforma rapidement en de simples lieux de plaisance. Mais il ne semble pas que les bâtiments ni le rivage du « véritable » Rosherville de 1851 ait présenté des rapports quelconques avec la « vaste métropole » imaginée par Kendall [1]. Le critique du *Builder* a d'ailleurs mis entre guillemets son « Rosherville » à lui ; ne s'agirait-il donc plutôt d'un dessin antérieur de Kendall fils, celui qu'il a exposé en 1842 dans cette même salle de la Royal Academy, sous le titre de « The hotel and river entrance to Rosherville, Northfleet, Kent » ? [2] Ce dessin, nous croyons précisément l'avoir retrouvé, à l'état de copie, dans un « prospectus » conservé à la Bibliothèque du Royal Institute of British Architects — prospectus portant la date d'août 1835, et destiné aux « Capitalists, Builders and others » qui désireraient acheter des terres sur l'emplacement futur de « Rosherville New Town ». C'est au verso de ce prospectus, en bas d'un plan des projets de construction à Rosherville, que se trouve reproduit un dessin en perspective, signé « H. E. Kendall Arch[t] », dont le titre est celui même que nous avons signalé ci-dessus : « The hotel and river entrance to Rosherville ». Il doit s'agir ici d'un projet primitif, abandonné par la suite ; car l'hôtel qu'on fit bâtir

1. C'est à la parfaite complaisance de M. E. N. Moore, Conservateur de la Bibliothèque municipale de Gravesend, que nous devons d'avoir pu recueillir de nombreux renseignements sur la topographie et l'architecture de Rosherville, d'après des estampes et des livrets de l'époque. Signalons parmi ces derniers le *Compendium or Concise Description of the Kent Zoological and Botanical Gardens Institution, Rosherville, near Gravesend*, Londres, 1839, et le *New Historical, Topographical and Descriptive Companion to the Visitor of Gravesend, Milton, and their Environs*, Gravesend, 1843, dont les informations sont sous ce rapport particulièrement précises ; et ajoutons entre parenthèses, et à titre d'amusante coïncidence, que l'auteur d'une suite de très mauvais vers à la louange de Rosherville (« If in London's streets you grill, / All is cool in Rosherville », « You need never make your Will, / All is life in Rosherville », « If at woman's voice you thrill, / All are belles at Rosherville », etc., etc.) n'est autre que ce révérend George Croly chez qui Baudelaire, comme nous l'a dernièrement révélé M. W. T. Bandy (*Mercure de France*, février 1950), avait plagié son récit du *Jeune Enchanteur*. — Voir en outre, sur Rosherville, les ouvrages plus récents de J. R. S. Clifford, *Gravesend and its Neighbourhood*, Gravesend, 1886, et de C. G. Harper, *The Kentish Coast*, Londres, 1914, pp. 35-6.

2. Graves, *Royal Academy*, IV, 312 ; Catalogue de l'exposition, n° 996.

plus tard à Rosherville était de proportions bien autrement modestes que celui qui domine dans ce dessin « l'entrée riveraine » de la ville, et dont les quatre tours élancées, en forme de minaret, les longues fenêtres arrondies, évoquent plutôt quelque étrange cathédrale mauresque. D'autres bâtiments, non moins imposants bien que d'un style plus dompté, et où se fait sentir une influence plutôt italienne qu'orientale, se groupent alentour et à l'arrière-plan ; au premier plan s'étend une surface d'eau vitreuse, sur laquelle glisse une petite barque à tente, tandis que devant la jetée aborde un vapeur à roues chargé d'excursionnistes. On aperçoit aussi de minuscules figures d'hommes et de femmes qui prennent, ça et là, leur aise sur un rivage ombragé de grands arbres et d'arbustes touffus. Si maintenant on passe, de ce gracieux dessin, aux descriptions de la *Composition architecturale* de 1851 que donnent en 1855 les critiques parisiens [1], on est frappé de retrouver, bien que sous une forme multipliée, et sur une échelle infiniment plus grandiose, plusieurs des traits que nous venons de relever. Ainsi l'on pourrait supposer, chez le critique du *Builder*, un procédé inverse, par où la *Composition* de 1851 aurait rappelé par certains détails la représentation antérieure du « Hotel and river entrance to Rosherville ». Cette hypothèse nous permettrait du reste de voir dans le dessin de 1842 comme l'ébauche, ou plus exactement le croquis, de l'ambitieuse *Composition* admirée par Baudelaire. Rappelons par contre que l'architecte principal de Rosherville était non Kendall fils, mais son père, et que déjà en 1835 ce dernier avait exposé à la Royal Academy un dessin représentant un projet analogue de construction riveraine : « River front of the hotel about to be erected at the New Town of Rosherville » [2]. Doit-on plutôt supposer qu'en évoquant ainsi le souvenir de « Rosherville », le critique du *Builder* se soit permis quelque allusion malicieuse aux rapports familiaux des deux Kendall, à leur ancienne... et présente collaboration ?

Il fallut attendre l'Exposition universelle de 1855 pour que fussent reconnus pleinement les mérites de la *Composition* de Kendall, et qu'à l'admiration des critiques parisiens s'ajoutât la « Mention honorable » du jury international [3]. Signalons parmi les membres de ce jury (et parmi ceux qui figurent également au

1. Voir ci-dessus.
2. Graves, *Royal Academy*, IV, 311 ; Catalogue, n° 914.
3. Voir *The Builder*, XIII (1855), p. 580, liste des « Awards in Architecture at the Paris Exhibition ».

« palmarès » de l'exposition !) un autre architecte anglais, C. R. Cockerell ; car c'est certainement avec le *Songe du professeur* (« The Professor's Dream ») de cet artiste [1] que Baudelaire avait confondu la *Composition* de Kendall, lorsqu'il s'interrogeait, en 1859, sur les deux noms : « Cet autre, dont le nom m'échappe (Cockerell ou Kendall ?)... » L'hésitation de Baudelaire tient sans doute à l'atmosphère de rêve et de fantaisie commune aux deux ouvrages, et au fait qu'ils groupent tous deux des bâtiments de style composite ou hétérogène. Mais ces traits répondent chez Cockerell à des préoccupations d'ordre plutôt démonstratif ou didactique, comme l'indique déjà le sous-titre de son dessin : « A synopsis of the principal architectural monuments, of ancient and modern times ». Ce qu'a imaginé Cockerell, c'est en effet de rassembler, dans un même cadre et selon un arrangement que lui ont dicté l'harmonie et la proportion relative des formes, les plus grands monuments d'architecture de tous les temps. Ainsi l'on voit voisiner le Colisée de Rome et le Colosse de Rhodes, la colonne Trajane et l'arc de Constantin, la flèche de Strasbourg et celles de Fribourg et de Salisbury ; Cockerell réussit même dans ce « songe d'un éclectique », le tour de force de réconcilier et d'unir à jamais Saint-Pierre de Rome et Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg [2]. On mesure toute la distance qui sépare de ce dessin, avec ses masses savamment graduées et son impeccable mais raide symétrie, l'aisance et l'élégante finesse d'imagination que les contemporains s'accordent pour reconnaître à Kendall. Qu'on en juge tout d'abord d'après la description que donne Adolphe Lance de la *Composition architecturale :*

> C'est une œuvre de pure fantaisie où l'artiste... a pu donner carrière à son imagination... Qu'on se figure une ville des *Mille et une Nuits*, assise en amphithéâtre sur les bords du plus beau fleuve, et mirant dans le bleu et limpide cristal des eaux qui la baignent les plus splendides palais, les temples les plus magnifiques, et l'on aura une première idée de cette charmante composition.
>
> Comme richesse de conception, cela rappelle les créations fantastiques du peintre anglais Martinn *(sic)*, et aussi les productions de notre inépuisable et habile confrère Horeau. Mais, chez M. Kendall, l'inspiration n'est pas sombre, lugubre, voilée de noir, comme elle nous apparaît dans les tableaux de son compatriote ; elle est au contraire aimable et riante, gracieuse, un peu folle peut-être... La ville créée par M. Kendall est inondée de lumière. Les clo-

1. Ce dessin, dont nous avons sous les yeux une reproduction photographique, figura dans l'Exposition de 1951-2 de la Royal Academy, « The First Hundred Years of the Royal Academy, 1769-1868 » ; voir, pp. 240-1, le Catalogue de cette Exposition. Cockerell fut professeur d'architecture à la Royal Academy de 1839 à 1859.

2. Ce dernier trait est d'Adolphe Lance, *Exposition Universelle des Beaux-Arts. Architecture. Compte Rendu*, Bance, 1855, p. 54. Lance ajoute : « Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un songe et avouons qu'on serait bien heureux de n'en faire jamais de plus mauvais. »

chers, les coupoles, les campaniles sans nombre qui s'élancent de toutes parts, les arcs de triomphe, les obélisques de granit, les colonnades de jaspe, les statues de bronze sur leurs socles de porphyre ; le pont triomphal qui réunit ces deux rives enchantées, les quais qui contiennent le fleuve entre leurs lignes sinueuses et monumentales, les escaliers de marbre, qui descendent aux gondoles, et jusqu'aux charmantes petites figures qui se promènent à pied, à cheval, en voiture, sur les dalles de cette ville fortunée ; tout est éclairé, tout est doré, tout scintille sous les rayons du plus beau soleil... Peut-être vous semblera-t-il que l'imagination de l'artiste a pu faire une excursion dans l'Italie du XVI^e siècle, avant de fixer sur le papier cette délicieuse image. Mais regardez-y de plus près et vous verrez que l'Italie, même celle des Médicis, n'a jamais réuni, sur un même point, tant de richesses et tant de séductions de toute sorte. Si M. Kendall s'est souvenu de quelque chose, c'est d'un beau rêve, et ce rêve, son pinceau l'a saisi avec un bonheur qui donne l'idée la plus favorable du savoir, du talent et du goût de ce très-habile architecte [1].

Nous avons tenu à citer *in extenso* la vivante description fournie par Adolphe Lance, car ces pages constituent sur la *Composition* de Kendall le témoignage le plus précis, et donc le plus précieux, que nous possédions. Mais d'autres critiques parisiens de l'époque : E. Loudun, P. Mantz, A. Hermant, ont également parlé de Kendall, en des termes non moins élogieux que ceux de Baudelaire et de Lance [2]. Le plus ample et le plus intéressant de ces commentaires est certainement celui d'E. Loudun, à la fois parce qu'il signale une attitude *générale* devant l'ouvrage de Kendall, et parce qu'il semble préfigurer certaines phrases que Baudelaire a peut-être reprises inconsciemment :

... tout le monde a été frappé de la composition architecturale de M. Kendall..., qui a imaginé, qui a créé d'un seul coup, sur le papier, une ville aux proportions gigantesques, où se développent dans les plus larges proportions les ports et les docks encombrés de navires, les quais immenses bordés de splendides hôtels, les ponts chargés de statues monumentales, les vastes escaliers de marbre, où se dressent, comme des flèches de pierre, des milliers de clochers, d'obélisques, de colonnes colossales, entassement de palais babyloniens, rêve matérialisé de la puissance industrielle de l'homme moderne [3].

Après 1855, malheureusement, la trace se perd. Malgré les efforts les plus poussés, nous n'avons rien pu découvrir de sûr des

1. *Ibid.*, pp. 56-8.

2. E. Loudun, *Le Salon de 1855*, Ledoyen, 1855, p. 201 ; Paul Mantz, *Revue française*, II (1855), 521 ; Achille Hermant, *L'Artiste*, 5^e série, XVI (1855), 147. Alex. Tardieu, par contre (*Le Constitutionnel*, 21 août), tout en reconnaissant à Kendall « une certaine fécondité d'imagination », le range parmi ces artistes anglais qui « préfèrent à la vérité l'exagération la plus outrée ».

3. La formule initiale (« qui a créé... sur le papier une ville aux proportions gigantesques ») se retrouve, à peu de chose près, chez Baudelaire, ainsi que la mention des ponts et des navires, et l'impression générale de la grandeur des proportions. Ajoutons que le trait final du commentaire de Loudun : « rêve matérialisé de la puissance industrielle de l'homme moderne », s'applique assez mal à un dessin inspiré d'un poème sur Venise — alors que la description baudelairienne de l'œuvre de Hook, description qui précède de quelques lignes l'allusion à Kendall (*Cur. esth.*, p. 257 : « Hook, qui sait inonder d'une lumière magique ses *Rêves vénitiens* »), traduirait à merveille cette inspiration !

fortunes ultérieures de la *Composition*, ni même établir si encore, quelque part, elle se conserve [1]. Ainsi cette œuvre de Kendall, devant laquelle s'est émerveillée un temps la critique parisienne, disparaît-elle simplement de vue ; et il semble bien que Baudelaire, en 1859, ait été le dernier pour en parler jusqu'à ce jour.

Quelle conclusion tirer de cette admiration tardive que Baudelaire a tenu par deux fois à affirmer, dans des contextes où à vrai dire rien ne l'exige ? [2] Faut-il ne voir là qu'un simple jeu de réminiscences fortuites ? Nous ne le croyons pas. En comparant aux autres descriptions du dessin de Kendall celle qu'a esquissée Baudelaire lui-même, on est surtout frappé du caractère *exclusif* des traits qu'il choisit. Pour lui, la « vaste métropole » est vaste, en effet, mais c'est tout ; ce qu'il retient, ce sont non les clochers, les coupoles, les statues, la luminosité diffuse, c'est uniquement l'effet du grand et du démesuré. On remarque en outre que pour traduire cette impression, il recourt à un animisme dont on chercherait sans doute en vain l'équivalent chez Kendall : hyperboles que ces *éléphants* qui fournissent aux ponts leurs piliers, hyperboles ces *jambes de colosses* sous lesquels passent les trois-mâts gigantesques. Sans vouloir donner dans un déterminisme par trop simpliste, nous observerions que ce choix et cette personnification du grand et du monumental répondent assez exactement à certaines constantes du tempérament et de l'esthétique baudelairiens — certaines prédilections profondes dont l'aveu se fait précisément dans un passage ultérieur du même *Salon de 1859 :*

... dans la nature et dans l'art, je préfère, en supposant l'égalité de mérite, les choses *grandes* à toutes les autres, les grands animaux, les grands paysages, les grands navires, les grands hommes, les grandes femmes, les grandes églises, et, transformant, comme tant d'autres, mes goûts en principes, je crois que la dimension n'est pas une considération sans importance aux yeux de la Muse [3].

1. Un seul témoignage, mais extrêmement précieux, nous est parvenu à cet égard ; nous le devons à M^me^ Alida Monro, amie intime et biographe de la petite-fille de Kendall, Charlotte Mew. C'est précisément chez Charlotte Mew, lors d'une des premières visites que lui rendit aux environs de 1916 M^me^ Monro, que celle-ci croit voir vu la *Composition* de Kendall. Voici ce que dit M^me^ Monro, dans la lettre des plus aimables qu'elle a bien voulu nous adresser, et dont elle nous autorise à citer cet extrait : « *I have* a faint recollection of the *Architectural Composition* you mention. I feel sure Charlotte showed it to me on one of my first visits to her. I think it hung over her mantelpiece... I remember an airy lightness in the picture but can't put more to it. » Ainsi la *Composition* aurait été directement léguée par Kendall à sa fille Maria Mew, la mère de Charlotte. Mais M^me^ Monro ignore complètement ce qu'aurait pu devenir la *Composition* après la mort de Charlotte Mew, et les recherches que nous avons faites nous-mêmes à ce propos sont demeurées jusqu'ici sans résultat.

2. Dans l'étude sur Gautier, Kendall figure même à tort, puisque nulle part il n'est question de lui, ni d'architecture en général, dans les articles de Gautier sur l'Exposition de 1855 (*Les Beaux-Arts en Europe*, 2 vol., 1855-6). Baudelaire, semble-t-il, ne fait ici qu'attribuer à Gautier des préférences qui sont les siennes propres.

3. *Cur. esth.*, pp. 312-13 (à propos de l'*Ève* de Clésinger). L'exemple le plus frappant

Et peut-être cependant n'est-ce pas uniquement des « choses grandes » dans le dessin de Kendall que Baudelaire s'est souvenu. Que l'on relise à ce propos les vers du *Rêve parisien :*

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

... peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du *marbre* et de l'*eau*.

Babel d'*escaliers* et *d'arcades*,
C'était un *palais infini*...

Non d'arbres mais de *colonnades*
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de *gigantesques* naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, [bleues,
Entre des *quais* roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers...

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté...

Nul àstre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui *brillaient* d'un feu personnel [1].

Ne croirait-on pas saisir, dans ce « terrible paysage » où domine toujours la *grandeur* des proportions, comme une réminiscence lointaine de la « scène de lumière et de gloire » créée par Kendall ? [2] Il ne pourrait évidemment s'agir ici d'influence directe et immédiate, comme dans ces authentiques « transpositions d'art » où Baudelaire garde devant lui, au moment même de composer son poème, les œuvres d'art dont il s'inspire [3]. Mais à un stade antérieur, au cours de cette lente coalescence d'images venues de toutes parts en quoi consiste le « travail poétique » [4], l' « architecte » du *Rêve parisien* n'aurait-il pas emprunté certaines de ses « féeries » au ressouvenir de l' « architecte songeur » de 1855 ?

F. W. Leakey.

de ce « gigantisme » baudelairien est évidemment le poème de *la Géante*. Mais cf. aussi *Rêve parisien*, vv. 23-4 ; *L'Idéal*, vv. 12-14 ; *Hymne à la Beauté*, v. 22 ; *Les Sept vieillards*, vv. 3-4 ; *Art rom.*, p. 309, et *Journaux intimes*, éd. J. Crépet et G. Blin, Corti, 1949, p. 32 (comparaison du navire à un « vaste... animal », un « animal monstrueux »).

1. C'est nous qui soulignons.

2. Ajoutons, pour marquer davantage la parenté de conception des deux ouvrages, que Gautier devant le *Rêve parisien* (*Les Poètes français*, éd. E. Crépet, IV, 556 ; Notice de l'éd. de 1868 des *Fleurs du mal*, p. 39) invoquera, tout comme le fait Adolphe Lance devant la *Composition* de Kendall, les ouvrages « à la manière noire » de John Martin.

3. Voir le récent *Baudelaire* de Jean Prévost, éd. *Mercure de France*, 1953, chap. XIII à XIX, ainsi que notre article sur « Baudelaire and Mortimer », *French Studies*, VII (1953), 101-15.

4. L'expression est de J. Prévost, *op. cit.*, p. 356.

BRUNETIÈRE
PROFESSEUR DE « LITTÉRATURE COMPARÉE »

En cette année du cinquantième anniversaire de sa mort, Brunetière a droit au souvenir et à l'hommage de la littérature comparée. De bons juges [1] ont vu en lui l'un des pionniers du comparatisme littéraire. La passion de l'unité morale de l'Europe n'a pas été la moins ardente des passions intellectuelles dont il brûlait.

On pourrait en étudier la naissance à travers sa jeunesse ; ses premières relations ; ses amitiés : un Émile Beaussire, un Mézières, un Émile Montégut, un Eugène-Melchior de Vogüé ; ses lectures [2]. Et aussi ses voyages : ce fils d'un marin grand voyageur est devenu grand voyageur lui-même ; il fera rayonner son enseignement en conférences à l'étranger : Italie, Espagne, Amérique, Belgique, Suisse ; et il ajoutera à sa mission de conférencier celle de l'enquêteur, par exemple en Amérique. Dans ces enquêtes lointaines, ce qui le frappera surtout, ce ne seront pas les particularités nationales, mais les traits communs d'humanité qu'il retrouve partout. Et partout aussi il répète ce qu'il déclarait en Belgique, dans une série de conférences dont les notes se

1. Paul Van Tieghem, *La Littérature comparée*, 1931, p. 34, consacre une page fort équitable à cet « allié du dehors ». Il n'omet pas (p. 39) de rappeler que Brunetière présida la section d' « histoire littéraire comparée », au Congrès international d'histoire comparée de 1900 : « Le programme proposé aux travaux de la section, programme bien conçu et très acceptable aujourd'hui encore, portait la marque de Brunetière ». Dans l'introduction de sa thèse de 1895 (p. xxiii), Joseph Texte reconnaissait : « Ce livre doit beaucoup à l'enseignement et aux conseils de M. Ferdinand Brunetière. Il a écrit quelque part et il a bien voulu me redire qu' « il serait bon de subordonner l'histoire des littératures particulières à l'histoire de la littérature de l'Europe ». Il a pensé que, « si l'on se plaçait à ce point de vue pour étudier l'histoire de la littérature française, elle n'en paraîtrait ni moins originale, ni moins classique », mais qu'assurément on la renouvellerait en partie. » Maurice Wilmotte, dans un article de la *Revue de Belgique* (janvier, 1907, p. 64) appelle Brunetière « l'initiateur de l'étude comparée des littératures auprès du grand public ».

2. Nous avons proposé quelques suggestions à ce sujet dans notre récent compte rendu de l'excellent ouvrage de John G. Clark sur *La Pensée de Brunetière*, *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1955.

trouvent parmi ses manuscrits : qu'il se place « au point de vue de la littérature européenne, fort au-dessus du point de vue national » : « L'histoire littéraire ne se soucie pas toujours des divisions de la politique, disait-il à ses auditeurs belges. Elle n'a de rapports qu'avec la langue, et vous êtes des écrivains français [1]. »

On pourrait encore tenter de mesurer ce qu'il savait au juste des langues, des littératures : de l'italien auquel il n'était pas aussi étranger que le dit Maurice Wilmotte [2] ; de l'allemand, avec lequel, on l'accordera à Maurice Wilmotte, il était peu familier, mais qui lui impose pourtant des pensées dont il ne s'affranchira pas : celle de Haeckel, celle de Schopenhauer ; surtout de l'anglais, qui lui ouvre un monde dont il est plus curieux que d'aucun autre. Non pas qu'il fût grand angliciste : on le voit, dans ses manuscrits [3], commencer ses conférences de 1897 à Baltimore par cet aveu : « Je suis confus que mon ignorance m'empêche de m'adresser à vous dans votre propre langue, et j'en rougis comme d'une espèce d'impolitesse ou d'un manque de courtoisie. » Non pas qu'il jugeât qu'il y eût des liens nécessaires entre littérature anglaise et littérature française, et que l'on passât de plain-pied de l'une à l'autre : au contraire, la distance de l'une à l'autre lui paraissait si grande qu'elle interdisait presque, selon lui, une mutuelle compréhension : il déclarait par exemple, en 1885, dans sa préface au volume de Jane Brown, *Répertoire de Shakespeare :* « Ne l'a-t-on pas bien vu toutes les fois que l'on a tenté d'adapter à la scène française *Othello*, *Macbeth*, *le Roi Lear*? Quelque chose y manquait, ou quelque chose y était en excès, — je ne décide pas lequel des deux, — mais nous étions assurément moins émus qu'étonnés, et, dans notre admiration, il y avait toujours un reste de surprise, d'effarement même, et d'angoisse. » Non pas, enfin, qu'il se mêlât à son admiration pour la Grande-Bretagne cette ingénuité superstitieuse dont il souriait quand il la rencontrait dans le livre de Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* [4]. Mais il reconnaissait au génie anglais des qualités fécondes : le vrai naturalisme, qui ne dessèche pas la vie ; le réalisme patient, dont il montrait, dès ses premiers articles de la *Revue bleue*, le modèle chez Darwin, — vertu qui se tient à

1. IV, 2, τ_1, selon le classement des manuscrits de Brunetière (actuellement déposés à la Bibliothèque Nationale) qu'avait établi Joseph Bédier.
2. Article cité, p. 56. Que l'on nous permette de renvoyer à nos *Notes sur Brunetière et l'Italie*, de la *Rassegna di studi francesi*, Bari, juillet-octobre 1928.
3. IV, 2, η.
4. *Après le procès. Réponse à quelques « Intellectuels »*, Perrin, 1898, p. 48.

égale distance de certains écueils du génie français et du génie allemand :

> Les Anglais ne se laissent pas aussi facilement séduire que les Allemands par l'audace d'une construction métaphysique, et, mieux que les Français, ils savent résister au plaisir de faire du nouveau. En France, on se lasse volontiers et promptement d'entendre appeler Aristide le juste ; en Allemagne, on démontre par la force du raisonnement et par l'identité des contraires qu'Aristide est le pire coquin ; en Angleterre, on commence par faire une enquête sur le cas d'Aristide [1].

On pourrait, également, assister à l'effort cosmopolite du directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Brunetière a été un grand directeur. Il a marqué de son empreinte la revue de Buloz, suscitant des voyages, des enquêtes ; au surplus, demandant aux enquêteurs et aux voyageurs d'aller aux âmes plutôt qu'aux apparences et au pittoresque ; disant à Gaston Deschamps, tout en acceptant ses descriptions de *la Grèce d'aujourd'hui* : « Vous regardez trop le monde extérieur ! » [2] ; et préférant les livres et les âmes aux paysages et aux traits de mœurs. C'est une assez piquante anecdote, que celle de la visite au directeur redouté, rapportée par André Bellessort [3] : Brunetière l'avait encouragé à voyager en pays lointains ; le jeune écrivain en avait rapporté un article de quarante-trois pages : fâcheuse abondance pour une revue ; il tremblait un peu en voyant, sur la table directoriale, les quarante-trois pages et les ciseaux qui semblaient les guetter ; la figure du directeur était renfrognée : « Je ne sais en vérité ce qu'ont tous les romanciers ! » s'écria-t-il. L'auteur respira : il n'était pas romancier. Mais Brunetière poursuivit : « .. tous les romanciers et les faiseurs de voyages ! » Le mot, dit André Bellessort, était lourd et tombait de si haut qu'il en paraissait écrasant : « Non, reprit-il, je ne sais pas ce qu'ils ont ! L'un me remet soixante pages, soixante bien comptées ! Et vous, vous m'en apportez quarante et quelques !... » Ce *quarante et quelques* était à la fois méprisant et considérable par son indétermination : « Quarante et quelques ! Et sur quoi, je vous le demande, sur la

1. *L'Évolution du transformisme*, *Revue bleue*, 25 novembre 1876, p. 512. En 1882, dans cette même revue, c'est encore ce goût de l'enquête minutieuse qu'il signalera comme le caractère essentiellement anglais de Darwin : « On dira que la méthode est anglaise, intime en quelque sorte à l'esprit britannique, et que Darwin l'a supérieurement appliquée mais non pas inventée. Je le crois volontiers et je ne l'en admire que davantage. Les Anglais ont eu de tout temps la passion de l'enquête et le goût du détail exact ». *Charles Darwin, sa méthode*, dans la *Revue bleue* du 9 avril 1882, p. 320. A cette période initiale de l'activité critique de Brunetière, nous avons consacré un article, *Brunetière et la Revue bleue*, dans la *Revue bleue* du 6 janvier 1934.

2. Mot cité d'après Gaston Deschamps par Charles Maurras, *Gazette de France*, 19 décembre 1906.

3. *Études et portraits*, 1911, p. 162.

Serbie ou l'Illyrie ! *Encore s'il s'agissait de Bossuet ou de Bourdaloue !* »... Voilà bien un mot de Brunetière. Et voilà pourquoi, sur sa recherche des communications ou des communions entre les peuples, c'est le professeur, en lui, que nous préférons interroger.

* * *

Il était né professeur. Je ne veux pas dire universitaire : il avait renoncé d'un cœur léger à l'Université, en 1870, en interrompant sa préparation à l'École Normale ; l'Université de son temps lui déplaisait par maints côtés. Et d'abord par les maîtres qui paraissaient y régner, et à qui il décochait des coups de boutoir ; mais aussi par son esprit, par ses modes, par je ne sais quel air de chapelle fermée, où l'on s'admirait mutuellement, ignorant le monde extérieur. Dans des notes sur le livre consacré par L. Clément, en 1898, à *Henri Estienne et son œuvre française*, précisément sur la page 90 de ce livre, il écrivait : « Je ne puis m'empêcher de noter le soin curieux avec lequel nos jeunes universitaires citent du moindre d'entre eux les idées qu'il lui a suggérées, mais quiconque n'est pas de l'Université de France, ils le pillent sans vergogne et sans le citer. » Mais il était professeur, et au noble sens où il écrivait, dans une plaquette de 1895, *Éducation et instruction :* « On n'est pas professeur pour soi », ajoutant en note : « C'est effectivement là le grand point : le métier de professeur n'est pas tout à fait un métier comme un autre. » Pédagogue de race que Teodor de Wyzewa, dans une introduction au *Disciple* de Bourget, appelle à la fois irrespectueusement et admirativement « un pion de génie ». A l'institution Lelarge, au collège Chaptal, donnant des leçons de droite et de gauche, il a formé son esprit en formant celui des autres ; il avait acquis ce don des maîtres : d'être prêt sur tout sujet, à tout moment.

N'appelons pas cette attitude dispersion ou usurpation. A M. Novicow qui, lors des débats de l'affaire Dreyfus, entendait l'enfermer dans le cercle de ses études spéciales, il répliquait : notre littérature française, plus riche qu'aucune autre, touche à plus de sujets que ne le pense M. Novicow : « Il serait difficile de parler de Pascal et de ses *Pensées* sans avoir un peu médité sur la religion en général, sur le christianisme, sur les conditions de l'apologétique ; il serait impossible de parler convenablement de *l'Esprit des Lois* ou de l'*Essai sur les mœurs* sans avoir étudié quelque peu l'histoire, l'ancienne et la moderne, l'occidentale et l'orientale ; il serait difficile de parler de l'*Histoire de la littérature*

anglaise sans avoir au moins examiné quelques problèmes qui relèvent plutôt de la physiologie et de la sociologie que de la rhétorique... »[1] Pouvoir et obligation de parler de tout : dangereux et exaltant privilège d'une carrière dont le statut ne comporte aucune restriction de compétences. André Beaunier conte que Brunetière ayant traité incidemment et sans timidité, dans une conférence, de la tuberculose, quelqu'un lui demanda s'il avait étudié la médecine ; et qu'il répondit : « Non, je n'ai pas étudié la médecine ; mais c'est mon opinion que, lorsqu'on est en possession de la méthode, on peut parler de tout »[2]. La méthode : que ne permet-elle pas ? Paul Desjardins rapportait, paraît-il, que Brunetière, interrogé sur l'électrothérapie, avait répondu « qu'il ne savait encore ce que c'était, mais que, dès qu'il le saurait, il en pourrait raisonner ; car lorsqu'on a des principes universels, on peut les appliquer à tout »[3]. De cette décision hardie, la vie débordante de ce pessimiste qui feignit de n'aimer pas la vie ; cette sorte de passion concentrée qu'il apporte à tout parce que tout l'intéresse, tout se rattache à un ensemble d'idées qui est lui-même. De là aussi cette éloquence, qui n'était pas dans les grands mots, mais dans le timbre de la voix, dans son art de lecteur. Mme Pasca, qu'il admirait, entraînait à ses cours sur Bossuet de jeunes comédiennes, pour leur apprendre à parler juste[4]. Un ancien élève de l'École Normale demande, dans un article anonyme paru dans *le Gaulois* du 6 novembre 1911 : « Qui a su *lire* comme lui ? Quel professionnel, quel *diseur* renommé savait comme lui modeler et moduler une phrase faire ressortir d'une page, avec son sens, son rythme, sa mélodie, son art ? » Quel était donc son secret ? Il le donnait d'un mot : « Il n'y a qu'à comprendre ce qu'on lit. » « Et en effet, ajoute ce témoin, une lecture de Brunetière valait une explication. »

Il débuta en 1883 à la Sorbonne, dans des conférences organisées par l'Association Scientifique de France, et au cercle Saint-Simon. Quelques années plus tard, il aborda le grand public, dans les conférences organisées à l'Odéon par Porel, vers 1888. Mais, dès le 4 février 1886, il figure dans les actes administratifs de l'Instruction Publique, comme suppléant à l'École Normale Supérieure jusqu'à la fin de l'année scolaire 1885-1886. Il devient « chargé de cours » par arrêté du 25 octobre 1886. C'est au philo-

1. *Après le procès*, 1898, p. 88.
2. André Beaunier, *Ferdinand Brunetière, Le Figaro*, 10 décembre 1906.
3. Mot rapporté dans un article anonyme de *la Flandre libérale* (Gand), 16 décembre 1906.
4. Article de Victor du Bled dans *la République*, 12 décembre 1955.

sophe Louis Liard, alors directeur de l'Enseignement Supérieur [1], et au directeur de l'École, Georges Perrot, qu'il avait dû cet appel. Dans son discours de réception à l'Académie française, huit ans plus tard, il rendra hommage au bon Georges Perrot qui l'avait fait entrer à son École, sans lui demander de bouton de cristal. Cette chaire qu'il lui devait, il l'occupera jusqu'à 1894 ; il la reprendra en 1899 après un congé, et la quittera définitivement en 1903.

Léo Claretie, dans un article de *l'Indépendance Roumaine* (Bucarest, 22 décembre 1906), nous a gardé l'image de ce premier jour où il apparut à l'École, suppléant Cartault, qui venait d'être appelé à la Sorbonne :

Je revois encore ce matin-là. Un gai soleil d'avril égayait la petite salle de conférences dont les fenêtres donnaient sur la cour de marbre, pareille au patio d'un palais florentin. La porte s'ouvrit et le directeur, M. Georges Perrot, entra avec le nouveau professeur. Celui-ci était un petit homme, élégant, gilet crème, imberbe, le binocle assuré sur le nez assez fin, front plissé, cheveux ras : il avait l'air d'être notre contemporain. Il n'a jamais changé. Il nous fit un cours, — que j'ai encore, — sur le XVIII[e] siècle. Ce fut une surprise et un enchantement. C'était solide, logique, paradoxal, gai, — il y avait un fond de gaîté, de belle humeur, chez cet érudit.

Un autre élève, l'anonyme du *Gaulois*, se rappelait ces matinées brillantes de la rue d'Ulm :

A huit heures du matin, Brunetière entrait en classe. Il arrivait à pied, ponctuel, car l'exactitude, pour cet homme écrasé d'occupations, était le moyen qu'il avait trouvé de n'être jamais pressé. Il glissait tout menu et comme ratatiné, la tête enfouie dans un gros paletot de ratine et le cou soigneusement enveloppé de soie noire. Dans ce milieu universitaire volontiers négligé, sa tenue passait pour du raffinement. Il avait, en effet, un goût original, un peu « voyant », de la toilette. Tout lui était particulier, le geste, la silhouette, la coupe de l'habit. Mais dès qu'il avait levé son petit visage anguleux, aux traits émaciés, raviné, ascétique, dès qu'on voyait ses yeux de jais dans un masque de cire, il était bien impossible de penser à autre chose... Nos maîtres à l'ordinaire nous arrivaient chargés de livres et de papiers. Même le spirituel Boissier aimait à étaler une grosse serviette qu'il apportait de Viroflay chargée de documents. Brunetière, lui, posait son chapeau sur la sienne et ne l'ouvrait jamais. Jamais il ne consultait une note, jamais un défaut de mémoire, même dans l'énumération des plus longues bibliographies ou dans les discussions les plus serrées de textes ou de dates : bien installé, les jambes commodément croisées, il jouait avec son mouchoir pour occuper ses mains nerveuses... [2].

Je ne sais quoi de provocant, dans cet air délibéré ; un appel à la discussion et même à l'hérésie, — « Je les encourage à l'hérésie »,

1. Fonsegrive, *Brunetière*, p. 18.

2. Parmi les élèves de l'École Normale qui ont résisté à cette parole, mais qui ont été, comme malgré eux, conquis par elle, on peut citer Romain Rolland dont les souvenirs à ce sujet sont éminemment significatifs, et Jules Marsan : « Il ressemblait si peu aux autres ! Il ouvrait tant de fenêtres ! » (Frédéric Lefèvre, *Une heure avec Jules Marsan, Nouvelles littéraires*, 2 juillet 1932).

dira-t-il dans la préface qu'il mettra en 1902 aux leçons de ses étudiants sur Victor Hugo, — un besoin d'être contredit, en vue de la riposte. Un de ses élèves, Michel Arnauld, dans un article du *Semeur*, le 8 mars 1907, le montre aux prises avec son équipe, se débattant comme un beau diable, passant de la défense à l'attaque, ne fermant jamais la discussion par un coup d'autorité, et la poursuivant encore le long des couloirs et des escaliers. Larroumet l'a vu sortir, encore tout frémissant, d'une de ces discussions de l'École : « Que pensez-vous de ce misérable ? » — « De quel misérable ? » — « De Fénelon ! Ah ! mon bon ami, vous ne savez pas encore ce dont il est capable [1]. »

Tel fut le ton de cette série de cours, dont Brunetière lui-même a dressé la nomenclature dans une lettre à Adolphe Hatzfeld, reproduite dans *Les Saisons* du 2 septembre 1922 : 1886-1887 : la littérature française au XVI^e^ siècle [2] ; 1887-1888 : la littérature française au XVIII^e^ siècle ; [3] 1888-1889 : la littérature française au XVII^e^ siècle ; 1889-1890 : l'évolution des genres ; 1890-1891 : l'influence des littératures étrangères dans la littérature française, et, d'autre part, Bossuet ; 1891-1892 : la poésie lyrique en France depuis ses origines jusqu'à nos jours [4], et, d'autre part, Voltaire ; 1892-1893 : la littérature française au XIX^e^ siècle.

Dans cette liste, un cours éveille, entre tous, notre curiosité : celui de 1890-1891. La vocation qui l'appelait à déborder ainsi les frontières de la littérature française, Brunetière l'avait laissée pressentir l'année précédente, dans son cours sur l'*Évolution des genres* : « S'il est intéressant de comparer l'ornithorynque et le kangourou, les mêmes raisons, absolument les mêmes, rendent intéressante ou plutôt nécessaire la comparaison du drame de Shakespeare avec celui de Racine... [5] » Certes, d'autres avaient parlé, écrit de même, depuis M^me^ de Staël, Villemain, Xavier Marmier, Montégut, Taine. Mais cet admirateur de Burnouf et de Darwin revenait sans cesse à son idée ; et son comparatisme littéraire s'aiguisait au contact de la grammaire comparée, des religions comparées, et des méthodes de l'histoire naturelle. On

1. André Bellessort, *loc. cit.*, p. 169.

2. Un éminent « seiziémiste », Henri Chamard, était de cette promotion : « Il était pour nous un éveilleur d'idées », dit-il de Brunetière, *R. des Cours et Conf.*, 20 janvier 1914.

3. Est-ce à ce cours que, — par une confusion de date, — ferait allusion le témoignage de Léo Claretie cité plus haut ? Ce serait peu explicable : Claretie est de la promotion de 1883.

4. Une partie de ce cours, reprise sous forme de cours libre et publié à la Sorbonne, composera les deux volumes de *l'Évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e^ siècle*, 2 vol., 1894.

5. P. 31 du volume sorti de ce cours.

trouve dans ses manuscrits un sommaire de leçon sur l'étude comparée des littératures : « Il est étonnant que, dans un siècle où la méthode comparative a renouvelé la face de toutes les sciences, l'histoire littéraire en soit là qu'à Paris, de tant de chaires de toute nature, il n'y en ait pas une de littérature comparée [1]. » Il dira encore :

Il m'a semblé que, si l'anatomie comparée, la philologie comparée avaient dans le siècle où nous sommes éclairé d'une si vive lumière, la critique comparée en pourrait faire autant dans son domaine. On se moque de ceux qui comparent, et, comme on dit, qui donnent des rangs ; on semble croire que l'idéal de la critique serait d'apprendre à jouir de tout un peu confusément. On répète le proverbe : Comparaison n'est pas raison. Mais, après cela, et, aussi longtemps que de deux grandeurs pour savoir laquelle est la plus grande et laquelle est la plus petite il faudra bien qu'on les compare, la comparaison demeurera le plus sûr instrument de connaissance comparative ; et la connaissance comparative sera toujours la base de la connaissance complète. C'est ce que nous n'avons pas assez en France : la littérature comparée [2].

Un article du 1er décembre 1899, sur le mouvement littéraire à travers l'Europe du XIXe siècle offre un exemple remarquable de cet effort de critique comparative [3]. Sans doute la conclusion qui s'en dégage est que les littératures sont allées se nationalisant de plus en plus, en dépit du cosmopolitisme ; mais elle suggère, du moins, un parallélisme, une ligne commune d'évolution ; et elle a sa contre-partie dans ce plan d'une conférence sur le même sujet :

De plus en plus, la littérature tend à devenir sociologique ou sociale, et, nous pouvons dès à présent le dire, c'est par ce caractère que débutera la littérature du XXe siècle. J'ajoute qu'elle sera cosmopolite ou internationale... Nous n'aurons pas à le regretter si la meilleure manière d'aimer sa langue, sa littérature et sa patrie, c'est peut-être d'aimer en elles ce qu'elles ont fait et sont capables de faire pour l'avancement moral de l'humanité [4].

Ainsi, ces deux termes de littérature sociale et de littérature comparée sont liés. C'est en devenant sociales que les littératures cesseront d'être strictement nationales, se feront européennes... Toute une courbe de pensée se résume en cet article et cette conférence ; mais leur origine lointaine, ou plutôt le point tournant qui a orienté vers ces perspectives le plus classique des critiques est, à n'en pas douter, le cours de 1890-1891.

1. Mss IV, 2, γ.
2. Mss IV, 2, ε.
3. *Revue des Deux Mondes*. Recueilli dans les *Études Critiques*, t. VII.
4. Mss IV, 2, β.

* * *

Nous en avons retrouvé, et nous l'avons entre les mains, la plus fidèle et la plus soigneuse des images : un cahier d'élève aux amples marges chargées de jalons et de points de repère ; sans doute transcription de notes plus hâtives, faite à loisir, le soir, dans une « turne » de la rue d'Ulm. Cent dix-neuf pages de format écolier, d'une écriture nette, rarement raturée. Le jeune mâconnais de vingt-deux ans, — c'est Victor Giraud ; il est né le 26 novembre 1868, — venait du lycée Lamartine, où la lecture de Sainte-Beuve avait éveillé en lui une vocation de critique, — et de la Première Supérieure du lycée Henri IV, où il était entré en 1887. Reçu à l'École en 1889, il suivait les cours de Gaston Boissier, d'Ollé-Laprune ; et il rédigeait en cette même année 1890-1891 un « définitif », — selon le mot ironique des Normaliens de ce temps, — sur la pensée de Taine ; Georges Lyon, son professeur, communiquait cet essai au philosophe, qui répondra, le 9 décembre 1891 : « Si vous avez autour de vous quelques jeunes gens comme celui-ci, ils feront honneur à l'École et à la science. » A Brunetière, c'est un « définitif » sur Molière qu'il remettra en mai 1891 ; et, à la première page, le maître tracera ces mots, de son encre rouge et de sa ferme et haute écriture : « Je vais vous faire un reproche qui vous paraîtra singulier, mais dont vous éprouverez, je crois, la vérité en vous relisant : c'est que ce travail serait *excellent*, s'il était moins *consciencieux* [1]. »

Consciencieux : c'est bien le mot qu'impose le cahier attentif dont les dernières pages se couvrent, maintenant, de lignes toujours aussi fines, régulières, aussi droites et égales que si un quadrillé invisible en guidait le tracé. Sans doute est-ce alors que Victor Giraud fut vraiment saisi par l'autorité magistrale de Brunetière qui ne cessera plus de le dominer. Un jour, en seconde, il avait ouvert un « austère volume à couverture jaune » : la seconde série des *Études critiques* ; mais l'influence de Sainte-Beuve contredisait alors en lui, victorieusement, celle de son maître futur. Les leçons que nous avons sous les yeux complétaient par vingt aperçus nouveaux la causerie du maître ancien ; elles jetaient, à travers ses

1. *Du naturalisme dans la comédie de Molière*, 64 pages inédites, avec des notes de Brunetière (de ce « définitif », Victor Giraud tirera, longtemps après, la matière de deux articles de la *Revue Générale*, 15 janvier-15 février 1922, sur *le Naturalisme de Molière* ; il avait publié un autre « définitif » sous ce titre : *Les idées morales d'Horace*, Bloud et Gay, 1907). Notons que Léon Brunschwicg a publié dans la *Revue des Cours et Conférences*, 15 décembre-31 décembre 1931 son « définitif » (année 1889-1890), *De l'ironie dans les tragédies de Racine*, avec des annotations de Brunetière qui sont un modèle de libre et vivante direction.

sages et brillants horizons d'humaniste les couleurs discordantes du nord et du midi, une hardie philosophie de l'histoire, un édifice, peut-être téméraire, mais imposant.

La première est une leçon d'ouverture selon la formule la plus classique et la plus recommandable. Elle résume le programme du cours. Elle en indique l'esprit, la méthode :

Ce sujet est vaste, varié. Différentes manières de l'envisager.

Lorsqu'on considère l'ensemble de l'histoire des littératures modernes, on s'aperçoit qu'elles ont commencé par n'être qu'une, se manifestant de différentes sortes dans les différents pays. Ce n'est qu'au XIVe siècle que le principe d'individuation est déterminé. Correspondent à l'individualité nationale. Littérairement et intellectuellement, les Espagnols et Anglais s'aperçoivent que leurs intelligences, leurs instincts ne sont pas les mêmes. Entre temps trois grandes causes cessent d'agir :

a) le fantôme de l'Empire Romain,
b) l'usage universel du latin,
c) l'unification de la civilisation par la toute puissance de la papauté.

On peut voir le contraire au XIXe siècle. Un mouvement tend à la reconstitution de l'Europe une d'autrefois. Grâce à différentes influences, il y a communauté des intérêts, des idées. Un bon livre anglais ne diffère d'un bon livre français que par la langue. Les poètes analysent leur moi, — les dramaturges font les mêmes pièces, — les romanciers font du naturalisme.

Trois ou quatre hommes sont les maîtres des esprits : A. Comte, Schopenhauer, Darwin.

L'Europe, donc, fait un mouvement inverse à celui du XIVe siècle. Mais, entre les dates 1500 et 1860, les littératures comme les nationalités ont été véritablement plusieurs. Chaque peuple a cherché l'expression de ce qu'il sentait en lui de plus intime ; il a traduit sa conception de l'homme, du monde et de la vie.

Mais ils ne pouvaient faire qu'à côté d'eux il n'y eût des voisins. Il est donc résulté une continuation de communications et d'échanges. C'est ce que nous allons étudier.

Le sujet ainsi défini en général, il y a deux écueils à éviter. Il ne faut pas que ce soit la révision de la littérature française entremêlée de quelques noms étrangers. Mais il ne faut pas transformer notre sujet en histoire des littératures étrangères.

Double avertissement dont le comparatisme aurait tort de ne pas tenir compte : il n'est ni une juxtaposition d'histoires indépendantes, ni l'histoire d'une littérature où les dialogues étrangers se tiendraient à la cantonade ; il est cette histoire des interdépendances, où les pays sont à l'ensemble humain ce qu'étaient les individus au génie national.

Mais le comparatisme, pour le Brunetière de ce moment, a surtout pour objet de donner la mesure de ce génie national. Il n'examine les influences étrangères que pour déduire ce qui n'est pas elles, et, en somme, rencontrer, au point mort des influences, ce qui ne s'y laisse pas réduire. Ce point, pour un Français selon Brunetière, serait le XVIIe siècle, ou du moins un

certain XVII^e siècle. Après avoir, sans doute, dessiné au tableau noir une ligne de température où se succèdent les six climats essentiels de l'esprit, — Italie, Espagne, France, Angleterre, Allemagne, Orient, — il la commente en ces termes :

Ce tracé nous montre que le XVII^e siècle reste notre point de repère parce que c'est à cette époque que la France a été la plus dégagée des influences étrangères, qu'elle a reproduit le plus son génie national. Les écrivains s'étant développés d'eux-mêmes, servent de modèle et de mesure au génie français.

Dès lors, l'intérêt de la littérature comparée, — Brunetière le dit et le dicte expressément à ses élèves, — est « analytique ». Elle opère, à l'égard d'une littérature nationale, par soustraction, ainsi que la psychologie littéraire, depuis Taine et peut-être en réaction contre Taine, dégage l'originalité des œuvres individuelles en les confrontant à leurs causes externes :

Aujourd'hui, pour étudier un homme on recherche sa race ; — puis en quelque sorte son terroir et les qualités qu'il y a puisées ; — puis sa famille ; — puis l'éducation ; — puis les lectures, les relations sociales ; — l'expérience qu'il a faite de la vie ; et, après cela, nous essayons de définir son originalité par rapport à ces causes, à l'aide de son œuvre. — Or, nous faisons pour une littérature ce qu'on fait pour un homme.

Le but ainsi défini, l'itinéraire se dessine de lui-même. Avec cette infaillible et géométrique rigueur, qui est la force et la faiblesse de ce grand professeur. Six littératures face à face, et, sur chacune d'elles, trois questions. Comptons bien : cela fait dix-huit questions.

1° Au moment où le contact se produit, de la littérature française avec une littérature étrangère, où en est la littérature étrangère, avec ses deux ou trois caractères généraux ?

2° Comment s'est établi ce contact, par quels moyens, œuvres, hommes ? Pour la littérature italienne, c'est par les armes ; de même pour la littérature espagnole. — Pour l'anglaise, c'est différent : quels moyens ? Quels hommes de ces littératures étrangères ? Par l'intermédiaire de quelles œuvres *françaises* ce contact s'est-il établi ?

3° Quelles modifications ce contact a-t-il produit ? Trois hypothèses : assimilation, juxtaposition, réaction.

6 × 3 font 18, cela nous fait au minimum 18 questions. Nous élaguerons et rétrécirons selon l'occasion et l'importance.

Je ne sais si jamais salle de cours avait entendu une aussi ferme parole dessinant les contours, déterminant la topographie d'une science à venir.

Dès la deuxième leçon, les élèves sont en plein champ de bataille. Car Brunetière a fait de son terrain comparatiste le centre de ses polémiques. Cette deuxième semaine, il va poser, à sa manière, *les Éléments de l'esprit français à la veille de la Renais-*

sance. Et d'abord il voit sortir notre littérature d'une littérature européenne, qui fut latine, comme la civilisation qu'elle exprimait :

De Constantin à Charlemagne, elle a été purement latine, cette civilisation, puisqu'elle s'est proposé de continuer la tradition romaine : absorbant les Barbares, repoussant les Arabes.

Sur cette base, se construit un édifice féodal, — c'est-à-dire germanique, « quoi qu'en pense Fustel de Coulanges ». Et « quand la fusion s'est faite entre l'élément germain et l'élément gallo-romain, l'Église intervient à son tour et fait passer sur cette société le niveau du christianisme. L'idéal de la papauté succède à l'idéal impérial. Moyen : conversions, réduisant le dogme à un petit nombre de points essentiels imposés à toute la chrétienté. »

Voilà qui s'adresse, par avance, aux théologiens qui, dans quelques années, mettront en accusation l'aventureuse apologétique de Brunetière converti. Et la suite s'adresse aux médiévistes de son temps, à Gaston Paris, à V. Leclerc, à ceux qui ont contesté les vues de Brunetière sur l'art du Moyen Age. Il en avait dit le caractère international, au sens d'impersonnel ; il avait prétendu que rien ne ressemble plus à une chanson de geste qu'une autre chanson de geste ; et on lui avait répliqué : celle-ci conte une victoire, celle-là une défaite ; vous voyez bien qu'elles sont différentes...

C'est ne rien répondre. Les personnages sont différents, cela va sans dire ; les traits dont on les peint sont les mêmes : c'est tout ce qu'on veut dire ; les héros, l'idéal du poète, les épisodes, la monotonie du fond et de la forme. On n'a qu'à consulter d'ailleurs ce qu'en ont dit les premiers qui, en France, se sont occupés de ces études, pour voir que nous ne disons pas des hérésies. (V. Paulin Paris, t. XXII de l'*Histoire littéraire de la France*).

Quel honneur, pour une jeune équipe d'étudiants, d'être prise à témoin et presque pour arbitre de ces grands débats ! Et quel piquant à se voir mêlée aux estocades contemporaines, quand son maître fait entrer dans le procès des chansons de geste l'école romanesque à la mode : « Les romans naturalistes sont tous construits sur le même modèle. »

Il ouvre, maintenant, quelques-uns des volumes de M. de Montaiglon. Il y cherche la personnalité des poètes de fabliaux. Point de personnalité, point de différences de l'un à l'autre : « Cela est vrai même pour Rutebeuf. » Il poursuit : allez donc distinguer Thibaut de Champagne du sire de Coucy ! « Mêmes thèmes, même délicatesse, même mouvement et même inspiration. Chose bizarre : dans la poésie lyrique qui aujourd'hui exalte le moi, impossible

de voir apparaître un homme. » Et quoi de plus semblable à un mystère français qu'un mystère italien ?

Nous avançons dans le temps. Selon la loi d'évolution qui conduit de l'homogène à l'hétérogène, les genres, par degrés, se différencient, les individus commencent à se détacher sur ce fond monochrome et international : « Trois hommes représentent ce moment : Dante, Chaucer, Froissart. » Pour sentir ce qu'est une conception personnelle du monde et de la vie, comparez, par exemple, l'impression qui se dégage de la *Divine Comédie* avec celle que vous laisse *Raoul de Cambrai*. En même temps que les individus, s'affirment les nationalités : comparez nos fabliaux du XV^e^ siècle au *Décaméron*, aux *Contes de Cantorbéry*. Ici, le « sentiment anglais de la nature, sensuel, mystique et violent », celui « qu'auront Spenser et Shakespeare : ce mérite est totalement absent de nos vieux conteurs français ». Chez Boccace, des histoires de sang et de mort, qui mêlent leurs terribles couleurs aux histoires paillardes et bourgeoises que connaissaient nos fabliaux ; de la licence, mais relevée par l'amour de l'art : en quoi Boccace est bien de sa race : « Comme le dit M. de Sanctis, l'un des meilleurs auteurs de la littérature italienne, — l'amour de l'art, voilà ce qui fait le sérieux de son œuvre. Différence essentielle avec nos fabliaux. »

En somme, la loi darwinienne de l'origine des espèces serait à toute épreuve, s'il ne fallait, aux dernières minutes de ce cours, avouer que l'esprit français, la clarté française, plongent encore dans un fond de pensée universelle et catholique : une intruse que l'on n'avait pas prévue se présente en fin de leçon, et, en dépit de son système, le professeur est trop loyal pour lui refuser audience : elle s'appelle Philosophie Scolastique : ce n'est pas en vain « que l'Université de Paris a été au Moyen Age le grand centre des études ; il en est résulté une imprégnation de l'esprit français ; et ses qualités de lucidité, c'est en grande partie à la philosophie scolastique qu'il les doit ».

Était-on tout à fait remis de ce coup de théâtre, quand s'ouvrit la troisième leçon : *Résultats de l'influence exercée par l'antiquité renouvelée?* Elle apportait une seconde rupture dans la ligne si ingénieusement tracée qui devait nous conduire de l'indifférencié à l'individuel et de l'international au national. Dès les premiers mots, en effet, une difficulté se présente ; et Brunetière est un trop rude lutteur pour feindre de l'ignorer : pourquoi la Renaissance ne s'est-elle pas produite plus tôt ? Le Moyen Age n'a-t-il pas connu, lui aussi, la littérature antique, comme le XVI^e^ siècle ?

Est-ce qu'il ne suffirait pas de se reporter au *Roman de la Rose* et à ving autres textes pour voir que les grands auteurs n'étaient connus ? Comment donc, en les pratiquant, le Moyen Age n'en a-t-il pas tiré profit ? Si l'on dit qu'ils n'avaient pas été compris, la question ne s'en trouve pas simplifiée ; car s'il en est ainsi pour la littérature française, il en est tout autrement pour les littératures voisines. Dante, Pétrarque et Boccace sont modernes précisément par leur culte et leur adoration intelligente de l'antiquité. Etant donné les rapports fréquents des Italiens et des Français, comment se fait-il que le sentiment de l'antiquité ait mis plus de cent ans à passer les Alpes ?

Brunetière n'est pas homme à s'arrêter aux causes accessoires, qui lui sont accordées d'avance et que d'ailleurs il énumère : l'ignorance du grec, le retard avec lequel certaines découvertes capitales ont produit leur effet, le dogme qui enfermait les plus puissants esprits dans un cercle infranchissable et infrangible. La cause profonde, c'est dans le champ du comparatisme qu'on la découvrira : la Renaissance était un fait italien, marqué des caractères de l'Italie ; pour détruire le Moyen Age, il eût fallu « une cause aussi large que celle qui s'était exercée pendant le Moyen Age. Le mouvement ne pouvait devenir européen que par l'effet d'une cause européenne ».

Quelle cause ? Le maître fait attendre sa réponse. Il semble arrêter le mouvement de son cours ; et, comme pour incarner les idées dans les hommes, il brosse trois portraits : Érasme, Luther Rabelais. Dans ce dialogue d'ombres, à l'homme de pensée répond l'homme d'action ; le Réformateur est venu à la fois contredire l'œuvre d'Érasme et l'achever. Il coupe en deux l'Europe, rend à leurs destinées individuelles ses diverses nations : celles-ci catholiques ; celles-là réformées ; la France entre les deux familles : la France que, dans ce colloque, représente Rabelais. Il marque une heure nouvelle de l'esprit français : « Comparez Rabelais à Commines : celui-ci sent bien quelquefois qu'il est sur la piste d'une idée générale ; il ne réussit pas à l'exprimer. » Nous accédons aux idées générales, et nous apprenons à les exprimer. Mais la raison de ce changement ? La troisième leçon a différé de répondre ; nous attendons Brunetière à la quatrième.

Celle-ci porte sur la *Part de l'Italie dans le mouvement de la Renaissance.* Elle promet aux Normaliens de leur apprendre pourquoi la littérature italienne a si longtemps tardé à influer sur sa voisine de France. Connaître l'Italie et avoir la révélation du génie italien, ce n'est pas même chose. On connaissait l'Italie

avant 1530 ; mais cette révélation plus profonde nous avait été refusée. On n'avait pas suivi, dans le déroulement de deux périodes successives, l'histoire de ce génie, auquel on allait seulement demander d'introduire à l'antiquité :

> Occupé dans l'Europe tout entière à ruiner le Moyen Age, on avait bien senti mais non compris le fond du génie italien. C'est ce qu'il nous faut mettre en lumière. V. : *Histoire de la littérature italienne* de De Sanctis (idées générales) ; *Histoire littéraire de l'Italie* de Ginguené (détails) ; Jacob Burckhardt, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance* (traduit) ; John Addington Symonds à qui j'emprunte une formule lumineuse pour caractériser la Renaissance : c'est que l'idée de l'art a non seulement dominé, mais encore tyrannisé l'esprit de la Renaissance, de même qu'aujourd'hui l'idée de la science domine et tyrannise l'esprit contemporain...
>
> ... Ce qui est sûr, c'est que l'antiquité nous est revenue d'Italie transformée par l'idée de l'art. Pour que cette influence s'exerçât sur la littérature française, il fallait que nos pères en sentissent le besoin. Nous étudierons la prochaine fois par quels intermédiaires s'est opéré ce contact.

La prochaine fois, c'est-à-dire dans la cinquième leçon : *les Introducteurs de l'italianisme dans la littérature française.*

Et d'abord, Brunetière écarte le premier nom qui se présente : celui de Clément Marot. De l'esprit, de la grâce, l'élégance du ton et du badinage ; mais « toutes ces qualités se retrouvent dans l'esprit français... Nous les aurions trouvées chez Villon... Il n'a donc rien à voir avec notre question. » Mais Mellin de Saint-Gelais, mais Marguerite de Navarre, mais Maurice Scève... On devine la brillante leçon à laquelle de tels noms servent d'ouverture. Brillante, mais qui souffre, on l'imagine sans peine, d'avoir été construite si longtemps avant les travaux de Joseph Vianey, de Pierre Jourda, de Verdun L. Saulnier. De même que la sixième leçon sur *Du Bellay, Ronsard, Baïf et les conséquences de la pénétration des idées italiennes* et la septième sur les *Résistances de l'esprit français à l'italianisme* figurent des amorces d'études, des dossiers à compléter, et que viendra bientôt enrichir, parmi d'autres, un des élèves les plus fidèles de Brunetière, Henri Chamard.

Après une huitième leçon qui interrompt la ligne des relations littéraires modernes, et envisage l'*Influence des littératures antiques à la fin du XVI^e siècle*, le cours de « littérature comparée » rebondit, à la neuvième leçon, sur les *Principaux traits de la littérature espagnole vers la fin du seizième siècle* [1].

> Le contact des littératures italienne et antiques a donné à notre littérature le frisson de la beauté. Le mouvement de la Renaissance est bon, en

1. On pourra se reporter à l'article que Brunetière publiait l'année même de ce cours sur l'*Influence de l'Espagne dans la littérature française*, in *R. d. D. M.*, 1^er^ mars 1891, recueilli dans la IV^e^ Série des *Etudes Critiques*.

dépit de ses détracteurs : si son influence s'est exercée, c'est grâce à la supériorité de la civilisation italienne sur la nôtre.

Ce n'est pas ainsi que s'est exercée l'influence espagnole. C'est par la politique, c'est par contrainte et nécessité, par une sorte de jalousie naturelle que nous nous sommes mis à l'école des Espagnols, afin de leur dérober leurs secrets. Quatre ou cinq fois, la littérature française a été pénétrée de l'influence espagnole.

Là-dessus, large tableau de ces quatre ou cinq vagues : au temps des *Amadis*, au temps de Louis XIII, au temps de Le Sage, au temps de Florian, au temps romantique : « Il n'y a pas de littérature étrangère qui ait exercé sur la nôtre une action plus constante et étendue. » Et pourtant « depuis cent ou cent cinquante ans les études espagnoles sont très négligées en France ». Dans la bibliographie qui suit, les travaux français auront peu de part : Sismondi avec son *Histoire des littératures du midi de l'Europe* « un peu philosophique » ; de M. Puibusque, avec son *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, « livre trop superficiel », qu' « il faut contrôler ligne à ligne » ; une préface de Mérimée à *Don Quichotte ;* quelques études de Philarète Chasles. Les sources, — avec les quarante volumes de la Bibliothèque des auteurs espagnols, — seront l'Américain Ticknor, « classique même pour les Espagnols » ; Frédéric de Schack et son *Histoire de la littérature dramatique en Espagne*, dont la première partie est « très intéressante, bien neuve » ; Menendez y Pelayo (« on ne saurait trop recommander la lecture » de son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*) ; M. Dozy ; Ferdinand Wolf.

Ce qui explique le caractère original de cette littérature, c'est ce qui explique le caractère humain de la nôtre ; c'est la situation géographique et les circonstances historiques.

L'Espagne n'a eu de communication avec le reste de l'Europe que par la France. Les Pyrénées ont plus arrêté les communications que la Manche pour les Anglais.

A l'intérieur, l'isolement se retrouve. Division de l'Espagne en bandes parallèles qui font des bassins des grands fleuves autant de contrées séparées. Mignet en a fait la remarque, l'isolement intérieur correspond à l'isolement extérieur (v. Introduction à la guerre de Succession d'Espagne [1]).

Jusqu'à 1492, l'histoire de l'Espagne n'a été qu'une longue lutte contre les Maures. Seule de toutes les nations d'Europe, l'Espagne a fait place à la civilisation orientale et méridionale, au lieu d'être tournée vers la civilisation septentrionale et occidentale...

L'état de guerre n'a pas été constant avec l'Espagne. Il y a eu des échanges. Plus tard les influences provençales, plus tard encore la civilisation italienne, ont exercé leur prestige. Mais rien de tout cela n'a mordu. Un moment, on a cru avec Boscan et Garcilasso de La Vega, que l'italien allait s'emparer de l'Espagne. Mais, eux morts, l'influence disparaît, tout redevient espagnol.

1. Il s'agit des quatre volumes des *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, publiés de 1836 à 1842.

Les Provençaux eux aussi ont cru conquérir l'Espagne ; mais moins de traces que dans Shakespeare, Pétrarque et Boccace.

A part l'influence arabe mal débrouillée encore, rien n'a pris. Sismondi croit que l'Orient avec son imagination a fortifié la tendance espagnole à magnifier toutes choses. Je le veux bien ; mais je remarque que l'orgueil national, développé par huit siècles de luttes, aurait suffi à imprimer ce caractère.

Brunetière distingue ensuite, d'après Ticknor, les périodes espagnoles. Il met à part celle qui va de Charles Quint à Philippe V :

Ici nous sommes en présence de cette loi de l'histoire qui semble vouloir que le grand développement littéraire corresponde avec le grand rôle politique et historique d'un pays. Rien de plus logique d'ailleurs, si l'on considère la littérature d'un peuple comme l'expression de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de ce peuple. C'est ce qu'il y a de mieux à dire contre les théoriciens de l'art pour l'art. L'art, on en a la preuve dans cette loi, ne peut se séparer de la vie, et vaut exactement ce que vaut la conception de cette vie commune. Donc la décadence littéraire est le signe de la décadence dans la conception de l'art et de la décadence politique et historique.

Dans cet âge d'or, le professeur conduit ses élèves à travers le monde romanesque, picaresque, dramatique. Il s'attarde surtout devant ce qui l'embarrasse le plus. Comme toujours, il affronte la difficulté, il s'y arrête ; il ne veut pas reculer devant ce qui rebute sa propre nature, mais le vaincre, ou composer avec lui, ou lui arracher son secret. Rien qui lui soit plus étranger que le mysticisme ; et il voit sortir de tous les points de l'Espagne des Louis de Léon, des Sainte Thérèse, des Ignace de Loyola, des Jean de la Croix, des Jean d'Avila, des Louis de Grenade. Il a un moment de découragement : « Je ne les étudierai pas. Pour apprécier ce genre littéraire il faut plus de connaissance de l'espagnol et du mysticisme que je n'en ai. Il y aurait à étudier le mysticisme dans les différents peuples : étude de psychologie et d'histoire bien intéressante à faire. Quelque beau que soit le sujet, il n'a pas encore été traité. » Ce n'est pas lui qui le traitera, assurément... Et pourtant il s'arrête, il éprouve un scrupule, il revient sur ses pas :

Je ne puis abandonner les mystiques sans marquer que de ce courant religieux résulte dans la littérature espagnole le nombre considérable de livres d'observation morale. Je ne sais si chez nous ce goût ne vient pas de l'Espagne. Les Italiens n'en ont guère... Il faut rattacher à ce même courant de mysticité l'abondance des casuistes. Bellarmin a fait remarquer que, jusqu'à 1500, dans tout le christianisme, il n'y avait pas plus de treize ouvrages de théologie morale. L'Espagne, terre classique des casuistes. Or, si l'on doit avec Pascal les réprouver au point de vue moral, au point de vue littéraire on s'aperçoit que ce sont les plus fins psychologues qu'il y ait. Quand on sait les lire et détruire l'ordre scolastique, les ouvrages des casuistes espagnols des XVI^e^ et XVII^e^ siècles sont une mine de renseignements psychologiques. Cette pénétra-

tion et cette subtilité leur venant de la confession provient de la masse énorme de renseignements que les prêtres seuls connaissent : toute une province honteuse de l'âme humaine nous échappe, et revient par eux dans la circulation.

De cette définition du génie espagnol en ses traits essentiels dérivent la dixième leçon *(Première influence de la littérature espagnole sur la littérature française)* et la onzième *(L'influence hispano-italienne dans le premier quart du XVII^e siècle)*. A travers les rencontres, interférences, circulations d'idées, contagions réciproques, le cours cesse d'être ce que les comparatistes nomment « littérature comparée », pour devenir ce qu'ils préfèrent appeler « littérature générale » : les douzième et treizième leçons sont consacrées à *l'Esprit précieux*. Mais nous rentrons en Espagne avec la quatorzième : *Traits généraux du théâtre espagnol.* Ces traits, on le devine, sont le romanesque, le chevaleresque du point d'honneur, la mysticité, le mouvement qui va jusqu'à l'excès, l'exaltation qui va jusqu'au fanatisme ; au bout de ces éloges et de ces griefs, — et sans doute nous prépare-t-on ici à un contraste, tout à l'honneur du génie français, — l'inhumanité : « Caractère d'inhumanité qu'on rencontre perpétuellement dans le théâtre espagnol. Les atrocités du théâtre anglais n'ont rien de comparable à ce qu'on trouve chez Lope de Vega. »

« Tout ce qu'il y a, dans la préciosité, de tendance vers la noblesse vient de l'Espagne ; et tout ce qu'il y a en elle de préoccupation d'art vient de l'Italie. Or, si ces tendances avaient quelque chose de louable, et comportaient des suites heureuses, elles comportaient aussi des dangers très grands. Pourquoi ces conséquences n'ont-elles pas eu lieu ? Je réponds que cet élément de réaction vient d'une nouvelle influence de l'Italie. » Ainsi commence la quinzième leçon : *Influence nouvelle de l'Italie. Le mouvement scientifique en Italie à la fin du XVI^e siècle.* Et elle ajoute : « C'est un fait important de l'histoire moderne, que l'Italie de la fin du XVI^e siècle n'a pas été moins féconde en grands spéculatifs qu'en grands écrivains et en grands peintres... Il est étonnant qu'on méconnaisse leur importance : on transporte à Bacon et à Descartes l'honneur et le mérite d'avoir inauguré l'esprit moderne. Je crois que leur part est exagérée. »

Le procès est ouvert. Réquisitoire contre Bacon. Réquisitoire contre Descartes. Après quoi nous revenons aux maîtres italiens : à Bernard Telesio, à Giordano Bruno, à Galilée et à l'école de Padoue. Les guides, dans cette partie du cours, sont les livres de Francesco Florentino, de David Lévy, de Favaro, qui sont res-

pectivement de 1874, de 1887, de 1883. Sur le « livre tendancieux au suprême degré » de David Lévy, écrit « par protestation libre-penseuse en face du Vatican », quelques mots semblent annoncer la prochaine visite de Brunetière au Vatican. De celui de Favaro sur Galilée, il dit : « Trop historique, pas assez philosophique ; les idées manquent un peu ; sujet vu du dehors. » Du moins, celui de Francesco Florentino offrira-t-il, dans toute sa troisième partie, une histoire de l'idée de nature, de Telesio à Galilée ; et, dans le dernier chapitre de cette partie, une confrontation de Galilée, de Bacon et de Descartes.

Car il fallait bien revenir à Bacon et à Descartes, et revenir sur les condamnations préalables pour les nuancer, pour rendre au génie européen ses droits indivis, en dépit des priorités italiennes. En achevant de parler de Galilée, Brunetière s'interroge sur l'héritage qu'il a laissé. Cet héritage est une méthode :

> Ce qui rend cette méthode plus admirable au point de vue philosophique, c'est, trente ans avant Descartes, dans le scepticisme environnant, d'avoir établi le *minimum inconcussum quid* sur lequel on rebâtira tout le reste. Bacon et Descartes après lui n'ont donc guère ajouté à l'apport de Galilée. Ce n'est pas que leur œuvre ait été inutile. Le premier, avec son imagination tout anglaise, a montré à l'esprit humain une perspective de progrès illimité. Descartes, en face du scepticisme et du pessimisme chrétien, a fondé l'optimisme scientifique. Il a rattaché des considérations plus humaines à un ordre théologique et philosophique, que Malebranche, Spinoza et Leibniz développeront si largement. C'est quelque chose et c'est même beaucoup. Il n'appartient qu'à des esprits du premier ordre de dégager de la science de leur temps les conséquences ultérieures. A supposer qu'on puisse contester ce mérite à Bacon, on ne peut le contester à Descartes.

« Nous tenons maintenant les diverses influences qui ont constitué notre littérature au XVII^e^ siècle. Il s'agit de voir ce qui résultera de cette synthèse et ce que l'esprit national y ajoutera de son propre fonds. » Ces derniers mots de la quinzième leçon annoncent la seizième, la dix-septième, la dix-huitième et la dix-neuvième qui définissent notre esthétique classique, ce moment où la France, selon Brunetière, est pour quelques années elle-même, et comme sortie des fluctuations, des instabilités, et des réseaux inextricables de ces influences qui sont le tourment et les délices de la littérature comparée. Brunetière et le classicisme : nous retrouvons, pendant ces quatre semaines, une image qui nous est familière et dont on a peut-être fait un cliché. A la vérité, s'il s'attarde, c'est qu'il sent venir les menaces, les agents de dissolution, les ruptures d'équilibre. Les voici, en effet, avec la vingtième leçon : *Retour de l'influence espagnole dans les premières années du XVIII^e^ siècle.*

En fait, ils n'avaient jamais été bien loin. Les perspectives scolaires nous trompent, affirme cette leçon : « Nisard a dit que ce qui l'étonnait, c'était moins les grandes œuvres que le public qui pût les goûter. S'il avait enfoncé davantage dans l'histoire littéraire du XVII^e siècle, il aurait vu que les grandes œuvres n'ont eu que peu de succès... Il y a, derrière toute la grande littérature, une littérature plus populaire et plus goûtée, parce qu'elle répond mieux aux exigences du public. » Ces exigences finiront par avoir raison d'un idéal d'art et d'un mode de pensée qui ne pourront plus « s'isoler longtemps de la littérature européenne ». Les portes se rouvrent. Elles se rouvrent sur l'Espagne.

Il est une intervention que les élèves de 1891 auraient pu attendre avec impatience et juger trop tardive. Ils l'auraient pu, du moins, s'ils avaient connu les travaux de Georges Ascoli. Mais en 1891 la vingt et unième leçon avait droit de s'intituler : *Les commencements de l'influence anglaise au XVIII^e siècle.* Les relations du XVII^e siècle étaient traitées par prétérition : « Sans doute on n'avait pas attendu jusque là pour connaître l'Angleterre. Au Moyen Age et au XVI^e siècle, grande influence dans notre histoire. Mais, pendant très longtemps, absorbée dans ses guerres civiles, elle n'avait exercé dans la civilisation aucune influence... Au commencement du XVII^e siècle, les guerres religieuses l'avaient isolée du reste du continent européen. » Les étapes de cet avènement, le soigneux Normalien les jalonne dans ses marges : « Influence de la littérature française sur la littérature anglaise au XVII^e siècle. — L'Angleterre s'affranchit et prend conscience de sa personnalité. — Saint-Évremond : insignifiance de son rôle comme intermédiaire. — Addison : ses lettres ; ses visites à Paris. — Lister ; Locke. — Hamilton. — Collins. — La presse... »

La presse : sur ce dernier point le maître fait un aveu où son autorité se détend en bonhomie. Il sait qu'il y aurait là matière à des dépouillements infinis. Mais comment les entreprendre au milieu d'une vie comme la sienne ?

Je crois qu'on trouve de nombreux renseignements dans divers journaux de l'époque :

1) la Bibliothèque choisie de Leclerc (1703-1714) en 23 vol. Leclerc savait bien l'anglais puisqu'il a traduit tout Locke en 1710. Je crois qu'il doit y avoir de nombreux renseignements sur la littérature anglaise contemporaine. Je n'ai pu la consulter.

2) Bibliothèque anglaise ou *Histoire littéraire de la Grande-Bretagne* par le protestant réfugié Michel de La Roche (17 vol., 1717-1728). D'après ce qu'en dit M. Hatin (*Bibliographie de la presse périodique française*, 1886), il semble bien que La Roche ait voulu se faire l'intermédiaire que Saint-

Evremond n'a pas voulu être. Je n'ai pas pu mettre la main sur cet ouvrage.

Mais en 1721, sous la signature de deux journalistes, Van Effel et Saint-Hyacinthe, on trouve une traduction du *Robinson Crusoë*.

En 1721, traduction d'un des pamphlets les plus violent de Swift : *le Conte du Tonneau* ;

En 1727, traduction de *Gulliver*. Succès de toutes ces œuvres... Or ces œuvres sont très importantes : autant que *Don Quichotte*, les *Pensées* de Pascal et le *Candide* de Voltaire ; les deux dernières, pour le pessimisme européen. De plus, grande importance pour l'histoire littéraire. La chose dont ces ouvrages témoignent, c'est : 1) d'une curiosité plus nouvelle et plus précise pour la littérature anglaise ; 2) de la diffusion de la connaissance de l'anglais en France.

N'oublions pas qu'à cette date de 1891, Joseph Texte n'a pas soutenu ses thèses. Le jeune Normalien n'est pas familiarisé avec le nom de Béat de Muralt. Il en ignore l'orthographe. Mais il suit avec une avide attention le déroulement d'une histoire intellectuelle et morale qui le conduit de l'abbé Prévost à Voltaire, à Montesquieu ; le ramène à Voltaire ; lui dessine, dans la vingt-troisième leçon, les *Traits généraux de la littérature anglaise vers 1740* [1] ; fait défiler, dans la vingt-quatrième, les *Représentants éminents de l'influence anglaise en France entre 1740 et 1760* ; ordonne, dans la vingt-cinquième, les lignes essentielles de *l'Influence anglaise en France de 1760 à 1790 sur les écrivains secondaires*, et achève sur l'ébauche d'un « Ossian en France ».

L'année avance. Comme tout professeur, dans toute suite de leçons, Brunetière va être pris de court : il n'a plus que trois semaines devant lui. Il ramassera, en vigoureux schémas, ce qu'il avait à dire de *l'Influence de la littérature allemande*, — et ce sera la vingt-sixième leçon ; *du Romantisme et des influences étrangères qu'il a subies*, — et ce sera la vingt-septième. Enfin il achèvera sur une vingt-huitième leçon : *Les influences étrangères dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle : le néo-romantisme* (il entend par là Baudelaire, Gautier, Leconte de Lisle) ; *le réalisme ; l'influence russe*. Les lecteurs du *Roman naturaliste* reconnaîtront les thèmes auxquels ils sont accoutumés ; et surtout cette opposition du naturalisme français, qui se targue d'insensibilité et aboutit à la caricature, et des réalistes anglais, dont la curiosité est faite de sympathie : « Comparaison avec le naturalisme de la peinture hollandaise : ils aiment leurs personnages, ont de la pitié pour eux... Au point de vue de l'art, moins parfaits que les romanciers français ; au point de vue humain, beaucoup plus larges. » Quant

1. Victor Giraud a omis d'indiquer le point d'arrêt de la vingt-et-unième et le début de la vingt-deuxième. On doit écarter l'hypothèse d'une erreur de numérotation en raison de l'étendue insolite de la vingt-et-unième leçon (huit pages, au lieu de quatre ou cinq).

aux lecteurs du *Roman Russe*, que Vogüé a publié voici cinq ans, ils retrouveront ce mysticisme et cet idéalisme des hommes de l'Est européen, plus destructeurs que le matérialisme le plus étroit : « Là est le secret de leur popularité. » Enfin les lecteurs de Jules Lemaitre [1] comprendront à demi-mot cette restriction terminale : « Mais il ne faut pas oublier que le roman russe est venu plutôt nous rappeler de vieilles vérités que nous en apporter de nouvelles. C'est par là qu'il est entré dans la littérature européenne » [2].

*
* *

A la fin d'un cours qui s'achève sans conclusion, cette phrase résonne comme une leçon d'humanisme proposée au comparatisme. Le rôle de celui-ci est de confronter les diverses formes d'humanité ; mais chacune d'elles n'est qu'une variante de la forme entière de l'humaine condition. « Tout le monde est fait comme notre famille » : c'est un mot d'Arlequin que Brunetière se plaisait à répéter d'après Voltaire. Dans une science à laquelle on pourrait être tenté de demander des itinéraires d'évasion, il voyait le dépôt même des plus vieilles vérités.

Pierre Moreau.

1. Jules Lemaitre se passait de l'accent circonflexe. C'est donc bien gratuitement que tout le monde lui en fait présent, à l'exception d'Eugène Marsan ; cf. le *Courrier des Lettres* de ce dernier dans *Le Figaro* du 31 mai 1932.

2. L'article de Jules Lemaitre, *De l'influence récente des littératures du Nord*, ne paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* que trois ans plus tard, en 1894. Il exprime avec esprit et quelque malice des vues qui étaient communes à Lemaitre, à Brunetière, et sans doute à Faguet.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE INÉDITE DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Monsieur J. Robertson,
Great Marlborough Street, London,

Monsieur,

Je viens de recevoir la dissertation que vous avez publiée sur la Chronique de Paros. Je suis si flaté [*sic*] de la recevoir de votre main que je ne puis différer de vous en temoigner ma vive reconnoissance. Je la lirai avec le plus grand plaisir et certainement avec beaucoup de profit. Le sujet est tres intéressant et me paroit traité avec une profonde erudition.

En daignant, Monsieur, me parler du voyage du jeune Anacharsis, vous m'avez fait eprouver combien l'amour propre d'un auteur est pret a s'exalter au suffrage d'un homme de votre merite ; il est vrai que mon illusion n'a pas duré et que je me suis bientot rapellé [*sic*] que le vrai savoir est toujours accompagné d'indulgence.

J'ai l'honneur d'etre avec le plus sincere respect, Monsieur,

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

Barthelemy.

Paris, le 28 juin 1791.

Le colonel Simpson, représentant actuel de la famille Simpson, de Kirkville House, Skene, Aberdeenshire, veut bien me confier cette lettre de l'abbé Barthélemy, datée de 1791 et trouvée parmi les papiers de la famille Brown-Simpson. L'abbé Barthélemy avait acquis beaucoup de renom à l'étranger à la suite de la publication en 1788 des 4 volumes in-4° et des 7 in-8° du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, œuvre qui lui valut un siège à l'Académie Française, et dont une traduction anglaise par Beaumont parut à Londres en 1791.

Joseph Robertson (1726-1802) à qui est adressée la lettre de l'abbé Barthélemy, avait envoyé au nouvel académicien un exemplaire d'un ouvrage dans lequel il contestait l'authenticité de la « chronique de Paros ». L'inscription connue sous ce nom figure sur l'un des marbres Arundel, à Oxford ; elle donne des renseignements intéressants sur la vie en Grèce jusqu'au IV^e^ siècle avant J.-C. Le livre de Robertson avait paru à Londres, l'année même où le *Voyage du jeune Anacharsis* paraissait à Paris, trois ans auparavant. On peut s'expliquer son envoi tardif par le fait que John Hewlett (1762-1844), autre érudit, avait, lui aussi,

publié un livre (*Vindication of the Parian Chronicle*, 1789) sur cette même chronique, dont il défendait l'authenticité contre son compatriote. Comme le livre de Barthélemy traitait des mêmes aspects de la vie grecque, il est vraisemblable que Robertson voulait s'assurer l'appui de l'abbé Barthélemy, lequel, tout en louant l'érudition de son correspondant, évite de se prononcer sur le fond de la question.

Mentionnons en passant que Joseph Robertson, écrivain copieux, devait traduire, en 1795, le *Télémaque* de Fénelon, livre qui a eu en Grande-Bretagne une popularité extraordinaire pendant le XIX^e^ siècle. Le souvenir de Fénelon se montre également dans le titre même de l'*Essay on the Education of Young Ladies*, que Robertson publia trois ans plus tard.

F. C. Roe.

CHARLES BONNET UND KARAMSIN

Bedeutend und geographisch weitgreifend war der Einfluss des Genfer Philosophen und Naturwissenschaftlers Charles Bonnet (1720-1793) zu seinen Lebzeiten und im ersten Drittel des 19. Jahrhunderts. Zwar wurden in Frankreich zunächst die Werke des « Palingenesisten » auf Bestreben des Kanzlers Maupeou untersagt [1], doch erschien schon 1770 eine zweite Ausgabe seiner « Palingénésie philosophique » in Lyon. Einflüsse Bonnets auf französische Denker lassen sich aufweisen für die Psychologen Cabanis [2], Le Sage, Helvétius und Broussais [3], ferner für die philosophischen Wegbereiter der Restauration de Bonald und de Maistre, die ihn für ihre konservativ-reaktionären Bestrebungen in Anspruch nahmen [4]. Für de Maistre insbesondere lieferte Bonnet den Gedanken der « Palingénésie politique » [5], wenn es auch nicht ganz ausgeschlossen ist, dass de Maistre den Palingenesiebegriff von den Alchimisten und Rosenkreuzern übernommen hat [6]. Den wichtigsten Niederschlag Bonnetschen Gedankenguts in Frankreich finden wir jedoch in der « Palingénésie sociale » Pierre-Simon Ballanches, ohne darüber die « Palingénésie humaine » von Charles Nodier vergessen zu wollen.

1. Duc de Caraman, *Charles Bonnet, philosophe et naturaliste, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1859, p. 114.

2. A. Lemoine, *Charles Bonnet de Genève, philosophe et naturaliste*, 1850, p. 103.

3. M. Offner, *Die Psychologie Charles Bonnets*. In *Schriften der Gesellschaft für psychologische Forschungen*. Heft 5, Leipzig, 1883, S. 720.

4. Vicomte de Bonald, *Discours sur la vie de Jésus-Christ*, Paris, 1844, p. 57, n. 2, p. 58, p. 47 n. — *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, Paris, 1800. Titelblatt., p. 19, p. 48. — *Recherches philosophiques sur les premiers objets*, Paris, 1826, t. I : p. 104, p. 290, p. 416 ; 1818, t. II : p. 223. — Joseph de Maistre, *Œuvres*, 1-7, Bruxelles, 1838, I, p. 142, II, p. 165, p. 115 n. ; VII, p. 53. — *Idem*, *Œuvres*, 1-14, Lyon, 1884-86, II, p. 69, p. 70.

5. De Maistre, Lyon, I, 547.

6. Auguste Viatte, *Les sources occultes du romantisme*, Paris, 1928 ; II, p. 65.

In Italien war besonders der Naturforscher Spallanzani Anhänger der Bonnetschen Lehren ; er übersetzte 1769 die *Contemplation de la Nature* ins Italienische. Diese mit Anmerkungen versehene Ausgabe wurde wiederum Grundlage der holländischen Übersetzung von Coopmanns, mit Fussnoten von van Swinde, 1774. In England erschien 1766 eine Ausgabe der *Contemplation* von einem ungenannten Übersetzer, und 1787 ein Teilauszug aus der *Palingénésie philosophique : Philosophical and critical Inquiries concerning Christianity.* Selbst in Portugal trug man sich mit dem — allerdings leicht phantastischen — Plan einer Bonnetübersetzung [1]. Ein Land, das sich nicht um eine sprachliche Aneignung Bonnets bemüht hat, dennoch lebhaft auf seine Stimme hörte, war Dänemark. Zur Illustration seiner Werke hatte Bonnet die dänischen Künstler Juel, Clemens, Bradt, Malpo und Plötz nach Genthod berufen — ein nicht unwesentliches Kapitel in der Geschichte der Kunstbeziehungen zwischen Genf und Dänemark im 18. Jhdt [2].

Von allen Sprachen jedoch ist Bonnet zuerst ins Deutsche übersetzt worden, wobei besondere Wichtigkeit den Übersetzungen Titius' und Lavaters zukommt [3], weil sowohl Jean Paul [4] als auch Herder [5] aus ihnen wesentliche Gedanken für ihre Abhandlungen über Palingenesie und Unsterblichkeit geschöpft haben.

Nach dieser flüchtigen Skizzierung der Auswirkung des Bonnetschen Werkes auf die europäische geistige Welt seiner Zeit, die sich noch an vielen Stellen erweitern und ergänzen liesse, sei auf die bisher kaum beachtete Beziehung Bonnets zu Russland hingewiesen in Gestalt seiner Freundschaft mit dem russischen Schriftsteller Karamsin, dem « Vater der Sentimentalität in Russland » [6].

Nicolas Mikhailovitch Karamsin wurde am 1. Dezember 1766 [7] zu Mikhailovka im Gouvernement Kazan geboren, als Nachfahre tartarischer Prinzen.

Sein Vater, ein Offizier im Ruhestand, liess ihn eine Schule in Moskau, die Pension Schaden, besuchen. Dort blieb er bis zum 15. Lebensjahre, um dann der Armee beizutreten, in der er jedoch lediglich bis zum Tode seines Vaters verblieb. Voll und ganz widmet sich der junge Karamsin nun der Literatur und betätigt sich insbesondere, er, der

1. *Briefe* von Fr. Matthisson. Zürich, 1802, S. 7.
2. Henry Glarbo, *Charles Bonnet et le Danemark. Journal de Genève*, 8, 15, 17, 26, 29. IX, 1924.
3. Joh. Daniel Titius (1729-96, Mathematikprofessor zu Wittenberg), *Betrachtung über die Natur.* 4. Auflage, Wien, 1789. — Joh. Caspar Lavater, *Philosophische Palingenesie.* Zürich, 1769-70.
4. *Das Kampaner Tal. Das Neue Kampaner Tal. Selina oder über die Unsterblichkeit.*
5. *Palingenesie.* Vom Wiederkommen menschlicher Seelen. *Ueber die Seelenwanderung.* 3 Gespräche. u. a.
6. *Karamsins und Lavaters Briefwechsel.* Sankt-Petersburg, 1893. Aufgefunden von Dr. F. Waldmann in Zürich. Impr. d. l'Acad. d. Sciences. — III. Die Briefe sind in deutscher und in russischer Sprache wiedergegeben.
7. Nicht am 1. Sept., wie die « Grande Encyclopédie », Paris, Bd. 21, angibt. — Die anderen Angaben sind dem erwähnten Werk entnommen.

glänzende Kenner mehrerer Sprachen, als einfühlender Übersetzer. Er macht dem russischen Volke zugänglich : Gessner, Voltaire, Ariost, Richardson, Shakespeare, Lessing, Addison, Klopstock, Herder, Haller, Thomson. 1791 gründete er das *Moskowische Journal* und 1802 den *Europäischen Boten*. In unserem Zusammenhang ist entscheidend seine Reise durch Deutschland, die Schweiz, Italien, Frankreich und England (1789-91), die er in den *Briefen eines reisenden Russen* beschrieben hat [1].

Schon früh fällt Karamsins erste Beschäftigung mit Bonnet, aus dessen *Contemplation de la Nature* er bereits vor seiner grossen Reise einige Artikel in Moskau übersetzt hatte. Karamsin schreibt am 10. Juni 1788 aus Moskau an Lavater [2], für den er eine ausserordentliche Verehrung hegte und der ihn später um eine Übertragung einer Auswahl seiner Werke ins Russische angehen wird :

Ich lese sehr fleissig Bonnets Schriften. So viele Aussichten mir der grosse Philosoph unserer Zeit auch eröffnet hat, so bin ich doch weit davon, mit allen seinen Hypothesen vollkommen zufrieden zu sein. Les germes, emboîtement des germes, les sièges de l'âme, la machine organique, les fibres sensibles — Das ist alles sehr philosophisch, tiefsinnig, lässt sich gut zusammenreimen und könnte auch in der Tat so sein, wenn der liebe Gott, bei seiner Schöpfung, sich nach der Philosophie des ehrwürdigen Bonnet einrichten wollte : ob es aber in der Tat so ist, das glaube ich doch nicht, so lange ich glaube, dass Gottes Weisheit die Weisheit aller unserer Philosophen weit übertrifft, und folglich andere, bequemere, als die von unseren Leibnitzen und Bonneten ihr zugeschriebene Mittel, ihre Geschöpfe hervorzubringen und zu erhalten, finden kann [3].

Mit besonderer Liebe verweilt Karamsin bei der Beschreibung seines Genfer Aufenthaltes, und im Zusammenhang mit seiner Verehrung für Bonnet ist das Gespräch interessant, das er am 21. Juli 1789 in Weimar mit Wieland führte und, so weit es Bonnet betrifft, wörtlich wiedergibt :

Die Unterhaltung berührte auch die Philosophen. Keiner unter den Systematikern, sagte Wieland, vermag seine Leser so zu fesseln, als Bonnet, und vorzüglich Leser von einer lebhaften Einbildungskraft. Er schreibt deutlich, angenehm, und macht, dass man ihn und seine Philosophie liebgewinnt [4].

Im November ist Karamsin in Genf, sein erster Brief von dort ist vom 26.11.1789 datiert. Schon in einer der folgenden Mitteilungen an seine Freunde kommt die Rede auf Bonnet : « Ihr werdet Euch vielleicht wundern, meine Freunde, dass ich Euch noch bisher kein Wort von dem grossen Bonnet geschrieben habe. » Ein Verwandter Bonnets vermittelt eine Einladung des Philosophen an Karamsin, der dieser

1. Aus dem Russischen von Joh. Richter, Leipzig, 1801-3, 6 vol., nach welcher Ausgabe wir auch zitieren. Die deutsche Übersetzung der im *Moskowischen Journal* erschienenen, russisch abfegassten *Briefen eines reisenden Russen*, in denen K. auch über sein Verhältuis zu Bonnet berichtet, sah er selbst durch. *a. a.* O. I, pp. IX-X.
2. Waldmann, *a. a. O.*, pp. 39-41.
3. Richter, *a. a. O.*, t. III, p. 15.
4. Id., *ibid.*, t. II, p. 84.

mit freudigem Eifer folgt, allerdings in der Besorgnis, die « Trümmern des grossen Bonnet » zu finden, in Wirklichkeit aber einem « munteren Greis » begegnet, einem « Bonnet, von dem man noch eine zweyte Palingenesie erwarten könnte. » Karamsin wird in Genthod, dem Landsitz Bonnets, derselbe herzliche Empfang zuteil, der schon vor ihm Sulzer, Matthisson, Bonstetten und Johann von Müller beschieden war. Auch Karamsin kann sich dem Charme des « Weisen von Genthod » nicht entziehen, dankbar überliefert er sich der väterlichen Anteilnahme Bonnets :

Für's erste muss ich Euch sagen, dass mich Bonnet durch seine Gutmütigkeit und Freundlichkeit ganz bezaubert hat. In ihm ist keine Spur von Stolz oder Aufgeblasenheit. Er sprach mit mir, wie mit seinesgleichen, und nahm jedes Compliment, das ich ihm machte, dankbar auf. Seine Seele ist so gut, so rein, und so argwohnlos, dass er jede Höflichkeit für die Sprache des Herzens hält, und gar nicht an der Aufrichtigkeit des Andern zweifelt. O ! welch ein Unterschied zwischen einem deutschen Gelehrten und Bonnet [1].

Schon bald unterbreitete Karamsin Bonnet seine Absicht, dessen Werke ins Russische zu übertragen. Bonnet war mit dem Vorhaben des jungen Schriftstellers höchst zufrieden und unterstützte und lobte seinen Eifer. « Womit gedenken Sie anzufangen ? fragte er. — Mit der Contemplation de la Nature, antwortete ich, die man mit Wahrheit ein Magazin nützlicher Kenntnisse für jedermann nennen kann ». Worauf Bonnet fortfährt : « Hätt' ich doch niemals gedacht, erwiederte er, dass diese Schrift eine so günstige Aufnahme finden, und in so viele Sprachen übersetzt werden würde. Sie werden aus der Vorrede wissen, dass ich im Begriff war, sie in den Kamin zu werfen ? » Dann weist Bonnet ihn jedoch auf die *Palingénésie philosophique* hin : « An der Palingenesie aber übersetzen Sie die beste und nützlichste meiner Schriften. Ja, mein Herr, in unserm Jahrhundert giebt es viele Ungläubige » [2]. Die nächste datierte Mitteilung Karamsins aus Genf stammt vom 23. Januar 1790. In ihr ist ein Brief des Russen an Bonnet, sowie dessen Antwort wiedergegeben. Karamsins Brief zielt auf die sprachlich-stilistischen Probleme einer Übersetzung, insbesondere auf die Übertragung eines fremdsprachlichen Werkes in seine Muttersprache, das Russische :

Ich habe Ihre Contemplation noch einmal mit der grössten Aufmerksamkeit durchgelesen, und ich kann es ohne Prahlerey sagen, dass ich mich im Stande fühle, dieses vortreffliche Werk zu übersetzen, ohne es zu entstellen, und selbst, ohne den Nachdruck seines Styls zu entkräften. — Doch um die Schönheiten des Originals in ihrer ganzen Frische zu erhalten — dazu gehörte freylich ein zweyter Bonnet. Überdiess ist zwar die russische Sprache reich genug, aber noch nicht hinlänglich gebildet, und wir haben nur noch sehr wenige philosophische und physikalische Originalwerke oder Übersetzungen im Russischen. Es werden ganz neue Wortverbindungen und wohl gar ganz

1. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 1, 3, 4.
2. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 5-6.

neue Wörter nötig seyn, wie das im Deutschen der Fall war, als man in dieser Sprache zu schreiben anfing [1].

Weiterhin erwähnt Karamsin seine Absicht, indem er die oben zitierte Anregung Bonnets aufgreift, auch das Hauptwerk des Philosophen, die *Palingénésie philosophique*, ins Russische zu übersetzen — ein Unterfangen, in dem er von einem Freund unterstützt werden wird.

Auch hab' ich beschlossen Ihre Palingenesie zu übersetzen. Ich habe einen Freund in Moskwa, der sich, so wie ich, glücklich schätzt, Ihre Werke gelesen und studiert zu haben, und der mir in meiner angenehmen Arbeit helfen wird. Vielleicht übersetzt er in dem Augenblick, da ich die Ehre habe, Ihnen zu schreiben, ein Kapitel Ihrer Contemplation oder Ihrer Palingenesie, um seinen Freund bey der Rückkehr in's Vaterland zu überraschen [2].

Karamsins Brief schliesst mit einer sentimentalen Huldigung an Bonnet : « Wenn ich dem Publikum meine Übersetzung vorlegen werde, will ich ihm zugleich sagen : « Ich habe ihn selbst gesehen », und der Leser wird mich heimlich beneiden. » Die Antwort Bonnets ist mit Freitag, dem 22.1.90 überschrieben. Er lädt Karamsin zu « einem kleinen philosophischen Mahle » ein, und zwar für Samstag, den 30.1.90, und gibt seinem Staunen darüber Ausdruck, wie leicht, mühelos und elegant Karamsin die französische Sprache meistere. « Sie handhaben unsre Sprache, wie ein Franzose, der sie studiert hat, und ich kann mir nicht genug Glück wünschen, einen Übersetzer gefunden zu haben, der so sehr im Stande ist, sein Original gut zu übertragen. » Er erklärt sich mit Karamsins Vorschlag bereit, auch die Übertragung seines liebsten Werkes in Angriff zu nehmen : « Sie werden die Palingenesie nicht weniger gut übersetzen als die Contemplation — davon bin ich überzeugt. » Doch schon vor dem Termin der offiziellen Einladung, am 26. Januar 1790 nämlich, sehen wir Karamsin auf dem Wege zu Bonnet. Unterwegs treibt der Regen ihn in ein Bauernhaus, wo er gerührt ist über die Erkenntnis, wie sehr Bonnet unter den einfachen Landleuten geliebt und geehrt ist [3]. Bonnet, über den vorzeitigen Besuch sehr erfreut, bittet Karamsin, sofort mit der Übertragung der *Contemplation de la Nature* zu beginnen [4]. Wir sehen erneut, wie schon oben angedeutet, sowohl bei Bonnet als auch bei Karamsin einen Zug zum Gefühlsüberschwang, zur Sentimentalität, welche Beobachtung an folgendem Briefauszug noch mehr an Schärfe gewinnt :

Sie wollen meine Contemplation übersetzen, sagte er heute zu mir, fangen Sie die Übersetzung unter den Augen des Verfassers und an demselben Tisch an, auf welchem sie geschrieben wurde. — Mit einer gewissen Ehrfurcht näherte ich mich dem Schreibtische des grossen Philosophen, setzte mich in seinen Lehnstuhl, und nahm seine Feder — meine Hand zitterte nicht,

1. Id., *ibid.*, t. IV, p. 11.
2. Id., *ibid.*, t. IV, p. 13.
3. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 14-15, 17.
4. Id., *ibid.*, t. IV, p. 191.

obgleich Bonnet neben mir stand. Ich übersetzte den Titel und den ersten Paragraphen und las ihm diess vor.

In seiner freundlichen Art geht Bonnet selbst auf kleinste technische Einzelheiten, welche die Übersetzungsabsichten Karamsins betreffen, ein :

Ich höre, sagte der liebenswürdige Bonnet lächelnd, ich höre, aber ich verstehe nichts. Ihre Landsleute werden wahrscheinlich klüger seyn, als ich — diess Papier aber behalt' ich zum Andenken unsrer Bekanntschaft. « Er wollte wissen, in wieviel Zeit ich die Contemplation übersetzen könnte, in was für Format ich es drucken lassen wollte, und ob ich die Correctur selbst übernehmen würde. Mir war es sehr lieb, das der grosse Bonnet in diese kleinen Umstände eingieng ; aber noch lieber war mir das Versprechen, dass er mir Neues und selbst dem französischen Publicum noch unbekannte Bemerkungen mittheilen wolle... »

Neben den wissenschaftlichen Unterhaltungen waren viele Stunden blosser Geselligkeit gewidmet, die Bonnet so sehr liebte. Wie ein Sohn wurde Karamsin in das Familienleben einbezogen. Schliesslich erbittet Bonnet zwei Exemplare von seinem Übersetzer : « Er will, dass ich ihm zwey Exemplare meiner Uebersetzung schicke : eins für ihn, und das andere für die Genfer Bibliothek [1] ». Durch Bonnets Vermittlung macht Karamsin die Bekanntschaft des Dänen Baggesen, eines Vertreters nordischer Sentimentalität. Als Bonnet einmal darauf hinweist, dass er kein Dichter sei, ruft Baggesen in seinem Gefühlsüberschwange aus : « Derjenige, der am Schlusse der Palingenesie geschrieben hat : Notre Père !... notre Père !... nous... ist der grösste Dichter, « rief Baggesen, und dieses aufrichtige Lob rührte den gefühlvollen Greis [2]. » In seinem Brief vom 28.2.1790 beschreibt Karamsin seinen Abschied von Bonnet : « Bey Bonnet bin ich auch zum letztenmahle gewesen [...] Die versprochenen Anmerkungen zur Contemplation hab' ich von ihm erhalten. Ich konnte mich der Thränen nicht enthalten, als ich von ihm Abschied nehmen musste » [3]. Karamsin verlässt Genf, um nach Lyon zu reisen, wo er mit Matthisson, dem deutschen Freund Bonnets, zusammentreffen wird [4].

Wie überschwenglich Karamsins Begeisterung für Bonnet war, mag abschliessend ein Zitat belegen : « Dort, wo einst die Homere und Platone lebten, wohnen jetzt wilde Barbaren [...] dafür sehen wir am Fusse des Jura Bonnet und in Königsberg Kant, gegen welche Plato in Rücksicht der Philosophie nur ein Kind ist ! » [5]

Friedhelm Pamp.

1. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 19-21, 23-25.
2. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 61-65, 67.
3. Id., *ibid.*, t. IV, pp. 79-80.
4. Id., *ibid.*, t. IV, p. 119.
5. Id., *ibid.*, t. IV, p. 169.

HENRY JAMES AND ZOLA : A PARALLEL

Almost immediately upon the appearance of *L'Œuvre*, Zola's novel of artistic life, in April, 1886, the charge was brought by certain reviewers that he had plagiarized Balzac's famous short story, *Le Chef-d'œuvre inconnu*. Maurice Français, a well-known journalist, was commissioned by *Le Voltaire* to obtain Zola's reaction to the charge and on May 3, 1886, published an interview with Zola in which the novelist declared that he had only the vaguest recollection of Balzac's story and seemed to deny yhat *Le Chef-d'œuvre inconnu* had been in any real sense a source for his work. These are the key phrases of his statement :

> Quant à l'*Œuvre* et à la nouvelle de Balzac, il peut y avoir quelques points communs, quelques réminiscences ; en tout cas, ils sont infiniment plus développés dans l'*Œuvre* que dans le *Chef-d'œuvre inconnu*. De plus, il y a dans l'*Œuvre* toute une affabulation différente, toute une série de portraits originaux. Au surplus, voici l'histoire de l'*Œuvre :* l'idée première était l'impuissance en art, inspirée par l'exemple d'un de mes pauvres amis. J'ai voulu y montrer aussi l'influence de l'Art sur la vie, sur les passions [1].

In spite of this denial, it is still possible that the original idea of *L'Œuvre* came to him from Balzac's story, but in a roundabout fashion, for there is some evidence that the source of the novel might have been Henry Jame's short story, *The Madonna of the Future*, which first appeared in the *Atlantic Monthly* for March, 1873, and then, in translation as *La Madone de l'avenir*, in the *Revue des Deux Mondes* for April 1, 1876 [2]. It is highly probable that the central conception of *The Madonna of the Future* had come to James from *Le Chef-d'œuvre inconnu* and, indeed, *The Madonna* contains a line which sounds like nothing so much as a Jamesian admission of debt ; when the arty Mrs. Coventry speaks of the unseen masterpiece of the poor painter, Theobald, the story's central figure, she says :

> There are people who doubt that there's any picture to be seen. I shouldn't myself be surprised if, when one runs him to earth, one finds scarce more than in that terrible little tale of Balzac's — a mere mass of incoherent stratches and daubs, a jumble of dead paint ! [3]

Now, of course, Zola could easily have seen Jame's story in the *Revue des Deux Mondes*, for though it was an extremely " bourgeois " journal, it did contain an occasional story or article which even a priest-eating Naturalist might find interesting. There was, for instance, the seria-

1. *Le Voltaire*, May 3, 1886. For a detailed discussion of the relationship between *L'Œuvre* and *Le Chef-d'œuvre inconnu*, see my article, " Another View of Zola's *L'Œuvre*, " *Romanic Review*, XXXIX (1948). pp. 282-300.
2. Vol. CXXII, pp. 590-617.
3. *The Madonna of the Future*, in Henry James, *Stories of Writers and Artists*, ed. by F. O. Matthiessen, New York, New Directions, n. d. (1944), p. 32.

lized version of Renan's *Souvenirs d'enfance* in 1876, or Fromentin's discussion of the Dutch and Belgian masters, or Emile Montégut's long defense of Dumas fils's *L'Etrangère* and *Les Danitcheff*, both of which Zola had lambasted with much gusto in *Le Bien public*, where he had the dramatic column in 1876. Perhaps he had looked into the *Revue des Deux Mondes* to see what the other side was saying about Dumas fils and had come on James's story, which was in the same number as Montégut's article. Or perhaps, at one of Flaubert's Sundays, James had told him of having a piece accepted by the *Revue des Deux Mondes* and had described it to him. James was in France from the fall of 1875 to almost the end of 1876 and in a letter of May 28, 1876, mentions having met Zola [1]. At all events, it is completely possible that Zola had read *The Madonna* and remembered it when he came to composing his own story of artistic life. The evidence seems good enough to make one think he did.

There are, to begin with, some resemblances of conception and plot. In *The Madonna of the Future*, H., the narrator (who sounds very much like James himself), tellls how he met a certain Theobald, a American expatriate in Florence, and how he and Theobald formed a kind of remote friendship in the course of their wanderings through the Uffizi and the Pitti Palace. As they come to know each other a little better, Theobald reveals that he is an artist and that he has been working on a Madonna for several years but that he has by no means captured the ideal beauty he dreams of. An American lady, Mrs. Coventry, whose apartment H. visits, declares that Theobald is something of a fake and that he has produced nothing in spite of the great hopes the American colony had in him for so long. Intrigued by the contrast between Theobald's fertility of theory and his reported lack of production, H. eventually manages an introduction to the woman whom Theobald regards as the model for his Madonna, his ideal of feminine beauty. He is surprised to find that Serafina is only a fairly handsome middle-aged lady of no great distinction of manner or appearance and in his surprise reveals to Theobald that she now possesses only « de beaux restes » and that she is nothing like the perfect example of Italian harmony and line which Theobald has thought her for so many years. Theobald has wasted his time, H. tells him, and the news, dawning on the poor painter, as the most stunning of revelations, really marks the end of his life. He ceases to see H. for such a long time that the latter eventually seeks him out and finds him near death from heartbreak and disillusionment. It is then that H. sees the long-hidden masterpiece — " ... a canvas that was a mere dead blank cracked and discoloured by time. This was his immortal work ! " [2] Theobald dies, unwept and unhonored save by a tiny

1. *The Letters of Henry James*, edited by Percy Lubbock, New York : Scribner's, 1920, vol. I, pp. 47-50.
2. *The Madonna of the Future*, p. 47.

group of expatriates, and H. takes the blank canvas, with a vow never to show it to anyone. The story ends with an ironic reflection on the success enjoyed by unscrupulous men of talent who have no ideal of art or life.

Zola's novel, in its main lines, is much the same, though of course far more developed and detailed. Like James, he has his painter, Claude Lantier, son of the unfortunate Gervaise of *L'Assommoir*, spend years on a single painting, which, after an incredibly long effort, turns out to be a total failure and the ruin of its creator. Zola is more dramatic than James in his description of Lantier's sufferings and particularly in the fact that he causes his artist to hang himself from his easel, while the American has his painter simply waste away and quietly die, but the sense of the two works remains the same here nonetheless. Again, both authors have their painters accomplish one good painting, one at least which gets some small recognition. When Lantier's son dies the painter, now completely removed from human affections and human concerns in the pursuit of his hopeless ideal, immediately sets out to render on canvas the curious tones of the dead child's flesh and succeeds in creating a work of a certain macabre effectiveness which a friendly painter persuades the Salon jury to accept. Theobald's experience once again is not so dramatic, but is really not much different. The only painting of his which H. ever manages to see, more exactly, the only painting he ever completes, is a portrait of Serafina's child, completed just before the child's death[1]. It is noteworthy that this detail does not occur in any way in Balzac's *Le Chef-d'œuvre inconnu*, while the spectacle of an endless pursuit of a single, perfect canvas and the painter's ultimate death from frustration and sadness was of course available to Zola in that story.

As Theobald and Lantier pursue their hopeless dream of rendering on canvas the ideal beauty they dream of, both come to paint almost completely without model (as Frenhofer, the mad painter of Balzac's story likewise did)). Lantier has tried and rejected a dozen Parisian models, has forced his poor wife, Christine, to pose for him to exhaustion, and then, at the end of his efforts, has decided that no human form can incarnate the figure he carries in his eye and has come to paint from the vision alone. Theobald does almost the some : he occasionally visits Serafina to observe her beauty but the greater part of his speculation and theorizing goes on in front of his canvas when no other person is present. Both James and Zola seem to be trying to demonstrate, by this special kind of artistic failure, that it is only in the observation of reality that the painter can succeed, that when he abandons himself to rendering visions he is doomed.

1. The original family tree of the Rougon-Macquarts, published in *Une Page d'amour* in 1878, contains no mention of a child of Claude Lantier ; the child appears only in the definitive version of the tree published in *Le Docteur Pascal* at the end of the series.

Again, in both stories the revelation of failure comes to the artist through the words of a second person, in *The Madonna of the Future* from H.'s cry that Serafina is old and almost ugly and that Theobald has wasted his time in dreaming, in *L'Œuvre* from the terrible words of Christine as she forces Lantier from his easel and compels him to renounce art for love. Moreover, the funeral scenes of the two works have a certain similarity : in both the body of the painter is accompanied to the grave by the smallest number of the faithful, symbol of society's contempt for the weak, the dreamers, and in neither case is the actual model of the unsuccessful canvas present. Likewise, one of the concluding details of each story, the seizing of the unsuccessful canvas by the painter's only friend to protect it from profane eyes, is quite similar. There are one or two more small resemblances, for instance, the fact that in both stories the painter enjoys a long reputation as a coming genius and a future revolutionary and then gradually loses his support as he fails to produce as he is expected to ; and the further fact that both Theobald and Claude are kept from creation at least partly because each possesses an income which, though small, is sufficient to remove him from the necessity of selling and which thus deprives him of the best stimulus to genius, as both James and Zola saw it, the need to live by one's products.

Actually, the resemblances of idea are more significant than the similarities of plot detail, and here Zola is closer to James than to Balzac, who talks less of the general philosophy of art in its broadest aspects, such as observation versus meditation and theory versus practice. Both painters, though monomaniacs, for instance, seem fairly normal in the events of everyday life (admittedly they are eccentric, but not wildly so) and neither gives much hint of his ultimate crackup under the weight of his disillusionment. Both too are bohemians — something Balzac's Frenhofer clearly was not — and both live outside society, completely given to the quest for the ideal. Both authors stress over and over the constant concentration of their painters on the great canvas-to-be and both quite obviously lay part of the blame for ultimate failure on an overlong meditation on the nature and meaning of beauty und on an insufficient practice of the actual business of art. Theobald apparently stands for hours before his empty canvas, Claude Lantier plants himself before his view of the Seine and does not budge for months at a time. H.'s words to Theobald are the lesson they both require — but would never heed, for it is not in them to listen to other men's ideas : " The only thing that helps is to do something fine. There's no law in our glorious Constitution against that. No matter if you've to study fifty times as much as one of these. What else are you an artist for ? Invent, create, achieve " [1]. It is clear that one of the major aims of both stories is

1. *The Madonna of the Future*, p. 21.

to attack the whole modern tendency to over-emphasize theory and philosophy to the detriment of the practice of art and each undoubtedly represents a kind of plea *pro domo* on the part of Zola and James, neither of whom had the slightest hesitation about engaging in the professional and commercial aspects of art.

But they are really closest in the personal, as opposed to the professional, reasons they give for their painters' failure. In the first place, both Theobald and Claude are dreamers of the same kind : the former repeats over and over that he is an idealist, that is, one who believes in a beauty transcending nature, and Claude is described by Zola on more than one occasion as a hopeless Romantic, stained forever with the spot of his fathers (for he comes of age in 1862) and hence a believer in some kind of transcendency too. But this is not all, though undoubtedly it would be enough in itself to bring on some kind of failure, or at best only a diminished success. What is most serious is that both Theobald and Claude are explicitly described as somehow incomplete, lacking in the sheer technical ability to get their dreams down once and for all in oil and canvas. Zola keeps repeating this note almost *ad nauseam* (it is indeed one of the chief arguments advanced for the interpretation of Claude Lantier as Paul Cézanne, whom Zola is said to have regarded as incomplete) and these words of Theobald's, just before he dies, could well serve as a kind of advance sketch of Lantier's whole life and death as an artist :

" Look at that canvas ", he went on... " That was to have contained my masterpiece ! Isn't it a promising foundation ? The elements are all here. " And he tapped his forehead with that mystic confidence which had so often marked the gesture for me before. " If I could only transpose them into some brain that has the hand, the will ! Since I've been sitting here, taking stock of my intellects, I've come to believe that I've the material for a hundred masterpieces. But my hand's paralyzed now and they'll never be painted. I never began ! I waited and waited to be worthier to begin I wasted my life in preparation. While I fancied my creation was growing it was only dying. I've taken the whole business too hard. Michael Angelo didn't when he went at the Lorenzo. He did his best at a venture, and his venture's immortal. *That's* mine ! " And he pointed with a gesture I shall never forget at the empty canvas. " I suppose we're a genus by ourselves in the providential scheme — we talents that can't act, that can't do nor dare ! We take it out in talk, in study, in plans and promises, in visions ! But our visions, let me tell you ", he cried with a toss of his head, " have a way of being brilliant, and a man has not lived in vain who has seen the things *I've* seen. Of course you won't believe in them when that bit of worm-eaten cloth is all I have to show for them ; but to convince you, to enchant and astound the world, I need only the hand of Raphael. His brain I already have. A pity, you'll say, that I haven't his modesty ! Ah, let me boast and babble now — it's all I have left ! I'm the half of a genius ! Where in the wide world is my other half ? Lodged perhaps in some vulgar soul, the cunning ready fingers of some dull copyist, or some trivial artisan who turns out by the dozen his easy prodigies of touch ! But it's not for me to sneer at him; he at least does something. He's not a dawdler.

Well for me if I had been vulgar and clever and reckless, if I could have shut my eyes and taken my leap "[1].

Might not Claude have thought the same things as he contemplated the easy successes of Fagerolles, the skillful "hand" who lacked the heart and soul and brain of a true artist, but who painted and achieved nonetheless ?

Wheter or not the *Madonna* served as any kind of source for l'*Œuvre*, it seems abundantly clear that James and Zola were thinking much alike as they composed their stories. With infinite pity, but with the clearest judgment, they wrote the tragedy of the incomplete artist, living in his own special circle of the human Inferno. But more than that, they depicted in the highest symbolic terms the whole tragedy of man, our stubborn will to transcend our condition, our endless wish to play God.

Robert J. Niess.

SHAKESPEARE EN FRANÇAIS

Les « Sonnets » aux antipodes.

On sait que les sonnets de Shakespeare sont loin d'avoir attiré autant de traducteurs français que ses pièces de théâtre. Tandis que les premières traductions et adaptations scèniques (La Place, Le Tourneur, Ducis, etc.) remontent au XVIII[e] siècle, il faudra que les sonnets, plus difficiles à aborder et à comprendre, attendent beaucoup plus longtemps leur premier traducteur. Ce n'est qu'en 1856 que paraissent les *Poèmes et sonnets de William Shakespeare traduits en vers*, avec le texte anglais au bas des pages, précédés d'une notice et suivis de notes, par Ernest Lafond. Cette « sélection » est suivie de près, en 1857, par les *Sonnets de William Shakespeare*, traduits pour la première fois en entier par François-Victor Hugo. Ensuite, il faut attendre encore une cinquantaine d'années pour voir *Les sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français* par Charles-Marie Garnier (1906-1907)[2].

Mais, entre ces deux dates, en 1891 précisément, avait paru en français, aux antipodes, un petit volume intitulé *William Shakespeare : son poème : les sonnets : traduit* [sic] *par Louis Direy*. Il portait l'épigraphe : *Beau, bon et vrai, tel est mon thème unique* (Sonnet 105), suivie de « Poverty Bay, New Zealand ».

Qui donc est ce Louis Direy qui traduit Shakespeare en vers français dans la petite ville coloniale de Gisborne, à l'endroit où le capitaine

1. *Ibid.*, p. 48. The irony is, of course, that the " hand " he would have liked to possess is owned by the vulgar lover of Serafina, the maker of animal figurines, a man as devoid of soul as Theobald is of skill.

2. Albert Dubeux, *Les traductions françaises de Shakespeare*, 1928, p. 78.

Cook, en 1769, a mis pied pour la première fois sur le sol de la Nouvelle-Zélande ? Selon les informations que nous avons pu recueillir, il naquit à Lille le 15 mars 1816, fils d'un officier français du même nom. Dans une notice nécrologique de la main de son fils, il est ainsi désigné : « Louis Direy, B. ès L. Douai, Professeur de l'Université royale de France, poet and grammarian, emeritus Shakespeare scholar and translator... » A l'âge de 24 ans, il avait épousé à Londres Ann-Maria Teale Webb, dont il eut un fils, Louis-George, né en 1847, et qui signera l'acte du décès de son père, survenu le 5 février 1892 [1].

Avant de quitter la France, Direy avait déjà publié, en 1838, *Les Orphelines*, un recueil de poésies de 235 pages in-12°, suivi en 1842 d'une *Grammaire française* dédiée à l'Académie Française (2e édition 1844). Après un intervalle de dix ans, on trouve, publiée à Londres, *l'Histoire de Charles XII*, avec notes en anglais ; en 1858, une *Grammaire française* et une *Grammaire anglaise* (avec un collaborateur), et enfin, en 1859, une *Grammaire latine* — ces deux dernières avec des titres anglais.

Au moment de sa mort, selon l'acte de décès, il habitait son pays adoptif depuis 26 ans ; il serait donc arrivé en Nouvelle-Zélande vers 1866. Le seul témoignage sûr que nous ayons retrouvé est la signature de « Louis Direy, settler », dans les archives de l'Union Bank of Australia à Gisborne, à la date du 8 novembre 1875. La fille du gérant de cette banque, Mme Frances Hooper, qui habite toujours Gisborne, est une des rares personnes qui se souviennent encore de notre traducteur. « M. Direy », dit-elle, « vivait tout seul et à l'écart. Je me rappelle distinctement qu'on avait l'impression qu'il était très déçu que la valeur de ses traductions de Shakespeare eût été si peu appréciée. » Mme Hooper en possédait autrefois un exemplaire maintenant perdu. En effet, le petit volume est devenu très rare. Il n'en existe pas à la bibliothèque de Gisborne. Il en existe un à la Turnbull Library à Wellington, à la Kocken Library à Dunedin, et au British Museum, mais non point, pour autant que je sache, à la Bibliothèque Nationale.

Le témoignage du révérend C. E. Fox, actuellement missionnaire dans les Iles Salomon, est encore plus intéressant. Son père le chanoine Fox, à cette époque vicaire de Gisborne, avait été étudiant à Cambridge et parlait couramment le français. Le vieux Direy venait lui lire à haute voix ses traductions, et c'est le chanoine qui l'encouragea à les publier.

Comment Louis Direy en est-il venu à traduire Shakespeare ? Quel texte possédait-il, quels critiques, ou quels commentaires connaissait-il ? On l'ignore. Après sa mort, son fils a fait cadeau de ses livres à la bibliothèque de la ville. Le don est enregistré sous la date du 8 mars 1892, mais il n'existe plus aucune traces des titres. Même la dépouille du vieillard avait été transférée vers 1934 d'un cimetière, dont le

1. Acte de décès conservé à l'Etat-civil de Gisborne. — Notice nécrologique dans le *Poverty Bay Herald*, 10 février 1892, reproduite dans une forme légèrement romancée par J. A. Mackay, *Historic Poverty Bay...*, p. 457.

nom n'est connu de personne, à un endroit que je n'ai repéré qu'avec la plus grande difficulté. Aucune pierre tombale ne marque son dernier gîte. Louis Direy est bien oublié aujourd'hui...

« Les sonnets de Shakespeare », dit Direy dans sa Préface, « s'enchaînent en un poème continu ». Le poète évoque les deux personnages, — son Ami et sa Maîtresse : « son céleste esprit, son immortel... et sa terrestre passion, sa périssable » selon le traducteur. Puis il y a « la Bête qui le porte », — son corps.

Pour Direy, le drame est en trois actes : le premier comprend 20 sonnets ; le second 105, le troisième 25. Les sonnets 126, 145, 153, 154 ayant été écartés comme « accessoires », « le Poème se trouve comprendre 150 sonnets, le nombre symétrique auquel se borna le Psalmiste. » Le premier acte est une invocation où le poète conjure son ami de se perpétuer dans un fils à son image : le fils si désiré, prétend Direy, est son poème. Il appelle le deuxième acte le corps du poème. Le poète y dit comment il voyait le monde et la vie.

Le troisième et dernier acte se déroule, continue le traducteur, dans tout le tumulte d'un dénouement. Il fait un noir portrait de sa Maîtresse ; il lui parle, mais c'est pour la rudoyer ; il lui reproche de faire subir à son Ami un esclavage plus dur encore que le sien ; il plaide pour lui et s'offre pour sa rançon, mais en vain. En sa détresse il cherche un refuge dans le sein de son Ami et implore sa compassion. Mais il n'y a plus de paix pour lui ; l'homme se débat entre son bon et son malin génie et demeure en proie au doute (sonnet 144).

... Il va en son délire outrager l'Ami que toujours il aime ; lui reprocher sa cruauté, le charger de ses propres délits qu'il a tolérés ; tour à tour s'humilier devant son Ange et s'insurger contre lui. Puis il se tait, en s'avouant subjugué par sa Maîtresse.

Tel est l'exposé que donne Direy de la matière des sonnets.

Quelle que soit la valeur des idées de Direy sur l'interprétation des sonnets, il est certain qu'il possédait à fond la langue anglaise. Les fautes sont relativement rares dans sa traduction et ne ressemblent guère à ces bévues hilarantes qui déparent certaines traductions des tragédies. Elles se rapportent presque toutes à des mots rares ou à des passages reconnus obscurs. Qu'il ait pris le « gentle cheater » (c'est-à-dire « escheator ») du sonnet 151 pour un « doux trompeur » est une erreur bien excusable. Il est vrai également que le sens de « eisel » (111) lui échappe tout à fait. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'il a saisi le sens exact de certains mots également obscurs, par exemple : *amiss* (151 : offense) ; *level* (121 : décocher des traits) ; *rebel powers that thee array* (146 : jouet de tes sujets rebelles) ; *when sparkling stars twire not* (28 : quand ses feux sont couverts) ; *maiden gardens yet unset* (16 : maint virginal parterre).

De temps en temps, on trouve des anglicismes, tels, par exemple, que l'emploi de « bienvenir » dans le sens de *welcome* (8 : bienvenir ce qui fait ta tristesse ; 28 : bienvenir l'aube à son retour) ; et des tournures

comme « Ni prétends-je... dévoiler son horoscope » (14 : *Nor can I fortune to brief minutes tell*) ; ou bien « Alors puis-je noyer un œil tari » (30 : *Then I can drown an eye, unused to flow...*)

Même quand le sens est saisi correctement, il s'agit de l'exprimer avec élégance et d'en faire ressortir la poésie. Citons, comme un des exemples les plus réussis, la traduction du sonnet 18, *Shall I compare thee to a summer's day ?*

> **D'un jour d'été te dirai-je l'égal ?**
> **plus tempéré, mieux que lui tu sais plaire ;**
> **boutons de mai tremblent à vent brutal**
> **et l'été n'a que trop courts pas à faire.**
> **Trop chaud parfois son dôme resplendit,**
> **ou son azur il tourne en gris cilice ;**
> **et beau, de bel en laid, parfois périt,**
> **soit jeu du sort, de nature ou caprice.**
> **Mais ton été jamais ne s'éteindra,**
> **ni ne perdra ce beau ton apanage ;**
> **sous ses cyprès Mort ne t'insultera,**
> **quand dans ces vers tu vivras d'âge en âge.**
> **Oui, tant qu'humains auront souffle, ouïe, yeux,**
> **ces vers vivront, et tu vivras en eux.**

On remarquera que Direy s'attache à conserver le système de rimes de l'original. Dans cet exemple, il réussit même à en imiter passablement le rythme. Ailleurs, il n'y réussit qu'à force de supprimer articles, pronoms, etc. — ce qui donne je ne sais quel faux air seizième siècle. Deux exemples entre mille :

> **Toi dont vouloir est vaste comme espace**
> (135 : *thou, whose will is large and spacious*)
> Point n'admettre à l'hymen des esprits vrais empêchements.
> (116 : *Let me not to the marriage of true minds*
> *Admit impediments.*)

Tantôt c'est la position de l'épithète : mes stériles rimes (16), poétique rage (17). Ces procédés trop fréquents, bien qu'ayant l'avantage de rester près de l'original, deviennent maniérés et fatigants ; et tantôt c'est l'abus des inversions pénibles : auront rugué de ta beauté la plaine. (2 : *And dig deep trenches in thy beauty's field*).

En somme, une solide connaissance de l'anglais, même des expressions obscures, la conservation de la forme et du rythme, des tournures parfois heureuses, mais rarement poétiques, ne suffisent pas à sauver cette traduction de la médiocrité.

Celle-ci n'aurait pas d'ailleurs été la seule traduction de Shakespeare qu'aurait tentée Direy. Sur la couverture des *Sonnets* on lit l'annonce de plusieurs ouvrages « prêts à être publiés ». Ils comprennent *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Rêve de la nuit de mi-été* [*sic*] « selon le mode Shakespearien et d'après le Folio de 1623, propres à la scène », ainsi que *Vénus et Adonis*, etc., et les *Chansons* « rythmées en harmonie avec leur musique ». De tout ceci, il n'existe plus trace, non plus que des « *Sonnets*

and Dedication by Louis Direy, Poverty Bay, N. Z. 1890 », cités en tête de notre traduction.

Nous ignorons quels efforts a pu faire Direy, travaillant dans un *settlement* primitif, à l'autre bout du monde, pour faire connaître sa traduction en France. Son existence même est restée inconnue, mais son modeste essai de traduction méritait au moins d'être versé au dossier de l'influence shakespearienne.

A. C. Keys.

MARCEL PROUST DEVANT LA CRITIQUE ANGLO-SAXONNE

Quelques aspects.

Auprès des élites anglo-américaines, Marcel Proust occupe une situation privilégiée. Depuis un quart de siècle, aucun autres romancier français ne saurait lui être comparé par le nombre de livres et d'articles que son œuvre a fait naître dans les deux grands pays de langue anglaise. Avant lui, Anatole France, dans les années qui suivirent la fin de la première Guerre mondiale, avait bien rencontré, dans les milieux cultivés des États-Unis, un écho favorable, au moment même où son étoile pâlissait en France. N'y a-t-il pas eu, chez ses admirateurs américains, aux alentours de 1920, une certaine méprise ? Cet Anatole France qui descendait — tardivement — dans la rue, et qui, par le prestige de son nom, aurait voulu plaider effectivement dans l'Affaire Sacco-Vanzetti, cet Anatole France qui se voyait officiellement couronné par l'Académie de Stockholm cependant que les pèlerins affluaient à La Béchellerie, n'était guère fait pour plaire longtemps aux Anglais, et encore moins aux Américains. S'il est vrai que sa réputation en Amérique devait survivre pendant quelques années à sa mort, survenue en 1924, il n'en reste pas moins que Marcel Proust, qui l'avait précédé dans la tombe, l'éclipsa petit à petit et gagna la seonde manche, combien significative, de cette lutte d'influence engagée outre-tombe.

La réputation littéraire de Marcel Proust, dont les origines, en France, remontent à 1919 (Prix Goncourt), se fit en Angleterre presque simultanément. « Sa gloire littéraire commença de se répandre parmi nous vers 1919 », peut-on lire dans un article que lui consacrait le *New Statesman*, le 25 novembre 1922 [1]. A la mort de Proust, en 1922, M. Walkley, dans le *London Times*, crut pouvoir déclarer que cet événement constituait « one of the crises of the hour ». Aux États-Unis, à la même époque, le public américain ne connaissait pas encore le nom de Proust. Sa mort était passée inaperçue, les agences de presse américaines établies en

1. *New Statesman*, Nov. 25, 1922, p. 239.

Europe n'ayant pas jugé l'événement d'une importance suffisante pour mériter d'être transmis par câble [1].

En 1924, l'Angleterre rivalisait avec la France pour consacrer le génie de Proust. « La plupart des meilleurs critique anglais, remarque Cyril Falls, se sont mis à l'œuvre avec enthousiasme et, dans l'espace de cinq ans, lui ont procuré une célébrité extraordinaire. Le résultat, c'est que ce Français est l'objet d'aussi nombreuses études que les romanciers de chez nous » [2]. Il semble bien que ce soit principalement sous l'influence du courant d'opinion anglais, admirablement secondé par la traduction de Scott-Moncrieff, que l'Amérique s'est mise à la lecture de *Remembrance of Things Past*, titre qui, s'il ne reproduit fidèlement le français, en fait dégager toute la poésie. Entre la culture française et le nouveau monde, l'Angleterre servait de trait d'union. Il faudra pourtant quelques années encore avant que la critique américaine soit au même diapason que la critique anglaise. L'on sent bien, en relisant les appréciations, qui deviennent plus nombreuses à partir de 1924, que, pour bon nombre de ses lecteurs américains, Proust reste dans la pénombre et ne se détache pas tout à fait d'autres astres, plus brillants : tels paraîtront James Joyce et Dorothy Richardson.

Cependant l'Amérique — elle en a l'habitude — mit les bouchées doubles ; quelques années encore, et les exégètes de Proust ne s'y compteront plus. Le décalage entre l'Angleterre et les États-Unis sera plus que comblé aux alentours de 1930. C'est la seconde phase qui commence. La première, qui comprend la décennie 1919-1929, avait vu la publication des derniers volumes de *La Recherche* et, par conséquent, avait été marquée par l'indécision de la critique, tant en France que dans les pays anglo-saxons, quant à l'interprétation qu'il fallait donner au « message » de l'auteur. La seconde phase, de beaucoup la plus intéressante, s'étend de 1930, année où parut le premier volume de la *Correspondance Générale*, jusqu'à nous. Pendant ce quart de siècle, la fortune littéraire de Marcel Proust a, certes, connu des hauts et des bas, mais, en définitive, elle ne s'est jamais démentie chez les Anglo-Saxons. Tout en suivant deux voies parallèles, critiques anglais et américains témoignent, pendant vingt-cinq années, de préoccupations qui trouvent leur source dans deux traditions et deux tempéraments différents. Leurs travaux constituent un apport considérable à l'ensemble des connaissances que nous avons aujourd'hui sur Proust [3]. Dans les étroites limites de cette étude, nous nous en tiendrons moins à ce qui les sépare qu'à ce qui les unit, et nous examinerons cette caractéristique qui leur est commune : l'empirisme.

En effet, l'on distingue, en lisant parallèlement critiques français et anglo-saxons de l'œuvre proustienne, que dès l'abord, Anglais et

1. *Literary Digest*, Dec. 30, 1922, p. 23.
2. Cyril Falls, *The Critic's Armoury*, London, Cobden Sanderson, 1924, p. 201.
3. Pour une vue d'ensemble de cet apport, voir notre thèse, *Marcel Proust : Aspects of Anglo-American criticism*, Stanford University, California, November 1953.

Américains s'attachent à comprendre l'homme autant que l'œuvre et, selon l'opinion qu'ils se font du premier, leurs conclusions quant à la valeur esthétique de l'œuvre peuvent s'en trouver modifiées. Le Français, en revanche, compartimente l'objet de ses recherches : d'un côté, l'homme, de l'autre, l'œuvre. Tout ce qu'il peut apprendre au sujet de l'auteur ne saurait être négligé, sans doute, car sa compréhension de l'œuvre en est élargie ; quant à l'œuvre, elle a son existence propre, et vit selon un rythme et des règles qui relèvent de l'art d'écrire. En un mot, pour le critique français, l'homme et le produit de sa pensée, l'œuvre, sont deux ; pour le critique anglo-saxon, ils font partie d'un tout. Voyons ce qu'il advient de *La Recherche* et de son auteur lorsqu'ils sont soumis à ces deux éclairages.

La maladie, en réduisant Proust à l'inaction, ne devait-elle pas limiter la valeur de son message, lui enlever une partie de son universalité ? Telle est l'une des premières questions que l'on se soit posées en Amérique et en Angleterre. Remarquons qu'en France, le problème, ainsi formulé, n'a guère été soulevé. Pour Léon Pierre-Quint, la pensée, étant autonome, ne peut être liée à de telles contingences :

> ... nous savons que c'est la maladie qui a ainsi orienté sa vie, qui a déterminé la vocation de cet homme. Mais elle ne l'a en rien diminué. Le mouvement de la pensée vaut celui qui déplace la matière. Sans sortir de sa chambre, un homme peut par l'activité de son cerveau, égaler n'importe quel conducteur de peuples [1].

Parce que, pour l'Anglais et l'Américain, la pensée ne saurait être dissociée de l'homme, il s'ensuit qu'une vie réduite à la seule pensée est une forme de paralysie et partant une diminution de l'homme. Havelock Ellis, dans son étude suggestive sur Proust [2], analyse *A la Recherche du Temps perdu* en fonction du corps maladif de son auteur. Le critique littéraire, nous explique-t-il, s'il veut faire œuvre utile, ne doit pas se laisser trop influencer par un livre, si brillant soit-il en apparence, mais doit constamment en revenir à l'homme qui en est l'explication dernière. Pour illustrer sa méthode, Ellis débute par une analyse impitoyable, dont on chercherait en vain l'équivalent chez un critique français. Il s'agit d'un autre maladif, Jules Lemaître :

> Lemaître was small and fragile and deformed ; that was a primary fact in his spiritual evolution, not the only fact, for in some men what seems the like physical impediment may result in a robust masculine protest. But in Lemaître, no doubt, it furnished the favourable condition for turning toward literature a man who may have had no native literary gift, and, beyond that, was the foundation on which arose his special critical temperament : that absence of all vigorous affirmation, the weak morbidly sensitive appreciativeness soaked in malicious doubt, the envious attitude of the feeble man in the presence of strength. When I sat in the Odéon, and listened to that

1. Léon Pierre-Quint, *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, Paris, éd. du Sagittaire, 1935, pp. 264-65.
2. Havelock Ellis, *From Rousseau to Proust*, Boston, Houghton Mifflin, 1935, pp. 363-396.

gentle voice and witnessed that sly smile, I had ample opportunity to realise how strange it is we are so slow to understand that a man is what his organism is, that it is foolish to judge a critic's work when we have caught no glimpse of the embodied soul that criticism expresses. Yet surely skilled intelligence might have deduced Lemaître's soul even from his writings [1].

Cette critique physiologico-littéraire, maniée par un Ellis, n'est pas le carcan que l'on pourrait supposer ; au contraire, sa méthode se révèle d'une incontestable souplesse, car, si l'illustre psychologue anglais entend suspendre son jugement littéraire tant que son examen médical n'aura pas été complété, cet examen sera le plus souvent une confirmation de ce jugement, ou, tout au plus, constituera-t-il un correctif à la première impression, celle-ci étant d'ordre littéraire.

L'on ne saurait en dire autant de H. G. Wells ni d'Aldous Huxley. Selon Charlotte Haldane, à qui nous devons une étude de qualité sur Marcel Proust, H. G. Wells aurait déclaré que, s'étant attaqué à *La Recherche*, il en dut interrompre la lecture, car c'eût été pour lui pure perte de temps que de persévérer dans cette tâche [2]. Nous pouvons deviner, chez cet écrivain viril qu'est M. Wells, que ce qu'il reproche à Proust est sa féminité, sa vie de sédentaire, l'on pourrait presque ajouter, son corps. Telle est bien la pensée avouée de Huxley, qui déclare sans ambages que Proust est un être d'abomination :

« How I hate old Proust ! Really detest him ». And with a richly comic eloquence he proceeded to evoke the vision of that asthmatic seeker of lost time quatting, horribly white and flabby, with breasts almost female but fledged with long black hairs, forever squatting in the tepid bath of his remembered past. And all the stale soap suds of countless previous washings floated around him, all the accumulated dirt of years lay crusty in the water. And there he sat, a pale repellent invalid, taking up spongefuls of his own thick soup and squeezing it over his face, scooping up cupfuls of it and appreciatively rolling the grey and gritty liquor round his mouth, gargling, rinsing his nostrils with it, like a pious Hindu in the Ganges [3].

Si les critiques anglo-saxons font d'emblée le procès de l'homme et que cette condamnation déteigne sur l'œuvre, comment expliquer la situation privilégiée qu'occupe en Angleterre et aux États-Unis le génial auteur de *Sodome et Gomorrhe*? C'est que la critique moralisatrice et physiologico-littéraire des Anglo-Saxons, qui est méthode chez un Ellis, est souvent instinct chez les autres. Pour Ellis, la nécessaire critique de l'homme joue un rôle régulateur, et par conséquent, subsidiaire : elle permet à la critique littéraire proprement dite d'arriver à une finesse d'observation indéniable et de toucher à l'essentiel. Tenue dans ces limites, cette critique influe sur le jugement littéraire, le modifie à l'occasion, sans jamais arriver à le casser.

En théorie, il peut en être autrement lorsque la critique moralisa-

1. *Ibid.*, pp. 16-17.
2. Charlotte Haldane, *Marcel Proust*, London, Arthur Barker Ltd., 1951, p. 95.
3. Cité par Philo M. Buck, *Directions in Contemporary Literature*, New York, Oxford Univ. Press, 1942, p. 122.

trice traduit un mode de pensée dont les règles confinent au domaine de l'affectivité plus qu'à celui de la logique. Nous disons bien en théorie, car, par une étrange inconséquence, il arrive à plus d'un critique américain ou anglais de fustiger Proust, l'inverti, tout en portant aux nues le créateur de Charlus [1]. Si, comme nous venons de le voir, la condamnation de l'homme peut à l'occasion s'étendre à l'œuvre, tout se passe, le plus souvent, comme si cette condamnation était une forme de protestation morale, dont le critique se décharge avant de s'occuper de son vrai métier. Bref, nous avons affaire à un genre d'*imprimatur* auquel nous aurions tort de nous arrêter. Et l'on conçoit, dans ces conditions, que l'admiration d'une génération de lecteurs anglais et américains devant l'œuvre de Proust soit restée relativement entière.

Gérard Tougas.

DUHAMEL AND CAROSSA

Between the physician-authors Georges Duhamel and Hans Carossa there exists a spiritual affinity altogether remarkable in writers so characteristically French and German that they seem to stand at the very center of contemporary French and German letters [2]. They share, in a word, the same sensibility, being ruled by their capacity for sympathy, sympathy in its fullest sense of communion and compassion. And since Duhamel and Carossa are essentially self-portraitists and moralists, this similarity finds repeated and striking expression in their writings.

Concerning themselves, they reveal that the exercise of sympathy yields them the inner peace usually granted by religious experience. They show themselves always filled with compassion for all living creatures and all humanity, especially suffering humanity. As moralists, they hold sympathy to be the foundation of moral life ; they pass harsh judgment on the contemporary world for having robbed men of occasions for sympathy and long for an ideal world in which this sentiment shall be master.

In communion with living creatures and even with inanimate and unseen objects Carossa and Duhamel receive the comforts of divine

1. Tel nous paraît être J. Collins, qui, après avoir déploré que Proust soit un esprit étroit, n'ayant que peu d'ouvertures sur le monde extérieur, n'hésite pas à affirmer que Proust est le plus grand psychologue de son époque ; J. Collins, « Literary Critic », *Bookman*, 60, Sept. 1924, p. 73.

2. A not altogether friendly French critic has called Duhamel « le meilleur témoin de nos lettres » (P. H. Simon, *Georges Duhamel*, 1946, p. 18), and H. Clouard asserts that « Duhamel [...] donne l'impression, parmi les contemporains, d'être l'écrivain français le plus central » (*Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours*, 1949, vol. II, p. 249). Carossa has been characterized, as being « von einer Deutschheit wie es nur wenige sind » (O. Heuschele in *Die Literatur*, vol. XXVIII, p. 462), and as belonging « genau in die Mitte des geistigen Deutschland » (Fritz Klatt, *Hans Carossa*, 1938, p. 8).

grace. In a touching episode of the *Rumänisches Tagebuch*, Carossa relates how he devoted all his skill as a healer to a grievously injured kitten which finally falls asleep on his foot :

Durch das kleine Tier zur Ruhe gezwungen bemerkte ich bald eine Veränderung an mir, eine seltsame innere Stille und Gesammeltheit, wie sie, glaub ich, die Mönche als Einkehr bezeichnen [.....] Nie vielleicht bin ich mehr davon überzeugt gewesen, dass wir nicht nur von Menschen, Geistern und Sternen, sondern oft auch von Tieren, Pflanzen, ja sogar von unbelebten Stoffen zu uns selber geführt werden, worauf am Ende doch alles hinausgeht, was wir Gnade nennen [1].

Duhamel's experience and persuasion are the same. In the chapter *La recherche de la grâce* in *La Possession du monde*, he tells of being rescued from despair by the spectacle of a flowering osier-bed and, on another occasion, by the image of a bridge reflected in a stream. Then in words which closely approach Carossa's he declares :

L'homme qui possède la grâce jouit d'une communion profonde, délicate, non seulement avec les choses du monde qui nous sont perceptibles, mais surtout avec celles qui nous sont inconnues... Il ne faut pas perdre contact avec l'univers si l'on veut vivre en état de grâce [2].

Toward all living creatures Carossa and Duhamel are filled with an immense sympathy which is strikingly reflected in their unwillingness to kill. In similar language they tell of their aversion for destroying even garden pests. Carossa, recounting his experiences at gardening as a little boy, writes :

Der strikte Befehl alle Schädlinge zu töten, brachte manche Verlegenheit [...] War das Schädlingstum nicht unzweifelbar, sondern bloss wahrscheinlich, so half ich mir, indem ich den Gefangenen mit strengem Wort verwarnte und hierauf in den Garten des Nachbars hinüberwarf... [3]

Duhamel, having been told by his gardener, « pour jardiner il faut tuer », declares :

Je ne le fais pas de bon cœur. Je ne le fais pas, surtout, de manière systématique... Certains jours je suis accablé de compassion... Les petits limaçons particulièrement m'inclinent à la clémence... De longues minutes, je rêve, le petit limaçon entre les doigts. Je n'ai pas envie de tuer... Alors, d'un geste libéral... j'envoie le petit limaçon par-dessus la haie, dans le potager du voisin [4].

Carossa and Duhamel served during the war of 1914-18 as physician officers and although they were exposed to the greatest dangers account themselves fortunate that they were never called upon to kill. « Als Arzt », writes Carossa, « genoss ich den Vorzug, niemals töten zu müssen,

1. *Rumänisches Tagebuch*, 1924 ; vol. I, pp. 247-48. All our references are to the *Gesammelte Werke*, 2 vol., 1949.
2. Montreal, 1944, pp. 176-77 ; original edition, 1919.
3. *Eine Kindheit*, 1922 ; vol. II, p. 27.
4. *Fables de mon jardin*, Montreal, 1946, pp. 80-82 ; original edition, 1936.

was auch meinen heimlichen Geweben sehr zugute kam »[1]. And Duhamel : « J'ai le grand bonheur.... d'avoir été, tout au long de la première guerre... employé comme médecin... Je n'ai pas été parmi ceux de qui le terrible devoir était de donner la mort. Je n'ai donc pas le droit de me plaindre... »[2].

Although their sympathy for all mankind is visible everywhere in their works it is perhaps most intensely expressed in their war writings. In these verses Duhamel is addressing a wounded soldier in his care :

Frère ! ne sais-tu pas que, dès que tu frissonnes,
Comme un rameau de peuplier, je frissonne ?

Si la toux gronde au fond de ta poitrine,
Il n'y a plus aucune joie pour ma poitrine,

Si l'air gémit en déchirant ta gorge,
Peut-il chanter en visitant ma gorge ? [3]

Carossa's compassion embraces even the enemy [4] and, in *Die Gefangene und der alte Mann*, he tells of the comfort he brought to a helpless victim of the Nazis :

Wenn wir im Schnee die blauen Tücher breiten,
Gestäupt vom Nordwind, müde, fieberhaft,
Umspähen unsern Fleiss von allen Seiten
Die strengen Wächter der Gefangenschaft.

Unfrohe Sieger, von Triumph geblendet,
Ihr drängt mein armes Volk zum Blutgericht.
Nur einer bleibt uns freundlich zugewendet,
Der alte Mann der unsre Sprache spricht.

Er hasst uns nicht. Er fühlt wie wir uns härmen.
Ich glaube, er ist namenlos allein,
Auch wenn die trunknen Gäste ihn umschwärmen,
Er muss aus gottgeliebten Hause sein.

Den andern bin ich Dirne unter Dirnen.
Sie nennen mich die falsche fremde Magd.
Er aber liest in Schriften und Gestirnen —
O er weiss viel : er hat mir wahrgesagt,

Im Frühling würde ich frei wie die Schwalbe
Zur Heimat wiederkehren unverweilt,
Und manchmal sendet er die goldne Salbe,
Die nächtlich unsre wunden Hände heilt [5].

1. *Führung und Geleit*, 1933 ; vol. I, p. 669.
2. *La Pesée des âmes*, 1949, p. 29.
3. From *Ballade de l'homme à la gorge blessée*, in *Elégies*, 1920, p. 84.
4. French prisoners of war, in the *Rumänisches Tagebuch*, vol. I, pp. 182-83, and wounded Rumanian soldiers, in the same work, vol. I, pp. 213, 234-36.
5. In the collection *Stern über der Lichtung*, verses written during the period 1940-45 ; vol. I, pp. 83-84. It is worth noting, here, that Duhamel and Carossa declare that their whole purpose as writers is to guide and comfort men. « J'ai voulu », writes Duhamel, « de toute la force de mon esprit et de mon cœur, être un ami, aider à vivre, à souffrir et à

For Duhamel and Carossa sympathy constitutes the very root of moral life and they are therefore unhappy with our time, the era of the machine ; for the machine, they declare, destroys the deeper human qualities, particularly sympathy itself, keeps the souls of men apart, and thus breeds the violence and disorder which have characterized the present age. « Le climat du machinisme », Duhamel asserts, « n'est pas le climat de la sympathie... J'ai, pendant les deux dernières années de la guerre, compris que le suprême péril du machinisme c'est de tuer la sympathie et d'élever autour des êtres une muraille de solitude » [1]. Carossa, after surveying the splendid achievements of the nineteenth century, speaks of the eagle-eyed persons, « die adleräugigen », who perceived the ominous faults of the new age and whose misgivings he plainly shares :

Sie sahen wie unter den ungeheuren Ergebnissen technischen Fleisses und unter der Entfaltung der Machtdämonie die tieferen Anlagen des menschlichen Geschlechtes verkümmerten... Die Entfernungen zwischen den Wohnstätten wurden wohl täglich geringer ; aber die Seelen kamen sich nicht näher... Eine sonderbare Angst beschlich die Menschen... Aus Angst wuchs Hass, aus Hass Vernichtungslust [2].

To be rescued from disorder and restored to happiness, the world, they declare, must be ruled by the heart of man, by the organ of sympathy. « Nous aspirons au règne du cœur », declares Duhamel, « tous nos désirs vont vers une civilisation morale » [3]. Carossa, in a vision of things to come, perceives « das Reich der Liebe » [4], and exclaims at the moment of the greatest Nazi successes, « Bekennen wir uns... zum Orden derer, denen alle Länder und Meere der Welt nicht genügen würden, wenn das Reich... des Herzens unerobert bliebe » [5].

Here, certainly, are two kindred temperaments, two similar views of man and the world. Surely there is cause for rejoicing that these two noble voices speak the one from France, the other from Germany.

David Finch.

guérir » ; cf. *Biographie de mes fantômes*, 1944, p. 50. — And Carossa : « Andern ein Licht auf ihre Bahn zu werfen, indem ich die meinige aufzeigte, dies war also mein Vorsatz... » *Führung und Geleit*, vol. I, p. 699.

1. *Paroles de médecin*, Monaco, 1946, pp. 234-36 ; original ed., 1933.

2. *Das Jahr der schönen Täuschungen*, 1941 ; vol. II, p. 350. Elsewhere Carossa maintains that machines are undeserving of the kind of reverence in which they are held since they embody none of the deeper human feelings and are not « die Sinnbilder einer unsagbaren menschlichen Sehnsucht » ; cf. *Geheimnisse des reifen Lebens*, 1936 ; vol. I, p. 412. — Carossa likewise accounts it an element of greatness in Goethe that he foresaw the perils of the machine age : « Goethe... hat... die nahende Herrschaft der Machine und ihre Gefährlichkeit erkannt » ; cf. *Wirkungen Goethes in der Gegenwart*, 1938 ; vol. II, p. 670.

3. *La possession du monde*, p. 209.

4. *Der Arzt Gion*, 1931 ; vol. II, p. 658.

5. *Wirkungen Goethes in der Gegenwart* ; vol. II, p. 678.

A PROPOS DE DEUX LETTRES DE D'HOLBACH A WILKES

M. Paul Vernière a publié ici même, dans le fascicule d'oct.-déc. 1954, pp. 482-484, deux lettres de d'Holbach à Wilkes, qu'il juge « inédites ». Qu'il me soit permis de signaler que ces deux lettres figurent déjà dans la thèse de Mac Pearson Cushing, *Baron d'Holbach : A study of eighteenth Century Radicalism in France*, New York, 1914, pp. 76-78. Dépassée aujourd'hui par les recherches bibliographiques de Brummer, Wickwar, Naville et Lough, cette étude mérite cependant encore attention pour sa riche documentation. En même temps, Cushing donne le texte intégral d'une autre lettre de d'Holbach à Wilkes, datée du 27 avril 1775 et déjà publiée dans *The Correspondence of the late John Wilkes with his friends*, London, 1805, t. IV, p. 176. Ces remarques n'amoindrissent nullement le mérite qui revient à M. Vernière d'avoir annoté d'une manière instructive le texte des lettres et remis en mémoire un philosophe trop souvent sous-estimé.

Manfred Naumann.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Giordano Bruno. **Des Fureurs héroïques** *(De gl' Heroici Furori)*, texte établi et traduit par Paul-Henri Michel. (Les classiques de l'Humanisme). Paris, « Les Belles Lettres », 1954. In-8°, 458 p.

Les écrits de Giordano Bruno, qui parcourut l'Europe en pèlerin passionné, et ne revint en Italie que pour se laisser prendre au piège de l'Inquisition, présentent un intérêt certain pour les études littéraires comparées. Sans doute fut-il avant tout un philosophe religieux et mystique, et sa comédie, *Il Candelaio*, dont s'inspira Ben Jonson dans *The Alchemist*, ne lui assure-t-elle qu'une place assez restreinte dans l'histoire des lettres. Mais le comparatiste ne saurait négliger l'histoire des idées, surtout lorsqu'elles s'expriment sous la forme si vivante de dialogues qui abondent en descriptions pittoresques, en épisodes bouffons ou en échappées poétiques.

Les six traités dialogués en langue vulgaire que nous a laissés Bruno furent composés et publiés en Angleterre en 1584 et 1585, alors qu'il faisait partie de la suite de Michel de Castelnau, ambassadeur de France à Londres. C'est à ce gentilhomme qu'il dédie *La cena de le ceneri* et *De l'infinito, universo et mondi*, où il soutient contre les aristotéliciens, par des arguments plus métaphysiques que véritablement scientifiques, non seulement la réalité du mouvement de la terre autour du soleil, mais l'existence d'un univers infini. Ces deux ouvrages contribuèrent à ébranler la représentation traditionnelle d'un cosmos limité par une sphère, et leurs conséquences dans le domaine religieux ne furent pas moins importantes. Bruno, comme l'explique M. Michel, se représente l'être divin « comme une unité féconde et infinie : elle contient tout, elle est tout entière partout... Au sein de cette unité absolue et parfaite, forme et matière sont impliquées et confondues... Principe formel de toute matière, l'âme est omniprésente. Autrement dit l'univers entier est animé » (p. 22). C'est dans *De la causa, principio et uno*, également dédié à Castelnau, qu'il traite avec le plus d'ampleur ce problème du rapport de Dieu et du monde qui pose à son tour celui des liens de l'âme individuelle avec l'âme du monde. Enfin dans *De gl'heroici furori* il décrit, comme une expérience mystique vécue, l'effort d'une âme plongée dans un univers multiple et changeant pour retrouver le chemin de l'unité divine.

Il fait hommage des *Furori* à Sir Philip Sidney, le chevalier-poète, qui était déjà le dédicataire du *Spaccio della bestia trionfante*, où Bruno se faisait l'avocat d'une réforme de la morale pratique, présentée sous la forme plaisante d'une rénovation de l'Olympe. Mais il s'agit cette fois d'une éthique mise au service de la mystique, et réservée aux âmes d'élite. L'emploi du mot « fureur » nous renseigne déjà sur la coloration platonicienne de ce dernier dialogue. Et M. Michel a raison de remonter, comme source principale, au second volume des œuvres de Ficin dans les éditions de Bâle (1561, 1576), qui est principalement consacré à des traductions et commentaires de Platon et des philosophes de son école. Plus précisément la théorie des fureurs, si utile pour la connaissance de la pensée poétique et religieuse de la Renaissance, se trouve exposée dans le commentaire du *Banquet*. La lecture des *Fureurs héroïques* nous convainc que la très forte tendance au monisme, à l'immanentisme (sinon au panthéisme car ce dernier terme prête à confusion) se trouve dans une certaine mesure compensée par une autre tendance au dualisme, une acceptation de la transcendance éprouvée comme une réalité de la vie spirituelle. Ainsi s'explique que Bruno ait recours à certaines images consacrées, comme celle de l'ascension de l'âme humaine, alors qu'il conviendrait de parler d'introversion puisque dans sa philosophie l'âme universelle est supposée présenté et active au centre même de chaque créature. Le retour à l'unité n'est possible que par delà la mort et tout ce que peut espérer l'amant héroïque en cette vie est de connaître, au prix d'une rigoureuse préparation intellectuelle et morale, de brefs moment où le divin se reflète en son âme.

Ce n'est pas par hasard que Bruno dédie son œuvre au poète qui composa en l'honneur de Penelope Devereux un recueil de sonnets, *Astrophel et Stella*, qui reste l'un des plus beaux exemples de la lyrique amoureuse élisabéthaine. Bruno parle avec mépris, dans son épître dédicatoire, de l'amour de la femme. Cependant les *Furori* consistent essentiellement en une série de gloses sur des sonnets et des chansons où l'amour de Dieu est décrit à l'image des amours humaines. Et en fait cette œuvre se situe à mi-chemin entre *Astrophel* et le *Cántico espiritual* de saint Jean de la Croix. Il ne s'agit plus de l'amour, même épuré, même empreint de sacrifice, de l'homme pour la femme. L'objet est divin, cependant cet amour ne s'exprime pas dans les termes de la mystique chrétienne, mais dans un langage philosophique platonicien. M. Michel rappelle judicieusement la longue tradition qui a rendu possible ces passages du profane au sacré, et où le *Cantique des cantiques*, interprété à la lumière du Nouveau Testament, la poésie des troubadours et le pétrarquisme (mêlé si curieusement au platonisme durant la Renaissance) ont tour à tour joué leur rôle.

L'emploi par Bruno des *Emblèmes*, des allégories (querelle des yeux et du cœur), de la mythologie (Actéon, chasseur mystique qui devient proie), mérite une étude attentive qui permettrait de saisir le lien entre les *conceits* des sonnetistes et ceux des *metaphysical poets*. Miss Yates

s'est engagée la première en cette voie dans un article du *Journal of the Warburg Institute* (VI, 1943, pp. 101-21) et M. Michel a saisi toute l'importance du problème. Mais c'est surtout pour éclairer la pensée de Bruno lui-même que l'on se penchera sur ce texte qui, du point de vue littéraire, n'est pas exempt d'imperfections, mais où les idées, les symboles et les sentiments sont indissociables, et où la philosophie est colorée par l'émotion et l'imagination.

La substantielle introduction, le texte et son appareil critique, la traduction, les notes, correspondent en tous points à ce qu'on pouvait attendre d'un spécialiste de la Renaissance italienne aussi averti que M. P. H. Michel. Ce volume, publié sous les auspices de l'Association Internationale des Historiens de l'Humanisme, fait honneur à la nouvelle collection des Classiques de l'Humanisme publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Il faut donc souhaiter que cette collection bilingue contribue encore à une meilleure connaissance de l'œuvre de Bruno. *De la causa* a trouvé un traducteur en Émile Namer, et J. R. Charbonnel nous a donné une version commentée du 2e dialogue de *Spaccio*. Mais ni *La cena*, ni *De l'infinito*, n'ont été rendus en français, non plus que les trois poèmes philosophiques latins de 1591, d'un abord difficile, mais importants pour l'histoire des idées.

Jean Jacquot.

Arthur Ferrazzini, **Béat de Muralt et Jean-Jacques Rousseau.** *Étude sur l'histoire des idées au XVIIIe siècle.* La Neuveville, Suisse, Ed. du Griffon, 1952. In-8°, 189 p.

Après Joseph Texte et Pierre-Maurice Masson, Arthur Ferrazzini s'est posé le problème de l'influence de Muralt sur J.-J. Rousseau. Refusant de prendre parti soit pour un Rousseau germanique, soit pour un Rousseau mystique, plus ou moins inspirés tous deux de Muralt, M. Ferrazzini est allé droit aux textes : les extraits des *Lettres sur les Anglais et les Français* recopiés par Rousseau durant l'hiver 1756-1757, tandis qu'il composait l'*Héloïse* et allait écrire la *Lettre à d'Alembert*. Une étude précise de ces notes (12 extraits souvent accompagnés de réflexions personnelles) restait à faire, ce qui allait permettre chemin faisant de détruire quelques légendes.

On a prétendu, par exemple, que le personnage de milord Édouard devait quelques-uns de ses traits à Muralt. Or l'*Héloïse*, rappelle M. Ferrazzini, fut commencée durant l'été de 1756, et milord Édouard apparaît dès le premier livre, c'est-à-dire avant que Rousseau n'ait lu Muralt. Il s'agirait donc d'un type purement romanesque et non d'un caractère empruntant ses traits à la vie réelle. On s'en doutait un peu. Dès 1929, A. Schinz songeait à l'influence possible de la lecture de *Grandison*. Une étude attentive de la question nous a permis de confirmer récemment cette hypothèse. Les deux premiers tomes de la

traduction de *Grandison* par l'abbé Prévost jouèrent vraisemblablement un rôle essentiel dans la genèse de l'*Héloïse*. (Cf. *l'Abbé Prévost, l'homme et l'œuvre :* Hatier-Boivin, 1955). Milord Édouard relève bien d'une tradition romanesque, quelle que soit la complexité des éléments qui concoururent à le créer (Grandison et Cléveland).

Le Suisse Muralt fournit cependant à Rousseau une part importante de l'information anglaise contenue dans l'*Héloïse*. Comment ce dernier n'eût-il pas songé aux *Lettres sur les Anglais et les Français* alors qu'il mettait en scène des Suisses et un Anglais ? Il s'imprégna de cet ouvrage à l'époque même où il devait produire sur lui le maximum d'effet. Retiré à l'Ermitage, Jean-Jacques pensait alors à la Suisse avec un sentiment de fierté nostalgique. Et il découvrait un auteur ayant les mêmes goûts que lui, les mêmes réactions devant la France, la même sympathie pour certains traits du caractère anglais. N'allons pas en tirer d'excessives conséquences. « Lorsqu'on voit Rousseau s'intéresser à Muralt et subir son ascendant momentané », écrit M. Ferrazzini, « il n'y a rien d'autre dans cette rencontre que l'accord de deux esprits qui, placés dans des conditions semblables et tous deux pénétrés des mêmes principes, échangent leurs observations et leurs réflexions sur un même sujet. En recopiant des passages de Muralt dans son cahier, Rousseau avait l'impression de se trouver lui-même, car c'était l'essentiel de sa propre expérience des Français qu'il découvrait dans les écrits de son compatriote bernois ».

Voilà ce qui transparaît dans le deuxième livre de l'*Héloïse*. On ne peut négliger, cependant, le souvenir de certaines lectures favorites de Rousseau : les *Caractères* de La Bruyère, le *Spectateur* d'Addison, ni surtout les *Lettres Persanes*. M. Ferrazzini eût pu rappeler utilement tous ces titres. Mais les Lettres du Suisse Saint-Preux expédiées de Paris à Julie son amante, se réfèrent à « notre Muralt », dont elles reprennent ou corrigent souvent certaines remarques. La même influence se retrouve dans la *Lettre à d'Alembert*. Muralt demande le retour aux anciennes mœurs et proteste vigoureusement contre l'immoralité du théâtre (et surtout de la comédie anglaise) image d'une société corrompue. Nombre d'autres ouvrages ont fait alors la critique du théâtre. Mais une fois de plus, Rousseau se nourrit de Muralt, qui le touche plus profondément. On peut vraiment parler ici d'esprit helvétique, bien que Jean-Jacques, épris de logique à la française, aille jusqu'à exclure Molière, auteur du *Misanthrope*. Muralt se contenterait plus simplement d'une comédie ou d'un drame bourgeois épurés. Rousseau utilise habilement ses notes de lecture pour étayer sa thèse et en décupler la portée.

Un même esprit chagrin paraît d'autre part animer les deux hommes, qui éprouvent également le besoin d'une vie solitaire et retirée. Muralt a fait l'éloge du Chevalier Temple menant à la campagne la vie retirée d'un sage, et il parle avec un réel sentiment des beautés et merveilles de la nature. On peut se demander pourtant si cet exemple fut à nouveau

déterminant. Le vieux rêve d'Horace avait été renouvelé par Boileau. Muralt, nous dit Ferrazzini, eut le mérite de dégager le sentiment de la nature de l'artificielle pastorale et du mythe de l'âge d'or. Mais l'homme qui rêvait alors d'une idylle amoureuse dans les bois de Montmorency songeait plus probablement à l'âge d'or ou à Fénelon qu'à l'idéal trop froid et mesuré de son compatriote. La persistance, dans l'œuvre de Rousseau, des thèmes de la tradition bucolique, ne nous paraît pas une « concession », même « involontaire », « faite aux habitudes mentales d'un public trop nourri encore de littérature pastorale ». Elle révèle, selon nous, un trait fondamental de son esprit.

Plus délicat encore est le problème religieux. Outre les *Lettres sur les Anglais*, Rousseau n'a connu de Muralt, nous dit M. Ferrazzini, que la *Lettre sur l'esprit fort* et l'*Instinct divin recommandé aux hommes*, à l'exclusion des *Lettres fanatiques*. L'*Héloïse* le confirme partiellement. « Vous lisez Muralt », dit Saint-Preux à Julie, « je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres et vous choisissez son *Instinct divin*. Voyez comment il a fini, déplorez les égarements de cet homme sage et songez à vous ». L'hostilité de Rousseau aux excès de tous les mystiques, qu'ils soient piétistes avec Muralt, quiétistes avec Mme Guyon, ou méthodistes, s'affirme dans l'*Héloïse* par la bouche de Saint-Preux. Mais n'a-t-il jamais cédé aux vertiges de la foi intérieure et aux visions qu'elle fait naître, comme l'affirme M. Ferrazzini ? Nous croyons avec lui que Rousseau n'a probablement pas été initié dès sa jeunesse aux doctrines piétistes par Mme de Warens. Mais lorsqu'il analyse le piétisme de Muralt il nous révèle assez de points de contact avec la Profession de foi du Vicaire savoyard pour qu'on reconnaisse au moins une inspiration commune à tous les mystiques de l'époque, y compris cette Mme Guyon dont Rousseau ne fait la critique que pour mieux retomber sous l'influence du plus célèbre de ses disciples, le quiétiste Fénelon. Nous reconnaissons volontiers qu'une modération naturelle, renforcée par un sens critique et une clairvoyance remarquables, a presque toujours freiné ses enthousiasmes les plus vifs. Il en fut ainsi du moins dans ses ouvrages les plus célèbres, et en particulier, *de propos délibéré* dans l'*Héloïse*. Mais le déséquilibre mental dont il deviendra bientôt la victime, démontre qu'il vivait lui aussi dans un monde intérieur le séparant du reste des hommes et que les égarements ne lui furent point épargnés. Il ne se distingue des mystiques ordinaires que par son impuissance critique à se rattacher à une religion révélée. Le fanatisme de ses admirateurs ne laisse guère de doute sur les liens qui l'unissent aux mystiques, et les intellectuels à la Voltaire ou à la Diderot n'ont pas été longs à le reconnaître.

Tels sont les grands problèmes posés par ce livre éminemment probe, qui apporte une contribution fort utile à l'histoire des idées au XVIIIe siècle, en replaçant le Suisse Muralt dans son milieu, éclairé d'une lumière très précise, et souvent nouvelle.

H. Roddier.

Jean Fabre. **Chénier, l'homme et l'œuvre.** Paris, Hatier-Boivin, Coll. « Connaissance des lettres », 1955. In-8°, 240 p.

M. Jean Fabre nous présente une application exemplaire de la méthode qui allie l'érudition à la critique. Ce volume, muni d'une substantielle bibliographie, rassemble tout ce qu'il importe de savoir sur Chénier. Mais le propos de M. Fabre n'est pas de dresser un bilan. L'information est mise au service d'un examen critique qui définit « l'aventure poétique » de ce poète. L'analyse, par des démarches concentriques, dépasse successivement tentatives avortées, réussites incomplètes, pour atteindre l'essence même de cette poésie, en ses moments de perfection (ch. 4 de la 2e partie, *Le cœur seul est poète*). C'est dire quelle riche matière M. Fabre livre à notre réflexion. On trouvera dans cette étude une contribution à la psychologie poétique : on comprend comment Chénier transmue en poésie les déficiences de son moi, sensibilité exacerbée, inaptitude à l'action, pessimisme... Le chapitre consacré à l'activité politique du poète des *Iambes* est à verser au débat, toujours ouvert, de la « littérature engagée ». D'un point de vue proprement littéraire, après la lecture des pages où Chénier est situé par rapport à ses contemporains Parny, Bertin, Léonard, Dorat, on se demande s'il ne conviendrait pas de relever ces *minores* du mépris qui les accable : « une poésie de qualité », dit M. Fabre. Mais, si intéressantes que soient ces questions, il nous faut les laisser provisoirement de côté, pour n'envisager que l'aspect de ce *Chénier* qui doit ici nous retenir : Chénier ouvert aux influences étrangères, ranimant la poésie par le recours à des modèles autres que les maîtres du classicisme français.

Il ne s'agit pas seulement des sources grecques et latines. Comme le montre M. Fabre, Chénier a fait plus qu'entrevoir les possibilités d'un humanisme « moderne ». Il s'assignait à lui-même ce programme : « Tout voir, aller partout, tout savoir, et tout dire... » Bien entendu, Chénier n'alla pas « partout ». Mais il alla en Suisse, en Italie et en Angleterre. Il connut Alfieri. Il s'efforça d'écrire en italien ; il a lu, en tout cas, les gloires littéraires de l'Italie, Pétrarque surtout et Métastase. Il ne sait pas l'allemand, mais il connaît en traduction ou de réputation, Klopstock, Lessing, Wieland. Dans ses *Bucoliques*, il se souvient de Gessner, ce Théocrite zurichois. Traçant le plan d'une épopée sur l'Amérique, il prend pour modèle l'*Araucana* d'Alonso de Ercilla, recommandée par l'*Essai sur la poésie épique de* Voltaire. Un demi-siècle après les *Lettres philosophiques* et les traductions de Prévost, Chénier ne fait preuve assurément d'aucune originalité en admirant Addison, Pope, Richardson. Ce qui est moins banal, c'est qu'il essaie d'apprendre le persan pour connaître dans le texte Sahdi, Ferdusi, Hafiz. Il lit le Coran (en traduction), s'aventure jusque dans l'Inde et la Chine à la suite d'Herbelot et du P. du Halde... N'exagérons pas toutefois l'audace de ces *excursus*. Chénier retarde sur le goût moyen de l'époque, quand il se montre, comme Voltaire, horrifié des « convulsions

barbares » de Shakespeare. Il a fréquenté Milton, Gray, Thompson, Young, Ossian, mais ne les aime pas : ces poètes du Nord « rembrunissent l'âme sans la toucher ». Quand il emprunte un sujet à la Bible, c'est l'épisode hellénistique de Suzanne, car, en définitive, « tout le ramène vers la Grèce et vers Rome » ; c'est à la source classique que Chénier, né « Français dans le sein de Byzance », puisa « le rêve qui devait inspirer sa poésie ».

M. Jean Fabre fait justice de « l'influence » maternelle. M^me^ Chénier, matrone vêtue à la grecque (c'est-à-dire, précise un visiteur allemand, « tout à fait comme s'habillaient les vestales romaines »), dansant des danses grecques, imprimant des *Lettres sur les Grecs*, était une femme à prétentions, assez ridicule. Ses mises en scène irritaient son fils André. Le seul profit qu'il y put trouver fut de rencontrer dans ce salon pseudo-grec l'élite de la philologie européenne. L'humanisme de Chénier est en effet lesté d'érudition. Informé des travaux d'un Brunck, d'un Valkenaer, il se tient aussi au courant des progrès que l'archéologie doit à Spanheim, Winckelman... Mais son érudition est vivifiée par une vision « naïve » et nostalgique de la Grèce.

Comme les humanistes de la Renaissance, Chénier découvre dans l'antiquité les modèles de toute civilisation : en ce temps-là, « l'homme était plus lui-même ». Chénier espère que le retour à l'antique restituera aux citoyens la liberté, comme aux poètes la beauté. Mais distinguons entre les emprunts de sa poésie et ceux de sa poétique. L'art poétique de Chénier prône une noble grandeur, digne d'Homère et de Virgile. Plein de mépris pour les grâces mignardes de ses contemporains, il conçoit d'immenses épopées : *Hermès*, *l'Amérique*, *Suzanne*... Vains projets. Génie à part, Chénier ne diffère guère de ses émules : « son invention ne s'anime qu'à la rencontre des détails », sa poésie « a tout intérêt à faire l'économie du développement ». Les maîtres vraiment adaptés à ses moyens sont Ovide et les poètes de l'*Anthologie*. Tempérament émotif auquel l'imagination fait défaut, Chénier ressemble assez à Du Bellay, cet autre poète humaniste : il échappe à la stérilité grâce aux ressources du modèle antique. « Hors de l'imitation, dit M. Fabre, le génie de Chénier s'en tenait à des velléités de poésie ». Les réminiscences suppléent à la facilité qu'il n'a pas : avec du Properce, du Virgile, de l'Horace, de l'Ovide, il improvise une élégie en attendant l'heure de l'Opéra. Pratiques évidemment périlleuses : Chénier, « ce poète venu tard, au déclin d'une poétique et d'une société », n'évite pas toujours la convention littéraire, ni « les obstacles que la mythologie accumule sous ses pas ». Mais relisons l'*Enlèvement d'Europe*, à côté de l'*Enlèvement d'Europeia*, ce « chromo bleu et rose » de Leconte de Lisle : Chénier, aidé de Moschus, Anacréon, Horace, atteint une grâce délicieuse. Parfaites réussites aussi que la *Jeune Tarentine*, *Néaere*, le finale de l'*Aveugle*, et M. Fabre est en droit d'écrire : « le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa culture est de constater qu'elle a fortifié et guidé son instinct ».

M. Jean Fabre ne se dissimule pas cependant qu'aujourd'hui la poésie de Chénier est desservie par l'héritage humaniste sans lequel elle n'eût point existé. Comme toute poésie digne de ce nom, celle-ci impose un effort, mais un effort dépourvu de prestige : « pour lire Chénier, il faut savoir lire les anciens... dans l'esprit où il les lisait ». Les admirateurs de Chénier, en une époque d' « humanités » déclinantes, ne seront point légion. M. Jean Fabre évoque quelque part la « vieillerie poétique » : toute la littérature issue de Rimbaud détourne le lecteur moderne de Chénier, poète de la culture : une certaine inculture ne passe-t-elle pas, de nos jours, pour une condition préalable de l'authenticité poétique ? Et pourtant la poésie de Chénier continue de vivre : perçant l'écran, ses plus forts accents touchent « l'amateur de poèmes », si étranger soit-il à l'humanisme classique. C'est bien le signe que Chénier fut un grand poète. Partout il a semé des vers qui « s'inscrivent hors de leur temps » ; mais dans ses *Odes* (à l'exception des deux « pindariques »), dans ses *Iambes*, il est si vigoureux que les éléments humanistes ne comptent plus guère : on sent qu'il n'en a plus besoin pour créer cette beauté « convulsive », que d'aucuns veulent seule connaître. Becq de Fouquières célébrait jadis « l'art exquis » avec lequel Chénier « enchaîne une pensée d'Homère, une idylle de Bion et tous les fragments de l'élégiaque Mimnerme ». Le malheur des temps a voulu que Chénier se fît de la mission du poète une idée plus haute, et nous aussi. Le Chénier que nous aimons n'est point « l'artiste », ni « le parnassien », mais « le frère génial..., l'interprète de ceux qui, jusqu'au matin de leur exécution, ont trouvé une arme en leur plume, et dans la dignité de l'homme un rempart ». C'est ce poète-là que nous remercions M. Jean Fabre de nous avoir restitué.

R. Pomeau.

Martin Turnell. **Baudelaire. A study of his poetry.** London, Hamish Hamilton, 1953. In-8°, 328 p.

Dans son Avant-Propos, M. Turnell nous avertit que depuis vingt-cinq années il n'a jamais cessé de lire et de relire Baudelaire. De cette longue intimité est née une étude, quelquefois discutable, le plus souvent pénétrante et sensible, des *Fleurs du Mal*. A juste titre, ce livre a été classé parmi les quatre meilleurs ouvrages de critique parus outre-Manche en 1953. En ajoutant ce commentaire tardif aux éloges qu'a déjà recueillis M. Turnell, je ne voudrais pas redire ce que d'autres, et en particulier M. Claude Pichois[1], ont excellemment dit : mon propos est simplement de relever ce qui, dans *Baudelaire. A study of his poetry*, intéresse les comparatistes.

L'auteur lui-même a fait œuvre d'intermédiaire entre nos deux

1. Dans la *R. H. L. F.*, janv.-mars 1955, pp. 93-94.

littératures en traduisant le *Baudelaire* de Jean-Paul Sartre[1] : à ce titre déjà, il relève de notre discipline. Mais ce traducteur n'a rien d'un copiste, et le prouve en discutant dans sa propre étude les conclusions sartriennes. Ce n'est pas son seul point de désaccord avec les commentateurs français : la querelle franco-britannique au sujet d'Edgar Poe rebondit ici. Non que M. Turnell traite à fond le problème de l'influence du poète américain sur notre poète (mieux vaut se reporter là-dessus au chap. VII du livre récent de M. Ruff[2] ; du moins a-t-il aperçu que cette influence a été fortement exagérée : « Poe's influence really amounted to very little and what there was of it was largely bad...[3] »

Si le critique anglais n'apporte rien de neuf à la connaissance des orientations étrangères de Baudelaire, il esquisse en revanche une suggestive comparaison entre l'imagerie baudelairienne et celle de poètes métaphysiques comme Donne ou Marvell[4]. Il faut louer M. Turnell d'avoir ainsi développé telle indication de T. S. Eliot. On estimera peut-être que de tels rapprochements ne sont plus de la littérature comparée : ils rappellent en tout cas que la méthode comparative demeure un irremplaçable instrument d'analyse et de compréhension. Si ce n'est pas du comparatisme, c'est de la bonne critique.

Marius-François GUYARD.

Marcel A. RUFF. **L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne.** Paris, A. Colin, 1955. In-8°, 491 p.

Il y a longtemps que les baudelairistes attendent l'ouvrage capital de M. Ruff. Il s'était signalé à eux par l'un des plus intelligents et des plus profonds articles critiques qui eussent été publiés sur *les Fleurs du Mal* (*Revue d'Histoire littéraire*, 1930). On ne peut plus parler de « l'architecture des *Fleurs du Mal* » sans le citer ; et même sur des sujets qui ne touchent pas apparemment à celui-là (mais qui, d'ailleurs, y sont secrètement impliqués), comme les amours du poète, et la part respective qui revient dans son inspiration à Jeanne Duval, à la Présidente, et à Marie Daubrun trop longtemps inaperçue, ses recherches et son jugement font autorité.

Aujourd'hui, d'ailleurs, son sujet ne concerne pas exclusivement Baudelaire. Il est infiniment plus vaste, et il est vraiment de littérature comparée. C'est l'histoire du péché (et en même temps de l'horreur : car il y a, dans son « Esprit du Mal », horreur et péché) du XVIII^e^ siècle à Baudelaire. Comprise ainsi, cette œuvre de 460 pages de texte et de

1. London, Horizon.
2. *Baudelaire, l'homme et l'œuvre.* Paris, Hatier-Boivin, 1955.
3. *Baudelaire. A study of his poetry*, p. 49.
4. *Ibid.*, pp. 290-296.

notes (les pages finales sont des pièces justificatives) est loin d'être trop longue et exagérément diffuse : 460 pages de péchés, c'est peu, pour tout un siècle. Le titre n'est pas : *L'esthétique baudelairienne et l'esprit du mal : L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* annonce un dessein tout différent. Il ne s'agit pas de marquer la place de cet esprit dans l'esthétique d'un poète, mais de dresser la topographie d'un empire appelé « Esprit du mal », et d'y découper, après coup, une province particulière appelée « Esthétique baudelairienne ». Le projet est bien plus difficile et bien plus excitant pour l'esprit. Et d'abord il pose des problèmes de définition. Car il y a deux termes, là : *mal* et *esthétique* ; et leur confrontation ou leur collision était toute la question.

Le *mal* appelle, semble-t-il, la notion d'*éthique*, ou de *morale*, ou encore de *mystique*, — vocable dans lequel on a pris l'habitude de mettre tout ou n'importe quoi. Pourquoi *esthétique*? Il valait la peine d'en approfondir les raisons. M. Ruff dit bien, à la page 8 de son avant-propos : « Un artiste ne nous touche que par son esthétique. Mais, s'il n'est pas un simple jongleur, son esthétique l'embrasse tout entier. » Soit, — encore que nous n'ayons, personnellement, aucun mépris pour les jongleurs : il en est même un qui mérita un miracle de Notre-Dame. Mais il nous faudra aller jusqu'à la page 228 pour avoir quelque lumière sur ce qu'est cette esthétique si enveloppante ; et surtout pour savoir quels harmoniques elle comporte, quand il s'agit de Baudelaire : « Pour Baudelaire, il faut donc distinguer la poétique, rapidement mûrie, et l'esthétique, ou philosophie de la poésie, qui s'est élaborée beaucoup plus lentement. » Voilà de ces phrases que l'on aimerait lire au début d'un livre, au lieu de les mériter par une attention soutenue au long de 227 pages.

Quant au *mal*, il semble que, s'il est une notion qui n'exige pas de définition, ce soit lui. Et pourtant, en cours de chapitres, on s'aperçoit qu'il y a des « mals » différents, — je ne veux pas dire : *des maux*, — et que le *Confiteor* catholique, qui en distingue quatre, est loin d'en épuiser toutes les catégories. Le mal, ici, c'est parfois quelque chose que l'on commet ; mais c'est aussi, parfois, quelque chose que l'on subit. C'est d'assassiner, mais aussi d'être guillotiné. Ne jouons-nous pas sur une gamme trop facile, si nous dissertons d'une expression qui s'applique à la fois à la luxure et au choléra ?

La table des matières ne nous jette pas dans moins de perplexités que le titre : elle annonce toute une thèse qui concerne le pré-baudelairisme, et qui va jusqu'à la page 140 ; puis, toute une thèse sur Baudelaire. Une interrogation vient à l'esprit : et le baudelairisme, c'est-à-dire ce qui sort de Baudelaire ? N'a-t-on pas l'impression que tout le mal du monde débouche en Baudelaire et y reste à l'état stagnant ? A peine une conclusion de quatorze pages survole-t-elle les paludes modernes, de Rollinat aux surréalistes. Bien honteux et confus ceux qui porteraient, par exemple, à Jean Lorrain, un coupable intérêt... Mais

ce qui frappe plus encore, c'est la dualité de ce livre « di-tonal ». A partir du moment où il rencontre Baudelaire, il constitue une biographie morale minutieuse ; le voyage interplanétaire cède la place aux fouilles souterraines ; le télescope, au microscope. De là un ouvrage établi sur deux registres différents, avec deux optiques, deux perspectives sans fondu ni surimpressions : les vues panoramiques, puis les gros plans.

Cette dissymétrie est sensible dans l'étude des genèses. Celle de la seconde séquence est suivie de fort près, et dans la préhistoire de Baudelaire ; mais si l'on s'était imposé de suivre la genèse de la première, il aurait fallu commencer avec Adam, Ève, et certain fruit défendu. M. Ruff sait et dit fort bien (p. 8) que le problème du mal s'est posé de toute éternité ; mais il juge qu'il n'est devenu « esthétique » qu'à partir du XVIIIe siècle. Spécieuse justification, à notre avis. Nous croyons que toutes les époques de décadence ont fait du mal une forme de la beauté. Le piment de Pétrone ne vient pas d'ailleurs : Baudelaire ne l'ignorait pas qui, dans un projet de lettre, lançait « Pétrone avec ses terrifiantes impuretés » au visage de Jules Janin. Ne serait-ce pas à toute une histoire des stendhaliens avant Stendhal qu'il faudrait remonter ? Non seulement à Brantôme et à Retz, que M. Ruff n'omet pas de citer, p. 15 ; mais à cet autre Rais, Barbe-bleue qui s'élève à la hauteur d'un mythe, comme don Juan, prouvant par là même que le mal est « esthétique » aux yeux du Moyen Age finissant. Il l'était pour ces Templiers et ces Cathares qui, longtemps avant les modernes, excellaient à tirer du vitriol de leur pureté, et, de leur jansénisme, une bacchanale. Il n'en faudrait pas beaucoup pour faire dire à Michelet et à Victor Hugo que telle fut la plus grande part du Moyen Age ; que Mahom s'est installé en secret dans l'ornementation des cathédrales ; et que les Croisades, en dépit de leurs saintes intentions, ont fait le jeu de Belzébuth.

Mais enfin, M. Ruff nous demande de commencer au XVIIIe siècle pour atteindre aux sources diaboliques du romantisme [1], comme M. Auguste Viatte y cherchait ses sources occultes. De ces travaux, sortira, du moins, même si c'est au prix d'un éclairage un peu forcé, la certitude que l'importance du XVIIIe siècle est immense, dans la pensée et dans l'art du XIXe. Ces livres constitueront comme deux parties d'une histoire qui s'écrira peu à peu : celle de la survivance du XVIIIe siècle dans le XIXe, et par contre-coup dans le XXe.

Ce livre est d'une érudition considérable, dont nous aurions peine à cerner les contours et à déterminer les limites ; mais il faut avouer que l'absence de bibliographie ne nous y aiderait pas. Pour notre part, sans en avoir la superstition, nous aimons ces apparats un peu sévères, par lesquels on dit clairement que l'on refuse un certain public et que l'on

1. Julien Green, dans *L'Ennemi* (représenté en 1954), a eu le même sentiment : son nœud de vipères, avec la présence de l'invisible noir, il l'a situé à la veille des années où se situera le *Dialogue des Carmélites*, — autre tableau de l'effroi de l'âme, de la Grande Peur humaine : en 1785, au temps des *Liaisons dangereuses* ; au temps où le diable était amoureux et l'amour diabolique.

aspire à conquérir l'estime d'un certain autre. Il est vrai que les notes abondantes suppléent dans une certaine mesure au secours qui nous est refusé. L'ampleur de la documentation de première main apparaît avec évidence. Même dans la première partie où le recours à l'inédit s'imposait moins ; mais plus encore dans les chapitres proprement baudelairiens. Maintes légendes, maints lieux communs se trouvent balayés. On louera tout particulièrement l'auteur d'être allé aux textes originaux, de s'être peu embarrassé d'études intermédiaires. C'est là un besoin d'authentique dont personne ne se plaindra, sinon les auteurs de ces études intermédiaires.

Certains d'entre eux pourraient, ou auraient pu, se dire avec une légère amertume que les jeunes thèses sacrifient bien allègrement leurs aînées. Celle-ci parvient à consacrer une copieuse note à l'art pour l'art (p. 432, note 4), sans faire allusion à la surabondante thèse d'Albert Cassagne. On côtoie le thème de don Juan sans nul signe de connaissance à celle de Gendarme de Bévotte. La question du vampirisme, si essentielle au dessein de M. Ruff, aurait, nous semble-t-il, exigé un examen de *la Guzla*. Il laisse ce livre de côté ; et, quelles que soient les raisons qu'il en donne (p. 407, note 2), je ne sais si elles dispensaient de faire appel à la thèse de Yovanovitch qui contient une histoire assez suggestive du thème vampirique. Le titre de Černy, — *le Titanisme dans la poésie européenne...*, — est une excessive promesse que son livre ne pouvait tenir ; ce livre, cependant, marque des préoccupations trop proches de celles de cette thèse pour qu'on l'approuve de le passer sous silence. Peut-être aussi, en se reportant au livre de Servais Étienne sur le genre romanesque à la fin du XVIII^e^ siècle, M. Ruff aurait-il eu quelques frénétiques ou quelques incestueux de plus à pendre à ses crocs. La rencontre sporadique, et comme fortuite, d'études majeures, suffit-elle à leur rendre pleine justice ? Se douterait-on, à voir citer Estève ici ou là, que sa thèse, enveloppant non seulement le byronisme mais le pré-byronisme, défriche largement le terrain où s'engage M. Ruff ? M. Baldensperger n'est pas beaucoup mieux traité. Son *Goethe en France* est cité tardivement, et à propos de Melmoth (p. 403) ; mais plus haut (pp. 69-70) on s'étonne que, de la gloire de *Werther* en France, ne surnage qu'une citation de M^me^ de Staël, alors que l'auteur de *Goethe en France* avait rapporté tant de faits significatifs dans ses nasses. Et certes, M. Baldensperger, aurait mieux qu'aucun autre conduit M. Ruff sur les chemins de l'Émigration, si celui-ci avait prêté attention aux états d'âme, aux déracinements, aux révoltes de cette grande crise : il nous semble que *la sensibilité révolutionnaire*, — c'est là le titre d'un livre de M. Pierre Trahard, et d'un livre qui mériterait, lui aussi, quelque mention, — est autant dans l'Émigration que dans la Révolution même, où M. Ruff l'a cherchée.

Nous n'insisterons pas sur l'originalité et la profondeur des vues qui, à nos yeux, comptent plus encore que l'ampleur et la nouveauté de l'information.

De ces vues, il en est qui, tout en intéressant le sens général du livre, n'en sont pas le fond même, et risqueraient de passer inaperçues. Elles se glissent à la faveur d'un développement, sans ostentation, avec une dangereuse modestie. Telle cette question posée p. 111 : le romantisme Jeune-France, ténébreux et déjà baudelairien, est-il une déviation du vrai romantisme ? M. Ruff répond : « On aurait aussi bien le droit de considérer que c'est le romantisme de la décade précédente qui constitue une déviation, et que la génération des Jeune-France, dans ses éléments sérieux tout au moins, retrouve le courant le plus profond amorcé au XVIII^e siècle, et qui, par Baudelaire et Rimbaud, mène à la poésie de notre temps. » Mise à part cette idée, trop humaine, selon laquelle « profond » tend à signifier « en accord avec nous », — sorte d' « égotisme » des générations, dont sont faites nos plus courantes et nos plus chères erreurs, — on ne saurait attacher trop d'attention à cette vue, que le livre gagnerait peut-être à mettre en plus fort relief : au lieu d'avoir à la chercher dans la deuxième partie, on aimerait à la voir parmi les positions initiales. Ne fût-ce que pour les discuter tout à son aise, pour réfléchir aux nuances qu'il conviendrait d'y apporter : car s'agit-il de priorité, en l'occurence ? N'y a-t-il pas toujours eu, chez les préromantiques comme chez les romantiques, des hypotendus et des hypertendus?

Le sens général de la thèse est que l'histoire des générations pourrait bien être l'histoire du mal, des diverses façons de commettre, de rêver ou d'aimer le mal. C'est que Satan ne cesse de conduire le bal ; et que, dans tout attrait, il y a un peu de lui. Pourquoi le mot « amoureux » va-t-il si bien à « diable » et si peu à « ange » ? Lamartine n'aurait pas osé appeler *la Chute d'un Ange* « l'Ange amoureux »... C'est, enfin, que longtemps avant le freudisme les hommes ont su qu'il y avait en eux une zone interdite, et que c'est dans celle-là qu'ils ont été le plus curieux de pénétrer. C'est que l'horreur a ses charmes, et que, selon un vers de Baudelaire, qui sert d'épigraphe à l'une des étonnantes *Histoires de masques* de Jean Lorrain et qui, aussi bien que l'épigraphe que nous propose M. Ruff, aurait pu s'inscrire en tête de son livre, « les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts ». Et pourtant, si tout cela est vrai, tout cela peut être aussi de la simulation. Il n'y a rien de plus humain que le satanisme, mais il n'y a rien aussi de plus factice. On est surpris, et presque déçu, de sentir si peu de soufre à travers toute une grande part de cette littérature frelatée. La moindre ligne de Bernanos nous donnerait un plus sensible frisson d'horreur sacrée. On craint un peu de mise en scène et l'on se tient en garde contre quelque duperie. M. Ruff aussi, d'ailleurs : il se demande s'il n'est pas aux prises avec une sorte de « canular » ; si, par exemple, Lassailly prend au sérieux l'épigraphe de ses *Roueries de Trialph* (p. 113). Nous lui dirions volontiers : mais, après tout, c'est du lettrisme ! — si par là nous pensions écarter tout soupçon de « canular ». Nous imaginons combien y aurait pataugé quelque jeune homme effervescent ; non point, certes, M. Zumthor ; mais peut-être M. Rudwin il y a trente ans. M. Ruff sait qu'on en dit

souvent plus qu'on n'en fait ; que la somme du mal est à peu près constante en ce monde ; qu'il y a un peu, et beaucoup, de littérature dans ces coups de soleil noir que l'on se donne depuis le XVIIIe siècle. Il établit une prudente distinction entre le mal qui se fait et celui qui se dit. Et l'on imagine qu'il balance quelquefois entre l'effroi et l'ironie.

C'est là un des charmes de ce livre, où l'on devine de la pitié, le sens de la douleur, le sens de la grandeur, mais où il y a aussi de l'esprit et du sourire. Un siècle et demi d'incestes, de suicides, de viols, de vampirisme et de délectations moroses, — selon le contre-sens habituel et si peu théologique que nous faisons, depuis Sainte-Beuve, sur le terme de « délectation morose », — forme une promenade qui pourrait être moins effrayante qu'ennuyeuse et monotone, si nous étions guidés dans ces catacombes par un cicerone moins affable. Il y a là trop de *Corrupteurs*, avec trop d'*Héritières de Birague*. On pense au vers de Verlaine : « L'Ennemi se déguise en l'Ennui » ; on appréhende qu'il ne reprenne ici ce déguisement. Mais, Dieu merci, avec Marcel Ruff le diable n'est pas ennuyeux.

Pierre MOREAU.

Prosper MÉRIMÉE. **Morceaux choisis,** avec une Introduction et des Notes par Jean Mallion et Maurice Parturier. (Coll. Littérature française illustrée). Paris, Didier, 1952. In-8°, 431 p.

Les lecteurs qui ont déjà pris connaissance de ce recueil ont pu constater qu'il ne s'adresse pas uniquement à des élèves. Édition scolaire, dont l'utilité pratique est assurée par la collaboration d'un éminent pédagogue, M. Jean Mallion, le livre est aussi un travail de diffusion, où le public lettré trouvera du nouveau et même de l'inédit. Un appareil critique de premier ordre accompagne des textes très variés, souvent peu connus, et dans l'explication érudite qui précède chaque trait, M. Maurice Parturier nous communique généreusement les précieuses découvertes qu'il a faites au cours de longues années d'études.

Ces précisions savantes, autant que le choix très large et la présentation chronologique des extraits, offrent au comparatiste l'aperçu d'une œuvre très dispersée, tout en marquant les étapes d'un cosmopolitisme qui va toujours s'élargissant. La publication de la *Correspondance générale* de Mérimée révèle de plus en plus clairement un homme aux intérêts divers, aux amitiés universelles. On sait que l'Angleterre, l'Espagne et, plus tard, la Russie, ont surtout retenu son attention. Ses lettres nous renseignent bien sur la multiplicité de ses relations en Angleterre et en Espagne. Mais ce que le correspondant ne laisse guère soupçonner, c'est l'incuriosité du romancier et de l'historien au sujet d'un pays auquel il est particulièrement attaché par ces liens d'amitié. Ni la littérature ni la vie anglaise ne lui ont fourni la matière

d'un seul ouvrage important. L'ébauche d'un *Cromwell* romantique, quelques comptes rendus, des observations sommaires sur Byron, le portrait d'un ami ou bien d'un type — Lydia Nevil — voilà, si l'on en excepte la correspondance, ce qu'on trouve de la Grande-Bretagne dans les ouvrages de cet anglophile.

En revanche, Mérimée puise largement dans la légende et dans l'histoire espagnoles et russes. S'étant mis en 1848 à étudier le russe, il ne tardera pas à posséder suffisamment la langue pour commencer la traduction de Pouchkine et de Gogol, pour se documenter sur l'histoire de la Russie en allant aux sources, et pour discuter avec Tourguéniev d'innombrables questions littéraires et linguistiques. S'il n'a pas été le premier Français à traduire des auteurs russes, il s'est appliqué à les mieux faire connaître par ses traductions et par ses études. On ne saurait négliger son rôle d'interprète, dont l'importance se laisse entrevoir dans les extraits présentés par M. Parturier qui, d'autre part, nous en facilite l'étude par de nombreux éclaircissements et renvois.

L'apport de l'Espagne à l'œuvre de Mérimée, bien connu dans ses lignes générales, est cependant plus nuancé qu'il ne paraît à première vue. Il suffit de lire les commentaires qui accompagnent l'*Histoire de Don Pèdre I*er, *Carmen*, *Les Ames du Purgatoire* pour s'en rendre compte. Cependant, quel que soit le genre littéraire et quelle qu'en soit la matière, la méthode de Mérimée ne varie guère : toujours à l'affût du fait exact, du détail qui éclaire, il contrôle le passé par le présent, l'histoire écrite par le témoignage oral. Ainsi le causeur sociable vient seconder le chercheur érudit, et l'œuvre de Mérimée s'explique autant par ses relations sociales que par ses recherches littéraires.

C'est à ces relations si cosmopolites qu'on revient toujours en étudiant Mérimée, et l'on ne saurait se faire une image complète de l'homme sans le voir dans l'intimité de sa correspondance. Voilà pourquoi il eût été agréable de trouver parmi ces *Morceaux* des exemples plus nombreux de ses lettres, quitte à sacrifier quelques analyses d'œuvres d'intérêt secondaire. Mais que de détails intéressants, que d'éclaircissements utiles ! Remercions les éditeurs de ce recueil exemplaire d'ouvrir si bien l'appétit du lecteur par leur présentation savante d'un auteur qui, dans ses œuvres comme dans ses relations personnelles, a voulu se montrer « citoyen du monde ».

E. H. Dale.

Norman Suckling. **Paul Valéry and the civilized mind.** University of Durham Publications. London-New York-Toronto. Oxford University Press, 1954. In-8°, 285 p.

Le pénétrant essai de M. Norman Suckling, lecteur de français à l'Université de Durham, sur *Paul Valéry et l'esprit civilisé*, ne s'adresse

pas spécialement aux comparatistes, bien qu'il ne puisse, à plus d'un titre, les laisser indifférents.

L'auteur se propose de montrer en Paul Valéry, en tant qu'il eut une conscience particulièrement vive de l'opposition qui existe entre la fonction suprême de l'*esprit* et les tendances de la *vie*, un des meilleurs représentants de ce qu'il appelle l'esprit civilisé. Il tente de vérifier cette vue générale en étudiant successivement chez Valéry la théorie de la littérature, la théorie de la philosophie et la théorie même de la vie. Il est amené ainsi à mettre en lumière les plus importantes des composantes françaises et étrangères de la personnalité intellectuelle de Valéry, d'une part : Mallarmé, Descartes, Pascal, — de l'autre : Edgar Allan Poe, Léonard de Vinci, Goethe. Son propos étant plus de réflexion que d'érudition, il ne pouvait guère apporter, en ce qui concerne ces influences étrangères, de faits nouveaux. Pour ce qui est du rôle respectif de ces divers éléments dans la formation de Valéry, il ne modifie pas non plus sensiblement les résultats acquis par les meilleurs critiques anglais et français de Valéry, qu'il utilise d'ailleurs avec beaucoup de circonspection et de discernement. L'intérêt de son ouvrage est surtout d'approfondir la connaissance des positions valéryennes *d'un certain point de vue*, et l'on y trouve notamment un chapitre particulièrement substantiel et solide sur le thème Valéry-Bergson. On peut s'étonner cependant que M. Suckling n'ait pas donné à Nietzsche, à la fois pôle d'attraction et pôle de répulsion, la place qui lui revient dans les théories valéryennes de la vie et de l'esprit.

Plus que le détail de l'ouvrage, les idées générales qui en forment la substance ressortissent bien, en tout cas, à la littérature comparée. A cet égard, l'ouvrage de M. Norman Suckling est une contribution du plus haut intérêt à l'étude d'un problème dont se préoccupent toutes les littératures et philosophies de l'Occident moderne : la définition même de la « civilisation » qu'elles ont conscience de représenter, définition qui peut être établie, et c'est là le drame de notre époque, soit en fonction de l'esprit, soit en fonction de la vie. M. Suckling ne cache pas sa sympathie pour ceux qui, comme Valéry, proclament la primauté civilisatrice de l'esprit.

Son ouvrage est aussi une occasion, pour les comparatistes, de mesurer l'étendue actuelle du rayonnement européen de Valéry. A cet égard, la situation de Valéry paraît excellente. La critique de langue anglaise est brillamment représentée, en dehors de M. Suckling, par la remarquable étude de M. L. J. Austin sur la composition du *Cimetière Marin* parue dans le *Mercure de France*, par le livre récent de M. Francis Scarfe, *The art of Paul Valéry*, et par le petit volume d'Elizabeth Sewell, *Paul Valéry, the Mind in the Mirror*. On sait que les études valéryennes ont toujours été particulièrement florissantes en Belgique, où M. Albert Henry nous donnait encore, naguère, son intéressante étude sur *Langage et Poésie chez Paul Valéry*. La Suisse vient d'apporter l'importante contribution de M. P. O. Walzer à l'étude de

la Poésie de Valéry. L'Allemagne aussi s'est mise de la partie avec MM. Gmelin, Kurt Wais, von Richtofen, et récemment la très savante exégèse de l'*Ode secrète* et du *Vin perdu* par M. K. Maurer.

Ce qu'il y a de plus curieux, et de plus édifiant, dans cette affaire, c'est que la plupart de ces critiques étrangers de Valéry se sont consciemment rendus tributaires, à des degrés divers, de la propre méthode critique de l'auteur qu'ils étudient. Rien ne nous paraît d'ailleurs plus conforme à la nature des choses, car l'excellence de cette méthode doit assurer son avenir. Ce que nous disions est particulièrement vrai de MM. Scarfe, Walzer et Maurer, mais plus encore de M. Norman Suckling lui-même, qui revendique fièrement dans sa Préface, à l'exemple de Valéry, ses droits à la critique subjective. Cette position a du moins l'avantage de bien préciser les limites de son dessein, qui est de chercher dans Valéry, comme Valéry l'a fait dans Léonard, la solution d'un problème personnel. Elle permet aussi à M. Suckling d'aller, dans l'examen de certains aspects de Valéry, plus avant sans doute qu'on n'était allé avant lui. Peut-être l'amène-t-elle à perdre de vue les aspects contraires qui sont aussi dans Valéry, par exemple cette idée que, l'esprit étant issu de la vie, il ne peut la dominer qu'en respectant ses lois, et qu'il peut y avoir par suite dans l'art une certaine « imitation » nécessaire de la nature et de ses méthodes créatrices. C'est une des principales causes d'erreur, touchant Valéry et les grands esprits qui savent unir et concilier en eux-mêmes des principes contraires, que l'oubli de cette « polarité », et du relativisme qui en découle. Cela non plus ne saurait laisser les comparatistes indifférents.

Maurice Bémol.

A. D. Tavares-Bastos. **Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine.** Paris, Ed. P. Tisné, 1954. In-8°, 280 p.

Tout effort pour présenter au public français, — et aux lecteurs étrangers pour qui la langue française reste un commode intermédiaire — des aspects d'une littérature étrangère mérite éloge ; notamment s'il s'agit du Brésil, dont les rapports avec les lettres françaises ne sont ni superficiels ni éphémères, mais dont les traductions restent rares [1].

Le Brésil lui-même y aida ; ainsi, son Académie, — dont on sait les liens, dès l'origine, avec son aînée parisienne, — assuma elle-même, en 1938, la publication d'une « Anthologie de quelques conteurs brésiliens » [2] ; à défaut d'une stricte sélection littéraire, ses trois douzaines de noms reflétaient la diversité d'inspiration, la variété des problèmes

1. Rappelons, outre celles de G. Amado (*N. R. F.* et Nagel), l'ouvrage essentiel de G. Freyre, *Maîtres et esclaves*, trad. R. Bastide, Paris, 1952, etc.
2. Éd. du Sagittaire, Paris, 1938, 226 p.

humains et l'éclectisme des recherches de forme de conteurs faisant écho aux insondables richesses de ce vaste pays.

Le principal mérite de la présente anthologie est de confirmer cette impression dans le domaine lyrique. En préface, le traducteur, — qui s'est imposé de donner une allure rythmique, sinon toujours rimée, à ses transpositions —, souligne le souci de présenter, par leurs textes, et assortis de notes bio-bibliographiques, une cinquantaine de poètes du dernier demi-siècle. Essai qui comporte le risque inhérent à de tels échantillonnages ; on sait comment, en pareille occurrence, A. Gide, fort de l'exemple cité par Hoffmannsthal, élagua son Anthologie de poésie française (*N. R. F.*, 1949).

M. Tavares-Bastos a craint de rayer, parmi 50 confrères, des aînés, parfois défunts ou dépassés, ou des jeunes, inégalement réputés dans leur pays. Il nous est malaisé de juger, sur traduction, deux générations, en partie héritières du Symbolisme européen, et surtout français ; ce rappel éclaire en partie l'œuvre des « jeunes » chez qui les suggestions étrangères alternent avec celles, plus fréquentes, du thème national ou celles, formelles, d'Écoles qui, surtout après l'ère « moderne », renouvellent les étiquettes, routinières ou audacieuses [1].

Pour mieux situer ces auteurs, — et à défaut d'une bonne histoire de la littérature brésilienne, en français (trop longtemps traitée d'abord dans le cadre des lettres portugaises) —, on dispose au moins de quelques ouvrages récents consacrés à l'ensemble du monde ibérique et, outre le Tableau un peu ancien de N. Werneck Sodré [2], de la courte mais suggestive étude, traduite en espagnol, d'A. Arinos de Melo Franco [3]. Il reste au lecteur le soin de sélectionner, parmi ces textes que la traduction rend souvent plus accessibles, ceux qui évoquent le mieux, dans sa floraison vivace, le monde nuancé que révèle ce reflet lyrique du vaste et fécond Brésil. Une distinction exceptionnelle de l'Académie française (le prix Capdeville, attribué pour la première fois à un auteur brésilien) en a rehaussé le mérite.

Raymond Warnier.

1. Même embarras dans l'Anthologie de Manuel Bandeira, *Obras primas da lirica brasileira*, Sao Paulo, 1943, 390 p., avec plus de cent auteurs ; rappelons, du même auteur, une Anthologie peu connue en Europe : *Poemas traduzidos*, Rio, 1945, associant à un choix d'auteurs sud-américains contemporains quelques aînés européens, de Ronsard à Hölderlin, E. Browning et Verlaine.

2. *Historia da literatura brasileira*, Coll. Documentos brasileiros, t. 23, Rio, 1900.

3. *Alguns aspetos de la literatura brasilena*, Buenos-Ayres, 1945. Rappelons aussi qu'en 1947, Tavares Bastos publiait, avec P. Darmangeat, une *Anthologie de la poésie sud-américaine*, dont a notamment rendu compte la revue *Les Cahiers du Sud*, n° 324. Et citons encore : Delpy-Darmangeat, *L'Amérique de langue espagnole* ; et Ch. Aubrun, *Histoire des lettres hispano-américaines*, qui aident à situer les auteurs brésiliens parmi ceux de l'ensemble du domaine sud-américain.

CHRONIQUE

Lors de l'élection par le Conseil de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 16 décembre dernier, d'un nouveau professeur de Littérature comparée en la personne de M. Etiemble, M. Raymond Lebègue, directeur de l'Institut de Français, a rendu hommage à l'un de nos Directeurs, M. Jean-Marie Carré, qui venait d'obtenir sa mise à la retraite. C'est avec ferveur et gratitude que la *R. L. C.* s'associe à cet hommage, dont nous extrayons ici l'essentiel :

M. Jean-Marie Carré a obtenu sa mise à la retraite pour raison de santé. Il y a exactement vingt ans qu'il était entré à la Sorbonne, en remplacement de M. Baldensperger ; et je manquerais à la justice encore plus qu'à l'amitié, si je n'évoquais en quelques mots l'homme, le professeur, le savant qui, en se retirant, emporte nos regrets unanimes.

Au cours d'une carrière de 35 ans dans l'enseignement supérieur, J.-M. Carré a formé des élèves de toute nationalité. Il a enseigné avec éclat au Caire et aux États-Unis. De nombreuses Universités l'ont invité à faire des conférences. Son œuvre scientifique est considérable. En plus, il a dirigé, d'abord aux côtés de P. Hazard, puis avec M. Bataillon à ses côtés, la *Revue de Littérature Comparée*. Il a maintenu le prestige de cette école française de littérature comparée, qui avait donné l'exemple aux autres pays et qui a été représentée, avant lui, à la Sorbonne par un Baldensperger et un Paul Hazard.

Ceux qui ont fréquenté l'homme, se rappelleront la sûreté de son commerce, la délicatesse de son amitié, sa bonté agissante pour ses élèves, l'ardeur et le dévouement d'un maître qui acceptait les charges les plus lourdes, la dignité exemplaire avec laquelle il supporta, en 1944-1945, de cruelles angoisses familiales.

Mais, puisque la maladie ne lui permet pas de jouir d'un repos si bien mérité, je tiens à dire ceci : dans la répartition des thèses de doctorat qui est propre aux Universités françaises, c'est Carré qui, parmi tous, était le plus lourdement chargé et qui fut de ce système absurde la principale victime...

Raymond Lebègue.

Commémorations littéraires en Belgique. — Au cours de l'année 1955, trois remarquables expositions sont venues rappeler, de façon très opportune, divers aspects de l'histoire des lettres belges : un hasard

favorable a fait de ces trois manifestations une véritable rétrospective de notre passé littéraire se déployant sur un vaste arrière-plan idéologique et artistique qui va du milieu du XVIII^e siècle jusqu'au delà de la mort d'Émile Verhaeren.

L'exposition consacrée au *Journal encyclopédique* et à ses directeurs ne pouvait trouver un cadre mieux approprié que la petite cité ardennaise de Bouillon, puisque c'est sur les rives de la Semois que Pierre Rousseau et son gendre Ch. A. de Weissenbruch fixèrent le destin de ce périodique qui, après un départ assez orageux dans la principauté de Liège, fut bientôt connu dans l'Europe entière comme le *Journal de Bouillon*. Le très beau catalogue de cette exposition retrace — après les études de MM. Charlier et de Froidcourt (qu'on aurait pu citer, semble-t-il) — l'historique de cette revue qui se transforma rapidement en une énorme entreprise d'édition, la *Société typographique de Bouillon*. La littérature comparée s'y trouve largement représentée, puisque la variété des collaborateurs et la diffusion de la revue en font un des organes les plus caractéristiques de l'esprit cosmopolite des « lumières ».

Si l'exposition de Bouillon s'attache principalement à l'histoire des idées et au commerce du livre au XVIII^e siècle, *Le Romantisme au Pays de Liège* nous ramène à des préoccupations orientées davantage vers les beaux-arts ou vers les activités sociales et politiques. Ce mouvement littéraire se singularise, d'une part, par son intérêt pour les lettres germaniques, de l'autre, par un sens social très aigu qui poussera un Weustenraad vers le saint-simonisme, suscitera quantité de poètes ouvriers et provoquera, bien avant le *Félibrige*, un regain d'intérêt pour la poésie wallonne et pour la langue du terroir. Le comparatiste s'attachera particulièrement, dans ce somptueux catalogue, aux laborieuses tentatives d'un Marchand, d'un Henaux, d'un Van Hasselt pour transposer en français (ou en latin, dans le cas de Fusz) les meilleures productions du lyrisme allemand, courant qui aboutira aux intéressantes *Fleurs d'Allemagne* d'Édouard Wacken ; le chapitre des échanges littéraires n'est pas moins riche : à la liste des voyageurs étrangers, on aurait cependant pu adjoindre le curieux témoignage de Th. Gautier qui comparait les usines Cockerill aux « forges de Lemnos » et affirmait candidement que Liège s'appelle Luttich en flamand (*Caprices et Zig-zags*). Retenons par ailleurs le profond retentissement du catholicisme libéral dans la région liégeoise et les rapports suivis que Charles du Vivier, curé de Saint-Jean et poète patoisant, ne cessa d'entretenir avec Lamennais.

Nous aurions scrupule à nous étendre longuement sur l'intérêt de l'exposition consacrée au centenaire d'Émile Verhaeren. Remarquablement organisée par la Bibliothèque Royale de Bruxelles, elle a été accueillie ensuite à la Bibliothèque Nationale de Paris, accordant ainsi à notre grand poète national la double consécration sous laquelle s'inscrit toute sa carrière poétique. Un recours judicieux au très riche fonds de manuscrits légué à la B. R. par la veuve du poète a permis de replacer

chacune de ses œuvres dans un heureux éclairage : les lettres de Mallarmé, de Lugné-Poë, de Zweig ou de Rilke restituent parfaitement le climat européen et fraternel où baignait le poète de l'action et de la vie moderne. La position adoptée par Verhaeren devant l'invasion allemande de 1914 allait provoquer un échange de lettres entre l'auteur des *Forces tumultueuses* et celui d'*Au-dessus de la Mêlée* : « Votre livre (*La Belgique sanglante*) m'a fait pleurer. Comme il faut que vous ayez souffert, mon cher grand et bon Verhaeren, pour haïr ». Cette correspondance, d'une admirable hauteur de vues, d'une profonde noblesse, nous est révélée en cette occasion. Elle constitue, à nos yeux, l'élément le plus émouvant de cette admirable rétrospective.

Roland Mortier.

Le Centenaire de Mickiewicz. — Pour rendre hommage à la mémoire du poète, L'Unesco a réuni, en un volume de 277 p. in-8°, un certain nombre d'extraits de ses principales œuvres, précédés de plusieurs études, dont quelques-unes intéressent de près notre discipline : *A. M. et le romantisme européen* (J. Fabre). — *M. en Russie* (S. Sovietov). — *A. M. en France : le professeur et le philosophe social* (M. Leroy). — *Le rayonnement de M. en Italie* (G. Maver). — *M. et les littératures des Slaves de l'Ouest et des Slaves du Sud* (*K. Krejči*). — Une Bibliographie des traductions de M. dans les principales langues de l'Europe complète utilement le volume.

B. M.

Le même événement fut commémoré, le 25 novembre, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Georges Lecomte, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, avec le concours de M. André Vaillant, professeur au Collège de France.

Signalons enfin, sur le même thème, la conférence de M. J.-A. Teslar, le 10 décembre, à l'Académie Internationale libre des Sciences et des Lettres ; suivie d'hommages rendus au poète et au patriote polonais par les représentants des différents groupes nationaux de l'Académie.

Les aspects universels et européens du roman contemporain polonais — tel est le thème du cours dont M. Z. Zaleski inaugure la 3e partie, le 22 février, au Centre d'Études Slaves, Section Polonaise, de l'Institut Catholique de Paris.

Les Entretiens culturels franco-italiens. — Dans ce cadre, et sous les auspices de l'Ambassade d'Italie, un débat a eu lieu, le 16 février, sur les problèmes actuels du théâtre en Italie, en présence de M. Mario Vinciguerra, Président de la Société Italienne des Auteurs et Éditeurs, et de MM. C. G. Viola et G. Zorzi, auteurs dramatiques.

Le Congrès de la « Modern Langage Association », Chicago 27-29 décembre 1955, a fait la part belle aux thèmes et problèmes comparatistes. Un grand nombre de communications s'y sont groupées sous les chefs suivants : *The History of Themes and Genres.* — *Critical study of Romanticism.* — *Literature and Society* (en fait, trois imporrants rapports sur « Littérature et Psychologie »). — *Literature and Science.* — *Anglo-French and Franco-American literary Relations.* — *Anglo-German literary Relations.* — *Franco-German literary Relations.* — *Literature and the other Arts.* — *Prose Fiction.* — En dehors de ces rubriques délibérément comparatistes, sinon toujours dans leur titre général, du moins dans le détail de leur contenu, notre discipline manifesta sa vitalité dans d'autres thèmes encore, tel celui des *Poetics and literary Theory.* — Le tout, sans préjudice pour un certain nombre de communications plus spécialement consacrées aux différentes littératures nationales, mais où le comparatisme trouva nouvelle et ample pâture.

Il est bon de noter que le Programme de ces vastes réunions annuelles est, à lui seul, un document : sans compter les brèves analyses qu'il donne d'un certain nombre de rapports présentés en séances, il fournit un précieux témoignage de l'état, de l'orientation et du renouvellement des préoccupations littéraires chez nos confrères d'Outre-Atlantique, permettant ainsi, périodiquement, de faire le point.

B. M.

Réunion du Bureau de l'Association Internationale de Littérature Comparée. Paris, Collège de France, 22 janvier 1956.

Présents : M. Baldensperger, Président d'honneur. — M. W. P. Friederich, M^lle^ Le Hénaff, MM. Munteano, Roddier, Smit, Voisine, Zaleski, membres du Bureau. — MM. Bataillon et Escarpit, Vice-Président et Secrétaire-général de la Commission nationale française. — M^lle^ Y. Batard, MM. Bédarida, Dédéyan, Etiemble, Jean Fabre, Gravier, Lebègue, Natoli.

Excusés : MM. J.-M. Carré, Pellegrini, Boucher, Roe, Roos.

La séance est ouverte à 10 h. 15 par M. Friederich, président de séance, qui donne la parole à M. Baldensperger ; M. Baldensperger, après avoir remercié M. Bataillon de l'hospitalité offerte au Bureau et salué en la personne de M. Friederich le comparatisme américain, souligne les contributions que peuvent apporter à la pacification internationale le comparatiste, « voyageur plus que doctrinaire », et la Littérature comparée, qui s'oppose par nature à la *Geopolitik.*

Le Bureau homologue ensuite les décisions prises par l'Assemblée générale du 28 septembre 1955, et notamment le remplacement du Secrétaire général M. Guyard, pendant la durée de son absence à l'étranger, par M. Voisine. Il prend acte de la reconnaissance officielle de l'Association par arrêt ministériel du 19 décembre 1955. Il précise que

les sociétaires des Commissions nationales seront membres de droit de l'Association internationale et accepte le principe du versement par la Commission nationale française d'une somme de 300 francs prélevée sur la cotisation de chacun de ses sociétaires. L'utilisation des fonds perçus par les soins du Secrétaire général américain fera l'objet de consultations entre les deux Secrétaires généraux et de propositions soumises ultérieurement au Bureau. Il est prévu que le Secrétaire général de la Commission nationale française participera ès-qualité aux réunions du Bureau international.

Le principe est adopté d'un versement de 5.000 francs comme cotisation à la F.I.L.L.M., puis a lieu un échange de vues sur le thème possible du Congrès de cette fédération à Heidelberg en 1957.

Une réunion du Bureau se tiendra dans l'été de 1956, selon les possibilités de voyage en Europe de membres américains du Bureau.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Pellegrini sur les conditions de publication des *Actes* du Congrès de 1955 ; ces conditions sont approuvées. M. Friederich expose ensuite les possibilités qui s'offriraient aux États-Unis pour l'organisation en ce pays du Congrès de 1958 ; mais, au cas où une importante participation européenne ne pourrait être assurée, il serait préférable de tenir le congrès en Europe, en juillet ou août, en donnant aux participants américains le plus long préavis possible. Dans l'intervalle des Congrès comparatistes triennaux, le Bureau envisage la possibilité d'élargir les Congrès annuels de la Commission française en journées internationales.

Plusieurs suggestions sont recueillies sur les contacts à établir avec les pays non encore représentés à l'Association ; elles seront étudiées de concert par les deux Secrétaires généraux.

La séance est levée à 12 h. 15.

L'un des Secrétaires généraux,
J. Voisine.

Deux Réunions du Bureau de la Commission Nationale de Littérature Comparée.

29 septembre 1955. — La séance est ouverte à la Fondazione Cini, à Venise, pendant une interruption de séance du Congrès International de Littérature Comparée, le 29 septembre 1955 à 11 heures, sous la présidence de M. Marcel Bataillon.

Le Secrétaire général, M. Escarpit, donne lecture d'une lettre de M. Ternois, trésorier, sur la situation financière de la Commission.

Question des Statuts. — Il est entendu que M. Escarpit présentera à la prochaine réunion du Bureau un projet de Statuts qui pourra être étudié pour être soumis à l'Assemblée Générale de mars.

Cotisations. — M. Voisine, Secrétaire général de l'Association Internationale, propose que la cotisation internationale et la cotisation

nationale soient bloquées en une seule perception. Cette question sera étudiée en même temps que les Statuts.

Congrès de Bordeaux. — Le Bureau ayant décidé, lors de sa précédente réunion, que le 1er Congrès National annuel de Littérature Comparée aurait lieu à Bordeaux, M. Escarpit propose la date du vendredi 2 mars au dimanche 4 mars. Adopté.

Le Congrès ayant lieu à la date normale de l'Assemblée Générale, il est décidé que cette dernière aura lieu pendant la première séance du Congrès.

Sur la suggestion de M. Triomphe, il est décidé que le thème du Congrès sera « Histoire des idées et littérature générale ».

Le Bureau décide qu'il se réunira de nouveau soit, en cas de nécessité au moment du Comité Consultatif de novembre, soit, normalement, en janvier.

La séance est levée à 11 h. 15.

21 janvier 1956. — La séance est ouverte à l'Institut des Littératures Modernes Comparées de Paris, le 21 janvier 1956, à 15 h. 30, sous la présidence de M. Marcel Bataillon. — Sont présents : MM. Bataillon, Dédéyan, Ricci, Etiemble, Mme Durry, MM. Fabre, Bruneau, Iehl, Grange, Gillet, Mlles Batard et Tuzet, Mme Trentin, MM. Escarpit, Munteano, Voisine, Roddier, Gravier, Bémol. — M. Bataillon présente les excuses de MM. Boucher, Monchoux et Roos. — M. Escarpit donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté.

Statuts de la Commission. — M. Escarpit donne lecture article par article d'un projet de Statuts qui sera présenté à l'Assemblée Générale. Après quelques modifications de détail, le projet est adopté à l'unanimité à l'exception de l'article 6 (Cotisations) qui doit faire l'objet d'une discussion spéciale.

Coordination avec l'Association Internationale. — M. Voisine, Secrétaire général de l'Association Internationale, expose les avantages d'une perception unique de cotisation avec répartition des fonds entre l'organisation internationale et l'organisation nationale. Après une brève discussion, il est décidé que, sous réserve de l'accord du Bureau international, la Commission Nationale percevra une cotisation de 1.000 fr. de tous ses membres et qu'elle reversera 300 francs à l'Association Internationale pour chacun de ses membres au titre d'adhésion collective. L'article 6 des Statuts, établissant ce principe, est adopté à l'unanimité.

Congrès de Bordeaux. — M. Escarpit donne des précisions sur le Congrès de Bordeaux. Une subvention a été demandée au Ministère. Au cas où cette subvention ne serait pas accordée, le Bureau décide d'établir un droit d'inscription de 500 francs pour faire face aux dépenses.

Après avoir entendu le programme du Congrès et la liste des com-

munications prévues, le Bureau apporte quelques aménagements à ce programme.

Il décide en outre d'inviter M. Carlo Pellegrini à Bordeaux. M. Bataillon et M. Escarpit étudieront les modalités de cette invitation respectivement avec les Relations Culturelles et l'Université de Bordeaux.

Le problème de la publication des communications est rapidement examiné. M. Bataillon pense que les auteurs des principales communications pourront reprendre leur texte sous forme d'articles dans la Revue de Littérature Comparée.

MM. Roddier et Munteano, qui doivent présenter des rapports, l'un sur la Littérature Comparée et l'Histoire des Idées, l'autre sur la Littérature Générale et l'Histoire des Idées, enverront à M. Escarpit un résumé de leurs rapports, qui sera diffusé, avant le Congrès.

Questions Diverses. — Il est décidé que le tableau de l'enseignement de la Littérature Comparée en France sera mis à jour et publié tous les deux ans.

M. Bémol ayant évoqué le problème d'une collection de textes de Littérature Comparée, M. Voisine propose que des titres soient réunis et proposés à l'Assemblée Générale à Bordeaux. Il en est ainsi décidé.

M. Dédéyan ayant posé le problème de l'initiation à la Littérature Comparée, MM. Escarpit, Roddier et Bémol expliquent comment chacun d'eux procède et exposent les conditions particulières de leur enseignement. Au cours de la discussion, plusieurs membres du Bureau indiquent l'intérêt qu'il y aurait à introduire l'initiation à la Littérature Comparée dans l'enseignement de propédeutique. M. Dédéyan estime qu'il y aura lieu de prévoir dans un avenir assez proche un Manuel comparatiste.

M. Roddier ayant posé la question des coefficients du Certificat de Littérature Comparée, M. Bataillon indique dans quelles conditions sont fixés et peuvent être modifiés les coefficients.

La séance est levée à 17 h. 30.

POUR UNE BIBLIOGRAPHIE INTERNATIONALE

de littérature comparée [1].

Les propositions que j'apporte au nom de la Commission nationale française et de la *Revue de Littérature Comparée* répondent à des préoccupations pratiques qui nous sont communes, en matière de bibliographie de littérature comparée. Je m'excuse d'avance si je suis obligé, à ce propos, d'entrer dans des considérations théoriques. Chacun de nous sait trop bien quelles imperfections il reproche aux instruments bibliographiques dont nous disposons. Mais nous avons besoin de prendre conscience en commun de ce qu'il faudrait faire pour tous, et ceci suppose une plus nette conscience collective de nos tâches diverses, à nous comparatistes.

La bibliographie des *littératures nationales* est un domaine où tout est plus clair, plus facile aussi, quand un bibliographe pouvant y consacrer une part appréciable de son temps, est placé dans un centre bien choisi. Deux exemples suffiront. Les *Notes bibliographiques* que publie chaque trimestre la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* ont chance d'être à peu près complètes en matière de littérature française, parce que M. Rancœur les prépare à la Bibliothèque Nationale de Paris, là où afflue le dépôt légal, là où s'élabore la *Bibliographie de la France*, dans une bibliothèque qui s'efforce d'acquérir ce qui paraît sur la France et sa littérature dans les pays étrangers. — L'Italie a maintenant, grâce au professeur Umberto Bosco, son précieux *Repertorio bibliografico della Letteratura italiana* qui se publie à Florence avec des garanties comparables de sérieux et d'exhaustivité.

Un autre genre de *bibliographies nationales* est concevable. On en a un exemple avec les indications que nous donne sur les publications italiennes la *Rivista di Letterature Moderne*. Plus systématiquement, l'Institut de Littérature Comparée de l'Université d'Utrecht établit des fiches bibliographiques imprimées et vendues par abonnement. Il s'attache à réunir et à classer sous de multiples entrées tout ce qui se publie d'important, en matière d'histoire et de crittique littéraire, soit en Hollande, soit dans la Belgique flamande, soit en Afrique du Sud. De telles bibliographies, j'y insiste, sont nationales soit par la langue, soit par le lieu des publications qu'elles font connaître, mais ces publications concernent toutes les littératures modernes auxquelles

1. Rapport présenté à l'assemblée générale de l'Association Internationale de Litt. Comparée, Venise, 28 sept. 1955.

nous nous intéressons. Leurs préoccupations, comme celles de la *Rivista* et de l'Institut d'Utrecht sont, dans une large mesure, comparatistes. — On pourrait concevoir une bibliographie analogue qui, avec des collaborateurs français, belges, suisses, canadiens, tunisiens, marocains, etc. s'efforcerait de réunir les fiches de tout ce qui paraît d'important en langue française, sur les diverses littératures autres que la littérature française, pour compléter le travail de M. Rancœur.

S'il faut s'attarder ainsi aux bibliographies *nationales*, soit par la *littérature* qu'elles concernent soit par la *langue* des publications qu'elles recensent, c'est qu'elles sont notre base indispensable.

On s'en voudrait de passer sous silence des entreprises qui nous rendent de précieux services, parce que, sans avoir d'objectif comparatiste bien défini, elles embrassent dans des chapitres distincts les principales langues et littératures du monde. Je pense au grand effort accompli à Cambridge par la *Modern Humanities Research Association* sous le titre *The Year's Work in Modern Language Studies*, et à celui de la *Modern Language Association* des États-Unis dont l'*American Bibliography* dépouille de très nombreuses publications qui ne sont pas toutes américaines. Là encore, nous trouvons des exemples et des appuis.

Mais où en est la bibliographie proprement comparatiste ? Depuis plus de trente ans, la *Revue de Littérature Comparée* s'est acharnée à publier à la fin de ses fascicules une bibliographie dont le choix et le classement était inspiré de préoccupations comparatistes. L'UNESCO a bien voulu subventionner cette bibliographie, pas assez pour rémunérer un comparatiste bibliographe qui aurait pris la chose en main et s'y serait donné tout entier, assez cependant pour permettre à la *Revue* d'étendre considérablement ses dépouillements et de faire un tirage à part de ces bibliographies en des brochures biennales de plus en plus nourries, munies d'index précieux pour ceux qui consultent ces fascicules. Ceux-ci témoignent de ce que peut faire la bonne volonté luttant contre un cruel manque de moyens.

D'autre part un des fondateurs de la *Revue*, un des pionniers de cette information bibliographique à laquelle nous nous obstinons, notre maître Fernand Baldensperger, a amplement complété pour son compte, avec la collaboration de Werner Friederich, ce modeste « bagage » de références peu à peu constitué. C'est ainsi que ces deux auteurs nous ont donné la déjà imposante *Bibliography of Comparative Literature*, publiée par l'Université de North Carolina en 1950 avec l'aide de l'UNESCO. Et depuis, Friederich a fait de la tenue à jour de cette bibliographie, de son amélioration par repêchage de travaux omis, la principale raison d'être de son *Yearbook* justement estimé des comparatistes. Il peut nous promettre ainsi un volume de supplément ou une édition refondue et augmentée de la grande *Bibliography* de 1950.

Voilà quelles sont nos ressources. Nous devons les examiner sans complaisance par rapport à nos desiderata. D'ailleurs l'UNESCO,

qui a le souci de placer judicieusement ses subventions, a demandé à des bibliothécaires d'Oslo d'examiner en experts bibliographes tant la bibliographie de la *Revue de Littérature Comparée* que la *Bibliography* de Baldensperger et Friederich. Le rapport a été plutôt sévère, comme il était naturel de la part de techniciens mesurant tout l'écart entre l'idéal — leur idéal — et la réalité, et ne s'occupant pas de savoir si les collaborations techniques permettant d'atteindre *notre* idéal, encore plus ambitieux que le leur, existaient déjà ou non.

On reproche aux deux bibliographies en question, par exemple, de ne pas donner le nombre de pages des livres ou des articles. — Nul doute que l'idéal ne soit de renseigner le plus complètement possible sur l'étendue matérielle des publications. Et combien plus désirable encore serait une indication sur la qualité en même temps que sur la quantité ! Et pourquoi pas sur le contenu ? Mais il est trop évident que si nos bibliographes amateurs ou hommes de bonne volonté ont pris le parti de ne pas multiplier les précisions, c'est que, dans certains cas, ils n'avaient connaissance d'une publication que par un compte rendu ou une citation. Ils ont pensé qu'il était utile de savoir qu'un livre existe, même sans plus de détails.

Nous touchons ici au plus grave reproche que puissent encourir nos bibliographies, excusez-moi de les mettre dans le même sac. Elles sont incomplètes parce qu'elles ont été faites par des gens qui ne pouvaient pas tout voir, tout dépouiller, et qui, même s'ils avaient eu plusieurs vies à dépenser dans ce labeur, s'ils avaient su toutes les langues, n'auraient pas pu tout voir parce que nulle part toutes les publications ne sont réunies.

On reproche à la bibliographie de la *RLC* d'être déséquilibrée. Elle l'est certainement, de plusieurs manières, par le seul fait qu'elle aspire à être complète et que ses sources d'information sont loin de l'être. Il lui arrive de mentionner un article de journal quotidien qui en vaut la peine. Il lui arrive d'ignorer un livre. Ceci n'est pas compensé par cela. Le positif comme le négatif sont fortuits dans une large mesure. — Autre déséquilibre. Il se trouve que, dans le secteur hispanique, la *RLC* peut faire faire actuellement des dépouillements assez complets parce qu'elle dispose des services bénévoles d'un attaché de recherches du Centre national de la Recherche scientifique de Paris, et que ce collaborateur a, non seulement la compétence voulue, mais un assez bon arsenal de revues et de publications à sa portée. Par le seul fait que cette bibliographie peut être enrichie dans un secteur donné, sa pauvreté frappe d'autant plus dans d'autres secteurs, moins favorisés, pour lesquels le Secrétariat de la Revue, malgré ses efforts, n'a pas réussi à obtenir, à Paris même ou par correspondance, les concours *réguliers* qui seraient indispensables. J'insiste sur le caractère régulier de la collaboration qui est requise. — D'autres reproches encourus par nos bibliographies existantes sont relatives à leur structure intellectuelle. On se demande suivant quels critères les publications sont retenues

et classées. Et ici, de purs bibliographes ont difficilement égard à nos préoccupations théoriques, méthodologiques, à notre tourment de comparatistes qui nous interrogeons et discutons entre nous sur ce que nous faisons et sur ce que nous voulons faire.

Je voudrais maintenant en venir à quelques suggestions pratiques tendant à améliorer une situation fâcheuse par une meilleur organisation matérielle et par une meilleure organisation intellectuelle de l'œuvre bibliographique à réaliser, quel que soit le centre où elle s'accomplira, quels que doivent en être les responsables.

Organisation matérielle. — C'est essentiellement la récolte des renseignements qui doit être assurée à l'échelon national et à l'échelon international par les soins des organisations compétentes qui seraient équipées à cet effet. La bibliographie de littérature comparée, étant donné son cadre très vaste, est obligée de prendre appui sur les bibliographies des littératures nationales, sans perdre de vue les préoccupations qui lui sont propres. Il semble que les commissions nationales de littérature comparée, ou, à leur défaut, les associations nationales de langues et littératures modernes afiliées à la Fillm devraient, chacune dans leur pays, prendre une part de responsabilité dans le travail. Elles pourraient désigner et appointer à cet effet un ou plusieurs bibliographes qui travailleraient en liaison avec l'organisme réunissant la bibliographie de littérature nationale de leur pays et auraient pour mission d'établir les fiches de tout ce qui se publie dans le pays sur la littérature en général et sur les littératures autres que la littérature nationale. A l'échelon de la Fillm et de l'Ailc pourrait être ainsi constituée une documentation très riche mise à la disposition de l'équipe qui serait chargée d'établir la Bibliographie internationale de Littérature comparée.

La formule précédente ne fournit, bien entendu, qu'un schéma général qu'il faudrait assouplir dans certains cas particuliers. Par exemple, dans un domaine linguistiquement un, comme l'Amérique hispanique, mais constitué par de nombreuses nations très diversement équipées au point de vue intellectuel, il faudrait penser à une collaboration entre des centres déjà existants qui publient des revues avec bibliographie systématique, la *Revista Hispánica Moderna* de New York, la *Revista Interamericana de Bibliografia* de l'Organisation Panaméricaine, la *Revista de Filologia Hispánica* de Mexico. D'autres collaborations efficaces devraient être trouvées pour le monde arabe. — L'important serait de couvrir l'ensemble du monde où l'on fait de l'histoire littéraire par un réseau d'organisations et d'institutions qui se sentiraient solidairement responsables de l'information mutuelle. Nous ne comblerons pas les lacunes dont nous souffrons tous sans des apports réguliers et directs des pays sur la production desquels nous nous savons insuffisamment renseignés.

Mais toute l'organisation esquissée jusqu'ici ne concerne que les

bases d'une bibliographie telle que nous la souhaitons. A supposer que ces bases existent, il resterait à tirer de l'énorme documentation enfin réunie avec régularité une bibliographie proprement comparatiste : il faudrait choisir et ordonner les fiches qui intéressent notre discipline. Comment choisir et comment classer, c'est, je crois, ce que notre Association internationale doit s'efforcer de dire. — La documentation exhaustive concernant les *littératures* modernes, elle n'est peut-être pas séparable de la documentation concernant les *langues* modernes, et, en tout cas, l'entreprise est de la compétence de la FILLM, non de l'AILC.

Mais, sans doute, après les discussions qui ont déjà été instituées sur l'objet de la littérature comparée, et sans attendre des conclusions qui ne seront jamais définitives, *ne varietur*, il faudrait nous mettre d'accord, sans aucun dogmatisme, sur les différentes tendances actuellement fécondes de notre activité, et, du même coup, sur les principales têtes de chapitres d'une bibliographie comparatiste. C'est là ce que j'appelais l'organisation intellectuelle du travail bibliographique.

ORGANISATION INTELLECTUELLE. — Nous ne pouvons pas la séparer de la réflexion théorique sur notre discipline. La comparaison n'est qu'un des moyens de ce que nous appelons, d'un nom qui dit très mal ce qu'il veut dire, littérature comparée. Souvent, je me dis que *littérature générale* vaudrait mieux, et puis je vois aussitôt les inconvénients qu'il y aurait à adopter un nouveau terme qui ferait penser à des généralités et non plus des rapports concrets entre œuvres vivantes.

Mais de toute manière nous serons d'accord pour penser que le comparatisme ne peut pas se passer d'un arrière-plan de réflexion théorique sur la littérature en général : même s'il ne se propose pas une doctrine de la littérature, il la présuppose plus ou moins. C'est pourquoi, sans nul doute, il faut, au début ou à la fin, un chapitre intitulé *Théorie* ou *Doctrine* dans lequel viennent se ranger bien des études qui n'ont pas leur place dans les bibliographies des littératures nationales et qui répondent à la question : « Qu'est-ce que la littérature ? », des études qui relèvent d'une sociologie de la littérature, d'une philosophie de l'histoire appliquée à la littérature, d'une psychologie de l'expression, d'une psychologie de la création littéraire, d'une histoire des idées sur l'expression et la création : rhétorique et « poétique ».

L'étude de *la création littéraire* (EN GÉNÉRAL) est de notre gibier. Pouvons-nous inclure dans notre bibliographie des études sur *les créations littéraires* PARTICULIÈRES ? Oui et non. Personnellement, j'inclinerais à rejeter tout ce qui est contribution partielle à l'explication d'une création donnée et à retenir tout ce qui est analyse plus ou moins poussée de la conception d'une œuvre et de son élaboration. L'élaboration d'une pièce ou d'un groupe de pièces de Lope de Vega, d'un roman ou d'un groupe de romans de Balzac, c'est un élément précieux pour la phénoménologie d'un genre. Il faut, sans honte de

paraître démodés, et sans accepter tel ou tel héritage d'idées sur l'essence des genres ou l'évolution des genres, avoir dans notre bibliographie des chapitres consacrés aux *différents genres*. Mais la valeur méthodique de cette rubrique n'apparaîtra-t-elle pas d'autant mieux que nous nous efforcerons d'y distinguer des sous-genres, des variétés concrètes du roman ou du théâtre qui ont eu un succès plus ou moins durable ou éphémère, plus ou moins étendu ? On peut penser que nos fiches, à l'intérieur d'un genre, devraient même être classées méthodiquement dans des sections ordonnées selon la morphologie et dans l'ordre chronologique de l'apparition des sous-genres, non par ordre alphabétique d'auteurs. — Le choix des sous-rubriques, fonction de l'état actuel des travaux, ne pourrait être judicieusement fait que par un groupe de savants qualifiés après discussion entre eux.

Des sous-genres caractérisés par un thème général ou une famille de thèmes, on passe facilement aux *thèmes* eux-mêmes comme élément de la morphologie littéraire. Mais ici encore, n'y aurait-il pas intérêt à distinguer des sortes de thèmes profondément différentes, qui jouent un rôle différent dans la conception des œuvres ? Nous distinguons déjà volontiers, dans cette « Stoffgeschichte », *Thèmes* et *Types*. Il y a bien loin entre l'usage d'un thème moral ou d'une idée toute faite, d'un *topos*, et l'usage d'un thème dramatique, épique ou romanesque comme la vengeance familiale, d'un type comme le picaro ou l'avare, à un héros mi-légendaire comme le Cid ou à un personnage historique comme Napoléon ; d'un thème comme la montagne sauvage à un thème comme Venise, où nature, histoire, style de vie se mêlent inextricablement. D'ailleurs, si la « Stoffgeschichte » nous intéresse, nous comparatistes, ce n'est pas pour le plaisir d'enregistrer les apparitions d'un même thème à travers le temps et l'espace, c'est plutôt pour nous rendre compte qu'il n'est plus exactement le même suivant l'époque où la tradition nationale qui le fait sien, ainsi que le montrait récemment A. Castro à propos du type de Saladin. Mais plus nous procéderions à un classement méthodique des thèmes et plus nous aurions de chances d'être conduits à des rapprochements instructifs entre leurs traitements divers.

Nous avons déjà entrevu de multiples directions de recherches auxquelles devraient correspondre autant de rubriques ou de sous-rubriques d'une bibliographie de littérature générale et comparée et nous n'avons pas encore abordé ce qui, pour beaucoup d'entre nous, est le comparatisme par excellence, l'étude des écrivains de prestige universel dans leur influence en divers pays autres que leur patrie d'origine, la diffusion à travers le monde de tel grand mouvement rénovateur de la pensée et de la littérature. Nous touchons maintenant à ce qui a été la noble préoccupation de certains comparatistes du début de ce siècle, le cosmopolitisme littéraire considéré comme préparant une société universelle des esprits. Mais nous touchons aussi, nous qui aspirons à une bibliographie orientée par nos préoccupations actuelles, à l'irritante notion

d'*influence*. La bibliographie de la *RLC* a gardé le mot dans ses têtes de chapitres sans en être satisfaite. Le terme de *Contribution* employé dans Baldensperger-Friederich, n'est guère satisfaisante non plus.

Ici encore il faudrait qu'une conversation entre comparatistes dégageât les choses qui nous intéressent derrière les mots consacrés. Sans préjuger de la conclusion, je me permets de poser cette question. Ne faudrait-il pas, pour rejoindre la réalité vivante de la littérature, substituer le point de vue de la *littérature réceptrice* à celui du grand écrivain émetteur, influent ? En fait, l'influence d'un écrivain à travers le monde n'est pas une espèce de corps glorieux, désincarné et omniprésent, ou une accumulation de titres à l'immortalité, c'est cet écrivain assumé, assimilé, dénaturé ou transnaturé par d'autres écrivains. *C'est dans ces derniers qu'il vit.* Et au fond, on ne voit pas bien pourquoi le fait que tel écrivain, dans telle œuvre, a reçu quelque chose d'un grand *écrivain étranger* et non pas seulement de ses devanciers dans son propre pays, relèverait d'une discipline autre que celle qui étudie ses sources et sa création littéraire en général. A moins que nous ne considérions — et ce n'est pas absurde, — que Goethe en Angleterre nous intéresse en tant qu'il est un Goethe anglais, converti en substance anglaise. Mais alors ne faudrait-il pas substituer à l'idée d'influence celle des sources ou des nourritures étrangères de chaque littérature nationale, sans tant se préoccuper de l'émetteur plus ou moins illustre dont la valeur nourrissante peut être très différente de sa valeur intrinsèque ? Je pose seulement la question.

Un autre domaine qui fait penser au vieux cosmopolitisme littéraire est celui des relations internationales d'écrivains d'un même temps. Je pense qu'il faudrait le rattacher à une rubrique générale des *Intermédiaires*, avec comme sous-titres *Connaissance des pays*, *Connaissance des littératures*, *Relations d'écrivains*, et qui embrasserait aussi bien les correspondances d'écrivains que leurs voyages. Ici encore il n'y a pas de hiérarchie. De deux écrivains qui correspondent par-dessus les frontières, ce n'est pas forcément le plus illustre qui donne le plus à l'autre. Un grand écrivain a pu jouer par accident un petit rôle d'intermédiaire et un honnête critique ou un médiocre traducteur peuvent être des intermédiaires importants. Mais je crois que cette notion très indéterminée est recevable en bonne méthode.

Enfin nous ne pouvons pas fermer les yeux à certaines unités qui se dessinent dans le temps et dans l'espace. Elles sont difficiles à définir, pourtant elles s'imposent à nous. L'Allemagne a joué un rôle important dans l'adoption des notions fuyantes de *Volksgeist* et *Zeitgeist*. Il s'agit, dans le dernier cas, de quelque chose de très différent des courants intellectuels ou littéraires bien définis tels que Renaissance ou Humanisme, Aufklärung ou Romantisme. Je crois qu'il faut maintenir une rubrique de *Mouvements*, mais que cela ne suffit pas. Beaucoup de nos contemporains sont très sensibles au fait que la création littéraire ne relève pas tout entière de l'initiative individuelle, qu'elle participe

inévitablement d'un « quid » indéfinissable qui caractérise la tradition littéraire d'un peuple comme sa langue. D'autres sont plutôt obsédés par certaines constantes d'époque, par un « quid » caractérisant les productions d'un même temps, et qui, par hypothèse, marquerait d'un signe analogue les productions contemporaines des différents arts. Tout cela est infiniment problématique. Ce sont des nids à problèmes. Mais nous ne pouvons nier que ces préoccupations n'engendrent des recherches fécondes. Une bibliographie comparatiste peut-elle se dispenser de les enregistrer selon l'esprit qui les informe ? Pour ma part je ne verrais que des avantages à admettre des rubriques telles que *Volksgeist* ou *Zeitgeist*, avec des sous-rubriques, en mettant des guillemets aux mots discutés, ou en disant *Volksgeist et préoccupations analogues*. La bibliographie doit classer et refléter des préoccupations plutôt que les juger. Et en tout cas je ne vois pas le moyen pour des comparatistes d'éluder la comparaison générale et implicite à laquelle nous procédons par le seul fait que nous accollons une étiquette de nationalité à un écrivain. — L'étude des *générations*, nouvelle conception du *Zeitgeist*, mériterait son chapitre à part.

Enfin il faudrait, avec le même souci de suivre les orientations présentes, consacrer aux *recherches stylistiques* une rubrique subdivisée. — Car l'analyse des styles n'offre pas une matière moins attachante pour le comparatiste que l'analyse des genres. — La récente bibliographie de notre collègue Helmuth Hatzfeld, de Washington, offre d'ailleurs ici une bonne base, bien qu'elle soit limitée aux littératures romanes.

*
* *

Je m'excuse d'avoir apporté plus de sujet d'étude et de discussion que de conclusions arrêtées. Je crois que la meilleure qualité d'une bibliographie comparatiste est d'être ouverte, ouverte à tout. Vous allez me dire que pareille conception est terriblement ambitieuse. Mais je pense que si la littérature comparée n'a pas de grandes ambitions elle se résigne à être peu de chose. Il faudrait qu'une commission de comparatistes définît le champ actuel de nos ambitions.

La bibliographie comparatiste maxima à laquelle je pense sera énorme. Elle sera très difficile à faire. On reproche souvent aux bibliographies comparatistes de classer tel livre ou tel article sous telle rubrique plutôt que sous telle autre. Il est très rare pourtant que le classement contesté soit l'effet de la pure négligence. Le remède consiste non pas à se creuser longuement la cervelle pour savoir quel classement est préférable, c'est d'adopter à la fois les 2, les 3, les 4 classements auxquels on peut songer. C'est de faire 2, 3 ou 4 fiches pour un même article, ainsi que la *RLC* s'efforce de le faire, ainsi que le font plus systématiquement nos collègues d'Utrecht dans le fichier qu'ils éditent.

A quoi bon dissimuler ou éluder les difficultés ? Dans une bibliographie de littérature nationale, la suite des rubriques est fournie par

la chaîne chronologique des écrivains. On peut presque classer une fiche sans avoir lu ou même parcouru le travail auquel elle correspond. Pour bien faire, il faudrait que le comparatiste travaillant dans son pays en liaison avec ceux qui établissent la bibliographie nationale inscrivît, sur chacune des fiches destinées à la bibliographie de littérature comparée, *la* ou *les* rubriques ou sous-rubriques auxquelles, *après examen du livre ou de l'article*, il estime qu'il faut la ranger. Cela suppose, pour la bibliographie maxima, des collaborateurs parfaitement pénétrés de l'esprit de l'entreprise et de la signification du cadre qu'une commission internationale de comparatistes lui aurait tracé.

Enfin le fichier auquel on aboutirait serait énorme puisqu'il reproduirait une bonne part des fiches établies pour les bibliographies nationales, et qu'il en répèterait un certain nombre à plusieurs exemplaires.

Cela interdirait peut-être de publier vraiment ce fichier, d'en enregistrer les accroissements dans un supplément périodiquement annexé à une revue. Je ne sais si différentes revues, selon leurs préoccupations propres, voudraient en faire des extraits. Du moins on saurait ce qu'on choisit et les omissions seraient volontaires. Il serait capital d'imprimer les fiches, pour répondre aux demandes d'abonnements des instituts de littérature comparée désireux d'avoir l'outillage maximum.

Il restera toujours nécessaire que, tous les 5 ans, ou tous les 10 ans, soit remise à jour une bibliographie portative, « le petit bagage » de Louis Betz, que Baldensperger et Friederich ont voulu enrichir pour les travailleurs de 1950. On pourrait concevoir que la commission de comparatistes chargée de recommander les cadres actuels de la bibliographie fît aussi des recommandations pour combler les lacunes qui paraîtraient les plus regrettables dans la bibliographie portative en usage, ou supprimer ce qui l'alourdit inutilement.

Marcel Bataillon.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par M^lle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de MM. D. Devoto et F. Pamp.

Bibliographies.

937. Wilkins (E. H.). Recent Petrarch Publications [1941-1954]. *Studies in The Renaissance. Publ. of the Renaissance Society of America.* I, 1954. C. r. *Cm*, mai-juin 1954.

938. Munteano (B.). C. r. de : *Yearbook of Comparative and General Literature*, III, cf. 206 (1954), *RLC*, avril-juin 1955.

1. Abréviations.

ACME	Annali della Facoltà di Filosofia e Lettere dell'Univ. Statale di Milano.
BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
BHS	Bulletin of Hispanic Studies. Liverpool.
BRAE	Boletín de la Real Academia Española. Madrid.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm	Convivium. Turin.
CuA	Cuadernos Americanos. Mexico.
CuH	Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
DVJ	Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissensschaft und Geistesgeschichte. Stuttgart.
EG	Etudes Germaniques. Paris.
FS	French Studies. Oxford.
GRM	Germanisch-Romanische Monatsschrift. Heidelberg.
HARH	Hispanic American Historical Review. Durham, N. C.
HC	Hellénisme Contemporain. Athènes.
HispB	Hispania. Baltimore.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos Aires.
L.Mod.	Langues Modernes. Paris.
MLN	Modern Language Notes. Baltimore.
MP	Modern Philology. Chicago.
QIA	Quaderni Ibero Americani. Turin.
RF	Romanische Forschungen. Francfort.
RFE	Revista de Filología Española. Madrid.
RHLF	Revue d'Histoire Littéraire de la France. Paris.
RHM	Revista Hispánica Moderna. Columbia Univ. New York.
RLM	Revista di Letterature Moderne. Florence.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RR	Romanic Review Columbia Univ. New York.
TLS	Times Literary Supplement. Londres.

Les livres sont distingués des articles de revues par un astérisque.

939. Binni (W.). C. r. de : *Repertorio bibliografico della letteratura italiana*. Cf. 669. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1953.

940. Fortini (P.). Un' annata di poesia. *Comunità*, VIII, 1954.

C. r. M. Manciolli. *La Rassegna* (Gênes), juil-sept. 1954.

941. Rhodes (D. E.). The Early Bibliography of Southern Italy. *Bibliofilia*, LVI, 1954.

942. Frattini (A.). Nuovi Studi leopardiani. *Humanitas*, IX, 1954, 8.

943. [Id.]. Bibliografia leopardiana di un ventennio. *Idea*, VI, 1954. [A propos du vol. III, 1930-1950, de la *Bibliografia leopardiana*, a cura di G. Natoli].

944. Boxer (C. R.). Some Notes on Portuguese Historiography, 1930-1950. *History*, fév.-juin 1954.

*945. *Bibliografia brasileira*, 1942-1945, Rio de Janeiro, Inst. Nacional do Livro, 1953.

*946. Spell (L. M.). *Research Materials for the Study of Latin America at the University of Texas*. Austin, Texas Univ. of Texas Press, 1954, Latin American Studies, XIV.

C. r. R. Alcalde, *IM*, juin 1955.

947. Bruneau (J.). C. r. de : R. Etiemble. *Le Mythe de Rimbaud. Genèse du Mythe*, 1869-1949. *Bibliographie analytique et critique*. Paris, N.R.F., 1954, *RLC*, janv.-mars 1955.

Théorie.

948. E. R. L'ultimo libro di Karl Viëtor [*Geist und Form. Aufsätze zur deutschen Literaturgeschichte*. Bern, Francke, 1952]. *Cm*, mars-avril 1955.

949. Santini (L.). C. r. de : M. Kommerell. *Dichterische Welterfahrung*. Essays, Francfort. V. Kolstermann, 1952. *Cm*, mars-avril 1955.

*950. José Paredes (J. de). *La teoría literaria* (*retóricas, poéticas, preceptivas, etc.*). Madrid, CSIC, 1954 [Monografías bibliográficas, III].

C. r. A. Carballo Picazo. *Clav.*, mars-avril 1955.

951. Baquero Goyanes (M.). C. r. de : G. de Torre. *Problemática de la literatura*, Buenos-Aires, Losada, 1951. *RNC*, janv.-fév. 1955.

952. Tello (J.). Hacia un nuevo concepto de la Poesía [sur le livre de F. B. Bateson. *English Poetry. A Critical Introduction*,Londres, Longmans, Green and Co, 1950]. *Ibid.*

953. Battaglia (F.). Forme chiuse e forme aperte : la classificazione delle arti. *Cm*, janv.-fév.,1955.

954. Nascimento (B. do). An Application of Literary Criticism as a Science. *Revista Branca* [Rio de Janeiro], VI, nº 30, 1954.

*955. Di Pino (G.). *La polemica del Boccaccio*. Florence, Vallecchi, 1953.

C. r. A. Busati. *Cm*. mars-avril 1955.

956. Achütz (A.). Don Quijote y el problema de la realidad. *Dianoia* [Annuaire de Philosophie, Mexique], 1955.

*957. Garin (E.), Rossi (P.), Vasoli (C.). *Testi umanistici su la Retorica. Testi editi e inediti su Retorica e Dialettica di Marco Nizolio, Francesco Patrizi e Pietro Ramo*. Rome, Bocca, 1953. [Archivio di Filosofia, III].

C. r. G. Rochefort. *Bull. de l'Assoc. G. Budé* [Paris], juin 1955.

958. Pazzaglia (M.). « Letteratura militante » [à propos de l'ouvrage homonyme de Muscetta. Florence, Parenti, s. d.]. *Cm*, janv.-fév. 1955.

959. Scalia (G.). Il marxismo e la critica letteraria. [A propos de : Lukacs. *Il marxismo e la critica letteraria* — titre original : *Karl Marx und Friedrich Engels als Literaturhistoriker*. Turin, Einaudi, 1953]. *Cm*, nov.-déc. 1954.

960. Bémol (M.). Paul Valéry et la critique littéraire. *Revue d'esthétique* [Paris], oct.-déc. 1954.

*961. Pattison (W. T.). *Benito Pérez Galdós and The Creative Process*. Minneapolis, Univ, of Minnesota Press, 1954.

C. r. R. Kirsner. *HispB*, mars 1955.

Genres littéraires.

962. Auerbach (E.). Lateinische Prosa des 9. und 10. Jahrhunderts [*Sermo humilis*, II]. *RF*, Band 66. Heft 1-2, 1954.

*963. Wais (K.). *Frühe Epik Westeuropas und die Vorgeschichte des Nibelungenliedes. Bd. I : Die Lieder um Krimhild, Brünhild, Dietrich und ihre frühen ausserdeutschen Beziehungen*, mit einem Beitrag von H. Kuhn. *Brunhild und das Krimhildlied*.

Beihefte zur *Zeitschrift für Romanische Philologie*, Heft, 95. Tübingen, Niemeyer, 1953.

C. r. : H. Frenzel. *Cm*, janv.-fév. 1955 ; S. A. Bizet. *EG*, janv.-mars 1955.

964. Lacarra (J. M.). C. r. de : M. de Riquer. *Los cantares de gesta franceses*. Cf. 1136 (1954), *RFE*, XXXVII, 1-4, 1953.

965. Sambrano Urdaneta (O.). C. r. de : P. Grases. *La épica española y los estudios de Andrés Bello sobre el Poema del Cid*. Cf. 19 (1955). *RNC*, sept.-déc. 1954.

*966. Stern (S. M.). *Les chansons mozarabes*. Palerme, U. Manfredi, 1953.

C. r. A. R. *RHM*, janv, 1955.

976. Mettmann (W.). C. r. de : P. Le Gentil. *Le Virelai et le Villancico. Le problème des origines arabes*. Cf. 1385 (1954). *BHR*, janv. 1955.

968. Lázaro (F.). C. r. de : F. Brittain. *The medieval Latin and Romance Lyric to A. D.* 1300. 2e éd. Cambridge Univ. Press, 1951. *RFE*, XXXVII, 1-4, 1953.

969. Gagnepain (J.). Aspects de la poésie médiévale. *Bull. de l'Association Guillaume Budé*, [Paris], juin 1955.

970. Clarke (D.). C. r. de : P. Le Gentil. *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du moyen âge*. Cf. 441 (1955). *HR*, janv. 1954.

971. Raimondi (E.). Cultura e stile nei poeti giocosi del tempo di Dante [à propos du livre de M. Marti. Pise, Nistri-Lischi, 1953]. *Cm*, janv.-fév. 1955.

972. Devoto (D.). C. r. de : R. Menéndez Pidal, *Romancero hispánico*... Cf. 913 (1954). *BHi*, 1954, nº 3.

973. Riquer (M. de). Sobre el romance « Ferido está Don Tristán ». *RFE*, XXVII, 1-4, 1953.

974. Wardropper (B. W.). El mundo sentimental de la « Cárcel de amor ». *Ibid.*

975. Saulnier (V. L.). L'auteur du *Florimont* en prose imprimé. Gurard Moët de Pommesson [floruit 1528]. *BHR*, mai 1955.

*976. Hallowell (R. E.). *Ronsard and the conventional Roman Elegy.* Urbana, Univ. of Illinois Press, 1954.

C. r. F. Desonay. *BHR*, janv, 1955.

977. Jacquot (J.). C. r. de : A. Obertello. *Madrigali Italiani in Inghilterra.* Milan, V. Bompiani, 1949. In-8°, 546 p. *RLC*, juil.-sept. 1955.

978. Henderson (M. I.) et Trend (J. B.). Brantôme's Spanish Ballad : a ms. from Winchester. *BHS*, juin 1955.

*979. Closs (A.). *Die neue Deutsche Lyrik, vom Barok bis zur Gegenwart.* In : *Deutsche Philologie im Aufriss*, herausgegeben von W. Stammler, Berlin, E. Schmidt.

C. r. J. Roos. *RLC*, janv.-mars 1955.

*980. Chiara (P.) et Erba (L.). *Quarta generazione. La giovane poesia, 1945-1954.* Varese, éd. Magenta, 1954 [*Oggetto e Simbolo*, collana dir. da Luciano Anceschi].

C. r. A. Rizzardi. *Cm.*, mars-avril 1955.

*981. Fernández Spencer (A.). *Nueva poesía dominicana* (Intr. et select. Madrid, Cultura Hispánica, 1953.

982. Carranza (E.). Esquema de la poesía colombiana. *Letras Colombianas*, I, 1, 1953.

983. González Casanova (H.). Reseña de la poesía mexicana del siglo xx. *Panorama* [Washington], II, 5, 1953.

*984. *L'Estoire de Griseldis*, edit. by B. M. Craig. Univ. of Kansas Publ. Humanities Studies, n° 31. Lawrence, Kansas, 1954. In-8°, 72 p.

C. r. J. Frappier. *RLC*, juil.-sept. 1955.

985. Cohen (G.). Les grands farceurs du xv^e^ siècle. *Cm*, janv.-fév. 1955.

986. Bataillon (M.). C. r. de : B. W. Wardropper. *Introducción al teatro religioso español.* Cf. 445 (1955). *BHi*, 1954, n° 4.

987. Perman (R. C. D.). The Influence of the Commedia del Arte on the French Theatre before 1640. *FS*, oct. 1955.

988. *Rivista di Studi Teatrali* de l'Université de Milan, janv.-juin 1954 [consacré à la Commedia dell' Arte].

*989. Herrick (M. T.). *Tragicomedy : its Origin and Development in Italy, France and England.* Urbana, Univ. of Illinois Press, 1955.

990. Jacquot (J.). C. r. de : A. Obertello. *Un dramma inglese inedito e adespoto del secolo diciasettesimo. The Lover's Stratagem, or Virtue Rewarded.* Publ. dell' Istituto Universitario di Magistero. Gênes, 1952. In-8°, CLXVII, 188 p. *RLC*, juil.-sept. 1955.

991. Dauster (F.). The Contemporary Mexican Theater. *HispB*, mars 1955.

992. d'Amico (S.). Le théâtre italien d'aujourd'hui. *Annales du Centre Universitaire Méditerranéen*, [Nice], VII, 1953-54.

*993. Moldenhauer (G.). *Reflejos clásicos en el actual teatro alemán. Enfoques sobre el teatro contemporáneo*, Rosario, Fac. de Filosofía, Letras y Ciencias de la Education. Univ. N. del Litoral, 1953. In-8°, 28 p.

C. r. J. Boyer. *RLC*, juil.-sept. 1955.

994. Roberts (W. H.). Notes on the Recent Portuguese theatre. *HispB*, mai 1955.

*995. Ferrier (J. M.). *Forerunners of the French Novel. An Essay on the Development of the nouvelle in the late Middle Ages.* Manchester, Univ. Press, 1954.

C. r. J. Rychner. *BHR*, mai 1955.

996. Lebègue (R.). L'influence des romanciers sur les dramaturges français de la fin du XVI^e siècle. *BHR*, janv. 1955.

997. Bataillon (M.). C. r. de : *Leben und Wandel Lazaril von Tormes*, Verdeutzscht 1614. Nach der Handschrift herausgegeben und mit Nachwort, Bibliographie und Glossar versehen von H. Tiemann... Gesamtherstellung, durch J. J. Augustin in Glückstadt. Gr. in-8°, 155 p. *RLC*, oct.-déc. 1955.

*998. Brown (R. F.). *La novela española, 1700-1850*. Madrid, Dirección General de Archivos y Bibliotecas del Ministerio de Educación Nacional, 1953.

C. r. A. Rumeau. *BHi*, 1954, n° 4.

*999. Pabst (W.). *Novellentheorie und Novellendichtung*. Zur Geschichte ihrer Antinomie in der romanischen Literaturen. Hambourg, Cram, de Gruyter, 1953.

C. r. L. Schajowich. *La Torre*, [Puerto-Rico], janv.-mars 1955.

*1000. Mendilow (A. A.). *Time and the Novel*. Londres, Peter Nevill, 1952.

C. r. J. Rest. *IM*, mars 1955.

1001. J. P. A propósito de André Gide novelista [à propos de : P. Lafille. *André Gide Romancier*. Paris, Hachette, 1954]. *IM*, mars 1955.

1002. Ynduráin (F.). Novelas y Novelistas españoles (1936-1952). *Les Langues Néo-Latines* [Paris], XLIX, n° 132, 1955.

1003. Menton (S.). C. r. de : L. A. Sánchez. *Proceso y contenido de la novela hispanoamericana*... Cf. 1147 (1954). *HispB*, mars 1955.

*1004. Ellison (F. P.). *Brazil's New Novel : Four Northeastern* Masters, Foreword by A. Torres-Rioseco, Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1954.

C. r. L. L. Barrett. *HispB*, mars 1955.

*1005. Eoff (S. H.). *The Novels of Pérez Galdós : the Concept of Life as dynamic Process*. Saint-Louis, Washington Univ. Studies, 1954.

C. r. J. Worth Banner. *HispB*, mai 1955.

1006. Flores (A.). Magical realism in Spanish American Fiction. *HispB*, mai 1955.

*1007. Saz (A. del). *Resumen de Historia de la Novela hispanoamericana*. Barcelone, Atlántida, 1953.

C. r. M. Iglesias Ramírez. *Revista de Indias* [Madrid], 14, 1954.

1008. Torriente (L. de la). Los caminos de la novela cubana. *CuA*, 1953, n° 3.

*1009. Barnola (P. P.). *Eduardo Blanco, creador de la novela venezolana. Estudio crítico de su novela « Zárate »*. Caracas, Cooperativa de Artes Gráficas, s. d. (1954].

C. r. H. Garmendia. *RNC*, janv.-fév. 1955.

1010. Brachin (P.). A propos du conte flamand, [in] *Études de Littérature néerlandaise*. Groningue, J. B. Wolters, 1955.

1011. Delarue (P.). Les contes merveilleux de Perrault. Faits et rapprochements nouveaux. Extrait des *Arts et traditions populaires*, janv.-mars et juil.-sept. 1954. [Paternité et sources].

1012. Ponte (G.). La fortuna e la critica del Boiardo. *La Rassegna* [Gênes], 1953, n^os 3-4.

C. r. *Cm*, mars-avril 1955.

*1013. Ramat (R.). *La critica ariostesca. Dal secolo XVI ad oggi*, Florence, La nuova Italia, 1954.

C. r. M. Pazzaglia. *Cm*, mars-avril 1955.

*10014. Sanjuán (P. A.). *El ensayo hispánico. Estudio y antología.* Madrid, Gredos, 1954.

C. r. A. Rey. *HispB*, mai 1955.

1015. Talvart (H.). Un grand essayiste oublié ou ignoré : Émile Montégut. *Mél. Bonnerot.* Cf. 666 (1955).

1016. Allem (M.). Félix Arvers, critique littéraire. *Ibid.*

1017. Crow (J. A.). The Essays of Rómulo Gallegos, *HispB*, mars 1955.

*1018. *Aventure et Anticipation* [Y. Renouard, Marco Polo ; M. Lefèvre, L'Aventure au Moyen Age ; M. Salomon, La littérature de la découverte de l'Amérique ; M. Barrière, L'aventure au xvii^e siècle ; M. Flottes, Jules Verne]. *Bulletin du Centre d'études et Discussions de Littérature générale de la Fac. des Lettres de Bordeaux*, Fasc. V, 1954-1955.

Thèmes et Types.

1019. Vinaver (M.). Les mythes de la Grèce ancienne : Une marche d'approche [II ; à propos de Norman O. Brown : *Hesiod's Theogony.* Translat. Introd. New York, Liberal Arts, 1953]. *Critique* [Paris], avril 1955.

1020. Sechan (L.). Pandora : misogynie et féminisme dans l'antiquité. *Annales du Centre Universitaire Méditerranéen* [Nice]. VII, 1953-54.

1021. Castro (A. de). Saint Antoine dans l'art. *Ibid.*

1022. Castro (A.). Présence du Sultan Saladin dans les littératures romanes. *Diogène*, [Paris], nov. 1954.

C. r. M. Bataillon. *RLC*, avril-juin 1955.

*1023. Martins, I. S. (M.). *Peregrinações e livros de Milagres na nossa Idade Média.* Coimbre, 1954.

*1024. [Id.]. *O Livro dos milagres de Nossa Senhora do Oliveira* de Alfonso Peres (s. XIV). Introd. e texto. Gumarães, 1953.

C. r. I. S. R. *Bull. des Études portugaises et de l'Inst. français au Portugal* [Lisbonne], XVII, 1953.

1025. Ricard (R.). Du Roi D. Duarte de Portugal à Ciro Alegria : la « Oración del Justo Juez ». *BHi*, n° 4, 1954.

1026. Mas (A.). Quelques réflexions au sujet de « El celoso extremeño ». *Ibid.*

1027. Morreale (M.). Luciano y « El Crótalon ». La visión del más allá. *Ibid.*

*1028. Legarda (le P. A. de). *Lo « vizcaíno » en la literatura castellana.* Saint-Sébastien, Biblioteca Vascongada de los Amigos del País, 1953.

C. r. R. Ricard. *BHi*, 1954, n° 4.

1029. Françon (M.). Dante et Jean Lemaire de Belges [à propos de : A. Pézard, *Dante sous la pluie de feu.* Paris, 1950]. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1030. Gauthier (H.). La survivance de l'esprit du « Valiente » dans le Corrido. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], XLIX, n° 133, 1955.

1031. Axelrad (A. J.). C. r. de : J. Parr. *Tamburlaine's Malady and other Essays on Astrology in Elizabethan Drama.* Cf. 938 (1954). *RLC*, juil.-sept. 1955.

*1032. Freden (G.). *La cena del Amor.* Madrid, Insula, 1954. [Calderón de la Barca et le thème d'Orphée].

1033. Valencia (J.). El cansancio en la poesía de Luis Cernuda. *Clav.*, nov.-déc. 1954.

1034. Orozco Díaz (E.). Sobre el sentimiento de la naturaleza en el Poema del Cid. *Clav.*, janv.-fév. 1955.

1035. Alvar (M.). Granada y el Romancero. *Clav.*, mars-avril 1955.

1036. Morejón (J. G.). La religiosidad en el *Poema de Mio Cid*. *Jornal de Filologia* [São Paulo], avril-juin 1954.

1037. Ramos (D.). Examen crítico de las noticias sobre el mito del Dorado. *Cultura Universitaria* [Caracas], nº 41, 1954.

1038. Chaves (L.). Notas de um portugués. A louça na poesia popular da nossa gente, que canta. Referencias a terras de Oleiros. A louça nas adivinhas, nos anexins e frases feitas. *Revista de Portugal* [Lisbonne], XIX, 1954.

1039. Auden (W. H.). Balaam and the ass : the masterservant relationship in literature. *Thought* [New York], XXIX, 1954.

*1040. Ruiz Pena (J.). *Antología española*. Vol. III : Temas del mar ; vol. IV : Tema de la naturaleza. Burgos, Hijos de Santiago Rodríguez, 1953.

*1041. Santos Torroella (R.). *Antología del reloj y las horas en la poesía castellana...* reunida por... Madrid, Carbonell Blasco, 1953.

*1042. Espresati (C. G.). [pseud. de C. Ges]. *La Hermana Muerte*, Florilegio de macabrerías, a través del humorismo español. Castellón de la Plana, s. e. 1953.

1043. Prioult (A.). Voltaire et l'histoire de la Lithuanie. *Mélanges Bonnerot*. Cf. 666 (1955).

1044. Sobejano (G.). Notas tradicionales en la lírica de Antonio Machado. *RF*, Baud 66, Hefr 1-2-1954.

*1045. Wiley (W. L.). *The Gentleman in Renaissance France*. Cambridge, Harvard Univ. Press, 1954.

C. r. R. J. Clements, *MLN*, avril 1955.

1046. Corbet (C.). L'originalité du *Convive de Pierre* de Pouchkine. *RLC*, janv.-mars 1955.

1047. Brachin (P.). Tesselschade, femme savante. In *Études de Littérature néerlandaise*. Groningue, J. B. Wolters, 1955.

*1048. Stein (W. B.). *Hawthorne's Faust : A Study of the Devil Archetype*. Gainesville, Univ. of Calif. Press, 1953.

Relations générales.

1049. Casás Fernández (M.). Notas galaico-lusitanas. Relaciones literarias. *Bol. de la Real Acad. Gallega* [la Coruña], juin 1953.

1050. Crowley (F. J.). Voltaire and the Printer Walther. *MLN*, mai 1955.

1051. Goffis (C. F.). Il « Sesto Tomo » e la formazione letteraria del Foscolo. Turin, Bona, 1954. [Extrait des *Atti Acc. Scienze di Torino*, v. 88, 1953-54.

C. r. W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1052. Gorodetzky (N.). Princess Zinaida Gorodetzky. *Oxford Slavonic Papers*, vol. V, 1954.

*1053. Mignone (C.). *Rensi, Leopardi e Pascal*. Milan, Dall'Oglio, 1954.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1054. Gismondi (A.). Rensi, Leopardi, Pascal [à propos de : C. Mignone. Cf. 1053. *Studium*, L, 1954.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1055. Baldensperger (F.). C. r. de : Heinrich Heine. *Briefe.* Cf. 537 (1953), Ver Band. *RLC*, janv.-mars 1955.

1056. Errochon (H.). Sainte-Beuve, Charles Eynard et le Dr Tissot. *Mélanges Bonnerot*, cf. 666 [1954].

*1057. *Correspondance générale* de Prosper Mérimée, 2e série, vol. I, 1853-1855. Toulouse. E. Privat, 1953. In-8°, XXXVIII-561 p.

C. r. D. Iehl. *RLC*, janv.-mars 1955.

1058. Piromalli (A.). C. r. de : G. Petrocchi. *La formazione letteraria di Giovanni Pascoli.* Florence, 1954, et autres ouvrages sur Pascoli. *Belfagor* [Florence], IX, 1954.

1059. Johnson (E. A., Jr.). The Humanities and the Prometeo of Ramón Pérez de Ayala. *HispB*, sept. 1955.

1060. García Blanco (M.). El escritor uruguayo Juan Zorilla de San Martín y Unamuno. *CuH* oct. 1954.

1061. Lapesa (R.). La cultura literaria activa en la poesía juvenil de Santillana. *Atlante* [Londres], II, 3.

1062. Bataillon (M.). José Ortega y Gasset (1883-1955). *RLC*, oct.-déc. 1955.

Intermédiaires.

*1063. *Niccolò Perotti's Version of the Enchiridion of Epictetus, edit. with an Introd. and a List of Perotti's Writings, by* R. Pendleton Oliver. Urbana, Univ. of Illinois Press, 1954.

C. r. D. P. Walker. *BHR*, mai 1955.

*1064. *Historia etiópica de los amores de Teágenes y Cariclea.* Trad. en romance por F. de Mena [1587]. Ed. y pról. de F. López Estrada. Madrid, Real Acad. Española, 1954.

C. r. A. Sánchez, *Clav.* mars-avril 1955.

*1065. Parks (G. B.). *The English Traveler to Italy*, vol. I. The Middle Age [to 1525]. Stanford, Calif. Stanford Univ. Press, 1954.

C. r. R. M. Lumianski. *MLN*, juin 1955.

*1066. *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVIe siècle. Le Brésil et les Brésiliens*, par A. Thévet. Ed. par S. Lussagnet ; introd. de C. A. Julien. Paris, Presses Univ. de France, 1953.

C. r. P. Chaunu. *HAHR*, fév. 1955.

1067. Woodrow Hassell (J. Jr.). An Elizabethan Translation of the Tales of Des Périers : « The Mirrour of Mirth », 1583 and 1592. *Studies in Philology* [Chapel Hill], avril 1955.

1068. Roddier (H.). C. r. de : *Locke's Travels in France.* Cf. 561 (1953) et de : *Locke's Readings during his Stay in France* (1675-1679) by John Lough. *The Library*, déc. 1953. *RLC*, avril-juin 1953.

1069. Rocher (L.). Les Français du XVIIIe siècle découvrent l'Angleterre. *L'Éducation Nationale* [Paris], 19 mai 1955.

1070. Broome (J. H.). Pierre Desmaizeaux, journaliste. *RLC*, avril-juin 1955.

1071. Labrousse (E. R.). Bayle et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre. *Ibid.*

1072. Mortier (R.). Le « Journal de Lecture » de F. M. Leuchsenring (1775-1779) et l'esprit « philosophique ». *RLC*, avril-juin 1955.

1073. Dédéyan (C.). Französische Schriftsteller im deutschen Exil. *Antares* [Baden-Baden], fév. 1955. [Trad. F. O. H.].

1074. Hampton (J.). Les traductions françaises de Locke au XVIII^e siècle. *RLC*, avril-juin 1955.

*1075. Grubenmann (Y. de Athayde). *Un cosmopolite suisse : Jacques-Henri Meister* (1744-1826). Genève, Droz, 1954.

1076. Levy (P.). C. r. de : W. D. Robson Scott. *German Travellers in England*, 1400-1800. Cf. 1227 (1954). *EG*, avril-juin 1955.

1077. Hill (B.). Louis du Couret [Abd-el-Hamid Bey]. *FS*, avril 1955.

1078. Baschet (R.). Delécluze à Milan. *RLC*, juil-sept. 1955.

*1079. Mortier (R.). *Un précurseur de M^me de Staël : Charles Vanderbourg*, 1765-1827. Sa contribution aux échanges intellectuels à l'aube du XIX^e siècle. Paris, Didier, 1955.

*1080. François (A.). *Stendhal à Genève*. Neuchâtel, 1954.

C. r. J. Dechamps, *FS*, avril 1955.

1081. Graaf (D. A. de). Gérard de Nerval traducteur de Henri Heine. *L. Mod.*, mars-avril 1955.

1082. Šamic (M.). Grgo Martić et les Français. *Annales de l'Inst. français de Zagreb*, 1953-54.

1083. Pichois (C.). Philarète Chasles découvre l'Angleterre. *RLC*, janv.-mars 1955.

*1084. Williamson (J. G. A.). *Caracas Diary 1835-1840*. Edit. by J. Lucas Grummond. Bâton Rouge, Camellia Pub. Co, 1954.

C. r. M. Picón Salas, *HAHR*, fév. 1955.

1085. Van der Tuin (H.). Les voyages de Théophile Gautier en Belgique et en Hollande. *RLC*, janv.-mars 1955.

1086. Domanski (T.). Un mémoire inédit de Mickiewicz en 1855. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1087. Krebs (A.). Paul Bourget aux États-Unis. *Informations et Documents* [Paris], 1^er déc. 1955.

1088. Gravier (M.). Lettres de Strindberg à son traducteur français. *Rev. d'histoire du théâtre*, [Paris], III, 1954.

1089. Haug (G.). Auf den Spuren Apollinaires in München. *Antares* [Stuttgart], nov. 1955.

Courants, Mouvements, Époques.

*1090. Tinsley (Sister L.). *The French Expressions for Spirituality and Devotion : A Semantic Study*. Washington. D. C. The Catholic Univ. of America Press, 1953.

1091. Simone (F.). Ancora sull'originalità della cultura francese. *Cm*, janv.-fév. 1955.

1092. Comptes rendus de : P. M. Morphos. *The Dialogue of Guy de Bruès*. Cf. 1006 (1953). W. G. Moore. *FS*, avril 1955 ; D. P. Walker. *BHR*, mai 1955.

1093. Llorca (B., S. I.). Erasmo y España [c. r. du livre de M. Bataillon]. *Salmanticensis* [Salamanque], I, fasc. 1, 1954.

1094. Feist Hirsch (E.). The position of some Erasmian Humanists in Portugal under John III. *BHR*, janv. 1955.

1095. Mesnard (P.). Chronique Erasmienne. *BHR*, mai 1955.

1096. Daves (N. Z.). On the Protestantism of Benoit Rigaud. *Ibid.*

1097. Leo (U.). C. r. de : P. O. Kristeller. *Die italienischen Universitäten der Renaissance.* Krefeld, Scherpe Verlag. *RF*, 1953, Band 65. Heft 3-4.

*1098. Anceschi (L.). *Del Barocco e altre prove.* Florence, Vallecchi, 1953.

C. r. M. Sacenti. *Cm.* mars-avril 1955.

1099. Albérès (R. M.). C. r. de : J. Rousset. *La littérature de l'âge baroque en France.* Cf. 1461 (1954). *IM*, déc. 1954.

1100. Wardropper (B. W.). C. r. de : A. L. Costandse. *Le baroque espagnol et Calderón de la Barca.* Amsterdam, Plus Ultra, 1951, 144 p. *HR*, avril 1955.

*1101. Pellegrini (G.). *Barocco Inglese.* Messine-Florence, G. D'Anna, 1953.

C. r. J. L. Lievsay. *MLN*, mars 1953.

1102. Angyal (A.). Der Werdegang der Internationalen Barockforschung [in] *Forschungen und Forschritte*, [Berlin], déc. 1954.

*1103. Smith (H.). *Elizabethan Poetry. A Study in Conventions, Meaning and Expression.* Cambridge [Mass.]. Harvard Univ. Press, 1953, 355 p.

C. r. R. R. de Genijovich, *IM*, mars 1955.

*1104. Boucher (M.). *La Révolution de 1789 vue par les écrivains allemands ses contemporains : Klopstock, Wieland, Herder, Schiller, Kant, Fichte, Goethe...* Paris, Didier, Études de Littérature comparée, 1954.

C. r. A. Drijard. *L. Mod.*, oct.-nov. 1955 ; J. Dresch. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1105. Chinard (G.). Notes on the American Origine of the « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ». *Proceedings of the American Philosophical Society* [Philadelphie], déc. 1954.

1106. Comptes rendus de : J. Sarrailh. *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle.* Cf. 1467 (1954).

M. Bataillon. *RLC*, avril-juin 1955 ; A. Mas. *BHi*, 1954, n° 3.

1107. De Europese Literatuur van 1700-1850. [In] *Algemene Literatuurgeschiedenis*, IV, Utrecht, 1954, pp. 438-453.

1108. Comptes rendus de : M. H. Abrams. *The Mirror and the Lamp.* Cf. 313 (1955) : T. M. Raysor. *MP*, mai 1954 ; A. S. P. Woodhouse, *MLN*, mai 1955.

1109. *Il Conciliatore*, foglio scientifico-letterario (1818-1819) a cura di V. Branca. Florence, Le Monnier, 1952-54.

C. r. F. Debyser. *RLC*, janv.-mars, 1955.

1110. Tuzet (H.). C. r. de : G. Falzone. *Il problema della Sicilia nel 1848 attraverso nuove fonti inedite.* Palerme, Priulla, 1951. Gr. in-8°, xix-519 p. *RLC*, juil.-sept. 1955.

*1111. Granjard (H.). *Ivan Tourguenev et les courants politiques et sociaux de son temps.* Paris, Coll. de l'Inst. d'Études Slaves, 1954. In-8°,506 p.

C. r. M. Ehrhard. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1112. Bonnerot (J.). C. r. de : E. D. H. Johnson. *The Alien Vision of Victorian Poetry.* Cf. 76 (1953). *RLC*, oct.-déc. 1955.

*1113. Clark (J.). *La pensée de Ferdinand Brunetière.* Paris, Nizet, 1954. In-8°, 260 p.

C. r. P. Moreau. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1114. Bémol (M.). C. r. de : K. Wais. *Mallarmé, Dichtung, Weisheit, Haltung.* Munich, C. H. Beck Verlag, 1952. In-8°, 800 p. *RLC*, janv.-mars 1955.

1115. Guyard (M. F.). C. r. de : *R. Z.* Temple. *The Critic's Alchemy.*

A study of the Introduction of French Symbolism into England. Cf. 1253 (1954). *RLC*, juil.-sept. 1955.

1116. Brachin (P.). Auguste Vermeylen et le mouvement flamand. [In] *Études de Littérature néerlandaise.* Groningue, J. B. Wolters, 1955.

1117. Panagotopoulos (J. M.). Le symbolisme et les poètes lyriques néo-grecs. *HC*, mars-avril 1954.

1118. Peyre (H.). C. r. de : M. Paribatra. *Le romantisme contemporain.* Cf. 325 (1955). *RR*, avril 1955.

1119. Durand (F.). Les voies de l'expressionnisme dans la poésie suédoise. Esquisse d'une étude comparative. *EG*, juil.-sept. 1955.

1120. *Gonzague de Reynold et son œuvre.* Études et témoignages publiés à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire par un groupe d'amis, sous la direction de F. Jost. Fribourg, Suisse. Édit. Univ., 1955, in-8°.

C. r. P. Moreau. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1121. Simon (J.). C. r. de : H. Lüdeke. *Geschichte der Amerikanischen Literatur.* Berne, Francke, 1952. In-12, 656 p. et ill. *RLC*, juil.-sept. 1955.

*1122. Alta (G.). *Due poeti brasiliani contemporanei. M. Bandeira-Ribeiro Couto.* Naples, Libraria Scientifica [1953], 89 p.

*1123. Anderson Imbert (E.). *Estudios sobre escritores de América.* Buenos Aires, Raigal, 1954, 222 p.

C. r. R. G. Mead, Jr. *HispB*, mars 1955.

1124. *American Writing to-day : its Independence and Vigour. TLS*, 17 sept. 1954.

C. r. J. Rest. *IM*, mars 1955.

Ambiances.

La vie, les idées, les arts.

1125. Bonsirven (J.). Israël parmi les nations [à propos de : G. Kisch, *The Jewish in Medieval Germany. A Study of their Legal and Social Status.* Chicago, Univ. of Chicago Press, 1951, xv-655 p.]. *Critique* [Paris], avril 1955.

1126. Grunebaum (G. E. von). Idéologie musulmane et esthétique arabe. *Studia Islamica* [Paris], III, 1955.

1127. Ponte (G.). Lo studio del greco all' Università di Parigi alla fine del Medioevo. *Cm*, mars-avril 1955.

1128. Donvez (J.). Notes sur le Chemin de Saint-Jacques. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], 1955, n° 132.

1129. Prieto (E.). C. r. de : A. Tenenti, *La vie et la mort à travers l'art du XV^e siècle.* Paris, A. Colin, 1952. *IM*, déc. 1953.

1130. Renucci (T.). Les peintres musiciens de Venise au XVI^e siècle. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], 1955, n° 134.

1131. *Musique et poésie au XVI^e siècle.* Paris, Ed. du CNRS, 1954 [D. P. Walker. Le chant orphique de Marsile Ficin ; I. Pope. La musique espagnole à la cour de Naples dans la seconde moitié du XV^e siècle ; G. Thibault. Musique et poésie en France au XVI^e siècle avant les *Amours* de Ronsard ; V. L. Saulnier, Maurice Scève et la musique ; R. Lebègue. Ronsard et la musique ; J. A. Westrup. L'influence de la musique italienne sur le madrigal anglais ; W. Mellers. La mélancolie au début du XVII^e siècle et le madrigal anglais ; F. Lesure. Éléments populaires dans la chanson française au début

du XVI^e siècle ; A. VERCHALY. Poésie et air de cour en France jusqu'à 1620 ; F. A. YATES. Poésie et musique dans les « magnificences » au mariage du Duc de Joyeuse ; F, GHISI. L' « aria di maggio » et le travestissement spirituel de la poésie profane en Italie. L. SCHRADE. L' « Edipo tiranno » d'A. Gabrieli et la renaissance de la tragédie grecque ; N. PIRROTTA. Tragédie et comédie dans la Camerata fiorentina ; M. QUEROL-GALVADÁ. Importance historique et nationale du romance ; S. KLERCX. L'Espagne du XVI^e siècle, source d'inspiration du génie héroïque de Monteverdi].

*1132. DUBLER (C. E.). *La « Materia Médica » de Dioscórides.* Transmission medieval y renacentista. Vol. V. Glosario médico castellano del siglo XVI. Prol. de G. Marañón, Barcelone, Tip. Emporium, 1954. XVII-940 p.

*1133. FRUGONI (A.). *Incontri nel Rinascimento.* Brescia, La Scuola, 1954, 219 p.

C. r. *Cm*, janv.-fév. 1955.

*1134. LESURE (F.) et THIBAULT (G.) *Bibliographie des éditions musicales publiées par Nicolas Du Chemin* (1549-1576). Paris, Soc. de Musique d'autrefois, 1953.

C. r. E. DROZ. *BHR*, janv. 1955.

1135. MONFRIN (J.). Les manuscrits à peintures en France du VII^e au XII^e siècle. [A propos de l'exposition de la Bibliothèque Nationale]. *BHR*, janv. 1955.

*1136. CHAIX (P.). *Recherches sur l'imprimerie à Genève de 1550 à 1564. Étude bibliographique, économique et Littéraire.* Genève, Droz, 1954, 261 p. [Travaux d'Humanisme et Renaissance, XVI].

C. r. P. F. GEISENDORF. *BHR*, janv. 1955.

*1137. ARMSTRONG (E.). *Robert Estienne, royal Printer. An historical Study of the elder Stephanus.* Cambridge Univ. Press, 1954, XXI-310 p., 8 pl.

C, r. H. DELARUE. *BHR*, mai 1955.

1138. PELLEGRIN (E.). Bibliothèques d'Humanistes lombards de la cour des Visconti Sforza. *BHR*, mai 1955.

1139. BARROUX (R.). Le premier cours de Ramus (1551) au Collège royal, d'après les notes manuscrites d'un auditeur. *Mélanges Bonnerot.* Cf. 666 (1955).

1140. SPINK (J. S.). C. r. de : P. VERNIÈRE. *Spinoza et la pensée française avant la Révolution.* Cf. 1483 (1954). *FS*, juil. 1955.

*1141. HUBBEL (J. B.). *The South in American Literature*, 1607-1900. Durham, Duke Univ. Press, 1954.

C. r. S. STOVALL. *MLN*, juin 1955.

1142. TABARY (L. E.). Duranty et l'Angleterre. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1143. CHARLIER (G.). Suicides romantiques en Belgique. *Mélanges Bonnerot.* Cf. 666 (1955).

1144. DENKINGER (M.). Sainte-Beuve et l'imprimeur Marc Ducloux [Ed. des *Poèmes Antiques* de Leconte de Lisle]. *Ibid.*

1145. LELIÈVRE (P.). Livres et libraires en Avignon à l'époque romantique. *Ibid.*

1146. MONGLOND (A.). Editeurs romantiques. Nicolas Delangle et Charles Nodier. *Ibid.*

1147. BRACHIN (P.). C. r. de : H. VAN DER TUIN. *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIX^e siècle.* Cf. 125 (1955). *EG*, avril-juin 1955.

1148. ROY (G. R.). Walt Whitman, George Sand and certain French Socialists. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1149. Roland (A. E.).Lo cursi, el estilo finisecular y el 900. *IM*, mars 1955.

1150. Burr (R. N.). The Balance of Power in Nineteenth-Century South America : An Exploratory Essay. *HAHR*, fév. 1955.

1151. Mesnard (P.). Kierkegaard aux prises avec la conscience française. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1152. Champigny (R.). Sartre et Heidegger : deux sensibilités. *MLN*, juin 1955.

*1153. Torres Balbás (L.), Cervera (L.), Chueca (F.). Bidagor (P.). *Resumen histórico del urbanismo en España.* Madrid, Inst. de Estudios de Administración local, 1954, 229 p., plans et ill.

C. r. R. Ricard. *BHi*, 1954, nº 4.

1154. Brown (G.). A literatura e a Industria do livro nos Estados Unidos nos ùltimos vinte anos. *Revista Branca* [Rio de Janeiro], VI, nº 30, 1954.

1155. Pryce-Jones (A.). Religion and Literature. *Confluence* [Cambridge, Mass.], juil. 1955.

1156. Zea (L.). El puritanismo en la conciencia norteamericana. *Dianoia* [Annuaire de Philosophie, Mexique]. 1955.

*1157. Ginestier (P.). *Le poète et la Machine.* Paris, Nizet, 1954.

C. r. P. Mansell Jones. *FS*, avril 1955.

Influences antiques.

1158. Bradner (L.). The First Cambridge Production of *Miles Gloriosus*. *MLN*, juin 1955.

1159. Haven (R.) Coleridge and the Greek Mysteries. *Ibid.*

*1160. Maurer (K.). *Interpretationen zür Späteren Lyrik Paul Valérys.* Munich, Leo Lehren Verlag, 1954. In-8º, 252 p.

C. r. M. Bémol. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1161. Martin (V.). Aperçu des études grecques en Suisse. *HC*, mars-juin 1955.

Influences du moyen âge latin.

1162. Bernárdez (F. L.). Gonzalo de Berceo como traductor de himnos litúrgicos. *Criterio* [Buenos Aires], XXVI, 1953.

1163. Wisbey (R.). Die Aristotelesrede bei Walter von Châtillon und bei Rudolf von Ems. [In] *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur.* [Wiesbaden], LXXXV, 4.

1164. Lecourt (M.). En marge d'une biographie d'Antoine de la Sale. *Mélanges Bonnerot.* Cf. 666 (1955).

1165. Billanovich (G.). *Un nuovo esempio delle scoperte e delle letture del Petrarca. L'Eusebio-Girolamo-Pseudo-Prospero.* Krefeld, Scherpe, 1954, 80 p.

C. r. E. Loos. *RF*, 1954, Band 66, Heft 1-2.

Influences italiennes.

1166. Izzo (C.). Dante nella poesia americana. *Prospetti.* 1954, 6.

C. r. B. Maier. *La Rassegna* (Gênes], juil.-sept. 1954.

1167. Vallese (G.). Note per una critica dantesca. Recenti studi stranieri sulla « Commedia ». *Delta*, 1953, 4. [W. B. Stanford. Dante's Conception of Ulysse, *The Cambridge Journal*, janv. 1953 ; A. Pezard, schème de son cours au Collège de France ; I. Brandeis. On Reading Dante Whole, *The Hudson Review*, automne 1953 ; C. S. Singleton. End of a Poem. *The Hudson Review*, hiver 1953 ; K. Foster. A Note on the « Inferno ». *Dominican Studies*, II, 3 ; G. A. Borghese. Della critica dantesca, *ACME*, janv.-avril 1953].

*1168. Sells (A. L.). *The Italian Influence in English Poetry from Chaucer to Southwell*. Bloomington, Indiana, Indiana Univ. Press, 1955.

1169. McNeir (W. F.). Greene's Medievalization of Ariosto. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1170. Crino (A. M.). Accoglienze in Francia al « Bacco in Toscana » di Francesco Redi. *Amor di Libro*, II, 1954, 1.

C. r. F. Croce. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1171. Livingstone (C. H.). Masuccio Salernitano en France en 1515. *BHR*. oct. 1955.

1172. Ponte (G.). C. r. de : Y. Renouard. Leonard de Vinci et la France. [In] *Éventail de l'histoire vivante. Hommage à Lucien Febvre*. Paris, A. Colin, 1953 ; et de : H. Gmelin. Leonardo da Vinci in Frankreich. *GRM*, IV, 1954, 3. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1173. Poirier (M.). C. r. de : N. Secchi. *Self Interest*. Transl. by W. Reymes. Édit. by H. A. Kaufman. Univ. of Washington Press, Seattle, U. S. A., 1953. In 8°, xxix-106 p. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1174. Schackleton (R.). Montesquieu et Doria. *RLC*, avril-juin 1955.

1175. Cherpack (C.). Voltaire's Criticism of Petrarch. *RR*, avril 1955.

1176. Zampieri (F.). Profilo storico della critica Goldoniana. *La Rassegna* [Gênes], juin 1953.

1177. Croce (F.). C. r. de : R. Lelièvre. George et Maurice Sand adaptateurs de Ruzzante. Cf. 1508 (1954). *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

1178. Pina (L. de). S. Francisco Xavier na lição psicológica do P. Antonio Vieira. *Revista de Guimaràes*, juil.-déc. 1954.

1179. Cioranescu (A.). Torcuato Tasso y las Islas Afortunadas. [In] *Anuario de Estudios Atlánticos* [Madrid-Las Palmas], 1955, nº 4, pp. 11-27.

1180. Flecniakoska (J.-L.). Les sources livresques de Montesquieu touchant l'Espagne et son Empire Colonial. *Les Langues Néo-Latines* [Paris], 1955, nº 134.

1181. Pinna (M.). Giuseppe Barretti e la Spagna. *QIA*, juin 1955.

1182. Ward (R. S.). An Interpretation of « A Psalm of Life » de Longfellow, with Reference to Manrique's « Coplas ». *South Atlantic Studies for Sturgis D. Leavitt*. Washington, Scarecrow Press, 1953.

1183. Mancini-Giancarlo (C.). Croce e la Spagna. *RLM*, 1953, nº 4.

1184. Bataillon (M.). José Ortega y Gasset (1883-1955). *RLC*, oct.-déc. 1955.

1185. Warnier (R.). L'essor des études ibériques et sud-américaines en France. *RF*, 1955, Band 66, Heft 3-4.

*1186. Aubrun (C. V.). *Histoire des lettres hispano-américaines*. Paris, A. Colin, 1954. In-8°, 224 p.

C. r. R. Escarpit. *RLC*, avril-juin 1955.

Influences portugaises et brésiliennes.

1187. Glasser (E.). El lusitanismo de Lope de Vega. *BRAE*, sept.-déc. 1954.

1188. Warnier (R.). Traductions de Ribeiro Couto [en français, en italien, en Serbo-croate]. *Bull. des Études Portugaises et de l'Inst. français au Portugal* [Coimbre], XVII, 1953.

Influences françaises.

*1189. Staar (N. C.). *King Arthur today. The Arthurian Legend in English and American Literature*, 1901-1953. Gainesville, Univ. of Florida Press, 1951.

C. r. E. Barnard. *MLN*, mai 1955.

1190. Morrison (M.). A possible Source for Ben Jonson's Execration upon Vulcan [Nicolas Bourdon]. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1191. Cordié (C.). Recenti Studi sul giansenismo in Italia. *Paideia*, IX, 1954, 3.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1192. Jansen (P.). *De Blaise Pascal à Henry Hammond. Les « Provinciales » en Angleterre.* Paris, Vrin, 1954.

C. r. A. Barnes. *FS*, juil. 1955.

1193. Dufner (M.). Early German Pascal Editions. *RLC*, avril-juin 1955.

1194. Hagen (R.). Perraults Märchen und die Brüder Grimm. *Zeitschrift für Deutsche Philologie* [Berlin], LXXIV, 4.

*1195. Bonno (G.). *Les relations intellectuelles de Locke avec la France.* Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1955.

1196. Fucilla (J. G.). An Italian Letter by Voltaire [to the Abbate Antonio Sambuca]. *MLN*, juin 1955.

*1197. Mortier (R.). *Diderot en Allemagne*, 1750-1850. Paris, Presses Universitaires, 1954.

C. r. J. Hanse. *LR*, mai 1955.

1198. Van Stockum (Th. C.). Lessing und Diderot. *Neophilologus* [Groningue], XXXIX, 3.

1199. Ayrault (R.). Schiller et Rousseau. Sur la genèse des Brigands. *EG*, avril-juin 1955.

1200. François-Poncet (A.). Friedrich Schiller, unser Mitbürger. *Antares* [Baden-Baden], mai 1955.

1201. Hell (V.). Schiller und Frankreich. *Ibid.*

1202. Voisine (J.). Michel Wodhult, maître de Southey et disciple de Rousseau. *Études Anglaises* [Paris], oct. 1954.

1203. Redelob (E.). *Gœthes Begegnung mit Napoléon.* Baden-Baden, 1954, 79 p.

*1204. Moraud (M. I.). *Une Irlandaise libérale en France sous la Restauration : Lady Morgan* (1775-1859). Paris, Didier, 1954.

C. r. A. Perreaux. *L. Mod.*, août-oct. 1954.

1205. Pichois (C.). Un aspect de la controverse suscitée par *La France* de Lady Morgan. *L. Mod.*, août-oct. 1954.

1206. Volpe (E. L.). The Prefaces of George Sand and Henry James. *MLN*, fév. 1955.

1207. Banachévitch (N.). Niégoch et les Français. *RLC*, janv.-mars 1955.

1208. Beregi (T.). Jókaï et la France. *Ibid.*

1209. Chaikin (M.). Balzac, Zola and George Moore's. *A Drama in Muslin. RLC*, oct.-déc. 1955.

1210. Comptes rendus de : E. Hilda Dale. *La poésie française en Angleterre, 1850-1890.* Cf. 638 (1955) : J. Bruneau. *RLC*, oct.-déc. 1955 ; C. M. Bowra. *FS*, avril 1955.

1211. Barac (A.). Une Française dans un roman croate [*Nuits d'été* de Trescec]. *Annales de l'Inst. français de Zagreb*, 1953-54.

1212. Lombreaud (R.). Arthur Rimbaud et l'un de ses commentateurs anglais : Arthur Symons. *RLC*, janv.-mars 1955.

*1213. Tielrooy (J.). *Verkenningen in het land der literatuur.* Groningue, J. B. Wolters, 1954. In-8°, 358 p. [Strauss en Renan als biografen von Iezus. Ernest Renan en Nederland].

C. r. H. van der Tuin. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1214. Pérus (J.). C. r. de : I. Daniline. *Maupassant. Essai critico-biographique.* Moscou, Ed. d'État des Belles Lettres, 1951. In-8°, 235 p. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1215. Tremblay (N. J.). The Reconstruction of Myth and Legend in Jules Lemaître and John Erskine. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1216. Balušić (I.). Les Tournées des acteurs français sur la scène de Zagreb (1891-1940). *Annales de l'Inst. français de Zagreb*, 1953-54.

1217. Lavier (D. C.). La lumière française aux Iles Alizées. Quatre visages de missionnaires et de chercheurs. P. R. Breton — P. J.-P. Dutertre — P. Ch. Plumier — P. J.-B. Labat. *Conjonction* [Inst. français d'Haïti], déc. 1953, pp. 91-106.

1218. Pellegrini (C.). Benedetto Croce, critique de la littérature française. *L. Mod.*, août-oct. 1954.

1219. Lelièvre (R.). Des vers français « inédits » de G. d'Annunzio. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1220. Krebs (A.). Influences françaises dans la Constitution américaine. *Informations et Documents* [Paris], 1er juillet 1955.

1221. Olivenbaum (L.). L'influence de la civilisation française en Bulgarie. *Bull. de l'Inst. Culturel Franco-Bulgare de Recherches Scientifiques.* Paris, 1955, n° 1.

Le gérant : Marcel Didier.

abbeville. — imprimerie f. paillart. — (d. 5694).

UNE COLLABORATION :

ANTHONY COLLINS ET DESMAIZEAUX

Parmi les déistes anglais, héritiers, au début du XVIII^e siècle, de la tradition rationaliste, l'un des plus célèbres est Anthony Collins, gentilhomme aimable et polémiste ardent, qui, par l'emploi d'une tactique astucieuse bien propre à semer la discorde, provoqua des querelles retentissantes et s'attira la colère de Swift, de Bentley et de toute une légion de théologiens. Il est vrai que ce libre-penseur intransigeant n'a pas toujours réussi à parer les coups de ses adversaires, mais il a laissé une série d'ouvrages connus dont quatre, au moins, traduits en français, ont donné une impulsion considérable au développement de la littérature « philosophique » en Europe.

Son *Discourse of Freethinking*, publié en 1713, était en quelque sorte le manifeste général du mouvement anglais, et pénétra dans les cercles libéraux en Hollande, en France et en Allemagne ; *A Philosophical Inquiry concerning Human Liberty* (1716) résumait d'une façon très succincte les arguments déterministes et semble avoir modifié sensiblement les opinions de Voltaire sur le libre arbitre ; plus tard, dans *A Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion* (1724) et *The Scheme of Literal Prophecy Considered* (1726), Collins se lança à l'assaut contre les prophéties, considérées comme une base essentielle du christianisme, et ces derniers ouvrages, après avoir déclenché une controverse bruyante en Angleterre, continuèrent à répandre leur doctrine dangereuse dans les traductions faites par d'Holbach aux environs de 1770 [1].

Le rôle de Collins en tant que fournisseur d'idées aux philo-

1. Les traduction de d'Holbach ont paru sous le titre *L'Esprit du Judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moyse et de son influence sur la Religion Chrétienne* (1770), et *Examen des prophéties qui servent de fondement à la Religion Chrétienne, avec un essai de critique sur les prophéties en général* (1768).

sophes français est pleinement reconnu par les historiens des littératures comparées. Ce qu'on n'a peut-être pas suffisamment remarqué, c'est l'importance dans l'œuvre de Collins elle-même des influences françaises ; ou bien, si quelques rares commentateurs l'ont reconnue, ainsi que l'a fait J. M. Robertson, lorsqu'il a signalé chez Collins l'esprit de Bayle joint à des traditions anglaises [1], ils n'ont pas démontré *pourquoi* ces apports français s'étaient manifestés chez Collins plutôt que chez tel ou tel autre déiste anglais. Cependant, cette fusion de courants intellectuels s'expliquerait assez facilement, à notre avis, par une hypothèse fondée sur la présence, à côté de Collins, du réfugié français Pierre Desmaizeaux.

L'amitié qui liait Desmaizeaux et Collins est assez connue, grâce surtout au fait qu'avant de mourir, vers la fin de 1729, celui-ci légua à Desmaizeaux des manuscrits inédits. On sait également que le réfugié impécunieux, cédant aux besoins pressants dont il était accablé, finit par les revendre à la veuve du déiste, qui les livra à son tour aux représentants de l'Église, pour être détruits ou supprimés [2]. Une trahison ? Peut-être ; mais, au lieu de blâmer Desmaizeaux qui, d'ailleurs, semble avoir été puni par sa conscience inquiète, il serait plus utile de chercher à comprendre encore *pourquoi* Collins avait confié à Desmaizeaux cet héritage littéraire. Or, ce geste qui, selon les apparences, n'est qu'un simple témoignage d'amitié, doit être considéré plutôt comme la conclusion très logique d'une longue et véritable collaboration. C'est ce que nous nous proposons de démontrer dans les pages qui suivent, en faisant ressortir certains indices qui, dans le texte même des ouvrages inquiétants attribués à Collins seul, révèlent la main de Desmaizeaux.

Rappelons, tout d'abord, quelques renseignements biographiques fournis par les papiers de Desmaizeaux, qui nous permettront d'établir la perspective historique nécessaire à notre thèse. D'après ces sources, ce fut vers 1703 qu'il fit, on ne sait comment, la connaissance de Collins. Peut-être fut-ce par l'intermédiaire d'un autre déiste, Toland, qu'il connaissait déjà depuis trois ans ; sinon, ce fut peut-être Pierre Coste qui les mit en relations amicales, puisque Coste et Collins appartenaient tous deux à un petit cercle qui s'était groupé autour de Locke, pendant ses

1. J. M. Robertson : *A Short History of Freethought*, 1915, vol. II, p. 154.

2. La source principale pour l'histoire des manuscrits ainsi que pour toute la biographie de Desmaizeaux, est sa correspondance : British Museum, Add. Mss. 4281-4289. Sur cette affaire curieuse, voir aussi Isaac D'Israëli : *Curiosities of Literature*, et Thorschmid: *Kritische Lebensgeschichte Anton Collins*, p. 189.

dernières années. Il est évident, d'ailleurs, qu'une commune admiration pour Locke compta beaucoup dans la durable alliance entre Coste, Collins et Desmaizeaux, chacun travaillant à sa façon pour répandre l'influence du philosophe [1].

A cette époque, Collins, déjà veuf, et de trois ans plus jeune que Desmaizeaux, vivait à Londres, Lincoln's Inn. C'était pourtant son habitude de passer les mois d'été à la campagne ; ainsi est-il peu probable que Desmaizeaux, retenu dans la capitale par ses travaux pédagogiques et littéraires, ait beaucoup fréquenté le libre-penseur avant 1705. A partir de cette date, le nom de Collins se fait remarquer de temps en temps dans la correspondance de cet expatrié, et dans les rapports qu'il fournissait alors aux journaux littéraires tels que les *Nouvelles de la République des Lettres* [2]. De là, on pourrait conclure à une intimité croissante, mais ce n'est qu'en 1710 qu'on en trouve la confirmation dans des lettres adressée à Desmaizeaux par Collins lui-même [3].

C'est vers cette époque, également, qu'on entrevoit pour la première fois la possibilité d'une collusion ou, du moins, d'un véritable accord entre les opinions des deux hommes, puisque chacun d'eux fit paraître alors un ouvrage empreint d'anticléricalisme. De la plume de Collins sortit, en 1709, le livre intitulé *Priestcraft in Perfection*, diatribe assez acerbe contre la « fourberie » de ceux qui, jadis, avaient formulé les Trente-Neuf Articles de l'Église Anglicane. Ce que l'on remarque d'abord, c'est que Desmaizeaux, lui aussi, devait s'intéresser à ce sujet, puisqu'il avait songé, autrefois, à traduire en latin l'*Exposition of the Thirty-Nine Articles* de Gilbert Burnet [4]. Pourtant, c'est moins par le sujet que par la véhémence qu'une comparaison superficielle se laisse établir entre *Priestcraft in Perfection* et l'opuscule que Desmaizeaux livra en 1710 à un public peu reconnaissant : à savoir, un pamphlet intitulé *Lettre d'un Gentilhomme de la Cour*

1. Sur les relations entre Desmaizeaux et les amis de Locke à Oates, voir la correspondance de Bayle pour 1705. Bayle : *Œuvres*, 1727, IV, pp. 853, 854, 855, 861. (Lettres à Coste et à Desmaizeaux).

2. Quelques renseignements sur le contenu de ces rapports se trouvent dans notre article *Pierre Desmaizeaux Journaliste*, *RLC*, avril-juin 1955.

3. British Museum, Add. MS 4282. Aux 66 lettres de Collins au British Museum, il faut ajouter une seule lettre qui se trouve dans la Kongelige Bibliotek, à Copenhague (Bol. Brevs. U 40 191). Bien que la première lettre datée soit de 1710, il existe une note sans date (Add. MS. 4282, fol. 238) qui, à en juger par le contenu, pourrait remonter à 1707, et laisse croire qu'une partie de cette correspondance a été détruite. Des réponses de Desmaizeaux à Collins, il n'existe malheureusement qu'un seul brouillon.

4. Voir à ce sujet, notre article *Bayle's Biographer : Pierre Desmaizeaux*, *French Studies*, vol. IX, n° I, 1955, et celui de Mme Labrousse : *Bayle et l'Établissement de Desmaizeaux en Angleterre*, *RLC*, avril-juin 1955.

de Saint-Germain... touchant le moyen d'établir le Prétendant sur le Trône de la Grande-Bretagne.

Cet écrit, introuvable aujourd'hui, sauf dans une version anglaise [1], fut composé par Desmaizeaux afin d'exprimer sa reconnaissance envers les Whigs, qui lui avaient accordé une pension, grâce à l'influence d'Addison et du comte de Sunderland. En principe, Desmaizeaux s'y pose en défenseur de la nation britannique contre une vaste conjuration organisée par les Jacobites et les Jésuites, pour corrompre le clergé protestant et ouvrir ainsi la voie à une révolution politique. Or, ce qu'il y a de vraiment curieux dans cet opuscule, ce sont quelques passages à double sens qui incitent à croire qu'en ce qui concerne la fourberie et l'ambition politique, les protestants et les catholiques n'ont rien à s'envier. Par exemple :

> Bring the clergy into your interest, and get them intirely devoted to you. You are not ignorant of the power they have over the minds of the people, who are naturally superstitious ; and you know as well as I that, the gown excepted, the clergy are altogether like other men ; nay, 'twould seem that they are more addicted to revenge, ambition and avarice than laymen [2].

et encore :

> Allow me to tell you at the same time, Sir, that you don't well enough know the power which the clergy has over the people, who never examine things, but are easily persuaded of what they please, and eagerly receive all that is told 'em with authority and confidence [3].

Ces échantillons suffisent à démontrer la perfidie du pamphlet ; sans en tirer des conclusions exagérées, constatons qu'ils s'accordent parfaitement avec le ton de la propagande déiste, et qu'ils auraient pu être signés par Anthony Collins. Que ce soit ou non simple coïncidence, cela nous permet toutefois d'affirmer que, vers 1710, les opinions de Desmaizeaux s'orientaient nettement vers un déisme combattant. Désormais, on peut s'attendre à voir un rapprochement de plus en plus étroit entre le réfugié et la faction dont l'esprit allait bientôt se manifester dans le *Discourse of Freethinking*.

Pour la période de 1710 à 1715, cependant, les renseignements fournis par les papiers de Desmaizeaux sont plutôt décevants.

1. Un exemplaire de cette version est dans la Bibliothèque de l'Université d'Edimbourg. Le pamphlet de Desmaizeaux a été le sujet d'une curieuse erreur bibliographique, signalée par M. F. Beckwith dans une lettre au *Times Literary Supplement* du 18 avril, 1935. A cause d'une méprise de la part d'Isaac D'Israëli, il figure dans la liste des ouvrages du réfugié sous le titre de *Lethe*.
2. *A Letter from a Gentleman at the Court of St Germains*, Londres, 1710, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 27.

Nous savons seulement, d'après eux, que Collins fit deux séjours en Hollande, où il rencontra des amis du réfugié, dont Jean Le Clerc [1] ; et qu'en 1712, l'année qui précédait la publication du *Discourse of Freethinking*, le déiste invita son ami à faire avec lui sa villégiature habituelle [2]. Sur le *Discourse* lui-même, rien de précis ; de sorte que pour savoir à quel point Desmaizeaux s'intéressa à la querelle occasionnée par ce livre, il faut avoir recours aux nouvelles littéraires qu'il fit insérer dans le *Journal Littéraire*, le *Journal des Savants* et d'autres périodiques français. Mais, précisément, ces nouvelles contiennent un commentaire plus ou moins suivi sur la polémique entre Collins et le chef de ses adversaires, Bentley, et donnent l'impression d'avoir été inspirées par Collins lui-même [3]. Quoi qu'il en soit, l'essentiel, en ce qui concerne cette enquête, c'est que la complicité de Desmaizeaux dans les affaires des libres-penseurs doit être mise hors de doute, lors de la parution du *Discourse of Freethinking*.

Dans l'histoire de cette complicité, l'année 1715 marque un tournant, pour des raisons qui se laissent deviner par l'étude de la correspondance du réfugié. Depuis son arrivée en Angleterre, celui-ci, cherchant à faire une carrière solide dans son pays d'adoption, avait cultivé assidûment la protection de quelques personnages influents, dont Shaftesbury et Sunderland. Mais Shaftesbury était mort, et Sunderland avait perdu son crédit par suite des renversements politiques ; ainsi, depuis quelques années, les espérances de Desmaizeaux se fondaient plus particulièrement sur la bienveillance du comte de Halifax, qui lui avait valu un commissariat aux loteries nationales entre 1711 et 1714 [4]. Or, au printemps de 1715, Halifax, lui aussi, mourut subitement, et l'on comprend que l'exilé malchanceux ait dû regarder cette mort prématurée comme un véritable désastre. Comment s'étonner alors que ses papiers offrent, à partir de 1715, des indices de plus en plus nombreux d'une étroite liaison avec Collins qui, justement, venait de s'installer dans une belle propriété de campagne aux environs de Chelmsford [5], où sa fortune lui permettait de

1. Brit. Mus. Add. MS 4286, fol. 108-114 ; lettres de La Motte.
2. Brit. Mus. Add. MS 4282, fol. 116 et 230 ; lettres de Collins, mai 1712.
3. Voir notre article dans la *RLC*, avril-juin 1955.
4. Halifax était un mécène célèbre, tourné en ridicule par Pope sous le nom de *Bufo*, et Desmaizeaux lui avait été recommandé en 1708 par Shaftesbury, dans une lettre fort amusante, qu'on trouvera dans le livre de B. Rand : *Life, Letters and Philosophical Regimen of the Third Earl of Shaftesbury*, 1900, p. 395. Sur l'emploi de Desmaizeaux aux loteries, quelques renseignements sont fournis par les *Treasury Papers* au Public Record Office.
5. Collins vivait d'abord à Hatfield Peverel, mais en 1718, il déménagea de nouveau et s'installa au château de Great Baddow, dans la même région du comté d'Essex.

mener la vie aisée d'un *squire* anglais, et de recevoir des amis moins fortunés ?

La situation commence donc à s'éclairer ; dès cette époque, Collins doit être considéré en quelque sorte comme le mécène du réfugié, qui aimait sincèrement les lettres, mais qui n'avait pas grand'chose à espérer d'un talent trop spécialisé. Néanmoins, il ne faut pas se laisser tromper par les apparences, et ne voir là qu'un cas de pur parasitisme, car les lettres de Collins laissent croire à une véritable sympathie intellectuelle, assez éloignée d'une dépendance honteuse. Voici, par exemple, un passage caractéristique :

> When we are here together, we shall not be so taken up with literature, politicks and country diversione, as not to think upon your subject, in which I shall always interest myself, agreably to the professions of friendship I make [1].

et ceci encore, un peu plus tard :

> I am in a very pleasant place, with green fields about me all dry in the wettest weather, and have an agreable prospect all about me, and am in a good country of sport, so that if we have but good weather we are sure of spending our time well ; but if not, we must do as well as we can with good fires, good books, good wine, philosophers, meals and country appetites [2].

On pourrait multiplier les citations prouvant que, chez le déiste, Desmaizeaux trouva, peut-être pour la première fois de sa vie, une atmosphère tout à fait sympathique, un accueil chaleureux, une excellente bibliothèque et une conversation philosophique ; et l'on ne s'étonne pas de ce que le réfugié ait fait de longs séjours dans la maison de Collins, y passant parfois quatre ou cinq mois de suite [3].

Pourtant, si les bienfaits dont Collins l'a comblé sont l'expression d'une bienveillance sincère, ne perdons pas de vue les services réciproques que Desmaizeaux était en état de rendre au libre-penseur, tant par son érudition que par la multiplicité de ses connaissances dans la république des lettres. Un contemporain, le comte d'Oxford, a bien compris ce que pouvait être son rôle auprès de Collins.

1. Brit. Mus. Add. MS 4282, fol. 127-128 ; lettre du 26 avril 1717.
2. *Ibid.*, fol. 224-225 ; lettre du 10 octobre 1718.
3. En lisant la correspondance de Desmaizeaux, l'on compte jusqu'à dix visites à Hatfield Peverel et à Great Baddow. Encore ne faut-il pas oublier que Collins possédait toujours la maison de Lincoln's Inn, et que Desmaizeaux devait s'y rendre assez souvent. Sur la nature équivoque de sa situation dans le ménage Collins, il est à remarquer que son ennemi Prosper Marchand, écrivant contre lui dans le *Journal Littéraire*, vol. XII, 2e partie, p. 440, parle de Collins et l'appelle carrément « son patron ».

This Desmaizeaux, écrit-il, is a great man with those who are pleased to be called Freethinkers ; collects passages out of books for their writings [1].

Que cette observation soit vraie ou non, elle invite toutefois à scruter avec une attention particulière les écrits de Collins publiés après 1715, à commencer par *A Philosophical Inquiry concerning Human Liberty*, ce traité déterministe tant admiré de Voltaire, et dont celui-ci parle en termes élogieux dans *Le Philosophe ignorant* [2].

Au point de vue historique, l'opuscule — car il est assez court, — fait partie d'une longue controverse entre Collins et Samuel Clarke, sur la nature de l'âme ; et les évidences ne manquent pas pour démontrer que Desmaizeaux y prenait un vif intérêt.

Ce fut d'abord Desmaizeaux qui en fit imprimer la première traduction française, dans son *Recueil de diverses pièces sur la Philosophie*, publié en 1720 [3] ; mais la traduction elle-même était de la main d'un autre Français, De Pons, attaché alors au ménage du comte de Manchester, à quelques kilomètres de la propriété de Collins. Selon les apparences, De Pons avait cédé aux sollicitations de Desmaizeaux, qui considérait la traduction comme une besogne indigne ; mais il est hors de doute que ce fut grâce à l'initiative de Desmaizeaux que la *Philosophical Inquiry* put circuler en France. On en trouve confirmation, encore une fois, dans une sorte de campagne publicitaire qu'il entreprit dans les périodiques français auxquels il envoyait les nouvelles littéraires d'Angleterre [4].

Desmaizeaux fut donc pour quelque chose dans la traduction de ce traité ; autrement importante, cependant, est la preuve qui révèle qu'il s'occupait déjà de la publication du texte anglais, du moins pour la seconde édition, celle de 1717. Des lettres de Collins, écrites au cours de cette année, nous permettent de constater, en effet, que Desmaizeaux était chargé de la publication et de la mise en vente des ouvrages du déiste. Voici, par exemple, comment Collins exprime sa reconnaissance envers son ami, dans une lettre datée du 9 février 1717 :

1. Cette remarque est citée par Isaac D'Israëli dans son article sur Desmaizeaux. *Curiosities of Literature*, 1841, pp. 378-382.

2. « Je lus des Scolastiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus Locke, et j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de Collins, qui me parut Locke perfectionné, et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. »
Le Philosophe Ignorant, XIII. Voir J. Hahn, *Voltaires Stellung zur Frage der menschlichen Freiheit in ihrem Verhältnis zu Locke und Collins*, 1905 ; et Torrey, *Voltaire and the English Deists*, 1930, p. 25 et suiv.

3. Voltaire possédait cette traduction. Torrey, *ouvr. cit.*, p. 36.

4. Voir notre article dans la *RLC*, avril-juin 1955.

I am much obliged to you for the pains you have taken in relation to my book, *which if there be anything valuable in it is in a great measure owing to you*, but am sorry the negligence of the printer has made you take so many journeys into the city and spend so much time there. I shall rejoice at all opportunity to show my gratitude to you for all favours [1].

Quelques jours plus tard, une autre lettre montre que Desmaizeaux avait été responsable de la révision du texte anglais.

I am extremely oblig'd to you for the pains you have taken about my book, *and the concern you have that I should be exact.* Your translation of Mr. Bayle is as it should be ; and you have done well to put it among the errata [2].

Importants par les phrases que j'y souligne, ces passages renferment, en outre, comme l'aveu de Collins qu'il ne sait pas trop le français et qu'il a recours à Desmaizeaux pour l'utilisation des sources françaises. C'est là un point capital, dont l'importance ressortira par rapport aux écrits postérieurs.

Une troisième lettre de 1717, dans laquelle il est question du *Discourse of Freethinking*, fournit la preuve que Desmaizeaux organisait la distribution de cette littérature dangereuse. Ici, Collins parle de son libraire, Ranew Robinson, et donne à Desmaizeaux pleine liberté pour s'accorder avec lui sur le prix.

Pray caution Mr. Robinson, ajoute-t-il, never to have above 3 or 4 of my Books of Freethinking to lye in his shop at a time, and not to publish them in any publick manner [3].

Il n'y a pas à douter de la nature clandestine de ces négociations, qui, malgré la fameuse « liberté » attribuée à la politique britannique d'alors, exposaient les intéressés à certains risques. Que Desmaizeaux, réfugié et pensionnaire, se soit mêlé de la sorte aux entreprises des libres-penseurs, cela en dit long sur la nature de ses relations avec Collins.

Jusqu'à présent, cependant, les lettres indiquent tout au plus qu'en 1717 Desmaizeaux agissait en qualité d'intermédiaire entre Collins et les libraires, et qu'il avait revu le texte de cette *Philosophical Inquiry concerning Human Liberty*. Mais, un peu plus tard, nous l'entrevoyons au travail avec le déiste, pour la rédaction de quelques remarques destinées à défendre le traité de Collins contre les observations critiques faites par Samuel Clarke. Dans une lettre du 1er juillet 1717, après avoir dit à Desmaizaux qu'il a déjà formulé quelques réponses, Collins exprime son désir... « in

1. Brit. Mus. Add. Ms 4282, fol. 123-124.
2. *Ibid.*, fol. 125-126 ; lettre du 28 février 1717.
3. *Ibid.*, fol. 127-128 ; lettre du 26 avril 1717.

a few days to revise them in such a manner, as that I may begin, when you come down, to transcribe them fair »[1]. Evidemment, les travaux de Collins exigeaient la présence du réfugié ; mais la question se pose : Desmaizeaux était-il tout simplement un « secrétaire », ou n'était-il pas plutôt un fournisseur de matériaux, ainsi que le comte d'Oxford a voulu le suggérer ? Pour éclaircir ce problème, nous trouvons ceci, dans une autre lettre du déiste :

Your advice in relation to authors who have maintained the soul to have in it a principle of action, is very just. I had been searching before upon that head, but what I have found and the use I shall make of it, I reserve for our conversation together[2].

Que Desmaizeaux ait été effectivement le conseiller d'Anthony Collins dans les recherches qui aboutirent à ces spéculations philosophiques, cela nous paraît suffisamment démontré. Outre les aveux de Collins, cités ci-dessus, il existe sur ce point le témoignage du traducteur De Pons, qui adresse à Desmaizeaux les observations suivantes sur le texte de Collins.

Je ne m'estois point senti encor convaincu par ses arguments, et n'avois point encore fait cette expérience sur laquelle il compte tant pour établir son système. *Je ne sçay mesme si sans vous il en seroit jamais venu à bout.* Quoy qu'il en soit, il n'est rien de si seur que c'est à vous seul qu'il a l'obligation du consentement que je donne à ses opinions[3].

L'important, ici, c'est que le traducteur était bien placé pour se renseigner sur ce qui se passait dans la maison de Collins. Son témoignage vaut donc quelque chose. Mais encore une fois, évitons les conclusions trop hâtives : le texte de ce traité sur le libre arbitre est bien l'œuvre de Collins, rédigé dans un style sec et tranchant assez différent de celui de son ami. Toutefois, le lecteur averti ne manquera pas de remarquer un certain nombre de petits détails significatifs : par exemple, des allusions à Gassendi, à Descartes, à Bayle, à Fontenelle ; ou bien, une observation sarcastique sur l'obscurité de Malebranche, tirée d'une lettre de Bayle à Desmaizeaux[4]. En outre, le texte original de cette *Philosophical Inquiry* contient quelques notes et renvois dont deux, au moins, semblent indiquer par leur forme même, la main d'un Français, — celle de Desmaizeaux. Ce sont :

1. Jaquelot sur l'exist. de Dieu[5].
2. dans un renvoi aux « Journalists of Paris » mois de mars 1705[6].

1. *Ibid.*, fol. 137 ; lettre du 1er juillet 1717.
2. *Ibid.*, fol. 131-132 ; lettre du 7 mai 1717.
3. *Ibid.*, MS 4281, fol. 284-285 ; De Pons à Desmaizeaux, le 29 mai 1717.
4. *A Philosophical Inquiry Concerning Human Liberty*, ed. de 1717, p. 10.
5. *Ibid.*, p. 15.
6. *Ibid.*, p. 29.

Ce que l'on ne peut guère entreprendre, c'est de préciser l'apport proprement philosophique du réfugié ; mais ce qui est certain, c'est que le texte anglais de cet ouvrage, aussi bien que la traduction française, a passé par les mains de Pierre Desmaizeaux.

Mais laissons cela, pour considérer une autre manifestation littéraire de cette alliance Collins-Desmaizeaux, assez différente en ce qu'elle n'offre au chercheur rien de très mystérieux. Cette fois, il s'agit d'un recueil d'opuscules inédits de Locke, publié en 1720 sous le titre *Collection of Several Pieces of Mr. John Locke.* En principe, Desmaizeaux était responsable de cette édition, mais il est évident que Collins en fournit presque tous les matériaux — par exemple, les lettres que Locke lui avait écrites [1]. Outre que ce recueil valut à Desmaizeaux une place parmi les éditeurs de Locke (dont il projetait aussi une biographie) [2], son intérêt principal, en ce qui concerne ses relations avec Collins, se rattache à la préface, qui contient des remarques injurieuses dirigées contre Pierre Coste. Pour des raisons qui n'ont jamais été approfondies, Collins s'était brouillé avec Coste, qu'il accusait d'avoir trahi la mémoire de Locke ; et la publication de cette préface montre à quel point Desmaizeaux était soumis à la volonté du déiste, puisqu'il est presque certain qu'aucun sujet de désaccord n'existait entre les deux exilés [3]. Quoi qu'il en soit, ce livre doit être cité comme la preuve qu'en 1720, Collins et Desmaizeaux travaillaient toujours de concert.

Entre 1720 et 1724, aucune nouvelle entreprise collective n'est à signaler, peut-être à cause de la mauvaise santé de Desmaizeaux, et des préoccupations de Collins, qui, après la mort de son fils, se remaria en 1724. On s'attendrait peut-être à voir, par suite de cet événement, un changement sensible dans les relations des deux amis. Il n'en est rien ; au contraire, leur collaboration était sur le point de reprendre, ainsi que les textes nous le démontreront.

Dans la carrière littéraire d'Anthony Collins, l'année 1724 se signale par une activité intense ayant pour premier résultat la

1. Des copies manuscrites, dont Desmaizeaux s'est servi pour cette édition, sont au British Museum. Add. MS 4290.

2. Dans une lettre de Collins on lit ceci : « How goes on Mr. Locke's Life ? I expected you here to write it. » Add. MS 4282 fol. 188.

3. Dans son article sur les traductions françaises de Locke, *RLC*, avril-juin 1955, p. 49), M. Hampton parle de cette « attaque de Desmaizeaux ». Mais ces remarques injurieuses sont bien l'œuvre de Collins, puisqu'il en existe un brouillon écrit de sa main. (Brit. Mus. Add. Ms 4282, fol. 174-175). Il y a lieu de croire, d'après quelques lettres, que Desmaizeaux partageait les opinions de Coste sur le caractère de Locke, et qu'il s'est trouvé dans une situation fort embarrassante, à cause de ses obligations envers Collins.

publication d'un *Historical and Critical Essay on the Thirty-Nine Articles*, qui peut être considéré comme une suite de *Priestcraft in Perfection*. Ici, rien n'indique de façon positive la présence de Desmaizeaux, à l'exception d'une seule lettre de Collins d'où il ressort qu'il y avait eu quelque contact entre le réfugié et l'imprimeur du livre, un libraire nommé Francklin [1]. Il se peut donc que Desmaizeaux ait été chargé de surveiller l'impression et la mise en vente de ce nouvel écrit, mais, à défaut de preuve concluante, il faut s'en tenir à une simple conjecture.

Il n'en est pas ainsi, cependant, d'un autre projet formulé par Collins au cours de cette même année, et qui, quoiqu'il eût avorté, démontre parfaitement la complicité de Desmaizeaux dans la conjuration anticléricale des libres-penseurs anglais. Le 28 août 1724, Collins, attendant son ami à Baddow Hall, écrit à Desmaizeaux dans les termes suivants :

I will not wait your coming hither to communicate to you in general the project I had formed in your behalf. The booksellers who had agreed with me to print Dodd's Dictionary, have declined that work out of an apprehension of danger, as they wrote me word : and they have sent me the manuscript by Mr. Dodd's direction, who has seen their letter of exceptions. I have had several projects in my mind concerning the printing it, being very much concerned that so curious a book should be, as it will be lost if some speedy care be not taken about it, or if it comes again into the hands of Mr. Dodd. I have drawn up proposals for printing it by subscription, and in those proposals say at the end of the title, *published by a protestant, who has added notes to supply and rectify many defects of the author, and to correct and confute divers errors, and particularly such as are calculated to serve the cause of Popery and prejudice men against the Protestant Religion.* I will only say to you at present, that I design you for the Protestant Editor : that I myself can supply you with many new memoirs, and also with several confutations : that the additions need not amount to above the quantity of a three or four shilling book ; that the profit shall be **all yours, after Mr. Dodd is considered** [2].

Ce « Mr. Dodd » dont parle Collins est presque certainement Charles Dodd, écrivain catholique auteur d'une *Histoire Ecclésiastique d'Angleterre*, et d'un dictionnaire historique et critique de Catholiques notables. Cette dernière compilation n'a jamais été imprimée, mais il est évident que Collins en avait eu vent, et qu'il y voyait une nouvelle occasion d'intervenir dans les disputes théologiques, et de semer le doute et le désaccord, suivant sa tactique habituelle. Il eut sans doute l'intention de faire imprimer ce dictionnaire avec des notes rédigées à la manière de Bayle. Quoi de plus raisonnable, en effet, que de faire travailler son ami Desmaizeaux, l'auteur de Bayle, à cette entreprise perfide.

1. Brit. Mus. Add. MS 4282, fol. 208, lettre du 1er décembre 1724.
2. *Ibid.*, fol. 204-205 ; lettre du 28 août 1724.

Son projet n'aboutit à rien, mais l'affaire fournit un renseignement précieux, pour compromettre Desmaizeaux dans les activités de Collins vers 1724. C'est là, justement, un point essentiel, dont cette preuve sera de la plus grande importance pour l'éclaircissement du prochain épisode dans cette histoire de collaboration — à savoir, la publication du *Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion.*

Cet assaut contre les prophéties, né d'un conflit d'opinions provoqué par William Whiston, théologien très sincère mais plutôt excentrique [1], doit être considéré, indéniablement, comme le plus dangereux de tous les écrits de Collins. Ce fut l'avis des contemporains, tels que Warburton, et les historiens les plus récents du déisme n'ont pas jugé à propos de modifier ce jugement [2]. La controverse déclenchée par le libre-penseur fit sensation, et l'on compte jusqu'à trente-cinq réponses à Collins de la part des théologiens, piqués au vif par la manière dont il sut insinuer qu'aucune interprétation des prophéties, soit littérale, soit allégorique, ne saurait fournir une base solide à la foi traditionnelle. On avait bien pu tolérer de simples boutades contre la « fourberie des prêtres », mais, cette fois, il fallait prendre la chose au sérieux, étant donné la nature corrosive du livre, avec son appareil critique, appuyé sur les textes bibliques et les opinions contradictoires des commentateurs.

Tout en évitant d'attribuer à l'ouvrage une valeur excessive, on peut néanmoins lui accorder une incontestable importance historique, tant par le scandale immédiat qu'il a provoqué en Angleterre que par l'influence qu'il allait exercer en France. En effet, dans ce siècle philosophique, il n'y a peut-être pas de meilleur exemple de l'intervention déconcertante d'un laïque dans une discussion théologique. Il vaut donc la peine de résumer les indices qui semblent signaler encore la main de Desmaizeaux dans cette polémique inquiétante.

Admettons tout d'abord qu'il ne soit pas question d'une preuve documentaire irréfutable, puisque, malheureusement, il y a une lacune dans la série de lettres, pour la période à laquelle le livre fut composé. A défaut de telle évidence, il devient nécessaire de chercher ailleurs un premier indice ; or, cet indice existe, dans un

1. En 1722, Whiston avait publié son *Essay Towards Restoring The True Text of The Old Testament*, tentative curieuse pour sauver la doctrine de l'accomplissement littéral des prophéties. Sir Leslie Stephen, dans son livre *English Thought in the Eighteenth Century*, a résumé admirablement cette controverse.

2. Voir, par exemple, R. N. Stromberg : *Religious Liberalism in Eighteenth Century England*, Oxford, 1954, p. 54. Selon M. Stromberg, les *Grounds and Reasons* sont « the most effective of all deistic critiques of Christianity ».

compte rendu des *Grounds and Reasons* que le journaliste français Armand de La Chapelle fit paraître dans sa *Bibliothèque Angloise*. La Chapelle était un ami de Desmaizeaux, mais ses convictions religieuses lui défendaient toute sympathie envers les déistes. Le ton de son article est donc hostile, et l'ironie de ses observations ne laisse de frapper :

L'anonyme (c'est-à-dire Collins), tout Anglois qu'il est de naissance, possède bien notre langue, ou du moins se pique de la posséder. Il cite quantité de nos auteurs, et quand l'occasion s'en présente, il rapporte exactement les paroles de l'original, sans qu'il y paroisse rien d'étrange. Il est même assez singulier que les renvois à des ouvrages *latins* se trouvent ici en *françois*. Un autre, par exemple, qui voudroit indiquer quelque endroit du livre de Cunaeus *de Republica Hebraeorum* le marqueroit de la sorte, mais celui-ci, citant cette pièce de l'édition de Saumur (p. 40, 47) dit dans son renvoi ' Cunaeus dans sa *République des Hébreux* L. 3. C. 8. Vol. I, p. 376 ' [1].

Peut-on se tromper sur le sens de ces remarques ? La Chapelle, qui, d'ailleurs, savait bien que Collins était l'auteur anonyme des *Grounds and Reasons*, a compris également, après avoir un peu étudié le texte, qu'il ne pouvait pas être l'œuvre de Collins seul ; et qu'à l'ombre de ce *freethinker* hardi, il y avait une forte influence française [2].

L'on comprend aisément que cet article de La Chapelle ait été fort peu goûté de Collins ; en effet, dans une de ses lettres à Desmaizeaux, le déiste vide sa bile contre son critique, qu'il traite de « prêtre malveillant et incorrigible », auteur d'un « journal rempli de sottises ». Pourtant, le ressentiment même de Collins nous invite à chercher ce qu'il pourrait y avoir de vrai dans les insinuations de La Chapelle.

Il faut convenir, en premier lieu, que l'emploi des sources françaises est un aspect remarquable des *Grounds and Reasons*. L'on y voit, par exemple, de nombreuses allusions aux périodiques français, et notamment à la *Bibliothèque choisie* de Le Clerc ; ailleurs, des renvois aux écrits de Huet, Dupin, Lamy, Allix, Pezron, Montfaucon, Martianey, Toinard et Basnage. L'exemple le plus frappant est celui des commentaires bibliques de Richard Simon, cités dans plus de cinquante renvois. Peut-être n'y a-t-il là rien d'extraordinaire. Au premier coup d'œil, il semble que Collins ait été assez intelligent pour consulter un des spécialistes les plus connus en exégèse biblique. Soit. Mais l'on observera

1. *Bibliothèque Angloise*, 1724, vol. XI, 1re partie, art. 3 ; pp. 96-97.

2. D'autres articles sur l'affaire des *Grounds and Reasons* ont paru dans la *Bibliothèque angloise*, dont un écrit probablement par Desmaizeaux. (Vol. XII, 1re partie, art. 8, p. 243). Il est presque certain que La Chapelle était au courant de ce qui se passait entre Collins et Desmaizeaux. Sur les rapports entre Desmaizeaux et la *Bibliothèque angloise*, voir notre article précédent, *RLC*, avril-juin 1955.

malgré tout que l'auteur des *Grounds and Reasons* se sert des éditions françaises de Simon, bien qu'il eût pu consulter des traductions anglaises ; et l'on ne s'étonnera pas de retrouver cet intérêt pour Simon dans la correspondance de Desmaizeaux, qui, en effet, devait participer, quelques années plus tard, à la publication d'une édition de ses lettres [1].

A cette tendance à recourir aux commentateurs français, il faut ajouter quelques détails textuels : dans la préface, une citation de Boileau [2] ; ailleurs, une allusion sarcastique à Jurieu [3] ; des choses, enfin, qui ne *prouvent* rien, mais qui rappellent que Desmaizeaux était le biographe et l'éditeur de Boileau et de Bayle...

Bien entendu, la thèse d'une collaboration, que nous voulons soutenir ici, ne saurait se fonder sur des indices tellement vagues, mais on doit tenir compte en même temps de quelques notes qui, à en juger par leur forme, ne sont sûrement pas de la main de Collins. Par exemple :

1. Casaubon of Enthusiasm [4].
2. Shaftesbury's Letter of Enthusiasm [5].

L'auteur de ces renvois veut écrire en anglais, mais il pense en français. Et que dira-t-on des exemples suivants, relevés dans le texte original d'un livre anglais ?

1. (b) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, An. 1703, p. 22, 23 de l'Édition d'Hollande. *(sic)*.
2. (*b*) Delon : Des Dieux Orient. p.p. 10-30. Philos. Transac. Ann. 1700, p. 734.
3. (*c*) Luke 2, 38. (*d*) Le Clerc sur l'endroit.
4. Cuneus dans sa *République des Hébreux*. 1. 3. c. 8. Vol. I, p. 376.
5. Acts 26. 3, 6, 7, 22, 23, 24. Le Clerc sur cet endroit.
6. Dupin : Dissert. Prélim. sur la Bible. L. I. c. 4, p. 487. Le. note.
7. (*b*) Wake, 16. pp. 71-75. See also Lenfant : Préface Gén. sur son Nov. Test., p. 3 [6].

Il nous semble, après cela, qu'Armand de La Chapelle avait frappé juste, lorsqu'il invita ses lecteurs à contempler les bizarreries du *Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion.* Et, encore une fois, la main française qu'il y a entrevue ne peut être que celle de Desmaizeaux. La preuve à peu près concluante

1. Les Lettres de R. Simon, avec une biographie par Bruzen La Martinière, Amsterdam, 1730. L'intérêt que Desmaizeaux prenait à cette édition est démontré par des lettres du libraire P. Mortier. Brit. Mus. Add. MS. 4285, fol. 270, 271, etc.
2. *A Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion*, 1724, p. XIII.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Ibid.*, p. XXIV.
5. *Ibid.*, p. XXX. Le titre anglais de cet écrit est *A Letter Concerning Enthusiasm.*
6. Ces notes se trouvent sur les pages suivantes du texte de Collins : I. *Préface*, p. VII ; II. p. 23 ; 3. p. 33 ; 4. p. 40 ; 5. p. 172 ; 6. p. 210 ; 7. p. 88.

— s'il en faut encore une — est fournie par un passage [1] où il est question de quelques ouvrages écrits contre la religion chrétienne par des Juifs espagnols. Ce sont la *Fortificacion de la Fe, Providentia Divina de Dios con Israel*, de Säül Levi Mortera, et les *Prevenciones Divinas* d'Isaac Orobio de Castro ; ouvrages qui circulaient clandestinement et dont Collins s'était procuré des manuscrits. Or, au British Museum, parmi les manuscrits du fonds Birch, qui contiennent la correspondance de Desmaizeaux, il existe quelques feuilles détachées écrites de sa main, avec des notes sur ces ouvrages espagnols et neuf pages de transcriptions [2]. Pourquoi Desmaizeaux travaillait-il sur ces manuscrits obscurs ? Ce n'était pas, assurément, pour ses propres ouvrages, qui ne contiennent rien à quoi ces notes auraient pu servir. Au contraire, tout nous porte à voir là les débris d'un travail entrepris dans la bibliothèque d'Anthony Collins, en vue de la publication des *Grounds and Reasons*.

Laissons maintenant ce livre, pour en considérer la suite ; *The Scheme of Literal Prophecy Considered*, publiée en 1726 pour répondre aux trente-cinq adversaires de Collins. Cette fois, on ne s'attendrait guère à retrouver les singularités qui avaient éveillé les soupçons de La Chapelle. L'on se tromperait, pourtant, puisque, contre toute probabilité, l'ouvrage offre au chercheur des indices tout à fait semblables, qui laissent deviner de nouveau la présence de Desmaizeaux, la « main française » du déiste. Mêmes sources françaises : Simon, Dupin, Basnage, Le Clerc, Scaliger, Blondel, Bossuet, Lenfant, Fontenelle, Arnauld ; et encore une fois, plusieurs renvois de forme plus ou moins française. Les voici, textuellement :

1. Simon : Supplement à *Leon de Modene*, p. 15.
2. See Lenfant : Pref. devant son Nouv. Testament, p. 222.
3. (8) Fontenelle : *Œuvres*, vol. I, p. 569, Edit. de Paris 1725.
4. (27) Luke II, 38 (28) Le Clerc, sur l'endroit.
5. See Dictionnaire de *Calmet*, Article *Messie*.

et enfin, un exemple extraordinaire :

6. Voyez la Préface de M. *Barbeyrac* devant son *Pufendorf* [3].

1. *Ibid.*, p. 82.

2. Brit. Mus. Add. MS 4254, fol. 10-11 ; MS 4257, fol. 74-81, 85. Nos recherches au British Museum ont abouti à la découverte d'une quantité considérable de fragments MSS, liés, pour la plupart, avec des papiers du Dr Birch, qui acheta la correspondance de Desmaizeaux. Naturellement, ces papiers détachés, éparpillés dans une vingtaine de volumes, ne sont pas catalogués sous le nom de Desmaizeaux.

3. Ces renvois se trouvent sur les pages suivantes de la *Scheme of Literal Prophecy* : 1, p. 24 ; 2. p. 240 ; 3. p. 69 ; 4. p. 20 ; 5. p. 13 ; 6. p. 367.

Est-il croyable qu'un auteur anglais, travaillant à lui seul, eût mis cela en bas de son texte anglais ?

Il est vrai que les preuves fournies par ce texte sont assez minces, et nous n'avons, malheureusement, aucun renseignement précis sur les relations des deux hommes vers la fin de 1725, lorsque le livre fut écrit. En revanche, des lettres de Collins et celles d'un autre correspondant de Desmaizeaux, La Motte d'Amsterdam, nous montrent d'une façon assez claire que l'ouvrage fut imprimé en Hollande par le libraire Thomas Johnson, et que Desmaizeaux fut chargé de la correction des épreuves [1].

En somme, il est presque certain que ce livre, comme les autres dont nous avons parlé, fut un travail collectif, et, vraisemblablement, le dernier en date des fruits de cette collaboration entre le réfugié besogneux et son mécène peu orthodoxe. Après sa publication, Collins semble avoir quitté les rangs des déistes critiques, cédant la place à Thomas Woolston, qui devait diriger une attaque contre les miracles, déjà projetée par Collins dans les *Grounds and Reasons*.

Ce qui reste à établir, par un examen rétrospectif, c'est la date à laquelle l'amitié des deux écrivains s'était transformée en une collaboration active. Ici, les difficultés sont considérables, étant donné la pénurie relative de renseignements documentaires avant 1715. Nous avons déjà exprimé l'opinion que cette collusion pourrait bien remonter à la publication, en 1710, de la *Lettre d'un Gentilhomme de la Cour de Saint-Germain* de Desmaizeaux. Ce n'est toutefois qu'avec le *Discourse of Freethinking*, de 1713, que le réfugié semble avoir laissé son empreinte sur un texte de Collins, et là encore, cette empreinte est peu de chose. Elle se réduit, pratiquement, à l'emploi de quelques sources françaises, telles que Dupin et Le Clerc, Navarette, Le Comte et Tachard ; la mention d'un ouvrage italien, fournie probablement par Desmaizeaux, qui avait quelque connaissance de cette langue [2] ; et deux renvois rédigés en français, analogues à ceux que nous avons relevés dans des écrits postérieurs. Les voici :

1. Le 13 juin 1726, Collins écrit ainsi à Desmaizeaux : « You say you have revised K, but the last half-sheet w'ch I rec'd was J. I wonder what follows K should require a fortnights stay from you for to correct. » Brit. Mus. Add. MS. 4282, fol. 212-213. Il s'agit évidemment des épreuves du livre de Collins. La Motte, le plus assidu des correspondants de Desmaizeaux, parle de ses rapports avec Johnson dans une lettre du 25 oct. 1726 Add. MS. 4286, fol. 280-1. Ce libraire anglais, établi depuis longtemps en Hollande, semble avoir joué un rôle important dans les affaires des libres-penseurs, travaillant de concert avec Desmaizeaux. Outre les ouvrages de Collins, il imprima des traductions de Toland et, paraît-il, de Tindal.

2. *A Discourse of Freethinking*, 1713, p. 23. Il s'agit d'une citation de Bonarelli.

1. *Les Césars de Julien* par Spanheim [1].
2. Binet du Salut d'Origene [2].

Si on ne connaissait rien des autres textes de Collins, on ne songerait guère, bien entendu, à échafauder une théorie de collaboration sur ces données négligeables. Mais, heureusement, il existe, comme pour les *Grounds and Reasons*, un témoignage contemporain ; et ce témoignage est d'autant plus convaincant qu'il est fourni par le critique Bentley, défenseur accrédité des valeurs traditionnelles contre les assauts de la bande déiste, et qui avait donc les meilleures raisons du monde pour se renseigner sur les activités de Collins. Dans un passage de ses *Remarks on a late book intituled Discourse of Freethinking*, écrites pour foudroyer Collins et ses amis, le critique appelle le *Discourse* « a rhapsody of passages out of Old and New Writers, *rak'd and scrap'd together by the joint labour of many hands* to abuse all religion » [3]. Il semble donc que Bentley lui-même, qui a dû soumettre le texte du *Discourse of Freethinking* à un examen rigoureux, y ait vu un travail collectif. Il pourrait bien avoir raison ! Quoi qu'il en soit, la conclusion à laquelle nous conduit l'étude des textes, c'est que, désormais, la collaboration de Desmaizeaux à l'œuvre de Collins doit être reconnue par la critique, peut-être avec réserve en ce qui concerne le *Discourse of Freethinking*, mais sans réserve pour *A Philosophical Inquiry Concerning Human Liberty*, *A Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion*, et *The Scheme of Literal Prophecy Considered.*

Mais il est temps, maintenant, de préciser quelles leçons, selon nous, on peut dégager de cette enquête, la première se rapportant, évidemment, à la contribution apportée par Collins à la controverse déiste en Angleterre.

A cet égard, la présence de Desmaizeaux, une fois démontrée, nous permet de distinguer dans l'œuvre du libre-penseur plusieurs éléments disparates. D'un côté, il y a chez Collins un dilettante philosophe, un enthousiaste lockéen épris de spéculations métaphysiques ; et c'est là, sans doute, l'auteur des petits traités sur le libre arbitre et des lettres à Clarke sur l'immortalité de l'âme. Mais il y a aussi un « tempérament » — et c'est ce qui explique son anticléricalisme violent, et l'impétuosité de ses

1. *Ibid.*, p. 118. Il est à remarquer que Desmaizeaux connaissait Spanheim, et qu'il renvoie au même ouvrage dans sa *Vie de Boileau*, 1712, p. 312.
2. *Ibid.*, p. 162.
3. Bentley, *Remarks on a late book intituled Discourse of Freethinking*, 6e éd., p. 4.

boutades contre les traditions qui, selon lui, mettent des entraves à la raison.

Au fond, Collins est un esprit plutôt superficiel, un frondeur impatient, et pourtant, il s'est fait un nom parmi les déistes « critiques » par deux ouvrages sur les prophéties, qui, loin d'être de simples boutades issues d'un mouvement de mauvaise humeur, donnent l'impression d'être fondés sur de véritables travaux d'exégèse, et sur une documentation assez considérable. Bref, il y a dans l'œuvre de Collins une évolution vers une discipline critique plus rigoureuse. Voilà, précisément, à notre avis, ce qu'il semble devoir en partie à Desmaizeaux, esprit plus borné, sans doute, mais travailleur assidu, « vrai furet de bibliothèque », ainsi que l'appellent ses amis.

L'habileté polémique de Collins a toujours été reconnue [1] ; c'est là le talent d'un homme intelligent qui, dans sa jeunesse, avait été étudiant en droit, et dont l'esprit a dû être aiguisé par les fonctions publiques qu'il a exercées pendant des années [2]. Au contraire, ce qui semble avoir quelque peu troublé les historiens du déisme, c'est la façon dont ce gentilhomme campagnard, laïque, amateur de bonne chère et de chasse, a pu s'aventurer hardiment, et avec quelque succès, dans un champ qui, en principe, devrait être réservé aux théologiens. Mais bien des choses s'expliquent, dès que l'on se souvient que son ami Desmaizeaux, fils d'un pasteur, avait consacré de longues années à la théologie, avant de renoncer à la carrière ecclésiastique. Dans cette alliance Collins-Desmaizeaux, l'innovateur, le polémiste, l' « avocat », c'est Collins, sans doute ; mais le « théologien », c'est presque certainement Desmaizeaux [3], qui après avoir mis à la disposition du déiste son savoir spécialisé, a été chargé de la documentation des textes rédigés par Collins, pour les faire imprimer ensuite et les mettre en circulation.

Après cela — et c'est la seconde conclusion générale qui s'impose maintenant — il va de soi qu'il faut accorder à Desmaizeaux un rôle plus important dans l'histoire des relations franco-anglaises au début du XVIII[e] siècle. Par ses travaux de journaliste,

1. Voir Stromberg, *ouvr. cit.*, p. 53.
2. Collins avait fait ses études à Cambridge. Plus tard, il fut magistrat, *deputy lieutenant* et trésorier du comté d'Essex.
3. Dans son excellent ouvrage (p. 53), M. Stromberg semble s'étonner un peu de ce que Collins ait pu « revenir », après s'être exposé aux sarcasmes de Bentley, par un certain manque d'érudition. Il est vrai que le savoir de Collins laissait un peu à désirer, si l'on en juge par l'affaire du *Discours of Freethinking* ; mais voilà précisément, à notre avis, ce qui explique le rôle de Desmaizeaux. Collins a dû comprendre qu'il avait là un instrument parfait.

par ses éditions, ses biographies et ses traductions de Bayle, de Saint-Evremond, de Toland, c'est déjà un personnage considérable parmi les réfugiés ; mais ce ne sont là, après tout, que des travaux de seconde main. Or, cette complicité dans l'œuvre de Collins est bien autre chose. Si l'on accepte les indices offerts par les textes — et, il faut le répéter, les textes *originaux* — Desmaizeaux sort aussitôt des rangs des simples vulgarisateurs pour prendre place parmi les combattants actifs, jouant un rôle unique en son genre auprès des rationalistes anglais.

Certes, Desmaizeaux n'est pas un grand écrivain, et il avait ses raisons pour s'effacer ainsi qu'il l'a fait, mais cette curieuse collaboration ouvre cependant de nouvelles perspectives sur d'autres questions d'histoire littéraire : par exemple, celle de l'influence du déisme anglais dans l'œuvre de Voltaire ; et notamment, cet autre problème que Gustave Lanson a dû renoncer à résoudre, lorsqu'il travaillait à son édition des *Lettres Philosophiques* [1] : à savoir, la dette de Voltaire envers les réfugiés.

On admet que, pendant son séjour en Angleterre, Voltaire rencontra Desmaizeaux. On sait également que le nom de Collins se trouve avec ceux de Toland et de Shaftesbury dans le texte des *Lettres Philosophiques*. Cependant, on a pu suggérer qu'à cette époque Voltaire ne savait presque rien des écrits de ces libres-penseurs [2]. C'est évidemment possible ; mais on serait curieux de savoir ce que se sont dit Desmaizeaux et Voltaire au café du Rainbow. Voltaire savait-il, en effet, que son interlocuteur vieillissant s'était assis à côté d'Anthony Collins dans la bibliothèque de Baddow Hall, pour façonner des ouvrages scandaleux contre la religion ?

J. H. Broome.

1. *Lettres Philosophiques*, éd. Lanson, 5e éd., p. LI.
2. N. L. Torrey : *Voltaire and the English Deists*, 1930, p. 3.

VICTOR HUGO
ET LES ARTS PLASTIQUES

Il faudrait trouver les rapports entre
le génie du poète et celui du dessinateur.
Jean PRÉVOST, *Baudelaire*, p. 10.

M. Jean Sergent, conservateur du Musée Victor-Hugo, estime à quatre cent cinquante le total des dessins du poète. La Maison de Paris, nous dit-il, en détient trois cent cinquante ; quelques autres sont à Guernesey ; le reste appartient aux héritiers et à des collections privées. Sous le titre *Dessins de Victor Hugo* [1], M. Sergent en reproduit une vingtaine des plus caractéristiques, précédés d'une courte et substantielle étude qui nous permettra d'attendre avec un peu moins d'impatience celle de Mlle Cl. Poyet, promise par M. Adhémar [2].

J'avais moi-même un dossier sur ce sujet, que j'ai touché au passage dans mon étude sur *la Fantaisie de Victor Hugo* [3], et le meilleur emploi que j'en puisse faire, le meilleur hommage aussi que me souffle mon amitié pour M. Sergent, est sans doute de le verser dans les marges de son livre si suggestif, si nécessaire, mais encore insuffisant à mon gré. Quel éditeur cependant aurait voulu en lire davantage sur une cause aussi peu connue ? Valéry n'est plus là pour témoigner sa vive curiosité [4], en allant contempler avec M. Julien Cain les albums du poète, ni Focillon [5], ni aucun des commentateurs, qui, de vingt en vingt années [6], ont marqué d'un

1. Ed. la Palatine, Paris-Genève, 1955.
2. N° 3-4-5 des *Cahiers de l'Assoc. Intern. des Études fr.*, juillet 1953, p. 236.
3. T. I, pp. 115-118, 175-178, 202, 370-376 (Paris, J. Corti, 1949).
4. *Vues*, Paris, La Table Ronde, 1948, p. 171.
5. H. FOCILLON, *Technique et Sentiment*, Paris, 1919.
6. Th. GAUTIER, Préface à l'*Album de Gravures* de P. Chenay *d'après des dessins de Victor Hugo*, Paris, Castel, 1863, réimpr. dans *Souvenirs de Théâtre, d'Art et de Critique*, Fasquelle-Charpentier, 1883. — Ph. BURTY, *L'Art*, t. 3, pp. 32-38 (1875), réimpr. dans *Maîtres et petits maîtres*, Paris, 1877. — E. BERTAUX, *Victor Hugo artiste*, Paris, 1903. — A. ALEXANDRE, *La Maison de Victor Hugo*, Hachette, 1903. — R. ESCHOLIER, *Victor*

caillou blanc cet itinéraire admiratif où quelques peintres authentiques de nos jours, tel, dit-on, Picasso, ajoutent une note de compétence professionnelle. Il faut le dire tout de suite, en plein accord avec M. Sergent : si, dès son jeune âge, Victor Hugo a été un grand amateur de dessin, son œuvre plastique n'a rien d'un travail d'amateur. Victor Hugo n'est pas un « peintre du dimanche », mais un véritable artiste, original dans sa manière et d'ailleurs tout à fait conscient de sa valeur.

I. Ses maîtres, les graveurs.

« Une chose bien étonnante, nous dit M. Sergent, est l'extrême rareté des mentions que fait Victor Hugo de peintures ou dessins regardés, de musées visités (p. 20). » Il est peut-être vrai qu'il cite assez peu de titres de tableaux : nous verrons. Mais pour les musées, est-ce si sûr ? Non, non, Hugo n'était pas, comme Stendhal ou Valéry, de ceux qu'indispose la perspective d'un musée, braqué comme un revolver sur leur attention : elle n'était pas pour lui faire peur, ni pour déplaire à son appétit de connaissance et de contemplation. M. Sergent se hâte de rectifier sa propre affirmation, en s'appuyant sur le témoignage de Juliette Drouet (« Quand on arrivait à l'étape, quand on visitait cathédrales et musées...») et sur ceux du poète lui-même, enregistrés dans ses carnets de voyage des années 1860 et suivantes. Mais c'est aussi vrai des voyages de 1834-1843. Et croit-on qu'il nous a chaque fois signalé ses visites ou fait part de ses impressions ? Une lettre à M^lle^ Bertin (29 août 1837), ses notes de voyage en Belgique de la même année, sa préface et ses lettres du *Rhin* les attestent. Mais le genre du récit de voyage ne permettait de prendre à l'érudition que des grâces superficielles et un cachet fantasque. Les musées, ne l'oublions pas non plus, étaient beaucoup moins nombreux en son temps qu'au nôtre, c'est-à-dire qu'une bonne partie d'entre eux étaient des églises et des châteaux, à l'ornement desquels les tableaux contribuaient : or, il visitait des châteaux et manquait peu d'églises. Le musée du Louvre, qu'il a connu [1], date, seule-

Hugo artiste, Crès, 1926. — Voir également le numéro spécial d'*Arts et Métiers graphiques*, 1^er^ juin 1935, et celui de *Formes et Couleurs*, n° 3-4, 1945, notamment l'article de J. Adhémar, *Victor Hugo et la gravure de son temps*.

1. Sergent, p. 20 : Sainte-Beuve le remercie de lui avoir fait connaître le Louvre. — M. Sergent me renvoie au *Sainte-Beuve* d'A. Billy, t. I, p. 85, et, d'autre part, il me rappelle la reconnaissance de dette de Sainte-Beuve, dans sa lettre d'Oxford, du 26 août 1828 (éd. Bonnerot, t. I, p. 103) : « Je vous dois d'ailleurs, et cela m'est bien doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare. Une cathé-

ment, à proprement parler, de l'Empire ; le musée de Versailles fut installé par Louis-Philippe en galerie de tableaux et Hugo assista à l'inauguration en 1837.

Mais les musées ne sont pas la seule manière de connaître les œuvres d'art, surtout lorsqu'il s'agit d'eaux-fortes. Les recueils paraissent avoir été avares d'illustrations, mais j'avoue ici humblement mon incompétence [1]. Des collections d'estampes existaient bien dans les bibliothèques [2] et chez les marchands : 1835 est approximativement la date où Dutuit commence la sienne, qui sera léguée en 1902 au Petit-Palais. Vers 1830 et dans les années suivantes, des revues comme l'*Artiste*, qui comptait dans son équipe le peintre lyonnais Paul Chenavard, l'ami de Nerval, publiaient des reproductions gravées de tableaux [3]. Là, il put avoir des révélations de Watteau ou de Fragonard, remis en honneur par les habitués de la rue du Doyenné, Rogier, Gautier, Nerval : or, c'est la même revue qui devait publier certains de ses propres dessins, dès 1844. Dans un chapitre de *Notre-Dame de Paris*, comme nous le verrons, Hugo fait appel à l'imagination du lecteur qui « n'est pas sans avoir *feuilleté* l'œuvre admirable de Rembrandt » : en tenant compte du fait qu'il s'agit évidemment d'eaux-fortes, cette expression est symptomatique de la manière de connaître.

M. Sergent écarte d'un mot les séances possibles chez sa future belle-sœur, Julie Duvidal, élève de Gérard et professeur de dessin de sa fiancée Adèle : comment les « leçons qui ont fait fleurir les œuvrettes de Mme Victor Hugo » auraient-elles pu « enfanter de surcroît le *Burg à la Croix* (p. 16) » ? Mais, de la même manière qu'à l'atelier, se dégagent des talents bien différents, que dominent les personnalités ! C'est, en tout cas, une hypothèse, et l'avertissement est juste. Mais le milieu crée l'émulation, ou du moins facilite l'éveil d'un goût. Victor Hugo est entouré de peintres, que M. Sergent dénombre, les Devéria, Célestin Nanteuil, Bou-

drale était pour moi une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres*. » Où, ajoute M. Sergent, auraient-ils vu des tableaux ensemble à Paris, sinon au Louvre ?

1. G. Bourcard, *A travers cinq siècles de gravures*, signale, comme les plus récents, un *Catalogue de l'œuvre de Dürer*, anonyme, de 1831, et le *Catalogue raisonné de l'œuvre de Rembrandt*, par H. de Claussin, de 1824, mais aucun de ces ouvrages n'a de reproductions, non plus que l'ouvrage détaillé de Bartsch, *Le Peintre Graveur*, Vienne, 1808, 21 vol. On en signale toutefois, dans de plus anciens, pour Dürer.

2. Cf. *Rhin*, XXXIII, p. 377 : « Je n'aurais pas quitté Bâle sans visiter la bibliothèque. Je savais que Bâle est pour les Holbein ce que Francfort est pour les Albert Dürer. »

3. Entre 1859 et 1866, Hugo reçoit la *Gazette des Beaux-Arts* (cf. mon article *Les livres de Hauteville House*, *R.H.L.F.*, janv.-mars 1952, pp. 58 et 65) ; mais la plupart des numéros n'ont pas été coupés.

langer [1], Delacroix au début [2] (mais les génies s'aiment-ils ?), Gautier, Châtillon, etc. : ils ont au moins attiré son attention sur la peinture, peut-être même d'un mot ici ou là éveillé et guidé son goût. Très jeune, il a fréquenté les expositions. Lui-même collectionnait, à la mode de son temps. Lors de la vente de son mobilier en 1852, sa femme lui reprochera de s'être trop fié à ses capacités de connaisseur, en fait de meubles et de bibelots ; dans l'inventaire, on trouve mention de quatre Lancret. Balzac, collectionneur aussi impénitent, recommande à sa femme, à la dernière visite que lui fait le poète : « Surtout fais bien voir à Hugo tous mes tableaux ! » Malgré la vanité bien connue du romancier, c'est un signe que le poète passe pour amateur de peinture, et, de fait, il avait admiré « de magnifiques peintures de Porbus et de Holbein » [3]. Bien sûr, on le verra, tout comme un autre, admirant aussi bien des tableaux « attribués » à tel peintre que des œuvres authentiques, mais souvent ceux-là même se découvrent à leur tour œuvres d'un excellent contemporain.

Décidément, il faut revenir à l'œuvre littéraire et la parcourir en quête de preuves. Pour chaque artiste, nous procéderons de la même manière : quelles œuvres Hugo a-t-il connues ? quel effet en tirait-il pour ses élaborations littéraires ou plastiques [4] ? Nous les étudierons dans l'ordre supposé de ses prédilections. A cet égard, on ne sera pas surpris de voir figurer en tête deux graveurs, Dürer et Rembrandt, qu'il unit dans la même admiration.

1. *Albert Dürer.* — « On connaît le poème consacré à Albert Dürer. Il constitue probablement le seul hommage de Hugo à ce vieux maître (p. 21). » On se rappelle, en effet, que dans cette pièce des *Voix intérieures*, datée du 20 avril 1837, le poète rend un hommage vibrant au « vieux peintre pensif », visionnaire de la nature et maître de « l'horreur ». Bien avant le temps de l'exil, le poète futur de *la Bouche d'ombre* s'est senti avec le graveur de l'Apocalypse une affinité de tempérament, une filiation spirituelle, qui interdisent d'entendre l'invocation « maître » comme un vain mot. Hugo est attiré par ce qu'il devine en Dürer, à travers son œuvre, d'inquiétude métaphysique, portée aux rêveries profondes

1. Cf. dans *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, éd. Bonnerot, t. I, p. 146, de Dijon, 11 oct. 1829 : « Boulanger et Robelin vous rapporteront d'admirables croquis... »
2. Hugo aurait, dit-on, posé pour son *Christ* de l'église Saint-Paul.
3. *Choses vues*, t. II, p. 69.
4. Il vaudrait la peine de rechercher, pour chaque œuvre identifiée, où et sous quelle forme Hugo l'a pu voir : nous espérons que Mlle Poyet pourra mener à bien cette enquête.

et sensible au mystérieux foisonnement de la nature, comme Hugo aime à dire.

Dès 1827, au moins, on enregistre son modèle dans un poème du genre « ballade », recueilli par la suite dans *Toute la Lyre* (II, 41, 26 décembre) et intitulé *Un dessin d'Albert Dürer*, prétexte à une fantaisie médiévale plus marquée de virtuosité que de profondeur. C'est dans le même esprit, en somme assez vague, qu'il félicite superlativement son jeune ami et disciple Victor Pavie, deux ans plus tard, sur une de ses poésies : « on dirait une de ces vieilles et admirables compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt (3 avril 1829). » C'est un jugement de valeur et l'union des deux noms a quelque chose de significatif. Connaît-il déjà le célèbre burin du *Chevalier de la Mort*, qui de plus ou moins loin inspire sa vision d'une forêt hantée dans le poème de 1837, « forêt lugubre d'Albert Dürer », notera-t-il en 1840 à propos de la Forêt-Noire ? [1] C'est cette dernière date qu'il faut attendre pour en avoir une description expressive à propos des chevaliers du Rhin :

> Tous ces aventuriers, à demi enfoncés dans l'impossible et tenant à peine par le talon à la vie réelle, vont et viennent dans les légendes, perdus vers le soir dans les forêts inextricables, cassant les ronces et les épines, comme le *Chevalier de la mort* d'Albert Dürer, sous le pas de leur cheval, suivis de leur lévrier efflanqué, regardés entre deux branches par des larves, et accostant dans l'ombre tantôt quelque noir charbonnier assis près d'un feu, qui est Satan entassant dans un chaudron les âmes des trépassés, tantôt des nymphes toutes nues qui leur offrent des cassettes pleines de pierreries... [2]

On imagine que, lors de son premier voyage en Belgique, en 1837, il s'est précipité aux musées. A Anvers, en août, il ne relève pas son nom à côté de Rubens et de Van Dyck, mais il recourt à son médium pour évoquer « un ciel de nuages déchiquetés comme dans Albert Dürer, avec un beau rayon de pluie qui tombe au loin [3] ». A-t-il vu du nouveau ? On peut en douter, car il se tient à une image déjà utilisée dans un poème de mars, dans la pièce VII des *Rayons et les Ombres :*

> Dans ce ciel qu'Albert Dure admirait à l'écart,
> La musique montait, cette lune de l'art.

Il y a cependant un progrès dans la précision et aussi bien le goût. A vrai dire, ce ciel appartiendrait tout autant à Rembrandt : mais c'est dire qu'il s'agit là d'une eau-forte. En 1840, à la Collé-

1. Pour la distinguer de la « forêt sinistre de Salvator Rosa », *En voyage*, t. II, p. 470 (toutes références à l'œuvre de Hugo d'après l'éd. de l'Imprimerie Nationale). On songe à celle d'Altdorfer dans son *Saint-Georges et le dragon*, beaucoup plus « forêt » que chez Dürer.
2. *Le Rhin*, XIV, p. 117. Cf. dans la *Légende des Siècles*, le poème des *Chevaliers errants*.
3. *En voyage*, II, p. 97.

giale de Francfort, l'occasion lui est offerte de commenter un tableau de Dürer, accouplé par antithèse avec un de Rubens. Hugo compare leur interprétation respective du Christ et en dégage deux philosophies opposées de la vie :

Albert Dürer et Rubens y ont chacun un tableau, un *Christ sur les genoux de la Vierge*. Rubens a posé sur les genoux de sa divine mère un Jésus enfant, Albert Dürer y a jeté un Christ crucifié. Rien n'égale la grâce du premier tableau, si ce n'est l'angoisse du second. Chacun des deux peintres a suivi son génie. Rubens a choisi la vie, Albert Dürer a choisi la mort [1].

Il est à peu près certain que, dès cette époque, Hugo est sensible à la *Melancolia*. Gautier, en 1834, lui a consacré dans sa galerie de tableaux mis en vers, un poème qui a au moins le mérite de l'exactitude. Nul doute que de son côté il ne fût séduit par le mystère de cette méditation sur la vanité des sciences et des arts, qui confronte l'ange pensif avec les instruments du géomètre, du maçon et du charpentier [2]. Son hommage à *Albert Dürer*, en insistant sur les yeux de la forêt, annonce d'autres poèmes des *Contemplations* plutôt que celui de 1846 qui, sous ce titre, abandonne pour l'inquiétude sociale les perplexités de l'être. Il faut attendre *William Shakespeare* (1863), c'est-à-dire une remise en question générale, pour en trouver une évocation adéquate, suggérée par Hamlet :

L'hésitation livide est dans son esprit. Shakespeare, prodigieux poète plastique, fait presque visible la pâleur grandiose de cette âme. Comme la grande larve d'Albert Dürer, Hamlet pourrait se nommer *Melancholia*. Il a lui aussi, au-dessus de sa tête, la chauve-souris qui vole éventrée, et, à ses pieds, la science, la sphère, le compas, le sablier, l'amour, et derrière lui un énorme soleil terrible qui semble rendre le ciel noir [3].

Il est superflu de faire remarquer que cette interprétation porte la marque de son époque [4]. Ce symbolisme fatal a fasciné les romantiques, tentés par les réverbérations occultes du thème. De Hugo à Baudelaire, en passant par Nerval, se réfléchit plus d'un « soleil noir de la mélancolie ». Celui de *La Bouche d'ombre* (1854) semblait à Valéry, faute d'un tel rapprochement, « impossible à penser » :

Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit !

1. *Le Rhin*, XXV, p. 259. Ces tableaux, *attribués* à Rubens et Dürer se trouvaient, encore avant la guerre, avec une *Descente de Croix* (plutôt qu'un *Crucifiement*) de Van Dyck, dans la cathédrale de Francfort.

2. Ces objets, qu'on retrouvera en partie dans le *Docteur Faust* de Rembrandt, apparaissent, alternés avec des instruments de musique, dans la si curieuse toile de Holbein, *les Ambassadeurs*, autour de laquelle J. Baltrusaitis a organisé son captivant et original commentaire des *Anamorphoses*, P. U. F., 1955.

3. II, 1, 5, p. 130.

4. Cf. les remarques de Ch. Chassé dans sa récente étude sur *le Thème de Hamlet chez Mallarmé*, *Revue des Sciences Humaines*, janvier 1955.

En voilà sans doute assez pour montrer que le goût de Victor Hugo pour Dürer est loin d'être aussi peu attesté que dit M. Sergent. Il avait des fondements sûrs : richesse du sens et symbolisme d'une part, entrecroisement multiple des lignes et foisonnement du détail d'autre part.

2. *Rembrandt.* — « Hugo a surtout pratiqué les graveurs (p. 21) ». Cela est vrai, encore qu'il ne faille pas déduire de son attention aux « jeux du noir et du blanc » une indifférence inexacte aux couleurs. On n'était pas surpris de trouver son nom accouplé, en 1829, à celui de Dürer. Selon M. Sergent, il est « celui de tous les artistes dont Hugo paraît le plus proche et qu'en effet il admirait absolument (p. 22) ». Je ne discuterai pas cette parenté fondée sur un goût commun des aquafortistes pour les effets d'ombre déchirée de lumière (nous songeons, en particulier, aux *Trois Croix* et à l'évolution dirigée des différents états) : elle tient à leur technique même ; mais on verra plus loin que j'ai, sur les affinités de Victor Hugo, une autre idée qui pourrait rendre compte des différences signalées par M. Sergent entre le maître hollandais et le poète.

A coup sûr, Rembrandt est l'artiste dont Hugo mentionne le plus d'œuvres identifiées. *Notre-Dame de Paris*, en 1831, en offre au moins deux importants exemples. Le premier se rencontre dans la description de la Fête des Fous qui ouvre le roman. Il est normal que le romancier se soit penché sur des images d'époque pour se pénétrer du pittoresque de la scène et que pour évoquer la visite des délégués flamands il ait cherché un analogue chez leurs peintres, fût-ce à un ou deux siècles près. Ainsi nous invite-t-il à nous représenter de « bonnes têtes flamandes après tout, figures dignes et sévères, de la famille de celles que Rembrandt fait saillir si fortes et si graves sur le fond noir de sa *Ronde de nuit* [1] ». Voilà un titre au moins. Pourtant, on se demande si Hugo ne s'est pas trompé et n'a pas songé plutôt aux *Syndics des Drapiers*, toile qui correspond plus exactement, en tous points, à sa description et aux personnages. Le plus coloré de ces visiteurs est Jacques Coppenole, maître chaussetier de Gand, dont le nom lui a peut-être été soufflé par le fameux portrait du *Grand Coppenol* gravé par Rembrandt. L'autre exemple, c'est le portrait de l'archidiacre Claude Frollo dans sa cellule de Notre-Dame, qui nous vaut un paragraphe fort détaillé sur le portrait du *Docteur Fautrieus*, souvent appelé du *Docteur Faust :*

1. I, 3, p. 25. Cf. H. Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Nizet, 1953, p. 96.

Le lecteur n'est pas sans avoir feuilleté l'œuvre admirable de Rembrandt, ce Shakespeare de la peinture. Parmi tant de merveilleuses gravures, il y a en particulier une eau-forte qui représente, à ce qu'on suppose, le docteur Faust, et qu'il est impossible de contempler sans éblouissement. C'est une sombre cellule. Au milieu est une table chargée d'objets hideux, têtes de mort, sphères, alambics, compas, parchemins hiéroglyphiques. Le docteur est devant cette table, vêtu de sa grosse houppelande et coiffé jusqu'aux sourcils de son bonnet fourré. On ne le voit qu'à mi-corps. Il est à demi levé de son immense fauteuil, ses poings crispés s'appuient sur la table, et il considère avec curiosité et terreur un grand cercle lumineux, formé de lettres magiques, qui brille sur le mur du fond comme le spectre solaire dans la chambre noire. Ce soleil cabalistique semble trembler à l'œil et remplit la blafarde cellule de son rayonnement mystérieux. C'est horrible et c'est beau [1].

On voit, à sa description minutieuse et détaillée, le plaisir qu'il y a pris : le contraste de la lumière et de l'ombre, les symboles de l'alchimiste, tout était fait pour retenir l'attention du poète romantique. Il est même informé de l'erreur possible du titre. Tout donne à croire qu'il a trouvé là son modèle. Il est possible qu'il l'ait complété par le petit tableau du *Philosophe*, au Louvre, qui ne se présente, il est vrai, ni de face, ni de dos, mais de côté : « Un homme était assis dans le fauteuil et courbé sur la table... » Voilà, au moins, des témoignages d'une connaissance directe et précise.

On retrouve le nom du peintre et graveur dans le pêle-mêle pseudo-fantastique des *Feuillantines*, en 1839 [2], où le poète fait une surprenante mention des « sorciers de Rembrandt ». La confusion de Watteau avec Boucher pour « les faunes » donne à penser que Victor Hugo a commis là une autre erreur : encore trouve-t-on dans l'œuvre du peintre une *sorcière* et dans celle du graveur de multiples esquisses de *gueux*, d'*orientaux* ou de *vieillards juifs*, qui pourraient donner le change à un amateur moins méticuleux du fantastique. Callot est là, aussi, avec ses *diables*, pour composer ce vague climat fantastique où Aloysius Bertrand logera ses *Fantaisies* « à la manière de Rembrandt ou de Callot ». Cela ne tire pas à conséquence.

Le nom de Rembrandt réapparaît, en 1840, à Bacharach, sur le bord du Rhin, associé à des scènes d'intérieur fantasques, plus proches peut-être de Gérard Dow ou de Van Ostade que du peintre de Leyde : « J'habite des intérieurs de Rembrandt avec des cages pleines d'oiseaux aux fenêtres, des lanternes bizarres au plafond et, dans le coin des chambres, des degrés en colimaçon qu'un rayon de soleil escalade lentement. Une vieille femme et un rouet à

1. *Ibid.*, VII, 7, p. 219. Cf. Van der Tuin, p. 54.
2. *Les Rayons et les Ombres*, XIX, 31 mai 1839.

pieds tors bougonnent dans l'ombre ensemble à qui mieux mieux [1]. » Et, en 1856, à Guernesey, un ciel d'orage évoque son nom, comme naguère celui de Dürer : « L'équinoxe commence à traverser notre mer avec ses grandeurs et ses furies. Il pleut du rayon et de l'ouragan ; l'immensité et la terre, le soleil et l'océan, la nuée et l'écume ne font qu'un paysage ; paysage violent, féroce, charmant, lumineux, ténébreux, inouï. On dirait que le bon Dieu consulte Rembrandt sur les horizons qu'il me fait. J'habite le plus magnifique des clairs-obscurs [2]. » C'est, évidemment, le *clair-obscur* qui amène le nom de son maître. Mais, très précisément, ce paysage fait songer aux *Trois arbres* de Rembrandt qui, à leur tour, ont très probablement inspiré le crayon de Victor Hugo : nous verrons que ce n'est, en effet, pas la seule fois. Car, comme il convient, lui aussi a copié les maîtres. Cela fait, au total, une connaissance réelle de l'œuvre d'un peintre qui a sa place parmi « les Mages » : « Rembrandt à l'ardente paupière. »

3. *Callot.* — Le maître graveur lorrain est cité tout au long de l'œuvre du poète, presque un compatriote, comme modèle du « grotesque », et, dès la *Préface* de *Cromwell*, il est nommé « le Michel-Ange burlesque » [3]. Ses gueux et ses bohémiens servent à peupler la Cour des Miracles de *Notre-Dame de Paris*, ce qui fait écrire au poète, lorsqu'il y introduit par mégarde l'infortuné auteur du Mystère : « Si nous n'étions pas au quinzième siècle, nous dirions que Gringoire était descendu de Michel-Ange à Callot [4] ». Et tel bataillon d'éclopés, souvenir d'enfance recueilli dans *Victor Hugo raconté* (VI), sera revu à travers les images des *Misères de la guerre*. Entre les deux, la silhouette de Zafari, alias don César, en 1838, paraît fortement inspirée du *Capitan* vu par Callot :

> Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,
> Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant... etc.

Et toute la galerie de gueux du *Théâtre en liberté*, nés de ce parrain débonnaire, a quelque chose, dirait-on, des *Gobbi* et autres *Bohémiens*. Plus précisément, en voyage, Hugo croit les reconnaître. Tantôt ce sont des bateleurs rencontrés à Berne : « C'était

1. *Le Rhin*, XVIII, p. 142. Mais l'escalier vis-à-vis d'une fenêtre ensoleillée, avec une vieille femme dans le coin de la cheminée se retrouve dans la cellule du *Philosophe*, au Louvre, et dans celle de *saint Jérôme* (gravure au British Museum).
2. *Océan*, p. 255.
3. P. 16. Il est peut-être bon de rappeler que Callot est antérieur à Rembrandt, qui s'est d'ailleurs inspiré de certaines de ses compositions *(Mendiants, Présentation de Jésus au peuple)*.
4. *Notre-Dame de Paris*, II, 6, p. 67.

une de ces rudes et énergiques faces de gueux, dont les traits prononcés et profonds obligeaient Callot à employer pour les eaux-fortes le vernis dur des luthiers [1]. »

Hugo est bien renseigné : cette innovation de Callot modifia de manière durable la technique de la gravure [2]. Si, à notre connaissance, il n'a cité aucune des célèbres compositions de Callot, ni l'*Impruneta*, ni *le Siège de Breda*, attentif qu'il était aux croquis de détail, il n'en donne pas moins par deux fois la preuve d'avoir regardé et aimé la *Tentation de saint Antoine* (probablement la première). En 1839, dans le pêle-mêle fantastique des *Feuillantines :*

> Les diables variés, vrais cauchemars de moine
> Dont Callot en riant taquine saint Antoine.

La seconde fois, dans un fragment retranché de son récit de voyage sur les bords du Neckar :

> Dans les villages, ce sont des rues cahotées qui suivent toutes les fantaisies de la montagne ; quelquefois un torrent au milieu de la rue ; des maisons penchées, surplombant, joyeuses, vivantes, ayant chacune son porche, son pont, et son effroyable gargouille de fer blanc, à barbes d'écrevisse, qu'on dirait dessinée par Callot et prête à faire rage autour de saint Antoine [3].

Il aurait certes pu penser à Breughel ou à Jérôme Bosch : mais on peut se reporter à l'estampe de Callot, qui noie le saint ermite dans un fourmillement humoristique de démons secs et nerveux. Hugo a vu et goûté, il connaît bien Callot. Non seulement son pittoresque caricatural l'enchante parce qu'il correspond à un côté de lui-même, mais on dirait que çà et là il cherche à retrouver, par l'équivalent littéraire, ce dessin spirituel et mordant qui en fait le charme.

4. *Piranèse et Goya.* — D'après M. Rouchès, Delacroix, dans ses articles de la *Revue de Paris* (1830), témoignait d'une certaine incompréhension à l'égard de Rembrandt et de Dürer et, au contraire, d'enthousiasme pour Géricault, Michel-Ange et surtout Raphaël (la grande découverte des Romantiques), attiré peut-être plus encore par la magnificence lumineuse de Véronèse et de Rubens [4]. Si je cite ensemble les noms de ces deux génies si dis-

1. *En Voyage*, II, p. 209, 1839.
2. Cf. R. A. Weigert, *Jacques Callot, Éd. des Bibliothèques Nationales*, Paris, 1935, p. 2 : « Au vernis mou, seul usité, Callot substitua un vernis dur, jusqu'à ce moment utilisé par les luthiers. Le résultat de cette innovation, destinée à devenir classique, était de permettre au graveur de reprendre à volonté le travail et surtout de conférer à son trait, par ailleurs simplifié et ennemi des tailles croisées, toute la délicatesse nécessaire, sans craindre de fâcheux empâtements. »
3. *Le Rhin*, Reliquat, p. 491.
4. G. Rouchès, *Les Peintres romantiques et la peinture étrangère* dans *Le Romantisme et l'Art*, par L. Hautecœur, M. Aubert, etc. Paris, Laurens, 1928, p. 205 sq.

semblables, c'est qu'ensemble ils avaient de quoi satisfaire aux tendances profondes de cet autre génie, Hugo. Sans doute, n'est-il pas le premier à les admirer et quelqu'un s'est-il trouvé pour les lui faire connaître, homme ou livre. Mais enfin le visionnaire Balzac prendra plus souvent à témoin l'angélisme suave de Raphaël que la composition fantastique du graveur des *Carceri*. Il y a là un signe d'affinité qui ne trompe pas.

Hugo est prodigieusement attiré par les sombres architectures de Piranèse, cloisonnées en un subtil réseau géométrique. On aimerait imaginer que ses descriptions intérieures de Notre-Dame leur doivent quelque chose, mais il n'y apparaît pas. En revanche, le nom de Piranèse (et non celui de Breughel), est lié à la fameuse *spirale* de *Babel*, qui, après 1830, lui sert de figure pour les mystères métaphysiques et surtout pour les incursions de l'esprit dans le surréel (*La Pente de la Rêverie*, etc.). Dans l'intriguant poème des *Rayons et les Ombres*, intitulé *Puits de l'Inde...* (1839), est-ce seulement la rime à *fournaise* qui amène le vers :

Effrayantes Babels que rêvait Piranèse ?

Non, c'est bien l'inverse, car le couple de rimes se retrouvera dans *les Mages* (1855), où, dans la strophe des musiciens, l'hommage à Pergolèse entraîne, par la voie des rimes, une évocation plus développée de l'univers piranésien :

Le noir cerveau de Piranèse
Est une béante fournaise
Où se mêlent l'arche et le ciel,
L'escalier, la tour, la colonne,
Où croît, monte, s'enfle et bouillonne
L'incommensurable Babel !

Six vers à lui seul, contre deux à Glück et Beethoven, et deux autres à Mozart et Pergolèse. On peut même se demander si ce n'est pas son apparition, à côté de Michel-Ange et de Rembrandt, qui a entraîné celle de Pergolèse et de la musique avec ce dernier.

H. Focillon n'a pas hésité à lui attribuer une influence décisive sur l'art de Victor Hugo : « L'immense cité sortie du « noir cerveau de Piranèse », la largeur de l'inspiration, la poésie de l'effet, l'intensité avec laquelle les lumières rayonnent à travers le fourmillement des ombres, étaient faites pour frapper le génie de Victor Hugo, si habile à suggérer lui-même dans ses beaux dessins la majesté du passé et la puissance destructive du temps, par l'ampleur et le caractère de la forme, par l'antithèse du blanc et du

noir [1] ». M. Adhémar s'est même cru, de là, justifié à saisir dans les vers du poète le signal d'une évolution : « Ouvrons le recueil [des *Rayons et les Ombres*], Hugo s'y réclame non plus de Callot et de Dürer, mais de Piranèse et de Goya, il décrit les puits de l'Inde, tombeaux affreux éclairés de lueurs tragiques... [2] » C'est sans doute forcer un peu les choses, car, comme nous l'avons vu, dans un autre poème du même recueil, Hugo cite ensemble Rembrandt, Coypel, Watteau, Goya et Callot. Et en 1863 il unira son nom à celui du maître hollandais pour exprimer une de ses idées chères, la « réflexion double » du poète : « cet immense antagonisme en permanence, dont Rembrandt fait son clair-obscur et dont Piranèse compose son vertige [3]. » Mais la mention de Piranèse, après 1830, est un indice. Et l'on peut croire retrouver le souvenir des *Prisons* dans tel paysage de *la Fin de Satan* ou bien dans cette évocation de Babel, attribuée aux années 1859-1862 :

> ... Un dôme, un chaos d'escaliers,
> Des terrasses, des ponts, prennent vaguement forme
> Dans ce blémissement d'architecture énorme
> Montant confusément derrière l'horizon [4].

Dans la contorsion de certaines figures, l'imagination de Goya invente un cauchemar aussi tourmenté. Il est frappant qu'en 1863, lorsque Gautier voulut faire l'éloge des dessins du poète, il ait précisément uni ces deux noms dans un appréciation célèbre : « Il excelle à mêler, dans des fantaisies sombres et farouches, les effets du clair-obscur de Goya à la terreur architecturale de Piranèse. » Hugo lui prend pour épigraphe le titre d'un *Caprice*, *Buen Viage*, et, on l'a dit, le mentionne, au titre du fantastique, à côté de Rembrandt : « les gnomes de Goya » [5]. A première vue, c'est tout. C'est peu, si l'influence a été profonde. C'est peut-être beaucoup, si l'on songe que la réputation de Goya s'était, à l'époque, à peine étendue hors de Bordeaux, où il était venu mourir en 1828. Pour ceux qui le connaissent, Delacroix, Gautier, il est surtout le graveur des *Caprices :*

> Incubes, cauchemars, spectres lourds et difformes,
> Un recueil de Callot et de Goya complet ! [6]

1. H. Focillon, *Piranesi*, Paris, 1918, p. 303.
2. N° sp. de *Formes et Couleurs*, art. cité.
3. *William Shakespeare*, p. 112.
4. *Dernière Gerbe*, LII.
5. *Les Feuilles d'automne*, XXVIII, 1830 et *Les Rayons et les Ombres*, XIX, 1839.
6. *Albertus*, CVI (1832). Cf. son *Voyage en Espagne* (1843), ch. VIII, pp. 117-124 (éd. Charpentier, 1902), où Gautier encore les compare. Il parle à deux reprises de « recueil ». M. Adhémar pense que Gautier a pu être le trait d'union entre Goya et Hugo. Il nous signale qu'en 1828-1830 Fontaney montrait à l'Arsenal une série des *Caprices* et il a bien d'autres choses intéressantes à nous dire sur le portraitiste, dont je lui laisse le mérite.

L'association est significative : elle le classe dans le même climat fantastique. Hugo sait ce qu'il aime et il y est fidèle. Beaucoup plus tard, lorsqu'il préparera *L'Année Terrible*, il aura eu sous les yeux une autre suite sur un thème également traité par Callot : « Le soir nous avons feuilleté *Les Désastres de la Guerre* de Goya, apportés par Burty ; c'est beau et hideux [1]. »

II. Quelques Peintres.

Ces cinq noms (surtout les trois premiers) une fois cités, il reste que les autres reviennent moins ou peu souvent, exception faite, peut-être, pour Watteau, dont le nom est synonyme de *Fêtes galantes*.

H. Van der Tuin a fort bien montré la place des peintres flamands et hollandais dans les œuvres romantiques [2]. Ni plus ni moins que Balzac ou George Sand (mais beaucoup moins que Gautier), Hugo recourt à leurs noms pour évoquer des scènes d'intérieur ou de paysages. Nous l'avons vu pour Rembrandt. Téniers lui donne le ton d'une orgie de taverne [3], ou, avec Mieris ou Potter, de la quiétude domestique ou rustique [4]. Mais sans autre précision. C'est seulement à Francfort, dans la collégiale Saint-Barthélemy, que « de magnifiques luminaires de cuivre » lui « rappellent la lampe de *l'Alchimiste* de Gérard Dow [5] ». Collectivement, dans le paysage, ils lui évoquent un spectacle ordonné avec « ces gracieux petits enclos verts que les peintres flamands aiment tant [6] ». Ou bien il oppose dans un contraste facile leurs « tableaux entièrement ténébreux » avec ceux des Chinois, « tout lumineux » [7]. Mais il sait reconnaître en eux l'absence de toute affectation,

1. *Carnets intimes*, publiés par H. Guillemin, Gallimard, 1953, p. 80 (14 décembre 1870). Est-ce à dire qu'il les voyait pour la première fois et n'aurait pas pu s'en souvenir pour son « mendiant du pont de Crassus » dans le *Jour des Rois* ? «Ces *Caprices*, écrivait Gautier en 1843, sont tout ce que la Bibliothèque Royale de Paris possède de Goya. » (*loc. cit.*, p. 122).

2. *Op. cit.*, p. 95 sq.

3. « .. L'orgie devenait de plus en plus flamande. Teniers n'en donnerait qu'une bien imparfaite idée. Qu'on se figure en bacchanale la bataille de Salvator Rosa... » (*Notre-Dame de Paris*, I, 5, p. 35). Cf. à propos de la Forêt Noire : « la forêt sinistre de Salvator Rosa » dans *En voyage*, II, p. 470.

4. « De grandes prairies bien vertes, de frais enclos de houblon, des rivières coulant à pleins bords ; tantôt un herbage plein de vaches, tantôt un cabaret plein de buveurs. On voyage entre Paul Potter et Teniers. » (*En voyage*, II, p. 89, vers Mons, 1837). — « ... On aperçoit une maison de briques, à tourelles d'ardoises, à croisées de pierre, à vitrages maillés de plomb, grave, propre, douce, égayée d'une vigne grimpante, avec des colombes sur son toit, des cages d'oiseaux à ses fenêtres, un petit enfant et un rayon de soleil sur son seuil, et l'on rêve à Teniers ou à Mieris. » (*Le Rhin*, VII, p. 58, 1840, après Huy).

5. *Le Rhin*, XXIV, p. 258, 1840.

6. *En voyage*, II, p. 107, de Menin à Ypres, 1837.

7. *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 118 (*Sur « Quentin Durward »*, 1823).

une simplicité essentielle, désignant un paysage aimé des Gobelins « le seul endroit où Ruysdaël serait tenté de s'asseoir » [1].

Mais, comme il visitait beaucoup d'églises, ce sont les scènes religieuses qui paraissent retenir surtout son attention. On a déjà noté que le seul tableau nommément cité de Dürer, à notre connaissance, était un *Christ* attribué, opposé à celui de Rubens. De celui-ci, en revanche, il s'accuse de n'avoir pas été voir la *Crucifixion de saint Pierre*, à Cologne [2]. Le voyage de 1837 en Belgique a marqué un renouveau de son intérêt pour la peinture : ou du moins, car il en avait donné très tôt des preuves dans ses articles de critique d'art, les lettres de voyage qu'il écrit alors lui offrent-elles l'occasion de faire part de ses impressions en face d'œuvres de peintres célèbres vues pour la première fois ; l'alternance ou l'alliance d'une opulence joyeuse et d'une austère grandeur avaient de quoi répondre à ses exigences les plus profondes. Aussi le peintre d'Anvers y tient-il une place considérable avec « deux Rubens admirables à Malines » [3], à Ypres « un Saint-Martin de Rubens qui est une chose prodigieuse » [4], une grande scène de présentation, à Gand, qui, aussi, « est admirable » [5]. Tous ces tableaux sont, en général, cités sans identification précise [6], ni commentaire autre qu'exclamatif. Le voyageur semble ébloui et bientôt écrasé par l'abondance inouïe des œuvres de qualité : « à chaque pas, note-t-il à Anvers, des Rubens, des Martin de Vos, des Otto Venius, des Van Dyck » [7]. Son index, on le voit, s'enrichit, en même temps que sa faculté d'étonnement s'émousse : c'est vraisemblablement *L'Agneau mystique* à Gand, qui est mentionné comme un beau tableau de « Jean van Eyck, l'inventeur

1. *Les Misérables*, IV, II, 1, p. 43.
2. *Le Rhin*, X, p. 82.
3. *En voyage*, II, p. 91 : sans doute la *Pêche miraculeuse*, triptyque de l'église Notre-Dame et l'*Adoration des Mages*, triptyque de l'église Saint-Jean. Cf. aussi à Anvers, p. 92.
4. *Ibid.*, p. 107.
5. *Ibid.*, p. 103 : « Celui de Rubens, qui représente l'admission de saint Amand au monastère de Saint-Bavon ». Il semble que Hugo ait interverti les noms : la cathédrale de Saint-Bavon à Gand possède en effet un tableau de Rubens représentant dans la partie supérieure saint Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand.
6. Pourtant à Bruges Hugo s'est mis en frais de précision, peut-être parce que, comme il dit, il est « resté longtemps comme agenouillé devant ces chefs-d'œuvre » : « Michel-Ange est dans cette église (l'église Notre-Dame). Rubens, Van Dyck et Porbus y sont aussi. Ils ont laissé là, l'un une *Adoration des Mages*, l'autre un *Mariage mystique de Sainte-Rosalie*, le troisième une *Sainte-Cène*. » (*Ibid.*, p. 115). C'est exact, sauf que le Rubens doit résulter d'une fausse attribution (*Adoration* de G. Zegers, 1630) et que le Van Dyck est une copie du tableau dont l'original est à Vienne, au Belvédère ; la *Cène* de Porbus y est, bien qu'elle ne vaille pas la célèbre *Cène* du même à la Cathédrale. Mais l'église est plus belle et contient le tombeau de Charles le Téméraire : aussi Hugo est-il entré ici plutôt que là.
7. *Ibid.*, p. 97. « J'ai vu là, dit-il encore, la *Descente de la Croix* de Rubens, cette merveille. »

de la peinture à l'huile »[1]. Hommage didactique, sans doute, qui sent un peu le guide, et pas assez l'amateur. Cependant, dès 1827, Rubens était cité à témoin dans la *Préface* de *Cromwell* pour son *Jugement Dernier*, où il donne l'exemple du grotesque[2]. On s'étonne alors de ne pas trouver cité Breughel l'Ancien, tandis qu'un paysage dentelé vient à propos lui évoquer le souvenir de l'autre Breughel : « Parfois, sur les crêtes, des villes du quinzième siècle, avec leurs pignons taillés, leurs bannières au vent, leurs beffrois et leurs flèches, qui semblent poser pour Otto Venius ou Breughel de Velours »[3]. A vrai dire, l'ensemble de ses réactions est assez déroutant — Van der Tuin a justement remarqué les oppositions de son goût qui va aussi bien aux violences de Rubens qu'au calme de Venius ou de Van Eyck —, du moins il le serait si nous n'y voyions un reflet de ses divergences intérieures. Beaucoup plus tard, en 1867, Quentin Metzys est l'occasion d'une excellente confidence sur sa nouvelle manière de visiter les musées : il ne va plus voir qu'une œuvre à la fois (cette fois, *l'Ensevelissement du Christ*)[4]. Il a su tirer la leçon du foisonnement des œuvres. Mais, il est vrai, elle ne s'impose qu'aux appétits largement rassasiés. C'est en tout cas d'un connaisseur.

On ne trouve pas chez Victor Hugo la même admiration éclairée pour les peintres italiens, notamment pour le suave Raphaël, la grande découverte des Romantiques, dont Balzac ne prononce le nom qu'avec passion. Avec Michel-Ange, il forme le couple banal et peu significatif de 1840 :

Le jeune Raphaël et le vieux Michel-Ange[5].

Dès avant, en 1830, il les avait ensemble confondus avec Jean Goujon et Palestrina parmi les « splendeurs de l'éblouissant seizième siècle »[6], auxquelles il lui plaisait de penser que le siècle classique était resté fermé[7]. Assez naturellement, Michel-Ange,

1. *Ibid.*, p. 103. La peinture d'Otto Venius est une *Résurrection de Lazare* : Hugo est frappé du contraste entre le calme de Van Eyck et de Venius et la violence de Rubens, qui a eu ce dernier pour maître.

2. P. 20, cité par Van der Tuin, p. 52. « Baroque », pour nous, serait d'ailleurs, là, plus juste.

3. *Le Rhin*, Reliquat, p. 491, le Neckar.

4. Fragment du *Voyage en Zélande* de Paul de La Miltière (Charles Hugo), cité dans Raymond Escholier, *Victor Hugo raconté par ceux qui l'ont vu*, p. 320. De Metzys, il mentionne un puits à Anvers (*op. cit.*, p. 92).

5. *Les Rayons et les Ombres*, XX. Cependant, en 1843, il écrit à L. Boulanger : « Vous aimez Dante comme j'aime Raphaël. » (*En voyage*, II, p. 413). Et Dubois, visitant Hugo rue de Vaugirard, avait remarqué dans son salon « quelques jolies copies ou gravures de maîtres et des enfants Jésus de Raphaël » (cité par V. Giraud, *Sainte-Beuve, Œuvres choisies*, Hatier, 1934, p. 44).

6. *Notre-Dame de Paris*, V, 2, p. 149.

7. *Ibid.*, III, 2, p. 106 : « Molière ne croyait-il pas faire beaucoup d'honneur à Raphaël et à Michel-Ange, en les appelant les *Mignards* de leur âge ? »

dont le génie répondait mieux au sien, se dégage avec plus de précision de l'antithèse. Dès 1827, son *Jugement dernier* a les honneurs du « grotesque », à côté de celui de Rubens dans la Préface de *Cromwell*, et, en 1830, Hugo apprécie les plans ambitieux de l'architecte : « Ce titan de l'art avait entassé le Panthéon sur le Parthénon et fait Saint-Pierre de Rome » [1]. En 1837, il propose au « statuaire David »

> Le ciseau colossal de Michel-Ange mort [2].

Pour Meurice, en 1841, comparant l'art à un rocher, il change seulement le nom de Raphaël pour celui d'un autre artiste délicat :

> Michel-Ange, grand vieillard,
> En larges blocs qu'il nous jette,
> Le fait jaillir au hasard ;
> Benvenuto nous l'émiette [3].

C'est, dirait-on, de plus en plus à travers son *Moïse* qu'il l'imagine, lorsqu'il lui accorde sa place parmi les *Mages :*

> L'altier Buonarotti se penche
> Comme un mage et comme un aïeul,
> Et dans tes mains, ô Michel-Ange,
> L'enfant devient spectre, et le lange
> Est plus sombre que le linceul ! [4]

Certes, comme l'observait Berret, « les images de Jésus enfant que nous avons de Michel-Ange (*Offices* de Florence, Égl. Notre-Dame à Bruges) n'ont aucun rapport avec cette description. » Hugo n'avait pas été à Florence, mais à Bruges, il avait admiré et su regarder la fameuse statue de la *Vierge et l'enfant Jésus :* « C'est un chef-d'œuvre miraculeux que cette statue. La tête de la Vierge est ineffable. Elle regarde son enfant avec une douleur fière que je n'ai vue qu'à cette tête et à ce regard. Quant à l'enfant, avec son grand front, ses yeux profonds et la puissante moue que font ses petites lèvres, c'est bien le plus divin enfant qui soit » [5]. Cette fois, sa description est assez précise pour qu'il n'ait pu oublier. Mais, au delà de l'exacte réalité, c'est sans doute l'art visionnaire du sculpteur, et, à travers lui, le sien qu'il exalte. A côté de lui, Raphaël n'a droit qu'aux honneurs dus à un idéa-

1. *Ibid.*, p. 150.
2. *Les Voix intérieures*, XXV.
3. *Contemplations*, I, 17.
4. *Ibid.*, V, 23. Cf. éd. Berret, t. III, p. 385.
5. *En voyage*, II, p. 115 (1837).

lisme séraphique, associé à l'équilibre grec [1]. Car, pour les anges, c'est Giotto qu'il invoque [2]. Son admiration reste molle et sans fondement : au moins, il n'y voit pas, comme Balzac, un maître du réalisme.

A côté de ces peintres et graveurs étrangers, les peintres français ne lui évoquent guère que des images académiques. Qui sont-ils ? Poussin, deux fois cité, et toujours pour des bergers : « ... des fontaines pour les bergers arcadiens de Poussin, ombragées de petits rameaux doucement agités » [3] ; ou « ... le coin d'un paysage de Poussin. C'est un berger demi-nu, seul avec son troupeau dans un champ de couleur fauve » [4]. Claude Lorrain, c'est la nature baignée de lumière rayonnante, telle qu'au château de Heidelberg il la contemple à travers l'une des « treize croisées ouvertes sur la vallée » : « Au moment où j'y étais, le soleil couchant encadrait dans l'une d'elles un Claude Lorrain magnifique » [5]. De Watteau, qui semble avoir inspiré certains de ses « trumeaux » [6], aucun souvenir caractéristique. Il n'en retient que l'extérieur, le « costume », comme disait Fénelon, le pittoresque relatif du XVIII[e] siècle commun à Pater ou à Lancret, dont il possède quatre toiles place Royale : « De beaux paysans de Watteau, coiffés du tricorne équilatéral, en culotte rouge, en gilet à ramages et en bas blancs serrent de fort près les jolies filles dantesques » [7]. Les « faunes » qu'il lui attribue à la même époque [8] ne semblent guère appropriés, on les verrait plutôt chez Boucher. Plus juste lorsqu'il évoque

Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque [9]

Hugo les réunit pour une certaine extravagance de l'imagination, dont il trouve le modèle accompli dans la fameuse chaire de Verbruggen, à Bruxelles, « où le beau et le rococo se rencontrent » [10]. Les nymphes de Jean Goujon, célébrées à côté des exubérances flamandes dans sa préface de *Cromwell*, possédaient à ses yeux

1. Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 7 : « On ne dépassera ni Phidias ni Raphaël. » Dans *les Mages* (1855) :

Ce sont des prêtres, les Tyrtées,
Les Solons aux lois respectées ;
Les Platons et les Raphaëls !

2. *Les Rayons et les Ombres*, XXXV, 1837 :

Et l'on croit voir passer un de ces anges-vierges
Comme en rêvait Giotto, comme Dante en voyait...

3. *Le Rhin*, XXXVIII, p. 397 (cataracte du Rhin).
4. *Ibid.*, XVII, p. 137.
5. *Ibid.*, XXXVIII, p. 321.
6. Cf. ma *Fantaisie de Victor Hugo*, p. 370.
7. *En voyage*, II, p. 472 (Reliquat : notes d'album, 19 octobre 1840).
8. *Les Rayons et les Ombres*, XIX.
9. *Ibid.* On songe à un *Triomphe de Neptune*. Mais est-ce le père ou le fils ?
10. *En voyage*, II, p. 85 (1837).

cette fantaisie. Elle lui paraît rare dans l'art français, qui est pour lui, d'une manière générale, synonyme de lignes droites, d'ordre et d'harmonie, est-ce à dire d'ennui ?

S'il se bornait là, un tel résumé risquerait de faire penser, à tort, que Victor Hugo s'est désintéressé de la peinture contemporaine. Il n'en est rien. Le jeune critique à tout faire du *Conservateur littéraire* nous a laissé, comme on sait, quelques comptes rendus d'expositions, où apparaissent les noms de David, Ingres, Gérard, Bonington, Delacroix, Boulanger et des frères Devéria, à côté de Saint-Evre, Gudin, Granet, etc. [1]. En 1826, une exposition lui fournit l'occasion de parler avec quelque précision de Delacroix, dont il admire alors, malgré son peu de goût pour les « allégories », le « pinceau... si large, si fier et, surtout si vrai », à propos de *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, à quoi il préfère le *Marino Faliero* du même [2]. Trois ans plus tard, dans une lettre à son ami Pavie, il exalte le *Sardanapale*, « chose magnifique et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues » : « cette belle scène, regrette-t-il seulement, serait bien plus belle si elle avait pour base une corbeille de flammes » [3]. Là comme ailleurs, c'est le sujet qui accapare son attention. C'est seulement après 1837 que ses explorations des trésors de Belgique et d'Allemagne et aussi sa pratique régulière du dessin lui feront accorder plus d'attention à la manière.

III. « Pictura poesis » [4].

Dès 1826, Dubois dans l'article du *Globe*, avait établi le rapprochement : « M. Victor Hugo est en poésie ce que M. Delacroix est en peinture » [5]. Pourtant, comme il arrive, il ne se sentait avec lui pas plus d'affinité que Flaubert ne s'en serait trouvé avec Courbet. Très naturellement, le critique est frappé par une équivalence d'accent entre un peintre et un poète contemporains, mais l'intéressé se retourne plus volontiers vers les maîtres qui l'ont précédé. Parmi ceux que nous venons d'étudier, c'est probablement Rubens qu'il a regardé de plus près et avec qui le parallèle pourrait être proposé. « Chez Victor Hugo, a noté H. Van

1. Livraisons de juillet et octobre, *Littérature et Philosophie mêlées*, éd. de l'Imprimerie Nationale, pp. 405 et 420.
2. *Ibid.*, p. 221.
3. Lettre du 3 avril 1829, éd. Calmann-Lévy, I, p. 79.
4. C'est sous cette forme abrégée que Victor Hugo cite le mot d'Horace en épigraphe au *Portrait d'une enfant* (*Odes*, V, 22).
5. R. Bray, *Chronologie du Romantisme*, p. 158.

der Tuin, l'admiration pour Rubens comme coloriste se soutient. Cependant, il apprécie aussi en lui le dessinateur. En 1834, il proclame que l'avenir n'appartient qu'aux hommes de style »[1]. Mais, c'est un Rubens qui devrait être complété par Rembrandt : « L'art mystérieux de Rembrandt l'a séduit autant que l'art violent de Rubens. » Tous deux sont en effet des « hommes de style ».

L'étude liminaire de *Littérature et Philosophie mêlées*, sur laquelle H. Van der Tuin attire justement l'attention, contient plusieurs analogies entre la peinture et la littérature, le style et le dessin. Pour rendre sensible sa conception d'une langue qui évolue au gré des transformations personnelles apportées par d'authentiques écrivains, mais doit être préservée des « grimaces » des modes, Hugo compare Corneille à Michel-Ange et Racine à Raphaël :

> ... Ôtez à la phrase de Corneille ces muscles vigoureux, ces larges attaches, ces belles formes de vigueur exagérée qui feraient du vieux poëte, demi-romain, demi-espagnol, le Michel-Ange de notre tragédie, s'il entrait dans la composition de son génie autant d'imagination que de pensée ; ôtez à Racine la ligne qu'il a dans le style comme Raphël, ligne chaste, harmonieuse et discrète comme celle de Raphaël, quoique d'un goût inférieur, aussi pure, mais moins grande, aussi parfaite quoique moins sublime ; [...] ôtez à tous ces grands hommes cette simple et petite chose, le style [...], de ces maîtres que vous restera-t-il ? [...] C'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du poëte[2].

Et, se tournant vers les artistes contemporains, il les félicite d'avoir compris cette nécessité et leur rappelle que les maîtres ne s'en sont jamais mal trouvés :

> Nous voyons avec joie que les jeunes écoles de peinture et de sculpture, si haut placées à cette heure, comprennent de leur côté combien est importante pour elle aussi la science de leur langue, qui est le dessin. Le dessin ! le dessin ! C'est la loi première de tout art. Et ne croyez pas que cette loi retranche rien à la liberté, à la fantaisie, à la nature. Le dessin n'est ennemi ni de la chair, ni de la couleur. Quoi qu'en disent les exclusifs et les incomplets, le dessin ne fait obstacle ni à Puget, ni à Rubens.

Ce texte, très intéressant, appelle quelques remarques. Par sa date d'abord, il coïncide avec le moment de sa vie où, en même temps qu'il se met à voyager, Hugo se livre à la pratique du dessin : « Je dessine tout ce que je vois (22 août 1834) »[3]. La rencontre de ces deux noms, d'autre part, n'est pas l'effet du hasard. Le peintre d'Anvers et le sculpteur de Marseille ont tous deux le goût du mouvement et le culte de la violence. Ils sont de ceux que Jean Rousset, à la suite de Wölfflin, classe parmi les artistes « baroques » : « La spirale, écrit-il, forme l'un des tracés

1. *Op. cit.*, p. 99.
2. *But de cette publication*, p. 13.
3. *En voyage*, II, p. 25 (Etampes).

favoris du Baroque ; on la retrouve chez Guarini, chez Tintoret et Rubens, dans les anges du Bernin, dans le faune de Puget » [1]. Elle est aussi liée dans l'imagination du poète, comme nous l'avons vu, au concept de Babel et à l'art de Piranèse. C'est là une mention peut-être unique, en tout cas rare, de Puget, dont Hugo avait pu admirer le *Milon* et l'*Andromède* à Versailles. Mais il parle des *dessins* : or, il est vrai que les dessins de Puget sont tout à fait remarquables. L'esquisse pour son Milon de Crotone, dont J. Rousset a publié une reproduction dans son ouvrage, est, par la hardiesse du trait, par la composition de l'ombre et de la lumière, l'œuvre la plus apparentée à l'art de Victor Hugo dessinateur : le jeu de lumière y paraît projeter le torse de l'athlète hors de l'ombre où, avec ses mains, le reste de son corps est prisonnier. Hugo a recherché de ces effets : a-t-il vu, étudié, des dessins de celui que Rousset appelle « le grand baroque français » à la Nationale, ou ailleurs ? Car on ne suppose pas qu'il ait, à côté de Rubens, choisi Puget au hasard. Pour revenir au premier, il est frappant de noter que Rousset met « dans la filiation de Rubens » Delacroix, en s'appuyant sur un texte de Baudelaire : « Delacroix est le seul aujourd'hui dont l'originalité n'ait pas été envahie par le système des lignes droites ; ses personnages sont toujours agités et ses draperies voltigeantes » [2]. Est-ce là ce qui a détourné Hugo de la peinture classique de Poussin à Ingres pour le rendre aux courbes tumultueuses du baroque flamand voire, du rococo : « Le rococo n'est supportable qu'à condition d'être extravagant » [3] ?

Un bon exemple de cette extravagance est le dessin intitulé *le Phare d'Eddystone* (pl. VIII) : le fourmillement du détail accentue la fragilité de l'édifice, qui devait d'ailleurs succomber. Comme M. Sergent le rappelle [4], c'est la copie d'une planche de l'ouvrage de Beeverell, *les Délices de l'Angleterre*, dont Hugo possédait un exemplaire et qu'il a étudié pour *les Travailleurs de la mer*. Séduit par le détail infini du dessin, il le reproduit, mais il comble encore d'ornements alambiqués quelques vides qui subsistaient en blanc

1. *La littérature de l'âge baroque en France*, J. Corti, 1953, p. 167.
2. *Ibid.*, p. 251 (*Salon de* 1846, chap. IV, éd. Conard, p. 110). Dans le même chapitre (p. 104), Baudelaire s'insurge contre le parallèle Hugo-Delacroix : « On avait le poète romantique, il fallait le peintre. » Il dénonce au contraire chez le poète « un système d'alignements et de contrastes uniforme » et termine en les opposant dans un chiasme contrarié : « Victor Hugo est devenu un peintre en poésie ; Delacroix (...) est souvent, à son insu, un poète en peinture. » — Cf. « Puget, mélancolique empereur des forçats » *(les Phares)*.
3. *En voyage*, II, p. 101. Cf. la section *Art rococo* dans ma *Fantaisie de Victor Hugo*, t. I, p. 287.
4. *Op. cit.*, p. 39 et 52.

dans l'architecture et donne au tout l'aspect d'instabilité propre aux échafaudages. Oh, les dessins de Victor Hugo possèdent, comme sa poésie, un style bien personnel ! On peut déceler à leur origine ou dans leur tour un air de Rembrandt, de Goya ou de Puget, mais ils n'y apparaissent que pour se composer de façon originale, se transformer à travers son œil et même évoquer d'avance, on dirait, des artistes plus modernes.

Voici quelques exemples de dessins où l'on croit discerner un point de départ étranger. Par le titre et la composition, le *Paysage aux trois arbres* (pl. XXIII) rappelle les fameux *Trois arbres* de Rembrandt (1643) : mais ces trois arbres dégingandés se souviennent aussi de Ruysdaël et du Hobbema de *la Route*, cependant que le petit village figuré à gauche par Rembrandt est devenu chez Hugo un château fantastique, nettement remonté à l'horizon, qui porte sa marque propre [1]. On est frappé de l'abondance relative des nus parmi ces dessins, parce qu'on connaissait surtout de lui les paysages. L'un d'eux, une femme allongée sur un divan [2] et vue de dos, qui semble poser entre deux plaisirs, annonce irrésistiblement par le trait qui cerne ces chairs veules Matisse ou même Pascin. C'est probablement *La Négresse couchée*, dite plus justement *la Dormeuse nue*, qui fut le pretexte ou l'ancêtre de ce dessin intitulé *Sub clara nuda lucerna* (pl. XXI) : malgré la chair blême qui s'extrait de l'ombre, tandis que celle du flamand s'y fond, le madras, les couvertures et la disposition du corps calquent pour ainsi dire l'eau-forte de 1658. Il est d'ailleurs regrettable que M. Sergent n'ait pas inséré dans son choix les deux demi-nus du manuscrit des *Chansons* [3], rehaussés de délicates couleurs à l'aquarelle, que, comme lui, je préfère : du Manet revu par Matisse. Cette femme dévêtue qui s'avance en retenant négligemment d'un bras levé sa robe qui lui fait une traîne en harmonie avec le diadème dont s'orne son front (pl. XX), est-ce une déesse ou, comme nous nous rencontrons là-dessus encore, cette perverse duchesse Josiane de *L'Homme qui rit* ? Elle sort d'une imagination nourrie de Rubens ou de Jordaens, mais je n'en vois pas l'équivalent. Quant à *La Femme aux seins nus*, figure grise de *la Misère* (pl. XIX), elle a la même disposition qu'*Aline la Mulâtresse* de Delacroix, au Musée de Montpellier [4] : mais le mystère

1. *Ibid.*, p. 57.
2. *Ibid.*, p. 44. M. Sergent cite la mansarde de Hauteville House, dont on croit reconnaître en fait le divan extrêmement bas.
3. L'un d'eux reproduit dans l'éd. de l'Imprimerie Nationale, p. 489, mais c'est l'autre que je préfère. Commentaire de M. Sergent, *ibidem*.
4. Voir aussi la gravure de Rembrandt, *Femme demi-nue près d'un poêle*.

impénétrable de ces yeux morts et de ces lèvres serrées, honte et dégoût, est du côté de Hugo, non de Delacroix. Si nous passons à ses silhouettes, de nombreux croquis de grotesques font penser à Callot avec insistance, mais il y a plus de caricature étrange et parfois énorme dans les dessins de Victor Hugo : c'est du Callot revu par Goya. M. Sergent aussi prononce ce nom (à propos des nus), et il faut dire qu'avec Puget, c'est celui dont il est plus proche, bien que leurs noms ne soient cités par Hugo qu'une ou deux fois. C'est encore de son « caprice » intitulé les *Dents du Pendu*, qu'il faut rapprocher le fameux *Pendu* au pied de lumière (pl. XXII), sépia et bleu ardoise, qui est d'un effet saisissant [1] : oui, Gautier a bien vu « les effets de clair-obscur de Goya », mais il faut dire aussi le mariage de la caricature grimaçante et d'un fantastique effrayant. Pour ce qui est de ces paysages de rêve ou de cauchemar, faut-il se tourner du côté de Piranèse, qui, à dire vrai, n'apporte qu'une réponse admirable, mais d'un strict géométrisme, ou, plus vraisemblablement, vers ces dessinateurs romantiques, en particulier son compagnon de voyage en 1836, ce Célestin Nanteuil, dont M. Sergent, après M. Adhémar [2], souligne l'influence déterminante ? On sait que tous deux s'appuient sur un album de l'ex-collection Barthou, où Nanteuil a commencé et Hugo continué à dessiner. De lui, on connaît ces frontispices gravés pour certaines œuvres du poète, notamment celui de *Notre-Dame de Paris*, touffu et pourtant fouillé. C'est sa manière de combiner le foisonnement avec la précision du détail. Mais, comme M. Sergent le remarque justement [3], le dessin de Victor Hugo, dès cet album de 1836, est plus libre, moins asservi au détail et d'un métier moins menu. Or, en 1839, le poète possède la maîtrise de son style : pour cela, il ne lui a pas fallu plus de trois ans. L'œil s'était fait aux tableaux des musées et à ces ébauches « d'après nature », mais la main, dirait-on, attendait avec impatience qu'il se servît d'elle à autre chose qu'à écrire des vers.

Un autre problème posé par ces dessins, c'est la part respective de l'imagination et de l'observation. Comme le rappelle M. Sergent, Victor Hugo conseille à son fils de dessiner « d'après nature » [4], et lui-même a mis en pratique ce précepte, emportant toujours

1. Cf. J. Sergent, *Notice sur les « Pendus de Victor Hugo »*, 1952.
2. *Loc. cit.*, p. 45 (avec reproduction). Cf. J. Sergent, p. 18 et 23 et *V. H. et les artistes romantiques*, Paris, Maison de Victor-Hugo, 1951, p. 110.
3. P. 23.
4. Cité p. 23 : « Dis à mon gros Charlot que, puisqu'il dessine, il ait soin de toujours dessiner d'après nature, lentement et soigneusement et fidèlement. C'est le moyen d'arriver un jour à faire vite et sûrement » (1842).

en voyage un album qu'il couvrait de croquis et de vers mêlés. Au retour du voyage de 1825 aux Alpes, Lamennais lui avait écrit ces lignes que j'ai souvent citées et qui définissent si bien l'art de Victor Hugo : « On ne voit guère, il est vrai, quand on ne voit qu'avec les yeux ; ils ne sont guère bons que pour faire des cartes de géographie ; l'imagination, l'esprit saisissent le reste... » [1] Or, elle tient évidemment une large place dans son œuvre de paysagiste, sans parler même des œuvres de fantaisie intégrale. « Il n'est point, estime avec raison M. Sergent, de rigoureuse frontière entre la « chose vue » et la « composition visionnée », mais de continuelles interférences de celle-ci et de celle-là » [2]. M. Moreau a souligné des défaillances de sa fameuse mémoire visuelle : l'aqueduc de Ségovie, à deux étages d'arches, confondu avec le pont du Gard, à trois étages, dans ses souvenirs d'*Enfance*). Au compte de ces infidélités on peut ajouter la célèbre vieille maison de Bacharach, dont le pignon pittoresque est rétréci dans le dessin de Victor Hugo et y montre quatre panneaux de fenêtres au lieu de huit en réalité [3] : volonté d'élancer la silhouette de l'édifice, ou inadvertance du dessinateur par ailleurs occupé à retracer avec un intérêt évident toutes les fioritures du colombage ; en vérité, il faut le dessiner à son tour, pour saisir d'où vient la différence de proportion, tandis que la fidélité du détail ne permet aucun doute sur l'identité du modèle. Dans un ordre de notions voisin, on a discuté la vérité de ses « rhénanes » et conclu à une transformation dramatique du paysage par une plume romantique. Or, comme je l'ai montré ailleurs, Hugo est fort sensible, en été, au caractère riant des rives du Rhin ou de la Moselle. Il est d'autre part certainement influencé par les légendes médiévales qu'il lui plaît de faire revivre dans ces ruines pittoresques : ainsi on peut penser que l'admirable dessin de *La Tour des Rats* (pl. I, 1840) est poussé au noir par le souvenir de Hatto. Or, les collines riveraines forment là un défilé, naturellement sombre au crépuscule et encore assombri par la fumée d'une navigation déjà importante au temps de Victor Hugo et signalée par lui, qui semble suspendue en permanence dans le passage [4]. La composition du tableau est si étudiée, si équilibrée dans sa savante dissymétrie que M. Sergent va jusqu'à y voir une étude d'atelier faite au retour à Paris [5]. Mais ses arguments ne me laissent pas convaincu : esquissé sur place,

1. *Victor Hugo raconté*, ch. XLIV, cf. ma *Fantaisie*, I, p. 109.
2. P. 42.
3. Reproduit dans *le Rhin*, éd. Imprimerie Nationale, p. 531.
4. Cf. *Rhin*, pp. 179 et 270.
5. P. 15 et 51.

peut-être même d'une fenêtre de sa chambre d'hôtel, le dessin peut en tout cas avoir été repassé et fini à l'encre sur une table, quand l'impression est encore fraîche ; ainsi le précepte « d'après nature » est complété par « cette loi de l'artiste : *achever* » [1]. Pour ingénieuses que soient les diverses explications de trous découpés au ciseau dans un ciel de Vianden ou l'orage sur un burg [2], je me demande s'il ne proviennent pas d'un travail au grattoir, dont M. Sergent a constaté comme moi la pratique fréquente chez Victor Hugo, poussé cette fois jusqu'au point où le papier cède : alors le remède, papier translucide, accroissait l'effet déjà cherché. Quelle qu'en soit la raison, cette manière d'exploiter un accident du travail, d'utiliser à plein le matériau est étonnamment moderne. Si l'on compare de telles réussites, *L'Araignée* de Vianden (pl. XV, 1871), au beffroi de Malines ou au pont de Lucerne, on ne doute pas du progrès accompli. Tel dessin de *Maison incendiée* à Thionville [3], un John Piper, telle *Charrette aux troncs d'arbre*, de Vianden (pl. V, 1871), sont des chefs-d'œuvre originaux, où le strict observateur *d'après nature* dégage toute la poésie de l'objet. Et que dire alors de ces purs développements de l'imagination, nés pourtant de la même étude, une main qui surgit, *Le Rêve* (pl. XVIII) ce *Champignon* géant et irisé (pl. XVII, 1860), sans parler de cet alignement de *Dolmens et Menhirs* à têtes d'homme de 1850, qui se rapproche des dessins dont Maurice Sand a couvert les murs de Nohant : il y a peut-être une origine commune. Certains de ces dessins, rehaussés à l'aquarelle ou au pastel, tels *Le Champignon*, *La Ville en pente*, ou cette *Femme nue* du manuscrit des *Chansons*, montrent en outre un emploi si délicat de la couleur qu'il détruit la légende d'un œil de graveur.

Sans nul doute, ces dessins ont été conçus pour eux-mêmes, d'une façon autonome, comme le souligne M. Sergent, et d'abord spontanée, puis délibérée. Leur but premier était le plaisir de la détente, le but ultérieur devint la publication. Nous avions oublié, dirait-on, les résultats de la sérieuse étude de M. Clouard, parue il y a près de cinquante ans [4]. M. Sergent nous les rappelle et les interprète [5]. Dès 1838, Hugo fait graver un dessin ; en 1840, quatre ; en 1843, cinq ; en 1844, six, etc. *L'Artiste*, *la France littéraire* et l'*Illustration*, où ils paraissent, ne sont pas des périodiques quelconques. En 1863, c'est l'album de dessins gravés

1. A P. Chenay, 24 juin 1860.
2. Pp. 26-27.
3. *En voyage*, II, p. 573.
4. *R. H. L. F.*, 1898, p. 341 sq.
5. P. 28 à 30.

par Chenay, préfacé par Th. Gautier et publié chez Castel, dont la préparation méticuleuse montre qu'il ne s'agit nullement, comme son feint détachement voudrait le faire croire, « d'essais de dessins faits par moi à des heures de rêverie presque inconsciente, avec ce qui restait d'encre dans ma plume, sur des marges ou des couvertures de manuscrit »[1]. Son refus « d'aucune caricature »[2], son exigence en matière de gravure, son élimination de plusieurs épreuves jugées défectueuses, ses idées arrêtées sur certains sujets comme la gravure sur bois, bonne seulement, à ses yeux, pour les hors-texte, tout cela interdit de penser qu'il s'est lancé dans cette entreprise en amateur : il y a, comme dans sa poésie, apporté ce goût du travail bien fait, dont témoigne sa correspondance avec son graveur et beau-frère P. Chenay. Il faut l'imaginer, en art comme en poésie, prenant plaisir à tout ce côté matériel de l'activité créatrice qui en est le support et qui atteste de manière concrète les élans de l'esprit : taillant avec soin sa plume, que dis-je, ses plumes, l'une grosse, l'autre fine, épointant son crayon, broyant la sépia, se servant de son pouce comme d'estompe pour écraser l'ombre d'un nuage, taquinant assidûment du grattoir un ciel uniforme, un artiste qui a les mains tachées et joue avec les instruments de son art, témoins familiers de ses efforts. Qu'on se rappelle Gœthe dénombrant et collant amoureusement les papillons bleus qui jalonnaient la route de ses corrections. Avec le même soin méticuleux, on voit Hugo faisant le compte de ses vers et composant ses manuscrits de hautes feuilles marginées, blanches ou bleues, où se disposent agréablement à l'œil les zébrures des corrections, les arabesques des additions et les découpures imprévues d'un brouillon d'album [3].

Cet humble et réjouissant côté de la création nous avertit qu'il y a des enseignements à tirer de ces dessins pour la connaissance de sa poésie et plus généralement de son œuvre écrit. Sans doute, on comprend la raison tout à fait légitime pour laquelle M. Sergent insiste à les en séparer de manière à affirmer leur autonomie

1. Lettre à l'éditeur Castel, 5 octobre 1862. Comparer la lettre qu'il envoyait de Bruxelles à sa femme le 6 juillet 1852 pour lui recommander l'emballage de quatre de ses dessins.

2. Lettre à P. Chenay, 30 juin 1862.

3. On regrette, à ce sujet, de voir encore répandues par des écrivains ailleurs informés des légendes aussi vaines que celle de la prétendue négligence de Victor Hugo. Ainsi J. Guitton, à propos de Claudel : « A Guernesey, Hugo écrivait debout, il laissait tomber les feuillets qu'une servante ramassait. Il ne se relisait guère, lui aussi. » (*Table Ronde*, avril 1955, p. 134). Hugo écrivait bien debout, mais il disposait lui-même, l'une après l'autre, ses feuilles à sécher sur les banquettes du *look-out*, où personne ne pénétrait pendant son travail. Il se relisait et se corrigeait avec grand soin, quelquefois à des années de distance. La confrontation du ms. du *Cimetière marin*, publié par J. L. Austin, avec un ms. de Hugo révèle une étonnante similitude.

et leur valeur. Ainsi fait-il observer un certain décalage dans le parallélisme des œuvres graphiques et des œuvres littéraires. Les notes prises, quand il dessine le phare d'Eddystone, ne trouvent pas leur emploi dans *Les Travailleurs de la mer*, mais, deux ans plus tard, dans *L'Homme qui rit*. Les esquisses rhénanes sombres sont de 1840, les dolmens de 1850 : or, les « poèmes de la Bouche d'ombre », comme les appelait L.-P. Fargue, datent du séjour à Jersey (1854), de quinze ou de cinq ans postérieur aux dessins correspondants. Ainsi M. Sergent est-il autorisé à écrire : « c'est la preuve que le visuel et visionnaire Hugo avait besoin de concrétiser et de figurer ses idées pour qu'elles lui devinssent matière à poésie, et que l'expression plastique était chez lui plus spontanée que la poétique » [1]. Cela est juste. Mais, inversement, il est remarquable que les fantaisies graphiques sur l'Orient (mosquées, pagodes, etc.) sont postérieures de dix ans (1837) aux poèmes d'une veine analogue. Et le dessin de *l'Araignée* sur un fond de lumière est de plus de dix ans (1871) postérieur à l'emblème de *Puissance égale Bonté* (1857) :

Et Dieu prit l'araignée et la mit au milieu
Du gouffre qui n'était pas encor le ciel bleu...
Ce monstre, si petit qu'il semblait un point noir,
Grossit alors, et fut soudain énorme à voir...
Une aube étrange erra sur cette forme vile...

Mais c'est encore au « laboratoire » des voyages, en Belgique, en 1837, qu'il faut revenir pour en trouver le double germe, dessin et écrit mêlés : « Les objets de la nature les plus repoussants lui (à l'art) donnent des motifs admirables. Nous estimons une araignée chose hideuse, et nous sommes ravis de retrouver sa toile en rosace sur les façades des cathédrales, et son corps et ses pattes en clef de voûte dans les chapelles » [2].

Le fait reste qu'il n'a vraiment découvert sa vocation de dessinateur qu'après 1834 : les premiers croquis, sans parler de *Manlius* et de ses dessins de jeunesse, sont contemporains de ses voyages avec Juliette, qui lui font découvrir des paysages neufs, dont il lui prend envie de fixer les formes, et de ses visites aux musées de Belgique et d'Allemagne, qui lui ouvrent les yeux sur les possibilités du dessin. « Sans doute, écrit M. Sergent, les démarches du génie sont conjointes et il serait impossible qu'il en fût autrement » [3]. Oui, mais pourquoi donc n'a-t-il pas dessiné avant cette

1. P. 54.
2. *En voyage*, II, Gand, 1837 (dessin dans le texte), p. 109.
3. P. 58.

date de 1834, où il mentionne la correspondance entre le style et le dessin, où, délibérément, systématiquement, il « dessine tout ce que je vois » ? Pendant son voyage aux Alpes, je ne crois pas qu'il ait dessiné : il est vrai que le groupe des voyageurs de 1825 avait son peintre, Alaux ; mais, en 1836, la présence de Nanteuil, loin de l'en détourner, l'y a encouragé. Or, ce parallélisme *pictura-poesis* ne se limite pas, comme semble le sous-entendre M. Sergent, faute, sans doute, de place, à l'opposition du blanc et du noir. Il y a autre chose qui apparente son art à celui des graveurs, et aussi aux époques gothique et baroque. J'ai déjà fait usage d'une phrase écrite par Hugo en 1836, au moment où il s'éveille au foisonnement des formes, je la répéterai ici. C'est à Chartres, devant la cathédrale : « Magnifique église ! Autant de détails que dans une forêt, autant de tranquillité et de grandeur. Cet art-là est vraiment fils de la nature. Infini comme elle dans le grand et dans le petit. Microscopique et gigantesque »[1]. *Fils de la nature*, faisons-y bien attention, ce n'est pas une vaine formule de rhétorique pour lui. Le goût de Victor Hugo, et en cela il croit s'accorder à la nature, va non pas à ce qui ordonne et simplifie (art classique), mais à ce qui organise dans un ensemble touffu et grandiose les innombrables détails dont la multiplicité même le séduit. Certainement, *Notre-Dame de Paris*, comme œuvre romanesque, relevait déjà de cette tendance, et la considération de la cathédrale y est pour quelque chose. Mais après 1840 toutes ses œuvres vont se compliquer bien davantage : ses romans, par leur composition gigogne et quelquefois le nombre de leurs personnages, ses meubles, ses recueils de poésies et ses poèmes eux-mêmes. De plus en plus, il s'écartera d'une conception musicale, à quelques exceptions près, de l'œuvre littéraire pour progresser dans sa manière architecturale, qui ne coïncide pas par hasard avec l'épanouissement de sa veine épique. Son étude de certains maîtres, sa pratique du dessin l'ont-elles aidé en cela ? Je serais tenté de répondre oui, et d'étendre à lui ce que Cl.-R. Marx écrivait des peintres romantiques : « Jamais peut-être ils n'auraient osé regarder leur temps, laissé libre cours à leur véhémence, si Gros, et derrière lui tous les maîtres dynamiques — Rubens, Michel-Ange, Tintoret, Rembrandt, Goya — ne les avaient exhortés à sortir du quotidien, du normal, de l'aimable, à scruter la face invisible des choses et le visage du Destin, à *voir grand* »[2]. Je souligne *voir grand*, et j'ajoute, dans le grand, *voir le petit :*

1. *En voyage*, II, p. 44, cité dans *la Fantaisie*, t. I, p. 291.
2. *Loc. cit.*, *Formes et Couleurs*, n° 3-4, 1945.

tel est Hugo. La leçon de ces peintres, les mêmes assurément, l'a aidé à élargir sa vision des choses, en art et en poésie. On ne voit guère à lui comparer de ce point de vue que Claudel — Dieu sait s'il refusait cette parenté avec le grand-oncle païen ! — dont l'art « énorme » a dû aussi profiter de la contemplation attentive et curieuse des peintres flamands et des églises baroques [1]. Pour Hugo, la composition à la fois graphique et littéraire des *Travailleurs de la mer*, où les dessins servent de maquettes pour l'organisation du roman et la conduite des descriptions, est un exemple seulement plus clair de cette collaboration de son œil de peintre et de son œil de poète. Il signale tout un domaine à fouiller, qui peut réserver des surprises. La manière classique et statique dont il traite les sujets de *Booz endormi* et du désastre de l'Armada, en si fort contraste avec le dynamisme des poursuites dans la *Légende des Siècles*, tient pour une part au fait qu'il est parti du souvenir d'un tableau, le *Booz* de Hersent (1822) et l'*Infante* de Velasquez, jointe au *Philippe II* du Titien (mais non le *Booz* de Poussin, ni sans doute la *Vision de Philippe II* par Greco). Il est indubitable que sa conception épique du « chevalier », par exemple, doit plus à Dürer qu'aux chansons de geste ; ce n'est pas seulement dans les *Chevaliers errants* qu'apparaît l'image du *Chevalier de la Mort*,

> Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve...

mais aussi dans la présentation d'Eviradnus :

> L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille....
> Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher
> Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher ;
> C'est un vivant qui n'est ni stryge ni lémure ;
> Celui qui marche là couvert d'une âpre armure...

ou dans celle de Welf, vingt ans plus tard :

> On voit la silhouette âpre du chevalier
> Dans l'entrecroisement des branches du hallier...

Et supprimez le chevalier, il reste la « forêt lugubre d'Albert Dürer », qu'on rencontre au détour de plus d'un poème d'apocalypse :

> Fourmillement terrible ! on voit de toutes parts
> Des prunelles de braise errer dans les ténèbres [2].

1. H. Guillemin n'y manque pas dans *Claudel et son art d'écrire*, Gallimard, 1955, pp. 126, 162, etc.

2. *Châtiments*, VII, 7, *la Caravane*. Cf. *En voyage*, II, p. 107 : « ces beaux peupliers d'Italie dont l'écorce vous regarde passer avec de grands yeux » (dessins dans le texte), 1837, à Ypres.

Cette poésie du Rhin et des Pyrénées qui flotte autour de plus d'une « petite épopée » lui est venue, assurément, de ces séances où, album en main, il s'en est lentement imprégné : tels sont ces paysages qui, tout à coup, aèrent l'action dramatique d'*Eviradnus* ou du *Petit roi de Galice*. Le dessin a aidé l'impression à se fixer. Si enfin il n'avait pas eu l'exemple de Dürer ou de Goya et, à leur image, de ses propres rêveries ébauchées sur le papier, comme il dit, il n'aurait peut-être pas donné, dans l'ordre fantastique, un tour aussi concret, aussi réel, aux larves de ses cauchemars métaphysiques ni aux spirales et aux Babels qui, nées de Piranèse, hantent ses visions apocalyptiques. Car, en définitive, quel est le caractère dominant de cette collection de dessins ? je dirais : la poésie. Si Michel-Ange, Rubens lui ont appris à voir grand, que lui ont apporté ceux que j'ai désignés comme ses maîtres, Rembrandt, Callot et Goya ? « Cet œuvre d'aquafortiste, écrivait des *Caprices* du dernier J. Laran, qui compte deux cent soixante-sept planches, est le plus riche en poésie qui ait été composé depuis Rembrandt, dont il se réclame d'ailleurs »[1]. Il y a, en effet, une continuité, et Hugo, toutes proportions gardées, y a sa place. C'est à sa poésie que son œuvre dessiné à lui aussi se connaît, et qu'est-ce que la poésie, dans les arts plastiques, sinon, là comme ailleurs, la marque d'une vision originale des choses ? « L'art de peindre, a écrit Fromentin, n'est que l'art d'exprimer l'invisible par le visible »[2]. Le génie de Victor-Hugo était conséquent : dessinateur et poète, c'était le même.

Jean-Bertrand Barrère.

1. A. Michel. *Histoire de l'Art*, Paris, A. Colin, 1928, t. VIII, 1re partie, p. 421.
2. *Les Maîtres d'autrefois*, Paris, Plon, 1904, p. 2.

STENDHAL N'EST PAS STEINDAL

Est-il... Shetland ?

Convient-il d'admettre que le pseudonyme de Stendhal, choisi par Beyle à l'âge de 34 ans, dérive du nom allemand de Stendal ou Steindal, — petite cité annexée par la Prusse en 1815, ville étape entre Brunswick et Berlin ? Faut-il continuer de suivre la trace que laissa, il y a un siècle, Sainte-Beuve ?

Ce critique écrivit un lundi 2 janvier 1854, dans le *Moniteur Universel* (p. 7, col. 3), cette phrase légèrement dédaigneuse : « On s'est fort préoccupé depuis quelque temps du spirituel auteur M. Beyle qui s'était déguisé sous le pseudonyme un peu teutonique de Stendhal. » Et dans la même étude (*ibid.*, col. 4) il le compare « à un hulan [*sic*], à un chevau léger d'avant-garde..., à un hussard romantique, enveloppé sous le nom de Stendhal de je ne sais quel manteau scandinave. » — Teutonique ou scandinave, l'origine du nom de Stendhal reste « un masque » (*ibid.*, col. 5), un impénétrable mystère pour le curieux Sainte-Beuve.

Les arguments en faveur de l'origine germanique se présentent sous deux espèces. Beyle aurait souhaité, en découvrant ce vocable sonore, facilement orné de la particule nobiliaire, rappeler sa haute fonction d'Intendant des Domaines de S. M. Impériale dans le royaume de Westphalie, sous le patronage de Daru. Beyle aurait voulu honorer la mémoire de Winckelmann dont il se serait posé en émule dans ses propres démarches d'esthéticien.

Or, il est facile d'apercevoir, — à l'aide du « calendrier » de M. Martineau, — que Beyle ne fit jamais mention du bourg de Steindal dans tous ses séjours en Allemagne, en automne 1806 ; en 1807-1808, à Brunswick et aux alentours ; en 1812, lors d'un bref passage vers la Russie et au moment de son retour plus rapide encore. Stendhal a même négligé l'étape, puisque, en novembre 1806, il lui préfère une route plus méridionale entre

Brunswick et Berlin, route qui passe par Schoenebeck, « ce mauvais village ». En mars 1808, résumant pour lui-même les excursions qu'il a faites autour de Brunswick, son point d'attache (*Journal*, éd. du Divan, t. III, p. 175), il ne mentionne même pas la cité , toute voisine pourtant, l'obscure Steindal. Nul ne fut plus étranger à Steindal que Stendhal. La route de Stendhal ne passe pas par Steindal.

On peut imaginer que la petite bourgade saxonne ait servi de théâtre à une aventure inattendue, inspiratrice, de lieu occasionnel d'une émotion rare qui serait demeurée chère au cœur de Beyle et dont il aurait souhaité perpétuer le souvenir. Mais, en ce cas, le *Journal*, registre de réactions intimes, la *Correspondance*, les manuscrits de Grenoble et leurs cryptogrammes marginaux en eussent gardé la trace. Rien ne permet d'avancer cette hypothèse. On ne voit point que ce « val de pierres », dans son cadre de landes et de débris glaciaires, ait pu retenir l'attention d'un familier des montagnes alpines ou des lacs lombards, que Steindal ait été un paysage « inspirant » pour l'âme mouvante du grenoblois.

Reste l'idée selon laquelle Stendhal aurait voulu marquer sa filiation spirituelle à l'égard de Winckelmann, né à Steindal. Les commentateurs utilisent ordinairement deux indications de Beyle pour donner un certificat d'origine au pseudonyme qu'il s'est choisi en 1817. La première notation a été découverte en marge d'un exemplaire des *Promenades dans Rome* (*Marginalia*, éd. du Divan, t. II, p. 88) :

> D. me donne le conseil d'ajouter quatre-vingt notes. Le curieux saura où chercher les éclaircissements qu'il lui arrivera de désirer. Citer aussi deux ou trois pages de ce bavard de Winckelmann, né dans mon fief, dit M. D.

La seconde mention se place dans une lettre du 23 octobre 1834 (*Correspondance*, éd. du Divan, t. IX, p. 10) : « Winckelmann, premier baron de Steindhal » [*sic*]. Rien de plus. On ne trouve aucune autre allusion dans toute l'œuvre de Stendhal à la parenté homonymique qui devrait le relier au critique d'art, admirateur de l'antique, Winckelmann.

La note marginale se rapporte à une conversation tenue entre le Consul Beyle et M. D. Donato Bucci, antiquaire à Civita Vecchia. C'est M. D. qui suggère à Beyle un rapprochement de noms auquel lui-même n'avait jamais songé. Il est évident que Donato Bucci, par sa profession même, connaissait l'œuvre et la biographie de Winckelmann, saxon de naissance, mais Romain par adoption, par goût, par les travaux de toute sa vie. Il est fort douteux que

Beyle ait connu, ou retenu le nom du lieu de naissance de Winckelmann, dont il parle au surplus, avec le plus constant dédain. Enfin, c'est Donato Bucci qui prête à Stendhal l'ouvrage du critique *L'Art chez les Anciens*, puisque le romancier a écrit en marge de cet ouvrage même : « Il [Dominique, i. e. Stendhal] lut ce livre en 1797 ou 98 et en 1840. Il ne l'a pas lu en 1816 en faisant l'*Histoire de la Peinture* » (*Marginalia*, éd. du Divan, t. II, p. 166). Bref, il convient de dater la note marginale, où il est fait allusion au « fief » de Winckelmann, de l'époque de Civita Vecchia — laquelle commence en avril 1831, c'est-à-dire 14 ans après que Beyle, « ex-officier de cavalerie », eut adopté « le masque » de Stendhal. Quant à la seconde notation, elle se place à 17 années de distance de cette adoption. Antérieurement et postérieurement, Stendhal n'a jamais tenté le moindre rapprochement entre son nom littéraire et le lieu de naissance du théoricien de l'Antique, si peu germanique d'ailleurs. En outre, — tous les Stendhaliens l'ont constaté, — Stendhal ne parle jamais de Winckelmann qu'avec « un respect railleur » ou une ironie « méprisante », comme le dit Paul Arbelet. M. Martineau admet que ce ne fut point par sympathie pour Winckelmann que Beyle a choisi comme pseudonyme son lieu de naissance, « mais, ajoute-t-il, en « l'étudiant » [Beyle l'a-t-il tellement étudié ou simplement « feuilleté » ?], « il a rencontré ce mot sonore et il en a été frappé » (*Préface* aux *Souvenirs d'Egotisme*, éd. du Divan, p. III).

Pourquoi ne pas remarquer aussi la différence orthographique des deux mots ? Stendhal ne saurait avoir une origine germanique ; on admettrait à la rigueur un Steindahl, en dialecte bas-allemand. M. Martineau, à qui l'objection a été faite, répond que l'*h* surajouté confère au pseudonyme une allure « plus romantique », mais Beyle n'a jamais donné dans le travers des fantaisies orthographiques du Balzac des *Drôlatiques*.

On se demanderait aussi pourquoi Beyle aurait aimé à prendre pour battre pavillon d'auteur, un « nom allemand », alors que ses jugements sur la nation allemande, sur la langue, le caractère, la philosophie et même le romantisme allemands sont marqués en coin du plus antipathique dédain. Ces jugements, souvent très durs, — et qu'il serait trop facile de rappeler en multiples citations, — n'ont pas varié : l'intendant de 1808, le touriste de 1837, l'auteur de 1840, se font écho à cet égard. Il est remarquable enfin de constater que, depuis 1812, Beyle a rompu le contact avec l'Allemagne et n'eut aucune velléité de le rétablir. Le « cosmopolite » Beyle n'est jamais revenu en territoire allemand.

Faut-il se résigner à ignorer l'origine du masque stendhalien ? se cantonner dans l'incertitude, ou se ranger derrière l'hypothèse de Sainte-Beuve, Sainte-Beuve hésitant d'ailleurs lui-même sur l'origine « un peu teutonique » ou « scandinave » d'un pseudonyme qui ne correspond ni au caractère, ni aux préférences, ni au comportement spirituel de Stendhal. Aller du connu à l'inconnu, retrouver dans les démarches les plus constantes de Beyle, les voies qui permettront d'atteindre à ce qui échappe, s'appuyer sur ce qu'on sait de ses habitudes mentales, de ses recherches « d'alibis », de ses jeux mystificateurs sur les mots, sur les noms, sera notre méthode, ou si l'on veut notre recours.

Comment Stendhal en use-t-il avec les noms de lieux et de personnes lorsqu'il cherche à les transformer ? Ses moyens sont des plus variés. En cas de nécessité intime et pour éviter toute indiscrétion, Beyle se contente d'une simple initiale. Pour se désigner lui-même, ou signer des lettres à des correspondants qui ne s'y tromperont pas, sa fantaisie ne connaît pas de bornes ; il s'attribue les noms les plus communs, et surtout les plus cocasses, dont la liste sans doute incomplète a été établie : Bombet, Napoléon Brenet, Cotonet, baron Dormant, Blaise Durand, Polybe-Love-Puff, baron Patault, baron Raisinet, Ch. de Saupiquet etc. Notons aussi Léry, ou de Léry, qui nous paraît provenir des deux dernières syllabes de ses nom et prénom : *Rome, Naples et Florence* devait paraître d'abord sous ce nom. Quand il s'agit de dérober un nom aux « cabinets noirs », à la police des lettres, on voit fleurir les anagrammes : *Omer* ou *Remo* pour Rome, *Randtalley* pour Talleyrand, *trespre* pour prêtres, et bien d'autres que les éditions modernes n'ont pas conservées. Retenons cette petite manie de l'anagramme si facilement transparente, et considérons encore un trait de la fantaisie cursive de Stendhal.

Beyle émaille ses lettres et ses notes de termes anglais, fragments de phrases ou transcriptions de noms propres. Dès 1805, on lit dans son *Journal* les noms de *M. Leases* (M. Baux), de *M. White* (M. Blanc). Il semble avoir pris plaisir à cet usage inattendu de la langue anglaise : ce procédé singulier ne le quitte jamais. Ainsi *Of the oak*, *From oaks*, est Garnier-Deschênes ; *les belles Shepherds* ou *M*^{me} *Shepherdrie* désignent la famille de la Bergerie ; *Fair Island* représente l'ami Belisle ; enfin son condisciple Félix (Faure) est appelé simplement *Happy*. — Notons enfin cette habitude de désigner d'un nom géographique ses amis. Beyle appelle ses plus chers compagnons par toponymie :

Louis Crozet est *Seyssins* (dans l'Isère) ; Mareste est *Besançon*, ou *Lussinge* (Haute-Savoie). En se référant à ces modes habituels de transcription, on est amené à penser que Beyle les a employés pour lui-même, en vue de se choisir un pseudonyme. Un mot britannique, emprunté à la géographie, remanié par le procédé de l'anagramme, ne serait à ses yeux qu'une pratique tout-à-fait ordinaire. Or, le nom de *Shetland* qui désigne un archipel des Iles britanniques, a pour exacte anagramme *Stendhal.*

Il importe de restituer le Stendhal des années 1816-1817 dans le temps où il adopta cet alibi. Un premier point : se souvenir que Stendhal prononçait ce nom, non pas comme on le fait : Stindhal, — mais à la mode anglaise : *Standhall*, *Standall*, et comme nous disons : scandale. Lui-même forge aussitôt le verbe « Stendhaliser » dans le sens de scandaliser. (Lettre familière à Mareste, du 3 janvier 1813 : Vous allez encore vous stendhaliser, mais je vous assure que je suis froid et vrai »). Second point : quel est l'état d'esprit de Beyle lorsqu'il écrit les notes qui seront *Rome, Naples et Florence* et qui porteront, non pas sur la page de couverture, mais sur celle du titre, pour la première fois, la nouvelle appellation, la métamorphose de l'auteur ? Ces notes, il les désigne sous le nom franco-anglais de « Tour ». Quand il achève son manuscrit, le 20 juillet 1817, il l'indique en son étrange anglais : « having finished the Tour ». En fait, toute sa pensée gravite autour de l'Angleterre. Il vient de découvrir l'*Edinburgh Review ;* elle l'enchante, elle le stimule, elle l'illumine. Nul besoin d'insister sur le choc qu'il reçoit dans l'automne 1816 de la grande revue écossaise. Les lettres à Louis Crozet, du 28 septembre 1816, du 20 octobre 1816, en témoignent assez. Sans cesse, il réclame l'envoi des numéros récemment publiés du périodique ; il semble que les pondéreux volumes lui restituent l'alacrité de l'esprit, le goût des idées. L'engouement de Beyle se justifie pleinement : à parcourir, non pas un seul, mais la série des numéros de l'*Edinburg Review*, on a une vue saisissante de tous les thèmes de pensée et de recherches débattues à cette époque, — en littérature, dans les sciences, dans les arts, en politique...

Beyle, aussitôt, ne songe qu'à se rapprocher de ce foyer de lumières. Il se voit déjà installé chez Longman, le libraire londonien de la *Revue.* Pour le faire accroire à Didot, il date du 1er janvier 1817, Hanover Square (quartier général de l'*Edinburgh Review*, à Londres), la lettre où il se déclare l'auteur de l'*Histoire de la Peinture.* Dès le 30 septembre 1816, — quelques jours après la découverte de la *Revue*, — alors qu'il séjourne encore à Milan

il médite de passer en Angleterre : « At the jesuit's death, if I can, I will go to England », écrit-il à Crozet.

Afin de se préparer à ce contact, Beyle se jette dans la lecture de nombreux voyages en Angleterre. Il se documente auprès de Louis Simond, un Lyonnais qui vient de publier en anglais d'abord : un *Journal of a Tour and Residence in Great Britain during the year* 1810-1811. L'édition française est celle où puise Beyle ; à deux reprises, il signale cet ouvrage dans sa *Correspondance*. (L'édition du Divan, par erreur de lecture, indique, au lieu de Simond, le nom de Siméon comme l'auteur du voyage en Angleterre. Erreur qui n'est pas commise dans la même édition du *Journal*) [1].

Beyle, « having finished the Tour » (i. e. *Rome, Naples et Florence en 1817*) le 20 juillet 1817, commence effectivement le sien, onze jours plus tard, le 1er août. Il touche terre à Brighton « avec attendrissement ». Son émotion est si forte qu'elle éteint en lui le ressentiment d'avoir été « un peu vexé par la douane ». Il exulte d'aborder au pays « des lois civiles », de respirer enfin dans un pays où le jury vient d'acquitter Watson et Thistlewood, les opposants « radicaux », alors qu'en France on a subi le retour des Bourbons qu'il méprise [2], on a laissé condamner Ney et massacrer Brune, on a accepté la Terreur blanche légalisée par la Chambre introuvable. L'Angleterre lui apparaît comme un paradis de culture et de libéralisme « Ici, c'est la liberté » (*Journal*, éd. du Divan, t. V, p. 304) [3].

Beyle enfin va pouvoir se mêler aux illustres rédacteurs des revues britanniques, ces « premiers hommes of England ». Déjà cette espérance a reçu un début de réalisation : la *Quarterly*, en avril 1817, avait annoncé la traduction de la vie de Haydn. En août 1817, *l'Edinburgh* signale aussi cette « Life of Haydn, in a series of letters translated from the French ». En octobre 1817, la *Quarterly*, stylée sans doute par les sollicitations de Beyle ou

1. Beyle se souvient devant la cathédrale Saint-Paul, de la page écrite par Louis Simond : « Nous sommes étonnés [de la voir très bien], Simond la disant enterrée dans les maisons. » (*Correspondance*, éd. du Divan, V, 306). Le passage auquel Beyle fait allusion se présente ainsi : « Le Temple [est] enveloppé et pressé de tous côtés par quatre lignes de bicoques qui ne permettent pas de voir l'ensemble d'une distance convenable. » (Louis Simond, *op. cit.*, I, 26).

2. Cf. : *Souvenirs d'Égotisme*, éd. du Divan, t. I, p. 7 : « L'extrême mépris que j'avais pour les Bourbons — c'était pour moi alors une boue fétide, me fit quitter Paris... Le cœur navré par le triomphe de tout ce que je méprisais... »

3. Noter les sentiments analogues de Philarète Chasles, débarquant au mois de juillet 1817 en Angleterre, sentiments exprimés à peu près dans les mêmes termes : Ph. Chasles loue « lors du procès de Watson la circonspection et l'équité des magistrats ». Cf. Claude Pichois, *Philarète Chasles découvre l'Angleterre*, in *R. L. C.*, janv.-mars 1955, p. 42.

de ses amis, consacre un compte rendu élogieux au « lively and intelligent author » de cet ouvrage.

Dans le courant de l'été 1817, Beyle est en voie d'acquérir en Angleterre une notoriété qui lui fait défaut en France. Au retour de son voyage dans l'île, en septembre 1817, est annoncé *Rome, Naples et Florence* sous le nom nouveau de cet auteur : M. de Stendhal, officier de cavalerie. Beyle et son éditeur Adrien Egron se sont partagé la tâche : le second a trouvé le titre, le premier a proposé le nom. L'ouvrage est, dès l'origine, destiné tout autant au public anglais qu'au public français. Beyle annonce comme une victoire que « le Tour » fait « grand bruit hors de France » (*Correspondance*, éd. du Divan, t. V, p. 103 ; 12 mars 1818). Cela signifie que l'*Edinburgh Review* (t. 57, novembre 1817) a parlé de *Rome, Naples et Florence*, et qu'elle en donne un compte rendu de neuf pages.

Si M. de Stendhal a grande audience — comme il le souhaitait ardemment — auprès des lecteurs britanniques, ce n'est que justice, puisqu'il appartient alors au monde anglais par ses affinités politiques et littéraires — et par son nom d'auteur.

Beyle a évidemment découvert ce pseudonyme au cours de son voyage à Londres. Comment y passa-t-il son temps ? Visites à Saint-Paul et Westminster, soirées au théâtre et, bien sûr, contacts intéressés avec les éditeurs, mais surtout promenades dans les rues de la grande cité (« ce qui nous a fait le plus de plaisir à Londres, c'est de flâner dans les rues »), rues des grands libraires, Regent's Street, Oxford's Street, où l'on regarde les livres, les atlas et les gravures représentant des paysages des îles, où l'on s'enquiert — au regret de ne pouvoir (par manque de temps ou d'argent) aller « to the North » — du pays écossais. Cette Écosse aux quatre Universités vivantes, et dont la plus brillante est celle d'Edimbourg, cette Écosse étonnante qui donne à la génération qui passe les plus grands noms de la philosophie, Reid et Dugald-Stewart, de la science, Leslie, Hutton et Playfair, de la pensée politique ou économique, Brougham, Mackintosh, Adam Smith, de la poésie nouvelle, Robert Burns, Walter Scott et Gordon, futur Lord Byron. Edimbourg où, dans la seule boutique d'Archibald Constable, sortent 12.000 exemplaires de la *Revue* qu'on admire, — et qu'on utilise ! — 30.000 volumes d'un roman nouveau de l'auteur de *Waverley*

Nul besoin d'insister. Henri Imbert a montré la résonance, la richesse des aperçus qu'un seul numéro de l'*Edinburgh Review*

apportait à Beyle[1]. V. del Litto a magistralement révélé comment Stendhal s'est servi dans *Rome, Naples et Florence* de comptes rendus de l'*Edinburgh Review* pour faire connaître à ses lecteurs un géologue italien, et citer... Goethe ![2] Mais, au fond, Beyle dissimule peu, puisque, dans *Rome, Naples et Florence*, il nomme Edimbourg « le pays de la pensée et de l'humanité » (*R., N. et Fl.*, éd. du Divan, I, 82) et qu'il évoque « l'Écossais tellement civilisé » (*ibid.*, I, 151).

Toute l'inspiration stendhalienne en 1817 gravite autour de l'Écosse. Et c'est en 1817 qu'il arbore au mât du brulôt politique qu'est son ouvrage sur l'Italie, le pavillon d'auteur destiné à traverser les siècles. Attiré par la lumière civilisatrice de la contrée nordique, Stendhal s'est baigné dans la pittoresque grandeur des beautés naturelles de l'Écosse, dans le charme des paysages que nous a illustrés Gilpin. Quel pays est plus présent à un lecteur assidu de l'*Edinburgh Review*? Celle-ci relate des publications telles que : *Scottish Scenery, or... descriptions of Scenes in the Highlands of Scotland* (*Ed. Rev.*, VI, janvier 1804). — *A sporting tour through the Scottisch landscape*, par le colonel Thornton (*Ed. Rev.*, t. 10, janvier 1805). — *A picturesque voyage round Great Britain*, avec descriptions illustrées des îles par W. Daniell (*Ed. Rev.*, t. 54, décembre 1816). — *Letters from Scotland*, écrites pendant un voyage accompli pendant l'été 1815 (*Ed. Rev.*, t. 55, mars 1817). — Et surtout : *Letters from the Highlands* par Miss Spence (*Ed. Rev.*, t. 56, août 1817).

Dans tous ces ouvrages sont célébrés l'Écosse, ses montagnes et ses habitants. On lit, dans les *Letters from the North Highlands during the summer* 1816, et publiées à Londres en 1817 [3], cet éloge enthousiaste des Highlanders, — « vigoureux en constitution et en intelligence, placés au-dessus de la race la plus valeureuse des

1. *R. L. C*, janv.-mars 1955 : « Politique, religion, littérature, la Revue est bien à la mesure et dans l'esprit de Stendhal », dit très justement Henri Imbert.

2. *R. L. C.*, juillet-sept. 1955 : *Sur un livre peu connu de Stendhal, R., N. et Fl. en 1817*. V. del Litto souligne que cet ouvrage est un pamphlet politique, dirigé contre l'arbitraire, imbu de libéralisme. Il rappelle à juste titre que l'auteur se dénationalise : « L'auteur qui n'est plus Français depuis 1814 est à un service étranger (*R., N. et Fl. en 1817*, éd. du Divan, III, 211, note). Il voit aussi que Stendhal cherche « à donner le change » en s'affublant du nom à consonance germanique » et en prétendant que son voyage en Italie « débute et s'achève en Allemagne ». Insistons ici : quand le pseudo-baron de Stendhal revient à Francfort, c'est pour y déclarer : « C'est un des moments les plus malheureux de ma vie. » Il ne se console pas d'y retrouver « le gothique pauvre des édifices, sous un ciel voilé », d'y entendre parler de l'éternel traité de Westphalie, de « sentir que ces gens-là [les habitants de Francfort] sont des sots... et perdre ma vie avec eux ; je suis très malheureux ». (*R., N. et Fl.*, éd. du Divan, III, 210-211). Singulières déclarations pour un baron qui aurait souhaité se parer d'un nom allemand ! Sur ce point, M. de Stendhal cherche aussi à « donner le change ». Ce change est en monnaie anglaise.

3. Elizabeth Isabelle Spence, author of a *Caledonian Excursion : Letters from...*, London, 1817. Le livre est dédié à Sa Grâce *the duke of Gordon*.

hommes [...] ils ont montré une humanité et une générosité bien connue et digne d'être célébrée dans la mémoire des hommes ». Ces éloges font écho aux relations de voyageurs français, Faujas de Saint-Fond, ou Chantreau, qui écrivait : « le pays a été le berceau des bardes [...] chantant les hauts faits des héros que l'Écosse avait vu naître » ; il admirait les vertus des insulaires des Hébrides et des Shetland, car « les gens de ces îles ont les raffinements des grandes villes », et ils ont même le bonheur « de n'avoir point de médecins, ce qui les fait parvenir à une vieillesse robuste qui dans nos cantons serait une espèce de phénomène... » Vigueur, honnêteté, longévité même, ces insulaires du Nord sont pourvus des plus beaux dons.

Il est difficile de concevoir aujourd'hui la vogue de ces îles lointaines du nord de l'Écosse. Celles-ci s'offrent alors à tous les regards ; dans l'un des rares atlas où l'on peut regarder le visage du monde, celui de Pinkerton, réédité à Londres en 1815, les British Isles sont représentées trois fois ; en carton (map 6), en grande échelle (map 10) et en demi-folio (map 12). Pinkerton accompagne la figuration multiple des Shetland de ce commentaire : ces îles sont vraisemblablement « la Thulé des Phéniciens ». Si la beauté sauvage de l'archipel, « qui saisit le spectateur d'admiration et de terreur », est évoquée, il n'a gardé d'omettre le haut degré de culture des insulaires : « On ne peut trop faire l'éloge des soins qu'on prend de l'éducation en Écosse et des sages moyens qu'on emploie pour assurer ses progrès. Peut-être aucun pays de l'Europe n'a-t-il rien de meilleur en ce genre. »

Beyle, qui veut se dénationaliser, choisit donc l'Ultima Thulé écossaise pour son fief. Deux raisons à cela. S'il pose son regard sur les Shetland c'est que les îles — elles ont gardé leur renommée à cet égard — sont « couvertes de brebis qui promettent peu en apparence mais la laine est en général très douce et de la plus grande finesse » (Cruttwell, *Description* [...] *de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 4 vol. 1804). Or, Beyle n'est-il pas connu de ses intimes sous le nom de *porte-laine?* La plaisanterie était trop facile, elle fut faite. Mais, parmi tous les moutons bêlants, Stendhal préféra la patrie des troupeaux de la qualité « la plus fine ».

Autre raison : les Shetland, bien que fameuses, ne sont pas encore annexées au domaine littéraire, alors que les Hébrides sont déjà chantées par l'auteur de Waverley. Dans *Marmion* (1808) paraissent « les habitants des îles dont les clameurs guerrières ressemblent à celles des oiseaux des mers » (Chant V, strophe VI).

Les aventures de Waverley (1814), « officier de cavalerie », lui aussi, le conduisent dans les Highlands, et « l'honneur et la liberté de leurs habitants » l'enchantent. Dans le *Lord of the Isles* (1815), la flotte qui porte « les plus nobles et les plus vaillants chevaliers des Iles » croise vers les Hébrides, où ils fêtent l'hymen de leur chef. Stendhal, à son tour, recueille le fief en déshérence des Shetland pour y planter son drapeau. Ni germanique, ni scandinave [1], Beyle se veut fils d'Écosse, de la région la plus lointaine, la plus sauvage et à la fois la plus civilisée, dans la mouvance de la capitale de son esprit : Edimbourg [2].

Toutefois, il importe de se souvenir que le Stendhal de 1817 ne fait alors qu'essayer un nom — selon ses habitudes de camouflage — qu'il préfère pour l'instant à ceux de Bombet, Aubertin ou de Léry. Beyle le lance comme on jette une bouteille à la mer, afin qu'il soit peut-être recueilli vers 1880 par les « happy few ». Il ne pouvait en préfigurer l'heureuse, l'universelle destinée.

Pierre Angrand.

1. Un critique a fait allusion à un certain baron suédois du nom de Stendhal, diplomate de son métier, que Beyle aurait rencontré à Londres en 1817. Il est peu croyable que Beyle ait risqué de prendre son nom à un personnage vivant, ce qui eut été gênant pour un auteur. Cependant, cette hypothèse permet de soulever un coin de voile, puisqu'elle nous ramène à Londres, ce lieu de rencontre, en effet, où Stendhal fut mis en présence non pas d'un homme, mais d'un nom pour son anagramme.

2. Amédée Pichot, dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, publié en 1825, a célébré à son tour la gloire du vieux pays celtique du Nord ; il a commenté les « Vues pittoresques de l'Écosse » dessinées par Pernot, dans un album publié en 1826. Dans le « Voyage » les trois premières lettres — l'ouvrage est présenté sous une forme épistolaire — sont dédiées à un certain M. B...e. Qui est ce M. B...e ?

L. A. Bisson, dans sa récente thèse sur Amédée Pichot (London, s. d.) ne sait que penser. Il écrit au sujet de cette dédicace (*op. cit.* p. 224 note) « Perhaps M. Balze, » le père de quelques amis de l'auteur. Pourquoi, en ce cas, ne pas mentionner en toutes lettres le nom de ce familier ? Il est loisible de suggérer que Beyle est le véritable destinataire. En ce cas on comprend mieux l'incognito. Beyle se fâche en novembre 1824, quand la lettre de Byron insérée dans *le Globe* révèle sa personnalité. D'autre part, les trois lettres adressées à M. B...e ont un ton littéraire ; elles sont ornées de citations de Childe Harold et de Don Juan ; elles révèlent la volonté d'être « vrai », de livrer sans affectation des impressions de voyage — thème stendhalien. « En vous écrivant, je me sentirai moins enchaîné par cette contrainte qu'impose toujours le titre d'auteur. Je serai davantage moi en osant garder toute ma franchise. » Mais il resterait à débrouiller les relations entre Stendhal et Pichot, son cadet de douze ans. Tous deux vivent en célibataires dans le cœur de Paris, entre 1821 et 1826. Stendhal en octobre-novembre 1821 fait un séjour à Londres ; Pichot entreprend le voyage anglais en 1822 ; a-t-il cherché avant son départ des conseils auprès de son aîné ? Tous deux, le romancier et le traducteur, ont un goût et un intérêt communs : la littérature anglaise. En 1821, Stendhal a voulu entendre jouer Shakespeare à Londres ; en 1822, il commence son « courrier anglais » au *New Monthly Magazine*. En 1821, Pichot publie sa notice sur Walter Scott ; cette année-là et les années suivantes, il travaille à la traduction des pièces du théâtre anglais, écrit un essai sur Byron (1823), s'intéresse à l'opinion des médecins d'Edimbourg sur le traitement de la variole par la vaccination, recueille une légende des Hébrides (1825). Enfin, il cite *Racine et Shakespeare* (1823) dans sa préface de *She stoops to Conquer* (*Chefs-d'œuvre du théâtre anglais*, 1823) en ces termes : « brochure qui mériterait un gros volume de commentaires ». Il y avait bien des points de contact entre les deux hommes.

UN MISSIONNAIRE RÉPUBLICAIN EN RUSSIE

Parmi les nombreux voyageurs français qui se rendirent en Russie sous le règne de Nicolas Ier, plusieurs publièrent à leur retour des impressions et des réflexions sur un pays qui éveillait à la fois la crainte et la curiosité, et sur un régime qui semblait singulièrement anachronique aux sujets du Roi-citoyen. Aucun de ces écrivains d'occasion ne connut un aussi éclatant succès que le marquis Astolphe de Custine, dont *La Russie en 1839* fut vivement attaquée en français, en russe, en anglais et en allemand dès 1844, peu de mois après la première édition. En effet, ceux mêmes que l'ouvrage visait envisagèrent de faire venir Balzac à Saint-Pétersbourg et de lui suggérer d'écrire un livre destiné à éclipser la scandaleuse relation du marquis [1].

Notre dessein n'est pas d'apporter ici la révélation d'un ouvrage capable d'être mis en balance avec le livre téméraire et prophétique de Custine ; et tous ceux qui en France s'intéressaient à ce pays, pensèrent avec raison qu'il restait beaucoup à dire, même après la relation en 4 volumes d'un voyage qui n'avait pas duré 4 mois. Quels que fussent les dons d'observateur de Custine, ils ne pouvaient pallier la brièveté de son séjour, son ignorance de la langue russe, et l'absence de tout contact avec d'importantes classes de la société, professeurs, étudiants, marchands, paysans, fonctionnaires de grade peu élevé, etc.

Si les études rapides et sans grande originalité de Xavier Marmier [2] justifient assez le jugement d'Amédée Pichot [3], on ne

1. Si l'on en croit Sainte-Beuve : « Balzac est allé en Russie, mandé, assure-t-on, pour devenir le réfutateur officiel de M. de Custine. Ce qui est certain, c'est qu'il est parfaitement impropre à ce rôle. » *Chroniques parisiennes*, Paris, 1876 ; 7 septembre 1843, p. 113.

2. Articles de la *R. des Deux Mondes*, 1842-3, réunis sous le titre *Lettres sur la Russie*, Paris, 1843. Une deuxième édition parut en 1851.

3. « X. Marmier est un spirituel faiseur de livres qui veut être lisible, qui veut être lu, qui ne dédaigne pas la popularité des salons où l'on a du goût... Marmier ne chasse ni aux ours, ni aux lions, il chasse aux ballades. » *Revue Britannique*, t. 19, janv. 1854.

saurait traiter avec autant de dédain une série d'études sur la Russie et de relations de voyages parues entre 1845 et 1852. Nous citerons en particulier *Une année en Russie — lettres à M. Saint-Marc Girardin* [1], par Henri Mérimée, cousin du traducteur de Pouchkine, qui a su, en 190 pages, corriger et nuancer certaines approximations de Custine, et surtout parler de la Russie avec beaucoup plus de sympathie et de compréhension intime, à un moment où Prosper Mérimée fréquentait lui-même les salons russes de Paris, apprenait la langue russe et s'apprêtait à traduire Pouchkine [2].

Nous ne citerons ici que pour mémoire trois autres ouvrages importants parus en cette même année 1847, *La Russie et les Russes* [3], de Nicolas Tourguéniev, qui fournissait une abondante documentation sur le problème du servage et les institutions de la Russie, les *Etudes sur la Russie* [4] du baron Auguste de Haxthausen, et l'*Histoire intime de la Russie sous les empereurs Alexandre et Nicolas* [5], de J. H. Schnitzler, infatigable compilateur alsacien assez bien renseigné sur les choses de Russie. Si l'on ajoute à ces ouvrages des articles non dénués de valeur, comme celui de Ch. de Saint-Julien sur *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis 40 ans* [6], l'anthologie du prince Elim Mechtcherski, *Les poètes russes traduits en français* [7], et bien d'autres encore [8], on conviendra qu'à la veille de la révolution de 1848, le public français n'était pas laissé dans l'ignorance du monde russe, et que *La Russie en 1839* n'était pas son unique source de renseignements.

Les événements de 1848 interrompirent pour un temps cet intérêt porté au monde russe : malgré les traductions de Mérimée, qui paraissent à partir de 1849, le public détourna son attention jusqu'aux approches de la guerre de Crimée. C'est peut-être pourquoi on ne s'occupa guère d'un ouvrage, pourtant curieux à plusieurs égards, qui parut sous le titre *Un missionnaire républicain en Russie*, chez le libraire Amyot, spécialiste des ouvrage con-

1. Paris, Amyot, 1847, in-8, XVI-190 pp.
2. H. Mongault, *Pouchkine en France*, in *RLC*, janv.-mars 1937, et l'avertissement à sa traduction du *Joueur* de Dostoïevski, Paris, Bossard, 1928, p. 398 : « Je montrerai ailleurs l'influence probable de ce petit livre trop oublié sur l'illustre cousin de son auteur, Prosper Mérimée. » Cf. P. Mérimée, *Études de litt. russe*, 1931, t. I, *Introd.*, p. XIII.
3. Paris, 1847, 3 vol. in-8.
4. Hanovre, 1847, 3 vol. (édit. française).
5. Paris, 1847, 2 vol.
6. *R. des Deux Mondes*, oct. 1847. Voir la fin du présent article.
7. Paris, 1846, 2 vol. in-18.
8. Que nous étudierons dans une thèse de doctorat.

sacrés à la Russie [1], au début de 1852, sans nom d'auteur [2], en 3 volumes.

Le « Missionnaire » se présente dans l'introduction de l'ouvrage comme un jeune étudiant en droit attiré de longue date par la Russie : il lit avidement tout ce qui la concerne, et s'entretient d'elle avec un jeune Russe, S..., qu'il a connu à Paris. Peu à peu se forme en lui le projet extraordinaire d'aller en Russie comme « missionnaire de l'idée nouvelle », qu'il nomme encore « le jeune principe » ou l' « esprit nouveau » : « D'après les détails que me fournissait S... sur ses compatriotes, aucun peuple ne me paraissait mieux fait pour un pareil rôle que le peuple russe ; la Providence semblait l'avoir tenu exprès à l'écart pour cette grande mission. » (T. I, *Introd.*, p. III). Il apprend donc le russe et, lorsqu'il s'estime prêt, demande à son ami S... de lui trouver une place de précepteur dans une grande famille de Moscou, afin de « travailler au centre même de la nationalité russe, dans une famille puissante, et sur le terrain le plus ouvert et le plus fécond, l'âme des enfants. »

Au début de 1847, à en croire les dates du livre, il partit pour la Russie « plein d'ardeur et d'espoir », par la voie habituelle de l'Allemagne et de la Baltique (traversée Lubeck-Saint-Pétersbourg). Il s'installe à Moscou en mai 1847, et ne quittera la Russie qu'après mai 1848, toujours selon les dates tirées du livre lui-même. Tout cela n'apporte aucune précision sur l'auteur. Aussi, jusqu'en 1879, toutes les allusions que nous avons pu relever au sujet de ce livre se bornent-elles à indiquer le titre, la date et le lieu de publication. Le premier, A. Ladrague, collaborateur du *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier et Brunet pour les ouvrages relatifs au monde slave, fournit dans l'édition de 1879 les renseignements que voici :

Cet ouvrage est d'un M. Rohr, ancien étudiant en droit, né en Alsace, venu en Russie vers 1847, retourné en France en 1849. L'interlocuteur dont il est fréquemment question dans l'ouvrage est un M. Eugène Rallet, d'abord

1. Éditeur de Custine, de Mechtcherski, de Mérimée, du *Missionnaire*, de Léouzon-Leduc, etc.

2. *Bibliogr. de la France* du 20 mars 1852 : « 1779. Un missionnaire républicain en Russie, 3 vol. in-8 ensemble de 71 feuilles 3/4. Imprimerie de A. Moussin, à Coulommiers. A Paris, chez Amyot, rue de la Paix. Prix 15.00 fr. » L'imprimeur Ernest Meyer a déclaré l'ouvrage au Dépôt Légal le 3 févr. 1852 sous le n° 793. Le registre du D. L. pour 1852 indique un tirage de 1.100 ex. (Arch. Nat. F^{18} + III 1852). Lorenz (*Catal. gén. de la libr. française*), t. III et VIII, indique « Un Missionnaire républicain en Russie (Anonyme), 3 vol. in-8, 1852 ». Le livre est à la B. N. (Y^2 72129-72131) ; le Catal. ignore le prénom de Rohr, qu'il indique comme auteur présumé d'après le *Dict. des Anonymes*. Les catalogues de Saint-Pétersbourg *(Russica)* et de Strasbourg ignorent tout de l'auteur. Le nom, mais non le prénom de Rohr et le titre du livre sont cités à la rubrique *Moscou* de *Slavic Europe, a selected bibliography in the Western European languages*, by R. J. Kerner, Londres, 1918.

précepteur, ensuite fabricant de parfumerie à Moscou ; ce dernier, né à Château-Thierry (Aisne), est aussi retourné en France après avoir fait fortune en Russie. Il existe une clef manuscrite indiquant les noms des personnes dont il est parlé dans l'ouvrage ; elle n'a quelque mérite que dans le pays.

Le *Journal des Débats* a rendu dans le temps un compte avantageux de l'ouvrage. A. L.

Muni de ces faibles indices, nous avons voulu en apprendre davantage sur l'auteur. Mais, induit en erreur par Ladrague, nous avons interrogé en vain les registres des Facultés de droit de Paris et de Strasbourg ; les registres de passeports des Archives ne livrèrent pas non plus le nom de Rohr. Enfin les spécialistes d'histoire alsacienne ne savaient rien sur l'auteur et son ouvrage. Au bout de dix-huit mois un heureux hasard nous mit sur la voie, aux Archives Municipales de Strasbourg : une notice nécrologique du *Journal d'Alsace* [1], datée du 30 mai 1889, annonçait le décès à Wasselonne d'un pasteur Rohr, qui aurait séjourné vers 1840 à Saint-Pétersbourg comme précepteur. Des recherches ultérieures permirent de préciser un peu sa vie : en voici le résumé.

Jean-Geoffroy Rohr est né à Colmar le 18 juin 1815. Il était le fils de Daniel Rohr, marchand, et d'Elisabeth, née Dannreuther. Après avoir fréquenté le lycée de Colmar, il s'inscrivit à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg. Il fit partie de la Société de Théologie (section histoire et philosophie) de nov. 1836 à août 1837. Reçu bachelier en théologie le 27 juillet 1836, sa thèse était intitulée *Essai sur le caractère littéraire des postilles de Nicolas Harms* [2]. La même année il obtint un prix de la Société pour un travail sur les preuves employées par les Apôtres pour démontrer la divinité du christianisme. Professeur à l'École Normale de Strasbourg en 1836-37, il accepte une place de précepteur à Paris : c'est à ce moment que se dessine en lui le projet d'aller en Russie. Il s'y rend beaucoup plus tôt que son livre et Ladrague ne le donnent à penser, dès 1838 selon des documents assez précis [3]. Il séjourne d'abord à Saint-Pétersbourg, puis gagne Moscou au plus tard dans l'année 1842 [4] ; il y reste au moins jusqu'en 1848,

1. Il existe aux Arch. Mun. de Strasbourg un fonds de fiches, coupures de presse, etc., concernant des Alsaciens, célèbres ou non, rassemblé pendant un demi-siècle par Adolphe Hoffmann et entretenu par les archivistes strasbourgeois, que nous tenons à remercier ici.

2. Elle existe à la Bibl. Nat. de Strasbourg. Ce Harms est un Allemand né en 1778 dans le Holstein et prédicateur assez réputé.

3. Edouard Reuss. *Denkschrift der theologischen Gesellschaft zu Strassburg 1828-1839*, (fasc. I), Strasbourg, 1840, n° 75, p. 116. Rohr séjourne en Russie de 1839 à 1850 selon le *Répertoire des pasteurs protestants d'Alsace* par MM. Adam, Kuntz et Bopp (non imprimé, exemplaire d'épreuves aux Arch. Munic. de Strasbourg).

4. Nous avons sous les yeux un cahier manuscrit daté de Moscou 1842, obligeamment mis à notre disposition par M^me^ Zimmer, petite-fille de Rohr.

et peut-être un peu plus longtemps [1]. C'est ce séjour à Moscou d'au moins six ans (1842-48) qu'il évoque dans son grand ouvrage, *Un missionnaire républicain en Russie*. De retour en France vers 1850, il fait paraître le livre chez Amyot, en février 1852. La date paraît singulière : deux mois après le coup d'État du 2 décembre, il pouvait être dangereux de publier, même avec les meilleures intentions du monde, un livre pareillement intitulé. Quoi qu'il en soit, un compte rendu très important en est donné dans les *Débats*, de mars à mai 1852, par Saint-Marc Girardin [2], qui ignore d'ailleurs tout de l'auteur et se borne à discuter de la portée du livre, dont il fait un éloge un peu tempéré d'ironie.

En Russie, Rohr a fait la connaissance d'un fabricant en parfumerie né à Château-Thierry, Eugène Rallet [3], qui semble avoir exercé sur lui une influence considérable, à la fois politique, morale et religieuse. Il aurait détourné Rohr du socialisme en lui montrant ses faiblesses doctrinales et l'aurait indirectement ramené au protestantisme en soumettant à une critique éloquente les autres confessions. Tel est du moins le rôle de R... dans le livre de Rohr. A la tristesse que Rohr éprouva devant les fautes commises après février 1848 par le Gouvernement républicain, vint s'ajouter une grave déception sentimentale, et les deux raisons, si l'on en croit le livre, l'auraient amené à quitter Moscou avant juin 1848. En réalité, Rohr s'est fait ordonner pasteur avant son retour en France, peut-être vers la fin de 1848 [4].

Revenu de Russie, Rohr ne se fixe pas encore en France, sans doute en raison de l'atmosphère des premières années du Second Empire. Probablement entre 1852 (publication du *Missionnaire*) et 1854, il entreprend un voyage en Egypte avec un de ses amis, fabricant de la Haute-Alsace, et pousse jusqu'aux cataractes du Nil [5]. De 1854 à 1857, il est Secrétaire général du Directoire à Strasbourg. Le 18 avril 1858, il est ordonné pasteur, son ordination de Russie n'ayant pas été validée. Il épouse, le 18 juin 1859, Caroline Klein, née le 3 juin 1840 à Strasbourg et sa cadette de vingt-cinq ans. Il est pasteur à Balbronn (à 7 km. au sud de

1. Jusqu'en 1849, selon Ladrague ; 1850 selon le *Répertoire*.
2. *Journal des Débats* des 21 mars, 3 et 16 avril, 5 mai 1852.
3. Ce Rallet, que Ladrague semble mieux connaître que Rohr, reste mystérieux pour nous. Est-ce un prête-nom commode pour Rohr, a-t-il eu réellement les connaissances et le sérieux que celui-ci lui attribue ? En tout cas, il joue le rôle de Socrate dans toute l'histoire, selon le mot de Saint-Marc Girardin (2e art., 3 avr. 1852).
4. D'après une lettre autogr. de Rohr du 12 avr. 1858 conservée aux archives du Directoire à Strasbourg, où il demande la validation de cette ordination faite en Russie, « il y a environ dix ans ».
5. Notices du *Journal d'Alsace*, 30 mai 1889 et du *Procès religieux*, 1er juin 1889.

Wasselonne) de 1858 à 1863, puis, et c'est la dernière étape de sa vie, à Wasselonne de 1863 à 1889, soit 26 ans. Il collabore à diverses revues, notamment au *Progrès Religieux*, soutient vigoureusement le courant protestant libéral, s'attire des difficultés après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne en ne consacrant pas régulièrement une prière dominicale au Kaiser [1], et meurt entouré de l'estime générale le 26 mai 1889, âgé de 74 ans [2].

Pour des raisons à la fois familiales et politiques, Rohr ne fit rien pour attirer l'attention sur son livre, et personne ne fit un rapprochement entre le pasteur Rohr, assez connu dans les milieux protestants alsaciens du siècle dernier, et l'auteur mystérieux, à peine désigné du nom de Rohr, d'un livre sur la Russie complètement anonyme pendant plus de vingt-cinq ans. Pratiquement, seul Saint-Marc Girardin s'est, avant nous, intéressé à l'ouvrage de Rohr. Ses quatre articles, extrêmement nourris, représentent, y compris les copieuses citations, un total d'environ 10 colonnes in-folio. Mais, dès son premier article, au détour d'une phrase, il règle la question de l'auteur : « L'auteur, qui ne se nomme pas... » Ailleurs il se demande même : « Et d'abord, notre missionnaire est-il Français ou Russe ? » (Art. du 16 avril 1852).Vu la date, on conçoit aisément que Rohr ait soigneusement caché son identité, et que Saint-Marc Girardin, qui avait certainement les moyens de la découvrir [3], ne l'ait apparemment pas fait. En réalité, le critique semble avoir saisi l'occasion que lui fournissait ce livre pour reparler de la Russie, à laquelle il s'intéressait depuis longtemps [4], et surtout pour donner son avis sur l'expérience de 1848, qu'il condamne sans toutefois renoncer à tout libéralisme.

Démasqué, Rohr risquait au moins un séjour à Sainte-Pélagie. Ses précautions pour éviter ce danger sont visibles. Rien ne rappelle l'Alsace, et la langue de Rohr est très pure. Il se dit même catholique, mais son protestantisme perce à l'occasion : « Il faudrait qu'il (le jeune principe républicain) trouvât ce que le Christianisme a trouvé dans les Germains, et le Mahométisme dans les Arabes. » (*Introd.*, t. I, p. III). Enfin, pour épaissir encore

1. D'après une lettre autogr. de Rohr du 14 oct. 1884. Il se borne à prier « für alle Regenten und für unser liebes Vaterland » ; il prie pour le Kaiser le jour de son anniversaire.

2. Il laissait une fille née en 1875. Sa femme vécut jusqu'en 1917. Une photographie de Rohr existe encore au presbytère de Wasselonne.

3. Chez le même Amyot, Saint-Marc publie en 1852 une série d'*Études et voyages*, où il dit adieu à la politique. Ph. Chasles en parle dans le n° du 5 nov. 1852 de la *Gazette de Saint-Pétersbourg*. Amyot devait bien connaître le nom du Missionnaire !

4. Il avait rendu compte de *la Russie en 1839* de Custine dans les *Débats* des 4 janv. et 24 mars 1844. *Une année en Russie* de H. Mérimée (1847) lui est expressément dédiée.

le brouillard dans lequel il s'enveloppe, Rohr s'abrite derrière la clause de style attendue en tout ouvrage de ce genre :

J'aurais cru me déshonorer en descendant aux personnalités. J'ai attaqué le mal et non les personnes ; j'ai représenté des types et non des individus. Je n'ai admis les exceptions que lorsqu'elles étaient assez remarquables pour avoir de la valeur par elles-mêmes, ou lorsqu'elle pouvaient, par le contraste, faire mieux ressortir la règle générale. (T. I, *Introd.*, p. VII, note 1).

De son propre aveu, son ouvrage peut donc comporter des clés : or, Ladrague affirme qu'il existe « une clef manuscrite indiquant les noms des personnages... » Il l'a peut-être vue à Moscou, lorsqu'il composait sa notice [1]. De fait, Rohr a déguisé les véritables noms russes de certains de ses personnages en leur substituant, selon un procédé très familier aux auteurs russes eux-mêmes, des sobriquets « parlants » : le bas-bleu se nomme Mme Knigow (de *kniga*, livre), le vieux général de 1812, Khrabrine (de *khrabryj*, brave), la bigote, Pravaslavnine (de *pravoslavnyj*, orthodoxe), l'ambitieuse, Tchestalioubow (de *tchestolioubie*, ambition), etc.

Que représentent ces personnages ? La réponse n'est sans doute pas simple, comme il est ordinaire en ce genre d'ouvrage. Il suffit de penser aux *Caractères* de La Bruyère et à ses protestations devant les clés qui prétendaient retrouver un original contemporain sous chaque portrait. Même si l'on retrouvait la clé manuscrite du *Missionnaire républicain en Russie*, on manquerait de garanties sur la justesse de ses applications. Rohr a eu devant les yeux des personnages dont la silhouette, l'allure, les manies l'ont amusé ; d'autres l'ont indigné. Comme il avait le regard vif, il a dû souvent dessiner comme il le dit, avant de décrire [2] :

L'intérêt qu'avaient excité en moi des personnes ou des paysages pittoresque, s'étendit aux faits de l'âme, à la physionomie morale, à la tournure de l'esprit... Je m'habituai ainsi à prendre des croquis moraux, et, le crayon ne suffisant plus pour ce genre de travail, je complétai mes dessins par des notes écrites. (T. I, *Introd.*, p. VI).

Le tableau de mœurs se transforme peu à peu en journal intime et accorde une place croissante aux discussions générales sur le socialisme, le progrès, la religion. L'ouvrage est de ce fait mal composé : le premier volume relate les premières observations de Rohr sur les lieux, les mœurs et les personnes qu'il découvre ; le

1. « A. Ladrague, de Moscou, qui nous a fourni de fort utiles renseignements sur une portion de la bibliographie bien peu connue en France et relatifs aux livres publiés en Russie ou en Pologne. » (Supplément au *Dictionn. des Anonymes*, par G. BRUNET, 1889).

2. Le cahier manuscrit de Rohr dont nous avons déjà parlé contient sur le dernier plat (face interne) deux excellentes têtes de moujiks, au crayon noir, traitées à la façon de Daumier.

second fait pénétrer le lecteur plus avant dans la civilisation russe, Rohr y expose la situation littéraire, les problèmes scolaires, la question du servage. En même temps, son roman avec Olga, la fille du prince qui le loge à titre de précepteur, occupe une place grandissante dans le livre. Enfin le troisième volume étudie le socialisme, commente au jour le jour les événements de 1848 ; une importante controverse religieuse avec un prêtre orthodoxe fort instruit constitue l'avant-dernier chapitre, et l'ouvrage s'achève, de façon assez brusque, sur l'annonce du retour, que Rohr date de mai 1848.

Ce séjour d'une dizaine d'années semble avoir laissé chez l'auteur une masse d'impressions, de souvenirs et d'acquisitions spirituelles d'une richesse surprenante. Rien de commun avec le survol de Custine, rempli de réflexions passionnantes et d'observations hâtives [1], ni avec l'essai attentif de Mérimée, où enthousiasme et indignation sont également rares. Le « Missionnaire » est jeune (il a 24 ans en 1839), prompt au découragement, naïf dans l'analyse politique et sociale comme dans les rapports humains. Si le livre est encombré d'exposés théoriques indigestes et visiblement de seconde main, il n'en témoigne pas moins beaucoup de finesse, d'esprit même, de curiosité et de perspicacité chezs on auteur. Rohr sait voir les lieux, décrire les personnes, rapporter des conversations et les rendre vivantes, même quand elles roulent sur la philosophie hégélienne, ou sur la part du Saint-Esprit dans l'élaboration des Écritures. Ce n'est pas ici le lieu de rendre un compte minutieux de toutes les observations et réflexions que renferme un ouvrage comptant au total plus de 1.100 pages. Nous nous bornerons à passer en revue quelques-uns des principaux thèmes du livre, surtout ceux qui ouvrent des aperçus neufs sur la Russie.

Rohr n'est pas noble. Précepteur dans une famille princière, il se trouve dans une position doublement désagréable. Mérimée avait déjà noté combien les précepteurs français ressentaient avec humiliation le dédain des aristocrates qui les employaient [2]. Le missionnaire, qui de surcroît vient prêcher l'égalité en Russie, réagit avec autant d'humeur que Rousseau, et souvent avec autant de maladresse, contre le rang auquel le prince Khîtrine

1. » J'ai mal vu, mais j'ai bien deviné. » *La Russie en 1839*, t. IV, p. 477, éd. de 1843.

2. « Les Français (je parle ici de la colonie enseignante) sont ceux qui prennent le moins leur parti de l'émigration. En contact continuel avec l'aristocratie [...], mécontents, irritables, sans cesse occupés à redresser les plis de leur dignité froissée, ils sont exactement dans la position de ces jeunes Athéniens exilés à Rome, et que les fiers patriciens, subissant avec répugnance leur supériorité intellectuelle et l'autorité de leur belle langue, appelaient dédaigneusement *Graeculi* ». *Op. cit.*, p. 41.

(le rusé) veut le maintenir, celui de tous les précepteurs, français ou non. Le témoignage de Rohr à propos de l'aristocratie russe semble donc fortement sujet à caution. Son prince Khîtrine et quelques autres sont dépeints sous les plus noires couleurs. Toutefois il fait paraître quelques figures d'aristocrates plus attachantes. L'un d'entre eux est appelé le prince A... [1] :

Janvier... (1848)

Le prince A..., homme de talent, penseur remarquable, tout dévoué à la cause de la civilisation, publie depuis quelque temps une *Feuille du Village*, destinée aux gens de la campagne. Cette publication a un grand succès qui va toujours croissant... (T. II, p. 120).

Il s'agit selon nous du prince B. Odoïevski (1803-1869), personnalité très riche, l'un des principaux introducteurs de la pensée de Schelling en Russie, critique de l'Occident et humaniste sincère, ce qui l'amena au populisme dès l'époque de Nicolas Ier. Son journal se proposait d'apporter aux paysans l'instruction et même de former leur goût [2]. Rohr le nomme en toutes lettres dans son exposé d'allure didactique consacré à la littérature russe (T. II, pp. 92-3).

Un des personnages les plus intéressants du livre, parmi les nombreux Russes qui le peuplent, est un certain prince Alexandre. Il est jeune, il prépare une thèse où il veut « étudier philosophiquement une question de littérature » (t. II, p. 102), ce qui nous vaut un tableau très pittoresque de la soutenance à l'Université de Moscou. Il veut devenir professeur ; mais, après une scène épouvantable, son père « a tant fait que son programme d'enseignement a été repoussé à l'Université ». Alors il prend un autre parti : il veut consacrer sa vie à instruire les paysans, « à faire le bonheur de ces pauvres gens, à leur donner le bien-être matériel et moral, à les préparer par une civilisation populaire à la liberté que nous leur devons. » (T. II, pp. 128-9). Le prince Alexandre veut étendre aux serfs des terres nobles les mesures prises en faveur des serfs des apanages (ou serfs de l'État) [3]. Son projet ressemble aux tentatives du prince Odoïevski, et annonce en même temps un type de gentilhomme ouvert au progrès social et économique du monde paysan, tel le Lévine de *Guerre et Paix*, tel aussi le Tolstoï d'Iasnaïa Poliana.

1. Rohr note par la lettre *a* le son que les Russes prononcent à peu près ainsi, mais écrivent *o* (*akanie* moscovite). Il note l'accent tonique d'un accent circonflexe.
2. Voir sur le prince Odoïevski les pages suggestives du P. Zenkovski dans son *Histoire de la philosophie russe*, t. I, trad. française, Paris, 1952, pp. 153-168.
3. Voir l'*Histoire de Russie* de Milioukov, Seignobos et Eisenmann, Paris, 1922, t. II, p. 771.

L'objet même du voyage de Rohr l'oblige à partager ses efforts de propagande républicaine entre toutes les classes de la société pour chercher laquelle y réagira le plus favorablement. Auprès des nobles, le succès du Missionnaire est naturellement médiocre. Ou bien on lui rit au nez en lui expliquant que le libéralisme n'est qu'une niaiserie de jeune homme (t. I, p. 45), ou bien on l'écoute poliment lorsqu'il plaide en faveur des serfs ; mais, dit-il, « l'effet était à peu près le même que si je venais de chanter un solo avec un certain talent » (t. II, p. 237). Il cherche donc à convaincre les paysans, mais un noble, le prince ***, lui annonce un échec inévitable : « Heureusement ces chimères ne sont pas dangereuses parmi nous. Elles peuvent attirer quelques papillons qui aiment à se laisser brûler les ailes à toutes les lumières ; mais en général ni notre noblesse, ni nos marchands, ni nos paysans ne se soucient de votre liberté démocratique. » (T. II, p. 248).

Effectivement, Rohr échoue auprès des nobles, des marchands, des prêtres, des étudiants même qui sont trop influencés par la philosophie allemande et par les idées slavophiles si fortement ancrées à l'Universié de Moscou, enfin auprès des domestiques et des paysans. Toutes ces tentatives nous valent des tableaux très colorés, dans lesquels Rohr sait mettre au premier plan le personnage qu'il essaie de convertir. Aucun ne s'intéresse à cette liberté abstraite qu'il leur fait entrevoir, mais c'est le paysan qui lui répond le plus finement. « Que dirais-tu si on te donnait la liberté ? lui demande Rohr. — A quoi bon la liberté ?» lui répond le moujik. Rohr s'aperçoit que seule la terre intéresse le paysan. « Tu n'aimerais donc pas mieux être libre sans terre, qu'esclave avec une terre ? — Certainement non. — Tu n'aimerais pas mieux mourir de faim avec la liberté que de vivre sous les verges d'un maître ? — Comment aimerais-je mieux mourir de faim ? dit en souriant le moujik ; il faut vivre, mon père. » (T. II, pp. 251-54).

Ainsi, à la différence de Custine, qui a surtout fréquenté la cour, les gouverneurs de provinces, le Tsar même, Rohr, qui n'a jamais cherché à voir ce dernier, saisit au contraire toutes les occasions de connaître d'autres classes que l'aristocratie dont tout le séparait. En outre, autant Custine masquait soigneusement ses vraies pensées sur ce qu'il voyait, autant Rohr déguise peu ses convictions, au point que son prince lui conseille de surveiller un peu mieux ses paroles (t. I, p. 25). Il n'est d'ailleurs pas exclu que le retour de Rohr ait été provoqué, ou hâté, par la crainte d'une mauvaise affaire avec la police du Tsar, dont la

sévérité envers les agitateurs se renforça notablement après les premiers événements de 1848. Mais Rohr donne de son départ une explication plus sentimentale. Il semble lier sa mission républicaine et sa passion pour Olga, la fille de son prince ; se rendant vite compte que son amour est sans issue, car si Olga paraît répondre à son sentiment, il est certain que jamais ses parents ne consentiront à pareille mésalliance, Rohr ne veut ni enlever la princesse, ni jouer les Julien Sorel : il est pétri de bons principes, au point que Saint-Marc Girardin s'exclame : « Le bon jeune homme ! » (art. du 3 avril 1852). Il renonce donc à son amour, et, comme sa mission se traduit par un échec, il s'en va. Mais sa décision n'est prise qu'à la suite de discussions politiques, philosophiques et morales avec le fameux R... Or, tant que Rohr raconte ou même explique, le livre est spontané et plein de vie. Dès que paraît ce Rallet, tout se gâte ; des chapitres entiers sont consacrés à un examen minutieux de l'enseignement en France (t. II, pp. 145-163), du débat classiques contre romantiques (*id.*, pp. 195-226). des différentes espèces de libertés (*id.*, pp. 323-364), de tout le mouvement socialiste français (t. III, pp. 1-80), des devoirs du peuple français après février 1848 (*id*, pp. 129-157)... Plus de dialogue, plus de Russie, plus de missionnaire : c'est Rallet qui pontifie, devant son ami plein d'admiration, ou dans un salon moscovite. Heureusement, il n'apparaît qu'à la fin du premier volume, ce qui permet de connaître le Missionnnaire avant cette amitié encombrante.

Quelques descriptions, celle de Moscou en janvier (t. II, pp. 133-145), celle de la ville au clair de lune (*id.*, pp. 174-76), celle encore de la ville vue de la route de Smolensk (t. I, pp. 225-6), montrent chez Rohr à la fois le goût de l'observation exacte, et l'aptitude à décrire ce qu'il voit dans une langue soignée, bien qu'un peu conventionnelle. Elles occupent dans l'ouvrage bien moins de place que les observations de mœurs et les discussions d'ordre intellectuel.

Pour finir, nous nous contenterons de signaler l'intérêt de l'aperçu sur la littérature russe que contient le second volume (pp. 32-100), et des renseignements que donne Rohr sur les milieux slavophiles de Moscou. L'exposé sur la littérature est placé dans la bouche d'un professeur de l'Université de Moscou, ami du prince Alexandre, qui part d'un article français récent :

> Il y a là un de vos Gaulois qui vient de faire pour la littérature russe à peu près ce que C... a fait pour la Russie. Monsieur le marquis a vu en passant notre cour, quelques salons et quelques grands chemins de l'Empire, et

puis il a bravement publié un ouvrage sur *la Russie*. Le critique que voici accomplit un tour de force pareil. Il entreprend d'écrire un article sérieux sur un de nos plus grands poètes et sur une époque remarquable de notre littérature ; et il ne connaît bien ni ce poète, ni cette époque, ni la marche générale de notre littérature... (T. II, pp. 33-34).

Il est aisé de reconnaître ici Custine et sa *Russie en 1839* ; quant à l'article en question, c'est celui de Ch. de Saint-Julien paru dans la *R. des D. M.* du 1er oct. 1847 et intitulé *Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans* [1]. L'exposé qui suit cette critique vise à montrer la continuité de la littérature russe jusqu'à Pouchkine, le développement harmonieux et logique du génie de ce dernier, enfin établit le bilan des influences diverses subies par le poète. Le reste de l'exposé est consacré à l'étude attentive des différentes tendances littéraires en Russie, et en particulier à l'œuvre de Gogol (pp. 77-89) ; enfin une étude intéressante sur le courant slavophile et sur l'*école naturelle* qui se rattache à Gogol, et correspond en gros à ce que nous nommons les Occidentaux. Dans cette étude apparaissent la plupart des noms importants de l'époque : Biélinski [2], Herzen, Nékrassov, Tourguéniev, et même déjà Dostoïevski *(Les Pauvres gens* sont de 1845). Au sujet des Slavophiles, le jeune professeur est assez défavorable :

Il [Chévyriev] est un des représentants les plus éclairés du parti des *Slavophiles*, c'est-à-dire d'un certain nombre de coteries unies par le culte d'un slavisme idéal et par la haine ou par la pitié pour l'*Occident qui tombe en pourriture*. Il est à remarquer que leur quartier-général est actuellement à Moscou, asile naturel de l'esprit spéculatif, mystique et de la vieille nationalité, tandis que l'*école nouvelle* siège surtout à Pétersbourg, la capitale nouvelle, la ville affairée, critique, positive, l'*œil de la Russie*, ouvert non-seulement sur l'Europe, mais sur la Russie même : c'est dans les journaux de Pétersbourg que paraissent les articles écrits par les Moscovites de la jeune école. (T. II, pp. 95-96).

Un peu plus loin, Rohr date de janvier 1848 des réflexions qui lui sont, cette fois, personnelles, sur le débat entre Slavophiles et Occidentaux ; il évoque la discussion entre les *Annales de la Patrie*, le *Contemporain* de Nékrassov du côté de l'école naturelle, et le *Moscovite* dirigé par Pogodine, professeur à l'Université de Moscou et slavophile notoire :

Dans ce dernier journal, S..., jeune noble de Moscou, a attaqué dernièrement à la fois les trois principaux rédacteurs du *Contemporain*. S... a de l'esprit,

1. Le même Saint-Julien est fortement maltraité pour son article sur Krylov, *R. d. D. M.*, 1-9-52, dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, 18 sept. 1852. H. Mongault parlait avec faveur de son article sur Pouchkine dans le n° spécial de la *RLC* consacré au poète, janv.-mars 1937, p. 151.

2. Dans le cahier manuscrit de Rohr, on trouve la traduction d'un important article de Biélinski sous le titre « La littérature russe en 1843. »

de l'imagination et un talent remarquable de style ; mais comme la plupart des jeunes gens studieux de Russie, il s'est plus occupé à lire qu'à penser, et à lire beaucoup qu'à bien lire ; comme eux il croit faire de la philosophie lorsqu'il se sert de certains termes de Hégel [...] De sorte que l'article en question, à côté de passages littéraires bien écrits, n'est qu'un mélange de formules allemandes et de mysticisme slavophile. La partie la plus intéressante de sa polémique est celle qu'il dirige contre K..., jeune professeur de Moscou (t. II, p. 117).

Nous pensons que l'initiale S... désigne Youri Fiodorovitch Samarine (1819-1876), fils d'un chambellan de la Cour, un des hégéliens russes les plus notoires ; quant à K..., ce pourrait être C. Dimitriévitch Kavéline (1818-1885), positiviste peu enclin à la métaphysique, et pour la position duquel Rohr a de visibles sympathies [1]. Rentré en France, Rohr a de plus en plus teinté son protestantisme de libéralisme et de positivisme, comme en témoigne sa collaboration au *Progrès religieux ;* dès son séjour en Russie, il devait se sentir des affinités pour le mouvement de pensée des « Occidentaux », qui n'était alors qu'à ses débuts.

Faute de place, nous arrêterons ici l'étude du *Missionnaire républicain en Russie*, en signalant cependant que l'ouvrage contient encore une foule d'indication intéressantes, par exemple sur les réactions des Russes devant la Révolution de 1848, sur l'accueil enthousiaste réservé par les Russes à l'*Histoire des Girondins* de Lamartine (1847), sur l'extraordinaire vogue d'Alexandre Dumas, de Paul de Kock et d'Eugène Sue, spectacles de Moscou, théâtre [2], opéra, concerts, etc. Nous avons voulu seulement faire entrevoir la richesse et l'originalité d'un ouvrage dont le nom n'apparaît jamais dans les bibliographies des rapports franco-russes sous Nicolas Ier.

Michel Cadot.

1. Voir sur Samarine ce que dit le P. Zenkovski, *op. cit.*, pp. 254-262 : sur Kaveline, N. O. Losski, *Histoire de la Philosophie Russe des Origines à 1950*, Paris, 1954, pp. 67-68 (trad. française). Une controverse philosophique a opposé Samarine à Kaveline en 1875 dans le *Vestnik Evropy*. Se serait-elle amorcée dès 1847-48 ?

2. Rohr assiste en particulier à une représentation du *Révizor* de Gogol, de *Gorié ot ouma* de Griboïédov etc., t. III, pp. 91-98.

NOTES ET DOCUMENTS

LE CENTENAIRE DE HEINE

Publications heinéennes.

Le Centenaire de la naissance de Heine était passé inaperçu. Comment aurait-on pu le célébrer d'ailleurs, alors que la date de sa naissance était encore incertaine ? Seul, en France, le beau livre de Jules Legras sur *Heine poète* a pu rappeler par sa parution l'année 1797.

Le centenaire de sa mort vient de faire ressortir sa réputation que l'on peut qualifier de mondiale et l'estime que l'on a pour lui dans le pays qui possède sa tombe. Les manifestations au cimetière de Montmartre en ont apporté la preuve. Le 17 février, c'était l'ambassadeur d'Allemagne Vollrath von Maltzan qui venait représenter la République fédérale, entouré de délégués officiels, de maîtres des Universités et d'hommes de lettres. M. François-Poncet, ancien ambassadeur de France en Allemagne, pouvait à bon droit déclarer que cette cérémonie était bien le symbole de l'union franco-allemande. Le 18 février, une élite d'écrivains français et étrangers marquait par son groupement que la pensée de Heine formait un lien sans distinction de partis, au-dessus des frontières. Johannes Becher, ministre de la culture, représentait la République démocratique allemande.

On peut trouver l'exposé de ces manifestations dans la revue *L'Allemagne d'aujourd'hui* (nº 2, 1956). Une grande publicité fut d'ailleurs donnée à la célébration de ce centenaire. La presse parisienne s'empressa de le signaler ; les hebdomadaires rappelèrent l'œuvre de Heine et surtout son existence tourmentée ; parmi les grandes revues, celle des *Études germaniques* occupa, comme il convenait à son titre et à son action, une place importante. Il y eut de nombreuses conférences accompagnées de récitations de Lieder heinéens. A la Sorbonne, ce furent Edmond Vermeil et Maurice Boucher qui rendirent hommage, l'un à l'historien, l'autre au poète. Au Cercle Heine, fondé en cette circonstance, A. Gisselbrecht fit ressortir les vues vraiment prophétiques de Heine sur l'avenir de l'Europe. Dans la salle des Sociétés Savantes, G. Cogniot marqua les rapports de Heine avec Karl Marx et le marxisme. La province non plus n'oublia pas Heine. Robert Pitrou,

ancien professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, unit Heine et Schumann dans un exposé poétique et musical. Beaucoup d'Universités soulignèrent la place que prend aujourd'hui Heine dans nos études germaniques.

*
* *

Ce centenaire de Heine conduisait naturellement la pensée sur l'Allemagne du passé, mais plus encore peut-être sur l'Allemagne du présent. Un esprit nouveau allait-il, au-delà du Rhin, se révéler par ce centième anniversaire ? Le poète que l'Allemagne de Bismarck méprisait, que celle de Hitler voulait ignorer, allait-il obtenir, dans l'opinion et la littérature allemandes, la place dont il est digne ? Question capitale que l'on se posait en ces jours de février qui répandaient son nom. Un écrivain autrichien, Felix Stössinger, résidant à Zurich, avait, en 1950, publié un choix de ses œuvres *(Heinrich Heine. Mein wertvollstes Vermächtnis)* avec une préface hautement admirative ; il demandait que sa valeur fût enfin publiquement reconnue, qu'une statue lui fût élevée, soit à Düsseldorf, soit à Hambourg. Cet appel a-t-il été entendu ?

Il le fut officiellement. Mais l'application, dans la République fédérale, n'en fut pas toujours aisée. Une grande cérémonie s'imposait à Dusseldorf, ville natale du poète. A qui confier son panégyrique ? Le nom de Max Brod, dernier biographe de Heine (*H. Heine*, Wien, Amsterdam, 1934) fut mis en avant. Mais Max Brod est juif ; un tel choix parut compromettant pour Heine. On eut recours au poète Edschmid, président de la *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*. Des sondages furent faits dans des écoles et gymnases pour juger des connaissances acquises sur Heine depuis la chute de Hitler. Le résultat fut décevant. Quelques élèves seulement purent dire que Heine était un poète allemand ; l'un d'eux ajouta que ce poète était juif.

Le président Theodor Heuss assista à la solennité de Dusseldorf. Le vice-président du Bundestag, Carlo Schmid, prit la parole à Francfort, dans l'église Saint-Paul ; des cérémonies eurent lieu au Musée Schiller de Marbach, au théâtre de Hambourg ; la municipalité de Düsseldorf fit achat à New York de manuscrits de Heine.

La République démocratique tint à donner plus d'ampleur aux fêtes de Heine. Trois jours lui furent consacrés à Berlin-Est, où une exposition heinéenne avait été organisée : le 17 février, au Théâtre du Peuple (Volksbühne), discours et auditions ; le 18, à l'Université Humboldt, hommage du professeur Kantorowicz au poète et penseur, du docteur Kaufmann au patriote et combattant ; le soir réception à l'Académie des Sciences ; le 19, récital de Lieder à l'Opéra. A toutes ces cérémonies participèrent des délégués de la France et de la Russie.

C'est naturellement l'esprit novateur de Heine qui fut souligné dans ces solennités, son admiration pour la Révolution française, ses

sympathies pour Karl Marx. Les orateurs s'inspirèrent des tendances marquées dans les ouvrages publiés en Allemagne orientale depuis 1951 par Walther Vietor *(Marx et Heine)*, par Georg Lükàcs *(Réalistes allemands du XIX^e siècle)*, par Joachim Müller *(Marx et Heine)* et par Marianne Lange *(Henri Heine)*.

On trouve en France le reflet de ces publications allemandes dans un livre récemment paru aux Éditions sociales (1956), *Pages choisies de Heine*, traduites par Enna Cogniot et précédées d'une introduction de Georges Cogniot.

L'exposé qui ouvre cet ouvrage est savamment construit, et le choix d'extraits en vers et en prose est fort habile. Une idée très heureuse est d'avoir joint à ces extraits la traduction de la biographie de Heine par Franz Mehring. Cette biographie avait été donnée comme préface aux éditions de Heine publiées par le *Vorwärts* en 1911. Franz Mehring est l'auteur de l'histoire de la social-démocratie allemande qui, publiée en 1897, reste aujourd'hui encore un livre fondamental sur le mouvement social. Cette préface biographique sur Heine était généralement passée sous silence en Allemagne et à peu près inconnue en France ; elle est de grande valeur dans sa brièveté, malgré quelques erreurs très explicables ; elle repose sur une sympathie pour Heine qui n'est nullement aveugle, car elle renferme de prudentes réserves et des reproches bien fondés sur la personnalité du poète ; c'est un des aperçus les plus complets et les plus justes que l'on puisse lire.

Dans un livre qui nous vient de l'Université américaine de Yale, mais qui est écrit en français et publié aux Presses Universitaires de France (*Henri Heine, romantique défroqué, héraut du symbolisme français*, 1955), ce n'est plus le polémiste qui est au premier plan, mais le poète supranaturaliste. Le titre même de ce livre indique dans quel esprit il a été entrepris, avec quelles intentions. C'est au travers des conceptions les plus modernes que Weinberg considère Heine ; il le tient pour le précurseur et l'initiateur d'une littérature morbide qui, par Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Laforgue, a exercé sur les lettres françaises une action à la fois destructive et rénovatrice. Que Heine ait introduit dans la poésie « un frisson nouveau », qu'il ait été maintes fois un « historien tourné vers l'avenir », pour employer l'expression de Weinberg, cela est vrai, mais affirmer qu'il a introduit en poésie le « sadomasochisme », qu'il a éprouvé une « délectation » à mêler l'amour, la mort et la souffrance, c'est méconnaître sa personnalité restée si énergique, si agissante malgré la déchéance physique. La souffrance l'a instruit ; elle ne l'a pas diminué. Dans la comparaison que Weinberg établit entre Heine et Baudelaire, il y a des observations de détails bien fondées, mais unir étroitement ces deux poètes dans l'érotisme masochiste, c'est laisser de côté chez l'un et chez l'autre des qualités très différentes et souvent opposées, chez l'un une ardeur combative

pour un idéal social, chez l'autre une pensée mystique qui trouve dans la souffrance, et même dans le mal, une purification. On ne s'étonnera pas que les admirateurs de Heine militant et héroïque se détournent du livre de Weinberg. Combien il est difficile en parlant de Heine de garder une juste mesure !

Un autre livre, qui nous vient aussi d'Amérique, vise à plus d'objectivité. C'est celui de Sol Liptzin, professeur de Littérature comparée au City College de New York, *The English Legend of Heinrich Heine*, A centennial Publication, New York, Bloch Publishing Co, 1954. Le simple exposé des grandes lignes de cet intéressant ouvrage prouve l'impartialité de son auteur. Heine, dans ses *Englische Fragmente* n'avait guère ménagé les Anglais, et les historiens de Grande-Bretagne lui en ont longtemps voulu, nous dit Sol Liptzin. Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, il a passé en Angleterre comme en France, pour un esprit destructeur et cynique. Pendant l'ère victorienne, il s'est fait un revirement dans l'opinion. Young, Lord Houghton, le comte de Lytton, George Eliot et Matthew Arnold prirent sa défense. On a même compris en Angleterre plus vite qu'en France la véritable valeur de Heine, sa forte personnalité de combattant uni au poète ; on a excusé des faiblesses humaines, plaint le malade, admiré l'auteur du *Romancero*. George Eliot tenait Heine pour égal à Goethe dans le lyrisme et pour supérieur dans la prose, Matthew Arnold le mit en vogue dès 1863, par des Essais du *Cornhill Magazin*, et composa sur sa tombe un poème resté célèbre. Les événements de 1870 ramenèrent l'attention sur Heine, en Angleterre aussi bien qu'en France ; ils prouvaient la justesse de ses observations politiques. Entre les deux guerres mondiales, en Angleterre comme en France, il fut composé beaucoup de biographies de Heine. Ses tendances révolutionnaires furent soulignées, mais son conservatisme fut non moins mis en vedette, par exemple par F. Mc Euchram en 1947. Et Liptzin de conclure : « Heine est maintenant une force vivante en Angleterre et en Amérique, en France et en Russie, et il grandit dans son pays. »

Il ne grandit que lentement dans l'Allemagne de l'Ouest. Son centenaire vient de le prouver. Mais de longues et silencieuses recherches ont été faites, sur sa vie et son œuvre, qui ont donné des résultats. Je rappelle que deux érudits ont pendant de longues années recueilli des témoignages sur Heine qui ont été édités entre les deux guerres sous des titres analogues, *Heinrich Heine Gespräche* (de H. Bieber), *Gespräche mit Heine* (de H. Houben). Ce dernier ouvrage a été traduit partiellement en français sous le titre *Heine par ses contemporains* (Paris, Payot, 1929). Un autre chercheur, Friedrich Hirth, a consacré une grande partie de son existence à la correspondance de Heine. Il avait, entre 1914 et 1920, donné une édition qui contenait non seulement ses lettres, mais beaucoup aussi de celles de ses correspondants.

Il a repris et complété cette édition en s'appuyant, dans la mesure du possible, sur les originaux. Elle est accompagnée de commentaires dont il ne manque plus qu'un dernier volume. Friedrich Hirth est mort malheureusement, il y a trois ans. Des collaborateurs auront, bientôt nous l'espérons, achevé son travail. Il avait d'ailleurs publié depuis la fin de la guerre, comme prélude à ces commentaires, deux recueils d'études, *Heinrich Heine und seine französischen Freunde* (1949) et *Heinrich Heine, Grundsteine zu einer Biographie* (1950). (Il a été rendu compte de ces livres dans la *Revue de Littérature comparée*, juillet-août 1950, janvier-mars 1952, octobre-novembre 1953.)

Signalons enfin, comme complément à ces savants ouvrages documentaires, le *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* de Karl Goedeke, réédité. Le tome XIV, qui vient de sortir (Akademie Verlag, Berlin, 1955), donne en plus de cent pages la liste des publications sur Heine depuis 1904.

* * *

Je n'ai pas besoin de dire que l'érudition germanique m'a été très utile pour le travail que j'ai entrepris sur *Heine à Paris* (Librairie Didier). Elle m'a fourni une sérieuse documentation. J'ai dû malheureusement constater que sur bien des points elle reste forcément précaire. Hirth l'a d'ailleurs déclaré plus d'une fois, et je n'ai pu apporter que de rares compléments d'information. La vie de Heine à Paris est enveloppée de mystère. Ses publications tantôt en Allemagne, tantôt en France, ont subi, sous l'action d'un censeur ou d'un traducteur, bien des modifications ; ses mémoires ont été détruits ; ses manuscrits ont presque totalement disparu. Une édition scientifique définitive de Heine manque donc et manquera longtemps encore, si jamais elle peut être faite. Malgré ces difficultés, c'est avec un grand intérêt que j'ai vécu avec Heine dans ce Paris de 1831 à 1856, si riche d'événements, d'aspirations, d'écrivains et d'artistes. La situation de Heine, partageant son attention et ses sympathies entre la France et l'Allemagne, dominant des souffrances physiques et morales, fut véritablement tragique pendant ces années parisiennes. J'ai tâché de le présenter sans parti-pris, avec ses qualités et ses défauts, en rapprochant et confrontant sa correspondance et les témoignages des contemporains. Je l'ai fait aussi objectivement que possible, très simplement, je dirais même avec réserve, malgré la sympathie qu'il inspire. Il ne convient pas de romancer la biographie de Heine ; sa vie est assez émouvante par elle-même.

J. Dresch.

The 1955 Meeting of the

AUSTRALASIAN UNIVERSITIES' MODERN LANGUAGES ASSOCIATION

Words are quite inadequate to impart the wealth of impressions of a happy Fulbright year at Melbourne and the six other leading Australian Universities, of the beauty and stillness of this timeless oldest continent, and of the overwhelming friendliness and hospitality of the Australians. One should emphasize, though, the wide-awake alertness of our colleagues in the Humanities who, though separated by thousands of miles from other centers of the white man's culture, from Rome in the West and San Francisco in the East, nevertheless endeavor to keep abreast of others in their research as well as in their teaching of the great literatures. English and also French and German are well represented throughout the continent, and so are the Classics ; Sydney has the only flourishing Italian department in the country ; Melbourne is noted for its Dutch, Old Norse, Russian, and Semitic studies (Hebrew as well as Arabic) ; Canberra is concentrating on the languages and the cultures of Asia ; American and even Australian literatures are still very much neglected step-children ; and Spanish is practically non-existant. But rather than speak of these and other matters — the Old World charms of Hobart, the friendliness of Adelaide, the striking beauty of the University and the city of Perth on the Indian Ocean, the extreme comfort of University House in Canberra (which is certainly unmatched anywhere else in Australia) or the intellectuel leadership of Melbourne and the industrial and commercial leadership of Sydney, — it might interest our readers to learn about our AUMLA meeting in Brisbane, August 17-23, 1955.

For this was not a monster-meeting of thousands of strangers milling through some Hotel Statler, as we are wont to witness them in America : it was an almost intimate gathering of some ninety friends and colleagues from the seven Australian Universities (plus Armidale and Newcastle, both in New South Wales — with Armidale recently elevated to the rank of New England University), as well as from the four University Colleges in New Zealand (Auckland and Wellington on the North Island, Christchurch and Otago in Dunedin on the South Island). Brisbane with its pleasantly sub-tropical climate and with its newly-erected University of Queensland in the suburb of Saint Lucia (which in the vastness of its conception is second only to one other university city that I know of, that of Madrid) seemed an ideal and generous place for such a meeting, and its blue skies were greatly appreciated by the Southerners who had been shivering in Melbourne, Tasmania, or Christchurch. We were all housed and fed in two colleges, Cromwell and King's (at six Australian pounds per week, or less

than $ 14), and apart from the regular lectures and discussions, there were garden-parties, up-river cruises to a koala bear and kangaroo sanctuary — and Sunday excursions to Surfer's Paradise, or the tropical forests around Mount Tamborine, or individual tours to such exotic-sounding places as Mundoolun, Jimboomba, Toowoomba, Cambooya, Goomburra, or Tumbulgum filled the few remaining hours of leisure. The first three biennial congresses of AUMLA had been under the auspices of the French, German, and minor language departments ; at this fourth congress, the English departments had likewise been invited to participate and they showed up in considerable strength ; and at the fifth congress in Hobart, Tasmania, in mid-summer (February) 1957, also the Classics departments will be urged to join and to attend, in order to strengthen the Humanities in Australasia even more. Both the morning and the afternoon lectures were interrupted at tea-time, a most pleasant tradition firmly entrenched in all Australian Universities — and the last hours of the last evening at Cromwell College seem to be particularly unforgettable because many among us, in song and in good companionship, tried to vie with those Colombo-Plan students from Pakistan, Ceylon, India, Burma, and Malay who had stayed on during their winter vacation and who regaled us in a very friendly manner.

Comparative Literature has as yet no place in the curricula of Australia or of New Zealand ; still, the following titles culled from the list of thirty papers read at the conference, indicate the strong interest of our Australasian colleagues for our field in their own research :

French and German Influences on the Australian Poet Christopher Brennan, by Professor A. R. Chisholm (Melbourne).
Wordsworth in Revolutionary Paris, by Professor H. W. Piper (Armidale).
Home, James ! (Henry James in France), by Professor A. Edwards (Perth).
Poetry and Music in Apollinaire, by Dr. J. R. Lawler (Brisbane).
The Literature of Hawaii — by Professor A. Grove Day (Honolulu).
The Usefulness of Comparative Literature for English Departments, by Professor W. P. Friederich (North Carolina).
The Changing Attitude of American Authors towards Europe, the same.
Chekhov in English Translation, by Mrs. N. Christesen (Melbourne).
Hölderlin's View of Greece, by Mr. L. J. Ryan (Sydney).
The Significance of Naturalism for the Development of the Twentieth Century German Novel, by Mr. K. Leopold (Brisbane).
The Influence of Shelley and Keats on the Movement of the Eighties in Holland, by Mr. R. P. Meijer (Melbourne).

Apart from various mimeographed publications like the *Proceedings of the Australian Goethe Society* and the *Newsletter of the Modern Language Teacher's Association of Victoria* (both published in Melbourne), the Australasian Universities' Modern Languages Association has also begun to publish the best articles of its members in a journal of its own, AUMLA, which is edited by Professor R. T. Sussex of the French Department in Christchurch, N. Z., and issued by the University Press in Melbourne. This journal deserves the whole-hearted support of

colleagues all over the world, not only because we want to know what our friends down under are doing, and to encourage them in their efforts, but also because foreign subscriptions provide desperately needed foreign currency which enables their libraries to purchase American and European books and periodicals. For Australia, as well as for most other countries, the foreign currency curtain is insurmountable and tragic in its implications ; by requesting our university libraries to subscribe to scholarly journals like AUMLA (or also to the leading Australian literary journal, *Meanjin*, likewise published by the Melbourne University Press), we can do our share in breaking down that barrier and in facilitating a profitable exchange of cultural values between Australia and the rest of the world.

Werner P. FRIEDERICH.

DIDEROT ET C. L. DE HAGEDORN

Une étude d'influence.

Depuis l'*Essai sur la peinture* de 1765 mis au point en 1766, Diderot n'avait plus donné d'article théorique sur les Beaux-Arts, si l'on excepte l'essai *De la manière* (1768) qui termine le *Salon de 1767*. Ce n'était pas de sa part suspension d'intérêt, mais prudence en un domaine où rien ne remplace la vision directe des œuvres. Or, cette expérience, déjà considérable si l'on pense à son rôle de courtier en tableaux pour Catherine, lors de l'achat de la collection Crozat de Thiers en 1771, allait être renouvelée et enrichie par son voyage de 1773-1774 en Hollande, Allemagne et Russie. Deux séjours en Hollande auprès du prince Galitzine, amateur éclairé et fortuné, le mettaient en contact avec une peinture peu et mal représentée en France ; il parcourt à Leyde, chez M. Hope, « une immense collection de Rembrandt » et s'étonne devant la puissance expressive de l'*Ecce homo* et de la *Résurrection de Lazare* [1]. Traversant l'Allemagne, il atteint Düsseldorf et visite le 25 ou 26 août 1773 [2] la galerie de l'Électeur palatin : il y admire le *Saltimbanque* [3] de Gérard Dow et une *Latone* attribuée à Rubens. Le 14 septembre [4], il s'attarde plus longuement à la galerie royale de Dresde, dont le directeur Hagedorn lui fait probablement les honneurs. Il y remarque des Schiavone, des Elzheimer, le *Quos ego* de Rubens et une *Chasse au sanglier* de Snyders ; il s'amuse devant l'immonde *Ganymède* de Rembrandt. A Saint-Pétersbourg, l'Ermitage

1. *Voyage en Hollande* (A. T., t. XVII, p. 415 et 430).
2. H. DIECKMANN, *Inventaire du fonds Vandeul*, Droz, 1951, p. 267.
3. C'est le *Charlatan*, actuellement à la Pinacothèque de Munich.
4. DIECKMANN, *op. cit.*, p. 268.

lui offrait quotidiennement ses collections et renouvelait son goût pour Nicolas Poussin.

Mais, à son retour, à l'automne de 1774, d'autres travaux le sollicitent : mise au point du *Neveu* et de *Jacques*, d'essais et de nouvelles en vue de l'édition des *Œuvres complètes* promises à Marc Michel Rey. Cependant l'idée d'une synthèse en matière d'art germait en lui ; une note manuscrite, non datée malheureusement, retrouvée par Herbert Dieckmann, intitulée bizarrement l'*Homme de métier* [1], nous propose un plan général d'étude de la peinture, qui devait se terminer sur un essai de sociologie critique, opposant le peuple, la mode, l'esprit général du siècle ou du pays à « l'Église invisible », celle des connaisseurs philosophes [2]. Mais, en 1776, un ouvrage inconnu en France déclenche la rédaction et la mise en ordre des *Pensées détachées sur la peinture :* il s'agissait des *Betrachtungen über die Malerei* de Christian Louis de Hagedorn, ouvrage qui datait de 1762 [3], mais que le Suisse Huber, le futur traducteur de Winckelmann, venait d'excellemment traduire à Leipzig (*Gaspar Fritsch*, 1775, 2 vol.). Nous connaissons l'intermédiaire ; c'était Wille le graveur, vieil ami de trente ans pour Diderot et ancien compagnon de bohème [4], personnellement lié à Christian de Hagedorn [5] et à Huber ; nous ne saurions d'ailleurs exclure un contact direct entre Huber et Diderot. Or les *Betrachtungen* sont un ouvrage du plus grand intérêt. L'auteur, frère du fabuliste mort à Hambourg en 1754, après une carrière dans la diplomatie saxonne, était devenu en 1763 conseiller privé de la cour de Saxe et directeur général des Académies de Dresde et de Leipzig. Graveur et paysagiste lui-même, lié avec Winckelmann qui fit son éloge, il témoigne dans son œuvre d'une rare impartialité. Dénué de toute prévention nationale, il sait se méfier du germanisme de Winckelmann [6], rabrouer vertement l'insolence anglaise de Hogarth [7], corriger par Houbraken et Descamps les indulgences de Vasari pour l'école florentine. Il a tout lu, depuis Lomazzo : Du Fresnoy, Félibien, Audran, de Piles, du Bos, Batteux, Caylus, Watelet parmi les Français ; Richardson, Webb, Hogarth parmi les Anglais ; Winckelmann, Sulzer, Lessing, Wolff parmi les Allemands, sans oublier le vieux Sandrart ; Hoogstraaten, Houbraken et surtout Lairesse parmi les Hollandais. Son ordonnance est simple ; quatre livres rassemblent l'essentiel — le goût, la composition, le dessin, le coloris — et se terminent, comme chez Roger de Piles, par le caractère de l'artiste parfait. Des digressions historiques, sans aller jusqu'aux catalogues fastidieux,

1. *Op. cit.*, pp. 225-226.
2. *Ibid.*, p. 233.
3. Leipzig, Wendler, 1762.
4. A. T., t. X, p. 320.
5. Hagedorn, *Briefe über die Kunst* ; 1797, Leipzig ; et Wille. *Mémoires*, Paris, Renouard, 1857, t. I, pp. 159 et 247 ; au t. II, p. 30, le 15 nov. 1775, Wille remercie Huber de l'envoi des *Betrachtungen*.
6. *Betrachtungen*, trad. Huber, t. I, 452.
7. *Ibid.*, t. II, chap. 56 et 57.

illustrent les caractères des écoles nationales. Si son information sur l'Antiquité et la peinture italienne est souvent de seconde main, la vision personnelle des tableaux et une étonnante mémoire des attitudes et des couleurs lui permettent d'appuyer toute assertion d'exemples précis. Il a professionnellement étudié toutes les collections d'Allemagne, surtout Düsseldorf et Dresde. Sa seule faiblesse serait de prêter un crédit excessif à Gérard de Lairesse et à son *Grand livre des peintres* qu'il a lu dans la traduction allemande de 1728 [1] et que les Français ignoreront jusqu'en 1787 [2]. Même dans Lairesse, il préfère aux principes académiques du Poussin hollandais les menus détails techniques et les secrets d'atelier. Somme toute, du broyage des couleurs aux envolées esthétiques, rien ne lui est inconnu.

Diderot s'emparera aussitôt des *Betrachtungen*. Dans les *Pensées détachées*, nous avons décelé plus de soixante points de contact indiscutables, en excluant les articles où le parallélisme des pensées, bien qu'évident, demeure assez fluide. Les voici :

1. *Das gross Mahlerbuch*, Nüremberg, Christoph Weigel, 1728, 2 vol. in-4° ; ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale, mais à Strasbourg.
2. Traduction Jansen, Paris, Hôtel de Thou, 1787, 2 vol. in-4°.

DIDEROT *Pensées détachées sur la peinture* (A. T., t. XII),			HAGEDORN *Betrachtungen über die Malerei* (trad. Huber, Leipzig, 1775)		
Chapitres	pages édit. A. T.		Livres et chap.	pages trad. 1775	
DU GOUT	77	Les Pygmées de Longin, vains de leur petitesse, arrêtaient leur croissance par des ligatures. *De te fabula narratur*, homme pusillanime qui crains de penser.	I DU GOUT 7	I, 93	Comme de vrais Pygmées dans l'art, ils se révèlent encore en dessous des Pygmées de Longin qui se servaient de bandages et de ligatures pour suspendre la croissance... Ils sont doublement petits et par l'esprit qui leur manque et par les entraves qu'ils mettent à celui qu'ils ont.
	77	Lorsque Polygnote de Thasos et Mycon d'Athènes quittèrent le camaïeu et se mirent à peindre avec quatre couleurs...	4	I, 43	Polignotus de Thasos et Mycon d'Athènes furent les premiers à quitter la peinture monochrome... et à peindre avec 4 couleurs.
DE LA CRITIQUE	79	Plutarque dit qu'il y eut une fois un homme si parfaitement beau... qu'il mit en défaut toutes les ressources de la peinture et de la sculpture. Mais cet homme était un prince ; il s'appelait Démétrius Poliorcète.	6	I, 70	Plutarque rapporte dans la vie de (Démétrius Poliorcète) que sa beauté était telle que ni les peintres ni les sculpteurs de son temps ne purent venir à bout de la rendre parfaitement.
DE LA COMPOSITION	81	Que m'importe que le *Laocoon* des statuaires soit antérieur ou non au *Laocoon* des poètes ? Il est certain que l'un a servi de modèle à l'autre.	3	I, 34	Le *Laocoon* (de Virgile) est l'heureuse copie... du groupe sublime des trois illustres Rhodiens. Toutes les descriptions du poète sont si pittoresques et si bien adaptées au sujet qu'on dirait qu'il a écrit sous la dictée de l'artiste.
	82	La fable des habitants de l'île de Délos métamorphosés en grenouilles est un sujet propre pour une grande pièce d'eau.	9	I, 115	— (Rubens et Elzheimer) ont traité la fable des habitants de l'île de Délos métamorphosés en grenouilles.
	82	Jamais un peintre de goût n'occupera son pinceau des *Compagnons d'Ulysse*			

82	Ne me représentez jamais le Pô ou ôtez-lui sa tête de taureau.	9	I, 116	Je ne ferai point difficulté d'exclure de la peinture le Pô avec une tête de taureau.
82	Rubens m'a montré *Judith sciant la tête d'Holopherne.* Ou Horace a dit, ou Rubens a fait une sottise.	9	I, 119	Je mets la mort (d'Holopherne) au nombre des sujets que le bon goût ne fournit guère aux artistes surtout lorsqu'il le traitent immédiatement après la catastrophe.
84	L'artiste moderne vous montrera le fils d'Achille adressant la parole à la malheureuse Polyxène et il sera froid. L'artiste antique vous le montre saisissant la chevelure de sa victime et prêt à la frapper, et il sera chaud.	9	I,118	(Pittoni) devait-il, à l'exemple de Polygnote, représenter Pyrrhus furieux saisissant de la main gauche la chevelure de Polyxène nouée derrière la tête ? Oui peut-être, pour peindre les mœurs d'alors.
85	Longin conseille aux orateurs de se nourrir de pensées grandes et nobles.	10	1, 125	Longin donne le conseil aux orateurs de se nourrir sans cesse de pensées nobles et élevées.
86	Je n'aime pas qu'Apollon poursuivant Daphné soit respectueux... La touchât-il avec le revers de la main, comme on le voit dans le tableau de Lairesse, le spectateur dira...	10	1, 131	Gérard Lairesse exprime ce respect d'une autre manière. Apollon n'ose toucher la nymphe qu'avec le revers de la main.
91	Je préfère la chronologie de Newton à celle des autres historiographes, parce que, si Newton a bien calculé, Enée et Didon seront contemporains.	II DE LA COMPOSITION 14	I, 177	On est étonné de la rencontre d'Enée et de Didon quoiqu'ils aient vécu à trois cents ans l'un de l'autre... Virgile a trouvé un illustre défenseur dans Newton. L'on soutient d'après le système de la chronologie de ce grand mathématicien qu'Enée et Didon ont été contemporains.
93	Le contraste est une affaire de règle, dites-vous. Je n'en crois rien... Le contraste n'est pas plus une affaire de hasard que de règle.			
98	L'artiste évitera les lignes parallèles, les triangles, les carrés et tout ce qui approche des lignes géométriques...	18	I, 236	— Le contraste est une affaire de règle, mais le naturel ne l'est pas moins... La régle des contrastes... doit être plutôt un effet du hasard que de la recherche.

DIDEROT *Pensées détachées sur la peinture* (A. T. t. XII)			HAGEDORN *Betrachtungen über die Malerei* (trad. Huber, Leipzig, 1775)		
Chapitres	pages édit. A. T.		Livres et chap.	pages trad. 1775	
		Pour les angles aigus, c'est l'ingratitude et la pauvreté de leurs formes qui les proscrit.	19	I, 241	L'artiste évitera généralement toutes les formes qui sont composées de contours égaux et de lignes parallèles ; ou qui, n'offrant que des angles aigus, des triangles, des quarrés, ne produisent qu'une certaine régularité de figures géométriques.
	98	Est-ce que Sisyphe qui pousse la roche vers le haut du rocher ne se meut pas ?	19	I, 244	Un Sisyphe qui roule sa roche au haut de la montagne nous plaît bien plus qu'une figure immobile de l'art des Égyptiens.
	98	Entre les arbres, qui n'a observé la flexibilité du saule, l'originalité du peuplier, la raideur du sapin, la majesté du chêne ?	19	I, 244	Depuis l'arbrisseau le plus humble jusqu'au chêne le plus superbe, tout offre non seulement une variété infinie dans les rameaux, dans les branches et dans les tiges...
	98	La ligne ondoyante est le symbole du mouvement et de la vie, la ligne droite est le symbole de l'inertie et de l'immobilité.	19	I, 246	La ligne ondoyante est la caractéristique de la mobilité, comme la ligne directe ou perpendiculaire est la marque de l'immobilité ou de la position ferme des corps.
	99	Les quatre chevaux d'un quadrige ne se ressemblent pas... La fougue ne convient pas (aux chevaux de l'Aurore)...	20	I, 257	Quand l'artiste représente les quadriges des Anciens en pleine course, il se conforme également à l'Histoire et à la nature ; mais rien ne l'empêche de donner un tour plus varié aux chevaux marins qui traînent le char de Vénus...
	99	Lairesse peignait ses figures, les dé-	20	I, 258	Lairesse peignait quelquefois des

	100	Il faut bien de l'art pour faire couper une figure par la bordure...	21	I, 264	culières sur les figures mal coupées vers la bordure : elles ne plaisent nulle part. Du moins on ne les pardonne qu'au génie.
	101	Rubens et le Corrège ont employé ces deux formes (concave et convexe). La *Nuit* du Corrège est concave. Son *Saint George* (sic) est convexe...	21	I, 270	Rubens avait coutume d'enfoncer (l'objet principal) d'une manière concave ou de la faire sortir d'une manière convexe. Nous pouvons faire la même remarque par rapport au Corrège. Les tableaux de ce grand maître que je range dans le première classe sont la *Nuit* et *la Sainte famille* avec la Madeleine... Quant au tableau admirable de *Saint George*, il donne la preuve d'une belle ordonnance convexe.
			21	I, 278	Lairesse prétend que quand même une pareille figure... ferait signe au spectateur, cet artifice ne pourrait faire un mauvais effet ; d'autant plus qu'il est très permis à l'art, qui a l'illusion pour objet, de transporter l'observateur même en imagination sur la scène représentée...
	101	Lairesse prétend qu'il est permis à l'artiste de faire entrer le spectateur dans le tableau... Je n'en crois rien.			
	104	Elzheimer, victime de la manière finie et précieuse mais lente et peu lucrative, mourut consumé de chagrin et accablé de misère, presque au sortir de la prison où ses dettes l'avaient conduit. Le prix actuel de trois de ses tableaux l'aurait enrichi.	28	I, 354	Elzheimer, victime de sa manière finie et précieuse, mais lente et peu lucrative, mourut à Rome accablé de chagrin et de misère, ayant à peine quitté la prison où l'avaient conduit ses dettes, tandis qu'aujourd'hui ses tableaux devenus rares enrichissent les cabinets des Princes.
DU COLORIS	106	Je l'ai vu ce *Ganymède* de Rembrandt. Il est ignoble ; la crainte a relâché le sphincter de sa vessie...	I, 8	I,99	Rembrandt a suivi la nature basse... il choisit Ganymède comme Jupiter n'a jamais pu le choisir... L'expression de la crainte perd sa force, dès que le peintre a voulu y mêler un trait plaisant.

DIDEROT *Pensées détachées sur la peinture* (A. T., t. XII)			HAGEDORN *Betrachtungen über die Malerei* (trad. Huber, Leipzig, 1775)		
Chapitre	pages édit. A. T.		Livres et chap.	pages trad. 1775	
	106	Je vous entends : il fallait penser comme Léocharès et peindre comme Rembrandt.	I, 8	I, 100	Que l'artiste pense comme Léocharès et qu'il peigne comme Rembrandt.
	107	Les mains de Daphné, dont les doigts poussent des feuilles de laurier sous le pinceau de Lemoyne, sont pleines de grâces... Je doute qu'il eût jamais rien fait de Lycaon métamorphosé en loup.	II, 14	I, 176	Il est aussi peu vraisemblable de voir les mains élevées de Daphné fugitive se terminer par des doigts en rameaux de laurier que de voir la tête de Lycaon se métamorphoser en celle d'un loup.
	108	Lairesse donne le nom de *seconde couleur* à la *demi-teinte* placée sur la partie claire du côté du contour, procédé qui fait fuir vers le fond les parties convexes des corps et qui leur donne de la rondeur.	IV LE COLORIS 48	II, 171	Lairesse donne le nom de *seconde couleur* à la demi-teinte placée sur la partie claire du côté du contour, procédé qui fait fuir vers les fonds toutes les parties convexes des corps et qui leur donne de la rondeur.
	109	L'habitude perpétuelle de regarder les objets éloignés et voisins, d'en mesurer l'intervalle par la vue, a établi dans notre organe une échelle enharmonique de tons, de *semi-tons*, de quarts de tons, tout autrement étendue et tout aussi rigoureuse que celle de la musique pour l'oreille.	48	II, 172	La musique nous fournit la fameuse comparaison des *semi-tons*, avec cette différence seulement que les tons du coloris sont infiniment plus rompus.
			50	II, 199	
	112	Les nuances diversement sensibles résultantes de la palette complète d'un artiste se comptent : elles ne sont pas au delà de huit cent dix-neuf.	50	II, 200	Les changements divers (des cinq couleurs capitales) que le professeur Mayer de Goettingue a essayé de calculer, se montent à huit cent dix-neuf. L'ordonnateur connaît par les prin-

	112	Santerre, dont le coloris était tendre et vrai, n'employait que cinq couleurs. Les Anciens n'en ont employé que quatre.			dira-t-on, si ce peintre qui avait un coloris tendre et vrai ne se servait que de cinq couleurs... il avait donc retrouvé le secret des Anciens qui n'en employaient que quatre.
	112	Peut-être faut-il y joindre le bleu et le vert donné par le mélange du bleu et du jaune.	50	II, 202 note	Les tableaux d'Herculanum prouvent que les Anciens ont fait usage du vert et du bleu.
	112	Le Giorgione, grand coloriste selon le témoignage de De Piles, tirait toutes ses carnations, quelle que fût la différence d'âge et de sexe, de quatre couleurs principales.	50	II, 204	De Piles, dans ses réflexions sur les ouvrages du Giorgion, dit qu'il ne se servait pour ses carnations que de quatre couleurs capitales, dont le judicieux mélange faisait toute la différence des âges et des sexes.
	113	Voyez ce que dit Lairesse : « Ce bleuâtre qu'on appelle le tendre, le délicat, ne doit point être mis sur la toile quand on empâte le tableau mais noyé dans les teintes à la dernière main. On ne fera point de bleu mélangé de gris et de blanc, mais on le répandra en trempant la pointe du pinceau dans le spalte tempéré et dans l'outremer... C'est le même faire pour les reflets ou réflexions de la lumière. »	54	II, 266 note	« Ce bleuâtre qu'on appelle le tendre, le délicat, ne doit point être couché sur la toile quand on empâte le tableau, mais doit être introduit quand on y met la dernière main, en le noyant dans les teintes. Il ne faut pas le former avec le bleu mélangé de gris et de blanc mais l'appliquer en trempant la pointe du pinceau dans le spalte tempéré et dans l'outremer. On opère de même par rapport aux reflets ou aux réflexions de la lumière. »
DE L'ANTIQUE	114	Les jeunes Lacédémoniennes dansaient toutes nues et les Athéniennes les appelaient « montre-cul ».	I, 6	I, 76	Les danses des jeunes Lacédémoniennes nommées par dérision « montre-hanche... »
	116	Le *Laocoon* et l'*Apollon* ont tous deux la jambe gauche plus longue que la droite ; le premier de quatre minutes, ou un tiers de partie, le second de près de	III LE DESSIN 36	II, 44	Le *Laocoon* et l'*Apollon* ont tous deux la jambe gauche plus longue que la droite, le premier de quatre minutes ou un tiers de partie, le second de près

* Assézat : *blanc* — correction due au ms. Vandeul, B. N., *n. a. fr. 13.744.*

DIDEROT *Pensées détachées sur la peinture* (A. T., t. XII)			HAGEDORN *Betrachtungen über die Malerei* (trad. Huber, Leipzig, 1775)		
Chapitres	pages édit. A. T.		Livres et chap.	pages trad. 1775	
		neuf minutes. La *Vénus de Médicis* a la jambe qui ploie près d'une partie trois minutes de plus que la jambe qui porte. La jambe droite du plus grand des enfants de Laocoon a presque neuf minutes de plus que la gauche.			de neuf minutes. L'auteur de la *Vénus de Médicis* a donné à la jambe qui ploie près d'une partie trois minutes de plus que celle qui porte. Et la jambe droite du plus grand des fils de Laocoon est presque de neuf minutes plus longue que la gauche.
	116	Cette explication d'Audran (est) sujette à bien des difficultés...	36	II, 45	Qu'il me soit permis de rapporter à ce sujet les sentiments d'Audran...
	116	Le peintre Timanthe, d'après le poète Euripide, a voilé la tête d'Agamemnon. C'est bien fait, mais cet artifice ingénieux fut usé dès la première fois ; et il n'y faut pas revenir.	II. 12	I, 157	Nous trouverions l'Agamemnon de Timanthe, dans l'Agrippine de Poussin, assise auprès du lit de Germanicus mourant, comme les amateurs de la poésie retrouvent l'original de Timanthe retracé dans la tragédie d'Euripide.
	117	Ce qui m'affecte spécialement dans ce fameux groupe du Laocoon et de ses enfants c'est la dignité de l'homme, conservée au milieu de la profonde douleur...	43	II, 113	M. Winckelmann, en faisant la description des groupes de la Niobé et du Laocoon, met dans un beau jour l'observation sur la dignité et la fermeté de l'âme...
	117	Falconet s'est bien moqué du *Pâris* d'Euphranor, où l'on reconnaissait l'arbitre de trois déesses, l'amant d'Hélène et le meurtrier d'Achille.	44	II, 117	Par quel artifice parviendrons-nous à ce mélange des mouvements de l'âme, à ce degré d'un Euphranor qui, ayant fait le portrait de Pâris, offrit une physionomie dans laquelle on remarquait l'arbitre des trois déesses, l'amant d'Hélène et le meurtrier d'Achille.
	118	Falconet qui chicane Pline, aurait-il	44	II, 120	

					cità e purità del fanciullo... »
	118	La colère du *Saint Michel* du Guide est aussi noble, aussi belle que la douleur du *Laocoon*.	44	II, 127	C'est ainsi que Raphaël et le Guide procédèrent dans l'exécution de leur *Saint Michel*... la colère ne dégrade aucun trait de sa face.
DU NAÏF ET DE LA FLATTERIE	122	J'ai vu à Düsseldorf le *Saltimbanque* de Gérard Dow. Ce n'est point une imitation, c'est la chose... Il y a dans ses figures des traits si fins qu'on les chercherait inutilement dans un genre plus élevé...	II. 30	1, 402	Dans le fameux tableau de Gérard Dow qu'on voit à la galerie de Düsseldorf et qui représente un *Saltimbanque* sur son tréteau, vous apercevez des figures dont les traits sont si fins qu'on n'en trouve pas toujours de tels dans les tableaux d'un genre plus élevé...
	123	Il n'est pas étonnant que presque tous les tableaux hollandais et flamands soient petits ; ils ont été faits pour leurs demeures.	II, 30	I, 402	Ce sont là les tableaux et les sujets que choisit de préférence le Hollandais, qui dans l'espace resserré de ses demeures ne peut pas former de vastes galeries...
	123	Les corrections qu'un maître fait à ses premières idées, les Italiens les appellent *pentimenti*, expression qui me plaît.	II, 80	I, 413	Ces sortes de corrections que les Italiens appellent *Pentimenti*, repentirs...
	124	Il est du galimatias en peinture ainsi qu'en poésie.	II, 32	I, 441	Il est des galimathias en peinture aussi bien qu'en poésie, dit encore M. du Bos.
	124	Vénus avec la tortue, c'est Vénus sédentaire et chaste.	II, 32	1, 439	Donnait-on la tortue sédentaire à Vénus pour symbole, on entendait sous cet attribut l'amour chaste et céleste...
	124	Il y a plusieurs tableaux de Lairesse... si obscurs que personne n'a pu encore en expliquer le sujet.	II, 32	I, 448	Lairesse... a poussé les notions de l'allégorie jusqu'à une sorte d'hiéroglyphique.
DE LA BEAUTÉ	125	La peinture cherche à montrer les objets sous un aspect un peu poudreux et les eaux-fortes nous plaisent souvent	III, 38	I, 61 et note	C'est le stratagème de Lairesse d'offrir les objets sous un aspect un peu poudreux... Rien ne nous paraît quel-

DIDEROT *Pensées détachées sur la peinture* (A. T., t. XII)			HAGEDORN *Betrachtungen über die Malerei* (trad. Huber, Leipzig, 1775)		
Chapitres	pages édit. A. T.		Livres et chap.	pages trad. 1775	
		plus que les morceaux exécutés d'un burin ferme. Cela est vrai surtout des paysages. Rien n'est plus piquant qu'un beau visage sous une gaze légère.			quefois plus piquant que les traits gracieux du visage, voilés par une gaze légère... Certains paysages gravés à l'eau-forte plaisent souvent plus que ceux qui sont exécutés d'un burin ferme.
DU COSTUME	127	Vénus *mammosa*, la Vénus aux grosses mammelles, la seule à laquelle les écoles flamande et hollandaise ont sacrifié.	II, 16	I, 207	Nous laisserons la Vénus *mammosa*, ou aux grosses mammelles, à une certaine école où sans doute cette déesse a servi de modèle à la plupart des configurations du beau sexe.
DIFFÉRENTS CARACTÈRES DES PEINTRES	127	Kniphergen, Van Goyen paysagistes et Percellis peintre de marine, gagèrent à qui ferait le mieux un tableau dans la journée, au jugement de leurs amis présents à cette espèce de lutte... Ses rivaux n'avaient pensé qu'en faisant. Percellis avait pensé avant que de faire. J'ai lu ce trait dans Hagedorn.	IV, 51	II, 224	Un jour Knipbergen, Van Goyen, tous deux paysagistes et Percellis peintre de marine firent une gageure à qui ferait mieux un tableau dans la journée et cela en présence d'autres artistes de leurs amis... ... L'auteur l'avait conçu avant de le faire, pendant que les autres n'avaient pensé qu'en faisant.
	128	Cependant Wille est Rigaud avec Rigaud, Netscher avec Netscher.	IV, 53	II, 255	Wille est Rigaud avec Rigaud, Netscher avec Netscher.
	129	Le poète a dit : « *Quos ego* » et voilà son tableau fait. Reste à faire celui de Rubens.	I, 9	I, 113	L'idéal que Rubens a employé pour représenter les chevaux marins dans le fameux tableau du *Quos Ego* conservé à la galerie de Dresde...
DÉFINITIONS	131	Le Poussin rapportait des campagnes voisines du Tibre des cailloux, de la	IV, 55	II, 278	Nicolas Poussin dessinait d'après nature dans la campagne et sur les bords

OMISSIONS	131	Mylius, jeune peintre, tenait l'école de Gérard Dow dans sa vieillesse. Il enseignait pour le vieillard et lui donnait le prix des leçons. Pendant la dernière guerre il était allé porter des médicaments au père d'un de ses amis. Le père était malade aux environs de Leipsick. Le fils l'était à Leipsick. Mylius fut pris par les Prussiens comme espion et jeté dans un cachot au sortir duquel il mourut.	II, 51	2, 436 et note	Ce jeune homme [illegible] déjà assez habile pour seconder son maître, accablé d'années, et pour continuer à sa place les leçons académiques. Je le vois comment tout transporté de joie, il remet tout le gain à son maître... Il s'appelait Mylius. *(Note) :* Mylius fut un élève de Zink... Pendant la dernière guerre il était allé porter des médicaments, non loin de Leipzig, au père d'un de ses amis... Mylius à son retour fut arrêté par les Prussiens et conduit devant le commandant de la ville qui... le déclarant espion, le fit mettre en prison... Il mourut peu de jours après son élargissement.
	132	Que la tête soit tournée vers l'épaule la plus haute paraît un principe de mécanique.	III, 41	II, 88	Lairesse établit pour premier principe qu'il faut que la tête soit toujours tournée et inclinée sur la partie de l'épaule la plus haute.
	133	Qu'une femme soit poursuivie par son ravisseur et qu'elle ait son bras droit élevé et porté en avant, certainement l'épaule de ce côté sera plus haute que l'autre ; et c'est précisément pour cette raison qu'elle regardera par-dessus son épaule gauche.	III, 41	II, 89	Une nymphe fugitive poursuivie par un satyre et le bras gauche porté en avant, ne pourrait-elle pas jeter des regards détournés par-dessus le côté bas de son épaule sur son ravisseur ?

La première certitude que nous ayons, une fois révélés le nombre et l'importance des emprunts, c'est que Diderot les a groupés dans l'ordre d'une lecture juxta-linéaire de Hagedorn. Le plan des *Betrachtungen* se retrouve presque intact dans les *Pensées détachées*. Les trois livres de Hagedorn : *Du goût*, *De la composition* et *Du coloris* sont repris par Diderot, qui cependant fait du chapitre du goût un simple préambule et annexe à son chapitre de la composition une grande part du Livre I de Hagedorn. Mais le Livre III des *Betrachtungen (Du dessin)* éclate dans Diderot, qui y substitue une série de menus articles sur l'antique, la grâce, le naïf, la beauté, le costume. N'en tirons d'ailleurs aucune conclusion : l'ouvrage de Diderot n'a jamais été mis au point et les définitions et omissions qui le terminent devaient normalement être intégrées dans le texte antérieur, comme nous le révèle d'ailleurs le manuscrit de la collection Vandeul, seul digne maintenant de fonder une édition correcte [1]. Une dizaine d'emprunts excluent cependant une servitude juxta-linéaire et supposent un reclassement ultérieur des notes de Diderot.

Notons aussi la qualité de ces emprunts, qui risque de nous révéler les nuances de sa curiosité. Ce sont tantôt d'entières anecdotes, comme celle du concours Van Goyen-Knibbergen-Percellis ou celle du jeune peintre de Dresde, Mylius : Diderot d'ailleurs les abrège et les remanie, leur prêtant une densité de style que le traducteur Huber n'a pas su leur donner. Tantôt il accueille la riche érudition de Hagedorn, des notes de Longin, Plutarque, Newton. Il lui emprunte des exemples de tableaux qu'il ignore, ou grâce à lui revivifie son souvenir des galeries de Dresde ou de Düsseldorf ; une longue citation en italien de Lomazzo, une notice sur Elzheimer, des opinions de de Piles, d'Audran, de Dézallier-Dargenville ne sont pas sans intérêt. Mais l'essentiel, ce sont les références à Gérard de Lairesse et à son *Grand livre des peintres* (Het Groot Schilderboek) que l'opinion française ne connaît pas. De précieux détails techniques sont retenus par Diderot : constitution de maquettes, concavité ou convexité des tableaux, secondes couleurs, demi-teintes, obtention du bleu-tendre, poudrage des contours, procédés du flou. Tous ces menus secrets le ravissent. Si le professeur Mayer lui apprend par Hagedorn l'existence de 819 nuances, il enregistre aussitôt cette précision.

Est-ce à dire que Diderot ne fait qu'adapter Hagedorn ? Certes non. Sur 57 pages de l'édition Assézat-Tourneux, une douzaine seulement reflètent les *Betrachtungen*. Il en fait son bien, fidèle à son génie propre, qui le faisait naguère se nourrir de Bacon ou de Shaftesbury. Hagedorn est pour lui un ami qu'il aurait aimé entretenir au Grandval ; il utilise son information, mais conteste fréquemment ses opinions ; il l'interpelle : « Le contraste est une affaire de règle, *dites-vous?* Je n'en crois rien » (p. 93). « *Je vous entends*, il fallait penser comme Leocharès et

1. B. N. *n. a. fr. 13.744.*

peindre comme Rembrandt » (p. 106). Ce n'est pas une fusion, mais une réaction incessante. Chaque idée de Hagedorn ou de Lairesse s'enrichit d'exemples personnels, de souvenirs des salons antérieurs, mais souvent aussi d'oppositions véhémentes : il n'aime pas un Apollon trop respectueux de Daphné (p. 86), un Pyrrhus sans sauvagerie (p. 84), l'émotion déplacée et les querelles de chronologie (p. 81 et 91), l'appel au spectateur dans les tableaux (p. 101). La fable des paysans transformés en grenouilles par Latone évoque pour lui la pièce d'eau de Versailles et non l'obscur tableau d'Elzheimer ; la métamorphose de Daphné en laurier, le tableau de Le Moyne ; l'attitude naturelle de la tête par rapport aux épaules, le *Flûteur* de Coyzevox. N'allons pas croire que Hagedorn lui ait révélé les anecdotes antiques sur Timanthe voilant Agamemnon ou Euphranor donnant trois expressions contradictoires à Pâris : il en dissertait dix ans auparavant avec Falconet. Hagedorn ne l'a pas aidé à connaître Winckelmann : il le lisait dans la traduction Robinet-Sellius dès 1766.

Il faudrait aussi faire la part de ce qu'il délaisse : de longs éclaircissements historiques, des banalités sur l'expression des passions et le choix des sujets ; il s'arrête à l'idée originale, au procédé neuf qui déclenche l'intervention d'une immense culture ou réveille chez lui l'ancien « reporter » de l'*Encyclopédie* qui interrogeait les artisans de Paris. Somme toute, avec l'aisance que donne la juxtaposition des pensées et l'absence d'une dialectique rigoureuse, Diderot use de Hagedorn comme il a usé, quelques années auparavant, d'Helvétius dans son commentaire suivi de l'*Homme*. C'est une confrontation d'esprit, nullement un plagiat. Mais s'il réfutait Helvétius, qui l'exaspérait, il se pénètre ici d'une pensée amie, et le commentaire devient sans qu'on s'en doute un discret dialogue.

Allons-nous cependant innocenter totalement Diderot ? N'y a-t-il pas quelque légèreté, quelque indélicatesse à citer une fois seulement le nom de Hagedorn, à la fin de l'anecdote Percellis-Van Goyen (p. 127), alors que ses emprunts dépassent la soixantaine ? Hagedorn ne prétendait pas toujours à l'originalité et découvrait honnêtement son inspirateur, Lairesse. Diderot a-t-il voulu faire croire à une lecture directe de Lairesse, dont le dogmatisme est irritant, mais souvent génial ? Mais s'il avait voulu le révéler à l'opinion française, il l'aurait dit plus nettement. A-t-il cru que la propriété littéraire n'avait pas de sens pour un ouvrage allemand, que la traduction de Huber, donnée à Leipzig, n'avait que peu de chances d'atteindre la France ? Sur ce dernier point, il n'avait pas tort, puisque l'ouvrage est extrêmement rare encore aujourd'hui. Le silence de la critique allemande n'est pas moins étrange : Goethe, qui commenta en 1797 *l'Essai sur la peinture* de 1765 et s'exalta à son tour au contact de Diderot, n'a jamais soupçonné ses contacts avec Hagedorn : l'édition Naigeon des *Pensées détachées* est cependant de 1798.

Il n'était pas inutile, nous semble-t-il, de révéler ces liens nouveaux

entre Diderot et la pensée allemande. Diderot, s'il n'en sort pas moralement grandi, — n'oublions pas que Hagedorn l'a probablement reçu à Dresde, — n'en est pas intellectuellement diminué. Son universelle curiosité lui permettait de s'enrichir au contact du meilleur esthéticien que l'Allemagne ait eu, entre Wolff et Hegel, entre Sulzer et Schiller, esthéticien doublé d'un connaisseur et d'un praticien estimable. De plus, les références au texte de Hagedorn nous permettront souvent de corriger ou d'expliquer les erreurs de Diderot. Citons-en quelques exemples. Ce ne sont pas les Déliens, mais les Cariens que Latone métamorphosa en grenouilles : Diderot aurait pu se reporter au texte d'Ovide au lieu de suivre Hagedorn (p. 82). Écrire Saint George sans *s* est un germanisme de Huber (p. 101). Croire que Gérard Dow, mort à Leyde en 1675, a pu être le maître de Mylius en 1757, alors qu'il s'agissait de Paul Christian Zink de Leipzig, est une monstruosité : elle s'explique en lisant Hagedorn qui précisément se remémore l'anecdote de Mylius à propos d'un morceau de nuit de Gérard Dow. Hagedorn enfin permet de confirmer quelques variantes du manuscrit Vandeul que nous n'aurions su préférer à la tradition imprimée.

Goethe disait en lisant *l'Essai sur la peinture :* « Je me réjouis quand nous nous retrouvons d'accord, je me fâche contre ses paradoxes, je me récrée à voir la promptitude de son coup d'œil ; sa parole m'entraîne, le combat devient vif et j'ai sans difficulté le dernier mot, puisque j'ai affaire à un adversaire mort. »[1] C'est ce que fit Diderot à l'égard de son hôte de Dresde ; mais il aurait été honorable pour lui de révéler l'étendue de ses dettes et charitable de ne pas considérer Hagedorn comme un adversaire mort ou comme un ami sans importance.

Paul Vernière.

DEUX LETTRES INÉDITES DE W. S. BLUNT A GOBINEAU

Parmi ses plus fidèles amis, Gobineau compta le jeune libéral britannique Wilfrid Scawen Blunt, sans doute le plus infatigable des voyageurs d'Orient.

Gobineau le rencontra en 1871, dans son château de Trye-en-Oise. Ruiné par la guerre et toujours sans poste diplomatique, Gobineau, ulcéré, songea un moment à émigrer. Son ami, Lord Lytton, futur Vice-Roi des Indes, avait demandé à son collègue, le jeune diplomate anglais, Blunt, de rendre visite au Comte. Fidèle aux allures excentriques des voyageurs anglo-saxons, Blunt se présenta à Trye « avec un chien de race, grand comme un veau, avec un jeune épervier, un jeune faucon et un jeune milan, avec un Grand espagnol ruiné qui était son

1. In *Diderots Versuch über de Mahlerey*, Introduction ; cf. J. Rouge, *Goethe et l'Essai sur la Peinture de Diderot*, in *Études germaniques*, 1949, pp. 227-234 ; et R. Mortier, *Diderot en Allemagne*, Paris, P. U. F., 1954, pp. 313-8.

palefrenier et avec qui il prenait ses repas »[1]. Gobineau, à demi allongé sur un divan oriental, devant un narghilé, évoqua ses souvenirs persans. Ils parlèrent aussi politique, et Gobineau assura Blunt que « la France, toujours magnanime, oublie vite; les haines calculées lui sont étrangères ».

Dès cette première entrevue, Blunt sut plaire à Gobineau, qui écrivit à sa femme, alors à Copenhague : « Un homme suivant mon goût ». De son côté, Blunt ne manqua pas d'admirer en Gobineau l'orientaliste et l'écrivain. Il laissa au Comte cent livres anglaises et, suivi de son train exotique, se dirigea sur Calais et Douvres. Ainsi commença une amitié, entretenue par un vif commerce épistolaire, qui ne devait s'arrêter qu'à la mort de Gobineau. Pour sa part, l'épouse de Blunt elle-même, Lady Anne Isabelle Noël, petite-fille de Lord Byron, qui accompagnait son mari à travers les déserts asiatiques, écrivait à Gobineau en anglais.

Le fonds Gobineau, à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, renferme six lettres inédites, écrites par Blunt en français. Nous reproduisons ici les deux premières, en respectant l'orthographe de l'auteur. Les autres lettres appartiennent aux dernières années de la vie de Gobineau. Il y est question de la publication en Angleterre de son obscur poème *Amadis*, dont Blunt avait lu la première partie, parue en 1876 chez Jouaust (Librairie des Bibliophiles) et dont l'édition complète, posthume, ne devait paraître qu'en 1887, chez Plon, par les soins de M^me^ de La Tour. Blunt n'approuva pas ce projet. « La poésie, dit-il, même anglaise, ne se vend pas chez nous... » En automne 1881, Gobineau se proposa d'aller en Angleterre, à Crabbet Park, afin de rendre visite à Blunt et aux Lytton, rentrés des Indes. On sait que ce projet ne fut jamais réalisé.

En 1913, Blunt reçut le livre de Schemann sur Gobineau, le premier volume de la biographie, paru à Strasbourg, la même année chez K. J. Trübner. C'est alors qu'il écrit dans son journal :

Perhaps the immediate cause of my gloom has been a life of Gobineau which has been sent me by a Dr. Schemann. Gobineau was in some ways like myself, a man of ideas opposed to those of his own people and his own generation, and who, though his talent was recognized as a writer, failed to find diciples in France. He was an aristocrat in a democratic age, an orientalist, out of harmony with received orientalist ideas, a poet who was never popular, and an artist who was never more than an amateur. It has been reserved for this little group of Germans to discover his value twenty and more years after his death, a dicovery due mainly to the devotion of a single disciple, this good Schemann who has sent his book to me. Gobineau, like me, had his romantic side. There are many pieces of poetry inserted in their original French in it, of one of which I made a translation this morning. It is called " Don Juan's Good Night ", a pleasant piece of cynical French wit which deserves to live, perhaps when the rest is forgotten[2].

Adam KENETH.

1. Cité par Ludwig Schemann, en allemand, dans *Gobineau, Eine Biogr.*, Strasbourg, Trübner, 1914, t. II, pp. 229-230.

2. Cf. Wilfrid Scawen BLUNT, *My Diaries*, Londres, Martin Secker, 1920, t. II, pp. 439-440.

Ms. 3526 f° 13
Milton House Salisbury

Ce 16 Sep^tbre 1877.

Mon cher comte,

Nous partons la première semaine d'octobre pour Alexandrette, de là à l'Euphrate où nous comptons nous embarquer pour Babylone vers le premier novembre. De là nous pousserons peut-être bien jusqu'aux Indes. Nous parlons de l'Indus, du désert indien, qui sait, de Delhi-Calcutta. Je ne sais si vous vous trouverez sur notre route. Nous serons probablement vers le 4 octobre à Paris et nous pourrions bien dîner ensemble chez Biquon. Jamais je n'ai mieux joui de la vie, que cet été ci. Il n'y a d'été possible qu'en Angleterre. Mais le besoin du désert m'envahit de nouveau et je pars. Dans ce moment je suis chez le comte de Pembroke pour l'ouverture des chasses. Jamais vous n'avez vu un paradis terrestre comme celui-ci, ni un plus beau monument de la vanité de race que le trophée d'armes à l'entrée de la maison. Je n'ai pas peur de froisser votre chauvinisme en vous le racontant. En entrant, on se trouve en face de trois guerriers à pieds, la lance à la main, à droite le connétable de Bourbon, à gauche de Montmorenci et entre les deux, le comte de Pembroke qui les a fait prisonniers et dépouillé de leurs armes à la bataille de S^t-Quentin. Je trouve cela beau, malgré mon mépris pour la guerre.

à vous de cœur

Blunt.

Du Viceroi je n'ai plus de nouvelles mais cela est de ma faute. Je ne lui ai pas répondu à sa dernière lettre datée de janvier.

Government House Simla.
Ms. 3526 f° 14

le 20 mai 1879

Mon cher comte,

Je trouve ici votre bonne lettre du 20 mars et je m'en félicite d'autant plus que j'avais déjà l'intention de vous écrire quelques mots de Simla, pensant que cela vous ferait plaisir. Que de peine cependant à y parvenir. Nous sommes partis de Crabbet [1] le 15 novembre et nous sommes en marche toujours depuis, ayant visité le Nejd et la Perse en route. L'Histoire de votre voyage serait tout un roman et serait bien autrement curieux que celle de notre promenade l'année dernière. Je crois enfin avoir approfondi la question de chevaux arabes. Je tenais à cœur de voir de mes propres yeux ce que c'était que la race soi-disant Nejdée et d'avoir le droit de donner un démenti plus formel que jadis aux niaiseries de Palgrave. Vous connaissez quelque chose de la géographie de ces pays-là — donc je pourrai vous dire sans vous mystifier que nous avons fait le voyage complet du Wady Serhan, pays inconnu aux Européens et même à la plupart des Arabes, que nous avons visité les oasis de Top et Skakeh. Puis nous avons traversé le grand désert de sable rouge et qui fait l'enceinte du Nejd. A Haïl dans le Jebel Shammar l'Emir Mohammed ibn Rashid nous a très bien reçus et chez lui nous avons vu tout ce qu'il y a à voir en fait de *horse-flesh* au Nejd. L'écurie d'Ibn Saoud, dont Palgrave fait la description de fantaisie que vous connaissez, n'existe plus. Elle n'a jamais été autre chose qu'une *collection*, faite par Feysal ibn Saoud [2] et qu'a vendu son fils au décès de son père. Les meilleures juments

1. Crabbet Park, Three Bridges, dans le Sussex, *i. e.* domaine héréditaire de Blunt.
2. 'Abd al- 'Aziz ibn Sa' oûd, premier roi d'Arabie Séoudite, annexa le Djebel Shammar en 1922, à la suite de son alliance avec les Alliés, *i. e.* Government of India. Ibn Rashîd a été l'allié de la Turquie.

sont passées dans les mains d'Ibn Rashid. Elles sont très petites, 13 à 14 mains au plus et à mon avis ne valent nullement les chevaux Anazeh. Il n'existe de chevaux à Haïl que ceux de l'Emir. Les citoyens de Nejd ne montent qu'à âne, et je suis convaincu qu'un voyageur pourrait traverser l'Arabie de Bussorah à Aden sans voir même la piste d'un cheval sur la route. Les Bédouins du Nejd ont des juments chez eux, mais ils ne les montent presque pas et les conservent comme des bêtes rares et purement de luxe. Toutes leurs guerres se [f° 14 a] font à dos de chameaux. La cause de cette rareté est la pauvreté du sol. Il n'existe pas en Arabie Centrale un champ de blé proprement dit. Tout est désert à l'exception de quelques arpents de jardinage qui font l'enceinte des villes. Il n'y tombe pas de pluie et il n'existe pas le moindre ruisseau même au Jebel Shammar, une belle suite de montagnes granitiques haute de 2.000 mètres. Nous ne sommes pas entrés dans le domaine d'Ibn Saoud mais le pays du Nejd méridional doit ressembler d'après tous nos renseignemens exactement au Nejd du nord — désert plus ou moins accidenté et semé de cent lieues à cent lieues de quelques groupes de villages.

En quittant Haïl j'avais l'intention de passer Bussora en ligne droite, mais le hazard de l'arrivée du Haj Persan revenant de la Mecque nous a fait remonter avec eux au nord jusqu'à Meshiel Ali et ensuite à Bagdad. Parmi les pélerins se trouvaient quelques personnes comme il faut avec qui nous fîmes connaissance, ce qui nous donna l'idée de passer plus tard en Perse. Mais la Perse ne nous a pas plu. Les Persans, vus à côté des Arabes, sont bien bourgeois, brutals de manières, avares, hospitaliers comme les aubergistes suisses. Nos petites prétentions de noblesse et de distinction n'avaient plus de cours, la frontière passée, et nous nous sommes trouvés l'objet d'attentats continuels à la bourse absolument comme en Europe. Nous ne parlions plus la langue du pays, il commençait à faire très chaud, l'enchantement de l'Orient s'épuisait chez nous et nous gagnâmes Busheyr en état de déroute. Là se trouvait une invitation de Lytton et malgré que l'été était déjà commencé nous passâmes dans l'Inde. Nous voici donc prisonniers du soleil qui ne permettra plus notre départ jusqu'à [f° 14 b] l'automne, mais nous ne nous plaignons pas. Lytton nous fait grandement les honneurs de son royaume, nous avons une petite maison dans le jardin officiel et nous comptons nous reposer et jouir à notre aise de la civilisation Indo-Européenne — je n'en suis pas pour, il faut vous le dire, mais les Lytton n'en font presque pas part. Tous deux se portent bien et son charmants comme par le passé — Il me prie de vous dire bien des choses de sa part. Vous concevez que l'état politique actuel ne lui donne pas trop de loisir pour faire une correspondance suivie avec ses amis. N'importe — Il a et il aura toujours le cœur bon — Ah ! j'oublie de nouveau comme j'ai toujours oublié, votre petite dette. — Si bon vous semble de l'acquitter, *faites*, mais n'en faites pas scrupule. Mon banquier se nomme Glyn Mills Currie & Co. 67 Lombard St. E. C. London

à vous de cœur

Blunt.

EL VIEJO VISCACHA DE « MARTIN FIERRO »

Y LA TRADICION PICARESCA

En la nota sobre *La tradición y el patriotismo*, publicada en 1905, afirma Emilio Becher que « la posía gaucha es española de origen y que el *Martín Fierro*, la obra maestra en que se definió ese esfuerzo, oscuro y anónimo, participa a la vez del romance heroico y de la novela

picaresca ». Desde entonces mucho se ha andado por la vía que inauguraron esas palabras.

José María Salaverría insiste en el segundo de los afluentes citados por Becher : la novela picaresca. Presenta al gaucho Picardía como pícaro literario (*Vida de Martín Fierro*, Madrid, 1934) y anota : « Lo que está fuera de duda es que su personalidad se halla vinculada directamente con la tradición ilustre de los Alfaraches, los Rinconetes y los Pablillos, y que procura en todo momento hacer honor a la memoria de sus mayores ». En *El poema de la pampa* (Madrid, 1918) había escrito : « El viejo Viscacha no es ni más ni menos que un pícaro de Mateo Alemán, de Hurtado de Mendoza o de Cervantes. Nada dice que no supieran nuestros clásicos pícaros ». Varios ecos repitieron las aseveraciones del escritor español, aunque callaron, come suele ocurrir, cuál era la voz que suscitaba esa resonancia.

Reconozco en el relato que de su vida hace Picardía la presencia de un pícaro cabal, pero advierto en la personalidad del viejo Viscacha más discrepancias que acercamientos con la del típico protagonista de novelas picarescas.

Interesa confrontar algunas características del personaje de Hernández últimamente citado, con las del pícaro tal como fuera presentado por los cultores de la picaresca. Completaré mis observaciones con las de los más insignes estudiosos del género.

No se advierte en ningún momento que el viejo Viscacha actúe impulsado por la necesidad (causa externa que impele y excusa al pícaro), y sí en cambio por su propia maldad y avaricia ; cuida celosamente los bienes acumulados con su trabajo de « hormiga » : ya Chandler observó que « el pícaro no trata de guardar sino de allegar » ; las andanzas de este personaje de Hernández no reiteran las típicas peregrinaciones picarescas : temeroso de que profanen su guarida, Viscacha nunca se aleja nucho de ella, y hasta el consejo dado al hijo de Fierro — « conserváte en el rincón / en que empesó tu existencia » — lo muestra como recalcitrante sedentario ; sus advertencias son egoístas, perversas, en total oposición con las que destaca el pícaro literario llevado por la inspiración ética de los más representativos cultores del género ; esta actitud moralizadora del pícaro presupone su arrepentimiento, en tanto que el viejo Viscacha ni ante la proximidad de la muerte se duele de sus faltas : pareciera que nos hallásemos ante un endemoniado, un condenado sin salvación posible ; Chandler advirtió que el pícaro « podrá fanfarronear y hablar de que mata, pero nunca lo hace » : es sabido que « el viejo maldito » de nuestro poema, « de arrebatao y malo / mató a su mujer de un palo / porque le dió un mate frío ».

Es posible aún indicar otras características que niegan a este personaje la estirpe de los protagonistas de novelas picarescas : el relato que lo presenta no es autobiográfico ni se nos cuenta la historia de su vida « desde el principio » ; no se advierte en su carácter la jovialidad que casi invariablemente distingue al pícaro ; etc.

Salaverría señaló en 1918 el « tono de picaresca » de los relatos de los hijos de Fierro, y en 1934 insistió : « Han recibido, por añadidura, la educación que proporcionan los trabajos, las miserias, y las persecuciones al huérfano ingenuo y desvalido, y al final saben cuanto hay que saber en la ciencia de la picardía. No es que ellos sean unos pícaros, pero han habitado ampliamente en medio de la picaresca. Al oírlos hablar, sin querer nos acordamos de las aventuras de los pícaros de nuestros autores del siglo de oro ».

En el relato — tan penetrado de picaresca — del hijo de Fierro, el viejo Viscacha recibe el calificativo de tutor, pero fácilmente se advierte que en verdad se trata de un amo y que la denominación mencionada procede de la superchería del juez que se quedó con los bienes heredados por el muchacho.

Surge la posibilidad de ubicar al viejo Viscacha en el mundo de la picaresca aproximándolo a los amos que en ella aparecen. Si se lo compara con el Ciego que fué el primer amo de Lazarillo, en el libro que al decir de Menéndez y Pelayo es « príncipe y cabeza de la novela picaresca », se observa la misma astucia y avaricia, el mismo despiadado trato para el muchacho que lo sirve, y hasta idéntica misión de preceptor. « Yo oro ni plata no te lo puedo dar ; mas auisos, para viuir, muchos te mostraré », dice el Ciego — ¿ « príncipe y cabeza » de los amos de la picaresca ? — a Lázaro de Tormes, quien comenta : « Y fué ansi, que, después de Dios, éste me dió la vida y, siendo ciego, me alumbró y adestró en la carrera de viuir. » Aunque Lazarillo deja que se « entierren en la sepultura del olvido » — para decirlo con palabras suyas — casi todos los « consejos y lecciones » del Ciego, es legítimo inferir en ellos un contenido muy semejante al de los « auisos para viuir » que da el viejo Viscacha al hijo de Fierro, quien eterniza algunos, y otros, como Lázaro, entierra en la sepultura del olvido (« con estos consejos y otros / que yo en mi memoria encierro / y que aquí no desentierro... »). Podría acaso encontrarse el lejano origen de la misión de preceptor, de ayo, que se atribuye el Ciego y que ejerce Viscacha, en la intención — incorporada a ese tipo en algún momento de su evolución literaria — de parodiar al amo tal como éste aparece, por ejemplo, en *El Libro de Alexandre :* « El Rey Alexandre cuando fué coronado, / pauor auie tod ome que lo ouiesse yrado ; / su amo Aristotil que lo auie criado, / era muy alegre porque lo assi veya onrrado ».

Agregaré aún a este esbozo de comparación — en que me guía el confesado propósito de hallar un lugar para Viscacha junto a los amos de la picaresca — que tanto en el relato de Lazarillo como en el del hijo de Fierro se acude a idéntico procedimiento de completar el retrato del amo por medio de anécdotas.

La personalidad del viejo Viscacha es tan definida, tan llena de contenido interior, porque está en la tradición de un tipo muy elaborado ya en el Ciego de *La vida de Lazarillo de Tormes*. Adviértase

además que este tipo se enriquece en el *Martín Fierro* con proyecciones del tío Lucas, como reconocen los críticos del poema, y acaso también de Harpagon y Tartufo.

Estas aproximaciones literarias no quitan al personaje hernandino su intensa originalidad ; señalarlas no es olvidar las palmarias diferencias entre nuestro viejo Viscacha y el viejo Ciego del *Lazarillo* o el tío Lucas de *El diablo mundo*.

Para Hernández, Viscacha era la caricatura satírica de los « tutores », en verdad amos, que solían padecer los huérfanos en la Argentina de entonces ; y tal vez la caricatura no sea excesiva.

Angel Héctor Azeves.

N. D. L. R. — Ces pages sont extraites d'un ouvrage encore inédit, *La elaboración literaria del « Martín Fierro »*.

APOLLINAIRE ET LE WALLON

Durant le séjour qu'il fit à Stavelot en 1899, Guillaume Apollinaire s'intéressa vivement au dialecte parlé autour de lui. Non seulement il notait des mots du terroir, voire des remarques d'ordre grammatical, dans un cahier — heureusement conservé — qui recueillait pêle-mêle réflexions, ébauches de poèmes et impressions de lectures [1], mais il s'était même trouvé, parmi les gens de la ville qu'il fréquentait, une manière de « professeur de wallon », ainsi que l'a signalé naguère un journaliste de la région, qui a retrouvé le trace de ce compagnon d'Apollinaire [2]. Sera-t-on fort surpris, après cela, d'apprendre que le jeune poète s'essaya à rimer dans le parler du cru pour la belle Maria Dubois dont il était devenu l'amoureux ? J'ai sous les yeux le texte d'un acrostiche écrit sur un feuillet que Mme Jacqueline Apollinaire a confié au Musée de Stavelot et qui fait, en son quatrième vers, cette recommandation à la bien-aimée :

I fat todis warder Guyame en [lire *è*] *vosse cour* [3]...

La récente analyse, par le professeur Lawler, du cahier de Stavelot cité plus haut, révèle toute l'importance du séjour ardennais dans la formation du génie poétique d'Apollinaire. Au moment où le *Mercure de France* publiait l'article de M. Lawler, je venais de faire paraître, dans les *Mélanges de linguistique française offerts à M. Charles Bruneau*

1. Cf. James R. Lawler, *Apollinaire inédit, Le séjour à Stavelot*, dans *Mercure de France*, 1er févr. 1955, spécialement p. 300.

2. Camille Deleclos, *Apollinaire et son « professeur » de wallon* [il s'agit d'un chanteur nommé Gilles Malpas], dans *Le Courrier* des 7-8 nov. 1953, p. 10. — M. Deleclos est, avec le peintre A. Huysmans, l'un des dévoués promoteurs du « Musée Apollinaire » de Stavelot.

3. Trad. : Il faut toujours garder Guillaume dans votre cœur.

(Droz, 1954), une étude sur *Les wallonismes de Guillaume Apollinaire :* j'y examinais, du point de vue de sa valeur linguistique et stylistique, l'apport dialectal wallon à la poésie et à la prose de l'auteur de *Que vlo-ve.*

A la suite de cette publication, des remarques à peu près convergentes faites par C. Deleclos dans le quotidien verviétois *Le Courrier* (6 janvier 1955) et par M. Décaudin dans *Le Flâneur des deux rives* (mars 1955) m'amènent aujourd'hui à revoir ce que j'écrivais concernant la connaissance du wallon chez Apollinaire laquelle était, d'après-moi, « uniquement de source orale et populaire ». Cette connaissance, disais-je, « ne doit rien au régionalisme patoisant ou folklorisant des brochures et périodiques publiés à l'époque » [1]. J'ignorais à ce moment que le Musée Apollinaire avait reçu de la veuve du poète un exemplaire de deux gazettes hebdomadaires patoisantes, comme il s'en imprimait à Liège avant la première guerre mondiale : *Li P'tit Ligeois* du 9 juillet 1899 et *Li Clabot* du 24 septembre suivant. Début de juillet-fin septembre : à peu près les dates extrêmes du séjour de Guillaume à Stavelot ! S'il est curieux qu'un jeune étranger se soit procuré dans la petite ville ardennaise ces feuilles liégeoises plus humoristiques que littéraires, il est plus significatif encore qu'il ait songé à les emporter à Paris au moment de son départ précipité de Stavelot, alors qu'il abandonnait dans sa chambre de la pension Constant pas mal d'objets et de papiers.

Il n'y a plus dès lors à s'étonner, comme je le faisais [2], de rencontrer dans les formes verbales employées par Apollinaire, au cours de ses dialogues wallons, des désinences liégeoises en *é* (« estez », êtes, « arez », aurez, etc.) au lieu des désinences stavelotaines en *ò* qu'on attendrait sous la plume d'un observateur qui note si bien, par ailleurs, « qu vlo-v » (que voulez-vous ?) et autres ardennismes typiques. Tout s'explique quand on sait que l'auteur pouvait se reporter à des textes liégeois en un temps où le wallon de Stavelot ne parvenait plus à ses oreilles. M. Deleclos a donc raison quand il souligne l'influence de ce genre de lectures. Bien moins probable est le souvenir de comédies patoisantes d'auteurs liégeois qui auraient été jouées au cercle stavelotain « La Fougère » : je pense que de telles représentations n'avaient pas lieu en été, surtout pas à la saison des vacances.

L'intérêt que Guillaume Apollinaire portait au wallon écrit est encore confirmé par l'existence, dans les papiers de l'écrivain, de poésies dialectales copiées par lui. M. Décaudin [3] mentionne notamment la chanson liégeoise *Marèye* (1845) de Fr. Bailleux, bien connue des amateurs de littérature wallonne. Or le premier couplet de cette gra-

1. *Art cité*, p. 195.
2. *Ibid.*, p. 199.
3. *Art. cité*, p. 28. M. Décaudin a relevé autrefois ces transcriptions dans le cahier de Stavelot (celle de *Marèye* faite d'après *Li S'priche*, n° du 1er septembre 1898). Je dois ajouter qu'elles ne se trouvent plus aujourd'hui dans ce document tel que j'ai pu l'examiner en novembre 1955, grâce à l'obligeance de Mme Apollinaire.

cieuse idylle nous apporte, juste avant le vers-refrain *Vinez, Marèye!* un *I fait pâhûle* (il fait tranquille) qu'on est fort tenté de mettre à l'origine de l'invite amoureuse du *Poète assassiné :* « J' v' ainme ! I fait pahule ! O ! binaméïe ! », séquence dont j'avais, en passant, souligné l'allure littéraire... [1]

Enfin, le cahier de Stavelot renferme le quatrain wallon que voici :

Quel fiesse ben rare e noss Mâmedy
lu corone d'or so s' fine blanke tiesse
un vraye ami dol Wallonie
Ruveu hu l' jour qui l' fit priesse.

Ce bout de texte en ardennais fait allusion à un fils de la Wallonie malmédienne revoyant « le jour qui le fit prêtre ». Il m'avait intrigué lorsque je le découvris tout à côté d'une jolie ébauche sur les elfes de l'Amblève. Le contenu, sinon la pureté du dialecte, m'incitaient fort à ne pas l'attribuer au galant de Maria... Je viens de trouver l'origine de ce quatrain : il n'est autre que le début d'une cantate wallonne écrite par un curé du doyenné de Malmedy, l'abbé N. Pietkin, pour les cinquante ans de prêtise de son confrère, l'abbé N. Dardenne. Le jubilé fut célébré à Malmedy en août 1899, et la pièce de circonstance, diffusée sur feuilles volantes de l'imprimerie Dehez. La ville de Malmedy, où Apollinaire se rendit certainement plus d'une fois, n'est distante de Stavelot que d'une bonne lieue.

On le voit : c'est aux sources les plus diverses que s'alimentait, déjà en 1899, l'étonnante curiosité de celui qui prendrait un jour pour devise : « J'émerveille. »

Maurice Piron.

1. *Les wallonismes...*, p. 196.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Gabriel Bonno. **Les relations intellectuelles de Locke avec la France** (d'après des documents inédits). University of California Publications in Modern Philology. Vol. 38, nº 2, 1955. In-8º, VI-37-264. p.

Ce nouveau livre du professeur Bonno, l'un des meilleurs représentants de la culture française en Amérique, est digne du magistral ouvrage qu'il nous donna voici maintenant sept ans sur la *Culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux Lettres philosophiques*. Bien que limitée aux relations intellectuelles de Locke avec la France, son étude s'étend, comme la précédente, à une grande variété de sujets exigeant de celui qui les traite une curiosité sans cesse en éveil et une remarquable faculté d'adaptation. Il fallait un esprit aussi pénétrant, aussi délié que le sien pour suivre dans tous les domaines les patientes enquêtes d'un philosophe qui se défie des raisonnements trop théoriques et, sans grand souci des contradictions apparentes, se nourrit des apports les plus divers. Une bonne fortune a voulu que les papiers personnels de Locke, restés enfouis dans des archives particulières, fussent acquis par la Bodléienne précisément en 1948, l'année même où M. Bonno publiait son précédent ouvrage. Il s'est mis aussitôt à la tâche, concurremment avec d'autres érudits. Et tandis que John Lough, professeur à l'Université de Durham, nous dotait enfin d'un texte indispensable et scrupuleusement annoté des *Voyages de Locke en France*, complété par un minutieux récolement de toutes les lectures de Locke en France [1], le professeur Bonno s'efforçait, quant à lui, d'utiliser la masse de documents maintenant accessibles pour nous présenter un tableau d'ensemble du rôle de la France et de la pensée française dans l'esprit de Locke.

L'audacieuse tentative pouvait sembler prématurée. Mais la gageure fut tenue grâce à trois principales séries de documents : les notes et journaux de voyage de Locke, étudiés dans un premier chapitre sur *les aspects culturels du séjour de Locke en France* ; la correspondance de Locke avec Justel, Thoynard et l'abbé Du Bos qui, au chapitre II, nous

1. Cf. *R. L. C.*, 1955, pp. 273-276, compte rendu de *Locke's Travels in France* et *Locke's reading during his stay in France.*

renseigne sur les *échanges d'informations culturelles entre Locke et ses correspondants français ;* et finalement le catalogue de sa bibliothèque, dressé après sa mort, complété par des listes de livres achetés par lui en France et des notes de lecture disséminées dans ses journaux et carnets. Après un court mais important chapitre sur Locke et la culture française pendant le séjour de celui-ci en Hollande, M. Bonno consacre son chapitre IV à étudier méthodiquement les *livres français de Locke et ses lectures françaises.* Une substantielle conclusion dresse une synthèse des résultats obtenus.

Cette composition, malgré sa clarté et son équilibre, ne pouvait éviter certaines redites. Mais elles sont à l'image de la vie et donnent plus de poids à la démonstration, quoique l'abondance nécessaire des détails, répartis en groupements parallèles dans chacun des trois grands chapitres, oblige le lecteur à un effort personnel de reconstruction, facilité par la vue d'ensemble offerte en conclusion. Ainsi, la correspondance avec Justel, Thoynard et l'abbé Du Bos prolonge l'influence de la France jusqu'à la mort de Locke, et les deux catalogues de sa bibliothèque nous font connaître la proportion de livres français contenue dans chaque section. Si bien qu'on voit peu à peu s'accuser certains traits de la personnalité intellectuelle de Locke, et se révéler la physionomie des milieux français qui, dans le dernier quart du XVII^e siècle, sont le plus fréquemment en relations avec le monde anglo-saxon.

A 43 ans, ce médecin protestant anglais, membre de la société royale de Londres pour l'avancement des sciences, vient en France retrouver la santé. Comme la plupart de ses compatriotes il se rend donc à Montpellier, centre médical et station climatique en plein milieu protestant, et durant son séjour il fréquente des coreligionnaires de toutes classes. Le plus remarquable d'entre eux : Henri Justel, pourvu par Colbert d'une pension de mille livres « à cause du commerce qu'il entretient avec la plupart des savants hommes de l'Europe », lui fit connaître à Paris Nicolas Thoynard. Au grand lecteur de la Bible, futur auteur de *The reasonableness of Christianity as delivered in the Scriptures*, quelle connaissance pouvait être plus utile que celle de cet érudit catholique, épris d'intelligence et de clarté, qui travailla toute sa vie à une concordance ou *Harmonie des Écritures?* Locke en reçut les feuilles manuscrites dès son séjour à Paris, bien avant la publication des œuvres du père Lamy, et de Richard Simon, qui utilisèrent sans vergogne le travail de Thoynard. Celui-ci mériterait d'être mieux connu. Les 179 lettres qu'il écrivit à Locke de 1678 à 1704 montrent quelle amitié fidèle l'unissait à ce dernier, et constituent de beaucoup l'ensemble épistolaire le plus important qu'ait utilisé Gabriel Bonno. L'influence de Nicolas Thoynard a aiguisé et orienté la curiosité naturelle de Locke pour les livres de critique biblique. Obligé d'autre part de se réfugier en Hollande en 1683, celui-ci y retrouva le médecin Guenellon, ancienne connaissance parisienne par l'intermédiaire duquel il rencontra finalement Jean Le

Clerc, alors âgé de 28 ans. Une amitié naît entre les deux hommes, et l'on peut croire que le souvenir du salon de Justel et des conversations avec Thoynard ne fut pas étranger à la naissance de la fameuse *Bibliothèque universelle et historique* (mars 1686), où Jean Le Clerc fait une si large place aux ouvrages des savants français, et vulgarise, avant publication, la doctrine de l'*Essai sur l'entendement humain* (janv. 1688). Ainsi se développait un esprit international, complété par les *Nouvelles de la République des Lettres* de Pierre Bayle, dont Locke fit également la connaissance.

Il ne s'agit pas seulement d'une érudition historique, où chacun rivalise en s'aidant de collections ou de recueils (Bibliothèque de Justel, médailles de l'abbé Du Bos, recueils de notes à la façon de Locke) mais d'un esprit nouveau, encyclopédique, tourné vers les applications pratiques de la science au bonheur et au bien-être de l'homme. Le membre de la Société Royale de Londres trouvait à qui parler parmi les lecteurs et collaborateurs du *Journal des Savants*. Dédaignant les excès théoriques des purs cartésiens, dont ils partagent l'ardent besoin de clarté, ils échangent avec une joie d'enfant les informations les plus variées concernant les nouvelles inventions qui peuvent accroître le nombre de ce que Justel appelle les « commodités de la vie » (Nouveau carosse du duc de Hanovre, duvet de Norvège pour les édredons, ou marmite à pression de Papin, pour « mieux cuire les aliments et amollir les os »). On s'enquiert des moyens d'adoucir l'eau de mer, de respirer sous l'eau. Thoynard a dessiné les plans d'un bateau à trois quilles (contre le roulis), et cherche à vendre le secret de construire des bateaux absolument insubmersibles qu'il appelle bouchons. L'esprit généralisé d'invention allant de pair avec de nombreux progrès des sciences expérimentales, Locke achète aussi en France bon nombre de livres de médecine, de chimie, de botanique et s'intéresse également à la physique et à l'astronomie. Devenu l'ami de Cassini, il lui rend fréquemment visite à l'observatoire de Paris nouvellement construit et servira plus tard d'intermédiaire entre les astronomes français Picard et Rœmer et leurs collègues anglais.

Cet esprit nouveau se double d'une curiosité universelle. Paris était alors le carrefour où se rencontraient toutes les influences européennes et notre pays possédait une pléiade de voyageurs illustres. Locke n'achètera donc pas seulement les œuvres de Molière, Corneille, Boileau, La Rochefoucauld, Scarron, ou celles de Balzac et Voiture, qui semblent avoir été parmi ses maîtres de style. Il se met à étudier l'espagnol après le français. Il achète *Don Quichotte* en français, Lazarillo de Tormès dans une édition bilingue (espagnol-français) et finit par lire les *Lettres familières de* Guevara dans le texte espagnol. Mais surtout, dès son arrivée il enrichit progressivement sa collection de livres de voyages, qui deviendra l'une des sections les plus importantes de sa bibliothèque. Par l'intermédiaire de Justel et de Thoynard, il fera connaissance à Paris avec Melchisédec Thévenot, l'oncle de Jean Thé-

venot, et avec François Bernier, qui s'est institué d'autre part le vulgarisateur du philosophe Gassendi. Il a peut-être aussi rencontré Tavernier et Chardin. Cette influence fut durable. Quelques années avant sa mort, Locke utilise encore les services de l'abbé Du Bos pour compléter la liste de récits de voyages dont il fera état dans son introduction à la *Collection of Voyages* de John Churchill. Et l'on retrouve la trace de ses lectures dans certains passages de *L'Essai sur l'entendement humain*, comme l'a bien montré M. Bonno. Nous aurions désiré aussi quelque nouvelle lumière sur les *Two Treatises of Government*, et sur ce curieux projet d'*Atlantis*, caressé par Locke, qui montre une fois de plus combien les livres de voyage mettaient en mouvement les imaginations.

Bien que l'imagination l'ait parfois entraîné, Locke s'intéressait plus à l'étude de l'homme réel qu'à donner du mystère de l'être humain une explication théorique, fût-elle rationnelle. Et c'est bien pourquoi l'étude de ses relations avec la pensée française est essentielle. Eût-il été philosophe s'il n'avait puisé chez Descartes le goût des idées claires et distinctes ? Descartes fut le penseur qui sut lui donner confiance en ses propres forces. Il n'osa le combattre qu'avec les armes qu'il avait reçues de lui. Nous renvoyons au livre du professeur Bonno pour une appréciation nuancée de la part de cartésianisme contenue dans l'*Essai sur l'entendement humain*. Mais il nous paraît avoir démontré de plus que l'influence de Pascal joua un rôle certain, anticartésien. Les rapprochements qu'il établit entre certains passages du Journal de Locke (1676-1677), déjà publiés par R. I. Aaron, et quelques fragments plus ou moins célèbres des *Pensées*, seraient plus concluants encore peut-être s'il s'était référé, non point à l'édition Brunschwieg, mais au choix de Port-Royal, plus nettement dirigé contre la raison humaine au profit de la foi. L'influence d'autres jansénistes, tels Arnauld, Nicole et Filleau de la Chaise, s'ajoute ici à celle de Pascal qui, de son côté, nous ramène à Montaigne et à Charron.

On ne s'étonnera pas qu'une telle critique ait conduit Locke à s'appuyer aussi sur le sensualisme de Gassendi. Bien d'autres esprits de la fin du siècle sont venus comme lui à un naturalisme plus ou moins épicurien par l'intermédiaire du scepticisme philosophique. Mais nous saisissons sur le vif le processus de cette évolution chez Locke, depuis son premier contact avec les œuvres de Descartes, vers 1660. De l'intuitionnisme cartésien repris par Locke au quatrième livre de l'*Essai sur l'entendement humain*, le professeur Bonno a montré que l'on passe insensiblement à un sensualisme empirique offrant de singuliers points de ressemblance avec la philosophie de Gassendi (exposée dans l'*Abrégé* de Bernier). La distinction entre idées simples et idées complexes, ou la théorie de la liberté reposant sur l'intelligence et non sur la volonté, se retrouvent chez les deux auteurs en des termes singulièrement proches. Ainsi replacée dans une atmosphère propice, la doctrine de Locke ne nous paraît plus offrir un tel contraste avec la pensée fran-

çaise de l'époque. Le philosophe anglais unit en lui des tendances demeurées chez nous éparses, et semble bien donner, en particulier, à la tradition libertine du XVII^e siècle un éclat nouveau, dû à une interprétation originale. D'où, l'accueil enthousiaste que lui fit le XVIII^e siècle français. Ce qui précise singulièrement les origines de l'esprit philosophique en Europe et dans le monde.

Henri Roddier.

H. Tuzet. **La Sicile au XVIII^e siècle vue par les voyageurs étrangers.** Strasbourg, Ed. P. H. Heitz, 1955. In-8°, 530 p. + XXIV pl.

La I^re partie de l'ouvrage *(Les voyageurs)* fait revivre une série de personnages, divers par les origines nationales, les ambitions professionnelles ou artistiques, mais unis par leur appartenance à la « famille européenne » au déclin du siècle philosophe et sensible. A partir des observations de ces voyageurs, — redistribuées logiquement et contrôlées par des mémoires et autres documents locaux — l'auteur compose (II^e partie) un « Tableau de la Sicile » du temps et de ses habitants : paysages, vie économique et intellectuelle, traits caractéristiques de la population et de la vie sociale.

Ce même double dessein présidait déjà à la composition de l'ouvrage publié en 1946 par l'auteur, et constituant la suite logique de sa vaste enquête : *Voyageurs français en Sicile au temps du romantisme (1802-1848)*. Mais l'époque romantique fournissait en outre à son étude d'alors un troisième objet, « l'examen des œuvres d'imagination, romans et nouvelles inspirées par la Sicile ». Il ne saurait évidemment être question pour le XVIII^e siècle d'un aussi riche butin littéraire, malgré la présence de poètes comme Goethe et Friedrich Stolberg. Mais les beaux-arts sont à l'honneur avec les Français Vivant Denon, Jean Houël, etc., qui rapportent de Sicile des paysages commentés avec goût par l'auteur. Soulignons dès maintenant l'intérêt que présente ce livre pour l'historien de l'art : non seulement l'influence d'un Salvator Rosa apparaît à maintes reprises dans les descriptions citées, mais de nombreuses et jolies pages, bien informées, sont consacrées aux artistes français que nous venons de nommer, à l'abbé de Saint Non, à d'autres encore ; dans la seconde partie sont finement étudiées les réactions suscitées chez les voyageurs par les styles inconnus qu'ils découvrent dans l'île : baroque, gothique normand, « surréalisme palagonien » ; enfin, dans les planches, les reproductions d'œuvres picturales de l'époque voisinent avec une série de photographies originales, dans lequelles l'auteur nous présente quelques échantillons des fameux monstres de la villa parlermitaine du prince de Palagonia.

La richesse de l'ouvrage, et peut-être sa disposition en diptyque, ne vont pas sans inconvénients. L'absence de conclusion générale

(nous y reviendrons) renforce, chez un lecteur habitué aux rigoureuses constructions universitaires, l'injuste mais inévitable impression de décousu résultant de la multiplication d'ingénieux sous-titres. Pourtant, si le souci de l'agrément littéraire domine cette présentation, si l'amour de l'auteur pour le pays qu'elle évoque sourit presque à chaque page à travers son style alerte, discrètement relevé d'heureuses touches personnelles, le savoir et l'esprit critique sous-tendent partout le texte. Mais jamais ils ne se mettent en avant.

Il semble que le souci de l'unité de ton ait amené au sacrifice de beaucoup de citations. Nous approuvons le parti adopté de traduire les citations étrangères ; mais nous regrettons que trop peu d'entre elles dépassent trois ou quatre lignes, dont l'original n'est pas toujours donné en note. On aimerait pouvoir lire dans son intégralité la fameuse page de Brydone (p. 261) décrivant du haut de l'Etna le lever du soleil ; la 3e *Hespériade* de Stolberg, « seul grand poète de l'Etna depuis Virgile », est réduite à des extraits en français totalisant à peine trente lignes (pp. 266-7).

Notre curiosité est aussi piquée par deux anonymes dont il nous est souvent parlé. Faut-il renoncer à voir jamais identifiés les auteurs de cette relation allemande du *Merkur* (p. 13, etc.) et de ce récit de voyage en allemand donné comme traduit du russe (p. 14, etc.) ? Ajoutons que la « Biographie Michaud », à laquelle l'auteur a souvent recours, même pour des étrangers (Stolberg, p. 170 n. 1), n'est pas toujours la plus sûre des autorités. Lorsqu'il s'agit d'artistes, pourquoi ne pas préférer les dictionnaires spécialisés comme celui de Thieme et Becker ?

Dans un ouvrage de ce genre, les omissions sont difficilement évitables. Nous n'avons pas trouvé à l'Index le nom de Sir William Young, dont la *Cambridge Bibliography* mentionne le *Journal of a Summer's Excursion to Naples and thence over parts of Italy, Sicily and Malta* (v. 1774) ; ni celui de l'évêque Berkeley, qui aurait visité à pied une partie de la Sicile en 1719. Il n'eût pas été inutile de faire état des guides touristiques de l'époque, en français, comme l'*Itinéraire des Routes* du huguenot Louis Dutens, ou en anglais, comme le *Gentleman's Guide...* de Thomas Martyn et le *Grand Tour* de Thomas Nugent, — ne fût-ce que pour constater leur carence, en elle-même significative : la Sicile ne figure dans le dernier nommé (3e éd., 1778) que par une seule page consacrée à Messine dans le chapitre *Journey from Rome to Naples and Messina.* La place occupée par les Anglais dans le livre aurait justifié une mention dans la Bibliographie d'ouvrages de fond sur les voyageurs anglais en Italie, comme ceux de W. E. Mead (*The Grand Tour in the XVIIIth Century,* New York, 1914) et de R. Marshall (*Italy in English Literature, 1755-1815,* New York, 1934, voire peut-être, d'Eliz. Mainwaring, *Italian Landscape in XVIIIth Century England,* London, 1925). Le livre de C. von Klenze, *The Interpretation of Italy in the last two Centuries, a Contribution to the Study of Goethe's* Italienische

Reise (Chicago, 1907), n'est pas non plus cité ; il contient pourtant un long chapitre sur Goethe et la Sicile. Nous en aurons fini avec cette déplaisante tâche de censeur en avouant que notre ignorance bien française de la géographie se serait accommodée d'une carte de la Sicile plus lisible, sinon plus jolie, que celle de Borch, reproduite dans les planches [1].

Il est temps de dire ce qu'apporte ce riche volume. La révélation de la Sicile ne commence pratiquement qu'après 1780. Combinant adroitement l'ordre chronologique et le groupement par nationalités, la première partie, dont les grandes lignes ressortent dans une nette conclusion, souligne le rôle d'initiateurs joué par les Anglais, surtout par Brydone (pourtant précédé de quelques années par l'Allemand Riedesel) ; ce qui n'empêche pas l'auteur de démasquer les insuffisances (p. 264 n. 13, etc.) de ce savant plus brillant que rigoureux. Le groupe des Français n'est pas seulement important par le nombre : le futur conventionnel Roland, le géologue Dolomieu, leurs compatriotes peintres, savent s'adapter aux conditions locales, fournissent des récits vivants, associant l'exactitude scientifique et le sens artistique. L'Allemagne fournit, avec les poètes dont le plus illustre est naturellement Goethe, les meilleurs archéologues, dont Hager qui le premier (1799) s'intéresse à la civilisation arabe de Sicile.

Dans la seconde Partie, l'intérêt se partage entre plusieurs secteurs dont aucun n'est négligé : l'historien, le géographe, y trouveront à glaner. La situation de l'aristocratie (notamment les rapports entre grands féodaux et pouvoir central), celle du clergé (l'importance du chapitre final se justifie, entre autres raisons, par les curiosités de voyageurs protestants ou « philosophes » en pays de « superstition »), font l'objet de tableaux d'ensemble solidement documentés, où se détachent quelques grandes figures. La piraterie barbaresque, le brigandage et ses légendes, nous valent de bonnes mises au point. Le lecteur ne goûte pas moins les précisions curieuses sur l'industrie de l'exportation de la glace (p. 318) que celles sur les progrès de l'anglomanie en Sicile dès 1770 (p. 431), amusant complément à l'enquête sur l'*Influsso inglese* menée jadis par Arturo Graf. Nous ne reviendrons pas sur la contribution apportée à l'histoire de l'art. Non moins intéressantes sont les remarques sur l'hellénisme encore trop préoccupé d' « élégance » et dérouté par les proportions colossales des temples siciliens (p. 275) ; sur le cosmopolitisme, si bien illustré par un cas comme celui du Danois Münter. L'auteur rencontre le rousseauisme chez Riedesel, chez Roland, chez d'autres encore ; elle hésite à le diagnostiquer chez Brydone : mentionnons à titre de curiosité, et sans vouloir prouver quoi que ce soit, que Brydone rendit visite à Jean-Jacques à Motiers (19 mai 1765).

1. Parmi quelques erreurs matérielles ou inadvertances, signalons une mention assez gratuite du *Sentimental Journey through France and Italy* de Sterne (p. 34), qui, malgré son titre, ne consacre que 2 pages à l'Italie ; et une précision erronée (*ibid.*, n. 2) sur la publication des lettres de Lady Montague.

Quant au sentiment des ruines, il passerait par deux stades : la volupté mélancolique des ruines, telle que l'illustrera *René*, n'apparaît guère encore chez les voyageurs étudiés ici. Le sommet littéraire du livre, si l'on nous permet cette facile plaisanterie, c'est naturellement l'Etna. Le beau chapitre sur l'*Etna psychologique et littéraire* contient notamment une fine analyse d'un projet de tragédie de Goethe, *Nausicaa* (pp. 159-64) [1].

L'auteur s'est modestement abstenue de conclure : la courte page intitulée « Conclusion » qui termine la seconde partie contient en fait ce qui pouvait constituer la matière d'une introduction justifiant le choix du sujet. La riche diversité de l'ouvrage (nous n'en avons pu donner ici qu'une faible idée) autorisait assurément à tenter une conclusion plus ambitieuse, et à dresser un bilan valable pour l'histoire des idées et la littérature, et dépassant le simple hommage (auquel le lecteur s'associe volontiers) rendu à l'originalité sicilienne dans la perspective historique du traditionnel voyage d'Italie.

J. Voisine.

Guy Turbet-Delof. **Le *Jean le Preux* d'Alexandre Petöfi.** Paris, Presses Universitaires, 1954. In-8°, 139 p.

Les traductions en français sont peu fréquentes derrière le rideau de fer, et relèvent souvent d'un dessein de propagande, sinon de simple information [2]. Aussi le mérite du présent ouvrage est-il double : d'abord, il atteste l'effort persévérant de l'Institut français de Budapest qui, fondé en 1947, se dota dès 1949 d'une « Collection franco-hongroise » dont voici, édité à Paris, mais conçu sur place par l'actuel directeur de cet Institut, le second volume [3]. Ensuite, il ajoute des traits plaisants à la physionomie, connue bien au delà de sa patrie, du

1. Ajoutons une remarque concernant l'anecdote de Testalunga, telle qu'elle est rapportée par Riedesel (p. 31). L'histoire de ce jeune prince caché par ses parents et confié à un paysan, puis apprenant à l'âge d'homme le secret de sa naissance et préférant continuer avec la paysanne qu'il aime sa vie heureuse dans une obscure médiocrité, — cette histoire édifiante est pour l'Allemand un sujet de théâtre « qui mériterait d'être manié par un Voltaire ou par un Métastase ».

Or, le sujet a effectivement été porté à la scène, et très vraisemblablement à la suite de cette invitation de Riedesel. Une contamination de l'histoire de Testalunga avec la donnée shakespearienne explique probablement dans le *Macbeth* de Ducis, (représ. 1790) la curieuse situation de « Malcome », fils du roi Duncan, qui vit secrètement dans une vallée des montagnes d'Écosse, confié au vieillard Sévar, qu'il croit être son père et qu'il aime comme tel. La scène de la révélation du secret et du refus de Malcome nous vaut (acte V, sc. 2) une espèce d'idylle civique à la Chénier, dans le goût pré-révolutionnaire. La traduction française de la *Reise* de Riedesel paraît à Lausanne en 1773, donc un an avant la date de composition (1774) de la tragédie de Ducis. Il serait curieux de voir si ses farouches décors « écossais », apparemment ossianesques, ne doivent pas aussi quelque chose aux paysages siciliens de Riedesel.

2. Signalons, parce que passée inaperçue en France, une plaquette éditée par le Secrétariat hongrois à l'Information. Attila Jozsef, *Poèmes choisis*, trad. M. Lallemand, Budapest, Ed. Cserepfalvi, 1948, 28 p.

3. Premier vol. de cette Collection : Paul Bouteiller, *La Révolution française de 1848 vue par les Hongrois*, Paris, Presses Univ., 1949, 166 p.

poète Petöfi, le plus légendaire et l'un des plus authentiques lyriques hongrois, l'un aussi des plus séduisants représentants de ce romantisme national, combatif et héroïque, sinon vainqueur, des années 1848.

D'appréciables travaux, en français, dont — et après — ceux d'I. Kont [1], ont déjà situé l'homme et l'œuvre dans leur milieu national et sur le plan européen ; ici-même ont été évoqués ses rapports avec les poètes français [2]. La traduction et le commentaire, méthodique et consciencieux, que M. Turbet propose de ce poème daté de 1844 n'en apparaît que plus opportun. Les 1.500 vers de cette œuvre, d'un genre original et plus que rare dans les lettres françaises, alliant l'églogue, le fantastique, les faits d'armes et certain parfum de terre magyare, avaient déjà tenté trois traducteurs, dont A. Dozon [3] ; les spécialistes diront si ce nouvel essai, qui adopte l'alexandrin blanc, mais renonce à la gageure de la rime, est plus fidèle au texte, dont le titre avait suggéré trois versions : le chevalier Jean, Jean le Héros, et (déjà dans la traduction de G. Dhas, 1937), Jean le Preux, qui semble plus fidèle à l'intention du texte.

On lit avec intérêt les commentaires, brefs mais étayés sur une solide bibliographie, tant étrangère que magyare ; et on est tenté de suivre M. Turbet dans ses suggestions, quand il oppose, chez l'auteur, les éléments nationaux et étrangers de ce conte, populaire, nourri du bagage européen en tels de ses thèmes, comme celui de l'enfant trouvé [4], qui permet au commentateur d'en rappeler divers exemples dans les lettres allemandes ou françaises, et de le rapprocher de ceux de Lancelot ou Perceval, non sans avoir évoqué Ulysse ou Orphée (pp. 109-128). Ce Jean le Champi n'a-t-il pas d'ailleurs précédé de trois ans le François le Champi de G. Sand ?

Que ne resterait-il à dire sur ce texte ! L'esquisse du « nationalisme linguistique et littéraire » en Hongrie touche à des problèmes délicats, qu'on ne pouvait préciser ici [5]. Il est réconfortant de voir élaboré, à Budapest, pareil ouvrage qui honore un grand poète, dont la critique contemporaine tend trop parfois à ne faire qu'un « révolutionnaire » [6], au moment où, même en U. R. S. S., s'accuse une réaction salutaire contre certain sectarisme pour qui les « classiques » ne vaudraient que par les textes utiles à la politique de l'heure.

Raymond Warnier.

1. Cf. une liste assez complète dans : Hankiss et Juhasz, *Panorama de la littérature hongroise contemporaine*, Paris, Ed. Kra, 1930.

2. Cf. *R. L. C.*, années 1922-6.

3. La trad. de Dozon parut en 1877. Sur Dozon, signalons la Notice parue dans les *Annales de l'Institut français de Zagreb*, t. V, fasc. 16, 1941, p. 108 sq.

4. Un roman sous ce titre, de F. Schulz, parut en trad. française (de Lepetit) en 4 t., à Paris, 1796, avec frontispice de Quévedo.

5. Ainsi, les mentions de Nic. Zrinyi (p. 57) ou de l'abbé Martinovics (p. 61) supporteraient le rappel des opinions formulées, à leur égard, dans les traités d'histoire, et d'histoire littéraire, du domaine yougoslave, qui les revendiquent.

6. Cf. les *Poèmes révolutionnaires* de Petöfi, trad. Gaucheron, éd. Seghers, dans une Collection de *Poètes d'aujourd'hui* qui insiste, trop parfois, sur le caractère « révolutionnaire » des textes qu'elle réédite...

Louis E. Tabary. **Duranty. Étude biographique et critique.** Préface et essai bibliographique de Maurice Parturier. Paris, « Les Belles-Lettres », 1954. In-8°, 224 p.

Louis-Emile Duranty est l'une des figures les plus intéressantes et les moins connues de l'histoire du mouvement réaliste en France au XIXe siècle, et l'on sait gré à M. Tabary de lui avoir consacré une monographie, la première [1]. M. Maurice Parturier a joint à cette étude une préface et un essai bibliographique (pp. 181-224) : toutes les œuvres connues de Duranty sont classées par ordre chronologique et accompagnées d'un riche commentaire où M. Parturier utilise des inédits importants, qui sont en sa possession. On peut regretter que les deux auteurs soient parfois en désaccord : par exemple, le texte de la note manuscrite de Duranty datée de mars 1878 est différent à la la page 40 et aux pages 182-3. M. Parturier nous apprend que le journal *Paris* s'intitule *Paris-Journal* à partir du 2 décembre 1869 (p. 205) : M. Tabary ne connaît que *Paris-Journal* (cf. p. 56). A la page 34, on lit : « En 1878, l'éditeur Dentu consentit enfin à publier le deuxième volume de contes édité du vivant de Duranty : *Les Séductions du chevalier Navoni ;* à la page 113 (note 1) ce volume aurait paru en 1876, avant l'autre volume de contes, *Les six barons de Septfontaines* (1878). M. Parturier, lui, date *Les Séductions...* de 1877 (p. 213) et *Les six Barons...* de 1878 (p. 214). Il semble en outre que M. Tabary n'ait pas connu, ou n'ait pas utilisé toutes les œuvres énumérées par M. Parturier : c'est ainsi que la *Correspondance littéraire* de Duranty au *Progrès de Lyon*, dont les sujets paraissent très intéressants (comptes rendus de Zola, de Sainte-Beuve, de Mérimée, de Barbey d'Aurevilly, de Lamartine, etc.), n'est mentionnée que dans l'introduction biographique (p. 28) et ne semble pas avoir servi à l'élaboration du chapitre de M. Tabary sur Duranty, l'homme de lettres. En somme les deux auteurs donnent l'impression d'avoir trop souvent travaillé chacun de son côté.

L'étude biographique et critique de M. Tabary (pp. 13-170) est intéressante et sérieuse : toutes les activités de Duranty y sont étudiées : le théoricien du réalisme, le critique littéraire, le romancier, le conteur, le montreur de marionnettes, le dramaturge, le critique d'art. Mais M. Tabary n'est pas toujours heureux lorsqu'il tente de replacer l'œuvre de Duranty dans le mouvement littéraire de son temps ; il aurait fallu distinguer Champfleury et Duranty avec plus de soin (p. 80), analyser avec plus de précision l'influence de Stendhal (p. 82 : les héros de Stendhal sont-ils vraiment « des êtres moyens marqués par le destin » ?) et Balzac (p. 83), les rapports de Duranty avec les écrivains et les critiques du Second Empire. Comme celle du romantisme, l'histoire littéraire du réalisme est dominée par l'existence de petits

1. M. Marcel Crouzet prépare actuellement deux thèses sur Duranty. Thèse principale : La vie et l'œuvre de Duranty ; Thèse complémentaire : édition du journal *Réalisme*.

groupes, de petits « cénacles » : la critique de *Madame Bovary* citée aux pages 55-56 surprend moins quand nous apprenons, page 24, que Duranty assistait parfois aux soirées de Louise Colet en 1856. A propos de Flaubert, M. Tabary semble mal interpréter les phrases de la *Correspondance* citées à la page 56 : « Je suis scié par les panégyriques de Duranty ! Est-ce qu'il va succéder au « baron Taylor » ? [1] », quand il commente : « Le libellé de cette lettre laisse supposer que Flaubert ignorait la mort de Duranty survenue le 9 avril 1880 » (p. 56, n. 22). Au contraire, Flaubert se plaint dans cette lettre de la manie des articles élogieux qui avaient déjà suivi la mort du baron Taylor en 1879, et celle de Granier de Cassagnac en 1880 (cf. Lettre à Georges Charpentier du 3 février 1880, VIII, p. 378). — D'ailleurs l'œuvre de Flaubert est parfois l'objet de jugements discutables : est-il juste de dire que Flaubert « suit Murger et Champfleury en prenant comme sujet l'auteur et ses amis » (dans l'*Éducation sentimentale*) ?

L'analyse des œuvres de Duranty demeure, elle aussi, trop superficielle : elle se réduit à des résumés et à des jugements. Pourquoi n'avoir pas poursuivi la méthode amorcée à la page 90 (note 22) où est critiquée la chronologie interne du *Malheur d'Henriette Gérard* ? Surtout il aurait fallu montrer dans le détail les rapports des théories de Duranty et de son œuvre romanesque. « Toujours description matérielle, et jamais impression », dit Duranty de *Madame Bovary* (cité p. 56) : voilà une différence fondamentale entre le réalisme de l'art pour l'art et le « réalisme de la sincérité ». Il aurait été très fructueux, sans doute, de commenter cette formule de Duranty par des exemples pris dans son œuvre, d'étudier en somme sa technique de romancier réaliste, et de la comparer avec celle de Champfleury, de Flaubert, des Goncourt, de Zola.

Enfin le livre de M. Tabary est trop souvent déparé par des erreurs de détail et des fautes d'impression. La note 9 de la page 14 attribue à André Lelarge *La Naissance de Duranty* de Maurice Parturier et Albert de Luppé. La note 76 de la page 33 ne se comprend que si on lit 1872 au lieu de 1876 à la note 75 de la même page. Il faut sans doute corriger 1840 en 1849 (date de la publication de *Chien-Caillou* en volume) à la page 79. Fromentin n'a jamais écrit ce que lui fait dire M. Tabary à la page 124 : « que la peinture devrait n'être qu'une convention ». Il dit seulement, dans *Les Maîtres d'Autrefois* : « tout artifice, je veux dire toute convention, est proscrit d'un art qui ne peut être qu'une convention [par les peintres impressionnistes] » [2]. La pensée est très différente, et Fromentin n'a jamais représenté l'académisme en peinture. Il faut lire sans doute 1870, et non 1879, à la page 170, n. 12. Relevons quelques fautes d'impression : Lammenais (p. 18), Prudhon pour Proudhon (p. 23), etc., et quelques anglicismes : fiction pour « œuvre roma-

1. Ed. Conard, t. IX, p. 28, 25 avril 1880 ; je donne le texte et la référence de l'éd. en 9 vol. de la *Correspondance* (1926-1933), édition que M. Tabary n'a pas utilisée.
2. Paris, Plon, 6e éd., 1890, p. 285.

nesque » (p. 86), effectivement pour « avec succès » (p. 115), expression faciale pour « expression du visage » (p. 152), sans parler de l'i. e. (id est) anglo-saxon...

Malgré toutes ces taches, l'ouvrage de M. Tabary demeure intéressant et utile. Il apporte aux historiens de l'époque réaliste une documentation précieuse et souvent très difficile d'accés. Il représente un travail considérable et fructueux dans des domaines multiples, et mérite de trouver place parmi les livres qui ont eu pour but d'éclairer les débuts du mouvement réaliste au XIX^e siècle en France. L'essai bibliographique de M. Parturier est un modèle du genre.

Jean Bruneau.

P. Lascaris. **Images et Figures de la Grèce** (Collection de l'Institut d'Études Byzantines et Néo-helléniques de l'Université de Paris. Fasc. 16). Paris, Les Belles Lettres, 1955. In-8°, 100 p.

L'ouvrage que présente M^lle Lascaris complète sur certains points celui de G. Spyridaki, *La Grèce et la poésie moderne*, publié précédemment dans la même collection, et dont il a été rendu compte ici même (*R. L. C.*, oct.-déc. 1954, p. 507 et suiv.). En effet, il s'agit de quatre études, dont deux sont relatives à Palamas et une à Sikélianos, deux grands poètes de la Grèce Moderne, auxquelles s'ajoute une étude sur un prosateur, Papadiamandis, dont l'œuvre n'est pas sans rapport avec la poésie. En publiant ce travail, l'Institut d'Études Byzantines et Néo-helléniques de l'Université de Paris entend poursuivre l'une des tâches qu'il s'est donnée : faire connaître au public éclairé la littérature de la Grèce moderne, non seulement par une série de portraits d'écrivains, mais encore par des traductions de leurs œuvres, même partiellement. Et, avant même d'aborder l'analyse de l'ouvrage de M^lle Lascaris, il convient de signaler ses qualités de traductrice dans les extraits qui illustrent son exposé. Ce sont, pour Palamas, les pièces n^os 17 et 25 (pp. 16 et 33-4) des *Cent Voix*, et *Pénélope* (p. 36) de *la Vie immuable*, puis la danse des Gitanes (pp. 38-40) au Chant VII du *Dodécalogue du Tsigane*, pour Sikélianos deux pages tirées de la *Vie lyrique* (II, *Conscience de ma Terre*, et III, *Paroles delphiques*), pp. 95-6 et 99, pour Papadiamandis les scènes prises aux nouvelles *Rivages roses* (pp. 62-4), *L'Américain* (p. 65), *La Nostalgique* (pp. 67-8), *Noël au fort* (p. 71). Le lecteur sera sensible au rythme, à la couleur, au mouvement, parfois à l'humour, qu'une connaissance approfondie du français avec la richesse de ses ressources et la subtilité de ses nuances a permis à l'auteur de faire passer du texte dans la traduction.

Venons au fond. Tout d'abord, l'unité de l'ouvrage tient moins, peut-être, aux affinités, réelles, que les trois écrivains dont il traite offrent entre eux, qu'aux perspectives que l'analyse de leur œuvre projette sur la valeur de l'Hellénisme moderne, et que M^lle Lascaris

a esquissées dans sa *Préface* (pp. 7-12). L'hellénisme ne se juge pas seulement pour lui-même et isolément, mais aussi par comparaison avec, dans le plan plus vaste de l'histoire et de la civilisation, ce qui le rappelle et ce qui s'en distingue. Il a exercé et subi des actions. A cet égard il est juste de noter « des rapprochements avec les littératures étrangères » et de « signaler des influences » (p. 7). Mais ici la méthode, au lieu d'aller de la Grèce à l'Univers, est orientée aussi en sens inverse : elle dégage, pour ainsi dire, l'élément hellénique de ses liens cosmiques pour en faire mieux apparaître les caractères spécifiques. Il y a, ainsi, à considérer dans le fait grec, d'une part, « la ligne qui relie l'Orient à l'Occident » (p. 11) et, de l'autre, « ce circuit temporel qui fait la cohérence interne de la Grèce » (p. 10), l'Hellade étant « solidaire du monde et pourtant un peu isolée » *(ibid.)*. La dialectique de la méthode, on le voit, est imposée par celle des faits eux-mêmes. Que sont ces faits ? Essentiellement des faits de pensée qui dépassent le cadre restreint où ils se situent. En premier lieu, le passage « sans transition presque, du physique au métaphysique » (p. 7) : oscillant entre la légende et l'histoire, le mythe et la raison, le peuple grec a créé un monde d'images dont il vit, avant que ces images aient pénétré « comme valeurs esthétiques dans les lettres et la poésie » (p. 8). En second lieu et en conséquence, c'est le rapport des « Figures » aux « Images » que le titre de l'ouvrage associe. Ce titre, remarquons-le, n'est pas une formule banale : il faut l'interpréter en donnant à chaque terme sa signification pleine. Les « Images », ce sont les données grecques, quasi impersonnelles, celles du folklore ; les « Figures », ce sont les personnalités qui développent, avec la conscience de leur propre effort créateur, la conscience de l'hellénisme autour d'elle, ce sont ceux qui, selon le mot de Saint-Exupéry, bâtissent « l'urne autour du parfum pour qu'il demeure ». On voit la portée de cette conception critique : s'il convient de situer dans la littérature néohellénique Palamas, Papadiamandis et Sikélianos comme des produits du sol de Grèce, il convient de situer la Grèce et l'hellénisme par rapport à leur personnalité. Bref, le titre *Images et Figures de la Grèce* est, en réalité, l'énoncé d'un problème, que la *Préface* pose en en expliquant les termes, et que les quatre études qui suivent tendent à résoudre.

Palamas, poète (pp. 13-45) et *Palamas, critique littéraire* (pp. 46-57), tels sont les deux aspects sous lesquels l'auteur présente une personnalité qui a dominé les lettres néohelléniques pendant un demi-siècle. Du poète, on peut admirer l'étendue de l'œuvre située sur plusieurs plans, la richesse des rythmes, la dualité d'un esprit partagé entre la réflexion et le rêve, ce qui rend difficile la tâche de quiconque veut formuler une vue d'ensemble. On a parlé de son romantisme parce qu'il est lyrique et épique. Mais c'est là le rattacher à un courant et à une époque sans définir son originalité. Or, cette attirance du poète vers l'épopée et le drame provient selon M^lle^ Lascaris (p. 19) de ce que le « temps esthétique » remplit chez lui une double fonction : réveiller le

Mythe dans la conscience populaire et en faire une œuvre. C'est l'accord du temps esthétique avec le temps réel qui confère à l'œuvre son unité. « Vocation » et « mission » sont, chez Palamas, inséparables *(id.)*. Sa pensée est « cyclique » (p. 22) car chacune de ses œuvres prépare la suivante, et les thèmes de l'une se retrouvent dans les autres selon des systèmes d'oppositions qui se renouvellent, et qui, successivement, en épuisent les aspects (ainsi de la *Vie immuable* au *Dodécalogue du Tsigane* et à *La Flûte du Roi*). On retrouve dans l'inspiration du poète et dans son expression cette dialectique si familière à l'esprit grec. La technique elle-même de Palamas traduit ce mouvement de pensée, que Mlle Lascaris caractérise par la formule « l'unité des thèmes, leur diversité tonale » (p. 24). — S'agit-il maintenant (p. 46-suiv.) de définir la critique littéraire selon Palamas ? Mlle Lascaris remarque (p. 48) que le critique ici ne se sépare pas du poète : c'est le cas pour Gœthe, Baudelaire, Valéry, Claudel. Toutefois on aurait tort de voir là chez Palamas deux attitudes de nature différente. La critique littéraire, selon la conception palamassienne, consiste moins à analyser et à expliquer qu'à recréer, mais à recréer dans une forme différente de la forme poétique : la prose. Que l'on prenne, en effet, les *Premiers Essais critiques*, les *Lettres*, la *Poétique*, et les *Chemins de la prose*, toujours apparaît le désir d'édifier la prose comme le pendant de la poésie et d' « élever la critique sur un plan supérieur » (p. 53), celui de la création. C'est une mystique de la connaissance qui complète la mystique de la poésie. Nous sommes loin ici, certes, des conceptions qui ont abouti à faire de la critique une science objective avec ses méthodes : dans la mesure où la critique palamassienne est, au fond, la re-création d'une œuvre d'autrui, elle ne peut-être que subjective — elle ne s'oppose pas à l'art, elle est un art, mais un art difficile —, cependant elle n'est pas pour cela arbitraire. C'est avec raison que Mlle Lascaris a noté qu'on doit à Palamas la découverte de tels poètes antérieurs à lui (par exemple Calvos) ou contemporains (ainsi Vlastos, Séféris), qui, s'il ne les avait « recréés », auraient difficilement gagné le public. La critique, en définitive, a consisté pour Palamas à inventorier une production dont son œuvre propre relève, et à établir par la prose des liens entre les poètes, au lieu de les isoler. La critique complète ainsi la mission sociale de la poésie.

Alexandre Papadiamandis, nouvelliste et « moine dans le siècle », tel est le titre de la seconde figure de la littérature néohellénique qui nous est présentée (pp. 58-91). Les nouvelles qui ont révélé au public grec Papadiamandis comme un prosateur contiennent toute la poésie issue de sa religiosité — ce qui justifie le titre de l'étude. On a souvent loué Papadiamandis d'avoir peint la vie grecque insulaire et d'avoir été l'un des maîtres de la couleur locale. Pour important qu'il soit, cet aspect n'est pas, il s'en faut, le tout de l'œuvre : il est le prétexte à l'analyse de l'être humain, et, plus encore, à la présentation d' « un univers hiérarchisé, dans ses plans d'activité et dans ses niveaux de

conscience » qui rappelle « l'universalisme médiéval » (p. 74). Le mérite, en effet, de Mlle Lascaris est d'avoir montré que l'auteur procède, dans ses récits, par plans d'activité qui s'opposent en se rejoignant, et non par une uniformité de vision. Ainsi est-il possible de voir en lui un représentant de la tradition byzantine d'un Jean Damascène aussi bien qu'un précurseur de l'existentialisme chrétien d'un Kirkegaard (p. 91). La religion qu'il aime est moins une doctrine qu'on impose qu'une manière de vivre populairement dans le cadre d'une nature adéquate : sa philosophie, dit Mlle Lascaris *(ib.)*, « ne regarde pas la vie de haut, mais l'observe dans le concret des conditions particulières ». On conçoit alors que la faveur du public hellénique se soit attachée à un écrivain qui, de tous les nouvellistes de la littérature grecque moderne, a su mettre le plus de choses dans la nouvelle, et voir le complexe de l'âme humaine dans la simplicité de la vie grecque.

L'Hommage à Sikélianos (pp. 92-99), rendu d'abord en séance publique à la Sorbonne quelques mois après la disparition du poète, présente en un petit nombre de pages l'essentiel d'une grande œuvre « bâtie en symphonie avec des motifs mystiques plusieurs fois séculaires qui reviennent et qu'il faut savoir reconnaître et interpréter » (p. 99). La terre grecque étant une patrie des religions, le rôle du poète sera d'initier au divin après en avoir pris conscience. Il en résulte « une poésie coulée dans un moule de mystères », et capable « d'embrasser en une seule vision le passé, le présent et l'avenir » *(ib.)*. Des poètes de la Grèce Moderne, Sikélianos est peut-être le plus religieux, le plus mystique, mais aussi celui qui tire du mysticisme le plus de lumière.

La lecture de l'ouvrage de Mlle Lascaris incite à la réflexion. On y voit comment l'idée d'une mission à remplir est familière aux grands écrivains de la Grèce Moderne. Plus encore, on comprend que cette mission s'appuie sur une réalité, celle d'un « cadre étroit, fait d'accords et de heurts » où « l'homme et le monde se retrouvent devant un problème métaphysique des plus actuels et des plus anciens à la fois » (p. 11). Le lecteur appréciera ces cent pages où il trouvera des raisons d'aimer et la Grèce et la littérature.

André Mirambel.

Renée Lang. **André Gide et la pensée allemande.** Paris, Plon, 1950. In-12, 228 p.

André Gide fut un esprit extrêmement ouvert aux pensées des écrivains étrangers. Il s'efforçait de lire les auteurs dans leur langue ; il se plaisait à les traduire. Bien qu'il ait été moins maître de l'allemand que de l'anglais, c'est avec la pensée allemande qu'il semble avoir eu le plus de contacts. La métaphysique, le rêve, l'art des romantiques l'ont séduit dès ses jeunes années, avec Schopenhauer, Fichte, Heine et Novalis ; puis, il éprouva la puissante action du dionysisme nietz-

schéen et chercha un refuge dans l'apollinisme goethéen. Ces influences se sont mêlées tout en se succédant et en se complétant. Tout ce que Gide s'assimilait, il le transposait et le renouvelait. Ce qui rend l'étude de Renée Lang extrêmement intéressante, c'est qu'elle nous fait suivre en détails, chez André Gide, la marche d'une pensée qui ne cessa d'avoir des retours sur elle-même et de se surveiller ; c'est une « biographie intérieure » qu'elle nous donne, en même temps qu'elle suit la vie extérieure d'un écrivain voyageur. Son étude est une minutieuse analyse, et pourtant il s'en dégage une synthèse qui éclaire l'ensemble de l'œuvre de Gide : à l'ascétisme mystique succède la joie de vivre. Novalis s'efface devant Nietzsche et Goethe ; pour Gide, la terre d'Afrique est une révélation, de même que l'Italie pour Goethe ; finalement, c'est la sagesse de Goethe qui semble chez lui l'emporter. Telle est la voie très large que Gide paraît avoir suivie ; mais, en la traçant, il convient de ne pas omettre les chemins qui l'ont traversée, ils sont nombreux. Une chronologie des œuvres de Gide, des notes précises accompagnent cet important ouvrage.

J. Dresch.

Arturo Cronia. **Teatro serbo-croato.** Milano, Nuova accademia editrice, 1955. In-8°, 232 p.

M. Arturo Cronia, Professeur à l'Université de Padoue, nous donne là le premier volume du « teatro serbo-croato » qui doit être imprimé de façon plus complète dans la collection « Teatro di tutto il mondo » dirigée par M. Cantarella. La charmante présentation de ce volume est un témoignage du goût parfait des éditeurs italiens. Ce premier tome renferme une étude générale de M. Cronia sur l'histoire du théâtre serbo-croate et la traduction italienne de la « Trilogie ragusaine » d'Ivo Vojnovic *(Allons enfants de la patrie, Crépuscule* et *Sur la terrasse)*. Le tome suivant contiendra *Dundo Maroje* de Drzic et des drames de Krleza.

Le *Panorama del teatro serbo-croato* dont M. Cronia fait précéder les trois petites pièces de Vojnovic constitue en une soixantaine de pages un vigoureux raccourci de l'histoire du théâtre serbo-croate depuis ses origines ragusaines jusqu'au théâtre moderne de Krleza. Les aperçus comparatifs y abondent. C'est ainsi que, outre l'influence de Molière à partir du XVII^e siècle, M. Cronia démêle dans le théâtre de Raguse des influences de Gelli, Calmo, Aretino, Dolce, Cecchi, du Tasse et de Rinuccini. Plus loin, à propos du théâtre croate, nous rencontrons celles de Charles de La Rue et de Kotzebue, alors que d'autres influences viennent de l'Est : Marko Jelisejic fait un *Pierre le Grand*, Matija Ban une *Marta Posadnica*, Derencin un *Révizor* édulcoré. Mazuranic s'inspire de Sardou, de Scribe, d'Augier et de Dumas, et Begovic (qui a vécu à Hambourg et à Vienne) d'Ibsen, de Hauptmann, de Tolstoj, de

d'Annunzio. Il est naturellement impossible en quelques lignes de signaler tous les rapprochements opérés par M. Cronia, dont on sent que l'information est extrêmement riche. Le théâtre serbe, s'il en faut croire M. Cronia, est plus pauvre que son frère croate, mais les influences françaises y sont plus fréquentes, sous les formes successives du naturalisme, du symbolisme, du surréalisme. On nous présente des portraits de Nusic, de Dusan Nikolajevic et surtout de Krleza, pour signaler en conclusion l'appel à des suggestions russes après la fin de la deuxième guerre mondiale. Cet aperçu sur l'histoire du théâtre serbo-croate est cursif, comme l'exigeait la place limitée impartie à l'auteur, mais très riche de contenu, et écrit d'une plume alerte et nerveuse.

Quant aux trois pièces de Vojnovic qui nous sont proposées comme échantillons de ce théâtre, elle sont un peu déclamatoires, mais très émouvantes. Vojnovic avait du sang italien ; il avait lu d'Annunzio, et, avant de revenir à Raguse, il avait vécu longtemps à Venise. Il est si italianisé qu'il a lui-même traduit en italien *Allons enfants de la patrie*. C'est son « autoversion » qu'on nous présente, cependant que les deux autres pièces ont été traduites avec beaucoup de talent par Mme Cronia. La trilogie traite un sujet unique : la décadence et la chute de Raguse. Par exemple, *Allons enfants de la patrie* nous fait assister à l'entrée des troupes de Napoléon à Raguse : Orsato s'y fait l'éloquent interprète du sentiment national. On voit dans cette pièce deux amants qui renoncent à s'épouser pour n'avoir pas, après l'arrivée des Français, des « enfants d'esclaves ».

Ce volume nous fait vivement désirer le suivant ; il ne répondra du reste à son titre que quand le tome II aura été publié. Mais, tel qu'il est, il constitue une précieuse initiation à la littérature d'un peuple qui soulève aujourd'hui dans le monde une sympathique curiosité.

Charles Corbet.

Christian Morgenstern. **Poesías selectas, traducidas y anotadas** par Manfred Schönfeld. Buenos Aires. Editorial Albatros, 1953. In-8°, VII-41 p.

Il existe en Amérique du Sud une littérature allemande qui se manifeste soit par des créations originales, — il suffit de penser à l'œuvre lyrique et aux œuvres en prose de Werner Bock, — soit par des traductions qui font connaître au lecteur de langue espagnole, sensible aux choses de l'esprit, les chefs-d'œuvre de la poésie allemande. C'est dans ce dessein que M. Schönfeld a traduit dans la collection « La Cartuja », une série de poèmes de Christian Morgenstern, choisis suivant une optique particulière.

Le traducteur fait précéder cette sélection d'une introduction où il montre l'évolution de la littérature allemande depuis le naturalisme,

évolution difficilement compréhensible dans sa complexité pour les Américains du Sud, et il justifie ensuite, par une image à la fois poétique et caractéristique de sa méthode, le choix de « son » poète dans la multitude : « .. al sacar a un poeta entre el pasmoso número de sus cofrades, no hacemos sino lo que hace el que se encuentra ante un valiosa, casi inabarcable herencia : hundir las manos en la preciosa argamasa y extraer siquiera una de las gemas, de las tantas que entre los dedos se escurren... »

Le lyrisme présenté dans ce recueil ne saurait être mieux défini que par opposition à celui qui valut à Morgenstern sa popularité, tel qu'il apparaît dans *Galgenlieder*, *Palmström*, *Palma Kunkel*, *Ginganz*, et qui ne figure point ici. La mise à l'écart des côtés grotesques, humoristiques, comiques, n'est pas le résultat de l'ignorance : dans une annotation relativement abondante, on trouve des renvois pertinents aux *Chants du gibet* et au *Palmström;* elle est voulue. Pour quelle raison ? D'abord, M. Schönfeld entend diriger l'attention du lecteur sur le caractère essentiel de l'œuvre du poète qui, suivant E. Alker, « consiste en un lyrisme sévère qui se condense souvent en des formes très pures ». Celles-ci trouvent leur expression dans *Auf vielen Wegen*, *Und eben rundet sich ein Kranz*, *Einkehr*, *Melancholie*, *Im Sommer*. Ensuite, le traducteur, qui reconnaît sagement la limite des possibilités linguistiques, renonce à la traduction de quelques poèmes de la « poesía festiva » de Morgenstern, la langue espagnole étant, en effet, incapable d'en rendre les jeux de mots. Il suffit de penser à *Das ästhetische Wiesel* (La belette esthétique), était assis sur un « Kiesel » (caillou) au beau milieu du « Bachgeriesel » (ruisseau), — simplement « à cause de la rime », comme le poète nous le dévoile en souriant ! C'est proprement intraduisible.

A l'intérieur des limites imposées par les difficultés inhérentes à toute traduction et par la volonté de rendre l'essentiel du lyrisme, M. Schönfeld arrive, en ce qui concerne les poèmes choisis, à des résultats tout à fait remarquables. Tout en tenant compte, avec la plus grand exactitude, du simple contenu, il s'efforce de conserver la forme poétique. Un seul exemple nous suffira :

Erster Schnee	*Nieve Primera*
Aus silbergrauen Gründen tritt	Sale de fondo gris y plateado,
Ein schlankes Reh	en bosque invernal,
Im winterlichen Wald	la corza esbelta
Und prüft vorsichtig, Schritt für Schritt,	y prueba con cautela, paso a paso,
Den reinen, kühlen, frischgefallenen Schnee.	la nieve pura, fresca, virginal.
Und deiner denk ich, zierlichste Gestalt.	Yo pienso en ti, la més grácil silueta.

On remarque dans la traduction le respect de la rime (a b c — a b c) et du rythme du vers en général. Le pluriel « aus silbergrauen Gründen » est très adroitement traduit par un singulier « de fondo gris y plateado », car autrement l'expression espagnole « gris y plateado », en soi déjà assez longue, deviendrait encore plus pesante. Dans la traduction,

le deuxième et le troisième vers ont été intervertis, ce qui permet de conserver la rime sans changement important du contenu. La traduction du « frischgefallen » par « virginal » et de « Gestalt » par « silueta » rendent suffisamment, à coup sûr, la puissance d'expression poétique du texte original.

F. Borghini a, pour certains poèmes, dessiné quelques esquisses qui facilitent beaucoup leur interprétation.

Günter Schweig.

H. R. Jauss. **Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts** « A la recherche du temps perdu ». **Ein Beitrag zur Theorie des Romans.** (*Heidelberger Forschungen*, 3. Heft.). Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1955. In-8°, 206 p.

L'œuvre maîtresse de Marcel Proust ne saurait être interprétée uniquement à la lumière des catégories traditionnelles de la biographie, de la sociologie ou de la philosophie. *A la recherche du temps perdu* — qui a pour sujet le temps — doit être compris à la fois comme roman de la mémoire et comme roman du roman : à ce double titre, il marque un tournant dans l'évolution moderne du genre.

Voilà ce que H. R. Jauss se propose de démontrer dans cette étude : celle-ci constitue la première contribution d'une certaine ampleur par laquelle la critique allemande, après un silence qui s'était prolongé depuis *L'Esprit français dans l'Europe moderne (Französischer Geist im neuen Europa)* de E. R. Curtius (1925) et la monographie de Leo Spitzer (1928), prend de nouveau position à l'égard des problèmes délicats de l'exégèse proustienne.

Grâce à une discussion sur « la distance épique » et sur les différents moyens de la surmonter, l'auteur essaie d'abord de préciser l'originalité de l'apport de *la Recherche*, ce qui l'amène à instituer une comparaison suggestive entre Proust, Joyce et Thomas Mann : tous trois, en effet, ont donné sa forme moderne au roman du temps.

Pour pouvoir à la fois échapper à l'antinomie du « temps narratif » et du « temps narré » (« Erzählzeit und erzählte Zeit »), et serrer de plus près l'essence de cette dimension proustienne du temps, Jauss met en relief le rapport fonctionnel existant entre la durée du phénomène et le phénomène de la durée (« Dauer der Erscheinung und Erscheinung der Dauer »).

Analyser les relations de la mémoire et du temps dans l'œuvre de Marcel Proust revenait le plus souvent à affirmer que l'auteur de *la Recherche* avait donné une version littéraire de la philosophie de Bergson ; contre ce point de départ de la critique traditionnelle, on avait déjà réagi en France au cours de ces dernières années : l'entreprise de Jauss s'inscrit dans le sens de cette réaction ; il étaie sa démonstration

en détachant le rapport proustien « mémoire-temps » du contexte philosophique et en essayant de l'éclairer en profondeur par une analyse stylistique serrée des nombreux motifs et leitmotive de l'œuvre (c'est ainsi par exemple qu'il consacre neuf pages très denses au thème du lilas) ; par cette voie il parvient aussi à mettre en relief l'architecture du cycle tout entier : un tableau synoptique de la structure temporelle de *La Recherche*, placé à la fin de l'ouvrage, consigne le bilan de ces investigations.

Enfin, à travers une étude dialectique des rapports du « moi racontant » et du « moi raconté » (« Erinnerndes Ich und erinnertes Ich »), Jauss tente de montrer que la fiction romanesque rétrospective qui constitue la substance si riche et si variée du chef-d'œuvre de Proust, représente en fait un schéma caché de composition, grâce auquel le récit du *Temps retrouvé* peut apparaître au lecteur en fin de compte comme le roman d'un roman.

Jacques Ridé.

CHRONIQUE

Ernst Robert Curtius. — La mort de ce savant — à Rome, en avril, alors qu'il venait d'avoir soixante-dix ans, — met en deuil l'ensemble de nos disciplines, et en particulier la synthèse plus ou moins « philosophique » des phénomènes littéraires, de leurs corrélations esthétiques, de leurs procédés expressifs. Esprit synthétique, Curtius sut en même temps aimer les grandes œuvres et nourrir l'ambition d'en pénétrer le sens. De ce fait, contrairement à la majorité de nos « spécialistes », il préfère aborder la littérature et ses problèmes par leurs cimes, non point, si j'ose dire, en termite, — les « termites » de la science ne sont pas toujours méprisables ! — mais en homme de conception, qui veut comprendre et prétend expliquer. Cependant, il sait concevoir, survoler, refondre, sans perdre pied, sans rompre le contact vivifiant du concret. Doublement armé, Curtius est toujours prêt à faire front aux deux dangers contraires qui guettent nos recherches et nos conclusions : l'extravagance et la futilité.

Il était né le 14 avril 1886, à Thann, en Alsace. Après de fécondes études à Strasbourg, qu'il s'en fut achever à Bonn, il enseigna, tour à tour, à Marburg, à Heidelberg, à Bonn. (Je puise ces détails, et d'autres indications par la suite, dans le juste aperçu de Walter Naumann, *Yearbook of Comp. and Gen. Lit.*, III, Chapel Hill, 1954, pp. 65-67). Rejeton d'une famille déjà vouée à l'étude de l'antique — son père, historien ; son frère, philologue, — la formation très poussée qu'il reçut en philologie classique et romane le confirma dans cette tradition.

C'est, tout naturellement, par l'étude de grandes figures françaises que cet Alsacien romaniste débuta dans la carrière des lettres. Défilent ainsi, au pas de l'actualité, un *Brunetière* en 1913 ; les principaux novateurs et pionniers de l'idéal littéraire d'avant-guerre, — Gide, Romain Rolland, Claudel, Suarès, Péguy (*Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*, 1919) ; Barrès et le nationalisme français (1921) ; enfin certains promoteurs de l'esprit français dans l'Europe nouvelle, notamment Proust et Valéry (*Französischer Geist im neuen Europa*, 1925 ; rééd. avec le recueil de 1919 sous le titre commun *Franz. Geist im 20. Jahrh*, 1952). — Un peu auparavant, en 1923, avait vu le jour son puissant essai sur Balzac. — Mûrissait en même temps dans l'esprit de l'essayiste un projet plus ambitieux, celui de dégager les

caractères fondamentaux de la nation dont il étudiait au fur et à mesure quelques-unes des plus éminentes cristallisations spirituelles. Cette recherche fournira matière à l'essai de 1930, *Die französische Kultur, eine Einführung*, qu'il est juste de considérer comme l'aboutissement d'un effort bien concerté.

Cependant, depuis 1925, Curtius avait encore élargi son champ, pour y réunir et confronter, aussi nombreux que possible, les grands inspirés de l'Europe ancienne et moderne ; d'où les *Kritische Essays zur europäischen Literatur*, 1950, où il explore, comme autant d'expressions de leur temps, de leur nation, voire de leur continent, les visions de Virgile, de Dante, de Goethe, de Joyce, d'Unamuno, d'Ortega, leurs dépendances et apparentements, — *Friedrich Schlegel et la France, Hofmannsthal et Calderón...*

Parallèlement, depuis 1932 en particulier, prenait corps, article par article, le fruit le plus précieux d'une existence dont il convient d'admirer la stricte organisation et comme l'économie, si bien dirigée, si nettement orientée vers ses fins idéales. Le grand œuvre de 1948, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, marquait ainsi le couronnement d'une vie de labeur, et mieux encore : il faisait apparaître le sens et l'unité d'une pensée, d'une personnalité même, qui se révélaient du coup plus persévérantes dans leur dessein que ne le laissaient prévoir isolément les publications antérieures. Ici, en effet, afflue et se rejoint l'expérience intellectuelle de toute une vie. Et la volonté s'y fait jour d'aller un peu plus loin, un peu plus profond, dans l'explication des choses.

Aller plus loin, c'est, pour Curtius, remonter le cours des siècles pardessus la Renaissance, jusqu'en plein moyen âge et, quand il le faut, jusqu'aux sources antiques, latines surtout. A quelque trente ans d'intervalle, il reprenait ainsi ses premières études, entreprises jadis, à Strasbourg, sous la direction de Gustav Gröber (1844-1911), dont il tient sans doute, dans quelque mesure, — le fait de lui dédicacer son livre en témoigne déjà, — l'idée de l'importance du moyen âge latin — autrement décisive qu'on ne s'en était avisé — dans la formation des littératures modernes. Curtius considère cet héritage sous le double rapport du contenu — anecdotique, moral, philosophique, humain, thématologique en général, — et de l'expression. Quant à l'expression, une preuve supplémentaire de son intérêt se fait jour dans l'étude qu'il consacre à la *Mimesis* d'Auerbach : il y critique fortement la manière dont cet auteur entend l'antique théorie des trois styles et les graves conséquences qu'il tire de leur séparation ou de leur fusion au cours des siècles pour la constitution et l'évolution des genres. (*Die Lehre von den drei Stilen in Altertum und Mittelalter* ; in *Rom. Forsch.*, Band 64, Heft 1-2, 1952, pp. 57-70).

Dans nombre de cas, ces recherches de thèmes et de formes ressortissent à deux disciplines dont l'action très souvent et très curieusement se conjugue — l'une, ancienne, la Rhétorique ; l'autre, toute moderne,

la Littérature comparée. Ce n'est donc point pur hasard si Curtius les associe intimement dans plus d'un de ses paragraphes et même, explicitement, dès le titre, dans certain complément de son grand livre. (*Antike Rhetorik und vergleichende Literaturwissenchaft* ; in *Comp. Literature*, Oregon, I, 1, 1949, pp. 24-43).

En remontant ainsi au moyen âge et à l'antiquité, Curtius faisait valoir deux des principales idées-forces de toute discipline historique, — celle de *continuité* et celle, qui la fonde, de *constante*. Mérite considérable à une époque telle que la nôtre, où — dans certains milieux tout au moins, particulièrement « évolués », — l'on refuse d'apercevoir et plus encore de dépister la survivance et la présence, sous mille travestis, des idées et des formes antiques ; où l'on méconnaît outrageusement leur action fécondante dans l'acheminement des phénomènes littéraires et autres ; où, d'ailleurs, toute recherche de *sources* et de *constantes* fait figure de simple pédanterie sans conséquence réelle, sans prise sur le fond des choses... Contre cette frivole méconnaissance de phénomènes fondamentaux, le grand ouvrage de Curtius marque une réaction que nous voudrions salutaire. Sa méthode des continuités antiques se laisse d'ailleurs surprendre sur d'autres terrains encore, et n'en vaut que mieux : Curtius le sait bien qui, en même temps qu'à Gröber, dédie son livre au grand historien de l'art Aby Warburg (1866-1929), comme pour témoigner précisément, qu'il assume sa méthode de *continuité*.

En même temps qu'il voit loin, au fond des temps, Curtius essaie de voir profond. A-t-il donc, à la faveur de ses vastes sondages, saisi des *constantes* essentielles à l'homme et à l'art, de véritables éléments de *structure* ? Nous avons ici quelque doute. Il semble bien que, trop souvent, le chercheur s'attaque à des cas — thèmes, formes, problèmes — quelque peu limitrophes, trop accidentels, ou trop particuliers, et qui, par là, ne tiennent pas organiquement au cœur même des phénomènes littéraires. En fût-il ainsi, et nous le croyons, Curtius n'en demeure pas moins pour nos études un pionnier par excellence. Souhaitons seulement qu'à l'exemple des survivances qu'il a tant postulées et démontrées, il se survive lui-même en la personne de l'un ou l'autre des disciples qu'il a peut-être gagnés à ses justes et lumineuses méthodes.

B. Munteano.

Pierre Kohler (Lausanne, 1887 — Berne, 24 avril 1956). — Ce descendant d'une ancienne famille vaudoise signifia sa vocation européenne dès sa jeunesse, quand il acheva ses études et entreprit des recherches tour à tour en Allemagne, en France et en Angleterre. Nommé d'abord professeur de Littérature française à l'École Polytechnique fédérale en 1926, il enseignait la même spécialité à l'Université de Berne depuis 1932.

Historien des lettres, Pierre Kohler délimite son champ avec rigueur

dès son premier grand travail, *Madame de Staël et la Suisse* (Paris, 1916), une monographie pratiquement exhaustive, qui valut à l'auteur l'appréciation unanime et durable des savants. Il se situait ainsi sur un terrain franco-suisse, franco-vaudois plus précisément, qu'il ne cessa de creuser, avec sérieux, avec application. Côté français, signalons son ouvrage sur Molière (*Autour de Molière : l'esprit classique et la comédie*, Paris, 1925), ses leçons sur Racine (*R. des C. et C.*, 1940), telles études sur la *Renaissance*, sur le *Classicisme* (dans son recueil *Lettres de France. Périodes et Problèmes*, Lausanne, 1943). Et l'on n'a pas suffisamment relevé en France les mérites de son *Histoire de la Littérature Française*, publiée à Lausanne, en 3 vol., 1947-1949, — le dernier volume contenant aussi une *Histoire de la Littérature romande*, en collaboration. — La littérature de sa petite patrie vaudoise le sollicite beaucoup, en effet, et lui inspire plus d'une étude, en 1923, en 1943, ainsi qu'une précieuse vue d'ensemble sur *Le rôle intellectuel de la Suisse française.* (Dans *Lettres de France*, 1943). Elle le retient encore par ses principaux écrivains, — Eugène Rambert, qu'il étudie en 1926, en 1931 (rappelons que M. J. Bonnerot a publié dans la *R. L. C.* d'oct.-déc. 1954 la correspondance de cet écrivain avec Sainte-Beuve) ; C.-F. Ramuz, dont il examine *L'art* en 1929 ; Al. Vinet, dont il s'institue l'éditeur et le commentateur, en 1936, en 1947, en 1955. — Toutefois, dans son esprit, tout comme dans la réalité, la patrie vaudoise demeure inséparable de la France, d'où l'intérêt constant de l'historien pour les plus grands représentants de cette communauté — J.-J. Rousseau, en 1919, en 1926 ; M^me^ de Staël surtout, dont il reprend l'étude en 1929, puis, dans ses relations avec Sismondi, en 1944 (cf. le recueil de *Studi su G. C. L. Sismondi*, 1944). Et n'oublions pas son étude, proprement « comparée », des *Maîtres et Imitateurs de M^me^ de Kruedener* (Genève, 1922). — Enfin, les problèmes et les interminables controverses de nos disciplines, de nos méthodes, tiennent son esprit en éveil, à preuve, entre autres, sa *Philosophie des genres littéraires* (dans *Helicon*, 1938, 1940 ; puis dans *Lettres de France*) et sa curiosité pour le *Baroque* (cf. ses *Lettres de France*, 1943 ; et les *Cahiers de l'Assoc. Intern. des Et. fr.*, 1951). — Rappelons encore, sur ce dernier point, les excellentes pages qu'il consacra, ici même (*RLC*, oct.-déc. 1954) au livre de M^me^ de Mourgues. — Et ajoutons, à son honneur, que le savant ne dédaigna pas de jeter des « regards » sur le monde actuel, et jusque sur le pire, comme dans *La Veillée des armes. Réflexions sur la guerre et d'autres questions actuelles* (Lausanne, 1938).

L'homme intimidait un peu, peut-être parce que lui-même timide dans le fond. Il n'était pas d'un abord facile. La fermeté de ses jugements, qu'il voulait rigoureux et justes, frisait parfois la rudesse : son honnêteté foncière et son bon sens s'y manifestaient dans toute leur force. Et l'on devinait en lui un éternel questionneur de soi et des choses, ce qui, joint à une clairvoyance nécessairement pessimiste, prêtait à sa personnalité un relief singulier.

Excellent écrivain, dense, net et pur ; chercheur exact et sûr, ses travaux méritent d'acquérir une plus large réputation, qu'on ne leur refuse pas sans injustice.

B. M.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE LITTÉRATURE COMPARÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE FRANÇAISE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Premier Congrès National. — Bordeaux 2-4 mars 1956.

TRAVAUX DU CONGRÈS.

Vendredi 2 mars.

9 h.-12 h. — Présidence du Professeur BARRIÈRE (Bordeaux). — Ouverture des travaux par M. le doyen LOISEAU (Bordeaux). — Allocution de M. le Professeur BARRIÈRE (Bordeaux).

— R. TRIOMPHE (Strasbourg) : Pour une discipline autonome, l'histoire des idées.

— H. RODDIER (Lyon) : Littérature comparée et histoire des idées.

— B. MUNTEANO (*Revue de Littérature Comparée*) : Littérature générale et histoire des idées.

14 h. 30-18 h. — Présidence du Professeur GRAVIER (Paris).

— Mme FRANDON (Poitiers) : La déploration dans le drame antique et moderne d'Orient et d'Occident.

— Mlle BATARD (Rennes) : L'idée de tolérance chez les humanistes de la Renaissance.

— J. FABRE (Paris) : Mickiewicz et le XVIIIe siècle français.

— W. THYS (Lille) : Quelques notes sur la culture néerlandaise à la fin du XIXe siècle dans ses rapports avec l'étranger.

Samedi 3 mars.

9 h.-12 h. — Présidence du Professeur ROOS (Strasbourg).

— H. F. IMBERT (Montpellier) : Stendhall, *Tom Jones* et le problème du roman.

— R. ETIEMBLE (Paris) : De quelques difficultés concernant la transmission des idées philosophiques entre la Chine et la France au XVIIIe siècle.

— M. GRAVIER (Paris) : Opinions politiques et affinités littéraires en Suède de 1790 à 1830.

14 h. 30-17 h. — Présidence du Professeur RODDIER (Lyon).

— J. A. VIER (Rennes) : Un essayiste cosmopolite au XIXe siècle, Daniel Stern.

— Comtesse Jean de Pange : Mme de Staël et le livre *De l'Allemagne*.
R. Escarpit (Bordeaux) : Conclusion des travaux du Congrès.

Un compte-rendu analytique des communications ci-dessus a été publié par M. R. Escarpit dans le journal *Le Monde* du 29 mars.

SOCIÉTÉ NATIONALE FRANÇAISE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Procès-Verbal de l'Assemblée Générale du 4 mars 1956.

La séance est ouverte dans la Salle des Actes de la Faculté des Lettres de Bordeaux à 9 h. 30, sous la présidence de M. Marcel Bataillon, administrateur du Collège de France.

M. Escarpit donne lecture du Procès-Verbal de la précédente Assemblée, qui est adopté. Il donne ensuite connaissance d'une lettre de Mme Jean-Marie Carré écrivant au nom de son mari, auquel l'Assemblée unanime envoie un message d'affection et de fidélité. Il présente les excuses de MM. Bédarida, Dédéyan, Del Litto, Deloffre, Luciani, Markovitch, Pariset, Pellegrini et Ternois.

Le projet de Statuts présenté par le Comité est ensuite discuté article par article, puis accepté dans son ensemble à l'unanimité. L'Assemblée décide notamment que la Commission Nationale Française portera désormais le nom de Société Nationale Française.

M. Escarpit donne lecture du rapport financier présenté par M. Ternois, trésorier du bureau provisoire et rappelle brièvement les activités de la Société Nationale depuis sa fondation.

L'Assemblée procède ensuite à l'élection du Bureau prévu par les Statuts de la Société.

Président d'honneur : M. J.-M. Carré.
Membres du Comité d'honneur : MM. F. Baldensperger et J. Sarrailh.
Président : M. M. Bataillon.
Vice-Présidents : MM. H. Roddier, J. Roos, J. Fabre.
Secrétaire général : M. R. Escarpit.
Secrétaire général adjoint : M. J. Voisine.
Trésorier : M. R. Ternois.
Trésorier-adjoint : M. H. Grange.

M. Voisine indique les difficultés que présente la réunion d'un Congrès international aux Etats-Unis. Si ces difficultés étaient insurmontables, il faudrait envisager un lieu de réunion en Europe pour le Congrès international de 1958. Sur la proposition de M. Bataillon, l'Assemblée décide à l'unanimité de procéder dès maintenant à des sondages dans divers pays européens.

M. Voisine propose de profiter des journées prévues à Lille en 1957-58 sur la participation du Nord à la vie française pour organiser un Congrès national dans cette ville. L'Assemblée décide de laisser au Bureau l'initiative de cette réunion. Elle estime qu'il y a lieu de prendre contact avec l'Université d'Aix pour l'organisation éventuelle d'un Congrès à Nice. Mais il est décidé qu'en principe, la multiplication des congrès étant néfaste, il n'y aura pas de Congrès national les années où se réuniront les Congrès internationaux de Littérature comparée.

M. Escarpit donne connaissance des possibilités de publication des Actes du Congrès de Bordeaux sous la forme de résumés en une brochure de 48 à 64 pages, qui serait diffusée par la maison Didier.

Un échange de vues a lieu ensuite sur la collection de textes de littérature comparée envisagée par la maison Didier. Sur ce point, comme sur le précédent, l'Assemblée décide de faire confiance au Bureau.

Sur la proposition de MM. Voisine et Escarpit, l'Assemblée adopte diverses dispositions concernant la liaison entre l'Association Internationale et la Société Nationale. Une perception commune des cotisations est décidée, la cotisation de 1.000 francs des membres de la Société Nationale étant partagée de la manière suivante : 700 francs pour la Société Nationale, 300 francs pour l'Association Internationale. Le principe d'un bulletin de liaison commun est en outre accepté.

La séance est levée à 11 h. 15.

Statuts de la
SOCIÉTÉ NATIONALE FRANÇAISE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

adoptés par l'Assemblée générale du 4 mars 1956.

I. — But de la société.

La Société Nationale de Littérature Comparée est la section française de l'Association Internationale de Littérature Comparée, au sein de laquelle elle est représentée par les membres de son Bureau qui font partie du Bureau de l'Association Internationale.

Ses buts principaux sont :

1. Travailler au développement de la littérature comparée en France.
2. Unifier et organiser les efforts des comparatistes français afin de faciliter leur travail d'enseignement et de recherche.
3. Organiser la participation française aux activités comparatistes internationales.

II. — Composition de la société.

La Commission est ouverte à toutes les personnes qui, par leur travaux scientifiques, leur enseignement, ou toute autre forme d'activité

intellectuelle, s'intéressent en France aux études de littérature comparée. Ces personnes constituent les membres adhérents et ne peuvent faire partie du comité que si elles remplissent les conditions fixées au titre III.

III. — Composition du comité et du bureau.

Sont membres de droit du comité toutes les personnes enseignant ou ayant enseigné la littérature comparée en France, ainsi que, ès qualités, le rédacteur en chef de la *Revue de Littérature comparée* et le secrétaire de l'Institut de Littérature Modernes Comparées de la Sorbonne.

Sont également membres du comité les membres des sections de littérature française et de langues vivantes des diverses Universités françaises qui désirent participer à ses travaux.

Le comité peut enfin admettre, par cooptation, parmi ses membres toutes les personnes universitaires ou non qui lui paraissent, du point de vue national, indispensables à son activité.

Une Assemblée générale annuelle désigne un bureau d'honneur et un bureau administratif comprenant un Président, 3 Vice-Présidents, un Secrétaire général, un Secrétaire général adjoint, un Trésorier et un Trésorier adjoint choisis parmi les membres du comité.

Le Bureau a qualité pour prendre dans l'intervalle des Assemblées générales et des réunions du comité les mesures les plus urgentes. Il contrôle la gestion des fonds de la société et en rend compte aux Assemblées générales. Il assume, conformément aux Statuts, tous actes juridiques engageant la Société.

IV. — Siège de la société.

Le siège de la Société est fixé à l'Institut de Littératures Modernes Comparées de l'Université de Paris.

V. — Activités.

La Société nationale de Littérature comparée

— centralise tous les renseignements concernant les études de littérature comparée en France et les fait connaître parmi ses adhérents.

— coopère étroitement avec le Comité de rédaction de la *Revue de Littérature Comparée* pour la meilleure utilisation possible de cette publication.

— prend toutes les initiatives susceptibles d'aider la recherche et l'enseignement de la littérature comparée en France.

— organise chaque année avec le concours d'une des Universités françaises un congrès au cours duquel a lieu l'Assemblée générale annuelle.

VI. — Contributions et cotisations.

Le montant des contributions et cotisations est spécifié par le Règlement Intérieur approuvé et éventuellement modifié lors de chaque Assemblée générale. Il est cependant statutairement prévu que la cotisation de la Société Nationale et celle de l'Association Internationale feront l'objet d'une seule perception, puis d'une ventilation ultérieure.

VII. — Approbation et modification des statuts.

Les présents Statuts, approuvés par le Comité de la Société ont été approuvés par l'Assemblée générale du 4 mars 1956. Le Bureau pourra proposer des modifications aux Statuts lors des réunions de l'Assemblée générale. Celle-ci a seule qualité pour adopter ou rejeter, à la majorité des suffrages exprimés, ces modifications.

VIII. — Dissolution.

En cas de dissolution de l'Association Internationale de Littérature Comparée, la Société Nationale reprendrait son autonomie complète.

En cas de dissolution de la Société Nationale, qui pourrait être décidée par une Assemblée générale sur proposition du Bureau ou qui interviendrait automatiquement en cas de non-réunion de l'Assemblée générale pendant trois années consécutives, les fonds en caisse seraient versés à l'Association Internationale ou, en cas de dissolution de cette dernière, à la *Revue de Littérature Comparée*.

Conférences. — Invité comme professeur d'échange par l'Université de Londres, M. Henri Roddier, professeur à l'Université de Lyon, a été cordialement reçu, au mois de février, par les différents *Colleges*, et il a donné des causeries dans quatre d'entre eux (Bedford, Birbeck, Westfield et Queen Mary) sur la *Naissance du roman bourgeois en France et en Angleterre* et sur l'*Abbé Prévost et l'Angleterre*. Une conférence finale réunissant les étudiants des différents *Colleges* à leur *Senate House*, fit une mise au point de la genèse de *Manon* d'après les tous derniers résultats de récentes recherches, sous le titre : *L'Abbé Prévost et Manon Lescaut, ou la genèse d'un chef-d'œuvre*. Le succès de cette réunion fut grandement facilité par celui de la remarquable traduction anglaise de *Manon* due au Dr. Tancock, dont les éditions Penguin ont déjà écoulé plus de quatre-vingt mille exemplaires.

M. Frank Baur, professeur à l'Université de Gand, pionnier en pays flamand et néerlandais des études comparatistes et de la méthodologie littéraire, a prononcé le 26 avril, devant les professeurs et les étudiants de la Faculté des Lettres de Lille, un *Plaidoyer pour l'Histoire littéraire*.

M. Marcel Bataillon a fait dernièrement les conférences suivantes : 1) A Londres (Hispanic Council), le 14 mai : *Le lien religieux des conquérants du Pérou* [discussion d'une « image d'Épinal » de la conquête espagnole]. — 2) A Oxford (Taylorian Institution), les 15 et 16 mai : *Le « Voyage en Turquie » du Docteur Andrés Laguna* ; le problème littéraire [la mystification] ; les relations Est-Ouest [un nouveau chrétien espagnol de 1555 devant la Turquie]. — 3) Bristol (Départements de français et d'espagnol de l'Université), le 17 mai : *La place d'Érasme dans l'Europe de la Renaissance.*

M. Bataillon avait également exposé ses vues sur le *Viaje de Turquia*, le 9 mai, aux étudiants de Littérature comparée de l'Université de Paris, qui étudient cet ouvrage.

J.-J. Rousseau à l'étranger, — Au Musée Pédagogique de Paris s'est tenue en avril et mai 1956 une exposition « Jean-Jacques Rousseau, Genèse et Rayonnement de l'*Émile* », organisée sur l'initiative de l'Association J.-J. Rousseau et de son actif secrétaire M. Maxime Nemo, et avec la collaboration de nombreuses archives, bibliothèques, collections particulières de France et de l'étranger. Une place importante était faite dans la section « Les successeurs de J.-J. Rousseau » à l'influence hors de France des principes éducatifs de l'auteur de l'*Émile*. La section « Rayonnement de l'*Émile* » rassemblait un riche ensemble (le catalogue énumère 92 titres) d'éditions, imitations et traductions de l'*Émile* parues du XVIII^e^ au XX^e^ siècle en Allemagne, Hollande, Hongrie, Italie, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie.

Les Archives littéraires de l'Europe. — L'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, avait inscrit à son Concours annuel de 1956 une *Question* portant sur l'étude critique de cette célèbre revue, où il convient de voir une des premières manifestations de Littérature comparée en France. Le prix vient d'être décerné à notre collaborateur et ami Roland Mortier, chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles, pour un mémoire présenté sous le titre *Les Archives littéraires de l'Europe (1804-1808) et le Cosmopolitisme littéraire sous le Premier Empire.* L'ouvrage doit figurer au sommaire du prochain volume des *Mémoires* de la Classe. — Nous sommes d'autant plus heureux d'en féliciter Roland Mortier, qu'une ample esquisse de son travail a été publiée ici même, il y a cinq ans (fasc. janv.-mars 1951, pp. 43-64).

BIBLIOGRAPHIE[1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par M^lle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de MM. D. Devoto et F. Pamp.

Bibliographie.

1222. Franco-German Studies. A current Bibliography. *Bull. of Bibliography*, mai-août 1955.

*1223. Olzien (O.). *Bibliographie zur deutschen Literaturgeschichte*. Nachträge 1953-54. Stuttgart, Metzler, 1955.

1. Abréviations.

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
BRAE	Boletin de la Real Academia Española. Madrid.
CL	Comparative Literature. Univ. of Oregon.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm	Convivium. Turin.
CuH	Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
DVJ	Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geitesgeschichte. Stuttgart.
EG	Études Germaniques. Paris.
FR	French Review. Brooklyn Coll. New-York.
GRM	Germanisch-Romanische Monatschrift. Heidelberg.
GSLI	Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.
HAHR	Hispanic American Historical Review. Durham. N. C.
HC	Hellénisme Contemporain. Athènes.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos Aires.
LR	Lettres Romanes. Louvain.
MLJ	Modern Laguage Journal. Menasha. Wisc.
MLN	Modern Language Notes. Baltimore.
N. Ant.	Nuova Antologia. Rome.
NRFH	Nueva Revista de Filología Hispánica. Mexico.
PQ	Philological Quarterly. Univ. of Iowa.
QIA	Quaderni Ibero Americani. Turin.
RBph	Revue Belge de Philologie et d'Histoire. Bruxelles.
Rev. Lit.	Revista de Literatura. Madrid.
RES	Review of English Studies. Oxford.
RF	Romanische Forschungen. Francfort.
RHLF	Revue d'Histoire Littéraire de la France. Paris.
RHM	Revista Hispánica Moderna. Columbia Univ. New York.
RP	Romance Philology. Berkeley.
RR	Romanic Review. Columbia Univ. New-York.

Les livres sont distingués des articles de revues par un astérisque.

*1224. *The Year's Work in Modern Language Studies.* By a Number of Scholars. Edit. for the Modern Humanities Research Association by S. C. Aston, vol. XVI (1954). Cambridge, Univ. Press, 1955.

1225. Thys (W.). Vergelijkende Literaturstudie in de Verenigde Staten van Amerika. *Tijdschrift voor Levende Talen*, XXI, 1955, 6.

1226. Gillet (J. E.). C. r. de : H. A. Hatzfeld. *A Critical Bibliography of the New Stylistics applied to the Romance Literatures*, 1900-1952 ; cf. 482 (1953). *HR*, juil. 1955.

*1227. García Icazbalceta (J.). *Bibliografía mexicana del Siglo XVI.* Nueva Ed. por A. Millares Carlo. México, Fondo de Cultura Económica, 1954, 484 p. con 157 láminas fuera de texto y 9 ilus. intercaladas [Bibl. American, vol. especial].

C. r. J. Calvo. *Rev. de Hist. de Amer.* [Mexico], janv.-déc. 1954.

1228. Walle (R. H.). Bibliografía de Don Juan. *Universidad de Antioquía* [Medellín. Colombie], nov.-déc. 1954.

1229. Hill (R. R.). C. r. de : F. Peraza Sarausa. *Bibliografía martiana*, 1853-1953 ; cf. 670 (1955). *Rev. Interam. de Bibl.* [Washington], janv.-juin 1955.

1230. Marrast (R.). Essai de bibliographie de Rafael Alberti. *BHi*, LVII, 1-2, 1955.

Théorie.

*1231. Dilthey (W.). *Die grosse Phantasiedichtung und andere Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte.* Göttingue, 1954, 324 p.

*1232. Thiess (F.). *Die Wirklichkeit des Unwirklichen Untersuchungen über die Realität der Dichtung.* Hambourg, Zsolnay, 1954, 164 p.

1233. *Psychanalyse et Littérature* [Y. Belaval. Poésie et psychanalyse ; E. Fraenkel. La psychanalyse au service de la science de la littérature ; J. Richer. Nerval devant la psychanalyse. Débat par : A. M. Boase, P. Colotte, R. Diatkine, Ch. Guyot]. *Cahiers de l'Ass. Intern. des Études Françaises.* Paris, Les Belles-Lettres, juin 1955.

1234. Bémol (M.). Critique, science, poésie : Nouvelle contribution à l'étude de la méthode critique de Sainte-Beuve et de Paul Valéry. *Annales Univ. Saraviensis*, III, 1954, 1-2.

*1235. Jauss (H. R.). Zeit und Erinnerung in Marcel Proust « A la recherche du temps perdu ». Ein Beitrag zur Theorie des Romans. Heidelberg. Carl Winter-Universitätsverlag, 1955, in 8°, 206 p. [*Heidelberger Forschungen*, 3. Heft].

*1236. McCormick (E. A.). *Die sprachliche Eigenart von Walt Whitmans « Leaves of Grass » in deutscher Übertragung.* Ein Beitrag zu Übersetzungs*kunst.* [« Sprache und Dichtung », 79]. Berne et Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1953, in 8°, 118 p.

Stylistique.

1237. Spitzer (L.). Stylistique et critique littéraire [à propos de R. A. Sayce. *Style in French Prose, a Method of Analysis*, cf. 213 (1955). *Critique* [Paris], juil. 1955.

1238. Henzen (W.). *Schriftsprache und Mundarten.* Ein Überblick über

ihr Verhältnis und ihre Zwischenstufen im Deutschen. 2e neubearbeitete Auflage. Berne, Francke, 1954, 303 p. et 16 pl.

1239. Uhrhan (E. E.). Linguistic Analysis of Gongora's Baroque Style. *Illinois Studies in Language and Literature* [Urbana], XXXVIII, 1954.

1240. Leal (L.). La elegancia española de « I promessi sposi ». *Italica* [Chicago], XXXI, 1954, 2, pp. 74-82.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1241. Wędkiewicz (S.). Il « Camciatca » di Sainte-Beuve, [in] *Ricerche Slavistiche* [Rome], nº III, 1954.

1242. Guerra da Cal (E.). Lengua y estilo de Eça de Queiroz. I : *Elementos básicos*. Acta Universitatis Conimbrigensis, 1954.

C. r. P. Teyssier. *BHi*, LVII, 1-2, 1955.

*1243. Schneider (K. L.). *Der Bildhafte Ausdruck in den Dichtungen Georg Heyms, Georg Trakls und Ernst Stadlers*. Heidelberg, Carl Winter Universitäts Verlag, 1954. In-8º, 184 p.

Genres littéraires.

*1244. Sayce (R. A.). *The French biblical Epic in the 17th Century*. Oxford, At The Clarendon Press, 1955. In-8º, ix-278 p.

1245. Groult (P,). C. r. de : P. Le Gentil. *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du Moyen Age*. Deuxième partie. Cf. 441 (1955). *LR*, mai 1955.

1246. Bullough (G.). C. r. de : E. Hubler. *The Sense of Shakespeare's Sonnets*. Princeton Studies in English, nº 3. Princeton Univ. Press, 1952. *MLN*, nov. 1954.

*1247. Triebel (L. A.). *Rasser of Alsace*. [Johann Rasser, auteur d'un drame scolaire, 1574]. Melbourne Univ. Press, 1954. In-8º, ix-150 p. et 12 pl.

*1248. Lebègue (R.). *La tragédie française de la Renaissance*. 2e éd. revue et augm. Bruxelles et Paris, Office de Publicité et Société d'enseignement supérieur, 1954, 120 p.

C. r. R. Garapon. *RHLF*, juil.-sept. 1955.

1249. Garapon (R.). C. r. de : L. Breitholz. *Le théâtre historique en France jusqu'à la Révolution*.Cf. 501 (1953). *Erasmus* [Aarau], VII, 1954.

1250. Dinamarca (S.). C. r. de : B. W. Wardropper. *Introducción al teatro religioso del siglo de Oro*. Cf. 445 (1955), *RHM*, juil.-oct. 1955.

1251. Pierce (F.). C. r. de : M. E. Meyer. *The Sources of Hojeda's « La Cristiada »*. Cf. 446 (1955). *HR*, juil. 1955.

1252. Paetel (K. O.). Deutsches Theater in Amerika. *Deutsche Rundschau* [Francfort], 1955, 3.

1253. Renaud (L.). Teatro italiano in Francia. *Sipario* [Milan], nº 90, 1953.

1254. Anstett (J. J.). C. r. de : H. Kindermann. *Meister der Komödie von Aristophanes bis Bernard Shaw*. Vienne, Donau Verlag, 1952. *EG*, avril-sept. 1954.

1255. Beiss (A.). Das Drama als soziologisches Phänomen. Ein Versuch. Braunschweig, 1954, 68 p. *Schriftenreihe der Pädagogischen Hochschule Braunschweig*, Heft 4.

1256. Delarue (P.). Pour une organisation internationale des recherches sur le conte populaire. Rapport présenté à la « Conférence internationale des

arts et des traditions populaires ». Namur, 1953. [In] *Il Tesaur* [Udine], janv.-juin 1954.

1257. Vries (J. de). Betrachtungen zum Märchen, besonders in seinem Verhältnis zu Heldensage und Mythos. Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia, 1954. 184 p. *Finnish Folklore Communications*, LXIII, 2, nº 150.

1258. Dillon (M.). Les sources irlandaises des romans arthuriens. *L R*, mai 1955.

1259. Gunther (H.). Actualité de Simplicissimus. *Allemagne d'aujourd'hui* [Paris], sept.-oct. 1955.

*1260. Cazamian (M.-L.). *Le roman et les idées en Angleterre.* 1860-1914, T. III, *Les doctrines d'action et d'aventure.* 1880-1914. Paris, Les Belles-Lettres, 1955. Gr. in-8°, 499 p.

1261. Stanzel (F.). Die typische Erzählsituation im Roman. Dargestellt an *Tomes Jones*, *Moby-Dick*, *The Ambassadors* ,*Ulysses* u. a. *Wiener Beiträge zur englischen Philologie*, LXIII. Vienne, W. Braumüller, 1955, 176 p.

*1262. Peyre (H.). *The Contemporary French Novel.* New-York, Oxford Univ. Press, 1955. Gr. in-8°, xvi-363 p.

Cf. Nº 1235.

Thèmes et Types.

*1263. Hagopian (D.). *Pollux' Faustkampf mit Amykos. Theokrits Darstellung von demselben verglichen mit derjenigen des Apollonius Rhodius.* Vienne, Stuttgart, 1955, 65 p.

1264. Pabst (W.). Venus und die missverstanden Dido. Literarische Ursprunge des Sibyllen und des Venusberges. Hambourg, 1955, 154 p. [*Hamburger romanistische Studien*, Reihe A, Bd. 40].

1265. Eppelsheimer (H. W.). Der Schild des Aeneas. *Neue Rundschau* [Francfort], LXVI, 3, 1955.

1266. Micha (A.). C. r. de : A. M. F. Gunn, *The Mirror of Love : a Reinterpretation of the « Romance of the Rose »*. Cf. 30 (1953).*RP*, août 1955.

1267. Mannucci (F. L.). La spedizione degli Argonauti nell' ode « Al signor di Montgolfier » di V. Monti. *Paideia* [Gênes], IX, 1954, 4-5, pp. 278-82.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1268. Morreale (M.). C. r. de : M. R. Lida de Malkiel. *La idea de la Fama en la Edad Media Castellana.* Cf. 345 (1953). *RP*, août 1955.

1269. Ricard (R.). Le thème de Jésus crucifié chez quelques auteurs espagnols du xvi^e^ et du xvii^e^ siècle. *BHi*, 1955, nº 1-2.

1270. [Id.]. Corneille et Bernardin Ribeiro. [« l'obscure clarté »]. *LR*, mai 1955.

1271. Kruse (M.). Das Pascal-Bild in der französischen Literatur. Hambourg, 1955, 118 p. [*Hamburger romanistische Studien*, Reihe A, Bd. 41].

1272. Rasch Ganymed (W. D.). Über das mythische Symbol in der Dichtung der Goethezeit. *Wirkendes Wort* [Düsseldorf]. Sonderheft 2.

*1273. Dédéyan (C.). *Le thème de Faust dans la littérature européenne.* II. *Le Préromantisme.* Paris, Lettres Modernes, 1955.

1274. Rest (J.). C. r. de : V. Errante. *Il mito di Faust.* Florence, Sansoni, 1951-52, 3 vol. *IM*, juin 1955.

*1275. Heuschele (O.). *Die Blumen in der schwäbischen Dichtung.* Stuttgart, J. F. Steinkopf, 1954. 22 p.

*1276. Muller (A.). *Landschaftserlebnis und Landschaftsbild. Studien zur deutschen Dichtung des* 18. *Jahrhunderts und der Romantik*. Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1955. 247 p.

1277. Carlsson (A.). Der Meeresgrund in der neueren Dichtung. Abwandlungen eines symbolischen Motivs von H. C. Andersen bis Thomas Mann. *DVJ*, XXVIII, 2.

1278. Pabst (W.). Satan und die alten Götter in Venedig Entwicklung einer literarischen Konstante. *Euphorion* [Heidelberg], 49. Bd, 3, 1955.

1279. Orecchioni (P.). Le thème du Rhin dans l'inspiration de Guillaume Apollinaire. *Revue des Lettres Modernes* [Paris], mars et déc. 1955.

*1280. Henriquez (M.). *La Inmaculada en la poesia española y mexicana*. Mexico, G. Mayela, 1954, 336 p.

*1281. Brooks (C.). Tragic themes in Western Literature. Seven Essays : B. Knox. Sophocle's *Oedipus* ; M. Mack. The World of Hamlet ; C. B. Tinker. Samson Agonistes ; H. Peyre. The tragedy of Passion. Racine's *Phèdre* ; R. B. Sewall. The tragic World of the Karamazovs ; K. Reichardt. Tragedy of Idealism ; L. M. Marty. The Saint as tragic Hero. *St. Joan* and *Murder in the Cathedral*. — Edit. with an Introd. by... New Haven, Yale Univ. Press, 1955. In-8°, 178 p.

1282. Bédarida (H.). Sant' Agata nella letteratura e nella vita francese. [In] *Archivio Storico per la Sicilia Orientale*. IV s. Ve année, 1952, pp. 112-125.

1283. Blumenthal (M. L.). Studie zur Gestalt des Arztes in der Dichtung. I-II. *Die Sammlung* [Gottingue], X, 6, 7, 8.

1284. Granero (J. M.). Don Miguel Mañara el verdadero Don Juan ? *Razon y Fe* [Madrid], mars 1955.

1285. González (E.). C. r. de : J. Grau. *Don Juan en el tiempo y en el espacio*. Cf. 779 (1955). *RHM*, juil.-oct. 1955.

*1286. Ley (Ch. D.). *El gracioso en el teatro de la Peninsula* [siglos xvi y xvii]. Madrid, Rev. de Occidente [1954], 263 p.

1287. Trautner (E.). Das Bild des Priesters in der französischen Literatur des 19 und 20. Jahrhunderts. Munich, 1955, 116 p. [*Münchener romanistiche Arbeiten*, Heft 10].

Relations générales.

*1288. Pongs (H.). *Das Kleine Lexikon der Weltliteratur*. Stuttgart, Union Deutsche Verlagsanstalt, 1954, 1456 p.

*1289. Fucilla (J. G.). *Studies and Notes* [Dante en Amérique ; le pétrarquisme français et espagnol ; sources de Du Bellay, etc...] Naples-Rome, Ist. Ed. del Mezzogiorno, 1953.

C. r. M. Boni. *Cm*, juil.-août 1955.

1290. Pinta Llorente (M. de la). Autores y problemas literarios en torno a Fr. Luis de León. *Rev. Lit.*, juil.-déc. 1855.

1291. Die Europese Literatuur van 1700-1850. *Algemene Literatuurgeschiedenis* [Utrecht], IV, 1954, pp. 438-453.

1292. Comptes rendus de : E. R. Vincent. *Ugo Foscolo. An Italian in Regency England*. Cf. 806 (1954) : E. Bottasso. *Lo spettatore italiano* [Rome], VII (1954), 3, pp. 138-9 ; C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1293. Sarmiento (E.). A parallel between Lord Byron and Fray Luis de León. *RES*, IV, 1953.

1294. Pellegrini (C.). Nel mondo di Stendhal. Con lettere inedite [S. et V. Salvagnoli]. *N. Ant.* nov. 1955, pp. 319-338.

1295. Dresch (J.). C. r. de : H. Heine. *Briefe*. Erste Gesamtausgabe nach den Handschriften hgg. eingel. und erläutet von F. Hirth. Cf. 537 (1953]. *EG*, oct.-déc. 1954.

1296. Bianchi (L.). Carducci tra Quinet e Uhland. A proposito delle poesie « Su i campi di Marengo » e «König Karls Meefahrt ». *GSLI*, 3e trimestre 1955.

1297. Fein (J. M.). La correspondencia de Rafael Pombo y Henry W. Longfellow. *Bolivar* [Bogotá], II, nº 31, 1954.

1298. Van Nuffel (R.). Inventaire des Documents du cabinet Maeterlinck. Correspondance. *Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck*. t. Ier, 1955. Gand, 1956.

1299. Farré (L.). Unamuno, William James y Kierkegaard. *CuH*, XX, nº 57, 1954.

*1300. Reeves, Jr (G. M.). *Thomas Wolfe et l'Europe*. Paris, Didier, 1955, in 8º, 158 p.

1301. Stewart (W. Mc C.). Poésie française. Poésie anglaise. [In] *Actes de l'Acad. Nationale des Sciences. Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 4e série, t. XIV, 1955, 10 p.

1302. Hanke (L.). Las relaciones culturales entre el viejo y el Nuevo Mundo. *La Torre* [Río Piedras, Puerto Rico], juil.-sept. 1954.

Intermédiaires.

1303. Obertello (A.). Traduttori inglesi del *Decameron*. *Studium* [Rome], L, 1954, 9-10, pp. 612-15.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1304. Gallina (A. M.). Un intermediario fra la cultura italiana e spagnola nel sec. xvi : Alfonso de Ulloa. *QIA*, juin 1955.

1305. Hoppe (H. R.). La circulation comique. Acteurs français aux Pays-Bas Espagnols : ? Valleran Le Conte (1613) et Valerand Dufour (1616). *Revue d'Histoire du théâtre* [Paris], 1954, III.

1306. Mangione (A.). Saggio per uno studio sulla poetica e lo stile del Berchet traduttore. *Dialoghi* [Rome], II, 1954, 1-2, pp. 16-26.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1307. Sierra O'Reilly (J.). *Segundo libro del diario de mi viaje a los Estudos Unidos*. Ed. par Marta E. Gómez. Mexico, Porrúa 1953, 159 p.

C. r. M. D. McLean. *HAHR*, fév. 1955.

*1308. Caignart de Saulcy (L. F.). *Carnets de voyage en Orient*, 1845-1869. Préf. de F. Bassan. Paris, *PUF*, 1955. In 8º, 245 p.

1309. Bianquis (G.). C. r. de : L. S. Thompson. *Wilhelm Waibinger in Italy*, Cf. 980 (1954). *EG*, oct.-déc. 1955.

*1310. Verga (G.). *Lettere al suo traduttore* [Edouard Rod, de 1882 à 1910], a cura di F. Chiappelli. Florence, Le Monnier, 1954, 318 p.

C. r. *Cm*, mai-juin 1955.

Courants, Mouvements, Époques.

1311. Morghen (R.). Medievo e Rinascimento. *Bull. dell' Ist. Stor. Ital. per il Medio Evo*, 1954, 66, pp. 1-20.

C. r. G. Ponti. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1312. Ciotti (A.). L'umanesimo di Dante [Il Renaudet e i suoi critici]. *Cm*, juil.-août 1955.

1313. Brunelli (G. A.). Nuove testimonianze francesi del pensiero e della poesia del xv secolo. *Cm*, 1955, nº 1, pp. 82-88.

1314. Comptes rendus de : J. H. Hexter. *More's Utopia*. Cf. 189 (1953) : *R.* Gerber. *Erasmus* [Aarau, 25 juin 1953] ; L. Bakelants. *RBph*, 1954, nº 1.

1315. Secret (F.). La tradition du « De omni scibili » à la Renaissance : l'œuvre de Paul Scaliger. *Cm*, juil.-août 1955.

1316. Vega Diaz (F.). Miguel Servet entre la condenación y la gloria. *Clav.*, juil-août 1955.

1317. Comptes rendus de : Michael Servetus. *A translation of his geographical, medical and astrological Writings*, with Intr. and Notes by C. D. O'Malley. Philadelphie, American Philosophical Society, 1953 : L. Araquistain. *Cuadernos del Congreso por la Libertad de la Cultura* [Paris], 8, 1954 ; S. Kot. *BHR*, 16, 1954.

*1318. Baridon (S. F.). *Claude de Kerquefinen, italianisant et hérétique*. Genève, Droz, 1954, 43 p.

C. r. D. Ricart, *BHR*, oct. 1955.

1319. Romano (A.). Studi sul Barocco. *Letteratura* [Rome], II, 1954, pp. 77-88.

C. r. F. Croce. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1320. Puppo (M.). Il problema del barocco. *Studium* [Rome], L, 1954, pp. 413-20.

C. r. F. Croce. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

*1321. Llorens Castillo (V.). *Liberales y románticos : una emigración española en Inglaterra* (1823-34). Mexico, *NRFH*, 1954, 362 p.

C. r. D. Sacristán. *Rev. de Hist. de America* [Mexico], janv.-déc. 1954.

1322. Sanchez (L. A.). Nuevas notas sobre el romanticismo americano. *Universidad de Antioquia* [Medellin. Colombia], mars-mai 1955.

1323. Camporesi (P.). Documenti per la storia del Romanticismo italiano : Pensieri inediti di Pietro Borsieri [entre 1824 et 1836 : Calderon, Schiller...]. *Cm*, mars-avril 1955.

1324. Bataillon (M.). Mérimée et l'américanisme d'il y a cent ans. *BHi*, LVI, nº 4, 1954.

1325. Groult (P.). Les courants spirituels de la Péninsule Ibérique. *LR*, mai 1955.

Ambiances.

La vie, les idées, les arts.

*1326. Chastel (A.). *Marsile Ficin et l'art*. Genève, Droz-Lille, Giard, 1954.

C. r. E. Garin, *BHR*, oct. 1955.

1327. Flottes (P.). C. r. de : P. Barrière. *L'Académie de Bordeaux centre de culture internationale au XVIII^e siècle* (1712-1792). Bordeaux et Paris, Bière, 1951, xii-374 p. *RHLF*, juil.-sept. 1955.

1328. Helman (E. F.). The elder Moratin and Goya. *HR*, juil. 1955.

*1329. Fourcassié (J.). *Une ville à l'époque romantique : Toulouse. Trente ans de vie française.* Paris, Plon, 1953. 310 p.

C. r. M. Crouzet. *RHLF*, juil.-sept. 1955.

1330. Pansini (G.). Joseph de Maistre et la democrazia. *Nuova Rivista Storica* [Rome-Naples], oct.-déc. 1954.

*1331. Nicholls (R. A.). *Nietzsche in the early Work of Thomas Mann.* Berkeley et Los Angeles. Univ. of Calif. Press, 1955. In-8°, 119 p.

1332. Engelberg (E.), Thomas Mann's Faust and Beethoven. *Monatshefte* [Madison. Wisc.], XLVII, 2.

*1333. Cousin (J.). *L'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon. Deux cents ans de vie comtoise* (1752-1952). Besançon, Jean Ledoux, 1954, 250 p.

C. r. P. Moreau. *RHLF*, juil.-sept. 1955.

Influences antiques.

1334. Weiss (R.). Notes on Petrarch and Homer. *Rinascimento* [Florence], IV, 1953, 2, pp. 263-76.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1335. Nicolini (F.). Sugli studi omerici di Giambattista Vico. *Atti Acc. Nazion. dei Lincei*, CCCLI, 1954, s. VIII, vol. V, fasc. 10, pp. 469-519.

C. r. S. Rotta. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1336. Evans (R. O.). Wolfe's Use of *Iliad*, I, 49. *MLN*, déc. 1955.

1337. Morrisson (M.). Catullus in the Neo-Latin Poetry of France before 1550. *BHR*, oct. 1955.

1338. Pire (G.). De l'influence de Sénèque sur les *Essais* de Montaigne. *Les Études Classiques* [Namur], XII, 1954, n° 3.

1339. Gilbert (F.), Sasso (G.). Sulla composizione dei « Discorsi sopra la prima Deca di Tito Livio » del Machiavelli. *Rivista Storia Italiana* [Turin], LXVI, 1954, iii, pp. 440-447.

C. r. S. Rotta. *La Rassegna* (Gênes], oct.-déc. 1954.

*1340. Palgen (R.). *Werden und Wesen der Komödie Dantes.* Graz, Vienne, Cologne, Ed. Styria, 1955. In-8°, 293 p.

Influences italiennes.

1341. Spinelli (R.). Ascendencia italiana de algunos textos poéticos españoles. Fucilla (J. G.), Mele (E.). Note a « Cuatro textos españoles ». *QIA*, juin 1955. [Réponses à l'article de Rodríguez Moñino : *Cuatro textos españoles en busca de una posible fuente italiana*].

1342. Wellington (M. Z.). « La Constante Amarilis » and its Italian Pastoral Sources. *PQ*, janv. 1955.

1343. Fucilla (J. G.). Notes sur le sonnet *Superbi Colli* [attribué à Castiglione]. [In] *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo.* [Santander], janv.-juin 1955, pp. 51-93.

1344. Kaufmann (H.). The Influence of Italian Drama on Pre-Restoration English Comedy. *Italica* [Chicago], XXXI, fasc. 1, 1954.

1345. Grayson (C.). Gli Studi italiani in Inghilterra. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1346. Elwert (W. T.). Gli studi italianistici nei paesi di lingua tedesca. Paideia [Gênes], 1954, 3, pp. 161-179.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

*1347. Gugenheim (S.). *Romain Rolland e l'Italia*. Milan, Ist. Editoriale Cisalpino, 1955. In-8°, 143 p.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

1348. Glaser (E.). The literary Fame of Cervantes in seventeenth Century, Portugal. *HR*, juil. 1955.

*1349. Claveria (C.). *Estudios Hispano-Suecos*. Grenade, Univ. de Grenade, 1954. [Guevara en Suède ; Livres espagnols dans un poème suédois du XVII^e siècle ; Gracián en Suède ; Le Cid dans le Nord de l'Europe, etc...].

Influences françaises.

1350. Tucker (J. E.). Wing's *Short Title Catalogue* and Translations from the French, 1641-1700. [In] *Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 19. first Quarter, 1955, pp. 37-67.

1351. Nicolini (F.). Amici e corrispondenti francesi dell' abate Galiani. Notizie, lettere, documenti. Serie prima. *Boll. dell' Arch. Stor. del Banco di Napoli*, 7, 1954. pp. 1-244.

C. r. W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1352. Belaval (Y.). Recherches sur Diderot. [A propos de : R. Mortier. *Diderot en Allemagne* (1750-1850). Cf. 1197]. *Critique* [Paris], sept.-oct. 1955.

1353. Jolivet (A.). C. r. de : E. J. Billeskov Jansen. Victor Hugo dans les écoles danoises. Cf. 1074 (1954). *EG*, oct.-déc. 1955.

1354. Loos (D. S.). The influence of Emile Zola on the five major Novelists of Brazil [A. de Azevedo, J. Ribeiro, A. Caminha, D. Olympio, I. de Sousa]. *MLJ*, XXXIX, 1955.

1355. Scrivano (R.). C. r. de : D. Bianchi. Intorno a « La Gioconda » di Arrigo Boito. *Studi lett. filos. storici* [Studia Ghisleriana], serie II, vol. I, Milan, Bocca, 1950, pp. 81-104. [Source : *Angelo, tyran de Padoue* de V. Hugo]. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1356. Maldonado de Guevara (F.). La función del alejandrino francés en el alejandrino español de Rubén Darío. *Rev. Lit.*, IV, 7, 1953.

*1357. Schroeder (L.). *Valerys « Jeune Parque »*. Hambourg [Hamburger Romanistischen Studien, Reihe A, Bd. 39], Cram, de Gruyter et C°, 1955. In-8°, 249 p.

1358. Comptes rendus de : P. Ciureanu. *Gli scritti francesi di Niccolo Tommaseo*. Cf. 316 (1951) : A. Bonfatti. *Lettere Italiane* [Arona], VI, 1954, 2, pp. 214-216 ; C. F. Goffis. *La Rassegna*, [Gênes] oct.-déc. 1954.

1359. La littérature française vue des États-Unis d'Amérique, de Grande-Bretagne et d'Italie (B. Weinberg]. La littérature française contemporaine devant l'opinion américaine ; F. C. Green. La littérature française devant l'opinion anglaise ; F. C. Roe. L'image que se font les Anglais de la littérature

française ; C. Rosso. La littérature française devant l'opinion italienne. Résumé des interventions de H. Hatzfeld et R. Lebègue pendant le débat]. *Cahiers de l'Ass. Internat. des Études Françaises* [Paris, Les Belles Lettres], juin 1955.

1360. Isée (G.). Un anniversaire théâtral en Hollande. Le Théâtre royal de La Haye. *Revue d'Histoire du Théâtre* [Paris], 1954, t. II.

*1361. Verissimo Serrao (J.). *Portugueses no Estudo de Toulouse*. Coimbre, 1854.

C. r. A. Moreira de Sá. *Rev. de Faculdade de Letras* [Lisbonne], 1954, nº 1.

Influences anglaises.

1362. Klajn (H.). Shakespeare in Yougoslavia. *Shakespeare Quarterly*, janv. 1954.

*1363. Price (L. M.) and Price (M. B.). *The Publication of English Humaniora in Germania in the Eighteenth Century*. Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1955.

1364. Anghélon (A.). Comment la pensée néo-hellénique a fait la connaissance de John Locke. *HC*, juil.-août 1955.

1365. Labriolle-Rutheford (M. R. de). Les procédés d'imitation de l'Abbé Prévost. *RLC*, avril-juin 1955.

1366. Roddier (H.). L'Abbé Prévost, homme de lettres et journaliste. *Ibid.*

1367. Comptes rendus de : R. Escarpit. *L'Angleterre dans l'œuvre de Mme de Staël*. Cf. 173 (1955) : A. Monchoux. *RLC*, janv.-mars 1955 ; F. C. Roe. *FR*, oct. 1955.

1368. Jaloux (E.). William Blake. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1369. Imbert (H.). Stendhal lecteur de l'*Edinburgh Review*. *RLC*, janv.-mars 1955.

1370. Teichmann (E.). Une source inconnue [Steele] de l'*Elixir de longue vie* de Balzac. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1371. Asselineau (R.). Whitman et Wordsworth. *Ibid.*

1372. Jean (R.). De Nerval et quelques humoristes anglais. *RLC*, janv.-mars 1955.

1373. Tedlock (E. W. Jr.). Kafka's Imitation of *David Copperfield*. *CL*, 1955, nº 1.

1374. Underwood (V. P.). Rimbaud et l'Angleterre. *RLC*, janv.-mars 1955.

1375. Souffrin (E.). La source des *Thèmes anglais* de Mallarmé. *Ibid.*

1376. Schneider (H.). C. r. de : L. M. Price. *English Literature in Germany*. Cf. 841 (1954). *MLN*, fév. 1955.

1377. Oppel (H.). Der Einfluss der englischen Literatur auf die deutsche. Berlin, Bielefeld, Munich, 1954 [Sonderdruck aus : *Deutsche Philologie im Aufriss*, Band 3).

C. r. L. Borinski, *Euphorion* [Stuttgart], 3, Folge 49, 3.

Influences nord-américaines.

1378. Kline (A.). The « American » Stanzas in Shelley's *Revolt of Islam* : A Source [T. Jefferson]. *MLN*, fév. 1955.

1379. Markiewicz (Z.). Mickiewicz vulgarisateur d'Emerson. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1380. A. J. C. r. de : E. Pereira Salas, *J. Toribio Medina, traductor de Longfellow. Atenea* [Concepción], nº 327-8, 1952. *Rev. de Hist. de America* [Mexico], janv.-déc. 1954.

1381. Bruneau (J.). C. r. de : R. Asselineau. *The Literary Reputation of Mark Twain.* Cf. 394 (1955). *RLC*, janv.-mars 1955.

*1382. Brown (J.). *Panorama de la littérature contemporaine aux États-Unis.* Paris, Gallimard, 1954, in-8º, 653 p.

C. r. C. Arnavon. *RLC*, juil.-sept. 1955.

*1383. Lüdeke (H.). *Geschichte der Amerikanischen Literatur.* Berne, Francke, 1952, in-12, 656 p. et ill.

C. r. J. Simon, *RLC*, juil.-sept. 1955.

Influences germaniques.

1384. Jacobi (H.). Frankreich entdeckt Kleist. *Antares* [Stuttgart], nov. 1955.

1385. Wais (H.). Schillers Wirkungsgeschichte im Ausland. *DVJ*, XXIX, 4.

1386. Del Litto (V.). Sur un livre peu connu de Stendhal. *RLC*, juillet-sept. 1955.

1387. Pankalla (G.). E. T. A. Hoffmann und Frankreich. *Die neueren Sprachen* [Francfort], 1954, Heft 4-5.

*1388. Passage (C. E.). *Dostoevski the Adapter : A study in Dostoevski's Use of the Tales of Hoffmann.* Chapel Hill Univ. of North Carolina Press, 1954.

1389. Hösle (J.). Die Deutsche Literatur der Gœthezeit im Spiegel französischer Zeitschriften von 1900 bis 1914. *RLC*, juil.-sept. 1955.

1390. Jacobi (H.). George Sand und Deutschland. *Deutsche Rundschau* [Francfort], 1954, nº 11.

1391. Weber (M.). Les « orientations » allemandes de Balzac. *RLC*, janv.-mars 1955.

1392. Vier (J.) et Pichois (C.). Lettres inédites de Richard Wagner. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1393. Zardoya (C.). C. r. de : J. P. Díaz. *Becquer : Vida y poesía.* Cf. 1091 (1954). *RHM*, avril 1955.

1394. Jacobi (H.). Rimbaud und Deutschland. *Antares* [Baden-Baden], mars 1955.

1395. Warnier (R.). Apollinaire et l'Allemagne. Précisions bibliographiques. *RLC*, juil.-sept. 1955.

*1396. Núñez (E.). *Autores germanos en el Perú, Florilegio de la poesía alemana en versiones peruanas.* Lima, Minist. de Educación pública, 1953, in-8º, 193 p.

C. r. L. V. Aubrun. *RLC*, janv.-mars 1955.

1397. Colleville (M.). Romain Rolland und Deutschland. *Antares* [Baden-Baden], mai 1955.

1398. Perrin (H.). Paul Claudel und Deutschland. *Antares* [Baden-Baden], juin 1955.

1399. Metl (J.). Deutsche Volksbücher bei den Slaven *GRM*, Neue Folge, V, 3.

Influences scandinaves.

1400. Mitchell (P. M.). A Letter from Friedrich Schlegel [to P. E. Muller]. *MLN*, fév. 1955.

1401. Brachin (P.). Potgieter et la littérature suédoise. *EG*, juil.-sept. 1955.

1402 Meyer (F.). Kierkegaard et Unamuno. *RLC*, oct.-déc. 1955.

Influences helléniques.

1403. Jasinski (R.). C. r. de : R. Canat. *L'hellénisme des Romantiques*. Cf. 661 (1955). *RR*, avril 1955.

1404. Tozis (J.), La renommée de Rhigas en Amérique. *Athena*, LVIII, 1954.

1405. Cortelazzo (M.). Quinze années de publications italiennes sur la Grèce moderne (1939-1953). *HC*, juil.-soût 1955.

Influences slaves.

*1406. Unbegaun (B. O.). *A Bibliographical Guide to The Russian Language*. With the Collaboration of J. S. G. Simmons. Oxford, At the Clarendon Press, 1953, in-8°, IX, 174 p.

C. r. H. Granjard. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1407. Zaleski (Z. L.). Mickiewicz entre l'Est et l'Ouest. *RLC*, oct.-déc. 1955.

*1408. Weintraub (W.). *The Poetry of Adam Mickiewicz*. 'S-Gravenhage, Mouton and C°, 1954, in-8°, 302 p.

C. r. J. Fabre. *RLC*, oct.-déc. 1955.

*1409. Lednicki (V.). *Russia, Poland and the West*. Essays in Literary and Cultural History. New York, Roy Publ., 1954, in-8°, 419 p.

C. r. J. Fabre. *RLC*, oct.-déc. 1955.

Influences orientales.

1410. Marzot (G.). Il linguaggio biblico nella « Divina Commedia », *Cm*, 1954, n° 2.

C. r. B. Maier. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1411. Richer (J.). De « *Constantinople* » au « *Roman de la Momie* », Notes sur deux ouvrages de Théophile Gautier, *RHLF*, juil.-sept. 1955.

1412. Le Hir (Y.). L'élément biblique dans le *Livre du peuple* de Lamennais. *RLC*, oct.-déc. 1955.

1413. Rose (E.). China in der deutschen Literatur. *Wirkendes Wort* [Dusseldorf], V, 6, 1954-55.

Le gérant : Marcel Didier

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 5825).

HENRIETTE D'ANGLETERRE

et les lettres franco-anglaises.

« O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte !... Madame cependant a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs... Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde... » Les phrases grandioses de Bossuet sont devenues classiques, mais tout n'a pas été dit sur la jeune femme délicate et malheureuse dont elles immortalisaient le charme. Idéalisée avec passion dès après sa mort, puis encore dans les pages de ses premiers biographes [1], son image souffre à présent du contre-coup d'une tentative futile pour blanchir Philippe d'Orléans [2]. Il ne s'agit pas ici de prendre parti dans un pareil débat, mais de tenter de mettre en valeur ce qui fait l'extrême originalité du caractère de la princesse : son goût pour les lettres et la place que lui fait la littérature de son temps. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, a été une figure de premier plan dans les lettres anglaises, aussi bien que dans les lettres françaises. Elle aurait pu être une intermédiaire entre les deux littératures, si elle n'était pas morte à vingt-six ans.

On a discuté à perte de vue sur les goûts littéraires de Louis XIV et la protection qu'il accordait aux écrivains et aux artistes. Il reste certain que, s'il fréquentait le théâtre avec assiduité, il ne lisait guère. Son frère Philippe d'Orléans ne manifestait pas une passion plus vive pour la lecture. Quant aux femmes de la famille royale... La reine, Espagnole inculte, avait tout juste appris assez de

1. Comte de Baillon, *Henriette-Anne, duchesse d'Orléans*, Paris, 1886. — Julia Cartwright, *Madame*, Londres, 1894.
2. Claude Derblay, *Henriette d'Angleterre et sa légende*. Paris, 1950. — Erlanger, *Monsieur, frère du Roi*. Paris, 1953.

français pour le parler fort mal. La Grande Mademoiselle écrivait bien, mais ne devait lire que M^lle de Scudéry. Marie Mancini avait la réputation d'être cultivée parce qu'elle fit lire beaucoup de romans au jeune roi, tout en essayant d'en vivre un. Par comparaison, on est surpris de la culture exceptionnelle de Madame.

La plupart des enfants de Charles I^er avaient des goûts intellectuels développés : les Stuarts avaient une longue tradition littéraire dans leur famille. Jacques I^er d'Écosse avait écrit au XV^e siècle *The Kingis Quair* [1] ; Jacques VI d'Écosse, I^er d'Angleterre, toute une série d'ouvrages, *Prentice in Art and Poesie* (1584), *Demonology* (1597), *Basilikon Doron* (1599), et même une violente attaque contre le tabac. Les lettres de Charles I^er sont belles, et l'on connaît les vers de Marie Stuart [2]. Elizabeth de Bohème avait des goûts littéraires raffinés, ainsi que plusieurs de ses enfants, cousins germains de Madame. La princesse Elizabeth de Descartes, grand esprit et bel esprit, fut l'une de ses filles. Charles II, plus porté vers les sciences que vers les lettres, est le type du *virtuoso* de la Royal Society, à laquelle il donne une charte royale. Si l'on suit de près la vie du dernier enfant de Charles I^er et d'Henriette de France, on est surpris de voir à quel point la littérature l'a marquée.

La princesse est bilingue. Née en 1644 à Exeter, elle y est prisonnière pendant deux ans, après que la ville fut tombée aux mains des Parlementaires. Mais sa gouvernante, Lady Dalkeith [3], s'enfuit en France avec le bébé, qui a appris à dire ses premiers mots en anglais. Lady Dalkeith était une personne cultivée, anglicane fervente, très différente de sa trop voyante nièce Barbara Villiers, qui sera l'une des maîtresses de Charles II. Au Louvre, pendant les années de misère, Henriette-Anne apprend le français, mais n'oublie pas l'anglais : Lady Dalkeith — devenue Lady Morton — ne la quitte qu'en 1651. C'est en anglais que la petite fille causait avec Sir John Reresby qui la balance dans les jardins du palais, ou avec John Evelyn lorsqu'il vient saluer la reine douairière [4]. A différentes reprises, elle prouve qu'elle sait cette langue, presque inconnue en France à cette date. Elle n'écrira qu'une seule fois en anglais, à Sir Thomas Clifford, le 21 juin 1670 : son orthographe est mauvaise, ce qui n'est pas exceptionnel à

1. Publié en 1783.
2. On connaît surtout ceux de Ronsard, qui lui sont attribués par erreur.
3. Robert Douglas, Lord Dalkeith, ne deviendra comte de Morton qu'en 1650.
4. John Evelyn, *Diary*, éd. E. de Beer. Oxford, 1955 ; 10-VIII-1649 et 7-IX-1649.

cette époque, mais son style est correct [1]. C'est en anglais qu'à son lit de mort elle parlera à l'ambassadeur d'Angleterre et lui dira sa certitude d'avoir été empoisonnée. Lors de ses deux voyages en Angleterre, en 1660 et 1670, il semble qu'elle n'ait eu aucune difficulté à suivre les conversations, à comprendre les éloges qu'on lui dédie. Ses frères, les seigneurs et les dames de la cour, savent sans doute le français : la plupart d'entre eux ont vécu en France pendant la guerre civile. Mais c'est en anglais que John Evelyn et sa femme viennent saluer Henriette.

Being this day in the bedchamber of the Princesse Henrietta where were many great beauties and noblemen, I saluted divers of my old friends and acquaintances abroad. His Majesty carrying my wife to salute the Queen and Princess [2].

Dans sa dédicace au roi, de *Fumifugium*, Evelyn écrit :

... Nor must I forget that illustrious and divine princess. Your Majesty's only sister [3], the now Duchess of Orleans who at Her Highness late being in the City, did in my hearing complain of the effect of this smoke both in her breast and lungs, whilst she was in Your Highness's palace [4].

La jeune fille était déjà tuberculeuse et le *fog* irritait ses bronches.

En 1670, le marquis de Halifax est dans la suite de Charles II quand la duchesse d'Orléans vient à Douvres. Il écrira plus tard :

Among the other means to attain this end [5], the sending over of the Duchess of Orleans was not the least powerful. She was a very welcome guest here and her charm and dexterity joined with all other advantages which might help her persuasion gave her such an ascendant, that she could hardly fall off success [6].

Suivant la nationalité des auteurs qui lui dédient leurs œuvres, le ton change et l'accent porte sur des points différents. La princesse n'était encore qu'un bébé lorsque Sir Edmund Waller, en exil à Paris, adresse à Lady Morton une ode intitulée *New Year's Eve*. Dans ce poème assez pompeux, Lady Morton reçoit de vifs éloges pour avoir sauvé la petite princesse, avec laquelle elle s'est évadée d'Angleterre :

> From Armed foes to bring a royal prize
> Shows your brave heart victorious as your eyes.

Waller évoque Judith, la prise de Troie, compare Lady Morton à Vénus, qui enleva Enée au milieu de l'incendie de Troie, et il prédit un avenir grandiose à l'enfant miraculeusement sauvée :

1. Hartmann, *Charles II and Madame*. Londres, 1937.
2. *Diary*, éd. de Beer, t. IV, 23-III-1661.
3. Il en avait perdu deux, Charlotte, pendant la guerre civile, et Mary, princesse d'Orange, récemment, de la variole.
4. Londres, 1661.
5. Le traité secret.
6. *Life and Letters*, p. par H. C. Foxcroft, Londres, 1898.

> See her great brother on the British throne
> When peace shall smile too, dispute arise
> But which rules most, his sceptre or her eyes.

C'est le ton de la plupart des textes anglais, œuvres d'auteurs loyalistes : quel que soit l'abaissement momentané de la famille royale, reçue avec froideur et parcimonie dans une cour étrangère, l'avenir ne peut que redevenir grandiose, digne du rang de la princesse. Lorsque Sir Edmund Waller écrit son ode, le bébé royal n'est qu'une pauvre petite fille fragile, maladive, ignorée ou méprisée par la cour de France, et rien ne permet d'espérer une éclatante revanche. Louis XIV est d'une indifférence presque grossière à l'égard de sa fragile cousine, mais, en 1660, le destin des Stuarts change. Charles II remonte sur le trône, et sa petite sœur, qui, pendant les sinistres hivers du Louvre, ne pouvait se lever, faute de bois pour allumer le feu, devient l'un des plus beaux partis d'Europe. Sa mère l'emmène à Londres tout de suite après la Restauration : Henriette-Marie veut jouir d'un triomphe dans lequel elle n'est pour rien, et aussi faire régler la question de son douaire. On a vu le succès remporté par le charme de la princesse. Elle était déjà fiancée à Philippe d'Orléans et l'on s'obstinait à espérer beaucoup du mariage, bien que l'on fût sans illusion sur les mœurs de Monsieur. La reine douairière d'Angleterre ne s'en souciait pas et s'estimait fort heureuse du mariage de sa fille avec son neveu.

En Angleterre, on était moins bien renseigné, ou l'on voulait ignorer les aspects déplaisants de la personnalité de Monsieur pour ne s'attacher qu'à l'éclat superficiel et brillant de ce mariage politique. L'enthousiasme est donc la note qui domine. Le 22 décembre 1660, à Whitehall, Mrs Evelyn, la femme de l'auteur du *Diary*, faisait hommage à la jeune fille d'une large feuille de papier, imprimée sur deux colonnes : *The Portrait of the Princesse Henrietta.* Il n'en existait apparemment que deux exemplaires, celui qui fut remis à Henriette, et un autre, gardé par les Evelyn. On l'a cru perdu, mais il a été retrouvé dans les *Evelyn Papers* déposés par le descendant de l'écrivain à Christ Church College, à Oxford, où j'ai pu le consulter [1]. C'est un éloge enthousiaste et savant de la princesse, probablement écrit par Evelyn lui-même. Sa femme et lui avaient souvent eu l'occasion d'être reçus à la cour fantôme d'Henriette de France au cours de leurs séjours à Paris avant la Restauration. Le portrait est flatté, mais il insiste une fois de plus sur des traits mis en évidence par tous ceux qui

1. Grâce à l'amabilité du bibliothécaire, Mr. Hiscock.

ont connu Henriette. Une pareille unanimité doit finir par emporter la conviction ; sans être régulièrement belle, la jeune fille devait posséder un charme irrésistible :

Her eyes I begin with as with those twin-stars which illustrate that orbe of beauty. It is the part we usually examine first and censure most ; but it were here to loose our own lights, not to confess hers so sparkling and yet so benign, as at once both to dazzle and refresh the beholder. Her forehead is majestical and serene ; her nose of a becoming shape. But her mouth so rarely proportion'd, as if all the graces had been in consultation to fit in for the charms which of necessity must pass through those ranks of pearl, before they approach her lips, which are full and of a fresh incarnate ; her cheeks are the fields where the arms of those powerful monarchs from whom this heroine is descended, seem to be so lately matche'd, that they are not yet acquainted ; for the lilies appear whiter than their natural colours, as fearing the lustre of the roses, which blush to be outshined by the brightness of the lilies [1].

... Her mind is great and assure'd, free and modest ; her conversation most agreeable and obliging ; and if there be any discord in all this harmony (as, without is, artists affirm there is no music), it consists in the dispute between her beauty and her grace, with which she moves ; since every turn, look and little action of her hands by which she scatters these charms and produces such admiration, is accompanied with the sprightfulness and forcefulness of her wit, govern'd with incomparable modesty and discretion.

Besides her voice, conducted with such skill and naturally sweet, she touches the harpsicals [2] to the astonishment of the profoundest masters ; who willingly acknowledge, that she gives those relishes and graces to her play which it is impossible for them to reach ; when she dances, it is with so much ease and unconcernment as one would imagine her figures the motion of some goddess descended, no mortal apparition... Religion and virtue give the rule to all her actions. yet does not the severity of either lessen the vivacity of her humour, which is so universally charming and agreeable... The language of both (France and England) are equally her own, as all those excellencies she possesses.

On sait que, au cours de son rapide séjour en Angleterre, la princesse fit naître sous ses pas une grande passion : celle de George Villiers, deuxième duc de Buckingham, qui l'escorta en France et se conduisit à bord comme un fou lorsque la jeune fille tomba malade et qu'on apprit qu'une violente rougeole mettait ses jours en danger. C'était encore un écrivain, mais un écrivain comique. Il sera l'auteur d'une farce d'une drôlerie impayable, *The Rehearsal* (1672).

Mai 1670 couronne l'ambition de la princesse. Elle fait un nouveau voyage triomphal en Angleterre, mais il a fallu en arracher de haute lutte l'autorisation à Monsieur. Au cours des trois semaines que la jeune femme passe à Douvres, on a l'impression qu'elle se sent libre, soulagée, heureuse, enfin choyée. Elle retrouve, avec son pays presque oublié, une langue qu'elle comprend tou-

1. Les lys de France et les roses d'Angleterre.
2. *Harpsichord.*

jours. Le 19 mai, on donne devant elle *The Impertinents* de Shadwell, traduction des *Fâcheux* [1]. Sir Edmund Waller, rentré de France depuis longtemps, lui dédie une nouvelle ode :

> That sun of beauty did among us rise,
> England first saw the light of your fair eyes,
> In England too your early wit was shown.
> Favour that language which was then your own
> When, though a child, through guards you made your way.

Le poète déplore en images sans imprévu le prochain départ de la princesse :

> We must be wretched and our treasure loose !
> Sighs will not let us half our sorrow tell.
> Fair, lovely, great and best of nymphs, farewell !

Les fêtes se suivaient sans interruption. Malgré sa fatigue, la jeune femme éblouissait la cour de son frère. Mais, dans ce concert d'éloges, quelques voix détonnent, et ce sont aussi des voix littéraires. Andrew Marvell, poète exquis, mais ancien partisan de Cromwell et fulgurant adversaire du roi, se répandait en satires contre la nouvelle cour — et il y avait beaucoup à satiriser. Il va cependant trop loin. Dans *An Historical Poem*, il se lance dans une charge à fond contre Charles II :

> In loves delights non did them excell,
> Nor Tereus with his sister Philomel,
> As they at Athens we at Dover meet
> And gentler for the Orleans' duchess treat.
> When sad events attended on the same,
> We leave to the report of common fame [2].

Marvell n'était pas le premier à colporter cette calomnie, mais son poème est particulièrement odieux, car, lorsqu'il l'écrit, Madame était morte. Elle était repartie en larmes pour la France. A Saint-Cloud, dans la nuit du 29 au 30 juin, elle mourait de l'affreuse manière que l'on sait, entourée d'indifférents, d'ennemis, d'un mari qui l'avait toujours haïe, de confesseurs brutaux et de médecins ignares.

En France, le ton est différent. Madame a été passionnément haïe et adorée, aussi ne faut-il pas attendre de l'impartialité de la part de ceux qui ont écrit sur elle. L'opinion de Monsieur et de ses favoris ne s'est pas exprimée officiellement : ç'eût été dangereux du vivant de la princesse, et même après sa mort. Aussi les œuvres qui lui sont consacrées vont-elles de l'éloge à l'élégie.

1. « Yesterday at 5 o'clock the court were entertained with a comedy acted by the Dake's players ». *The Bulstrode Papers*, t. I.
2. *Poems and Letters*, p. par H. M. Margoliouth, 1927.

Lorsqu'elle a neuf ans, la petite princesse joue pour la première fois un rôle littéraire : elle représente Erato dans les *Noces de Thétis et de Pélée* de Benserade, donnée en 1654 au Petit Bourbon, et elle déclame les vers suivants :

Ma race est du plus pur sang
Des dieux, et sur nos montagnes
On me voit tenir un rang
Tout autre que mes compagnes.
Mon jeune et royal aspect
Inspire avecque le respect
La pitoyable tendresse,
Et c'est à moi qu'on s'adresse
Quand on veut plaindre tout haut
Le sort des grandes personnes,
Et dire tout ce qu'il faut
De la chute des couronnes.

Les années passent et lors du mariage de la jeune fille, on a l'impression que toutes les muses sont invitées à la cérémonie, le 31 mars 1661. Le mariage se révèle vite comme un échec. Cependant, La Fontaine, écrivant à Fouquet, lui envoyait une ode, *Pour Madame*, et ces mots :

J'y loue la merveille que nous ont donnée les Anglais. Encore que sa naissance vienne des dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand mérite ; mille autres qualités toutes excellentes font qu'elle est l'ornement aussi bien que l'admiration de notre cour [1].

Le poème qui suit est parfaitement banal : l'auteur des *Fables* n'est pas inspiré, et il ignore tout de l'histoire d'Angleterre, aussi bien que celle de la princesse elle-même. Il ne fait que les allusions les plus vagues aux années troublées qui viennent de s'écouler, et elles ne sortent jamais du lieu commun.

Madame devint vite la lumière de la Cour, l'une des princesses les plus admirées et les plus jalousées. Un détail frappe tout de suite : l'intérêt qu'elle porte aux lettres. En 1661, quelques mois après son mariage, elle est la déesse des fêtes très littéraires de Vaux-le-Vicomte, celles qui causeront la perte de Fouquet [2].

En 1662, Molière dédie à Madame *L'École des Femmes*. L'année précédente, Monsieur avait reçu en hommage l'*École des Maris*. Sous les phrases courtoises de l'épître, on sent une parfaite indifférence, tout juste polie : « En cette aventure, je n'ai eu aucun choix à faire et l'honneur que j'ai d'être à V. A. R. m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour ». Le ton change avec la dédicace de l'*École des*

1. *Œuvres*, t. IX, Lettre 10.
2. *Ibid.*, Lettre 11 ; les allusions à Madame sont très banales.

Femmes. Molière affecte un peu le ton du Paysan du Danube, mais il est évident qu'il a parlé de sa pièce avec la princesse :

> De quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces et de l'esprit et du corps qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous ; je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paraître pour tout le monde.

Sans doute faut-il faire la part des clichés de Cour, mais enfin c'est déjà ce qu'écrivait Evelyn, ce que dira Bossuet. En 1667, Racine renchérira dans la dédicace d'*Andromaque*. La princesse avait, non seulement lu la pièce, mais en avait discuté l'intrigue avec le poète :

> Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage... On savait que V. A. R. avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie... On savait enfin que vous l'avez honorée de quelques larmes à la première lecture que je vous en fis... Mais, Madame, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper... On savait, Madame, et V.A.R. a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir à vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantages sur notre sexe, par les connaissances et la solidité de l'esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent.

Racine entend-il révéler que la princesse s'adonnait en secret à la littérature ? En dehors de lettres nettes, précises, fermes mais froides, rien n'a survécu. Il y a là un problème et, en tout cas, une nouvelle preuve du goût de la jeune femme pour les lettres.

On répète que Madame suggéra à Racine et à Corneille l'idée de traiter le même sujet, *Bérénice*. Elle voulait redonner le succès au théâtre de Racine après son demi-échec de *Britannicus*. On voudrait être mieux renseigné sur les circonstances dans lesquelles un pareil concours a été proposé ; Madame mourut sans avoir pu juger des deux tragédies.

Madame eut auprès d'elle, et jusqu'à son dernier instant, à titre de confidente plus que de dame d'honneur, M^me^ de La Fayette, la première romancière de son temps. En dépit de l'extrême différence de rang, les deux femmes seront intimement liées et Madame s'intéressera toujours aux livres de son amie. Elle lit en manuscrit *La Princesse de Clèves* et *Zayde*. On a voulu voir dans *M^lle^ de Montpensier* une transposition de l'épisode de la

passion de Madame pour le comte de Guiches : c'est peu probable, car le roman paraît déjà en 1662, alors que les épisodes en question ne se produisent que plusieurs années plus tard [1].

La princesse demande sa biographie à Mme de La Fayette. Vers 1665, la jeune femme suggère l'ouvrage :

Un jour qu'elle me faisait le récit de quelques circonstances extraordinaires de [la passion de Guiches] pour elle : Ne trouvez-vous pas, me dit-elle, que si tout ce qui m'est arrivé et les choses qui y ont relation étaient écrites, cela composerait une jolie histoire ? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle, écrivez ; je vous fournirai de bons mémoires [2].

Madame était alors au plus mal avec son mari ; de Guiches, son amant, qui l'adorait, était exilé ; le roi était tout à La Vallière. La jeune femme se sentait lasse, malade, épuisée par des grossesses répétées, et elle avait tout juste vingt-et-un ans. En racontant son histoire à sa confidente, elle espérait réveiller de chers souvenirs.

Mme de La Fayette se mit à la tâche, son talent avivé par l'affection qu'elle portait à la princesse. Son récit est loyal, sans éloges exagérés, toujours discret. C'était une histoire pleine d'embûches, un étonnant envers du Grand Siècle où l'on voyait des passions violentes se déchaîner sous le masque d'une courtoisie exquise. Madame n'était pas irréprochable : il aurait fallu être une sainte pour ne pas être contaminée par un pareil entourage. Or, elle était la petite-fille d'Henri IV et l'arrière-petite-fille de Marie Stuart. Mme de La Fayette, avec tact, se fraie une voie dans un imbroglio compliqué, et certaines scènes authentiques, relatés avec sobriété, tiennent cependant du roman :

Comme le comte de Guiches ne pouvait partir sans voir Madame [3], il se fit faire un habit des livrées de La Vallière ; et comme on portait Madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin, le jour du départ arriva : le comte avait toujours la fièvre ; il ne laissa pas de se trouver dans la rue avec son déguisement ordinaire ; mais les forces lui manquèrent quand il fallu prendre le dernier congé ; il tomba évanoui, et Madame resta dans la douleur de le voir dans cet état, au hasard d'être reconnu ou de demeurer sans secours. Depuis ce temps-là, Madame ne l'a point revu [4].

La passion de Madame pour le jeune comte n'était pas ignorée. On sait qu'il avait paru un petit libelle diffamatoire, *Histoire galante du comte de Guiches et de Madame* [5]. L'auteur est bien renseigné. Tout en insistant avec indiscrétion, mais sans grossièreté, sur la galanterie de la jeune femme, il trouve des phrases char-

1. E. Magne, *Le cœur de Mme de La Fayette*, Paris, 1927.
2. *Histoire de Madame*, Préface.
3. Il était exilé en Hollande.
4. *Histoire de Madame*, IIe partie.
5. Paris, 1667. Traduction anglaise, Londres, 1680.

mantes : « [Madame] a un certain air languissant quand elle parle à quelqu'un ; comme elle est toute aimable, on dirait qu'elle demande le cœur, quelqu'indifférente chose qu'elle puisse dire ». Le portrait de la princesse correspond à d'autres qu'on a pu lire ici. L'ouvrage n'est pas violent, mais son indiscrétion était assez grave pour nuire à la jeune femme. A la Bibliothèque Nationale se trouve un manuscrit qui doit faire suite à la plaquette anonyme : il n'est pas non plus signé, et il est intitulé *Suite de l'Histoire de Madame depuis le retour du comte de Guiches* ; il va jusqu'en 1667 [1]. Il est tout aussi bien écrit, à la fois risqué et ému. Les deux personnages principaux sont sympathiques. L'auteur donne deux sonnets, qui auraient été écrit par de Guiches lui-même. Ils sont jolis sans être bien originaux. Il est naturellement impossible de savoir s'ils sont authentiques :

Quand on songe au bonheur dont j'eus la jouissance
Et que je considère en l'état où je suis,
Privé de mon soleil en étrange pays,
Tout déplaît à mes yeux, tout me nuit, tout m'offense.

Mais quand je me souviens qu'on me donne espérance,
Qu'on reverrait bientôt la fin de mes ennuis,
Alors je me console et fais ce que je puis
Pour soulager mes maux avecque la patience.

Envieux de mon bien, faites tous vos efforts,
Vomissez le venin que vous avez au corps :
C'est inutilement cracher contre la lune.

L'ange qui prend le soin de ma félicité
Est de si bon accord avecque la fortune
Que je me ris de vous sous son autorité.

Lorsque le comte rentre en France, — mais non pas à la Cour, — on lui attribue le sonnet suivant :

Arrière et loin de moi, chimères inutiles,
Je ne saurais souffrir votre importunité,
Le dessein que j'ai pris ne peut être arrêté
Par l'appréhension de toutes vos vétiles.

Soleil, que ne mets-tu des chevaux plus agiles
A ce chariot d'or qui porte la clarté ?
C'est par trop me laisser dedans l'obscurité,
Sors des eaux et reviens vers nos champs et nos villes.

Toi qui n'ignores pas si j'ai juste raison
Qu'il remonte au plus tôt dessus notre horizon,
Afin d'avoir le temps d'achever mon voyage.

1. Mss. français 15244.

Presse-toi de partir, je t'en conjure, Amour,
Et si ce mauvais sort qui jusqu'ici m'outrage,
Veut me faire périr, que soit à mon retour.

« Madame est morte en huit heures et... on perdait avec elle toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la Cour », écrivait Mme de Sévigné le 6 juillet 1670 [1]. Mme de La Fayette acheva son livre dans une tonalité grave et sobre [2]. Mme de Brégis, dame d'honneur de la princesse, écrivit *Le Tombeau de Madame* :

Des pleurs, des pleurs sans fin, des plaintes éternelles,
Des soupirs, des sanglots, des cris de désespoir,
Madame ne vit plus et nous venons de voir
Le terrible succès de ses peines cruelles.

Aussi cette beauté qui fit honte aux plus belles,
Cet esprit admiré des maîtres du savoir,
Cette grandeur suprême et ce vaste pouvoir,
N'étaient qu'un court passage des douleurs mortelles.

Mais ce moment fatal de soy plein d'horreur
Devait-il être encore tout armé de fureur ?
Fallait-il tant de maux pour perdre tant de charmes ?

Ciel qui l'avez permis, permettez ce transport ;
Faites régner vos lois, mais laissez-nous nos larmes
Pour pleurer à jamais une si triste mort [3].

On est presque heureux de voir que des anonymes pleurèrent la mort de la jeune femme, car la cour se consola avec rapidité. Voici un *Rondeau sur la Mort de Madame.*

Madame était la merveille du monde,
Elle effaçait et la brune, et la blonde,
Depuis sa mort, qui m'a rendu dévot,
Je la verrai non sans quelque sanglot,
Telle qu'au bal, au charme sans seconde,
Et je ne puis dans ma douleur profonde,
M'accoutumer à sa funeste mort.
Madame était.

Que ce revers en amertume abonde.
La cour était en délices féconde.
Pour les plaisirs, tout était du complot,
Et tout veillait sur ce même finot.
Ah ! l'heureux temps ! Que faut-il qu'on réponde ?
Madame était. [4]

Il existe dans la même collection un sonnet dédié à Charles II :

Charles, vous possédez un trône glorieux,
Mais de ce coup de foudre il n'a pu vous défendre,

1. A Bussy-Rabutin.
2. Publié en 1720.
3. Cité par Julia Cartwright, *Madame.*
4. Bibl. Nationale, *Vers sur la mort de Madame.* Mss fr. 22568.

Quand d'une chère sœur l'âme s'envole aux cieux,
De tous les affligés vous êtes le plus tendre.

Qu'il est beau de pleurer ce trésor précieux,
Et qu'à cette faiblesse il sied bien de descendre !
Surtout quand c'est un roi grand et victorieux,
Qui n'a pas tous les jours des larmes à répandre.

Il est rare de voir ces sentiments humains
Dans un cœur occupé de belliqueux desseins,
Tout rempli de fierté, de grandeur et d'audace.

Etant tout plein de gloire et tout plein de valeur,
Il se peut qu'il s'y trouve encore assez de place
Et pour tant de tendresse, et pour tant de douceur [1].

On n'osa pas parler officiellement de l'hypothèse du poison. Seule, Madame de La Fayette accuse nettement Monsieur, mais son livre ne parut que cinquante ans après la mort de la princesse et, à cette date, c'était devenu la version admise. Charles II avait tout de suite était persuadé que sa sœur avait été assassinée sur l'ordre de Philippe d'Orléans, mais moins que tout autre il pouvait répandre de pareils soupçons. Plusieurs poèmes furent consacrés à la mort de Madame, en anglais. Un certain J. M. évoque son récent voyage à Douvres et son lendemain tragique :

Proud France ! no more thy Flanders conquests boats :
They are but pebbles to the gem thow lost.
. . . . . .

The Flower de Luce is mantled now with night,
Methinks I hear the loud-mouthed cannons roar
Till they were hoarse, to welcome her on shore ;
Methinks I see Cowes Castle still on fire
That day, no common bonfire did require.
England then could not an invasion fear.
What use for castles ? and our goddess here.
. . . . . .

Now she is wither'd, methinks, all things fade,
Her death has changed the Summer to the Fall [2].

Le même thème est repris par un personnage qui signe de façon prétentieuse R. Philopolynathes :

Henrietta, leaving England left the world
. . . . . .

She came and saw and overcame,
She saw Earth's joy was vanity,
So took her leave and went to die [3].

1. *Ibid.*
2. *On the never too much lamented death of the most illustrious Princess Henrietta-Maria, Duchess of Orleans*, Londres, 1670. Maria au lieu de Anne.
3. *An elegy upon the death of the most illustrious princess Henrietta, Madame of France*, Londres, 1670.

Faut-il rappeler, pour finir, que Madame est l'un des personnages principaux de l'*Histoire de M. de Cleveland* de l'abbé Prévost, qui lui consacre des pages inspirées de Bossuet et de Mme de La Fayette ?

Plusieurs autres princesses de la cour de Louis XIV sont mortes jeunes et tragiquement, la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Berry, Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne, et aussi Mlle de Fontange. Aucune n'a laissé de souvenir comparable à celui de la jeune princesse anglaise, plus fine, plus cultivée, plus artiste et plus malheureuse qu'elles toutes. Pendant sa courte vie, elle a été en relations constantes avec des écrivains, dont certains comptaient parmi les plus grands des deux pays. On a parlé de sa légende : celle-ci est née spontanément, comme cela se produit parfois autour d'êtres jeunes, charmants, au destin douloureux.

Claire-Eliane Engel.

SURVIVANCES ANTIQUES

L'ABBÉ DU BOS

esthéticien de la persuasion passionnelle.

L'abbé Du Bos est lui-même un de ces « inventeurs » dont, à l'âge de trente ans, en 1700, il confiait à Locke qu'il s'accorde avec « monsieur » Pascal, pour les tenir en haute estime, de « quelque peu de conséquence que puissent être les choses sur lesquelles ils inventent » [1]. Ce n'est point, à coup sûr, le cas de ses inventions à lui, lesquelles, malgré les réserves qu'elles peuvent susciter sur des points particuliers de doctrine ou de méthode, vont loin dans le secret de l'art et du cœur, et engagent pour plus d'un siècle, en France et ailleurs, l'avenir d'une science — celle du beau — dont elles ont, dans une large mesure, reforgé les fondements, dès lors proprement modernes.

Il est, en effet, bien établi qu'au moment où les célèbres *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture* voient le jour en 1719, la Raison et le Goût, escortés d'une troupe encore compacte d'abstracteurs et de « géomètres », règnent toujours, tant bien que mal, sur l'empire des arts et des lettres, bien qu'ils prétendent parfois faire fi de toute loi régulatrice et même qu'ils se dissimulent sous les apparences du « feu », de la « fureur », de l' « enthousiasme » et des autres attributs d'un libre « génie » plus ou moins velléitaire dans sa spontanéité de principe.

Contre cet art rationnel, qui se flatte de gouverner le « beau » au nom du « vrai », la réaction de Du Bos est vive sur tous les fronts. Et tout d'abord, dans l'éternel problème du processus de création. Aux vérités générales bien définies, lucidement agencées, notre

1. Lettre à Locke, 24 février 1700, p. par Gabriel Bonno, *Une amitié franco-anglaise du XVII^e s.*, in *RLC*, XXIV, 1950, p. 503.

« inventeur », substituait hardiment les valeurs concrètes du « sentiment », c'est-à-dire, proprement, de la perception : perception de l'univers matériel — sensation, images ; perception des mouvements du cœur, des « passions ». En poésie, en peinture, en musique, l'œuvre résultera donc, non pas d'un ensemble de notions, mais du concours des *images* et des *passions*, ou bien, plus explicitement, du concours des sens — l'œil et l'oreille en particulier — et du cœur.

Phénomène concret par excellence, l'œuvre ne saurait éclore que dans une ambiance déterminée, qui lui en procure les éléments et lui fait ainsi épouser la nature infiniment variable de ces éléments mêmes, — physiques, moraux, sociaux. D'où, après Bodin, Chardin et quelques autres précurseurs, une seconde invention — ou réinvention — de taille, celle du *climat* sous toutes ses formes, en tant que force créatrice d'art, seule capable d'expliquer l'œuvre qu'elle a créée [1].

Suivant Du Bos, l'art, — ayant si fortement pris racine dans l'univers sensible, — manifeste sa finalité d'une manière non moins concrète, — et non moins révolutionnaire. Loin d'*instruire* sur quelque terrain que ce soit, il est appelé à *plaire*, au mépris de toute règle, et cela, non point en vertu de quelque vague déclaration de principe, comme jadis, mais en fait, et à coups d'*impressions* toutes sensibles — sensorielles et passionnelles à la fois — lesquelles, on le verra, doivent si bien occuper le lecteur ou le spectateur, qu'ils en échappent aux tortures de l' « ennui », fort redoutable déjà, faut-il croire, du temps de Du Bos.

Dès lors, le véritable juge en matière d'art ne sera plus le critique de métier, mais bien le public éclairé, dont le temps à la longue distille et condense les opinions dans l'incontestable verdict du consensus historique. Le critique, lui, n'intervient qu'après coup, non pour juger l'œuvre en soi, indépendamment de son effet, mais pour interpréter, expliquer et justifier cet effet, précisément, à savoir le plaisir ou le déplaisir qu'on en retire d'instinct et qui, eux, demeurent des faits inébranlables.

Du Bos s'applique ainsi, non sans tâtonner, à prendre en toutes

1. Les vues de Du Bos en matière de « climat » ont été résumées plus d'une fois ; voir la Note ci-après. — Récemment, dans son étude sur *La théorie des climats, des « Réfl. critiques » à « L'Esprit des lois »*, in *RHLF*, LIII, 1953, pp. 17-37, 159-174, M. Roger Mercier vit en Du Bos un terme *a quo* et une référence permanente. — Enfin, je reprends moi-même la question dans une introduction à la présente étude, *Les prémisses rhétoriques du système de l'abbé Du Bos*, in *Rivista di Lett. Moderne e Comparate*, Firenze, juillet-sept. 1956. On peut y trouver en outre, traités avec quelque ampleur, plusieurs des points que je ne touche ici que par allusion, notamment le rôle révolutionnaire de *la critique de sentiment*, l'équation *Nature-Art*, et les graves conséquences de ces problèmes.

choses le contre-pied du dogmatisme rationnel, passablement cartésien, de son temps, à lui opposer une esthétique des perceptions sensibles et, sous tous les rapports, à plonger l'œuvre d'art en plein relativisme. C'est à ce prix et à ce titre qu'il « invente » [1].

On n'invente pas de toutes pièces. Pour rendre compte du renversement qu'opère Du Bos, on a donc couru aux sources, sans grande conviction toutefois, au moyen d'affirmations évasives qui, en général, tournent court et déçoivent. On commence par faire quelque crédit à l'homme du monde et au grand amateur d'opéra [2], sans d'ailleurs que l'on parvienne à mesurer l'importance des révélations qu'il a pu obtenir de cette double expérience quant au comportement de l'âme et de l'art. Pourtant, telle allusion aux « sens », — « flattés » par la musique et le spectacle au point de « séduire » l'âme, elle-même sous le charme d'une illusion « palpable, pour ainsi dire » (*Réfl.*, I, S. 46, 501) — est à inscrire au compte de l'expérience sensorielle, voire sensuelle, que l'abbé a dû contracter personnellement.

Là-dessus, l'empirisme anglais vint prêter à l'observation directe le puissant appui de ses principes et donc, à force de lui rendre justice, l'encourager. D'où, l'estime de Du Bos pour cette philosophie, dont il sait qu'elle règne déjà dans les Académies scientifiques de Paris et de Londres, lesquelles, « se conformant au sentiment du Chancelier Bacon », refusent de réduire a priori la physique en système et se contentent « de vérifier les faits et de les insérer dans leurs registres », satisfaisant ainsi aux rigueurs de la pure « expérience », seule capable de bâtir, à la longue, un « système général ». On repoussera pareillement, et pour des raisons analogues, « ces systèmes de poésie, qui, loin d'être fondés sur l'expérience, veulent lui donner le démenti » en contestant parfois le jugement millénaire du public quant à la valeur des œuvres [3].

La psychologie de Locke, devenue française par la grâce de Pierre Coste, allait, mieux encore, dans le même sens. On sait que Du Bos s'était lié d'amitié avec Locke dès 1698, lors de son voyage à Londres, et que leur correspondance s'est poursuivie jusqu'en

1. L'exposé le plus complet de l'ensemble de son système demeure celui qu'en a donné A. Lombard, *L'Abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne* (1670-1742). Paris, 1913. — Ne pas négliger toutefois les pages très lucides que lui consacre G. Lanson, dans les chapitres respectifs de son étude *Formation et développement de l'esprit philos. au XVIII^e s.*, in *R. des Cours et Conf.*, XVIII, 3 février et 3 mars 1910, pp. 534-544 et 734-743.

2. Cf. A. Lombard, *op. cit.*, I, 1, 3, pp. 41-52 : *Le Monde et l'Opéra* ; et pp. 280-2.

3. *Réfl.*, 7^e éd., 1770 ; t. II, S. 23, pp. 360-1. — Sauf indication particulière, c'est à cette édition que nous nous référerons au cours de cette étude.

1703 [1]. En 1699, Du Bos est à Amsterdam, où l'on est en train d'imprimer la traduction Coste. Il le sait, et s'en félicite : « C'est un anglois qui a bien de l'esprit et son livre sera aussi nouveau pour les habiles gens que le fut la *Recherche de la vérité* lorsqu'elle parut [2] ». Au même moment, non sans peine, il obtenait de l'imprimeur qu'il communiquât à Thoynard, l'ami de Locke, une épreuve de l'ouvrage [3]. Enfin, retour de Hollande, en l'automne de la même année, Du Bos aurait annoncé à ses amis parisiens, qu'il avait vu sur place une partie des épreuves de l'*Essai*, dont, quelques mois plus tard, Locke, nous assure-t-on, lui adressera lui-même les bonnes feuilles et dont il allait devenir « un des premiers artisans du lancement » ou, tout au moins, de la « diffusion » en France. On aimerait bien connaître un peu les modalités de ce « lancement » [4]. Toujours est-il que, dans une mesure difficile à déterminer [5], cette œuvre capitale, même à défaut d'une influence textuelle, demeure, pour une part, responsable de l'empirisme sensualiste de Du Bos, ne fût-ce que par le fait d'avoir à quelque degré confirmé chez cet auteur, le penchant au « sentiment », à l '« impression », à l' « instinct », lesquels, d'ailleurs, ne se contractent point à volonté et ne sauraient donc s'autoriser, sans plus, d'une simple impulsion théorique.

Plus facile à saisir que l'action directe de Locke, l'influence de l'Antiquité, oriente les *Réflexions* dans le même sens. Il n'est donc pas superflu de rappeler que, dans la « Querelle », dont il est un peu le contemporain et qui, sous la Régence, fait mine de rebondir, Du Bos, non sans hésitation, ni sans nuances [6], semble finalement

1. Du Bos rendit compte de ses rencontres avec Locke dans des lettres à Thoynard, p. par Dom Paul Denis, *Lettres autographes de la Coll. de Troussures* (extr. des *Publ. de la Soc. Acad. de l'Oise*, Doc., t. III), 1912, pp. 57-62. — M. Gabriel Bonno, dans son article, déjà cité, de la *RLC*, 1950, a publié 16 lettres inédites de Du Bos à Locke. — Cf., du même auteur, *Les relations intellectuelles de Locke avec la France.* (D'après des doc. inédits). Univ. of California Press, Berkeley, 1955, pp. 156-162.

2. Lettre du 21 juillet 1699, à l'abbé de Saint-Hilaire, p. par Paul Bonnefon, dans *RHLF*, 1907, p. 159. — Bonnefon a daté cette lettre de 1698 ; la rectification est due à A. Lombard, *La Corresp. inédite de l'abbé Du Bos* (1670-1742), Paris, 1913, p. 41.

3. Lettre du 16 juillet 1699, à Thoynard, p. par Dom Paul Denis, *op. cit.*, p. 96.

4. Dans son article de la *RLC*, 1950, pp. 519-520, puis dans *Les relations intellectuelles de Locke*, p. 162, M. Gabriel Bonno, qui ne fournit point de références à l'appui de ces importantes affirmations, fait rentrer Du Bos à Paris dès septembre, alors qu'il n'y sera qu'à la fin de novembre ; cf. A. Lombard, *L'abbé Du Bos*, p. 70.

5. Cf. A. Lombard, *op. cit.*, pp. 194-5. La présence des disciples de Locke dans les *Réfl.* est plus manifeste, celle d'Addison surtout, que Du Bos cite d'abondance ; Shaftesbury, lui, y a laissé moins de traces apparentes ; *ibid.* — Si A. Lombard se devait de pousser la recherche sur ce point, cette entreprise n'entrait pas tout à fait dans les vues de M. Gabriel Bonno qui, au cours de son récent ouvrage, s'occupe des « relations » françaises du philosophe, plutôt que, proprement, de son influence.

6. On sait que, rationaliste, cartésien et « moderne » dans sa jeunesse, il voyait souvent Ch. Perrault vers 1695 ; cf. A. Lombard, *L'Abbé Du Bos*, pp. 7, 49, 64, 189, etc. — Dans les *Réfl.* mêmes, t. I, S. 31, p. 286, tout en combattant Perrault, il le tient toujours « en vénération », « nonobstant tout ce qu'il peut avoir écrit sur l'antiquité ». — L'ensemble

se ranger du côté des Anciens et, par là même, s'éloigner de la critique rationnelle, cartésienne, qui proclamait la supériorité inconditionnelle des Modernes, sans se donner la peine de situer les œuvres dans leur ambiance concrète et dans le relatif des époques [1]. En fait, Du Bos nuance si bien sa position, qu'il ne se rallie complètement à aucun des deux partis aux prises, indépendance par quoi il ne fait que mieux avancer la solution des problèmes en cause.

Ainsi, dans la grave question du « progrès », ayant abandonné, aussi bien la route constamment ascendante des « Modernes » que celle, constamment descendante, des « Anciens », il voit l'humanité suivre une route indéfiniment variable qui, sans cesse et tour à tour, monte et descend [2]. De même, a-t-on remarqué fort justement, si les « Anciens » — Boileau, M^me^ Dacier, le lucide Boivin et, ajoutons, le pénétrant Fénelon lui-même — aperçoivent bien le conflit de la raison et du sentiment, ils n'osent l'aborder franchement, s'en impatientent, et « leur mauvaise humeur prouve leur embarras » : c'est qu'en effet, « ils ne parviennent pas à exprimer en des formules claires le sentiment qui proteste en eux contre la logique spécieuse de leurs adversaires » [3]. Là-dessus, le mérite de Du Bos, nullement embarrassé pour sa part, apparaît très grand. N'empêche que la fameuse antithèse s'offrait à lui, sinon résolue, du moins bien définie dans ses termes contraires, au point que la méthode de Du Bos, a-t-on pu dire, — non sans excès ! — doit son origine à la « Querelle » [4].

Or, dès ce débat préliminaire, la Rhétorique aide sensiblement Du Bos à prendre position, et on l'ignore, dirait-on, délibérément. Ainsi, le conseil de réfléchir « sur les ouvrages des grands Maîtres », afin d'attraper, sans trop de fatigue, leurs « tours » et « façons

de la position de Du Bos dans la « Querelle », a été envisagé par A. Lombard, *op. cit.*, pp. 269-274, et *La Querelle des A. et des M.* ; *l'Abbé Du Bos*, dans le « Recueil de travaux p. par la Fac. des Lettres de Neuchatel », fasc. 4, 1908. — Ces pages sont précieuses, mais elles laissent à élucider plus d'un point, tel le rôle de Sénèque et de Quintilien dans l'affaire ; voir ci-après.

1. Cf. A. Lombard, *La Querelle*, pp. 11 et suiv., 23 et suiv., etc. ; et *L'abbé Du Bos*, p. 183. — On peut lire, dans les *Réfl.*, t. II, S. 33, p. 480, une page décisive où Du Bos, en faisant grand crédit au « raisonnement » des Anciens, a tout l'air de donner la réplique aux Perrault, Fontenelle et autres « Modernes ». — Toute cette longue Section 33, pp. 473-511, est à verser au dossier de la « Querelle ». En voici le titre : *Que la vénération pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours. S'il est vrai que nous raisonnons mieux que les anciens.*

2. Dès 1695, dans l'*Histoire des Quatre Gordiens*, Du Bos affirmait sa foi au progrès, mais dans les sciences seulement, et il en parlait, vers la même époque, à Bayle ; dans les *Réfl.*, il lui arrivera plus d'une fois de combattre Perrault quant au progrès continu dans les arts ; cf. A. Lombard, *La Querelle*, pp. 36-40 ; et, du même auteur, *L'abbé Du Bos*, pp. 254-6.

3. A. Lombard, *La Querelle*, p. 27.

4. A. Lombard, *op. cit.*, pp. 27-29.

d'opérer », — semble faire écho, inconsciemment peut-être, à l'*Institution oratoire* [1]. C'est dans le même traité, explicitement cette fois, que Du Bos puise — pour l'appliquer, très curieusement, au progrès de la physique dans son propre siècle — le fameux argument par quoi les « Anciens » rendent grâce aux âges précédents, lesquels, en nous léguant tant de maîtres et de modèles — *Tot nos praeceptoribus, tot exemplis instruxit antiquitas...* — ont travaillé à l'instruction de notre propre époque, plus heureuse par là que toute autre [2]. De même, pour montrer qu'après tout, les anciens ont admirablement vu jusque dans les sciences, Du Bos s'empare du passage où Quintilien établit l'importance de la géométrie dans la formation de l'enfant, puis dans celle de l'orateur, et, détournant quelque peu cet argument de son application didactique, lui confère une portée générale et l'engage à témoigner que, si les modernes ont acquis de nouvelles lumières, ce n'est guère par la vertu d'une raison plus éclairée ou d'une autre « trempe » que celle des anciens, mais, tout simplement, par les hasards d'une expérience que le temps enrichit nécessairement [3].

Mieux encore. Dès le XVII^e^ siècle, tout au long du XVIII^e^ et jusque sous l'Empire, une vaste controverse se développe en France autour de Sénèque, pierre de touche et symbole du modernisme agressif. Or, cette controverse remonte à Quintilien qui, le premier, avait fait le procès du dangereux novateur, coupable, par les « agréables défauts » de son style (*dulcibus vitiis* ; X, 1, 129) et par son orgueilleuse ambition, d'avoir détourné ses contemporains du respect dû aux grands ancêtres. Et il se trouve que c'est par le rappel, accompagné d'un bref extrait, de cette mémorable et vibrante diatribe, que Du Bos achève l'édition originale de son ouvrage, extrait où Sénèque est accusé de se faire valoir au détriment de ses grands prédécesseurs, qu'il ne se lasse d'amoindrir à son profit, — et dont notre abbé s'autorise pour voir dans « les faux brillants et le style hérissé de pointes », familiers à Sénèque,

1. *Réfl.*, t. II, S. 5, pp. 46-47 ; comp. *Instit.*, L. V. 10, 121,... *per quos labor nobis detractus est...* — J'envisage plus spécialement l'imitation des modèles, suivant la « rhétorique » de Du Bos, dans l'article de la *Rivista* de Florence.

2. *Réfl.*, t. II, S. 33, p. 494. — Du Bos rapporte ici textuellement l'*Instit.*, L. XII, 11, 22.

3. *Réfl.*, t. II, S. 33, pp. 500-2. — Du Bos cite en latin et résume en français tout ce L. I, 10, 34, et il fait aussi allusion au §. 35, à propos du profit que l'orateur peut retirer de l'étude de la géométrie. — Il vient de citer, p. 501, une lettre de Cicéron à son frère, d'où il appert que, dès l'antiquité, « ce que nous appelons l'esprit philosophique » présidait déjà à toutes les sciences et à tous les arts, la philosophie étant en somme *omnium artium procreatricem quandam et quasi parentem...*

mieux qu'une simple corruption du goût, l'indice même de la « décadence des esprits »[1].

Enfin, l'*Institution* elle-même, — nous le montrerons ailleurs — par certains de ses sages conseils, servait de référence aux « Anciens » dès Port-Royal tout au moins, puis, au vif de la « Querelle, à Racine, à Boileau, à bien d'autres. Et quand, sous la Régence, la « Querelle » fit mine de rebondir, c'est à Quintilien encore qu'en appelèrent les « Anciens » de l'époque, — Rollin, Gibert, Gédoyn, Capperonnier, dans l'abrégé, la traduction, l'édition, l'interprétation qu'ils donnèrent de son œuvre[2]. En faisant, dans les *Réflexions*, tenir à Quintilien la place considérable que l'on verra, Du Bos, pour sa part, s'inscrivait d'office parmi les « Anciens » de son temps.

*
* *

Expérience et observation directes de la vie en acte par un mondain très avisé, acteur et spectateur tout à la fois ; psychologie empirique et sensualiste, qui sollicite philosophiquement l'ami personnel de Locke ; participation active à la « Querelle » dans ce qu'elle proposait d'anti-rationnel aux tenants de l'antiquité : autant de tentations qui se conjuguent pour engager l'esthéticien des *Réflexions* dans la voie — encore peu et, en quelque sorte, mal fréquentée — du « sentiment ». Or, *il y a lieu de penser que la Rhétorique ancienne partage largement cette responsabilité et que, loin de hanter les seuls abords des* Réflexions, *elle sut pénétrer jusque dans la structure du système.*

Ici, on se heurte à un préjugé tenace, que l'on voit sévir dans trop de milieux savants : par un fâcheux snobisme de la nouveauté originale, laquelle, souvent, n'apparaît telle que par illusion ou ignorance, — on veut que la Rhétorique, pour avoir fait si longtemps la pluie et le beau temps — et non point dans les seuls collèges ! — soit déchue au rang d'une discipline méprisable à force d'usure et d'ubiquité. Comme si la séculaire diffusion universelle de toute une série de notions essentielles à l'art, devait nécessairement en amortir l'action, en compromettre l'efficacité !

En dépit de ces résistances, le rôle littéraire de la Rhétorique en

1. Dans l'éd. définitive des *Réfl.*, le texte de l'*Inst. Orat.* L. X, 1, 126, figure à la fin du t. II, S. 39, pp. 593-4. — En parlant des faux brillants et des pointes de Sénèque, Du Bos se sert des propres termes de l'abbé Gédoyn dans la *Préface* de sa traduction de Quintilien, 1717 ; éd. 1803, t. I, pp. XXI-XXIII.

2. On peut, là-dessus, trouver quelques précisions dans mon article *L'abbé Du Bos, ou le Quintillien de la France*, in *Mélanges... offerts à Jean Bonnerot*, Paris, 1954, p. 122.

Europe — dans la Renaissance tout au moins, beaucoup plus que dans les siècles modernes — a bien été reconnu et même, par endroits, précisé, surtout dans les pays anglo-saxons, à la faveur d'un certain nombre d'études portant d'ordinaire sur la théorie et l'histoire de la Rhétorique, mais aussi sur quelques-unes de ses applications particulières [1]. Il faudra bien, un jour, aller plus loin, s'atteler à des enquêtes plus vastes, plus profondes, plus subtiles, plus attentives aussi à l'esprit qu'à la lettre des textes, et qui, peu à peu, mettraient à nu la forte et souple armature de l'histoire des idées, en y déchiffrant tout un code obscur, et comme secret, de principes, de rapports et de formules quasi magiques. Du coup, on s'apercevra que, de la Renaissance au Romantisme, par toute l'Europe lettrée, la Rhétorique a puissamment agi pour maintenir ou amorcer nombre de positions et de thèmes, non seulement dans les doctrines littéraires et dans l'esthétique des arts en général [2], — peinture, musique, — mais dans la littérature même, où l'on ne s'est jamais avisé de les reconnaître.

La Rhétorique avait joué, jouait encore, un rôle considérable dans l'idéologie d'un classicisme où l'héritage antique, stylisé à outrance, subissait docilement les décisions sommaires de ses modernes interprètes, italiens et autres [3]. Or, il y a de tout dans la Rhétorique, et jusqu'à des contraires. On finit par tirer les conséquences de ces oppositions latentes, Fénelon entre autres, puis Du Bos. Ayant joué pour un temps en faveur du « classique » rationnel, la Rhétorique, prompte à se plier aux exigences des époques,

1. A retenir, en Allemagne, les travaux — ouvrages ou articles — de K. Borinski, 1914, 1924 ; W. Süss, 1912 ; pour K. Dockhorn, 1949, cf. *infra*. D'intéressantes applications chez E. R. Curtius, *Dichtung und Rhetorik im Mittelalter*, in *Deutsche Vierteljahrschr. f. Lit. wiss. und Geistesgesch.*, 16, 1938, pp. 435-475 ; et dans son grand ouvrage *Europ. Lit. und lat. Mittelalter*, Berne, 1948, pp. 69-83, 153-5 et *passim*. — Aux Etats-Unis : D. L. Clark, 1922 ; C. S. Baldwin, 1928 et 1939 ; W. Rhys Roberts, 1928 ; R. McKeon, 1942. Notons de remarquables applications à Shakespeare par T. W. Baldwin, *W. Sh.'s small Latine and lesse Greek*, 2 vol., Urbana, 1944 ; et au drame élisabethain en général, par Mme M. Doran, *Endeavors of Art : A study of form in Elizabethan drama*, Madison, 1954. — En France, l'*Essai sur l'histoire de la Critique chez les Grecs* d'E. Egger, 2e éd., 1886, n'a point fait école. Voir toutefois D. Mornet, *Histoire de la Clarté française...*, Paris, 1929 ; et J. Cousin, *Rhétorique latine et Classicisme français*, sept articles p. dans la *R. des Cours et Conf.*, du 28 février au 30 juillet 1933. — Ajouter un certain nombre d'éditions critiques, de monographies et de commentaires réservés aux grands rhéteurs — Aristote, Cicéron, Longin, etc. — et à leur fortune dans différents pays.

2. Pour la critique littéraire, dans les pays anglo-saxons en particulier et telle surtout qu'elle s'oriente au XVIIIe s., cf. Klaus Dockhorn, *Die Rhetorik als Quelle des vorromantischen Irrationalismus in der Lit. und Geistesgesch.*, in *Nachrichten der Akad. der Wiss. in Göttingen*. Phil. - Hist. Kl. 1949, N° 5. — Quant à l'esthétique de la peinture dans la Renaissance italienne et à sa durable influence européenne, cf. R. W. Lee, *Ut pictura poesis, The Humanistic Theory of Painting*, in *The Art Bulletin*, XXII, N° 4, déc. 1940. — Pour la musique, voir les travaux d'Arnold Schering, ainsi que H. H. Unger, *Die Beziehungen zwischen Musik und Rhetorik im 16.-18. Jahrhundert*, Würzburg, 1941.

3. Pour le classicisme français, cf. J. Cousin, *op. cit.* ; il y aurait lieu de poser ce problème sur des bases plus larges, à tous points de vue.

en vint à jouer contre lui, par un étrange phénomène d'ambivalence, essentiel au mouvement des idées et des sentiments en général, et dont il importerait beaucoup, à la faveur d'une large enquête, de saisir et d'étudier l'action à double sens, extrêmement féconde.

Nous réservant d'analyser ailleurs ces processus, affirmons seulement ici que l'insuffisance des interprétations données à ce jour du système de Du Bos s'inscrit au premier rang parmi les méfaits de l'absurde répugnance que la Rhétorique inspire aux chercheurs, à ceux-là même qui, pour une fois, daignent s'en occuper. C'est le cas, particulièrement frappant, du regretté Daniel Mornet, qui, tout en bâtissant sa *Clarté française* (1929) sur des données rhétoriques, n'y tient nul compte de Du Bos, lequel pourtant s'y encadrerait à merveille et viendrait fort à propos y nuancer certaines vues et conclusions.

Certes, on n'a pas manqué, à l'occasion, de restituer fugitivement à ses trop évidentes sources rhétoriques tel élément des *Réflexions*, isolé de l'ensemble [1], ni même, pour certain rhéteur en particulier, d'y relever plus d'une accointance textuelle [2]. Néanmoins, toute une étude reste à faire qui, — dépassant la pure matérialité des textes allégués, dont la présence, parfois à titre d'incrustation ornementale, n'est pas nécessairement probante, — devrait tendre à saisir ces textes dans leurs métamorphoses fécondes, à les situer dans l'économie du système qui les accueille, à en dégager la portée réelle. Si bien qu'à ce jour encore, avec une désinvolture parfaitement incompréhensible, tout en discernant dans la texture des *Réflexions* un appoint rhétorique, on ne songe nullement à en évaluer la masse, et moins encore à en jauger la capacité fécondante quant à la signification de l'ouvrage [3]. On ne daigne même pas apercevoir que la « confusion », fâcheuse en principe, de l'art et du pathos [4], si caractéristique dans les *Réflexions* et apparemment inexplicable, s'explique assez bien, s'éclaire même d'un jour nouveau et reçoit son vrai sens, *passionnel*,

1. Cf. K. Dockhorn, *op. cit.*, p. 148, à propos du rôle des images.

2. Cf. Dr. Marianne Wychgram, *Quintilian in der deutschen und franz. Lit. des Barocks und der Aufklärung* (F. Mann's *Pädagogisches Magazin*, Heft 83), Langensalza, 1921, III-150 pp., in-8° ; pp. 47-54. — Si je donne, à titre exceptionnel, les signalements de cet ouvrage, c'est en raison de sa rareté.

3. Pourtant, A. Lombard, *L'abbé Du Bos*, p. 190, admet bien que « Du Bos a généralisé et appliqué à l'art tout entier ce que Quintilien avait dit de l'éloquence », mais ne tire pas la moindre conséquence effective de cette grave affirmation. — Cf. une affirmation analogue chez K. Dockhorn, *op. cit.*, pp. 147-8.

4. Cf. A. Lombard, *op. cit.*, p. 202. — Le même auteur, p. 214, n'aperçoit pas davantage combien le rôle que la Rhétorique assigne aux images dans l'éloquence vint renforcer l'action du horacien *Ut pictura poesis* ; nous retrouverons ces deux questions capitales.

riche d'avenir, dès qu'on l'impute à des concepts rhétoriques transplantés, sans plus, dans des terroirs peu propres à les nourrir d'emblée, c'est-à-dire, de l'art oratoire, dans la poésie et dans la peinture.

En somme, dans le système de Du Bos comme ailleurs, la Rhétorique figure aux yeux des historiens un curieux facteur contradictoire, à la fois réel et négligeable, trop évident pour qu'on le puisse nier, trop décrié pour qu'on ose en tirer parti. Or, pour ma part, je prétends que le rôle formatif de la Rhétorique fut peut-être essentiel, en tout cas initial et initiateur dans la conception des *Réflexions*, — initial, puisque Du Bos a dû s'imprégner de Rhétorique dès ses premières études [1], au célèbre collège de Beauvais, qu'il fréquenta jusqu'en 1686, trente ans après Racine. Et s'il n'a point, à lui tout le premier, découvert la force impulsive du mécanisme rhétorique, il en a du moins, à coup sûr, accéléré le fonctionnement et modifié les résultats.

Dès l'abord, en effet, on aperçoit que l'abbé tient les rhéteurs anciens, Quintilien surtout, en très haute estime, et que chacune de ses pages, on peu s'en faut, est imprégnée de substance rhétorique, — tantôt sous la forme évidente et massive de citations textuelles, traduites, commentées, interprétées et, à l'occasion, sollicitées en vue d'une plus fructueuse assimilation ; tantôt sous la forme, plus caractéristique encore et plus fécondante, de réminiscences si bien fondues dans sa propre pensée, qu'on l'en distingue à peine [2].

Une fois éliminés les emprunts divers, de pure information technique et historique, ou de simple parure savante, une masse d'idées et de textes rhétoriques demeure, toute vivante, où l'on reconnaît l'origine au moins partielle de ce qu'on peut tenir pour les problèmes de cadre et les conditions préliminaires du système ; à savoir :

— l'unité des arts, les risques de confusion qu'elle entraîne, mais aussi les heureuses perspectives que, dans certaines contingences historiques et terminologiques, l'art oratoire, entre autres, peut ouvrir aux autres arts ;

1. Bien qu'il n'ait jamais été amené, pour autant que l'on sache, à s'y référer par la suite. On n'a pu relever chez lui qu'un seul souvenir scolaire, sous la forme d'une allusion désobligeante à ses anciens maîtres de théologie, dans une lettre de 1696, p. par Gigas ; cf. A. Lombard, *op. cit.*, p. 6.

2. Quant à l'estime que Du Bos témoigne à Quintilien et pour l'évaluation sommaire des emprunts qu'il fait à l'*Institution*, cf. notre article des *Mélanges Bonnerot*, pp. 123-4. J'étends cette recherche à d'autres rhéteurs dans l'étude que public la *Rivista di Lett. mod. e comp.*

— la critique de « sentiment », à base, tout à la fois, d'impression personnelle et de consentement universel, appelée à rendre compte de la nature et des organes du jugement de valeur chez les récepteurs du fait d'art ;

— la conformation et les incertitudes du créateur de l'œuvre, recevant, d'une part, les impulsions irréfléchies de sa « nature », de son « sentiment », de son « génie » ; subissant, de l'autre, les contraintes régulatrices de la raison universelle et de la technique du métier ; conciliant finalement impulsions et contraintes dans une réalité mixte, d'ordre dialectique, où cependant le libre « sentiment » semble encore dominer ;

— enfin, l'explication de l'homme et de l'œuvre par l'ambiance et les contingences — physiques, physiologiques, historiques, sociales, morales, — où ils éclosent, où ils évoluent.

Ces alentours de l'œuvre d'art une fois déblayés et ramenés à leurs termes passablement rhétoriques, — je l'ai fait ailleurs [1], — reste l'œuvre elle-même, et c'est à l'étude de l'œuvre dans son être, dans sa substance selon Du Bos, que j'entends procéder ici rapidement.

* * *

La persuasion, finalité formelle de l'art. — Cette fois encore, cette fois surtout, l'examen des *Réflexions* engage à remonter au cœur même d'une Rhétorique profondément ancrée, et depuis toujours, dans l'humain, dans ce qui fait l'essence de l'homme individuel et collectif, psychique, logique et social : sa vocation vitale de faire valoir sa personnalité sous une forme ou sous une autre, de la faire admettre et en quelque sorte assumer par ses pairs, en un mot, de *persuader*.

Sur ce point capital, en effet, sans se confondre expressément dans l'esprit de Du Bos, l'éloquence d'une part et, de l'autre, les arts proprement dits — poésie, peinture, musique — constamment s'y recoupent. Certes, notre auteur sait fort bien que ces arts ne coïncident ni dans leur intention, ni dans leur finalité : « Le sublime de la Poésie et de la Peinture est de toucher et de plaire, comme celui de l'éloquence est de persuader » (*Réfl.*, II, S. 1, 1). Plus précisément encore, la Rhétorique « veut persuader notre raison », alors que la Poésie « songe à nous émouvoir préférablement à toutes choses », fût-ce même au prix de la « mauvaise foi » [2].

1. Voir, en effet, les deux études que j'indique dans la Note précédente.
2. *Réfl.*, t. I, S. 33, p. 298. — C'est de cette page en particulier qu'A. Lombard, *La*

Pourtant, la tentation d'assimiler tous les arts à l'éloquence demeure grande, et Du Bos y cède facilement. Le voici, par exemple, qui attribue la profession de « nous persuader », non plus au seul Orateur, mais à « l'Écrivain » en général, — à Malebranche en l'occurrence, — esquissant ainsi un pas en avant dans la voie de la confusion (*Réfl.*, I, S. 33, 297). En fait, atténuée dans ses termes et comme occulte, la confusion demeure constante. Les termes eux-mêmes et les périphrases qui, dans les *Réflexions*, enveloppent et quelque peu déguisent le concept de « persuasion », apparaissent généralement justiciables de la Rhétorique, dont, ici, comme partout, l'abbé manipule l'héritage avec une parfaite désinvolture.

Ces substitutions révélatrices s'opèrent en plus d'un endroit, et jusque dans le contexte des antithèses que l'on vient d'enregistrer. Ainsi, à peine a-t-il allégué la différence, capitale en principe, du « sublime » de la poésie-peinture et du « sublime » de l'éloquence, que, sans s'en apercevoir, il l'efface. Il entend, en effet, que les vers « soient capables [de] faire naître [dans les cœurs] les sentimens qu'ils prétendent exciter », proposition qui atténue grandement le sens de certaine maxime d'Horace, d'ailleurs aussitôt évoquée dans sa teneur décisive — *Et quocumque volent animum auditoris agunto* [1]. Du Bos semble donc tout près de reconnaître à la poésie le même don de persuasion qu'à l'éloquence ; à la poésie, comme d'ailleurs aussi à la peinture : «Horace auroit dit la même chose aux Peintres » (*Réfl.*, II, S. 1, 1-2). Ce faisant, en vérité, Horace — et Du Bos ! — parlent tout bonnement en rhéteurs : la formule d'Horace — *quocumque volent... agunto* — se retrouvera, dans sa substance, sous la plume de Quintilien, — Du Bos connaît l'*Institution*, pour ainsi dure, par cœur ! — qui l'appliquera bel et bien à l'avocat s'efforçant d'*entraîner* ses juges, et de *les amener à l'état d'esprit qu'il veut* [2]. Du Bos, d'ailleurs, ne cache pas de propos délibéré la source rhétorique de sa pensée, source qu'il révèle en ces termes, par exemple : Les « grands Maîtres » en poésie, en peinture, entendent essentiellement, par tous les moyens, « gagner notre esprit » et, dans

Querelle des A. et des M., pp. 34-35, s'autorise pour décider, un peu vite à notre sens, que, suivant l'abbé, « La poésie n'a point pour but de *persuader* ; elle n'est pas une branche de l'éloquence, mais une peinture... » etc. — Nous considérons, nous, qu'il y a lieu d'interpréter beaucoup plus souplement les réserves que l'abbé tient à honneur de formuler sur ce point.

1. Horace, *Art poétique*, v. 100. — Cf. aussi le v. 396, sur Amphyon sachant, par sa lyre, *ducere quo vellet...*

2. *Instit.*, VI, 2, 3 : ... *judicem rapere et in quem vellet habitum animi posset perducere...* — Même formule quelques lignes auparavant, au §. 1 : ... *in eum quem volumus habitum...*

cette voie, tout naturellement, ils rencontrent l'Orateur, dont la tâche se résume en une formule parfaitement équivalente — « nous amener à son sentiment » (*Réfl.*, II, S. 1, 4-5). — Deux cents pages avant, le contexte de l'autre antithèse de principe — l'éloquence, faite pour *persuader notre raison*, face à la poésie qui, elle, ne songe qu'à nous *émouvoir*, — présentait des équivalences du même type, faisant une fois de plus apparaître que l'une des principales caractéristiques de l'art en général, c'est d' « amener [les hommes] où l'on veut »[1], formule qui, de toute évidence, fait écho à celle d'Horace, *volent... agunto*, comme à celle de Quintilien, *vellet... perducere.*

Suivant la tradition rhétorique, le discours, passablement utilitaire, tend à communiquer une vérité de fait ou d'intérêt, et s'adresse donc, en fin de compte, à la raison et à la volonté, alors que les arts proprement dits ne visent à infuser que le plaisir et l'émotion, ou, mieux, le plaisir *de* l'émotion : Du Bos l'a déjà dit rapidement, et nous lui verrons reprendre ce principe de dissociation. Cependant, si la divergence entre l'art et le discours subsiste ainsi quant à l'objectif de leur commune finalité persuasive, la persuasion en soi apparaît bien comme un phénomène universel quant au fonctionnement, quant au mécanisme formel de l'art en général, y compris l'éloquence[2]. Métamorphose par quoi, — non sans se ressentir de ses origines, — la vieille persuasion oratoire s'investit d'une nouvelle et plus vaste mission, proprement esthétique : ici comme ailleurs, il importe grandement de s'en souvenir quand, avec ou sans Du Bos, on s'applique, pour y voir clair, à démonter les ressorts d'une œuvre belle.

En effet, la métamorphose esthétique de la persuasion oratoire va bientôt prêter aux œuvres d'art une coloration particulière, et ouvrir à leur interprète de nouvelles perspectives. Parmi ces conséquences, n'en faisons pour l'heure pressentir qu'une seule : c'est en frayant à l'art, à tous les arts, le chemin, encore incertain, d'une persuasion sui-generis, parallèle à l'antique voie triomphale de la persuasion oratoire, que Du Bos tombe sur une de ses trouvailles les plus troublantes, les plus riches d'avenir, — le processus de contamination, de communication, voire de communion, propre à la forme la plus haute de l'art, — au lyrisme.

1. *Réfl.*, t. I, S. 33, p. 297. — Le concept de persuasion revêt d'autres formes encore, dont celles-ci : la pratique de l'art en général exige de l'artiste qu'il possède le talent qui donne « de l'empire sur les autres hommes », et qui, pour y parvenir, sait les émouvoir « à son gré » ; *ibid.*, t. I, S. 4, p. 41.

2. J'étudie la question de l'unité et de la confusion des arts selon Du Bos dans l'article de la *Rivista* de Florence.

Les trois « offices » de l'orateur en tant que modalités de la persuasion d'art. — Un conflit historique, de Platon à Du Bos : la déchéance de l' « instruction ». — Quels sont donc les ressorts fonctionnels du mécanisme de « persuasion » esthétique ? En éloquence, la persuasion s'opérait de tout temps par le moyen des trois devoirs, *officia*, de l'orateur : instruire (*docere*), plaire (*delectare*), émouvoir (*movere*). Dans le système de Du Bos, deux de ces moyens agissent à chaque instant, « le sublime » de la Poésie, de la Peinture et aussi, bien sûr, de la Musique, étant de « toucher » et de « plaire » (*Réfl.*, II, S. 1, 1). Certaines références catégoriques viendront bientôt témoigner que Du Bos n'ignore point la nature éminemment rhétorique de ces notions.

Or, voici que, face au *plaisir* et à l'*émotion*, la troisième modalité de persuasion — ou plutôt, en principe, la première, — vient à pâlir. Ostensiblement, Du Bos s'emploie à faire déchoir le *docere* de la mission persuasive dont trop souvent encore il se trouvait abusivement investi, non seulement en éloquence, mais dans l'art même, sous la forme didactique, logique, philosophique, ou morale de l'instruction, du raisonnement, de la « vérité ». Du coup, les *Réflexions* deviennent l'instrument de la crise immémoriale que l'alternative *instruire-émouvoir*, autant dire *raison-cœur*, fait peser, dès l'antiquité, sur la conscience de l'homme [1], et tout autant sur le processus technique de la création d'art. Le conflit revêt mille formes et sévit dans tout acte humain de relation et de communication. Qu'il s'agisse d'art, d'intérêt ou de simple conversation, aussitôt l'opposition éclate entre la vérité absolue, toute pure, toute nue, capable, à force de logique et de raison, de se propager telle quelle, — et la vérité individuelle, intentionnelle, circonstancielle, contingente, partant relative, et si consciente de ces infirmités que, pour se transmettre, elle se fait insidieusement véhiculer par l'émotion et l'image. Problème essentiel, s'il en fut, à nos disciplines littéraires où, mieux que tout autre, il est appelé à rendre compte de phénomènes aussi organiques et constitutifs que la sensibilité et sa vocation communicative, proprement *persuasive*, servie par l'image sensible et par tout l'appareil, bien mieux qu'ornemental, de la figuration expressive, le tout ouvrant de larges fenêtres sur le champ magique de l'irrationnel. Problème décisif et que, pourtant, on ne daigne point

1. C'est — avec une portée et des conséquences esthétiques et psychologiques encore inaperçues jusqu'à ce jour, — une alternative analogue à celle que M. Ch. Perelman et Mme L. Olbrechts posent dans leur étude *Logique et Rhétorique*, in *R. philosoph. de la France et de l'étranger*, janvier-mars 1950, pp. 1-35.

apercevoir, par la faute, sans doute, du pitoyable divorce, funeste à nos études, de la littérature et de la philosophie, de l'histoire des lettres et de l'histoire des idées.

Du Bos est donc amené à prendre parti dans un problème historique, générateur d'une controverse à répercussions universelles, sans cesse rebondissante. Or, justement, dans sa jeunesse, il avait vu ce problème rebondir sous les espèces d'une polémique acerbe, dont il a pu et dû suivre les phases durant plus de trente ans. En 1694, l'année même de sa mort, Goibaud Du Bois, de l'Académie française — il avait jadis, en 1666, dans l'affaire des *Imaginaires*, pris, contre Racine, la défense de Nicole et de Port-Royal, puis, un peu plus tard, contribué à l'établissement de la première édition des *Pensées* de Pascal — publiait une traduction des *Sermons* de saint Augustin, précédée d'un copieux *Avertissement* où, en termes assez plats, il traitait des devoirs et moyens de l'éloquence sacrée, et fulminait contre son « faste » et son « enflure » à l'époque. Ce faisant, malgré quelques nuances, peu efficaces, l'académicien repoussait avec mépris le *cœur* et son inéluctable partenaire l'*imagination* en tant qu'instruments de persuasion oratoire, proclamait en toutes choses, et d'abord dans l'administration des vérités religieuses, la primauté de l'*esprit* sur le *cœur*, plaidait, en somme, pour la souveraineté d'une *intelligence* chrétiennement éclairée, opérant dans « l'ordre géométrique » de la « raison », seule en possession d'*instruire*, de persuader, voire de conduire au *cœur*, et de l'*émouvoir* légitimement (p. XL et *passim*).

Entrant aussitôt en lice, le grand Arnauld, dans les derniers mois de sa vie, écrasa les thèses de Du Bois au moyen de tout un ouvrage. Point par point le critique prenait, très exactement, le contre-pied du naïf dogmatisme sacré de l'académicien. Il s'appliquait surtout à faire valoir les prérogatives oratoires de l'*imagination*, « bonne en soi », efficace jusque dans les sciences, jusque dans la religion, — depuis la chute, « point de foi sans imagination », — seule capable enfin de transmettre la *vérité* à l'intelligence sans que, pour ce faire, elle ait recours à « l'ordre géométrique », absolument impropre à l'éloquence. Pour mener à bien sa démonstration, Arnauld trouve des alliés de taille en la personne de Cicéron le rhéteur, en celle surtout d'Augustin, précisément, qu'il prend constamment à témoin, et dont l'académicien avait singulièrement faussé les principes [1].

La réplique d'Arnauld fit grand bruit. Elle répondait bien au

1. *Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs*, Paris, 1695, in-12, Table-218 p.; nous faisons allusion ci-dessus à divers endroits des Remarques I, XI, XV, XVI et XVIII.

sentiment d'hommes tels que Nicole et Bossuet qui, chacun de son côté, dans leur correspondance et, sans doute, dans leur conversation, n'hésitaient point à condamner la thèse de Du Bois, toute sainte qu'elle parût, et à prendre contre elle le parti de l' « imagination » persuasive. S'engageant plus avant encore, Boileau et Maucroix, vengeurs sans pitié, couvrent de ridicule feu Du Bois, — personnage d'ailleurs assez décrié, ingrat, « Tartuffe » et « Dévot », — ainsi que son ouvrage, « chef-d'œuvre d'impertinence et de mauvais sens », suivant Boileau. Et ils montent aux nues l'écrit d'Arnauld, dont Boileau va jusqu'à prétendre « qu'il ne s'est jamais rien fait en notre langue de plus beau ni de plus fort sur les matières de Rhétorique ». Cette opinion, à l'en croire, est unanime : « C'est ainsi que toute la Cour et toute la ville en ont jugé et jamais Ouvrage n'a été mieux terrassé que la Préface du Dévot. Tout le monde voudrait qu'il fust en vie pour voir ce qu'il diroit en se voyant si bien foudroyé » [1]. Voilà donc Nicole, et Bossuet, et Boileau, toute la Cour et toute la Ville s'accordant avec Arnauld, contre le « Dévot », pour confirmer l'éloquence dans ses antiques droits à la passion et à l'image, droits que le « Dévot » lui contestait sottement au nom d'une Religion beaucoup plus sensible qu'il ne faisait mine de le concevoir.

Cependant, la cause de l'éloquence n'était pas gagnée pour autant, et la lutte, bientôt, reprenait de plus belle. Dès 1697, épousant à peu près la querelle de Du Bois, dom François Lamy, bénédictin, dans un important traité *De la connaissance de soi-même*, fulminait sur nouveaux frais contre la « fausse éloquence » qui « flatte » les passions et « réjouit » l'imagination, alors que « l'esprit y demeure vide de vérités solides et salutaires ; et le cœur sans mouvement pour les vrais biens » (III, 123) ; et, s'autorisant, à son tour, du témoignage de saint Augustin, il faisait fi des « images sensibles », impropres, à l'en croire, d'avancer la connaissance des « choses intelligibles » (III, 133).

Aussitôt, des voix s'élevèrent pour critiquer cette opinion et pour demander à Dom Lamy de se mieux expliquer (IV, 265). Ce qu'il fit dès l'année suivante, au dernier volume de son traité, où, à la faveur d'un long *Éclaircissement*, il fonce derechef contre la « mauvaise » éloquence, cet « art de persuader sans raison », à coups de passions et d'images, alors que la bonne éloquence

1. Lettres de Boileau et de Maucroix, 29 avril et 23 mai 1695 ; in *Lettres à Racine et à divers*, p. par Ch.-H. Boudhors, Paris, Belles-Lettres, 1943, pp. 115-6 et 266. — Nicole, *Essai de Morale*, t. VIII, 1733, Lettre 92, p. 257, fournit de cette boutade une variante qui montre bien qu'elle courait les salons, sinon les rues : quelqu'un disait plaisamment qu'en lisant l'écrit d'Arnauld, Du Bois, « s'il n'était point mort, il en mourrait ».

« ne va au cœur que par l'esprit ; et ne songe à remuer celui-là qu'après avoir répandu la lumière sur celui-ci »... (V, 378). Par malheur, on procède inversement, avec le dessein bien délibéré d' « aveugler » l'esprit et de l' « abattre », ce qui ne manque jamais d'arriver, puisque « l'homme aime mieux sentir que réfléchir » (V, 406-7). Ce grave inconvénient s'étend d'ailleurs à la Poésie, « espèce d'éloquence » qui se moque si bien des « vérités », qu'elle les met en cadence et en rime, et leur apprend ainsi, de quelque manière, « à danser » [1].

Cette intervention reléguait feu Du Bois, pourtant responsable du rebondissement de la controverse, au second plan du combat, lequel allait désormais se poursuivre autour de Dom Lamy, bien vivant, lui, très combatif de surcroît, et qui, tout en s'en défendant, reprenait à son compte les propres thèses de son précurseur immédiat. En 1700, l'année même où la 2e édition du traité achevait promptement de paraître, c'est un évêque, Brulart de Sillery, évêque de Soissons, qui, par deux fois, prenait la plume contre Lamy, pour défendre l'éloquence imagée au moyen d'arguments non moins soutenables, ni moins chrétiens que ceux dont son adversaire s'était prévalu pour la combattre, et dont il se sert encore, à brûle-pourpoint, dans une riposte qui vient flanquer l'attaque. Le tout, présenté par le P. Bouhours, et corsé d'une réédition des *Réflexions* d'Arnauld : voisinage significatif, faisant apparaître que, dans l'esprit de l'éditeur, les adversaires combattus, Du Bois et Lamy, avaient bien, dans le fond, partie liée [2].

Quelques années plus tard, en 1703, un nouveau combattant entrait en lice, un vrai rhéteur et maître de rhétorique cette fois, le futur recteur Balthasar Gibert qui, en prenant à cœur les intérêts d'une antique discipline, défendait du même coup ses propres intérêts professionnels. Dès l'abord, pour confondre le bénédictin, il ne lui fallut pas moins de quatre cents petites pages. Tout comme Arnauld et Sillery — mais avec un nouveau renfort d'arguments, de formules et de conviction batailleuse — Gibert recommence à faire valoir les « idées sensibles et les images vives », lesquelles, contrairement aux prétentions de Lamy, « n'altèrent, ni ne falsifient la vérité ». Bien au contraire ! Toujours de concert avec

1. Je cite la 1re éd., Paris, chez A. Pralard, 5 t., 1694-8. — Il faut croire que l'ouvrage eut du succès, puisqu'une 2e éd. « retouchée et augmentée considérablement », ne tarda pas à voir le jour, en 1699-1700 ; la Bibl. Nationale n'en possède que les deux premiers volumes.

2. Le recueil porte le titre collectif de *Réflexions sur l'Eloquence*, Paris, Josse, 1700, in-12°, Avertissement-357 p. — C'est B. Gibert, *Jugemens des Savans sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique...*, Paris, t. III, 1719, p. 318, qui attribue l'*Avertissement* à Bouhours.

l' « expérience », l'imagination seconde admirablement l'esprit en quête de « connaissances », et lui en fournit de fort utiles... Avec la même intrépidité, Gibert exalte ensuite la force oratoire des Passions, prend contre Lamy, qui la pourfendait, jusqu'à la défense de la Poésie, pose hardiment que l' « harmonie du discours » elle-même — voyez donc Longin et, une fois de plus, saint Augustin, *De Doctrina christiana* — est « un moyen propre pour nous conduire à une fin honnête, pour *persuader la vérité* »... [1].

Dans sa longue réplique de 1704, Lamy se venge contre son rival en le traitant, non sans à-propos, d' « acteur » [2], — tout orateur l'étant peu ou prou, ne fût-ce que par son « action » — et il s'attire ainsi une cinglante riposte de Gibert, en trois temps [3], — une par année ! — sans que l'un, ni l'autre, renouvellent sensiblement les thèmes et les termes de leur divergence. Notons seulement, pour faire sentir le ton de plus en plus net et décidé du débat, le titre d'une des *Réflexions* de Gibert, *Que l'art d'exciter les Passions par le discours est un art très louable, et un moyen très légitime de persuader* (1706, p. 85 et suiv.). Et notre rhéteur — retenons-le aussi — nous surprend agréablement quand il montre qu'il a pleine conscience de l'insondable complexité du cœur, cet « Océan orageux », aussi difficile à connaître par « les plus habiles connaisseurs » que les vents de la Mer le sont par les « Pilotes les plus expérimentés » (1706, p. 88).

En marge du grand débat, plus d'un épisode encore surgit, qui ravive la polémique. Tel celui qui, en 1703, mit aux prises le cartésien Edmond Pourchot, physicien philosophe, et Gibert encore, épisode qui intéresse de près le problème des « passions » ; ou bien, en 1704, le même Gibert, toujours sur le qui-vive, et Henri Lelevel (*Lettres...*, 1704 ; etc.), partisan de Malebranche, essayant d'occuper une position mixte, à mi-chemin entre Gibert et Lamy... Au même moment, avant, comme après 1700, la presse de son côté s'en mêle, s'agite, bataille pour l'un, contre l'autre, — le *Journal des Savants*, le *Journal de Paris*, le *Journal de Soleure*... Le débat s'étale ainsi sur des milliers de pages, durant plus de dix ans, engage quelques-uns des plus grands personnages de l'époque, — Boileau, Bossuet, — intrigue fort, sans doute, les milieux lettrés...

Intérêt légitime quand, en même temps qu'à l'éternelle portée des

1. B. Gibert, *De la véritable Eloquence*, Paris, 1703, in-12, Préface, 401 p. ; cf. pp. 93, 97-98, 131 et suiv., 186 et suiv., 210, etc. — C'est moi qui souligne.
2. *La Retorique* [*sic*] *de collège trahie par son apologiste*,... Paris, Mariette, 1704, in-12, 228 p.
3. B. Gibert, *Réflexions sur la Rhétorique, où l'on répond aux Objections du P. Lamy, Bénédictin*. Paris, M. David, 1705, 1706, 1707, in-12, *Avertissement*, 110-188-127 pp.

problèmes soulevés, on pense aux glorieuses autorités, anciennes, modernes, voire contemporaines, dont on sollicite le concours et qui, évoquées ou non, se tiennent tout près, assistant aux ébats de leurs propres idées, aux processus qu'elles déclenchent ou subissent dans les deux camps aux prises. Et c'est tout l'Ancien Testament, et le Nouveau, — Moïse, Job, les Psaumes, Jésus-Christ en personne, — qui, à force d'exemples, viennent déposer en faveur de l'éloquence émouvante et imagée. — C'est Platon, Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, le Descartes du *Traité des Passions*, que l'on approuve, ou combat. — La *Logique* de Port-Royal, faisant figure d'ouvrage classique, — et donc, une fois de plus, Arnauld, Nicole, — est censée plaider, tantôt pour l'éloquence des passions imagées, tantôt contre elle. — Requis par Gibert en 1703, Bossuet témoigne en faveur des images. — Et, en 1704, Lamy ne s'avise-t-il pas de faire mettre la Rhétorique en pièces par « l'illustre Monsieur Loke [*sic*] Anglois », au grand scandale de Gibert, qui ne tarira pas d'ironies à l'adresse du pitoyable « bouclier » que Lamy s'est donné contre l'écrasant avis de saint Augustin et de « tous les siècles »[1].

La controverse recoupe encore de quelque manière certains thèmes des *Pensées*, ceux aussi que débattent silencieusement les fragments, inconnus pour l'heure, *De l'esprit géométrique* et *De l'art de persuader*, thèmes où Pascal avait déjà posé, dans son essence, l'alternative *docere-delectare* ; et plus directement, la philosophie de Malebranche, lequel manifeste sa présence plus ou moins occulte à chaque tournant. Cependant, le principal moteur de la bataille demeure saint Augustin, excellent pour la théorie et non moins pour la pratique de l'éloquence sensible et persuasive, puisque, c'est bien le cas de le dire, ses émouvants *Sermons* prêchent d'exemple ; saint Augustin dont tout le monde, Lamy, Arnauld, Gibert, à qui mieux mieux, se renvoient sans relâche les propositions, comme des balles.

Déjà considérable en soi, le problème des fondements de l'éloquence gagne encore en profondeur quand on l'encadre, comme il convient de le faire, dans la grande controverse de la Grâce, — la « grâce de lumière » et la « grâce de sentiment » que Malebranche, interprétant saint Augustin, propose dans une de ses *Lettres* au grand Arnauld[2], — controverse où Malebranche, Arnauld, le cartésien Régis, Bossuet, Lamy lui-même, se trouvent engagés sur

1. F. Lamy, *La Retorique* [*sic*] *de collège trahie...*, 1704, p. 74. — B. Gibert, *Réflexions...*, 1705, p. 68 ; 1707, p. 67.
2. *Recueil...*, Paris, 1709, t. II, p. 12.

les traces d'Augustin. La querelle littéraire comporte ainsi un arrière-plan religieux dont on ne saurait l'isoler sans la diminuer, sans aussi en fausser le sens et l'enjeu, — psychologique, moraliste, théologique, voire métaphysique, non moins qu'esthétique. Et nous nous réservons de procéder ailleurs à l'examen analytique de cette grave affaire où, si curieusement, les exigences techniques de l'art oratoire se trouvent recouper tant de positions de l'esprit humain en quête de certitudes foncières.

En attendant, il apparaît légitime d'interroger Du Bos quant au retentissement de la controverse dans son esprit, et quant à ses propres réactions, telles du moins qu'elles se font jour dans les *Réflexions*. Celles-ci, en effet, se trouvent tout engagées dans un procès dont notre auteur a dû suivre le développement épisode par épisode, alors que, forgeant lentement ses propres armes, il s'apprêtait à y prendre parti ; procès qui, ayant précédé les *Réflexions* de vingt-cinq ans, les dépassera d'au moins dix, puisqu'en 1727, l'intervention de Rollin, dans son *Traité*, viendra rallumer la polémique, l'inévitable Gibert étant toujours sur la brèche ; et qu'en 1729, dans son *Histoire de l'Académie française*, l'abbé d'Olivet se souvenait encore du « système » de Goibaud Du Bois, « foudroyé » jadis par Arnauld.

Enfin, par une rencontre bien significative, l'année même des *Réflexions*, en 1719, Gibert était revenu à la charge, analysant et, sur nouveaux frais, repoussant le système de Goibaud Du Bois et de Lamy, exaltant sa réfutation par Arnauld, évoquant à ce propos le jugement de Boileau, reprenant position contre l'*ordre géométrique* en éloquence, et pour l'émotion persuasive à force d'images sensibles [1].

Les relations personnelles ne laissent pas de donner quelque consistance à ces indices chronologiques. Il est hors de doute qu'en 1705 — depuis quand ? — Du Bos fréquente Malebranche et lui communique tel écrit de Bayle et, peut-être, de Cudworth [2]. C'est bien avant qu'il a dû connaître Gibert, avec lequel il se trouve, vers 1696, assez lié pour lui faire porter des livres à l'abbé de Saint-Hilaire [3]. Ses relations avec Locke, on s'en souvient, commencent dès 1698. Et sa correspondance, avec Bayle en particulier, montre que, dès le 10 juin 1695, il prend un vif intérêt au

1. *Jugemens des Savans...*, t. III, 1719, pp. 318-344.
2. Du Bos à Bayle, Paris, 5 mars 1705, p. par A. Lombard, *La Corresp. de l'Abbé Du Bos*, Paris, 1913, pp. 52-53.
3. Cf. *Vingt lettres inédites...*, p. par Paul Bonnefon, *RHLF.*, XIV, 1907, p. 149. — Mais s'agit-il bien de *notre* Gibert ? A. Lombard, *L'Abbé Du Bos*, n'en souffle mot.

traité de Lamy, traité dont il aimerait bien savoir s'il « a cours et s'il fait bruit », et dont, à partir de 1697 au plus tard, il rencontre souvent l'auteur [1].

Ces auteurs, Du Bos les cite peu ou point, et il ne fait aucune allusion à la controverse qu'ils entretiennent. A peine rappelle-t-il l'existence de la *Logique* de Port-Royal (*Réfl.*, II, S. 33, 506-7) et — par un à-propos malicieux, dont nous expliquerons le sens profond — celle de la *Recherche* de Malebranche (*ibid.*, I, S. 33, 297-8), ouvrages qu'il a pourtant bien présents à l'esprit au moment où, vers 1710-1715, il compose le sien : quant à Malebranche du moins, l'exactitude de la référence en fait foi. Il n'a pas dû, non plus, oublier l'*Entendement* de Locke, à la naissance duquel il avait jadis assisté. Et l'on ne conçoit pas qu'il n'ait gardé aucun souvenir d'Arnauld faisant si bonne justice de Goibaud Du Bois, événement dont on ne cesse de parler, ni surtout des traités de Lamy et des écrits de Gibert, gens de sa connaissance...

L'exigence n'en devient que plus instante de replonger les *Réflexions* dans leur ambiance naturelle, celle du litige en cours dont, à voir les choses strictement, elles offrent l'épisode le plus fécond, qui seul survivra. On croit percevoir plus d'un écho, et mainte accointance apparaît à première vue, de part et d'autre, dans les attitudes, les arguments, les idées, les solutions, et jusque dans les termes [2], réminiscences ou rencontres dont nous ne pourrons fournir dans ces pages que des indices occasionnels, attestant à l'époque la diffusion des antiques données du système. Si nous limitons notre tâche de la sorte, c'est pour imiter Du Bos lui-même qui, peu théologien et guère philosophe, tout en récoltant plus ou moins occultement le fruit du débat aux multiples implications que l'on mène de son temps autour de la Rhétorique — et donc, un peu, de l'art en général, — recherche bien plus volontiers l'appui patent, voire textuel, des anciens que celui de ses contemporains.

1. Lettre à l'abbé de Francastel, p. par Bonnefon, *ibid.*, p. 147. — Le 29 août 1697, Bayle demande à Du Bos de l'excuser auprès de Lamy, qui lui a « offert si obligeamment un exemplaire de son traité de la connaissance de soi-même... », lequel en est alors au t. III ; cf. *Choix de la corresp. inédite de P. Bayle...*, p. par E. Gigas, Copenhague, 1890, p. 109. — Dans la correspondance de Du Bos avec Bayle et autres, fin 1696-1697, il est surtout question de l'anti-Spinoza (*Le nouvel athéisme renversé...*) que Lamy vient de faire paraître ; cf. A. Lombard, *Corresp...*, pp. 24-25 ; Gigas, *Choix...*, pp. 292-3, 297, 303 ; Dom Paul Denis, *Lettres autogr. de la Coll. de Troussures...*, 1912, pp. 42, 164.

2. Ainsi, dans sa théorie des climats, Du Bos retrouve certains thèmes que Lamy — dont on ne parle pourtant jamais dans cet ordre d'idées, ni d'ailleurs dans nul autre... — avait bien pressenti, ou même formulés... Je précise ces analogies dans la *Rivista* de Florence.

C'est tout à la fois d'enthousiasme et délibérément que Du Bos s'engage dans le parti des passionnés et des imaginatifs à divers titres, parti qui, de son temps, réunit curieusement des hommes s'appelant saint Augustin, Pascal, Nicole, Arnauld, Sillery, Gibert et même, à bien voir les choses, Malebranche.

Son scepticisme quant aux vertus persuasives du *docere* s'affirme sur plus d'un plan, et d'abord sur celui de la psychologie courante, où seuls quelques individus d'exception, tout en échappant au risque d'une « rêverie morne et languissante », peuvent se livrer avec plaisir, avec fruit, à l'occupation de « réfléchir », de « méditer », et se satisfaire pleinement de cette « conversation avec soi-même », si déprimante pour les autres, lesquels, en s'y livrant, risquent de sombrer dans un « ennui » tout proche du *spleen* britannique, dont l'abbé Du Bos avait bien dû entendre parler, ne fût-ce que dans certain écrit de son probable précurseur John Dennis [1]. Même incapacité du *docere* et de ses dérivés dans l'ordre social, où les hommes n'agissent jamais les uns sur les autres « par la voie du raisonnement et de la conviction » ; où « la supériorité d'esprit et de lumières » ne leur donne jamais de l'empire sur leurs pairs (*ibid.*, I, S. 4, 40-41).

L'insuffisance esthétique du *docere* n'est guère moins flagrante. En matière d'art, non moins que dans l'ordre psychologique et social, « l'esprit est d'un commerce plus difficile que le cœur » (*ibid.*, I, S. 8, 65). Il n'est jusqu'au poème « dogmatique » — lisez : didactique ; et voyez donc les *Géorgiques*, par exemple, — qui, pour atteindre à ses fins, ne soit tenu de sacrifier les « instructions » à des effets plus plaisants, ou plus intéressants. Autrement, l'intérêt d'un tel poème s'épuise à la première lecture, attendu que « L'esprit ne saurait jouir deux fois du plaisir d'apprendre la même chose... », et donc que « Le plaisir d'apprendre est consommé par le plaisir de savoir ». En somme — le poème de Lucrèce, celui même de Virgile, en font preuve — ...

> Les hommes aimeront toujours mieux les livres qui les toucheront que les livres qui les instruiront. Comme l'ennui leur est plus à charge que l'ignorance, *ils préfèrent le plaisir d'être émus au plaisir d'être instruits* (*ibid.*, I, S. 9, 65-68 ; c'est moi qui souligne).

A telle enseigne que l' « Écrivain le plus austère » est contraint, pour nous persuader, de ne pas s'en tenir à la « raison toute nue » et d'accommoder celle-ci par des moyens qui n'importent point pour le moment (*ibid.*, I, S. 33, 297).

1. *Réfl.*, 1770, t. I, S. 1, pp. 7-9. — Je précise un peu plus loin l'hypothèse du contact Du Bos-Dennis.

Or, ces propositions s'insèrent parfaitement dans la grande controverse de l'époque, et font écho jusqu'à certains de ses termes, à ceux de la *Logique* de Port-Royal, par exemple, où Arnauld et Nicole, s'annexant un principe rhétorique essentiel, admettent que l'on passe outre la « vérité toute nue », — « le plaisir de l'âme consistant plus à sentir des mouvements qu'à acquérir des connaissances » ; et qui vont jusqu'à déclarer hardiment, par la plume de Nicole, auteur de ce chapitre *Des mauvais raisonnements* :

> ... quand il s'agit d'entrer dans l'esprit du monde, c'est peu de chose que d'avoir raison ; et [...] c'est un grand mal de n'avoir que raison, et de n'avoir pas ce qui est nécessaire pour faire goûter la raison [1].

Et l'on se souvient que le P. Lamy, tout en déplorant cet état de choses, était bien obligé de reconnaître à son tour que « l'homme aime mieux sentir que réfléchir » [2].

Pour bien asseoir sa thèse de la supériorité du *cœur* sur la *raison* en matière d'art, Du Bos aurait pu s'autoriser, non seulement des aveux, si curieusement concordants, de ses contemporains, mais des préceptes de la Rhétorique même, — la païenne, comme la chrétienne, d'Aristote à Augustin, — qu'il n'invoque pourtant pas en l'occurrence ; considérant, sans doute, — bien à tort ! — que l'éloquence vise, sans plus, à « persuader notre raison », et donc qu'elle ne fait pas loi pour la Poésie, laquelle, au prix de tous les risques, « songe à nous émouvoir » (*Réfl.*, I, S. 33, 298) ; alors qu'en fait, dans l'acte de persuasion, la Rhétorique soumet la raison à des épreuves bien dégradantes, pour, en fin de compte, lui enjoindre de se plier au bon vouloir des passions et de leurs instruments [3].

Quelle qu'en soit l'originalité relative, la solution nettement anti-rationnelle que Du Bos propose à l'éternelle alternative de l'esprit humain, marque tout au moins une date capitale dans l'histoire des idées, puisqu'elle contribue à coup sûr — pour une part substantielle, bien qu'indéterminable — au triomphe du

1. *La Logique ou l'Art de penser...*, 1662. Cf. l'éd. A. Fouillée, Paris, 1877, (reproduisant la 5e éd., définitive, de 1683), pp. 100 et 294. — Il faut croire qu'il s'agit là d'une vérité courante à l'époque, puisque, vers 1680, le *Discours sur les passions de l'amour* (éd. L. Lafuma Paris, 1950, p. 119) constate de son côté que « les pensées pures [...] fatiguent [l'homme] », qui se veut « quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes ».

2. *De la Connaissance de soi-même...*, t. V, p. 407.

3. Ainsi, Quintilien, IV, 5, 6 : *Non enim solum oratoris est docere, sed plus eloquentia circa movendum valet.* — Cf. surtout, du même rhéteur, le chap. VI, 2, où la position passablement antirationnelle de la Rhétorique ancienne apparaît en pleine lumière ; ainsi, §§. 3-4 : seule vaut l'éloquence pathétique et, par là, entraînante, persuasive, — *haec eloquentia regnat.* — J'insiste sur l'illusoire dissociation de l'éloquence et de l'art chez Du Bos, dans mon article de la *Rivista* de Florence.

delectare et du *movere* sur le *docere*, — autant dire, en termes de l'époque, du *sentiment* sur l'*esprit*, du *cœur* sur la *raison*, — et donc à l'éclosion et au cheminement de la nouvelle sensibilité, promise aux joies futures de l'*âme sensible*, et mieux encore peut-être...

Cependant, à cette croisée des chemins antiques et modernes, il importe beaucoup, essentiellement peut-être, de bien marquer la conjonction de la rhétorique traditionnelle et de ce qui, bientôt, deviendra l'esthétique moderne. Sensible, malgré tout, dans le cas du *docere*, — où la prétention de Du Bos, toute théorique d'ailleurs, de dissocier l'art et l'éloquence porte à faux, — cet accord foncier va bientôt éclater quant aux véritables ressorts du mécanisme de la persuasion — *plaire*, *émouvoir*.

Delectare-Conciliare. *Du « plaisir » persuasif au plaisir esthétique.* — « Le sublime de la Poésie et de la Peinture est de toucher et de plaire... » (*Réfl.*, II, S. 1, 1). Dans un siècle aussi « éclairé », aussi « philosophe » que le sien, Du Bos tient qu'en fait de critique, la philosophie elle-même, loin d'en juger, à son habitude, par la raison abstraite, doit s'en remettre à l' « impression » des gens qui lisent, si nombreux :

La Philosophie qui enseigne à juger des choses par les principes qui leur sont propres, enseigne en même tems que, pour connoître le mérite et l'excellence d'un poëme, il faut examiner s'il plaît et à quel point il plaît et il attache ceux qui le lisent (*ibid.*, II, S. 24, 381).

Il y avait longtemps que le « plaisir » apparaissait — aux partisans de l'antiquité surtout — comme le principal objet de l'art. Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Boileau même, dix autres, jusqu'à Fénelon, l'avaient admis sans peine, et parfois d'enthousiasme. L'abbé Fraguier, par exemple, venait de publier certain propos qu'il avait tenu dès 1706, en parlant de Platon : « La poésie, fille du plaisir, comme la peinture, n'a comme elle pour objet que le plaisir même »[1]. Il ne devait échapper à personne, non plus, — le P. Rapin, parmi beaucoup d'autre, l'ayant proclamé cinquante ans auparavant, — que l'éloquence est « le véritable art de plaire »[2].

Du Bos, pour sa part, le sait bien qui, avec Horace, exige des poèmes qu'ils soient, non seulement beaux, mais agréables, plaisants, *dulcia sunto* ; et il n'oublie pas d'ajouter qu' « Horace auroit

1. *Mém. Acad. des Inscr. et B. L.*, t. I, 1717, p. 76 ; cité par A. Lombard, *L'abbé Du Bos*, p. 187.
2. Rapin, *Réfl. sur l'Eloquence*, 1671 ; éd. 1684, t. II, p. 15.

dit la même chose aux Peintres »[1]. Cependant, comme pour mieux dévoiler l'origine rhétorique de ce principe, il invoque aussitôt l'autorité d'un vrai rhéteur, doublé d'un grand orateur, Cicéron ayant, en effet, soutenu que l'art n'atteint son objectif que lorsqu'il parvient à nous émouvoir et à nous plaire spontanément, *nisi naturam moveat ac delectet...* [2]. Quintilien faisait encore plus grand cas de la *voluptas*, de la *delectatio*, nécessaire à l'expression, voire à l'argumentation elle-même, lesquelles portent juste autant qu'elles savent plaire, donc attirer, retenir [3]. C'est donc au moyen d'une maxime impérative de Quintilien que Du Bos expliquera le rôle esthétique du plaisir, lequel, exalté par des prestiges musicaux et autres, induit à tenir pour réelles jusqu'aux fictions de l'Opéra : *Ex voluptate fides nascitur*. Acte de foi que l'on doit bien, à quelque degré, assimiler à l'acte de persuasion, puisqu'il s'exprime par la même formule. Et voilà Quintilien faisant autorité en matière d'Opéra, car, sans le nommer, c'est bien lui que Du Bos vient de citer, de mémoire, sans doute [4]. Or, installer de la sorte, en plein Opéra, un principe aussi nettement, aussi notoirement rhétorique, c'est inférer ouvertement de la rhétorique à l'esthétique, et c'est, à force de s'en montrer obsédé, trahir l'une des principales origines du système tout entier, bâti, on le voit, sur l'idée d'une *persuasion* — communication, séduction... — analogue à l'oratoire, et s'opérant d'abord, tout comme celle-ci, par le *plaisir*.

Qu'est-ce donc que plaire ? Et, surtout, comment plaire ? Les deux questions, substance et moyen, se commandent l'une l'autre. Dès l'introduction, Du Bos annonce qu'il « ose entreprendre [...] d'expliquer l'origine du plaisir que nous font les vers et les tableaux » (I, 3). Et il va s'appliquer à faire admettre que cette origine gît, d'une part, dans les simples impressions des sens — les visuelles, comme dans la peinture, et aussi, de quelque manière, dans la poésie ; les sonores, comme dans la poésie encore, et surtout dans la musique — et, par voie de conséquence, dans les « passions » que ces impressions ne laissent d'entraîner ; et de

1. *Ep. ad Pisones*, V. 99. — Par malheur, en citant cette loi, — car Horace parle bien ici « en style de Législateur » ! — Du Bos, *Réfl.*, t. II, S. 1, pp. 1-2, l'interprète si librement — « remuer les cœurs » ! — qu'il frise le contresens.

2. *De Orat.*, III, 51, 197. — Dans l'éd. de 1770, t. II, S. 1, p. 2, on a imprimé fautivement *natura*, comme d'ailleurs dans la 1re éd., t. II, p. 2.

3. *Instit.*, IV, 2, 119 ; V, 14, §§, 29, 35 ; VIII, *Pro.*, 7, etc.

4. *Réfl.*, 1770, t. I, S. 46, p. 501 ; 1719, t. I, S. 47, p. 671. — Les termes latins que propose ici Du Bos, apparaissent comme la refonte non douteuse des formules, toutes proches, de Quintilien : à propos du juge — *voluptate ad fidem ducitur* (IV, 2, 119) ; à propos des auditeurs d'un discours — *multum ad fidem adjuvat audientis voluptas* (V, 14, 35). — M. A. Lombard, *L'abbé Du Bos*, p. 280, attache si peu d'importance à la rhétorique de son auteur qu'en reproduisant le passage sur l'opéra, il arrête sa citation juste avant la formule latine, qui en fournit pourtant comme la synthèse et la conclusion.

l'autre, dans tout un ensemble de convenances — historiques, géographiques, nationales, psychologiques, voire physiologiques, humaines donc, en général et en particulier, — comprises, pour la plupart, sous le chef de l'antique *Ethos* — les *mores* des Latins, les « mœurs » des rhéteurs modernes, et non seulement des rhéteurs ! Convenances dont la Rhétorique avait de tout temps fait l'instrument du plaisir persuasif, ayant statué que — pour se concilier l'auditeur, partant pour lui plaire, *conciliare-delectare*, deux phénomènes qui, pratiquement, se confondent, — il faut en deviner les prévisions, en connaître les exigences, s'y plier ; convenances aussi dont le principe n'agira guère moins en esthétique, ainsi que Du Bos, parmi les premiers, le fera valoir.

Movere. *L'esthétique des passions persuasives.* — Auparavant, étudions avec Du Bos le rôle décisif de l'autre ressort du mécanisme d'art, le trouble émotionnel.

Tout art, en effet, s'accompagne d'émotion, qui en est l'âme et le principe. Ayant, dès l'abord, fait valoir que la « passion » joue dans l'économie de l'âme en général un rôle capital, — nous réservons cette question de psychologie esthétique, — Du Bos rappellera sans cesse par la suite que l'art est fait, essentiellement, pour *toucher*, pour *attendrir*, pour *remuer l'âme*, bref, pour *émouvoir*, — l'antique *movere* des rhéteurs.

Ainsi fait la Poésie, pour des raisons profondes et par des moyens précis, qui apparaîtront bientôt ; la poésie qui d'ailleurs touche, émeut, à divers degrès, suivant le genre, et en tout premier lieu, l'élégie et l'églogue, lesquelles, par excellence, « nous font entendre des hommes touchés ». L'épigramme elle-même, voire le poème didactique, — « dogmatique », — à moins de toucher, d'attendrir, font long feu, car seule l'émotion ne s'use point : « le cœur peut jouir deux fois du plaisir de sentir la même émotion », alors que, tout au contraire, « Les Poèmes dogmatiques, que leurs Auteurs ont dédaigné d'embellir par des tableaux pathétiques assez fréquents, ne sont guères entre les mains du commun des hommes » (*Réfl.*, I, S. 8-9, 63-67).

Plaire, mais aussi *toucher*, — et l'on verra que le premier ne va point sans le second, — tel est donc « le sublime de la Poésie et de la Peinture ». Horace l'a bien dit, à jamais : « Il ne suffit pas que vos vers soient beaux, ... ; il faut encore que ces vers puissent *remuer les cœurs* »... [1]. Et si, comme l'entend Cicéron, l'art émane

1. *Réfl.*, t. II, S. 1, pp. 1-2. — Rappelons que Du Bos cite ici le vers 99 de l'*Ep. aux Pisons*, et que « remuer les cœurs » pour *dulcia sunto* touche au contresens, et n'en prouve que mieux, chez son inventeur, la hantise du rhétorique *movere*.

bien de la nature, il manque son objet dès qu'il n'émeut pas en nous la nature, *nisi naturam moveat...* [1]. C'est quand le poète tragique « me fait pleurer » et « se joue ainsi de mon cœur », — *per extensum funem...*, disait fortement Horace, — qu'il fait « quelque chose de divin », et que je distingue le « grand artisan » du « simple manœuvre », celui-ci fût-il « plus habile ouvrier que lui dans l'exécution », versification ou dessin, et tout confit dans le respect des règles [2].

D'où, précisément, la légitimité de la critique d'*impression*, s'exerçant spontanément, « par la voie du sentiment » :

> Puisque le premier but de la Poésie et de la Peinture est de nous toucher, les poèmes et les tableaux ne sont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent et qu'ils nous attachent. *Un ouvrage qui touche beaucoup doit être excellent à tout prendre.* Par la même raison l'ouvrage qui ne touche point et qui n'attache pas, ne vaut rien... [3].

Car Peinture et Poésie bien comprises « n'opèrent que pour nous toucher » (II, S. 24, 379). Contrairement à l'histoire, qui s'adresse principalement à l'esprit, — « le mérite principal de la poésie consiste à nous toucher. C'est l'attrait de l'émotion qui fait lire un poème » (II, S. 35, 554).

La Musique présente le même attrait. En citant Cicéron, et Quintilien, et Longin, par dizaines de lignes, et en les traduisant librement au fur et à mesure, — une bonne vingtaine de pages pour l'ensemble, sans compter les reflets, les ricochets, les échos, — Du Bos s'emploiera donc de son mieux à faire entendre que, par des moyens variés, dont nous aurons à faire connaître plusieurs, la musique agit puissamment sur le cœur et s'apparente par là aussi bien à l'éloquence qu'à la poésie et à la peinture ; que les « symphonies » elles-mêmes « nous touchent beaucoup », d'où le fait notoire que, de tout temps, en tous pays, on s'est bien servi

> du chant inarticulé des instruments pour *remuer le cœur* des hommes, et pour *mettre certains sentiments en eux*, principalement dans les occasions où l'on ne saurait leur inspirer ces sentiments en se servant du pouvoir de la parole [4].

Du Bos ne fait ici que traduire très librement — et sans donner acte ! — une proposition de Quintilien, si importante, faut-il croire,

1. *De Orat.*, III, 51, 197 ; *Réfl.*, t. II, p. 2. — Rappelons, ici encore, que Du Bos écrit fautivement *natura*, et ajoutons que, dans l'interprétation, il précise le texte de Cicéron en définissant techniquement l'*ars*, — dessin, coloris, versification, servant « à donner l'être à des objets capables par eux-mêmes de nous émouvoir et de nous plaire », et qui ne valent que dans la mesure où ils y parviennent.
2. *Réfl.*, t. II, pp. 3-4. — Les termes d'Horace, que Du Bos interprète si librement, sont tirés de l'*Epître* II, 1, v. 210.
3. *Réfl.*, t. II, S. 22, p. 339. — C'est moi qui souligne.
4. *Réfl.*, t. I, S. 45, pp. 472-3. — C'est moi qui souligne.

à ses yeux, qu'il la retrouve sous sa plume quelque sept cents pages plus loin, cette fois texte et traduction :

Le son des instrumens, écrit Quintilien, l'Auteur le plus capable de rendre compte du goût de l'antiquité, nous affecte, et bien qu'il ne nous fasse pas entendre aucun mot, il ne laisse point de nous inspirer divers sentiments [1].

Proposition aussitôt corroborée par toute une longue page en traduction, suivie de l'original, où le même rhéteur précise que c'est la nature elle-même qui nous rend assez sensibles aux simples sons mesurés, *natura ducimur ad modos*, pour que les « symphonies » puissent « nous émouvoir à leur gré » [2].

Il en est bien ainsi, d'abord, dans les grandes circonstances, et jusque dans le train ordinaire de la vie. Quintilien évoque à ce propos la variation des tonalités musicales dans les divers moments des jeux sacrés, *in certaminibus sacris*, et dans les prières dites à genoux, *cum posito genu*, précisions dont Du Bos, — scrupule religieux, ou dédain du détail concret, — tout en les citant dans leur langue, ne rend en français que le sens général, incolore, « sentiments de dévotions [*sic*] », « fêtes » ; puis, dans les différentes situations de la guerre, avance, retraite [3]. Et, sautant à l'autre bout de l'*Institution*, Du Bos de citer l'exemple des plus grands généraux anciens, qui ne dédaignaient point de jouer eux-mêmes des instruments militaires ; et celui des armées de Lacédémone, des légions romaines, où la musique avait à jouer, c'est le cas de le dire, un rôle capital [4].

L'opinion de Longin, résumé, puis traduit, n'est guère moins décisive en l'occurrence :

1. *Instit.*, L. I, 10, 25 : ... *cum* [*etiam*] *organis, quibus sermo exprimi non potest, affici animos in diversum habitum sentiamus.* — *Réfl.*, 1770, t. III, S. 3, pp. 47-48. — En 1719, cette citation de Quintilien figure au t. I, p. 641, où elle appuie un long passage traduit de Longin, que je donne un peu plus loin.

2. *Instit.*, L. IX, 4, §. 10 : ... *in alios* [*tamen*] *atque alios motus ducerent auditorem...* — *Réfl.*, 1770, t. III, S. 3, pp. 48-49 ; éd. 1719, t. I, S. 46, pp. 642-643. — Afin de montrer une fois de plus avec quel soin analytique Du Bos a distribué la matière de son auteur et combien il a su tirer parti de ses leçons, je fais observer que, dans l'éd. définitive 1770, il cite le début de ce §. 10, *nihil intrare potest in affectus, quod in aure* [...] *vestibulo*... deux cents cinquante pages auparavant, au t. II, S. 26, p. 397.

3. *Réfl.*, t. III, S. 3, pp. 47-49, où Du Bos traduit librement, puis reproduit la totalité du L. IX, 4, 11, de l'*Instit.* — Du Bos cite aussi la suite de ce texte, le §. 12 tout entier, où le rhéteur évoque l'exemple des Pythagoriciens, qui avaient coutume de s'éveiller et de s'endormir au son, tantôt excitant, tantôt apaisant, de la lyre. Dans l'éd. de 1770 que nous suivons et qui, rappelons-le, reproduit à peu près celle de 1733, cette dernière citation figure au t. I, S. 45, p. 478. — Cf. encore, sur le rôle émotif de la musique dans le « culte religieux » et à la guerre, *Réfl.*, 1770, t. I, S. 45, pp. 473-4. Ces reprises et répétitions sont la conséquence du déplacement de certains chapitres du t. I, chapitres qui, fortement développés, formeront, à partir de 1733, le t. III de l'ouvrage, spécialement consacré à une *Dissertation sur les Représentations Théâtrales des Anciens.*

4. *Instit.*, I, 10, 14 : *Réfl.*, *ibid.*, p. 50, où Du Bos cite encore, à l'appui de cet exemple de Quintilien, une relation de Tite-Live.

... Et de vrai ne voyons-nous pas que le son des instruments à vent *remue l'âme* de ceux qui les entendent, qu'il les *transporte hors d'eux-mêmes*, et qu'il les fait entrer quelquefois dans une espèce de fureur ? Ne voyons-nous pas qu'il les contraint de conformer les mouvements de leur corps au mouvement de la mesure, et qu'il leur arrache souvent des démonstrations involontaires ? La musique instrumentale agit donc sensiblement sur nous, puisque nous lui voyons faire l'*effet que le Compositeur a voulu qu'elle produisît.* Quoique les sons de cette musique qui ne sont point articulés, ne nous fassent pas entendre des mots qui réveillent en nous des idées précises, néanmoins ses sons, ses accords, son rythme excitent en nous plusieurs sentiments différents. *Ces imitations inarticulées nous remuent autant que les phrases d'un Orateur nous remueraient* [1].

Sensible aux impressions séparées de l'oreille et de l'œil, il est naturel que l'âme le soit bien davantage quand elles se trouvent réunies, comme à l'Opéra, — voyez donc tel épisode de l'*Amadis* de Lulli, où « Notre imagination, attaquée en même temps par l'organe de la vue et par l'organe de l'ouïe, est beaucoup plus émue de l'apparition de l'Ombre [d'Ardan, et des « accents funèbres » qui l'accompagnent] que si nos yeux seuls étaient séduits » [2].

En somme, quels qu'en soient le principe et la technique — il va bientôt les préciser — l'idée de l'empire émotionnel que l'art est tenu d'exercer sur les âmes s'impose à Du Bos avec tant d'évidence, qu'il ne trouve pas de terme assez fort pour exprimer sa conviction. On se souvient que « le sublime » des arts est de « toucher », et que seul agit en « grand artisan » celui qui, avec la permission d'Horace (*Ep.*, II, 1, v. 210), « se joue » de mon cœur (*Réfl.*, II, S. 1, 1-4). Plus fortement encore, si, à force d'étude, il est permis d'aspirer à bien rimer et composer, « on ne saurait être pathétique sans avoir du génie » (I, S. 45, 487).

Or, le pathétique est fait de « passions ». Celles-ci, que sont-elles au juste, et quelles ? Malgré la célèbre tradition d'Aristote, la leçon, récente encore, de Descartes et la psycho-physiologie de plus d'un contemporain, dont Malebranche, — Du Bos ne s'ap-

1. *Réfl.*, 1770, t. III, S. 3, pp. 51-52. — C'est moi qui souligne. — En 1719, t. I, S. 46, pp. 640-1, cette traduction de Longin précède immédiatement la citation de Quintilien L. I, 10, 25,... *cum organis... sentiamus*, dont elle est présentée comme l'interprétation : « Il semble que Longin n'eut fait que traduire ces paroles de Quintilien. » — Dans cette 1re éd., l'ensemble des textes de Longin et de Quintilien que je viens d'évoquer touchant la musique, se retrouvent groupés au t. I, S. 46, pp. 634-643. — Du Bos renvoie au chap. 32 de Longin. La traduction qu'il en offre diffère sensiblement de celle de Boileau, éd. Ch.-H. Boudhors, Paris, Belles Lettres, 1942, p. 114 : Chap. 32. *De l'arrangement des Paroles.* Il serait instructif de confronter certains termes dans les deux versions. — A comparer avec la trad. de H. Lebègue, Paris, Belles Lettres, 1939, p. 55. — Dans la suite de son discours, pp. 52-54, Du Bos traduit et reproduit un texte où Macrobe confirme en tous points les propositions de Quintilien et de Longin.

2. *Réfl.*, t. I, S. 45, p. 482. — Sur la technique des impressions visuelles et sonores au service de l'*imitation du réel*, je donnerai des précisions ailleurs.

plique systématiquement, ni à sonder la substance des passions, ni à en décrire par le menu les manifestations et l' « expression » [1]. Et, tout en multipliant les exemples, c'est en termes généraux, donc vagues, incolores, qu'il en dresse l'inventaire. Telles les passions « impétueuses » que le poème tragique se doit, traditionnellement, d'entraîner, — la *terreur*, la *compassion*, et leurs préliminaires, l'*horreur*, l'*indignation* [2]. L'*amour*, qui règne particulièrement dans l'élégie, — voyez Tibulle, et ce qu'en dit Boileau, — ne retient pas longtemps notre auteur [3]. Les « scènes touchantes » de l'Opéra l'occupent davantage qui — dès 1719 ! — font « répandre », « verser plus de larmes » qu'à l'Hôtel de Bourgogne [4].

Le plus souvent, néanmoins, il ne brille point par l'analyse des nuances passionnelles, s'en tenant de préférence aux principales orientations du cœur et à une terminologie rhétorique bien caractérisée, qui ne cache point sa source. Les « symphonies », par exemple, « à peu près comme les vers de Corneille et ceux de Racine », « nous agitent, nous calment, nous attendrissent ; [...] agissent sur nous... » (I, S. 45, 475), termes où l'on reconnaît vaguement ceux que Cicéron, cité quelques pages auparavant, emploie dans le même ordre d'idées : ... *excitamur*, *incendimur*, *lenimur*, *languescimus*... [5]. Reprenant, beaucoup plus loin, la question, cette fois en marge de Quintilien, — lequel avait déjà bien aperçu que les sons des instruments *in alios tamen atque alios motus ducerent auditorem*, et que, dans les jeux sacrés, comme à la guerre, les musiques diffèrent qui *concitant animos ac remittunt* — Du Bos reparle des « symphonies capables de nous affecter diversement, en nous inspirant tantôt de la gaîté, tantôt de la tristesse, tantôt une ardeur martiale, et tantôt des sentiments de dévotions [*sic*] », et qui — Du Bos prétend maintenant traduire ! — savent « nous émouvoir à leur gré, [...] échauffent l'imagination en mettant les esprits [animaux, sans doute] en mouvement », alors que

1. Le terme « expression des passions » apparaît pourtant plus d'une fois, ainsi au t. I, S. 24, pp. 219-221, où l'on voit que, s'il ne s'y attache pas lui-même, Du Bos sait bien qu'il faut de grands dons d'imagination et d'intelligence pour réussir à « peindre avec vérité leurs symptômes ». — Cette « peinture », propre en particulier à l'acteur, je la mettrai en relation avec l'*action* oratoire ; cf. la Note précédente.

2. *Réfl.*, t. I, SS. 7, 14, 15, pp. 62-63, 114-5, 120, etc.

3. *Ibid.*, t. I, S. 8, p. 63. — Du Bos cite l'*Art p.*, II, v. 54.

4. *Réfl.*, t. I, S. 46, p. 500 ; ces expressions figurent déjà, en effet, dans la 1re éd., t. I, p. 671.

5. *De Orat.*, III, 51, 197, cité sans traduction, au t. I, S. 45, p. 469. — Du Bos néglige la fin de la phrase : ... *et ad hilaritatem et ad tristitiam saepe deducimur*. — Notons, ici encore, que le début de ce §. 197, *Ars* [...] *nisi naturam moveat ac delectet*,... sera transcrit par Du Bos au t. II, p. 2.

d'autres « les apaisent et les calment » [1]. Entre temps, par la plume d'Horace, Du Bos avait posé que, pareil aux inventeurs de Pyrrhus et de Pauline, le grand « artisan » se fait reconnaître au fait qu'il « se joue de mon cœur » comme il l'entend — *meum qui pectus inaniter angit, — Irritat, mulcet, falsis terroribus implet* [2].

Il semble hors de doute que la Rhétorique latine, textuellement présente dans nombre des passages ci-dessus, a déteint sensiblement sur cette terminologie élémentaire, — nouvel indice d'une action qui ne manque pas de s'exercer aussi en profondeur, sur les notions mêmes.

Cependant, la question reparaît ici de savoir si Du Bos fut le seul en son temps à engager l'antique discipline dans la voie d'une aussi moderne et compromettante évolution. Là-dessus, on peut, je crois, affirmer sans excès d'audace qu'il fut bien, non seulement le seul en son temps, mais le premier en France et en Europe à définir de telles positions avec une force et une ampleur aussi décisives, en fonction d'un système aussi cohérent. Une seule réserve nuance cette primauté : précurseur lui-même, Du Bos avait eu des précurseurs. Son esprit, on l'a vu, dut être touché par plus d'un éclat de la controverse que l'on menait de son temps en France autour de la raison instructive et de son redoutable concurrent, l'émotion pathétique.

En France, et aussi en Europe, en Angleterre par exemple, où, mieux qu'en France même, John Dennis, quelque vingt ans auparavant, avait posé dans plus d'un de ses éléments, — sans toutefois l'édifier sur des bases ostensiblement rhétoriques — le problème même que traitera Du Bos. Dès 1698, Dennis s'attachait à définir le rôle purement voluptuaire de l'art, au détriment d'une Raison, où les « Philosophes » s'acharnent à chercher le bonheur, mais qui, à force de maintenir l'homme « in a languishing State of Indifference », l'attriste et le rend malheureux. Cela, surtout en Angleterre, où le *climat* plonge l'habitant dans le *Spleen*, « that gloomy and sullen Temper, which is generally spread through the Nation »... [3] C'est un peu — ou beaucoup ! — l'*ennui* même que Du Bos attribue de son côté à la même Raison réfléchissante et

1. *Réfl.*, t. III, S. 3, pp. 47-49, avec citation de Quintilien, L. IX, 4, §§. 10-11. — Dans l'éd. de 1719, ce texte figure au t. I, S. 46, p. 643, serrant de près celui de Cicéron, p. 637.
2. *Ep.*, II, 1, vers 210-2 ; *Réfl.*, t. II, S. 1, p. 3. — Je rappelle que, dans le premier de ces vers, Horace compare l'habileté d'un tel poète à celle d'un danseur de corde, comparaison que Du Bos renonce à traduire, tout en la citant.
3. *The Usefulness of the Stage...*, 1698, en réponse contradictoire au livre de Jeremy Collier, *Short View of the Immorality and Profaneness of the English Stage*, 1698 ; cf. *The Critical Works...*, éd. E. N. Hooker, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1939 ; Vol. I, pp. 149, 151.

méditative, et qu'il décrit un peu dans les termes de Dennis, — « une rêverie morne et languissante », « l'ennui de l'indolence », « l'état de langueur et de misère »... — inventant même, mieux que son émule britannique, toute une terminologie inquiétante, parce que déjà préromantique [1].

Or, contre le *Spleen*, contre l'*ennui*, Dennis et Du Bos proposent le même remède d'un plaisir obtenu par le concours des *passions* et des *sens* :

Nothing but Passion, in effect, can please us [...] The Pleasure that any Man meets with oftenest, is the Pleasure of Sense [...] the Pleasure is owing to Passion...

Thus is it plain, that the Happiness, both of this Life and the other [!!], is owing to Passion, and not to Reason... [2]

D'où, en 1701, en 1704, toute une théorie du pathétique dans l'art, très proche de celle des *Réflexions* : ... « without Passion there can be no Poetry, no more than there can be Painting » [3]. Plus précisément :

... *Poetry* then is an Art, by which a Poet *excites Passion* (and for that very Cause *entertains Sense*) in order to satisfy and improve, to delight and reform the Mind, and to make Mankind happier and better. ... [Dennis, en effet, ne renonce point à *instruire*, mais à force de *passion* et donc de *plaisir* :] ... Poetry instructs and reforms more powerfully than Philosophy can do, because it moves more powerfully... [4]

Nul genre ne remplit cette mission avec autant de succès que la Tragédie, avec ses passions de tout repos, — *safe* [5] : autre point où nos deux critiques se rencontrent curieusement jusque dans les termes :

... *the more Poetry moves, the more it pleases and instructs* : and it is for this reason that Tragedy, to *those who have a Taste of it*, is both more pleasing and more instructing than Comedy [6].

Pareillement, Du Bos se mettra en devoir de prouver *Que la Tragédie nous affecte plus que la Comédie*, que les spectateurs en sont autrement « émus » :

1. *Réfl.*, 1770, t. I, S. 1, pp. 7, 9, 11. — Toute cette S. 1, pp. 6-12, est à étudier en tant que signe prémonitoire de la nouvelle sensibilité en préparation. Notons du moins ici rapidement, en attendant mieux, quelques autres de ces termes passablement révolutionnaires, qui décrivent le nouveau mal, aussi bien que son remède : *tourmenter* (p. 6) ; rechercher des « impressions » sensibles (p. 9) ; « cette conversation avec soi-même » (p. 9) ; « l'yvresse des passions », les « agitations qu'elles excitent » jusque dans la « solitude », et qui « empêchent les hommes de se rencontrer tête-à-tête, pour ainsi dire, avec eux-mêmes » (p. 10) ; « l'inquiétude des passions », « l'état tumultueux » (p. 11) ; « des nuits inquiètes » (p. 12)...

2. *The Usefulness of the Stage...*, pp. 149-150.

3. *The Advancement and Reformation of Modern Poetry*, 1701 ; éd. Hooker, t. I, p. 215.

4. *The Grounds of Criticism in Poetry*, 1704 ; éd. Hooker, t. I, pp. 336-8. C'est moi qui souligne.

5. *The Usefulness of the Stage...*, p. 151.

6. *The Grounds of Criticism...*, p. 338. C'est moi qui souligne.

... Ceux qui font leur amusement de la Poësie Dramatique, parlent plus souvent et avec plus d'affection des Tragédies que des Comédies qu'ils ont vûes ... [...] ... Le Poëte Tragique nous fait voir les hommes en proie aux passions les plus emportées et dans les plus grandes agitations... [...] ... leurs passions sont plus impétueuses... [1].

Les rapports, évidents, de ces principes, de ces textes, vaudraient un sondage plus poussé, qui permettrait aussi de marquer les limites de l'affinité, — Dennis, bien que gagné à l'irrationnel des passions, continuant d'avouer les *Règles* et la *régularité* ; alors que Du Bos, plus conséquent, demeurera bien sceptique à cet égard [2]. — Il faudra bien aussi, par la même occasion, se demander si et quand Du Bos, ami de Locke, a pris connaissance des écrits de Dennis...

Quelle que soit néanmoins la portée des suggestions qu'il a pu recevoir de ses contemporains français et autres, Du Bos n'en demeure pas moins l'adaptateur par excellence d'une antique discipline, appelée à définir des fins esthétiques bien modernes : c'est au processus même de l'art qu'il tente d'adapter le vieux mécanisme de la *persuasion oratoire*, mal ou médiocrement servie par l'instrument rationnel du *docere*, infiniment mieux par le *plaisir*, lequel s'obtient par le mouvement des *passions* — *delectare-conciliare-movere.*

S'ouvre, du coup, un nouveau champ d'investigation, un double champ, — celui du maniement technique et tactique des passions, par l'emploi d'une *émotion personnelle* — le célèbre *si vis me flere* d'Horace, le *bene affici* de Quintilien (XI, 3, 62) — qu'il s'agit de rendre à toute force contagieuse et de communiquer à autrui ; et celui de la *genèse artistique des passions*, par l'imitation sensorielle, d'où de larges perspectives sur le rôle transpositif des sensations auditives et visuelles, et donc des *images* et de l'*imagination* en général. Double recherche, qui engage mieux encore le fond du débat et qui fait éclater l'origine rhétorique du système.

Ces derniers aspects des *Réflexions*, à force de le plonger dans le grisant univers concret du sensible, — sensation, émotion, — conduisent l'abbé Du Bos, ainsi que je l'ai déjà fait pressentir, aux confins irrationnels d'une communion qui, pour ignorer le nom, n'en apparaît pas moins proprement comme l'ébauche de ce qui va bientôt devenir la *communion lyrique.*

B. Munteano.

1. *Réfl.*, t. I, S. 7, pp. 58-62.
2. Avec des flottements toutefois, dont je rends compte dans l'article de la *Rivista* de Florence.

STENDHAL ET *TOM JONES*

Premiers jours d'octobre 1803 : pour la première fois, dans la traduction de Pierre Antoine de La Place [1], Stendhal lit *Tom Jones*. S'il ne paraît pas avoir connu celle du citoyen Davaux en 1796, en revanche, par une lettre de 1810 à Pauline, nous savons qu'il lut le roman dans le texte [2]. Et le fait même qu'il souligne la chose, laisse entendre qu'il sut faire la différence entre la grêle infidèle de La Place [3] et le texte anglais. Dès lors, son admiration ne se démentira jamais, pour atteindre, nous le verrons, sa plus grande intensité entre 1830 et 1834. Il déverse sur l'œuvre de Fielding des adjectifs élogieux, l'utilise comme point de référence pour juger d'autres œuvres [4], la compare à *Don Quichotte* [5], à l'*Iliade* [6]. Dans *De l'amour*, il la range parmi les études indispensables à l'observateur des passions. Une note du *Journal* [7] laisse entendre que Tom fut pour lui un compagnon de bonheur. A peine quelques reproches, d'ailleurs très nuancés, sur les longueurs [8], les traits trop accusés ou trop fleuris [9]. Mais, dans l'en-

1. *Histoire de Tom Jones, ou L'enfant trouvé*, 1re éd. 1750. London and Amsterdam. La Bibl. Nat. possède la 3e éd. de 1751, 4 vol. in-8°, enrichis d'estampes dessinées par M. Gravelot.

2. *Corresp.*, Ed. Martineau, Divan, III, p. 241. Lettre de 1810. On peut y lire : « *Tom Jones*, en anglais ».

3. La traduction du citoyen Davaux, que Stendhal ne paraît pas avoir connue (Paris, Maison, An IV, 4 vol. in-8°), rétablit les morceaux supprimés dans celle de La Place.

4. *Corresp.*, V. p. 256. « Le dernier demi-volume d'*Old Mortality* ne vaut pas un f..., le reste est à côté de *Tom Jones*, c'est-à-dire dans les nues ».

5. *Molière, Shakespeare. La comédie et le rire.* Ed. Divan, p. 7 : « Une femme qui lit *Don Quichotte et Tom Jones*... »

6. *Mémoires d'un touriste*, éd. Divan. « Ce roman est aux autres ce que l'*Iliade* est aux poèmes épiques ». Voir aussi *Courrier anglais*, III, 219.

7. *Journal*, 28 février 1810. « Je sors de *Figaro*, délicieuse figure de Mars. Journée de printemps, long bain, *Tom Jones*, bonheur ».

8. *Pensées*, éd. Divan, I, 226 : » Malgré tout ce que M. de La Place dit avoir élagué, il y a encore une prolixité fatigante dans les moindres détails... » Mais Stendhal, à cette période (du 8 au 11 octobre) était malade. Et comment goûter l'esprit de Fielding à travers une adaptation ?

9. *Mémoires d'un touriste*, I, 52 : « ... les personnages de Fielding nous semblent aujourd'hui trop primitifs ». Dans l'*Histoire de la peinture* (II, 159), il voit en eux « le modèle du beau antique tout pur ».

semble, ce livre est de tout premier plan pour l'homme et l'artiste. Il nous a donc paru naturel de dégager, avec toutes les précautions qui s'imposent en pareille matière, l'influence de *Tom Jones* sur Stendhal.

Le problème est déjà posé, dans sa thèse, par miss Gunnell, mais d'une manière trop générale — elle insiste surtout sur la puissance psychologique de Fielding — et incomplète, car elle laisse de côté toute question de technique et de structure. Or, les aveux de Stendhal lui-même, tels qu'ils s'expriment dans les *Marginalia* et les *Mélanges de Littérature* de l'édition Martineau, révèlent, à ce dernier point de vue, après 1830, un véritable désarroi chez l'auteur de *Rouge et Noir*. Précieux aveux qui nous aideront aussi à filtrer, parmi les divers enseignements qu'apportèrent à Stendhal les romans français ou anglais du XVIII^e^ siècle, ceux dont il est plus particulièrement redevable à Fielding [1].

Notons d'abord quelques ressemblances ou influences précises portant sur les personnages ou les thèmes des deux écrivains. Voici donc Tom lui-même. Buveur, mangeur, facile à Vénus (et d'autant plus facile qu'il avait mieux mangé !), il n'a pas la distinction, la fougue jacobine ou la tendresse mélancolique du héros stendhalien. Mais quoi ! il a vécu à la campagne ! et en Angleterre. Il fallait bien aussi qu'il eût des traits nettement antirichardsoniens ! Mais, sous ces différences d'enveloppe, Stendhal pouvait bien reconnaître un des siens. Un héros aux prises avec l'aventure. Il se promène sur une grande route, comme ceux de Cervantès, de Lesage, de Stendhal. Comme Fabrice.

Une suite bizarre d'événements l'entraîne sans qu'il se départe de sa bonne humeur et de sa bonne volonté. Une équipée militaire manquée : Tom s'engage pour la cause de la religion protestante et de la liberté, comme Fabrice pour celle de Napoléon. Mais il n'aura guère, lui non plus, occasion de participer à la bataille. Comme Lucien Leuwen, du moins, il écoutera avec plaisir les joyeux propos des soldats. Un duel, comme Octave, Fabrice

1. Je pense surtout à Marivaux, Rousseau, Lesage et Sterne. Des deux premiers il retient la sentimentalité et la douceur, antidote de la sécheresse qu'il regrettait dans le *Rouge*. Pour *Gil Blas*, il l'a copieusement lu dans sa jeunesse, et il le recommandait à sa sœur, pour les agréments et la vérité de la peinture. Un passage des *Mélanges de Littérature* (III, 397) lui accorde, ainsi qu'à Cervantès et Mérimée « le pouvoir de faire naître ce sourire délicieux qui indique le plaisir de l'esprit ». N'oublions pas non plus que le picaresque Lesage a très nettement influencé Fielding. Quant à l'influence de Sterne, — dont Stendhal admirait l'âme « tendre et rieuse » (*Courrier*, II, 27) — incontestable, elle me paraît cependant plus diffuse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Stendhal est passé maître dans l'art de la reconnaître chez autrui. Il n'est, pour s'en rendre compte que de lire, dans le *Courrier* (I, 188 et sqq.) son article sur les Œuvres de *M. le comte Xavier de Maistre.*

et Julien. Une prison, et peut-être la mort, pour s'être battu en duel. Fielding, dans les dernières lignes de *Jonathan* ne cacha pas sa préférence pour ces jeux violents, comme si la condamnation à mort fût la marque la plus glorieuse pour un héros [1]. Enfin, envers et contre tous, y compris, elle-même, la poursuite de la bien-aimée.

Mais, peut-être, l'aventure essentielle des héros de Stendhal et de Tom est-elle ailleurs. Ce qui est en jeu, c'est d'abord leur identité. Tom Jones : *A foundling*. L'histoire d'un enfant trouvé ! Thème romanesque s'il en fût. Qu'un Fielding ou un Stendhal le traite, et il devient le thème maître du roman, celui qui permet au romancier de donner comme une vie multipliée à son héros, celle de l'état civil et celle de l'idéal. Digne d'estime et d'amour, mais déclassé par l'obscurité de sa naissance, un homme parviendra-t-il à se hisser jusqu'à ces hauts lieux du bonheur et de la puissance que la société interdit aux hommes nouveaux ? L'embourgeoisement familial ne saurait convenir aux grandes âmes. Mais que le héros ait à retrouver son nom, et c'est de lui-même qu'il tirera sa propre existence. Nous tenons bien là un des grands thèmes de Stendhal : dressé contre un père qu'il appelait « le bâtard », il a rêvé d'une existence qui fût soustraite au hasard de la naissance, qui ne fût pas infligée par un être indigne des « *happy few* ». Aussi, pour la plupart, ses héros sont-ils à la recherche de leur nom — Lamiel, — à la recherche du vrai père — Fabrice, — à la recherche d'un père digne de leur orgueil — Julien Sorel [2]. — Et, par un manque d'adaptation évident à l'idée de paternité, quand il veut peindre enfin un vrai père en la personne de Monsieur Leuwen, il ne peint qu'un dilettante de la paternité ! En tout cas, ce caractère équivoque de leur état civil ne rend guère facile la vie des héros. Tom et Fabrice souffrent des jalousies et des ambitions fielleuses de Blifil et d'Ascagne ; Julien, devant ses frères, se sentira différent. Sans compter de plus graves complications, très sophocléennes, entre Tom et Mrs Waters.

Un héros aux prises avec l'amour. Le moyen qu'il en soit autrement quand on est, comme Tom, « one of the handsomest young

1. *The life of Mr. Jonatham, Wild the Great*, ch. XIV, *in fine*: « Thus fell Jonatham Wild the Great, by a death as glorious as his life had been, and which was so truely agreeable to it, that the latter mist have been deplorably maimed and imperfect without the former ; a death which hath been alone wanting to complete the characters of several ancient and modern heroes... » Quelle est la décoration qui distingue ? demande Stendhal dans le *Rouge*.

2. Stendhal s'amuse, par exemple, à éveiller les soupçons de l'abbé Pirard, (chapitres XXX, surtout XXXI). Il suffit d'un habit bleu pour que Julien devienne « le frère cadet du comte de Chaulnes ».

fellows in the world ? »[1]. La *Revue Britannique* condamna ces dons gratuits de l'auteur à son héros[2]. Injustement. Tom n'est pas de la pâte insipide des jeunes beaux. Il le prouve assez par ses actes. Mais, comme Fabrice, Lucien et Julien, il unit dans ses traits délicatesse et virilité[3]. Le voici donc voué aux femmes et à l'amour, comme le constate Fielding en des termes que ne désavouerait pas Stendhal[4]. Et, de fait, pour les deux écrivains, les hommes se classent d'après leur attitude envers la femme. Blifil, Rénal, les politiques de la Restauration, le marquis Del Dongo, se livrent aux tristesses de l'ambition basse ; d'autres, Julien, Mosca, — savent y mêler les douceurs de l'amour ; d'autres enfin — et ils sont l'élite — ne voient de but à la vie que Bathilde ou Clélia. L'amour, seules les âmes d'élite le connaîtront : il suppose un triomphe sur l'égoïsme, l'intérêt, la vanité, triomphe dont les femmes, plus instinctives, sont plus immédiatement capables que les hommes. Fielding, à vrai dire, les suppose surtout capables d'amour, et Sophie, comme Clélia ou Batilde, n'a rien d'une amazone. Mais, par delà tout attrait sensuel, il n'en pose pas moins le sérieux de l'amour et la possession de l'aimé pour Tom ou Sophie vaut mieux qu'une fortune. Or, ces hautes vertus de l'amour, en apparence du moins, n'interdisent pas le donjuanisme. Ni Fielding ni Stendhal ne peuvent empêcher Tom et Fabrice d'entrer dans les bonnes grâces de Molly Seagrin, lady Bellaston, Mrs Waters, Marietta, la Fausta, ou autres dames plus succinctement évoquées. Tom termine même de manière fort coupable, avec Molly, une rêverie qu'il prétendait consacrer à Sophie[5]. Il reconnaît d'ailleurs, humblement, la grossièreté du sexe masculin[6]. Sans être coupables de telles duplicités, les héros de Stendhal sont bien, eux aussi,

1. *Tom Jones*, L. IX, ch. v.

2. *Revue Britannique*, 1827, t. XV, p. 33. Article extrait du *New Monthly Magazine* : « La plus heureuse création de Fielding, *Tom Jones* me plairait davantage encore si l'on vantait moins la beauté physique, la force et l'adresse du héros ». Passage qui mérite d'être rapproché d'une lettre du 8 novembre 1834, où Stendhal écrit à Madame Jules Gaulthier : « faites faire quelque petite gaucherie à votre héros, parce qu'enfin, nous autres, héros, nous faisons des gaucheries ».

3. *Tom Jones*, L. IX, ch. v. Délicatesse du visage de Tom « which might have given him an air rather too effeminate, had it not been joined to a most masculine person and mine, which latter had as much in them of the Hercules, as the former had of the Adonis ».

4. *Ibid.*, L. IV, ch. v : « Young men of open, generous dispositions are naturally inclined to gallantry, which, if they have good understandings, as was in reality Tom's case, exerts itself in an obliging, complaisant behaviour to all women in general... (...) he began now, at twenty, to have the name of a pretty fellow, among all the women in the neighbourhood ».

5. *Ibid.*, L. V, ch. x.

6. *Ibid.*, L. XVIII, ch. xii. « The delicacy of your sex cannot conceive the grossness of ours ».

dans un état permanent de disponibilité amoureuse. Ne concluons pourtant pas à leur perversité. La sincérité finale de Tom ne fait pas de doute. Pas davantage celle de Julien envers Madame de Rénal, celle de Fabrice envers Clélia. En fait, ce donjuanisme n'est qu'une forme du non-amour, la conscience inquiète, décevante d'une absence que les jeux érotiques ne sauraient combler [1]. Et Tom rencontre ici Fabrice [2]. Dès lors, l'aventure d'amour devient un des thèmes majeurs des deux écrivains. La peinture de la société, les préoccupations morales chez Fielding, et même chez Stendhal, les arrière-pensées idéologiques ou politiques ne l'étouffent jamais. Mieux même, l'existence des « *autres* » rend plus sensible, plus sublime celle des amants, en accusant leur *différence*. Le déroulement même du roman dépend de cette poursuite de l'amour. Comment Tom, Fabrice ou Lucien parviendront-ils à se faire aimer ? *That is the question*. Mais les amantes, tendres et farouches, tout ensemble, ne sauraient, comme Mathilde, « se livrer au premier venu. » Coquetterie, pudeur, crainte de ne pas être la seule maîtresse, elles font d'abord subir à l'homme une dure et délicieuse initiation au véritable amour. La liesse finale, fort épicée d'ailleurs, de *Tom Jones* ne doit pas faire illusion : elle couronne un amour qui a su mériter d'être accueilli.

Ce caractère préstendhalien de Tom ainsi dégagé, analysons quelques thèmes communs à Fielding et à Stendhal.

A. *La peinture de l'amour.*

Stendhal trouve d'abord dans *Tom Jones* un essai de classification idéologique de l'amour. Dans le discours préliminaires du VI[e] livre — intitulé d'ailleurs « Of love » — on distingue en effet :

1) L'absence d'amour, maladie que Fielding attribue aux philosophes et Stendhal à d'autres, plus cruellement frappés (Octave), ou simplement blasés (Fabrice avant sa passion).

2) L'amour physique, « a voracious appetite with a certain quantity of delicate white human flesh ». *Lust* et non *love*. Ainsi,

1. *Ibid.*, L. XVIII. ch. XII. « Could I, my Sophia, have flattered myself with the most distant hopes of being ever permitted to throw myself at your feet, in the manner I do now, it would not have been in the power of any other woman to have inspired a thought which the severest chastity could have condemned. »

2. *Chartreuse*, ch. XIII, *in fine*. « Je me suis tant ennuyé à propos de l'amour que je voulais me donner et de la Fausta, écrivait-il à la duchesse, que maintenant son caprice me fût-il encore favorable, je ne ferais pas vingt lieues pour aller la sommer de sa parole ».

les rencontres de Tom avec Molly [1], surtout celle avec Mrs Waters, en pleine forêt, et dans de pathétiques circonstances. Nous sommes bien près du fameux exemple stendhalien : « A la chasse trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois ».

3) L'amour passionné... A vrai dire, Fielding ne le désigne pas expressément : « This love for which I am an advocate » dit-il simplement. S'il s'exprime « in a much more delicate manner », il ne se différencie pas radicalement, en fait, de l'amour physique : « it heightens all its delights to a degree scarce imaginable by those who have never been susceptible of any other emotions than what have proceeded from appetite alone ». Peut-on rêver plus stendhalienne définition de l'amour ? Sans être aussi grassement sensuel que Fielding, Stendhal n'a-t-il pas (exception faite pour le couple Lucien-Bathilde) toujours couronné l'amour par la possession ? Sa pudeur ne s'enferme jamais dans la chasteté : les escalades nocturnes de Julien et surtout l'audacieuse conduite de Fabrice en prison le prouvent assez [2].

4) Fielding distingue enfin une forme d'amour plus spiritualisée, à laquelle il ne donne pas de nom, mais qui, de l'ardente amitié à la philanthropie générale, apporte à l'homme d'exquises jouissances. Et je songe à la passion de Madame de Malivert pour Octave, au dévouement de Fouché pour Julien. Sans doute, la classification de Stendhal, est-elle plus complète avec l'amour goût et l'amour vanité — au demeurant, produits français. — Mais l'essentiel est ailleurs : Fielding a tenté dans son roman une étude clinique de l'amour. Il faudrait montrer ici avec quelle délicatesse ironique, et quelle précision, il suit la naissance, la découverte et le développement de l'amour chez Sophie [3]. Le lecteur de Cabanis dut particulièrement goûter le douzième chapitre du L. IV, où Fielding traite de l'amour comme d'une maladie, soulignant, par exemple, l'importance des rechutes [4]. Laclos

1. *Tom Jones*, L. V, ch. x, et L. IX, ch. II.

2. *Chartreuse*, ch. XXV : « Elle était si belle, à demi vêtue et dans cet état d'extrême passion, que Fabrice ne put résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance ne fut opposée ».

3. Cela commence très joliment, L. IV, ch. III, par les « amours enfantines » de Tom et de Sophie. L'incident du petit oiseau confirme la répulsion de Sophie pour Blifil. Puis, au chapitre V, quand Tom lui demande quelque secours pour George, le garde-chasse, elle éprouve, pour la première fois, le plaisir d'amour. Chapitre XII, Sophie est blessée dans son amour-propre mais l'aventure du bras cassé fait remonter les affaires de Tom. Chapitre XIV, Honour informe Sophie des folies amoureuses de Monsieur Jones avec le manchon de Madame ! Dès lors l'aventure est lancée et Fielding continue d'en marquer les grands moments.

4. *Tom Jones*, L. IV, ch. XII : « The diseases of the mind do in almost every particular imitate those of the body. For which reason, we hope, that learned Faculty, for whom we have so profound a respect, will pardon us the violent hands we have been necessitated

devait, certes, faire plus précis, mais il étudie une véritable expérience scientifico-amoureuse menée par un roué. L'amour de Tom et de Sophie, par sa naïveté, rendait plus probante la démonstration. Fielding d'ailleurs, sous les apparences rustiques et truculentes de sa bonhomie, a su parfaitement s'adapter à son objet. Ici, il s'affine, cède à la poésie d'un marivaudage sans prétention : Stendhal n'eût pas mieux peint les petits mensonges d'une Sophie qui se décide à bien recevoir Tom, par pure compassion [1] ! Là, il peint de l'amour, non les fureurs, — le mot lui eût paru ridicule — mais l'invincible obstination, la victoire finale sur nos plus secrètes vanités. Sophie est un instant tentée d'obéir, héroïquement, à son père, « when Cupid, who lay hid in her muff, suddenly crept out, and, like Punchinello in a puppet show, kicked all out before him » [2].

Dès lors, la voici en révolte ouverte contre son père, comme Mathilde, comme Clélia. L'ironie du ton ne doit pas nous tromper : la plante humaine, quand l'amour la nourrit, est aussi puissante chez Fielding que chez Stendhal [3].

B. *La peinture de la société.*

La réussite de Fielding, sur ce point, est unanimement reconnue [4]. En fait, il ne se contente pas de peindre : par delà le pittoresque, il recherche la vérité historique de l'humanité. Il se proclame romancier-historien. L'historien, en effet, n'est pas uniquement celui qui tire ses matériaux des archives publiques, les vraies archives sont dans la société de notre temps [5]. Notre rôle, c'est de respecter les faits. Or, Stendhal ne se voulait-il pas chroniqueur ? Deux exemples, pour éclairer cette ressemblance ;

Stendhal, à propos du mariage de la Sanseverina :

Pourquoi l'historien qui suit fidèlement les moindres détails du récit qu'on lui a fait, serait-il coupable ?

to lay on several words and phrases, which of right belong to them, and without which our descriptions must have been often unintelligible. »

1. *Ibid.*, L. V, ch. VI.
2. *Ibid.*, L. VII, ch. IX.
3. Chez Stendhal, comme chez Fielding, l'amour est véritablement un retour au primitif. De là son caractère sérieux, qui échappera toujours aux accordailles de convenance de l'aristocratie. Fielding souligne fortement le fait (liv. VI, ch. III), en des termes étrangement stendhaliens. Miss Western a bien tort de croire que Sophie s'amuse avec l'amour : « We cannot here avoid remarking that this conjecture would have been better founded had Sophia lived ten years in the air of Grosvenor-Square, where young Ladies do learn a wonderful knack of rallying and playing with passion, which is a mighty serious thing in woods and groves an hundred miles distant from London. »
4. Voir en particulier : W. Hazlitt, *Lectures on the English comic writers*, et Thackeray, *The english humorists*, Lect. V. N'oublions pas l'hommage rendu à Fielding par La Harpe dans son *Cours de Littérature* (Tome XIV).
5. *Tom Jones*, L. IX, ch. I.

Et Fielding, à propos de la conduite bizarre du bon lieutenant [1] :

It surprises us, and so, perhaps, it may the reader, that the lieutenant, a worthy and good man, should have applied his chief care, rather to secure the offender, than to preserve the life of a wounded person (...) but *it is our business to relate facts as they are.*

La méthode trouvée, il reste maintenant à élargir le plus possible le champ d'étude et, pour ce faire, à connaître tous les rangs, tous les états :

... for the knowledge of what is called high life, will not instruct him in low, nor, e converso, will his being acquainted with the inferior part of mankind, teach him the manner of the superior [2].

Vie familiale, rustique, urbaine, aventures d'auberges, dans *Tom Jones*, ce programme est rempli ; Stendhal eut alors conscience que d'autres provinces littéraires s'étendaient au delà du château de Monsieur de Clèves ou de l'Hôtel de la Mole. Il en fait l'aveu dans son *Courrier Anglais* [3], à propos du roman de Mars et Raban, *Les Cuisinières* :

Les Cuisinières sont à peu près l'antipode de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* de M. de Jouy. Avec ces deux livres, on peut se former une idée assez juste des deux extrêmes des mœurs parisiennes (...) *La bonne partie moyenne attend encore la plume d'un Fielding français* [4].

Il ajoute, il est vrai, que « le sujet est encore trop bas pour attirer l'attention que mérite la fidélité de ses descriptions ». Et, dans le *Rouge*, il n'a pas vaincu ses hésitations ou ses répugnances de 1823. Ce roman d'une ascension vers les hautes classes évite consciencieusement le peuple et la petite bourgeoisie. La noblesse, de province et de Paris, est sans doute mieux servie. Vanités, conventions. Ennui, surtout, et sur ce dernier point, Stendhal retrouve Fielding : les « drums » de lady Thomas Hatchet sont aussi pénibles que les soirées à l'hôtel de la Mole. Mais la peinture contrastée des différents milieux sociaux, — dont Balzac tirera de pathétiques effets dans le *Père Goriot*, — Stendhal, pour l'instant, ne s'en soucie guère. En revanche, après la publication du *Rouge*, alors précisément qu'il médite sur *Tom Jones*, il essaie, dans *Lucien Leuwen*, de donner, lui aussi, une représentation plus complète de la société. Le nombre des personnages, dans *Lucien Leuwen*, est d'abord bien plus élevé que dans le *Rouge*. Mais surtout, Stendhal s'ingénie à les prendre dans les

1. *Ibid.*, L. VII, ch. XII.
2. *Ibid.*, L. IX, ch. II.
3. *Courrier*, II, p. 105.
4. *Les Cuisinières*, macédoine en 2 vol. Paroles de M. M. Mars et Raban. Musique de M. Antoine Fontaine. Lithographie de M. Lemercier, 2 vol. in-12. Paris, 1823.

classes les plus différentes et nous voyons pêle-mêle défiler des maîtres de poste, des préfets, des marchands de blé, des militaires de tous grades, des ecclésiastiques, un docteur, des politiciens, des nobles, des dames de toutes mines et de toutes vertus. Même réussite dans la *Chartreuse* : je ne crois pas utile d'insister sur ce point.

C. *L'étude idéologique de nos actes.*

J'ai toujours pensé que Stendhal, grand lecteur des classiques pourtant, faisait trop d'honneur aux idéologues en leur attribuant la découverte, ou tout au moins l'exploitation systématique, des mécanismes de la pensée. Il dut, en tout cas, sur ce point, apprécier la maîtrise de Fielding qui, peu curieux des schématismes abstraits, a bien compris cependant, pour avoir observé les hommes, que peu de leurs pensées étaient abandonnées au hasard. Laissons de côté Blifil, l'hypocrite du roman, qui trompe, en quelque sorte, par nature. Plus intéressante la duplicité de Square qui trouve occasion et argument pour perdre Tom dans l'esprit d'Allworthy [1] « by giving a very bad turn to all those before mentioned occurrences ». Voilà bien la générosité ! Tom n'allait chez Seagrim que pour séduire la fille ! Et Fielding de souligner les résultats de cette calomnie sur l'esprit d'Allworthy, « too plausible to be absolutely rejected ». Ailleurs, Sophie — à qui l'esprit est venu — amène, par une allusion très fine à un possible héritage, son père à se réconcilier avec Miss Western. Exemple plus net encore de cet art de provoquer chez autrui la décision espérée : Tom demande en mariage lady Bellaston, seul moyen de se libérer de cette peu « conjugale » lady ! Mieux encore ! cette jésuitesse de Sophie, à deux reprises, pratique devant sa tante, la *restriction mentale* [2]. Certaine lettre envoyée à Tom révèle une tricherie étrangement près de celle de Clélia envers la Madone. Escrime psychologique très beyliste de manière : Madame de Rénal détourne sur Valenod les soupçons de son mari par des moyens identiques à ceux de Fielding. Les deux écrivains, enfin, ont découvert les limites de ce jeu. Sans employer l'expression, Fielding révèle déjà les dangers de *placer nos filets trop haut.* L'homme intelligent, par son intel-

1. *Tom Jones*, L. IV, ch. XI.

2. *Ibid.*, L. XVII, ch. VIII. Sa tante lui demande où est la lettre qu'elle a reçue. « To this peremptory demand, Sophia paused some time before she returned an answer ; and, at last, only excused herself by declaring she had not the letter in her pocket, which was indeed true. » C'est au livre XVI, ch. V, qu'elle écrit à Tom, malgré une promesse solennelle faite à sa tante de ne voir personne. Mais écrire n'est pas voir !

ligence même, risque d'être la dupe d'un sot. Et dans une admirable coulée prébeyliste, Fielding constate :

To say the truth, in discovering the deceit of others, it matters much that our own art be wound up, if I may use the expression, in the same key with theirs : for very artful men sometimes miscarry by fancying others wiser, or in other words, greater knaves than they really are [1].

Fielding sent si bien l'importance de sa découverte qu'il l'illustre par une curieuse histoire de voleurs. Quant à Sophie, elle a tellement voulu donner le change à sa tante sur son amour pour Tom que celle-ci, par une cruelle déduction, l'imagine amoureuse de Blifil.

D. *La condamnation du mensonge.*

Là encore, les rêves des deux romanciers s'accordent : ils voient dans l'hypocrite le fléau de la société. C'est lui seul, non le libertin ou l'infidèle qui perd la vertu et la religion :

... as these two, in their purity, are rightly called the bands of civil society, and are indeed the greatest of blessings, so when poisoned and corrupted with fraud, pretence and affectation, they have become the worst of civil curses, and have enabled men to perpetrate the most cruel mischiefs on their own species [2].

Aussi le personnage de Blifil est-il pour Stendhal aussi important que celui de Tom. Moins théâtral que Tartuffe, il préfigure pour lui le jésuite cauteleux, toujours d'accord avec la lettre, alors même qu'il viole l'esprit. Ainsi les Pairs de France en 1831 ! [3] La sincérité du premier mouvement, les tendresses de la générosité, combien dangereuses en ce monde ! Et Fielding de mettre en garde les jeunes gens :

... they may find that goodness of heart, and openness of temper, tho' these may give them great comfort within, and administer to an honest pride in their own minds, will, by no means, alas ! do their business in the world. Prudence and circumspection are necessary even to the best of men [4].

Le livre que Fielding eût le mieux aimé de Stendhal, c'eût été le *Brulard* : une âme espagnole aux prises avec l'inévitable tentation du jésuitisme, mais refusant dans sa farouche timidité, de se soumettre aux finasseries du monde [5]. Le héros stendhalien s'essaiera-t-il à tricher ? Il est vaincu d'avance par sa propre générosité.

1. *Ibid.*, L. VI, ch. III.
2. *Ibid.*, L. III, ch. IV.
3. *Corresp.*, VII, p. 65.
4. *Tom Jones*, L. III, ch. VII.
5. *Vie de Henry Brulard*, Ed. Martineau, chez Garnier. Surtout pages 359 et 360. Toutefois, la haine du jésuitisme chez Fielding ne doit pas faire illusion. Il le condamne, sans pour autant se rejeter dans l'héroïsme, « l'espagnolisme » stendhaliens. W. Hazlitt (*Lectures on the English comic writers*, Lecture VI) lui a reproché ce manque d'héroïsme.

Il est si horrible d'être un Blifil ! « I own I never greatly liked him. I thought he wanted that generosity of spirit, which is the pure foundation of all that os great and noble in human nature » [1]. Pour Stendhal et Fielding, la morale tient dans un mot : *sincérité*.

Ces rapprochements de détail ne sauraient nous dissimuler que Stendhal a tiré de *Tom Jones* des profits plus directs pour son métier d'écrivain, en ce qui concerne le problème du plan et le rôle des personnages dans la contexture de l'intrigue, la nature du réalisme, le ton du récit [2].

Le problème du plan. Les romans de Stendhal et de Fielding sont, en général, des romans *longs*, où les aventures du héros, plus fortement concentrées, certes que celles de Don Quichotte ou de Gil-Blas, recèlent maint piège pour l'auteur, en particulier celui de la facilité. Or, dans *Tom Jones*, Fielding réussit à donner à l'intrigue plus de consistance que dans *Joseph Andrews*. Si l'on fait la part de maladresses imputables au goût de l'époque [3], l'intérêt dramatique y est remarquablement ménagé. N'y pourrait-on pas pressentir même la dextérité du détective-novel ? Une seconde lecture ne fait-elle apparaître les jalons habilement dissimulés qui auraient dû, dès les premiers livres, nous livrer le secret de la naissance de Tom ? Cette réussite n'a pas laissé Stendhal indifférent [4]. Il est curieux de constater qu'il répartit sa matière romanesque suivant le plan tripartite de *Tom Jones* : Somersetshire, Voyage, Londres. Ainsi, dans *le Rouge* : Verrières, Besançon, Paris. Dans *Leuwen* surtout : Nancy, Paris, Rome ou Madrid. Quant aux petites habiletés de l'intrigue, il ne les néglige pas davantage. Des thèmes préfiguratifs jalonnent le destin du héros : la couleur rouge et les discussions sur la mort pour Julien, et pour Fabrice, la hantise de la prison.

Si la structure dispose les grandes lignes du roman, c'est la tension interne qui les anime en donnant le rythme. Or, pour Stendhal comme pour Fielding, le temps du roman ne saurait être

1. *Lucien Leuwen*, éd. du Rocher, t. I, p. 252.
2. *Tom Jones*, L. XIII, ch. 10.
3. *Mélanges de littérature*, I, p. 177 : « ... une histoire intéressante avec quelques mauvaises habitudes qui tiennent à l'enfance de l'art et au genre moral mis à la mode par Richardson. »
Marginalia, II, p. 218 : « ... prendre un style plus fleuri et moins sec, spirituel et gai, non pas comme le *Tom Jones* de 1750, mais comme serait le même Fielding en 1834. »
4. *Pensées*, I, p. 226 : « Si un homme avait fait le plan de ce roman et qu'un second l'eût exécuté, le second n'aurait presque pas de mérite à mes yeux. — Malgré quelques entorses à la vraisemblance, le plan de *Tom Jones* est admiré des critiques anglo-saxons. F. Homes Dudden, dans son *Henry Fielding*, rappelle les éloges de Coleridge, Scott, Thackeray (II, p. 616).

l'informe déroulement de la vie : il participe à cette stylisation créatrice qui transforme une vie en destin. C'est donc l'allure du héros qui déterminera celle du récit :

Our pen, therefore, shall imitate the expedition which it describes, and our history shall keep pace with the travellers who are its subject. Good writers will indeed do well to imitate the ingenious traveller in this instance, who always proportions his stay at any place, to the beauties, elegancies and curiosities which it affords [1].

Au romancier donc de débroussailler la route pour donner à l'œuvre sa vitesse d'action. Mais cela entraîne nombre d'ellipses.

A. Dans le déroulement du temps proprement dit. Fielding précise admirablement l'attitude du romancier à ce sujet :

Though we have properly enough entitled this our work, a history, and not a life, as is more in fashion, yet we intend in it rather to pursue the method of those writers, who profess to disclose the revolutions of countries, than to imitate the painful and voluminous historian, who, to preserve the regularity of his series, thinks himself obliged to fill up as much paper with the detail of months and years in which nothing remarkable happened, as he employs upon those notable eras when the greatest scenes have been transacted on the human stage [2].

Au contraire de ces mauvais historiens, le romancier s'emploiera aux scènes capitales, sans craindre de laisser lacune dans son récit : on peut les considérer comme les gros lots (great prize) de la grande loterie du temps. Un simple coup d'œil sur la table des matières de *Tom Jones* montre que Fielding a rempli son objet : il indique en dessous du numéro de chaque livre la durée des événements contenus [3]. La manière de Stendhal, surtout dans *la Chartreuse*, est identique : il glisse sur les temps morts de l'histoire, sur dix ans, trois mois, trois ans et d'autres périodes d'étendue variable qu'une étude minutieuse de la chronologie — mais là n'est pas notre objet — révèle aisément [4]. Il rassemble souvent en une seule phrase toute une série de tentatives avortées, celles de Julien au séminaire, celles de Gina pour corrompre les gardiens de Fabrice.

B. Dans les descriptions. Au contraire de Walter Scott [5],

1. *Tom Jones*, L. XI, ch. IX, vers la fin.
2. *Ibid.*, L. II, ch. I.
3. Pour la chronologie du roman, voir Homes Dudden, *op. cit.*, II, pp. 610-614.
4. *Chartreuse*, ch. I : « Nous glissons sur dix années de progrès et de bonheur de 1800 à 1810. » — Un exemple très cavalier au début du chapitre XXVIII de *Leuwen*. « Nous prendrons la liberté de sauter à pieds joints sur les deux mois qui suivirent ». Pour la vie au séminaire, début du chapitre XXVII. « Le lecteur voudra bien nous permettre de donner très peu de faits clairs et précis sur cette époque de la vie de Julien. »
5. *Mélanges de lit.*, II, p. 347 : « Paris s'ennuie des premiers volumes de Walter Scott, remplis de détails trop circonstanciés et trop peu animés. » — III, p. 306 : « L'habit et le collier de cuivre d'un serf du moyen âge sont plus faciles à décrire que les mouvements du cœur humain. »

Stendhal et Fielding évitent les descriptions en forme. Sont-elles nécessaires ? Ils en atténuent l'embonpoint par l'ironie de leurs commentaires, qu'il s'agisse des batailles d'Upton ou de Waterloo. Ils ne s'oublient jamais devant les charmes de la nature [1]. Quelques traits précis suffisent à restituer un paysage, à caractériser la route suivie. Cette discrétion reste, naturellement, valable pour tout objet. Fielding se justifie ainsi de ne pas décrire les folies de Tom après son départ d'Upton :

« We could bestow some pains here in minutely describing all the mad pranks which Jones played on this occasion, could we be well assured that the reader would take same pains in perusing them... » [2]

C. Dans les conversations. Rares dans *Tom Jones*, ou chez Stendhal, celles qui atteignent un développement absolu, comme dans certaines pages du roman d'Hemingway *The sun rises also.* Fielding supprime carrément, sur la fin de son roman [3], quoiqu'il en reconnaisse l'agrément, un entretien de Tom avec Allworthy et Western. Stendhal ne dit pas un mot des deux lettres « infinies » que la comtesse et la marquise écrivent à Fabrice après leur entrevue avec Borda, pas davantage sur une longue lettre de Fabrice à Clélia. Souvent, les deux romanciers, d'une manière très moderne, — je dirais même, très radiophonique ! — ne donnent que les moments essentiels d'un débat, les reliant les uns aux autres par un résumé succinct. Ainsi pour la *Note secrète*, ou la conversation forcée de Sophie avec Fellamar. Dans des termes presque identiques, ils soulignent leur volonté de faire court. Fielding : « The rest of the conversation which passed at the visit, is not important enough to be here related » [4]. Et Stendhal, à la fin d'un entretien du comte et de Rassi : « Le lecteur trouve cette conversation longue : pourtant nous lui faisons grâce de plus de la moitié ». Ils se contentent donc d'indiquer le sens général de la conversation. Stendhal, en particulier emploie très fréquemment des phrases de ce genre : « La conversation fut infinie dans ce sens » [5].

1. Exceptionnellement, au ch. IV, Fielding cède à la facilité d'une description en forme : celle du domaine d'Allworthy. Mais il n'est pas dupe de cette facilité. Il ironise sur lui-même. « Reader, take care, I have unadvisedly led thee to the top of as high a hill as Mr Allworthy's, and how to get thee down without breaking thy neck, I do not well know. » Stendhal, de même, allège ses descriptions par quelques allusions ironiques (voir la description de la tour Farnèse), ou bien il les mêle habilement à la méditation du héros (ainsi le lac de Come aux chapitres II et VIII de la *Chartreuse*). Il eût pu tenter de rivaliser avec le début des *Promessi Sposi* : il l'a évité.
2. *Tom Jones.*, L. XII, ch. III.
3. *Ibid.*, L. XVIII, fin ch. X. Les citations sur ce point sont innombrables.
4. *Ibid.*, L. XVIII, ch. II.
5. *Chartreuse*, fin ch. XXIII.

C'est, cependant, surtout à propos du rapport entre les personnages et la contexture de l'intrigue, que la lecture de *Tom Jones*, fut, pour Stendhal, déterminante [1]. Pour l'égotiste, — surtout quand il se double d'un idéologue, — grande était la tentation de se reconnaître dans un héros unique, qui entraînerait, par sa seule puissance d'attraction, créatures et choses du roman. Le *Rouge* publié, Stendhal réalisa le danger. « Je déplore le manque d'intrigue de *Julien* qui est peut-être trop un développement de caractère... » [2] Il existait une autre forme de roman, non supérieure, mais différente, où les lignes de l'épure idéologique, sans perdre de leur netteté, se détendaient, libéraient non seulement le personnage principal, mais encore ses compagnons d'aventure, jusqu'ici trop cavalièrement traités. Le 6 juillet 1833, dans un plan pour *Une position sociale*, il en prenait conscience :

> La duchesse a bien une espèce de duel avec Roizand, comme Tom Jones avec Sophie. (...) Le sort des deux amants affecté par autre chose que les mouvements intérieurs de leur cœur. Alors, par force, le lecteur fait attention aux personnages et leurs motifs qui changent ainsi, *par force*, la route que leur passion tendait à faire parcourir aux deux amants.
>
> Ainsi mistress Fitzpatrick, lady Bellaston, influent, *par force*, sur le sort de Tom Jones, après que celui-ci a assisté à la représentation d'Hamlet avec Patridge [3].

Conséquence immédiate pour le destin romanesque de Lucien : il n'en est plus orgueilleusement le maître, comme Julien. Autour de lui s'agitent des êtres saisis dans la pleine épaisseur de la vie, et qui tous, par leurs passions, par leurs intérêts, se liguent contre lui : ses collègues militaires, les messieurs de la noblesse, de la politique, de l'argent, le plus efficace étant du Poirier, qui, par sa maïeutique, même imaginaire, détermine son départ. De même, Fabrice n'engendre pas sa propre histoire, il la subit, parce qu'elle se rencontre avec les jeux, grands et petits, de l'Histoire. Éclatant exemple : le parti que tirent ses ennemis du meurtre d'un Giletti. « La Raversi veut renverser le comte Mosca à l'aide de cet incident », lui écrit l'archevêque de Parme. Et Stendhal, en nous présentant Rassi : « Comme ce personnage va prendre une assez grande influence sur la destinée de Fabrice, on peut en dire un mot. » Ainsi s'explique encore, sur la fin du roman, l'introduction de Gonzo.

1. D'octobre 1831, date à laquelle il envoie au comte Salvagnoli, pour l'*Antologia*, un projet d'article sur le *Rouge* (voir *Mélanges de litt.*, II, p. 376) jusqu'en janvier 1835, il griffonne, en marge de ses manuscrits, des allusions précises au roman anglais.
2. *Marginalia*, II, p. 117, à la date du 20 juin 1830.
3. *Mél. de Litt.*, I, p. 152.

Cette recherche de la complexité brise-t-elle l'unité du plan ? Les romans de Stendhal ne sont pas des modèles de composition. Pas davantage ceux de Fielding, qui, à ce sujet, écrit son chef-d'œuvre avec *Tom Jones*. Mais est-il nécessaire qu'un roman soit composé comme une tragédie ? En fait, ces deux exigences divergentes, ont, à mon sens, servi Stendhal. De tous ses romans celui qui profite le mieux des leçons de Fielding, c'est la *Chartreuse*. Pour l'esprit, elle appartient en partie au domaine italien, pour la structure, au domaine anglais. Son plan ne dépend d'ailleurs pas des lignes d'une structure, mais de cette inter-action des personnages qui se déterminent les uns par rapport aux autres, ou contre eux. De là, cette impression d'un plan qui s'invente continuellement à partir de ses éléments connus. Le romancier a balayé l'inutile, sans pour cela abdiquer sa fantaisie, ni celle de la vie, ni celle du rêve. *Tom Jones* et la *Chartreuse* racontent une Odyssée. Le déroulement du voyage détermine celui du plan.

Le problème du réalisme. Les personnages ne peuvent avoir d'action réelle les uns sur les autres que s'ils sont vrais, non de cette vérité théoriquement exacte de la psychologie, mais de celle de l'humanité. Et, sans doute, Fielding n'était-il pas un réaliste au sens balzacien ou flaubertien du terme. Ses portraits physiques (ceux de Tom et de Sophie), ses descriptions de lieux (auberges, théâtres, campements de bohémiens) sont, nous le savons, plus esquissées que fouillées. Ni marchand d'armures comme Scott, ni de modes, comme George Sand. Or, de 1830 à 1834, relisant *Armance* ou *le Rouge*, Stendhal est assailli de remords. « L'horreur de Dominique pour les longues phrases emphatiques des gens d'esprit de 1830 le jette dans l'abrupt, dans le heurté, dans le saccadé, le dur » [1].

Un roman ne doit pas s'écrire dans la manière de La Bruyère ou de Tacite [2]. Le problème du style rejoint donc celui du plan : il faut détendre l'œuvre, la rendre plus suggestive, en employant « ces petits mots qui aident l'imagination du lecteur bénévole à se figurer les choses » [3]. Je serais volontiers moins sévère pour Stendhal qu'il ne le fut lui-même. Plus qu'il ne le croit, il a fait effort, dans le *Rouge*, pour aider l'imagination du lecteur. Songeons aux

1. Cette crainte de passer pour un auteur à la mode, devient une phobie pour Stendhal. Ainsi dans *Marg.*, II, p. 73, à propos d'Armance : « La principale crainte que j'ai eue en écrivant ce roman, c'est d'être lu par les femmes de chambre et les marquises qui leur ressemblent. » Voir aussi p. 76.
2. *Mél. de Litt.*, I, p. 107, la note. — *Marg.*, II, 143.
3. *Marg.*, même page.

portraits de Valenod, de Frilair, des conspirateurs de la Note Secrète. Il plaidait coupable, pourtant, regrettant de n'avoir pas mieux peint Croisenois ou de Luz [1]. Mais comment forcer ses répugnances, agir en Coffe quand on est un Leuwen ? En fait, Stendhal posait mal le problème. Et Fielding le ramena sur la bonne voie : il fallait pallier le dégoût du réalisme par l'*intensité du coloris...* « cette admirable intensité de coloris qu'on trouve si souvent dans *Tom Jones*, et qui, selon moi, vaut à cet ouvrage une place au premier rang de ceux que les modernes peuvent opposer à l'*Iliade* »[2]. Et, au moment où il recommence à dicter la copie de *Lucien Leuwen* : « Beware ! Atmosphère de froideur littéraire en 1834. Mauvais siècle ! Coloris faible de Konstantin. [...] Littérature de l'Empire. »[3] Le *Rouge* et surtout *Armance*, manquaient incontestablement de cette intensité. Mais quels exemples dans *Tom Jones* ! La rencontre de Tom avec Molly, par une soirée de la fin juin, son émotion devant Mrs Waters arrachée à Northerton, les fameuses batailles d'Upton, les aventures chez les bohémiens, le mariage de Sophie. Leçon non perdue pour *Leuwen* : Stendhal accepte de ralentir sa course, de contempler avec moins de mépris les choses et les hommes. La vie de garnison d'un élégant et riche officier, les tribulations d'un maître des requêtes, deux grands thèmes lestement enlevés — plus lestement que ne l'eût fait Flaubert — et illustrés par des images cocasses, prises sur le vif : la chute de Lucien sous les volets de Bathilde, l'achat du cheval du préfet, la visite à M. de Riquebourg qui reçoit Lucien et Coffe « en bonnet de coton, mangeant une omelette, seul dans son cabinet, sur une petite table ronde », l'évanouissement de M. de Séranville « auquel on frottait les tempes d'eau de Cologne. On répétait beaucoup les fatigues de l'élection ». La vanité et la monotonie de la noblesse s'incarnent, cette fois, dans des personnages vrais, qui discutent, demi-heure durant, sur le passepoil du 27e ou le prix des avoines. Incontestablement, Stendhal a soigné les portraits. Si dans le *Rouge*, les nobles semblent sortir d'un moule unique, ici, ils forment une société pittoresque d'originaux. Il a fait sienne la remarque de Fielding :

Thou art to know, friend, that there are certain characteristics, in which most individuals of every profession and occupation agree. To be able to preserve these characteristics, and at the same time to diversify their operations, is one talent of a good writer. Again, to mark the nice distinction

1. *Ibid.*, p. 208.
2. *Courrier*, III, 219.
3. *Marg.*, II, 272.

between two persons actuated by the same vice or folly, is another and [as] this last talent is found in very few writers... [1]

De là l'opposition entre M. d'Antin, « si Français, si insouciant de l'avenir, si disposé à plaire », et M. de Sanréal, très « man of property », dont Stendhal souligne ce trait fort « westernien » : « Si un portefaix faisait une difficulté à un de ses gens, il s'élançait en courant pour aller vider la querelle, et il eût volontiers tué le portefaix » [2]. Et, de même, inoubliables, la cantinière de Waterloo, les princes de Parme père et fils, Blanès et Landriani, Fabio Conti et Grillo, et les gens du chœur : les employés de douanes, l'aubergiste de Casal Maggiore, sa femme, et leur ami. Ainsi, le roman ressuscite toute une société.

Le ton du récit. Reste maintenant au romancier à trouver le ton convenable pour intéresser le lecteur à l'aventure de son héros. Étrange entreprise que de faire un livre... Fielding révèle à Stendhal la nécessité de la gaîté. L'abrupt, le sec qu'il se reprochait dans le *Rouge*, plus qu'une manière d'écrire, était une manière de penser. Le livre jacobin se durcit dans la haine impuissante, de tous les sentiments le plus abhorré de Stendhal. Les plus beaux moments de détente de Julien — sa rêverie dans les bois de Vergy — ne sont en fait que recueillement pour fortifier la haine. Or, par delà tout enseignement, le roman doit apporter au lecteur ce bonheur que, lui, Stendhal goûtait dans *Tom Jones*. Mais ce bonheur, comment serait-il conciliable avec l'âpre satire ?

Et, sans doute, l'influence de Fielding, à ce sujet, se confond-elle avec celle de Marivaux et de Rousseau, de La Fontaine même [3]. Stendhal n'aima la force que dissimulée par la douceur. L'influence de Fielding fut cependant déterminante, car elle justifiait, aux yeux de Stendhal, sa propre manière. D'ailleurs, dans son invocation au génie, au début du L. XIII, Fielding n'appelle-t-il pas Marivaux ? « Come thou, that hast inspired thy Aristophanes, thy Lucian, thy Cervantès, thy Rabelais, thy Molière, thy Shakespeare, thy Swift, thy *Marivaux*, fill my pages with humor... » [4]

1. *T. J.*, Liv. X ; ch. I, début.
2. *Leuwen.*, Ed. du Rocher. I, 145.
3. Voir note 10, à propos de La Fontaine, une réflexion significative dans *Marg.*, II, 35. « Style excellent, force et douceur. »
4. Baker dans *The history of the english novel*, tome IV, 180, a tendance à minimiser l'influence de Marivaux sur Fielding : « the kinship was of a general kind, and it would be as hard to produce definite evidences of Fielding's discipleship as to agree with him in putting Marivaux with Molière, Shakespeare... etc ». Outre les ressemblances de détail (entre *Joseph Andrews* et *La vie de Marianne* et le *Paysan Parvenu*), Homes Dudden, plus justement, souligne l'apport psychologique de Marivaux. Je compte consacrer à la question une prochaine étude. Marivaux est, pour Fielding, un modèle de psychologie précise et souriante.

Fielding, pour Stendhal, a donc fixé le ton du roman moderne. Écoutons-le commentant le début de *Leuwen* : « Ce ton tourne à la satire au lieu d'être gai et *jouant* comme un enfant. Serait-ce que le siècle repousse absolument le ton gai ? Fielding est un goguenard plein d'esprit qui raconte une histoire intéressante... » [1]

De fait, du *Rouge* à la *Chartreuse*, le roman stendhalien devient de plus en plus « un livre qui raconte en amusant » [2]. Les personnages, même les plus méchants, ne sont plus méchamment croqués. Du Poirier, les préfets, le prince de Parme, Rassi, Fabio Conti font plus sourire qu'ils n'indignent. Nous n'assumons jamais que le destin qui nous est imposé. Notre responsabilité est de rencontre, non de nature. Rassi, par exemple ne peut jouer que le jeu de Rassi ; il le fait admirablement. Et Mosca est le premier à le reconnaître : il le reçoit et se garde bien de refuser de l'ennoblir ! Fielding, dans une phrase qui dut être fort goûtée de Stendhal, déclarait :

> Now we, who are admitted behind the scenes of this great theater of nature (...) can censure the action, without conceiving any absolute detestation of the person, whom perhaps nature may not have designed to act an ill part in all her drams : for in this instance, life most exactly resembles the stage, since it is often the same person who represents the villain and the hero [3].

Et la Sanseverina : « Qui s'est jamais avisé de se récrier contre le ridicule des règles du piquet ? »

Dans une vie qui devient jeu, les considérations morales ne sont certes pas bannies. Mais l'habileté de l'acteur, même s'il triche, nous arrache un sourire. Nos préférés ne sont en danger que pour avoir commis des fautes. Les inquiétudes de l'idéologue ou du moraliste sont donc apaisées par l'indulgence du narrateur.

Cette indulgence, il s'agit maintenant de la faire accepter du lecteur qui risque de se méprendre sur sa nature : elle ne prouve pas le manque de sérieux de l'auteur, mais sa volonté de conférer au pathétique romanesque une dignité spirituelle. Voici donc notre auteur contraint à de continuelles interventions *pour donner le ton.* Il ne compose pas son histoire, il la raconte. « Racontez-moi cela comme si vous m'écriviez », dira-t-il à Madame Jules Gaulthier [4]. Mais le récit suppose la présence d'un écoutant, que l'on surveille, à qui l'on ne craint pas d'indiquer, discrètement, la meilleure manière de goûter son rêve. Le procédé n'est pas neuf. Wayne

1. *Mél. de Litt.*, I, 177.
2. *Marg.*, II, 237 et aussi 260.
3. *T. J.*, L. VII, ch. 1.
4. *Corresp.*, VIII, 272.

C. Booth, dans une étude très nourrie [1], l'étudie chez Scarron, Marivaux, Fielding et Sterne. L'intrusion du narrateur lui paraît fonctionnelle : il prétend nous mener où il veut, se faire valoir. Victor Brombert élargit et précise le problème [2] : il met en cause la timidité, la peur du ridicule devant le lecteur, l'intention de le désarmer par avance. Que l'attitude du romancier n'ait jamais semblé simple à Stendhal, c'est certain. Je crains pourtant que, Valéry aidant, on ne l'ait singulièrement compliquée. Les remords de Stendhal durant cette période de 1830 à 1835, renferment pour moi la clé du problème. L'idéologue, le moraliste, le chroniqueur à la Tacite, se sentent étrangement dépaysés dans le domaine du roman. Ils soupçonnent leurs personnages de n'être que schèmes. Comment transmuer les idées, le plus souvent chargées de haine et de mépris, en personnages, non seulement vraisemblables, mais séduisants ? C'est grâce à ses interventions que Stendhal peut assurer à ses héros ce privilège : elles jouent le rôle d'une continuelle mise au point. Elles n'ont sans doute pas réussi à détendre l'atmosphère du *Rouge*. Peut-être, ici, le sujet a-t-il surmonté le disant. Stendhal y multiplie pourtant ses confidences, comme si, à commenter le destin du héros, il pouvait en diminuer la pesanteur. A certains chapitres, effectivement, la gaîté affleure [3]. Mais le moyen de sourire d'un futur condamné à mort ? Dans les autres œuvres, en revanche, le procédé porte ses fruits : il souligne les « gaucheries » de Lucien et de Fabrice, l'un dans sa campagne électorale, l'autre à Waterloo, l'un devant Bathilde, l'autre devant Clélia. Ainsi, dans *Leuwen* : « Nous avouerons que, pendant ces raisonnements admiratifs, Lucien, immobile et droit comme un piquet, avait tout l'air d'un niais » [4].

Traversons-nous des instants pathétiques, l'auteur n'hésite pas à nous taquiner. N'est-ce pas une façon de nous rassurer ? Ainsi Fielding et Stendhal grossissent, comme à plaisir, les malheurs de leurs héros :

... if our reader delights in seeing executions, I think he ought not to lose any time in taking the first row at Tyburn » [5].

« Le lendemain fut un jour funèbre : le bruit se répandit généralement que Fabrice allait être mis à mort, la ville fut émue. On ajoutait que le prince, ayant égard à sa haute naissance, avait daigné décider qu'il aurait la tête tranchée » [6].

1. *P. M. L. A.*, March 1952, pp. 163-185 : *The self-conscious narrator in comic fiction before Tristram Shandy.*
2. Victor Brombert, *Stendhal et la voie oblique.* P. U. F., 1954, 1 vol. in-8°.
3. Cf. la première escapade nocturne chez Mathilde, l'aventure avec M^me^ de Fervacques.
4. *Leuwen.* Ed. du Rocher, I, 176.
5. *T. J.*, L. XVII, fin ch. I.
6. *Chartreuse*, éd. Garnier, p. 282.

Mais ces prétendus préparatifs d'exécution n'empêchent pas Fabrice de correspondre, passionnément, avec Clélia. Le roman se transforme en une comédie commentée.

Ce serait volontiers le dernier mot de cette analyse. *Tom Jones*, mieux que *Joseph Andrews*, est une épopée comique [1]. Stendhal y découvrit un génie plus truculent que le sien, mais « semblable ». Je crains cependant qu'on ne m'accuse de surestimer l'influence de Fielding. Cette ironie, n'est-ce pas celle de notre XVIII^e siècle ? Sans doute. Mais les aveux de Stendhal sont formels : c'est bien la lecture de *Tom Jones* qui l'aida à approfondir sa propre manière, qui lui apprit surtout à manier une énorme matière romanesque, à conserver la gaieté convenable pour raconter de pathétiques aventures, à sourire, mais sans acidité, de l'humaine comédie. L'ironie de Fielding et de Stendhal débouche sur ces riants panoramas que symbolisent la campagne anglaise et « tous ces lieux enchanteurs voisins de Grianta » : elle est une promesse de bonheur.

N. B. Une dernière remarque va montrer à quel point Stendhal fut nourri de *Tom Jones*. Après une lecture des *Contemporaines* de Restif, frappé du mauvais ton de certains détails, il écrit, dans un des plus beaux passages de *Filosofia Nova* (II, 235). « Il faut donc, lorsqu'on peint les passions, les montrer dans des êtres où tout ce qui ne tient pas à la passion soit parfait. » Or, Fielding, au début de livre XIII, soulignait, lui aussi, cette dualité de l'inspiration chez le romancier, partagé entre la « fair, gentle maid » de Méonie et de Mantoue, et la muse grossièrement matérielle qu'il apostrophe en ces termes : « Thee, I call, of whom in some Dutch canal the fat Ufrow Gelt, impregnated by a jolly merchant of Amsterdam, was delivered ». Stendhal fit sienne cette rabelaisienne allusion : « Il faut peindre l'Apollon du Belvédère dans les bras de la Vénus de Médicis, et non un gros Hollandais sur sa Hollandaise dans un sale entresol. »

Henri-François Imbert.

1. Voir Homes Dudden, *op. cit.* I, p. 328 et suiv. Fielding appelle son roman (L. V, ch. 1) : « prosaic-comic epic writing ».

NOTES ET DOCUMENTS

THE COLD PROSE FITS OF JOHN DRYDEN

The *Preface* to Dryden's *Sylvae : or the Second Part of Poetical Miscellanies* (1685) begins with a consideration of the difficulties of the translator of verse : " For this last half year I have been troubled with the disease (as I may call it) of translation. The cold prose fits of it, which are always the most tedious with me, were spent in the *History of the League :* the hot, which succeeded them, in this volume of Verse Miscellanies. " [1] The observations which follow this easy beginning are rather specifically limited to the problems of verse translation from the Latin. Similarly, Dryden's observations in the *Preface to the Translation of Ovid's Epistles* (1680) are on poetical translations in general. The three heads to which he there reduced all translations — metaphrase, or translating word by word ; paraphrase, or translating with latitude ; and imitation, or forsaking words and sense on occasion — all these are applied to verse translation [2]. Dryden left no account of the problems encountered during the " cold prose fits ".

Dryden's two long prose translations are both from the French, — Louis Maimbourg's *Histoire de la Ligue* (Paris, 1683) and Dominique Bouhours' *Vie de Saint François Xavier* (Paris, 1682). Maimbourg's history was translated in 1684 by royal command, as the *Dedication* indicates. It was a taking up again of the theme which Dryden had used in the *Duke of Guise* and in the *Vindication* of that play, — the parallel between the Holy League and the enemies of the crown in England, a parallel which Dryden expanded upon in his *Postscript* to the translation of the history. The translation of the saint's life, which was advertised in the *London Gazette*, July 12-16, 1688, was dedicated to the Queen, who, on June 10, 1688, had given birth to the son later to be known as the Old Pretender. Taking his cue from his Jesuit author's affirmation in his dedication to Louis XIV that the

1. John Dryden, *Works*, ed. by Sir Walter Scott, revised and corrected by G. Saintsbury, London, 1892, XII, 281.
2. *Ibid.*, XII, 16.

French monarch's birth had been due to the intercession of St. Francis Xavier, Dryden suggested that the same saintly influence had assisted the English queen. Both the translations were inspired from the throne or from near it, and in addition the saint's life was the labor of a recent convert [1].

The subject-matter of neither translation is such as to interest the present-day reader ; the lack of originality is another reason why they are generally disregarded by those who read the rest of Dryden. We have Saintsbury's comment that Malone " perhaps was right in neglecting translations such as the *Xavier* and the *History of the League*, which were simply ' honest journey-work in default of better ' " [2]. It is as journey-work, perhaps, that they are of most interest today, and it seems safe to assume both because of the politically high source of their inspiration and on the strength of internal evidence that they were not carelessly done. For anyone interested in Dryden as a craftsman in prose a comparison of the translations with the originals is worthwhile.

When Dryden confessed that the prose fits of the disease of translation which produced *The History of the League*, were the most tedious with him, he did not indicate that as a result be undervalued the product of them. In a letter to Jacob Tonson he admitted :

> You have written diverse things which gave me great satisfaction, particularly that the History of the League is commended ; & I hope the only thing I fear'd in it is not found out. Take it all together I dare say without vanity 'tis the best translation of any History in English, though I cannot say 'tis the best History, but that is no fault of mine [3].

In the *Dedication* Dryden professed to have applied himself with the " utmost diligence " to obey the command of the king to translate the history, trying not only to understand his author but also to give " his thoughts the same beauty in our language which they had in the original, and, which I most of all endeavoured, the same force and perspicuity " [4]. In the *Postscript* Dryden wrote of Maimbourg : " As for his style, it is rather Ciceronian, copious, florid, and figurative, than succinct : He is esteemed in the French court equal to their best writers, which has procured him the envy of some who set up for critics. " [5] From these public utterances and from the private admission to Tonson one might gather that whatever reservations Dryden had about his original he saw no need to call public attention to them.

1. Tom Brown, in *The Late Converts Exposed, or the Reasons of Mr. Bays's Changing his Religion*, 1690, has Eugenius say : " Then, I suppose, Mr. Bays, to make him do penance for his translations, you'd oblige him to read over your translation of St. Xavier's life, and, if possible, to believe, it. " There are other references to the saint's life in the dialogue.

2. Dryden, *Works*, XV, 267.

3. *The Letters of John Dryden*, collected and edited by Charles E. Ward (Durham, N. C. : Duke University Press, 1942), p. 22. This letter was dated by Malone September, 1684. Ward speculates on August since the *History* was published at the end of July.

4. Dryden, *Works*, XVII, 83.

5. *Ibid.*, XVII, 185.

One might further surmise (in spite of the fact that the style of the original was very unlike that of Dryden) that his reservations had to do with the matter, the inaccuracy and partiality with which Maimbourg was charged in his lifetime, rather than with the style [1].

The third book of the *History* begins with a representative period :

Si je voulois suivre l'exemple du Prince des Historiens Latins, qui ne laisse échaper aucun prodige quil n'expose à la veûë de son Lecteur avec autant de superstition peut-estre que d'exactitude : je produirois icy le Soleil obscurci tout-à-coup sans aucun nuage, une épée flamboyante sortie du centre de cet astre, des ténèbres palpables comme celles de l'Egypte en plein midy, des tempestes extraordinaires, des tremblemens de terre, des fantasmes de feu en l'air, & cent autres prodiges qu'on dit qui arriverent en cette malheureuse année mil cinq cens quatre-vingts-huit, & qu'on pretend avoir esté tout autant de présages des horribles desordres qu'on y vit [2].

Dryden translated the passage thus :

If I intended to follow the example of Livy, the prince of Latin historians, who never suffers a prodigy to escape him, and describes it perhaps with as much superstition as exactness, I should here make long narrations how the sun was obscured on the sudden, without the interposition of any cloud appearing in the sky, with a flaming sword shooting out from the centre of the body ; palpable darkness, like that of the Egyptians at noon-day ; extraordinary tempests, earthquakes, fiery phantasms in the air, and an hundred other prodigies, which are said to have been produced and seen in this unhappy year of one thousand five hundred and eighty-eight, and which were fancied to be so many ominous presages of those horrible disorders that ensued in it [3].

This translation is close but not absolutely literal. What is remarkable is the fidelity to the " Ciceronian, copious, florid, and figurative " style of the original. After allowing for the changes necessary because of differences of idiom, one can detect Dryden departing from strictly literal translation in order to preserve the orotund period of Maimbourg. The result is not metaphrase, nor paraphrase, nor " translation with latitude, where the author is kept in view by the translator, so as never to be lost, but his words are not so strictly followed as his sense ;

1. Louis Maimbourg, S. J. (1610-1686), was famous as a historian and as an opponent of Calvinism, Jansenism, and ultramontanism. For his Gallicanism he was expelled from the Society of Jesus in 1682 and pensioned by Louis XIV. Had Maimbourg deigned to reply to all the attacks on him he would have been engaged in continuous controversy. But he disregarded all of them. His reputation suffered during his lifetime beacause of the inaccuracies exposed in his histories but he continued to have a reputation for style. — Chalmers' *General Biographical Dictionary* (London, 1814), gives an amusing bit on his renown. — Maimbourg's connections with England appear tenuous. He was working on a history of the schism of England when he died. He had a relative, Theodore Maimbourg, who twice fluctuated from Catholicism to Calvinism and went to England, where he is said to have been governor to one of the natural sons of Charles II and died a Socinian in 1693. Father Maimbourg's *History of Calvinism* is mentioned in Dryden's *Preface* to *Religio Laici*. Maimbourg's fondness for historical parallels is shown not only by his perception of similarity between Calvinist and Catholic opponents of the French crown bu also by his use of the Absalom and David story (*Histoire de la Ligue*, Paris, 1683). For examples, see pp. 251, 383 ff.

2. Louis Maimbourg, *Histoire de la Ligue*, Paris, 1683, p. 221.

3. Dryden, *Works*, XVII, 103.

and that too is admitted to be amplified, but not altered ". The three-fold classification of Latin verse translations does not apply exactly to French prose. Dryden is here trying to follow as closely as English would allow the form of the French period ; the effect of the original prose rhythm must be carried over as much as possible into the English.

A comparison with a representative passage from one of Dryden's critical essays will at once show the difference between this translated prose and his own manner. One might pick up Dryden's prose on almost any page for the purpose, but take a passage from the same *Preface* to the *Sylvae* in which he speaks of these " cold prose fits " of translation. The concluding paragraph of that preface not only fairly represents Dryden's original prose at the time of the translations but contains a comment on style which reveals what Dryden had learned from his admired Montaigne and which shows his affinity with the writers designated as Baroque or anti-Ciceronian :

> To conclude, I am sensible that I have written this too hastily and too loosely ; I fear I have been tedious, and which is worse, it comes out from the first draught, and incorrected. This I grant is no excuse ; for it may be reasonably urged, why did he not write with more leisure, or if he had it not (which was certainly my case) why did he attempt to write on so nice a subject ? The objection is unanswerable ; but in part of recompense, let me assure the reader, that in hasty productions, he is sure to meet with an author's present sense, which cooler thoughts would possibly have disguised. There is undoubtedly more of spirit, though not of judgment, in these uncorrect essays, and consequently, though my hazard be the greater, yet the reader's pleasure is not the less [1].

A glance back at the passage quoted from Maimbourg and its translation will reveal at once how different is that sustained, periodic structure from the loose and easy pattern of relatively curt elements which is normal to Dryden. Even in the dedications, where Dryden evidently wrote, not " too hastily and loosely ", but with carefully calculated effect, the cumulative result is not the Ciceronian roundness of the periods which he built from Maimbourg's French. Take as an example of the manner of the dedications the following passage from the *Epistle Dedicatory Of The Rival Ladies :*

> This worthless present was designed you, long before it was a play ; when it was only a confused mass of thoughts, tumbling over one another in the dark ; when the fancy was yet in its first work, moving the sleeping images of things toward the light, there to be distinguished, and then either chosen or rejected by the judgment ; it was yours, my Lord, before I could call it mine [2].

Even in the dedications and in such biographical pieces as the *Life of Lucian* and the *Character of Polybius*, where in genre Dryden came

1. *Ibid.*, XII, 302.
2. *Ibid.*, II, 130.

closer to the history, there are no passages quite so " Ciceronian " as the period he made from the following passage of Maimbourg :

Mais comme aprés le bruit du tonnerre & les éclairs qu'on voit s'élancer coup sur coup d'une grosse nuée, la foudre tombe avec un grand éclat suivi d'un furieux orage qui desole toute une campagne : ainsi aprés ces craintes & ces défiances réciproques, ces Assemblées qui se tenoient la nuit, ces murmures & ces menaces, & ces préparatifs qui se faisoient de part & d'autre avec tant de tumulte, soit pour attaquer, soit pour se défendre, on en vint à cette funeste journée des Barricades, qui fut suivi d'un horrible déluge de malheurs dont toute la France fut inondée [1].

But, as after the flashes of lightning, and the rattling of the thunder, comes a furious tempest and lays waste the field ; so after those mutual fears and jealousies, those nightly meetings, those murmurs and menaces, and those preparation which were made on both sides with so much tumult, either for assaulting or for defence, they came to that fatal day of the barricadoes, which were followed by that horrible deluge of misfortunes, with which all France was overflowed [2].

Dryden had applied himself, as he told the King in the dedication, to giving to Maimbourg's thoughts the same beauty, force, and perspicuity which they had in the original, and in order to be a faithful translator of prose, he had to convey not only the matter but the manner of the original. It is not until we turn to the translation of the saint's life by Bouhours that we observe him working with the prose of a man whose ideals of writing and whose manner were essentially like his own.

The name of Bouhours was a very important one in his century, not primarily because he was a writer of saints' lives, but because he set himself up and was accepted as an authority on the French language and style. He has stated clearly what he judged to be the accomplishment of himself and his modern compatriots in prose style :

Au reste, nous avons trouvé le secret de joindre la brièveté non seulement avec la clarté mais encore avec la pureté et la politesse. Les autres langues ne s'accommodent guère d'un style coupé. Sénèque et Tacite qui donnent ce style-là, et qui abandonnent tout-à-fait celuy de Ciceron et de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les grâces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les historiens grecs le plus serré et le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire, mais encore, si nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez vicieuses... Mais parmi nous ceux qui écrivent le mieux ont un style également serré & poli : ils joignent dans le Français la pureté de César & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des oracles ; sans en avoir l'obscurité ni l'embarras, elles en ont la brièveté et la force. Ce caractère paraît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarasin, & de Costar [3].

The statement is a good expression of the ideals of the most representative writers of the time, in England as well as in France, although

1. Maimbourg, *op. cit.*, p. 241.
2. Dryden, *Works*, XVII, 119.
3. Bouhours, *Entretiens d'Ariste et d'Eugene*, ed. by R. Radouant, Paris, 1920, p. 61.

something of the Gallic self-confidence was perhaps lacking among the English. It reveals the attitude of those who were the heirs of the anti-Ciceronians toward those who had been the means of removing Cicero as the sole model for prose. The new ideals of urbanity and ease and propriety which dominated French prose were the ideals of Dryden [1]. When he took up the saint's life by Bouhours, he was working with a prose which was different in its patterns from the Ciceronian prose of Maimbourg and like his own.

The life of a saint is perhaps not the subject which lends itself best to that style of polished brevity which Bouhours commended. His *Vie de Saint François Xavier*, however, is a relatively simple narrative in an easy style, with rather frequent occasion for emotion and unction. The sentences are not remarkable for either shortness or length. There is no effect of either copiousness or succinctness. The patterns are not unlike those of Dryden. For an illustrative comparison (which incidentally shows a device which many readers have probably thought of as peculiarly Dryden's) take the following passages, one from Dryden, the other from Bouhours :

Mr. Hobbes, in the preface to his own bald translation of the Ilias, (studying poetry as he did mathematics, when it was too late), Mr. Hobbes, I say, begins the praise of Homer where he should have ended it [2].

Je n'ay point parlé d'un grand nombre d'isles & de terres où nous sçavons qu'il a porté la lumière de l'Évangile ; je n'en ay, dis-je, point parlé, parce qu'on ne sçait pas précisément le temps auquel il fit ces voyages [3].

Dryden has translated the Bouhours passage thus :

I have omitted a vast number of islands and regions, where we are satisfied he carried the light of the gospel ; I say I have not mentioned them, because the time is not precisely known when he made these voyages [4].

It will be observed that, in preserving the sentence form of the original, Dryden has constructed an English sentence that might well have been an original with him. The use of *omit* and *mention* where Bouhours has relied upon *parler* only and the translation of *où nous sçavons* by *where we are satisfied* are the touches of the able translator who knows the resources of his own language. It is this kind of fidelity to the original, the fidelity of the translator who is superior to his author, which marks the whole translation of the *Life*. This superiority is the more evident because of the basic similarity of the patterns, allowing, of course, for the difference of language.

1. Of course there were other influences than the French working on English prose in the late seventeenth century ; for example, the Royal Society. Also Bouhours, who has been called " puriste jusques à la superstition ", lacked the stature of Dryden, but they had in large measure a common inheritance in prose.

2. This example is from the *Preface* to the *Fables*.

3. Bouhours, *Vie de Saint François Xavier de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1682, p. 567.

4. Dryden, *Works*, XVI, 490.

A longer passage will show more strikingly what Dryden has done with his original. A considerable portion of the life is what purports to be the instructions of Xavier to one of his fellow-missionaries, instructions found in manuscript at Goa. Xavier's advice on how to deal with ruling classes of a certain place on the Persian Gulf, well representative of the manner of Bouhours, provided his English translator with the kind of occasion which would have waked him, had he been nodding over his task :

Quelquefois aussi ils font languir par de longs retardemens & par des défauts captieux les personnes à qui l'épargne est redevable, pour les obliger de composer avec eux, & de leur remettre une partie de la somme qui est deûë : un vol & un brigandage si manifeste, c'est ce qu'ils appellent le fruit de leur industrie. Quand vous auriez tiré de leur bouche ces monopoles & d'autres semblables en leur faisant adroitement diverses questions, vous verrez bien mieux ce qu'ils ont de richesses mal aquises, & ce qu'ils doivent restituer au prochain pour se réconcilier avec Dieu, que si vous les interrogiez en général sur leurs injustices [1].

Dryden translated the passage thus :

Too often also, they make men languish at the treasury, with long delays, and cunning shifts, or some other captious trick ; men, I say, to whom the exchequer is owing, that they may be driven to compound with those sharks of state for half their due, and let them go off with the other half. This open robbery, this manifest villainy, those gentlemen call, by a modified name, " the fruits of their industry ". When you have squeezed out of them the confession of those monopolies, and the like, by wire-drawing them, with apt questions, you will come more easily to the knowledge of their ungodly gains, and what they ought to make restitution of to their neighbour, in order to their being reconciled to God than if in general you should interrogate them concerning their injustice [2].

It will be at once apparent that Dryden has added something of his own by his diction, that something of wit and ease and sureness in colloquial expression which distinguishes his prose from that of less gifted English contemporaries without making his style an otherwise peculiarly individual one. But the sharpening and pointing of the original do not involve distorting changes either in diction or in sentence patterns. *Quelquefois* becomes *too often; cunning shifts* is an addition, as is *those sharks of state; partie* becomes *half* and *other half; vol* becomes *open robbery; a modified name* is added ; *tiré* becomes *squeezed; wire-drawing* is added ; and *richesses mal aquises* becomes *ungodly gains*. The same device of emphasis and sentence construction which has been noted in both Bouhours and Dryden, the use of a repeated phrase plus *I say* or *dis-je*, has been added by the translator and the first period broken into two in English [3]. This passage, representa-

1. Bouhours, *Vie de Saint François Xavier*, p. 307.
2. Dryden, *Works*, XVI, 268.
3. This " I say ", which happens to appear more frequently in these quotations than is representative, is to be found elsewhere in seventeenth century prose ; for example, Temple, Halifax, Tillotson.

tive of Dryden's translation of Bouhours, is even more justly representative of the limit of the liberty which he allowed himself with the original text. Unfortunately, there is more of Dryden here than one finds in most of the translation.

For the most part, the *Life* was not of the character to wake Dryden to such forceful addition. Frequently, though typically more sparingly, there are examples of such enlivening :

Témoignez beaucoup d'affection aux enfants qui frequentent les écoles christiennes : pardonnez leur, & dissimulez quelquefois leurs fautes, de peur qu'un traitement severe ne les éloigne de nous [1].

Testify great affection to the children who frequent the Christian schools ; pardon, and wink at their faults sometimes, lest a severe usage should fright them from us [2].

Characteristically, *dissimulez* has become *wink at* and *éloigne* is *fright.* In other places *se renfermer* becomes *coop himself*, *la passion qui nous domine d'avantage* becomes *darling passion*, and *un vieux bastiment* is *an old crazy vessel.* Anyone who has acquired a taste for Dryden's prose will take pleasure in these familiar touches, but these touches are too few and Dryden was too faithful to his original to allow the *Life* very much claim to interest save as a view of the craftsman at work.

There remains to be said something about Dryden's use of Gallicisms in these translations from the French and it need be very little because the evidence seems to be negative. The present-day reader of the *Life* and the *History* is struck occasionally by words of French origin which have not become permanently naturalized in English, for example, *opiniâtreté ;* and by idiomatic uses close to the French idiom of the original and no longer usual English idiom, for example, *entertainments with the Saviour* from *entretiens avec Dieu*, *his funerals were made* from *ses funerailles se firent*, and *their breathings were only after the holy places* from *ils ne soupirerent tous qu'aprés les saints lieux.* Although such phrases are in origin French, in no instance noted in the translations were they unknown in English before Dryden decided to use them and they are not prominent in either translation. Indeed, Dryden had English equivalents which are not be current for a present-day translator : he could turn *mélange* into *mingle* and make of *son esprit*, *his parts.* He could then, as today, turn *mets delicats* into an acceptable *ragou.* His practice seems to have been in accord with his own critical judgement that when an English word was available a mixing of French words with English was not a refining of the language.

For the student of prose style these long translations of Dryden are worth examination. They reveal a master when he is confined by

1. Bouhours, *Vie de Saint François Xavier*, p. 263.
2. Dryden, *Works*, XVI, 236.

the limits already set by two lesser men. Because the two French authors were so different in their styles one can observe which elements of the originals Dryden took pains to preserve, how careful he was of the rhetoric as well as the meaning. In Maimbourg he was transcribing a manner quite unlike his own, even in the most swollen portions of his dedications ; in Bouhours he was working in an element very much like his own. One is struck by the similarity of pattern when he looks at the original French sentence of Bouhours, the translation of it by Dryden, and then at a sentence which Dryden formed when he was writing his own prose and was not bound by the business of translating. One is reminded of how closely connected with France was the intellectual milieu of Dryden and yet one notices how Dryden kept in mind linguistic boundaries even when the traffic was closest and when he was most desirous of carrying over into English the full effect of his French originals.

L. W. Cameron.

J.-J. ROUSSEAU ET SES AMIS ANGLAIS

Quelques inédits et quelques rectifications.

Ce n'est plus un secret pour personne que la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, qui a rendu de si grands services aux rousseauistes, est pourtant à refaire. Les quelque trente années qui se sont écoulées depuis la publication du premier volume ont projeté une lumière parfois cruelle sur les insuffisances des efforts conjoints de Th. Dufour et de P.-P. Plan, qu'on eût tant voulu définitifs. Lettres mal datées, lettres fausses, tronquées ou mutilées : textes infidèles, reproduits d'après des copies, alors que les originaux autographes existaient, parfois à portée de main : lettres insérées deux fois sous des dates différentes : un certain nombre de lettres de Jean-Jacques, et un nombre beaucoup plus élevé de lettres à lui adressées, laissées de côté : indications bibliographiques partielles et erronées, parmi lesquelles toute une série de pseudo-inédits (dont une partie seulement à mettre sur le compte de la rivalité malencontreuse qui dressait contre les érudits des *Annales J.-J. Rousseau* la famille de Théophile Dufour). Ajoutons, dans les lettres de langue anglaise, l'inconvénient d'un anglais parfois mystérieux.

Bref, la *Correspondance générale* offre un instrument de travail peu sûr et ne répond plus aux exigeances de l'érudition moderne. L'un après l'autre, d'éminents rousseauistes, penchés sur les divers problèmes de psychologie ou de biographie qui les intéressaient, ont découvert dans la *Correspondance* des lapsus fâcheux. C'est M. Henri Roddier qui, ici même et dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* [1], a apporté de

1. *R. de Lit. comparée*, t. XVIII (1938), 452-477. *R. d'Hist. litt. de la France*, t. XLVI (1939), 211-214.

précieuses rectifications en ce qui concerne le séjour de Rousseau en Angleterre. C'est M. Henri Guillemin, qui a fait un travail analogue pour le séjour à l'Ermitage [1]. C'est Mme Hermine de Saussure, qui a signalé des erreurs de date, notamment en ce qui concerne le dernier séjour de Rousseau à Paris [2]. C'est M. F. C. Green qui a montré que le texte imprimé des lettres de « Milord Maréchal » laisse beaucoup à désirer [3]. Enfin, dans son édition de la Table de la *Correspondance générale*, M. Bernard Gagnebin a résumé ces travaux antérieurs (sauf l'article de M. Green, dont il n'a pu avoir connaissance) en y ajoutant, et en nous donnant par la même occasion un utile *Complément* à la correspondance [4]. Remarquons, en passant, qu'un certain nombre des erreurs relevées par les érudits dont nous avons parlé avaient déjà été signalées au fur et à mesure que la *Correspondance* paraissait par le regretté L.-J. Courtois, qui en rendait compte pour les *Annales* [5].

A notre tour, nous avons eu lieu, comme tout usager de la *Correspondance générale*, d'y relever un certain nombre d'erreurs de détail qu'il serait fastidieux d'énumérer [6]. Nous nous bornons ici à signaler l'existence de deux ou trois lettres adressées par Rousseau à ses amis anglais et qui, croyons-nous, ont échappé jusqu'ici à la vigilance des chercheurs. En outre, comme nous avons eu récemment l'occasion d'avoir sous les yeux les originaux autographes des lettres adressées par Rousseau à la duchesse douairière de Portland, nous en avons profité pour confronter ceux-ci avec le texte qu'en donne la *Correspondance générale*, collationnement dont nous donnons ici le résultat. Nous sommes loin de vouloir attribuer à ces corrections une importance exagérée. Du reste, nous ne cherchons pas à nous dissimuler non plus que cette correspondance, qui roule presque exclusivement sur des questions de botanique, importe plus comme témoignage psychologique que par son contenu intrinsèque. Comme les relations que Jean-Jacques a continué d'entretenir avec Lord Nuneham, avec Davenport et avec Granville et sa

1. *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XXIX (1941-2), 59-258.
2. *R. d'Hist, litt. de la France*, t. LII (1952), 330-338.
3. *French Studies* (Oxford), t. IX (1955), 55-59.
4. P.-P. Plan : *Table de la Corresp. générale..., avec une Introd. et des lettres inédites*, p. par B. Gagnebin, Genève, Droz, 1953.
5. Depuis la rédaction de ces notes, Mlle Claire Rosselet, de la Bibliothèque publique de la Ville de Neuchâtel, a de nouveau attiré l'attention sur la désinvolture avec laquelle P.-P. Plan avait traité la correspondance de Rousseau avec Sauttersheim. Par la même occasion, elle a versé trois lettres inédites au dossier de cette correspondance. (Cf. *Musée Neuchâtelois*, 1955, pp. 1-15).
6. A titre d'exemple seulement : la lettre de Mme de Verdelin, selon le texte imprimé (*Corr. Gén.*, n° 2834), est adressée à Rousseau, « à Strasbourg », et porte la date « le vendredi 11 » avec la restitution éditoriale « [novembre 1765] ». Dufour ajoute en note : « Streckeisen-Moultou... la date, on ne sait pourquoi, du 4 novembre ». Qui n'aurait cru, après cette note, à l'authenticité absolue de l'adresse et de la date indiquées ? Or, elles sont fausses toutes deux. L'original autographe, conservé à Neuchâtel, ne porte aucune indication d'adresse. Et en 1765, ni le 4 novembre, ni le onze, ne tombaient un vendredi. En réalité, cette lettre est du vendredi 11 octobre 1765, écrite pendant que Rousseau se trouvait encore à l'île de Saint-Pierre. Cette erreur n'est pas sans importance, car c'est dans cette longue lettre que Mme de Verdelin presse Rousseau de se prévaloir des bons offices de Hume.

famille, elle marque sa volonté de faire les distinctions qui s'imposaient, de ne pas englober indifféremment dans le cauchemar de l'affaire Hume ces Anglais qui auraient fait preuve pour lui d'une amitié véritable. Il n'est pas sans intérêt de constater que ces relations anglaises, Rousseau a tenu à les conserver pendant les années les plus tourmentées et les plus obscures peut-être de son existence, à une époque où il réduisait systématiquement le volume de sa correspondance. Le monde des souvenirs où de plus en plus il aspirait à vivre se rétrécissait pour ne plus admettre qu'un petit cercle d'élus. Dans ce paradis sentimental, malgré le complot diabolique auquel Rousseau croyait n'avoir échappé que de justesse en s'enfuyant au moment critique du sol anglais, certains Anglais au moins se virent accorder le droit de faire des apparitions intermittentes. A ce petit nombre d'élus appartenait la Duchesse de Portland. Et ces lettres que, pendant dix ans, Rousseau continuait à lui adresser représentent comme un élément de stabilité dans une existence dont les déplacements continuels extériorisaient les tourments et les inquiétudes, constituent un lien qui rattache l'herborisateur solitaire de Wootton à celui de la rue Plâtrière, et nous font entrevoir de temps à autre le poète des *Rêveries*.

Finalement, nous complétons, d'après Lady Llanover [1], le texte de deux lettres adressées par Rousseau à Granville, et dont la *Correspondance générale* ne donne que des fragments.

Documents.

a) *Inédits :*

1. Rousseau [à Richard Davenport] [2].

à Wootton le 18 9bre 1766

Voici, Monsieur, une lettre pour vous que j'ai ouverte la croyant pour moi [3] ; j'en suis fâché, mais c'est un [e *barré*] effet inévitable des arrangemens que vous m'avez permis de prendre. Ne la jugeant pas pressée, j'attendois pour vous la remettre votre arrivée dont on me flattoit depuis quelques jours. Je profite pour vous l'envoyer d'un envoi de M. Walton, et de peur de trop grossir son pacquet j'écris sur le revers de la même lettre, vous priant de me pardonner cette liberté.

J'attends de jour à autre le plaisir de voir [arri]ver [4] en bonne santé le cher grand papa [5] [et sa] chère famille. M^lle^ le Vasseur [*me, barré*] [vous pri]e,

1. *The Autobiography and Correspondance of Mary Granville, Mrs. Delany...* edited by... Lady [Augusta] Llanover, London, 3 v., 1861 : Second Series, 3 v. 1862.

2. Billet écrit au verso blanc d'une feuille dont le recto est adressé à « Richard Davenport Esq^r^, Wootton, Asburne » et porte un cachet postal du huit novembre. C'est tout ce qui reste de la lettre dont parle Rousseau. — Ce billet, comme le suivant, est transcrit d'une photocopie que nous a aimablement communiquée M^lle^ Carolyn Jakeman, de la Bibliothèque de Harvard College, où se trouve l'original autographe.

3. Un contretemps semblable s'était déjà produit le 9 août 1766. Voir *Corr. gén.*, n° 3094, XVI, 1-2.

4. Une petite déchirure dans la marge gauche du papier a emporté quelques lettres au début de cette ligne et des trois lignes suivantes.

5. Davenport lui-même.

Monsieur, d'agréer son respect, [et de vo]uloir bien assurer sa belle correspondante[1] de l'empressement qu'elle a de la revoir et que je partage. Je vous demande, Monsieur, la continuation de vos bontés et de votre amitié et vous assure pour ma vie du plus véritable attachement.

J. J. Rousseau.

2. Rousseau [à J. A. Bentinck ?]

mardi 16 juin [1772]

Je n'ai qu'un moment, Monsieur, pour vous remercier de votre envoi, vous addresser la lettre ci-jointe pour Mylord Nuneham selon la permission que vous m'en avez donnée [*et, barré*] vous souhaiter, Monsieur un heureux voyage et un prompt retour, et [*je, barré*] vous salue trés humblement.

J. J. Rousseau.

Je ferai mes remerciemens directement pour le paquet n'ayant pas en ce moment le tems d'écrire.

Ce billet pose un double problème : quel en est le destinataire ? quelle en est la date ? Le 16 juin tombait un mardi en 1767 et en 1772. En 1767, Rousseau se trouvait à Fleury-sous-Meudon, à la veille de son départ pour Trye, et le ton de la lettre conviendrait assez bien à la fièvre d'un départ imminent. Malheureusement, il ressort de la lettre à Lord Nuneham du 10 juillet 1767 (*Corr. Gén.*, XVII, 128-9) que Rousseau ne lui avait pas écrit aux alentours du 16 juin. En outre, à cette époque il ne signait pas ses lettres, ou du moins ne les signait pas de son vrai nom. D'un autre côté, il existe bel et bien une lettre adressée à Nuneham du 16 juin 1772 (*Corr. gén.*, XX, 162) qui peut très bien être celle dont il est question dans le billet que nous imprimons. Reste à savoir qui est celui à qui Rousseau souhaite un heureux voyage et un prompt retour. Une note griffonnée au crayon au-dessous du texte du billet précise : « Original J. J. Rousseau to my father. There are some others thro' his papers. De B. He show'd him (I have often heard him say) many attentions ; w^h^ extraordinary & incredible as it may appear, were well receiv'd. » Un article récent de M. Théodore Besterman et le paraphe « De B » qu'on trouve ici nous suggèrent l'hypothèse que le destinataire du billet de Rousseau était peut-être John Albert Bentinck (1737-1775) capitaine de vaisseau britannique et comte de l'Empire (ce qui expliquerait à la rigueur la particule nobiliaire arborée ici par son fils, le vice-amiral William, comte de Bentinck, 1764-1813). Comme il ressort de l'article de M. Besterman, la liaison entre Rousseau et Bentinck avait débuté d'une façon assez singulière. Celui-ci avait eu l'idée de s'adresser à Rousseau, qu'il ne connaissait pas autrement, pour lui demander d'user de son influence auprès de sa femme, lectrice enthousiaste paraît-il, de l'*Emile*, et partant prête à écouter les conseils de son

1. C'est de M^lle^ Phoebe Davenport, petite-fille de l'hôte de Rousseau, qu'il s'agit, et non, comme le croyait M. Gagnebin (*ouvr. cité*, p. XXV, n. 2) de Mary Dewes. Voir L.-J. Courtois, *Le Séjour de Jean-Jacques Rousseau en Angleterre* (*Annales*, VI, 1910), p. 68 : et *Corr. gén.*, n° 3018, XV, 209.

auteur [1]. Rousseau s'exécuta de bonne grâce, et avait même accepté de devenir parrain de leur deuxième enfant, encore à naître [2]. C'est ce qui expliquerait qu'encore en 1772 il ait tenu à garder un certain contact avec la famille. Par ailleurs, il n'est pas sans intérêt peut-être de rappeler que ce Bentinck était assez proche parent, par alliance, de la deuxième Duchesse de Portland, correspondante de Rousseau, car le duc et lui étaient tous deux petits-fils du premier comte de Portland. — On aimerait bien savoir pourtant de quel ami anglais l'ombrageux Jean-Jacques acceptait encore en 1772 de recevoir des paquets.

3. Rousseau à la Duchesse douairière de Portland [3] :

A Paris, 25 juillet 1773.

Quoique j'aye envers Madame la Duchesse le tort de ne lui avoir pas rendu compte assez tôt de la commission d'herbiers dont elle m'avoit honoré [4], je n'ai pas du moins celui de l'avoir oubliée. J'y ai travaillé l'année dernière quoiqu'avec moins de succés que je n'avois espére [*sic*], tant à cause des bornes qu'un peu d'appesantissement m'a forcé de mettre à mes courses, qu'à cause de celles que mon travail m'a forcé de mettre à mes plaisirs. J'ai trouvé que mon gout pour la botanique nuisoit à des occupations plus necessaires et ne m'en dédomageoit pas. Cela m'a fait renoncer presque absolument aux herbiers. Cependant ceux que je destinois à Madame la Duchesse sont commencés, mais ces commencemens sont si peu de chose que je n'ose les lui présenter sans son expresse permission. D'ailleurs je n'ai à ma portée aucune voye pour lui faire passer ces echantillons, et s'il lui plaisoit de me donner quelque adresse à Paris pour les remettre, ou de vouloir bien les faire prendre chez moi, elle me délivreroit d'un grand embarras : car je puis recueillir et préparer de moi-même ; mais pour envoyer j'ai besoin des secours d'autrui. S'il arrivoit que Madame la Duchesse ne dédaignoit pas ces chetifs fragmens, je les continuerois volontiers tant que mes jambes [*me fourni*, barré] auront des forces et que nos environs me fourniront des plantes : car je m'estimerois toujours heureux de mériter le titre qu'elle m'a permis de prendre [5].

Je suis affligé du mauvais état où continue d'être la santé de mon bon

1. C'était une cousine de Belle de Zuylon, plus connue sous le nom de Madame de Charrière.

2. V. Th. Besterman « Rousseau conseiller familial », in *Travaux sur Voltaire et le XVIII^e siècle*, I, 175-181. Les recherches de M. Besterman lui ont permis de rectifier l'attribution erronée des n^os^ 2397 et 2398 de la *Corr. gén.* (xii. 252 ss). M. Besterman a aussi retrouvé et publié les brouillons des deux lettres que Bentinck avait adressées à Rousseau. Pourtant, il est inexact que le deuxième brouillon soit « incomplet au début », comme l'affirme M. Besterman. Ce texte existe en entier, et porte la mention « 7 May 1765, parti le 10 », ce qui permet de corriger la date de « février 1765 » proposée par M. Besterman. Je donne en appendice ce début inédit de la lettre de Bentinck.

3. Lettre en grande partie inédite. Seules les treize lignes à partir de « Je suis affligé du mauvais état... » sont données dans la *Corresp. gén.* (n° 4118, xx, 309) dans un texte assez incorrect transcrit de l'ouvrage de Lady Llanover, et avec une date (« vers 1774-1775 ») que l'original nous met à même de corriger. Notre texte est transcrit de l'original autographe conservé à Longleat, Wiltshire, Angleterre, et appartenant au Marquis de Bath. Nous tenons à remercier ici M. le Marquis, qui a bien voulu nous permettre d'utiliser un cahier relié contenant toutes les lettres de Rousseau à la Duchesse, à l'exception d'une seule, entièrement inédite, qui, ayant été envoyée par elle à Granville et retenue par celui-ci, se trouve actuellement en Suède. Voir Lady Llanover, *ouvr. cit*, *Second Series*, I, 97, et B. Gagnebin *ouvr. cité*, xxxv, n. 1.

4. C'est Rousseau lui-même qui avait offert de former ces herbiers pour la Duchesse et ses amis. Voir *Corr. gén.*, n° 4033, xx, 142 (le 17 avril 1772).

5. « Herboriste de la duchesse de Portland ».

voisin M. Granville, cela augmente mon regret de n'être plus à portée de lui rendre des devoirs qui dans leurs [*sic*] inutilité lui auroient du moins témoigné combien je m'intéresse à ses maux. Il doit trouver une grande consolation dans l'heureux succés du mariage [1] de son aimable niéce. Je ne doute pas que le sage parti qu'elle a pris de nourrir ses enfans malgré sa santé chancelante ne contribue à la raffermir [2]. Je suis plus mortifié qu'étonné qu'elle ne se souvienne plus de moi au milieu de sa petite famille naissante. Un jeune mari fait aisément [3] oublier un vieux berger. Pour moi je me souviendrai toujours d'elle, et des maniéres pleines de graces [4] dont elle accompagnoit l'accueil caressant que me faisoit son cher oncle et je conserve précieusement un joli travail de sa main [5] qu'elle destinoit à mon pauvre Sultan et dont je me suis souvent paré moi-même.

Je croyois My Lord Nuneham déjà en Irlande. Je lui souhaite un bon voyage, et je suis fort sensible à l'honneur que me fait Madame la Duchesse de faire quelquefois mention de moi avec lui. J'avoue pourtant qu'en général je fais peu de cas de l'admiration et des admirateurs: mais l'estime et la bienveillance des personnes vertueuses auront toujours leur prix dans mon cœur et je me tiendrai toujours très honoré d'obtenir de Madame la Duchesse ces deux sentimens dont elle m'assure ; le prémier comme une justice, et le second comme une grace que je m'efforcerai toujours de mériter. Je la supplie d'agréer mon profond respect.

J. J. Rousseau.

b) *Le texte des lettres à la Duchesse de Portland :*

La *Correspondance générale* donne le texte de seize lettres et de deux fragments de lettres adressées par Rousseau à la Duchesse de Portland. Or, malgré la promesse formelle du titre de l'ouvrage, qui nous annonce une correspondance « collationnée sur les originaux », *aucune* de ces dix-huit lettres n'a été imprimée sur l'original autographe. Treize d'entre elles ont été données d'après des copies faites pour Du Peyrou vers 1780, deux reproduisent le texte de Musset-Pathay, les deux fragments reproduisent celui de Lady Llanover, et une seule, la toute première, a été imprimée sur une minute autographe de Rousseau conservée à Neuchâtel. Bien entendu, les sources secondaires ne respectent ni l'orthographe ni la ponctuation de Rousseau (souvent plus logiques et plus uniformes que celles qu'on leur a substituées). Cependant, afin de ne pas grossir démesurément ces notes, nous nous bornons ici à signaler les corrections les plus importantes qu'il convient d'apporter au texte imprimé par Dufour-Plan. Nous donnons d'abord le texte de la *Correspondance générale*, ensuite la leçon de l'original autographe. Comme on verra, le copiste a parfois sauté des lignes entières, et a quelquefois donné de la syntaxe de Rousseau une idée singulière.

C. G. 3116, XVI, 43-4. A Wootton, le 3 septembre 1766.

p. 43. l. 10. et celui d'apprendre de vous : et celui d'apprendre auprès de vous... [' auprès ' biffé dans la minute reparaît dans la lettre envoyée.]
— l. 13. j'en deviendrois surement : j'en deviendrois à coup sur...
p. 44. l. 10. Daignez... recevoir... : Daignez... agréer.

1. *Corr. gén.* : « dans l'heureux mariage ».
2. *Corr. gén.* : « à l'affermir ».
3. *Corr. gén.* : « aussi même ».
4. *Corr. gén.* : « [de] cette manière pleine de grâce ».
5. *Corr. gén.* : « de ses mains ».

C. G. 3152, XVI, 101-3. A Wootton, le 20 octobre 1766.

p. 101. ll. 9-10. je voudrois bien apprendre : je voudrois apprendre.
p. 102. l. 1. Le temps presse, et loin d'aspirer... : Le tems presse, mes facultés s'éteignent, je n'ai plus ni yeux ni mémoire, et, loin d'aspirer...
— l. 15. pour le bonheur de la vie : pour l'agrément de la vie.

C. G. 3265, XVI, 291-4. A Wootton, le 12 février 1767 [1].

p. 291. l. 16. qui peut-être étoit l'effet... : qui peut-être étoit déjà l'effet.
p. 292. ll. 17-18. j'avois fait une entreprise à mon âge... : j'avois fait une entreprise impossible à exécuter à mon âge...
[le texte de la *C. G.* porte p. 292, l. 2 : ' ayant fait des informations '. Dans une note, Dufour se demandait si l'original n'offrait pas ' ayant *pris* des informations '. ' Fait ' est pourtant la leçon de l'original autographe.]

C. G. 3339, XVII, 39-41. A Wootton, le 29 avril 1767.

p. 40. l. 8. le transplanter : les transplanter.
p. 40. l. 23. je ne vous envoye : je ne vous renvoye :

C. G. 3407, XVII, 129-30. le 10 juillet 1767 [2].

[aucune variante à signaler]

C. G. 3476, XVII, 261-4. 12 septembre 1767.

p. 262. l. 12. le Flora Britannica : la Flora Britannica.
— l. 28. avec le tems : avant le tems.
p. 263. l. 14. serviteur Herboriste : serviteur et Herboriste.
[Cette lettre a été écrite en deux temps. L'original autographe porte à la fin une deuxième date, ' ce 20 8bre '.]

C. G. 3563. XVIII, 48-50. Ce 4 janvier 1768.

p. 48. 1. 11. mes plus grands plaisirs : mes plus vrais plaisirs.
p. 49. l. 1. qui m'a tout réjoui : qui m'a fort réjoui :
— l. 1-2. je compte de lui écrire : je compte lui écrire.
— l. 11. liliacées, à six pétales, six étamines en plumasseau ; si la racine... : liliacées ; elle a six pétales, six étamines en plumaceau ; si sa racine...
— l. 13. ... me paroît ressembler fort à un Anthericum ossifragum de Linnaeus... : ... me paroît ressembler fort à un Antheriacum, et je suis fort trompé si ce n'est l'Antheriacum ossifragum de Linnaeus...
p. 49. ll. 15-16. Je serois aise... : je serois très aise...
— l. 22. ce que vous avez et qui me manque : ce que vous avez et ce qui me manque.
— l. 28. de vous l'envoyer... : de vous les envoyer... :
[C'est bien la leçon de l'original : la note de P.-P. Plan est donc inexacte].

C. G. 3675, XVIII, 242-3. A Lyon le 2 juillet 1768 [3].

p. 243. ll. 1-2. je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana*... : je n'ai pu cependant y trouver ni le *Gentiana*...
— l. 17. Vous le voudriez... : vous les voudriez...
[le catalogue de plantes et de graines et le post-scriptum donnés par Dufour-Plan à la suite du N° : 3866 (le 21 déc. 1769, t. XIX, 197-8) appartiennent

1. L'enveloppe a été conservée : elle porte les indications suivantes : « Affranchie jusque a paris » (deux fois) : « A Madame Madame la duchesse douairiere de Portland, à Whitehall, à Londres ».
2. L'enveloppe porte : « To her Grace, the Dutchess Dowager of Portland at Whitehall, London ».
3. L'enveloppe porte : « To her Grace, the Dutchess Dowager of Portland, à Whitehall, London ».

ici, où l'on les retrouve effectivement dans le recueil de Longleat. Au surplus, le texte même de cette lettre laisse entendre que Rousseau y joignait ce catalogue.]

C. G. 3836, XIX, 142-4. A Bourgoin en Dauphiné, le 21 août 1769.

L'original autographe donne la date « le 31 août 1769 ».
p. 142, ll. 24-25. daignez, Madame, m'honorer... : veuillez, Madame, m'honorer.
p. 143. l. 8. pour les yeux qui... : pour des yeux qui...
[Dans la liste des plantes :
p. 144. l. 5. Prenantes purpurea : prenanthes purpurea.
— l. 18. Moecrinigia muscosa : Moevingia muscosa.
— l. 19. Sichen usnea : Lichen usnea.]

C. G. 3886, XIX, 195-198. A Monquin, le 21 décembre 1769.

p. 195. l. 8. ... en bon état : en bonne état.
— ll. 11-12. ... détruites ou méconnaissables. ... Détruites et méconnaissables.
— ll. 23-4. Toutes ces contrariétés : toutes ces petites contrariétés...
[pour le catalogue et le postscriptum, v. plus haut, sous le numéro 3675].

C. G. 4033, XX, 141-2. A Paris, le 17 avril 1772.

p. 142. l. 10. à mes occupations, je me suis proposé... : à mes occupations sédentaires, je me suis proposé...

C. G. 4038, XX, 154-5. A Paris, le 19 May 1772.

p. 154. l. 6. à le lire : à la lire.
p. 155. l. 15. il me marque seulement... : il marque seulement...

C. G. 4051, XX, 183-5. Paris, le 19 juillet 1772.

p. 184. ll. 28-9. Sur le lieu même où je la trouvai... : Sur le lieu même où je l'ai trouvée...
p. 185. l. 7. Mais ne l'ayant pas trouvée... : Mais ne l'ayant pu retrouver...
ll. 14-15. que j'espère de vous envoyer... : que j'espère avoir l'honneur de vous envoyer...

C. G. 4098. XX, 276-277. A Paris, le 22 octobre 1773.

p. 276. l. 9. disparoissoient... : disparoissent.
— l. 13. le crédit d'une personne qui... : le credit de quelqu'un qui...

C. G. 4118, XX, 309. « Vers 1774-1775 ». Voir plus haut le texte intégral de cette lettre, datée en réalité du 25 juillet 1773.

C. G. 4127, XX, 319-320. A Paris, le 11 juillet 1776 [1].

p. 320. ll. 12-13. Voilà la raison qui m'empêche... : Voilà les raison [*sic*] qui m'empêchent...
— l. 15. en desirant qu'il soit... : en desirant seulement qu'il soit...

c) *Rousseau et Granville.*

La lettre à Granville (*Corr. gén.* nº 3225, « vers le 17 janvier 1767 ») n'est qu'un texte partiel, qui reproduit celui de Musset-Pathay. Le texte intégral en est donné par Lady Llanover (*ouvr. cité, Second Series*) I, 78) qui fournit aussi la date précise, « ce vendredi soir, 16 janvier

1. L'enveloppe porte : « A Madame, Madame la Duchesse douairière de Portland, A Whitehall, A Londres. »

1767 ». Voici le texte du passage supprimé par Musset-Pathay et par la *Correspondance générale :*

Je remets à Jean, qui va à Ashburn, une réponse pour Lincolnshire, sans savoir pourtant si ma lettre peut aller par la poste d'Ashburn, ou s'il faut l'envoyer par quelque autre voye, et s'il y a quelque chose à payer. Je vous prie de vouloir bien lui donner là-dessus les instructions nécessaires.

De même, pour la lettre nº 3431 ,à Granville (*C. G.*, XVII, le 1er août 1767), on ne donne, non plus, qu'un texte partiel. Lady Llanover (*ouvr. cité*, I, 122) ajoute le post-scriptum suivant :

Vous pourrez, Monsieur, si vous me faites l'honneur de m'écrire, adresser votre lettre à M. Josué Rougement, banquier, Green Lettice Lane, Cannon Street, à Londres. Il me la fera parvenir.

D'autre part, le texte des dernières lignes du fragment imprimé par la *Correspondance générale* porte : « .. les assurances de ma reconoissance et de mon respect ». Selon Lady Llanover, il faudrait lire : « ... les assurances très sincères de ma reconoissance, de mon attachement, et de mon respect ». Ces nuances ayant pour Jean-Jacques la valeur qu'on sait, il valait mieux peut-être ne pas les perdre.

R. A. Leigh.

Appendice. — Fragment inédit d'une lettre de J. A. Bentinck à J.-J. Rousseau [1].

Londres 7 May 1763
parti le 10.

Apres la facon obligeante dont vous avez pris ma dernière lettre [2], Monsieur, je suis reellement honteux d'avoir si longtemps trainé a vous en remercier, mais j'ai depuis quelque temps eu des affaires qui m'ont donné beaucoup d'occupation, et j'ai voulu vous ecrire a loisir.

J'ai remis a ma femme votre lettre aussi tot qu'Elle m'est parvenue, Elle l'a lue avec un plaisir indicible vous avez sa reponse ci jointe. Permettez moy de vous dire Monsieur que vous n'avez pas bien deviné son caractere, vous supposez donc que si l'agrement de sa societé me faisoit oublier mes devoirs, Elle me les r'appelleroit ? jusqu'a un certain point vous lui rendez Justiçe, Elle honore ce sentiment, elle l'admireroit pratiqué par une autre, mais on n'agit pas toujours comme on raisonne, et Je doute fort de son courage dans ce cas la. Elle m'a même avoué que sa plus grande satisfaction seroit de me voir quitter le service [3], et tout ce qu'Elle a pu gagner sur Elle a eté de n'en jamais parler la premiere. J'ignore au reste d'ou vous avez pu soubçonner que mon eloignement put jamais lui faire craindre pour notre attachement, et que c'etoit cela qui lui en rendoit l'idée insupportable, Non Monsieur Je vous assure que ce n'est qu'excès d'amitié, ou n'est que l'effet [4] [de sa grande tendresse.]

1. Transcrit du brouillon autographe conservé dans la collection de Monsieur L. C. G. Clarke, que je tiens à remercier ici d'avoir bien voulu me permettre de la consulter. V. plus haut, page 383, note 2.

2. Elle était datée de la Haye, du 28 décembre 1764. (V. Besterman, *Travaux*, I, 177). Rousseau avait répondu le 26 janvier 1765, de Motiers (V. *Corr. gén.* 2397, 2398, xii, 252-5).

3. Entre 1763 et 1766, Bentinck n'avait pas de commandement.

4. Le texte publié par M. Besterman commence ici. Les mots qu'il n'a pas pu déchiffrer sont : *une vieille* [« une vieille connaissance » et *sur* [« je sçais pour sur... »]

LE MONUMENT DU TASSE A ROME ET CHATEAUBRIAND

C'est Goethe, avec sa tragédie de *Torquato Tasso* (1790), qui est à l'origine de la gloire du Tasse au XIX^e siècle. Dans le *Génie du Christianisme*, au chapitre *Vue Générale des épopées chrétiennes* (II^e P., L. I, chap. 2), Chateaubriand dispense volontiers ses éloges à la *Jérusalem Délivrée*, « modèle parfait de composition », d'un art « admirable », où il y a « une fleur de poésie exquise ». En 1816, Byron publia *The Lament of Tasso* et, à partir de cette date, l'on s'intéressa moins à l'œuvre qu'au destin du poète infortuné.

En 1828, l'on ouvrit à Rome une souscription publique pour élever un monument à Saint Onuphre [1] sur le tombeau du poète. J.-J. Ampère qui était à Rome à ce moment-là, préférait la simplicité de la tombe primitive : « Espérons que le projet d'une sépulture destinée à remplacer celle-ci ne s'exécutera pas. » Et il ajoute en note : « Ce projet a été exécuté ; la statue a été placée et Pasquin a dit avec raison que les malheurs du Tasse n'avaient pas fini avec sa vie. » (*Christian ou une année à Rome*, p. 164).

La plupart des membres du corps diplomatique répondirent à cet appel ; l'ambassadeur de France n'était autre que Chateaubriand, qui envoya un don de 1.000 francs. Il accompagna son envoi d'une lettre et, comme l'ambassadeur de Sa Majesté très Chrétienne était l'auteur du *Génie du Christianisme* et, à ce titre, avait été reçu solennellement à l'Académie de l'Arcadie et à l'Académie Tibérine, l'on prit soin d'en publier le texte dans l'un des deux journaux de Rome, les *Notizie del Giorno ;* cette feuille, de petit format, dont on ne trouve la collection à Rome qu'à la bibliothèque *Casatanense*, était aussi un journal littéraire ; l'autre gazette publiée à Rome en 1828, le *Diario di Roma*, ne donnait guère que les nouvelles de la Cour papale. La lettre, annoncée dans le n° 2 de l'année 1829, parut le 22 janvier dans le n° 4 :

Al Signor Conte Lozzano Argoli,

Roma, 22 dicembre 1828.

Signor Conte,

Gl'ingegni sublimi appartengono a tutti i temi e a tutti i paesi. Se l'Italia si gloria d'aver veduto nascere il Tasso, la Francia non ammira meno l'autore della *Gerusalemme Liberata*. Io ho l'onore, signor Conte, di mandarvi la somma di mille franchi, prezzo della mia sottoscrizione al Monumento che debbe elevarsi sulle ceneri di un grande uomo sventurato.

Ho l'onore etc... Signé : Chateaubriand.

1. Chateaubriand rêvait de se retirer dans une cellule à Saint-Onuphre : « ... dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de la mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. » *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Levaillant, III, p. 549.

On peut remarquer que la presse n'a pas reproduit les lettres des autres ambassadeurs ou personnalités romaines qui ont souscrit à cette occasion. Mais tant pour les fouilles de *Torre Vergata* que pour les réceptions à l'Ambassade, le même journal ne manque jamais d'insérer de longs comptes rendus. N'en faut-il pas déduire que le service de presse d'un ambassadeur — qui se voulait, à Rome comme à Londres, « magnifique » — servait fort bien ce qu'il appelait sa « gloire » ?

Quant au monument, il resta à l'état d'ébauche pendant vingt-sept ans et ce ne fut qu'en 1856 que, grâce à la générosité de Pie IX, le nouveau mausolée fut inauguré. Victor Schnetz, directeur de l'Académie de France à Rome, représentait notre pays.

J.-M. Gautier.

Mme DE STAËL ET EARL GREY

Une lettre inédite.

Dans ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* [1], Mme de Staël a consacré plusieurs pages à l'éloge de l'homme d'état whig, Earl Grey, dont le ministère fit voter en 1832 la réforme du système électoral en Angleterre. On pouvait donc s'attendre à trouver un certain nombre de lettres de Mme de Staël parmi les papiers de la famille Grey, qui ont été déposés récemment dans les archives de la section de paléographie de l'Université de Durham. Cependant les recherches de M. Malcolm Jack, qui a été chargé de classer ces documents, n'ont produit qu'une seule lettre adressée par Mme de Staël à l'homme d'état anglais. Si ce résultat est quelque peu décevant, il est sans doute utile de savoir ce que contient à ce point de vue cette importante collection de documents. C'est pourquoi nous publions ici cette lettre que M. Jack a fort obligeamment mise à notre disposition.

La lettre ne porte pas de date, mais Grey y a ajouté les mots suivants : « Madame de Staël. May 7. 1814. » Le 7 mai 1814 était bien un samedi. Chose curieuse, les biographes de Mme de Staël nous assurent qu'elle quitta Londres le 8 mai de cette année pour rentrer à Paris ; elle n'a donc pas pu avoir l'entrevue avec Grey dont il y est question.

Les allusions aux relations entre la Suède et la Norvège se rapportent à l'union des deux couronnes sur la tête de Bernadotte, à qui Mme de Staël avait d'abord pensé pour remplacer Bonaparte. La situation de la Norvège ne fut définitivement réglée que le 14 août 1814.

ce samedi.

Je voudrais m'assurer le plaisir de vous voir, my lord, avant mon départ de ce pays dont le jour peut être rapproché d'un instant à l'autre. Voudriez-

1. *Œuvres complètes publiées par son fils*, Paris, 1820-1, t. XIV, pp. 278-81.

vous m'accorder un entretien avec vous mardi à 10 heures [1] ? Ce n'est pas une soirée, mais un tête-à-tête que je désire. Je voudrais aussi prendre congé de Lady Grey. Ainsi je me rendrais chez vous à cette heure si vous me trouviez digne d'être reçue *sans personne* que votre noble famille. Je serais bien indiscrète si j'osais vous parler de l'affaire de la Norvège, mais je vous ferai seulement une observation. La cause de l'aristocratie, c'est-à-dire du maintien de tous les anciens, est du côté de la Norvège. Il ne se fait rien là que par l'instigation des agents d'un despote, et la partie éclairée de la nation est pour l'unir au gouv[ernement] représentatif de Suède. En renversant le prince de Suède dont l'existence tient au traité de Norvège, vous donneriez un grand triomphe à ceux qui ne veulent plus qu'il y ait un élu sur le trône. Je vous soumets ces observations et je voudrais bien que dans cette occasion vous ménagiez au moins le prince de Suède. C'est, daignez m'en croire, le meilleur ami de la liberté qui soit encore au pouvoir. Agréez mon admiration, quelque accoutumé que vous y soyez.

N. de Staël H.

John Lough.

QUELQUES VICTIMES DE LA « GUZLA » DE PROSPER MÉRIMÉE

Tout a été dit sur les principales victimes de la *Guzla* de Prosper Mérimée : Gerhard, Bowring, Pouchkine, Mickiewicz [2]. Le mérite de Goethe d'avoir percé la mystification a également été réduit à ses justes proportions, puisque Mérimée lui-même avait pris la peine de l'éclairer en lui envoyant un exemplaire de la *Guzla* dédicacé et portant la signature de l'auteur du théâtre de Clara Gazul [3]. La liste des mystifiés n'est cependant pas encore épuisée. Nous nous proposons d'y ajouter deux noms : Marko Kažotić-Casotti et Nicolò Tommaseo, mystifiés, le premier en 1839-40, et le second en 1841-43. Après ces deux témoignages, nous ajouterons un jugement sur la *Guzla* porté par Stanko Vraz, qui nous montrera combien incertaines et incomplètes étaient en 1842-47 les notions sur Mérimée de ce critique et poète slovène et croate qui s'est particulièrement occupé de la poésie populaire sud-slave, non moins d'ailleurs que Casotti et Tommaseo.

Marco Casotti (Kažotić en croate), Dalmate de Trogir (1804-1842), sortant d'un milieu assez aisé, journaliste et romancier, possédait une assez grande culture générale qu'il devait en bonne partie à un long séjour à Venise. Écrivant en italien, Casotti est cependant, par tous les sujets de ses romans, ancré dans la littérature croate : *Milienco e Dobrilla* (1833), *Il Bano Ilorvath* (1840) et *Il berretto rosso* (1843) témoignent d'une vénération aussi romantique que patriotique pour la poésie populaire et l'histoire croate. Son récit de voyage *Coste e isole della Istria e*

1. Ici M^me^ de Staël a biffé deux mots qui semblent être « chez moi ». — Je modernise partout l'orthographe et la ponctuation de l'auteur.
2. Cf. surtout V. Yovanovitch, *La Guzla de Prosper Mérimée*, Paris, 1911.
3. V. Yovanovitch, *op. cit.*, p. 467.

della Dalmazia. Descrizione di Marco Casotti (Zadar, impr. Battara, 1840), tout en contenant des données historiques et topographiques fort instructives, est d'une lecture très agréable, car les descriptions des paysages y sont relevées par des impressions de l'auteur, que sa jeunesse et l'extension limitée de ses exploits touristiques ont heureusement préservé de devenir blasé. Aussi son livre nous présente-t-il une description très animée d'un voyage à bord d'un des premiers pyroscaphes qui faisaient le service entre Trieste et Kotor en 1839. En décrivant les côtes et les ports, Casotti ne néglige pas cependant d'observer la vie à bord. Et voici ce qu'il note à l'entrée du Quarnero, quelque part entre l'Istrie et l'île de Cres :

Un giovine pallido con un pajo d'occhi vivacissimi che aveva letto tutto Walter Scott, Cooper, La Battaglia di Guerrazzi, Manzoni, Souvestre, Victor Hugo, Lamartine, ci mostrava il Quarnero (ed era di fatto così) come apunto diceva egli, scriveva Lamartine al 21 luglio alle viste di Gozzo e Malta — « Quel mare sembra scherzare cogli ultimi sottili fiati del vento di jeri ; ancor la schiuma lo copre che macchia il fianco del cavallo stancato dalla lunga corsa, o che il suo morso scuote quando egli alza ed abbassa il capo, impaziente di star alle mosse » e qui poi del suo : rassomigliava ad un piccolo galoppo il correre del nostro piroscafo su quelle onde, e se ne rideva di questa idea, e stava là là per correre alla pena del poeta e farne chi sa quante strofe nel suo album di viaggio.

Mo' vedi contagio della poesia romantica d'acanto à lui stavasi una giovine francese ; in mano aveva un libricino che pur era francese, ma in origine Slavo, e se lo leggeva a furia, e pareva come sorridere al pensiero di vedere quel popolo, le cui poesie si le piacevano, e leggeva il canto sulla tomba di un Haiducco ucciso da panduri.

« 1. Adieu, Adieu, bon voyage ! Cette nuit la lune est dans son plein ; on voit clair, pour trouver son chemin, bon voyage.

2. Une balle vaut mieux que la fièvre : libre tu as vécu, libre tu es mort. Ton fils Jean t'a vengé ; il en a tué cinq » e terminava.

« 9. Tu as un sabre, une pipe et du tabac, avec un manteau de poil de chèvre : en voilà bien assez pour faire un long voyage, où l'on n'a ni froid ni faim.

10. Adieu, Adieu, bon voyage. Cette nuit la lune est dans son plein : on voit clair, pour trouver son chemin. Bon voyage ! »

Volli leggere il titolo del libro-era — *la Guzla, ou Choix de Poésies Illyriques*, ec. Paris.

Me ne venne dispetto : a Parigi si traducon le nostre poesie ; qui le si metton in oblio. — O ignoranza, o vergogna » (pp. 73-75).

Quelques pages plus loin, il consacre tout un chapitre à la poésie slave (pp. 82-85), où il déclare entre autres :

... è certo che una poesia che parla al cuore, il linguaggio del vero, di quel vero ch'è sempre e sarà inviolabile, incontrastato per ognuno che confessandolo nel proprio convincimento non voglia negarlo ufficioso all'altar del capriccio, è la poesia slava ; quella appunto, onde la bella francese inebbriavasi, e noi lasciamo in noncale perchè nostra, e perchè appunto mossi da quelo spirito di oziosa novità riputiamo peregrino e bello ciò solo, che non è nostro.

Casotti a probablement créé de toutes pièces ce sympathique couple français. Ce jeune homme pâle, imbu de lectures et notamment de Lamartine, pourrait très bien n'être qu'une projection de l'auteur lui-même. Ayant créé l'homme, il était tout indiqué de lui donner une

compagne laquelle, étant Française, ne pouvait manquer d'être charmante. Ce qui, d'autre part, est fort suspect, c'est que l'auteur oublie tout à fait leur existence dès qu'il n'est plus question de la *Guzla*, omettant même de nous renseigner dans quel port ces précurseurs des touristes d'aujourd'hui sont descendus. Cela n'a pas grande importance. L'essentiel est de constater que Casotti connaissait la *Guzla*, qu'il la considérait très authentique et qu'il s'indignait du fait qu'à Paris on traduisait les poésies illyriques, alors qu'en Dalmatie on les oubliait. S'il est tombé dans le piège tendu par le père spirituel d'Hyacinthe Maglanovich, cela s'explique tout d'abord par son enthousiasme primesautier pour la poésie « illyrique », mais aussi, croyons-nous, par certaines habiletés insinuantes de Mérimée, qui avait si solennellement déclaré dans sa Préface que le principal mérite de sa traduction était l'« exactitude » !

Casotti étant originaire de Trogir (Traù en italien), son cœur dut frémir de joie en lisant par exemple la note suivante (*Guzla*, p. 188), accompagnant l'*Impromptu* : « Cet impromptu fut fait à ma requête par un vieux morlaque pour une dame anglaise qui se trouvait à Traù en 1816 ». Une autre poésie de la *Guzla*, intitulée *Les Pobratimi* (p. 225) et qui chante Jean Lubovich, « né à Traù », que Cyrille Zborr vient visiter dans sa maison également à Traù, dut aussi évoquer dans l'âme candide de Casotti des réminiscences de son pays natal, grâce à son air d'originalité « indubitable ». Il est donc bien compréhensible qu'il se soit laissé attraper par le sujet de cette poésie « illyrique » dans laquelle deux amis, ne pouvant se mettre d'accord à qui attribuer une belle esclave turque, l'assomment d'un commun accord, car : « Périsse l'infidèle plutôt que notre amitié ». Et la foi de Casotti ne se trouva pas non plus ébranlée au rappel du « Théâtre de Clara Gazul » que Mérimée osa glisser dans une note (p. 231), puisque, naturellement, il n'était pas au courant de cette mystification antérieure.

Le cas de Tommaseo est encore plus savoureux, vu son âge, sa qualité de Dalmate [1], sa connaissance de la France et des choses françaises [2], son érudition approfondie en poésie populaire italienne, corse, grecque et sud-slave [3], et enfin à cause de son grand prestige d'écrivain et de critique. Eh bien, malgré tout cela, Tommaseo s'est laissé attraper tout comme un autre. C'est dans sa deuxième lettre sur la Dalmatie, adressée au poète allemand Heinrich Stieglitz [4] et publiée dans son

1. Tommaseo est né à Šibenik, en 1802.
2. Il a été en France de 1833 à 1838.
3. Tommaseo a publié les *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*, Venise, 1841-1842, dont le t. IV est consacré aux *Canti illirici*.
4. Heinrich Stieglitz (né à Arolsen en 1801 de parents juifs, mort à Venise en 1849, du choléra), après avoir perdu sa femme Charlotte, qui s'était suicidée dans l'espoir qu'une grande douleur pourrait guérir l'esprit chagrin de son mari (telle est au moins la version donnée par les biographes de Stieglitz), séjourna en Italie, notamment à Venise, plus d'une dizaine d'années. En 1839, il entreprit son voyage en Dalmatie et au Monténégro dont il publia le récit dans les livres *Ein Besuch auf Montenegro* (1841) et *Istrien und Dalma-*

livre *Studi critici* (Parte II, Venezia, 1843), que Tommaseo donne ses impressions sur la *Guzla*, qu'il attribue, sans la moindre hésitation, à un « Italien né de mère illyrique », c'est-à-dire au personnage inventé par Mérimée. Voici ce texte :

Da cinquant'anni ebbe visitatori e pii la mia patria : Alberto Fortis, a cui, siccome a cercatore delle cose nascoste sotterra, era destinato l'onore di primo mostrare all'Europa un bel saggio dell' illirica poesia. Il qual saggio io, nato in Dalmazia, non conobbi che in Corsica, additatomi da un Annoverese vostro, la cui memoria m'è cara, Adolfo Palmedo. E poco dopo ebbe la Dalmazia visitatore Carlo Nodier, che piu volte dell'ospitale Morlacco si loda ; il Nodier, uno de'pochi che scrivano francese davvero ; veneratore della nobile e fresca bellezza ch'è ne'parlari e ne'canti e ne' sentimenti del popolo. Un Italiano nato di madre illirica, il quale aveva giovanetto abitate e le coste della Dalmazia e la Bosnia e l'Erzegovina, poi fatto cittadino di Francia, diede tradotte in francese fiacco talune, e non le più belle, delle serbiche poesie ; le diede nel 1827, in quel tempo, secondo me, de' più memorandi alla Francia, quando la mercante politica non aveva ingombre le menti, quando l'amore del vero e della bellezza era o pareva stimolo di per sè sufficiente agli studi ; quando a' Francesi ingegni cominciava a rivelarsi l'ampiezza profonda dell'estere letterature. E la *Guzla* piacque, tuttochè imagine languida della serbica vita : chè, nonchè il rotto e gretto francese d'oggidì, l'italiano non basta con l'armoniosa sua copia a rendere la delicata potenza del serbo linguaggio (p. 325).

Commençons par constater que Tommaseo ne fut pas seulement victime de Mérimée, mais aussi de Nodier qui n'avait jamais visité la Dalmatie et dont la connaissance directe de l'Illyrie était limitée à un séjour de huit mois à Ljubljana et d'un mois à Trieste. Quant à la Dalmatie, Nodier ne la connaissait qu'à travers quelques livres, notamment le « Voyage » de l'abbé Fortis, exploité d'ailleurs aussi par Mérimée.

Prenant à la lettre les affirmations de la Préface de la *Guzla*, où Mérimée déguisé en Italien déclare : « Je n'ai pas la prétention, ridicule à un étranger, d'écrire en français avec l'élégance d'un littérateur », Tommaseo se croit autorisé à qualifier son français de « lâche ». Ayant lui-même traduit des poésies illyriques qui, bien entendu, ne sont pas celles de la *Guzla*, il exprime la réserve que celles-ci ne sont pas les plus belles parmi les chansons serbes. Et revenant à la critique de la langue de cette « traduction », il déclare que la *Guzla* ne donne qu'une image « languissante » de la vie serbe, pour conclure que, du reste, la langue italienne elle-même, avec toute son éloquence harmonieuse, ne

tien (1845), parus dans la collection « Reisen und Länderbeschreibungen », t. XXI et XXIX, éd. J. G. Cotta, Stuttgart. Il faut remarquer que Stieglitz fit une partie de ce voyage en compagnie de Tommaseo qui se rendait, après plusieurs années d'exil, à Šibenik auprès de sa sœur. Au restaurant du bateau aussi bien qu'à Šibenik, au sein de la famille de Tommaseo, Stieglitz eut de longues conversations avec le grand écrivain, conversations qu'il résuma dans son récit de voyage. Et tout en remerciant Tommaseo des sentiments amicaux qu'il lui avait témoignés en lui adressant son épître « Ad Enrico Stieglitz », il ne manqua pas de faire quelques réserves au sujet de son emballement pour la poésie populaire, puisque Tommaseo avait déclaré (certes, après un joyeux dîner) préférer toute poésie populaire à toute poésie d'écrivain sans distinction (cf. : *Istrien und Dalmatien*, pp. 162-165).

pourrait rendre « la puissance délicate du langage serbe », et moins encore la langue française « corrompue » et « mesquine » de nos jours. Pour comble, ce qui rend le cas de Tommaseo presque impardonnable, c'est que le livre *Studi critici* (Partie II) fut publié en 1843, par conséquent après la deuxième édition de la *Guzla* (1842), où Mérimée, dans l'*Avertissement* daté de 1840, dévoila lui-même sa supercherie. Au surplus, dans son *Dizionario Estetico*, où il a reproduit un grand nombre de ses articles critiques et extraits de lettres, Tommaseo a intégralement maintenu ce passage sur Nodier et sur Mérimée, ne se doutant toujours pas (même en 1867, date de la « quarta ristampa » de ce vaste recueil à prétentions encyclopédiques) des mystifications dont il a été victime.

Stanko Vraz (1810-1851) — rédacteur de la revue croate *Kolo* (La Ronde), publiée à Zagreb de 1842 à 1851, dont on vante l'esprit critique, en opposition à la génération « illyrienne » précédente, qui avait coutume de louer par patriotisme tout produit littéraire en langue nationale, — a parlé de la *Guzla* dans un relevé bibliographique de collections des chansons populaires sud-slaves, destiné à paraître en appendice à son article sur la « Poésie populaire bulgare »[1], qui est resté d'ailleurs en manuscrit jusqu'en 1951[2]. Voici ce texte de Vraz traduit en français :

« La Guzla ou choi (*sic*) de poésies illyriques recueilleis (*sic*) dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine » (Paris, Levrault 1828 (*sic*) n'apporte pas la traduction de véritables chansons illyriennes, mais l'imitation de l'esprit de notre poésie populaire par M. Mérimée[3]. Etant arrivé à Venise, Mérimée lut la traduction italienne de la chanson « Femme d'Assan-Aga » et la compara à l'original, avec l'aide d'un Dalmate. La lecture de cette poésie l'enthousiasma et le ragaillardit à tel point qu'il conçut l'idée étrange de composer dans un esprit pareil plusieurs poésies en langue française. Pour ce faire, il apprit à Venise quelques paroles de notre langue, afin de mieux jeter la poudre aux yeux des savants ou, ainsi qu'il le déclare lui-même dans sa lettre à Pouchkine, « pour faire parade de non (*sic*) savoir ». Son œuvre est très faible en ce qui concerne notre esprit national, mais elle est d'autre part si géniale que le monde des lecteurs s'émut de la beauté de ces poésies. De plus, deux parmi les premiers poètes du monde slave, Pouchkine et Mickiewicz, trompés par leur beauté naturelle, les traduisirent en langue slave, Pouchkine en russe et Mickiewicz en polonais, cf. « Sočinenija Alexandra Puškina, S. Petersburg 1838, 4, « Pesni Zapadnjih Slavjan », et « Poezye Adama Mickiewicza, Petersburg 1829, t. I, « Morlak we Wenecyi »).

Ce passage de Vraz diffère du tout au tout du passage consacré à la *Guzla* par P. J. Šafařik, dont la bibliographie publiée dans la revue du Musée tchèque servait de modèle à Vraz dans la rédaction de ce relevé[4].

1. Kolo IV, publié en 1847.
2. Publié avec d'autres inédits du même auteur dans le Recueil des matériaux servant à l'histoire de la littérature croate, cf. Rudolf Maixner, Neobjelodanjeni Vrazovi članci i dokumenti », *Gradja*, 20.
3. En croate : « od g. Merima » (*sic*).
4. Voici le texte de Šafařik : « La Guzla », v. Pařjiži u Levraulta 1827, neobsahuge w sobě národny pjsně, nýbrž plody básnjka *Mervinceta*, genž nikdy w Illyrsku nebyl » (cf. Bibliografický přehled sbyrek Slowanských národnjch pjsnj. Od P. J. Šafařjika, *Časopis*

Ceci dit, il faut constater que ce jugement de Vraz est un ramassis de choses mal comprises plutôt que de données volontairement inexactes. Il est évident que Vraz n'a pas eu en main la *Guzla* de Mérimée et qu'il n'en parle que sur la foi de Pouchkine, dont il cite d'ailleurs le livre, où il a trouvé aussi la lettre de Mérimée à Sobolevski ou, plus exactement, la partie que Pouchkine en avait publiée [1]. Mais Vraz a mal compris, ou inexactement rendu, certains passages de cette lettre. Ainsi, il parle d'un séjour de Mérimée à Venise et de la collaboration d'un Dalmate à la traduction de la « Femme d'Assan-Aga ». Or, Mérimée déclare expressément qu'il n'avait que formé le projet d'un voyage en Italie, en compagnie d'un de ses amis [2]. « Nous étions devant une carte — poursuit-il — traçant au crayon notre itinéraire. Arrivés à Venise, sur la carte s'entend, et ennuyés des Anglais et des Allemands que nous rencontrions, je proposai d'aller à Trieste, puis de là à Raguse. »

Le voyage de Mérimée à Venise n'eut donc lieu que devant la carte géographique. Ensuite, Mérimée dit avoir lu la « Femme d'Assan-Aga » dans le livre de Fortis, mais il ne précise nulle part que cela se serait passé après son arrivée à Venise, ainsi que Vraz le prétend : « Je me donnais une peine infinie pour avoir une traduction littérale en comparant les mots du texte qui étaient répétés avec l'interprétation de l'abbé Fortis. A force de patience, j'obtins le mot à mot, mais j'étais embarrassé sur quelques points. Je m'adressais à un de mes amis qui sait le russe ». Il n'a donc pas comparé la traduction italienne à l'original avec l'aide d'un Dalmate, mais il a fait appel aux connaissances linguistiques d'un de ses amis qui savait le russe.

En parlant d'un collaborateur dalmate de Mérimée, Vraz a peut-être vaguement pensé au comte Antoine Sorgo-Sorkočević, dernier ministre de Raguse à Paris (1775-1841), établi en France. Sorkočević a en effet traduit une poésie « illyrique » authentique sur Milosch Kobilitch, qui figure dans la deuxième édition de la *Guzla*, où elle est présentée comme chanson populaire alors qu'en réalité elle est l'œuvre du Père Andrija Kačić, poète croate très populaire du XVIII^e^ siècle. Mais tout cela non plus, Vraz ne le savait pas pertinemment, car il n'a vu ni la première, ni la deuxième édition de la *Guzla* dans son texte original.

Ajoutons que la citation en français que Vraz est allé chercher dans la lettre à Sobolevski est également mal interprétée. Mérimée, en signa-

českeho Museum. Prague, 1838, p. 555). Ce nom de « Mervincet », à l'origine duquel il y a sans doute une mauvaise lecture de « Mérimée », figure aussi dans une note sur « La Guzla », parue dans l' *Inteligenzblatt der Allgemeinen Literatur Zeitung* de 1829, n° 61, reproduite d'après le Supplément littéraire du *Morgenblatt*, n° 31 (cf. V. Yovanovitch, *op. cit.*, p. 495).

1. Le texte intégral de cette lettre figure dans la « Correspondance générale » de Mérimée, établie et annotée par Maurice Parturier, avec la collaboration de Pierre Josserand et Jean Mallion, Paris, Le Divan, 1941, t. I^er^, p. 375.

2. Dans l'*Avertissement* daté de 1840, qui précède la 2^e^ éd. de *La Guzla*, Mérimée a révélé le nom de cet ami. Il s'agit de J. J. Ampère : « J. J. Ampère et moi, nous voulions nous écarter des routes suivies par les Anglais... Dans ce projet qui nous amusa quelque temps, Ampère, qui sait toutes les langues de l'Europe, m'avait chargé, je ne sais pourquoi, moi, ignorantissime, de recueillir les poésies originales des Illyriens ». (*La double méprise. La Guzla*, Calmann-Lévy, 1885).

lant à Sobolevski les sources où il a puisé « cette couleur locale tant vantée », mentionne « une petite brochure d'un consul de France à Banialouka » dont il aurait oublié le titre [1] et il ajoute : « Il cite par-ci par-là quelques mots Illyriques pour faire parade de son savoir... » Par conséquent, il ne le dit pas de lui, Mérimée, mais de Chaumette-Desfossés.

On peut donc conclure que ce que Vraz savait de la *Guzla* de Mérimée, ou plutôt ce qu'il avait trouvé chez Pouchkine, il l'avait encore défiguré par une reproduction inexacte.

Rudolf Maixner.

GEORGE SAND AND GERALDINE JEWSBURY

An unpublished letter.

There is in the collection of " Gaskell Letters " in the John Rylands Library, Manchester, one written by George Sand to the authoress of a novel entitled *Zoe*. The authoress in question was Geraldine Endsor Jewsbury, who was born at Measham in Derbyshire in 1812, being one of a large family of narrow means which removed to Manchester in 1818. It was here that Miss Jewsbury, a woman of considerable literary talent and rather difficult temperament, made the acquaintance of Mrs. Gaskell, who lived quite near. It was here also that she came into contact with a number of other famous literary figures, among them Emerson and the Carlyles, the latter of whom she first met in 1841, and with whom she kept in close touch for many years. Carlyle pronounced her to be one of the most interesting young women he had seen for years, " clear, delicate sense and courage looking out of her small sylph-like figure ". In the novel *Zoe* the latter is more in evidence than the former. A correspondence began between Geraldine Jewsbury and Jane Carlyle which continued until the latter died in 1866, and it is clear from this correspondence that there existed between the two women, despite peevish complaints on both sides, an unusually strong affection, which amounted almost to a « grande passion ». Geraldine moved to Chelsea in 1854 in order to be near her friend, and it was to her that Thomas Carlyle turned for sympathy and help when Jane died in 1866.

It was in 1845, that Miss Jewsbury published her first novel, *Zoe, the history of two lives*, of which Jane Carlyle read the manuscript. The tone of certain parts of the book was so overwhelmimgly powerful, and some of the episodes seemed at the time so indecorous, that Jane

1. Il s'agit du *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*, par M. Amédée Chaumette-Desfossés, consul de France en Prusse, ci-devant chancelier du consulat général de Bosnie », dont on connaît deux éd., 1812 et 1822.

Carlyle, who had herself, in conjunction with Mrs. Paulet, collaborated with the author when the book was first conceived, was profoundly shocked, and before undertaking to obtain a reading for it by the publishers Chapman and Hall, insisted that some of the more violent unorthodox parts of the book should be toned down. The publishers, though considerably worried by certain improprieties, as they considered them to be, nevertheless declared that they were prepared to risk the publication of so powerful and original a first novel, and *Zoe* was duly published in 1845.

Several critics were scathing in their denunciation of the indelicacy of many passages in the book, and regarded it as dangerous. The Manchester library put it into a dark cupboard to prevent its circulation among its readers, because it was, they declared " calculated to injure the morals of the young men " [1]. Some reviewers saw in the book some virtue and considerable originality, and in the event it proved to be a success, and was in great demand in the circulating libraries of the day.

There was one person especially whose opinion on the book Miss Jewsbury was particularly anxious to obtain, — that of George Sand, for whose works she had long cherished an admiration which she frequently vented in her letters, an admiration which was undoubtedly stimulated by the fact that her friend Matilda Hays was busy translating them into English. There is plenty of evidence to show that the novels of George Sand were acquiring an ever-increasing reputation in England during the 1830's and 1840's, and it is in no way surprising that the very susceptible Geraldine Jewsbury should have been fascinated by the works of a woman whose views on love, marriage and religion were so similar to her own. In her letters she makes frequent reference to what she calls " George Sandism " in relation to the question of marriage. Her interest in the French novelist would also have been increased by the fact that another of her friends, Miss Eliza Ashurst, was also translating the novels of George Sand into English. This lady stayed with Geraldine in Manchester and was visited by her at her house in Muswell Hill.

At this latter house a frequent visitor was Joseph Mazzini, a great friend of the Ashursts, with whom he corresponded between 1844 and 1854, and it was he who undertook to convey to George Sand, with whom he was closely acquainted, a copy of *Zoe*. The author undoubtedly hoped that, because of its theme, a woman's passionate love for two men, and the bold, uninhibited treatment of it, it would find favour with the author of *Indiana* and *Lélia*. Mazzini himself had found the book " full of talent ", and had praised it for its " boldness ", and it is therefore not surprising that we should find him offering to act as intermediary between the two novelists.

1. See *Novels of the 1840's*, by Kathleen Tillotson, 1954.

Ma chère Miss Jewsbury,

Voici deux autres feuilles : je suis en retard ; mais il m'a été impossible de m'occuper du pamphlet avant l'arrivée de votre paquet ; et même alors j'avais à lire Zoë, dont je vous parlerai un jour. J'enverrai, si vous voulez bien m'en charger, un exemplaire du livre à George Sand : je dois lui écrire sous peu [1].

It is to be presumed that Mazzini was as good as his word, and that the book reached George Sand, for in April 1845 we find the latter writing the following letter to Miss Jewsbury.

Mademoiselle,

J'avais chargé Monsieur Mazzini de vous remercier bien vivement du livre que vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer, et de vous dire que je ferais des miracles pour trouver le tems de le lire avec attention. Malheureusement, je ne lis pas l'anglais avec une grande facilité et le charme du style est un peu perdu pour moi. En outre, quoique je vive retirée du monde j'ai une foule de devoirs à remplir qui me laissent à peine le tems de chercher un peu de loisir dans la lecture. J'ai donc la honte de vous avouer que je n'ai pas encore lu Zoé et que je n'ose pas vous voir avant d'être à même de vous donner les éloges que vous avez sans doute le droit d'attendre. Veuillez donc me faire savoir le tems que vous devez passer à Paris, afin que je trouve au plus vite celui de vous lire d'abord et de vous voir ensuite. Dans tous les cas comptez sur ma gratitude pour les sentiments sympathiques que vous m'exprimez et sur le désir sincère que j'éprouve de vous savoir heureuse par la recherche de la vérité.

Tout à vous,

George Sand.

16 avril 45 [2].

One cannot help feeling that the famous Frenchwoman was seeking excuses for her dilatoriness in making herself acquainted with Miss Jewsbury's novel, and it is difficult to accept at its face value the statement that she could not read English easily, for, as a young girl she had entered the convent of the " Dames Augustines Anglaises " in Paris, an English community the " Mothers " of which all came from England, and where she acquired the habit of talking English as well as of drinking tea, a habit which, according to André Maurois, she never lost. Indeed her proficiency in that language was so great that when she finally quitted the convent in 1820, she wrote on the window of her room an elegiac passage in English [3]. We know that Geraldine did visit Paris in the spring of 1845 in the company of her brother Frank, and that she was again in Paris in May 1848 with the Paulets and W. E. Forster [4], but there seems to be no record of the meeting with George Sand ever taking place, nor of the famous French author's opinion of *Zoe*.

Victor E. A. Bowley.

1. Susanne Hone, *Geraldine Jewsbury : her life and errors*, 1935. The Ms. of this letter is in the Alexander Turnbull Library, Wellington, New Zealand.
2. I am indebted to the Librarian of the John Rylands Library, Manchester, Professor Edward Robertson, for permission to print this letter.
3. A. Maurois, *Lélia : The Life of George Sand*, 1952.
4. Cf. S. Hone, *op. cit.*

THE RUMANIAN ANTHOLOGIES OF E. E. GRENVILLE MURRAY AND HENRY STANLEY

A hundred years have passed since the English public first had the opportunity to become acquainted with Rumanian poetry, both popular and cultivated. This opportunity was provided when in 1854 an Englishman named E. C. Grenville Murray published a book entitled *Doine, or the National Songs and Legends of Roumania.* Murray was in the British diplomatic service. In 1852, he was sent to Constantinople, and it may have been on this occasion that he travelled in a Danube steamer, landed at a military post in the Banat, and had a conversation with a Wallachian soldier in a frontier regiment, described in one of many sketches which he published under the pseudonym of " The Roving Englishman " [1]. Whether he ever visited the Principalities is uncertain.

Murray describes in his Introduction the circumstances in which he wrote his book. In the summer of 1853, he was staying on the island of Prinkipo near Constantinople, recovering from an illness. The charming island seemed to him a sort of fairyland peopled with wise birds and suns that talked. For he was occupying himself with the translation of some Rumanian popular ballads. " The drowsy song of the Greek boatman beneath my window ", he writes, " became refined into the lay of the beautiful stranger to the daughter of the laurel tree, or the daring chant of Miho the young before the robber chief. "

The poems which he translated are partly folk ballads from Alecsandri's collection, partly legends by Bolintineanu. It is probable that he was acquainted with the latter at Constantinople, for he says that " some of the best of the Doine were collected by M. Bolintineanu, who has assisted me with much curious information ". There he must also have met Ion Ghica (who later as Bey of Samos was a neighbour of Murray as Vice-Consul of Mitylene), for he acknowledges the help of Princess Ion Ghica in communicating six folk-tunes which he prints, and generally in perfecting the little book.

Particularly interesting is the Introduction. After a very brief sketch of the history of the Principalities, in which he manages to include a list of 22 demands made by the revolutionary party at Bucharest in 1848, he describes the social institutions. All this was apparently written from memory at Prinkipo. Nevertheless, we can see from his footnotes on what authorities his account was ultimately based : e.g. Kogălniceanu, Colson and Vaillant. Next he turns to literature and comments on contemporary writers, Eliade, Alexandrescu, Kogălniceanu, Bălcescu and others, and refers to the pioneering

1. *Turkey being sketches from life. By the Roving Englishman*, 1877, p. 99.

work of Alecsandri and Bolintineanu in poetry. He then proceeds to a touching passage about the refugees exiled from their native countries as a result of the movements of 1848 : " Perhaps ",

... Perhaps there is no body of men in the world at this moment more respectable by their intelligence and social position than the Refugees. Among them will be found some of the brightest names which shall adorn the pages of history yet unwritten. Good and great men are now undergoing struggles and privations — ay, hunger, thirst, beggary, and scorn — with a fortitude and grandeur of soul on which posterity will reflect with wonder.

Professor Grimm has analysed the contents of Murray's anthology. There are 18 ballads from Alecsandri's collection, including *Miorița*, and 3 pieces from his *Doine și Lăcrimioare* : namely, *Făt Logofăt*, *Mărioara Florioara* and *Tătarul*. (*Tătarul* is the only poem of which Murray prints the original as well as the translation. And very extraordinary its orthography looks after Murray and the printer have finished with it !). Mingled with these are 12 pieces by Bolintineanu, and one called *The Rose and the Sun*, which Professor Grimm also attributes to Bolintineanu without being able to find it in any of the editions [1].

Murray's book is important, not for literary quality, — the versions are in prose, and are paraphrases rather than translations, — but because it was the first book to present to the English public a collection of Rumanian popular ballads in translation. It was followed two years later by the *Rouman Anthology* of Henry Stanley, a beautifully printed and decorated volume, in which Rumanian poetry appeared in the original as well as in translation. Stanley's anthology may be said to spring from Murray's.

La lecture d'une traduction en Anglais des Doine ou Ballades Nationales de la Moldo-Vallachie m'a inspiré le désir de voir de près un pays aussi intéressant, et de connaître suffisament la langue Roumane [*sic*] pour apprécier dans l'original des ballades qui me plaisaient tant, même déguisées par la traduction.

Such are the opening words of the Introduction to a French variant of Stanley's anthology [2]. This introduction is dated " Bukarest, Août, 1855 ". Stanley was at this time Secretary in the British Legation at Athens. In a letter to Lord Palmerston, written from Athens on 15 October 1855, he says :

During my late leaves of absence, I passed seven weeks in Wallachia, both in Bukarest, and in the country towards the mountains ; I saw almost all the people of note in Bukarest and picked up a good deal of the language.

So we know that he spent seven weeks in Wallachia during the summer of 1855. The preface to the English edition is dated June 1856.

I must explain what I mean by the terms " English edition " and

1. P. Grimm, *Cele dintâi traduceri englezești din literatura română*, in *Studii Literare*, (edited by D. Popovici), II, pp. 223-235.
2. Cf. *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XIV (1937), p. 233.

" French variant ". The English is the one described by Professor Grimm ; the French I have described elsewhere [1]. It is probable that the English edition was the normal one offered to the public in England, while the French was intended for presentation to Rumanians. The chief differences are that the French edition has a much shorter and rather different Introduction, and does not include the English translations and notes on the poems. The title pages of the two editions both bear the imprint of Stephen Austin of Hertford and the date 1856. It may seem strange that such a handsome book in so unusual a language should be printed in a small country town. The explanation is that near Hertford was the training college founded by the East India Company, which later developed into the well-known public school, Haileybury. In connection with the work of the college, the printer Stephen Austin specialised in Oriental printing. It is therefore by no means surprising that Stanley, himself an Orientalist, should have chosen Austin as his printer. What is more, Austin had already issued ornamented books. Now Stanley attached much importance to the ornamentation. He chose motifs from Byzantine and Slavonic manuscripts, for the artist to embody in borders and initials, whose colours and gilding are very striking. And there are characteristic mid-19th century vignettes at the head of some poems. Above Alecsandri's *Adio Moldovei* appears a train of ox-carts crossing an undulating countryside ; above his *Biondineta* the Piazza San Marco ; above Creţianu's *Gondola* a Venetian canal scene ; and above Alexandrescu's *Umbra lui Mircea la Cozia*, Trajan's Column. These vignettes were designed and drawn on wood by Thomas Sulman ; the coloured borders and ornaments were designed and drawn on wood by H. N. Humphreys ; and the whole, engraved by H. N. Woods. Finally the front of the cloth cover is stamped with an attractive design of a buffalo-cart and peasants moving across a plain, upon which two wells with *cumpene* are outlined against the horizon.

Pages 1-164 contain 45 Rumanian poems, of which 8 are from Alecsandri's collection of Ballads, 17 from his original poems, 9 are by Bolintineanu, 4 by Alexandrescu, 4 by G. Creţianu, 1 by Cezar Bolliac, and 1 is Eliade's translation of Lamartine's *Souvenir*. The one remaining poem, *La Mormântul*, is described as *cântec poporal*, but is clearly not a folk-poem. There is therefore a smaller proportion of popular poetry in Stanley than in Murray. Ballads provide 19 of Murray's 34 versions ; while only 8 of Stanley's Rumanian texts are ballads. Against the 3 original poems of Alecsandri translated by Murray, Stanley prints 17. Bolintineanu has 12 original poems translated by Murray, only 9 printed by Stanley. The other 4 poets, Alexandrescu, Bolliac, Creţianu and Eliade are not represented in Murray at all.

Here I have been comparing Stanley's texts with Murray's trans-

1. E. D. Tappe, *Fleurs de la Roumanie*, in *Cahiers Sextil Puşcariu*, vol. 2, nº 1, pp. 144-146.

lations. When we turn to Stanley's own versions, we find that they are less numerous than his texts ; there are, in fact, only 18 poems translated. Of the ballads, he translates *Mioara* (as *Mioriţa* was then called), *Inelul şi Năframa* (he calls it *Inelul şi Mahrama*), *Blăstemul* and *Erculean* (which Grimm says is not a genuine folk ballad, but one composed by Alecsandri himself). Of Alecsandri's original poems he translates *Făt Logofăt*, *Biondineta*, *La Veneţia* and *Adio Moldovei* ; of Bolintineanu, *Iladu Domnul şi fata din casă* and *O fată tânără pe patul morţii* ; of Alexandrescu, 3 fables and *Câinele Soldatului* ; of Creţianu, *Fata pandurului* and *Cântecul străinătăţii*. He also gives a version of a poem which is not among his 45 Rumanian texts, namely *Meşterul Manole* of Cezar Bolliac. This, Grimm says, must have been translated from a French text printed by J. A. Vaillant. Finally, for *Mioara* and *O fată tânără pe patul morţii*, Stanley prints a French version ; these, he says, " were made in the country and communicated to me there ".

Stanley then, in comparison with Murray, devotes a higher proportion of his space to cultivated poetry, both in the texts and in the translations. He includes a greater number of authors. The large proportion of Bolintineanu in Murray's *Doine* is not surprising when we remember that Bolintineanu had assisted him in preparing the material. Perhaps we can see in the preponderance of Alecsandri's poems among the texts of Stanley's anthology the influence of the Ghicas [1]. At the end of the French introduction Stanley writes : « J'espère que ce petit volume obtiendra la protection des dames Roumanes, qui pourront lui assurer le succès ». It may be thought that the selection of poems is to a large extent governed by what Stanley supposed would please the ladies. Alecsandri's Venetian poems, Bolliac's *Cocheta bătrână la oglindă* (The Old Coquette at the Mirror), and Bolintineanu's *O fată tânără pe patul morţii* (A Young Girl on her Deathbed) are examples of what I have in mind.

Stanley's versions are not mere paraphrases like Murray's. On the other hand, they are not poems. Although printed in a form which suggests verse, they are in fact prose ; not merely unrhymed, but unrhythmical. They are closely literal translations ; what an English schoolboy calls a " crib ", and a Rumanian schoolboy " *o juxtă* ". Both Murray's paraphrases and Stanley's cribs are literary forms familiar to us from the programme notes of singers' concert recitals. Neither form has much aesthetic value, but they have their uses. Both Murray and Stanley were far from understanding Rumanian thoroughly, with the result that there are many errors in their translations.

When we come to compare their Introductions, we must remember that Murray had probably no personal experience of Rumania, whe-

1. The French edition is dedicated to « Madame Lucie Ghika ». Her identity is uncertain.

reas Stanley had at least spent seven weeks in Wallachia, and with the advantage of good connections in Bucharest society. Though he did not visit Moldavia, his account of the Principalities is largely at first hand ; not, like Murray's, based on books. There are some interesting passages in his description of the Principalities and their inhabitants, notably one on the existence of a native middle class, which consists not of the tradespeople in the large towns, but of rural agriculturists :

In Wallachia, besides the hundred families or so of great boyars, there may be reckoned about thirty thousand proprietors of land ; in addition to these, there are farmers, bailiffs, corn-factors, and others engaged in agricultural industry. All these men are well acquainted with the resources, interests, and requirements of their country, and would form as good an electoral body as some others that might be named. It is for these men that Aleksandri has written the national plays, and not for the great boyars or the foreign shopkeepers of Bukarest and Yassy.

Stanley then discusses the language and its orthography, and reveals his strongly pro-Turkish, anti-Russian feelings :

The Latinity of Rouman is, however, sadly disguised under the Cyrillic alphabet, in which it has hitherto been habited [...] The Russians have opposed all the attempts made latterly to cast off the Sclavonic alphabet by which the Rouman language is enchained and bound to the Sclavonic dialects. M. Prosper Merimée in a review — printed in the *Moniteur* of January 17, 1856 — of a French translation of M. Aleksandri's ballads, says of the tendency to return to the Roman alphabet : 'The Russians, they say, do not see this change without secret displeasure. They had lent their alphabet to the Moldo-Wallachians ; they also offered — so obliging are they — to lend them governors and Cossacks ; but the Moldo-Wallachians prefer the Roman letters, and their national administration : I am far from finding fault with them for it'. This opposition of the Russians is not surprising, as another writer says : 'The Russians in the Principalities waged war upon the dictionaries' ; they destroyed M. Eliade Radulesco's printing-presses when they came into Bukarest, in 1848.

Stanley then explains that the Rumanian texts in his own book are printed " in Roman characters according to the system adopted by Ion Ghika, Prince of Samos ; and, I believe, by MM. Negri, Aleksandri, and others. " However, he slightly modifies their system by using 'Z' even in words of Latin origin where they used ‚D', and by using 'K' in words not of Latin origin. He objects to the extravagances of Eliade's orthography.

Such is Stanley's *Rouman Anthology* : a fine example of the typographer's art as well as a representative selection of poetry accompanied by adequate translations and a well-informed preface. One can, of course, suggest improvements. Why is not Eliade represented by *Sburătorul* instead of his translation from Lamartine ? Might there not be a poem of Văcărescu or Cârlova ? But the anthology which provokes no dissent is an impossibility.

What influences determined the content of these books ? Stanley

himself says that his anthology was inspired by Murray's. Murray acknowledges the help of Bolintineanu. And in both books I detect the influence of Ion Ghica and his wife. Princess Ion Ghica had communicated to Murray the six melodies which he printed in his *Doine*. Stanley ascribes the orthography in which his texts are printed to Ghica himself. The Bey of Samos had many opportunities of meeting Englishmen concerned in Turkish affairs. And Stanley seems to have been his friend for many years. Here is a passage from Ghica's letter to Alecsandri, entitled *Amintiri despre Gr. Alexandrescu* and dated 15 January 1886, which certainly refers to Henry Stanley after he had succeeded to his father's title of " Lord Stanley of Alderley " :

One day, when I was at the British Museum, in the room where the famous Elgin marbles are exhibited all around on pedestals and on the walls, and was admiring the fine metopes from the triglyphs of the external frieze of the Parthenon, on which the struggles of the Greeks and Centaurs are represented in relief, I heard someone say to me : 'Stop looking at those wretched stones !' I turned to see who was addressing me, and my eyes fell upon Lord Ald..., an old friend and fanatical Turcophile, who continued his speech as follows : 'Look, those stones, together with the rhapsodies of Homer, the tragedie of Sophocles and Euripides, and the writings of Plato, Aristotle and Herodotus, were the reason why the European powers would not let the Turks crush the Greeks in 1821, when they rebelled against the Sultan. It was they that caused Byron and the young men of Cambridge, Oxford and all the universities to hasten to the aid of the Greeks, and to work public opinion till it forced Europe to burn the Turkish fleet at Navarino and proclaim the independence of the Morea !' The noble lord was right... [1]

There are also extant letters of Stanley to Ghica's wife in 1891 and later [2]. With so many English connections, what a good choice Ghica was as first ambassador in London of the Kingdom of Rumania !

What circulation and influence had these books ? That is very difficult to say. No book of Rumanian poetry seems as yet to have made much impact on the British public. Nor did Stanley explicitly state any such hope for his book. Curiously enough, the only result which he explicitly hopes for in his English preface is " that the beauty of the present volume will greatly help to ensure a favourable reception to the Roman characters among those persons in the Principalities who cling to the Cyrillic alphabet. " In the French edition he concludes the introduction gallantly as follows :

J'espère que ce petit volume obtiendra la protection des dames Roumanes, qui pourront lui assurer le succès. Et ce n'est pas un de ces compliments d'usage, que d'invoquer l'appui des dames, car chaque pays appelle le langage qui lui est propre la langue de sa mère. L'amour de la vérité m'oblige d'avouer que je n'ai pas été poussé seulement par la sympathie pour une langue qui gémit sous des caractères étrangers. Voyageur, arrivant à la tseara Românească dont le poète a si bien dit,

" Multi fete şi neveste
Fură inimi făr' de veste " ;

1. I. Ghica, *Scrisori către V. Alecsandri*, 1887, p. 651.
2. N. Georgescu-Tistu, *Ion Ghica scriitorul*, p. 51.

j'ai reconnu que le patriotisme n'avait rien exaggéré, et j'ai cherché une occasion d'offrir aux Roumanes [*sic*] les hommages qui leur sont dus.

Of course, the principal aim must have been to spread a knowledge of Rumanian poetry in Great Britain ; that did not need saying. But I suspect that Stanley's father was right about its effectiveness when he wrote to his wife about their son and his book in these terms :

Henry is very limited in his views, thinks there is no country and no people in the world but those stupid Turks, and if their interests are not immediately affected, he sees and knows no politics. I saw his book at Lord Palmerston's ; it is very well got up, but it is too dear and too little adapted for the general taste here to have much circulation [1].

However Henry had achieved something if statesmen like Palmerston so much as dipped into his preface. And whatever its circulation, his book remains a noble shrine for the poetry of the pre-Eminescan age, the most beautiful shrine in contemporary style.

E. D. Tappe.

A RUSSIAN SYMBOLIST JOURNAL

and its links with France.

Great movements in literature seem always to have been international. The symbolist movement is no exception. Born in France, it has to be viewed from a European perspective. At a time when symbolism in France already seemed to be marking time it knew a growing vogue abroad and exerted an extensive influence throughout Europe. About 1893, various symbolist groups founded mainly on admiration for the great masters of French symbolism — Baudelaire, Verlaine, Mallarmé — were formed in Germany [2], England, Spain, Russia [3] and other European countries [4].

In Russia, the influence of French symbolism manifested itself among poets who were in revolt against the literary traditions of their own country. It was the 1890's which became the decade of rebellion, and heralded a new " golden age " in Russian poetry. In the early years of that decade the general features of the new literary trend became apparent. They express a yearning for artistic and individual

1. Cf. N. Mitford, *The Stanleys of Alderley*, p. 164.
2. Cf. Enid Lowry Duthié, *L'influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne ; les « Blätter für die Kunst » de* 1892 *à* 1900, Paris, 1933.
3. Cf. Georgette Donchin, *The Influence of French Symbolism on Russian Poetry*, London, 1953. (London University Thesis).
4. Cf. Guy Michaud, *Message poétique du symbolisme*, 3 vols. Paris, 1947 ; III, pp. 475-477 and p. 638. Similar groups were also founded somewhat later in the United States. cf. René Taupin, *L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine (de* 1910 *à* 1920*)*, Paris, 1929.

freedom, a protest against the civic poetry which predominated in Russia in the second part of the 19th century. At the same time, they reflect the ferment of the intellectual life of the period, the contemporary " schism in the soul ". A new kind of poetry was needed to express the new mood. Like a tocsin, French symbolism gave its first key-note to the young Russian poets. It was natural that they should turn for some guidance towards French literature. They responded to the lead of their immediate predecessors and contemporaries in France, and sought from them help in solving their own problems. Anticipating a change of sensibility in Russian poetry, they felt a special affinity for modern French poetry which had itself just achieved such a revolution.

From the very beginning the Russian modernists strove to prove that their movement was not an isolated trend, but a particular aspect of the idealist renascence which had been taking place in all the literatures of Europe. It was the ambition of the Russian poets of the 1890's to associate the new trends in Russia with the artistic revival of " progressive " Europe. They were themselves more European in outlook than any other group had ever been in Russia. It was only the second generation of Russian symbolists which became national and Slavophil ; the first consisted entirely of Westerners, and their task was " to reunite Russia within the realm of the European culture she had lost " [1]. The result was that the symbolist movement in Russia produced almost more theoreticians than poets and more translations than original works [2]. The symbolists truly felt that " they had to implant culture, speak of elementary truth, ... defend thoughts which had already become commonplace in the West " [3].

In this respect it was Bryusov — « le plus français des écrivains russes » [4] — who played the role of Peter the Great. And it was his personality which determined the French orientation of a great part of Russian symbolism — on broad lines, that part of Russian symbolism which was concerned with literature proper.

Any study of the penetration of French symbolism and of its diffusion cannot be complete without a detailed survey of the Russian symbolist press. Actually only one journal of the period can be considered a purely representative organ of the movement — *Vesy* (Scales). It illustrates best the close connection between the Russian symbolist press and France.

In France and in Belgium the renaissance of letters was the work of literary reviews. These proved to be the best media of creating interest in literature in a climate of indifference. In Russia, the young modernists had to face not only indifference but outright hostil-

1. D. Svyatopolk-Mirsky, « V. Y. Bryusov » (*Sovremennyye Zapiski*, XXII, 1924, p. 416).
2. Cf. Blok's conclusions for the year 1907, letter to Mother, 27-xi-1907, *Pis'ma k rodnym*, Leningrad, 1927, p. 182.
3. Gumilyov, « Pis'ma o russkoy poezii » (*Apollon*, 5-6, 1910, p. 86).
4. Jean Chuzzeville, « Lettres russes » (*Mercure de France*, 16 August, 1913, p. 435).

ity. They were surrounded by a philistine press singularly opposed to any new trends. Recognition of Western symbolism would have been a step towards recognition of the new Russian poetry ; but meanwhile even the French symbolists were considered " degenerate " [1]. They were further handicapped by censorship restrictions. Thus it is no exaggeration to say that the Russian symbolists had to fight for recognition and consequently their reviews were in a sense truly militant units.

The attempts to found a purely literary review date back to 1895. At that time, Merezhkovsky and Pertsov planned to create a small, purely literary, journal — " on the pattern of *Mercure de France* and other similar foreign publications " [2]. It was a rather adventurous project, fated to have a limited group of subscribers, as this type of publication was completely unknown in Russia, where political interests predominated in the contemporary press. The Western, especially the French, example of " little reviews " was instrumental in the formation of Merezhkovsky's and Pertsov's project. However, they did not create the completely new type of journal which was the aim of *Vesy* and the latter seemed revolutionary when compared to all its predecessors.

Severnyy Vestnik was selective and for reasons of its own published only some of the new writings. *Mir Iskusstva* was too much concerned with art to give sufficient scope to the growing literary group. Not even *Novyy Put'* represented tho whole of the symbolist movement. If the works of the symbolists were occasionally printed in the more progressive journals, these were not at all willing to patronise the controversial critical writings of the " modernists ", as they were then generally called. The need for a purely symbolist journal was felt most of all by the Moscow group, and particularly by Bryusov who was *persona non grata* in the publishers' world. Though his period of bragging and his days of the *gilet rouge* belonged to the past, they were not forgotten and no serious paper could consider contributions by somebody who had written *O, zakroy svoi blednyye nogi.* Even Merezhkovsky and Zinaida Hippius, though appreciating the collaboration of Bryusov, were most uneasy least he should introduce a decadent note into the *Novyy Put'* [3].

Closely connected with the publishing house *Skorpion*, founded by S. A. Polyakov in 1900, Bryusov was instrumental in the formation of *Vesy* and, jointly with Polyakov, shared the editorial duties. Bryusov's active interest in the new journal, his whole-hearted devotion to it during the first years, made many people think of *Vesy* as of his own publication. Writing the " obituary " of *Vesy* in 1910, Chulkov

1. Max Nordau's *Entartung* appeared in Russian translation in 1893.
2. P. Pertsov, *Literaturnyye vospominaniya 1890-1902 gg.*, Moscow, 1933, p. 203.
3. Cf. Zinaida Hippius to Pertsov, 18 July 1902, quoted by D. Maksimov, « V. Bryusov i Novyy Put' » (*Literaturnoye nasledstvo*, 27-28, 1937, p. 278).

admits : " For me the journal and the man merge into one. " [1] *Vesy* clearly bore the stamp of Bryusov's individuality, his views and ideals. He was the head of the little group which formed the review's staff, he entered into correspondence with foreign contributors. He was the real organiser of the journal. When only twenty years old, he had boasted : " The future will belong to it [the decadent movement], particularly when it discovers a worthy leader. And this leader will be I ... " [2] It was in *Vesy* that after eleven years Bryusov's young dream came true, the decadent movement having developed in the meantime and outgrown its original name.

Russian symbolism never formulated a coherent doctrine, though — against the background of Russian literature — it perhaps came nearest to what is usually termed a literary school. Bryusov was the man who contributed most towards this semblance of unity, and there is no doubt that the character of *Vesy* — at least in its first phase (until 1908) — was determined by his personality. *Vesy* does not represent the entire history of the Russian symbolist movement. Its role was not that of *Blätter für die Kunst* or of *La Wallonie*, around which the German and the Belgian symbolist movements formed, grew and developed ; it was not a centre founded by a few beginners who attracted more and more writers until a whole movement came into being. For a number of reasons, among which social conditions and financial considerations are not the least, Russian symbolism had no organ of this kind. *Vesy* represented the mature period of the symbolist movement, it witnessed its triumph, and even saw its disintegration, but the foundations of Russian symbolism were laid in the " underground ". The first decadent phase, the formulation of basic symbolist theories, was over in 1904 ; their " truths " trickled to the surface through various incidental channels, but for a long time they lacked an entirely free outlet. So that when *Vesy* appeared, its vitality — the vitality of a *new* review defending a *new* movement — was enhanced by the need to assert a mature point of view, mainly that of Bryusov.

For Bryusov, Russian symbolism was part of a literary renaissance which affected the whole of Europe, and took its first conscious shape in France. No European literature had so strong an appeal for him as French symbolist poetry and all his critical writings support his frank admission that it served as prototype to the new Russian literary school. *Vesy* was to bear out this view and from its first issue underlined its international attachements.

The manifesto attests that foreign models have been chosen for the review, especially *The Athenaeum*, *Mercure de France*, *Litterarisches Echo*, and *Marzocco* [3]. Likewise, *Vesy* was to be primarily a critical

1. G. Chulkov, « Vesy » (*Apollon*, 6, 1910, p. 17).
2. *Dnevniki*, 4 March 1893, p. 12.
3. Manifesto (in Russian and French), *Vesy*, 1, 1904.

review. All belles-lettres were deliberately excluded, " the right place for such works " being a separate book or *sbornik* (miscellany) " [1]. Later, *Vesy* admitted its close links with more foreign publications [2]. In order to " acquaint its readers with the cultural life of the whole world " [3] *Vesy* had several foreign correspondents — two in France, two in Germany and one each in Poland, England, Norway, Denmark, Spain, Italy, Greece, and India. Not only did *Vesy* feel that its readers should be abreast of the latest literary developments abroad, it also — in common with the French symbolist movement [4] — felt responsible for all those young modernist writers who in their own countries were insufficiently appreciated.

At the Moscow office of *Vesy* every issue of foreign modernist reviews was perused with great care. Polyakov often flared up : " The drawings of this Dutchman must be reproduced, we must shame retrograde Holland ! In ten years' time, they will make an Academician of this young man — now he is starving. " [5] Blok recalls that *Skorpion* refused to accept his review on Maeterlinck, for they did not want to say anything against the Belgian writer [6]. This European rather than Russian policy of taste often infuriated the rest of the press. Lyatsky could not forgive *Vesy* for calling Malarikis a great poet. Voytolovsky castigated " the main nursery of all our literary *comme il faut* [*Vesy*] " as being " simple money-changers of foreign aesthetic ideas " [7]. Even Blok and Ivanov did not understand this attitude of *Vesy* which fought against the Veselovskys, Pypins, and Storozhenskos just as much as for the sake of Arcos, Verhaeren, and Whitman, as for the sake of the Russian modernists [8]. For *Vesy* Melbourne and Moscow were but two links in the single chain of the symbolist movement. *Vesy* despised any brand of insularism.

Its policy was to make at least a mention of any interesting article that appeared in the foreign modernist press. It also paid the closest attention to new books published abroad. The number of foreign works reviewed was incomparably higher than in any other Russian journal. In its first year of publication, *Vesy* reviewed 53 French books as compared to 14 German and 16 others (English, Italian, Norwegian, Swedish, Greek, and Czech). If, quantitatively, in later years, the total of German books reviewed often equalled the French, the interest of *Vesy* in French literature as a whole, and in French symbolism in particular was incomparably greater than its interest in German literature and philosophy.

1. *Ibid.*
2. « Ot redaktsii » (*Vesy*, 12, 1909).
3. Catalogue N° 4 (*Vesy*, 1, 1907, p. 4).
4. Cf. G. Kahn, *Symbolistes et décadents*, Paris, 1902, p. 51.
5. *Nachalo veka*, pp. 377 sqq.
6. Cf. Blok to his Mother, 14-15 January 1904, *Pis'ma k rodnym*.
7. L. Voytolovsky, « Sumerki iskusstva » (*Literaturnyy raspad*, two vols., St. Petersbourg, 1908, II, p. 57).
8. *Nachalo veka*, Leningrad, 1933, p. 380.

Vesy's internationalism was perhaps one of its greatest merits. Every issue of the journal illustrated in one way or another its close affiliation with the idealist and literary renascence of the rest of Europe. It strove to bring Russia into the fold of West European culture just as *Mir Iskusstva* did in the field of art. Zinaida Hippius perfectly voiced this attitude when she wrote to *Mercure de France* that the symbolists have remained " ... fidèles à leur principe essentiel, à la nécessité de rester en contact étroit avec la culture de l'Europe et du monde... " [1] It is to *Vesy*'s international policy that Bely's words about the decadents in Russia pointedly apply :

> The Russian decadents were alien to Russian society, but their words about the *New West* penetrated both body and soul of contemporary youth. The struggle against them continues and yet people talk of Western literature using their words... [2]

Against the international background of *Vesy*, the journal's link with France and the French symbolists is particularly conspicuous.

From its very beginning, *Vesy* secured the cooperation of René Ghil, the founder of the French " instrumentalist school ". René Ghil came into contact with Russian symbolists at the house of Mme Alexandra de Holstein, a Russian woman of some literary ability, who lived in Paris and kept open house for her French and Russian friends. It was there that Ghil first met Max Voloshin, *Vesy*'s Paris correspondent, and a few years later — Balmont [3]. Bryusov however knew of Ghil much earlier [4], and learning from Voloshin that the French poet displayed interest in the new Russian movement [5], asked him to approach Ghil to become a regular contributor to *Vesy*. From Bryusov's letter to Ghil, dated 27 February 1904, we can judge how glad the Russian poet felt at Ghil's consent, and how greatly he admired him : ... « C'est vous, Verlaine, Mallarmé et Maeterlinck que je reconnais mes maîtres... Grâce à vos articles, La Balance obtient une valeur permanente... » [6] It appears that Ghil was willing to contribute to every number of the review, but due to the size of *Vesy* this proved impracticable. Bryusov regretted the circumstances, but expressed the hope that *Skorpion* would be able to publish Ghil's forthcoming book in Russia simultaneously with its appearance in France. Subsequently, the two writers

1. « Notes sur la littérature russe de notre temps », *Merc. de France*, 1-1-1908, pp. 73-74.
2. Bely, « Nastoyashcheye i budushcheye russkoy literatury » (*Vesy*, 3, 1909, p. 75).
3. A. de Holstein, « R. Ghil — Souvenirs d'une collaboration et d'une très grande amitié » (*Hommage à René Ghil* — a special issue of *Rythme et Synthèse*, n. d., p. 145).
4. Bryusov claims to have known of Ghil already in 1891. According to Russian sources based on Bryusov's different statements, he first heard of the French symbolists through Vengerova's article (this does not mention Ghil's name).
5. Ghil subsequently translated some poems of Balmont (1916).
6. Letter quoted in *Hommage à René Ghil, op. cit.*, p. 62. It does not appear to have been mentioned in Russian sources.

must have been in constant touch, for Bryusov's letter only two months later contains indications of much closer acquaintance [1].

It is noteworthy that Bryusov voiced his whole-hearted approval not only of Ghil's own works, but also of his views on French symbolism and of his appreciation of individual writers [2]. Balmont pointed out how much Bryusov had in common with Ghil : « Ayant plusieurs qualités mentales communes avec René Ghil, Valère Brussov a su l'apprécier dans toute sa plénitude, il a fait entrer dans son œuvre poétique beaucoup d'éléments créateurs du Grand Maître... » [3] Bryusov seized the opportunity of a revised edition of Ghil's *Œuvre* [4] to present to the readers of *Vesy* a very full portrait of the French writer. Defining his place in the French symbolist movement, Bryusov spoke in great detail of Ghil's " instrumentalist " theory, of its sources, its application to French verse, and of its significance. Leaving open the question of the artistic value of Ghil's works, Bryusov writes : " ... the conception of his *Œuvre* is indisputably majestic and can be compared only to the 'Divine Comedy' or the 'Aeneid' ... " [5] However he appreciated Ghil more as a theoretician than as a poet.

Ghil's biography, as presented by Bryusov, has some points of interest. Besides data from published material, such as *Poètes d'aujourd'hui*, *Le livre des masques* [6], and different French journals, Bruysov uses some unpublished material presumably supplied to him by Ghil himself. This consists mainly of a letter from Mallarmé to Ghil in 1885. Only a few lines from it had previously appeared in *Les hommes d'aujourd'hui*, and Bryusov quotes its text in full. The article is illustrated with a photograph of René Ghil, the reproduction of his signature in Javanese, and a vignette, from Ghil's *Pantoun des Pantouns*. Moreover it carries Ghil's autograph of a poem from the second part of *Toit des hommes*, then with his French publishers. All these details show the non-dilettante attitude adopted by *Vesy* when introducing a foreign writer to its readers. Actually *Vesy*'s specialisation is notable in every one of its sections, and Bely corroborates this when he says : " There was not a single line in *Vesy* not written by specialists... " [7]

René Ghil was just one of those specialists sought by the Russian review. His " Letters on French poetry " were interesting not only because they gave a very detailed picture of French symbolism while a critical history of the movement was still to come [8]. They were also

1. Bryusov to Ghil, 26 April 1904, *op. cit.*, p. 63.
2. Bryusov to Ghil, 27 February 1904, *op. cit.*, p. 62.
3. « René Ghil : homme-des-sorts » (*op. cit.*, p. 72).
4. R. Ghil, *Œuvre. En méthode à l'œuvre*. Ed. nouvelle et revue, Paris, 1904. (*En méthode à l'œuvre* is the 3rd edition of Ghil's *Traité du verbe*).
5. Bruysov, « René Ghil » (*Vesy*, 12, 1904, p. 30).
6. Ad. van Bever & Paul Léautaud, *Poésies d'aujourd'hui*, 3 v., Paris ; Remy de Gourmont, *Le livre des masques*, 2 séries, 1896-98.
7. *Nachalo Veka*, p. 376.
8. Ghil insisted several times on the fact that no history of French symbolism, other than anecdotic, had yet appeared in France (cf. *Vesy*, 2, 1904, p. 26 and *ibid.*, 3, 1904, p. 22).

interesting as a reflection of the point of view of a French poet, who had sufficient perspective to judge French symbolism impartially, and at at the same time was intimate enough with the movement to supply a personal touch to his articles. René Ghil began his series of Letters in *Vesy* by giving a general outline of the symbolist movement in France. For him, the symbolist school never rose " above the field of versification and form " and it was he who sought " the necessity of basing the technique... on philosophy " [1]. Quite fair in what he wrote of the French symbolists, Ghil was hardly modest where his own person was concerned. He did not hesitate to claim that he had achieved " what Spenser, Taine, Leconte de Lisle, and Zola dreamed of " [2].

Ghil's " Letters " deal with two subjects : the state of contemporary poetry in France and, more frequently, — the symbolist movement and its main representatives. His best contributions belong to the second group. He gives the readers of *Vesy* another general article on French symbolism, concentrating mainly on the origins of the movement. Three surveys are devoted to Verlaine. Mainly biographical in character, they are considerably enlivened by Ghil's personal reminiscences. The pages describing the meeting between Mallarmé and Verlaine, as witnessed by Ghil in 1886, must have given the Russian reader a feeling of authenticity rarely, if ever, provided in the Russian press. This personal touch can be felt too in the first of a group of four articles devoted to Mallarmé. These are among the best critical contributions ever printed in *Vesy*. The question of Baudelaire's influence on Mallarmé, as well as the originality of Mallarmé's mature poetry, are treated in a most scholarly manner and are a serious contribution to literary criticism at its best. Ghil also singles out Tancrède de Visan, analyses his ideology and his style, tries to assess the sources of his inspiration, and draws a comparison between him and other symbolist poets. Other articles by Ghil are devoted to Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Verhaeren, Paul Claudel, and St. Pol-Roux.

Among essays on the state of contemporary French poetry one should mention, besides annual surveys, two detailed analyses of the sources of the new French poetry and a detailed account of the *Congrès de Poètes* held in 1901. Ghil, of course, did not miss the opportunity of discussing his own contribution to the Congress. — His contributions to *Vesy* amounted to 48 entries (including extensive book reviews) plus a certain number of brief notices in a total of 72 numbers of the journal, i.e. his contributions appeared in more than two thirds of all the issues [3]. Of all the French and other foreign writers who contributed to the Russian symbolist press, Ghil's collaboration with *Vesy* was the closest.

1. R. Ghil, « Pis'ma o frantsuzkoy poezii. Vstupitel'nyye stranitsy » (*Vesy*, 2, 1904, pp. 35-36).
2. *Ibid.*, p. 36.
3. According to French sources (cf. *Hommage à René Ghil, op. cit.*) Ghil stopped his contributions to *Vesy* in 1908. But in reality his articles continued to appear till the end of 1909.

He kept his Russian readers *au courant* of the most recent developments in French poetry, and his surveys had the merit of being not merely a chronicle but a projection of the point of view of a man who had a place of his own in the field described.

Ghil was undoubtedly the most constant and prolific French contributor to the Russian journal. Among other French writers whose names appeared in the *Scales* were Jean and Remy de Gourmont, both regular contributors to *Mercure de France*. The lesser known of the two brothers, Jean de Gourmont, wrote to *Vesy* on four occasions only, on the novel in France [1]. Remy de Gourmont was a much more interesting figure for the readers of the Russian review. Not only a sensitive critic, he was an original — though not a great — writer. Obsessed by the idea of sex, and discussing it with almost scientific precision, his views were of particular interest to those who read Sologub and Kuzmin. Consequently, *Vesy* reprinted from the *Mercure de France* one of his *Dialogues des amateurs* on pornography and two short stories from his *Couleurs*, illustrating the dreamy imprecision of the symbolists [2]. Remy de Gourmont's critical contributions were of a topical character and dealt mainly with poetry. His most interesting article however was on Villiers de l'Isle-Adam, whom he always regarded as his teacher [3]. The writings of Remy de Gourmont were often reviewed in *Vesy*, and he was introduced to the readers in a special article [4].

Among the other French correspondents to *Vesy* one comes across the name of Adolphe Van Bever, the co-editor of the classic anthology *Poètes d'aujourd'hui* which was very popular in Russia and to which Bryusov often referred in his writings. Van Bever's name appears only in the first year of Vesy's publication. He wrote several reviews for his Russian readers, and his long essay on Maeterlinck appeared in *Vesy* before it was published in France, in a slightly augmented version [5].

As from 1908 *Vesy* secured the collaboration of René Arcos, the young poet of the Abbaye group. Here again *Vesy*'s effort to be in permanent touch with the latest literary developments in France clearly appears. René Arcos was only a beginner at that time, but Vesy noticed the appearance of the new literary group and associated itself with one of its members. In the summer of 1908, Bryusov was to meet the whole group in Paris [6]. In addition to a certain number of reviews and a

1. Jean de Gourmont, « Frantsuzkiye romany i romanisty » (*Vesy*, 8, 1905 ; 10, 1906 ; 7, 1908) and « Okolo premii Gonkurov, smert' Huysmansa » (*ibid.*, 6, 1907).
2. Remy de Gourmont, « O pornografii » (*Vesy*, 6, 1908) and « Tsveta » (*ibid.*, 7 et 8, 1906).
3. « O Villiers de l'Isle-Adam » (*ibid.*, 6, 1906).
4. Ch., « Remy de Gourmont » (*ibid.*, 8, 1904).
5. A. Van Bever, *Maurice Maeterlinck*, appeared originally in *Vesy*, 10, 1904. It was published in the series *Les célébrités d'aujourd'hui*, in December of the same year, ed. Sansot, Paris.
6. Cf. Bryusov's *Dnevniki*, p. 140.

report on the *Salon d'Automne* of 1907, Arcos wrote for *Vesy* a survey of French literature for 1907 and an important article on Anatole France [1].

In 1909, J. Charpentier, the future correspondent of *Apollon*, discussed some recent French novels for the readers of *Vesy*.

French writers represented in *Vesy* by both original and critical contributions include Maeterlinck and Verhaeren. Besides excerpts from Maeterlinck's essay on immortality (1, 1907), seven of his songs were published in Bryusov's translation (7, 1905). Verhaeren's essay on James Ensor was reprinted in *Vesy* (5, 1906) from the special number of *La Plume* (1899). Two poems of Verhaeren appeared in 1909 (5 and 12). Moreover, *Vesy* may pride itself on having published for the first time Verhaeren's drama *Hélène de Sparte* (8, 9, 10, 11 and 12, 1908). Bryusov translated it in 1908 from a manuscript given to him by the Belgian poet, a year before the drama appeared in German in the translation by Stefan Zweig, and four years before its first publication in French. A rather important place is given in *Vesy* to Charles Van Lerberghe, the Belgian symbolist writer. Two short stories of his (2, 1907 and 9, 1909), a poem (9, 1909) and two dramas (1 and 5, 1908) are published, and his satirical comedy *Pan* translated by Polyakov takes up an entire number of *Vesy* (4, 1907). Moréas is represented by his *La Vierge au tournoi* (1, 1906).

It may seem at first glance that for a review which revealed such close connections with France, the number of original contributions by French and Belgian writers is comparatively small. One should not forget however that it was only at the end of 1905 that *Vesy* retracted its original decision to present critical material only, and the space allotted to original works was very restricted. Moreover, it was the policy of *Vesy* not to reprint works which had already come out in book form, and by 1905 the bulk of French symbolist works had appeared in print. Considering these factors, there is no doubt that the space given by *Vesy* to original works by French symbolists is by no means negligible, and they are well in advance of other foreign contributions. Moreover, the importance for *Vesy* of such writers as Verhaeren and Maeterlinck will only be measured fully when we come to consider the critical contributions on their subject.

Vesy's interest in the French symbolist movement is by no means exhausted by the place it gave to French contributors. The attention paid to French symbolism by the Russian staff of the journal is also significant. It is hardly possible to record all the references made to it during the six years of *Vesy*'s existence. One has to turn only the pages of the periodical to realise how it was permeated with the French spirit in theoretical articles, reviews, artistic reproductions.

The medium of reviews proved very pliable. Thus Bryusov's reviews were his best critical contributions and were truly constructive.

1. René Arcos, « Vzglyad na frantsuzkuyu literaturu v 1907 g. » (*Vesy*, 2, 1908) and « Anatole France » (*ibid.*, 6, 1909).

For example, in his review of Olga Lanceray's *Anthologie des poètes russes* (1, 1904) he speaks at some length of French versification as compared to Russian ; in reviewing A. Retté's *Le symbolisme* (2, 1904), he presents a fairly detailed picture of the French symbolist movement. Verhaeren's *Villes tentaculaires* inspires him to write en enthusiastic article on the Belgian poet (3, 1904).

The same applies to the other contributors. A poor translation of *Les fleurs du mal* causes Ellis to give his readers a treatise on Baudelaire's style (7, 1907). Ellis prided himself on being a great Baudelaire specialist, but his own translation from the French poet did not find any favour with Bryusov who wrote that it had " not the least right to exist " [1]. Baudelaire occupies a rather important place in *Vesy*. Bely devotes to him a very thorough special article (6, 1909). Eight reviews deal in greater or lesser detail with translations from Baudelaire into Russian and with his works published posthumously in France (7, 1908).

Verlaine receives half a dozen reviews but no special articles except those of Ghil. Mallarmé and Rimbaud are also discussed by Ghil, but no separate Russian contributions are recorded. They receive their due however in over half a dozen articles dealing wholly or partly with the French symbolist movement in general. Of special interest are the points of view of Chulkov and Bely [2]. Moréas, Henri de Regnier, Vielé-Griffin and Claudel have their works frequently reviewed in *Vesy*. A few reviews also appear on Villiers de l'Isle Adam, Tancrède de Visan, Huysmans, Arcos, Vildrac, and André Gide [3].

But *Vesy*'s major interest centres round Verhaeren and Maeterlinck. About fifteen articles and reviews are devoted to Verhaeren. A great number of these are written by Bryusov and deal both with new editions of Verhaeren's work in French and with Russian translations. One of the most interesting articles in this connection is Voloshin's comparative survey of Verhaeren and Bryusov (2, 1907). Even foreign works on Verhaeren are discussed in *Vesy*. Bryusov reviews in great detail a German book on the Belgian poet and points out its mistakes [4]. An article by Gabriel Mourey is reprinted in *Vesy* from l'*Art Moderne* [5].

Maeterlinck is discussed in *Vesy* mainly by Bryusov, Vyacheslav Ivanov, and Ellis. Among a dozen articles devoted to him, the most

1. Avrely, « Novyy perevod Baudelaire's » (*Vesy*, 4, 1904, p. 48).

2. G. Chulkov, « Svetleyut dali » (*Vesy*, 3, 1904) ; and Bely, « Nastoyashcheye i budushcheye russkoy literatury » (*ibid.*, 2 and 3, 1909).

3. But major articles on some of them also appeared. Gourmont's article on Villiers de l'Isle Adam was mentioned ; so were those of Ghil on Henri de Regnier, Vielé-Griffin, and Tancrède de Visan. Bryusov's article on Ghil should not be forgotten. Annibal also wrote a special article on André Gide (10, 1904). The absence of any mention of Valéry is conspicuous.

4. Johannes Schlaf, *Verhaeren. Die Dichtung*, Berlin 1906 — reviewed in Vesy, 5, 1906, p. 82.

5. Gabriel Mourey, « Emile Verhaeren » (*Art Moderne*, 3, 1906) reprinted in *Vesy*, 3, 1906, p. 93.

outstanding contribution is that of Bryusov [1]. It is a highly specialised piece of criticism on the construction of Maeterlinck's poems and the difficulty of rendering them into Russian. Of interest is also Ellis's article on the production of l'*Oiseau bleu* in the Moscow Art Theatre (12, 1908).

The death of Van Lerberghe brings to *Vesy* a special article by Balmont (5, 1908) and Mockel's obituary (1, 1908), reprinted from *Mercure de France* of 16 November 1907. A few reviews deal also with Rodenbach's original works and translations from him into Russian [2].

Vesy's connection with France and Belgium is also apparent in its close relations with the modernist periodicals in French. In its first manifesto, *Vesy* referred to the foreign periodicals it had chosen as examples, listing *Mercure de France* as the only French model. But bidding farewell to its readers in December 1909, *Vesy* acknowledges its indebtness to many more French and Belgian reviews, such as *La Vogue*, *La Pleiade*, *La Plume*, *La Revue blanche*, *Coq rouge* and *La jeune Belgique* [3]. Indeed, during the six years of its existence *Vesy's* links with the Western periodicals strengthened together with its reputation as the stronghold of Russian symbolism.

Vesy frequently mentioned interesting material, including references to Russian symbolism, which appeared in the above mentioned foreign periodicals, as well as in l'*Œuvre d'art international*, l'*Art Moderne*, and others. In its first number, *Vesy* mentions the publication by the Oxford University Press of L. E. Kastner's *History of French Versification*. Pointing out to the meticulous notices in *The Athenaeum* and in the *Mercure de France*, the Russian reviewer cannot suppress a sigh : " ... When shall we finally attract the attention of the Russian universities, at least towards the French symbolists " [4]. In one of his reviews of Verhaeren, Bryusov mentions a critical article in the *Revue blanche* (3, 1904, p. 55). Another article on Verhaeren in *Mercure de France* is brought to the notice of the readers of *Vesy* elsewhere (" V zhurnalakh ", 3, 1904, p. 70). So also is Stefan Zweig's essay in *Das literarische Echo* (No. 14-4, 1904, p. 61). Excerpts and sometimes whole articles are reprinted from French periodicals. Mourey's survey of Verhaeren is reprinted in full from *Art Moderne* (see supra). Madame Rachilde's article on the death of Jean Lorraine in

1. « Fialki v tigele » (*Vesy*, 7, 1905) provoked by Chulkov's translation of twelve songs by Maeterlinck. A separate review of the translation was written by Vyacheslav Ivanov.

2. It is interesting to note that Rodenbach was one of the first symbolist poets to be translated into Russian. His *La vocation* (1895) was the only translation which appeared in book form between 1897 and 1901 (*Prizvaniye*, Moscow, 1899) — cf. D. Braginsky, *Bibliograficheskiy ukazatel' perevodnoy belletristiki v russkikh zhurnalakh za* 5 *let* 1897-1901, St. Petersburg, 1902.

3. « Ot redaktsii » (*Vesy*, 12, 1909, p. 188).

4. « V zhurnalakh » (*Vesy*, 1, 1904, p. 81).

Mercure de France (15 July 1906) is partly quoted (8, 1906, p. 42). Mockel's obituary of Van Lerberghe was reprinted (see *supra*). Articles by Verhaeren and Rémy de Gourmont were sometimes reprints of French originals (see *supra*). George Pelissier's article in *La Revue* (2, 1905) is not only quoted but commented upon (1, 1905). A special review is devoted to *Ecrits pour l'Art, littéraires et philosophiques* (4, 1905).

The attention of the readers of *Vesy* is directed to all new publications. Not only does *Vesy* include lists of books which were submitted to *Skorpion* by publishers, it also carries lists of books which appeared in France and in other countries. New publications issued by *Mercure de France*, Sansot (7, 1904) and Deman [1] are listed too. Even advertisements of French publishing houses find their way into *Vesy*.

Vesy notes all the changes in the life of French periodicals : it reports the closing down of *Revue blanche* (12, 1905), the acceptance of the editorship of *Revue des Idées* by Remy de Gourmont — " this subtle thinker, brilliant critic and interesting poet " (2, 1904, p. 79) —, the growing activity of the new publishing centre in Lille, *Le Beffroi*, which presents a provincial modernist journal bringing together new poets of Northern France (7, 1905). *Vesy* reports the questionnaire on French poetry sponsored by *Le Beffroi* (12, 1904). All articles on French symbolism and translations from the French which appeared in the Russian press are also noted.

Vesy acknowledged with pleasure all references to it made abroad ; it was rather sensitive to what foreign reviews said about Russian literature. For instance, we read in an open letter to the editor of *Mercure de France* : " Among all French journals, *Mercure de France* is justly considered the most informed about all that touches literature. Its *Revues de la quinzaine* usually present a full fortnightly picture of literary life in France and abroad. Unfortunately, the Russian section is weaker than all the others... " [2] After some time one of *Vesy*'s own contributors became the regular Russian correspondent of *Mercure de France*. Many members of *Vesy*'s occasionally contributed to other French and Belgian journals.

One of the most interesting articles on the Russian symbolists which appeared in *Mercure de France* was that of Zinaida Hippius whose work had often been published in the French review [3]. In her *Notes sur la littérature russe de notre temps*, Zinaida Hippius emphasized the absence in Russia of a literature in the European meaning of the word. The lack of tradition and a literary school, says the author, was the result of the complete subservience of intellectual life to social and political

1. The list of publications of the Libraire E. Deman, Bruxelles, occupied four pages of *Vesy* (6, 1906, pp. 81 sqq.).
2. *Vesy*, 7, 1905, p. 79.
3. The works of Zinaida Hippius, Merezhkovsky, Minsky, and Balmont were partly known to the readers of *Mercure de France* before 1904.

conditions. The first attempt to create a literary and aesthetic milieu was made by *Mir Iskusstva* and *Vesy*. Deeply linked to European culture, the Russian modernists formed the first literary movement, « ... caractérisé par un profond respect pour la culture artistique de l'Europe et du monde, dans le passé et dans le présent. Ce respect d'ailleurs n'allait pas jusqu'à l'imitation ; il était une aide pour créer... »[1] And Zinaida Hippius describes the role of *Vesy* as that of the " guardian of the indispensable principles of art "[2]. Nothing could be more just. The journal's greatest merit was its fight against the stagnation of contemporary Russian literary life. There has never been such a hard literary struggle to achieve a decisive revolution in the understanding of a new style. The bourgeois press, which at first made a laughing stock of the symbolists, suddenly changed its views and recognised the new literary trends. Adrianov in *Vestnik Yevropy* summed up *Vesy*'s stand as " courageous "[3]. But it was Bely who depicted best the extraordinary change in popular taste brought about by the activity of the journal[4].

Vesy maintained that this triumph of ideas was the fundamental cause of its closing down. It refused to admit that this victory at the same time implied the end of the movement ; it was proud of the fact that it had created the symbolist movement in Russia, that it had organized and transformed it " from an object of rejection and denial into an all-penetrating cultural phenomenon, no longer denied in principle by anyone... " Indeed, it had " played the role of an indispensable flood-gate until the two ideological levels of the period merged into one... "[5]

A generation earlier, the Russian periodical press could easily be identifield by its social and political views, but little difference could be discerned in its attitude to literature. In this respect the symbolist press stood out clearly against the background of the traditional periodical press in Russia and its contemporary journalistic *milieu*. The best example is provided by *Vesy*. *Vesy*, the symbolist review *par excellence*, intensified all the new trends hesitantly introduced by *Severnyy Vestnik*, *Mir Iskusstva*, and *Novyy Put'*, and went much further in establishing something completely different from the " stout journals ". Never had the contrast been more pronounced.

Vesy was the first literary review to dispense altogether with political surveys, and the characteristic political chronicles from Russia and abroad[6]. In this respect it provided a perfect illustration of the symbolist tendency to seek refuge in the Ivory Tower. Devoted

1. Z. Hippius, « Notes sur la littérature russe de notre temps » (*Mercure de France*, 1 January 1908, p. 73).
2. *Ibid.*, p. 77.
3. S. A. Adrianov, « Kriticheskiye nabroski » (*Vestnik Yevropy*, 10, 1910, p. 386).
4. See *Nachalo veka*, p. 375.
5. « Ot redaktsii » (*Vesy*, 12, 1909, pp. 189 and 190).
6. *Mir Iskusstva* preceded it, but it was an *art* review.

primarily to literature, *Vesy* accorded an important place to art and philosophy, thus demonstrating one of the main principles of the French symbolists — the close interrelation of the arts. As far as literary content was concerned, we have seen that *Vesy* gave pronounced preference to critical material as opposed to *belles-lettres*. This in itself was already a complete innovation in Russia and brought *Vesy* into line with that special section of the *Mercure de France*, known as *La Revue de la quinzaine*. Again, among original works printed, *Vesy* gave greater space to poetry than to prose [1], thus maintaining the view that symbolism was primarily a poetic movement. If one supports the generally accepted interpretation of French symbolism, namely that the symbolist school created a revolution not so much in poetry itself as in ideas about poetry [2] — *Vesy* offers an excellent example by its preponderant attention to critical works.

In contrast to the traditional periodical press, *Vesy* no longer adhered to a rigid division into sections. Occasionally whole numbers were devoted to a single theme. Discarding the ponderous " ballast " of the *tolstyye zhurnaly*, *Vesy* kept to an average size of 150 pages, small quarto, i.e. about 32 per cent, the size of *Russkoye Bogatstvo*, 31 per cent. of *Russkaya Mysl'* and 34 per cent. of *Vestnik Yevropy*.

One should consider also the indifference of the traditional press to aesthetic form, and juxtapose the extraordinary care which *Vesy* took in the presentation of each issue.

But perhaps the most striking point about *Vesy* was its insistent preoccupation with Western culture, to a degree unequalled not only by the *tolstyye zhurnaly* but even by the earlier modernist periodicals. Everything in *Vesy*, both in form and in content, supports the argument that Russian symbolism was deeply indebted to French symbolism and was but a facet of a wider movement. *Vesy* truly belongs to the history of the symbolist movement, and was in fact a symbol of that movement's international scope.

Georgette Donchin.

JOSEPH MILSAND, MAÎTRE A PENSER DE MARCEL PROUST

La publication de l'essai *Contre Sainte-Beuve* a jeté quelque lumière sur une période, jusqu'alors assez mal connue, de l'évolution esthétique de Marcel Proust : il s'agit des années que l'on put longtemps croire improductives, et qui séparent la traduction de *Sésame et les Lys*, en

1. Although it published two major prose works, Bely's *Serebryannyy Golub* and Bryusov's *Ognennyy Angel*.
2. Cf. A. J. Mathews, *La Wallonie*, New York, 1947, p. 3.

1905, et la publication des premiers volumes du *Temps Perdu*, en 1913. L'essai *Contre Sainte-Beuve*, et notamment sa courte Préface, reflète une évolution, déjà amorcée sur la fin de la phase ruskinienne, vers une esthétique subjectiviste qui trouvera son expression définitive dans le *Temps Retrouvé*. Sans méconnaître que cette évolution répondait à la vocation intime de l'auteur, il nous semble difficile de ne pas établir un rapport entre les théories développées par Joseph Milsand, dans son ouvrage sur Ruskin, et l'évolution de Proust vers le subjectivisme.

Remontons pour cela à la période des traductions. L'un des axiomes de l'esthétique ruskinienne est que la beauté existe en elle-même ; elle est comme le sceau laissé par Dieu sur la Création. L'homme ne crée donc pas la beauté, il ne la porte pas en lui ; il peut tout au plus la reconnaître, la reproduire ou l'interpréter. Dans un article paru en 1900 [1], Proust estime à la suite de Ruskin qu'il convient d'aimer la beauté « comme quelque chose de réel existant en dehors de nous » [2]. La même année, il se rend à Venise avec la conviction qu'il trouvera la beauté et la vérité, (en l'occurence les idées de Ruskin), incarnées dans les murs des palais vénitiens. A cette époque, comme le constate Jacques Rivière [3], c'est encore dans le monde des réalités objectives que la vérité réside aux yeux de Proust.

Toutefois, celui-ci abandonnera cette première attitude avant longtemps. Contrairement à Elstir qui, après avoir obéi aux seules intuitions intérieures, finit par « croire matériellement qu'une part notable de la beauté réside dans les choses » [4], Proust reporte finalement dans l'esprit ce qu'il avait d'abord placé dans les choses. C'est ici qu'apparaît l'influence de Joseph Milsand [5]. Ce critique de la littérature anglaise est en effet l'auteur d'un ouvrage [6] où il développe, à propos des théories ruskiniennes, les éléments d'une esthétique personnelle dont le contenu et parfois même l'expression trouvent un écho du côté de chez Proust. Dès 1900, Proust a lu cette étude et, dans l'article intitulé *John Ruskin*, il cite de larges extraits des passages traduits par Milsand [7]. L'ouvrage l'a visiblement impressionné, et il exprime ainsi son admiration :

> Entre les écrivains qui ont parlé de Ruskin, Milsand a été un des premiers, dans l'ordre du temps et par la force de la pensée. Il a été une sorte de précurseur ; de prophète inspiré et incomplet qui n'a pas assez vécu pour voir se développer l'œuvre qu'il avait en somme annoncée [8].

1. Il s'agit de l'article *John Ruskin*, d'abord publié en août 1900 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, puis reproduit en 1904 comme chapitre III de la *Bible d'Amiens*.
2. *La Bible d'Amiens*, *Mercure de France*, p. 55.
3. *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, Paris, 1927, p. 33.
4. *Le Temps Retrouvé*, Paris, 1927, t. II, pp. 104-105.
5. Sur Milsand en général, se référer à l'article de I. D. Mac Farlane : *Joseph Milsand, critique de la littérature anglaise*, *RLC*, avril-juin 1948, pp. 200-236.
6. *L'Esthétique Anglaise, Étude sur M. John Ruskin*, Paris, Germer-Baillère. 1864 ; réimpr. à Lausanne, en 1906.
7. *La Bible d'Amiens*, pp. 50-52.
8. *Ibid.*, p. 50, n. 1.

Milsand constate en premier lieu que l'homme a toujours eu tendance à attribuer ses impressions à une « puissance toute extérieure » [1], et il dénonce comme une forme de « superstition », d' « idolâtrie » [2], l'attitude des esthéticiens qui, comme Ruskin, considèrent la beauté comme une réalité extérieure à nous, étrangère à notre propre nature, et incarnée dans certains objets ou œuvres d'art :

> Ce qui a passé pendant des siècles pour de l'esthétique était la négation même de l'esthétique : c'était une pure superstition, une chimérique rêverie sur une chimérique valeur nommée beauté, que la raison regardait comme inhérente à la nature de certains objets [3].

L'esthétique, ainsi conçue, méconnaît sa nature et son rôle :

> Loin de comprendre qu'elle est purement une branche de la psychologie et qu'il s'agit pour elle de donner la description et la genèse de certains phénomènes de l'âme humaine..., c'est du côté des réalités extérieures... c'est en dehors de l'homme qu'elle cherche la clef des conceptions poétiques [4].

Après avoir fait l'expérience de cette même superstition, Proust la définit et la critique dans les mêmes termes que Milsand. Trois ans après l'article intitulé *John Ruskin*, dans le *Post-Scriptum* qui termine la Préface de la *Bible d'Amiens*, Proust dénonce l' « idolâtrie » artistique, le « mirage des mots, des couleurs et des belles formes » [5] qui nous portent à vénérer les objets pour eux-mêmes : « Je me garderai toujours d'un culte exclusif qui s'attacherait en elles (les aubépines) à autre chose qu'à la joie qu'elles nous donnent [6]. »

Cette nouvelle attitude, Proust va l'appliquer à tous les domaines, et la préciser dans la Préface de *Sésame et les Lys* qu'il décrit comme « une sorte de critique indirecte » [7] de la doctrine ruskinienne. Plus tard, dans ses Carnets, il notera ainsi son évolution : « On change vite. Idolâtrie dans Préface de *Bible d'Amiens*. Tout le contraire maintenant et article sur lecture. » [8] D'une manière générale, Milsand reprochait aux esthéticiens, et à Ruskin en particulier, de ne pas assez porter leur attention sur « notre propre nature » [9], et les invitait à « regarder en nous-mêmes pour découvrir les forces de notre être dont l'opération détermine tous les phénomènes de notre être » [10]. Proust formule les mêmes critiques à l'endroit de Ruskin, l'accusant de méconnaître les activités proprement psychologiques qui président à l'appréhension du beau et à la compréhension du vrai. Ainsi, en analysant l'acte de lire, Ruskin a conçu la vérité comme extérieure à l'esprit du lecteur.

1. *L'Esthétique anglaise*, p. 19.
2. *Ibid.*, pp. 19-20, 26.
3. *Ibid.*, p. 13.
4. *Ibid.*, p. 17.
5. *La Bible d'Amiens*, p. 78.
6. *Ibid.*, p. 89.
7. *Sésame et les Lys*, p. 71, note 1.
8. Cité par B. de Fallois dans la Préface de *Contre Sainte-Beuve*, p. 29.
9. *L'Esthétique Anglaise*, p. 20.
10. *Ibid.*, p. 28.

Or, le rôle de la lecture devient dangereux quand la vérité « ne nous apparaît plus comme un idéal que nous ne pouvons réaliser que par le progrès intime de notre pensée et par l'effort de notre cœur, mais une chose matérielle, déposée entre les feuillets des livres... » [1] Ruskin n'a pas compris que la lecture est essentiellement un « acte psychologique » [2] : « Il n'a pas essayé d'analyser l'état d'âme original du lecteur » [3]. Ces remarques trouvent leur prolongement dans l'essai *Contre Sainte-Beuve* où, après avoir affirmé que tout réside « dans l'individu » [4], il applique à l'esthétique journalistique les conséquences de cet axiome : « la beauté journalistique n'est pas tout entière dans l'article ; détachée des esprits où elle s'achève, ce n'est qu'une Vénus brisée » [5]. Le *Temps Retrouvé* reprend la même idée, appliquée cette fois à la théorie de l'amour :

> Je m'étais rendu compte que seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet quand tout est dans l'esprit... j'avais vu l'amour placer dans une personne ce qui n'est que dans la personne qui aime [6].

Proust s'attache ainsi, à la suite de Milsand, à rendre à la vie subjective ce qui lui appartient. Il est curieux de constater à cet égard à quel point la psychologie de Proust rejoint ici celle ébauchée par Milsand. Pour celui-ci toute activité de l'esprit « commence par une impression confuse où une influence venue du dehors est intimement amalgamée et combinée avec une émotion venue du dedans » [7]. De même, Proust distingue dans l'impression deux pôles, l'un extérieur, l'autre purement subjectif : « Toute impression est double, à demi engaînée dans l'objet, prolongée en nous-même par une autre moitié » [8].

Si Milsand a pu contribuer à détacher Proust de son « idolâtrie » première et précipiter son évolution vers le subjectivisme, il semble aussi lui avoir appris à se défier de l'intelligence. Tout au long de son étude, Milsand dresse le procès de cette faculté et la rend responsable de l'idolâtrie qu'il dénonce. Ce sont les « superstitions de l'intelligence » [9] qui nous amènent à concevoir la beauté comme un phénomène extérieur. D'une manière plus générale, l'intelligence est un facteur antipoétique, et son rôle dans la création artistique devrait être nul. B. de Fallois [10] souligne très justement qu'à l'époque de l'essai *Contre Sainte-Beuve*, Proust a pour préoccupation constante de démontrer « l'infério-

1. *Sésame et les Lys*, p. 38.
2. *Ibid.*, p. 26.
3. *Ibid.*, p. 75, note 1.
4. *Contre Sainte-Beuve*, p. 134.
5. *Ibid.*, p. 148.
6. *Le Temps Retrouvé*, t. II, p. 72.
7. *L'Esthétique Anglaise*, p. 2.
8. *Le Temps Retrouvé*, t. II, p. 43.
9. *L'Esthétique Anglaise*, p. 28.
10. *Contre Sainte-Beuve*, p. 33.

rité de l'intelligence »[1] comme instrument de création esthétique : « les vérités de l'intelligence » sont moins précieuses que les « secrets du sentiment »[2].

Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions, c'est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art[3].

Ainsi commence la *Préface* de l'essai, où Proust reproche à l'auteur des *Lundis* ce que Milsand dénonce chez Ruskin : le trop grand prix accordé à l'intelligence. Les idées que nous apporte l'intelligence ne nous appartiennent pas réellement, elles ne participent pas de notre moi profond, et l'âme humaine, affirme Milsand, doit en secouer le joug, car « elles sont en elle sans être elle »[4]. C'est l'avis de Proust lorsqu'il déclare que « ce qu'on sait n'est pas à soi »[5]. En critiquant Sainte-Beuve, Proust a certainement pensé à la distinction établie par Milsand entre les « hommes d'intelligence » qui, « après avoir regardé autour d'eux, racontent, autant qu'ils ont pu le voir, ce qu'il en est des choses », et les « hommes de génie », qui « ne restent pas ainsi en dehors des objets qu'ils tâchent de juger »[6]. Sainte-Beuve, tel que le présente Proust, est bien « l'homme d'intelligence » qui regarde autour de lui et recherche en dehors de l'homme la clef de la création poétique. Il n'est peut-être pas exclu que Proust ait voulu faire à propos de Sainte-Beuve ce que Milsand avait fait au sujet de Ruskin : une sorte de profession de foi esthétique dépassant le cadre de l'étude annoncée dans le titre. Chacun des ouvrages est en effet précédé d'une Préface où l'auteur expose les principes de son esthétique, et termine en s'excusant d'avoir eu recours à la pensée discursive, c'est-à-dire à l'intelligence, pour dresser précisément le procès de cette faculté. Milsand se justifie ainsi :

Un seul mot encore pour ceux qui diront peut-être : à quoi bon tant de raisonnements, si le raisonnement est justement ce qui a perdu l'art et ce que les artistes ne doivent pas écouter ? — Qu'y puis-je ? Lorsqu'en réfléchissant on est tombé sous la puissance d'une mauvaise idée, il n'y a pas d'autre ressource, pour s'en débarrasser, que de pousser encore plus loin la réflexion[7].

Proust ne semble-t-il pas faire écho à Milsand lorsqu'il prévient les mêmes objections à la fin de sa Préface :

On s'étonnera peut-être que, faisant peu de cas de l'intelligence, j'aie donné pour sujet aux quelques pages qui vont suivre justement quelques-unes de ces remarques que notre intelligence nous suggère... cette infériorité de

1. *Ibid.*, p. 29.
2. *Ibid.*, p. 59.
3. *Ibid.*, p. 53.
4. *L'Esthétique Anglaise*, p. 71.
5. *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, t. II, p. 128.
6. *L'Esthétique Anglaise*, p. 160.
7. *Ibid.*, *Préface*, p. XII.

l'intelligence, c'est tout de même à l'intelligence qu'il faut demander de l'établir [1].

Quant aux remèdes suggérés pour échapper aux prestiges de l'intelligence et secouer le joug des idées abstraites, ils s'appuient dans les deux cas sur une sorte de retour à l'état d'innocence « où l'homme a dû être avant la naissance de l'intelligence et de la volonté » [2]. Parlant de la poésie au sens large du terme, Milsand la définit comme « un retour momentané à l'état d'innocence... une tentative instinctive que fait l'âme humaine... pour secouer le joug de ces mille idées qui sont en elle sans être elle... En nous délivrant plus ou moins des formations parasites de notre esprit, de tous ces anciens produits de nos facultés qui empêchaient nos facultés réelles de s'exercer, nous retrouvons plus ou moins les forces vives de notre être » [3]. La poésie est « le fait primitif de notre être... Pour la retrouver, il s'agit de remonter tout le cours de notre développement, *de défaire tout ce qui s'est fait en nous*. Il s'agit de mourir à ce que nous sommes et de rentrer en quelque sorte dans notre embryon » [4]. De même, Proust demande à l'artiste de « remonter à la vie » [5], de « défaire » en lui toutes les formations qui paralysent le jeu de ses véritables facultés, de ce qu'il a en lui d'essentiel et de profond :

> Ce travail qu'avaient fait notre amour-propre, notre passion, notre esprit d'imitation, notre intelligence abstraite, nos habitudes, c'est ce travail que l'art *défera*, c'est la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs, où ce qui a existé réellement gît inconnu de nous, qu'il nous fera suivre [6].

Les rapprochements signalés nous semblent dépasser la portée d'une simple coïncidence. N'aurait-il que précipité l'épanouissement d'une vocation dont Proust portait tous les germes en lui, Milsand serait à retenir parmi les nombreux écrivains dont l'influence a donné à l'œuvre de Proust certains de ses caractères. Il convient également de souligner les liens qui ressortent, à la lumière de cette brève étude, entre les Préfaces des traductions, l'essai *Contre Sainte-Beuve*, et le *Temps Retrouvé;* cette partie de *La Recherche* apparaît bien, dans le temps comme dans l'ordre des idées, comme le prolongement immédiat des premières œuvres critiques. Indirectement, l'étude de l'influence exercée par Milsand tend à prouver que, chez Proust, la réflexion esthétique a précédé la création romanesque : ordre que l'agencement définitif du roman ne laissait pas soupçonner.

J. P. Hulin.

1. *Contre Sainte-Beuve*, pp. 58-59.
2. *L'Esthétique Anglaise*, p. 7.
3. *L'Esthétique Anglaise*, p. 7.
4. *Ibid.*, p. 11.
5. *Contre Sainte-Beuve*, p. 303.
6. *Le Temps Retrouvé*, t. II, p. 49.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

La Comédie d'Artaxerxès, présentée en 1672 au Tsar Alexis par Gregorii le Pasteur. Texte Allemand et texte Russe publiés par André Mazon et Frédéric Cocron. (Collection de la *Bibliothèque russe de l'Institut d'Études Slaves*, t. XXVIII, Paris, 1954. In-8°, 296 p., un portrait et 7 pl.

Le titre de cet ouvrage pourrait rappeler au lecteur distrait ceux des éditions bilingues d'écrivains étrangers que tout le monde connaît. L'analogie est trompeuse, car il ne s'agit de rien de moins que de deux versions manuscrites originales et inédites de la première tragédie russe. Le hasard, ce bon génie de la science, a guidé M. André Mazon vers leur retraite ignorée : la Bibliothèque municipale de Lyon qui les avait reçues en legs du R. P. Menestrier, le grand érudit lyonnais du XVII^e siècle. D'où les tenait-il ? On ne sait. Parmi les différentes hypothèses que suggère M. André Mazon dans sa précieuse Introduction (pp. 9-53), l'une est surtout séduisante : le Père Jésuite a dû rencontrer à Paris, en 1678 ou en 1681, le principal collaborateur de Gregorii le Pasteur : Laurent Rinhuber qui s'y trouvait alors de passage, et dont on reconnaît l'écriture dans les parties latines du manuscrit de Lyon.

Quoi qu'il en soit, la France doit à cet heureux hasard de posséder dans ses archives la doyenne des tragédies russes, dont M. Mazon conte l'histoire dans des pages aussi savantes qu'évocatrices. Johann Gottfried Gregorii, pasteur d'un des temples de la colonie allemande de Moscou, homme entreprenant, éloquent et bien en cour, reçut en 1672 l'ordre du tsar de composer une « comédie » (c'est-à-dire, à cette époque, une pièce de théâtre) dont l'action serait prise dans la Bible, au Livre d'Esther, et, pour représenter cette pièce, d'édifier un bâtiment neuf. Le bâtiment, passe encore, mais demander à un étranger, qui n'avait passé que sept ans en Russie, d'écrire une tragédie russe, c'était bien « le fait du prince ». Notre dramaturge improvisé, qui n'avait composé jusqu'alors que des sermons et des épîtres en vers allemands, se mit cependant à l'ouvrage. En moins de cinq mois, il rédigea la version allemande, en partie versifiée, l'adapta en russe aidé de Rinhuber, qui en tire vanité dans ses *Mémoires*, et peut-être aussi de Russes d'origine germanique, puis il la fit copier, répéter et jouer par des Allemands

de Moscou. Le tsar, la tsarine et la cour furent ravis. Le théâtre russe pour les honnêtes gens était né, et pendant les trois dernières années de sa vie Gregorii le Pasteur en resta le pourvoyeur patenté et zélé. On avait déjà publié en russe et étudié ce qu'il reste des autres œuvres qui lui sont attribuées : *Joseph*, *Judith*, *Bajazet et Tamerlan*, la *Comédie pitoyable d'Adam et d'Ève*. Mais on ignorait sa première œuvre : *l'Artaxerxés* de 1672, et l'on n'a pas signalé jusqu'à ce jour de rédaction allemande de ses autres œuvres.

La publication du manuscrit de Lyon nous livre la fameuse *Esther* de 1672, et nous révèle aussi comment le pasteur devient dramaturge. Les deux versions, russe et allemande, déchiffrées, l'une par M. A. Mazon, l'autre par M. F. Cocron, figurent en regard l'une de l'autre. Si l'acte II (quête de la reine nouvelle et couronnement d'Esther) manque des deux côtés, les six autres actes sont là, sauf quelques lacunes du texte allemand. On peut y suivre le déroulement solennel des scènes du Livre d'Esther dans l'ordre où les rangeait la Grande Bible luthérienne de 1641 et qu'avaient suivi à peu près les nombreuses adaptations antérieures du sujet en allemand et en latin. Plus réservé que beaucoup d'entre elles, l'*Artaxerxès* russe ne tolère la farce que dans quelques scènes finales. Malgré un premier acte ampoulé et fade qui conte la querelle conjugale du Roi des Rois et de son épouse (« Vasthi superbia »), il évoque majestueusement le drame national des Juifs sauvés par le courage et la ruse d'Esther et de Mardochée, la victoire des bons sur les méchants, car, dans la pensée du pasteur, la cause des Juifs se confondait avec celle des protestants de Moscou, dont le tsar Alexis était le protecteur, comme Artaxerxés a été celui des Juifs.

Si le texte allemand, cependant, reflète souvent la personnalité vigoureuse de son auteur, force est de reconnaître que le texte russe, patiemment et savamment établi, ponctué et annoté par M. André Mazon, est plus impersonnel et de faible valeur littéraire. M. Cocron, que ses recherches antérieures sur la langue russe du XVII^e^ siècle qualifiaient particulièrement pour cette tâche, a eu fort à faire pour expliquer à la fin de l'ouvrage les « particularités linguistiques » qui résultent souvent des ignorances linguistiques des différents traducteurs : Allemands d'origine, qui maniaient gauchement la langue de leur patrie d'adoption. Si imparfaite que soit cette première tragédie russe, elle représente cependant un document littéraire d'une importance exceptionnelle, dont la publication fait le plus grand honneur à l'Institut d'Études Slaves.

Dans son récent article sur « Les débuts de la versification russe et *La comédie d'Artaxerxés* (*Revue des Études Slaves*, tome 32, 1955), M. Unbegaun a étudié la place de l'œuvre du pasteur Gregorii dans l'évolution du mètre tragique russe. Et M. Maurice Gravier, à qui la connaissance du théâtre allemand du XVII^e^ siècle est familière, a de son côté mis en relief la valeur littéraire du texte allemand dans une étude fort suggestive : « Une tragédie allemande à Moscou : *la Comédie d'Artaxerxés*

du Pasteur Gregorii (*Études germaniques*, IIe année, no 21, avril-juin 1956). La publication de ces deux textes n'est pas moins intéressante pour les historiens de la littérature allemande que pour ceux de la littérature russe. La curiosité qu'elle a suscitée a même provoqué en Russie un effort de recherche qui a permis de découvrir dans une petite ville du Nord, à Vologda, un second manuscrit de l'œuvre considérée comme perdue : l'exemplaire destiné, semble-t-il, au tsar Alexis, et qui, fort à propos, se trouve compléter le manuscrit de Lyon en lui fournissant l'acte II, tandis que celui-ci comble les lacunes des scènes finales et garde la supériorité de présenter l'original allemand, la liste des acteurs (tous allemands, sauf un) et même le schéma d'un interlude comique. L'utilisation critique des deux manuscrits, celui de Lyon et celui de Vologda, rendra possible la reconstruction de l'œuvre entière que M. Koudriavtsev a entreprise sous la direction de Mme Adrianova-Perets.

Henri GRANJARD.

Jacques VIER. **La Comtesse d'Agoult et son temps.** I. Le Faubourg Saint-Germain et les années de Pèlerinage, 1805-1839. Paris, Colin, 1955. Gr. in-8o, 451 p.

C'est une très importante étude historique et littéraire qui s'ouvre par ce premier ouvrage, car elle doit traverser les trois quarts du XIXe siècle, jusqu'à la Troisième République, avec une personnalité bien placée pour suivre l'évolution de la pensée française et européenne. Issue d'un aristocrate de haute lignée, M. de Flavigny, et de la fille d'un banquier allemand, Bethmann, mariée très jeune au comte d'Agoult, accueillie à la cour sous la Restauration, elle quitte le faubourg Saint-Germain, son mari, sa famille, pour accompagner son amant, Frédéric Liszt, en Suisse et en Italie, de juin 1835 à octobre 1839. Déçue dans son amour et dans son rêve d'un idéal romantique, elle revient prendre sa place dans la société parisienne, mais non plus au faubourg Saint-Germain. Elle garde sa liberté et tient par ses publications, encore plus que par ses titres nobiliaires, à jouer un rôle important littérairement, politiquement et socialement. Peut-être ce rôle n'a-t-il pas été à la hauteur de ses ambitions, mais elle fut l'auteur d'un ouvrage sur *La Révolution de 1848* dont la valeur est encore reconnue aujourd'hui ; elle jeta des aperçus nouveau sur les littératures européennes ; elle fut en relation avec Mazzini ; elle devint la belle-mère de Richard Wagner et du ministre de Napoléon III, Emile Ollivier.

C'est par un descendant de ce ministre que M. Jacques Vier a été mis à même de puiser dans les manuscrits et la correspondance de Mme d'Agoult. Il l'a fait en érudit et en historien, en même temps qu'il se montre écrivain de talent. Rien de plus intéressant que la façon dont

il nous présente, dans ce premier volume, l'éducation d'une jeune fille aristocratique, les usages de la Cour, les salons du faubourg Saint-Germain, mais aussi la société littéraire et artistique en Suisse et en Italie. Les observations de Mme d'Agoult, ses déceptions lorsqu'elle voit Frédéric Liszt peu à peu s'écarter d'elle, la peine qu'elle éprouve, puis sa résignation, rendent ce tableau littéraire vraiment dramatique. La personnalité de Mme d'Agoult s'affirme dès ce premier volume. Très belle dans sa jeunesse, avec une grâce patricienne qu'elle ne perdra jamais, « la Comtesse d'Agoult se donne l'air de paraître insensible à des hommages qu'elle eût souffert de ne pas inspirer ». « Elle est tout le contraire d'une nature instinctive et spontanée. » L'effusion chez elle est très rare et cette sécheresse se manifeste dans sa manière d'écrire, qui garde une dignité académique. Elle sait voir, elle a des dons de psychologue et fait souvent preuve d'esprit critique. C'est un témoin que l'on aura le plus grand intérêt à suivre à travers la société du XIXe siècle.

J. Dresch.

Luigi Foscolo Benedetto. **La Parma di Stendhal**. Florence, Sansoni, [1950]. In-8°, 552 p.

Luigi Foscolo Benedetto est cher aux lettrés français. Ils lui doivent le travail le plus important sur les origines de *Salammbô* ; il a beaucoup ajouté à leur connaissance de Stendhal et leur a livré de piquantes indiscrétions sur Giulia [1]. Tantôt en italien, tantôt en français, il fait sa moisson d'anecdotes, de petits faits vrais, d'où se dégagent, peu à peu, le sens d'une œuvre ou les justes traits d'une figure. En passant, il redresse un fait, rétablit un jour ou un mois, relit une ligne pour découvrir un mot inaperçu : cette lettre de Stendhal dont on chargeait le calendrier de mai, dès la page 2 du présent ouvrage ne nous persuade-t-il pas de la mettre au mois de mars ? ces *marginalia* des *Mémoires d'un touriste*, n'y déchiffre-t-il pas, en prenant une loupe, quatre ou cinq traits que nul n'avait lus et qui cachent un secret ?... Ainsi, toujours critique, toujours insatisfait, et d'abord insatisfait de lui-même, il remet tout en question ; il ne s'installe jamais dans une opinion admise et commode ; si impérieuse que soit une autorité, il ne baisse pas pavillon.

Aujourd'hui, c'est à l'autorité de Balzac qu'il s'en prend. Balzac n'a-t-il pas commis le blasphème (le mot y est : *bestemmia*) de reprocher à *la Chartreuse de Parme* de n'être pas *la Chartreuse* tout court ? Selon le plus géographe des romanciers, — celui dont *la Rabouilleuse* ne se conçoit pas hors d'Issoudun, et dont le médecin de campagne est

1. L. F. Benedetto, *Le origini di « Salammbô »*, Florence, 1920 ; *Indiscrétions sur Giulia*, Paris, le Divan, 1934.

inséparable de son Dauphiné, — Stendhal aurait dû s'évader de toute géographie ; il n'eût fallu nommer ni état, ni ville ; le titre du roman est une bévue (le mot est de Luigi Foscolo Benedetto interprétant Balzac : *sbaglio*). Quel haut le corps à ces paroles impies ! Ce livre en est sorti.

Du moins son titre. Car *la Parma di Stendhal* a un trait commun avec *la Chartreuse de Parme* : la chartreuse occupe peu de place dans *la Chartreuse* ; Parme n'a que peu de pages dans *la Parma*. Mais dans l'un et l'autre livre, on va vers le but que promet le titre ; on le pressent ; on devine, des centaines de pages à l'avance, un plaisir que l'attente aura avivé d'une pointe aiguisée de gourmandise.

Toute la première partie du livre, en effet, est consacrée à l'atmosphère première ; et elle n'est pas parmesane. Il est de Rome, à moins qu'il ne soit de Naples, ce « musée des horreurs » où il y a des scènes de supplices ou d'assassinats ; elles sont de Naples ou de Rome, ces histoires de passions et de débauches, celles, par exemple, qui sont à l'origine de la grandeur de la maison Farnèse ; et ce n'est pas à Parme qu'appartiennent en propre les poignards, les poisons, non plus que les vengeances ou les brigands ; ce n'est pas à Parme que pense Stendhal quand il entrecroise, dans la trame de la plus chatoyante de ses œuvres, le despotisme des petites cours, le fanatisme des superstitions, et la folie des aventures.

Ce n'est pas non plus à Parme, et est-ce même à l'Italie qu'il demande cette image de l'ennui qui s'étend sur les froides ombres de Ranuce-Ernest et du marquis del Dongo ? Ici, l'atmosphère est celle de la France de la Restauration ; *la Chartreuse de Parme* rejoint *le Rouge et le Noir*, ou plutôt *le Noir* tout seul ; la cour du prince imaginaire copie l'hôtel de la Môle. M. Benedetto tire parti, aux pages 196 et suivantes, d'une de ses plus ingénieuses trouvailles, qu'il nous faut aller rechercher dans le recueil où elle risque d'être perdue et oubliée : *La Chartreuse noire. Publications de l'Institut français de Florence*, 1947. Le chef d'œuvre de Stendhal ne serait pas né de cette rencontre que l'on imagine entre deux sujets distincts : une chronique, *L'origine des grandeurs de la famille Farnèse* ; une nouvelle, *La vivandière de Waterloo* ; l'idée qui, le 3 septembre 1838, apparut brusquement à Henri Beyle, serait une reprise de la symbolique du *Rouge*, transposée dans l'Italie du Risorgimento ; une ligne des *marginalia*, datée du 15 novembre 1838, appellerait en propres termes le dessein conçu le 3 septembre, *la Chartreuse noire*. Quelle est donc cette symbolique stendhalienne ? Quel encadrement symétrique impose-t-elle tour à tour au *Rouge* et à la *Chartreuse* ? Comment Waterloo, ici, correspond-il, là à cette orgueilleuse méditation sur le rocher du Jura, et l'ensevelissement dans la chartreuse à l'ensevelissement final de Julien ? Nous ne saurions résumer en quelques lignes la profonde publication de 1947. Il faut s'y reporter pour avoir la plus intelligente définition du Stendhal « symboliste » que nous cachent trop souvent l'analyste du *moi* et l' « observateur du cœur humain ».

Mais, sur ce chemin fécond en détours imprévus, Parme s'oublie ; il faut un dernier détour, à la page 329, pour qu'elle apparaisse, dominée par son imaginaire citadelle qui, elle aussi, vient de Rome. On ne peut dire que M. Benedetto ait abusé du droit de réfuter Balzac ; et Balzac, jusqu'à cette page 329, pourrait croire avoir partie gagnée. Parme n'aura que 220 pages ; encore en faut-il retirer les 49 du chapitre *l'Ombra dell'Austria*, qui nous conduisent plutôt à Milan, au Spielberg, à Modène... Lourds bruits des bottes d'une occupation, silhouette menaçante d'une prison-forteresse, visage morose et défiant du pâle François IV, duc de Modène... Mais quelle tendresse rayonnante dans le deux seuls chapitres qui restent à *la Parma di Stendhal* : l'un, sur les raisons de son choix, — pourquoi cette Parme de Marie-Louise ? cette cité des Farnèse ? enfin (et voici le centre lumineux de tout le livre) cette ville du Corrège ? — l'autre, sur les éléments de réalité topographique et historique qui se mêlent, pour susciter un mirage ou accomplir un miracle, à tant de mensonges.

Au plaisir de revivre ces mensonges et ces réalités, se mêle celui de rencontrer quarante-huit hors-texte, où il y a de l'écriture de Beyle, des statues de la Renaissance, *l'Incoronata* du Corrège vue de près, vue de loin et parmi les livres, « come il Beyle la vide », des palais pour abriter la Sanseverina, des églises où Monseigneur Fabrice puisse prêcher, — et, pour finir vraiment sur *la Chartreuse noire*, un prince en uniforme blanc.

Pierre Moreau.

Léon Cellier. **L'épopée romantique.** Paris, Presses Universitaires de France, (Publications de la Faculté des Lettres de Grenoble, t. XI), 1954. In-8°, 276 p.

L'histoire littéraire a repris, depuis quelques années, des voies qu'elle semblait avoir abandonnées pour celles qui conduisent aux seuls secrets des œuvres individuelles. Peut-être, d'ailleurs, celles-ci nous seront-elles mieux connues si nous ne les isolons pas de ces vastes familles où s'élaborent les formes, les techniques, les thèmes. Genèse des œuvres par les œuvres, — qui complète la genèse des œuvres par les esprits. M. Carrington Lancaster a consacré une mémorable Somme au théâtre français du XVII^e siècle. M. Castex a étudié, sur toute l'étendue d'un demi-siècle, l'histoire du conte fantastique en France. M. Hunt a discerné dans *The Epic in Nineteenth Century in France* (Oxford, 1941) des courants à la fois très modernes et très antiques, que M. Léon Cellier suit, à son tour, en tirant de l'ouvrage de son prédécesseur un parti heureux et déclaré, mais en y ajoutant le résultat de ses propres explorations. Décidément, au paradis des critiques, l'auteur des *Époques du théâtre français* et de *l'Évolution de la poésie lyrique* peut être rassuré. Que son

ombre reçoive ce câble consolateur : « Évolution des genres pas morte. Lettre suit. »

La « lettre » de M. Léon Cellier est en deux parties : les courants, les mythes. Les courants qui, venus de cette longue préhistoire qui s'étend de *la Franciade* aux *Martyrs*, passent par ces zones d'initiations où les savants (naturalistes, archéologues, historiens) approfondissent chez les poètes le sens de l'unité du monde, des temps, de l'homme, — et aboutissent à une théorie de l'épopée nouvelle dont le sens paraît tenir en deux mots : de l'histoire héroïque à l'histoire prophétique ; ou, plus simplement encore : de la poésie-récit à la poésie-philosophie. Les mythes, c'est-à-dire ce qui relie ces deux pôles de l'épopée : récit et philosophie ; ou héroïsme et prophétie. Plutôt encore, cette crête d'images qui domine le double versant du passé et de l'avenir.

On pourrait regretter de ne pas trouver une troisième partie : les formes. A la vérité, elle est diffuse, mais présente aux deux étapes de ce livre. Antinomie du long poème et de la petite épopée, de l' « épopée de poche », dont le terme prédestiné sera *les Trophées* ; antinomie du poème en vers et du poème en prose, — qui appellerait cette généalogie qu'on ne voit peut-être pas se dessiner assez nettement à l'horizon de ce paysage poétique : Volney, Grainville, Rabbe, Aloysius Bertrand, Maurice de Guérin, — tout un défilé de Centaures, de Génies de la Terre et du Passé, d'hommes antédiluviens donnant la main aux hommes de la fin du monde, par-dessus nos têtes éphémères et chétives d'hommes des siècles historiques. M. Léon Cellier, qui nous a donné de remarquables thèses sur Fabre d'Olivet, et à qui nous devrons certainement de nouvelles prospections dans cette île perdue de l'archipel littéraire, l'illuminisme préromantique, qui fut découverte, voici trente ans, par Auguste Viatte, éprouve une prédilection avouée pour la poésie théosophique. Aussi consacre-t-il trois chapitres au candide lyonnais Ballanche et prête-t-il peu d'attention à cette épopée du quotidien que certains romantiques, — Brizeux, le Lamartine de *Jocelyn*, Hugo lui-même, — ont essayé d'acclimater dans le prolongement de Voss et de Baggesen. Dans celui d'*Hermann et Dorothée* aussi, dont les Français ont toujours rêvé, sans grand succès, de retrouver la formule, alliance du prosaïque et du noble.

Mais le dessein qu'indique le titre n'est peut-être pas l'étude de l'épopée à l'époque romantique : à cet égard, le choix auquel s'arrête M. Léon Cellier (et, naturellement, il fallait choisir) n'éclairerait à plein qu'une des faces de ce genre-Janus. *L'Épopée romantique* signifie plutôt, sans doute, dans sa pensée, cette vie épique de l'âme romantique à la conquête de son Olympe, entassant des Pélions d'Ahasvérus, de Prométhées et d'Orphées sur des Ossas de palingénésies.

Il a raison : il obéit à sa vocation personnelle. Mais, à la réflexion, mieux vaut ne pas réveiller l'ombre de Brunetière.

Pierre Moreau.

Wolfgang Kayser. **Gedichte des französischen Symbolismus in deutschen Übersetzungen.** Collection « Deutsche Texte », publiée par Richard Alewyn et L. E. Schmitt, nº 2. Tübingen, Max Niemeyer, 1955. In-16, 147 + 25 p.

En éditant ce recueil de traductions allemandes de poèmes symbolistes français, M. W. Kayser a voulu, pour l'essentiel, procurer un instrument de travail aux étudiants « romanistes » des Université allemandes : il leur offre un choix de poèmes importants et caractéristiques (le texte français figure, à la fin du volume, dans un cahier mobile) ; il veut leur permettre, en fournissant plusieurs traductions pour chaque œuvre, de réfléchir, sur la base de comparaisons précises, aux problèmes concernant la traduction des poèmes en général et, en particulier, la traduction de poèmes français en langue allemande. Il n'a d'ailleurs pas choisi les traductions uniquement en fonction de leur valeur esthétique, mais plutôt dans l'intention de livrer un choix représentatif des principales tendances en matière de traduction, allant jusqu'à reproduire des transpositions qu'il ne juge pas « valables ». Il appelle l'attention sur le fait qu'un certain nombre de traductions émanent de poètes connus, Dehmel, George, Schaukal, Rilke, dont il peut être intéressant de suivre les tentatives diverses. Il espère aussi que, pour les étudiants « avancés », cet ouvrage sera le point de départ et l'auxiliaire de recherches fructueuses.

C'est à eux que s'adressent les vingt pages de notes qui se trouvent à la fin du volume. M. Kayser y donne notamment une définition générale, mais assez précise, du symbolisme français et du symbolisme européen. Il est amené ainsi à justifier le choix des cinq auteurs représentés dans son livre : Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Valéry, en faisant observer que la plupart des grands symbolistes français sont antérieurs au mouvement symboliste proprement dit, ce qui n'est pas faux. Sur les tenants et aboutissants européens de l'école symboliste, il fait des remarques dans l'ensemble très pertinentes. Il constate, par exemple, que le symbolisme, dans les pays latins, a consisté à réaliser ce qui avait déjà été obtenu en grande partie par le romantisme dans les pays nordiques. Touchant l'importance que Valéry accordait à la musique comme dénominateur commun des différentes tendances symbolistes, une petite, mais importante rectification s'impose toutefois : il ne s'agissait pas de *prendre* à la Musique son Bien, mais de le lui *reprendre*. L'importance de E. T. A. Hoffmann, Swedenborg, Edgar Poe, et même Schopenhauer, est judicieusement rappelée. Les bibliographies sont abondantes, mais parfois assez fantaisistes.

Le comparatiste français trouve aussi dans ce livre, bien que sous une forme incomplète qui interdit toute conclusion d'ordre scientifique, quelques indications suggestives sur le rayonnement des poètes symbolistes français en Allemagne. C'est Verlaine qui, dans le recueil de

M. Kayser, se taille la part du lion et qui, en raison peut-être de sa musicalité, semble avoir inspiré le plus d'essais de traductions : le poème *Le ciel est par-dessus le toit...* apparaît sous 13 formes différentes, la *Chanson d'Automne* en présente 11, dont une en alémanique, *Gaspard Hauser chante* 9, *Green* 7. Mais Mallarmé est loin d'être négligé, avec 9 traductions pour *Brise marine*, 8 pour *Apparition*, 6 pour *Eventail de Mademoiselle Mallarmé*, 3 seulement d'ailleurs pour le *Tombeau d'Edgar Poe*. Baudelaire et Rimbaud se comportent de façon semblable : *l'Albatros*, le sonnet des *Correspondances*, le *Bateau ivre*, le sonnet des *Voyelles* sont traduits chacun 6 fois (à noter que les 6 traductions du sonnet des *Correspondances* portent toutes des titres différents). Valéry, comme il est naturel pour un auteur plus récent, n'est représenté que par deux traductions de chacun de ses deux poèmes : *le Cimetière marin* et *les Pas*. Il est significatif que, selon le sentiment de l'auteur, il vienne déjà prendre place, dans un choix limité à cinq auteurs, auprès de ses grands aînés.

Maurice Bémol.

Madeleine L. Cazamian. **Le Roman et les Idées en Angleterre.** Vol. III : **Les Doctrines d'Action et d'Aventure, 1880-1914.** (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg), Paris, Les Belles-Lettres, 1955. In-8°, 500 p.

C'est un événement à la fois scientifique et littéraire que la publication de ce troisième volume d'une œuvre à l'échelle d'une existence. Il ajoute le dernier volet au triptyque du roman anglais dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1923, Madame Cazamian nous avait donné un tableau de l'intellectualisme romanesque sous le signe de la Science — de George Eliot à Thomas Hardy. Douze ans plus tard, en 1935, c'était le tour de l'esthétisme — de William Morris à George Moore — et le mot-clef était l'Art. Dans ce troisième volume, c'est l'Aventure, de Stevenson à H. G. Wells.

Penseurs, artistes, aventuriers du roman : il y a dans la rigueur même de cette structure matière à discussion. Meredith et Wells, présentés comme aventuriers de la critique morale et sociale, ne sont-ils pas un peu dépaysés en compagnie de Galsworthy et n'eussent-ils pas été mieux à leur place avec Georges Eliot et Samuel Butler ? L'humour de Lewis Carroll, qui reste une forme des mathématiques, est-elle une évasion aventureuse au même titre que les rêves de *Peter Pan* ?

A vrai dire ces objections tombent à mesure qu'on avance dans la lecture de l'ouvrage. On comprend vite en effet que l'auteur ne s'est pas limitée à l'analyse de talents ou de tempéraments isolés, mais qu'elle a voulu, plus encore que dans les volumes précédents, faire

sentir l'existence d'une réalité collective, avec tout ce que cela implique de contradictions et d'antinomies, faire sentir surtout un des courants qui composent le devenir du roman anglais dans les premières années de notre siècle.

Toute la première section de l'ouvrage, intitulée *Les nouvelles avenues ouvertes au roman*, est consacrée à ce propos. On la trouvera parfois un peu schématique, et l'auteur s'en excuse. Mais il était difficile de revenir sans d'inutiles répétitions sur ce qui a été dit dans les volumes précédents. Cela fait souhaiter que Madame Cazamian, reprenant l'ensemble de la question à la lueur de ses dernières recherches nous donne un jour un volume d'introduction à son œuvre monumentale et jalonne pour ainsi dire le terrain après l'avoir parcouru.

S'il existe un parti-pris explicatif dans cette première section, c'est un parti-pris philosophique. Nous abordons l'étude du roman par le spiritualisme de Bradley et le pragmatisme de William James qui nous mènent aux profondeurs subconscientes du spiritisme et du surréalisme. De la philosophie on passe tout naturellement à la pénétration des idées dans le roman — ou bien faut-il dire à la pénétration des notions ? En effet, le titre du chapitre dit « notions » mais le titre courant des pages dit « idées ». Doit-on voir dans cette discordance la trace d'une correction de dernière minute ? En ce cas l'auteur aurait-elle eu comme un remords et aurait-elle voulu infléchir son intellectualisme vers une acceptation plus généreuse des réalités concrètes ? C'est ainsi du moins que j'ai tendance à interpréter la marge qui existe entre « idées » et « notions ».

Il est certain que la paragraphe de *L'esprit d'aventure à travers le monde* reste au niveau des idées. Une place considérable est donnée aux aventures de la critique morale et surtout sociale, de la religion, du merveilleux, mais les aventures du roman dans le temps (roman historique, roman d'anticipation) et dans l'espace (roman géographique, roman régionaliste) me paraissent un peu sacrifiées. Ni dans ce paragraphe, ni dans la deuxième section de l'ouvrage qui porte le même titre, l'exotisme n'a les honneurs d'un développement particulier. D'autre part, sans parler du simple déroulement des faits historiques dans ce qu'ils ont d'explicatif, il me semble que divers facteurs matériels avaient leur place dans cette introduction. Je songe par exemple au rôle de l'agence Cook (si déterminant dans le cas particulier de Kipling), aux progrès matériels de la navigation, des transports. Il y a eu dans la période 1880-1890 un subit élargissement des horizons qui n'a son équivalent que dans la période 1490-1530. On peut admettre à la rigueur que Stevenson se situe au delà de pareilles déterminations, mais il me semble difficile d'expliquer tout Conrad, tout Kipling et, plus près de nous, tout Somerset Maugham, sans tenir compte du développement des grandes lignes commerciales de navigation.

Il fallait faire ces quelques restrictions, mais elles ne donnent que plus de force à l'admiration qu'on doit avoir pour le corps du livre,

cette suite de solides études qui, selon un plan très souple et adapté à chaque tempérament littéraire, dressent le bilan des divers romanciers de l'aventure. Ils sont six « grands » : Stevenson, Conrad et Kipling dans la deuxième section, Meredith, Galsworthy et Wells dans la troisième, celle de *L'esprit d'aventure dans la critique morale et sociale.* La quatrième section, consacrée à *L'esprit d'aventure dans la vie spirituelle*, comprend d'une part le roman religieux, avec Olive Schreiner, Mrs Humphry Ward, « Ayscough » (Mgr. Bickerstaff Drew), Mgr. R. H. Benson, G. K. Chesterton (à qui j'aurais personnellement consacré beaucoup plus de six pages), J. H. Shorthouse, Hall Caine, Lawrence Oliphant, Marie Corelli, Maurice Hewlett, Richard Jefferies, W. H. Hudson, d'autre part les « conteurs irréalistes », avec — entre autres — Algernon Blackwood, l'Henry James de *The Turn of the Screw*, Walter de la Mare, Lewis Carroll, James Barrie, James Stephens, George Russell.

Pour illustrer la méthode de Madame Cazamian, je prendrai l'exemple de Kipling qui est pour moi une « zone de moindre incompétence ». L'étude est très classiquement divisée en deux parties : *L'homme* et *l'œuvre.* Il est à noter que dans le cas de Conrad (et fort judicieusement d'ailleurs) cette structure devient ternaire *la vie, l'œuvre et la personnalité.* Pour expliquer Kipling en effet, la biographie « factuelle » est moins importante que la formation et l'évolution du personnage. Nous sommes amenés ainsi à voir comment, dans sa formation morale, esthétique et intellectuelle, « deux courants se mêlent... le premier tend à faire de lui un moraliste et un homme d'action, le second un artiste et un visionnaire. »

On ne peut que souscrire à cette analyse. Il est cependant un élément de la formation de Kipling qui, à mon avis, aurait dû être signalé : c'est celui qui est constitué par les milieux dans lesquels il a vécu — société fermée des Anglais vivant aux Indes, « *set* » londonnien des clubs littéraires et politiques conservateurs, armée, marine, etc. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le rôle de l'expérience américaine.

Cela dit, l'étude proprement littéraire de l'œuvre est vraiment admirable. Elle est jalonnée par quatre titres : les *Contes* de jeunesse, *Kim*, les *Livres de la Jungle*, et les contes de *Puck of Pook's Hill.* C'est, on le voit, une division logique et non chronologique, car Mowgli est en réalité l'aîné de Kim. Pour l'auteur, en effet, *Kim* est un dernier abandon « aux enchantements de l'Inde », au mysticisme oriental qui a bercé l'adolescence de Kipling. Au contraire dans les *Livres de la Jungle* et plus encore dans *Puck*, il « se ressaisit », et devient vraiment « l'apôtre de l'énergie, de l'action, de l'efficacité ».

Les circonstances historiques expliquent à mon sens, au moins partiellement, la différence de ton entre l'évangile de Kim et celui de Mowgli. Celui-ci a vu le jour en Amérique, alors que Kipling, encore très jeune, se raidissait contre un entourage hostile, une civilisation obsédante. Celui-là au contraire est le fruit d'une période de détente un peu désenchantée après que les premiers échecs de la guerre des Boers et

surtout les coups terribles du destin eussent enseigné au petit d'homme cette méfiance devant la vie qui est le signe de la maturité. Si l'on tient compte de cela, peut-être la marge paraîtra-t-elle moins grande de l'un à l'autre.

Il n'en reste pas moins que la conclusion de Madame Cazamian sur le réalisme irréaliste de cet « éveilleur d'esprits » est singulièrement révélatrice. Kipling réapparaît à la fin de l'ouvrage parmi les grands créateurs de mythologies. On a envie ici de reprendre un mot de Du Bos et de parler de « mythologies vraies ».

Kipling, comme beaucoup des auteurs cités par Madame Cazamian, a été, à la génération suivante, victime de la réaction néo-réaliste et néo-intellectualiste. Mais, lui comme les autres, ils retrouveront un jour leur place, car « le passé ne s'évanouit pas tout entier » et « en art, particulièrement, il est imprudent de parler de progrès ». Les épisodes littéraires se suivent comme les jours d'une vie. L'épisode de l'aventure s'est achevé dans les premières années du siècle, mais un autre a commencé. Madame Cazamian nous en indique quelques personnages : Virginia Woolf, James Joyce, Aldous Huxley, D. H. Lawrence. Oserons-nous espérer que c'est l'amorce d'une nouvelle étude ? Nous parlions tout à l'heure de triptyque : l'image est fausse car le déroulement d'une littérature est une suite infinie de tableaux toujours renouvelés.

Robert Escarpit.

Victor Erlich. **Russian formalism, History-Doctrine.** S'Gravenhage, Mouton and Co., 1955. In-8°, 276 p.

Le formalisme russe ? Pourquoi parler du formalisme russe, alors qu'on ne parle guère du formalisme anglais, français, allemand, italien ? S'agit-il d'un phénomène spécifiquement russe ? Pas le moins du monde ! Mais la Russie est le seul pays du monde où le formalisme était susceptible de frapper l'attention au point d'être érigé en école à part, dont la nature aberrante exigeât la création d'un terme spécial. Partout ailleurs, il va de soi depuis longtemps que l'idée d'art est inséparable de l'idée de forme, et que la critique littéraire a pour mission de s'occuper au premier chef de ce qui fait qu'une œuvre est littéraire. Cependant, malgré Pouchkine et en dépit de quelques autres voix longtemps isolées, la Russie a été longue à admettre que l'essence de la littérature soit le fait littéraire. Cette vérité, devenue chez nous un truisme, fit en Russie l'effet d'une bombe quand elle s'exprima (avec virulence il est vrai) dans les premiers manifestes formalistes et, depuis 1930, elle y est considérée comme une déviation idéologique pernicieuse, comme une hérésie à extirper. C'est que si, chez nous, les principes de base du formalisme ont figuré parmi les traits les plus constants de l'art clas-

sique et moderne (on n'a tendu à s'en écarter en France qu'au XVIII[e] s.) et a acquis droit de cité dans notre enseignement universitaire et même dans l'enseignement littéraire de nos lycées, en Russie, au contraire, surtout depuis la consécration par les Soviets de la routine utilitaire dans laquelle les « hommes des années 60 » ont canalisé leur critique dite littéraire et depuis les sombres jours de la « destruction de l'esthétique », le seul fait d'appeler l'attention sur des questions de forme et plus encore le fait d'affirmer que leur étude renferme toute la critique littéraire équivalait à tenter une véritable révolution artistique.

Ce qu'il y a de spécifiquement russe (et encore !) dans le formalisme se ramène à un certain nombre d'assertions fracassantes, péremptoires, et, pour tout dire, simplificatrices, où l'on reconnaît la marque de l'esprit de maximalisme dans les définitions et les principes qui, avec un surprenant latitudinarisme dans l'application, est peut-être le caractère le plus typique de l'esprit russe. Circonstance aggravante, les formalistes première manière, pour s'imposer à l'attention publique à un moment où tous les haut-parleurs hurlaient à la fois, furent conduits à outrer dans leur expression verbale et plus encore dans leur expression sonore des positions qui sont chez nous traditionnelles. Ainsi eurent-ils l'air de se placer en dehors de tout courant existant et de s'ériger en école essentiellement novatrice ; ainsi naquit le formalisme russe, sous le double visage du Cercle littéraire moscovite (1915) et, à Pétersbourg, de la Société pour l'étude de la langue poétique (Opoïaz, 1916).

La brève histoire du formalisme (seize année) se fractionne naturellement en quatre périodes : la naissance du mouvement, son affirmation d'abord intransigeante, son évolution vers des positions plus nuancées, et sa disparition de la scène, presque par décision administrative. M. Erlich a parfaitement compris que le formalisme était à envisager et à présenter d'abord sous l'aspect de son développement, et il a consacré à son histoire la première moitié de son livre, avant même de tenter dans sa seconde partie (*Doctrine*) l'exposé systématique, et la discussion critique de ses affirmations fondamentales. Cette disposition entraîne quelques répétitions, mais a l'avantage de présenter la matière avec clarté. L'inconvénient des répétitions est mineur, et l'auteur ne les eût pas évitées davantage en amalgamant dans un exposé unique l'étude des principes et l'histoire des vicissitudes extérieures de l'école.

Au reste, dans son historique, M. Erlich ne se borne pas au formalisme proprement dit. Pour mieux éclairer son sujet, il remonte un peu plus haut et nous présente les idées de Potebnia et d'Alexandre Vésélovski dans la mesure où elles annoncent l'apparition du formalisme. Il évoque également le symbolisme, dont certains théoriciens (Brioussov et Biély surtout) ont créé un courant d'études favorable à l'éclosion du formalisme. Il aurait pu remonter un peu plus haut encore, et mentionner la renaissance de l'esthétique avec Minski et surtout cette forme de la critique que Minski a appelée la critique mystique (Vl. Soloviov, Méréjkovski, Rozanov). Car cette forme de critique a précédé le symbolisme et

l'a rendu possible, un peu comme le symbolisme à son tour a créé un terrain favorable au formalisme lui-même.

Dès leur apparition, les formalistes parlèrent très fort ; nous avons déjà dit pourquoi ils ne pouvaient pas faire autrement, à un moment où les futuristes tonitruaient sur la place publique. Jakobson écrivit sans sourciller : « l'histoire littéraire... doit reconnaître les procédés artistiques comme son unique objet ». Ainsi, d'emblée, les formalistes ne se contentaient pas de revendiquer une place : il leur fallait toute la place. La biographie et la psychologie des écrivains se trouvèrent exclues des études d'histoire littéraire, de même que le « milieu » intellectuel et social. Le formalisme ne se satisfaisait donc pas de proclamer la nécessité ou la légitimité de ses méthodes. Il claironnait la faillite de toutes les autres. « L'art a toujours été indépendant de la vie, proclamait insidieusement et erronément Chklovski, et sa couleur n'a jamais reproduit celle du drapeau qui flottait sur la citadelle de la cité ». L'avantage de cet apriorisme agressif et pétulant était évident : on se soustrayait au danger de demeurer inaperçu. Mais les inconvénients étaient, sans doute, plus importants encore : on se condamnait à une révision ultérieure de la doctrine initiale, autrement dit à des mouvements de retraite dont l'ennemi devait fatalement triompher, on s'exposait à être lâché un jour par les membres les plus pondérés de l'école, enfin on provoquait une répression qui ne tarda malheureusement pas à s'organiser. En se donnant l'avantage d'un départ magnifique, les formalistes se réservaient donc des jours amers. Aucun d'eux, à vrai dire, n'a fini en beauté, et surtout pas le porte-étendard du mouvement, Chklovski, qui accepta de se rendre et de se renier.

Le destin tragique du formalisme a été de se trouver situé à la pointe d'un développement qui fut brisé net par le bolchévisme : l'européanisation de la culture russe au cours de ce premier quart du xx^{e} siècle. Avec le symbolisme, la Russie avait rallié les formes de l'art occidental : seul l'écran linguistique sépare un Brioussov des poètes d'Occident. Il y avait des aspects russes du symbolisme, c'est incontestable ; mais dans l'ensemble ils s'effaçaient derrière le caractère universel de cette poésie. Or, en même temps, les effets de la suppression du servage et l'application de la réforme agraire de Stolypine contribuaient à favoriser l'alignement de la Russie sur le développement du reste de l'Europe. Pour entraver ce rapprochement, il ne restait plus en ligne qu'un système politique moyenâgeux qui ne cessait de s'affaiblir, et le problème religieux qui allait perdant de son importance. Sans la guerre et le bolchevisme qu'elle enfanta, la Russie se serait intégrée dans le développement européen général. Le formalisme fut un des symptômes de cette européanisation de l'Europe (comme Efimov s'en est parfaitement rendu compte) et il fut brisé en même temps que cette évolution. Né en 1915-1916, il était condamné à partager en Russie le triste sort de la civilisation européenne dont il était l'une des manifestations, quelque soin qu'il ait apporté à dissimuler son état-civil occidental.

Il a cependant eu le temps de bénéficier des années de désarroi culturel qui suivirent la grande explosion de 1917 et qui se caractérisèrent par un extraordinaire pullulement de tendances diverses. Tout absorbé dans la consolidation de ses positions militaires, économiques et sociales, le bolchevisme ne s'occupa d'abord que distraitement de ses tâches culturelles, et la Nep vint ajouter encore un sursis à cette période de tergiversations et de tâtonnements. Ce n'est qu'à partir de 1924 que les marxistes au pouvoir se mirent à s'opposer aux formalistes avec une virulence qui devait aller croissant. *La littérature et la révolution* de Léon Trotski constitua la première attaque d'envergure. Mais Trotski était trop intelligent pour ne pas rendre hommage à la partie saine de la doctrine formaliste ; il n'était pas dénué lui-même de sentiment artistique et reconnaissait « les lois particulières de l'art ». Boukharine adoptait une position analogue. Ces hommes avaient sans doute compris que la Révolution n'avait aucun intérêt à abandonner le monopole de l'esthétique aux États bourgeois, d'autant plus que l'art est neutre par nature, nous voulons dire susceptible de rendre service à quelque doctrine que ce soit. Mais d'autres hommes, qui n'avaient pas les mêmes qualités, Val. Polianski par exemple, ne voulurent voir que la partie négative (à leurs yeux) de l'enseignement formaliste et chargèrent avec furie les représentants de la nouvelle école. Sans la mise au pas stalinienne et sans la bureaucratisation de la littérature qui s'ensuivit (1929, l'année de la « grande rupture » !), le formalisme eût réussi à sauver quelques-unes de ses positions, d'autant plus qu'il avait fini par réviser ses insoutenables intransigeances doctrinales, Chklovski ayant consenti à faire la synthèse de la méthode formaliste et de la méthode sociale, et Eichenbaum étant revenu, dans le premier volume de son *Léon Tolstoï* (1928) au genre traditionnel de la monographie critique.

Mais, à partir du premier plan quinquennal, la littérature n'est plus que la servante de l'État communiste et des besoins du moment. Même les critiques marxistes qui n'étaient pas rigoureusement dans la ligne (Voronski, Péréverzev) durent disparaître de la scène. Le formalisme fut broyé comme le reste par l'énorme machine à niveler les doctrines et les personnalités. Il est convenu de dater son décès de 1930.

Dans la partie historique de son livre, M. Erlich mentionne avec une précision suffisante les étapes parcourues par le mouvement formaliste. Son information est étendue, son esprit critique vif et avisé. Pas plus que les parties viables du formalisme, il ne nous cache ses défauts, en particulier sa suffisance et son intolérance. Il est parfaitement au courant des répercussions et des développements du mouvement formaliste en Tchécoslovaquie et en Pologne. On voit à son analyse des événements que ce n'est pas seulement en Russie que les formalistes ont mal fini.

La seconde partie du livre de M. Erlich reprend l'analyse du formalisme, non plus cette fois en suivant les étapes de son développement historique, mais selon un plan systématique, étudiant la doctrine forma-

liste au point de vue de ses principes de base, de sa théorie de la versification, de sa théorie du style et de la composition, et de ses vues sur le devenir littéraire. Nous ne cacherons pas que cette seconde partie, quel que soit le prix des matériaux rassemblés, nous a moins satisfait que la première. Elle n'est peut-être pas toujours aussi claire qu'on eût été en droit de s'y attendre, sans doute parce que l'auteur ne s'est pas réservé une place suffisante pour tirer réellement au clair les positions des formalistes dans les nombreux problèmes qu'ils ont soulevés. Seize pages par exemple sont peu de chose pour une étude sur les théories formalistes de la versification. La condensation nuit ici à la clarté. La même remarque est à répéter au sujet des autres chapitres de cette seconde partie. Nous aimerions que, dans une seconde édition, l'auteur revînt sur ces sujets avec plus de détails, en multipliant les citations et surtout les exemples.

Le bilan de l'œuvre des formalistes, comme tous les bilans, comporte en fin de compte un actif et un passif.

Les formalistes russes ont commis quelques péchés d'importance. Souvent, ils ont fondé leurs théories et leurs lois sur un tout petit nombre d'exemples, négligeant d'autres exemples qui les eussent instantanément annulées ; ils ont donc abusé de l'esprit de généralisation. Ils ont séparé la forme du fond, tout comme leurs adversaires, mais dans un esprit opposé : au lieu de faire sortir la forme du fond, ils ont tendu à faire sortir le fond de la forme. Ils ont trop systématiquement ignoré que l'œuvre d'art est issue d'une personnalité créatrice et s'explique en grande partie par elle : leur parti-pris antibiographique et antipsychologique est contraire à la nature même des choses. De même pour leur parti-pris antisocial : on aura beau affirmer que seul le fruit intéresse l'amateur, on ne pourra faire que le fruit ne soit né d'un arbre croissant dans un terrain déterminé. Les formalistes ont sans doute encore eu le tort d'asseoir leurs analyses et leurs démonstrations presque exclusivement sur des faits littéraires russes ; l'expression littéraire russe — l'une des plus importantes qu'ait connues l'histoire littéraire universelle — n'en est pas moins un peu récente et malgré tout un peu étroite. Enfin, ramenant tout à des considérations techniques, les formalistes russes ont négligé de nous expliquer comment de grandes œuvres d'art très anciennes gardent leur effet et leur prestige alors que leur technique est complètement passée de mode. Ils nous donnent parfois l'impression d'avoir lâché la proie de la grande critique pour l'ombre déjà recherchée par nos « regratteurs de syllabes » de l'ancien temps.

Mais aussi, c'est avec les formalistes que la Russie a pris pour la première fois pleine conscience de la spécifité du fait littéraire et de l'importance des techniques littéraires. Ils ont hautement proclamé, dans un pays qui paraissait plus ou moins voué à l'utilitarisme, que la littérature ne se confond pas avec la publicité gouvernementale, qu'elle ne saurait être régie à coups de décrets, faire l'objet d'un code analogue

au code civil, ni même se borner à être l'instrument de philosophies individuelles. Ils ont exclu du domaine littéraire tout ce qui est dépourvu de valeur littéraire. Par là, ils ont procédé à une révision de la matière littéraire, qui était dans leur pays plus nécessaire que partout ailleurs. Ils ont contribué au rapprochement culturel de la Russie avec l'Europe. Ils ont attiré l'attention sur quelques idées nouvelles, comme celle de « désautomatisation ». Ils ont donné d'un certain nombre d'œuvres et d'écrivains des analyses souvent pénétrantes, dont diverses parties demeurent excellentes dans leur originalité. Ils ont assumé une énergique défense de l'art, avec un courage parfois magnifique, exaltant les valeurs artistiques en pleine guerre et en pleine révolution. Ils ont même légué à leurs successeurs malveillants un certain nombre d'idées, de termes, de procédés dont ceux-ci restent involontairement pénétrés, malgré qu'ils en aient.

Tel est le sujet traité par M. Erlich dans un livre passionnant, qui recouvre une matière immense et en donne, malgré une allure un peu cursive, un aperçu suffisant, dans des pages dont l'intérêt ne faiblit jamais. Ce livre, la première étude d'ensemble publiée en Occident sur le formalisme russe, est de nature à retenir l'attention de tous les slavisants qui lisent l'anglais. Atteindra-t-il un public plus étendu ? Le formalisme russe n'est guère susceptible de retentissement universel, puisque les « découvertes » des formalistes sont depuis longtemps intégrées, pour la plupart, dans le domaine européen commun. Le formalisme est à considérer avant tout comme un chapitre de l'histoire des lettres russes ; mais, en tant que tel, il a une importance de tout premier plan, et il n'est plus possible de parler de l'histoire de la critique en Russie sans tenir compte de son existence. Il a porté un coup fatal à la théorie de l'utilitarisme considéré comme un caractère inhérent aux lettres russes. Il a démontré que des Russes étaient aussi capables que d'autres de sensibilité proprement littéraire et d'un sens artistique de la plus grande finesse.

Charles Corbet.

Henri Peyre. **The Contemporary French Novel.** New York, Oxford University Press, 1955, in-8°, xvi + 364 p.

Pour entreprendre pareille mise au point, il fallait une information de base très étendue, un jugement critique très sûr et un recul suffisant pour distinguer les grandes lignes d'une réalité proliférante. Henri Peyre est probablement un des rares hommes qui, par son érudition, sa personnalité et sa carrière, satisfassent à ces trois exigences.

Le roman contemporain est depuis longtemps une des préoccupations profondes d'Henri Peyre. C'est en 1944 qu'il a prononcé au collège de Bryn Mawr les « Mary Flexner Lectures » dont le texte forme la base du

livre. Plus récemment encore, en 1951, le nº 8 des *Yale French Studies*, publication du département qu'Henry Peyre dirige dans la célèbre Université, était consacré au roman et s'intitulait *What's Novel in the Novel.*

Mais l'abondance même et la solidité des lectures d'Henri Peyre pouvaient être un danger dès qu'il s'agissait de hiérarchiser, de choisir. Et c'est, en effet, dans son choix des romanciers représentatifs qu'il est le plus facile de le critiquer, trop facile d'ailleurs : chacun, en ce domaine, doit prendre ses responsabilités. Le schéma historique qu'on nous présente est en gros le suivant : d'abord, le bilan 1910-1930, avec trois articulations, la première « Martin du Gard, Duhamel, Romains, Radiguet », la deuxième « Proust et Gide », la troisième « François Mauriac » ; ensuite, la zone de la deuxième guerre mondiale, avec trois articulations également, « Jean Giono », « Saint-Exupéry », « André Malraux » ; enfin l'ère existentialiste, avec « les romans de Sartre » d'une part, et « Albert Camus et Simone de Beauvoir » d'autre part.

Pour un homme de ma génération qui a manqué le rendez-vous avec Proust et Radiguet, qui n'a guère sympathisé avec Gide et Mauriac et a vu décliner l'étoile de Jules Romains (tout en lui conservant une profonde fidélité sentimentale), le choc le plus grand est de constater que dans ce Panthéon aucune niche spéciale n'est réservée ni à Bernanos, ni à Giraudoux. Henri Peyre, au reste, s'en explique. Giraudoux est pour lui « *primarily a dramatist* » (p. 38), et Bernanos, « *dangerously rethorical* » (*ibid.*). Cette dernière remarque et une autre, sur les « *tricky metaphorical phrases* » de Giraudoux (p. 143) par opposition à la sensibilité poétique de Giono, montre bien ce qui, aux yeux d'Henri Peyre, condamne ces deux auteurs. Ils participent pour lui à cette trahison intellectuelle par laquelle il est tenté d'expliquer l'écroulement moral de 1940. Cela est particulièrement sensible dans son excellent chapitre final sur *The Present Temper in France judged through French Literature.* Il revient là sur ses omissions volontaires, s'excuse pour Cocteau, Giraudoux et Montherlant, maintient ses positions pour Colette, Green, Queneau et Marcel Aymé, mais pour Céline et Bernanos, déclare, avec une férocité inattendue chez un homme aussi affable, qu'il ne peut même pas se résoudre à dire d'eux : « *I do not like him, but he is very great* » (p. 279).

On pourrait s'incliner sans commentaire si Henri Peyre n'était un historien et un comparatiste. Son livre sur les générations littéraires a fait époque et il reste fidèle, dans son étude du roman français, à la méthode de l'*age group.* Nul moins que moi ne saurait lui en faire reproche : remarquer, par exemple, que la date de naissance de Mauriac le classe parmi le groupe des écrivains qui ont atteint la maturité à la veille de la première guerre mondiale avec Martin du Gard, Giraudoux, Duhamel, Romains, Maurois, Alain-Fournier, Jouhandeau et Bernanos, est extrêmement révélateur. Mais une génération littéraire n'est pas composée d'une liasse d'actes de naissance : c'est un tout

organique comprenant des auteurs et un public généralement séparé de ces auteurs par une trentaine d'années. Fort justement d'ailleurs, Henri Peyre montre bien que la génération de Mauriac a pour point d'application la période 1925-1935 (p. 103). A ce compte, il me paraît nécessaire d'étudier la littérature d'une époque, d'une génération, selon les deux aspects de la production et de la consommation : œuvres des écrivains et *Belesenheit* du public.

Or, les jeunes gens qui se sont retrouvés dans les chambrées de septembre 1939, avaient reçu de plein fouet, et à un âge décisif, l'impact de la bombe Céline. Ils avaient fait leurs écoles dans *Les Hommes de Bonne Volonté*, mais aussi dans les œuvres de Giraudoux. Bien sûr, la *Guerre de Troie* dominait le tableau, mais je me souviens que nous citions *Siegfried*, *Juliette*, *Suzanne et le Pacifique*. Nous avions tous lu ou parcouru les *Thibaut* et certains d'entre nous avaient goûté aux premiers fruits amers de Marcel Aymé. Malraux dominait l'horizon le plus proche et l'*Espoir* était son dernier mot. Mais Bernanos aussi avait dit son mot sur la Guerre d'Espagne et nous l'avions entendu. Et depuis deux ans déjà, on se passait de mains en mains les deux minces volumes d'un jeune professeur de philosophie qui parlait un langage étrange et excitant dans la *Nausée* et dans le *Mur*.

Je ne prétends pas que cette *Belesenheit* soit complète, ni qu'elle soit incontestable, mais j'atteste qu'elle a existé et qu'elle fait partie du tableau.

Cela dit, on doit tenir compte du fait qu'Henri Peyre s'adresse à un public étranger et que son exposé a des servitudes particulières. Quand nous, Français, pensons à notre roman contemporain, c'est d'abord à une expérience personnelle que nous songeons. Pour un étranger cette expérience est précisément l'inconnue et force lui est de partir d'une connaissance objective de l'œuvre.

Il faut ici noter en passant la réelle efficacité pédagogique de cet ouvrage. Le redoutable obstacle du langage critique a été franchi avec une grande lucidité intellectuelle. Je n'en veux pour exemple que le paragraphe de l'introduction où Henri Peyre explique à ses lecteurs américains le sens et les implications du terme français de « moraliste » (p. 22). Chaque chapitre comporte une bibliographie complète qui s'ajoute à la bibliographie générale de l'ouvrage. Toujours avec le désir d'être utile à son lecteur américain, Henri Peyre a en outre donné un répertoire d'une centaine de romanciers français contemporains auquel il y a vraiment peu à redire. Pour chaque roman, le titre de la traduction anglaise, lorsqu'elle existe, est indiqué avec le nom du traducteur et celui de l'éditeur. Peut-être regretterais-je, pour ma part, que la date de naissance (et éventuellement de décès) de chaque auteur ne soit pas indiquée. Pour qui s'intéresse aux générations, c'est là une donnée importante et souvent méconnue.

L'auteur ne s'est pas contenté de satisfaire aux servitudes que comportaient les circonstances particulières de son travail : il en a tiré parti.

Son optique de professeur français s'adressant à des étrangers lui donne, en effet, le recul qui manquerait à la plupart d'entre nous. C'est ce qui lui a permis d'écrire cet admirable avant-dernier chapitre. *The Impact of the American Novel*, où s'affirme en quelques pages vigoureuse cette acuité de perception qui fait d'Henri Peyre un des maîtres du comparatisme.

Robert Escarpit.

Georges Mounin. **Les belles infidèles.** Paris, Cahiers du Sud, 1955. In-8°, 160 p.

Le plus bel éloge que je puisse faire du livre de Georges Mounin, c'est qu'il m'a exaspéré. A chaque ligne je souffrais de ne pouvoir prendre l'auteur au collet et lui donner la réplique sur le même ton. C'est un livre plein de vie, de conviction, établi sur des connaissances solides et qui aborde avec intrépidité le plus redoutable des nids de guêpes : celui de la traduction.

La doctrine de Georges Mounin peut se résumer en quelques théorèmes :

1. La traduction n'est pas impossible comme le prétendent les spécialistes.

2. Tous les arguments contre la traduction se trouvent déjà dans la *Deffence et Illustration* de Joachim du Bellay. Ils sont : *a*) *polémiques* : les traducteurs professionnels sont des ignorants et des incapables. — *b*) *historiques* : la traduction n'enrichit pas la langue, argument particulier à l'époque de Du Bellay. — *c*) *théoriques* : la traduction détruit ce qui est la réalité vivante d'une langue ; traduire c'est, comme dit Montesquieu, changer de la monnaie d'or en billon, ou, comme dit Croce, donner à un amoureux une femme quelconque en échange de celle qu'il aime.

3. Tous ces arguments sont réfutables, et Georges Mounin en fait — l'heureux homme ! — table rase en 46 pages.

4. La peur du mot-à-mot a conduit à la « belle infidèle ».

5. Le mot-à-mot à « reconstitution historique » de Leconte de Lisle a été un progrès décisif grâce au respect de l'*odeur du siècle.*

6. De ces deux types de mot-à-mot se désuisent deux types de traductions : *a*) *Les traductions à verre transparent*, qui prennent pour référence la langue, l'époque et la civilisation du *lecteur.* — *b*) *Les traductions à verre coloré* qui prennent pour référence la langue, l'époque et la civilisation de l'*œuvre à traduire.*

7. Il y a trois registres de traductions transparentes : *a*) celles qui ne respectent pas la coloration linguistique originale ; exemple : *The Way of all Flesh* traduit par *Ainsi va toute chair.* — *b*) celles qui ne respectent

pas le décalage historique ; exemple : une traduction (sans doute de George Mounin) d'un passage de la *Divine Comédie*. Fort justement, Georges Mounin montre que le style « grec » de Giraudoux relève de ce type de traduction. — *c*) celles qui ne respectent pas la couleur de civilisation ; ce sont les « belles infidèles » du XVII^e^ siècle, et Georges Mounin observe judicieusement que leur effet ridicule vient de ce que « nous sommes des lecteurs du XX^e^ siècle, et non du XXIII^e^ » ; les Grecs de Giraudoux paraîtront, sans doute, aux lecteurs du XVII^e^ siècle aussi ridicules que nous paraissent les Grecs du roman précieux.

8. Il y a (inévitablement) trois registres de traductions colorées : *a*) celles qui pastichent la langue d'origine ; exemples : Chateaubriand traduisant Milton, Mallarmé traduisant Poe. — *b*) celles qui cherchent à retrouver la couleur du passé et dont Leconte de Lisle est l'inventeur. — *c*) celles qui cherchent à retrouver la couleur d'une civilisation lointaine et étrangère ; Paul Mazon et Victor Bérard ont tenté d'en donner de telles à Homère, mais ils ne furent jamais si bons ouvriers que leur maître Leconte de Lisle, car ils ont mélangé les registres, enfreignant ainsi la dernière et capitale règle d'or :

9. L'unité de langage, de style et de ton est indispensable à la traduction, mais c'est le fait des artistes, car les universitaires, appliqués à résoudre des problèmes successifs, ne peuvent donner à la traduction la dignité de « chef-d'œuvre en soi ».

Il me faudrait beaucoup plus de 160 pages pour répondre à Georges Mounin, car il dit tout, le bon comme le mauvais, et la *Revue de Littérature Comparée* ne serait pas assez grande pour contenir toutes les nuances qu'exigent ses théorèmes.

Tout le monde ne sera pas d'accord avec lui. En 1937 ou 38, toute la classe de khâgne à laquelle j'appartenais encourut l'ire de l'helléniste Baudin pour avoir, au concours de l'École Normale, traduit le Εἶεν· βία γὰρ... qui ouvre un des paragraphes de l'apostrophe d'Hécube à Hélène dans les *Troyennes*, par « C'est un peu violent, tout de même ! » C'était une traduction du type « transparent-b ». Il est vrai que nous lisions beaucoup de Giraudoux.

Quant au reste, je serais prêt à l'accorder si Georges Mounin m'avait convaincu de l'inexactitude de l'argument *a* présenté par Du Bellay (voir le théorème n° 2).

Robert Escarpit.

CHRONIQUE

Hommage à Gustave Charlier. — Notre collaborateur et ami, M. Gustave Charlier, vient d'être élevé à l'honorariat par l'Université de Bruxelles. A cette occasion, ses collègues, ses anciens élèves et ses amis, ont voulu lui exprimer leur attachement par une manifestation d'hommage en son honneur. Ils se proposent d'offrir à l'éminent historien littéraire et comparatiste belge un recueil qui, sous le titre général *De Montaigne à Verlaine*, groupera une vingtaine de ses articles dispersés dans diverses revues. Ceux de nos lecteurs qui désireraient s'associer à cette manifestation de sympathie, peuvent virer le montant de leur souscription (soit deux cents francs belges) au C. C. P. 64.69.12 de M. Paul Delsemme, 48, avenue Clays, Bruxelles 3.

Le prochain congrès de la F.I.L.L.M. — La *Fédération internationale des Langues et Littératures modernes* tiendra son prochain congrès triennal à Heidelberg, du 26 au 30 août 1957, sur le thème « Style et Structure en Littérature ». Les membres des associations affiliées à la F.I.L.L.M. (entre autres l'A.I.L.C.) recevront directement de Heidelberg toutes informations utiles. La correspondance relative au congrès est à adresser au Prof. Dr. P. Böckmann, Deutsches Seminar, Universität Heidelberg, *Heidelberg*, Marsiliusplatz, Allemagne.

Dans les Universités d'Allemagne et de Vienne.

Les titres ci-dessous désignent des « dissertations » présentées, ces dernières années, aux Universités d'Allemagne et à celle de Vienne. Les copies dactylographiées de ces thèses non imprimées se conservent dans les Bibliothèques des Universités respectives, mais ne circulent que dans un cadre très restreint. Leurs seuls titres n'en présentent pas moins une certaine signification en matière de littérature comparée. Nous remercions donc notre collaborateur Friedhelm Pamp de nous fournir ce choix bibliographique.

(La Rédaction).

Rolf Burmeister. Antike und antikisierende Dichtung. Ein neuer Versuch zur Chronologie der französischen Literatur um 1160. Hamburg, 1953.

Hildegard Finke. Thomas Hobbes und John Dryden. Hamburg, 1951.
Georg Hees. Der Einfluss von Bruno Latinis « Tesoretto » auf Dantes « Divina Commedia. » Hamburg, 1953.
Maria Poelchau. John Donne im englischen Urteil des 17. und 18. Jahrhunderts. Hamburg, 1953.
Ernst de Laporte. Studien über die Beziehung Ferdinand Raimunds zur Romantik. Kiel, 1953.
Heinz Linnerz. Das Trinklied in der deutschen Dichtung von Johann Hermann Schein bis Viktor von Scheffel. Köln, 1953.
Georg Max Hartmann. Rousseau und die Antike. Leipzig, 1953.
Winfried Boersch. Rilke und Hölderlin. Marburg, 1953.
Günther Bicknese. Mark Twain und die Tradition der alten Welt. Marburg, 1953.
Ursula Berninghaus. Der Traum in der Dichtung des Biedermeier. München, 1953.
Franz Josef Burk. Antike Quellen und Vorbilder von Gerhart Hauptmanns Atriden-Tetralogie. Eine Untersuchung über Gerhart Hauptmanns Verhältnis zur Antike. Marburg, 1953.
Klotilde Dobrowolski. Die französischen Einflüsse in dem Werke Alexandru Macedonski. Berlin, Freie Universität, 1953.
Georg Friedrich Klüppel. Das Bild des Euripides in den Komödien des Aristophanes. Marburg, 1953.
Ruth Koder. Die Presse als Quelle für die Literaturgeschichte. Versuch einer ersten Klärung des Problems. München, 1953.
Sybil Noll. Rainer Maria Rilkes « Sonette an Orpheus » und ihre antiken Quellen. Frankfurt a. M., 1953.
Gertrud Paffrath (geb. Vogel). Surrealismus im deutschen Sprachgebiet. Bonn, 1953.
Günther Vogt. Die Ironie in der romantischen Komödie. Frankfurt a. M., 1953.
Gisela Dippel. Das Novellenmärchen der Romantiker im Verhältnis zum Volksmärchen. Versuch einer Analyse des Strukturunterschiedes. Frankfurt a. M., 1953.
Hermann Ussleber. Das Bild des Erziehers im Spiegel ausgewählter Prosadichtungen der deutschen Romantik. München, 1953.
Ruth Wies. Das Journal des Luxus und der Moden (1786-1827), ein Spiegel kultureller Strömungen der Goethezeit. München, 1953.
Otto Bantel. Christoph Martin Wieland und die griechische Antike. Tübingen, 1953.
Jürgen Bieringer-Eyssen. Das romantische Kunstmärchen in seinem Verhältnis zum Volksmärchen. Tübingen, 1953.
Heinrich Grupp. Studien zum antiken Reisegedicht. Tübingen, 1953.
Siegfried Makowka. Die Theseus-Sage in der französischen Literatur unter besonderer Berücksichtigung von André Gides « Thésée ». Tübingen, 1953.
Alwis Motan. Das Deutschlandbild der französischen Résistance-Literatur und seine Grundlagen. Tübingen, 1953.
Inge Scheller. Das Generationsproblem bei Jules Romains, Georges Duhamel und André Maurois. Tübingen, 1953.
Alfred Michail Söntgerath. Das Weiterleben des 18. Jahrhunderts in der Lyrik der Biedermeierzeit. Tübingen, 1953.

Gerta Westerrath (geb. Böckenhoff). Die Funktionen des Spiegelsymbols in der neueren deutschen Dichtung seit Goethe. Münster, 1953.

Silke Brückler. Hugo von Hofmannsthal und Maurice Maeterlinck. Würzburg, 1953.

Ingrid Brunecker. Allgemeingültigkeit oder historische Bedingtheit der poetischen Gattungen. Ein Hauptproblem der modernen Poetik. Herausgearbeitet an Dilthey, Unger und Staiger. Kiel, 1954.

Ilse Cramer. Ricarda Huch und die Romantik. Würzburg, 1953.

Joachim Krueger. Wandlungen des Tragischen. Nachgewiesen am Orestes-Problem. (Ausschnitt aus der literarhistorischen Entwicklung). Greifswald, 1954.

Erich Ruckgraber. Das Drama August Strindberg und sein Einfluss auf das deutsche Drama. Tübingen, 1953.

Karl Simakalla. Die Stellung Thomas Manns zur Romantik. Würzburg, 1953.

Mathilde Verner (geb. Hutter). Das Problem der materiellen Armut bei den christlichen Dichtern Léon Bloy, Charles Péguy und Georges Bernanos. Tübingen, 1953.

Herbert Horsmann. Literaturwissenschaft und Autonomie der Dichtung. Eine Voruntersuchung zur Präzisierung der literarwissenschaftlichen Terminologie. Bonn, 1954.

Ada Reichenbach (geb. Schulze). Turgenevs Beziehungen zu Frankreich. Berlin, Freie Universität, 1954.

Frank Siegmann. Die Musik im Leben und Schaffen der russischen Romantiker. Berlin, Freie Universität, 1954.

Eckhart Wessling. Das Goethebild von Charles Du Bos. Berlin, Freie Universität, 1954.

Margarete Bartel. Die Beziehungen zwischen Camoës' Gedichten und Petrarca, sowie den Petrarkisten. Berlin, Freie Universität, 1954.

Siegfried Böhme. Grundlagen und Methodik der Literaturbetrachtung bei Karl Marx und Friedrich Engels. Berlin, Freie Universität, 1954.

Heinz Günther Brietzke. Zur Geschichte der Barockwertung von Winckelmann bis Burckhardt. (1755-1855). Berlin, Freie Universität, 1954.

Herbert Förster. Thomas Carlyles Verhältnis zum Mittelalter. Berlin, Freie Universität, 1954.

Alfred Kerndl. Studien über Heinrich Heine in Russland. Die Bedeutung Heines für M. Lermontov und F. Tjutčev. Berlin, Freie Universität, 1954.

Ilse-Doris Beier. Die dramatischen Einheiten im Spiegel der englischen Literaturkritik bis zum Ende des 18. Jahrhunderts. Freiburg i.Br., 1954.

Hermann Vögele. Aufbau und Sprache in Charlotte Brontës « Jane Eyre » und Emily Brontës « Wuthering Heights ». Ein Vergleich. Freiburg i. Br., 1954.

Manfred Schradi. Gott-Mensch-Problem und Christus-Darstellung im deutschen Drama des 19. Jahrhunderts. Freiburg i.Br., 1953.

August Buchholz. Zur Darstellung des Pathos der Liebe in der hellenistischen Dichtung. Freiburg i.Br., 1954.

*
* *

Ingeborg Fürst (geb. Weinhengst). Die Gestalt des katholischen Priesters in der deutschen Literatur vom Realismus bis zur Gegenwart. Wien, 1953. IV, 236 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 28-x-1954.

Desmond O'Shea. Jean Paul und Goethe. Ihre Wesensverwandtschaft als ästhetische Menschen. Wien, 1954. 214 Bl. 4° (Maschinenschrift). Wien, phil. Diss., 28-x-1954.

Gerhard Forsthuber. Erasmus und Lessing. Eine Untersuchung über die Beziehungen zwischen Humanismus und Frühklassik. Wien, 1953. IV, 171 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 3-ii-1955.

Gerold Maar. Die österreichische Ballade der Biedermeierzeit. Wien, 1952. 123 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 22-xii-1954.

Karl Stiehl. Mark Twain in der Wiener Presse zur Zeit seines Aufenthaltes in Wien. (1897-1899). Wien, 1953. 111 Bl. 4° (Maschinenschrift). Wien, phil. Diss., 3-ii-1955.

Eleonora Hübel. König Arthur und seine Tafelrunde bei Lord Tennyson und Edwin Arlington Robinson. (Ein Vergleich.) Wien, 1954. 180, 11 Bl. 4° (Maschinenschrift.), Wien, phil. Diss., 23-iii-1955.

Margarethe Elisabeth B. Ferm. Vom « edlen » und vom « dämonischen » Verbrecher zum Uebermenschen bei Grabbe. Eine Studie über das Drama des deutschen Sturm und Dranges und der englischen Romantik. Wien, 1953. 268 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 14-vii-1954.

Herbert Foltinek. Motive aus dem « Golden Bough » in der Dichtung Thomas Stearns Eliots. Wien, 1954. V, 381 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 7-vi-1954.

Walter Reisinger. Ariost und die « Pucelle d'Orléans » Voltaires. (Mit einer allgemeinen Betrachtung des Einflusses der italienischen Literatur auf Voltaire überhaupt, nebst Nachweis der Tatsächlichkeit dieses Einflusses in den bedeutendsten solcher Fälle.) (Mit Zusammenfassung.) Graz, 1953. 113, 5 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Graz, phil. Diss., 29-iii-1954.

Ingeborg Semmelmeyer. Der klassische Hintergrund in Tennysons Dichtung. Wien, 1954. 140 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 4-vii-1955.

Helmuth Tesar. Humor in Wien. Wien, 1950, IV, 143 Bl. 4° (Maschinenschrift.(Wien, phil. Diss., 8-vii-1951.

Irmgard Raffelsberger. Das Monodrama in der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts. Wien, 1954. V, 233 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 8-vii-1955.

Georg Bürke. Joseph von Görres und die christliche Mystik. Wien, 1954. 368 Bl. 4° (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 8-vii-1955.

Erwin Czernicky. Die Alpenlandschaft in der deutschen Literatur des 19. Jahrhunderts. Erlebnis und Gestaltung. Wien, 1955. 168 Bl. (Maschinenschrift.) Wien, phil. Diss., 2-vi-1954.

BIBLIOGRAPHIE[1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par M^lle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de M. D. Devoto.

Bibliographies.

*1414. Russo (Le P. F., M. S. C.). *Bibliografia gioachimita.* Florence, Olschki, 1954, 211 p.

C. r. G. Folena, *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1415. Visconti (E.). *La bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan, au XV^e siècle.* Paris, 1955, VII-494 p. [Publ. de l'Inst. de Recherches et d'Histoire des Textes, V].

C. r. J. Monfrin, *BHR*, oct. 1955.

1. Abréviations.

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
BHS	Bulletin of Hispanic Studies. Liverpool.
BRAE	Boletin de la Real Academia Española, Madrid.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm.	Convivium. Turin.
CuA	Cuadernos Americanos. Mexico.
CuH	Cuadernos Hispanoamericanos. Madrid.
FS	French Studies. Oxford.
GSLI	Giornale Storico della Letteratura Italiana. Turin.
HAHR	Hispanic American Historical Review. Durham, N. C.
HC	Hellénisme Contemporain. Athènes.
Hisp.B	Hispania. Baltimore.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
IM	Imago Mundi. Buenos-Aires.
JEGP	Journal of English and Germanic Philology. Evanston. Ill.
L.Mod.	Langues Modernes. Paris.
LR	Lettres Romanes. Louvain.
MLN	Modern Language Notes. Baltimore.
NRFH	Nueva Revista de Filologia Hispánica. Mexico.
PQ	Philological Quarterly. Univ. of Iowa.
QIA	Quaderni Ibero Americani. Turin.
RF	Romanische Forschungen. Francfort.
RHM	Revista Hispánica Moderna. Columbia Univ. New York.
RLM	Rivista di Letterature Moderne. Florence.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP	Romance Philology. Berkeley.
RR	Romanic Review. Columbia Univ. New York.

Les livres sont distingués des articles de Revues par un astérisque.

1416. Garcés Ferra (B.). Un libro de Nebrija tasado para las Indias [*Elegancias romançadas*, Antequera, 1576]. *Rev. de Historia de América* [Mexico], janv.-déc. 1954.

1417. Derby (J. R.). The Romantic Movement : a selective and critical Bibliography for the Year 1953. *PQ*, avril 1954.

*1418. Del Litto (V.). *Bibliographie Stendhalienne*, 1947-1952. Grenoble, B. Arthaud, 1955.

*1419. *Chateaubriand en Amérique*. Essai de bibliographie, Washington, Inst. français de Washington, s. d.

*1420. Leguizamón (J. A.). *Bibliografía general de la literatura hispanoamericana*. Buenos Aires, Editoriales reunidas, 1954.

*1421. Tudela de la Orden (J.). *Los manuscritos de América en las bibliotecas de España*. Madrid, Cultura Hispánica, 1954, 585 p.

C. r. J. Malagón. *Rev. Interam. de Bibliogr.* [Washington], oct-déc. 1954.

Théorie.

1422. Branca (V.). Il « Decameron » e le nuove dimensioni narrative. *Lettere italiane* [Arona], VI (1954) I, pp. 36-54.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1423. Rest (J.). Chaucer y el concepto de poesía : lo medieval y lo moderno, *IM*, juin 1955.

*1424. *Le epistole « De imitatione »* di Gianfrancesco Pico della Mirandola e di Pietro Bembo, a cura di G. Santangelo, Florence, Olschki, 1954, 88 p.

C. r. G. Ponte. *La Rassegna*, [Gênes], juil.-sept. 1954.

1425. Marín (D.). Técnica de la intriga secundaria en Lope de Vega. *HispB*, sept. 1955.

*1426. Frost (W.). *Dryden and the Art of Translation*. New Haven, Yale Univ. Press, 1955, ix-100 p.

C. r. R. A. Brower. *MLN*, janv. 1956.

1427. Jauss (H. R.). Proust auf der Suche seiner Konzeption des Romans [zur posthumen Veröffentlichung des *Jean Santeuil*]. *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

*1428. Leo (U.). *Rómulo Gallegos. Estudio sobre el arte de novelar*. Mexico, Humanismo, 1954.

1429. Ricard (R.). Pour un cinquantenaire. Structure et inspiration de *Carlos VI en la Rápita* (1905). *BHi*, LVII, 1-2, 1955.

*1430. Holthusen (H. E.). *Ja und nein* [*Neue Kritische Versuche*]. Munich, Piper, 1954, 291 p. in-8°.

C. r. P. Granier, *Critique* [Paris], juil. 1955 ; L. Santini. *Cm*, mai-juin 1955.

Stylistique.

1431. Spitzer (L.). Nuove considerazioni sul *Cantico di Frate Sole*. *Cm*, mai-juin 1955.

1432. Fiedman (L. J.). Observations on the style of Joinville's *Credo*. *RP*, mai 1955.

1433. Pizzorusso (A.). C. r. de : I. Buffum. *Agrippa d'Aubigné's " Les*

Tragiques ". A Study in the Baroque style in Poetry. New Haven, Yale Univ. Press ; Paris, P. U. F., 1951. *RLM*, janv.-juin 1954.

1434. Colapietra (R.). Stile e scienza nei discepoli di Galileo. *Cm*, sept.-oct. 1955.

1435. Schiaffini (A.). Breve consideración sobre los métodos estilísticos de Spitzer. *CuH*, mars 1955.

1436. Gonnelli (P.). Un volume di critica stilistica [à propos de L. Spitzer]. *Critica stilistica e storia del linguaggio*, saggi raccolti a cura e con presentazione di A. Schiaffini. Bari, Laterza, 1954. *Cm*, mai-juin 1955.

*1437. Seidler (H.). *Allgemeine Stilistik*. Göttingue, Vandenhoeck und Ruprecht. 1953, 366 p.

C. r. R. Bauer. *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

1438. Krauss (W.). Zur Lexicologie der Aufklärung. I, *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

1439. Cecchetti (G.). C. r. de F. Chiappelli. *Langage traditionnel et langage personnel dans la poésie italienne contemporaine*. Université de Neuchatel, 1951. *RP*, nov. 1955.

Genres littéraires.

*1440. Richthoffen (E. von). *Estudios épicos medievales. Con algunos trabajos inéditos*, [trad. de l'allemand par J. Pérez Riesco]. Madrid, Gredos, 1954, 348 p.

1441. Carrasco Urgoiti (M. S.). C. r. de : D. Alonso. *La primitiva épica francesa a la luz de una nota Emilianense*. cf. 19. *RHM*, juil.-oct. 1955.

*1442. *Poesía gauschesca*, vol. I. Ed., prol., notes, glos., par J. L. Borges et A. Bioy Casares. Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1955.

1443. Spitzer (L.). The Folkloristic pre-stage of the Spanish *Romance* « Conde Arnaldos », *HR*, juil. 1955.

1444. Blanco (R. R.). História e lenda na poesia heroica espanhola. Estudo paleográfico diplomático do primeiro cantar épico espanhol o « Poema de Mio Cid ». *Revista de História* [Brésil], avril-juin 1954.

*1445. Mönch (W.). *Das Sonett, Gestalt und Geschichte*. Heidelberg, F. H. Kerle, 1955, 341 p.

C. r. G. Morón, *RNC*, mars-avril 1955.

1446. Bataillon (M.). C. r. de : B. W. Wardropper. *Indroducción al teatro religioso español del Siglo de oro*, cf. 445 (1955). *BHi*, 1954, n° 4.

1447. Comptes rendus de : M. T. Herrick. *Tragicomedy. Its Origin and Development in Italy, France and England*. Cf. 989 : Vernon Hall, Jr. *MLN*. mars 1956 ; R. C. D. Perman. *FS*, avril 1956.

1448. Wardropper (B. W.). Juan de la Cueva y el drama histórico. *NRFH*, avril-juin 1955.

*1449. Mettmann (W.). *Studien zum religiösen Theater Tirso de Molina*, Cologne, 1954, 102 p.

C. r. C. V. Aubrun, *BHi*, 1955, n^{os} 1-2.

1450. Bradner (L.). C. r. de : D. C. Boughner, *The Braggart in Renaissance Comedy*, cf. 1398 (1954). *MLN*. mars 1955.

*1451. Bachelli (R.) et Longhi (R.). *Teatro e immagini del Settecento italiano*, Turin, Ed. Radio Italiana, 1953, 211 p.

C. r. W. Binni, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1452. Cazzani (P.). Sopra un autografo alfieriano ; la riforma « teatrale » e l'ortografia delle tragedie. *Cm*, mai-juin 1955.

1453. Dune (E.). Tchékhov et son théâtre. *Critique* [Paris], juil. 1955.

1454. Montanari (F.). Critica moderna al Boccaccio. *Studium* [Rome], 1954, 9-10, pp. 608-11.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1455. Pichard (M.). Le roman de Callimachos et Chrysorrhoé. *Bull. de l'Ass. Guillaume Budé* [Paris], oct. 1955.

1456. Tondinelli (T. M.). Le novelle di Ippolito Nievo. *Cenobio*, 1954, 6, pp. 356-64.

C. r. C. F. Goffis, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1457. Baquero Goyanes (M.). La novela como tragi-comedia : Pérez de Ayala y Ortega. *Insula* [Madrid], fév. 1955.

*1458. Allen (W.). *The English Novel ; a short critical History*, Londres, Phœnix House, 1954, 359 p.

C. r. J. Rest, *IM*, juin 1955.

1459. Valente (J. A.). La novela y la emancipación literaria de América. *CuH*, mars 1955.

1460. Marichal (J.). Sobre la originalidad renacentista en el estilo de Guevara. *NRFH*, avril-juin 1955.

1461. Lima (A. Amoroso). Silvio Romero and the Evolution of Literary Criticism in Brazil. *The Americas* [Washington], janv. 1954.

C. r. C. H. G. *Rev. de Historia de America* [Mexico], janv.-déc. 1954.

1462. Picon (G.). La critique française contemporaine. *Cm*, mai-juin 1955.

*1463. Baron (H.). *Humanistic and Political Literature in Florence and Venice at the beginning of the Quattrocento*. Cambridge. Harvard Univ. Press, 1955, x-223 p.

C. r. A. Renaudet, *BHR*, oct. 1955.

*1464. Hatzfeld (H.). *Estudios literarios sobre mística española*. Madrid, Gredos, 1955, 405 p.

Thèmes et Types.

1465. Guillen (C.). Problemas de tematología : « Die Verführte Unschuld » de H. Petriconi. *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

1466. Hirsch-Reich (B.). Die Quelle der Trinitäts Kreise von Joachim von Fiore und Dante. *Sophia*, 1954, 2, pp. 170-8.

C. r. G. Folena, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1467. Valensin (A.). L'Ulysse dantesque et les limites de la raison. *Les Études* [Paris], fév.-1954, pp. 165-81.

C. r. B. Maier, *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1468. Bacchelli (R.). Marco Polo e la grande favola della terra. *Lettere Italiane* [Arona], 1954, 2, pp. 129-40.

C. r. G. Folena. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1469. Morreale (M.). Colluccio Salutati's « De laboribus Herculis » (1406)

and Enrique de Villena's « Los doze trabajos de Hércules » (1417), *Studies in Philology*, [Chapel Hill N. C.], 1954, 2, pp. 95-106.

C. r. R. Scrivano, *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1470. Pickering (T.). A note on the *Comedia Serafina* and *El Conde Alarcos*, *MLN*, fév. 1956.

1471. Chiappelli (F.). Studi sul Tasso [à propos de : B. T. Sozzi, *Studi sul Tasso*, Pise, 1954]. *BHR*, oct. 1955.

1472. Fishlock (A. D. H.). Lope de Vega's *La Hermosa Ester* and Pinto Delgado's *Poema de la reyna Ester* ; a Comparative Study, *BHS*, avril 1955.

*1473. Leo (U.). *Angelica ed i migliori plettri*. Appunti allo stile della Controriforma. [Schriften um Vorträge des Petrarca-Instituts, Cologne IV]. Scherpe-Verlag-Krefeld, 1953.

C. r. J. Molinaro. *QIA*, juin 1955.

1474. Gilmam (St.). Fortune and Space in *La Celestina*, *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

1475. Navarria (A.). I *sepolcri* di Chateaubriand e i *Sepolcri* di Foscolo. *Belfagor* [Messine], 1954, 2, pp. 187-190.

C. r. C. F. Goffis, *La Rassegna* [Gênes], juil-sept. 1954.

1476. Vigorelli (G.). Il Manzoni e il silenzio dell'amore. *Paragone* [Florence], 1954, 52, pp. 3-22.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1477. Meneses (G.). Aldous Huxley y la mescalina. *RNC*, mars-avril 1955.

1478. Sánchez (L. A.). La idea de la muerte en José Asunción Silva. *CuA*, XIV, 1, 1955.

1479. Gullón (R.). Lo maravilloso en Galdós. *Insula* [Madrid], mars 1955.

1480. Espresati Sánchez (C. G.). Azorín y la amistad. *Bol. de la Soc. Castellonense de Cultura* [Castellón], janv.-mars 1955.

1481. Porras Troconis (G.). El honor y la lealtad en la literatura castellana. *Bolívar* [Bogotá], nov.-déc. 1954.

1482. Santos (C.). La Inmaculada en la poesía española. *Humanidades* [Univ. Pontificia de Comillas]. VI, 12, 1954.

1483. Alcántara (M.). Lo religioso en la poesía española contemporánea. *Bolívar* [Bogotá], janv.-fév. 1955.

1484. Pearce (R. H.). C. r. de : W. B. Stein. *Hawthorne's Faust. A Study of the Devil Archetype*. Gainesville, Univ. of Florida Press, 1953. *MLN*, janv. 1956.

1485. Bergel (L.). C. r. de : C. Dédéyan. *Le thème de Faust dans la littérature européenne*. I. Humanisme et classicisme. Cf. 56 (1955). *Books Abroad* [Oklahoma]. Automne 1955.

Relations générales.

1486. Ramos (V.). Un article du Chevalier d'Oliveira dans le *Journal Encyclopédique* [1761 ; critique de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne* de Desormeaux à propos du Sébastianisme]. *Bull. des Études portugaises et de l'Inst. français au Portugal*. [Lisbonne], XVIII, 1954.

1487. Cidade (H.). Almeida Garrett. Comment les voyages à l'étranger ont préparé les « Viagens na minha terra ». *Ibid.*

1488. Jamieson (P. J.). Musset, de Quincey and Piranesi. *MLN*, fév. 1956.

*1489. Connolly (T. E.). *The Personal Library of James Joyce ; a descriptive Bibliography.* The Univ. of Buffalo Studies, avril 1955, 58 p.

C. r. J. C. Fabilli. *Rev. Interam. de Bibl.* [Washington], oct.-déc. 1955.

1490. Tello (J.). Algunas nuevas fuentes y alusiones en la poesía de Eliot. *RNC*, juil.-août 1955.

Intermédiaires.

1491. Folena (G.). C. r. de : F. Maggini. *I primi volgarizzamenti dei classici latini*. Cf. 294 (1955). *La Rassegna* [Gênes], janv.-juin 1953.

1492. Selig (K. L.). The Spanish Translations of Alciato's *Emblemata*. *MLN*, mai 1955.

1493. Droz (E.). Claude Baduel traducteur de Bucer [*De regno Christi*, Genève, 1558]. *BHR*, oct. 1955.

1494. Binni (W.). G.M. Pagnini traduttore neoclassico. *La Rassegna* [Gênes], janv.-juin 1953.

1495. Messeri (A. L.). La prima traduzione italiana del *Viaggio sentimentale* di Sterne. *RLM*, janv.-juin 1954.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1496. Unger (E. J.). C. r. de : R. Mortier, *Un précurseur de M^me^ de Staël : Charles Vanderbourg*, 1765-1827, cf. 1079. *FS*. avril 1956.

1497. Jannaco (C.). Il *Filippo* alfieriano tradotto in francese dalla contessa d'Albany. *RLM*, janv.-juin 1954.

C. r. W. Binni, *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1498. Muscetta (C.). A proposito del Monti traduttore. *Società* [Rome], X, 1954, 1, pp. 151-8.

C. r. R. Scrivano. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1499. Grases (P.). *La primera versión castellana de Atala*. Caracas, 1955, 42 p.

1500. Cordié (C.). Vittorio Betteloni traduttore di Byron, Hamerling e Goethe. *Paideia* [Gênes], IX, 1954, 3, pp. 193-4.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1501. Coe (C. N.). *Wordsworth and the Literature of Travel*. New York, Bookman Associates, 1953, 122 p.

C. r. G. Dunklin. *MLN*, fév. 1956.

*1502. Melville (H.). *Journal of a Visit to Europe and the Levant, october* 11, 1856 — *mai* 6, 1857. Ed. by H. C. Horsford. Princeton Univ. Press, 1955.

C. r. C. R. Anderson. *MLN*, fév. 1956.

1503. Cordié (C.). Giovanni Pascoli traduttore delle letterature moderne. *Paideia* [Rome], IX, 1954, 3 pp. 179-99.

1504. Griffin (W. J.). Brazilian Literature in English Translation. *Rev. Interam. de Bibliografia* [Washington], janv.-juin 1955.

Courants, Mouvements, Époques.

1505. Gigante (M.). Sulla poesia italo-bizantina nel sec. XIII. *Filologia romanza* [Turin]. I, 1954, 3, pp. 91-94.

C. r. G. Folena. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1506. Monteverdi (A.). Lingua e letteratura a Venezia nel secolo di Marco Polo. *Lettere Italiane* [Arona], VI, 1954, 2, pp. 141-51.

C. r. G. Folena, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

*1507. Ford (B.). Ed. *The Age of Chaucer. Vol. I of a Guide to English Literature.* Londres, Penguin Books, 1954, 491 p.

C. r. J. Rest. *IM*, juin 1955.

*1508. Garin (E.). *Medioevo e Rinascimento.* Bari, Laterza, 1954, 340 p.

1509. Russo (L.). Petrarca e il petrarchismo. *Belfagor* [Messine], IX, 1954, 5, pp. 497-509.

C. r. R. Scrivano, *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1510. Maier (I.). Travaux de l'année : Politien (1954). *BHR*, mai 1955.

*1511. Schätti (K.). *Erasmus von Rotterdam und die römische Kurie.* Bâle-Stuttgart, 1954, 169 p. [Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, t. 48].

C. r. A. Renaudet, *BHR*, oct. 1955.

*1512. Bouyer (L.). *Autour d'Erasme, Études sur le Christianisme des humanistes catholiques.* Paris, Éd. du Cerf, 1955, 196 p.

1513. *Pierre Gassendi. Sa vie et son œuvre*, 1592-1655. [Journées gassendistes au Centre intern. de synthèse ; communications de MM. B. Rochot, A. Koyré, G. Mongrédien, A. Adam ; discussions, bibliographie]. Paris, A. Michel, 1955.

1514. Beau (A. E.). C. r. de : M. Bataillon. *Études sur le Portugal au temps de l'Humanisme.* Cf. 399 (1953). *RF*, LXVI, Heft 1-2, 1954.

*1515. Buxton (J.). *Sir Philip Sidney and the English Renaissance.* Londres, Macmillan, 1954, 283 p.

C. r. J. Rest. *IM*, juin 1955.

1516. Weiss (R.). Codici umanistici in Inghilterra. *GSLI*, LXXI (1954), 395, pp. 386-395.

C. r. G. Ponte. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1517. Chastel (A.). L'Humanisme italien. *BHR*, XVI, 3.

C. r. G. Ponte. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1518. Juin (H.). Malherbe archétype. *Critique* [Paris], août 1955.

*1519. Friedrich (C. J.). *Das Zeitalter des Barock.* Stuttgart, W. Kohlhammer, 1956, 384 p.

C. r. R. C. *Allemagne d'aujourd'hui* [Paris], nov.-déc. 1955.

1520. Portinari (F.). Appunti su alcuni aspetti del barocco nelle poetiche e nella poesia del Novecento. *Itinerari* [Gênes], 1954, 7, pp. 25-53.

C. r. F. Croce. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1521. Fubini (M.). *Dal Muratori al Baretti. Studi sulla critica e sulla cultura del Settecento.* Bari, Laterza, 1954, xii-456 p.

C. r. W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

*1522. Venturi (F.). *Saggi sull'Europa illuministica, I. Alberto Radicati di Passerano.* Turin, Einaudi, 1954, 278 p.

C. r. W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], oct.-déc. 1954.

1523. Báquero Goyanes (M.). Perspectivismo y crítica en Cadalso, Larra y Mesonero Romanos. *Clav.* nov.-déc. 1954.

1524. Lopriore (G. I.). Il Manzoni e la « Riforma letteraria » romantica. *Cm*, mai-juin 1955, juil.-août 1955.

1525. Ritz (J. G.). C. r. de : E. D. H. Johnson. *The Alien Vision of Victorian Poetry.* Cf. 1472 (1954). *Études anglaises*, [Paris], janv. 1954.

1526. Ragusa (O.). French Symbolism in Italy. *RR*, oct. 1955.

1527. Acosta (A.). ¿ Fue Martí precursor del modernismo ? *Bol. de la Acad. Cubana de la lengua* [La Habana], janv.-juin 1954.

1528. Henriquez Ureña (M.). Martí : iniciador del modernismo. *Ibid.*

*1529. [Id.]. *Breve historia del modernismo*. Mexico. Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1954, 544 p.

C. r. R. J. Mead, Jr. *HAHR*, fév. 1955.

1530. Lyonaz (M. D.). Influencia de los poetas cubanos en el modernismo. *CuH*, XVIII, nº 49, 1954.

1531. Gullón (R.). La generación poética de 1925. *Insula* [Madrid], 15 sept. 1955.

1532. Bonora (E.). De Sanctis e Croce interpreti del Rinascimento. *Cultura moderna*, mai 1954.

C. r. C. F. Goffis. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1533. Alvar (M.). Literatura del siglo XX y cristianismo. I. *Insula* [Madrid]. 15 août 1955.

*1534. Johnstone (J. K.). *The Bloomsbury Group : a Study of E. M. Forster, Lytton Strachey, Virginia Woolf and their Circle*. Londres, Secker et Warburg, 1954. X, 383 p.

C. r. J. Rest. *IM*, juin 1955.

1535. Renauld (P.). La littérature suédoise d'après guerre. *Critique* [Paris], août 1955.

1536. Di Pinto (M.). Premesse culturali della poesia spagnola contemporanea. *Filologia romanza* [Turin], juil.-sept. 1954.

Ambiances.

La Vie, les Idées, les Arts.

1537. Bataillon (M.). Jean d'Avila retrouvé [à propos des publications récentes de D. Luis Sala Balust]. *BHi*, LVII, 1-2, 1955.

1538. Salazar (A. M.). El Bosco y Ambrosio de Morales. *Archivo español de arte* [Madrid], mai-juin 1955.

1539. Fediuk (S.). La actitud y el pensamiento politico de Cervantes. *CuH*, déc. 1954.

1540. *Musique et poésie au XVI^e siècle*. Colloques Internationaux de la Recherche Scientifique. Sciences Humaines, V. Paris, Ed. du C.N.R.S., 1954, 384 p.

1541. Koyré (A.). Attitude esthétique et pensée scientifique [à propos de : E. Panofsky. *Galileo as a Critic of the Arts*. La Haye, M. Nijhoff, 1954, 41 p.]. *Critique*, [Paris], sept.-oct. 1955.

1542. Boyer (F.). Antiquaires et architectes français à Rome au XVIII^e s. *Revue des Études Italiennes*. [Paris], oct.-déc. 1954.

1543. Ambri Berselli (P.). Rousseau jugé par les gazettes et les journaux de son temps dans les légations. *Revue des Études Italiennes*, [Paris], janv.-juin 1955.

1544. Baschet (R.). Delécluze à Rome en 1823. *Revue des Études Italiennes*. [Paris], oct.-déc. 1954.

1545. Françon (M.). Balzac e la scienza del suo tempo. *Cm*, sept.-oct. 1955.

*1546. Guichard (L.). *La musique et les lettres au temps du romantisme*. Univ. de Grenoble, Publ. de la Fac. des Lettres, P.U.F., 1956, 423 p.

1547. Lupo (V.). Enrico Thovez contro il suo tempo. *Revue des Études Italiennes*, [Paris], janv.-sept. 1954.

1548. Mondolfo (R.). Historia de la Filosofía e Historia de la Cultura. *IM*, mars 1955.

Influences antiques.

1549. Segre (C.). Appunti sulle fonte dei « Cinque Canti » [d'Ariosto]. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954.

1550. Silver (I.). Ronsard's Independence of the Salel-Jamyn Translation of Homer. *BHR*, janv. 1956.

1551. Graham (V. E.). Some Undiscovered Sources of Desportes. *FS*, avril 1956.

1552. Angers (J. E. d'). Sénèque et le stoïcisme dans l'œuvre du cordelier du Bosc. *Bull. de la Société d'Étude du XVII^e siècle* [Paris], oct. 1955.

1553. Cantel (R.). Ovide et les sermons du Père Vieira. *Bull. des Études Portugaises et de l'Inst. français au Portugal* [Lisbonne], XVIII, 1954.

1554. Colby (R. A.). Newman on Aristotle's Poetics. *MLN*, janv. 1956.

1555. Flora (F.). Classicità e impressionismo nella poesia del Pascoli. *Cm*, nov.-déc. 1955.

1556. Pighi (G. B.). Quae dixi gracili carmina tibia. *Ibid.*

1557. Traina (A.). Hapax pascoliani. *Ibid.*

*1558. Howell (W. S.). *Logic and Rhetoric in England. 1500-1700*. Princeton Univ. Press, 1956. In-8°, IX-411 p.

*1559. Lytton Sells (A.). *Animal Poetry in French and English Literature and the Greek Tradition*. Bloomington, Indiana Univ. Press, 1955. xxxiv-329 p.

Influences italiennes.

1560. Simone (F.). Contributi per la storia della fortuna del Boccaccio in Francia. *Cm*. sept.-oct. 1955.

1561. Graham (V. E.). Some Undiscovered Sources of Desportes, cf. 1551.

1562. [Anon.]. C. r. de : G. Margiotta. *Le origini italiane de « La Querelle des Anciens et des Modernes »*. Cf. 804 (1954.). *Cm*. mars-avril 1954.

1563. Jacomella (S.). Cesare Beccaria e la Svizerra. *Cenobio*, III, 1954, pp. 175-220.

C. r. W. Binni, *La Rassegna*. [Gênes], juil.-sept. 1954.

1564. Sozzi (L.). La letteratura italiana nella stampa lionese degli anni 1815-1848. *Revue des Études Italiennes*, [Paris], janv.-juin 1955.

1565. Dédéyan (Ch.). Stendhal et les chroniques italiennes. *LR*, févr. 1956.

1566. Baridon (S. F.). Georges Hérelle e alcuni scrittori italiani. *RLM*, janv.-juin 1954.

1567. Pézard (A.). Mickiewicz et l'Italie. *Revue des Études Italiennes*, [Paris], juil.-déc. 1955.

1568. Buck (A.). Studi sulla letteratura italiana in Germania (1945-1953). *La Rassegna* [Gênes], janv-juin 1953.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

1569. Verdevoye (P.). La novela picaresca en Francia. *Clav.* sept.-oct. 1955.

1570. Pietschmann (K. R.). Recepción e influencia de Calderón en el teatro alemán del siglo XIX. *Ibid.*

1571. Bertrand (J. J.). Encuentros de F. Schiller con España. *Ibid.*

1572. Eichner (H.). Friedrich Schlegel's *Alarcos* in the Light of his Unpublished Notebooks. *MLN*, fév. 1956.

1573. Hart (T. R. Jr.). Sismondi as Critic of the Spanish *Comedia*. *MLN*, janv. 1956.

1574. *Mérimée et l'Espagne* [Numéro spécial, déc. 1954 du *Bulletin de l'Institut français en Espagne* [Madrid]. Études, bibliographies, spicilège.

*1575. Coutu (Sister A. C.). *Hispanism in France from Morel Fatio to the Present* (circa 1875-1950). Washington, 1954, viii-168 p.

C. r. Ch. V. Aubrun. *BHi*, 1955, nº 3.

*1576. Williams (St. T.). *The Spanish Background of American Literature*, New Haven, Yale Univ. Press, 1955. xxvii-433 p.

C. r. J. J. Arrom. *Rev. Interam. de Bibl.* [Washington], déc. 1955.

*1577. Arabena Williams (H.). *Influencias hispánicas en los poetas chilenos*, Santiago de Chile, Ed. Universitaria, 1954.

1578. Mancini-Giancarlo (G.). Croce e la Spagna. *RLM*, oct.-déc. 1953.

1579. L'Espagne et le théâtre français contemporain. [Trad. française d'œuvres espagnoles, pièces françaises sur des thèmes espagnols ; note bibliographique]. *Bull. de l'Inst. français en Espagne* [Madrid], déc. 1955.

Influences françaises.

1580. Carman (J. N.). *Purgatorio*. I-II and the *Queste del Saint Graal*. *RP*, nov. 1955.

1581. Padgett (L. E.). Dryden's Edition of Corneille. *MLN*, mars 1956.

1582. Ladborough (R. W.). Pepys and Pascal. *FS*, avril 1956.

1583. Lough (J.). C. r. de : G. Bonno. *Les relations intellectuelles de Locke avec la France*, cf. 1195. *FS*, avril 1956.

1584. Rosso (C.). C. r. de : R. Mortier. *Diderot en Allemagne*, 1750-1850. Cf. 1197, *Cm*, nov.-déc. 1955.

1585. André (R.). Florian y España. *Insula* [Madrid], 15 déc. 1955.

1586. Chaikin (M.). A French Source for George Moore's *A Mere Accident*. [*La faute de l'Abbé Mouret*]. *MLN*, janv. 1956.

1587. Colvert (J. B.). *The Red Badge of Courage* and a Review of Zola's *La Débâcle*. *MLN*, fév. 1956.

1588. Torres Rioseco (A.). *A Rebours* and two Sonnets of Julián del Casal. *HR*, oct. 1955.

1589. Korg (J.). A Possible Source of the *Circe* Chapter of Joyce's *Ulysses* [Apollinaire, *Les mamelles de Tirésias*]. *MLN*, fév. 1956.

1590. *Eugenio d'Ors et la France. Bull. de l'Inst. français en Espagne* [Madrid], nov. 1955.

1591. Buckley (J. H.). C. r. de : E. H. Dale. *La poésie française en Angleterre*. Cf. 638 (1955). *MLN*, janv. 1956.

Influences anglaises.

1592. Nock (Fr. J.). E. T. A. Hoffmann and Shakespeare. *JEGP*, LIII, 3.

1593. Shoemaker (W. H.). Galdós' *La de los tristes destinos* and its Shakespearean Connections. *MLN*, fév. 1956.

1594. Grosser (A.). C. r. de : A. Sann. *Bunyan in Deutschland*. Cf. 1340 (1952). *Erasmus* [Aarau], 25 mars 1953.

1595. Comptes rendus de : C. J. M. Lubbers van der Brugge. *Johnson and Baretti. Some Aspects of eighteenth Century Literary Life in England and Italy*. Cf. 946 (1952) : A. Obertello. *Studium* [Rome], XLIX (1953) 12, pp. 799-804 ; W. Binni. *La Rassegna* [Gênes], juil.-sept. 1954 ; M. Fubini. *GSLI*, LXX (1954), 392, pp. 543-46.

1596. Chapman (A.). Heredia's Ossian Translations. [Influence de la trad. de Cesarotti, 1801]. *HR*, juil. 1955.

*1597. Autret (J.). *L'influence de Ruskin sur la vie, les idées et l'œuvre de Marcel Proust*. Genève, Droz-Lille, Giard, 1955, 178 p.

1598. Halls (W. D.). Some Aspects of the Relationship between Maeterlinck and Anglo-American Literature. *Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck*, t. I, 1955. Gand, 1956.

1599. García Blanco (M.). El entusiasmo de Unamuno por algunos líricos ingleses. *Atlante* [Londres]. I, 1953.

1600. Roe (F. C.). C. r. de : M. F. Guyard. *La Grande Bretagne dans le roman français, 1915-1940*. Cf. 177 (1955). *FS*, avril 1956.

Influences nord-américaines.

*1601. Allen (G. W.). Ed. *Walt Whitman abroad*. Critical Essays from Germany, France, Scandinavia, Russia, Italy, Spain, Latin-America, Israël, Japan and India, Syracuse, N. Y. Univ. Press, 1955, 302 p.

1602. Bradley (S.). C. r. de : R. Asselineau. *L'évolution de Walt Whitman*. Cf. 392 (1955). *MLN*, déc. 1955.

*1603. Halls (W. D.). *Some Aspects of the Relationship between Maeterlinck and Anglo-American Literature*. Cf. 1598.

Influences germaniques.

*1604. Barber (W. H.). *Leibnitz in France, from Arnauld to Voltaire*. A Study in French Reactions to Leibnizianism, 1670-1760. Oxford, The Clarendon Press, 1955, xi-276 p.

C. r. R. Fargher. *MLN*, déc. 1955.

1605. Sánchez-Diana (J. M.). El despotismo ilustrado de Federico el Grande y su influencia en España. *Arbor* [Madrid], 27, 1954.

1606. Noyer-Weidner (A.). Erwachendes Deutschlandinteresse und italianische Präromantik. *RF*, LXVI, Heft 3-4, 1955.

1607. Pageard (R.). Werther en Espagne [In] *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*. Münster, I^e Reihe, Band 11, 1955, pp. 215-220.

1608. Garrigues (F.). Gœthe et Valéry. *Rev. des Lettres Modernes* [Paris], janv.-mai 1955.

1609. Polak (L.). Heinrich Heine und sein Einfluss in der niederländischen Literatur. *Neophilologus* [Groningue], XXXVIII, 3.

1610. Graaf (D. A. de). Quelques rencontres avec Henri Heine dans la littérature française. *L. Mod.*, mars-avril 1956.

*1611. Liptzin (Sol.). *The English Legend of Heinrich Heine.* New York, Bloch, 1954. In-8°, 191 p.

1612. Abreu Gómez (E.). C. r. de : J. P. Díaz. *G. A. Bécquer : Vida y poesia.* Cf. 1091 (1954). *Rev. Interam. de Bibliogr.* [Washington], oct.-déc. 1954.

1613. Souffrin (E.). C. r. de : K. F. Bieber. *L'Allemagne vue par les écrivains de la résistance française.* Cf. 187 (1955). *MLN*, déc. 1955.

1614. Marías (J.). Machado y Heidegger. *Insula* [Madrid], VIII, n° 94, 1953.

*1615. Vogel (S. M.), *German Literary Influences on the American Transcendentalists.* New Haven, Yale Univ. Press, 1955, xvii-196 p.

C. r. H. A. Pochmann. *MLN*, fév. 1956.

Influences belges.

1616. Renard (R.). La diffusion de l'œuvre de Maeterlinck en Italie. *Annales de la Fondation Maeterlinck.* Cf. 1598.

1617. [Id.]. Maurice Maeterlinck et l'Italie. [In] *Bulletin Scientifique de l'Institut Supérieur de Commerce de la province de Hainaut* [Revue de l'Inst. Warocqué, de Mons], t. II, 1954, fasc. 3-4, pp. 223-252.

C. r. R. Van Nuffel. *Annales de la Fondation Maeterlinck.* Cf. 1598.

Influences scandinaves.

1618. Fasel (O. A.). Observations on Unamuno and Kierkegaard. *HispB.*, déc. 1955.

Influences helvétiques.

*1619. Bettex (A.). *Spielungen der Schweiz in der deutschen Literatur, 1870-1950*, Zurich, Max Niehans, 223 p.

1620' Furstenheim (E. G.). C. r. de H. Löhrer. *Die Schweiz in Spiegel englischer Literatur*, 1849-1875. Cf. 952 (1954) *Erasmus* [Darmstadt et Aarau], VI, 1954.

Influences hongroises

1621. Pálinkás (L.). Bibliografia italiana de Petöfi. *Corvina* [Florence], juil.-déc. 1953.

1622. Nagy (A.). L'Ungheria nella letteratura drammatica italiana. *Corvina* [Florence], juil.-déc. 1952 ; janv.-juin 1953.

Influences helléniques.

1623. Guyard (M. F.). Le rêve grec de Lamartine. *HC*, janv.-fév. 1956.

*1624. Canat (R.). *L'Hellénisme des Romantiques*, t. III : L'éveil du Parnasse. Paris, Didier, 1956, 220 p.

Influences slaves.

*1625. *Adam Mickiewicz* (1798-1855). Hommage de l'U.N.E.S.C.O. à l'occasion du centième anniversaire de sa mort. Paris, Gallimard, 1955, 277 p.

1626. Chiavazza (B.). Mickiewicz e Tommaseo. *Revue des Études Italiennes*, [Paris], juil.-déc. 1955.

1627. Cadot (M.). Tchékhov, un faux pessimiste, *Europe*, [Paris], sept.-oct. 1954.

Influences orientales.

1628. Galmés de Fuentes (A.). Influencias sintácticas y estilísticas del árabe en la prosa medieval castellana. *BRAE*, mai-août 1955 et nos suivants.

1629. Artola (G. T.). « El libro de los gatos » : an Orientalist's View of its Title. *RP*, août 1955.

1630. Glaser (E.). A Biblical Theme in Iberian Poetry of the Golden Age [L'attente de Jacob pendant sept ans]. *Studies in Philology* [Chapel Hill, N. C.], oct. 1955.

*1631. *Indiana University Conference on Oriental Western Literary Relations Papers*, Ed. by Horst Frenz and G. L. Anderson. [D. H. H. Ingalls. Sanskrit Poetry and Sanskrit Poetics ; G. E. von Grunebaum. Arabic Poetics. J. L. Bishop, Prosodic Elements in T'ang Poetry ; R. N. Mckinnon. Tanka and Haiku. Some Aspects of Classical Japanese Poetry ; J. K. Yamagiwa. The old and new in Twentieth Century Japanese Literature ; Yi-tsi-Mei. Tradition and Experiment in Modern Chinese Literature. Buddhadeva Bose. Modern Bengali Literature ; Kermit Schoonover. Modern Arabic Literature. Y. P. Mei. Man and Nature in Chinese Philosophy. [Id.]. Man and Nature in Chinese Literature. Achilles Fang. From Imaginism to Whitmanism in Recent chinese Poetry. A Search for Poetics that Failed. J. Ingalls Urban History and Urbanity in Literature. A. H. Rowbotham. Oriental-Western Cultural Relations in a Changing World. J. W. Morrison. Far Eastern Literature in Translation. A List of Problems. Liu-Wu-Chi. Chinese Literature in Translation. G. L. Anderson. Problems in Evaluating and Using Translations. K. F. Leidecker. The Teaching of Oriental Literature]. The Univ. of North Carolina Studies in Comparative Literature, XIII, Chapel Hill, 1956.

1632. Moser (G.). Portuguese attempts at opening Korea. *Korean Survey* [Washington], mars 1955.

*1633. Mengod (V.). *Proyecciones árabes en la poesía castellana*, Santiago, Ed. de l'Inst. Chileno-Arabe de Cultura, 1954.

C. r. A. R. Romera, *Clav.*, juil.-août 1955.

1634. Mettmann (W.). Die arabische Quelle einer altspanischen Fassung der Joseph Legende. *RF.* LXVI, Heft 3-4, 1955.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le bulletin signalétique.

Le Centre de Documentation du C.N.R.S. publie un **Bulletin signalétique** dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier.

3e Partie (trimestrielle).

Philosophie	France	2.700 fr.
	Étranger	3.200 fr.
Sociologie	France	1.100 fr.
	Étranger	1.320 fr.

Abonnement au Centre de Documentation du C.N.R.S. 16, rue Pierre-Curie, Paris-Ve. — C.C.P. : Paris 9131-62. — Tél. : DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Directeur : Jeanne Vieillard.

Paraît une fois par an et est vendu au numéro :

N° 1 : 300 fr. — N° 2 : 400 fr. — N° 3 : 460 fr.

II. — OUVRAGES

Cohen M. et Meillet A. : *Les langues du Monde* (2e édition).... 6.400 fr.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C.N.R.S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les Libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

Horn-Monval : *Bibliographie de la Traduction française du Théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

Psichari-Renan : *La prière sur l'Acropole et ses mystères*.... 900 fr.

Collection : « Le Chœur des Muses » (*Directeur :* J. Jacquot)

1. — *Musique et Poésie au XVIe siècle*..... 1.600 fr.
2. — *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème) ..... 1.800 fr.
3. — *La Renaissance dans les provinces du Nord* (sous presse).
4. — *Les Fêtes de la Renaissance* (sous presse).
5. — *Edipo Tiranno*, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'Esthétique.

1. — *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile)..... 1.300 fr.
2. — *Visages et perspectives de l'Art moderne* (peinture, musique, poésie). — Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955) (sous presse)... 1.200 fr.

Publications de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Mlle Pellegrin : *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème)..... 2.400 fr.

Richard : *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*.. 900 fr.

Vajda : *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*..... 450 fr.

Vajda : *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 2.400 fr.

Vajda : *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1.000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140.000 fr. (volumes reliés) ou 154.000 fr. (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. — *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe s.* 1.500 fr.
(Le colloque de *Léonard de Vinci* est en vente aux Presses Universitaires de France).

III. — *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*..... 1.000 fr.

IV. — *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe s.* 660 fr.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, Quai Anatole-France, Paris-VIIe. — C.C.P. : Paris 9061-11. — Tél. : INValides 45-95.

Le gérant : Marcel Didier

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 5933).

DE LA PENSÉE CHINOISE AUX « PHILOSOPHES » FRANÇAIS

ou de quelques difficultés concernant la diffusion des idées philosophiques entre la Chine et la France au XVIII^e siècle.

De las cosas mas seguras,
La mas segura es dudar.

[Aggravé de quelques pages et de notes que j'espère justificatives, je publie le texte de la communication que je lus à Bordeaux, le 3 mars 1956, lors du Congrès national de Littérature comparée. Comme je ne pouvais argumenter sans utiliser quelques caractères chinois et que, si je les introduisais dans le texte, la composition en eût été inutilement compliquée, je les rassemble ici avec renvois alphabétiques (*a*), (*b*), etc. Ceux des caractères que je reproduis plusieurs fois sont toujours signalés, bien entendu, par la même lettre d'appel. La calligraphie est de M^lle Liang Pai-tchin, que je remercie de me montrer ainsi à quel point sont laids tous les caractères que je trace moi-même.]

(a) 敬 (b) 虔 (c) 經 (d) 敬 神

(e) 敬 鬼 神 而 遠 之 (f) 鬼 神 (g) 敬 天

(h) 船 (h^2) 舟 (h^3) 八 (h^4) 口

Achevée la première partie de *l'Esprit des Lois* et formulée la théorie des trois gouvernements, Montesquieu ajoute un XXI^e^ chapitre entièrement consacré à l'Empire de Chine. Trois ans plus tard, Voltaire clôt à dessein *le Siècle de Louis XIV* par ce fameux XXXIX^e^ chapitre entièrement consacré aux disputes sur les cérémonies chinoises. Dans son désir de démontrer que l'empereur de Chine gouverne comme un tyran, Montesquieu se réfère aux lettres du P. Parennin « sur les procès que l'empereur fit faire à des princes du sang néophytes qui lui avaient déplu », procès où il décèle un « plan de tyrannie constamment suivi, des injures faites à la nature humaine avec règle, c'est-à-dire de sang-froid. » Or Voltaire, qui évoque les mêmes martyrs, conclut tout à l'opposé : « Les Jésuites mêmes attirèrent la mort à plusieurs Chinois, et surtout à deux princes du sang qui les favorisaient. N'étaient-ils pas bien malheureux de venir du bout du monde mettre le trouble dans la famille impériale, et faire périr deux princes par le dernier supplice ? » Il est vrai que le peu qu'il savait de la Chine embarrassait fort Montesquieu : ce gouvernement « mêlé » (comme aux *Pensées* il l'avouera) qui tient « beaucoup » du despotisme, « un peu » de la république et non moins de la monarchie, semble se refuser à la théorie des trois gouvernements. Ai-je donc élaboré une *distinction vaine* ? se demandera-t-il avec un peu d'agacement contre ces Chinois inclassables. Il n'est pas moins vrai que Voltaire, qui vient malignement d'exposer la politique de Louis XIV à l'égard des calvinistes, des jansénistes et des quiétistes, se réjouit de faire pièce aux Jésuites, en leur rétorquant leurs propres témoignages sur l'évangélisation de la Chine. Jusqu'à un certain point, on peut donc soutenir que si *l'Esprit des Lois* et *le Siècle de Louis XIV* tirent à hue et à dia un même événement : l'exécution de deux Chinois princes du sang, c'est qu'au lieu de s'en tenir à la discipline historique ou sociologique, ils s'abandonnent à leurs préjugés, ou encore à leurs passions. Je ne crois pourtant pas qu'il faille ici s'en prendre aux seuls tempéraments de nos deux écrivains. De Pékin à Paris, la route est longue, périlleuse ; les faits s'y égarent, les notions s'y métamorphosent.

* * *

Fût-il Bayle en effet, Montesquieu, Voltaire ou Turgot, l'écrivain du XVIII^e^ était mal informé de ce qui se passait et se pensait à la Chine. Nul alors ou peu s'en faut ne connaissant chez nous

le chinois, nos historiens et philosophes dépendaient donc des Jésuites, de leurs lettres édifiantes, de leurs mémoires et de leurs traductions. A supposer qu'on voulût alors étudier le chinois, le pouvait-on ? Quelles grammaires adopter ? quels dictionnaires consulter ?

On attribue généralement au P. Varo, Espagnol et franciscain, la première grammaire chinoise, celle qui parut en 1703 et dont les bibliographes ou bibliophiles ont repéré une douzaine d'exemplaires survivants ; mais le P. Martin Martini avait auparavant composé la sienne, que Melchisédech Thévenot connaissait, et dont Abel Rémusat posséda un exemplaire (on en connaît un autre à Berlin, qui fut imprimé au plus tard en 1685). Il fallut néanmoins attendre 1728 et la *Noticia linguae sinicae* du P. de Prémare pour obtenir un exposé sérieux à la fois et détaillé sur la langue chinoise. Encore n'exista-t-il qu'en copies manuscrites jusqu'à l'édition qui parut à Malacca en 1831. A côté de folles étymologies qui n'ont pour fin que de prouver que les Chinois connaissent la révélation et le dogme de la Trinité, la *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise* [1], qu'un autre Jésuite, le P. Amiot peut-être, publie à Bruxelles en 1773, donne en quelques pages un exposé passable sur la nature des caractères chinois, mais insuffisant à qui voudrait s'en servir pour critiquer les allégations et les allégories des Jésuites « figuristes » — comme on disait alors. Il ne nous reste rien de la grammaire ni du dictionnaire que le P. Matthieu Ricci voulut donner à son ordre. Quant au dictionnaire compilé par le P. Basile Brollo, il ne sera imprimé qu'au XIX^e siècle.

Les Européens étaient donc mal équipés pour critiquer les nouvelles qui leur arrivaient de Chine. Fourmont savait du chinois, lui, mais il était tributaire du P. de Prémare et si dépourvu de prudence qu'il prit le parti de la Compagnie dans l'affaire du « figurisme ». A tenir tête aux Jésuites avant 1750, je ne vois guère que Fréret, qui du reste avait pour correspondant favori le plus intelligent des Pères, et l'un des plus savants, le P. Gaubil. Savait-il vraiment du chinois, ce Clerc qui publie en 1769 un gros ouvrage sur *Yu le grand et Confucius* [2] ? Il se pique de traduire Maître K'ong ; mais qu'attendre d'un traducteur qui affirme en quelque endroit que le *Chu king* (notre *Chou king*), c'est

1. *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise et la nature de leur écriture symbolique comparée avec celle des anciens Égyptiens...*, par un Père de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Pékin, Bruxelles, J.-L. de Boubers, 1773, in-4°, XXXVIII + 53 p., 29 pl. gr.

2. Nicolas G. Clerc. *Yu le Grand et Confucius, Histoire chinoise*, Soissons, Ponce Courtois, 1769, in-4°, 701 p., tables, erratum. L'ouvrage est dédié au Grand Duc de Russie.

l'ensemble des *cinq livres sacrés*, confondant le *Chou king*, ou *Livre de l'histoire*, et les *Wou king*, les Cinq classiques, *l'histoire* et le chiffre *cinq*.

Pour un P. Gaubil, aussi grand esprit que bon Jésuite, et vrai fondateur de la sinologie, que de Pères avant tout désireux de falsifier la langue et la pensée chinoises afin de leur faire dire que les fils des Han devaient à Noé leur savoir, leur morale, leur Dieu, et jusqu'à leur naissance ! Le P. du Halde est alors en France la grande autorité, disons le Claude Roy du siècle : il n'a jamais vu la Chine, et se borne à compiler, mutiler, falsifier [1]. C'est à lui que Montesquieu demande le plus clair de son information.

Certains voyageurs laïcs auxquels s'en remet le XVIII^e^ marquent pour la pensée chinoise moins de scrupules encore que les Jésuites « figuristes » ; ainsi ce Nicolas G. Clerc qui pourtant dédie son livre au Grand Duc de Russie. Sous prétexte qu'il ne peut traduire Confucius avec « la précision et le laconisme » qui règnent dans le *Tchong Yong* — traité que nous savons n'être point de Confucius — il invente une version de cet ouvrage tardif mais que les Jésuites ont découvert dans les *Quatre Livres* où Tchou Hi rassembla ce qui pour lui constituait l'essentiel du confucianisme. Dans la section 20 de sa prétendue traduction, j'ai retrouvé les neuf préceptes du parfait souverain, ceux qui se lisent en effet dans la section 20 du *Tchong Yong*. Pour le reste, c'est fantaisie pure. Voici encore chez lui une longue *Introduction à la physique de Confucius, par Sai Ngo son disciple ;* voici même, pp. 163-204, toute la *Physique de Confucius* ! Parce qu'il veut conseiller un prince et l'encourager à moderniser la Russie, Clerc fabrique un Confucius « physicien », tout acquis aux sciences expérimentales puisque « la seule et vraie science utile à l'homme est la connaissance des faits ».

Quand on ne dispose ni de grammaires, ni de textes, ni de dictionnaires chinois, comment choisir entre le Confucius des Jésuites, tout illuminé de la grâce chrétienne, et cet économiste un peu cynique, très scientiste, voire mécanicien, que propose M. Clerc ?

Comme afin de rendre plus malaisée encore la discussion en Europe de la pensée chinoise, on ne disposait au XVIII^e^ d'aucun système uniforme et cohérent de transcription en caractères romains des sons associés aux caractères chinois. Le P. Matthieu Ricci en avait compris l'importance : Un catalogue de modèles

1. Sur ces mutilations, falsifications, voir notamment Virgile PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France* (1640-1740), Paris, Geuthner, 1932, pp. 141-189.

curieux pour bâtons d'encre de Chine, le *Tch'eng-che mo yuan*, ou *Jardin des encres de la famille Tch'eng*, nous a conservé par chance le système du P. Ricci ; mais, comme s'ils ne sentaient pas le prix de cette heureuse tentative, les gens qui traitent de la Chine romanisent au petit bonheur. Quand on sait que le chinois ne dispose que de quatre cent cinquante sons monosyllabiques pour noter phonétiquement les quarante mille caractères environ du Dictionnaire de K'ang Hi (que Voltaire nomme *Cam-hi* et Montesquieu *Canhi*) on entrevoit le prix d'une transcription attentive. Au dictionnaire du P. Couvreur, qui ne classe que treize mille mots, trois cents caractères sont rangés sous le seul son *yi*. Même correctement romanisés, ces trois cents mots chinois qui se prononcent *yi* prennent pour un Français le même et morne aspect, alors qu'en chinois ce sont trois cents dessins divers : première et grave difficulté quand il s'agira de discuter ce que veut dire un mot noté *yi* en français. Or le son que la transcription officielle du chinois note aujourd'hui *tseu*, je le vois noté *cu* dans une traduction de Diogène Laërce [1] à laquelle, signe des temps, on ajouta une *Vie de Confucius*, mais *çu* chez Clerc ; mais, chez le même Clerc : *ceu*, encore, et même *tsu* ! Sous les transcriptions *cu*, *çu*, *ceu*, *tsu* comment reconnaître un même son chinois, et, parmi les divers caractères chinois qui se prononcent *tseu* celui, disons, qui signifie le *fils* (et auquel en plus d'un endroit Clerc évidemment nous renvoie) ?

Quand je lis chez ce Clerc qu'il existe en Chine un fleuve nommé *Ho-ango*, notre Fleuve Jaune, celui que nous transcrivons *Houang-ho*, je me demande forcément si notre homme sait que *ho* veut dire *fleuve ;* oui sans doute, puisque, détachant du son *hoang*, c'est-à-dire : *jaune*, l'élément *ho*, il en fait l'équivalent romanisé de *fleuve* : *ho*, conférant à *ango* le sens de *jaune* ! Imaginez un Français expliquant aux Chinois le sens du mot *calligraphie* : *cal*, écriture, *ligraphie*, beau ; d'où *belle écriture.* Page 112 de son gros ouvrage, le même Clerc évoque le plus chéri des disciples de Confucius *Yeu Yven*. Par chance, voici page 134 nous apparaître un *Yen Yven*. A partir du *yen* manuscrit, un typographe inventa le mot *yeu*. Quand on sait d'autre part que le disciple entre tous chéri de Confucius se nommait Yen Yuen, ou Yen Houei, on comprend l'évolution de Yen Yuen en Yeu Yven ; celui qui n'a jamais lu le *Louen Yu*, que fera-t-il de *Yen Yven*, lui, ou de *Yeu*

1. Diogène Laërce, *Les vies des plus illustres philosophes de l'antiquité...*, Amsterdam, J. H. Schneider, 1758. La vie de Confucius se trouve au tome III, accompagnée de morceaux choisis.

Yven ? De ces deux fautes, saura-t-il même choisir la moins fautive ? Je ne m'en suis pas toujours tiré à si bon compte et j'aurais sans doute longuement hésité sur le *Chim-tsu-tum* de ce même Clerc si mes lectures ne m'avaient alors orienté vers la *Lettre de Pékin* où l'on parlait du *Tching-tsee-tung*, le dictionnaire. J'en reste à dessein au *Fleuve Jaune*, à *Yen Houei*, à quelque usuel, tous noms propres faciles à identifier, relativement, sous leurs médiocres transcriptions ; mais lorsqu'au chapitre sixième du livre VII de *l'Esprit des Lois*, Montesquieu fait parler un certain *Kiayventi*, qui déclare : « Notre luxe est si grand, etc... », c'est une chance qu'il nous renvoie au P. du Halde, chez qui un certain Kia Y adresse la parole à l'empereur Ven Ti, que nous disons Wen Ti. « Légère confusion » [1], écrit M. de la Gressaye, à qui n'a pas échappé l'article où M. Carcassonne, voilà plus de trente ans, signalait la bévue [2]. Supposez maintenant qu'un philosophe chinois du xx[e] siècle écrive en un *Traité* que « *lan eul eul ah li chan ti ngo jen* disait un jour : *ôte toi de mon soleil* », interprétant à sa façon, phonétiquement, « l'empereur Alexandriogène » et confondant sous ce nom deux personnages illustres, M. de la Gressaye parlerait-il encore de « légère confusion » ?

Cette anarchie des transcriptions interdisait aux Européens de vérifier le sens de ce qu'on leur citait, ou prétendait traduire. Lorsque Clerc note *Xue-vên* le nom du dictionnaire que la *Lettre de Pékin* transcrit *Choue-ouen* et nous autres *Chouo-wen*, il n'y a que demi-mal parce que le *Chouo-wen* désigne un fameux lexique et tant pis pour ceux qui ne le reconnaîtront pas sous ses divers déguisements ; mais comme le remarquait André Chénier dans ses *Notes sur la littérature chinoise* [3], « celui qui a fait la table des *Mémoires chinois* fait deux articles, l'un *Chi-King* et l'autre *Ché-King*, et dans le cours de l'ouvrage il emploie l'un et l'autre de ces deux mots qui ne désignent pourtant que le même livre. Il était bien aisé de ne pas se permettre une distraction aussi embarrassante pour le lecteur. » Que ces transcriptions imparfaites puissent nous inviter à prendre *Plato*, *Platon* et *Aflatoun* pour trois philosophes ennemis, irréductibles, et nous guider fallacieusement vers de bien jolis contresens, c'est ce dont j'obtins l'autre jour une preuve supplémentaire. Page 244 de ses illustres *Clés pour la*

1. Montesquieu, *De l'Esprit des Loix*, texte établi et présenté par Jean Brèthe de La Gressaye, t. I[er], Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 188 et note 15 *bis*, p. 306.
2. E. Carcassonne, *La Chine dans « l'Esprit des Lois »*, *R. H. L. F.*, avril-juin 1924, pp. 193-205.
3. *Œuvres complètes* d'André Chénier, texte établi et annoté par Gérard Walter, Paris, Gallimard, Collection la Pléiade, 1940, pp. 717-721 et 895-896.

Chine, M. Claude Roy admire chez Chou Hsi une pensée philosophique « matérialiste et démocratique, hardie, insolente, audacieuse », celle même qui « s'épanouira et se transformera dans l'actuelle révolution », cependant que, p. 232, il condamne en Tchou Hi un néo-confucianisme qui, p. 237, joue en Chine le rôle néfaste, réactionnaire, bref : idéaliste, du néo-thomisme en Occident ! M. Claude Roy, qui ne sait pas plus de chinois que Voltaire ou Montesquieu, a peut-être ouï parler d'un article célèbre intitulé *Was Chu Hsi a Materialist* [1] ? Il en conclut qu'il devait exister un philosophe matérialiste du nom de *Chu Hsi*, qu'il francisa en *Chou Hsi ;* comme il sait d'autre part son catéchisme stalinien, il répète sa leçon et que le néo-confucéen Tchou Hi mérite tout juste un bûcher. Dommage qu'il n'ait pas reconnu en *Chu Hsi* la transcription anglaise *normale* des caractères chinois dont la transcription *normale* en français sera *Tchou Hi.*

Avec les noms communs, ou les verbes du français, il est parfois bien malaisé de remonter au caractère chinois que nous transcrit le XVIII^e^ siècle. Pour en rester à ce XXXIX^e^ chapitre du *Siècle de Louis XIV*, où Voltaire entend ridiculiser le patriarche de Tournon et l'évêque de Conon : « L'empereur lui demanda d'abord l'explication de quatre caractères peints en or au-dessus de son trône. Maigrot n'en put lire que deux ; mais il soutint que les mots *kieng-tien* que l'empereur avait écrits lui-même, ne signifiaient pas *Adorez le Seigneur du Ciel.* L'empereur eut la patience de lui expliquer par interprète que c'était précisément le sens des mots. » La plupart des lecteurs de Voltaire vont donc prendre, contre l'évêque de Conon, le parti de Sa Majesté chinoise. Ainsi, les chers Chinois se formaient d'un Dieu adorable une idée bien proche de la nôtre ! Fallait-il qu'ils fussent balourds, ces Dominicains et autres Franciscains, pour contester aux Jésuites leur interprétation de la pensée chinoise ! Fallait-il que les philosophes agnostiques fussent insolents pour accuser l'empereur de Chine et ses lettrés « d'être des athées qui n'admettaient que le Ciel matériel » ! Et quel mauvais service rendit à la chrétienté le sot évêque de Conon lorsqu'il interdit « qu'on se servît du mot dont s'était servi l'empereur pour signifier le *Dieu du Ciel* » !

Mais Voltaire, de qui tenait-il le sens de ce *tien*, que nous transcrivons *t'ien* ? De ses informateurs jésuites, parbleu, dont toute l'apologétique se résume en cette audacieuse découverte d'une

1. Révérend G. G. Warren, *Was Chu Hsi a Materialist ?* In *Journal of the North China Branch of The Royal Asiatic Society*, 1924.

Asie fille de Noé, idée que Gobineau perpétuera et renflouera dans son *Essai :* Noé avait enseigné à ses enfants les principes de la vraie religion ; se déguisant sous le nom chinois de *Puon Kou* (notre Pan Kou), l'un d'eux, Japhet, alla jusqu'en Asie procréer la race chinoise et lui transmit la Vérité judéo-chrétienne. A preuve, le mot chinois *barque :* il « se compose de la figure du *vaisseau*, de celle de la *bouche*, et du chiffre *huit*, ce qui peut faire allusion au nombre de personnes qui étaient dans l'arche »[1]. En soutenant avec les Jésuites que *tien* veut dire le *Dieu du Ciel*, Voltaire se fait le complice de ceux qui, fidèles aujourd'hui même à leur ancienne idée, identifient encore *t'ien* et *Providence*, comme le P. Couvreur S. J., au *Louen Yu*, II, 4. S'il donne dans ce bateau, lui aussi, et dans cette arche de Noé, lorsqu'il assure que « suivant les Interprètes Chinois, le *Tien* est *l'esprit* qui préside au ciel », M. Clerc précise ailleurs que « ce mot se prend aussi pour signifier le ciel matériel », ce que Voltaire peut-être ignore ; ce qu'il fait, en tout cas. Or quiconque sait un peu de chinois, Forke par exemple, vous dira que *t'ien* « ist nicht der einzige Gott », que le *t'ien* des Chinois n'est point du tout le Dieu unique et pur esprit de l'univers judéo-islamo-chrétien. Au reste il existe en Chine un *Chang-ti*, le Seigneur d'En-haut, bien connu des Jésuites et de Clerc, notre laïc ; un dieu qui, selon Henri Maspero, « peut encore se sauver en se dépersonnalisant de plus en plus pour devenir simplement le Ciel, *t'ien*, c'est-à-dire la matérialisation première et la plus générale du *yang* »[2], le principe mâle. Était-il donc si ridicule, notre évêque de Conon, quand il refusait de reconnaître au *Tien* chinois le frère jumeau d'Allah ou de Jahveh ? Quant à ce mot *kieng*, au sens du français *adorer*, j'aimerais savoir pour en juger à quel caractère chinois il nous renvoie ; car en chinois il n'existe pas de son *kieng*. Je suis donc partagé entre *k'ien* et *king*. S'agissait-il du *king* (*a*) signifiant *révérer*, *respecter*, ou de ce *k'ien* (*b*) qui, associé à *tch'eng* signifie en chinois de jésuite la *dévotion*, et qui, couplé avec *king* (*a*) donne *king-k'ien-kiao* : le piétisme ? Peu importe, dira-t-on, puisque le dictionnaire *Ts'eu Yuan*, sous *k'ien*, donne au troisième sens le mot *king* (*a*) comme synonyme. Soit. Je dis seulement que les lecteurs de l'édition Louandre, celle que je fréquentais, n'en savent rien, n'en peuvent rien savoir. A ce point de mon enquête, un scrupule me vint : et si Louandre se fourvoyait, avec son *kieng-tien* ? J'ouvris donc

1. Le caractère courant, pour vaisseau, *tch'ouan* (h[1]), se décompose en effet de la sorte *tcheou* (h[2]), *barque*, ou *navire* ; *pa* (h[3]), *huit* ; et *k'eou* (h[4]), *bouche*.
2. Henri Maspero, *La Chine antique*, Paris, de Boccard, 1927, p. 273.

l'édition procurée par M. Émile Bourgeois dans la collection Hachette : « Maigrot n'en put lire que deux ; mais il soutint que les *king-tien*, que l'empereur avait écrits lui-même ». « Les *king-tien* » ? Qu'est-ce à dire ? Voyons la note. Point de note. Heureux élèves, moins heureux professeurs qui devront se débrouiller avec « les *king-tien* ». Je me reportai à l'autre édition qui figure au catalogue de la Bibliothèque universitaire de Montpellier, celle de MM. Marcel Marion et Alfred Rébelliau ; p. 745, je lus : « Maigrot n'en put lire que deux ; mais il soutint que les *king-tien* » ; « les *king-tien* », toujours eux, assortis cette fois d'une note explicative : « Les six *King* sont les six livres sacrés des Chinois. Il y a le *Shu-King* (livre des Annales ou des documents historiques) ; [...] le *Shi-King* (ou Poèmes antiques), etc. On en attribue la rédaction, ou tout au moins la collection et la mise en ordre à Confucius. » Par exemple ! Voici le caractère que je supposais pouvoir être *king* (*a*) se métamorphoser en *king* (*c*) en *livre*, et la page de Voltaire devenir un coq-à-l'âne. J'en conclus que les trois éditions du *Siècle* étaient fautives, que les circonstances me permettaient de consulter. Il fallait recourir aux meilleures, celles de Moland, qui reproduit le texte de Beuchot, et celle de Kehl. Au tome XV de l'édition Moland, p. 80, comme au tome XXI de l'édition in-8° de Kehl, p. 405, Voltaire écrit « les mots *king-tien* ». Cette fois, je tenais évidemment la bonne leçon, puisque « les mots *king-tien* » me renvoyaient à ce caractère *king* que j'avais déduit de l'inexistant *kieng* et que je ne pouvais interpréter selon cet autre *king* (*c*), celui de Rébelliau. Curieux, pourtant, que trois éditions largement diffusées diffusent précisément un texte inintelligible. C'est qu'on prend aisément son parti de ne rien savoir sur la Chine. Mais quoi, Voltaire lui-même en écrivait parfois avec un peu de légèreté : lui qui reproche ici à Maigrot de n'avoir su lire que deux caractères sur les quatre qu'on proposait à sa perspicacité ; lui qui, dans l'Introduction de *l'Essai sur les Mœurs*, s'aventure jusqu'à l'accuser, ce Maigrot, de ne pas savoir « un mot de chinois », veut-il trancher un débat de conséquence sur la théologie, la politique et l'histoire ? voici comme : il reprend les deux mots qu'en effet proscrivait Maigrot dans son Mémoire, *king-tien*, et feignant que Maigrot ne sût pas de chinois, il se rallie perfidement aux deux contre-sens intéressés que s'imposaient, sur *king*, et sur *tien*, les ingénieux Jésuites. Ceci du moins est sûr : le *king* (*a*) des Chinois ne recoupe nullement notre verbe *adorer*. A telles enseignes que, pour *adorer*, le dictionnaire français-chinois du P. Debesse, S. J., édition de Chang-Hai, 1908, donne

k'in-tchong et *kong-fong ;* et que, sous *king* (*a*) le dictionnaire de Mathews donne en particulier *to worship the gods* (*d*) ; *king kouei chen eul yuan tche* (*e*) formule de sens contesté, mais où il ne peut s'agir que des « esprits », bons, ou mauvais, *kouei chen* (*f*) ; notre fameux *king-tien* (*g*), enfin, avec le sens de *to worship Heaven.* Mathews se proposait ouvertement de servir avec son dictionnaire la cause des missions protestantes ; il traduisit donc *king t'ien* d'une façon aussi évasive que possible, aussi syncrétique, par conséquent ; mais le seul fait que le même mot chinois concerne *les dieux*, *les esprits*, *les démons* et *le ciel* prouve que les Messieurs des Missions n'avaient pas tort de s'en méfier et de chercher un meilleur équivalent de cette chrétienne *adoration* qui n'est accordée qu'à *Dieu.*

Comme si ce ne fût pas assez loin pousser l'impertinence, voici Voltaire se moquer d'un légat assez sot pour « donner un mandement qui condamnait absolument les rites de la Chine à l'égard des morts, et qui défendait qu'on se servît du mot dont s'était servi l'empereur pour désigner *le Dieu du Ciel* ». Tout cela n'est pas plus sérieux que la traduction jésuitique de *king-tien*, ou que les jésuitiques anathèmes contre « la secte de Laokium », et « celle de Fo » [1]. Tournon ne « donnait » pas le mandement. Il se bornait à faire exécuter en Chine une décision mûrie à Rome et prise en connaissance de cause par la Sacrée Congrégation de la Propagande [2] ; Rome ne pouvait en effet accepter de convertir la Chine si, pour ce faire, elle devait préalablement se convertir à la Chine et renier l'idée que jusqu'alors elle se formait de Dieu. Elle baptisa donc Dieu : *t'ien tchou* [3], Seigneur du Ciel.

1. Sous Laokium, que dénigre Voltaire en plusieurs endroits de l'*Essai sur les Mœurs* (voyez édition Moland, t. XI, p. 58 et p. 178 : « Quelque temps avant Confucius, Laokium avait introduit une secte qui croit aux esprits malins, aux enchantements, aux prestiges »), il faut évidemment déchiffrer Lao tseu. Quant aux sectateurs de Fo, qu'il exècre autant qu'en général font les catholiques du XVIII^e^, et plus près de nous Claudel, ce sont les bouddhistes. Il est piquant de voir Voltaire constamment servir la cause des Jésuites. Qu'il s'agisse de Confucius ou du Bouddha, il les suit fidèlement, quoique pour des raisons fort opposées aux leurs : selon les bons Pères, le Bouddha (ce « ver immonde » comme l'appellera Paul Claudel) c'est le rival de Jèsus ; pour Voltaire, une « idole » que servent des quantités de bonzes ; préchrétien pour les Jésuites, Confucius plaît à Voltaire comme l'adorateur supposé d'un seul Dieu, celui justement de Voltaire ; Confucius « ne fit ni l'inspiré ni le prophète : c'était un sage magistrat qui enseignait les anciennes lois », *loc. cit.*, p. 57. Etc.

2. Décret de 1643 (Innocent X), confirmé par un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 13 novembre 1669, et par un décret de Clément XI, en date du 20 novembre 1704 ; cf. Virgile Pinot, *loc. cit.*, pp. 119-120.

3. Voyez, à l'article *Dieu*, le *Debesse* français-chinois. Il ajoute : « Les païens disent *Chang Ti*, *T'ien* ». Dans la *Lettre de Pékin*, citée plus haut, les Jésuites se ralliaient bon gré mal gré à la décision pontificale. Voyez p. 46 : « Tout ce que Rome a décidé, c'est que les Missionnaires ne se serviraient pas des mots *Tien* et de *Changti* pour annoncer le vrai Dieu, parce qu'elle a cru que la signification de ces mots n'était pas assez claire, assez précise, assez formelle et assez exempte du soupçon, des équivoques et de superstition », et aussi parce

Veulent-ils révéler aux Européens les merveilles du taoïsme, les Jésuites ne sont pas plus heureux que Voltaire avec son *king-tien*. Écoutez un Jésuite, en 1773 : « On connaît en Europe le fameux texte de *lao* tsée [*sic*] *Tao* [...] est un parnature [*sic*]. Le premier engendra le second ; deux ont produit le troisième ; les trois ont fait toutes choses. Mais je doute qu'on ait vu celui-ci qui me paraît singulier : « celui qui est comme visible et ne peut être vu, se nomme *y ;* celui qu'on peut entendre et qui ne parle pas aux oreilles *hi ;* celui qui est comme sensible et qu'on ne peut toucher se nomme *ouei ;* en vain vous interrogez-vous sur tous trois, votre raison seule peut vous en parler, et elle vous dira qu'ils ne font qu'un » [1]. D'où il appert que le *Tao Tö King* enseigne le dogme de la Sainte Trinité, et que les trois qualités de l'Être, *y*, *hi*, *ouei* composent évidemment le nom de Jéhovah. Les Jésuites du XX^e^ siècle ont un peu rabattu de cette prétention : le P. Wieger traduit pourtant de cette curieuse sorte : « En regardant, on ne le voit pas, car il est invisible. En écoutant, on ne l'entend pas, car il est non-sonore. En touchant, on ne le sent pas, car il est non-palpable. Ces trois *attributs* ne doivent pas être distingués car ils désignent un même être. » [2] Ce qui est beaucoup trop dire, car c'est personnaliser le *tao* et lui donner des *attributs*, notion de théologie catholique fort étrangère au *Lao Tseu*. Entre temps, Stanislas Julien avait pourtant proposé sa traduction, déjà meilleure : « Vous le regardez (le Tao) et vous ne le voyez pas : on le dit *incolore*. Vous l'écoutez et vous ne l'entendez pas : on le dit *aphone*. Vous *voulez* le toucher et vous ne l'atteignez pas : on le dit *incorporel*.

Ces trois qualités ne peuvent être scrutées à l'aide de la parole. C'est pourquoi on les confond en une seule. » [3] Voici enfin Duyvendak, le dernier, et (au jugement de M. Demiéville) le seul traducteur désormais qu'on puisse prendre en considération : « Ce que l'on regarde sans le voir s'appelle incolore. Ce que l'on écoute sans l'entendre s'appelle aphone. Ce que l'on touche sans le saisir

qu'elle a voulu que le nom du Très Haut s'exprimât par un mot « ne caratérisant que lui ». Mais, comme le dit fort bien Arthur F. Wright, *The Chinese Language and Foreign Ideas*, dans *Studies in Chinese Thought*, The University of Chicago Press, 1953, p. 292 : « Indeed, the Protestant choice of *shang-ti* for « God » was far more a compromise with Chinese usage than the Catholic choice of the relatively unfamiliar *t'ien-chu* [notre *t'ien tchou*]. And, as the tormented missionary translators must have observed, it was the Sinicized term, the most « compromising » term, that had the strongest appeal. The T'ai P'ing rebels, in putting together pseudo-Christian ideology, chose the word *shang-ti* for « God » and deliberately rejected both *t'ien-chu* and *yeh-ho-hua* (Jehovah) as foreignisms. »

1. *Lettre de Pékin*, pp. 28-29.
2. *Les Pères du Système taoïste*, traduction du P. Léon Wieger, S. J., nouvelle édition, Paris, Cathasia, 1950, p. 29.
3. *Le Livre de la Voie et de la Vertu*, Paris, A l'Imprimerie Royale, 1842, p. 47.

s'appelle subtil. Ces trois qualités ne peuvent être scrutées davantage, car, confondues, elles ne font qu'un[1]. » Nous voilà loin de *Jehovah* et des *attributs* d'un Etre personnel. Réduit aux qualités négatives par lesquelles en effet approcher l'incorporel, le *tao* reprend figure chinoise, mais perd du même coup ces prestiges japhétiques dont le déguisaient les Jésuites du XVIIIe[2].

Privés de grammaires et de dictionnaires, dépourvus de textes chinois et de professeurs laïcs, comment les Européens ont-ils peu à peu retourné contre les Jésuites la masse d'informations qu'ils en avaient reçues ? par quels heureux tâtonnements a-t-on pressenti quelques rudiments de la pensée chinoise ? Les ennemis des Jésuites y sont pour quelque chose, ces Dominicains et autres Missionnaires qui proposaient de la pensée, des rites confucéens, une interprétation insistant à dessein sur tout ce qui les distinguait du christianisme. Les laïcs enfin y sont pour une humble part. Ne voit-on pas ce Clerc dont j'ai parlé commettre à la fois une bourde sur Confucius et suggérer des mots *Tchong Yong* la seule bonne traduction ? Je lis en effet chez ce curieux voyageur que Confucius était un vrai modeste qui s'appelait lui-même « Monticule » ou « Tubérosité », parce que son frère l'avait surnommé *Kieu*. Confucius avait pour *sing*, pour nom de famille, *K'ong ;* pour *ming*, pour nom personnel, *K'ieou ;* et *Tchong-ni* pour appellation. Bien entendu, ce n'est pas son frère qui lui donna ce nom personnel de *K'ieou*, dont Marcel Granet nous révéla toutes les implications légendaires. Qu'un Chinois se désigne lui-même par son nom personnel, en l'espèce par *K'ieou*, rien d'insolite : les rites l'y condamnent. Nulle modestie en cette affaire. Je me demandai quelque temps où diable ce Clerc avait pu prendre son idée ; lorsque, relisant le paragraphe 13 du *Tchong Yong*, j'avisai les mots que voici : *Kiun tseu tche tao sseu ; K'ieou wei neng yi yen*. Confucius parle : « Les vertus de l'homme de qualité, j'en vois quatre ; moi *(K'ieou)* je n'ai pas encore pu en accomplir une seule. » Aveu de modestie, oui ; non point dans l'usage ici du nom personnel : *K'ieou*. C'est le sens de la phrase qui peint

1. *Tao Tö King, Le Livre de la Voie et de la Vertu*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1953, p. 33. La recension de cet ouvrage par P. Demiéville se trouve au *T'oung Pao*, vol. XLIII, livr. 1-2, pp. 95-104 ; on y lit que cette traduction « s'imposera comme la plus autorisée de toutes celles qui ont paru et qui paraissent sans cesse en toutes langues ; c'est à celle qu'il faudra se référer désormais, à l'exclusion des précédentes. C'est la seule en effet qui tienne un compte suffisant des récents progès de l'exégèse philologique chinoise » (p. 95).

2. Le *Tchong Yong*, 16, définit les esprits et les démons, les *kouei*, de la façon même dont le *Lao tseu* fait le *Tao ;* cf. *Sseu Chou, Les Quatre Livres*, traduction du Père F. S. Couvreur, S. J., Sien Hsien, Imprimerie de la Mission catholique, 1930, p. 39 : *Cheu tcheu, eul fou kien ; t'ing tcheu, eul fou wen*, que je traduis : *Tu les regardes, et ne les vois pas ; tu les écoutes, et ne les entends pas.*

K'ieou modeste. Ce même Clerc, qui invente la modestie, et jusqu'à la physique de Confucius, s'il lui arrive de traduire *Tchong Yong* « juste milieu », à la mode jésuitique, comme synonyme de « médiocrité », d' « heureuse médiocrité » [1], il lui arrive aussi, p. 211, de traduire autrement, et beaucoup mieux : « ce point central des vertus ». Version enfin sensée, qui devrait s'imposer à tout traducteur non jésuite, puisqu'on lit au *Tchong Yong*, alinéa 14 : *Tseu yue : che yeou sseu hou kiun tseu ; cheu tchou tcheng kou, fan k'ieou tchou k'i chen*, ou encore : « Confucius dit : l'archer ressemble à l'homme de qualité ; s'il rate le centre de la cible, c'est à soi seul qu'il s'en prend. » Aucun doute, le *tchong yong*, c'est le *milieu juste*, le contraire du *juste milieu*. Un peu de cette évidence sera donc suggérée par M. Clerc aux Français du XVIII^e^ : ainsi le plus souvent chemine la pauvre vérité, toute méconnaissable sous ses haillons d'erreurs anciennes ou futures.

On voit maintenant, j'espère, qu'elle avait peu de chance, la vraie pensée chinoise, d'illuminer un Français du XVIII^e^. Admirons donc Gaubil, Fréret, tous ceux qui ont su l'entrevoir ; soyons indulgents à Voltaire et à Montesquieu. Ils avaient contre eux presque tout : leurs propres préjugés, les grands desseins des Jésuites ; ils n'avaient ni textes, ni transcriptions, ni grammaires, ni dictionnaires.

*
* *

Comme il ne parvenait à identifier dans le vocabulaire chinois aucun mot en effet qui correspondît exactement à l'âme des catholiques (ni le *houen* ne convient, ni le *po*, ni le principe du souffle, ni celui du sang), le P. Francesco Sambiaso [2], S. J., qui publia en Chine un traîté de l'âme, le *Ling yen tchong tche*, imagina d'enchinoiser l'âme chrétienne *(anima)* en *ya-ni-ma*. Parmi les

1. Ces traductions confirment à merveille la morale jésuitique telle qu'on la voit évoluer dans le livre trop peu connu de Bernard Grœthuysen, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, I, *L'Église et la bourgeoisie*, Paris, Gallimard, 1936, Bibliothèque des Idées. Voyez p. 201 : « L'Église avait trop parlé des grands et des pauvres. Elle se devait dans les temps modernes d'insister davantage sur ce qui caractérise les états médiocres. » Ou encore, p. 205 : « Le disciple des Pères jésuites sera un homme sûr et qui selon toute probabilité se tiendra toujours sagement dans les bornes de la médiocrité. » Comme disait alors le P. Houdry, la religion n'exige pas de « choses bien extraordinaires ». On voit ainsi les transformations de la structure économique de l'Europe réagir sur la façon dont les Jésuites envoyés à la Chine traduisent les mots *tchong yong* !

2. Né à Naples en 1582, arrivé en Chine en 1613, mort à Macao en 1649, le P. Sambiaso, qui avait sinisé son nom en Pi Fang-tsi, publia également un *Houa Ta*, ou *Réponses sur la peinture*. Voyez Henri Cordier, *Essai d'une bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles*, dans *Mélanges Orientaux*, Paris, Leroux, 1883, pp. 495-546.

nombreux caractères qui se prononcent *ya*, *ni*, et *ma*, il en isola trois qu'il assembla tout de go pour enfin donner corps à l'âme. Or Sang Kong-ye, prince du sang, n'entendit point ce *ya-ni-ma*, vu que, dit naïvement le P. Foureau, « ces trois sons ainsi réunis ne signifient rien en chinois ». Curieux de s'instruire, et piqué par cette difficulté, le prince continua de s'appliquer au *Ling yen tchong tche*. Il en fut à la fin si touché qu'il demanda le baptême. « Cette petite anecdote », ajoute le P. Foureau, suffirait à rendre « estimable » le modeste ouvrage du P. Sambiaso. Il se peut. Ne rions pas trop fort de ce prince chinois ; ni du P. Sambiaso. Si nos écrivains du XVIII^e^ se sont épris de Confucius, s'ils se convertirent assez souvent à sa doctrine — les Jésuites afin de mieux convertir les Chinois au catholicisme, les sceptiques afin de mieux ruiner la doctrine et la religion des Jésuites, — c'est que l'idée de *t'ien*, celle de *tao*, deux des plus importantes notions philosophiques de la Chine, n'étaient pas plus claires en leurs esprits qu'en celui du prince chinois le *ya-ni-ma* derrière lequel il lui fallait deviner l'âme immortelle du chrétien. C'est que les erreurs se transmettent plus vite, et mieux, que les vérités ; c'est qu'à de rares exceptions près, l'histoire comparée de ce qu'on prend pour des idées n'est que celle du cheminement des mythes.

ETIEMBLE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET ROBINSON CRUSOÉ

L'engouement de Rousseau pour Robinson Crusoé. — « La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. » [1] « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. » [2] Un ouvrage échappe cependant à la réprobation de Rousseau. « Ce livre sera le premier que lira Émile ; seul il composera longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée... Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? Est-ce Pline, est-ce Buffon ? Non ; c'est *Robinson Crusoé.* » [3]

L'hostilité non déguisée que Jean-Jacques manifeste à l'égard des « instrumens de la plus grande misère des enfans » confère d'autant plus de valeur à l'éloge qu'il décerne au célèbre roman de Daniel Defoë. Son admiration pour Robinson Crusoé apparaît encore dans d'autres passages de ses œuvres. La tête lui en tourne comme à Émile [4]. Il s'identifie en quelque sorte avec le héros de l'écrivain anglais. Parlant de son installation au lazaret de Gênes où il fut mis en quarantaine, en août 1743, lors de la peste de Messine, il nous dit : « Comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt et un jours, comme j'aurois fait pour toute ma vie. » [5] Durant son séjour à l'île Saint-Pierre, il aimait communier avec la nature en laissant son bateau dériver sur le lac. Une de ses promenades préférées, « c'étoit d'aller débarquer

1. *Emile*, t. II, p. 85, des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, éd. Hachette en 13 volumes, à laquelle se réfèrent généralement les auteurs. Dans cette étude, toutes les références se présentant sous forme de chiffres romains suivis de chiffres arabes, renvoient aux œuvres diverses de Rousseau dans l'éd. Hachette ; celles qui ne comptent que des chiffres arabes renvoient au roman de Defoë.
2. II, 155.
3. II, 156.
4. Dans l'*Emile* (II, 156), parlant de l'intérêt que son élève portera au livre de Defoë, Rousseau écrit : « Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations... ».
5. *Confessions*, VIII, 209.

à la petite île, de s'y promener une heure ou deux, ou de s'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour s'assouvir du plaisir d'admirer ce lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvoient à sa portée, et pour se bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île »[1]. A ses yeux, Robinson Crusoé symbolisait, au même titre qu'Adam, la grandeur et la puissance de l'homme vivant en harmonie avec la nature, loin de l'influence néfaste de la société[2].

Les raisons d'une admiration si vive. — Dans ses *Dialogues*[3], Rousseau nous fournit un début d'explication de son enthousiasme pour Robinson : « Jean-Jacques n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore plus avec lui-même. Il chérissoit leur société, mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, et peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de *Robinson* m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son île déserte. » L'amour de la solitude ne constitue cependant pas une raison suffisante. A. Ravier[4] parle d'une « sympathie d'âme » ; l'expression ne manque pas de poésie, mais elle est trop générale, trop vague. Le lecteur souhaiterait connaître les ressorts psychologiques de cette affinité.

Les inclinations, les goûts, le non-conformisme, l'esprit aventureux, l'instabilité même, en un mot la personnalité si attachante de Robinson Crusoé offre avec celle de Rousseau une similitude étonnante. Le récit des tribulations du voyageur anglais revêt un caractère profondément humain, car il se présente sous la forme d'une auto-biographie dont le style est simple et direct : « Je suis né en l'année mil six cent trente-deux, dans la ville d'York, d'une bonne famille... »[5] Dès les premières lignes, Jean-

1. IX, 73. Rappelons au lecteur que c'est contre une élévation proche du rivage que Robinson adossa son « château » (1, 127. Nous nous référons à la traduction française : *La vie et les avantures surprenantes de Robinson Crusoé*, Amsterdam, Lhonoré et Châtelain, 1763. Nous n'avons pu nous procurer, comme nous le souhaitions, une édition antérieure à l'*Emile*. Celle-ci est cependant conforme, quant au texte, à celles qu'on a diffusées sur le continent à partir de 1721 : elle est l'œuvre des mêmes traducteurs et elle a été éditée comme elle chez Lhonoré et Châtelain. Nous insistons sur cette question parce qu'il existe de nombreuses contrefaçons et versions abrégées postérieures à l'*Emile*).
2. *Contrat social*, III, 308.
3. IX, 201.
4. *L'éducation de l'homme nouveau*, Thèse complémentaire *(Étude historique de l'Emile)*, Lyon, Bosc et Riou, 1941, p. 239.
5. I, 1.

Jacques est conquis, et bien des années plus tard, il s'inspirera de ce liminaire, inconsciemment sans doute, quand il composera ses *Confessions* [1]. Comme celle de Jean-Jacques, la famille de Robinson est d'origine étrangère. Le destin a placé les deux hommes dans un « état mitoyen », entendons dans « le premier étage de la vie bourgeoise » que l'un et l'autre considèrent comme le plus simple, le plus tranquille et « le plus à la portée de la félicité humaine » [2]. Hélas, le même destin les a condamnés à courir l'aventure loin de leur ville natale [3]. Le frère de Crusoé a disparu sans laisser de traces ; celui de Rousseau également [4]. A dix-huit ans, Robinson n'avait appris aucun métier, « il s'obstinoit à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on lui faisoit d'embrasser une profession » [5]. Riche d'imagination et de projets, se disant qu' « il étoit trop tard pour entrer en apprentissage ou pour devenir clerc chez un procureur, que s'il l'entreprenoit, il étoit sûr de ne finir jamais son temps, de s'enfuir de chez le maître, et de s'embarquer », il s'échappe de la maison paternelle sans même dire adieu à ses parents [6]. Jean-Jacques s'est trouvé dans une situation identique. Après avoir longtemps hésité sur la voie à suivre, son oncle Bernard voulut lui faire choisir « l'utile métier de *grapignan* » et le plaça chez le greffier de Genève. L'essai se solda par un échec complet. Ensuite Jean-Jacques devint apprenti-graveur chez M. Ducommun, mais il s'adapta mal à cette nouvelle ambiance et, le 15 mars 1728, il quitta son patron et les lieux de son enfance, sans consulter ni son père ni son tuteur, s'abandonnant à « la fatalité de sa destinée » [7]. Notons encore que Rousseau découvrait en Crusoé une sorte de corégionnaire [8].

Compte tenu de la psychologie du Genevois, ces raisons, quoique

1. Si l'on excepte l'apostrophe orgueilleuse que Rousseau a mise en tête de son livre, les deux ouvrages commencent à peu près de la même manière : « Je suis né à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau, citoyen... » (VIII, 1).

2. 1, 4 et suiv. et 2, 2 — VIII, 29.

3. Crusoé parle d' « une espèce de fatalité » (1, 3). Le Dr E. Regis croit que Rousseau obéissait à une sorte d'impulsivité migratrice héréditaire (cf. *La dromomanie de J.-J. Rousseau*, dans *La Chronique Médicale*, 17e année, no 5, 1er mars 1910, pp. 129-138). Disons simplement qu'en bon Genevois Rousseau avait la passion des voyages (cf. VIII, 37 : « Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déjà commençoit à se déclarer... Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste guère »). En consultant la carte de ses voyages dressée par M. A. Chaix (cf. *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, XVII (début), le lecteur se rendra compte qu'il a sacrifié à son penchant et qu'on pourrait presque l'appeler un « Robinson de terre ferme ».

4. 1, 2 — VIII, 4-5.

5. 1, 2 et 10.

6. 1, 9 et 10.

7. VIII, 19, 20, 28 et 29. Sur les multiples professions de Rousseau, cf. notre étude *Pour mieux connaître Rousseau*, dans *La Revue Internationale de Psycho-Pédagogie*, 1955-1956, vol. IV, pp. 559-587.

8. Nous traiterons ce point plus en détails dans la suite.

purement sentimentales, suffisent pour expliquer l'intérêt si vif qu'il portait au livre de Defoë. Mais il en existe d'autres, dont la moindre n'est pas la véritable passion de Jean-Jacques pour les récits de voyages : « J'ai, dit-il, passé ma vie à lire les récits de voyages [1]. » Il exagère à peine, car ce genre de littérature n'avait guère de secrets pour lui. Il parle en effet de Corréal [2], du Tertre, Kolben [3], Battel, Dapper, Merolla, Purchass [4], Chardin, Kempfer [5], de Laloubère, Le Beau [6], La Condamine [7], Lucas, Tavernier [8], Vairasse [9]..., tous grands voyageurs ou auteurs de relations de voyages. Un examen approfondi de la question nous a permis de conclure que Rousseau s'est inspiré à plusieurs reprises de l'*Histoire générale des voyages*, de l'*Histoire générale des Antilles*, des *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, des *Avantures du sieur Le Beau, avocat du parlement.* Quel profit a-t-il tiré de *La vie et les avantures surprenantes de Robinson Crusoé* ? Cet ouvrage peut-il être rangé parmi ses sources bibliographiques à côté des écrits de Plutarque, de Sénèque ou de Fénelon ? Pourquoi en a-t-il fait le livre de chevet d'Émile ?

État de la question. — A notre connaissance, nulle étude ne répond d'une manière satisfaisante aux questions que nous venons de poser. Certes, A. Ravier [10] reconnaît que *Robinson Crusoé* est « l'une des sources [de Rousseau] les plus authentiques, les plus sûres... et pourtant la plus oubliée », mais il ne lui consacre que deux pages et se contente de reproduire les passages où Rousseau en parle. — P. Dottin réserve à *Rousseau et Robinson* six pages de son remarquable ouvrage *Daniel de Foë et ses romans* [11]. Il montre que l'immortalité du roman de Defoë date de l'*Émile*. Les remarques de Rousseau ont ramené l'intérêt du public du second sur le premier volume [12] et entraîné la publication d'une foule d'éditions abrégées. — Dans son *Problem ekonomji* [13], A. Kostanecki traite de l'*Émile* et de *Robinson Crusoé*, mais il fixe son

1. II, 423.
2. I, 86 et 130.
3. I, 131.
4. I, 142.
5. I, 144.
6. II, 29 et 289.
7. II, 241.
8. II, 423.
9. XI, 186.
10. *Op. cit.*, pp. 239-241.
11. P. U. F. et Oxford Univ. Press, 1924, t. II, pp. 402-408.
12. Celui qui décrit la vie de Robinson dans son île.
13. *Le problème économique*, Nakladem Ksiegarni F. Hoesicka, 1920 ; cf. *Annales*, XIX, pp. 302 et suiv.

attention sur l'influence exercée par Defoë sur les idées économiques de Rousseau.

P. Nourrisson a consacré tout un livre à la question [1]. Son étude pèche contre l'esprit scientifique, manque d'objectivité et nous paraît fort médiocre. Le R. P. Ravier parle sans ambages du pamphlet de P. Nourrisson et de sa haine à l'égard de Rousseau [2]. Le compte rendu bibliographique des *Annales de la Société J.-J. Rousseau* [3] n'est pas moins sévère : « Ce petit ouvrage, en définitive, ressortit plus au genre du pamphlet qu'à celui de la critique sérieuse. L'auteur aurait pu sans inconvénient le garder dans ses cartons. » « Chacun, dit P. Nourrisson [4] a le droit de juger [Rousseau] à condition de citer les textes avec exactitude et de les interpréter de bonne foi. » Mais l'auteur, auquel Jean-Jacques inspire une « répulsion instinctive » [5], suit mal sa méthode. Pourquoi se réfère-t-il à Diderot, Grimm, Voltaire [6] dont l'hostilité envers Rousseau est bien connue ? Une plume honnête, estime-t-il, se refuse à transcrire la scène de la fontaine de Turin, mais il y revient par deux fois [7]. Pour lui, la folie du Genevois ne fait aucun doute : elle s'est insinuée jusque dans ses chefs-d'œuvre [8]. Sans même accorder au malheureux Jean-Jacques le bénéfice de l'irresponsabilité [9], il le charge de tous les péchés d'Israël : « Rousseau est le père du romantisme moderne dans ce qu'il a d'excessif et de faux » [10] ; il est responsable des crimes de la Révolution [11], car « de ses idées Marat et Baboeuf tireront les conséquences logiques » [12] ; « il est le père de la souveraineté du nombre, du suffrage universel, brutal et inorganisé » [13], et celui du communisme également [14].

Ramenons P. Nourrisson au sujet dont il s'ingénie à nous tenir éloignés, désireux qu'il est de développer tous les lieux communs antirousseauistes. Jean-Jacques tire profit de tous ceux qui l'approchent et fait payer très cher ses travaux de copie : « le vaisseau naufragé, source de ravitaillement pour Robinson, revient invin-

1. *Jean-Jacques Rousseau et Robinson Crusoé*, Paris, Spes, 1931.
2. *Op. cit.*, p. 241, note 99.
3. Tome XX, p. 265.
4. P. 12.
5. P. 177.
6. Notes 40, 45 et 59.
7. Pp. 18 et 21.
8. Pp. 26 et 140.
9. P. 24.
10. P. 146.
11. Pp. 151-152 et 158-159.
12. P. 155.
13. P. 178.
14. Pp. 173-174.

ciblement à la mémoire »[1]. Thérèse Levasseur se fait l'esclave de Rousseau, comme Vendredi celui de Crusoé[2]. L'habit d'Arménien que Jean-Jacques a adopté lors de son séjour à Motiers-Travers peut évoquer, ainsi que le suggère Nourrisson[3], l'accoutrement de Crusoé[4], mais le rapprochement entre Robinson dînant entouré de son perroquet, de son chien et de ses chats, et Jean-Jacques prenant le café avec Thérèse, sa chatte et son chien nous semble assez surprenant[5]. Pour bien prouver que Rousseau avait la manie « insulaire », il rappelle que M. de Girardin le fit enterrer dans l'île des Peupliers et que ses restes furent déposés dans une île du grand bassin des Tuileries avant d'être transférés au Panthéon[6]. Voilà certes un bel exemple d'une obsession posthume !

Robinson Crusoé *et l'image que se fait Rousseau du bon sauvage.* — Des recherches antérieures nous ont révélé que Rousseau a lu et relu très attentivement les livres dont il parle avec enthousiasme et qu'il en a tiré grand profit. Cette constatation d'ordre général nous donne une raison d'espérer découvrir dans ses œuvres des réminiscences du roman de Defoë. Mais, comme, en bon Genevois, Jean-Jacques a bien digéré ses lectures[7], ne nous attendons pas à les déceler sans difficultés.

L'éloge du sauvage que contient l'*Émile* se rattacherait à l'influence de *Robinson Crusoé*, selon P. Nourrisson[8]. Cette déclaration trop vague risque de nous induire en erreur. Au XVIII^e^ s., la supériorité du sauvage sur l'homme civilisé, soulignée notamment par les missionnaires, était quasi un lieu commun. Nous ne pouvons donc considérer l'influence du roman de Defoë comme exclusive, bien qu'elle nous semble manifeste. Voici d'ailleurs les résultats de l'étude comparée des textes. Rousseau a cru avoir démontré l'excellence originelle de l'homme — dont il fait un des pivots de son système philosophique et pédagogique — et il a admis sans réserve le mythe du bon sauvage[9]. Dans le deuxième *Discours*[10], il cite notamment l'exemple des Caraïbes paisibles

1. P. 47.
2. P. 48.
3. P. 102.
4. I, 130. Cf. cependant ce que dit Rousseau de ce costume d'Arménien en IX, 41.
5. P. 95. Quel rôle joue Thérèse ? Celui du perroquet apparemment !
6. P. 126.
7. Cf. V, 17. En lisant une foule de livres variés, il s'est constitué un « magasin d'idées » où il a puisé dans la suite, croyant bien souvent n'emprunter qu'à son propre fonds.
8. P. 69.
9. I, 133.
10. I, 102.

jusque dans leurs amours. Les naturels dont parle Crusoé sont justement des Caraïbes. L'Espagnol qualifie de « bonnes gens » ceux d'entre eux qui l'ont hébergé ainsi que ses compagnons d'infortune. Les sauvages demeurés dans l'île après leur capitulation se montrent « les observateurs les plus religieux de leur parole qu'il est possible de trouver parmi les hommes » [1]. Vendredi est plein de qualités physiques et morales [2]. Son amour extrême pour son père a quelque chose de touchant [3]. Mais Crusoé a été le témoin d'affreux festins. Il a vu les cannibales tuer leurs prisonniers de guerre, les faire cuire, puis ronger leurs membres jusqu'aux os [4]. Pourtant il ne peut affirmer qu'ils commettent là une action criminelle, car « ils n'ont pas le moindre dessein de braver la justice divine... et ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier, et de le manger, que nous de tuer un bœuf, ou de manger un mouton » [5]. Rousseau accorde aux sauvages une excuse analogue quand il écrit qu'ils sont tous cruels, sans que leurs mœurs ne les portent à l'être, en raison de leur goût pour la viande et vu qu'ils vont à la guerre comme à la chasse [6].

Jean-Jacques a souligné à plusieurs reprises la vigueur physique de l'homme vivant dans l'état de nature et son mépris pour les bêtes féroces [7]. Les Caraïbes que décrit Defoë ont une force extraordinaire [8]. Robinson frissonne en songeant que les sauvages auraient pu, s'ils l'avaient aperçu, le rejoindre en un instant grâce à la rapidité prodigieuse de leur course [9]. Vendredi « vole avec la vitesse d'une flèche qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc » [10]. A une demi-lieue du rivage, il aperçoit les Espagnols grimpés sur une colline, alors que son maître ne les distingue pas avec sa lunette [11]. Rousseau rapporte un fait analogue [12]. On objectera qu'il parle des Hottentots et non des Caraïbes, mais vu que nous avons cherché ce renseignement avec autant d'insuccès que de patience chez les voyageurs décrivant les populations du Cap, et, d'autre part, comme Jean-Jacques déforme souvent ce qu'il a lu, ce rapprochement ne nous paraît pas sans

1. 2, 185.
2. 1, 419, 424 et 425.
3. Cf. la scène qui suit la délivrance du vieux sauvage (1, 475) et celle qui se produit au retour de Vendredi dans l'île après son séjour en Europe (2, 62-63).
4. Cf. notamment 1, 356-357.
5. 1, 367.
6. II, 125.
7. I, 85, 86, 89 et 131.
8. 2, 107.
9. 1, 371 ; cf. aussi 2, 181.
10. 2, 62 ; cf. aussi 1, 476.
11. 2, 60.
12. I, 89.

fondement. Selon le Genevois, l'homme sauvage ne craignait pas de se mesurer avec les bêtes féroces et, grâce à son adresse et son intrépidité, il parvenait à en triompher : « Mettez un ours ou un loup aux prises avec un sauvage robuste, agile, courageux, comme ils sont tous... et vous verrez... », écrit-il dans le deuxième *Discours* [1]. Ne se souvient-il pas de l'audace de Vendredi en face des loups et de son combat surprenant avec un ours d'une taille monstrueuse [2]. L'homme primitif grimpe lestement sur les arbres et y trouve un refuge assuré, dit-il [3]. Vendredi se hisse au sommet d'un chêne « avec une adresse étonnante » [4] et Robinson se met à l'abri d'une attaque éventuelle en passant la nuit dans les branchages d'un sapin [5]. Les premiers humains groupés en sociétés n'avaient pour tout langage que des cris inarticulés, lisons-nous dans le deuxième *Discours* [6]. Le naturel capturé par les gens de Robinson lors du combat qui coûta la vie à Vendredi « parloit du gosier d'une manière si creuse et si étrange, qu'il ne paroissoit pas seulement former des sons articulés » [7]. Une image chère à Rousseau est celle de la terre « abandonnée à sa fertilité naturelle » et fournissant généreusement leur subsistance à ses occupants [8]. Souvenons-nous que son île procure à Robinson des vivres en abondance [9].

Ces divers rapprochements établissent avec une quasi certitude que Rousseau s'est inspiré de *Robinson Crusoé*. Mais comme d'aucuns pourraient nous objecter que Defoë et lui ont pu se référer à des sources communes, nous produirons un témoignage formel. En IX, 72, Rousseau écrit : « J'ai lu qu'un sage évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savoit que dire : *O!* Il lui dit : « Bonne mère, continuez de prier toujours ainsi ; votre prière vaut mieux que les nôtres. » Un peu plus loin [10], il évoque l'image de Robinson et de son île. Ce n'est point par hasard que ces deux souvenirs ont surgi au même moment, car si l'on ne peut déterminer lequel des deux a induit l'autre, il existe un lien évident entre eux. Ne

1. I, 86.
2. 1, 574 et 577-582.
3. I, 85, 86.
4. 1, 579.
5. 1, 101 ; cf. aussi 1, 243.
6. I, 107.
7. 2, 315.
8. I, 85 et 129, notamment.
9. « Je défie tous les marchés de Leaden-Hall de mieux fournir une table, que je le pouvois faire, à proportion de la compagnie », conclut le bénéficiaire de cette munificence (1, 242-243).
10. IX, 73.

sachant plus où il avait lu ce qu'il voulait nous relater, Jean-Jacques a mis en scène un évêque — ce nouvel arrangement ne donnait d'ailleurs que plus de poids au trait rapporté — ; en fait, cette prière, ainsi que le raconte Robinson et non point un saint évêque, était celle, non pas d'une vieille femme, mais des prêtres caraïbes au dieu Bénamukée [1].

Robinson Crusoé *et la* profession de foi du vicaire savoyard. — Rousseau a parlé de religion dans plusieurs de ses œuvres. Dans la *Lettre à M. de Beaumont*, il résume ses sentiments en la matière. Il est chrétien, mais il se soucie plus de la vertu et des bonnes œuvres que des dogmes et des croyances ; il place la charité au-dessus de la foi ; il ignore les subtilités de doctrine, car seul l'amour de Dieu et du prochain importe. Il revient sur ce sujet dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* [2], où il prend la défense de la religion naturelle, la seule dont il entretiendra Émile, lui laissant le soin de choisir plus tard celle qui lui plaira [3]. La raison, le sentiment, le spectacle de la nature, une sorte de voix intérieure nous parle de Dieu et nous dicte nos devoirs. Les dogmes particuliers brouillent la notion du grand Être et troublent la paix sur la terre. Toutes les religions sont bonnes. Il existe quelques notions primitives que quiconque peut admettre. Prétendre qu'on possède seul la vérité est condamnable. Le fanatisme et le dogmatisme doivent céder le pas à la liberté et à la tolérance.

Les deux modèles du vicaire savoyard, selon les renseignements mêmes de Rousseau [4], furent l'abbé Gâtier et l'abbé Gaime. Le premier était savoyard et son passé correspond à celui du vicaire [5]. Le second, savoyard également, aborda des questions de religion avec Jean-Jacques, quand ce dernier servait chez Mme de Vercellis [6]. Ceci n'explique cependant pas la pensée religieuse du Genevois : ses origines sont plus complexes. P. M. Masson, dont l'ouvrage magistral [7] fait autorité en la matière, ne voit point en *Robinson Crusoé* une source possible de Rousseau [8]. Cependant,

1. « Il me répondit que c'étoit l'affaire des Ookakées, qui lui font dire *O !...* » (1, 437) ; cf. aussi 2, 277 où Atkins explique à sa femme qu'il a dit « O » à son Dieu, entendons qu'il lui a adressé ses prières.
2. II, 236 et suiv. ; cf. aussi les pages 232-236 qui en constituent le prologue.
3. II, 287.
4. VIII, 84.
5. VIII, 83-84.
6. VIII, 63-64.
7. *La religion de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1916.
8. P. Nourrisson, *op. cit.*, pp. 70-73, estime que la *Profession de foi* contient de nombreuses réminiscences du livre de Defoë, mais il cite bien peu d'exemples probants.

sur bien des points, les conceptions de ce dernier offrent des analogies avec le roman anglais. Robinson nous présente un prêtre français plein de zèle et de dévouement, qui, bien que papiste, fait preuve de cette largeur de vues et de cette tolérance qui caractérisent le vicaire savoyard. Ce prêtre estime que si l'on peut disputer sur les dogmes, on doit tomber d'accord sur certains principes généraux. Quoiqu'il milite pour son Église, il ne croit pas que ceux qui n'en font point partie seront réprouvés [1]. Par délicatesse, il baptise les femmes sauvages et les marie avec les Anglais sans laisser voir qu'il est catholique [2]. Il convient de bonne grâce avec Robinson de ne parler aux indigènes cantonnés dans l'île que des vérités premières du christianisme et d'omettre toutes divergences entre catholiques et protestants [3]. Le Père Simon, autre missionnaire catholique et français, estime que Robinson et lui peuvent se considérer mutuellement comme chrétiens, bien qu'il soit catholique et son interlocuteur huguenot [4]. Mais le premier rôle revient encore à Robinson. Lui, qui n'avait jamais prononcé le nom de Dieu que pour blasphémer, apprend à le connaître et à le servir en écoutant sa raison et son cœur. Comme le vicaire, il n'est pas un grand philosophe ; le spectacle de la nature le porte également à s'interroger, avec franchise et crainte, sur Dieu et sur le monde [5]. Il raisonne de la même manière, accueillant spontanément les évidences dont il a le sentiment et en inférant naturellement quelques grandes vérités [6]. Il ne s'occupe ni des controverses théologiques ni des subtilités en matière de doctrine « qui ont produit tant de désordres dans le monde » [7]. Rousseau, comme Crusoé, constate que la raison ne conduit pas plus loin que la religion naturelle [8]. Nous pourrions signaler bien d'autres similitudes si nous n'avions à traiter un point plus important.

1. 2, 214 et suiv., 222, 259 et suiv., 282.
2. 2, 283.
3. 2, 292.
4. 2, 432.
5. « Je m'assis par terre, et me mis à contempler la mer, qui se présentoit devant moi, et qui étoit calme et unie. Dans cette posture, il me vint à peu près dans l'esprit les pensées suivantes : « Qu'est-ce que la terre ? qu'est-ce que la mer sur laquelle j'ai tant vogué ? d'où cela a-t-il été produit ? que suis-je moi-même ? que sont les autres créatures humaines et brutes, privées, et sauvages ? quelle est notre origine ?... » (1, 203) — « Il (le vicaire savoyard) me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyoit le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne ; dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnoit le paysage... On eût dit que la nature étaloit à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir contemplé ces objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi » (II, 236).
6. 1, 203 et suiv. — II, 240 et suiv.
7. 1, 445-446.
8. 1, 441 — II, 287. Le premier entend en rester là avec Emile ; le second voudrait aller plus loin.

ROBINSON CRUSOÉ *et les conceptions pédagogiques de Rousseau.* — Un des principes directeurs de l'*Émile* est la bonté originelle de l'homme et l'action corruptrice de la société : « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. » Ce double postulat constitue le fondement du rousseauisme et c'est avec lui que s'ouvre l'*Émile*. Dans l'esprit de Rousseau, depuis le deuxième *Discours*, ce n'était plus un postulat mais une vérité démontrée. Aussi, dans son *Traité d'éducation*, en tire-t-il les conséquences logiques.

Émile sera élevé à la campagne loin des noires mœurs des villes ; peu de personnes l'approcheront. Son précepteur le formera selon les lois de la nature et s'efforcera de préserver le plus longtemps possible son innocence native. Il organisera prudemment sa confrontation avec la société.

Cette éducation, que Rousseau dépeint comme une préparation à la vie, trouvera son point de départ et sa fin dans l'individu même. Elle rendra Émile capable d'apprécier et de mesurer à leur juste valeur les événements, les choses et les hommes pour qu'il ne sacrifie ni aux préjugés ni à l'opinion. Limitant ses désirs à ses possibilités, l'élève ne devra son bonheur qu'à lui-même. En observant ce qui l'entoure, il se construira un savoir en rapport avec ses besoins. Pendant longtemps, ainsi que nous le disions au début de cette étude, il se contentera d'un seul livre : *Robinson Crusoé*.

Le choix de Rousseau s'explique aisément. Crusoé est réduit dans son île à « un état de pure nature »[1]. Grâce à son génie inventif, il parvient non seulement à satisfaire ses besoins mais à vivre plus heureux que jadis[2] :

> Je croyois, nous dit-il, me pouvoir féliciter à bon droit, de ce qu'une puissante barrière me garantissoit suffisamment des maux contagieux du siècle... Il ne me manquoit rien de tout ce qui en étoit nécessaire pour ma nourriture et pour mon entretien : eh ! de quoi m'auroit servi le surplus ?... Je préférois cette vie à celle que j'aurois pu mener dans le commerce du monde... ; sans la crainte des sauvages, j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours...[3]

Corrompu pour avoir embrassé trop tôt la vie de marin, qui est de tous les états celui où l'on a le moins la crainte de Dieu[4], Robinson redevient bon dans la solitude et ouvre son cœur à la prière et aux sentiments religieux[5].

1. 1, 263.
2. 1, 250 ; cf, aussi 1, 252.
3. 1, 288-289, 305, 379.
4. 1, 297.
5. 1, 199, 203 et suiv., 209, 212-213, 229, 294 et suiv.

L'inventeur de la pédagogie axée sur l'intérêt, le besoin et la vie a trouvé en Crusoé un bel exemple du génie que peut déployer un homme mis en face de la nécessité. Manquant de récipients, Robinson se souvient d'avoir vu travailler un vannier et se met à tresser des paniers [1]. Il réfléchit longtemps sur la manière de se procurer quelques « vaisseaux de terre » dont il a un besoin extrême ; après deux mois d'efforts, le voilà riche de plusieurs vases et même de vaisselle vernie et cuite au four [2]. Ses cognées au taillant ébréché le forcent à réinventer la meule à aiguiser [3]. Très désireux de fumer, mais privé de sa pipe depuis le naufrage, il en façonne une dont il est très fier [4]. La nécessité ne tarde pas à le rendre expert en mécanique. A pareille école, conclut-il, « tout homme qui se seroit trouvé en ma place, ne seroit pas devenu moins habile » [5].

Par la faute des maîtres qui font plus de cas de la boutique d'un orfèvre que de celle d'un serrurier, la plupart des élèves acquièrent une fausse idée « du vrai mérite des arts et de la vraie valeur des choses ». Une telle erreur, estime Rousseau [6], peut ruiner le bénéfice de longues années d'efforts. Se souvenant une fois de plus de l'île de Robinson, il poursuit : « Émile songeant à meubler son île aura d'autres manières de voir [7]. » Comme son héros favori s'approvisionnant à la hâte aux restes du bateau, sans doute choisira-t-il ce dont il a le plus besoin : des vivres, des armes, de la poudre, des scies, des marteaux, des clous, des haches, un grand coffre d'outils qui valent plus que l'or... [8]. En tout cas, son précepteur lui rappelle à point nommé l'exemple de Crusoé : « Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eut paru un homme très respectable et l'autre un petit charlatan. » [9]

S'efforçant d'établir une hiérachie parmi les professions, Rousseau déclare :

> Le premier et le plus respectable de tous les arts est l'agriculture ; je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisième, et ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires, jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-dessus de son *Robinson* ! [10]

1. I, 236 et suiv.
2. I, 238, 267-272 et 320.
3. I, 182-183.
4. I, 320.
5. I, 159 ; cf. aussi I, 320.
6. II, 157.
7. *Loc. cit.*
8. I, 105 et suiv.
9. II, 157.
10. II, 159.

Que l'aventurier d'York ait accordé la préséance à l'agriculture ne fait aucun doute. Recueillant précieusement les grains de quelques épis trouvés « miraculeusement » auprès de sa demeure, il les sème. Après quatre ans de peines et de soins, il savoure enfin le fruit de ses travaux en se disant : « C'est une chose étonnante, et à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent réflexion, que les préparatifs qu'il faut faire avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un morceau de pain »[1]. Dépourvu de matières premières, Robinson n'a pu, dans son île, s'initier à la forge, mais l'avidité avec laquelle il s'empare des outils de fer et d'acier découverts sur le vaisseau [2], les efforts qu'il déploie pour se confectionner une pelle en bois [3], la patience infinie qu'il lui faut pour tirer d'un arbre entier une seule planche faute d'outils convenables [4], démontrent à suffisance l'extrême utilité du travail du fer. A l'aide d'une hache et d'un rabot seulement, le naufragé se fabrique une chaise et une table, puis des étagères pour ranger ses outils. Il enfonce des chevilles dans les murs pour suspendre ses fusils [5]. Pendant une semaine, il étaye sa maison avec le plus grand soin [6]. Plus tard, il assemble une tablette de cuisine pour y apprêter ses viandes [7]. A le voir si souvent occupé à « la charpente », Émile choisira sans doute le métier de menuisier que son précepteur estime lui convenir le mieux [8].

Plusieurs grands pédagogues ont réservé, dans leurs systèmes d'éducation, une large place aux travaux manuels dont la valeur formative est en effet très grande. Nous voyons en Rousseau leur maître incontestable : c'est dans les ateliers qu'Émile acquerra la notion des relations sociales ; d'une manière générale, « une heure de travail lui apprendra plus de choses qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications »[9]. Le désir d'imiter Robinson donne à l'élève le plus vif intérêt pour ce genre d'occupations : « L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela : vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir »[10]. Cet enfant, Rousseau

1. I, 262-263.
2. I, 108-109.
3. I, 162.
4. I, 150.
5. I, 150-151.
6. I, 164-165.
7. I, 166.
8. II, 172.
9. II, 157.
10. II, 156.

veut qu'il juge, raisonne, prévoie comme Robinson, qu'il tâche de résoudre les problèmes qu'il s'est posés dans son dénuement et qu'il redresse les erreurs qu'il a parfois commises [1]. Les thèmes d'application ne manquent pas : Crusoé doit construire un radeau pour transporter ses trésors du navire échoué jusqu'à l'île [2], choisir un site convenable et y bâtir sa maison [3], trouver le moyen de se passer de son fusil, car ses réserves de balles et de poudre ne dureront pas toujours [4], etc. Avant d'avoir l'expérience, Robinson est obligé d'en faire les frais. Comme il n'a pas prévu la saison sèche, il perd ses précieux grains d'orge et de froment [5]. Désireux de se procurer une embarcation, il creuse un cèdre géant en un temps infini, mais ne parvient pas à le mettre à flot, car il a installé son chantier trop loin de la mer [6]...

Le lecteur patient peut découvrir dans l'œuvre de Rousseau bien d'autres réminiscences et allusions au roman de Defoë. Le thème de l'île déserte, cher à P. Nourrisson, reparaît notamment dans ce passage caractéristique :

> Supposez un philosophe relégué dans un île déserte avec des instrumens et des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours ; il ne s'embarrassera plus guère du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre, mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être [7] [et dans cet autre où, au soir de son existence, le Genevois continue de s'identifier à Crusoé :] Je l'ai vu dans une position unique et presque incroyable, plus seul au milieu de Paris que Robinson dans son île [8].

Ailleurs [9], Rousseau évoque le personnage de Vendredi. Ses considérations sur les fausses représentations et les alarmes que fait naître une imagination effrayée semblent s'inspirer des réflexions de Robinson sur le même sujet :

> Je ne pus dormir de toute la nuit, à mesure que je m'éloignois de la cause de ma frayeur, mes craintes s'augmentoient aussi. Bien opposé à cet égard à ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur. Mais mes idées effrayantes me troubloient tellement, que bien qu'éloigné de l'endroit où j'avois pris cette crainte, mon imagination ne me représentoit rien qui ne fût triste et affreux. Je m'imaginois quelquefois que c'étoit le Diable [10].

1. *Loc. cit.*
2. 1, 105.
3. 1, 126 et suiv.
4. 1, 138.
5. 1, 231-232.
6. 1, 283-287.
7. II, 137-138. Cette île, que meublera Emile (II, 157), est bien celle de Robinson ; Jean-Jacques le précise d'ailleurs en II, 156.
8. IX, 211.
9. II, 156.
10. 1, 339 — II, 104-105.

Telle est la dette que Rousseau a contractée à l'égard de Defoë. Il s'en est acquitté avec usure, car au moment où les réimpressions commençaient à s'espacer, il a établi pour jamais la renommée de *Robinson Crusoé*, grâce à l'incomparable éloge qu'il en fait dans son *Émile* [1].

Après avoir démontré d'une manière irréfutable l'influence exercée par l'illustre romancier anglais sur la pensée du Promeneur solitaire, abordons une question pleine d'intérêt :

Quand Rousseau a-t-il lu Robinson Crusoé ? — « Où et comment Jean-Jacques connut-il [ce] roman ? Aucune note ne permet de le préciser », écrit A. Ravier [2], qui renonce ainsi à élucider le problème. Certes, nul document n'apporte une réponse définitive, mais il est permis d'avancer des hypothèses dont l'une au moins nous paraît présenter un haut degré de probabilité.

Rousseau a lu *Robinson* avant mai 1762, date de la publication de l'*Émile*. La version anglaise [3] parut le 25 avril 1719. Pour un voyageur tel que Robinson, franchir la Manche n'était qu'une promenade, aussi, dès mars 1720, une traduction de *La vie et les avantures surprenantes de Robinson Crusoé* fut-elle imprimée à Amsterdam, chez Lhonoré et Châtelain. En septembre de la même année, la traduction des *Nouvelles avantures* était mise en vente. Or, depuis le début de 1719, Jean-Jacques lisait force romans. On peut suppposer qu'il a dévoré le *best seller* du temps en 1720-1721. Cependant, c'est dans la bibliothèque de son grand-oncle maternel [4] qu'il puisait alors. Il ne se trouvait là que des ouvrages sérieux [5] et le roman de Defoë ne pouvait y être puisque M. Bernard était mort bien avant sa parution [6]. Cette première hypothèse paraît donc peu vraisemblable.

Envisageons-en une seconde selon laquelle Rousseau aurait lu *Robinson Crusoé* au moment où il parcourait les récits de

1. Nous reproduisons intégralement ce passage au terme de notre étude. Avant la publication de l'*Emile*, les *Réflexions sérieuses* (dont nous ne parlons point parce que Rousseau ne les a vraisemblablement pas lues) et les *Nouvelles avantures* surtout connaissaient le succès au détriment du premier tome. Après, l'intérêt du public se porta sur la robinsonnade et c'est ainsi que nos enfants labourent, chassent, construisent avec Robinson Crusoé dans son île mais ne l'accompagnent point en Sibérie ou à la Chine.

2. *Op. cit.*, p. 239.

3. *The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe of York, Mariner...*, London, printed for W. Taylor.

4. Et non de son grand-père comme il le dit dans ses *Confessions* (VIII, 4). Une partie des livres du ministre Bernard était revenue à sa nièce Suzanne Bernard, mère de Rousseau.

5. Jean-Jacques cite quelques titres en VIII, 4.

6. Si Rousseau avait lu le roman de Defoë à cette époque, il aurait imité non seulement Scévola (cf. VIII, 4) mais Robinson.

voyages et prenait des notes [1], soit en 1748 au plus tôt et plus sûrement à l'époque où il travaillait au deuxième *Discours* (1753-1754). Nous avons vu que Jean-Jacques avait fait de Robinson un de ses héros favoris et qu'à l'âge mûr il lui arrivait encore de s'identifier à lui. Or, la psychologie nous apprend que ce n'est point à quarante ans mais à quinze ou seize qu'on se passionne pour un roman d'aventures au point de ne jamais l'oublier. Rejetons donc la seconde hypothèse et du même coup celle qui présenterait la première lecture de *Robinson Crusoé* comme contemporaine de la composition de l'*Émile* [2].

A notre avis, Rousseau a trouvé *Robinson Crusoé* chez la Tribu à l'époque où il était apprenti chez Ducommun [3]. Cette « fameuse loueuse de livres » devait de toute évidence avoir dans sa boutique ce roman à la mode. Or, Jean-Jacques a lu avec frénésie la totalité de ce qu'elle possédait, hormis les écrits licencieux et obscènes [4]. L'auteur des *Confessions* ne cite aucun titre d'ouvrages, mais il souligne l'influence énorme exercée sur lui par ces livres, en raison du dégoût du réel qui lui venait de sa condition pénible d'apprenti. Il évoquait, variait, combinait ses souvenirs de lecture et se les appropriait si bien qu'il devenait le personnage qu'il imaginait : « ... l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fit oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, et déterminèrent ce goût pour la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là » [5]. Quels effets peut produire sur l'esprit d'un adolescent obsédé par

1. Plusieurs figurent dans un cahier écrit de la main de Rousseau et conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel (manuscrit 7842). Certaines sont tirées du tome V de l'*Histoire générale des voyages*, lequel parut en 1748, date qui constitue pour nous un point de repère. On ne trouve, dans le cahier, nulle trace de *Robinson Crusoé*.

2. Rousseau a certainement relu le livre à cette occasion ; c'est alors qu'il a constaté que seul le récit du séjour dans l'île méritait intérêt (cf. II, 156), mais il en avait pris connaissance antérieurement puisqu'on en retrouve des réminiscenes dans des œuvres plus anciennes, notamment dans le deuxième *Discours*.

3. Il y resta de mai 1725 à mars 1728.

4. « Je m'ennuyois des amusemens [...] de mes camarades ; et, quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis longtemps. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime qui m'attira de nouveaux châtiments. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur. La Tribu, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espèce. Bons et mauvais, tout passoit ; je ne choisissois point : je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garde-robe, et m'y oubliois des heures entières ; la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jetés par les fenêtres ! que d'ouvrages restèrent dépareillés chez la Tribu ! Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes ; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient régulièrement portés... Cependant, si mon goût ne me préserva pas des livres fades et plats, mon bonheur me préserva des livres obscènes et licencieux... » (VIII, 26-27).

5. VIII, 27.

un désir si vif d'évasion la lecture d'un récit d'aventures et de voyages tel que *Robinson Crusoé !* Rappelons qu'un soir de mars 1728, un jeune apprenti décida d'abandonner son maître et de prendre la route. N'a-t-il pas voulu, lui qu'une imagination trop vive identifiait aux héros de ses livres plus encore qu'il n'est naturel à cet âge, renouveler l'odyssée de Robinson ? S'il en va ainsi, — plus d'un indice porte à le croire, — le roman de Defoë a exercé sur le destin de Rousseau une influence capitale. En effet, sans cette fuite dont nous venons de parler, Jean-Jacques « auroit été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose ; il auroit aimé son état, l'auroit honoré peut-être ; et, après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, il seroit mort paisiblement parmi les siens » [1]. Aujourd'hui, son nom dormirait sans doute dans un registre poussiéreux des archives de Genève où nul ne songerait à le chercher.

Rousseau a donc lu *Robinson Crusoé* avec grand intérêt et s'en est inspiré à plusieurs reprises. Il y a trouvé des arguments en faveur de sa double thèse de la bonté naturelle de l'homme et de l'action corruptrice de la société. Le portrait quelque peu artificiel qu'il brosse de l'homme primitif et du sauvage dans le deuxième *Discours* et dans l'*Émile* présente bien des traits des Caraïbes que décrit Defoë. Robinson, philosophe à ses heures et parfois même authentique stoïcien, lui a fourni un bel exemple du bonheur sans mélange que peut connaître l'individu dans la solitude, s'il sait limiter ses désirs à ses moyens, évaluer objectivement les bonnes comme les mauvaises choses et distinguer le nécessaire du superflu.

Le Genevois a été frappé à la lecture des nombreux passages où l'auteur anglais parle de religion, stigmatise les querelles dogmatiques et prône la tolérance. Plus tard, il s'en est souvenu en composant la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

Mais le roman de Defoë a été pour Jean-Jacques plus qu'une source bibliographique, plus qu'un simple récit de voyages. Le petit apprenti de M. Ducommun a fait de Crusoé son héros favori, et le prestigieux écrivain en a rêvé jusqu'à sa mort avec une certaine nostalgie. Lorsqu'il a composé l'*Émile*, Rousseau a relu le livre qui avait charmé ses jeunes ans et dont il s'était souvenu déjà, quelques années auparavant, en méditant la question posée par l'Académie de Dijon sur l'origine de l'inégalité parmi les

1. VIII, 29.

hommes. Cette nouvelle lecture lui a révélé la valeur éducative du roman. Lui, qui préconisait une pédagogie fondée sur les intérêts, les besoins et la vie, a découvert dans le chef-d'œuvre de Defoë, outre des idées et des renseignements divers, une foule d'exemples à proposer aux élèves pour les inciter à juger sainement. Laissons-lui dire le bien qu'il pense de cet ouvrage et le profit qu'un maître habile peut en tirer :

Robinson Crusoé dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Émile : mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés et d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même eu égard à sa propre utilité.

Ce roman débarrassé de tout son fratras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Émile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas ; qu'il pense être Robinson lui-même, qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure [1], au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros, qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire ; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté [2].

G. Pire.

1. Rousseau fait allusion ici, d'une manière peu explicite d'ailleurs, à une planche représentant Robinson Crusoé dans son « équipage » et que l'on peut voir dans les éditions Lhonoré et Châtelain.

2. II, 156.

VICTOR SEGALEN

Un exotisme sans mensonge.

Jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle, la rêverie exotique occidentale prenait son départ en Occident même. C'est d'Europe, avec des éléments européens, avec des formes européennes, que les Européens construisaient leurs rêves d'Asie ou d'Afrique. Lorsque Mallarmé, par exemple, chante l'Inde « splendide et trouble », seul le mot « Inde » est authentique ; les adjectifs « splendide » et « trouble » sont fabriqués en Europe. C'est l'Europe qui, depuis Alexandre, imagine pour bercer sa misère que l'Inde est un pays de diamants et de perles. C'est l'Europe, aussi, qui s'est fabriqué avec l'Inde inaccessible une réserve de trouble, un paradis de vice, pour se consoler de l'évidence de la vie et de l'exactitude des lois nécessaires. La fabuleuse richesse de l'Inde exotique, son mystère et ses délicieuses turpitudes n'ont à peu près rien à faire avec l'Inde de la géographie, ce sont seulement berceuses et compensations pour l'esprit occidental.

Encore Mallarmé, à son ordinaire, est-il discret, mais écoutons Flaubert : « Ah l'Inde ! l'Inde surtout ! Des montagnes blanches, remplies de pagodes et d'idoles, au milieu de bois remplis de tigres et d'éléphants... » *(Novembre)*.

Et Jean Lorrain :

Que ne m'avez-vous écouté, cher monsieur et ami ? A travers les émerveillements d'une terre de visions prestigieuses et de légendes consolantes, au fond de l'Inde mystérieuse des Védas, que ne m'avez-vous suivi — comme je vous le demandai, comme je vous en ai supplié presque — dans la ville de l'extase et de la lumière qu'est la très sainte Benarés... Car tout est d'or dans la ville sainte. D'or, le ciel apothéose où montant les dômes vêtus d'or et les cônes roses des minarets, d'or, les parois, les colonnes, les auvents des sanctuaires... *(Monsieur de Phocas)*.

Tout cela n'est pas absolument faux, évidemment, il y a dans les forêts indiennes des tigres et des éléphants ; mais les forêts ne sont pas *pleines* d'éléphants et de tigres, et les chasseurs les

mieux avertis passent des jours sans voir trace de ces bêtes ; il y a des pagodes à toits dorés, mais les toits sont moins dorés que le dit Lorrain, et les pagodes moins serrées qu'il ne les représente. La multiplication des tigres, des éléphants et des pagodes d'or, l'exagération du mystère ou du trouble indien, sont des traits de rêverie européenne ; c'est en Europe que ces images font rêve ; un indigène de Bénarès rêvera tout différemment devant le charme réel de son pays (autant qu'il est permis de parler de réalité à propos d'un charme).

Ainsi, et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Occidentaux ne s'enchantent-ils ,dans les pays lointains, que de rêveries qu'ils avaient, eux-mêmes, fabriquées ; l'Afrique, l'Inde ou la Chine ne sont que des prétextes, des noms sonores et assez peu connus pour y pouvoir accrocher les images d'un monde vraiment « autre ». Tel est l'exotisme de Hugo, celui de Baudelaire, de Rimbaud, du douanier Rousseau, de Mirabeau... Et ceux-là même parmi les Occidentaux qui allaient vraiment aux pays lointains, y apportaient la rêverie fabriquée en Europe et forçaient leurs impressions à entrer, bon gré, mal gré, dans cette rêverie d'importation. Cela est très sensible chez Loti, notamment, qui a rapporté en France, de Turquie, d'Océanie ou du Japon les images qu'en attendaient les Français.

Cependant, avec la période de grande activité coloniale dans les dernières années du XIX^e siècle, au fur et à mesure que les voyages se faisaient plus fréquents et que la connaissance des pays lointains se généralisait, il devenait impossible de rêver trop librement d'exotisme. Dès 1900, le public lettré européen — je veux dire le public qui lit — savait bien que l'Inde n'est pas, comme dans les descriptions romantiques, une collection de tigres royaux et de pagodes d'or ; la littérature exotique devenait donc obligée à moins de naiveté. Tandis que la génération de Loti, Lorrain, Mirbeau est toute admiration, tout étonnement devant les merveilles de la géographie, la génération suivante, — celle de Cendrars, de Farrère, de Somerset Maugham, de Morand, de Malraux, — affecte, au contraire, une grande familiarité avec les pays lointains.

On nous parle maintenant des bizarreries du vaste monde comme si elles allaient tout à fait de soi et que le lecteur en était, depuis toujours, au courant. Il s'en faut, toutefois, si le style est plus réaliste, que le fond le soit aussi davantage. Il est vrai que cette nouvelle génération d'écrivains exotiques évite les hâbleries les plus grossières et qu'on ne rencontre plus dans leurs ouvrages trop de tigres et trop de pagodes d'or ; cependant le témoignage

est encore faux en ceci qu'il ne retient des pays non européens que ce qui est bizarre, choquant, excitant ou, simplement, différent de l'Europe. Cendrars — voyez *Documentaires* — semble n'avoir aperçu au Japon que mets étranges, plantes aux noms rares, pêcheuses peu habillées. Farrère, en Indochine, a vu surtout l'érotisme et l'opium *(Fumée d'opium, Les Civilisés...)*, Morand, au Siam, apparemment, n'a fréquenté que des princes *(Bouddha vivant)*. C'est que tout cela — fleurs aux noms étranges, mets surprenants, pêcheuses aux seins nus, opium, vices divers, palais royaux et psychologie princière — est très propice à la littérature. Mais ce pittoresque pour touristes n'est pas davantage l'Extrême-Orient que les cafés de Montparnasse ou les restaurants de Soho ne sont l'Occident.

L'exceptionnel que voit de prime abord le voyageur n'est jamais le plus caractéristique d'un pays. Et pas plus n'est forcément caractéristique d'un pays, ce qui distingue ce pays du nôtre. On trouve, par exemple, au début des *Conquérants* de Malraux, une peinture de Saïgon ou de Cholon la nuit, avec Chinois obèse, torse nu, faisant marcher son abaque, crépitement de mahjong, cris de chanteuses, miaulement de violon monocorde, enseignes aux caractères énormes rouge et or [1]. Une telle description d'une rue d'Orient par les seuls éléments qui la différencient d'une rue d'Occident n'est pas moins arbitraire et moins naïve que ces descriptions romantiques d'une ville du moyen âge où n'étaient énumérées que les choses disparues.

Je ne condamne pas cet exotisme d'exception ou de contraste parce qu'il est faux — et qu'il choque, par son extravagance, mes susceptibilités d'Extrême-Orientale — mais parce qu'il est superficiel, c'est-à-dire, en fin de compte, peu poétique. La plupart des ouvrages exotiques de ce demi-siècle sont moins littérature que journalisme, c'est-à-dire un type de production valable seulement pour un moment et pour un public déterminés. Or, la culture se fait de plus en plus universelle, de plus en plus l'Occidental cultivé est familiarisé avec la culture orientale véritable ; et sans cesse davantage d'Asiatiques sont capables d'aborder de plain-pied la littérature occidentale ; tout truquage exotique sur l'Orient devient ainsi impossible, puisqu'il est immédiatement décélé par l'élite intellectuelle, tant d'Orient que d'Occident. Il y a seulement cent ans, alors que l'Europe et l'Asie n'avaient encore que très peu de contacts, il était loisible à un poète français ou

1. A. Malraux, *Les Conquérants*, éd. définitive, pp. 24-25.

anglais de bâtir une Chine ou un Japon de rêve, — de rêve, mais non pas de mensonge, le poète ignorant la réalité asiatique tout autant que son lecteur ; aujourd'hui l'écrivain ne peut plus rêver librement sur l'Extrême-Orient ; l'Extrême-Orient est trop proche de lui, aussi bien que de ses lecteurs ; ce qui, hier, aurait été rêve, ne peut plus être que mensonge, et le mensonge n'est pas poétique.

Est-ce à dire que l'exotisme soit mort ? Sans doute, si l'on s'en tient à l'étymologie (exo = dehors), il n'est pas possible de créer des dépaysements qui valent pour tous les pays. *Madame Chrysanthème* ne peut pas être exotique pour les Japonais, ou *les Désenchantées*, pour les Turcs. Dans une culture qui tend à l'universalité, l'exotisme-dépaysement est donc condamné. Mais, au sens plus large où l'exotisme est la poésie si l'on peut dire véritable, des divers paysages et des diverses civilisations du monde ? Pourquoi un Occidental cultivé ne pourrait-il pas espérer de goûter le charme particulier du Japon, par exemple, tel que, plus ou moins, peut le goûter un Japonais ?

Ce nouvel exotisme ne chercherait pas, dans la peinture de la vie ou du décor japonais, à accentuer les coutumes ou les formes réputées nipponnes, mais il tenterait de trouver, dans le langage de l'Occident, l'équivalent du ton et du style japonais... je ne veux pas dire le style grammatical ou littéraire, mais le style de pensée, de vie et de vision.

Un tel exotisme, en fait, existe déjà et, quand je parle d'interpréter et de traduire dans les techniques occidentales le rêve de vie extrême-orientale, je pense à quatre noms au moins, quatre noms déjà anciens d'ailleurs : Paul Gauguin (1848-1903), Lafcadio Hearn (1850-1904), Paul Claudel (1868-1955) et — moins connu mais non moins caractéristique — Victor Segalen (1878-1919), que je voudrais prendre ici comme exemple.

Segalen, médecin de marine, était, comme son aîné Loti, parti à travers le monde, sur les bateaux de l'État, en quête d'exotisme. Il s'arrêta d'abord à Tahiti, où Gauguin, cette même année 1903, venait de mourir, et tira de l'île une série de récits poétiques, les *Immémoriaux*, qui furent publiés en 1907. *Les Immémoriaux* ne sont pas un livre vulgaire, mais, semble-t-il, un livre manqué. Tahiti, peut-être, plus riche d'instincts que de traditions est-elle davantage sujet de peinture que de littérature, — les écrits de Gauguin lui-même ne sont pas très bons ! ou peut-être simplement n'était-ce pas, là encore, le pays et la civilisation suivant le cœur du poète. La Chine attendait Segalen et Segalen

attendait la Chine. En 1909, Gilbert de Voisins emmenait Segalen en un long voyage à travers l'Empire du Milieu (c'était encore, alors, le temps de la dynastie mandchoue). Ce fut une révélation immédiate et Segalen devint l'homme de la Chine. Il se mit à des études suivies de sinologie ce qui l'amena à un stage de trois ans à Tsien-tsin, d'où il assista — expérience unique — aux derniers moments de la Chine traditionnelle (il tira de ses souvenirs le très curieux roman intitulé *René Leys*, aventures d'un jeune Européen « compromis » comme lui avec la civilisation chinoise). De nouveau, en 1914, il entreprenait un voyage archéologique au lointain Sseu-tch'ouan, voyage interrompu par la guerre mondiale.

Ce qui distingue Segalen de la plupart des écrivains exotiques de son temps, c'est qu'il s'enchante en Chine, non pas d'une rêverie préfabriquée en Europe, mais de la Chine même. Gilbert de Voisins, son compagnon de voyage de 1909, écrit :

> Segalen était un prodigieux animateur de décors. Certaines apparences exotiques finissent par rebuter : on se sent transi de solitude au milieu de la foule vermineuse [...] on se désole volontiers sous le soleil lourd ou dans la forêt suante ; on se lasse de voir, tout le long du jour, ce fleuve invariable ou cette rizière monotone, et la nuit venue, de les sentir encore si près de soi... avec un autre compagnon peut-être ; avec celui-là, certes non ! Il avait le don essentiel du poète : il révélait la beauté des choses, il la rendait manifeste... [1]

Certes, tout enchantement a un rythme et se berce de quelque rêve ; Segalen, comme tout poète, rêve la Chine qu'il regarde ; cependant il la rêve, non pas suivant un rêve européen, mais suivant un rêve chinois. Ainsi lors de son voyage de 1914, sur le chemin de Tcheng-Tou, capitale de Sseu-tch'ouan, la métropole de l'intérieur, intouchée encore par l'influence occidentale, rêvait-il fortement la ville inconnue avant que d'y pénétrer :

> La grande ville au bout du monde, je l'imaginais ainsi : populeuse, peuplée, mais non populacière : ni trop ordonnée, ni trop compliquée ; les rues dallées à plat, peu larges, mais non pas étroites, — où les maisons de vente offrent et dégorgent sur les passants les cellules profondes de leurs magasins riches ; où les toits, cornus, comme il sied, depuis la classique tradition de ces deux mille années, ne sont pas des toits biscornus, — et pourtant, accrochent le regard et l'envoient baller dans le profond du ciel chinois, du Ciel magistral, le Régulateur et l'Ancêtre. Cette ville, je la rêvais, d'avance comme un compromis réussi, entre le ciel, la terre, la campagne et l'homme ; et aussi comme un juste milieu entre l'Impériale Cité du Nord, Peking aux larges avenues préparées pour les cortèges, et Canton, Capitale de négoce fourmilier, dans le Sud... Enfin, comme cette Ville imaginée est la Principale de celles qui s'avancent vers le Tibet et s'opposent à lui, j'espérais y voir un reflet du Tibet, mis au pillage, et les débris de ses hordes... [2]

1. G. de Voisins. *Écrit en Chine*, Paris, Crès, 1923, t. II, p. 174.
2. Victor Segalen, *Équipée, voyage au pays du réel*. Paris, 1929, pp. 109-110.

Mais le rêve était suffisamment fin, suffisamment chinois pour que — à l'arrivée — le Tchen-tou réel ne le déçoive pas et puisse s'y conformer sans trop de mensonge, sans plus de mensonge que l'ombre du soir. Et, de fait, dans la ville...

... quand la nuit tombe, que les ors de la lumière diurne s'apaisent dans un gris tiède, quand la nuit vient et approfondit le sombre des laques, quand les lanternes s'allument, un monde, tout à coup, change et paraît ici. Non pas le monde précis, mais cette Chine imaginaire que j'ai d'abord façonnée d'échos, de lueurs, de relents, de désirs, d'effroi et d'attirances. Dans cette Chine qui tient toute, je le sais bien, en regards élus qui la virent, et qui savent en redonner un reflet tout frissonnant. Dans cette Chine de quelques vers, de quelques musiques, parée de tant de durée, de tant d'équivoque, de tant de préciosité sauvage et de fragilité... [1]

Ainsi les deux œuvres maîtresses de Segalen — *Stèles* (1914) et *Peintures* (1916) — ne sont-elles pas des images directes de la Chine, ni même, si l'on peut dire, des rêves directs de la Chine, mais des rêves sur des rêves chinois, un essai d'évocation du rêve chinois de la vie et du monde. De ces deux livres, *Peintures* est le plus facile et, pédagogiquement, doit venir en premier lieu. C'est la description, non pas de peintures chinoises authentiques — ce qui n'eût pas valu de bonnes reproductions ! — mais de peintures imaginées d'après la peinture chinoise ancienne et d'après la Chine en général. L'imitation est souvent si parfaite, je veux dire si vivante, qu'on peut attribuer tel ou tel de ces poèmes en prose de Segalen à tel ou tel peintre. *Ronde des Immortels* (« ... entre ciel et terre, une esplanade losangique offre sa grève à des aterrissages d'irréel ») fait penser à Ma Yin ou à Ma Yuan ; *Paysage* (« Peu de ciel, et beaucoup de sol. Des monts entassés qui sont l'œuvre et le témoin et l'effort de la terre... Il n'y a point d'hommes autres que vous »), pourrait être de Kouo Hi ; *Cortèges et trophées des tributs des royaume* (interminable procession qui, à travers *tous* les paysages de fleuves, de plaines et de montagnes, porte les tributs de l'univers jusqu'au Fils du Ciel assis au bout de la terre, sur une haute terrasse surplombant la mer) rappelle la manière de Tchao-Pokieu ; et *Fête à la cour d'un prince Ming* (détail minutieux et simultané du palais avec ses salles d'audience, ses jardins, ses cours intérieures, ses appartement réservés) semble échappé au pinceau du délicat Kieou Ying.

Il n'y a point, peut-être, meilleure introduction, non pas à la culture chinoise (le propos de Segalen n'est pas informatif), mais au charme de la culture chinoise de l'époque des grandes peintures : Tang, Sung, Ming. Davantage qu'aucun autre

1. *Ibid.*, pp. 116-117.

peuple, les Chinois (et les Japonais) ont l'art de goûter l'instant, de « poser » l'instant (comme on dit « poser la voix »), d'arrêter la vie ou, peut-être, de coller si bien à la vie qu'elle paraisse immobile. Leur peinture et leur poésie sont l'éternisation d'instants parfaits. Et ainsi, nous semble-t-il aujourd'hui qu'il y eut dans leur culture des moments parfaits, des moments sous traits au tic-tac de l'histoire et où, rétrospectivement, il nous est permis de nous réfugier imaginairement pour jouir de la sensation d'une vie « posée » et d'instants réussis. Tel est le propos d'un ouvrage comme *Peintures*. *Peintures* est un guide vers ces moments privilégiés, ces oasis de l'histoire chinoise ignorés des historiens. Exotisme, sans doute, plaisir d'échapper de la vie réelle à une vie arrêtée, d'*être* là-bas tout *en existant* ici ; mais exotisme, si on peut dire, vrai, parce que ce paradis, jusqu'à un certain point, a été quelque chose de réel, parce que certains moments des époques Tang et Sung ont été particulièrement riches — si du moins on en croit le témoignage de l'art — en instants réussis. Tandis que Loti, par exemple, nous présente un Japon d'opérette européenne — un Japon qui ne peut que se flétrir à la découverte du Japon réel, — Segalen rattache sa rêverie à la plus authentique rêverie chinoise et son exotisme, par là, est meilleur parce que plus solide.

Peintures introduit le lecteur à la Chine classique des XIII^e^ au XV^e^ siècles. *Stèles*, publié deux ans plus tôt, en 1914, évoque surtout la Chine archaïque :

> Stèles. Elles sont des monuments restreints à une table de pierre, haut dressée, portant une inscription. Elles incrustent dans le ciel de Chine leurs fronts plats. On les heurte à l'improviste : aux bords des routes, dans les cours des temples, devant les tombeaux. Marquant un fait, une volonté, une présence, elles forcent à l'arrêt debout, face à leurs faces. Dans le vacillement délabré de l'Empire, elles seules impliquent la stabilité [1].

Sans doute à l'origine la stèle est-elle bien un texte, mais il est aujourd'hui si effacé, si incertain que, pour nous, ne reste plus qu'une pierre archéologique ; et, sur cette pierre il est permis d'écrire un texte nouveau, un texte d'un style élémentaire comme elle. Les *Peintures* déroulaient la Chine poétique des Tang et des Sung, les *Stèles* sont plus austères ; leur charme est celui des premiers principes sur lesquels s'édifie une civilisation ; « sacré » au reste, serait plus juste que « charme », sacré de la première loi, des premiers rapports, des premières pensées, sacré du commencement d'un monde humain. Non pas que *Stèles* soit un pastiche des

1. *Stèles*, Paris, Crès, 1914, p. 1.

Livres de Rites, des Chroniques du Chou-king ou des Poèmes du Che King ; Segalen n'a voulu, semble-t-il, que suivre la courbe de pensée dépouillée inscrite dans ces textes antiques et, aussi bien, dans les objets chinois de haute époque, à continuer la courbe et, ainsi, à faire revivre les pensées.

L'exotisme de Segalen se situe, ainsi, très loin de l'exotisme de Loti et de ses émules. L'Extrême-Orient de Loti est un Extrême-Orient de bazar : service à thé en Satsuma, étoffes à dragons d'or et bouddhas brûle-parfums. L'Extrême-Orient de *Stèles* et de *Peintures* est un Extrême-Orient de « bonne époque » : statuettes tang, lavis Sung, jades de fouille, trépieds Tchéou et reliefs Han. Mais la différence va plus loin que cette différence de bon goût. Le trait dominant de Segalen par rapport à ses prédécesseurs dans l'exotisme est qu'il cherche moins à décrire la civilisation orientale qu'à prendre son style. Loti (je m'en tiens lâchement à Loti, mais pourrais remplacer son nom par maint autre plus récent), Loti, donc, s'attache à décrire des *contenus de civilisation ;* or, les contenus de civilisation, contrairement à l'opinion populaire, sont à peu près les mêmes à travers le monde entier, à New-York et en Chine ou, du moins, les ressemblances écrasent de beaucoup les différences, et c'est la surprise principale que nous réservent les voyages. Cela ne fait pas le compte, évidemment, du chasseur d'exotisme du type Loti, à la recherche des différences de civilisation et qui, faute de les trouver, les invente et les inventant face à la réalité, les invente mal. Segalen, lui, s'intéresse relativement peu au contenu de la civilisation chinoise mais, bien plutôt, au *style de la civilisation chinoise.* Tandis que Loti décrira des objets très extrême-orientaux (plus extrême-orientaux que nature) avec un style cent pour cent occidental, Segalen prend des objets et des sentiments si je puis dire internationaux qu'il traite dans un style chinois, ou plus même, comme il est très habile, tantôt dans un style ming, tantôt dans un style Tang, tantôt dans un style Tchéou. Tandis que Loti est, ainsi, obligé d'enfler le contenu oriental et d'exécuter cette enflure dans un style d'emphase occidental (que le lecteur peut aisément déceler et qui devient ainsi aisément ridicule), Segalen non seulement peut réduire la hâblerie exotique proprement dite (noms étranges, coutumes bizarres, etc.) au minimum ; mais encore peut-il cacher la « majoration » poétique que comporte son œuvre (comme toute œuvre poétique) dans le style d'une civilisation lointaine, civilisation où le lecteur n'a pas l'avantage et se trouve beaucoup moins tenté de sourire. La technique de

Segalen permet d'employer, dans l'évocation exotique, des « doses » de poésie auxquelles la technique de Loti ne saurait atteindre sans grand danger de ridicule. L'évocation exotique de Segalen est donc, finalement, et plus fine et plus forte.

Cependant l'évocation exotique — si réussie soit-elle — n'est pas, à mon avis, l'application la plus intéressante que fasse Segalen de sa technique. Les poèmes plus originaux de *Stèles* et de *Peintures* (de *Stèles* surtout) sont, peut-être, des poèmes où l'auteur ne cherche absolument pas à évoquer la Chine mais se sert du style chinois, et de la Chine, pour exprimer ce qu'il a à dire sur la vie et sur le monde en général. Je ne parlerais peut-être pas de poèmes comme *Cité violette interdite* ou *Perdre le midi quotidien* dans lesquels des images ou des idées chinoises sont utilisées dans un symbolisme un peu trop appuyé, trop suivi (la cité interdite, c'est le point central de l'âme du poète, qui est encore le 5e point cardinal, le centre sans direction, etc.). Mais voyez, par exemple, la stèle intitulée *Sans marque de règne :*

Attentif à ce qui n'a pas été dit, soumis par ce qui n'est point promulgué, prosterné vers ce qui ne fut pas encore,
Je consacre ma joie et ma vie et ma piété à dénoncer des règnes sans années, des dynasties sans avènement, des noms sans personnes, des personnes sans noms,
Tout ce que le Souverain-Ciel englobe et que l'homme ne réalise pas [1].

Il n'y a là aucune anecdote chinoise, aucune tournure qui sente le pastiche et, cependant, si peu instruit qu'on soit de ces choses, on sent bien que ce ton vient de Chine, s'est enrichi, en Chine, de certaines nuances de calme et de calligraphie. Voyez encore les poèmes d'imagination matérielle (comme dirait G. Bachelard) de *Peinte sur porcelaine* (mille scènes « à l'abri sous le vernis froid et transparent de la couverte » [2]) ou de *Profondes eaux des laques* (avec ces personnages noyés sous le vernis, mêlés « à la vie des essences et de la sève » [3]) ; voyez les poèmes sur l'intérieur de la matière ; intitulés *Tombeau de Ts'in* (« .. La surface est franchie. Nous voici de l'autre côté... [4]) et, surtout, cette *Stèle du Chemin de l'âme*, où huit grands caractères inversés « s'enfoncent dans la pierre [...] dans la profondeur solide [...] pour être lus au revers de l'espace » [5].

Il ne s'agit plus du tout, ici, d'exotisme ou de pittoresque,

1. *Stèles*, pp. 13 et 14.
2. *Peintures*, Paris, Crès, 1916, p. 54.
3. *Peintures*, p. 58.
4. *Peintures*, p. 147.
5. *Stèles*, p. 113.

même pas de cet exotisme formel qu'est le pastiche du style d'une langue très différente, comme le pastiche du langage indien dans les *Natchez*, par exemple, ou de mètres orientaux dans les *Gaselen* de Rückert et de Platen. Segalen, au contraire, ne cherche nullement à donner à sa prose un air chinois (et pour quiconque n'est pas familier avec la culture chinoise, sa prose, effectivement, n'a pas l'air chinois) ; s'il utilise certains modes de pensée et certaines courbes d'expressions chinoises, c'est simplement parce que ces modes de pensée et ces courbes d'expression sont particulièrement indiqués pour ce qu'il a à dire.

C'est là un fait nouveau et qui n'est pas sans quelque importance pour l'histoire comparée des littératures. Jusqu'ici, en effet, l'unique rapport littéraire qu'entretenait l'Europe avec l'Asie était celui de l'exotisme ; pour l'écrivain européen, l'Asie n'est pas autre chose qu'une réserve d'évasions. Segalen est un des tout premiers, il me semble, à voir dans une culture asiatique une source possible d'enrichissement pour la technique littéraire occidentale, non pas enrichissement de fantaisie (comme sont les nouveaux rythmes de Gaselen ou de Pantoums) mais enrichissement sérieux, utile, technique. Alors qu'au cours des cent dernières années, les orientaux ont tellement emprunté à l'Europe, non pas seulement dans les techniques matérielles, mais, aussi bien, en formes littéraires et artistiques, — voir le succès profond de Matisse et de Picasso au Japon, — Segalen est un des rares Occitendaux à comprendre que les formes asiatiques peuvent permettre d'exprimer mieux certaines nuances de vision ou de pensée. *Stèles* et *Peintures* représentent une des rares tentatives, de la part de l'Europe, pour intégrer sérieusement la culture orientale à la culture de l'Occident.

Princesse Marsi Paribatra.

ORIENT ET INTELLIGENCE

dans les Lettres françaises de la première après-guerre.

On s'étonnera peut-être de trouver comme terme antithétique à « Orient », le mot d' « Intelligence » et non celui d' « Occident ». L'Orient, « vague et brillante unité, trop semblable à la confusion », écrivait Charles Maurras [1], ne se définit pas lui-même ; il semble même que, soit pour l'attaquer ou le défendre, on ne l'atteigne que *via negativa*. Aussi paraît-il indiqué de lui laisser son nom, quelque vague que soit, pour ce propos, la géographie. Comme chacun sait, l'Orient a, dans le passé, fourni à la littérature française, tantôt des oripeaux pittoresques, tantôt un voile léger pour orner ou laisser deviner des conceptions bien occidentales. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XIX^e^ s., où naquit parmi des journalistes, des écrivains, des clercs enfin, une inquiétude en face du vaste Orient dont Renan paraît avoir été, sinon un porte-parole, un signe. Face à l'Orient, le « petit cap » d'Occident entendit rester le même et pour cela, il se nomma. Il prit bien des noms, surtout un qui lui semble les résumer, et c'est pourquoi nous le retenons : l'intelligence.

Sans doute, bien des écrivains français, vers 1890, restèrent-ils étrangers et même hostiles à ce mouvement de défense. Ce fut le cas des poètes, qui avaient à prendre une belle revanche contre l'éloquence, le discours et le concept. L'hostilité au concept, au « midi de la pensée », paraît chez eux étroitement mêlée à celle de l'Occident. Mallarmé écrivait :

> Je veux délaisser l'Art vorace d'un pays
> Cruel... pour [3 lignes]...
> Imiter le Chinois au cœur limpide et fin,
> De qui l'extase pure est de peindre la fin.

1. Charles Maurras, *Le Mirage d'Orient*, dans *L'Action Française*, 5 sept. 1927, p. 1.

Ce pays est cruel pour se situer, au sens double, au *midi* de la pensée : concept, pensée méditerranéenne ; et midi, par opposition au soir de la pensée, où « les jardins de la nuit vont fleurir ». N'est-ce pas à lui, aux règles d'Occident, au « bon sens », que s'en prenait Apollinaire quand il représentait la mère du futur poète visitant les lieux d'Europe en quête de la Joie ? Vaine poursuite au Vatican et à Monaco où, bien que malheureuse en amour, elle perd au jeu. Mais la Joie l'attendait à Munich où elle prenait part à une énorme « godaille » de bière, ce qui communiqua à l'enfant qu'elle portait « beaucoup de bon sens... et du véritable bon sens, s'entend, celui des grands poètes [1] ». C'est aussi au concept que s'en prenait Léon Bloy, si proche des poètes par son horreur des philosophes : l'art magnifique, énorme, « toujours vivant » de l'Inde est « infiniment supérieur à l'art mort des Grecs » [2]. Et l'Occident de Fargue est la contrée pressée et vulgaire : « Besoins occidentaux. Besoins croissants d'accélération, de jugements rapides et provisoires. Course aux conclusions bâclées... [2 lignes]... Tout ce qui saute sur la connaissance comme une tique [3] ».

Le mot d'Orient n'est même pas écrit dans ces quelques exemples, pourtant on conviendra sans doute que la notion s'y trouve comme une image de fond. Bref, il semble que l'Orient constitue une forme, et non des moindres, du procès de l'Intelligence. Être d'Orient ce serait être libre de la raideur et aussi de la hâte induc qu'évoquerait l'idée même de concept. Cette fonction n'épuise pas la notion d'Orient ; l'Orient est aussi, par exemple, un résidu de mécontentement et une protestation formidable contre un Occident dont nous nous efforcerons bientôt de dessiner les frontières. Celui que les poètes ont exalté contre l'Occident est l'Extrême-Orient et, s'il n'y avait pas eu d'autre attaque, on pourrait dire que défense et attaque ne se sont pas rencontrées. Mais les critiques symbolistes, eux, ont loué un Proche-Orient dont le nihilisme les attirait. Or, c'est aux formes extérieures du nihilisme, à son attaque du concept que s'en sont pris les défenseurs de l'Intelligence, Maurras, Hughes, Rebell, Souday, bien que leur pensée profonde fût elle-même teintée de nihilisme.

Si nous observons que, vers 1900, Jules de Gaultier et Remy de Gourmont conjuguaient leur assaut de l'Occident avec celui

1. Guillaume Apollinaire, *Le poète assassiné*, Paris, Gallimard, 1947, p. 24.
2. Léon Bloy, *L'Œuvre complète de Léon Bloy*, Paris, François Bernouard, 1947-1950, 23 vol., *Le Vieux de la Montagne*, t. XIV, p. 1398.
3. Léon-Paul Fargue, *Suite Familière, Sous la Lampe*, Paris, Gallimard, 1929, pp. 68 et 42.

des poètes, on conviendra que l'ennemi était dans la place d'Occident ou, au moins, occupait un ilôt. En effet, Gaultier approuvait Nietzsche pour avoir déclaré, et Gourmont pour avoir souscrit à l'opinion que ce qui donnait le ton à l'époque et s'y exerçait avec utilité, c'était le mouvement nihiliste, dont il fallait espérer qu'il pourrait « détruire les temples rationalistes » [1], car les catégories de ceux-ci étaient des transpositions laïques de dogmes chrétiens. Nihilisme optimiste, disons, puisqu'il croyait à la possibilité de transformer la nature humaine assez profondément pour asseoir les valeurs sur les bases retrouvées de la physiologie de la race ou simplement humaine. Optimisme qui étonnait Bloy, lui qui voyait dans le nihilisme une menace théophanique descendant des plateaux slaves sur le vieil Occident accablé de lassitude, au cri de : « Vive la mort ! Place à l'avenir » [2].

Aux critiques et aux poètes évoqués ci-dessus, s'opposèrent, pour faire face au danger, des journalistes, des essayistes et autres critiques. Ceux-ci constituèrent ce qu'Albert Thibaudet a appelé « une littérature de bastions », contre « une synthèse de l'orientalisme, du romantisme et des mauvais maîtres démocratiques » [3]. Barrès fut le maître qui endigua cette vague entre 1885 et 1895, et même, jusqu'à un point considérable, changea le cours des pensées [4]. Adrien Mithouard a agi parallèlement à Barrès. Une amitié existait entre eux et aussi de nombreuses affinités, telles que leur attachement commun au passé celtique de la France et leurs sympathies très variées. Parmi ces sympathies, il nous faut relever celle de l'Orient qui, chez Barrès, alla jusqu'à la complaisance. Aussi Maurras a-t-il pu justement attribuer la victoire de Barrès devant « l'intelligence française », davantage à la nature et à la qualité de l'écrivain qu'à son calcul et à sa volonté, en somme, le contraire de son propre cas. C'est Maurras surtout qui fut le bastion sur la nature duquel on ne pouvait se tromper.

« Intelligence française », écrivait-il. C'est qu'en effet le mot « Intelligence » fut, comme on sait, le signe de ralliement de Maurras et de son groupe pour rassembler les forces qui s'opposaient à l'Orient et à l' « anti-France ». Mithouard employait non pas le

1. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay *Jules de Gaultier, La Littérature contemporaine, Opinions des écrivains de ce temps*, Paris, *Mercure de France*, 1905, pp. 251-252.
2. Léon Bloy, *Le Désespéré*, t. VI, p. 37.
3. Albert Thibaudet, *Trente ans de vie française*, 4 vol. ; t. II, *La Vie de M. Barrès*, Paris, NRF., 1921, p. 200.
4. Charles Maurras, « Barrès », *Dictionnaire Politique et Critique*, Établi par les soins de Pierre Chardon, 5 vol., Paris, Arthème Fayard, 1932-1933, t. I, p. 142.

mot mais la notion lorsqu'il déclarait l'Occident : « la plus intellectuelle patrie » [1], lorsqu'en réplique à la célèbre prière de Renan à Minerve où les cathédrales gothiques étaient déclarées peu solides, peu raisonnables, il entendait adresser aux saints et saintes de France sa « prière intellectuelle » [2]. Sans doute le mot « Intelligence » prenait-il à peu près le même sens chez Maurras que chez Mithouard mais aussi parfois *ceux-ci* appelaient, non sans quelqu'incertitude au moins de vocabulaire, *raison* et *cœur* la réalité qu'il recouvrait. C'est surtout le vocable *Occident*, « forte notion » [3], qui est revenu le plus souvent sous la plume de Mithouard, comme en témoignent les titres de ses livres et ce qu'il nous dit de ses entretiens avec de jeunes hommes qui partageaient ses espoirs et ses inquiétudes, enfin le titre même de cette revue *Occident* qu'il fondait en 1901 avec, entre autres collaborateurs, Paul Claudel, Vincent d'Indy, et Maurice Denis.

S'il est un point sur lequel les défenseurs barrésiens de l'Intelligence et de l'Occident se sont entendus, c'est la primauté donnée, dans la hiérarchie des facultés, au *cœur*, conçu ou senti à l'antipode du cœur rousseauiste, ce qui paraît vrai même de Barrès, quand on pense à sa vie, bien qu'il ait appelé Rousseau « cher poète », et même si son démon poétique l'a porté à peiner ses amis en sous-estimant l'Intelligence. Écoutons Maurras :

> Pour l'amour de ce magister de l'intelligence, nous avons contredit un maître qui nous était très cher et très ami, Maurice Barrès, quand il s'écriait : « *quelle petite chose que l'intelligence à la surface de nous-même* » — mais nous n'oublions pas le mot-clé d'Auguste Comte sur la raison *qui doit être* « *le ministre du cœur et jamais son esclave* ». Ce nom de cœur joue chez Comte le même rôle que tient chez nous le mot d'*organisateur*, ajouté à *empirisme* : c'est la volonté du Positif, le choix préalable du Bon, la tendance au Meilleur, etc. [4].

Un empirisme, ajoutait-il, qui ne recevrait pas cette impulsion de bonne volonté, indifféremment apte au bien et au mal, signifierait la pire des philosophies et pourrait prétendre à couvrir les pires passions. Nous ajoutons que cet empirisme manifesterait très bien un autre aspect d'une même réalité : ce que les défenseurs de l'Occident ont appelé, pour le scandale de beaucoup, « excès d'intelligence ». C'est, autrement dit, ce choix préalable du Bon, ou cœur, qui écourte le discours de l'intelligence pure et se

1. Adrien Mithouard, *La Terre d'Occident*. Paris, Perrin, 1917. Préface p. VII, Raoul de Narsy citant Mithouard.
2. « Prière sur la voûte », *ibid.*, p. 188.
3. Idem, *Paris, capitale de l'Occident*, conférence du 22 mars 1918, *La Revue Hebdomadaire*, 13 avril 1919, pp. 146-147.
4. Lettre de Charles Maurras à l'auteur, de sa prison de Troyes en date du 20 août 1951.

présente aux yeux de l'esprit à la fois comme principe et comme une partie de la démarche de l'intelligence pour se nommer raison. Serait-ce pour mieux faire ressortir cet aspect que les défenseurs de l'intelligence n'ont pas affirmé la raison ou discours en tant que pouvoir de résumer, mais seulement d'établir les rapports entre les phénomènes ? Nous avons vu que *le pouvoir organisateur* équivalait au résumé, pour Maurras et ses disciples, car ayant leurs pudeurs en face des excès romantiques, ils ont peu ou pas employé le mot *cœur* que nous trouvons par contre chez Mithouard, esprit auquel le groupe de l'*Action Française* prêta attention. Pour Mithouard le cœur constitue : « notre plus belle puissance de résumer » [1], « il est des circonstances où le courage est la seule forme de l'intelligence » [2], et « c'est comprendre que d'accepter » [3]. L'idée du cœur occidental perce chez lui, idée dont le peuple espagnol, « Israël exaspéré », a fourni la plus évidente manifestation : jamais Dieu ne fut si éperdument sollicité que dans ces « disciplines occidentales » qui ont fait du couvent de Sainte Thérèse « un endroit si fameux dans l'histoire du cœur humain » [4]. De plus, il a affirmé « nos cœurs d'Occidentaux » [5] contre l'Allemand de la première guerre mondiale représentant la feintise et la cruauté, « vices d'Orient ». L'idée, sans le mot, se retrouvait aussi chez Édouard Le Roy qui appelait de ses vœux la création, par l'Europe, d'une synthèse où ce continent, jusqu'alors uniquement soucieux de propager sa technique opératoire ou discursive, transfigurerait sa volonté de puissance charnelle par un message spirituel, ce qui lui permettrait de résoudre le problème des rapports Orient-Occident, dont, à ses yeux, l'Europe portait seule la responsabilité [6].

La notion de *l'intelligence occidentale* est aussi apparue à ce groupe sous l'aspect de la raison. Cette raison portait, chez Mithouard, le nom de *bon sens*, « quelque chose de plus hardi et de moins court que la raison pure, quelque chose aussi de plus humain » [7]. Ce bon sens est de « la raison accumulée » par la tradition [8], une tradition dont il verrait volontiers la naissance dans les origines françaises celtes et qu'il reprochait à Maurras

1. Adrien Mithouard, *Le Tourment de l'Unité*, Paris, *Mercure de France*, 1901, p. 302.
2. Idem, *Revue Hebdomadaire*, p. 166.
3. Idem, *La Terre d'Occident*, p. 46.
4. Idem, *Ces yeux qui ont regardé Grenade, Marches de l'Occident*, p. 202.
5. Idem, *Revue Hebdomadaire*, p. 160.
6. Édouard Le Roy, *La crise contemporaine, Les Origines Humaines et l'Évolution de l'Intelligence*, Paris, Boivin, 1928, p. 326.
7. Idem, *La Terre d'Occident*, Préface, Raoul de Narsy citant Mithouard, p. xiii.
8. « Prière sur la voûte », *ibid.*, p. 178.

d'avoir morcelée pour en rejeter des parties [1]. Cette raison qui paraît, à tout prendre, une même conception chez les deux écrivains, est née, selon Maurras, chez les Grecs, et c'est même le fait le plus important de l'histoire du monde que ce peuple, « à force d'éprouver toute vie et toute passion », en ait cherché la mesure en la plaçant sur ses autels [2].

Ce cœur et cette raison, les défenseurs de l'Intelligence et de l'Occident les ont opposés, soit au cœur rousseauiste, soit à l' « excès d'intelligence » renanien ou oriental. Le domaine du pathétique, domaine anti-intellectualiste de Rousseau, n'apparaît-il pas, aux yeux de l'esprit, contigu à celui de l'intellectualisme absolu ? Tous deux ont, en général, rencontré les mêmes adversaires. Pierre Lasserre, à l'instar de Maurras, dénonçait, en 1907, comme un « nihilisme de l'esprit et du cœur », cet optimisme qui faisait placer à Rousseau, « rongeur morose », bonté, vertu, justice et liberté au début plutôt qu'au terme des actes humains [3]. Quelques années après, tout en regrettant que la génération de 1890 ait parlé d'un usage immodéré de l'Intelligence qu'auraient fait Taine, et Renan, il accordait que ces deux esprits avaient communiqué à leurs disciples, leur propre désarroi [4]. C'était plutôt un défaut d'intelligence que, comme Mithouard, Maurras croyait constater avec tristesse chez Renan en ce que celui-ci était passé sans les remarquer, à côté de la grandeur et de la raison grecques [5]. Massis abondait en ce sens quand il trouvait la pensée renanienne soumise et multiple comme une pensée de femme, ce qui manifestait une « faiblesse du cœur » et un entraînement de la sensibilité dues à la « faiblesse initiale de la raison » [6]. Renan « offensait la raison » aux yeux de Mithouard ; aussi son cosmopolitisme dissolvant était-il né d'un « excès d'intelligence » et lui, « un artiste si harmonieux », eut le grand malheur de se tromper dans sa prière [7]. Toujours selon Mithouard, les Arabes eux aussi étaient trop intelligents en ce qu'ils étaient des assimilateurs sans esprit d'imitation et qu'ils manifestaient « cette foncière horreur que l'orient professe pour la nature », tandis que l'imitation est maladroite, sans doute, mais qu'elle devient vite de l'amour créa-

1. Idem, *Lettre à M. Charles Maurras*, dans *Traité de l'Occident*, Paris, Perrin, 1904, p. 150.
2. Charles Maurras, *Anthinea*, Paris, Flammarion, 1940 ; 1re éd., 1901, p. 102.
3. Pierre Lasserre, *Le Romantisme Français*, Paris, *Mercure de France*, 1916 (6e éd.), p. 74.
4. Idem, *Cinquante ans de Pensée Française*, Paris, Plon, 1922, p. 45.
5. *Anthinea*, p. 46.
6. Henri Massis, *Jugements*, 1re Série, Paris, Plon-Nourrit, 1923, pp. 6-7.
7. Mithouard, *La Terre d'Occident*, Préface, p. xiii et p. 174.

teur [1]. Sauf dans ce dernier exemple, ces attaques ne s'adressent, pour ainsi dire, qu'à l'Orient de l'intérieur ou aux « mauvais maîtres romantiques ». Elles s'étagent de 1907 à 1923. A partir de 1923 environ, la préoccupation de l'Orient semble s'être répandue dans les esprits, préoccupation dont le livre de Massis fut un centre en 1927.

Cette préoccupation sera, pour nous, l'occasion de continuer de retracer les frontières mouvantes de l'Orient, où un pays entre et puis sort selon les définitions. Une enquête d'un numéro spécial des *Cahiers du Mois*, par exemple, la manifestait : « Sommes-nous pénétrables à l'influence orientale ? » *Clarté* jugeait ce problème « strictement petit bourgeois », trouvait que poser la question manifestait un complexe de supériorité déplorable chez les Occidentaux et renvoyait le « bien pensant » Massis à l'école de Bloy pour se renseigner sur l'agressivité occidentale [2]. D'autre part, un livre intitulé *Le Crépuscule des Nations blanches* alertait Daniel-Rops en lui donnant l'occasion d'un article au ton un peu prophétique, où il rappelait que Valéry et Gide avaient écrit sur ce péril des pages profondes, et avertissait qu' « artisan de son destin », l'Européen pouvait fort bien prévenir les catastrophes [3]. Ramon Fernandez aurait souscrit à cet espoir d'autant plus que si les États-Unis, au moins depuis 1919, avaient inquiété les Français par leur pragmatisme, il apercevait, quant à lui, un espoir précis en ce que deux auteurs parmi beaucoup d'autres des États-Unis, et dont l'un était Alfred Whitehead, réagissaient contre l'idée d'un monde fragmentaire et s'estimaient capables de fonder en raison l'unité de la culture occidentale, unité en laquelle résidait « le salut et l'équilibre de l'Occident » [4]. Paul Souday d'accord sur ce point avec Rops et Fernandez différait d'opinion avec eux quand il répliquait à Massis que « si l'Occident devait être défendu, ce ne serait que contre lui-même ». C'est qu'il défendait *la raison*, une raison renanienne, et non, comme Massis, le Christianisme [5]. Léon Daudet le voyait porter ses bottes de gendarme sur tous les points où l'Intelligence était menacée. Souday contint — avec les défenseurs de droite, d'une part, avec les artistes de l'*Esprit Nouveau*, de l'autre, — selon une expression employée par Henri Brémond, « l'invasion mystique ».

1. Idem, *Les Marches de l'Occident*, pp. 172 et 185.
2. Édouard-Émile Paul, *Les Appels de l'Orient, Clarté*, juin 1925, pp. 11 à 13 et 244 à 245.
3. Daniel-Rops, *N.R.F.*, 1er mai 1927, pp. 679-680, n° CLXIV.
4. Ramon Fernandez, *Esquisses pour un humanisme critique*, *N.R.F.*, 1er février 1927, p. 250, n° CLXI.
5. Paul Souday, *Sur « Henri Massis »*, *Défense de l'Occident*, *Le Temps*, 2 juin 1927, B-1.

Il convient d'insister sur Souday, non pas tant à cause du poste éminent qu'il occupa au *Temps* comme critique littéraire hebdomadaire, mais parce qu'il a représenté la pureté de l'Intelligence, alors que la pureté, comme on s'en souvient, fut un mot d'époque, de l'époque qui alla de 1919 jusqu'au début de la revue *Esprit* : poésie pure, purisme en art, purisme aussi de l'esprit français que défendait Jean-Jacques Brousson contre l'anglophilie de l'abbé Brémond, contre l'humour anglo-saxon qui avait fait son apparition dans le Paris de la première guerre mondiale, « flûte de champagne, où l'on aurait versé le moutardier » [1]. Purisme de la langue aussi. Ozenfant, je le tiens de lui, lançait l'aphorisme : « La langue française est un piano. » Cocteau, plus puriste en ceci que celui de l'Art et que celui de l'Intelligence, ajouta : « sans pédales ». Ce dernier protesta [2]. De la pédale, de la douleur, Souday en voulait un peu, très peu, en amitié et en amour. Il était d'avis qu'il est bon de pleurer un ami mort et reprochait à Ninon, qui avait cru suffisant de bannir de l'amour le mensonge, « trop de campagnes et pas assez de blessures » [3]. Ses nombreux adversaires, il les poursuivait avec un sens très sûr de l'ennemi, ceux que son amitié désintéressée avait élus il les jugeait avec, pour tous, un mètre savamment gradué : *le dolorisme*, mot qu'avec *bellicisme* il était fier d'avoir lancé, ce dont d'ailleurs on lui a fait crédit [4].

Son opposition au bellicisme « qui proclame la guerre indispensable et bienfaisante », aux « bellicistes » Georges Sorel, Joachim Gasquet, Montherlant, a été pure et simple [5]. Son hostilité aux « doloristes » lui a donné, au contraire, l'occasion d'esquisser une doctrine : contre Thérive, il a assuré que la douleur n'est pas dans les rapports de Dieu et de l'homme, un moyen de rédemption, mais seulement de compensation en justice ; contre Claudel, qu'elle n'est pas la condition nécessaire de la joie ; contre André Suarès, qu'elle n'est pas la « porte de la connaissance » ; contre Clémenceau, qu'elle est au moins nuisible à l'équilibre organique et à l'activité intellectuelle [6]. Ses amis étaient jugés par oppo-

1. Jean-Jacques Brousson, *Un humouriste sacré : l'abbé Brémond, Candide*, 20 février 1930, p. 3, C-4.
2. Paul Souday, sur *le Coq et l'Arlequin*, *Le Temps*, 4 mai 1919, E-2.
3. Idem, *La trace de ses pas*, 20 mai 1920, E-5 ; *Ninon*, 25 juin 1924, C-2.
4. Idem, sur Abel Hermant, 14 janv. 1922, F et 11 oct. 1923, D-2 ; sur A. Thérive, 17 septembre 1925, F-6, *ibid.*
5. Idem, sur Sorel, 7 sept. 1922, F ; Jasquet, 23 oct. 1919, B-4 ; Montherlant, 8 janv. 1925, E-2.
6. A. Thérive, 17 sept. 1925, F-6 ; Duhamel, 6 mars 1919, B-2 ; Claudel, 5 août 1920, D-1 ; Suarès, 26 mai 1926, F-1 ; Clémenceau, 9 janv. 1919, E-2 et 3, *ibid.*

sition à Baudelaire, le « doloriste intégral ». Aussi Moréas, « doloriste intelligent et juste, donc d'une espèce assez rare », n'aimait pas Baudelaire et maudissait la vie de ce que la douleur fût mise comme condition à l'élaboration de l'esthétique et du sublime. Proust, « était un peu doloriste, mais sans pensée d'expiation » comme Baudelaire, et point mystique. Maurras n'aurait pas contredit à toute cette thèse, lui qui célébrait une colonne des Propylées au jet pur comme « ce que nous entendons aujourd'hui par un dieu » ; c'est-à-dire : « un plaisir tout à fait exempt de douleur », accident de la vie et de la nature qui les résume et les explique toutes deux [1]. Et Souday, pour qui l'art grec représentait « le grand goût », aurait souscrit au panégyrique de Maurras [2].

Leurs thèses, assez semblables pour le fond, étaient différemment centrées. Celle de Souday, favorable à Renan, insistait davantage sur une dualité, d'opposition fondamentale, entre le paganisme naturiste épris de la vie, et l'idéal transcendant du mysticisme. Souday entendait rejeter la distinction de tout mystique tel qu'il le définissait, et qu'il retrouvait chez Gide, entre *l'esprit*, qui change ou s'affaiblit, et *l'âme*, qui demeure. Toutes proportions gardées, cette âme offre bien des traits communs avec le *cœur* ou *sens organisateur* que nous avons relevé à droite. L'abstraction restait la plus haute de nos facultés aux yeux de Souday, aussi n'a-t-il pas été tendre pour les coupables de « cardiolâtrie ». « Cordicoles » étaient Rousseau avec « son fameux cœur », et Pascal qui, en plaçant l'ordre de la charité au-dessus de celui de l'esprit, a professé une « théorie obscurantiste et parfaitement fausse ». Cette voie mène Souday jusqu'à confondre sous une même rubrique le pathétique de Rousseau et l'ascèse rigoureuse de Pascal lorsqu'il écrit : « Renan n'a jamais donné dans ce travers de femmelette ou d'homme malade, dont la popularité, par delà Jean-Jacques, nous vient de Pascal. » C'est une violence, selon nous, et elle communique à son point de vue quelque chose d'un peu lunaire ; elle le fait s'étonner que les mêmes idées que Bloy sur la douleur soient enseignées par des penseurs qui se croient aux antipodes de celui-ci. Enfin son attitude au sujet du *cœur* le conduit à une volte-face quand, à Amiel reprochant aux Français de manquer de l'intuition de l'unité vivante, il a répliqué qu'il y avait pourtant Pascal, Jean-Jacques et

1. Charles Maurras, *Anthinea*, p. 41.
2. Paul Souday, Moréas, 22 avril 1920, C-5 ; Proust, 25 sept. 1929, A-2 ; le goût grec, 15 mai 1919, E-2, *ibid.*

Bergson [1]. L'attitude si nette de Souday face au cœur et à la douleur permet de comprendre pourquoi c'est son nom et non celui de Julien Benda qui s'est présenté à l'esprit de Maurice Brillant comme représentatif du rationalisme de gauche [2].

Pureté de l'Intelligence chez Souday et pureté de l'Occident aussi dans le sens qu'il s'est gardé pur de l'Orient alors que ses adversaires de droite et Mithouard en avaient subi le prestige [3]. Certes il louait Mithouard de son occidentalisme mais non sans se demander avec inquiétude si l'écrivain ne plaçait pas parfois Athènes en Orient. La Russie l'a toujours ennuyé ; l'ésotérisme, ainsi que les grands initiés, ne disent rien que nous ne sachions.

Il ressort, croyons-nous, des pages précédentes et de celles qui vont suivre, que la volatile double notion d'*Orient-Intelligence* présente souvent des frontières assez précises. Il faut, en général, entendre que l'Orient veut dire le Proche-Orient : Arabes, Russes, et, peut-être, États-Unis. S'il en était autrement il ne serait pas possible de parler d'horreur de la nature, car dès qu'on nomme l'Extrême-Orient on pense tout de suite au patient artisan chinois et hindou. De plus, les frontières de l'Intelligence et de l'Occident étaient aussi plus restreintes que celles de l'Europe : « La France ' petit cap ' auquel aboutit toute la pression des hordes eurasiates » [4]. En d'autres termes, les frontières d'Occident ne comprenaient pas les « hordes » européennes, c'est-à-dire les Russes, ni probablement les Allemands, mais seulement l'Europe de l'ouest.

Les frontières occidentales s'étendirent soudain, avec l'entrée en guerre des États-Unis, au grand pays qui n'avait pas jusqu'ici figuré dans ces spéculations. Ce fut une apothéose et jamais l'Occident ne parut plus beau et plus nettement défini que dans une conférence faite par Mithouard comme maire de Paris en 1918 et intitulée « Paris, capitale de l'Occident ». Une heureuse formule montrait la continuité historique : Paris avait enseigné tour à tour « à bâtir ses maisons, à conduire son intelligence et à vivre en

1. Idem, mysticismes, 23 déc. 1920, E-2 ; *André Gide*, Paris, Simon Kra, 1927, p. 11 ; abstraction, 20 juillet 1926, B-2 ; cardiolâtrie, 17 mars 1927, D-2 ; Rousseau, 15 janv. 1925, D-2 ; obscurantisme, 28 juin 1923, F-2 ; Pascal-Rousseau, 30 déc. 1926, D-2 ; Bloy, 13 février 1919, E-2 ; Amiel, 29 sept. 1921, C-1 ; Mithouard, 4 avril 1919, D-2 ; ésotérisme, 20 juin 1921, A-1 ; Russie, 13 janv. 1927, F ; *ibid.*

2. Maurice Brillant, *L'Intellectualisme dans l'art et la Littérature d'aujourd'hui*, dans *Le Procès de l'Intelligence*, Paris, Bloud et Gay, 1922, p. 34.

3. Mithouard, *Les Abeilles de l'Alhambre, Marches de l'Occident*, pp. 179, 189 et 190 ; Maurras, *Le Mirage d'Orient, Action Française*, 5 sept. 1927, a contemplé l'orient du haut de l'Hymmette : « Au seuil de la grave déesse... je chancelais encore comme l'homme que le vin d'Asie a troublé. »

4. Lettre de Charles Maurras à l'auteur, déjà citée.

liberté » [1]. C'était bien l'Europe de l'ouest étendue aux États-Unis. En effet l'Italie, « sœur antique », avait joint les Alliés ; les États-Unis, « Extrême Occident », avaient clairement aperçu les principes occidentaux à défendre. Ces peuples unis par l'honneur allaient remettre dans la bonne voie la Prusse constituée comme Marche pour contenir les Slaves et infidèle à sa mission. Enfin par la défection des Russes si éloignés, si différents, l'Occident achevait de se définir. Peu après, Henri Ghéon se déclarait d'accord en ajoutant que la victoire était non celle des démocraties sur les autocraties mais celle de « la vraie sur la fausse culture » et « de l'Occident sur l'Orient » [2]. Maurras faisait écho lorsqu'en janvier 1919 il émettait l'opinion que la France devait une gratitude sans borne à Théodore Roosevelt et à Woodrow Wilson [3].

Cette confiance en l'Intelligence due en partie, comme chacun se rappelle, à ce que les futurs partisans de l'Intelligence avaient aidé politiquement la France à gagner la guerre, prévalut à la fin du premier conflit mondial pour durer jusqu'à la crise aiguë des années trente où, ainsi que l'écrivit M. Pierre Moreau, « ce beau rêve d'unité humaine était menacé » [4]. On trouvait en effet ce rêve d'unité humaine, non seulement chez les défenseurs de l'Intelligence et de l'Occident mais aussi parmi des dissidents, tels Jacques Rivière, qui croyaient possible une grande œuvre humaine sous le drapeau de l'Intelligence française [5], et même chez les adversaires, Souday, Barbusse, puisqu'ils se réclamaient encore d'une raison modératrice. Ce début d'après-guerre fait penser à un palier, à une époque heureuse où les idées formées avant 1914 s'affrontèrent en polémiques brillantes, en deux mouvements universalistes notamment, entre lesquels se plaçait le groupe des chrétiens sociaux. Le premier mouvement à frapper l'attention fut celui de *Clarté*, dont Barbusse signala l'existence dans un article du 10 mai 1919 [6]. Ces amis de la Russie nouvelle n'employaient pas le mot d'Intelligence ; cependant, comme à droite, ils dénonçaient le pragmatisme et l'*excès d'intelligence*,

1. Adrien Mithouard, *Paris, capitale de l'Occident, La Revue Hebdomadaire*, conférence du 22 mars 1918, t. IV, p. 162.

2. Henri Ghéon, *Réflexions sur le rôle actuel de l'intelligence française, NRF.*, nov. 1919, nº LXXIV, p. 962.

3. Charles Maurras, *L'humanité nouvelle et la France, L'Action Française*, 8 janv. 1919, p. ic.

4. Pierre Moreau, *Paul Hazard, Pour le dixième anniversaire de sa mort, RLC.*, avril-juin 1954, p. 134.

5. Jacques Rivière, *NRF.*, 1919, pp. 614-5. *Défense de l'intelligence française :* c'est exactement à cela que je voudrais dévouer mes forces... l'intelligence française est incomparable... Nous seuls avons su nous préserver à peu près de l'abêtissement pragmatiste. Nº LXXII.

6. Raymond Lefebvre citant l'article de *L'Humanité, Clarté*, t. 79-2, p. 370.

celui, par exemple, de Renan, « femmelin », « intelligence pour l'intelligence, corruption secrète et profonde »[1]. *Clarté*, « revue de culture révolutionnaire », mettait en exergue les notions de *Raison* et de *Culture*, d'une raison non-marxiste où la violence n'était pas inéluctable, d'une culture en comparaison de laquelle celle de Maurras et de Péguy était jugée par Georges Michel trop tournée vers le passé mais non négligeable[2]. La riposte à ce mouvement international apparut dès le 19 juillet 1919 où l'article-manifeste *Pour un parti de l'Intelligence* attaquait le bolchevisme de la littérature et l'universalisme qui ne passait pas par le sol natal. Ainsi l'adversaire principal de l'Intelligence et de l'Occident était désormais le nouveau régime russe[3]. Il va sans dire que l'Allemagne venait en second lieu. A la différence de Mithouard, René Johannet ne croyait pas à la mission occidentale de la Prusse puisqu'il envisageait qu'elle fût l'alliée naturelle de la Russie dont la collaboration passée avec la France n'aurait été dûe qu'à la disparition polonaise[4]. Un article d'Ernst Robert Curtius de la même époque était de nature à corroborer ces vues à la différence qu'une cassure avec l'Occident venait, selon lui, de se produire seulement alors chez les jeunes de sa patrie aux yeux de qui l'émancipation intellectuelle semblait venir non plus de l'Angleterre ni de la France mais de la Russie[5]. Toujours en ces années 1920-1922, Pierre Lasserre plaçait cette cassure bien avant que ne faisait le professeur allemand, quand il voyait la philosophie allemande rompant à partir de Kant avec la pensée occidentale, qui était issue d'Aristote et relevait d'une méthode dont la valeur ne dépendait pas du système particulier et individuel[6]. La scission était encore bien antérieure aux yeux de Guénon qui la voyait remonter à la Renaissance laquelle avait scindé le monde en brisant l'unité intellectualiste. Guénon, changeant les signes algébriques, faisait, à cause de leur activisme, des États-Unis et de l'Allemagne, considérée bien à tort

1. Édouard Berth, *Renan... et nous*, *ibid.*, 20 mars 1923, p. 202 B.

2. 79-6 p. 374 ; *La raison non la croyance*, *La raison non le sentiment*, *La lueur dans l'abîme*, Henri Barbusse ; sur Maurras, Georges Michel, *Pour la culture*, 21 déc. 1921 ; sur Péguy, *idem*, Sur la culture pré-capitaliste, 1er janv. 1923, p. 81 ; Léon Trotzky, *Vers une culture nouvelle*, numéros des 15 août, 15 sept., 15 nov. 1923, *ibidem*.

3. *Pour un parti de l'intelligence*, *Le Figaro*, Supplément littéraire, 19 juillet 1919, p. 1 A.

4. René Johannet, *La France et le slavisme*, *Revue universelle*, 15 sept. 1920, p. 727. Il ajoutait aussi l'argument : comment faire fonds puisqu'il n'y avait pas *un* mais *des* slavismes.

5. André Gide citant E. R. Curtius dans *Les rapports entre la France et l'Allemagne*, *NRF.*, t. XVII, p. 516, 1921.

6. Pierre Lasserre, *Le germanisme et l'esprit humain*, *Cinquante ans de Pensée Française*, Paris, Plon, 1922, p. 117.

comme nation semi-orientale selon lui, un *Extrême-Occident*. Point de vue exceptionnel et peu remarqué à l'époque [1]. Souday ne se résignait pas à voir l'Allemagne hors de l'Occident. Il aimait relater en 1927 qu'Ernst Robert Curtius s'était rétracté en proclamant la France et l'Allemagne « la seule puissance de l'esprit » [2]. Or, l'opinion d'Ernst Robert Curtius avait de nouveau changé en 1931. Tout en marquant son opposition à la nouvelle vague d'irrationalité, celui-ci trouvait la civilisation française désuète, faisait appel à l'âme et ne mentionnait plus la Russie [3].

L'âme, la spiritualité était ce dont on se réclamait en ces années 1927-1930. Spiritualité était le mot à la faveur duquel Jacques Maritain quittait l'*Action Française* après la condamnation du Saint-Siège. C'était sa vocation spirituelle qu'Édouard Le Roy engageait l'Europe à trouver, ou plutôt à retrouver, autrement elle serait confrontée par un formidable poids mort : Japon, Inde, Chine [4]. Ce faisant, il comprenait implicitement Russie et Allemagne, bref le Proche-Orient au sens où nous employons ici l'expression, dans les limites de l'Europe. Le même vœu se retrouvait chez Massis et chez Claudel, par ailleurs si hostile aux défenseurs de l'Intelligence [5], mais tous deux rejetant la Russie hors de l'Europe, tous deux assurant que les mouvements, européens selon Claudel, occidentaux selon Massis, étaient des phénomènes d'expansion au lieu que les « révolutions asiatiques » étaient « des phénomènes d'effondrement ». Tous deux concevaient le mot *construire* dans le sens architectonique, comme Mithouard, sans l'appliquer aux équilibres précaires qui s'effondrent pour faire place à des équilibres de même nature mais plus vastes. Autrement dit, tous deux faisaient appel au dynamisme européen, en ignorant celui de la Russie nouvelle. « La vieille tâche n'est pas épuisée », écrivait Claudel de l'Europe, « entre l'Amérique tourbillonnante et la Russie douloureusement congelée » [6].

En quel sens autre que géographique l'Amérique serait-elle

1. René Guénon, *Orient et Occident*, Paris, Payot, 1924.
2. Souday, sur Massis, *Le Temps*, 2 juin 1927, D-2.
3. E. R. Curtius, *Abandon de la culture*, *NRF.*, 1er déc. 1931.
4. Voir, sur Édouard Le Roy, p. 511, n. 6.
5. Lettre du 16 juin 1952 de Paul Claudel à l'auteur :
« L'Action Française est morte aujourd'hui. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. Inutile de s'en occuper. J'ai très peu de goût pour les philosophies de l'Orient et ne vois pas l'enrichissement qu'elles sont capables de nous apporter. A plus forte raison quand elles prennent la forme de l'ésotérisme. »
6. Henri Massis, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927, pp. 254, 99, et 221 ; Paul Claudel *samedi*, *Conversations dans le Loir-et-Cher*, Paris, Gallimard, 1935, p. 217. Jacques Madaule dans *Chronologie de la vie et de l'œuvre de Paul Claudel*, Paris, Gallimard, 1947, t. 1, p. xxxix, donne 1926-1928 comme date de composition de ce *samedi*.

donc hors de l'Europe ? Les habitants des États-Unis la voudraient-ils ainsi ? Questions qui nous obligent à revenir sur nos pas pour esquisser le sort de la notion de Latinité. Celle-ci est incluse, selon nous, dans celle d'Occident prise au sens strict. La Latinité, Mithouard la boudait bien un peu, mais pourquoi a-t-il écrit d'elle et non de l'*Occident*, lui dont, selon Souday, la doctrine était l'*Occidentalisme*, qu'elle n'était « que la civilisation française considérée dans ce qu'elle a d'universel » [1] ? Devançant les exemples ci-dessous, qu'il nous soit permis de risquer une interprétation de ce qu'il a voulu dire : est latin ce qui, tout en étant local d'origine au moins, est ou devient universel. Les contours continus et harmonieux de l'Occident tels quon les voyait en 1918 s'estompaient déjà dix-neuf jours avant la signature du traité de paix, quand Maurras émettait l'opinion que le refus des hommes d'état américains de diviser l'Allemagne compromettait l'avenir, et que, trois mois plus tard, son collaborateur Havard de la Montagne dénonçait le « fait wilsonien » comme « antilatin, le principe antagoniste de la civilisation occidentale et humaine, la doctrine de l'éternelle révolution » [2]. Il convenait de serrer les rangs en face de la récente hostilité allemande, de la défection des Russes et maintenant du demi-abandon des États-Unis. Demi abandon seulement puisque, par exemple, le *New-York Herald*, en 1921, proclamait Paris « capitale intellectuelle du monde latin », et c'était à l'occasion de l'érection au Palais-Royal d'un monument au génie latin, avec le concours officiel de toutes les nations de la latinité [3]. Outre les raisons politiques, les difficultés permanentes auxquelles on se heurtait en voulant compter parmi les siens la grande république amie, tenaient à ce que l'influence sans cesse grandissante des États-Unis se marquait, selon Noëlle Maurice-Denis, par une pensée qui entendait simplifier vite, par une sensibilité qui se manifestait par l'indistinction des divers états de l'expérience religieuse, enfin par la sincérité émersonienne, très sincère dans chacune de ses affirmations, mais non soucieuse de faire concorder celles-ci entre elles [4]. Mme Denis faisait écho, sur ce dernier point, à M. André Siegfried souhaitant, trente-cinq ans plus tard, aux États-Unis

1. Adrien Mithouard, article cité p. 510, n. 3.
2. Charles Maurras, *Le traité de paix et l'intelligence universelle*, 9 juin 1919, p. 1 D et Havard de la Montagne, *La Mission de la France*, 26 sept. 1919, p. 3 E, *l'Action Française*.
3. Idem, *Le génie latin et les progrès de l'Union latine*, *Ibid.*, p. 1, 13 juillet 1921.
4. Noëlle Maurice-Denis, *La pensée française et l'empirisme américain*, dans *La Revue Universelle*, 1er nov. 1920, p. 363.

un Montaigne, alors qu'ils avaient eu un Emerson [1]. Il y avait enfin, et peut-être surtout, une manière trop nationale de vouloir penser. Les anciens Grecs avaient bien parlé des « Barbares », les défenseurs de l'Intelligence pouvaient discourir avec un enthousiasme, jugé en certains lieux un peu vif, de leur grande et de leur petite patrie, il restait que la latinité n'était pas du tout affaire de race, de sol, de sang, mais une manière de se vouloir. Qu'importe à un Latin que Rome ne soit plus dans Rome si son esprit rayonne ? Jacques Maritain se prenait à regretter les civilisations de la Grèce antique et de la France médiévale, — « blanches comme l'intelligence et où dans le sol le plus national s'enracinait la pensée la plus universelle et la plus humaine » [2].

Comment se voulaient les habitants des États-Unis ? Impossible à savoir, puisqu'ils semblent avoir mis depuis environ 1830 leur élégance à ne pas se définir, en disant que ce qui les caractérise, c'est de n'avoir pas encore choisi. Qu'ont-ils pensé, que pensent-ils de Versailles ? Rien, que nous sachions. Versailles, tout de suite après la guerre mondiale a été signe de contradiction. Ozenfant, blâmant les méprises sur la raison, s'écriait : « La France, patrie de la raison ? Allons donc ! Il était fou, le père Louis XIV mais quel grand bonhomme ! Le château de Versailles ? un gratte-ciel en long ! » Le prince héritier du Japon terminant vers 1922 son tour de France aurait souscrit à la dernière partie de cette assertion puisqu'à la question de ce qui l'avait particulièrement frappé en France, il avait répondu : Versailles ; par là, il avait compris que les Français avaient été grands. Le maréchal Toukatchewski exprimait l'opinion exactement contraire dans une interview célèbre : la Grèce, Rome, Versailles, quel dégoût ! Il adjurait les Américains, pour être supérieurs aux Français, de ne pas se laisser séduire, comme ils le faisaient souvent, par l'harmonie et la mesure. Mais ces qualités ou défauts sont insidieux. Ozenfant, photographie à l'appui, répliquait que les soldats russes marchaient mieux au pas qu'au temps de Nicolas II quand, habillés à la française, ils défilaient en 1928 en fort bon ordre devant la tombe de Lénine : « Faut-il croire, généralissime, qu'on vous ait mal obéi ? [3] » Sans doute, l'homme moyen des États-Unis est-il travaillé des mêmes inquiétudes que ce soldat. Si on parle devant

1. André Siegfried, *Les États-Unis et la civilisation occidentale, Tableau des États-Unis*, Paris, A. Colin, 1954, pp. 392 et 341.

2. Jacques Maritain, *La nouvelle théodicée américaine, Réflexions sur l'Intelligence et sur sa vie propre*, Paris, Desclée de Brouwer, 4e éd., 1938 (1re éd. 1924, texte du chapitre : 1921, voir p. 287), p. 265.

3. Amédée Ozenfant, *Technique du Bonheur, Art*, Paris, Jean Budry, 1928, pp. 192-193.

lui d'harmonie et de mesure, il croit que l'on s'en prend aux grandes réussites de sa patrie et au « jusqu'au boutisme » d'une imagination qui, par exemple, à l'exposition parisienne du printemps de 1952 de cent toiles américaines, a fait paraître, par contraste, mesurés et harmonieux *les Fauves* français [1]. Inquiétudes en partie justifiées. M. André Siegfried, constatant la présence aux États-Unis de traits occidentaux, — tradition chrétienne, humanisme démocratique, Révolution industrielle, — a fait observer que, cependant, la tradition latine, ou d'esprit critique, y est à peu près absente, mais aussi que, dans de hauts lieux de l'esprit, à Chicago, à Harvard, on sent sa nécessité pour la haute culture. Aussi, appliquant maintenant l'expression « petit cap » à la Latinité, ne pourrait-on dire que le « petit cap » existe aux États-Unis comme en Europe ?

La condamnation de *L'Action Française* par le Saint-Siège en décembre 1926 marquait, aux yeux des disciples de celle-ci, un échec par lequel l' « Occident latin » était « dépouillé de son antique privilège » [2]. Et puis l'évolution des esprits voulait que l'*Occident* sans qualificatif revînt à l'attention, comme nous l'avons vu plus haut à propos d'Édouard Le Roy, et qu'en même temps, le mot *spiritualité* déplaçât celui d'*Intelligence*. C'était un cadre plus large, mais plus mal défini. Aux yeux de Claudel et de Benda, par exemple, l'Occident comprenait la Révolution du passé, la française, mais non celle du présent, la russe [3]. Et puis, Benda, aux « Rencontres de Genève », après avoir déclaré fort hétérogènes les conceptions constituant l'ensemble *Europe*, manifestait un exclusivisme au rebours de celui de Maurras en mettant dans sa tradition européenne Romain Rolland et Gide, tradition que, selon lui, Faguet, Maurras et Barrès auraient brisée [4]. Pourtant, il parlait d'*unité spirituelle*. Qu'a-t-elle donc, cette spiritualité d'Europe et d'Occident, — où, comme ailleurs, on se renvoie le mot de « traître », — de différent de la spiritualité tout court ? Jacques Maritain, aux yeux de qui nul système politique, même pluraliste, « ne saurait être proprement qualifié de *spirituel*, souhaitait voir naître une démocratie d'une inspi-

1. L'un de ces peintres était Mark Tobey du nord-ouest du Pacifique à qui la critique fut particulièrement favorable mais Mark Tobey a reçu des influences d'Orient ; et d'ailleurs il souffle sur ce nord ouest un petit vent d'Asie. Les vrais fauves sont ceux de la grande plaine centrale, si exaltante, où là surtout on retrouve ce Proche-Orient dont il est question ci-dessus.

2. Maurice Pujo, *Conclusion, Comment Rome est trompée*, Paris, Fayard, 1929, p. 303.

3. Claudel, cf. ci-dessus, p. 519, n. 6. — Ramon Fernandez sur Julien Benda, *NRF.*, 1er janv. 1928, p. 105.

4. Julien Benda, *L'Esprit Européen, Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1947, p. 14.

ration spirituelle, celle du christianisme [1]. Face à l'incertitude que laissent ces divergences, Ramon Fernandez paraît avoir fait figure d'isolé en 1927, quand il se réclamait encore du primat de l'Intelligence pour fonder l'unité de la culture moderne et asseoir plus fermement « le salut et l'équilibre de l'Occident ». Alors que les espoirs, ceux de Noële Maurice-Denis, Claudel, Masson-Oursel par exemple, étaient si peu tournés vers les États-Unis, il saluait l'avènement en ce pays d'un humanisme critique qu'il étudiait chez deux de ses représentants : Whitehead et Richards. Dans son vaste horizon, les notions, mutuellement exclusives d'*Intelligence* chez Maurras et Benda, éclataient. Il en était ainsi quand il arguait contre Benda : Intelligence, Justice, pour être plus que des mots, doivent devenir nature, donc violence, morale de l'histoire contre celle du jugement ; ainsi la justice de Marx se rattache à celle de Platon, et un marxiste peut être un clerc [2]. Il est à craindre et à croire qu'avec ces notions, c'était le langage lui-même qui explosait. N'est-il pas à regretter que Fernandez, en signalant, d'une part, un nouvel avatar de l'*Intelligence* aux États-Unis, de l'autre, la nécessité de regarder au delà des concepts usuels, n'ait pas parlé de la nouvelle spiritualité, d'Eurasie faudrait-il dire, en en montrant, sinon la conciliation, au moins l'articulation possible avec l'humanisme critique des États-Unis ?

Bref, la ligne de démarcation Orient-Occident subsiste quelque part, et c'est en grande partie un résidu causé par les manquements de l'Occident. Elle n'apparaissait qu'imparfaitement chez Karl Jaspers qui, en 1947, relevait surtout les lignes de force en constatant que l'Occident détient encore la puissance puisque « les deux dernières créations de l'Occident, l'Amérique et la Russie deviennent les maîtresses du monde » [3]. Czeslaw Milosz la voit entre le monde totalitaire et l'autre. Lui et l'auteur roumain de *La Vingt-Cinquième Heure*, ont quitté l'ordre oriental, qu'ils ont trouvé invivable, pour l'occidental, sans guère d'enthousiasme pour ce dernier, quoique Milosz gardât « un reste d'espoir » en l'Occident. Un grief de l'homme de l'Est est, selon Milosz, l'ignorance dédaigneuse de l'Occident pour l'Orient : un habitant du Texas comprendra par *Europe*, celle de l'Ouest et ne verra que

1. Lettre de Jacques Maritain à l'auteur, 28 septembre 1952.
2. Ramon Fernandez, *Esquisses pour un humanisme critique*, *NRF.*, 1er févr. 1927, p. 250 et *ibid.*, 1er janv. 1928, p. 104 ; Paul-Masson-Oursel, *ibid.*, janv.-juin 1926.
3. Karl Jaspers, *Quelle est la situation actuelle de l'Europe dans le monde transformé ? L'Esprit Européen, Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1947, p. 305.

tribus arriérées à l'est de l'Allemagne. De plus la force ne rend pas tout à fait digne, d'où cette idée que « L'homme de l'Est ne peut pas prendre les Occidentaux, et en particulier les Américains au sérieux »[1], car cet homme, a vécu, vit des événements d'un tragique indicible. Sans doute, la spiritualité préconisée depuis 1927 ne peut que réduire le dédain et augmenter une camaraderie nécessaire, au rebours de laquelle semble aller « la haine sacrée ». Autre chose est nécessaire aussi. L'homme de l'Est ne respectera, — car parler ici d'amour est vouloir trop, — l'Occidental, que si celui-ci devient saignant comme lui, c'est-à-dire identique à lui. Ce n'est pas de cela qu'est fait, croyons-nous, « le reste d'espoir » de Milosz. Le poète polonais, avec Maritain, Claudel et Fernandez, espère que l'Occident saura dégager une parole d'une valeur, non pas universelle, — ce qui serait vouloir encore trop, — mais générale. — Nous voudrions maintenant esquisser ce qui, aux yeux des défenseurs de l'Intelligence, rendait manifeste ou possible, une telle parole : *le sourire*, *l'idée générale*, et ce qui, selon nous, conduit l'Occidental à un comportement particulier aux hauts moments de la vie.

Deux seulement de ces défenseurs ont parlé du sourire qui accompagnerait la parole ci-dessus. Pourtant ce qu'ils en disent vaut d'être relevé pour notre propos. Ce sourire est de filiation grecque aux yeux de Maurras et de Mithouard. En Grèce, face à l'Orient, a écrit Maurras, tout vit et lutte, tout dit : « Le rire et les larmes avec les innombrables nuances qui tiennent le milieu entre ces deux états »[2], et c'est « cette haute et subtile discipline du sourire et des larmes qui entre dans la définition du génie latin »[3]. La sculpture grecque a-t-elle connu le sourire ? Il y avait bien le sourire bouddhique des quatorze statues de prêtresses de Minerve à l'Acropole devant lesquelles Maurras passait très vite, « sourire idiot », uniforme et indéfini ; mieux vaut glisser[4]. Mithouard, qui à cette occasion ne met pas en avant son enthousiasme celte, a trouvé sur les lèvres de ces anges de Paris à Notre-Dame un sourire qui montre qu'ils connaissent les dépouillements de l'atticisme. Cette statuaire parisienne dégage de l'intelligence,

1. Czeslaw Milosz, *L'Occident. La Pensée Captive.* Essai sur les *Logocraties populaires.* Traduit du Polonais, Paris, Gallimard, 3e éd., 1953.

2. Charles Maurras, *Le Mirage d'Orient*, *L'Action Française*, 5 sept. 1927, p. 1 B.

3. Charles Maurras, *Amérique, Dictionnaire politique et critique*, Paris, Fayard, 1932-33, 5 vol., t. I, tiré de *L'Action Française*, 8 août 1927. — Léon Daudet, *Conversation avec des Américains*, *ibid.*, 11 janv. 1926, avait déclaré que le rire était le point de contact le plus important entre Français d'une part et, de l'autre, Anglais et surtout habitants des États-Unis ; ici, Maurras complète : pas le sourire.

4. Charles Maurras, *Anthinea*, p. 61.

« elle triomphe dans la sûreté de ses sourires » [1]. Ce sourire, cette beauté traduisent les idées générales de l'homme, signifient son intelligence. Résumons en disant que c'est un sourire vraiment unique au monde, révélateur d'un état mitoyen où sont perçues des relations qui font approcher cet état tantôt de l'ironie et du rire, tantôt de l'émoi.

Puisque ce sourire traduisait le génie latin et l'idée générale, bref l'Intelligence, on pourrait sans doute, malgré l'exclusive, l'appeler *sourire latin*. Puisque ce sourire et l'idée générale paraissent co-extensifs, on pourrait mieux comprendre leur frontière et leur nature, du moins telles que celles-ci ont été vues en deça des limites indiquées par notre titre en examinant l'idée générale. L'idée générale, à son tour, manifeste l'Intelligence et, aux yeux mêmes de certains critiques de l'Intelligence, l'efficacité de celle-ci, soit sous forme de justice, soit sous celle de volonté libre. Bergson était d'avis que la plus instructive des idées générales était la justice. Et la justice n'est-elle pas plus exigeante que la liberté ou la fraternité ? La justice, selon Bergson, formule seulement des interdictions mais dans sa partie positive procède par créations successives [2]. Benda aussi la reconnaît comme le meilleur exemple de « la religion occidentale du distinct » à laquelle feraient obstruction l'Allemand, par orgueil, et le Russe, par amour [3]. Barrès, lui, pensait à l'idée générale sous forme de volonté libre, « idée bien française », grâce à laquelle le Français serait, moins que l'Allemand, soumis aux faits et déterminé par eux [4], et par la faute de laquelle, au dire du maréchal Ludendorff même, non pas l'armée allemande, mais l'Intelligence allemande, la vitalité qui circule entre journaux et peuple, aurait manqué, constituant un facteur important de défaite [5]. Sans nous arrêter à l'acception intrinsèque de l'idée générale, à ce que la conception de certains de ses avocats peut renfermer de volontarisme ou de nominalisme, il n'est peut-être pas inutile de rappeler par un exemple, que la démarche qui est la sienne, consiste à saisir d'abord les ressemblances, non à s'arrêter, comme le déplore Benda, pour signaler voluptueusement l'exception [6].

1. A. Mithouard, *La Terre d'Occident*, p. 13.
2. H. Bergson, *La justice, Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses Universitaires, 1932, pp. 68 et 74.
3. Julien Benda, *Tolstoïsme, Billets de Sirius*, Paris, Le Divan, 1925, pp. 52 et 53.
4. Maurice Barrès, *La fièvre en France et dans chaque Français, L'Appel au soldat*, Paris, Émile-Paul, s. d., p. 35.
5. Robert Havard de la Montagne citant Barrès citant les mémoires de Ludendorff, *Le rôle de l'esprit, L'Action Française*, 23 déc. 1919, p. 30.
6. Julien Benda, *Belphégor*, Paris, Émile-Paul, 1918, p. 81.

Mithouard se trouve sur une grande route de l'Ile-de-France qui fait un coude, et se prolonge en ligne droite par un chemin vicinal ; un maraîcher, à qui il demande son chemin, lui répond, en indiquant le coude : « tout droit », ce qui veut dire : le chemin de tout le monde [1]. Et c'est bien l'idée générale dont Thibaudet a heureusement esquissé la définition tout en indiquant comme sa frontière à peu près celle du monde latin :

Cette pensée du midi, on pourrait la définir comme la triple exigence de la distinction par la pensée, d'un corps de la pensée, d'une fin pour la pensée. Elle s'oppose à la fois au Nord et à l'Asie qui aiment la pensée fondue, la pensée absolue, la pensée indéfinie [2].

L'idée générale, la parole dont les écrivains les plus divers, — Maritain, Bergson, Maurras, Claudel, Souday, — ont souhaité la mise en œuvre est, au moins jusqu'ici, apparue exclusive du chant-aux-yeux de l'imagination. Ainsi Claudel déclare que l'Allemand ne sait pas parler, n'a d'issue que la musique. Un interlocuteur demande si ce n'est pas l'Amérique qui fournira cette parole. Non, répond Claudel : « elle chante, elle ronfle, elle compte » [3]. On peut probablement dire, d'après les pages qui précèdent, que l'attitude de l'Occidental et de l'Oriental aux hauts moments de la vie, différerait en ce que l'Occidental parlerait, définirait en s'approchant du moment suprême jusqu'à un certain seuil au delà duquel il révèrerait ou adorerait en silence, tandis que l'Oriental chanterait ce moment même. Alors que dans la messe de rite latin, la liturgie préfère le silence pour l'élévation, dans tous les rites catholiques orientaux, sauf celui de Malabar, le célébrant prie à voix basse au début du Canon, puis sa voix enfle graduellement, se transforme en chant pour arriver au *fortissimo* de l'élévation, ponctué de deux coups de cymbale pour les élévations de l'hostie et du calice [4]. Pierre Boulle, dans un petit livre charmant et fort, a placé un récit d'exécution dans une Chine de rêve ; mais il a, à notre avis, commis une légère erreur sur un point où il a transporté l'Occident en Orient. Son

1. Adrien Mithouard, *L'Ile-de-France, La Terre d'Occident*, p. 1.
2. Albert Thibaudet, *Trente ans de vie française*, Paris, *NRF.*, 4 vol., t. I, *Les idées de Charles Maurras*, 1920, p. 73.
3. Paul Claudel, *Saint Martin*, 1919, *Feuilles de saints*, Paris, Gallimard, 1925, et *Conversations*, p. 218 ; cf. *supra*, p. 519, n. 6.
4. Donald Attwater, *The Malabar Liturgy, Orate Fratres* (revue liturgique de Collegeville, Minnesota, États-Unis, devenue *Worship*), t. 17, 2 pp. 67, 27 déc. 1942, et *The Syrian Liturgy* (West Syrian or Antiochene), *ibid.*, t. 16, 4, p. 161, 22 févr. 1942. Un liturgiste de cette revue, Dom Godfrey Dickmann, O.S.B., a bien voulu nous répondre le 20 septembre 1955 en faisant ressortir qu'une explication historique entrait pour une part dans cette dualité. Le rite du Canon fut d'abord partout semblable dans sa manifestation extérieure mais l'Église de l'Ouest fit face à des envahisseurs barbares semi-ariens, d'où à partir du VII[e], elle ôta l'emphase de l'hommage communautaire pour la placer sur le Don divin du Fils venant visiter son peuple.

bourreau, douce âme franciscaine, a commis le sacrilège, inouï pour le tribunal qui le juge, de priver la société de la prise de possession que constitue la mise à mort à l'instant où *elle* veut, en mettant du poison dans le verre d'alcool du condamné à la prostration duquel l'assistance, au moment même de l'exécution, attribue l'émoi. Voici le rituel suivi : musique tonitruante pendant un quart d'heure, « puis il y a une minute de silence complet, et le bourreau officie »[1]. Le rite oriental serait-il donc, comme il est décrit plus haut, un crescendo avec, au sommet, coup de soleil, de cymbale et de sabre ?

En conclusion, nous voudrions dire que l'aspect intrinsèque de l'Intelligence n'a été touché qu'en passant au cours de ces quelques pages. Nous entendons par là le domaine préternaturel au-dessus ou en dehors de l'histoire et de la vie, d'aspect déductif, où le point de vue intellectualiste voit la beauté plastique et la vérité abstraite. Celles-ci, aspects plus particulièrement grecs de l'Intelligence, ont ravi les défenseurs de l'Intelligence qu'ils soient de droite ou de gauche. Il s'agit de moments heureux, classiques. Ces moments ont été conscients, donc littéraires chez les Grecs et les Latins et ils apparaissent, mais inconscients, dans la vue du passé que donne l'histoire de l'art, s'efforçant de « rendre son impression par un seul trait »[2]. Sans doute a-t-on pu écrire justement que cette fleur, grecque par excellence, pousse sur un fumier qu'elle ignore. D'où, la révolte dont un écho se retrouve dans les pages où Bernanos a pu parler de la cruauté de l'Intelligence[3]. Mais, pour prendre la mesure de cette cruauté, il faudrait la comparer à celle des sadismes, qui, eux, sont étrangers à l'Intelligence, et concomitants des pragmatismes. L'Intelligence, en tout cas, est moins sanglante que les pragmatismes, du moins sous son aspect inductif, extrinsèque, efficace, que nous nous sommes attachés à relever.

C'est principalement le Proche-Orient qui s'est trouvé en face de l'Intelligence dans le mouvement des esprits qui a été esquissé. La Russie surtout, les Allemands et les hommes des États-Unis

1. Pierre Boulle, *Le Bourreau*, Paris, Julliard, 1954, p. 35.
2. A. Ozenfant, note D, *Art*, p. 302.
3. G. Bernanos, *La liberté pour quoi faire*, Paris, Gallimard, 1953, p. 279. « L'intelligence, réduite à ses propres forces, ne croit trouver dans la nature uq'indifférence et cruauté, mais c'est sa propre cruauté qu'elle y découvre... 31. ... L'intelligence est plus cruelle que la nature. » Nous ne croyons pas que « réduite à ses propres forces » ait une résonance théologique et, d'autre part, il nous semble que Bernanos a appelé de ses vœux cette *parole* dont nous indiquons le sens possible quand il écrit : « La mission sacrée de mon peuple, héritier de la Pensée Hellénique, c'est de mettre l'Intelligence au service de la Vie. » *Le Chemin de la Croix-des-Ames*, Gallimard, 5e éd., 1948, p. 301.

à un degré moindre, constituaient ce Proche-Orient. Leur exubérance, leurs vives couleurs, leur nomadisme, leur peu de goût pour l'idée générale, traits qu'a relevés l'époque étudiée, en formaient l'unité impressive. L' « invasion mystique » gagnait dans les années 30 et le mot *spiritualité* était valorisé au préjudice d'*Intelligence* ; le Proche-Orient gagnait par la vague nazie. Il possède le sceptre du monde après cette seconde guerre, par la Russie et les États-Unis et avec, à l'arrière-plan, une inconnue : l'Extrême-Orient. Albert Thibaudet trouvait bon que l'Intelligence et la Latinité se retrempent dans le dialogue tragique, et elles n'y manquent pas. L'œuvre de Barrès et de Maurras a paru se défaire et les souhaits de Souday être vains. Pourtant, Maurras a voulu une démarche inductive de la pensée, il a insisté sur le cœur, et c'est la démarche même, mais avec une vigueur accrue, que préconise « l'invasion mystique », soit chrétienne par la valorisation de la douleur, soit d'extrême-gauche par son insistance, comme nous l'avons aperçu, sur une culture qui se fait. Un adage existerait dans l'Église : *accedit latinitas, recedit pietas*. L'Intelligence, la Latinité créeraient une atmosphère peu propre au chant et même à la prière. C'est l'envers d'une médaille dont l'endroit est leur aptitude particulière à opérer la désacralisation progressive de l'État, faisant avancer ainsi, non seulement la liberté de religion, mais aussi la liberté de culture. Quel autre sens donner à cette parole d'Europe tant attendue ? Si elle est dite, il devient bien plus douteux que l'Occident, à son tour, continue d'être sous-estimé de l'Orient, et que les grandes collectivités repoussent, comme on s'en plaint [1], même ce qui constitue un progrès de la douceur des mœurs par le seul fait que ce progrès vient de lui. Différents signes de cette seconde après-guerre portent à croire à un retour vers l'Intelligence, avec, peut-être, des vocables différents. Concepts, idée générale, offrent une résonance trop intellectualiste pour beaucoup, qui, d'autre part, peuvent avoir des souvenirs. Un disciple de Charles du Bos employait un terme plus inductif lorsqu'il parlait de la nécessité d' « approximations de seconde zone » pour que de grandes masses d'hommes s'organisent. Abandonnant notre distinction d'Intelligence et de Proche-Orient, qui reflète une perspective de première après-guerre, il nous semble pouvoir avancer que dire « cette parole » serait le moyen pour le monde non-totalitaire de créer à nouveau de claires lumières.

Jean DAVID.

1. R. MILLET, *Le Réveil des Deux Orients*, *Les Nouvelles Littéraires*, 21 avril 1955, p. 5 A et B.

NOTES ET DOCUMENTS

PHÈDRE A LA PERSANE

« *Livre des Rois* ..... inépuisable source
de fraîcheur épique, lyrique, féérique ».
(A. Arnoux.)

La phrase reproduite en exergue ne saurait laisser indifférent un iranisant, ni, d'ailleurs, tous ceux qui s'intéressent à la littérature comparée. En rapprochant un épisode du *Chah Nameh* d'une scène de *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, *A. Arnoux* (*Sources*, dans les *Nouvelles Littéraires* du 6.12.1951) profite de cette comparaison pour, en peu de mots, examiner le problème qui se pose aux comparatistes : à quoi faut-il attribuer la ressemblance de sujets apparue frappante au cours d'une lecture ? Source, imitation, plagiat, — telles seraient, croit-il, les réponses possibles.

Cette brève leçon de littérature comparée m'est revenue à l'esprit quand j'ai lu dernièrement une étude parue dans le *Sokhan*, excellente revue littéraire de Téhéran, dirigée par le fin lettré qu'est le Professeur Perviz Natel Khanlary. L'auteur de cet article, M. Memed Ali Eslami, montre, en effet, que les grands traits de la tragédie de Racine rappellent certain passage du *Livre des Rois*. La belle reine Soudabé ayant, un jour, aperçu un beau jouvenceau qui n'est autre que Siyavouche, fils de Kaouss, son royal époux, l'invite à venir au gynécée et lui avoue sa passion.

Le jeune homme, qui ne se rend à cette invitation que sur l'insistance de son père, désireux de ne pas mécontenter sa belle épouse, repousse les avances de celle-ci et s'indigne à la pensée de trahir son père. Soudabé a alors recours à un stratagème. Elle fait celle qui veut marier Siyavouche et, au cours de sa seconde visite, lui offre à choisir parmi de jeunes beautés réunies. Il choisit la fille de Soudabé. Le roi Kaouss, très heureux de l'apprendre, envoie de riches cadeaux. Malgré ces manœuvres de la reine amoureuse, Siyavouche reste froid et lui déclare qu'il ne peut éprouver pour elle qu'une affection filiale.

Enragée, pour se venger de Siyavouche qui vient une troisième fois chez elle, Soudabé, pour faire croire qu'il voulait abuser d'elle, déchire sa robe et pousse de hauts cris. Le roi accourt, mais garde son sang-

froid devant les accusations de la Reine. Détail curieux : il prend son odorat à témoin. Or, si Soudabé fleure le « musc pur et le vin » (!), les vêtements de Siyavouche n'exhalent aucune de ces odeurs... Cependant, Kaouss ne se décide pas encore à punir son épouse. Celle-ci, d'ailleurs, a recours à une autre ruse. Comme conséquence de la soi-disant violence de Siyavouche, elle prétexte de fausses couches. Les bébés jumeaux étaient ceux que Soudabé avait achetés à une de ses servantes. Consultés, les astrologues dénoncent le mensonge.

Le roi hésite toujours. Alors les mages préconisent l'épreuve par le feu. La reine s'y refuse. Siyavouche, chevalier intrépide, formé par le célèbre héros Roustem, tout de blanc vêtu, coiffé d'un heaume d'or, monte sur son étalon bai et traverse indemne les flammes. Son innocence ne fait plus de doute. Il est fêté, mais, finalement, écœuré de toutes ces péripéties, il quitte la cour à la tête d'une armée envoyée contre Afrasiyab. Ainsi commence la lutte entre Iran et Touran, un des grands thèmes du *Livre des Rois*.

Je viens de résumer des péripéties que M. Eslami raconte plus abondamment et que le lecteur intéressé trouvera dans la traduction française du *Chah Nameh* par J. Mohl. En dehors de ces curieuses analogies, M. Eslami, à l'intention de ses compatriotes, s'attarde sur la légende grecque et la tragédie de Racine et nous présente, — partie la plus intéressante de son étude — les caractéristiques comparées des personnages de Racine et de Ferdowsi, Phèdre et Soudabé, Hippolyte et Siyavouche, etc... Il fait observer que certaines ressemblances dans le traitement du même sujet s'expliquent par les différences d'époques et de traditions littéraires en Europe et en Iran. M. Eslami souligne surtout, à juste titre, la torture morale, la noblesse de Phèdre qui en font une image féminine tragique sans pareille dans la littérature mondiale. Soudabé, au contraire, sensuelle, rusée, intrigante, apparaît sous des traits moins émouvants.

Il est vrai, dit M. Eslami en terminant son étude, que Racine fait de Phèdre son héroïne principale, alors que pour Ferdowsi le premier rôle est joué par le jeune et vaillant Siyavouche. On peut ajouter que, si Racine, pour brosser le portrait de Phèdre, excelle en analyse psychologique profonde et nuancée, Ferdowsi, poète épique surtout, nous laisse plutôt deviner le caractère de ses héros par leurs exploits. Il cherche ainsi à exalter les vertus viriles et patriotiques de ses personnages, à évoquer le glorieux passé de l'Iran. Les caractères féminins l'intéressent moins. Les femmes héroïques forment un type à part dont Gurdiyé, sœur de l'usurpateur Bahram Tchoubine, est la représentante la plus parfaite. A de rares exceptions près, l'attitude de Ferdowsi à l'égard des femmes est donc plutôt négative.

Quant aux amours illicites, enfin, il me sera peut-être permis de préciser que le *Chah Nameh* nous renseigne à plusieurs reprises sur les unions incestueuses dans la famille royale connues dans l'histoire, surtout sur les mariages fréquents entre frère et sœur, bien que Ferdowsi,

en sa qualité de musulman, devait y être particulièrement sensible. Ainsi, par exemple, le roi Gouchtasp promet sa fille aînée, Houmaï, à celui qui vengera la mort de son fils Zazir. C'est le frère de celui-ci, Isfendiyar, qui se bat avec l'assassin de Zazir et qui reçoit la récompense promise en la personne de sa sœur.

P.-S. — Le *Chah Nameh* est un célèbre poème épique de Ferdowsi (935-1020) évoquant le glorieux passé de l'Iran, sous une forme légendaire d'abord, puis, — à partir de la dynastie des Sassanides (IIIe-VIIe s.) et jusqu'à celle des Samanides (Xe s.), — historique. Ferdowsi a utilisé pour son poème quelques ouvrages en persan moyen *(pehlevi)* de ses prédécesseurs, ceux de l'ère musulmane également. A noter surtout celui de Danichver, qui s'arrête au règne de Chosroès II (590-628). Il en existe une traduction du VIIIe s. de Ibn-al-Mokaffa. Ferdowsi a mis 25 ans pour terminer le *Chah Nameh*, qui compte 20.000 vers environ. Il y évoque les débuts de la civilisation, ensuite la lutte de l'Iran avec le Touran, et chante les exploits de Zal, élevé par l'oiseau Simourgh, de son fils Roustem, d'Isfendiyar, tous des héros nationaux iraniens, comme aussi le forgeron Kaveh, vainqueur du tyran Zohak.

B. Nikitine.

ROUSSEAU AND CHINA

Although, generally speaking, Rousseau scorned the eighteenth-century vogue of *chinoiseries* and treated Chinese civilization disdainfully, his attitude was not always so unfavorable. His apparent inconsistency is understandable, however, in light of three passages from his work, the first of wich is taken from the *Discours sur les sciences et les arts* of 1750 :

> Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'État. Si les sciences épuraient les mœurs, si elles apprenaient aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animaient le courage, les peuples de la Chine devraient être sages, libres et invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier, si les lumières des ministres, ni la prétendue sagesse des lois, ni la multitude des habitants de ce vaste empire n'ont pu le garantir du joug des Tartares ignorants et grossiers, de quoi lui ont servi tous ses savants ? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? Serait-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchants ? [1]

Rousseau had chosen this argument to defend his thesis against those who would not accept his « paradox » proclaiming the superiority of natural man over his civilized brethren. And yet there was little

1. J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, 13 vols, Paris, 1909 ; vol. I, p. 6.

that was paradoxical or even novel about this essay [1], as evidenced by travel literature and a growing interest in primitivism during the preceding fifty years. Such intellectual activity saw the development of at least one symbolic figure in the struggle between orthodoxy and heterodoxy, whether religious or political. That figure was the Good Chinaman. As the incarnation of what, later, would become the ideal of the *philosophes*, he charmed those who clamored for a new order because, according to Paul Hazard, when the Europeans knew the Chinese better, especially after the Rites Controversy, « deux choses apparurent clairement : la première, que la civilisation chinoise était admirable ; et la seconde, qu'elle était foncièrement païenne. Pour les esprits forts quelle aubaine à exploiter ! » [2]. Because these ideas were able to satisfy a great need for novelty and a violent desire to find an ideal in time or space, Rousseau drew on them for his Chinese inspiration and attempted to corroborate them with the Jesuit Relations. His success in this undertaking is witnessed by Gilbert Chinard who has called Rousseau « un continuateur des missionnaires Jésuites » and has justified his epithet by showing that Rousseau had read widely in the *Lettres édifiantes et curieuses* (1702-1776) for his information on North America [3]. This reference indicates one immediate source for Rousseau's ideas on China : other volumes of the same collection, devoted to the Orient, or writings of the same type. Such a transfer of interest is the more legitimate, since it was indeed to treatises and histories concerning China that Rousseau had recourse in writing the two *Discours* or the *Lettres de la montagne*. Moreover, his library contained at least a dozen works on the subject, of which the most important was the Jesuit Du Halde's *Description... de la Chine et de la Tartarie chinoise* (1753). But even more than this propaganda, favorable to the Chinese, Rousseau had carefully read a treatise by the Dominican Navarrete, *Relation de la Chine* (1684), which was the source of other works that spoke disparagingly of the Middle Kingdom. Among these last were the *Lettres chinoises* of the Marquis d'Argens (1739), Montesquieu's *Esprit des lois* (1748), and the article « Chine » in the *Encyclopédie* (1735). Rousseau remembered what each had to say concerning China as well, perhaps, as what he

1. *Discours sur les sciences et les arts*, New-York, Havens ed., 1946, pp. 61-82.
2. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1947, p. 12.
3. Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique*, Paris, 1913, p. 341f. The preparation of Rousseau the reader has been studied by Marguerite Reichenberg, *Essai sur les lectures de Rousseau*, Philadelphia, 1932, and by Robert Derathé, *J.-J. Rousseau et la science politique de son temps*, Paris, 1950, pp. 63-125. For the texts mentioned in this paragraph, cf. : *Lettres édifiantes et curieuses*, 34 vols, Paris, 1781-83 ; J.-B. Du Halde, S. J., *Description de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 4 vols, Paris, 1735 ; F. Navarrete, O. P., *Relation de la Chine*, Paris, 1684 ; J.-B. Boyer, marquis d'Argens, *Lettres chinoises*, 6 vols, La Haye, 1739-40 ; Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 2 vols, Genève, 1748 ; *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des arts, des métiers et des sciences*, vol. III, Paris, 1753 ; Diderot, *Œuvres complètes*, 20 vols., Paris, 1875-77 (vol. XVIII, p. 499 ; vol. XIX, p. 11) ; *Histoire générale des voyages* (Prévost, ed.), 64 vols, Paris, 1746-61 ; Lord Anson, *Voyage round the World* (Walter, ed.), London, 1748.

had heard of the Chinese in conversation with Diderot, who did not approve their excessive subtleness or their knavery. Above all, Rousseau was to remember the Abbe Prevost's *Histoire générale des voyages*, compiled between 1745 and 1761, and Lord Anson's *Voyage Round the World* (1748), whose author considered that Chinese politics were solely concerned with wrangling and double-dealing. Rousseau the reader had only to conclude that it was impossible to praise the Chinese, and that it was merely nescesary to establish some connection between the cause and the effect in order to link together Chinese civility, Chinese vice, and Chinese servitude. There is nothing surprising, therefore, in his use of such readings to strengthen his hostile attitude towards society, inasmuch as the last two works also furnished him with pertinent examples concerning the happiness of savages. It is surprising, however, that there should appear in Rousseau's writings two symbols derived from the same source, but used for different ends : the Noble Savage and the Good Chinaman.

As his thought became more clearly defined, Rousseau must have been cognizant of the difficulties he would encounter in making such opposing ideals consonant with one another. Since a learned mandarin was not to be confused with a child of nature, Rousseau had to make a choice. He chose the Noble Savage. Thus the quotation from the *Discours sur les sciences et les arts* was supposed to justify his choice and attract the attention of a public too easily carried away by things Chinese and insufficiently schooled in the delights of living in nature's bosom. But once the *Discours* was written and the prize awarded, Rousseau was disturbed by the quarrels it had provoked and considered reworking various points, one of which was his disdainful treatment of China. This change of attitude is to be seen best in an article he was writing in 1754 and vhich he hoped to have printed in the *Encyclopédie*. Contrary to what he had said in the first *Discours*, Rousseau affirmed in this article « On Political Economy » :

> A la Chine, le prince a pour maxime constante de donner tort à ses officiers dans toutes les altercations qui s'élèvent entre eux et le peuple. Le pain est-il cher dans une province, l'intendant est mis en prison ; se fait-il dans une autre une émeute, le gouverneur est cassé, et chaque mandarin en répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier, mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; et l'empereur, persuadé que la clameur publique ne s'élève sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse [1].

The Rousseau of 1754, however, no less than the Rousseau of 1750, was still unsure of himself. He who on another occasion had unfavorably criticized Chinese education (or education in general) in its relation to liberty, must have found it difficult indeed to praise even

1. Rousseau, *Œuvres*, vol. III, p. 285.

as tacitly as here the excellence of the Chinese administration, one of the most tyrannical the world has known. But was this change in attitude towards China uniquely the result of his weakness and egotism which it is almost impossible to penetrate today ? Or, rather, did not the Chinese example charm this daring mind and prevail momentarily over a thesis ? Like Montesquieu [1], Rousseau here accepted an idea of the Jesuit missionaries that had intrigued his critical conscience : the idea of paternalism. In examining the nature of the Chinese government, he abandoned the rigor of his first axioms. The desire to investigate facts, the appeal of an hypothesis, won out over preconceived ideas. Nevertheless, the article « On Political Economy » is but one example from a mass of texts where the predominant tone invalidates such an interpretation. Rousseau's return to his original attitude may have been unavoidable, however, considering the numerous attacks he had to face around 1755-56.

Chief among those who attacked him at that time was Voltaire, first in his *Orphelin de la Chine* (1755), then in a letter of 3 August, 1755, and finally in the *Essai sur les mœurs* (1756). The letter is the only direct attack and is of less interest than the other two writings, veiled, biting, and rather petty. As for the tragedy, Leo Jordan has already tried to relate its purpose and message to the *Discours sur les sciences et les arts* [2]. Briefly, to summarize Voltaire's point of argument, we have only to recall the first quotation, where Rousseau says that the wise government of the mandarins, so virtuous, so efficacious in many respects, was yet of no value, since they were unable to prevent the Tartars from subjugating all China. Voltaire insists that the Tartar conquest was richer in consequences for the vanquished than for the victors because shortly after their defeat, the mandarins succeeded in forcing the Tartars to adopt their language, their customs, and their habits and thus re-established their fortunes while assuring themselves of intellectual supremacy. At the end of the *Orpelin*, the moral superiority of Zamti and Idamé, representatives of the ruling caste, wins out over the purely physical power of Gengis-kan — and by the warrior's own admission. This attack seems veiled enough not to offend. But it was closely followed by the letter of 3 August which was like a poisoned arrow aimed at Rousseau, innocent of most of the wrongs attributed to him. Happily Voltaire took a more moderate tone the following year when he spoke of China in the *Essai sur les mœurs*. Voltaire's own enthusiasm for things Chinese, however, prevented him from appreciating Rousseau's critical point of view, especially in the first two chapters. The author of *Candide* paid little justice to his victim, who, in his fickle and changing nature, suffered enormously from such attacks without having the presence of mind

1. Cf. Elie Carcassonne, « La Chine dans *l'Esprit des lois* », *RHLF*, XXXI, 1924, pp. 193-205.
2. Leo Jordan, *Voltaires « Orphelin de la Chine » in drei Akten*, Dresden, 1913.

to disdain them or to reply to them in turn. Thus, when Rousseau once more took up his criticisms of China and persisted in them, doubtless it was because he felt obliged to refute first of all Voltaire, the privileged defender of China [1]. But in refusing to accept the example of Chinese civilization, without distinguishing between its true faults and real advantages, Rousseau found himself forced to seek an ideal elsewhere. And he came upon a people ready to usurp the honored position of the Chinese — ready, if necessary, to serve as a symbol themselves. These were the English [2].

Anglomania had already exerted a far-reaching influence on eighteenth-century literature when Rousseau attempted to capitalize on its progress in a work he had been preparing since 1756 : *La Nouvelle Héloïse*. In this novel, addressed first to the heart and only incidentally tho the reason, he adopted what he imagined to be an English manner and condemned China with a letter Saint-Preux sends to Claire d'Orbe during his voyage round the world. « Mais », says Daniel Mornet in his commentary on the *Nouvelle Héloïse*, « le voyage de Saint-Preux n'est pas une fiction... » L'étiquette, les simagrées, les salutations et les révérences, c'est le mensonge de la vie mondaine et celui que Jean-Jacques a toujours détesté » [3]. And so, in attempting to dissipate the mirage of an ideal Middle Kingdom which had enchanted practically all the eighteenth century, Rousseau teaches that in order to be happy, in order to be wise, it is not necessary to have a subtle and over-refined, mind, such as the inhabitants of China are supposed to possess. A glance at the following passage, taken from the fourth part of the *Nouvelle Héloïse* (ca 1756), may help characterize his attitude :

> J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'univers soumise à une poignée de brigands ; j'ai vu de près ce peuple célèbre et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, et le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe et fripon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées et ne connaît d'autre humanité que les salutations et les révérences [4].

A complete refusal, then, such is Rousseau's final attitude toward China and *chinoiseries*. Even if later on he utilized examples drawn from Chinese history or art [5], he was never able to appreciate the lesson they offered to so many of his contemporaries. There are several

1. Cf. Arnold Rowbotham, « Voltaire Sinophile », *PMLA.*, XLVII, 1932, pp. 1050-65.
2. Cf. Joseph Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895, pp. 311-20 ; and Henri Roddier, *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII^e siècle*, Paris, 1950, pp. 13-30.
3. *La Nouvelle Héloïse* (Mornet, ed.), 4 vols, Paris, 1925-26, vol. I, p. 111.
4. *Ibid.*, vol. III, p. 149.
5. Cf. Rousseau, *Œuvres*, I, pp. 34, 375 ; II, pp. 44, 440, 465 ; III, p. 228, etc.

reasons for this, of which the most important is that Rousseau realized the difficulties involved in placing a Noble Savage next to a Chinese philosopher whithout contrasting them. Since their similarities, due in part to their common origin in eighteenth-century primitivism, are as numerous and as striking as their differences, the contradiction would be too disquieting. Another reason is that Rousseau could not allow himself to utilize the same examples as certain of his enemies, examples as compromising as they were inconvenient. Finally, the meanderings of his thought, at least in this instance, are but the reflections of a spirit which, in seeking to be true and sincere, could not be concerned with consistency. « Vous voulez que l'on soit toujours conséquent ; je doute que cela soit possible à l'homme. »[1]

If the literary exploitation of the Good Chinaman continued for a few years after Rousseau, the theme was in its agony. The influence which the Genevan exerted on his own century had been immense and instantaneous[2]. Thanks largely yo this influence, different writers little by little abandoned the Chinese ideal and those fashions which had repelled Rousseau, to adopt those which Jean-Jacques had made acceptable. In spite of all that sinophiles like Voltaire and the Physiocrats[3] might have been able to say or do, Rousseau's audience must have noted that since the Chinese government was absolute, it was perhaps also tyrannical. Anxiety was in the air, and a certain political implication sufficed to overthrow with the institution it symbolized, an idea which shortly before had been recognized and accepted. When the Chinese influence reappeared in the course of the next century, it no longer had the same delicate and insinuating attraction as under the Old Regime. Such refined exoticism was henceforth condemned by various efforts at archeological research no less than by the distrust and dismay characterizing Rousseau's attitude toward China after 1756.

Basil Guy.

GOLIATH AND THE GROCER

I was for a long time puzzled by a passage in Carlyle's letter of 26 February 1836 to John Stuart Mill :

I have been thinking of the *London and Westminster Review*. Why cannot you, to give all readers a spice of an entirely new ingredient got among you, print — the *Diamond Necklace* ? The *Epicier* was as a kind of introduction to such things[4].

1. *Nouvelle Héloïse*, IV, p. 363.
2. Cf. J. Texte, *op. cit.*, pp. 332-36, and Henri Peyre, « The Influence of 18th Century Ideas on the French Revolution », *JHI*, X, 1949, pp. 63-87.
3. Cf. Virgile Pinot, « Les physiocrates et la Chine au XVIII[e] siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, VIII, 1906, pp. 200-217.
4. *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning*, London, A. Carlyle, 1923, p. 120.

Again on 2 March he wrote : " Fancy the matter standing like an *Epicier;* calmly beginning, and going on, as if there were nothing wrong » [1].

It is easy to trace the reference to an article called " The Epicier " in Mill's *London Review* of January 1836, the last number published before its amalgamation with the *Westminster*. The *Epicier* is the solid, unimaginative force of public opinion, and the *London* refers us back to a contribution by Edouard Charton to the *Revue Encyclopédique* of February 1833. This essay is called " Études Politiques sur l'Epicier », and tells how a young man, Claude Tarin, participating in the 1830 revolution, met Benjamin Constant, who pointed out to him a grocer as the most influential man in France. At first bewildered, Claude Tarin devoted himself to observing the grocer, and soon

> Il se persuadait reconnaître mot à mot, dans les discours des plus célèbres orateurs, des maîtres de la France, les formules, les principes, que, plusieurs semaines auparavant, il avait lui-même recueillis de la bouche de l'épicier.

The English essay acknowledges its heavy debt to the French original : it is signed " M. S. O. " and intended as a " Preface to Paul de Kock ", a study, in fact, of the barrenness of the climate of ideas of contemporary popular French fiction as compared with the richness of the tradition on whose formal excellence it drew. One still wonders why Carlyle took such a possessive interest in the article. He knew and approved of the *Revue Encyclopédique* [2], and could have pointed out Charton's work, but what was his relationship with the English version ?

> The *épicier* has three phases : diurnal, general, and metaphorical ; the first being positive, the second negative, and the third derivative... [3]

this is a less ponderous and more liberal prose than is common to Mill and his disciples, crisper and shorter-breathed than Carlyle's. One suspects the epigrammatic Sterling. But the signature leads us back within the radical fold of the India House. " M. S. O. " is an acknowledged signature of Thomas Love Peacock [4] and the essay is reprinted in his Collected Works. In the context of these miscellaneaous volumes the attribution appears less strange. Whereas Mill, the editor of the *London Review*, had been interested from boyhood in France and French affairs, Peacock had a peculiar sympathy with French literature, and his essay follows another on Pigault Le Brun and the thoughtful romancists on whom his own stories draw [5]. It illustrates the

1. *Ibid.*, p. 123.
2. *Two Note Books of Thomas Carlyle*, New-York, C. E. Norton, 1898, p. 110, January 1827.
3. *Halliford Edition of the Works of Thomas Love Peacock*, London, H. F. B. Brett-Smith and C. E. Jones, 1934, 10 vols ; IX, 297.
4. G. L. Nesbitt, *Benthamite Reviewing : the First Twelve Years of the Westminster Review*, New-York, 1934, p. 172.
5. Peacock, *op. cit.*

somewhat precarious relationship of his ideas with those of the sponsors of the review, and if sentences like " Milton would be forthcoming if he were wanted ; but in our time Milton was not wanted, and Walter Scott was [1] ", emphasise the Carlyle connection, they are not strange from the pen of the author of *Nightmare Abbey* and *The Four Ages of Poetry*.

But the solution of the riddle of authorship does not satisfy curiosity, rather leading it to ask more fundamental questions. Here is an article sanctioned by Mill and the India House group of radical opinion, an article read and remembered by Carlyle, a topic of more general application and more recondite utility than was common in the *London* or the *Westminster*. What is it all about ?

It is about an attitude of mind considered largely in its French context and in its political bearing, but an attitude clearly possible in all provinces of thought. It is an attempt to explain, by the use of a general French term and a particular exercise of French wit, something about the formation of public opinion and the impersonal equation which for-ever interacts with individual force. It is an aspect of the idea of the Philistine.

There are no Philistines in Peacock's novels — his butts are chiefly Scots and Oxford men — nor are there any grocers, though there is a great deal of grocery. He preferred to draw a world of exceptions, a Land of Cockaigne for every dilettante. And yet in the French periodical he must have noticed something sufficiently relevant to insular experience, sufficiently intelligible to his own range of sympathies, to transfer it into the *London Review* and to have Carlyle throw it up at the editor as an anomaly.

Almost a generation older than John Stuart Mill [2], Peacock did not fit easily into the intensely serious neo-Benthamism of the young men of the India House. His advanced liberalism went hand in hand with a liking for tradition [3], his anti-clericalism, as genially displayed in the novels, with devotion to more primitive and more fulsome gods than the enlightenment allowed [4]. His ardour in the cause of the steamship [5] is almost as serious as his cult of the table and cellar [6]. The utilitarian principle he accepts in the light of Epicurus, as expounded in that most amusing and intelligent of all " slashers ", the *Westminster* review of Moore's *Epicurean* [7] : the " greatest number " do not seem to be in for any greater happiness than that prosperity in subjection allotted them in the rather sickening conclusion of *Melin-*

1. *Ibid.*, p. 294.
2. Peacock born 1785, Mill 1806.
3. Diary, *Works*, VIII, 436. One of the points of comparison with Ruskin.
4. On his deathbed he reproached « the immortal gods » (*Works*, I, ccviii). See also the unfinished novels *Calidore* and *Cotswold Chace*.
5. *Ibid.*, p. clx ff.
6. *Ibid.*, p. clxxxv, etc.
7. *Westminster Review*, October 1827, *Works*, vol. IX.

court. But Peacock did not see people as numbers, only as people [1]. When he tried to imagine the populace it led him to heresy and disgust : by 1861 he could be guilty of MacBorrowdale's harangue in *Gryll Grange* [2]. Therefore he lacked the lucid generality of Mill : his *épicier* was frighteningly actual. And his *épicier* was what the age deserved. Peacock's abomination was for " half-and-half ", and Epicurus and Hobbes represent for him " free inquiry, pushed without fear or compromise to its legitimate conclusions », whereas Dugald Stewart and Mackintosh provide a " half-way house " of " comfortable entertainment " [3]. But in the age of Paul de Kock there is no " play of opinion ". The *épicier* is he who —

had rather keep an open acount with this bad debtor [the governing body], than get rid of him by settling with him at a fixed loss once for all [4].

Entrenched behind his counter, the *épicier* has never been carried away by the current of popular opinions [5].

In this he is strictly indecisive ; in this he infects society as a whole :

The *épicier* — passive substratum as he is — is, like the great passive substratum, his mother earth, « one shape of many names », as Aeschylus has it, diffusing his own life through all that lives above him [6].

Imperceptibly he can be acted upon, if he does not act :

But with all his predetermination against inquiry, doubt having once crossed his conviction, cannot wholly pass away and leave no trace of its progress [7].

The stagnation of the arts is represented by " his Sunday enjoyment of the suburban picturesque " [8]. Charton was the disciple of Constant and the revolution, and he sounds a note of hope :

" If you think it desirable to deliver the genius of our national destiny fom his actual incarnation, and to give him a more noble one, so be it... [9]. »

On this Peacock does not comment. The *London* group is supposed to be optimistic about the power of reform. Balzac's description of the literal *épicier*, quoted by Peacock, makes him the epitome of usefulness, but the abstraction of the *épicier* does not square with the idea of the Utilitarians. Yet the blunted edge of feeling, the reasoning determined by " the fall of a *centime* in the price of a pound of sugar " [10],

1. « Numbers » in *Discourses in America* would have been quite impossible for him, hough he might have agreed with much that was said. The *homme sensuel moyen* has much in common with the *épicier*.
2. *Works*, V, 178 f.
3. *Ibid.*, IX, 293 f.
4. *Ibid.*, p. 301.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 310.
7. *Ibid.*, p. 303.
8. *Ibid.*, p. 311.
9. *Ibid.*, p. 308.
10. *Ibid.*, p. 303.

came dangerously near home. Peacock never returned to the subject in so general a form.

The *épicier* turns up occasionally in English. A *Westminster* reviewer was still using it in 1852 [1], and Carlyle sets the " Poet and Thinker " against the " Grocer and Valet in Livery " [2]. Although the word did not become current, it is difficult to believe that the idea was not there. Yet as late as 1863 Matthew Arnold wrote,

> *Philistinism !* — we have not the expression in English. Perhaps we have not the word because we have so much of the thing [...]. Efforts have been made to obtain in English some term equivalent to *Philister* or *épicier* ; Mr. Carlyle has made several such efforts : « respectability with its thousand gigs ", he says ; — well, the occupant of every one of those gigs is, Mr. Carlyle means, a Philistine [3].

Arnold could hardly have been ignorant of Carlyle's use of the word " Philistine ". It was not his exclusively, but he used it so often as to be identified with it in a review [4], and with his own force. In this drawing attention to the gig of respectability — one dare hardly hazard another footnote on Thurtell's trial, but it is an interesting precedent for Arnold's method of transfixing an idea with a current phrase and then displaying it to death — Carlyle came first. He even recognised the *épicier*. And yet Arnold is right too. His *Philister* and his *épicier* are different creatures from their predecessors, and a study of one or two of the *loci classici* may give a pointer to the changes in the " respectable " world of letters.

The term *Philistine* conveys not so much a critical definition as a sentiment of aversion. The word is as old in English as the English Bible, and its general implication, of aloofness, foreignness, opprobrium — " one of them " as opposed to " one of us " — persisted well into the nineteenth century [5].

It was not at first important to English usage that the funeral-sermon of a German undergraduate, killed in a seventeenth-century Town and Gown squabble at Jena, took as its text " Samson, the Philistines be upon thee " [6], and that the German non-student and, in particular, the student's landlord, was dubbed *Philister* thenceforward. But, with the renaissance of sensibility in German literature, the cleavage came to conform more to imaginative than to social groupings. The *Philister* is the heavily-armoured giant who opposes the

1. " Shelley and the Letters of Poets ". April 1852.
2. *Essays*, in the " Edinburgh " edition of 1902-3, III, 35.
3. *Essays in Criticism*, London & Cambridge, 1865, p. 157. *Cornhill Magazine*, August 1863.
4. " Goethe's Works ", *Monthly Repository*, April 1833 : " very *philister-mässig* (philistine-like), as our friend the Edinburgh reviewer would say. "
5. See the 4 major headings in Farmer and Henley's *Slang Dictionary*. William Maginn uses 3 distinct senses, sea (a) the " Fraser's Gallery " sketch of Lockhart, *Fraser's Magazine*, August 1830. (b) " The Tobias Correspondence ", *Blackwood's Magazine*, July 1840. (c) *John Manesty, the Liverpool Merchant*, London, 1844, p. 172.
6. *Judges*, XVI, 20.

deft, selective will of God : he is among the children of darkness, wiser in their generation than the children of light but ranged on the wrong side. Grimm's dictionary gives helpful examples of the development of the word. Goethe, for instance, wrote on 4 December 1777 that Wieland... " lehnt sich auf gegen alles, was wir unter dem Wort Philisterei zu begreifen bewohnt sind, gegend stockende Pedanterei, kleinstädtisches Wesen *u. s. w.* [1]. » " Stick-in-the-mud exactness and provincialism " — English could well use a new term for such qualities, and the term was easily adaptable from its German form.

Clemens von Brentano's pamphlet *Der Philister vor, in und nach der Geschichte* [3] is helpful in defining the *Philistine* as Carlyle came across him, and may have a more than fortuitous bearing on the language of *Sartor Resartus*. Brentano sets out to attack the perversion of judgment in the Philistines, that is, those who are not in the broadest sense students [3]. His insistence on the physiology, zoology and domestic economy of the *Philister* suggests the more orderly " Études Politiques ". Philosophically the *Philister* backs matter, particularity, against the idea :

> Da aber das Bild als erscheinend und handgreiflich und selbstisch und voll Eigenheit, und als die Eigenheit selbst, nur sich wollte, und nach der Einheit nicht mehr fragte, entstand der erste Philister, oder die Idee des Philisters, Luzifer [4].

This idealism is not taken too seriously, but the connection between philosophical and social appropriation, self-interest, is clear. The *Philistine* is more interested in the clothes of things than in things themselves [5]. He is dogmatic, dismissing all views other than his own as " widernatürlich und Schwärmerei " [6]. In philosophy he either learns by rote or is so much struck by a single thinker as to be petrified, as before Medusa, by his ideas, and unable to move further [7].

Carlyle's view of Philistinism may be illustrated from two of his essays. " The State of German Literature ", written for the *Edinburgh Review* in 1827 and the review of Taylor's *Historic Survey of German Poetry* four years later. In the earlier essay Carlyle make, only a brief reference to the *Philistern* [8], but the argument is important in the process of literary valuation and definition.

The three introductory paragraphs on Franz Horn and the books under review show the tendency of Carlyle's critical ideas. He is observant of both style and accuracy, conscious of the man behind

1. *Werke*, 32, 244.
2. Published anonymously in 1811.
3. *Ibid.*, p. 13.
4. *Ibid.*, p. 6.
5. *Ibid.*, p. 9.
6. *Ibid.*, pp. 16 ff.
7. *Ibid.*, p. 22.
8. *Essays*, I, 58, Edinburgh. edition.

the book, temperate in partisanship. He is tolerant of limitations but not of affectation, with an ideal of relevant organisation, " a deeper principle of arrangement " [1]. His ideal critic or workman will combine such qualities in humanity and art.

Clearly the opposite, the enemy, will be the man with the closed mind. Carlyle, like Arnold, preaches the European intellect and, for him, the pedant is... " a man who mistakes his own contracted individuality for the type of human nature, and deals with whatever contradicts *him* as if it contradicted *this* [2]". There follows an account of the growth of German literature with an attempt to dispose of misunderstandings commonly referring to bad taste and mysticism. In both objections there is something of the *Philistine*, first a horror of showing exaggerated feelings and ruffling the orderly surface of society, secondly a fear of probing beneath that surface so far as to find mysteries in things which before one had been content to recognise and not to question. Such criticisms show lack of discrimination, lack of information, lack of the sense of development and relative propriety. In addition there is a definition of " the first condition of an approach to accuracy " in criticism,

> ... a transposition of the critic into the author's point of vision, a survey of the author's means and objects as they lay before himself, and a just trial of these by rules of universal application [3].

Good taste implies... " a finely-gifted mind, purified into harmony with itself, into keenness and justness of vision ; above all, kindled into love and generous admiration " [4]. A eulogy and analysis of the new criticism leads up to a plea for " universal tolerance " [5]. To evaluate by " sensation " or " utility " is foreign to the sphere of art [6]. In an account of the critic and artist the anti-critic is reflected. The *Philister* is the puzzled questioner of Fichte, who does not want to begin at the beginning [7].

It is only with closer historical study that the word *Philister* is actually used [8]. The *Philister* is a relic of the *Aufklärerei*, à Utilitarian, a perfectabilian. His complacency provoked the arrogance of *Sturm-und-Drang*. The difference between right-headedness and wrong-headedness is the difference between Kant's " Reason " and " Wholesome Prejudice " [9].

In this essay the *Philistine* is latent : in the review of Taylor's *Survey* he emerges into daylight, and a short passage is sufficient to

1. *Ibid.*, I, 22.
2. *Ibid.*, I, 25.
3. *Ibid.*, I, 33.
4. *Ibid.*, I, 34.
5. *Ibid.*, I, 46.
6. *Ibid.*, I, 48.
7. *Ibid.*, I, 51 f.
8. *Ibid.*, I, 58.
9. *Ibid.*, I, 71.

expose him. Carlyle's general criticism begins with graceful tolerance and cheerfulness. He sets out to discover a just report of " the German Canaan " [1], and to do this he must make a judgment of William Taylor and his book. Taylor is

> a substantial, distinct, remarkably decisive man ; has his own opinion on many subjects... nothing but what is measurable and tangible, and has a meaning which he that runs may read, is to be apprehended here [2].

But he has not enquired sufficiently into the essences and relationships of things : " No theorem of Germany and its intellectual progress, not even a false one, has he been at pains to construct for himself " [3]. He lacks the idea of symmetry [4]. The proportions of the book are wrong, and this accounts for most of its failures. Taylor cannot imagine any but his own set of values. In reading German literature he — " plunges in headlong, and silently assuming that all this was written for him and for his objects, makes short work with it, and innumerable false conclusions " [5]. He is destructive, dogmatic, and on the defensive. His method he thinks scientific, his judgments empirical [6]. Carlyle summed up, with a certain respect, in spite of his distaste for Taylor's judgments :

> To a German we might have compressed all this long description into a single word : Mr. Taylor is simply what they call a *Philister* [...]. With us such men usually take into Politics, and become Codemakers and Utilitarians : it was only in Germany that they ever meddled much with Literature [7].

But Carlyle's centre of interest moved away from literary criticism as the social consequences of attitudes which disturbed him became more and more dominant : of this " Characteristics " is symptomatic. The *Philistine* metaphor suited ill with the " Exodus from Houndsditch ". It fell to a younger man who had grown up in the Victorian period, a formalist, a middle-class scholar and a schoolmaster's son, to cultivate it. Matthew Arnold, although he might suggest to contemporaries something of the pedant and something of the dandy, set out to champion intellectual agility against the Philistines. For him, too, the imagery is not consistent. There was much of the sophisticated Greek on his side, much of the legalistic Hebrew on the other.

At the beginning of his essy on Heine, Matthew Arnold crosses swords with Carlyle. Carlyle, he says, has stressed the wrong current in German literature, he has mistaken the stream of tendency. The accusation is made with respect, and it is not pursued. But this mistake (as he judges it) is in fact the essential target for his disappro-

1. *Ibid.*, III, 222.
2. *Ibid.*, III, 223.
3. *Ibid.*, III, 229.
4. *Ibid.*, III, 231.
5. *Ibid.*, III, 235.
6. *Ibid.*, III, 240.
7. *Ibid.*, III, 241.

val. The " Geist ", the " *Ernst der ins Ganze geht* " [1], does not mistake the stream of tendency. That which leads Carlyle into error is the most Philistine of qualities, judges Matthew Arnold, — " a little too much of the self-will and eccentricity of a genuine son of Great Britain " [2]. *Philistine* he defines as meaning originally " a strong, dogged, unenlightened opponent of the chosen people, of the children of the light " [3].

Much of the essay on " The Functions of Criticism at the Present Time " [4] expounds the virtue of not being practical. Heine left Germany and ceased to be politically practical. Unfortunately he also ceased to be " respectable ", and even the anti-Philistine, we are told, must be respectable. He lacked " the old fashioned, laborious, eternally needful moral deliverance " [5].

This would seem to be something practical, a judgment, too, more empirical than critical. But Arnold does not carry the argument to its conclusion. " *Many are called, few chosen* ", he ends. One does not question this. Still, one would like a little more light on the few, perhaps a little more sweetness for the many.

The *Preface* to *Essays in Criticism* is only a Preface and, apart from the opening on the approach to truth and the conclusion on Oxford, is mostly dead wood to the present day. But it is interesting as a second thought, as a deliberate gathering together of essays which had already faced criticism in the reviews and a fighting challenge to the details of a *Philistine* generation.

First there is a reference to the *Saturday Review*, the mouthpiece of " the most logical people in the whole world ". In desiderating theory Arnold would seem to have put logic at a premium, but here he deprecates such a suggestion. He values intuition above logic and, practising that evasion which was for Carlyle a characteristic of the *Philister*, turns the joke his adversary. The paragraphs arising out of " On Translating Homer " are clear enough, and Mr. Wright has fallen into the hand of Samson.

Then, with his love of the catch-phrase, Arnold returns to " that poor girl, Wragg " [6]. The ugly case of this woman, tried at Nottingham for the murder of her illegitimate child, he had used in his essay " On the Functions of Criticism ", to illustrate the bleakness of English life and of English names. Bleak and ugly enough it is, but the rhetorical use is a piece of special pleading as contorted as the measuring of " accents " in " The Study of Poetry ", and on such subjects one

1. *Friendship's Garland*, 1871, p. 15.
2. *Essays in Criticism*, 1865, p. 153.
3. *Ibid.*, p. 158.
4. *National Review*, Nov. 1864, and the opening item of *Essays in Criticism*. Professor Tillotson has pointed out the significance of the change from " Functions " to " Function " : *Criticism and the Nineteenth Century*, 1951, pp. 44 f.
5. *Essays in Criticism*, p. 185.
6. *Ibid.*, p. x.

might agree with the *Guardian* [1] that it was an " unpardonable crime " to be " amusing ". The sequence of minute suggestions is built up, and out of these suggestions emerges the picture of the *Philistine* and the anti-Philistine crusade. The method is far from the lucid order of Arnold's ideal : forensically ,however, he had found that it worked.

Mr. Wright's defence was written from Mapperly. On Mapperly Hills the murder was committed, and this suggested the question " if he can tell me what has become of that poor girl, Wragg ? " The answer came not from Ichabod Wright but from the *Saturday Review* in its notice of the volume [2]. Wragg becomes, in her turn, a scourge for the optimist. How does she live up to Mr. Roebuck's claims and how do his speeches refer to her condition ? John Arthur Roebuck was M. P. for Sheffield and had been prominent in politics ever since the time of the first Reform Bill. At first a Radical, he became a type of the sturdy individualist and the scourge of inefficiency. His name was foremost smong those who investigated the conduct of the Crimean compaign. The *Saturday Review* again helps to give a contemporary colouring by the article on " Mr. Roebuck " published a few months after *Essays in Criticism* [3]. His complacent optimism, and Mr. Adderley's [4], had been exposed in " The Functions of Criticism ". Certainly the cry " Wragg is in custody " darkens the picture a little.

But the darkening is general — " We shall none of us be amusing much longer ", " we all go into drab " [5], this is what the Philistine ascendancy will be like. Instead of supporting this assertion (made in the year of *Atalanta in Calydon*, *Our Mutual Friend* and *Apologia Pro Vita Sua*) Arnold thinks of some of the drabbest writing he knows and confronts us with " Presbyter Anglicanus " of the *Examiner*. This is an old score : he refers us back to the reception of " The Bishop and the Philosopher ", his article on Colenso and Spinoza in *Macmillan's Magazine* for January 1863. Colenso is a *Philistine* for allowing higher criticism to get into the hands of the populace as an instrument of cheap logic, and the *Examiner* is *Philistine* for objecting to Arnold's saying so. The Colenso controversy also had been brought up in " The Functions of Criticism ". The contention is not that the *Critical Examination of the Pentateuch* is well of ill done, not that it is well or ill intentioned, but simply that it misses the mark, it " reposes upon

1. One of the standard religious papers. For contemporary comment on this area of opinion one may notice Frances Power Cobbe, *Dawning Lights : an Inquiry concerning the Secular Results of the New Reformation*, London, 1868, p. 6 : " Should we read one set of newspapers, the *Guardian*, the *Standard*, the *Church Times*, the *Record*, we are in a world of old creeds, old morals, old controversics. If we take another class, the *Pall Mall Gazette*, the *Spectator*, the *Examiner*, the *Inquirer*, we are in a world where old things have pretty nearly passed away and all things are revised anew. "

2. " Mr. Matthew Arnold Amongst the Philistines ", 25 February 1865.

3. 17 June 1865. Cf. " Mr. Roebuck on the Study of Politics ", 9 April 1864.

4. Charles Bowyer Adderley, M. P. ,Baron Norton, was interested in the colonies and at one time president of the Board of Trade.

5. *Essays in Criticism*, p. xi.

a false conception " [1] and lacks " disinterested love of a free play of the mind on all subjects, for its own sake " [2]. So the *Philistine* reception is typified by Miss Cobbe,

> a lady who herself, too, is in pursuit of truth, and who writes with great ability, but a little too much, perhaps, under the influence of the practical spirit of the English liberal movement... [3]

and her fault is a failure to discriminate between Bishop Colenso and M. Renan.

In Frances Power Cobbe [4] we have a clear example of what Arnold meant by a *Philistine*. She has none of the solid selfishness of the *épicier* : although vivacity is perhaps out of her reach she does not lack imagination. Nor is she insensitive to ideas — rather, as Arnold hints, the novelty of an idea is an attraction to her : she would have people " all liberals together ". Her practical philanthropy tempts to muddled thinking : driven to work for a society without misery and shame, she tries to invent a religion, too, lacking the Devil and the Wrath of God. There is something here of Mr. Roebuck and Mr. Adderley, but also there is much sympathy with " that poor girl, Wragg ". Perhaps the essence of such Philistinism is to see in the limits of one's own conceptions the limits of possibility. This Matthew Arnold does only on the grand scale : Professor Garrod says of him :

> the pose of impersonality is carried with such art that it would be absurd to withhold our admiration.
>
> If he passes judgment, it is not he that does it, but the *orbis terrarum*, the whole congregation of saints [5].

Miss Cobbe has not this " distinction " : a certain bluntness of perception in saying things that are not therefore incorrect, a dogmatism never so little out of true, appears, for instance, in *Dawning Lights*, the same book in which she defends herself against some of Arnold's criticisms :

> the books whose thoughts have ceased to be real to us [...] have ceased to be Literature in our eyes [...]. But as regards Art the opposite is true. The works whose thought has most completely ceased to be real to us [...] are precisely what we value most in the whole realm of Art [...]. Thus Art is properly immortal in a sense in which Literature is mortal [6].

The book in which she incorporated long criticisms of Renan and Colenso was *Broken Lights : an Inquiry into the Present Condition and*

1. *Ibid.*, p. 29.
2. *Ibid.*, p. 17.
3. *Ibid.*, p. 30. Cf. the *Saturday Review's* judgment on the excellence of her social criticism and the flimsiness of her philosophy in " Miss Cobbe's Ethical and Social Studies ", 10 June 1865.
4. 1822-1904. She was the same age as Matthew Arnold.
5. *Poetry and the Criticism of Life*, London, 1931, p. 158.
6. *Ibid.*, p. 155.

Future Prospects of Religious Faith [1]. The Preface begins, in a image innocent of literary application :

> It is related that the sacred Ark of the Jews was on one occasion sent forth by the Philistines to be carried whithersoever the cattle might be Divinely guided to bear it ; either further into Philistia, or back to its own place in the land of Israel. With some such feelings as those which may have swelled in the hearts of the men of old as they watched to see whither their holy treasury was borne, we must surely in our day look forth over the fields of human thought and seek to discern in what direction our Ark of Faith is going forth, and in what region of opinion it will rest at last.

Arnold might have thought such improvidence a peculiarly *Philistine* procedure — and he might have remembered that in fact the Ark was carried back to the children of Israel and that it smote dead him who came near it without due reverence and circumspection [2].

Philistinism, in the person of " Presbyter Anglicanus ", has other business to pursue, the defence of F. D. Maurice against Mr. Disraeli and an Oxford audience. Maurice himself, albeit a muscular Anglican, is allowed " culture and urbanity " ; the fault lies in journalistic presumption and failure to see a joke. " No more vivacity then ! ", as Peacock had seen in looking back at *The Misfortunes of Elphin*, — " While England was Merry England ; a phrase which must be a mirifical puzzle to any one who looks for the first time on its present most lugubrious inhabitants " [3].

Literature will inhabit a building like " the British College of Health in the New Road ", again recalling The Functions of Criticism, where they celebrate Dagon, the god of the Philistines, and Goliath, their hero. " The hare's stomach " will represent the cult of natural science : it may make a traditional contribution to the melancholy of the proceedings. " Presbyter Anglicanus " is there again, with Bentham, father of utilitarianism and University College London, the editor of the *Saturday Review* and Mr. James Clay. Again the *Saturday* acts as " Who's Who " in Gath. Mr. Clay was M. P. for Hull and, in a speech to his constituents, he denounced the study of Latin and Greek — and was heartily applauded. In the same speech came the ludicrous suggestion that Mr. Spurgeon " reminded " the member of Demosthenes. Arnold's horror at the " intellectual deliverer " is plain. The *Saturday* on this occasion redeemed its character by censuring the ignorance and vulgarity of Mr. Clay and wearily quoting, *Le public, le public, combien faut-il de sots pour faire un public?* [4]

And yet the *Saturday Review* itself was to appear among the proselytes. Perhaps it was too typical of the crumbling republic of letters [5] ;

1. London, 1864.
2. I *Samuel*, VI and II *Samuel*, VI.
3. *Works*, IV, 110.
4. " Mr. Clay on the Classics ", 12. November 1864.
5. M. M. Bevington, *The Saturday Review*, 1855-1868 : *representative educated opinion in Victorian England*, New York, 1941.

perhaps its interest, even in reviewing, was too practical, too limited. It had been accused of " coming down from Olympus " [1]. It would be individious to suggest that the judgment is due wholly or largely to what the *Saturday* had to say about Mr. Arnold, but one or two of its reviews throw light on the attitude of many that concerned him less nearly.

" The Functions of Criticism " was published in the *National Review* for November 1864. The *Saturday* answered with " Mr. Matthew Arnold and His Countrymen ", 3 December 1864, and this article admirably sums up everything in the definition and practice of criticism against which he had campaigned. Here is the disputed assertion that

> In fact, no nation in the world is so logical as the English nation... Mr. Mill has persuaded the English nation that men ought to argue, not from universals to particulars, but from particulars to particulars, and the practical influence of this highly abstract principle is seen in that state of criticism to which Mr. Arnold objects.

And to put its ideas into practice the *Review* dissects with great care what has been said about the Decimal coinage and the Divorce Court. More than one phrase is picked up and put to use in the Preface to *Essays in Criticism*, and this in turn is answered by " Mr. Matthew Arnold Amongst the Philistines " on 25 February 1865, with more details about Wragg, divorces and counting by tens. Arnold's reply was " My Countrymen ", published in the *Cornhill Magazine* of February 1866 and reprinted in *Friendship's Garland.*

The *Saturday* was a middle class organ. Its review of *A French Eton* is called " State Education for the Middle Classes " and echoes Arnold's own recommendations : " If they could but be brought under the influence of liberal teaching, many of their characteristic errors and shortcomings would pass away " [2].

The light-hearted article " Cui Bono ? " admits that

> It may also be said, on principles which Mr. Mill has made familiar, that a country gains by having in it a considerable class of persons who, without doing anything morally wrong, diverge in different ways from the ordinary standard of conduct, manners, and behaviour [3].

But equally the *Saturday* had no use for the " populace ". Its horror at Henry Ward Beecher's suggestion that " The true mission of art also is ' for the great common people ' " [4], its complacent " Mr. Roebuck's late meeting with his constituents at Sheffield throws some light on the opinions and feelings of the mysterious working class " [5], contrast grimly with the modern tone of its speculative thought. In

1. Thomas Hughes, « Anonymous Journalism », *Macmillan's Magazine*, December 1861.
2. 18 June 1864.
3. 30 January 1864.
4. " Mr. Beecher's Sermons ", 14 January 1865.
5. " Mr. Roebuck ", 17 June 1865.

" The Fickle Populace " [1] it approaches Peacock's analysis of the formation of opinion — " The fault of the popular cry lies in the shortness of the popular memory " [2]. The *Review* makes its empirical judgments within a narrow experience. But it sides with Arnold in the maintenance of vivacity, and perhaps becomes most " utilitarian " when some " transcendentalist " offers battle.

The Library in " The Functions of Criticism " seems as fair a setting for a fight as Swift's : its catalogue is one of Arnold's happiest passages. First Mr. Lowe will write on the Scythians because he thinks they have been unfairly treated. Mr. Lowe, like Roebuck and Clay, could claim considerable freedom of speech. He

> has established himself as belonging to the class of politicians who are neither above nor below secondary officials, but run on a parallel and independent line. And what is worth noticing is, that this is perhaps as high a point as an Englishman who makes his way into Parliament without the advantages of rank or individual fortune can, generally speaking, hope to reach [3].

But there is a clear association pillorying him in Arnold's curt phrase. In 1864, as Secretary of the Board of Education, he had dismissed a School Inspector, Mr. Morell, after brutal interrogations, for a trivial misstatement. This act had aroused considerable attention and it appeared, in the proceedings leading up to Mr. Lowe's resignation that he had used his authority to pare and edit the reports of other inspectors, of whom Arnold was one [4]. Then there will be, not Mr. Spurgeon himself, but Demosthenes to " remind " us of him ; the *Scientific Dialogues* of Jeremiah Joyce [5] representing dissent ; *Old Humphrey* a " portfolio " in 18mo, by George Mogridge, author of *Susie's Mistake* and *Twelve Moral Maxims of my Uncle Newbury ;* the *Deontology* of Bentham, an extreme and thorny statement of the utilitarian case [6] ; *Little Dorrit* — a hit for the serious novelist who dared to become popular ; the *Historical and Miscellaneous Questions for the use of Young People* by Richmal Mangnall [7] the Stockport schoolmistress — strange that the Englis gift for proper names is not here invoked again ; *The Wide, Wide World*, by E. E. Wetherell, which girls still read and weep over ; D'Iffanger's Speeches, now committed to oblivion, and the *Sermons* [8] of Henry Ward Beecher, brother to the author of *Uncle Tom's Cabin* and a well-known preacher whom the *Saturday Review*

1. 26 November 1864.
2. Cf. also *Friendship's Garland*, pp. 82 f.
3. " Mr. Lowe ", *Saturday Review*, 18 March 1865.
4. " Mr. Lowe's Last Blunder ", *Saturday Review*, 9 April 1864, " Inspector's Reports " *ibid.*, 23 July 1864, " Mr. Lowe on Examinations ", *Ibid.*, 5 November 1864.
5. 1763-1815, a successful Unitarian minister and best-seller, though he had once been charged with treason in company with Horne Tooke.
6. *Deontology : or, the Science of Morality. In which the harmony and coincidence of duty and self-interest, virtue and felicity, prudence and benevolence are explained...* Arranged and edited by John Bowring. 2 vols., London, 1834.
7. 1769-1820.
8. London, 1864.

was condemning for Yankee tawdriness and shallow complacency about this time [1]. Such a library was to edify a society compounded of vulgar M. P.s and detective inspectors, though one should not assume without evidence that Inspector Tanner did not, because he investigated the Müller murder case, have an excellent taste in reading.

Returning to his design, the apology to Mr. Wright, and probably irritating his adversary by associating so many distasteful subjects with the answer, Arnold is moved to refer to Oxford. Writing of himself with that dry self-deprecation which renders him so elusive in controversy, elevating himself characteristically above " that powerful, but a present somewhat narrow-toned organ, the modern Englishman " [2], he wishes to relieve the University of responsibility for his opinions, and, in spite of the violence and littleness of much that he has to say, the " ineffable charm " of Oxford has touched his pen. In the last paragraph of the Preface, as in the first, he breaks free of the *Philistine* opponent on whose ground he has been fighting. His writing takes on a new depth and a softer brilliance. Whith what he says it is not for the non-Oxonian to quibble. Few of us conceive of literary criticism, even of " the best that is known and thought in the world " in terms of " Queens of Romance ". Yet, for the defence of his ideal Oxford, Arnold's rapier-thrusts and parries continue.

His Professorship is not his authority, " because that is a title I share with so many distinguished men ", and, in case " Presbyter Anglicanus " should again misinterpret, in case any unworthy colleague should suspect a hint, he adds — " Professor Pepper, Professor Anderson, Professor Frickel, and others ». " " Professor " John Pepper was a lecturer at Regent Street Polytechnic, who raised funds, from 1862 onwards, by exhibiting an optical illusion commonly called " Pepper's Ghost " ; " Professor " Anderson was a popular conjuror and actor ; " Professor " Frickel I cannot trace — I should like to fancy him the " German mechanician who exhibited a " talking automaton " in Paris in 1822 [3], — the " others " were such as cared to claim. These have more freedom than Arnold ; in fact, of course, his own canon of judgment would regard them as irresponsible. But he serves under " an illustrious Chancellor who translates Homer " [4], and of this translation he is unhappily critical.

None the less Oxford must be preserved from the wrangles of our transient moods. The *Saturday Review* has said that England has made its transformation and given its allegiance to empiricism [5]. This Arnold answers not with the weight of his Oxford heritage but as an individual, a middleclass traveller and " a transcendentalist (as the

1. " Mr. Beecher's Sermons ", as above. Cf. " Amateur Preachers », 1 April 1865.
2. *Ibid.*, p. xiv.
3. Reported in the *Critic* for January 1863. The *Critic* always noticed Pepper's exploits.
4. *Ibid.*, p. xv. The Chancellor was Lord Derby.
5. " Mr. Matthew Arnold and his Countrymen ".

Saturday Review knows) " — and knows better than to generalise so wildly again — with a parable.

A man called Müller had murdered a Mr. Briggs, a traveller on the North London railway, stolen his watch and made off for America, filling the headlines for a long time [1]. The average traveller, admirably and wickedly caricatured here, was a little nervous, and this, suggests Arnold, is the result of his new empirical philosophy ; perhaps the middle class has a vision of Philistia to come. It had seemed, rather, that they were going to listen to the evangelical meetings at Exeter Hall (another butt of Carlyle's) [2], or to the zeal of Mr. Spurgeon preserving his Christian principles in decorous argument with the Dean of Ripon [3]. But perhaps the middle classes are forsaking all this to pay reverence instead to the skeleton of Jeremy Bentham in the Anatomy Theatre of University College.

In *Friendship's Garland*, collecting under an introduction of 1871 *Pall Mall Gazette* papers of the late 60s, Philistinism turns up again as stalking-horse and background. And, strangely, in this sketchiest and wickedest of Arnold's controversial writings, the threads draw together. Arminius von Thunder-ten-Trockh — " (he was christened Hermann, but I call him Arminius, because it is more in the grand style) ,, [4], writes Arnold, caricaturing his own preoccupation with names — owes much to Carlyle's Teufelsdröckh, Smelfungus and the rest. More, whole paragraphs of the " Dedicatory Letter " read like a parody of Carlyle at his most prophetic. This is one model of the book's mastery of reported speech, but Arnold's prose has always a deftness and simplicity of its own. And yet, one feels, in these letters, not all his own : in the limp colloquialism of the sentences, the deprecatory slowness, the clichés which hardly amount to caricature, there is a touch of the dreaded Yankee nonchalance, a " tone " of the *Philistine* not achieved without a certain deference to his compulsion. " It is a long while since you have heard anything of Arminius and me, though I do hope you have sometimes given a thought to us both " [5]. Possibly this book has to acknowledge kinship not only with *Sartor Resartus* but even with the *Biglow Papers*, and Professor Tillotson has

1. See *Saturday Review*, " Other Dangers of the Rail ", 23 July 1864, " The Extradition of Müller ", 17 September ; " Mülleriana ", 1 October ; " Müller's Trial ", 5 November ; " The Müller Literature ", 19 November. " Müller's Trial " adds another casual link in the chain of association : " To compare it in dramatic character with THURTELL'S... would be futile ".

2. *Latter-Day Pamphlets*, p. 58. Some of the Exeter Hall sermons were addressed not to the middle class byt to workmen, and the best are still readable, e. g. the *Twelve Sermons* edited by W. B. Mackenzie in 1858.

3. The Dean of Ripon at this time was William Goode, a voluminous controversialist, involved in the Gorham, tractarian and Colenso disputes. In 1864, he published *Let us hear the Church. The Dean of Ripon's letter on Mr. Spurgeon's sermons.*

4. *Ibid.*, p. 20.

5. *Ibid.*, p. 43.

called Arnold " a Bottles as clever as any of those he sought to charm into hearing him " [1].

Here again is Mr. Lowe, the perfectionist [2], a pattern *Philistine*, figuring as the descendant of Pangloss [3] : " toutes les choses sont enchaînées " in this grouping of ideas and dislikes. Here again are the French government and the French people serving as an object-lesson. [4] Here is the failure to isolate in terms precise enough to be translated into the experience of the twentieth century.

Oxford defeats the thought, Oxford presents the challenge, and we recognise in each of us, as well as objectively, the *Philistine* rising against the child of light. And we stand back and see how small our battle is, and let the argument melt into the melody of prose.

Marjorie King.

FRANZÖSISCHE LITERARISCHE ZEITSCHRIFTEN DER JAHRHUNDERTWENDE

in ihrem allgemeinen Verhältnis zum deutschen Schrifttum.

Die folgende Darstellung gibt eine kurze Charakterisierung der Periodica und Kritiker zwischen Jahrundertwende und erstem Weltkrieg in ihrer Bedeutung für die Verbreitung der deutschen Literatur in Frankreich. Auf zahlreiche, zum Teil vergessene Persönlichkeiten, die sich jahrelang um ein tieferes Verstehen des deutschen Volks und seiner Dichter bemühten, fällt von hier aus ein neues Licht. Unvermeidlich ist in diesem Zusammenhang eine Stellungnahme zu den wichtigsten politischen Strömungen der Zeit, da die Aussagen der Kritiker häufig in entscheidender Weise von ihnen bestimmt wurden.

Eine der wichtigsten Zeitschriften in unserem Zusammenhang ist die *Revue des Deux Mondes*, die 1829 als unbedeutende geographische Veröffentlichung gegründet worden war und diesem ursprünglichen Charakter ihren Namen verdankte. Bereits im Februar 1831 übernahm ihre Leitung François Buloz, der eine grosse Anzahl der jungen französischen Romantiker zur Mitarbeit heranzog und in seiner Zeitschrift literarische, philosophische und politische Aufsätze veröffentlichte. Die *Revue des Deux Mondes* hatte von Anfang an den ausländischen Schriftstellern grösste Aufmerksamkeit geschenkt und diesen aufgeschlossenen Geist bis zu unserem Zeitraum bewahrt, wenn ihr auch immer wieder der Vorwurf gemacht wurde, allzu « akademisch » und einseitig zu sein [5].

1. *Criticism and the Nineteenth Century*, p. 52.
2. Less loveable than the Dr. Opimian or tolerable than the Mr. Foster of Peacock.
3. *Ibid.*, pp. 21 f., 33 f.
4. *Ibid.*, pp. 30 f.
5. Über die Anfänge der *R. des Deux Mondes* siehe André Monchoux, *L'Allemagne devant les Lettres françaises de 1814 à 1835*, Paris, o. J., S. 214 ff.

Nach Brunetières Tod (1906) übernahm die Leitung der Zeitschrift René Doumic (1860-1937) ; dieser war in mancher Hinsicht zurückhaltender als sein leidenschaftlicher Vorgänger, der nach seiner Konversion zum Katholizismus in den neunziger Jahren die zuvor liberale *Revue des Deux Mondes* auf einen neuen Kurs gesteuert hatte.

Der Hauptmitarbeiter für ausländische Kunst war Teodor de Wyzewa (eigentlich T. Wyzewski, 1863-1917). Der in Kalusik geborene Pole war schon als Sechsjähriger nach Frankreich gekommen, wo sein tyrannischer Vater in der Ile de France als Landarzt ein kümmerliches Leben fristete. Der für alle Gebiete der Kunst aufgeschlossene Teodor wurde alsbald von dem « Gesamtkunstwerk » Richard Wagners tief beeindruckt und gehörte in der Mitte der achtziger Jahre zu den bedeutendsten Mitarbeitern an E. Dujardins *Revue Wagnérienne* und *Revue indépendante*. Neben zahlreichen Aufsätzen in diesen Zeitschriften verdanken wir seiner Wagnerbegeisterung vor allem den in Bayreuth spielenden Roman *Valbert, ou les récits d'un jeune homme* (1893) [1]. Später wandte sich Wyzewa bewusst von seiner ästhetischen Einstellung ab und fand im Leben des heiligen Franziskus ein Vorbild für sein eigenes Streben nach Einfachheit. Bei seinen häufigen Reisen nach Italien fiel er nicht selten wegen seiner Mittellosigkeit den Konsulaten zur Last. Sein Lebenswerk umfasst eine Unmenge von Übersetzungen, Vorworten und Aufsätzen, die sich auf alle Gebiete des Geisteslebens erstrecken. Es darf daher nicht verwundern, wenn wir hier und dort bei seinen « Neuentdeckungen » Fehlgriffe antreffen. Trotz dieser Einschränkung gehörte er zu den seltenen Kritikern, die ein enges Verhältnis zur deutschen Romantik und dem Roman des neunzehnten Jahrhunderts besassen. René Doumic stellt ihn mit gutem Recht in die Reihe der bedeutenden Vermittler ausländischen Schrifttums im neunzehnten Jahrhundert : Saint-René Taillandier (1817-1879), Emile Montégut (1826-1895) und Victor Cherbuliez (1829-1899) [2]. In seinen letzten Lebensjahren vertiefte sich Wyzewa besonders in den Geist und in die Musik Mozarts, die ihm als der vollendete Ausdruck der deutschen Seele erschienen [3].

Dass sich die *Revue des Deux Mondes* keineswegs vorbehaltlos dem französischen « Kreuzzug gegen die Romantik » anschloss, wie man das Fritz Neuberts Ausführungen nach annehmen könnte [4], zeigt auch eine an dieser Zeitschrift veröffentlichte Aufsatzserie des theologisch geschulten Georges Goyau (1869-1939), der mit tiefschürfender Gründ-

1. Vgl. : Kurt Jäckel : Richard Wagner in der französischen Literatur, Breslau, 1931, Bd. I, 1932, Bd. II. Ersch. in der Reihe : Sprache und Kultur der germ. und rom. Völker, C. Romanistische Reihe, Leitung Fritz Neubert, Bd. III.

2. *R. des Deux Mondes*, 15 sept. 1917/V/ : T. de Wyzewa (S. 342-364), S. 352.

3. 1937-39 erschien in vier Bänden das mit G. de Saint-Foix zusammen verfasste Werk über den Komponisten.

4. *Der franz. Kreuzzug gegen die Romantik im 20. Jahrhundert* in : *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte im besonderen zum Verhältnis Deutschland-Frankreich*, Festgabe zum 2. Juli 1951, Berlin, 1951.

lichkeit die geistesgeschichtlichen Grundlagen der deutschen Romantik erforschte.

Ähnlich wie die *Revue des Deux Mondes* brachte auch die *Revue de Paris* Beiträge zu Fragen der Politik und Literatur, die sich an einen grossen Leserkreis wandten. Die erste Serie der seit 1829 unter diesem Namen erscheinenden Zeitschrift war 1845 eingegangen. Die Bedeutung, die dieses damals häufig oberflächliche Organ für die Verbreitung der deutschen Literatur hatte, bestand vor allem in zahlreichen Hinweisen auf Hoffmann, Jean Paul und Heine [1].

Erst 1894 wurde eine neue *Revue de Paris* ins Leben gerufen : ihre politische Leitung lag in den Händen von E. Lavisse (1842-1922), ihre literarische in denen von Louis Gandérax, der ein an Flaubert geschultes Stilideal verehrte, dem sich alle seine Mitarbeiter zu unterwerfen hatten, da er mit peinlicher Sorgfalt jedes eingesandte Manuskript studierte [2]. Im Jahre 1912 ernannten die Verleger Calman-Lévy zum Nachfolger dieses Puristen Marcel Prévost [3], der in *M. et M*me *Moloch* (1906) auch zu der deutschen Frage Stellung genommen hatte. Diesem Roman lag die seit 1870 weitverbreitete Auffassung von einem « romantischen » und einem militaristischen Deutschland zugrunde [4].

In unserem Zusammenhang ist die *Revue de Paris* besonders bedeutend durch die Mitarbeit von Germanisten wie Charles Andler, André Tibal, E. Tonnelat und H. Lichtenberger. Allerdings fehlte dieser Zeitschrift ein ständiger Referent vom Rang T. de Wyzewas, der durch die Regelmässigkeit seiner Beiträge den Lesern der *Revue des Deux Mondes* ein geschlossenes Bild der deutschen Literatur vermittelte.

Die im Eigenverlag erscheinende *Nouvelle Revue* war 1879 von Mme Juliette Adam gegründet worden, um an das Nationalgefühl der Franzosen zu appellieren. In ihren Veröffentlichungen über die deutschen literarischen und künstlerischen Ereignisse war diese Zeitschrift ziemlich eklektisch. Hier treffen wir den extravaganten Wagnerenthusiasten Josephin Péladan (1859-1918), der von 1892 bis 1898 die Seele eines « Salon de la Rose-Croix » gewesen war. Auch Gustave Kahn (1859-1936), der in Frankreich als der erste Dichter in « vers libres » gefeiert wurde, ergriff nicht selten in der *Nouvelle Revue* das Wort, um sich über die deutsche Literatur zu äussern.

Besonders erwähnenswert sind die Beiträge des Schweizers Maurice Muret (geb. 1870), der an einer ganzen Reihe von Zeitschriften mitarbeitete. Seine *Littérature allemande d'aujourd'hui* (Paris 1909) war eines der meistbeachteten Werke über das deutsche Schrifttum der Jahrhundertwende. Murets Aufsätze verbinden eine aufgeschlossene Haltung mit stilistischer Eleganz, aber der leicht-hinströmende Fluss

1. Monchoux, *a. a. O.*, S. 207-210.
2. E. Jaloux : *Les Saisons littéraires*, 1904-1914, Paris, 1950, S. 253.
3. M. Prévost et ses contemporains, Paris, 1943, 2 Bde, Bd. I, S. IV.
4. Vgl. : Unterhaltungsbeilage der « Täglichen Rundschau », 14./15. Nov. 1912 : Deutschland in der heutigen franz. Literatur (anonym), S. 1078.

seiner Sprache wird nicht selten zu einem Plauderton, der dem Leser jede ernste Schwierigkeit erspart und gründlichen Fragestellungen aus dem Weg geht.

An der *Nouvelle Revue* begegnet uns auch der Belgier Henri Guilbeaux (geb. 1884), der ein feuriger Verfechter der deutsch-französischen Verständigung war und sich zu fast allen Periodica der Zeit Zugang verschaffte. Mit unermüdlichem Eifer setzte er sich für die deutsche Lyrik ein und veröffentlichte 1913 eine *Anthologie des lyriques allemands contemporains*, in der er die schon vorher verstreut erschienenen Übersetzungen sammelte. Seine kritische Leistung ist eher anregend als vertiefend, und seine Übersetzungen tragen allzu sehr den Stempel seines hastigen und draufgängerischen Temperaments. Trotzdem kommt ihm das Verdienst zu, eine ganze Reihe junger deutscher Lyriker bekannt gemacht zu haben.

Die seit 1863 ununterbrochen erscheinende *Revue politique et littéraire (Revue bleue)* hatte zu Redakteuren Henri Ferrari (1891 bis 1901), F. Dumoulin (1903-1908) und Paul Flat (1909-1918). Unter ihren Mitarbeitern treffen wir den deutschem Wesen aufgeschlossenen J.-G Prod'homme und den elsässischen Literarhistoriker A. Bossert (1832-1922), der früher als Professor und inspecteur général an der 1889 nach Lille verlegten Académie und Universität von Douai gewirkt hatte. Bemerkenswert ist die Tatsache, dass hier an der *Revue bleue* die Wagnerianer E. Schuré, J. Péladan und P. Flat dem deutschen Meister huldigten. Sie nahmen in erster Linie zu den vor dem ersten Weltkrieg in Pariss tattfindenden Aufführungen Stellung und suchten Wagner vor den Verunglimpfungen seiner Gegner zu schützen.

Die 1890 von E.-W. Smith gegründete *Revue des Revues* unterrichtete ihre Leser über die wichtigsten Veröffentlichungen der anderen Zeitschriften ; jedoch Jean Finot (1856-1922), der bereits 1892 die Leitung des Organs übernahm, erweiterte den Interessenbereich der *Revue des Revues* in der künftig auch ausführliche Aufsätze über Politik, Wissenschaft, Literatur und Kunst erschienen. Seit 1901 erhielt das Periodicum den Namen *Revue* und tat sich im Juni 1905 mit der *Renaissance latine* zusammen. Trotzdem verschloss sich die *Revue* nicht systematisch der nicht-romanischen Welt, sondern brachte auch zahlreiche Beiträge zur deutschen Literatur von J.-G. Prod'homme, M. Muret, H. Guilbeaux, A. Tibal, E. Vermeil und vor allem Jacques de Coussanges. Édouard de Morsier hatte das Referat über die Gegenwartsströmungen der schweizerischen Literatur.

E. de Morsier treffen wir auch an der *Bibliothèque Universelle et Revue suisse*. Dieser Zeitschrift kommt schon deshalb Bedeutung zu, weil sie, trotz aller Schwierigkeiten, seit 1796 ohne Unterbrechung erschienen war. Der erste Titel der Zeitschrift, *Bibliothèque britannique*, enthielt bereits ein Programm : er bedeutete, dass sie ihre Leser in französischer Sprache über die kulturellen und zivilisatorischen Wandlungen Englands, des damaligen Rivalen Frankreichs

unterrichten wollte. Das Verbundenheitsgefühl mit dem protestantischen England hatte bald auch das Interesse auf das reformierte Deutschland gelenkt [1]. Nach den napoleonischen Kriegen wechselte die Zeitschrift mehrere Male ihren Namen und erschien seit 1862 als *Bibliothèque Universelle et Revue suisse* [2]. Von 1866 bis 1909 leitete Édouard Tallichet das Periodicum und nach seinem Rücktritt übernahm der Lausanner Geschichtsprofessor Edmond Rossier seine Stelle.

Die Zeitschrift war im wesentlichen durch eine konservative protestantische Haltung bestimmt, die sie oft zu einer falschen Beurteilung der Gegenwartsdichtung verführte. Ihre Bedeutung für den literarischen Austausch zwischen Frankreich und Deutschland lag darin, dass sie einer französischen Leserschaft nicht nur die grossen Schweizer Erzähler des neunzehnten Jahrhunderts nahebrachte, sondern auch die deutschsprachigen Heimatdichter der Zeit mit gebührendem Verständnis würdigte. Es verwundert nicht, dass gerade diese Zeitschrift Hermann Hesse erstmalig in französischer Übersetzung brachte und etwa Hermann Stehr bereits erwähnte, als sein Name in Frankreich noch unbekannt war. Eine regelmässig erscheinende *Chronique allemande* und *Chronique suisse allemande* von Antoine Guilland (bis 1912 einschliesslich anonym), vernachlässigte allzusehr die Lyrik und beurteilte das Theaterleben häufig einseitig, ist jedoch in ihren Stellungnahmen zur erzählenden Dichtung bemerkenswert ; vor literarischen Neuerungen schreckte der Verfasser zurück und zog etwa Sudermanns Dramen denen G. Hauptmanns vor.

Der katholische *Correspondant* (seit 1843), sowie die ähnlich gerichtete *Quinzaine* (1894-1905), hatten nur eine geringe Bedeutung für die Einführung des deutschen Schrifttums.

Auch die umfangreichen Bände der *Grande Revue*, die 1897 Fernand Labori gegründet hatte und seit 1906 zweimal monatlich herauskam, enthalten nur wenige für unsere Fragestellung erwähnenswerte Beiträge. Immerhin finden wir Aufsätze von H. Guilbeaux und A. Tibal, sowie eingehende Betrachtungen zum Theaterleben der Zeit von Jacques Copeau.

Eines der wichtigsten Ereignisse für die Verbreitung der deutschen Literatur in Frankreich war die von der Universität Lille ausgehende Gründung der *Revue germanique* (1905), die bei Félix Alcan erschien. Hand in Hand mit diesem Ereignis wurde am 3. Januar 1905 eine « Société pour l'étude des langues et des littératures modernes » ins Leben gerufen, deren Sekretär Charles Andler war. Schon im neunzehnten Jahrhundert bestanden verschiedene ähnliche Veröffentlichungen. H. Barthélemy und G. Silbermann leiteten 1826 in Strassburg die *Bibliothèque allemande*, die in der *Revue Germanique* (1827-1828) eine Fortsetzung fand. Nach diesen beiden tastenden Versuchen

1. A. Monchoux : *a. a. O.*, S. 190-193.
2. Vgl. : *Bibliothèque Universelle et Revue suisse*, Juni 1912/II/ : Edouard Chapuiset : *Variétés : Les débuts d'une revue périodique à la fin du XVIII^e siècle*, S. 610-619.

gab seit 1829 in der gleichen Stadt Joseph Willm und von 1835 bis 1837 Xavier Marmier die politisch und religiös liberal ausgerichtete *Nouvelle Revue germanique* heraus, die sich schliesslich mit der *Revue du Nord* zusammentat [1].

Zwei Jahrzehnte später riefen Dollfus und Nefftzer eine *Revue germanique* (1858-1861) ins Leben, die ähnliche Tendenzen vertrat wie die liberale Tageszeitung *Le Temps* und sich gegen die akademische und damals leicht orléanistische *Revue des Deux Mondes* sowie gegen den katholischen *Correspondant* wandte. Unter dem Zwang der politischen Lage wurde die polemische Haltung der inzwischen zur *Revue germanique et française* (1862-1865) gewordenen Zeitschrift bald gemässigter ; als *Revue moderne* (1865-1869) erschien das Organ bis zum Vorabend des Krieges von 1870 [2].

Die 1905 neugegründete *Revue germanique* nahm zwar auch zu Fragen der Politik und Soziologie Stellung, brachte aber in erster Linie Beiträge der damaligen französischen Germanisten und Anglisten über deutsche, englische, skandinavische, niederländische und nordamerikanische Literatur. Eingehende Aufsätze über das Schrifttum der Gegenwart gaben der Zeitschrift einen besonders vielseitigen Charakter. Zu ihren Mitarbeitern gehörten : H. Lichtenberger, E. Spenlé, I. Rouge, A. Tibal, Ch. Andler, F. Baldensperger, A. Ehrhard, J. Dresch, E. Seillière, A. Vulliod und L. Mis.

Neben diesen grossen oder direkt der deutschen Literatur gewidmeten Zeitschriften gestatten vor allem die periodischen Veröffentlichungen der verschiedenen literarischen Gruppen interessante Einblicke in das Leben und Weben der Geistesströmungen und den Pulsschlag der Zeit. Die bekanntesten dieser « kleinen » Periodica der neunziger Jahre des vorausgehenden Jahrhunderts hatten nach 1900 meist ihre Bedeutung verloren, und ihre Mitarbeiter gruppierten sich um neue Organe.

Die *Vogue*, welche durch ihren Leiter Gustave Kahn und seinen Mitarbeiter Charles Henry eine vielbeachtete Veröffentlichung geworden war, stellte ihr Erscheinen bereits Ende 1900 ein [3]. Hier nahm L.-B. Hanappier Stellung zum literarischen Deutschland. Den gleichen Kritiker treffen wir auch an der *Revue blanche*, deren Leitung von 1895 bis 1903 in den Händen von Félix Fénéon lag, der auch vor anarchistischen Tendenzen nicht zurückschreckte. Fénéon sicherte sich die Mitarbeit von A. Gide, M. Proust, G. Apollinaire, P. Claudel, J. Renard und Ch. Péguy [4]. Besonders gekennzeichnet wurde die *Revue blanche* durch die temperamentvollen Aufsätze Léon Blums, der an dieser

1. Vgl. : A. Monchoux : *a. a. O.*, S. 218-229.
2. Vgl. : *R. germanique*, Nov./Dez. 1905 (S. 617-640), Jan/Febr. 1906 (S. 28-62) : G. Pariset : *La Revue germanique de Dollfus et Nefftzer*.
3. Über die *Vogue* vgl. : Remy de Gourmont : *Promenades littéraires* (4e série), *Souvenirs du Symbolisme et autres études*, Paris, 1927, 11. Auflage, S. 58-69.
4. Vgl. : Félix Fénéon, *Œuvres*. Mit einem Vorwort von J. Paulhan : F. Fénéon ou le critique, Paris, 1948, 3. Auflage.

Zeitschrift in seinen *Nouvelles Conversations avec Eckermann* vor allem zu Goethe Stellung nahm und diesem die Rolle eines gewandten Gesellschafters zuerteilte, der mit Distanz und stilistischer Glätte über aktuelle Fragen und sein eigenes Leben plauderte. Nach dem Eingehen der *Revue Blanche* [1] wurde der stark nach links orientierte L. Blum Mitarbeiter der *Humanité* [2].

Der weitgehend anarchistische Charakter fehlte der « *Ermitage* », die in erster Linie unveröffentlichte Dichtungen publizierte und der Kritik weniger Platz einräumte als der « Mercure de France ». Der Redaktionsstab der im April 1890 gegründeten Zeitschrift [3] setzte sich 1905 aus E. Ducoté, H. Ghéon, A. Gide, J. Copeau, Jean und Remy de Gourmont sowie Ch. Verrier zusammen [4]. Michel Arnauld (eigentlich Marcel Drouin), der Schwager André Gides, legte hier die Grundlage zu einem neuen Goethebild, das den Dichter wesentlich menschlicher sah als die herkömmliche Kritik.

Die einzige der in den neunziger Jahren gegründeten « kleinen » Zeitschriften, die nach 1900 nicht bedeutungslos wurde oder ihr Erscheinen gänzlich einstellte, war der *Mercure de France*, der Ende 1889 von Vallette, dem damaligen Leiter des « Scapin », gegründet worden war. Erst gegen 1895 bekannte sich der *Mercure de France*, zu den um Mallarmé gescharten Dichtern. Der durchschlagende Erfolg der *Aphrodite* (1896) von Pierre Louys (1870-1925) trug entscheidend zum Aufschwung der Zeitschrift bei und machte das im Eigenverlag erscheinende Organ bald zu einem wichtigen Nebenbuhler der übrigen grossen Periodica [5]. Das Referat über deutsche Literatur hatte der Elsässer Henri Albert, nachdem Stefan George gegen die Wahl von Heinz Tovote bei Vallette Einspruch erhoben hatte [6]. H. Alberts Verdienst liegt vor allem in seiner Nietzscheübersetzung, die der Verlag des *Mercure de France* veröffentlichte ; seine *Lettres allemandes* zeigen ihn jedoch nicht als tendenzfreien Sachwalter des deutschen Geisteslebens. Sie sind ein Ausdruck für den sich verstärkenden, Deutschland polemisch beurteilenden Kurs des *Mercure de France*, zu dessen Mitarbeitern auch der aggressive Pierre Lasserre und der Wagnergegner Fernand Caussy gehörten.

H. Albert lässt sich keine Gelegenheit zu abschätzigen Bemerkungen über die deutsche Mentalität entgehen. Für ihn ist die deutsche Bildung eine « éducation bizarre, faite de byzantisme et de demi-barbarie » [7] ; fast pedantisch sammelt er Zitate, um sie in den Dienst seiner antideutschen Propaganda zu stellen. Diese polemische Grund-

1. Die letzte Nummer erschien am 15. April 1903.
2. Vgl. : *Ving-cinq ans de litt. française.* Publié sous la direction de M. Eugène Montfort, Paris, o. J. Bd. I und II, Bd. I, S. 246.
3. Vgl. : Kurt Wais : *Mallarmé. Dichtung, Weisheit, Haltung*, 2.neubearbeitete Auflage, München 1952, S. 398.
4. Vgl. : *Vingt-cinq ans de litt. française, a. a. O.*, Bd. II, S. 281.
5. Vgl. : Remy de Gourmont : *a. a. O.*, S. 81-92
6. Vgl. : K. Wais : *Mallarmé, a. a. O.*, S. 705 (Anmerkung 3 zu S. 402).
7. *Mercure de France*, Okt. 1900/IV/ : F. Nietzsche (S. 44-49), S. 46.

haltung trübte nur allzu häufig seinen Blick als Kritiker, jedoch, dessen ungeachtet, sind seine Äusserungen über die deutsche Literatur nicht selten von grossem Interesse.

Seit Januar 1905 erschien der bis dahin einmal monatlich herausgegebene *Mercure de France* vierzehntägig, da sich der Leserkreis durch Zugeständnisse an einen breiteren Publikumsgeschmack erweitert hatte. Die um weniger verbreitete Zeitschriften gescharten literarischen Gruppen hielten nicht mit ihrer Kritik an der neuen Färbung des *Mercure* hinter dem Berg. Eine Glosse der *Phalange* bemerkt verächtlich, der *Mercure de France* repräsentiere nichts und scheine es darauf abgesehen zu haben, dies jährlich mehr zu beweisen [1]. Ähnlich meint ein Anonymus in der von Louis Roubaud geleiteten *Flamme* deren extremer Ton vor allem durch die Mitarbeit Léon Bloys bestimmt wurde : « Il serait inutile de chercher parmi les revues les plus côtées une revue plus ennuyeuse [...] que le *Mercure de France*, la *Revue des Deux Mondes* elle-même se voit dépassée... » [2]

Seit 1895 wandte sich eine Gruppe junger Schriftsteller, die kaum dem Gymnasium entwachsen waren, gegen die Dichter um Mallarmé und verkündeten in überschwenglichen Manifesten den Aufstieg einer neuen Poesie, die sich gegen die angebliche Blutlosigkeit und Dekadenz der Symbolisten richtete [3] und von der neuen Generation eine allgemeine Menschenverbrüderung und Hinwendung zur Natur und zum Leben verlangte. In Rousseau und Schelling, in Novalis und Emerson verehrte diese neue Bewegung ihre Propheten. Die ersten der meist kurzlebigen Zeitschriften der Naturisten — wie die jungen Dichter von dem Belgier Vandeputte getauft wurden — sind die *Documents sur le Naturisme* in Paris, die Zeitschrift *Art jeune* in Brüssel (beide seit 1895) und der *Effort* in Toulouse (seit 1896) [4].

Als ihre Meister verehrten die Schriftsteller Rodin, Verhaeren und Zola, dessen Tochter sich 1909 mit einem Vorkämpfer der Bewegung, Maurice Le Blond, verheiratete. Die « Naturisten » drängten auf internationale Zusammenarbeit der Gleichgesinnten : zusammen mit I. Quérido gab M. Le Blond in Amsterdam eine teils in Französisch, teils in Holländisch abgefasste Zeitschrift, *Le Rêve et l'Idée* heraus ; selbst in Rio de Janeiro gewann die Bewegung Anhänger : hier gründete Elysio de Carvalleo eine *Revista naturista*.

Die Bedeutung dieser Organe für die Verbreitung ausländischer Literatur darf jedoch nicht überschätzt werden ; immerhin war das weitverbreitete Streben nach Menschenverbrüderung ein wichtiges Ferment. Von diesem Geist zeugt auch der *Enclos*, den Charles-Louis Philippe (1875-1909) und Louis Lumet trotz dauernder finanzieller Schwierigkeiten von Dezember 1896 bis Februar 1899 über Wasser

1. *Phalange*, 20. Mai 1909 : A nos lecteurs, S. 1.
2. *Flamme*, 20. Mai 1910 : Interim : Aménités, S. 108.
3. Wie ungerecht z. T. dieser Vorwurf war, zeigt Kurt Wais, *a. a. O.*, S. 430f.
4. Vgl. : *Centaure*, 1910, 5. März (S. 23-33), 5. April (S. 23-35), 5. Mai (S. 20-38), 5. Juni (S. 14-26), Juli/Aug. (S. 19-35) : Andriès de Rosa : Petite Histoire du Naturisme.

hielten. Hier finden wir Hinweise auf Frank Wedekind und Johannes Schlaf und eine enthusiastische Besprechung des in München zweisprachig erscheinenden *Fremdenblatts (Gazette des Étrangers)*, « où plusieurs de nos compatriotes combattent vaillamment contre les préjugés stupidement germanophobes de ce côté-ci des Vosges »[1]. Die Seele dieser Zeitschrift war der damals in München lebende J.-G. Prod'homme, der eine ganze Reihe namhafter deutscher und französischer Schriftsteller zur Mitarbeit heranzog und mit ihnen das *Fremdenblatt* zur *Deutsch-französischen Rundschau (Revue franco-allemande)* erweiterte[2]. Neben den Deutschen Wilhelm v. Scholz, Leo Greiner, Edgar Alfred Regener und R. M. Rilke treffen wir die Franzosen M. Henri, A. Lantoine und unter anderen vor allem Léon Bazalgette, der sich schon als Leiter des *Magazine International* (Dez. 1894-Jan. 1897) verdient gemacht hatte. Durch seine nicht selten zu weit gehende Kritik an seinen Landsleuten musste et allerdings häufig Anstoss erregen[3].

Eine der bedeutendsten Zeitschriften der neunziger Jahre, die *Plume*, widmete der naturistischen Bewegung kurz nach ihrem Auftreten eine Sondernummer (am 1. Nov. 1897). Maurice Le Blond und der von Mallarmé abgefallene Adolphe Retté (1863-1930) gaben in dieser Zeitschrift den jungen Dichtern Wind in die Segel. Mit dem Tod ihres Gründers Léon Deschamps (1899), der in pompösen Festgelagen die literarische Prominenz von Paris zu versammeln pflegte, verlor die *Plume* an Bedeutung. Sie bestand jedoch unter dem Sekretariat von Paul Fort und der Leitung von Karl Boès mit kurzer Unterbrechung[4] weiter und zog nicht selten auch das deutsche Schrifttum in den Bereich ihrer Betrachtung. Am 1. August 1905 stellte die Zeitschrift ihr Erscheinen ein. Erst im Dezember 1912 wurde eine neue *Plume* ins Leben gerufen ; jedoch der Gesichtskreis der nun von René le Gentil geleiteten Zeitschrift war jetzt wesentlich enger und das ausländische Geistesleben fand nur noch selten Beachtung.

Ein Merkmal, das fast allen um 1900 neuentstehenden Zeitschriften gemeinsam war, ist die Absage an alles weltferne Künstlertum und eine energische Hinwendung zu den Fragen des politischen und gesellschaftlichen Lebens. Die damals so leidenschaftlich diskutierte Dreyfus-Affäre gab neuen Stoff zu heftigen Debatten und unerbittlichen Auseinandersetzungen. Im Zeichen dieser politischen Erregtheit stand vor allem die *Action française*, deren erste Nummer am 10. Juli 1899 erschien. Sie kam zweimal monatlich heraus, ehe sie 1908 zur Tageszeitung ausgeweitet wurde. Diese Zeitschrift verfocht einen traditionellen Monarchismus und einen reaktionären Katholizismus. Wie man sich auch grundsätzlich zu den von ihr vertretenen Ideen

1. *Enclos*, 1./15. Sept. 1898 ; J.-G. Prod'homme : Les Revues, S. 213.
2. Die Zeitschrift erschien vom 20. Jan. 1899 bis Dez. 1901.
3. Revue franco-allemande, 25. Febr. 1900 : Léon Bazalgette : Les sources de l'infériorité française, S. 97-103.
4. Juli-Dezember, 1904.

stellen mag, so verdient doch die *Action française* schon wegen ihrer Mitarbeiter unsere Aufmerksamkeit. Besonders beachtlich sind in unserem Zusammenhang die Aufsätze von Pierre Lasserre, der kalt und mitleidlos alle Poesie zerpflückte und mit inquisitorischer Strenge alle Veröffentlichungen nach dekadenten und « romantischen » Giftstoffen untersuchte.

Viele der in Provinz erscheinenden Zeitschriften wurden von der *Action française* protegiert, da sie sich in den Dienst der von ihr geforderten Dezentralisierung stellten ; manche dieser Organe enthalten schon in ihrem Namen einen Aufruf an den französischen Geist zur Besinnung auf sein romanisches Erbe. In Toulouse leitete seit 1896 Armand Praviel die *Ame latine* ; hier erschien auch *Poesie*, die zu ihren Mitarbeiten den Futuristern F. T. Marinetti und die belgischen Schriftsteller der katholischen *Lutte* zählte. *Poésie* ist eine der zahlreichen Zeitschriften der Jahrhundertwende, die zu einem Feldzug gegen Anarchismus und Individualismus aufriefen. Ein ähnlicher Geist beseelte Joachim Gasquets *Pays de France*, das seit 1899 in Aix-en-Provence erschien. Der scharfsinnige Herausgeber nahm zu zahlreichen aktuellen Fragen des politischen und literarischen Lebens Stellung und bekundete immer wieder seinen Glauben an die Wiedergeburt Frankreichs aus dem Geist seiner grossen Vergangenheit [1]. Für ein ähnliches Ziel strebte auch Émile Faguet in seiner *Revue latine*. In Paris leitete überdies seit 1907 Constantin de Brancovan mit dem Genfer G. Binet-Valmer die *Renaissance latine*.

Am ersten Mai 1905 gab Émile Sicard in Marseille die erste Nummer seiner Zeitschrift *Feu* heraus, die mit der von Edmond Jaloux und anderen jungen Südfranzosen gegründeten *Méditerranéenne* die Keimzelle zu den *Cahiers du Sud* wurde.

Am 25. April 1908 erschien erstmalig die stark nach der *Action française* ausgerichtete *Revue des Idées et des Livres*. Diese Zeitschriften enthalten die radikalsten Ablehnungen der nördlichen Literaturen ; immerhin müssen wir die um Émile Sicard gescharten Dichter von dem Vorwurf der Einseitigkeit ausnehmen.

Zu einer umfangreichen Veröffentlichung wuchsen gegen 1910 die *Marches de l'Est* an, die es sich zur Aufgabe machten, die französische Ostmark vor den deutschen Kultureinflüssen zu schützen. Fast jedem Aufsatz über deutsche Literatur geht ein Bild voraus, das ein erschrecktes Mädchen in abwehrender Haltung gegen einen anschnaubenden Drachen zeigt. Hier ist der Ruf nach einer traditionsgebundenen Dichtung zu dem ausgeartet, was Jean Royère als « boulangisme littéraire » kennzeichnete [2].

Ganz besonders deutlich wird dieses Erschlaffen der internationalen Bestrebungen in Belgien. An die Stelle von Albert Mockels vielseitiger *Wallonie* (1886-1892), an der fast alle namhaften Dichter der Zeit

1. Vgl. : E. Jaloux : *Les Saisons littéraires* (1896-1903), Fribourg, 1942, S. 100.
2. Palange, 20. Juli 1910 : Le Renouveau classique (S. 94-96), S. 96.

mitgearbeitet hatten, war nun eine einseitige volkskundliche Zeitschrift *Wallonia* getreten, die nur noch dem Namen nach an ihre Vorgängerin erinnerte. Der seit 1894 in Brüssel erscheinende katholische *Durendal* [1] sieht den Grund für das Verschwinden der *Jeune Belgique* darin, dass sie sich weigerte, für eine Nationalliteratur mit spezifisch belgischem, wallonischem oder flämischen Charakter einzutreten und statt dessen das Ideal einer Weltliteratur im Sinne Goethes verfocht [2]. In der Tat kommt den an der Bibliothèque Nationale zugänglichen belgischen Zeitschriften zwischen 1900 und 1914 kaum eine Bedeutung für die Verbreitung der deutschen Literatur zu. Charakteristisch ist die Entwicklung der *Société Nouvelle*, die in Paris und Brüssel erschien : sie war unter der Leitung von Fernand Brouez seit der Mitte der achtziger Jahre ein Sprachrohr für alle neuen Theorien und Ideen und im wahrsten Sinn des Worts eine *Revue internationale*, in der etwa H. Albert die ersten Proben seiner Nietzsche-Uberzetzung veröffentlichte und J. Grave zu einer internationalen Menschenverbrüderung aufrief [3]. Kurz nach 1900 stellte die Zeitschrift ihr Erscheinen ein, und als sie 1908 wieder ins Leben gerufen wurde, fehlten ihr fast alle jene Elemente, auf denen früher ihre Bedeutung beruht hatte.

Im Lauf des ersten Jahrzehnts sammelten sich die Mallarmé-Jünger um neue Zeitschriften : Paul Fort veröffentlichte mit Julien Ochsé *Vers et Prose* (1905-1914) [4], eine Zeitschrift, in der fast ausschliesslich unveröffentlichte Dichtungen und Übersetzungen erschienen. Der junge Touny-Lérys (geb. 1881) begrüsste in *Vers et Prose* ein Organ, das im Gegensatz zum *Mercure de France* keine Zugeständnisse an kaufmännische Interessen mache [5].

Die in *Vers et Prose* fast völlig fehlende Literaturkritik kam in der von Jean Royère geleiteten *Phalange* in hohem Mass zu Wort [6]. Sie ist eine der wenigen Zeitschriften unseres Zeitraums deren Stellungnahme zum deutschen Schrifttum durch die politische Situation nicht getrübt wurde und schon dadurch an die Bestrebungen das Mallarmé-Kreises im vorausgehenden Jahrhundert erinnerte.

Ähnliche Ziele wie die *Phalange* verfocht auch die *Revue des Lettres et des Arts*, die der junge Guy Lavaud (geb. 1883) in Nizza leitete. Guillaume Apollinaire, der von 1903 bis 1904 ein *Festin d'Esope* und seit 1912 die *Soirées de Paris* [7], herausgab, gehörte zu den eifrigsten Förderern der Zeitschrift, deren meist südfranzösische Mitarbeiter ihren Blick auch auf die ausländischen Dichter richteten. Die *Revue*

1. Die Gründer der Zeitschrift waren : Pol Demade, Henry Carton de Wiart und Henry Moeller.
2. Durendal, März 1901, Notules (anonym), S. 197.
3. Aug. 1895/II : *La Révolution et l'Internationalisme*, S. 220-27.
4. Erste Nummer : März-Mai 1905.
5. *Poésie*, Okt. 1906 : *Billet à mon amie sur deux revues*, S. 229-35.
6. Erste Nummer : 15. Juli 1906.
7. Erste Nummer : Februar 1912.

des Lettres et des Arts dürfte wohl erstmalig Gedichte Rilkes in französischer Sprache veröffentlicht haben (Oktober 1909).

Im Januar 1909 erschien die erste Nummer des von dem Stendhal-Kenner Henri Martineau geleiteten *Divan* in Coulanges-sur-l'Antize (Deux Sèvres). Die geschmackvoll aufgemachte Zeitschrift sammelte die früheren Mitarbeiter der *Essais* (seit 1904) um ein neues Organ. Einige bedeutende Aufsätze über Goethe und Nietzsche, die der *Divan* veröffentlichte, gehören zum Besten, was in unserem Zeitabschnitt über diese beiden Deutschen geschrieben wurde.

Mitunter fand die deutsche Literatur auch in Periodica Eingang, die sich einem neuklassischen Kunstideal verschrieben hatten. So ist man etwa erstaunt, an der von Fersen geleiteten Monatsschrift *Akademos* (nur 1909) H. Guilbeaux als Betreuer einer *Chronique allemande* zu treffen und unter ihren Mitarbeitern Kurt Martens zu finden, obwohl das Programm deutlich genug die Abkehr von allen nördlichen Einflüssen gefordert hatte. Ähnlich finden wir auch am *Parthénon*, einer von der Baronne L. Brault herausgegebenen *Revue politique et littéraire indépendante* als Referenten für deutsche Literatur A. François-Poncet (geb. 1887).

Eine der ertragreichsten Zeitschriften in unserem Zusammenhang ist der seit dem 1. Juni 1910 erscheinende *Effort*, dessen Titel an die 1902 eingegangene Veröffentlichung des Toulouser Sozialistenkreises um Maurice Magre erinnert. Seit dem 1. Oktober 1911 führte Jean Richards Organ den Namen *Effort libre* und der nach links ausgerichtete Herausgeber gab sich als Jean Richard Bloch (1884-1947) zu erkennen [1]. Er hatte Fühlung mit der durch Herwarth Walden um den *Sturm* gescharten Künstlergruppe und zählte zu seinen Mitarbeitern den jungen Emile Herzog (André Maurois), den Deutschen Julius Meier-Graefe, den Germanisten Félix Bertaux und L. Bazalgette, der in Frankreich Walt Whitman eingeführt hatte und auch noch am Vorabend des ersten Weltkriegs seinen Glauben an die Verbundenheit aller Menschen zum Ausdruck brachte. Das Besondere des *Effort libre* besteht darin, dass er nicht wie viele andere revolutionäre Zeitschriften (etwa die *Revue naturiste*, der *Centaure* und die *Documents du Progrès*) einen utopischen und oft verschwommenen Charakter annahm.

Eine gewisse Einseitigkeit des *Effort libre* bestand in der Tendenz, die Dichtung vor allem auf ihre soziologischen Bedingungen zu untersuchen und nach ihnen zu beurteilen ; anders war die *Nouvelle Revue Française (N. R. F.)*, die in wenigen Jahren zu einem Treffpunkt des damaligen geistigen Frankreich wurde, da sie sich den verschiedenen Richtungen öffnete und die Werke in erster Linie nach ihrem künstlerischen Wert beurteilte. Die wenigen vor dem ersten Weltkrieg erschienenen Bände der Zeitschrift enthalten zahlreiche Aufsätze über

1. Über den *Effort libre*, die *Cahiers d'aujourd'hui* und *Les Feuilles de Mai* siehe *Bibliothèque Universelle et Revue suisse*, März 1913/I/ : R. Rolland, *Chronique parisienne*, S. 602-618 .

die deutsche Literatur, vor allem von Félix Bertaux, der mit sicherem Instinkt für das Echte seine Urteile über die jungen deutschen Dichter fällte. In seinen Stellungnahmen war er präziser und schärfer als T. de Wyzewa, dessen Aufsätze häufig nur darstellende Einführungen in unbekannte Werke sind. Bertaux verband in mustergültiger Weise einfühlendes Verstehen und kühles Analysieren. Ähnliche Qualitäten zeichnen auch die Beiträge Jean Schlumbergers aus, der über das Theaterleben berichtete und ganz besonders den Neuerungen der deutschen Regisseure seine Aufmerksamkeit schenkte. Hierin berührte er sich mit Jacques Copeau (geb. 1879), der 1913 mit zehn jungen Schauspielern in Paris das Theater *Vieux-Colombier* eröffnete und daneben eine bedeutende Tätigkeit als Kritiker entfaltete. Michel Arnauld, der wie die meisten Referenten der N. R. F. schon an der *Ermitage* mitgearbeitet hatte [1], setzte die dort über Goethe begonnene Aufsatzreihe fort und ergriff auch zur Besprechung von Neuerscheinungen das Wort. Er gehörte mit A. Gide zu den Mitarbeitern der N. R. F., die sich auch nach dem ersten Weltkrieg gegen eine einseitige und nationalistische Orientierung der Zeitschrift wandten und die verpflichtende Tradition ihres ursprünglichen Programms zu wahren suchten : « une révision des valeurs françaises — et des valeurs européennes — sans prévention d'école ni de parti... » [2].

Es dürfte wohl kaum eine Zeitschrift vor dem ersten Weltkrieg gegeben haben, in der die deutsche Gegenwartsliteratur ein ähnlich tiefes Verständnis fand wie in der N. R. F.

An den Feuilletons der grossen Tageszeitungen treffen wir nicht selten die gleichen Kritiker wie an den mit grösserem zeitlichem Abstand erscheinenden Periodica. So begegnen uns am *Journal des Débats* Maurice Muret als Referent für ausländische Literatur und Émile Faguet als Theaterkritiker. Am *Journal* versah diese Tätigkeit Catulle Mendès (1841-1909). Bemerkenswert ist der Ukrainer Stanislas Rzewuski (1863-1913), Neffe der M^me^ Hanska, der am *Figaro littéraire* über das Geistesleben des Auslands berichtete. Mitunter überrascht er durch interessante Hinweise auf Neuerscheinungen, aber häufig enttäuscht er durch seinen wahllosen Eklektizismus und unverzeihliche Fehlgriffe.

Diese wenigen Hinweise mögen genügen, um die Geistesströmungen des damaligen Frankreich, soweit sie für unseren Zusammenhang Bedeutung haben, wenigstens annähernd zu umreissen. Immerhin dürfte deutlich geworden sein, dass ein eingehendes Studium der Zeitschriften allein den Pulsschlag der Zeit zu erspüren gestattet und uns vor gefährlichen Verallgemeinerungen zurückzuhalten vermag.

Johannes Hösle.

1. Bei der Gründung der N. R. F. kam es zu einer Auseinandersetzung zwischen A. Gide und J. Schlumberger einerseits und L. Bocquet und E. Montfort andererseits ; hierzu K. Wais, *a. a. O.*, S. 431.
2. A. Gide : *Incidences*, Paris o. J., 39. Auflage, S. 52.

RESSOUVENIRS DE LECTURES ANGLAISES DANS L'ŒUVRE DE TOULET

Nous avons déjà montré dans une brève note antérieure (*RLC.*, 1950, p. 575) qu'une comparaison emplissant presque deux strophes d'une contrerime était empruntée au *Démon blanc*, de Webster.

Voici la fin de la première des *Romances sans musique*, qui suivent aussitôt les contrerimes propres :

> Parle tout bas, si c'est d'amour,
> Au bord des tombes.

Or, dans *Beaucoup de bruit pour rien*, acte II, scène I, le roi Don Pèdre d'Aragon dit à Héro : « Parlez tout bas si vous parlez d'amour. »

Certes l'addition *au bord des tombes* modifie singulièrement le sens, et même donne un sens précis, émouvant, alors que la phrase de Don Pèdre (qui a l'air d'être un proverbe, dit le commentateur de la collection Shakespeare) se raccorde si mal et à ce qui précède et à ce qui suit qu'elle gêne les commentateurs ! Mais enfin le texte de Toulet et le *Speak low, if you speak love* sont trop exactement superposables pour que Shakespeare n'ait pas inspiré le poète français.

Le ressouvenir nous semble moins sûr, du vers de Browning (*Sérénade à la villa :* « un éclair ! là où il a crevé la voûte : *blood-like, some few drops of rain* ») à la fin de la neuvième contrerime intitulée *Nocturne :*

> Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
> Il s'est mis à pleuvoir.

La ressemblance est nette ; elle peut être fortuite. Ici encore la supériorité nous semble du côté de Toulet. Il n'appartient pas à une oreille française de juger de la musicalité d'un vers anglais (y a-t-il dans ce tétramètre trochaïque masculin, quelque harmonie imitative ?), mais il nous semble difficile qu'il soit aussi émouvant que les sonorités sourdes, étouffées, et savamment rejetées à la fin, *Tout bas, comme d'un flanc qui saigne...*

M. Cassagnau.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Nan Cooke Carpenter. **Rabelais and Music** (University of North Carolina, Studies in Comparative Literature, VIII). Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1954. In-8°, xiii-149 pp.

Dans l'œuvre de Rabelais, deux passages attirent l'attention des musicologues : au Quart Livre, l'assemblée des musiciens du temps qui chantent une chanson plus que grivoise, et au 5e Livre une liste de 175 danses. Aussi le savant belge Van den Borren a-t-il consacré, en 1942, une solide étude à *Rabelais et la musique*. Miss Carpenter a repris le sujet, en dressant un minutieux inventaire des passages de Rabelais qui se rapportent plus ou moins à la musique et en examinant leur rapport avec le contexte.

Un Index des noms propres et des matières, et des listes des chansons citées par Rabelais (éditions polyphoniques du xvie siècle, et éditions modernes) complètent utilement ce volume.

L'auteur expose clairement les divers emplois que Rabelais fait des termes musicaux, selon la forme du mot *(corne-muse)*, celle de l'instrument (*cornemuse :* estomac), les usages populaires (tambour de noces), les métaphores libres *(tabourer)*... Sur ce dernier point, je n'irai pas aussi loin que l'auteur : si Rabelais, en tel passage, donne manifestement un sens érotique ou bachique à un mot de la langue musicale, il ne s'ensuit pas que, chez lui, le mot ait toujours ce sens figuré. Ni dans l'éducation de Gargantua à Paris, ni dans les noces de Basché, il ne nous fait un gaillard clin d'œil en écrivant les mots *luc*, *flûte d'Allemand*, et *flûte et tambour*. D'autres interprétations sont ingénieuses, mais aventurées : pour *clochabilis* (p. 12), *brinballement des cloches* (p. 14), *vezes et piboles* (p. 16), *Cornaboux* (p. 17), *les petits enfants alloient à la moutarde* (p. 24), *le jeu au passavant* (p. 25), *trut avant* (p. 26), le *Requiem* (p. 49), *Æneas et l'Ave maris stella* (p. 55), *la morisque des hérétiques* (p. 61). Et celles du bibliophile Jacob[1] ne doivent être citées que sous toutes réserves.

L'auteur affirme, pp. 56 et 104, les sympathies de Rabelais pour le

1. Par exemple, p. 120, n. 3. — P. 6, « les éditions de Meschinot en 1459 et en 1473 » : gros lapsus emprunté à l'édition Lefranc.

protestantisme, à propos du psaume *Quand Israël*. Les travaux modernes sur l'Évangélisme permettent d'éviter une telle confusion. Les psaumes de Marot n'étaient pas, à l'origine, littérature hérétique ; Henri II et sa femme aimaient à en chanter. Et dans le livre où l'expédition chante ce psaume de Marot, Rabelais exprime son aversion pour la secte genevoise des Calvinistes.

P. 71, il est inexact de dire que Rabelais passe sous silence ce que Ronsard appelait le « branle » harmonieux du monde ; au Quart livre, les propos de frère Jean chez le roi Panigon contiennent une allusion parodique à cette belle et célèbre image.

Le recueil de farces publié par G. Cohen permet de nouveaux rapprochements entre l'œuvre de Rabelais et notre ancien théâtre comique. A propos du conseil donné à Panurge par les cloches de Varennes, miss Carpenter mentionne la chanson *Lourdault, lourdault ;* voir aussi dans le nº VII de ce recueil, la chanson *Tu t'en repentiras, Regnault* [1]. Pour *Tarabin tarabas*, on peut renvoyer au nº XIII.

Je n'irai pas jusqu'à dire avec elle que *Musica* est le vrai centre de la philosophie de Rabelais. Elle reconnaît, d'ailleurs, qu'il semble avoir peu goûté la musique polyphonique de son temps. Mais elle démontre qu'il connaissait bien la théorie et la pratique de la musique, et qu'il lui accordait une place dans l'enseignement et dans la formation de l'humaniste ; peu de sciences lui ont fourni autant d'allusions et d'images.

Miss Carpenter a étudié de près l'œuvre de Rabelais, et elle possède une solide connaissance de la musique du XVIe siècle [2]. Aussi son livre contient-il de nombreuses remarques utiles, et ses conclusions sont valables. Elle observe que, dans chaque livre, un instrument est souvent mentionné (la « campanelle » au Quart livre). En matière de musique, Rabelais pille Fr. Colonna et d'autres auteurs ; mais il ajoute des détails prouvant l'intérêt qu'il porte à la musique [3]. Sur le problème si controversé du 5e livre, miss Carpenter apporte des données nouvelles : dans le domaine musical, elle démontre qu'il existe de nombreuses concordances d'idées et de détails entre ce livre posthume et les précédents. L'hypothèse d'un très fidèle imitateur est peu vraisemblable.

L'intérêt de ce livre dépasse la musicologie. C'est une utile contribution à l'étude du réalisme, du comique, et des images de Rabelais.

Raymond Lebègue.

1. Voir le compte rendu de ce recueil par J. Chailley (*Revue de Musicologie*, 1950, p. 66).
2. Elle a ignoré l'existence d'un recueil de Basses Danses dont M. F. Lesure a énuméré le contenu (*Recueil Clovis Brunel*, II, pp. 176-184), qui est la source première de la liste des 175 chansons à danser.
3. Cf. pp. 44, 51, 68, 90.

Marcel Raymond. **Baroque et renaissance poétique.** Paris, José Corti, 1955. In-8°, 173 p.

Trois essais, qui vont au delà de l'essai : *Préalable à l'examen du baroque littéraire français. — Quelques aspects de la poésie de Ronsard. — Esquisse d'un Malherbe.* Deux d'entre eux sont suivis d'appendices : signe de l'extrême probité de l'analyste, qui ne laisse rien perdre des nuances dont un travail récent ou la suggestion d'un rapprochement peut enrichir ou préciser son analyse ; signe aussi de la difficulté d'un sujet qui toujours échappe ou toujours présente une facette nouvelle à la pensée et au goût. Cette impression se confirme aux nombreuses parenthèses, et parfois aux parenthèses dans les parenthèses, où la main du peintre semble s'arrêter, prise d'un scrupule : aux notes qui, au bas des pages, modifient ou déplacent un éclairage ; à des questions ou à des reprises qui sont comme le dialogue d'une conscience avec elle-même. Le titre même est double ; il pourrait paraître antinomique aux esprits pour lesquels la Renaissance est un préclassicisme, et qui ne voient Malherbe venir que pour susciter Boileau. En fait, il désigne, sur deux tons, une même réalité, ou deux réalités voisines, le « classique Renaissance » que distingue l'auteur entretenant avec le baroque de fraternelles relations. Déjà Burckhardt, qu'il cite (p. 12), écrivait : « Les baroques parlent la même langue que la Renaissance, mais n'en parlent qu'un dialecte corrompu. »

Ces aperçus nuancés entraînent le lecteur à se demander si l'on ne simplifie pas à l'excès l'onduleuse histoire des lettres en insistant sur ces deux pôles du baroque et du classique. Entre ce nord et ce sud de l'art, ne faut-il pas inscrire, pour que le cadran soit complet : à l'est, point cardinal du soleil levant, la Renaissance, où l'aiguille hésite entre le classique et le baroque ; à l'ouest, direction du couchant, le romantisme, s'il y a, comme M. Jean Rousset paraît le penser, un romantisme classique et un romantisme baroque ? [1] Cette image d'oscillation, c'est d'ailleurs à M. Marcel Raymond que nous l'empruntons (p. 43), à M. Jean Rousset [2], à Pierre Kohler [3]. Et si, par surcroît, il existe « une manière classique d'être baroque » (p. 54), il ne sera peut-être pas interdit de penser qu'il y a, par réciprocité, une manière baroque d'être classique : Gonzague de Reynold n'en disconviendrait pas, qui voit en Versailles l'alliance du classique, qui ordonne les valeurs, et du baroque, qui les magnifie [4] ; ni Pierre Kohler qui reconnaît, dans l' « amalgame classico-baroque », le « style de la vie française sous Louis XIV » [5].

Il fallait un guide comme M. Marcel Raymond pour nous promener à

1. Jean Rousset, *La littérature de l'âge baroque en France*, p. 251. M. Raymond, pour sa part, rattacherait plus délibérément le romantique au baroque (pp. 35, 38, 134).
2. *Ibid.*, p, 243.
3. Pierre Kohler, *Lettres de France*, 1943, p. 101.
4. Gonzague de Reynold, *Le XVII^e siècle. Classique et baroque*, Montréal, 1944.
5. *Op. cit.*, p. 111.

travers les catégories wœlfflinniennes [1] sans nous égarer, sans nous faire éprouver la gêne d'une philosophie caparaçonnée [2], sans nous infliger le double vertige contraire auquel nous exposent les études sur le baroque : celui du stratosphérique et celui du pointillisme. Il reste que, même à la suite de cet amiral « en Baroquie », nous avons à louvoyer entre maints rochers, maintes rocailles ; à subir cette sensation que nous fait éprouver toute notion qui ne se définit que par juxtaposition de caractères disjoints et comme fortuits, sans « faculté maîtresse ». Une fatalité de diplopie est attachée à ce chapitre d'histoire et d'esthétique. Déjà, M. Jean Rousset avait dû donner à son livre un double sous-titre : *Circé et le Paon*, — Circé, magicienne des métamorphoses ; le Paon, figure de l'ostentation. Ainsi, à tout moment, on est contraint de compléter ou de corriger par un mot le mot par lequel on aura désigné l'essence du baroque. Un impressionnisme, dit l'un [3] ; mais d'autres le décrivaient plutôt comme un expressionisme. Dirons-nous qu'il est irrégularité ? Mais est-ce un précepte du baroque, que ce vers : « Et de l'art même apprend à franchir les limites » ? — qu'il est démesure ? mais le sublime n'est-il pas la clef de voûte de la pensée classique ? Céderons-nous à la tentation de faire de *baroque* le synonyme de gaîté et de *classique* celui d'ennui ? [4] Serons-nous plus heureux en établissant notre opposition sur la prolifération et la sobriété ? ce serait un jeu que d'énumérer, en réponse, des exemples de luxuriance classique et de nudité dans le baroque. Ou en voyant le classique dans le *clair* (pp. 14, 30) et le baroque dans « l'absence de clarté » (p. 31) ? Mais n'y a-t-il pas du baroque fort clair et des classiques hermétiques ? Dirons-nous que le sentiment « de la participation des parties à l'ensemble » est un « sentiment non classique » (p. 32) ? de combien de parenthèses ne faudra-t-il pas assortir cet apparent paradoxe, ou de combien de notes, pour avoir raison de la conviction inverse chez les lecteurs de Racine ou de Bossuet ? On serait plutôt tenté d'assimiler l'antinomie classique-baroque à la rivalité d'Apollon et de Dionysos (pp. 97, 157). Dieu d'une demi-ébriété esthétique, Dionysos encourage à faire fi de la pesanteur. Un fronton brisé ne remplit plus son office ; une colonne torse n'offre au regard aucune apprente sécurité ; des nuages de marbre ne peuvent plus reposer sur leur support naturel, qui est l'air ; un caractère qui ne se conforme pas à sa « bienséance » ou à son évolution logique provoque un faux-jour de théâtre, un déplace-

1. Cf. H. Wœlfflin, *Les principes fondamentaux de l'art*, trad. par Claire et Marcel Raymond, 1953.

2. Cependant, avouons-le, ce n'est pas sans danger qu'un délicat critique littéraire suit un philosophe. M. Raymond a dû souffrir d'avoir à traduire ainsi Wœlfflin (p. 28) : « Je ne veux pas dire que les œuvres [baroques] deviennent obscures, ce qui impressionne toujours désagréablement... » Choisit-on une définition du baroque en considération de la façon dont elle « impressionne » ?

3. Vaclav Cerny, *Le baroque et la littérature française*, *Critique*, juin 1956, p. 525.

4. C'est ce qu'on croirait (abusivement, à coup sûr) pouvoir déduire d'un passage de Pierre Kohler, *op. cit.*, p. 105.

ment d'axe, une *anti-gravitas* [1]. Ne serait-il pas permis de définir le baroque comme une protestation contre la loi de la pesanteur et contre tout ce qui en est l'image ou l'équivalent ?

Si le classique est docilité et le baroque défi aux conditions dont dépendent la confiance de l'esprit [2], la sécurité, la durée, ce petit livre de M. Marcel Raymond est un modèle de classicisme : un classique se penche sur le baroque [3].

Pierre Moreau.

A. José Axelrad. **Le thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale (France, Angleterre, Allemagne).** Travaux et Mémoires de l'Université de Lille, Nouvelle Série, Droit et Lettres, n° 28. Lille, Bibliothèque universitaire, 1956. In-8°, 188 p.

« Sophonisbe, comme héroïne tragique, nous paraît un choix malheureux ». De la rude épreuve qu'a été pour M. Axelrad l'étude de vingt-quatre traitements de ce « faux bon sujet » (le mot est de Paul Souday), il se dédommage en multipliant des jugements de valeur sans appel. Entre Mellin de Saint Gelais (1559), et Alfred Poizat (1913), on rencontre pourtant des noms illustres : Corneille, Thomson, Voltaire ; mais l'héroïne carthaginoise ne leur a pas inspiré de chef-d'œuvre. La *Sophonisbe* la plus connue en France, celle de Mairet (1634), marque l'échec d'une tentative pour concilier la patriote et l'amoureuse ; cet échec est celui de la plupart des interprètes du thème.

C'est le livre qu'il consacrait à John Marston (*Un malcontent élizabéthain, John Marston* ; Paris, Didier, 1955) qui amena M. Axelrad à s'intéresser à ce thème. La *Sophonisbe* de Marston (1606), où il relève d'ailleurs quelques belles scènes, ne bénéficie pas pour autant d'un traitement de faveur. A la différence des études antérieures d'Andrae (1891) et de Ricci (1904), celle-ci s'appuie sur un examen personnel de toutes les pièces analysées — dont dix, entre 1780 et 1860, sont allemandes. L'auteur a de plus retrouvé le manuscrit inédit de la *Sophonisbe* de Lagrange-Chancel (1716) ; il a fort bien fait de publier en appendice cette œuvre qui n'est nullement méprisable.

A la présentation des pièces par ordre chronologique succèdent quatre

1. V. Cerny, *loc. cit.*, p. 531.

2. S'il lui arrive d'y manquer, c'est par la faute d'un « mastic » typographique : la page 55 fait subir à *l'Isolement* un traitement dont l'auteur a certainement demandé pardon à l'ombre de Lamartine.

3. Sans doute a-t-il dit qu'en lui-même, « dans une zone un peu obscure, sensible et presque douloureuse », il retrouvait « un monde de silence et de sourde palpitation qui porte le nom de germanité » (*Mercure de France*, 1er février 1955, p. 242) ; mais cette description de son paysage intérieur ne peut que confirmer l'impression que nous retirons de ses livres. Ni Circé, ni le Paon n'y trouvent leur compte. Le monde du baroque est-il celui du silence ? sa palpitation est-elle sourde ? Comme à son insu, M. Marcel Raymond s'est défini classique.

brefs chapitres consacrés respectivement aux personnages de Syphax, Massinissa, Sophonisbe et Scipion. En la personne de ce dernier, « le Romain » est en définitive « le héros véritable de ces tragédies françaises, anglaises et surtout allemandes ». La conclusion, résumant la donnée littéraire qui tenta ces dramaturges, est catégorique : « Sophonisbe est impossible sur la scène tragique ».

Le cadre de cette étude, qui ne voulait pas répéter Ricci, excluait les *Sophonisbes* italiennes. La recherche des influences d'une pièce à l'autre s'en trouve quelque peuf aussée : la source littéraire qu'est le Trissin n'est-elle pas souvent plus importante que les sources historiques, Tite-Live et Appien ? Or, à partir du moment où la valeur littéraire des œuvres est admise comme médiocre, l'intérêt principal de l'étude devient la transmission des influences. Marston a-t-il eu connaissance de l'œuvre de son prédécesseur Nicolas de Montreux ? M. Axelrad apporte de fortes présomptions en faveur d'une réponse affirmative ; mais il se résigne à ne pouvoir établir si Cl. Mermet s'inspire de Mellin, ou Lee de Corneille, et pose rarement la question des sources des pièces allemandes qu'il étudie. Ajoutons qu'en raison même de la médiocrité de ces dernières, quelques mots sur leurs auteurs seraient les bienvenus.

J. V.

Rudolf Maixner. **Književni dodiri i veze Antuna Sorga-Sorkočevića** (« Contacts littéraires et relations d'Antoine Sorgo-Sorkočević »), dans la revue *Rad* (« Travaux ») de l'Académie Yougoslave de Zagreb, tome 304, 1955, pp. 5-36.

Le comte Antoine de Sorgo, Ragusain, est un des représentants les plus typiques des Slaves du Sud qui s'appelaient eux-mêmes des « Parisiens », francophiles et libéraux, « jacobins » en Dalmatie et en Slovénie, puis « constitutionnalistes » en Serbie, dont le rôle a été des plus importants dans les divers pays de l'actuelle Yougoslavie. C'était un esprit distingué et un personnage considérable : sénateur et ambassadeur de la République de Raguse, premier maire de la ville sous l'occupation française. Il a voyagé en Italie et en France, il a été à Paris membre de l'Académie celtique, puis, avec l'occupation autrichienne, il s'est expatrié et est devenu définitivement Parisien jusqu'à sa mort en 1841. M. Rudolf Maixner passe en revue tous ses contacts avec des écrivains et des savants : sa formation à Raguse, dans un brillant milieu régional d'érudits et de poètes, dont un, Marc Bruère, était fils de Français ; ses visites à Cesarotti à Padoue, à M^me^ de Staël à Coppet, ses relations avec Nodier, Mérimée, Adam Czartoryski, etc. Il analyse ses œuvres en français, et son rôle d'informateur sur l'histoire et la littérature de Raguse et des Slaves.

Le grand mérite des travaux de M. Maixner est dans leur précision

et leur documentation irréprochable. L'étude des relations entre les grandes littératures et les littératures moins connues s'accompagne souvent d'inexactitudes qui se reproduisent d'auteur à auteur, d'affirmations complaisantes, de petites exagérations, où l'on fera un ami de Gœthe d'un écrivain qui l'a à peine entrevu. M. Maixner, lui, vérifie tout, au prix de recherches longues et difficiles, et il rencontre des contacts culturels beaucoup plus variés et plus instructifs qu'on ne pensait. La réalité est pleine d'inattendu : un collaborateur de M. Maixner, M. Midhat Šamić de Sarajevo, nous apprend dans un article récent que le grand patriote et poète national de la Bosnie, le franciscain Grégoire Martić, chantre des luttes contre les Turcs, dont l'œuvre relève de la poésie populaire et est ignorée de la littérature savante — était un lecteur d'Octave Feuillet et avait traduit Racine et Chateaubriand.

André Vaillant.

Marie-Jeanne Durry. **Autographes de Mariemont.** Ire Partie. Avant 1800. — Ouvrage p. avec le concours du C. N. R. S. et avec la collaboration d'A. Beshara, N. Bourdel, M. M. Dufour et M. Mulon. — Tome I. De Jean Rolin à Mme de Pompadour. Tome II. De Vauvenargues à Dolomieu. — Paris, Nizet, 1955. In-8°, 931 p.

Le château de Mariemont, dans le Hainaut, abrite d'inestimables collections d'art, en tous genres, de toutes époques, ayant appartenu à un amateur éclairé, qui en fit don à l'État belge : on en trouvera un aperçu dans l'*Introduction* de cet ouvrage (p. 8). Parmi ces trésors, celui de 5.000 autographes n'est certes pas, à nos yeux, le moindre. Pour commencer, les deux volumes que nous présente Mme Marie-Jeanne Durry, et qui postulent une suite, puisent dans ce fonds 262 lettres, y compris quelques pièces diverses, d'auteurs français ou s'adressant à des Français. Leur laborieuse réalisation, comme leur publication, résultent d'un concours franco-belge dont il convient de se féliciter et qui, à lui seul, comporte déjà une signification « comparatiste ».

Ce riche matériel s'étale sur plusieurs siècles, de 1456 exatement à 1799, ne franchissant cette dernière limite que dans peu de cas, légitimes ; et il s'ordonne chronologiquement, sans toutefois que les pages d'un même auteur s'en trouvent pour autant dispersées (*Introduction*, p. 13). — Si elles ne sont pas toutes éditées ici, les 262 lettres et pièces en question sont du moins toutes inventoriées dans un *Catalogue* (fin du t. II) qui en indique la cote, l'origine, l'éventuelle publication antérieure et, brièvement, le contenu. C'est dire que bon nombre des documents ainsi catalogués ont déjà fait l'objet d'une, voire de plusieurs éditions. Pourtant, à côté des inédits, le nouvel éditeur n'hésite pas à rééditer plusieurs de ces documents, toutes les fois que leur réédition de quelque manière s'impose, et d'abord quand les publications

antérieures apparaissent par trop incomplètes ou inexactes. Telle, certaine lettre de Voiture, importante et abondante, plusieurs fois imprimée auparavant, et cependant reprise ici utilement, avec force corrections (I, 149). Il arrive aussi que certaines lettres publiées ne circulent point. Celle, si précieuse, de Montesquieu à l'évêque Warburton, en 1752, bien que publiée en Angleterre, il y a plus d'un siècle, avec d'autres papiers de W., ne figure point dans la *Correspondance* de Montesquieu ! Il était donc juste qu'on la reprît ici (II, 149). Même aventure, et même juste solution (II, 790) pour la dramatique protestation de Chamfort à quelques mois de sa mort odieuse, en 1794, document publié en 1906, et que pourtant les biographes du moraliste s'obstinent à ignorer. L'érudition est une belle chose...

Publiée, dans son texte définitif, dès 1747, la *Réflexion* de Vauvenargues sur Voltaire s'est également conservée sous la forme d'un premier jet plein de ratures et de repentirs révélateurs, et qui, par là, fait ici excellente figure (II, 457). Enfin, même correctement publiées, certaines lettres — celle d'Euler à Rameau, par exemple (II, 475) — valaient qu'on les reconsidérât sur nouveaux frais, à la lumière de commentaires dont les premiers éditeurs ne s'étaient guère avisés.

C'est que là, comme d'ailleurs à plus forte raison pour le reste, il y a, sans compter les notes, les commentaires : leur ampleur, — deux ou dix fois plus considérable que celle du texte même ; voyez, par exemple, le cas du président de Thou, t. I, pp. 31-43 ! — leur richesse, leur précision, les prudentes explications et les hypothèses audacieuses qu'ils fournissent, en font parfois d'authentiques petites études, qui entourent le texte de références officieuses, le situent dans la vie, dans la carrière, dans l'œuvre de l'auteur, comme dans l'histoire de l'époque, du courant, du thème, l'éclairant ainsi de toutes manières.

Les documents eux-mêmes émanent en général de personnages qui furent jadis au premier rang de leur classe ou de leur profession, — princes et grandes dames, grands prélats et grands dignitaires, politiques et jurisconsultes, érudits et savants, artistes de tous ordres, écrivains enfin, poètes, philosophes... Leur nom, leur gloire à plus d'un, brillent encore du plus vif éclat.

Les entretiens d'un tel concours d'auteurs variés devaient eux-mêmes varier à l'extrême. Interprétant cette variété, l'éditeur a su (*Introduction*, p. 10) la ramener à quelques mouvements humains saisissants. Disons, plus prosaïquement, que la vie y a laissé mille traces humbles ou magnifiques, d'inégale portée, — individuelle, ou collective, matérielle ou spirituelle, — mais souvent efficaces, significatives. Affaires domestiques, — rentes, redevances, pensions, quittances, d'un La Fontaine, d'un Mansart, de tant d'autres... Vie sentimentale : quelle merveilleuse fidélité que celle de M^lle^ de Scudéry presque nonagénaire à la mémoire de son ami Pellisson (I, 327) ! et combien émouvante la passion de M^me^ du Châtelet pour le jeune Saint-Lambert (II, 463) ! La vie mondaine et ses divertissements se manifestent avec éclat dans la

lettre, remarquablement « précieuse », de Voiture (I, 149), dans les piquants billets de Mlle Quinault (II, 440), que les Goncourt goûtaient déjà si fort, dans la lettre pétillante d'esprit de M. de Voisenon (II, 542) : textes exemplaires, dont le badinage d'époque doit retenir l'historien du langage. Et, puisque nous parlons style, n'oublions pas, surtout, le brouillon, déjà noté, de la *Réflexion* de Vauvenargues (II, 457). — Un peu partout, des éléments biographiques surgissent à la lumière, comme pour Chamfort emprisonné, mourant (II, 790). — Nous voici, d'autre part, — avec La Rochefoucauld (I, 193), avec Richelet (I, 331), avec d'Alembert (II, 485) — dans les coulisses de la vie littéraire, où tel ouvrage, depuis illustre, prépare secrètement son éclosion. Et, en 1769, combien foudroyante l'éloquence de Diderot faisant le procès du libraire Le Breton, qui en prend trop à son aise avec les fonds de l'*Encyclopédie* (II, 593) ! alors qu'en 1783, dans les coulisses de l'Académie, Marmontel plaide âprement, mais sans succès, contre l'institution d'un prix pour les livrets d'opéra (II, 583). — Plus importants encore, certains documents intéressent tout un courant, toute une époque, — celui de Nicole, par exemple, qui, vers 1658, entreprend, à l'intention du prince de Conti, la défense des positions jansénistes (I, 179). Enfin, d'Alembert (II, 489), Helvétius (II, 549), d'Holbach (II, 557), nous entretiennent de la « philosophie » du siècle, de ses représentants, de ses attitudes, de ses risques et déboires...

Le tout, sans toujours impliquer au premier chef l'histoire littéraire, presque toujours s'y ramène par quelque biais et la recoupe, ne fût-ce qu'en ajoutant quelque couleur supplémentaire, inattendue, à son ambiance humaine, sociale et autre.

Les faits de relation, propices à la « comparaison », n'y font pas défaut, non plus. Passe encore pour la lettre latine de Jean Dorat à certain savant des Pays-Bas (I, 48). Mais voici la prose italienne du jeune de Thou s'adressant au Doge de Venise (I, 121) ; celle de Gabriel Naudé à Leone Allacci (I, 164). — Vers 1680, Corbinelli, prenant avec ardeur la défense de quatre vers du Tasse, sollicite l'avis de Mlle de Scudéry et de Ménage (I, 242). — En 1683, Ménage en personne, italianisant notoire, parle de ses *Origines de la langue italienne* au philologue Redi (I, 248). — A Rotterdam, en 1703, Bayle s'agite à son ordinaire, en bon Européen, pour la circulation des livres et des informations littéraires — la prochaine édition, « très belle », d'Erasme ; celle, bientôt, de la *Bibliothèque choisie* de Le Clerc (I, 338)... — En 1719, Mme Dacier (I, 362) prend parti contre l'*Œdipe* et la future *Henriade* de Voltaire, au profit de la *Clovéide* de Limojon ; et attribue à Louis Racine « tout le talent de Mr son père », qu'il a, de surcroît « sanctifié » ! Jugements qui déçoivent fort, et même inquiètent, quand on pense que la « mère de l'Iliade » passait pour l'arbitre du goût, dont elle avait, en 1715, dénoncé la « corruption »... — La lettre, en partie inédite, de Brossette, toujours prompt à défendre Boileau, menace, en 1724, de faire rebondir la célèbre querelle de Longin, interprète d'un passage de

la Genèse (I, 371). — A Riccoboni retour de Parme et qui prépare avec ardeur ses *Observations* sur Molière, J.-B. Rousseau, saisi du même enthousiasme, offre en 1732 de communiquer certaines réflexions de sa façon (I, 395). — On apprécie la subtile précision avec laquelle le savant Euler confronte ses vues sur l'harmonie musicale avec celles de Rameau, en 1752 (II, 475). — Et il nous importe grandement de voir Montesquieu continuer, en 1752 encore, de correspondre avec Warburton (II, 499), dont les travaux sur le rôle de l'Église dans l'État lui étaient fructueusement connus, dès avant l'*Esprit des Lois*. — On apprend encore que d'Alembert est en relations avec Sherlock, l'évêque irlandais (II, 495) ; qu'en 1780, Mirabeau envoie à Sophie, de Vincennes, les « quatre premiers volumes » (manuscrits) de son adaptation de Boccace (II, 682) ; qu'en 1784, le graveur Cochin, d'ordre de Monsieur, s'emploie fiévreusement « à mettre au jour la première livraison de la *Gierusalemme liberata* » (II, 712)...

L'ensemble de la publication témoigne d'une information apparemment sans faille. Certes, une telle entreprise n'est jamais de tout repos. On y court à chaque pas le double risque du trop ou du trop peu. Riche, utilement riche, le commentaire ne l'est peut-être pas toujours sans quelque luxe. Tel, un peu au hasard, le cas des deux élèves de l'Académie de France à Rome, dont Mignard fut appelé à juger les toiles, et dont l'éditeur s'applique à esquisser la carrière, peu brillante (I, 320). Était-ce nécessaire ? Il est permis, semble-t-il, d'en discuter. — D'autre part, affirmer qu'une lettre est inédite, engage à s'entourer de mille précautions, même fastidieuses. Comment donc assurer que toutes les vérifications ont été faites, sinon en en faisant connaître le résultat, fût-il négatif ? L'éditeur n'y manque pas, en général. On eût aimé donc, à propos de la lettre de d'Holbach à Servan (II, 599), recevoir l'assurance qu'elle n'a pas été recueillie par Mac Pearson Cushing, dans sa thèse — rarissime — de New-York, 1914, ni par les quelques autres spécialistes du philosophe. Cela, sans doute, eût alourdi d'autant l'apparat critique. Mais qu'y faire ?

Quoi qu'il en soit des cas de ce genre, où la discussion peut apparaître légitime, sinon décisive, la prudence exige que ces deux volumes, ainsi que leur suite à venir, avec leur ample horizon critique et bibliographique, prennent désormais rang parmi nos intruments de travail. Et il est juste d'ajouter qu'érudition et critique à part, on finit par se trouver, tout comme Mme Durry, devant « une sorte d'anthologie — éparse et continue » à la fois (p. 10) — de la prose française durant trois siècles et plus. Et nul, à la longue, ne demeure insensible à la sympathie humaine que les commentaires témoignent à ces morts qui font des « signaux... à travers les siècles » ; d'où, sans doute, la complicité de cœur du plus singulier des éditeurs avec tant de cœurs innombrables, qui ne se savaient pas tous promis à l'histoire et qui cependant, traités de la sorte, tentent de ressusciter.

B. Munteano.

Marie-Jeanne Durry. **Gérard de Nerval et le mythe.** Paris, Flammarion, 1956. In-8°, 205 p.

Sur ces deux sujets qui invitent à la littérature comparée : le Mythe, l'œuvre de Gérard de Nerval, — ce petit livre, dense et léger, riche d'une richesse qui n'est jamais surcharge, ouvre des perspectives neuves. Gérard et le souvenir, créateur de ses premiers mythes, — Gérard en route vers les mythes universels par la voie douloureuse de la folie, par celles de l'occulte, des correspondances, du panthéisme, du panpsychisme, — le royaume du mythe où il pénètre, — les royaumes au-delà du mythe, et dont celui-ci n'est que le seuil : tels sont les quatre points cardinaux de ce pays du mystère.

Le mystère est d'abord dans les mots eux-mêmes. Celui de *mythe* porte en lui des suggestions diverses, auxquelles il ne faudrait pas demander de trop rigoureuses définitions. Au cours de ce livre, il hésite ou plutôt oscille entre des acceptions à demi distinctes mais inséparables ; il se teinte des couleurs de tout un prisme : celle de l'imaginaire, celle du surnaturel, celles du cosmogonique, de l'histoire légendaire ; il y a une « connaissance des mythes » qui se distingue d'une tendance à « penser mythiquement » ; certains moments où « un mythe » paraît être le synonyme d' « un conte », d' « une légende », et d'autres où il signifie « l'immense », le « sans mesure » ; et il est, enfin, des mythes « porte-rêves » (p. 126), — délicate expression qui vaut mieux que toutes les définitions, qui, peut-être, les enveloppe toutes, et qui se retrouve, quelques pages plus loin, mais élargie, étendue de l'âme d'un homme à celle de tous les hommes : « Les mythes sont comme de grands rêves où l'âme humaine cherche à établir une communication et une connivence avec une âme cachée. »

Dans cette diaprure, non pas de définitions, mais d'équivalences, quelques tonalités fondamentales : les rapports du mythe avec le souvenir, ce souvenir nervalien qui ne se confond pas avec la mémoire proustienne, ni avec celle de Jean-Jacques, ni avec les surimpressions de Chateaubriand (p. 74) ; les rapports du mythe avec les rêves du poète ou du dément, alliance mêlée de contrastes dont on trouvera en plusieurs endroits de fines analyses (pp. 65, 135, 143, 153) ; les rapports du mythe avec « le réseau transparent qui entoure le monde » (pp. 57-58), les fils mystérieux, — magnétiques, sentimentaux, cosmologiques, astrologiques, — auxquels semblent s'être pris, comme dans une toile arachnéenne, tous les poètes majeurs ou mineurs de ce siècle ; les rapports du mythe et de l'impressionnisme (p. 17), et du symbolisme (p. 54), et de ces colorations intermédiaires qui séparent l'impressionnisme du symbolisme (p. 20), le symbolisme de ce « panthéisme » (pp. 54-55) que nous appellerions plus volontiers panpsychisme ; les rapports du mythe avec toutes les religions que l'homme s'est créées avant de rencontrer le christianisme, avec la forêt druidique

(p. 128), avec la prairie primitive où Barrès évoquait la déesse Rosmertha, avec les divinités du Walhalla (p. 143). Ce syncrétisme sans lequel nous n'aurions pas eu la Renaissance, et dont *le Songe de Polyphile* offre l'image la plus franche et la plus naïve (p. 197), Mme Durry en aperçoit, chez son poète, l'émouvante traduction (pp. 80-81), dérivant, dit-elle, « du seul besoin d'identité ». Non pas de ce seul besoin, peut-être : mais aussi de ces idéologues, historiens des religions, de ces pieux impies, de ce Court de Gebelin, de ce Senancour, de ce Creuzer même, dont il lui plaît de se croire un peu le disciple. Mme Durry n'a pas, nous semble-t-il, omis sans dessein ces prétentions de philosophe et d'érudit, qui enlèvent au poète des *Chimères* un peu de son charme chimérique.

Mais voici le second mystère : non plus celui du mythe, mais celui de Gérard. Et, cette fois encore, c'est un mot qui le présente et le dérobe, un mot qui se refuse aux définitions ou en appelle une multitude, celui de *Chimères*. Ce titre, quelle image suscite-t-il, — solidifiée ou évaporée (p. 174) ? Mme Durry semble hésiter entre ces deux impressions, ou choisir de ne pas choisir entre elles. Les *Chimères* sont-elles les monstres pétrifiés des gargouilles, les sphinx du désert, les « divinités de basalte », ces mêmes « chimères » que, dans un poème en prose, Baudelaire condamne tous les hommes à porter entre leurs bras comme d'immobiles et implacables statues ? Il semble parfois que ce soit ainsi qu'il faille les voir (p. 73). Mais plus souvent, renonçant à ces images minérales, l'interprète de Gérard paraît opter plutôt pour les chimères qui sont dans les vapeurs ou dans les nuages, pour les formes qui fuient, qui se défont ou se transfigurent, après lesquelles on court comme René sur les collines pluvieuses à la poursuite de l'arc-en-ciel. Sinon, citerait-elle ce texte du *Roi de Bicêtre* (p. 44) ou du *Voyage en Orient* (p. 184), ce mot de Restif (pp. 131, 159) ou ce mot sur Restif (p. 186), ces lignes de Jean-Jacques (p. 184), qui nous parlent des chimères d'un horizon chimérique : non pas de ces monstres qui nous écrasent, mais de ces mirages qui nous échappent ?

Elle se garde bien de les « solidifier » en explications littérales ou en annotations critiques. Certes elle décèle les obsessions, les « impossibilités », les « échecs », les états psychiatriques, — cyclothymie, dédoublement de personnalité, — qui prédisposent aux chimères ; mais elle n'en parle qu'avec une discrétion évasive, sachant bien, d'ailleurs, que ce qu'on nomme *folie* de Gérard n'est pas cette maladie diagnostiquée, traitée par des médecins, traduite en symptômes précis auxquels on peut assigner une genèse, des dates : latente en lui dès l'origine, elle a toujours été comme l'essence de son génie (pp. 39-40). De même, on dénombre avec une fructueuse application les plagiats de Gérard ; et Mme Durry elle-même l'appelle, en une spirituelle définition, un « mystique à l'état lecteur » (p. 63) ; de ses recherches, elle rapporte d'abondantes comparaisons : nous saurons désormais ce que la mystique nervalienne doit au second *Faust*, et aux commentaires mêmes du

traducteur sur son texte (pp. 24, 32, 34-36, 59) ; ce qu'elle doit à Jean-Paul mais aussi en quoi elle s'oppose à Jean-Paul (pp. 52-53) ; comment, de Jean-Paul, elle revient, par affinité élective, à Goethe (p. 55) ; les reflets de Bürger, de Novalis, — et l'on pourrait ajouter de Heine, — qui miroitent à sa surface ; et surtout, dans ses profondeurs, cette étonnante présence de l'Ancien Testament, ces visions d'Esaïe qui ressurgissent chez le poète d'*Erythréa*, avec une intensité que l'on ne soupçonnait pas ; ailleurs, des pages entières de citations confrontées montrent le baroque platonicien du *Songe de Polyphile* se transfusant dans le romantisme fantastique chez Nodier avant de se filtrer en subtile et troublante liqueur alchimique chez Gérard. Ces « marginalia » sont précieux ; mais ils forment, autour de la poésie du plus inexplicable des poètes, — nous voulons dire de celui qui autorise le plus grand nombre d'explications, — un encadrement qui jamais ne profane le secret.

Ce respect, on le sent bien, est d'une âme fraternelle à une autre âme. *Gérard de Nerval et le mythe* est de ces livres qui obligent à relire, avec une admiration affinée, les poètes dont ils parlent [1].

Pierre Moreau.

L. F. Caignart de Saulcy. **Carnets de voyage en Orient (1845-1869),** publiés par Fernande Bassan. Paris, Presses Universitaires de France, 1955. In-8°, 248 p.

Mlle Bassan a publié des notes inédites, prises au cours de quatre voyages méditerranéens par Caignart de Saulcy, et léguées par lui à la Bibliothèque de l'Institut. En 1845, il a visité l'Italie, la Grèce et la Turquie. Cinq ans plus tard, après avoir visité une grande partie de la Grèce en dépit des troubles violents qui l'agitaient, il passe en Turquie ; puis il entreprend une importante exploration autour de la Mer Morte, au cours de laquelle il est rançonné par plusieurs tribus de Bédouins. En 1863, après avoir visité l'Égypte, il entreprend des fouilles à Jérusalem, et fait, en Samarie et en Ammonitide, des découvertes archéologiques qui gardent encore toute leur importance. Enfin, en 1869, il a l'occasion de rencontrer au Caire des familles royales venues assister à l'inauguration du canal de Suez.

Qui est Caignart de Saulcy ? Un érudit, qui a vécu de 1807 à 1880, et un polygraphe, attiré à la fois par l'histoire naturelle et la numismatique de l'Orient latin, par la philologie, l'épigraphie, et surtout l'ar-

1. Est-il besoin de signaler ces universelles fatalités typographiques qui ajoutent un *h* à *Patmos*, qui intervertissent l'*i* et l'*y* de *Libye*, de *sibyllin*, etc. ? Rectifions, dans une citation (p. 26, l. 21), « ce bel avenir » en « ce bel univers » (V. Gérard de Nerval, *Œuvres*, collection de la Pléiade, t. II, p. 23) ; et souhaitons qu'une réédition répare l'accident de la p. 202, où la note qui renvoie à la p. 145 se réfère en réalité à la p. 152, — tandis que celle de la p. 145 est tombée à la composition.

chéologie, dont il est passionné : c'est à lui que l'on doit les premières fouilles de Palestine. Mais aussi un gai canonnier, qui manie une prose alerte, saisit à la rencontre les caractères et les ridicules, se divertit au spectacle des cours d'Égypte et de Grèce, aux dissensions du Patriarche de Jérusalem et du Révérendissime. Conservateur du Musée d'Artillerie, puis sénateur, il a vu toutes les portes s'ouvrir devant lui ; il nous fait entrer à sa suite.

Mlle Bassan a soigneusement établi le texte, identifié des noms souvent peu lisibles, éclairé les circonstances par des notes précises, présenté son auteur en une sobre et complète introduction. Une bibliographie méthodique comporte d'utiles indications sur les archives dépouillées. Très différents de ton et d'allure du *Journal de Jérusalem* et de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, des *Albums* de voyage de Lamartine, des lettres d'Orient de Mérimée et de Lenormant, du *Carnet* de Gérard de Nerval et des *Notes* de Flaubert, cet ouvrage apporte, à sa manière, un document à l'histoire littéraire et à la littérature comparée. Il complète, en particulier, notre connaissance de Flaubert et de Du Camp, qui ont rencontré Saulcy à Constantinople, et qui ne sont pas sans dettes envers lui.

Pierre Moreau.

Jaime Torres Bodet. **Tres Inventores de Realidad.** Imprenta Universitaria, México, 1955. In-8°, 294 p.

Les trois inventeurs de réalité sont Stendhal, Dostoïevski et Pérez Galdós. Il ne s'agit pas d'une étude de littérature comparée : les trois écrivains sont examinés successivement sous forme d'essais à la forme très libre. Mais la littérature comparée est présente d'un bout à l'autre de l'ouvrage, ne serait-ce que dans la personnalité même de l'auteur, ancien directeur général de l'U.N.E.S.C.O. et actuellement ambassadeur du Mexique à Paris. Jaime Torres Bodet, qui parle plusieurs langues (et particulièrement le français), avec la même aisance que l'espagnol, est de ces universitaires qui peuvent se permettre de franchir les frontières. Son livre a pour origine un cours professé en juillet 1954 au *Colegio Nacional de México*, l'équivalent de notre Collège de France.

Romancier et poète, Jaime Torres Bodet aborde son sujet avec l'aisance et l'humour discret d'un vrai « raconteur ». Voici comment s'ouvre le premier chapitre consacré à Stendhal : « *El 17 de enero de 1831 el señor Eckermann, de servicial y verbosa memoria, fué a visitar como de costumbre a su amigo Goethe...* » La conversation porta ce jour-là sur *Le Rouge et le Noir*, œuvre que Goethe admirait, à la différence de la plupart des contemporains. Ainsi est posé le problème qui donne son titre au chapitre : « *Los Enemigos de Enrique Beyle* ». Dans le chapitre suivant, « *Tres Victorias de Stendhal* », on aboutit à la conclusion que, pour ma part, j'accepte sans réserves : « *Acaso lo que más le faltó* —

a él, tan hostil a todas las formas de lo vulgar — fué una immersión decisiva y fertilizante en la vulgar efusión humana. » Les deux autres chapitres sont consacrés respectivement à *Le Rouge et le Noir* et à *La Chartreuse de Parme.*

Dostoïevski est traité de façon plus classique en quatre tableaux : « *El hombre* », « *El moralista : humildad y responsabilidad* », « *El artista* », et « *El pensador* ». Dans la formation de Dostoïevski, Jaime Torres Bodet accorde une importance capitale à ce qu'il appelle sa seconde naissance lors de son simulacre d'exécution de 22 décembre 1849. L'horrible comédie a tué l'intellectuel bourgeois et donné le jour au vrai Dostoïevski, amant de la vie sous tous ses aspects et « adorateur total » de l'humanité. Dans la formation de l'artiste, notons avec plaisir le passage où est souligné le rôle d'Eugène Sue — au moins égal à celui de Balzac ou de George Sand. Etant mexicain, Jaime Torres Bodet est bien placé pour savoir ce que le rayonnement littéraire français au XIX^e^ siècle doit à l'auteur du *Juif Errant.* Quand aurons-nous la grande thèse qui donnera à Eugène Sue la place qu'il mérite dans une histoire comparatiste de la littérature universelle ?

Le troisième personnage du trio est le moins connu des lecteurs français. « *Por que Galdós* ? », tel est le titre du premier chapitre que Jaime Torres Bodet consacre à Benito Pérez Galdós. Très franchement il répond : « *A lo que tiende mi esfuerzo, modestamente, es avivar, si posible aún más, la solidaridad del lector mexicano de hoy con uno de los mayores inventores de almas de nuestro idioma.* » Il s'agit donc d'un épisode dans la grande revendication de l'hispanisme originel par l'Amérique latine à la recherche de soi. Et en effet aucun choix ne pouvait être meilleur que celui de Galdós dont les *Episodios Nacionales* couvrent un demi-siècle d'histoire espagnole par leur sujet et qui, par leur composition, de 1873 à 1920, s'identifient au destin d'une génération dont le drame central fut la défaite américaine de l'Espagne en 1898. C'est ce que montre Jaime Torres Bodet dans son deuxième chapitre « *Galdós y la historia* ». Le troisième chapitre, « *Galdós y la realidad* » est peut-être le plus riche, car il met en cause toute l'histoire et la signification sociale du roman réaliste au XIX^e^ siècle. Galdós donne une littérature à la malheureuse bourgeoisie espagnole qui n'a pas eu, comme la française ou l'anglaise, son XVIII^e^ siècle, son « grand siècle éducateur », pour reprendre une parole d'Ortega y Gasset. Le dernier chapitre « *Cuatro Ejemplos* » est une application concrète des idées exprimées précédemment à quatre romans de Galdós qui ne figurent pas parmi les *Episodios Nacionales* : *Doña Perfecta, El amigo manso, Fortunato y Jacinta* et *Angel Guerra.*

Le livre s'achève sans conclusion générale, ou plus exactement cette conclusion se trouve, franche, directe, sans équivoque, dans la leçon inaugurale de Jaime Torres Bodet au *Colegio Nacional* le 8 octobre 1953, leçon dont le texte est reproduit en préface de l'ouvrage. Il s'agit d'une définition des devoirs professionnels de l'écrivain : « *Sólo coordinando*

sus energías y sus propósitos en una síntesis viva servirán al hombre durablemente en su lucha eterna por afirmarse, con libertad y con justicia, al conjuro de la belleza y al amparo de la verdad. »

Robert Escarpit.

Thérèse Marix-Spire. **Les Romantiques et la Musique : le cas George Sand** (1804-1838). Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1955. In-8°, 710 pp.

Nous regrettons de ne parler ici de cet ouvrage si riche que dans la mesure où il intéresse la littérature comparée : elle n'est pas négligeable. Aux yeux des Romantiques français, la musique avait deux patries : celle qui avait toujours passé pour telle, l'Italie, voyait l'Allemagne lui disputer son titre, parfois victorieusement. Pour faire triompher l'une ou l'autre influence, les prestiges de la musique se mêlent, de façon indiscernable, à ceux des lettres. C'est ce que nous rappelle le livre de Mme Marix Spire, en associant ce qu'il est artificiel de désunir.

Signalons les pages qui concernent l'influence d'Hoffmann [1], écrivain imbibé, possédé de musique. La fortune d'Hoffmann en France, étudiée ailleurs [2], est ici résumée, en insistant sur la « nouvelle musicale », et sur les affinités du conteur allemand avec Sand et Musset. L'accord de la sensibilité d'Hoffmann avec celle de Sand, préparée à cette révélation par les rêveries fantastiques et les frayeurs délicieuses de son enfance ; les thèmes musicaux qu'elle lui emprunte, comme celui des « voix merveilleuses », passé dans l'*Histoire d'un Rêveur*, la *Dernière Aldini*, *Consuelo ;* le personnage de Kreisler qui non seulement a hanté et inspiré la romancière, mais infléchi sa destinée, car elle l'a reconnu en Liszt ; tout cela est dit avec pénétration et délicatesse.

Mais la part faite à l'Italie musicale est plus large : elle occupe deux chapitres : *La musique en Italie à l'époque romantique ; Venise, ville chantante* (pp. 331 à 390). Nous y trouvons une étude détaillée de la vie musicale italienne autour de 1833, d'après de nombreux textes français : nos compatriotes sont d'accord pour déplorer la décadence du théâtre, mais s'émerveillent, en bons romantiques, des aptitudes artistiques du peuple. Mme Marix-Spire nous montre finement Venise passée, avant l'arrivée de Sand, à l'état de mythe. Mythe, par exemple le fameux « silence de Venise », célébré, après Byron, par maint écrivain français. Dans cette ville déjà transfigurée par tant de mirages, Aurore Dudevant, en dépit des orages intimes, avancera d'un pas « si allant, si vif, si frais » ; elle posera sur toute chose un regard si neuf, que sa

1. Pp. 196 à 204 ; p. 267 ; p. 325.

2. Rappelons les études de Marcel Breuillac (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1906-7). citées par Mme M. S. ainsi que l'ouvrage de Robert Castex : *Le conte fantastique en France ;* et l'article de L. Guichard : *Autour des Contes d'Hoffmann*, in *RLC.*, 1953, p. 136.

vision de Venise aura un caractère unique : elle éclate de vie et de vérité. Mme Marix-Spire a cent fois raison de remettre en leur vraie place ces *Lettres d'un Voyageur*, saluées à leur apparition comme les fruits du génie, injustement négligées depuis, objet du dédain insultant de Barrès. Le drame sentimental fameux reste ici, Dieu merci, à l'arrière-plan ; mais le lecteur revit les soirées enchantées de George parmi ses amis vénitiens, partage leurs divertissements musicaux, s'initie au chant populaire. Enfin Mme Marix-Spire étudie les romans d'inspiration vénitienne ; il y a une bien jolie page sur le thème de la Sérénade, des réflexions intéressantes sur *Consuelo :* le personnage d'Anzoleto, « Vénitien jusqu'à l'os » ; la vie musicale attribuée à la Venise du XVIIIe siècle, et qui est en réalité celle de 1834.

Ces chapitres sont parmi les plus heureusement venus d'un livre qui ne va pas sans longueurs, mais qui joint à une documentation scrupuleuse, souvent inédite, de grandes qualités d'esprit et de goût. Il est dès aujourd'hui indispensable à toute étude de la sensibilité romantique européenne.

Hélène Tuzet.

Kyra Sanine. **Saltykov Chtchédrine : Sa vie et ses œuvres.** *(Bibliothèque Russe de l'Institut d'Études Slaves*, tome XXIX). Paris, 1955. In-8°, 360 p. et un portrait.

Michel Evgrafovitch Saltykov (1826-1889), qui prit pour pseudonyme Chtchédrine, le nom d'un de ses personnages favoris, est peu connu en France. Dans sa patrie même, d'ailleurs, il est beaucoup moins lu que Tolstoï, Tourguénev et Dostoevski, bien qu'on le place immédiatement après ces « trois Grands ». Ses tableaux satiriques de la société russe fourmillent d'allusions précises que le lecteur non averti ne comprend plus ; ses personnages, souvent monstrueux par leurs ridicules ou leur laideur morale, éveillent plutôt la pitié ou la répulsion qu'une sympathie chaleureuse ; sa langue enfin, tendue et secrète, a la réputation méritée d'être difficile. Et cependant son œuvre est l'une des « clefs » de la Russie entre 1840 et 1880 : l'importance documentaire, historique, en est immense et sa valeur largement humaine est indéniable. Le livre de Mlle Kyra Sanine présente ce grand écrivain au public français et, pourquoi pas ? au public russe. Elle le situe dans le contexte historique et social de son époque, l'explique et l'éclaire, servie par une érudition aussi sûre que discrète et avec une aisance qui ne laisse guère deviner le patient travail de documentation préliminaire. Elle nous guide au travers de la foule grouillante et disparate des personnages, montre leur filiation, leur parenté avec les différents « moi » de l'auteur et notamment avec Chtchédrine, le libéral pusillanime, et Saltykov, l'anarchiste en puissance que révoltent la vilenie morale et l'injustice sociale partout triomphantes.

Saltykov, de petite noblesse terrienne, fils d'une mère autoritaire et âpre au gain, fut marqué dès son enfance par la précoce expérience des misères morales et physiques de la vie familiale. Elève de l'Institut noble de Moscou, boursier au lycée de Tsarskoé-sélo (le lycée de Pouchkine), fonctionnaire à dix-huit ans, il fut, dans son adolescence et sa jeunesse, séduit par ce qui lui faisait oublier la réalité mauvaise : par l'idéalisme moral et social des « années quarante » et surtout par le socialisme utopique du cercle de Pétrachevski. Non pas pour longtemps, car sa première nouvelle importante, *Une affaire embrouillée* (publiée en 1848), est, en même temps qu'une satire déguisée de la société tsariste, une attaque contre les « bavards » qui prétendent la réformer. Dès ce moment, Saltykov avait trouvé sa voie : dénoncer les tares de ses contemporains, leur vulgarité, leur veulerie, leur égoïsme mesquin ou cynique qui rendent stérile et illusoire tout réalisme généreux. Et son indignation de satirique le cloue au sol lui aussi, avec ses victimes, prive son œuvre des nobles envolées qui auraient séduit, à peu de frais, ses lecteurs.

La censure, cependant, s'aperçut après coup que le sens de cette *Affaire embrouillée* était fort clair : son auteur n'était pas un fonctionnaire bien pensant. On l'envoya en disgrâce à Viatka, dans le Nord-Est lointain. Pendant les huit années qu'il y passa, Saltykov découvrit la société provinciale qui restera la toile de fond de tous ses récits. A son retour en grâce, après l'avènement d'Alexandre II, le tsar libéral, il publia le-chef d'œuvre de la littérature dite accusatrice, les *Esquisses provinciales* (1857) qui laissent prévoir que les prochaines réformes se heurteront à la coalition des fripons et des imbéciles dont les gens probes et avisés tolèrent les méfaits. En clouant au pilori ces indignes, il collabore, lui écrivain, avec le ministère libéral, qui le nomme vice-gouverneur à Riazan, puis à Tver (1856-1862). De 1864 à 1868, il occupe encore des postes importants en province, mais quitte ensuite le service de l'État, car son activité littéraire, à laquelle il ne veut ni ne peut renoncer, était incompatible avec ses fonctions. Le régime libéral était d'ailleurs, entre temps, retombé dans l'ornière d'un conservatisme agressif. Saltykov consacra les vingt dernières années de sa vie à dévoiler les tares morales de la société russe. Il montre à cette humanité dégradée dans laquelle liberté, égalité et justice sont également bafouées, le miroir grossissant de ses satires.

L'important était de garder ce miroir pur et net, de le protéger contre la censure qui s'obstinait à vouloir le briser. La carrière littéraire de Saltykov ne fut qu'une longue lutte contre les défenseurs officiels des fripons et des imbéciles, une lutte vaine. L'écrivain militant ne pouvant agir, à cette époque, sur l'opinion publique que par les revues, Saltykov, devint de 1862 à 1864, l'un des principaux rédacteurs du *Contemporain*, l'organe des démocrates-révolutionnaires, ressuscité provisoirement après la condamnation au bagne de son directeur, Tchernychevski. De 1868 à 1884 nous le retrouvons rédacteur, puis directeur des *Annales*

de la Patrie. Au sommet de sa carrière, il est... le chef avoué de l'opposition, il est surtout l'ennemi à abattre. La censure triomphe en 1884. La dernière revue indépendante est interdite. Saltykov, isolé désormais de son public, épuisé par la lutte et la défaite, écrit surtout des *Contes* satiriques pour adultes. Il rédige aussi l'œuvre que Mlle Sanine appelle fort justement ses *Mémoires d'outre-tombe* : le *Pochékhonié d'autrefois*.

Mais, pendant sa lutte de vingt ans contre les ennemis de la Russie de l'avenir, qui sont aussi ceux de l'humanité future, contre les mythes, les « fantômes » dont se réclament les coquins et les sots et qui ont nom pour le polémiste, la Famille, la Propriété, l'État, la Religion, les institutions en somme qui légitiment la servitude, l'inégalité et l'injustice, Saltykov écrivit ses grandes œuvres : les douze esquisses de mœurs réunies en 1874 sous le titre *Les Pompadours et leurs dames* (les Pompadours étaient les gouverneurs de province ; leurs dames, les favorites qu'ils se croyaient tenus d'entretenir) ; *Histoire d'une ville* (Gloupov, c'est-à-dire la ville des sots : Sotteville), qui amplifie à la mesure d'une parodie de l'histoire de Russie la chronique d'une ville imaginaire opprimée, pressurée et affamée par ses maîtres ; *La Famille Golovlev* (1875-1880), son chef-d'œuvre, chronique vengeresse de la vie familiale, un récit nourri d'amers souvenirs ; *L'Asile mon repos* enfin (1878-1880), qui conte la disparition de la petite noblesse foncière, la seule à croire encore aux mots-force d'un idéalisme périmé. Les « nouveaux Messieurs » la chassent de ses demeures ; les « rapaces », les petits bourgeois, incultes, grossiers, mais âpres au gain, qui exploitent le peuple tout autant que les nobles seigneurs d'autrefois et s'enrichissent au service de l'État. Tous ces notables ou aspirants notables, tous ces profiteurs, tous ces parasites, aussi nombreux que les puces dans la toison de ce mouton, le peuple russe, Saltykov les démasque inlassablement, les fustige de ses satires, badines parfois, mais le plus souvent, mordantes, sarcastiques et féroces.

Dans les méandres sans fin de ce labyrinthe qu'est l'œuvre de Saltykov (la dernière édition comprend vingt tomes !) Mlle Sanine ne laisse pas s'égarer les lecteurs. Elle sait dégager et mettre en évidence les tendances générales, les idées directrices de cet écrivain véhément qui est un peu l'Alceste des lettres russes. Elle a droit aussi à notre particulière gratitude pour son dernier chapitre : une analyse exhaustive de « l'art de l'écrivain » qui se base sur l'étude attentive et perspicace de quelques passages caractéristiques de l'œuvre. Nul doute que cet ouvrage ne révèle un monde ignoré aux lecteurs non initiés et ne rende d'immenses services aux étudiants et aux professeurs. Est-il nécessaire d'ajouter que le style de Mlle Sanine, direct, précis, sobre avec élégance, rend la lecture de son livre singulièrement attachante ?

Henri Granjard.

Werner P. Friederich. **Outline of Comparative Literature, from Dante Alighieri to Eugene O'Neill.** With the collaboration of D. H. Malone. Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1954. In-8°, [x]-451 p.

Le plan et l'esprit de ce manuel (qui exclut « *questions of aesthetic or philosophical interpretation or coordination* ») sont ceux de la *Bibliography of Comparative Literature*. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un vulgaire manuel. C'est dire aussi de quel point de vue il convient d'apprécier mérites et limites d'un livre fort différent de son unique prédécesseur, l'*Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours*, de Paul Van Tieghem. La différence réside d'abord dans l'accent mis sur le jeu des influences réciproques, le comparatiste américain voyant avec raison dans le livre français « *fascinating parallelisms in the development of literary* genres ». P. Van Tieghem avait en effet entrepris de réhabiliter la « génologie », et ne croyait pas dépourvue d'intérêt l'étude des « simultanéités ». L'*Outline* de W. P. Friederich se place surtout au point de vue thématologique. Une seconde différence apparaît dans la distribution de la matière. L'ouvrage français ne mentionnait pas Dante, à qui l'ouvrage américain fait remonter la Renaissance, l'Introduction *(The Classical Revival)* jetant le pont entre les littératures modernes et l'humanisme antique, dont l'influence, prolongée jusque dans la période contemporaine est fortement soulignée : si bien qu'aux 175 pages du premier (éd. de 1941) sur les littératures modernes jusqu'au romantisme inclus, correspondent dans le second 315 p. ; inversement, la période post-romantique occupe chez l'Américain, paradoxalement moins « moderne » que le Français, 90 p. contre 155. L'évolution de la critique entre les dates de publication des deux ouvrages est reflétée par l'articulation plus souple du second. Van Tieghem distinguait l'Age de la Renaissance, l'Age classique, l'Age moderne — ce dernier subdivisé en trois périodes, Romantisme, Réalisme, et « de la réaction idéaliste à l'heure présente ». Chez Friederich, six périodes : *Renaissance*, *Baroque*, *Classicism and Enlightenment*, *Preromanticism* (il est curieux que ce mot qui doit tant à P. Van Tieghem n'orne pas une division de son livre), *Romanticism*. *Realism-Symbolism* (ces deux derniers courants, tantôt parallèles, tantôt mêlés, se partagent la littérature des cent dernières années). Pas de conclusion ; l'ouvrage français n'en comportait pas non plus.

Il n'était pas question d'ajouter une bibliographie à un exposé historique conçu comme un complément à « BFB », dont l'esprit et la méthode se retrouvent ici. Chaque période (à l'exception des deux extrêmes) a son *leader* (successivement Italie, Espagne, France, Angleterre, Allemagne). La présentation de la littérature dominante est précédée dans chaque cas d'observations générales — esquissant les

problèmes historiques et esthétiques, — et d'un aperçu d'ensemble sur le mouvement littéraire ; en fin de chapitre viennent les « contributions » des autres littératures. On reconnaît là l'économie de « BFB », dominée dans sa partie historique par la notion de « contributions », selon l'ordre chronologique des principales « hégémonies » intellectuelles. L'adoption de cette méthode était imposée par le caractère et le but de l'ouvrage. Substituant aux coupes horizontales de Van Tieghem des coupes verticales, la notion de « contribution » ne va pas sans inconvénients. Chaque œuvre importante est présentée avec sa descendance spirituelle. Il est normal de voir figurer dès la p. 55 les traducteurs de Dante au XIX^e siècle ; mais il est plus paradoxal que logique d'avoir à chercher Shakespeare dans le chapitre sur le Préromantisme et non dans celui sur le Baroque. Fait plus fâcheux, les littératures slaves ne sont abordées qu'à la p. 350, dans le dernier chapitre ; de sorte que le « mirage russe » dont un livre important étudiait récemment les effets sur nos Philosophes du XVIII^e siècle, n'occupe que 4 lignes rétrospectives p. 353.

La notion d'un cycle des hégémonies successives, si elle correspond dans les grandes lignes à la réalité historique, n'offre pas moins d'inconvénients, appliquée systématiquement. Il n'est guère évitable que dans un ouvrage de ces proportions elle aboutisse à la quasi élimination des « petites » littératures (tchèque, polonaise...) Il est plus grave que se trouve faussé par une apparente justice distributive le bilan réel des « contributions » apportées pendant plusieurs siècles sans interruption par des littératures (l'italienne, la française surtout) dont la langue a été longtemps internationale. Déjà le chapitre *Classicism* donne ça et là l'impression (p. 164 notamment) que le despotisme conquérant de Louis XIV suffit à expliquer la propagation européenne de la culture française — propagation commencée dès le XII^e siècle. L'impression est accrue par un chapitre *Preromanticism* où apparaît pratiquement nulle la part des influences françaises ; sans contester que Rousseau appartienne à la Suisse, ne convient-il pas de rappeler que presque toute son œuvre fut écrite en France ? et même compte tenu de la brève mention faite p. 223 de l'action exercée par les théories dramatiques de Diderot, il est insuffisant de le voir figurer p. 251 parmi les écrivains « *shown to have been receivers rather than emitters* ».

La « périodisation », indiquée plus haut, ne prête pas à de telles critiques, appuyée qu'elle est par de solides définitions, toujours mesurées. Les clairs exposés qui en tête de chaque chapitre justifient le titre donné à la période, sont débarrassés, comme le reste du livre, de tout appareil de références susceptible d'effrayer l'étudiant. Ils n'en constituent pas moins des modèles de synthèse, informés des travaux les plus récents. Les termes de Renaissance, Baroque, etc., et les domaines qu'ils recouvrent, sont présentés avec une science très sûre des complexités historiques et esthétiques, ou des problèmes particuliers soulevés (Humanisme, p. 60 ; Renaissance et Réforme, p. 82).

Très cohérente, encore que la critique catholique ne puisse l'accepter volontiers, est l'interprétation donnée du Baroque, intermède réactionnaire correspondant à la prépondérance espagnole (1550-1650) dans le progrès continu des « Lumières » depuis la Renaissance, et cultivant par prédilection le genre de la *martyr-tragedy*. La synthèse de la Renaissance et du Baroque est réalisée par le classicisme français, dont l'évolution à travers les stades de l'*Enlightenment* et du *Rococo* est bien nuancée (pp. 160-2). Seule l'épineuse notion de romantisme a tenu W. P. Friederich en échec. Il en donne une définition en deux parties, dont la seconde, reposant sur la traditionnelle polarité classicisme-romantisme, n'appelle pas d'observations. La première partie de la définition voit dans le romantisme l'héritage d'un passé où se mêlent l'individualisme humaniste et cartésien, celui de la révolte protestante, et la foi dans le progrès. Il est fâcheux que cela ne s'applique guère à l'Allemagne, donnée justement comme le champion de la période — l'Allemagne où le mouvement romantique est dominé par le retour au catholicisme et à l'esprit « médiéval », vrai ou faux.

L'historien des idées n'aura pas à se plaindre d'un ouvrage où la signification des grandes dates (bataille de Poitiers, schisme orthodoxe), comme celle des mouvements de population (réfugiés religieux et politiques) sont bien soulignées. Les « images » nationales prennent une place importante à partir du romantisme ; la légende de la perfidie italienne — qui remonte à une fausse interprétation protestante de Machiavel (p. 78) — fait place alors, surtout en Angleterre, à des sentiments beaucoup plus chauds (Baretti méritait ici une mention supplémentaire). Le rôle d'intermédiaire joué par la Suisse et la Hollande est bien marqué ; peut-être, à côté des foyers comme Ferrare, des universités comme Bologne, Montpellier ou Leyde, des centres intellectuels comme le Hambourg des années révolutionnaires, avaient-ils droit à une allusion.

Si l'histoire des formes n'est pas négligée (fortunes étrangères de l'*ottava* et de la *terza rima*, pp. 72, 355 ; de l'alexandrin, p. 149), on peut regretter que la crainte de répéter Van Tieghem ait entraîné un traitement peu systématique des genres (les études des grands romanistes sur la naissance des genres modernes auraient pu fournir d'utiles indications) — ou des « courants » : comment par exemple le burlesque se mêle-t-il à la littérature « sérieuse » chez les Italiens et leurs imitateurs ? Le même problème du « jeu » et du « sérieux » en littérature ne se pose-t-il pas aussi à propos du romantisme allemand ?

On voit par ces exemples comment le propos strictement pédagogique (certaines pages sont de vraies mines de sujets de recherche) fait assez étroite la part du goût littéraire. La Préface se défend sans doute de vouloir rabaisser le génie des grands écrivains mentionnés comme « récepteurs ». Certains ne s'en trouvent pas moins morcelés dans l'exposé au gré des influences subies ou exercées. Une autre grande difficulté pour un comparatiste, ennemi par définition du chauvinisme,

est de préserver, en soulignant le jeu des échanges, l'unité de l'esprit national. Éliminera-t-on d'une histoire littéraire comparée les créateurs (rares il est vrai) indifférents à ce que l'étranger pouvait leur offrir ou recevoir d'eux ? Péguy n'est mentionné qu'une fois dans l'*Outline*, à propos du « motif » de Jeanne d'Arc. Peut-être un meilleur équilibre entre « génologie » et « thématologie » aiderait-il à vaincre de telles difficultés.

Resteraient à formuler, après ces observations touchant la méthode, de rares critiques de détail [1]. Il est douteux que Racine, trop français, ait eu plus d'imitateurs à l'étranger que Corneille (p. 168). Ce dernier a-t-il agi comme baroque ou comme classique ? La réponse est incertaine, voire contradictoire (pp. 151 et 168). L'influence de Molière en Russie est plus généralement illustrée par Griboïedov que par le Gogol du *Revizor* (352). Des exposés sur le roman noir (221-2) et sur l'hellénisme (297) en France, devraient mentionner respectivement Maturin et Vigny, — dont le *Cinq-Mars* (cité ailleurs) serait avantageusement préféré, à propos du « motif » de Richelieu, au drame de Bulwer-Lytton qui lui est postérieur (152). Le nom de Huysmans est mentionné deux fois, mais non pas son *A Rebours*, qui joua un rôle capital dans l'histoire du Symbolisme des deux côtés de la Manche.

C'est le grand mérite d'un livre si riche que de susciter d'innombrables et fécondes discussions. Il ne sera pas facile à refaire, et nous nous demanderons bientôt comment nous avons pu nous en passer si longtemps. Je parle surtout pour les chercheurs, professeurs et étudiants, mais il est assez facile à lire pour que les synthèses qu'il contient apportent à un large public un inestimable enrichissement.

J. Voisine.

Les Mémoires du Comte Louis de Gobineau. Édition critique par Jean Puraye. Bruxelles, 1955, Ed. Érasme. In-4°, xxiv et 241 p.

Les nombreux amis du Comte de Gobineau sauront gré à M. Jean Puraye, historien belge, de leur avoir offert une excellente présentation des Mémoires du père de l'auteur des *Pléiades*. Le ms. 3543 du Fonds Gobineau de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, qui renferme lesdits *Mémoires*, a été utilisé par plusieurs gobinistes, notamment par Karl Ludwig Schemann, Maurice Lange et Henri Tronchon. En 1931, le grand historien de la Question d'Orient, Édouard Driault, a reproduit le texte dans la *Revue des Études Napoléoniennes* [2].

1. Je relève peu d'erreurs matérielles : *Francion* de *Julien* (pour Charles) Sorel : amusant stendhalisme ! — p. 111 ; Nicolas *de* Boileau (174) ; *Raymond* (pour Ramond) de Carbonnières (282) ; une ligne sautée, p. 235, l. 3 ; Antoni Deschamps (319) ; fin *du* siècle (344, 414, 423) ; *Le* médicin *de Campagne* (386) ; The *Treasure Island* (348) ; Les Pêcheurs *d'Islande* (349 et 386-7).

2. Tome XXXII.

« Mais son travail, souligne avec justesse Jean Puraye dans sa Préface, n'est guère utilisable ». C'est que les omissions y sont nombreuses, les erreurs, très fréquentes, et *last but not least*, l'éminent historien a respecté toutes les bizarreries dans l'orthographe de l'auteur, ainsi que son manque de ponctuation, ce qui rend la lecture plus difficile qu'intéressante.

La présentation actuelle, très minutieuse et offrant toutes les qualités d'un ouvrage présenté par un chartiste [1], rend la lecture fort passionnante. Tous les personnages cités sont identifiés par Jean Puraye qui a utilisé abondamment les archives de France et de Belgique et surtout celles du Ministère de la Guerre.

Si Jean Puraye n'apporte aux gobinistes rien de nouveau dans sa préface, il faut convenir qu'elle résume tout ce qu'on sait sur l'influence exercée par le père sur le fils. Certes, Louis de Gobineau n'a pas apporté à son fils l'aisance qui lui aurait permis de s'adonner à la carrière d'un orientaliste ; néanmoins « il lui inculqua des idées et des sentiments qui allaient marquer profondément son caractère et orienter définitivement sa pensée ». L'éducation de Louis de Gobineau ne l'avait pas préparé à supporter les coups du sort. La Révolution brisa le cadre dans lequel il était appelé à vivre. De là, sa grande nostalgie d'un passé à jamais révolu. Plus royaliste que le roi de France, déçu, ulcéré, ruiné et réduit à une situation indigne de son nom, il abhorrera le présent et « l'humiliation de m'être vu arracher mon épée par la soumission de mes princes ». Arthur, ce révolté de bonne heure, hanté par le souvenir des échecs de son père, se distinguera par les qualités propres à l'image idéale d'un féodal : « énergie probe, audace, courage, ardeur à la lutte [2] ». Comme son père, il sera foncièrement sincère et hostile à toute hypocrisie. C'est aussi de son père qu'il a appris à détester la Révolution française et qu'il tient le goût de l'histoire. La lecture de ces *Mémoires*, « écrits pour mes enfants », a dû mêler Arthur à ses haines. Aussi, Arthur dut-il bien lire les *Mémoires* paternels, et à l'encontre d'un Louis de Gobineau, si peu pratique et trompé par les princes de Polignac, il n'hésitera point à tourner le dos à ses alliés du Faubourg Saint-Germain et à servir un Napoléon III. Mais les *Mémoires* de Louis de Gobineau jettent aussi des lumières sur l'œuvre d'Arthur : « ... la douloureuse résignation de son père suscita son aversion pour l'humilité et la charité chrétienne ; la ruine de l'ancien régime et de ses réalisations lui firent dénoncer l'esprit égalitaire de la civilisation moderne ; le spectacle des hommes avilis par l'argent et la grossièreté du siècle, le portèrent à une attitude orgueilleuse et héroïque ; enfin, le souci de rendre à la noblesse la pureté de son sang, ses droits et ses devoirs,

1. M. J. Puraye est l'auteur de nombreux ouvrages sur la région wallonne sous l'Empire.

2. Cf. Henri Tronchon : *L'Homme que fut Gobineau*, dans *Exposition à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Arthur de Gobineau*, 10-30 novembre 1932, Publications de la Faculté des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, 1933, p. 11.

l'entraîna dans ses études raciales et lui fit proposer comme exemples parfaits les blonds tyrans germains... »

Arthur a été cruel pour son père. Il a détesté sa faiblesse. Aussi, a-t-il été fort injuste : parlant de Joseph de Gobineau, cousin de Louis, il écrivit un jour que Joseph n'était pas intelligent... « et je le crois. Louis *(sic !)*, auquel il ressemble tant, ne l'était pas non plus ». Ajoutons, pour notre part, que la cruauté avec laquelle Arthur a jugé son père était connue des amis intimes de Gobineau. Ainsi, Lord Robert Lytton ne lui cacha-t-il guère sa réprobation et écrivit dans sa critique des *Pléiades :* « Laudon's portrait of his father is, I think, unnecessarily painful [1]. »

A la lecture de ses *Mémoires*, Louis de Gobineau nous est sympathique. « Tout, dit-il, est illusion et déception. » Il est profondément chrétien par son humilité. Bon Français, aussi. Le spectacle du retour des aristocrates « sur les fourgons des Alliés » répugne à sa sensibilité ; il exalte le caractère de plusieurs officiers français qui, malgré leur uniforme anglais ou russe, ont refusé de combattre contre les légions de Napoléon afin de ne pas verser le sang français ; il a tout fait pour ne pas faire partie du peloton chargé de l'exécution du Prince de la Moskowa ; car, soldat de France, il a de l'admiration pour les grands capitaines, qualité la plus propre, sans doute, à sa race.

Adam Keneth.

Carlo Cordié. **Avviamento allo studio della lingua e della letteratura francese.** Milano, Marzorati, 1955. Gr. in-8°, li-1225 p.

Il convient, en toute justice, et afin que nul ne se méprenne sur l'esprit et les intentions de ce compte rendu, d'accorder tout de suite à l'ouvrage admirable de M. Carlo Cordié le tribut d'éloges qu'il mérite. Cette *Introduction à l'Étude de la Langue et de la Littérature françaises* constitue le guide indispensable et l'auxiliaire précieux de tous ceux (particulièrement étudiants et professeurs) qui, en Italie, s'intéressent directement à la culture française. Bien plus, il faut reconnaître qu'il n'existe rien d'équivalent en France même, où les divers « guides » et « introductions » sont beaucoup plus sommaires, alors que les grandes bibliographies (Thieme, Talvart et Place) sont infiniment moins maniables. Sans compter que cet ouvrage comble, au moins partiellement, une lacune fâcheuse des bibliographies françaises qui ignorent à peu près systématiquement les contributions de la critique italienne à l'étude de la littérature française. Ainsi, avec ses 1.250 pages, format grand in-8°, le livre de M. Carlo Cordié constitue un monument d'érudition, véritable travail de Bénédictin, et l'on ne peut qu'admirer et louer l'auteur d'avoir réussi à mener à bien une tâche vraiment colossale.

1. *A Novelty in French Fiction* by Lord Lytton, dans *The Fortnightly Review*, Londres, vol. XVI, 1874, pp. 293-307.

Cela étant bien posé, il va de soi, et M. Carlo Cordié l'admet lui-même dans la *Préface*, qu'un ouvrage de cette sorte ne saurait être parfait, un homme seul ne pouvant se flatter de contrôler exactement une telle masse d'informations, ni de répondre aux besoins ou aux désirs de catégories fort diverses de lecteurs. Au fond, il semble qu'une entreprise du genre de celle-ci devrait être conduite par plusieurs chercheurs travaillant en équipe sous une direction commune qui unifierait les méthodes et redresserait les déformations subjectives. Que M. Carlo Cordié accepte donc les observations qui vont suivre comme une contribution, bien modeste il est vrai, à ce travail d'équipe idéal.

Une première série de remarques portent sur la présentation du livre. Elles pourront sembler, au premier abord, bien « extérieures » et formalistes, elles n'en ont pas moins une certaine importance touchant la structure même de l'ouvrage.

1) Une « introduction », un guide, doit, par définition, être maniable, facile à consulter. Or, nul ne saurait contester que le système de l'*Addenda et Corrigenda* (pp. 920 à 1099) ne rende l'utilisation du livre mal commode : il faut ouvrir le volume à plusieurs reprises et se reporter à des pages fort éloignées les unes des autres ; de là une perte de temps sensible et presque la nécessité (ô paradoxe ! puisque l'ouvrage est conçu pour éviter ce mal) de « faire des fiches ». Pour éviter les *Addenda*, il aurait mieux valu fixer a priori une date limite (1950, par exemple) et renoncer à suivre jusqu'à la dernière heure le foisonnement monstrueux de la critique. Pour éviter les *Corrigenda*, il suffisait de faire un nouveau jeu d'épreuves ! L'auteur pourra objecter les « nécessités financières et commerciales » de l'éditeur. A quoi il est aisé de rétorquer un truisme de simple bon sens, et indiscutable, mais que l'on a trop tendance, hélas ! à oublier de nos jours : « Un livre n'est pas fait *pour l'éditeur*, un livre est fait *pour le lecteur* ».

2) En second lieu, et toujours par définition, une « introduction » gagne à être brève, rapide, synthétique. Mais, devant la masse imposante de l'ouvrage de M. Carlo Cordié, on se demande si l'on a vraiment affaire à une « introduction ». Or, il suffit de feuilleter le livre pour constater que son ampleur tient à un petit nombre de causes auxquelles il serait très facile de remédier.

La première cause est, en effet, d'ordre purement matériel. Pourquoi toutes les citations ne sont-elles pas en petits caractères ? Pourquoi certaines d'entre elles ont-elles le privilège des gros caractères ? Mystère. L'économie d'espace serait pourtant *énorme* avec une simple mesure « égalitaire ». Dans le seul chapitre *Dalle Origini al Secolo XII*, pp. 71 à 97, on relève des citations en gros caractères de Faral aux pp. 75, 79-80, 82, 89-90 et 94 ; si l'on ajoute les citations en gros caractères d'autres auteurs (p. 87, deux fois, pp. 95-96, etc...), on peut estimer à 1/10 l'espace que l'on pourrait gagner dans ces 26 pages ; cela ferait plus de 100 pages sur l'ensemble du livre ! Sans compter que la plupart du temps les textes cités en gros caractères n'offrent rien de

plus significatif que les textes cités en petits caractères. Henri Bédarida et Pierre Jourda se contenteraient à coup sûr des petits caractères pour les fragments cités respectivement à la p. 350 et à la p. 349. Ce sont là deux exemples entre cent, et dont je n'ai aucun scrupule à parler, ayant été l'élève de ces deux professeurs.

La deuxième cause est plus grave. On voit mal pourquoi M. Carlo Cordié à fait la part du lion à certains ouvrages critiques d'ensemble qu'il cite abondamment à chaque instant, au lieu de ne les signaler qu'une seule fois, comme il fait, en général, pour les livres de ce genre. Par exemple, *La préciosité et les précieux de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux* de R. Bray est cité neuf fois : on peut se demander s'il valait la peine d'insister sur un point de vue qui, pour bon nombre des auteurs envisagés, est nettement secondaire, comme le reconnaît d'ailleurs R. Bray lui-même à propos de Baudelaire, dans des phrases que cite justement M. Carlo Cordié (pp. 479-80). Du moins l'ouvrage de R. Bray est-il d'une valeur considérable, justifiant qu'on le cite souvent. On ne pourrait en dire autant des deux volumes de P. de Boisdeffre, que l'on rencontre sans cesse dans les pages consacrées à la littérature contemporaine. Il semble que là M. Carlo Cordié aurait dû mieux éclairer sa lanterne.

La troisième cause, enfin, de l'ampleur du livre, pose un problème qui touche à la structure même de celui-ci. L'appendice de 100 pages (pp. 822 à 920) consacré à une longue analyse de l'œuvre critique de Sainte-Beuve ne se justifie pas, quelle que soit l'importance de l'auteur, dans une « introduction » à l'étude de la littérature française ; les commentaires de M. Carlo Cordié, les très, ou trop longues citations, sont ici hors de saison ; sans compter que le classement des études de Sainte-Beuve a déjà été fait dans l'édition Allem (chez Garnier), à laquelle il suffisait de renvoyer, en la complétant, au besoin, en quatre ou cinq pages.

On peut grouper dans une seconde section les remarques touchant la conception même de l'ouvrage de M. Carlo Cordié.

1) Tout d'abord il est impossible de comprendre quels sont les critères adoptés par l'auteur dans le choix des écrivains qui figurent dans son ouvrage : certaines présences ne sont pas moins étonnantes que certaines absences. Examinons les divers siècles.

Au XVI^e^ siècle, nous trouvons Marnix de Sainte-Aldegonde (Philippe de), Béroalde de Verville (François Brouard dit) et Boucles (Charles de), mais il n'y a ni Étienne Pasquier, ni Guillaume du Vair (si important pour le courant stoïcien), ni Du Bartas (qui a eu au moins l'honneur d'inspirer Milton et le Tasse). On en vient à se demander si M. Carlo Cordié n'est pas victime ici de la « mode » (car il y a des modes, même en érudition), s'il ne s'est pas laissé influencer par les articles les plus récents. Cela est spécialement gênant quand il s'agit d'une « introduction » destinée à orienter les futurs chercheurs.

Le XVII^e^ siècle appelle des observations analogues. On y trouve

Peiresc (Claude Nicolas Fabri de), mais on y chercherait vainement Maynard ou Desmarets de Saint-Sorlin. De même, il y a Gomberville, mais il n'y a ni Scudéry ni La Calprenède : pourquoi ?

Au XVIII^e siècle, figurent Bonnet (Charles), Colardeau (Charles-Pierre) et Suard (Jean-Baptiste), mais alors pourquoi ne trouve-t-on ni J.-B. Rousseau, ni Delille, ni Lebrun, ni Gilbert, ni Volney, ni Parny (que Lamartine, voguant vers la Terre-Sainte, récitait par cœur), puisque, après tout, il y a l'insipide Florian ?

Au XIX^e siècle, il y a De Coster (Charles), Doudan (Ximénés), Guerne (André de), Guillon (Aimé), Jasmin (Jacques) ; mais alors pourquoi ne pas mettre Coppée, Barbier, Chênedollé, Millevoye, puisque, en fait de pseudopoètes, figurent déjà Béranger, Richepin, Maurice Rollinat et Laurent Tailhade ? L'absence de Germain Nouveau, au contraire, ne saurait nous surprendre : ne s'appelait-il pas lui-même *Humilis* ? De même, pour la prose, si l'on trouve Bonstetten, on chercherait en vain De Bonald, et si l'on trouve Marc Monnier, l'autre Monnier (Henri), le créateur de *Monsieur Prudhomme*, n'a pas voix au chapitre.

C'est surtout à propos du XX^e siècle que l'on doit reprocher à M. Carlo Cordié de n'avoir pas évité le défaut de presque tous ceux qui ont écrit sur la littérature contemporaine (cf., par exemple, les littératures de Lalou, de Clouard, etc...). Pourquoi accumuler tant de noms dans un entassement monstrueux ? C'est là que M. Carlo Cordié aurait pu alléger, élaguer, faisant véritablement œuvre de critique (κρίνω), c'est-à-dire un choix, d'autant plus qu'il s'agit d'un ouvrage destiné à guider, à orienter les étudiants ! Mais non, il exhume des écrivains bien oubliés, comme Audoux (Marguerite), Chabaneix (Philippe), Coolus (Romain), Duvernois (Henri), Deubel (Léon), Fauconnier (Henri), Gyp, Van Lerberghe (Charles) ; il cite des écrivains de troisième ordre comme Paul Adam (et tels illustres vivants que je m'abstiens, non sans peine, de nommer...), ou un polygraphe inépuisable comme Gabriel Faure, alors qu'il ne dit mot, ni de Pierre Reverdy, sans conteste un des rares vrais poètes français vivants, ni de Jouhandeau, à la psychologie au moins curieuse [1], ni de Julien Gracq, un des rares « magiciens du style » que possède actuellement la France.

2) Il est un autre point qui ne manquera pas de surprendre le lecteur : c'est la place que M. Carlo Cordié assigne dans les divers siècles à certains écrivains. Comment accepter, par exemple, que Mathurin Régnier figure au XVI^e siècle alors que Malherbe figure au XVII^e siècle ? Le premier est né en 1573 [2], alors que le second, né en 1555, est exactement de la génération *précédente* ; seul l'antagonisme normal des générations explique comment Malherbe est contre Ronsard (de la génération précédente) et Régnier contre Malherbe (de la génération précédente) en s'appuyant sur l'exemple de Ronsard contre Malherbe. Et même si l'on tient compte du fait que Malherbe a publié tard, il n'en reste pas moins

1. Chose étrange, M. Carlo Cordié le cite dans la *Préface*.
2. M. Carlo Cordié place bien au XX^e siècle Valéry, Proust, Gide, nés autour de 1870.

que les noms de Malherbe et de Régnier restent indissolublement liés par la polémique même qui oppose les deux poètes. En outre, M. Carlo Cordié n'ignore pas que Régnier est une figure typique de l'atmosphère littéraire du début du XVII^e siècle, période particulièrement chère à la critique actuelle. — De même, Pierre Charron (1541-1603) ne saurait figurer qu'au XVI^e siècle. Et si Regnard (1655-1709) est au XVII^e siècle, pourquoi Bayle (1647-1706) est-il au XVIII^e ? Et si Dancourt (1661-1725) est au XVII^e siècle, pourquoi Fontenelle (1657-1757) est-il au XVIII^e ? parce qu'il s'est, par pur hasard, prolongé pendant 25 ans de plus ? — Enfin, il est indiscutable que Ludovic Halévy, né en 1834, bien qu'il soit mort en 1908, appartient au XIX^e siècle, exactement à la période *Second Empire*, et nullement au XX^e siècle. De même Déroulède, né en 1846, appartenant donc à la même génération que Verlaine et Mallarmé, et qui a chanté les zouaves de la guerre de 1870, ne saurait figurer qu'au XIX^e siècle, même s'il n'est mort qu'en 1914.

A la vérité, il aurait peut-être été convenable d'établir des subdivisions à l'intérieur des siècles ; le lecteur est souvent choqué de voir côte à côte des écrivains que séparent 50 et 75 ans. Mais l'on sait quels problèmes insolubles pose le classement des écrivains !

3) Après les auteurs, les œuvres. Ici encore, il n'est pas possible de discerner quelle règle a suivie M. Carlo Cordié dans la présentation des œuvres. Cela frappe surtout pour les écrivains modernes : pour certains titres, on a un luxe inouï de détails, une minutie extraordinaire dans la précision, alors que d'autres titres ne figurent même pas. Est-ce un choix ? On voudrait alors savoir sur quoi il se fonde. Il est, en effet, des cas où l'on ne saurait absolument accepter la liste de M. Carlo Cordié. Pour Julien Green, par exemple, l'omission de *Léviathan* (1929) et de *Varouna* (1940) est inexplicable quand *tous* les autres romans de l'auteur sont cités dans leurs éditions successives. Pour Bernanos, au contraire, M. Carlo Cordié avertit qu'il note quelques romans seulement. Mais on ne peut admettre que dans la longue liste des œuvres de G. Apollinaire (pp. 674-5) ne figurent ni *Le Bestiaire* (1911), ni *Vitam Impendere Amori* (1917), ni *Il y a* (1925), ni *Ombre de mon amour* (1947), ni *Méditations esthétiques* (1913) : ou bien, il fallait renvoyer sans plus à la bibliographie de Marcel Adéma : deux pages d'économisées !

Dans le même ordre d'idées, les critères suivis par M. Carlo Cordié dans la sélection des éditions des œuvres demeurent mystérieux. Pourquoi, par exemple, ne pas toujours citer la collection Garnier ? Pour Lesage, en particulier, le *Théâtre choisi* publié par M. Bardon dans cette collection est un livre excellent ; on pourrait en dire autant de beaucoup d'autres volumes de la collection. A propos de Vigny, pourquoi ne pas citer l'édition critique des *Destinées* par V. L. Saulnier (Droz, 1947), et pourquoi mettre l'édition de la Pléiade au-dessus de l'édition Conard ? On conçoit mal aussi que l'édition Dimoff de Chénier soit reléguée « dans le passé ».

4) Enfin, si des auteurs nous passions aux ouvrages critiques cités

par M. Carlo Cordié, les observations seraient analogues. L'ouvrage veut être, comme le déclare l'auteur dans la *Préface*, une bibliographie critique, raisonnée, ne donnant que l'essentiel. Mais on a souvent l'impression que les titres d'ouvrages critiques s'entassent en vrac, sans discrimination rigoureuse. J'ai déjà fait allusion à un recueil d'études sur la littérature contemporaine. Trois autres exemples, très précis, suffiront ici, je pense. Je suis bien sûr que M. Carlo Cordié n'a pas lu certain odieux bouquin sur La Bruyère ; s'il l'avait lu, il ne l'aurait pas cité. Je me demande encore si M. Carlo Cordié a bien lu le *Choix de Poésies* de Verlaine d'Adelchi Baratono ; il se serait aperçu que l'auteur ne connaît ni la langue ni la versification françaises, vice rédhibitoire quand on s'occupe de Verlaine. Il est clair aussi que M. Carlo Cordié n'a pas lu « l'ample bibliographie » qui se trouve dans le livre de Veysset sur Huysmans : il aurait vu que cette bibliographie reproduit le Talvart-Place jusque dans ses erreurs.

Inversement, on est frappé de certaines lacunes. L'anthologie poétique de Van Bever et Léautaud (3 vol., Mercure de France) méritait d'être citée à côté de celle de Walch et Dumas, car ses notes bibliographiques rendent de grands services. Pour *Cellulairement* de Verlaine, il est excellent de citer l'article de V. P. Underwood dans la *R.H.L.F.* (1938), mais il était indispensable de signaler l'étude (qui est le compte rendu de la découverte de ce manuscrit) publiée par E. Dupuy dans la *R.H.L.F.* de 1913 (reprise dans le volume : *Poètes et Critiques*).

A propos de Rimbaud, il est pour le moins surprenant que M. Carlo Cordié ne signale ni l'ouvrage de Daniel A. de Graaf, *A. Rimbaud, Homme de lettres* (Assen, Van Gorcum, 1948), si suggestif et si perspicace, ni surtout le très utile « essai de bibliographie et d'iconographie » de P. Petitfils, *L'œuvre et le visage d'A. Rimbaud* (Nizet, 1949).

Pourquoi le livre de Du Bos, *F. Mauriac et le problème du romancier catholique*, est-il repris sous F. Mauriac, alors que l'important ouvrage du même auteur, *Le dialogue avec A. Gide*, n'est pas repris sous A. Gide? Et si M. Carlo Cordié a raison de citer divers travaux de Renée Lang, toujours à propos de Gide, il est regrettable qu'il ne signale pas, du même critique, *A. Gide et la pensée allemande* (Egloff, 1949), qui est probablement le seul livre sérieux que l'on ait écrit sur cet écrivain, objet de trop d'amour ou de trop de haine [1].

Il reste à signaler les erreurs proprement dites, réclamant une correction. Elles sont dues à la difficulté qu'il y avait pour un seul homme à contrôler une masse énorme de fiches. Comme je ne suis pas un spécialiste de la bibliographie, mes observations auront un caractère fort décousu ; les voici, dans l'ordre des pages du livre :

P. 535, *ligne* **8**, le texte de tous les volumes des *Œuvres complètes* de Huysmans, éd. Crès, a été établi par Charles Grolleau.

P. 586, *lignes* **15** *sqq.*, à propos de la *Correspondance* de Rimbaud. Berrichon,

1. Il aurait peut-être été utile de citer à propos de Sartre, l'étude de Marc Beigbeder, *L'homme Sartre* (Bordas, 1947).

dans ses *Lettres de J. A. Rimbaud* etc..., publie 113 lettres (du 17 mars 1875 au 20 juillet 1891). L'édition des *Œuvres* de Rimbaud dans la Bibl. de la Pléiade, 1946, en publie 150 pour la même période, avec, en plus, des lettres adressées à Rimbaud ; elle est donc plus *complète*. Surtout, elle est plus *exacte*, Berrichon n'ayant pas craint de modifier le texte de Rimbaud, de le couper ou d'y ajouter de son cru (cf. Marcel Coulon, *Les vraies lettres de Rimbaud, arabo-éthiopien*, *Mercure de France*, 15 mars 1930, pp. 629-640 ; du même : *La Vie de Rimbaud et de son Œuvre*, 1929, pp. 332-342 ; et le *Mercure de France*, 1er décembre 1930, pp. 507-510, et 15 janvier 1931, pp. 433-443). Il reste vrai cependant que nous n'avons pas toutes les lettres de Rimbaud, sa sœur Isabelle, en particulier, ayant refusé de publier celles qu'elle jugeait « trop intimes ».

P. 586, *ligne* **7** *du bas*. M. Carlo Cordié semble avoir mal lu le titre de l'ouvrage publié en 1937 par Mme M.-Y. Méléra : *Ébauches / suivies de la correspondance / entre Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon / et de « Rimbaud en Orient »*. Le livre ne contient aucune correspondance *avec* le poète en Orient, mais une courte étude d'Isabelle *d'après* les lettres de son frère et qu'elle intitule : « Rimbaud en Orient », 32 pages.

P. 588, *ligne* **17**, la préface de P. Claudel figure dans l'édition des *Œuvres* de Rimbaud, au Mercure de France, en 1912 (et non pas 16) ; cf. d'ailleurs p. 1051 aux *Addenda et Corrigenda* pour la p. 588.

P. 590, *ligne* **3**, Daniel (et non pas Daniël) A. de Graaf est hollandais et non belge.

P. 634, *ligne* **21**, il faut rétablir ainsi le titre du second ouvrage de Delahaye : *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud* (et non de Baudelaire !), *Verlaine et Germain Nouveau* (Messein, 1925).

P. 672, *ligne* **9** *du bas*, l'introduction du volume *Miracles*, première étude importante (90 pages) sur Alain-Fournier, est de Jacques Rivière et non pas d'Isabelle.

P. 675, *ligne* **7**, il existe une édition de luxe du *Poète assassiné*, Au sans pareil, en 1926.

P. 675, *ligne* **16**, il faut rétablir le titre : *Mœurs et merveilles* (et non pas nouvelles) *du temps* ; et la date 1948.

P. 675, *ligne* **27**, l'éditeur du *Tendre comme le souvenir* est Gallimard (au lieu de Nagel).

P. 721, *ligne* **9**, *L'autre sommeil* de Julien Green a d'abord été publié en 1931 chez Gallimard.

P. 951, *ligne* **18** *du bas*, les poésies de Carasaus (malgré le nom de l'auteur) ne sont pas écrites en Provençal, mais en langue d'oïl [1].

En terminant, il convient de répéter ce qui a été dit au début : toutes ces observations ne sauraient rien enlever au mérite de M. Carlo Cordié. L'auteur doit, tout au contraire, les considérer comme une reconnaissance de la valeur de son travail, et je le prie de pardonner une franchise, qui est l'expression d'un hommage.

Antoine Fongaro.

1. Ce n'est pas le lieu de relever les coquilles très nombreuses, inévitables dans un ouvrage de ce type imprimé en Italie. Signalons-en cependant quelques-unes qui risqueraient d'induire en erreur un lecteur non préparé :

p. 254, ligne 13, *Histoire des Sévarambes* (et non pas Sévaranles).

p. 687, ligne 15, pourquoi mettre [*sic*] après *Poisson*, dans le titre *Poisson soluble* ? Je pense que M. Carlo Cordié n'a pas vu là une coquille pour « poison » ?

p. 798, note (51), il manque le volume IX, R. Dumesnil, *Le Réalisme* (1936), dont il vient de paraître une nouvelle édition : *Le Réalisme et le Naturalisme* (1955).

CHRONIQUE

John Orr et Carlo Pellegrini en Sorbonne. — Le 6 novembre 1956, à la séance de rentrée de l'Université de Paris, John Orr et Carlo Pellegrini étaient loués selon leurs mérites par le Doyen de la Faculté des Lettres avant de recevoir, des mains du Recteur Sarrailh, le diplôme de Docteur *honoris causa*.

Rappelons seulement quelques-uns des titres que ces maîtres de nos études ont à notre admiration et à notre amitié. John Orr a fait une admirable carrière, depuis le temps où il prenait le M. A. à Oxford (1909) et la Licence ès lettres à Paris (1912), jusqu'à ces dernières années, qui l'ont vu entrer à la British Academy (1953), recevoir en hommage de ses disciples un volume de Mélanges (1954), présider (avec quelle souriante autorité !) l'Association internationale des Études Françaises. L'auteur de *French the third Classic* (1933) aime à dire ce qu'il doit à un Joseph Bédier et à un Mario Roques. Qu'il soit attiré par le *Lai de l'Ombre* ou par Jules Supervielle, qu'il s'occupe de phonétique ou de lexicologie, comme dans les études du volume *Words and Sounds in English and French* (1953), ce romaniste a pour objet de prédilection la vie même de la langue française, dont il s'est fait une seconde langue maternelle. Anglais et Français peuvent trouver dans ses travaux une base solide pour analyser, sur des témoignages qui ne trompent pas, leurs affinités et leurs différences.

Carlo Pellegrini s'est voué de bonne heure à l'étude des rapports littéraires franco-italiens. Dès 1912, il couronnait ses études à l'École Normale Supérieure de Pise par un premier travail personnel sur l'épopée chevaleresque franco-italienne. Il se forme à Florence sous des maîtres tels que Pio Rajna et Mario Schiff, fréquente aussi, à Paris, les cours de Jeanroy et de Bédier, ceux de Lanson et de Paul Hazard. Devenu professeur de Littérature française à l'Université de Florence, il édifie une œuvre dont l'érudition est aussi sûre qu'aimable. Il se place au premier rang des comparatistes européens épris d'universalisme et qui sont à leur aise dans les mouvements cosmopolites, les courants internationaux d'idées. De cette vocation fait déjà foi *Edgar Quinet e l'Italia* (1919). Elle s'affirme dans *Sismondi e la Storia delle letterature dell' Europa Meridionale* (1926), livre solidement escorté par les

4 volumes de l'*Epistolario* de Sismondi (1933-1954), couronné l'an dernier par l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; dans *Madame de Staël* (1938), dans *La Contessa d'Albany e il Salotto del Lungarno* (1951)... Carlo Pellegrini ouvre d'autres horizons encore dans *Tradizione italiana e Cultura Europea* (1947). Même quand il discute l'appellation de « littérature comparée », la *Revue* fondée par Paul Hazard et Fernand Baldensperger reconnaît en lui un précieux allié.

Et comment ne pas se réjouir aussi que l'Université de Paris, en rendant hommage à deux hommes éminents et à deux beaux caractères, honore du même coup la *Modern Language Review*, à laquelle Orr a donné tant de soins, et la *Rivista di Letterature Moderne e Comparate*, que Pellegrini a créée de toutes pièces ? Qu'elles prennent leur part de nos félicitations.

M. B.

Le VIII^e Congrès de l'Association Internationale des Études françaises s'est tenu au Collège de France, les 3, 4 et 5 septembre. Une des séances, consacrée au *Langage populaire dans les œuvres littéraires françaises jusqu'à la Révolution*, permit d'entendre plusieurs communications que la littérature comparée, comprise dans son sens le plus large, se doit de noter : *L'aspect linguistique de la littérature judéo-française du moyen âge*, par R. Levy (Univ. du Texas). *La langue populaire et le style burlesque au XVII^e s.*, par F. Bar (Clermont-Ferrand). *Burlesque et paysannerie. Étude sur l'introduction de la langue populaire dans la littérature du XVII^e s.*, par F. Deloffre (Lyon). — Les deux autres séances avaient pour thème *Les Divertissements de Cour au XVII^e s.* (musique, spectacles, littérature). Signalons ici ceux des exposés qui portèrent plus particulièrement sur des relations entre plusieurs pays, ou bien sur les interférences de plusieurs arts, ou bien enfin sur des notions à portée pour ainsi dire universelle : *Les origines de la cérémonie turque du « Bourgeois gentilhomme »*, par M^me A. Ayda (Istanboul). *Benserade, Michel Lambert et Lulli : airs et récits de ballets*, par M^me L. Maurice-Amour. *La réception de la reine Christine de Suède à Essonnes en 1636*, par M^lle M. F. Christout. *Henriette d'Angleterre et l'influence française dans les fêtes à la cour de Charles I^er* (ballets, masks, traduction anglaise du *Cid*, recueil d'airs de Cour, tournée de la troupe de Floridor), par J. Jacquot. *Des fêtes de Louis XIV au baroque allemand*, par J. Vanuxem. *La permanence de la farce dans les divertissements de cour au XVII^e s.*, par R. Garapon (Caen). *La manière de composer les ballets d'après les théoriciens français du XVII^e s.*, par M. Paquot (Liége). *Le goût de la Cour*, par W. G. Moore (Oxford).

L'Association a fait paraître son *Cahier* n° 8 (Paris, Belles-Lettres, 199 p.). Il contient les communications du VII^e Congrès *(Les Courants internationaux dans l'art français du XV^e s. — La littérature française vue de l'Allemagne et des Pays-Bas. — Les problèmes grammaticaux et stylistiques relatifs à la traduction)* et se termine par la liste des membres

de l'Association et par celle des spécialistes allemands, espagnols et italiens des études françaises.

R. L.

Le Congrès International des Études humanistes *(Convegno internazionale di Studi sull'Umanesimo*, La Mendola-Trentino) a réuni, du 26 au 31 août, un nombre considérable de savants voués à l'étude de l'humanisme dans ses sources, dans ses diverses relations, dans ses interférences et répercussions de par le monde, à travers les siècles. Le thème étant compris de la sorte, la plupart des exposés qui lui furent consacrés — à en juger du moins par les titres annoncés — comportèrent nombre d'éléments et de reflets nettement « comparés » : *I fondamenti dell'umanesimo classico*, par B. Riposati (Univ. Catt. del Sacro Cuore, Milan). *Humanisme et « devotio moderna » aux Pays-Bas*, par J. Desmet (Louvain). *L'umanesimo e le scienze storiche : alcune domande di uno storico dell'antichità agli studiosi dell'umanesimo*, par A. Momigliano (Londres). *Les études humanistes en Belgique*, par J. Lambert (Bruxelles). *Les traductions en langue vulgaire d'œuvres antiques en l'Europe médiévale*, par J. Monfrin (Paris). *Linee fondamentali dell'umanesimo italiano*, par C. Dionisotti (Londres). *Les rapports du monde classique avec le monde de la Bible et des Pères en Angleterre au XIV*e *s.*, par Miss Beryl Smalley (Oxford). *L'umanesimo, l'arte e le scienze : i manoscritti autografi di Leonardo da Vinci*, par A. Marinoni (Univ. Catt., Milan). *Les études humanistes en Suisse*, en allemand, par W. Ruegg (Zurich). *Lignes fondamentales de l'humanisme dans la Péninsule Ibérique*, par M. Batllori, S. J. (Rome). *L'umanesimo e i classici latini*, par G. Billanovich (Fribourg). *Les études humanistes en France*, par Mlle J. Vielliard. *Les études humanistes en Autriche*, par E. von Ivánka (Graz). *Les études humanistes en Hollande*, par J. H. Robbers (Nimègue). *Gli umanisti e le arti figurative*, par O. Kurz (Londres). *Lignes fondamentales de l'humanisme dans les pays germaniques*, en allemand, par P. Lehmann (Monaco). *Les études humanistes en Espagne et au Portugal*, par R. Sugranyes de Franch (Fribourg). *Les études humanistes en Hongrie*, par E. von Ivánka. *I rapporti fra l'umanesimo italiano e l'umanesimo francese*, par F. Simone (Turin). *Linee fondamentali dell'umanesimo inglese*, par R. Weiss (Londres). *Gli studi umanistici in Italia*, par A. Chiari. *Les études humanistes dans les pays Scandinaves*, par D. Norberg (Stockholm). *Lignes fondamentales de l'humanisme français*, par Mlle E. Pellegrin. *L'humanisme et l'étude du grec :* Erasme *traducteur* d'Euripide, *Hécube* et *l'Iphigénie en Aulide*, par J. Meunier (Louvain). *Gli studi umanistici in Germania*, par F. Schalk (Cologne). *La « Renaissance Society of America » et les études humanistes aux Etats-Unis et au Canada*, par M. Shaaber (Univ. of Pennsylvania).

Le Congrès International des Études italiennes, organisé par l' « Association internationale pour l'étude de la langue et de la littérature italiennes », eut lieu à la Fondazione Cini de Venise, du 26 au 30 septembre. — Dans son discours inaugural, un des Présidents de l'Association, M. Henri Bédarida, traita un thème d'une portée considérable : *La cultura e la letteratura italiana nella vita spirituale dell'uomo moderno.* — Quatre rapports furent présentés qui touchent de près à nos propres problèmes : *Stilistica e critica*, par G. Devoto (Florence). *Studi francesi sulla stilistica e sul Seicento*, par P.-H. Michel (Paris). *Ragioni storiche e ragioni teoriche della critica stilistica*, par M. Fubini (Milan). *La poesia barocca nei paesi romanzi. Concordanze stilistiche*, par T. Elwert (Mayence). — Ces thèmes passablement comparatistes, appliqués à divers auteurs, moments, courants et pays, allaient reparaître par la suite dans plus d'une communication : *L'esperienza stilistica del Bruno fra Rinascimento e Barocco*, par G. Barberi-Squarotti (Turin). *Obiezioni allo stile prebarocco :* le « *Lettere sull'Eneide del Caro* » di Francesco Algarotti, par E. Bonora (Milan). *La psicologia del linguaggio nelle teorie critiche del '600*, par R. G. Faithfull (Liverpool). *Barocco lirico e poesia bernesca*, par R. Macchioni Jodi (Reggio Emilia). *L'analogia nella poesia secentistica e nella poesia contemporanea*, par G. Mariani (Rome). — Voici enfin le titre de quelques autres communications encore plus manifestement comparatistes : *Italia, Francia, Spagna nello sviluppo del Barocco letterario*, par H. A. Hatzfeld (Catholic Univ. Washington). *Su una compagnia di comici italiani a Varsavia a metà del '700*, par M. Brahmer (Varsovie). *Studi di lingua e letteratura italiana e di stilistica in Jugoslavia*, par M. Deanović (Zagreb). *Echi dell'Illuminismo italiano a Ragusa*, par Z. Muljacic (Zagreb).

Société Nationale de Littérature Comparée.

Procès-verbal de la réunion du bureau national du 24 septemére 1956.

La séance est ouverte à 10 h. à l'Institut de Littératures Modernes Comparées de la Sorbonne sous la présidence de M. Bataillon.

Présents : MM. Bataillon, Lebègue, Munteano, Roddier, Voisine, Markovitch, Mlle Le Henaff, M. Escarpit.

Excusés : M. le Recteur Sarrailh, MM. Grange, Roos, Dédéyan, Bémol, Bédarida, Etiemble, Mlle Batard.

Le procès-verbal de l'Assemblée Générale du 4 mars 1956 est adopté.

M. Escarpit indique qu'il est prêt à entreprendre la publication des actes du Congrès de Bordeaux. Sur les douze communications, seules cinq sont parvenues et elles sont beaucoup trop longues. Il est rappelé que les communications doivent être présentées sous forme de résumés ne dépassant pas trois ou quatre pages dactylographiées en double interligne.

M. Escarpit rend compte des propositions du Centre Méditerranéen

pour l'organisation de journées franco-italiennes. D'autre part, M. Voisine indique les possibilités d'organisation d'un Congrès National à Lille en 1957. Après discussion, le Bureau décide d'essayer dans la mesure du possible de faire à Nice deux réunions successives, l'une étant le Congrès et l'autre la rencontre franco-italienne, et cela afin d'éviter le cumul des Congrès. Le Congrès de la F.I.L.L.M. à Heildelberg rend impraticable un Congrès National en septembre. M. Escarpit est chargé de prendre contact avec le Centre Méditerranéen pour voir s'il n'est pas possible d'organiser le Congrès à Nice, à Pâques ou pendant les vacances de Mardi-Gras.

Le thème du Congrès est ensuite examiné. Si la réunion se fait à Nice, le thème général pourrait être « Littérature comparée et Littératures antiques », avec applications méthodologiques. Si le Congrès avait lieu à Lille, le thème envisagé serait « Les Pays-Bas au carrefour des civilisations au moment de la Contre-Réforme ».

M. Voisine indique les problèmes qui seront examinés par le Bureau de l'Association Internationale de Littérature Comparée au cours de sa réunion, qui aura lieu dans l'après-midi. Il s'agit essentiellement du choix des délégués européens et de la répartition de la subvention accordée par la Fondation Ford.

A la demande de M. Munteano, M. Escarpit indique qu'il procèdera cette année à son enquête habituelle sur l'état de l'enseignement de la Littérature Comparée et qu'il essayera notamment d'indiquer les titres des Diplômes et des Thèses en cours.

En l'absence des trésoriers, MM. Escarpit et Grange rendent compte de l'état actuel de la rentrée des cotisations qui est très peu satisfaisant. Il est décidé qu'une note de rappel va être envoyée par la Société Française et qu'en tout état de cause les documents et publications de la Société Nationale ou de l'Association Internationale ne seront fournis qu'aux seuls adhérents à jour de leur cotisation.

M. Voisine ayant demandé si les auteurs et les questions du programme du Certificat de Littérature comparée doivent coïncider ou constituer des éléments séparés, le Bureau dans sa majorité estime que la coïncidence est préférable, les auteurs devant servir à illustrer les questions.

Association Internationale de Littérature comparée. — Au cours de deux réunions de son Bureau, tenues à Paris les 24 septembre et 5 novembre, — cette dernière présidée par M. Carlo Pellegrini, qui allait recevoir les insignes de Docteur *honoris causa* de l'Université de Paris, — l'AILC a établi une commission franco-italienne chargée de préparer, avec le concours de la Fondation Cini, la publication par souscription des *Actes* de son premier Congrès, tenu à Venise, en septembre 1955. Le rapport du trésorier a fait ressortir une amélioration de la situation financière, bien que de trop nombreux retards soient encore à regretter dans le règlement des cotisations. La préparation

du second Congrès, qui aura lieu en 1958 aux Etats-Unis, se poursuit activement. Le Secrétaire américain, M. Friederich, a obtenu de la Fondation Ford une subvention de $ 20.000, qui facilitera la participation de comparatistes d'Europe, d'Amérique latine et du Japon. Le Bureau espère qu'une trentaine au moins de comparatistes représentant des aspects variés de notre discipline dans une quinzaine de pays, pourront ainsi affirmer par leur présence, au sein d'un Congrès où la participation américaine s'annonce nombreuse et brillante, la vitalité de la littérature comparée européenne, aux progrès de laquelle a largement contribué l'école française de F. Baldensperger, P. Hazard, P. Van Tieghem et J.-M. Carré. En accord avec les organisateurs américains, le Bureau a provisoirement arrêté comme suit les thèmes du Congrès : 1. *Méthodologie.* 2. *Relations entre l'Amérique et l'Europe.* 3. *Relations entre l'Asie et le monde occidental.* 4. (accessoirement) *Relations inter-européennes.*

J. V.

Dans les Universités d'Autriche et de Suisse.

Ces nouveaux titres (cf. la RLC *de juillet-septembre 1956, p. 446 suiv.) désignent d'autres « dissertations » présentées aux Universités autrichiennes et suisses. Nous rappelons que les copies dactylographiées de ces thèses non imprimées se conservent dans les Bibliothèques des Universités respectives, mais ne circulent que dans un cadre très restreint. Leurs seuls titres n'en présentent pas moins une certaine signification en matière de littérature comparée. Nous remercions, cette fois encore, M. Friedhelm Pamp de nous avoir fourni ce choix.*

(La Rédaction.)

Ebner, Franz : Das Seelenleben des Kindes und des Jugendlichen in der deutschsprachigen Erzählung des 20. Jahrhunderts. Wien, 1953. 151 Bl. 4°.

Reisenauer, Jeanette : Grillparzer und Frau von Staël. Wien, 1946. 163 Bl. 4°.

Skarkee, Heinz : Die Probleme der ersten Nachkriegszeit im österreichischen Roman. Wien, 1955. 147, VI Bl. 4°.

Hittmair, Hans : E. T. A. Hoffmann und E. A. Poe. Ein Vergleich. Insbruck, 1952.

Novotny, Erika : Der erste Weltkrieg im Spiegel des englischen und französischen Kriegsromanes. Wien, 1956.

Springer, Elisabeth : Studien zur humanistischen Epicediendichtung. Wien, 1956.

Münster, Adolf : Spenser's « Shepheardes Calendar » und die Einflüsse der antiken bukolischen Dichtung. Wien, 1956.

Brindl, Margarete : Die « Supernatural short Story » in der englischen Literatur. Wien, 1956.

Sceneebauer, Helmuth : Studien zur Naturauffassung in der geistlichen Lyrik des Barockzeitalters. Wien, 1956.

Kassowitz, Hildegard : Das Wunderhornlied « Die Konstruktion der Welt » in seinem Verhältnis zu den Paradiesspielen. Wien, 1956.

Maierhofer, Hannes : Das Übernatürliche in der englischen Prosadichtung seit 1918. Graz, 1956.

Bronsen, David : Weltanschauung, Ästhetik und Alltagsbild der englischen Renaissance und deren Wiederspiegelung in den Werken John Lylys. Wien, 1956.

Hlavacek, Ludmilla : Das Bild Ceasars in der englischen Literatur des Mittelalters. Wien, 1956.

Miksch, Gertrude : Der Adam- und Evastoff in der deutschen Literatur. Wien, 1956.

Ploder, Walter : Der Einfluss Italiens auf das Werk von Lord Byron. Wien, 1956.

Regis, Carola : Das italienische Kulturbild der deutschen Frühromantik. Wien, 1956.

Suisse.

Friedrich, Eva : Georg Büchner und die Französische Revolution. Zürich, 1956.

BIBLIOGRAPHIE[1]

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette Bibliographie est rédigée par M^lle E. Le Hénaff avec, pour ce fascicule, la collaboration de MM. D. Devoto et F. Pamp.

Bibliographies.

1635. Bataillon (M.). Pour une bibliographie internationale de littérature comparée. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 136-144.

1636. Paris (J.). Nouveaux essais sur Shakespeare. *RLM*, janv.-juin 1954.

1637. Lohmann Villena (G.). Fuentes bibliográficas del *Epítome* de Pinelo. *RIB*, juil.-sept. 1955. [Sur l'*Epítome de la Biblioteca Oriental y Occidental, Nautica y Geográfica* de Antonio de León Pinelo. Madrid, 1629].

1638. Elwert (W. T.). Venedigs Literarische Bedeutung. *Archiv für Kulturgeschichte*, 36, 1954, pp. 261-300.

1639. Comptes rendus de : A. E. Singer. *A Bibliography of the Don Juan Theme*. Cf. 209 (1955) : A. G. Reichenberger. *HR*, juil. 1955 ; Ch. V. Aubrun, *BHi*, 1955, n^os 1-2.

*1640. *Ein Verzeichnis der neueren und der wichtigsten älteren Ausgaben, Biographien, Würdigungen und Inszenierungen mit Einführung in Schillers Hauptwerke*. Bearbeitet von einem Kollektiv der Berliner Stadtbibliothek. Leipzig : Verlag für Buch-und Bibliothekswesen, 1955, 115 p.

*1641. Pyritz (H.). *Goethe-Bibliographie*. Unter redaktioneller Mitarbeit von P. Raabe. Lieferung 1. Heidelberg, 1955, XVI, 80 p.

1. Abréviations.

BHi	Bulletin Hispanique. Bordeaux.
BHR	Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Genève.
Clav.	Clavileño. Madrid.
Cm	Convivium .Turin.
FR	French Review. Brooklyn Coll. New York.
HispB	Hispania. Baltimore.
HR	Hispanic Review. Philadelphie.
JHI	Journal of the History of Ideas. New York.
LM	Lettere Moderne. Milan.
L.Mod.	Langues Modernes. Paris.
NFHR	Nueva Revista de Filología Hispánica. Mexico.
PQ	Philological Quarterly. Univ. of Iova.
REI	Revue des Études Italiennes.
RIB	Revista Interamericana de Bibliografía. Washington.
RLM	Rivista di Letterature Moderne. Florence.
RNC	Revista Nacional de Cultura. Caracas.
RP	Romance Philology. Berkeley.

*1642. Fambach (O.). *Goethe und seine Kritiker.* Die wesentlichsten Rezensionen aus der periodischen Literatur seiner Zeit, begleitet von Goethes eigenen und seiner Freunde Ausserungen zu deren Gehalt. In Einzeldarstellung, mit einem Anhang (Bibliographie der Goethe-Kritik bis zu Goethes Tod. Berlin, Academie-Verlag, 1955, XII, 460 p.

1643. Portier (L.). C. r. de : F. Ghisalberti. *Critica Manzoniana d'un decennio. Bibliografia delle publicazioni acquisite alla raccolta Treccani degli Alfieri dal 1939 al 1948.* Milan, Casa del Manzoni, 1949. *REI*, janv.-sept. 1954.

1644. Derby (J. R.). [Ed] The Romantic Movement ; a selective and critical bibliography. *PQ*, XXXIII, 1954.

*1645. *Benedetto Croce.* Commemoración, ensayos, testimonios, bibliografía. Univ. de Buenos Aires, Inst. de Lit. Italiana de la Fac. de Filosofía y Letras, 1954.

1646. Buescu (V.) et Turdeanu (E.). Les études roumaines à l'étranger en 1952 et 1953 [notes bibliographiques]. *Revue des Études Roumaines.* Paris, Inst. Univ. roumain Charles Ier, t. II, 1954.

1647. Minder (R.). Les instruments de travail du germaniste. *Allemagne d'aujourd'hui* [Paris], 1956, nos 1, 2, 3.

*1648. *Schriftsteller der Deutschen Demokratischen Republik und ihre Werke.* Biographisch-bibliographischer Nachweis. Erarbeitet vom Zentralinstitut für Bibliothekswesen unter Mitarbeit von Hilde Weise-Standfest. Leipzig, Verlag für Buch-und Bibliothekswesen, 1955, 249 p.

*1649. Puppo (M.). *Manuale bibliografico-critico per lo studio della letteratura italiana.* Gènes, Fides, 1954, 381 p.

C. r. A. Ciotti. *Cm*, sept.-oct. 1955.

Théorie.

1650. Bataillon (M.). Pour une bibliographie internationale de littérature comparée. Cf. 1635.

*1651. Ota (Saburo), *Littérature comparée* [en japonais]. Tokyo. Ed. Kenkyusha, 1955. In-12, 226 p.

*1652. *Studien und Mitteilungen zur Theorie und Geschichte der deutschen Literatur.* Herausg. von L. Fürnberg und H. G. Thalheim, 1-2, 3. Weimar, Böhlau, 1955. [Weimar Beiträge, 1-2, 3].

*1653. Besenbruch (W.). *Zum Problem des Typischen in der Kunst. Versuch über den Zusammenhang der Grundkategorien der Ästhetik.* Weimar, Böhlau, 1956, 167 p. [Beiträge zur deurtschen Klassik. Abhandlungen Bd. 3].

*1654. Rewjakin (A.). *Das Problem des Typischen in der schönen Literatur.* Herausg. vom Inst. für Unterrichtsmethodik der Akademie der Pädagogischen Wissenschaften der RSFSR. Übersetzt von H. Tautz. Berlin, Dietz, 1955, 182 p.

*1655. Grunebaum (G. E. von). *Kritik und Dichtkunst. Studien zur arabischen Literaturgeschichte.* Wiesbaden. Harrassowitz, 1955, VI, 161 p.

*1656. Wilpert (G. von). *Sachwörterbuch der Literatur.* Stuttgart, Kröner, 1955, VIII, 662 p. [Kröners Taschenausgabe, Bd. 231].

1657. García (E.). C. r. de : R. Wellek et A. Warren. *Teoría literaria.* Cf. 676 (1955). *Rev. de la Univ. de Chile*, oct.-déc. 1955.

*1658. Kayser (W.). *Interpretación y análisis de la obra literaria.* Trad. de

M. D. Mouton et V. García Yebra, Madrid, Gredos, 1954. [Bibl. Románica Hispánica. I. Tratados y Monografías, 3], 707 p.

C. r. G. Araya. *Rev. de la Univ. de Chile*, oct.-déc. 1955.

1659. Weinberg (B.). Badius Ascensius and the Transmission of medieval literary Criticism. *RP*, nov. 1955.

1660. Vecchi (G.). Metodo compositorio e centonazione nella lirica del medio evo [Il *Mundi renovatio* di Adamo di S. Vittore]. *Cm*, mars-avril 1954.

1661. Raimondi (E.). Tra critica e filologia [A proposito degli *Studi sul Tasso* di B. T. Sozzi. Pise, Nistri-Lischi, 1954, 336 p.]. *Cm*, sept.-oct. 1955.

*1662. Fück (J.). *Die arabischen Studien in Europa bis in den Anfang des 20. Jahrhunderts.* Leipzig, Harrassowitz, 1955, VIII, 355 p.

*1663. Mounin (G.). *Les belles infidèles.* Paris, Cahiers du Sud, 1955. In-8°, 160 p.

C. r. R. Escarpit. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 444-445.

*1664. Gérard (A.). *L'idée romantique de la poésie en Angleterre.* Études sur la théorie de la poésie chez Coleridge, Wordsworth, Keats et Shelley. [Bibliothèque de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. CXXXVI] Paris, Les Belles-Lettres, 1955. In-8°, 416 p.

*1665. Eoff (S. H.). *The Novels of Pérez Galdós. The Concept of Life as Dynamic Process.* Saint-Louis, Washington Univ. Studies, 1954, 178 p.

C. r. C. Blanco Aguinaga. *NRFH*, juil.-sept. 1955.

*1666. Pattison (W. T.). *Benito Pérez Galdós and the Creative Process.* Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, 1954.

C. r. C. Blanco Aguinaga. *NRHF*, juil.-sept. 1955.

*1667. Brummer (R.). *Autor und Geschöpf bei Unamuno und Pirandello.* Wissenschaftliche Zeitschrift der F. Schiller Univ. Jena, V, 1955-56, Gesellschafts und Sprachwissenschaftliche Reihe-Heft, 2-3.

1668. Ridé (J.). C. r. de : H. R. Jauss. *Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts « A la recherche du temps perdu ».* Cf. 1235. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 281-282.

*1669. Erlich (V.). *Russian Formalism. History-Doctrine.* S'Gravenhage, Mouton et C°, 1955. In-8°, XI-276 p.

C. r. C. Corbet. *RLC.*, juil.-sept. 1956, pp. 436-441.

*1670. Lämmert (E.). *Bauformen des Erzählens.* Stuttgart, Metzler, 1955, 296 p.

Genres littéraires.

*1671. Lefevre (Y.). *L'Elucidarium et les Lucidaires. Contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au moyen âge.* Paris, E. de Boccard, 1954, 543 p.

C. r. R. Ricard. *BHi*, 1955, n° 3.

*1672. Menéndez Pidal (R.). *Los godos y el origen de la epopeya española.* Madrid, Espasa-Calpe, 1955, 80 p.

*1673. Flemming (W.). *Epik und Dramatik. Versuch ihrer Wesensdeutung.* Berne, Francke, 1955, 144 p. [Dalp-Taschenbücher, 311].

1674. Spitzer (L.). C. r. de : P. Le Gentil. *Le virelai et le villancico.* Cf. 1385 (1954). *HR*, oct. 1955.

1675. Schalk (F.). C. r. de : P. Le Gentil. *La poésie lyrique espagnole et portugaise à la fin du moyen âge.* II, cf. 441 (1955). *BHR*, janv. 1956.

*1676. Arnáiz Sordo (U.). *El soneto español*. México, 1954, 170 p.

*1677. Bodmer (D.). *Die granadinischen Romanzen in der europäischen Literatur*. Untersuchung und Texte. Zurich, Juris-Verlag, 1955, 116 p. [Zürcher Beiträge zur vergleichenden Literaturgeschichte, 5].

1678. Morby (E. S.). C. r. de : O. de Mourgues. *Metaphysical, Baroque and Precieux Poetry*. Cf. 1007 (1954). *RP*, nov. 1955.

*1679. Burdach (K.). *Zur Entstehungsgeschichte des Westöstlichen Divans*. Drei Akademievorträge. Herausg. von E. Grumach. Berlin, Akademie-Verlag, 1955. 117 p. [Veröffentlichungen des Institutes für deutsche Sprache und Literatur, 6].

*1680. Carmo (J. A. P. do). *Ciclos de la poesía brasileña*. Trad. de A. J. Abad. Buenos Aires, Unión Cultural Americana, 1954.

*1681. Frank (G.). *The Medieval French Drama*. Oxford, Clarendon Press, 1954, X, 296 p.

C. r. M. Delbouille. *RP*, nov. 1955.

*1682. Bentley (G. E.). *The Jacobean and Caroline Stage*. Plays and Playwrights. Oxford, Clarendon Press ; Londres, Cumberlege, 1956, vol. III, IV, V. In-8°.

*1683. Freedley (G.) et Reeves (J. A.). *A History of the Theatre*. New York, Crown Publ., 1955, xvi-784 p.

*1684. Moody (R.). *America takes the stage* ; *Romanticism in American Drama and Theatre, 1750-1900*. Bloomington, Indiana Univ. Press, 1955, viii-322 p.

*1685. Cronia (A.). *Teatro Serbo-Croato*. Milan, Nuova Academia Editrice. 1955. In-8°, 232 p.

C. r. C. Corbet. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 278-279.

*1686. Merkelbach (R.). *Die Quellen des griechischen Alexander Romans*. Munich, C. H. Beck'sche, 1954.

*1687. Panzer (F.). *Das Nibelungenlied. Entstehung und Gestalt*. Stuttgart-Cologne, Kohlhammer, 1955, 495 p.

*1688. Erné (N.). *Kunst der Novelle*. Wiesbaden. Limes Verlag, 1956, 127 p.

1689. Pierce (F.). Cervantes' animal Fable. *Atlante* [Londres], juil. 1955.

*1690. Wilhelm (A.). *Studien zu den Quellen und Motiven von Achim von Arnims Kronenwächtern*. Wintherthur, Keller, 1955, iv-114 p.

*1691. Tieck (L.). *Trois contes fantastiques*, présentés, traduits et annotés par J. Boyer. [Travaux et Mémoires des Inst. français en Allemagne]. Paris, P. U. F., 1954. Gr. in-8°, 208 p.

*1692. Brushwood (J. S.). *The Romantic Novel in Mexico*. Columbia, 1954, 98 p. [Univ. of Missouri Studies, vol. XXVI, n° 4].

C. r. R. Rosaldo. *RIB*, juil-sept. 1955.

*1693. Cazamian (M. L.). *Le roman et les idées en Angleterre*. Vol. III. *Les doctrines d'action et d'aventures*. 1880-1914. [Pub. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg]. Paris, Les Belles-Lettres, 1955. In-8°, 500 p.

C. r. R. Escarpit. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 433-436.

*1694. Peyre (H.). *The Contemporary French Novel*. New York, Oxford Univ. Press, 1955. In-8°, xvi-364 p.

C. r. R. Escarpit. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 441-444.

*1695. Becker (H.). *Spottlied, Märchen und Heldenlied vom Rosengarten*. Vergleichend nebeneinandergestellt. Halle, Niemeyer, 1955, 160 p.

1696. Menton (S.). In Search of a Nation. The twentieth-century Spanish American novel. *HispB*, déc. 1955.

1697. Gironella (J. M.) ¿ Por qué el mundo desconoce la novela española ? *Estudios Americanos*, août 1955.

*1698. Saz Sánchez (A. del). *La novela hispanoamericana* ; la novela de las selvas caucheras y la novela psicológica. Prol. de J. M. Castro y Calvo, Barcelone, Impr. Elzeviriana y Libr. Cami, S. A., 1954, 42 p.

*1699. Venegas Filardo (P.). *Novelas y novelistas de Venezuela*. Caracas, Tip. La Nación, 1955. [Asociación de Escritores Venezolanos, cuad. nº 86].

C. r. R. A. Insausti. *RNC*, juil.-août 1955.

1700. Piedrahita (J.). Examen de la novela colombiana contemporánea. *Universidad Pontificia Bolivariana*. [Medellin, Colombia], août-nov. 1954.

*1701. Cavalheiro (E.). *Evolução do conto brasileiro*. Rio de Janeiro, Ministério da Educação, Serviço de documentação, 1954, 47 p. [Os Cadernos de Cultura, 74].

*1702. Novarro (J.). *La novela realista mexicana*. Mexico, D. F. Cía. General de Ediciones, 1955, 334 p.

C. r. E. Abreu Gómez. *RIB*, oct.-déc. 1955.

*1703. Ehrenzeller (H.). *Studien zur Romanvorrede von Grimmelshausen bis Jean Paul*. Bâle, 1955 [Basler Studien zur deutschen Sprache und Literatur, 16].

1704. Green (O. H.). C. r. de : Lapesa. *Los decires narrativos del Marqués de Santillana*. Cf. 464 (1955). *HR*, oct. 1955.

*1705. Gräser (A.). *Das literarische Tagebuch. Studien über Elemente des Tagebuchs als Kunstform*. Sarrebrück, West-Ost Verlag, 1955, 142 p. [Schriften der Universität des Saarlandes].

Thèmes et Types.

1706. Séchan (L.). Légendes grecques de la mer. *Bull. de l'Ass. Guillaume Budé*, [Paris]. Suppl. Lettres d'Humanité, déc. 1955.

1707. Barrère (J.-B.) *Le regard d'Orphée*. An Inaugural Lecture. Londres, Cambridge Univ. Press, 1956. In-8°, 37 p.

*1708. *Historia de Apolonio Rey de Tiro, la novela favorita de la Edad Media*, edición bilingüe, trad. y prol. de R. Oroz. Santiago de Chile. Inst. de Investigaciones Histórico-Culturales de la Univ. de Chile, 1955.

C. r. C. Goić. *Rev. de la Univ. de Chile*, oct.-déc. 1955.

1709. Micha (A.). L'origine de la Table du Graal et de la Table Ronde chez Robert de Boron. *RP*, nov. 1955.

1710. Marx (J.). La naissance de l'amour de Tristan et Iseut dans les formes les plus anciennes de la légende. *Ibid.*

1711. Oría Ríu (J.). La caza de la montería en León y Castilla en la Edad Media. *Clav.*, sept.-oct. 1955.

1712. Ricard (R.). Paravicino, Rabelais, le soleil et la « vidriera ». *BHi*, 1955, nº 3.

1713. [Id.]. Sobre el poema de San Juan de la Cruz « Aunque es de noche », *Clav.*, sept.-oct. 1955.

1714. Spitzer (L.). A Central Theme and its Structural Equivalent in Lopés *Fuenteovejuna*. *HR*, oct. 1955.

*1715. Pedro (V. de). *América en las letras españolas del Siglo de oro*. Buenos Aires, Sudamericana, 1954, 363 p.

1716. Carri Pérez (J,). El problema de la libertad en J.-J. Rousseau. *Rev. de la Univ. Nacional de Córdoba* [Argentine], nov.-déc. 1954.

*1717. Arana Mendoza (A.). *La temática en la obra teatral de Jacinto Benavente.* Mexico, 1954, 79 p.

*1718. Rheinfelder (H.). *Gabriela Mistral. Motive ihrer Lyrik.* Munich, Verlag der Bayerischen Akad. der Wissenschaften, 1955.

1719. Stinglhamber (L.). Le sentiment de l'infini dans la poésie moderne. *Bull. de l'Ass. Guillaume Budé,* [Paris], mars 1956.

*1720. Royer (J.). *Hermann Broch et le problème de la solitude.* [Coll. Allemagne d'aujourd'hui], Paris, 1954, in-8°, 62 p.

1721. Gómez Correa (E.). La idea de Dios y las vocales. *Rev. de la Univ. de Chile,* oct.-déc. 1955.

1722. Rivers (E. L.). Cassian's Meridianum daemonium. *HR,* oct. 1955.

1723. Gillet (J. E.). Further additions to the *Diablo meridiano. Ibid.*

*1724. Geyer (H.). *Dichter des Wahnsinns. Eine Untersuchung über die dichterische Darstellbarkeit seelischer Ausnahmezustände.* Göttingue, Francfort, Berlin, Musterschmidt, 1955.

*1725. Bossard (R.). *Die Liebe in der erzählenden Prosa Englands von Lyly bis Defoe.* Zürich [Diss. phil. I], 1955.

*1726. Geissler (F.). *Brautwerbung in der Weltliteratur.* Halle, Max Niemeyer Verlag, 1955, 260 p.

1727. Azeves (A. H.). El viejo Viscacha de « Martin Fierro » y la tradición picaresca. *RLC,* avril-juin 1956, pp. 257-260.

1728. Tellechea (J. I.). La figura ideal del obispo en las obras de Erasmo. *Scriptorium Victoriense* [Vitoria], juil.-déc. 1955.

1729. Moreno Báez (E.). El tema del Abencerraje en la literatura española. *Archivum* [Oviedo], IV, 1954. [Miscelánea filológica en memoria de Amado Alonso].

1730. Hötzer (U.). *Die Gestalt des Herakles in Hölderlins Dichtung. Freiheit und Bildung.* Stuttgart, Kohlhammer, 1956, 178 p. [Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte. Neue Folge, Bd. I].

Relations générales.

1731. Turdeanu-Cartojan (L.). Une relation anglaise de Nicolas Milescu : Thomas Smith. *Rev. des Études roumaines.* [Paris], Inst. Univ. roumain Charles Ier, t. II, 1954, pp. 145-152.

*1732. Fabre (J.). *Chénier, l'homme et l'œuvre.* Paris, Hattier-Boivin, coll. « Connaissance des lettres », 1955. In-8°, 240 p.

C. r. R. Pomeau *RLC,* janv.-mars 1956, pp. 116-118.

1733. Meyer (H.). C. r. de : *A.* Schneider. *G. C. Lichtenberg, précurseur du romantisme.* Cf. 284 (1955). *Books Abroad,* [Univ. of Oklahoma Press] automne 1955.

1734. Pellegrini (C.). Un altro corrispondente italiano di Madame de Staël. Estratto da *Studi Letterari,* Miscellanea in onore di Emilio Santini. Palerme, U. Manfredi éd., 1956. In-8°, 6 p.

1735. Dale (E. H.). C. r. de : P. Mérimée, *Morceaux choisis* avec Introd. et notes, par J. Mallion et M. Parturier [col. Littérature française illustrée]. Paris, Didier, 1952. In-8°, 431 p. *RLC.* janv.-mars 1956, pp. 124-125.

1736. Ciureanu (P.). Sainte-Beuve e i suoi amici italiani [In] *Saggi e ricerche su scrittori francesi.* Gênes, Editrice Italica, 1955. In-8°, pp. 39-122.

1737. [Id.]. Renan, Taine e Brunetière nelle lettere ad alcuni amici italiani. *Ibid.* pp. 159-210.

*1738. [Id.], *Renan, Taine et Brunetière à quelques amis italiens.* [Correspondance]. Public. de l'Inst. français de Florence, IIe série, nº 9]. Florence-Gênes, 1956. Gr. in-8º, 94 p.

1739. Tappe (E. D.). Alecsandri and the English. *Rev. des Études roumaines.* Paris, Inst. Univ. roumain Charles Ier, t. II, 1954, pp. 153-168.

1740. Moreau (P.). Brunetière, professeur de « Littérature comparée ». *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 64-85.

1741. Keneth (A.). Deux lettres inédites de W. S. Blunt à Gobineau. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 254-255.

1742. Finch (D.). Duhamel and Carossa. *RLC.* janv.-mars 1956, pp. 106-109.

1743. Friederich (W. P.). The 1955 Meeting of the Australasian Universities' Modern Languages Association. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 237-239.

Intermédiaires.

*1743. Parks (G.B .). *The English Traveler to Italy.* I. The Middle Ages (to 1525). Rome, Ed. Storia e Letteratura, 1954. Gr. in-8º, xx-670 p.

1744. Keys (A. C.). Shakespeare en français. Les « Sonnets » aux antipodes. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 98-102.

1745. Engel (C. E.). Henriette d'Angleterre et les lettres franco-anglaises. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 305-317.

1746. Voisine (J.). Voyageurs anglais en Provence au xviiie siècle. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 15-27.

1747. [Id.]. C. r. de : H. Tuzet, *La Sicile au XVIIIe siècle, vue par les voyageurs étrangers.* Cf. 520 (1955). *RLC*, avril-juin 1956, pp. 267-270.

1748. Cadot (M.). Un missionnaire républicain en Russie. [J. G. Rohr]. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 219-231.

1749. Gaulmier (J.). Un voyageur français en Amérique. L'itinéraire du philosophe Volney aux États-Unis. *Informations et Documents* [Paris], 15 mai 1956.

1750. Ciureanu (P.). Dora d'Istria, [Princesse Elena Ghika], Ire partie. *Rev. des Études roumaines*, Paris, Inst. Univ. roumain Charles Ier, t. II, 1954, pp. 169-192.

1751. Hulin (J. P.). Joseph Milsand, maître à penser de Marcel Proust. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 149-424.

1752. Brachin (P.). Anton Van Duinkerken ou les réflexions du pèlerin [à Rome]. [In] *Études de littérature néerlandaises.* Groningue, J. B. Wolters, 1955.

Courants, Mouvements, Époques.

1753. Fergusson (W. K.). Renaissance Tendancies in the Religious Thought of Erasmus. *JHI*, oct. 1954.

C. r. A. Prandi, *Cm.*, nov.-déc. 1955.

1754. Villoslada (R.). Luis Vives y Erasmo. Cotejo de dos almas. *Humanidades* [Santander], VII, nº 13, 1955.

*1755. Sviacca (G. M.). *La visione della vita nell' umanesimo*, Palerme, Palumbo, 1954, 215 p.

*1756. Ullman (B. L.). *Studies in the Italian Renaissance.* Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1955.

C. r. G. Billanovich. *BHR*, janv. 1956.

1757. Boccolari (G.). Documenti per la storia del barocco italiano : un discorso a Filippo IV di Fulvio Testi. Cm., sept. oct. 1955.

1758. Pizzorusso (A.). C. r. de : J. Rousset. *La littérature de l'âge baroque en France.* Cf. 1461 (1954). *RLM*, janv.-juin 1954.

1759. Helman (E. F.). C. r. de : J. Sarrailh. *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle.* Cf. 1467 (1954). *HR*, oct. 1955.

*1760. Vogt (H.). *Die deutsche jakobinische Literatur und Publizistik, 1789-1800.* Berlin, Rutten et Loening, 1955, 244 p.

*1761. Stolpe (H.). *Die Auffassung des jungen Herder vom Mittelalter. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung*, Weimar, Böhlau, 1955, IX-536 p. [Beiträge zur deutschen Klassik, Abhandlungen, Bd. I].

*1762. Kohlschmidt (W.). *Form und Innerlichkeit. Beiträge zur Geschichte und Wirkung der deutschen Klassik und Romantik.* [Sammlung Dalp, Bd. 81]. Berne, Francke Verlag, 1955. In-8°, 267 p.

*1763. George (A. J.). *The Development of French Romanticism.* Syracuse Univ. Press, 1955. In-8°, XIII-193 p.

*1764. Vier (J.). *La Comtesse d'Agoult et son temps.* I. Le Faubourg Saint-Germain et les années de pèlerinage, 1805-1839. Paris, A. Colin, 1955. Gr. in-8°, 451 p.

C. r. J. Dresch. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 427-428.

*1765. Cellier (L.). *L'épopée romantique.* Paris, P.U.F. [Public. de la Fac. des Lettres de Grenoble, t. XI], 1954. In-8°, 276 p.

C. r. P. Moreau. *RLC*, juil.-sept. 1956.

1766. Gérard (A.). *L'idée romantique de la poésie en Angleterre.* Cf. 1664.

1767. Fabre (J.). Adam Mickiewicz et le romantisme. [In] *Adam Mickiewicz.* Hommage de l'U.N.E.S.C.O. Cf. 1625.

1768. Allen (L.). Gladstone et Montalembert. Correspondance inédite. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 28-52.

1769. Tabary (L. E.). *Duranty. Étude biographique et critique.* Préface et essai bibliographique de M. Parturier. Paris, Les Belles-Lettres, 1954.

C. r. J. Bruneau. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 272-274.

1770. Kayser (W.). *Gedichte des französischen Symbolismus in deutschen Übersetzungen.* [Coll. « Deutsche Texte », publiés par R. Alewyn et L. E. Schmitt, n° 2]. Tubingen, Max Niemeyer, 1955. In-16, 147 + 25 p.

C. r. M. Bémol. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 432-433.

*1771. Erlich (V.). *Russian Formalism, History, Doctrine.* Cf. 1669.

C. r. C. Corbet. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 436-441.

Ambiances.

La vie, les idées, les arts.

*1772. Bruno (G.). *Des Fureurs héroïques.* Texte établi et traduit par P. H. Michel. [Les classiques de l'humanisme]. Paris, Les Belles Lettres, 1954. In-8°, 458 p.

C. r. J. Jacquot. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 111-113.

*1773. Kelso (R.). *Doctrine for the Lady of the Renaissance.* Urbana Univ. of Illinois Press, 1956. In-8°, IX-475 p.

*1774. Hampton (J.). *Nicolas-Antoine Boulanger et la science de son temps.* Genève, Droz — Lille, Giard, 1955. In-8°, 205 p.

1775. Vernière (P.). Diderot et C. L. de Hagedorn. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 239-254.

1776. Baldensperger (F.). Le statuaire David d'Angers (1789-1856) et ses contacts étrangers. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 5-14.

1777. Barrère (J. B.). Victor Hugo et les arts plastiques. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 180-208.

1778. Leakey (F. W.). Baudelaire et Kendall. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 53-63.

*1779. Ruff (M. A.). *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne.* Paris, A. Colin, 1955. In-8°, 491 p.

C. r. P. Moreau, *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 119-124.

1780. Brăiloiu (C.). Le vers populaire roumain chanté. *Rev. des Études roumaines.* Paris, Inst. Univ. Charles Ier, t. II, 1954, pp. 7-74.

*1781. Lunin (V.). *Kleid und Verkleidung* [Studiorum Romanicorum Coll. Turicensis, vol. VII]. Berne, Francke Verlag, 1954. In-8°, 124 p.

Influences antiques.

1782. Munteano (B.). Survivances antiques. L'Abbé Du Bos, esthéticien de la persuasion passionnelle. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 318-350.

1783. Urner (U.). Alexander Pope und die Klassischlateinische Literatur. Zürich, 1954 [*Schweizer anglistische Arbeiten*, 36].

*1784. Prader (F.). *Schiller und Sophokles.* Zurich, Atlantis-Verlag, 1954, 144 p. [Zürichen Beiträge zur deutscher Literatur-und Geistesgeschichte Bd. 7].

*1785. Mettler (W.). *Der junge Friedrich Schlegel und die griechische Literatur.* Ein Beitrag zum Problem der Historie. Zürich, Atlantis-Verlag, 1955. 171 p. [Züricher Beiträge zur deutschen Literatur-und Geistesgeschichte Bd. II].

*1786. Walter (J.). *Hofmannsthal und die Griechen*, Tubingen, Niemeyer, 1955, 157 p.

Influences italiennes.

1787. Renucci (P.). Machiavel et la volonté de puissance. *REI*, janv.-mars 1956.

1788. Gautier (J. M.). Le monument du Tasse à Rome et Chateaubriand. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 388-389.

*1789. *Goethe a Malcesina.* Vérone, Valdonega, 1955, 25 p.

*1790. Stendhal. *Rome, Naples et Florence en 1817*, suivi de l'*Italie en 1818*. Ed. établie et commentée par H. Martineau, Paris, Le Divan, 1956. In-8°, xli-457 p.

1791. Moreau (P.). C. r. de : L. I. Benedetto. *La Parma di Stendhal.* Florence, Sansoni [1950]. In-8°, 552 p. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 428-430.

Influences portugaises et brésiliennes.

*1792. Tavares-Bastos (A. D.). *Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine.* Paris, P. Tisné, 1954. In-8°, 280 p.
C. r. R. Warnier. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 127-128.

Influences françaises.

1793. Cameron (L. W.). The cold Prose Fits of John Dryden. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 371-379.

1794. Roddier (H.). C. r. de : G. Bonno. *Les relations intellectuelles de Locke avec la France.* Cf. 1195. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 263-267.

1795. Broome (J. H.). Une collaboration : Anthony Collins et Desmaizeaux *RLC*, avril-juin 1956, pp. 161-179.

1796. Maixner (R.). Quelques victimes de la *Guzla* de Prosper Mérimée. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 390-396.

1797. Bowley (V. E. A.). George Sand and Geraldine Jewsbury. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 396-398.

*1798. Kayser (W.). *Gedichte des französischen Symbolismus in deutschen Übersetzungen* [Deutsche Texte, 2]. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1955. In-8°, 147 + 25 p.
C. r. M. Bémol. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 432-433.

1799. Donchin (G.). French Influence on Russian Symbolist Versification. *The Slavonic and East European Review*, déc. 1954, pp. 161-187.

1800. [Id.]. A Russian Symbolist Journal and its links with France. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 405-419.

1801. Pellegrini (C.). Il Pascoli e la Francia. *Rassegna Lucchese*, n° 16, 1955, pp. 54-68.

1802. Tougas (G.). Marcel Proust devant la critique anglo-saxonne. Quelques aspects. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 102-106.

*1803. Suckling (N.). *Paul Valéry and the civilized Mind.* Univ. of Durham Publ. Londres-New-York-Toronto. Oxford Univ. Press, 1954. In-8°, 285 p.
C. r. M. Bémol. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 125-127.

1804. Ruggiero (O.). *La letteratura francese nella critica di Benedetto Croce.* Repertorio bibliografico con Introduzione. Naples, Armanni, 1955, xcv-109 p.

1805. Montigny (R.). Ernst Sander. *Allemagne d'aujourd'hui*, [Paris], 1956, n° 2.

Influences anglaises.

1806. Guidi (A.). Foscolo e Sterne. *LM*, mai-juin, 1954.

1807. Leigh (R. A.). Jean-Jacques Rousseau et ses amis anglais. *RLC*, juil-sept. 1956, pp. 379-387.

1808. Lough (J.). Madame de Staël et Earl Grey. *RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 389-390.

1809. Imbert (H. F.). Stendhal et *Tom Jones. RLC*, juil.-sept. 1956, pp. 351-370.

1810, Angrand (P.). Stendhal n'est pas Steindhal. Est-il... Shetland ? *RLC*, avril-juin 1956, pp. 209-218.

1811. Guyard (M. F.). C. r. de : M. Turnell. *Baudelaire. A study of his Poetry*. Londres, Hamish Hamilton, 1953. In-8°, 328 p. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 118-119.

1812. Spell (J. R.). Gorostiza and England. *Atlante*. [Londres], oct. 1954.

Influences nord-américaines.

1813. Shepherd (J. L.). Balzac's Debt to Coopers's Spy in *Les Chouans*. *FR*, déc. 1954.

1814. Niess (R. J.). Henry James and Zola : a parallel. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 93-98.

*1815. Locher (K. T.). *German Histories of American Literature, 1800-1950*. Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1955. In-8°, 268 p.

1816. Spurlin (P. M.). Les lettres américaines en France. *L. Mod.*, janv.-mars 1956.

Influences germaniques.

1817. *La Comédie d'Artaxerxès, présentée en 1672 au Tsar Alexis par Gregorii le Pasteur*. Texte allemand et texte russe publiés par A. Mazon et F. Cocron. [Coll. de la Bibliothèque russe de l'Inst. d'Études Slaves, t. XXVIII]. Paris, 1954. In-8°, 296 p.

C. r. H. Granjard, *RLC*, juil.-sept. 1956.

1818. Dresch (J.). Le centenaire de Heine. Publications heinéennes. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 232-236.

1819. [Id.]. Heine et la critique en France depuis sa mort. *Allemagne d'aujourdhui*. [Paris], 1956, n° 2.

1820. [Id.]. C. r. de : R. Lang. *André Gide et la pensée allemande*. cf. 427 (1950). *RLC*, avril-juin 1956, pp. 277-278.

1821. Schweig (G.). C. r. de : Ch. Morgenstern. *Poesias selectas, traducidas y anotadas*, por M. Schönfeld. Buenos Aires, Editorial Albatros, 1953. In-8°, VII, 41 p. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 279-281.

1822. Johnston (W. H.). L'Allemagne vue par les Anglais. *Documents*, janv. 1955.

Influences belges.

1823. Piron (M.). Apollinaire et le wallon. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 260-262.

Influences helvétiques.

*1824. Ernst (F.). *Gibt es eine schweizerische Nationalliteratur ?* St. Gallen, Tschudy-Verlag, 1955. 21 p. [Der Bugen, 44].

1825. Pamp (F.). Charles Bonnet und Karamsin. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 87-92.

1826. Roddier (H.). C. r. de : A. Ferrazzini. *Béat de Muralt et J.-J. Rousseau*. La Neuveville, Ed. du Griffon, 1952. In-8°, 189 p. *RLC*, janv.-mars 1956, pp. 113-115.

1827. Marbach (J. U.). *Herder und die schweizerische Literatur*. Diss. phil. hist. Berne, 1954, 392 p.

*1828. Spuler (L.). *Oskar Kohlbrunner-Leben, Werk und literarhistorische Stellung eines Schweizer Dichters in der Neuen Welt.* Frauenfeld, Huber und Co., 1955, 120 p.

Influences hongroises.

*1829. Turbet-Delof (G.). *Le « Jean Le Preux » d'Alexandre Petöfi.* Paris, PUF, 1954. In-8°, 139 p.

C. r. R. Warnier, *RLC*, avril-juin 1956, pp. 270-271.

Influences roumaines.

1830. Tappe (E. D.). The Rumanian Anthologies of E. E. Grenville Murray and Henry Stanley. *RLC*, juil.-sept., 1956, pp. 399-405.

Influences helléniques.

1831. Lascaris (P.). *Images et fleurs de la Grèce.* [Coll. de l'Inst. d'Études Byzantines et néo-helléniques de l'Univ. de Paris, Fasc. 10]. Paris, Les Belles-Lettres, 1955. In-8°, 100 p.

C. r. A. Mirambel. *RLC*, avril-juin 1956, pp. 274-277.

Influences slaves.

1832. Maixner (R.). Un article illyrisant de Charles Nodier. *Annales de l'Inst. français de Zagreb*, 1953-1954.

1833. Leroy (M.). Adam Mickiewicz en France. Le professeur et le philosophe social. [In] *Adam Mickiewicz.* Hommage de l'UNESCO. Cf. 1625.

1834. Maver (G.). Le rayonnement de Mickiewicz en Italie. *Ibid.*

1835. Sovietov (S.). Mickiewicz en Russie. *Ibid.*

1836. Krejci (K.). Mickiewicz et les littératures des Slaves de l'Ouest et des Slaves du Sud. *Ibid.*

TABLE DES MATIÈRES

de la trentième année.

Cette Table *comprendra désormais, pour chaque rubrique, les noms de nos collaborateurs imprimés en petites capitales, aussi bien que l'indication, en italique, des auteurs ou, à défaut, des matières dont ils traitent.*

ARTICLES DE FOND

ALLEN (L.). Gladstone et Montalembert. Correspondance inédite. 28
Anglais, voir VOISINE (J.).
ANGRAND (P.). Stendhal n'est pas Steindhal. Est-il... Shetland ? 209
BALDENSPERGER (F.). David d'Angers et ses contacts étrangers.. 5
BARRÈRE (J.-B.). Victor Hugo et les Arts platiques..... 180
Baudelaire, voir LEAKEY (F. W.).
BROOME (J. H.). Collins et Desmaizeaux..... 161
Brunetière, voir MOREAU (P.).
CADOT (M.). Un missionnaire républicain en Russie..... 219
Chine, voir ETIEMBLE.
Collins, voir BROOME (J. H.).
DAVID (J.). Orient et Intelligence dans les lettres françaises.. 507
David d'Angers, voir BALDENSPERGER (F.).
Defoë, voir PIRE (G.).
Desmaizeaux, voir BROOME (J. H.).
Du Bos (abbé), voir MUNTEANO (B.).
ENGEL (C.-E.). Henriette d'Angleterre et les Lettres franco-anglaises 305
ETIEMBLE. De la pensée chinoise aux « philosophes » français.. 465
Fielding, voir IMBERT (H.-F.).
Gladstone, voir ALLEN (L.).
Henriette d'Angleterre, voir ENGEL (C.-E.).
Hugo, voir BARRÈRE (J.-B.).
IMBERT (H.-F.). Stendhal et *Tom Jones*..... 351
Kendall, voir LEAKEY (F. W.).
LEAKEY (F. W.). Baudelaire et Kendall..... 53
Montalembert, voir ALLEN (L.).

MOREAU (P.). Brunetière professeur de « Littérature comparée ». 64
MUNTEANO (B.). Survivances antiques : L'abbé Du Bos esthéticien 318
Orient, voir DAVID (J.).
PARIBATRA (Pcesse M.). Victor Segalen. Un exotisme sans mensonge 497
PIRE (G.). Rousseau et « Robinson Crusoé »..... 479
Rohr (J. G.), voir CADOT (M.).
Rousseau (J.-J.), voir PIRE (G.).
Segalen, voir PARIBATRA (Pcesse M.).
Stendhal, voir ANGRAND (P.) ; et IMBERT (H.-F.).
VOISINE (J.). Les Anglais en Provence au XVIIIe s..... 15

NOTES ET DOCUMENTS

Apollinaire, voir PIRON (M.).
Australasian Universities' Modern Languages Association, voir FRIEDERICH (W. P.).
AZEVES (A. H.) : El Viejo Viscacha de « Martin Fierro » y la tradicion picaresca..... 257
Barthélemy, voir ROE (F. C.).
Blunt, voir KENETH (A.).
Bonnet, voir PAMP (F.).
BOWLEY (V. E. A.) : George Sand and Geraldine Jewsbury.. 396
CAMERON (L. W.) : The cold prose fits of J. Dryden..... 371
Carossa, voir FINCH (D.).
CASSAGNAU (M.) : Ressouvenirs de lectures anglaises dans l'œuvre de Toulet..... 565
Chateaubriand, voir GAUTIER (J.-M.).
Diderot, voir VERNIÈRE (P.).
DONCHIN (G.) : A russian symbolist journal..... 405
DRESCH (J.) : Le Centenaire de Heine..... 232
Dryden, voir CAMERON (L. W.).
Duhamel, voir FINCH (D.).
FINCH (D.) : Duhamel and Carossa..... 106
Französische literarische Zeitschriften..., voir HÖSLE (J.)
FRIEDERICH (W.-P.) : The 1955 Meeting of the Australasian Universities' Modern Languages Association..... 237
GAUTIER (J.-M.) : Le monument du Tasse à Rome et Chateaubriand 388
Gobineau, voir KENETH (A.).
Goliath, voir KING (M.).
Grenville Murray, voir TAPPE (E. D.).
Grey (Earl), voir LOUGH (J.).
GUY (B.) : Rousseau and China..... 531

Hagedorn, voir Vernière (P.).
Heine, voir Dresch (J.).
Holbach (d'), voir Naumann (M.).
Hösle (J.) : Französische literarische Zeitschriften..... 552
Hulin (J.-P.) : J. Milsand, maître à penser de Proust..... 419
James (Henri), voir Niess (R. J.).
Jewsbury (Geraldine), voir Bowley (V. E. A.).
Karamsin, voir Pamp (F.).
Keneth (A.) : Deux lettres inédites de W. S. Blunt à Gobineau. 254
Keys (A. C.) : Shakespeare en français : les « Sonnets » aux antipodes..... 98
King (M.) : Goliath and the Grocer..... 536
Leigh (R. A.) : J.-J. Rousseau et ses amis anglais..... 379
Lough (J.) : Mme de Staël et Earl Grey..... 389
Maixner (R.) : Quelques victimes de la *Guzla* de Mérimée.. 390
Martin Fierro, voir Azeves (A. H.).
Mérimée, voir Maixner (R.).
Milsand, voir Hulin (J.-P.).
Naumann (M.) : A propos de deux lettres de d'Holbach à Wilkes. 110
Niess (R. J.) : Henri James and Zola : a parallel..... 93
Nikitine (B.) : Phèdre à la persane..... 529
Pamp (F.) : Charles Bonnet und Karamsin..... 87
Phèdre, voir Nikitine (B.).
Piron (M.) : Apollinaire et le wallon..... 260
Proust, voir Hulin (J.-P.) ; et Tougas (G.).
Roe (F.-C.) : Une lettre inédite de l'abbé Barthélemy..... 86
Rousseau (J.-J.), voir Guy (B.) ; et Leigh (R. A.).
Sand (George), voir Bowley (V. E. A.).
Shakespeare, voir Keys (A. C.).
Staël (Mme de), voir Lough (J.).
Stanley (H.), voir Tappe (E. D.).
Symbolisme, voir Donchin (G.).
Tappe (E. D.) : The rumanian Anthologies of E. E. Grenville Murray and H. Stanley..... 399
Tasso, voir Gautier (J. M.).
Tougas (G.) : Proust devant la critique anglo-saxonne..... 102
Toulet, voir Cassagnau (M.).
Vernière (P.) : Diderot et Hagedorn..... 239
Wilkes, voir Naumann (M.).
Zola, voir Niess (R. J.).

COMPTES RENDUS

Axelrad (A.). Le thème de Sophonisbe (J. Voisine)..... 570
Bémol (M.), voir *Suckling (N.)* ; et *Kayser (W.)*.

Benedetto (L. F.). La Parma di Stendhal (P. Moreau)..... 428
Bonno (G.). Les relations intellectuelles de Locke avec la France (H. Roddier)..... 263
Bruneau (J.), voir *Tabary (L. E.).*
Bruno (G.). Les Fureurs héroïques (J. Jacquot)..... 111
Caignart de Saulcy (L. F.). Carnets de voyage en Orient (P. Moreau)..... 578
Carpenter (N. C.). Rabelais and Music (R. Lebègue)..... 566
Cazamian (M.-L.). Le Roman et les Idées en Angleterre, vol. III (R. Escarpit)..... 433
Cellier (L.). L'épopée romantique (P. Moreau)..... 430
Corbet (Ch.), voir *Cronia (A.)*; et *Erlich (V.).*
Cordié (C.). Avviamento allo studio della lingua e della letteratura francese (A. Fongaro)..... 590
Cronia (A.). Teatro serbo-croato (Ch. Corbet)..... 278
Dale (H.), voir *Mérimée.*
Dresch (J.), voir *Lang (R.)*; et *Vier (J.).*
Durry (M.-J.). Autographes de Mariemont (B. Munteano).... 572
Durry (M.-J.). Gérard de Nerval et le mythe (P. Moreau)..... 576
Erlich (V.). Russian formalism (Ch. Corbet)..... 436
Escarpit (R.), voir *Cazamian (M.-L.); Mounin (G.); Peyre (H.); Torres-Bodet (J.).*
Fabre (J.). Chénier, l'homme et l'œuvre (R. Pomeau)..... 116
Ferrazzini (A.). Béat de Muralt et J.-J. Rousseau (H. Roddier)..... 113
Fongaro (A.), voir *Cordié (C.)*..... 590
Friederich (W. P.). Outline of Comparative Literature (J. Voisine)..... 585
Gobineau. Mémoires (A. Keneth)..... 588
Granjard (H.), voir *Gregorii*; et *Sanine (K.).*
Gregorii le Pasteur. La Comédie d'Artaxerxès, p. par A. Mazon et F. Cocron (H. Granjard)..... 425
Guyard (M.-F.), voir *Turnell (M.).*
Jacquot (J.), voir *Bruno (G.).*
Jauss (H. R.). Zeit und Erinnerung in M. Prousts *A la recherche du temps perdu* (J. Ridé)..... 281
Kayser (W.). Gedichte des französischen Symbolismus in deutschen Übersetzungen (M. Bémol)..... 432
Keneth (A.), voir *Gobineau.*
Lang (R.). A. Gide et la pensée allemande (J. Dresch)..... 277
Lascaris (P.). Images et Figures de la Grèce (A. Mirambel). 274
Lebègue (R.), voir *Carpenter (N. C.).*
Maixner (R.). Književni dodiri i veze Antuna Sorga-Sorkočevića (A. Vaillant)..... 571
Marix-Spire (T.). Les Romantiques et la Musique (H. Tuzet). 581
Merimée (P.). Morceaux choisis (H. Dale)..... 124

Mirambel (A.), voir *Lascaris (P.)*.
Moreau (P.), voir *Ruff (M. A.); Benedetto (L. F.); Cellier (L.); Raymond (M.); Durry (M.-J.); Caignart de Saulcy (L. F.)*.
Morgenstern (C.). Poesias selectas (G. Schweig) 279
Mounin (G.). Les belles infidèles (R. Escarpit)..... 444
Munteano (B.), voir *Durry (M.-J.)*.
Peyre (H.). The Contemporary French Novel (R. Escarpit). 441
Pomeau (R.), voir *Fabre (J.)*.
Raymond (M.). Baroque et renaissance poétique (P. Moreau). 568
Ridé (J.), voir *Jauss (H. R.)*.
Roddier (H.), voir *Ferrazzini (A.)*; et *Bonno (G.)*.
Ruff (M. A.). L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne (P. Moreau)..... 119
Sanine (K.). Saltykov Chtchédrine : sa vie et ses œuvres (H. Granjard)..... 582
Schweig (G.), voir *Morgenstern (C.)*.
Suckling (N.). Paul Valéry and the civilized mind (M. Bémol).. 125
Tabary (L. E.). Duranty. Étude bibliographique et critique (J. Bruneau)..... 272
Tavares-Bastos (A. D.). Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine (R. Warnier)..... 127
Torres-Bodet (J.). Tres Inventores de Realidad (R. Escarpit)... 579
Turbet-Delof (G.). Le *Jean le Preux* d'A. Petöfi (R. Warnier). 270
Turnell (M.). Baudelaire. A study of his poetry (M.-F. Guyard). 118
Tuzet (H.). La Sicile au xviii^e s. vue par les voyageurs étrangers (J. Voisine)..... 267
Tuzet (H.), voir *Marix-Spire (T.)*.
Vaillant (A.), voir *Maixner (R.)*.
Vier (J.). La Comtesse d'Agoult et son temps (J. Dresch).... 427
Voisine (J.), voir *Tuzet (H.); Axelrad (A. J.); Friederich (W. P.)*.
Warnier (R.), voir *Tavares-Bastos (A. D.)*; et *Turbet-Delof (G.)*.

CHRONIQUE

Annonces et nouvelles diverses : Les Entretiens culturels franco-italiens, 131. — R. Mortier couronné par l'Académie Royale de Belgique, 292.

Centenaires : E. Verhaeren (R. Motier), 130. — A. Mickiewicz (B. M.), 131.

Hommages : J.-M. Carré (R. Lebègue), 129. — G. Charlier, 446. — J. Orr et C. Pellegrini en Sorbonne (M. B.), 597.

Cours et Conférences : Z. Zaleski, Institut Catholique de Paris, 131. — H. Roddier en Angleterre, 291. — F. Baur à

Lille, 291. — M. Bataillon en Angleterre et à la Sorbonne, 292.

Congrès : Le Congrès de la « Modern Language Association » (B. M.), 132. — Premier Congrès National de Littérature Comparée, à Bordeaux, 287. — Le prochain Congrès de la FILLM, à Heidelberg, 446. — VIII[e] Congrès international des « Études françaises » (R. L.), 598. — Le Congrès international des « Études humanistes », 599. — Le Congrès international des « Études italiennes », 600.

Associations littéraires : Réunion du Bureau de l'AILC. (J. Voisine), 132. — Deux réunions du Bureau de la Commission nationale française de Littérature Comparée, 133. — Procès-Verbal de l'Assemblée générale de la Société nationale française de L. C., 288. — Statuts de cette Société, 289. — Procès-Verbal du Bureau de la Société nationale française de L. C., 600. — Réunion du Bureau de l'AILC (J. V.), 601.

Expositions : En Belgique : le *Journal Encyclopédique*, le Romantisme, E. Verhaeren (R. Mortier), 129. — J.-J. Rousseau à l'étranger, 292.

Travaux universitaires : En Allemagne et en Autriche, 446. — En Autriche et en Suisse, 602.

Nos deuils : E. R. Curtius (B. Munteano), 283. — P. Kohler (B. M.), 285.

Bibliographie 145, 293, 450, 604

Éditions du C. N. R. S..... 463, 622

ÉDITIONS DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le bulletin signalétique.

Le Centre de Documentation du C.N.R.S. publie un **Bulletin signalétique** dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde entier.

3e Partie (trimestrielle).

Philosophie	France	2.700 fr.
	Étranger	3.200 fr.
Sociologie	France	1.100 fr.
	Étranger	1.320 fr.

Abonnement au Centre de Documentation du C.N.R.S. 16, rue Pierre-Curie, Paris-Ve. — C.C.P. : Paris 9131-62. — Tél. : DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Directeur : Jeanne Vielliard.

Paraît une fois par an et est vendu au numéro :

N° 1 : 300 fr. — N° 2 : 400 fr. — N° 3 : 460 fr.

II. — OUVRAGES

M. Cohen et A. Meillet : *Les langues du Monde* (2e édition).... 6.400 fr.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C.N.R.S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les Libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

Horn-Monval : *Bibliographie de la Traduction française du Théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

Psichari-Renan : *La prière sur l'Acropole et ses mystères*.... 900 fr.

Collection : « Le Chœur des Muses » (*Directeur :* J. Jacquot).

1. — *Musique et Poésie au XVIe siècle*..... 1.600 fr.
2. — *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème) ..... 1.800 fr.
3. — *La Renaissance dans les provinces du Nord* (relié)..... 1.100 fr.
4. — *Les Fêtes de la Renaissance* (sous presse).
   Edipo Tiranno, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'Esthétique.

1. — *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile)..... 1.300 fr.
2. — *Visages et perspectives de l'Art moderne* (peinture, musique, poésie). — Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955)..... 1.200 fr.

Publications de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes.

Mlle Pellegrin : *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème)..... 2.400 fr.

Richard : *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*.. 900 fr.

Vajda : *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*..... 450 fr.

Vajda : *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 2.400 fr.

Vajda : *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1.000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140.000 fr. (volumes reliés) ou 154.000 fr. (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. — *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe s.* 1.500 fr.
(Le colloque de *Léonard de Vinci* est en vente aux Presses Universitaires de France).

III. — *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*..... 1.000 fr.

IV. — *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe s.* 660 fr.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, Quai Anatole-France, Paris-VIIe. — C.C.P. : Paris 9061-11. — Tél. : INValides 45-95.

Le gérant : Marcel Didier

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — (D. 6038).

Two Significant Recent Works in the UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA STUDIES IN COMPARATIVE LITERATURE

Horst Frenz & G. L. Anderson (eds) : *Indiana University Conference on Oriental-Western Literary Relations.* 251 p. Paper. $ 4.50.

An important and up-to-date symposium on Poetics, Modern Oriental Literature, Issues and Ideas, containing articles by scholars like D. H. Ingalls, G. E. von Grunebaum, J. L. Bishop, R. N. McKinnon, J. K. Yamagiwa, Yi-tsi Mei, B. Bose, K. Schoonover, A. Fang and others.

Werner P. Friederich & David H. Malone : *Outline of Comparative Literature, from Dante Alighieri to Eugene O'Neill.* 460 p. Cloth. $ 6.50.

« A vast enterprise... (carried) out with erudition and skill... Bolder than its nearest parallel, Van Tieghem's Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique... The highlights fall on those points where international currents flow most strongly... The enumeration of the links joining the various literatures of Europe is imposing... These discussions, set out with clarity... (provide) a rich harvest of suggestions for the graduate student... A great range of possible research in each of the periods (is) rapidly and learnedly reviewed. »

(F. C. Roe, Aberdeen, in *Modern Language Review*, 1956, 109-10).

European sales through Librairie E. Droz, 8, Rue Verdaine, Genève, Suisse.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 318 858 055